This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

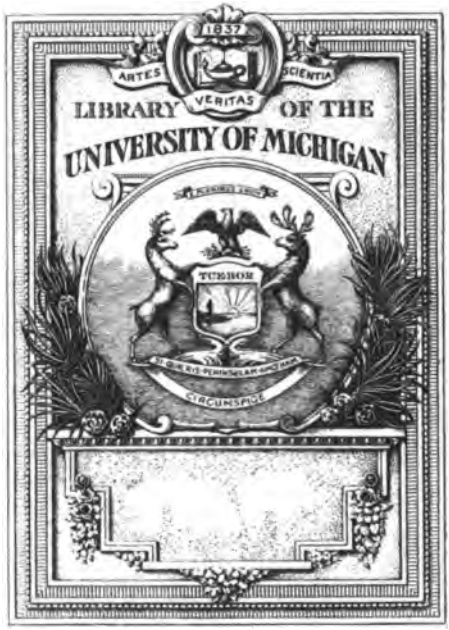
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,812

Digitized by Google



Digitized by Google

AP
20
.R48

Digitized by Google

AP Oct. 46 x.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XVII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1840.

TOME DIX-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin,
Hiersemann
2-14-29
17800

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

Un jour, je sortais du palais Rinuccini, la tête pleine des grandes et douloureuses choses que m'avait racontées la mère de l'empereur; j'avais besoin de respirer l'air puissant qui remplit la place de Venise, en descendant du Capitole; et je me promenais devant le vaste château-fort de l'ambassadeur autrichien, regardant, à droite et à gauche, les jolies maisons et les solides palais qui ont été bâtis, en cet endroit, avec une rognure du Colisée. J'avisai, du côté de l'ambassade, une église que je ne connaissais pas, et qui me parut digne d'attention. Je demandai son nom : c'était l'église de Jésus. Ce nom me rappela vivement une touchante histoire qui nous avait été contée, à Florence, par Mme la comtesse de Lipona, cette femme et cette reine à jamais regrettable. Je me souvins aussi que la noble sœur de Napoléon avait daigné me dire que je trouverais la même histoire, dans ses plus intimes détails, aux archives du séminaire du Vatican : elle m'indiqua même le prêtre napolitain qui l'avait écrite. Je courus à Saint-Pierre, et je demandai au sacristain le chemin qui conduit aux archives; car, dans ce monde papal qu'on appelle le Vatican, il faut une carte ou un guide pour voyager. On me fit traverser un labyrinthe de galeries, de salles, et de cours, et j'arrivai à un vaste bâtiment, collé à l'orteil de cette montagne sculptée par Michel-Ange, et qui est la basilique de Saint-Pierre. Un jeune professeur, le plus aimable et le plus spirituel des professeurs de rhétorique, m'introduisit dans les archives, et mit le catalogue des manuscrits et les manuscrits à ma disposition. Je trouvai l'histoire, et je la lus deux fois; elle était écrite en vers italiens, et elle portait cette

Digitized by Google

épigraphe : *Quand les empires s'écroulent, il se fait autour de leurs ruines tant de bruit et de poussière qu'on ne donne point d'attention aux grands malheurs domestiques qui s'accomplissent alors. Le palais, en tombant, écrase une humble maison, et l'on ne regarde que le palais!*

Avec d'autres renseignemens recueillis à Rome, j'écrivis cette chronique; mais certaines raisons de convenances m'empêchèrent de la publier : ces motifs n'existant plus malheureusement, je la publie aujourd'hui.

I.

Il faut nous rajeunir de vingt-huit ans, et nous transporter dans le département de l'Arno, à Florence. Sortons par la porte de *Borg' ogni Santi*, et suivons deux jeunes gens qui longent la grande allée des Cashines, et s'arrêtent au pied de la petite pyramide, à quelques pas de ces gigantesques pins qui humilient les arbres du voisinage, et les regardent du haut de leurs cent pieds.

On croirait voir deux frères jumeaux; ils sont tous deux vêtus au dernier goût de la mode impériale, tous deux bruns comme des Italiens, avec des yeux noirs et pleins de feu, et des visages empreints de cette distinction fière, qui est la beauté de l'homme.

Ils ne sont frères pourtant que d'amitié. Le plus âgé des deux a vingt-quatre ans; c'est le comte Giampolo Pinanese, un noble romain, un grand seigneur artiste qui est venu visiter Florence, et qui passe toutes ses journées dans les ateliers de sculpture, le ciseau à la main, devant quelque modèle antique. Il a vécu, à Naples, dans la brillante cour de Joachim Murat; il a vu les royales fêtes du golfe de Baïa, et il a abandonné tant de plaisirs pour étudier et se faire un nom dans l'histoire des arts. L'autre, son ami, plus jeune de quelques années, est un Français attaché au gouvernement de la Toscane impériale; il se nomme Émile Dutretz; il étudie la diplomatie aux dîners des ambassadeurs, et vise aux emplois des hautes chancelleries : la grande duchesse le protége, mais le jeune étourdi répond assez mal aux intentions bienveillantes de la cour, ainsi qu'on va le voir.

— La voilà donc, la Florence de Boccace! disait Émile à son ami, et il croisait les bras sur sa poitrine, et regardait Florence d'un air de pitié. La voilà donc! Fiez-vous aux poètes ensuite! Quatre femmes bien comptées, devant lesquelles je suis forcé de battre en retraite comme un conscrit! Quand on lit Boccace, Florence est un sérail ouvert au premier sultan venu. Le voyageur de vingt-cinq ans qui entre dans une auberge de Boccace est assailli, au débotté, par l'amour de toutes les femmes de la maison, depuis l'hôtesse jusqu'à la fille du jardinier : il est obligé de déménager soudainement pour se délivrer de son bonheur. Pauvre voyageur! il ne lui reste point de refuge contre le plaisir. Toutes les maisons de Florence se ressemblent : elles sont toutes habitées par des Phèdres qui dévoreraient une année d'Hip-

Digitized by Google

polytes, par des Putiphars qui font litière de manteaux de Joseph! Et qu'elles sont rusées, ces amantes de Boccace! comme elles se moquent des grilles et des verroux! comme elles se jouent d'un mari, d'un père, d'un frère, d'un tuteur, d'un espion! Moi, je suis arrivé à Florence, un Boccace à la main; je marchais avec précaution, dans la rue, de peur d'être enlevé; j'évitais soigneusement l'auberge, remplie de guet-apens féminins, je fus droit me loger au palais Pitti, et je demandai huit jours de répit au beau sexe toscan, pour me rétablir des fatigues du voyage. Puis, je me lançai en public, au risque d'être incendié sur place. La première femme à laquelle je m'adressai amoureusement me dénonça à son mari; il fallut se battre; cela m'inquiétait peu; je désarmai mon homme du premier coup; il demanda sa revanche, je fus forcé de le blesser légèrement au bras. Mais ma maîtresse était une jeune personne de dix-huit ans qui me fit soupirer six mois, pour me jeter entre les bras d'un frère colossal qui me demanda le mariage ou la mort. Celui-là reçut une balle nommée, à la cime de sa chevelure. La petite voulait m'arracher les yeux. Ma troisième conquête était une veuve qui avait renoncé au monde; elle consentait bien à vivre avec moi, mais comme avec un ami, pour causer et réfléchir ensemble; je croyais que cela cachait un but, et que la rusée Florentine, élève à l'école de Boccace, dissimulait une ardeur de Pasiphaë sous des apparences pudiques. Je consentis à causer et à réfléchir. Toutes les nuits, nous nous promenions à *San-Miniato*, d'un pas grave, séparés par deux pieds d'air. A minuit, elle me donnait le bout de son gant à baiser. Un soir, je voulus brusquer une déclaration d'amour; elle poussa un cri affreux, et courut demander asile au couvent de la Visitation. Aujourd'hui, j'arrive au dénouement de ma quatrième intrigue; encore un beau dénouement, ma foi! Cette petite brune que je t'avais montrée au *Cocomero*, tu sais quels regards elle me lançait? Pour le coup, j'allais me réconcilier avec Boccace. Hier, je la rencontrai à *Santa-Croce*; elle me dévora du regard. Enfin j'en tiens une! me dis-je. Je la suivis jusqu'à la rue *Delle Belle Donne*, n° 1248; elle me fit un signe de la main, et comme je me précipitai sur le seuil de sa maison, je trouvai, sous mon nez, une porte de sapin de Vallombreuse, fermée et plombée, comme au temps du siége du prince d'Orange. Je lui écris une lettre, chauffée au soleil du pays, une lettre en français et en italien, avec des citations de Boccace et d'Alfieri. Ce matin, au lieu de la réponse de la femme, je reçois un cartel du mari, et avec le cartel un ordre du ministre qui m'enjoint de ne plus tirer l'épée sur le territoire toscan. Au diable les femmes et Boccace! Ce mari se nomme Taddeo Panini; c'est un sergent-major blessé à Waterloo, et employé à la poste, et maître d'armes par dessus le marché; un crâne de régiment. Il me donne rendez-vous à *Poggio Imperiale*. En réponse, je lui ai envoyé, par mon domestique, l'ordre du ministre, en le priant de m'assigner un rendez-vous à la frontière. Voici son ultimatum : *Je vous attends, lundi matin, à huit heures, sous Radicoffani, sur la route de Pontre-Centino.* Lundi matin, dans trois jours. Encore un duel, dans la patrie de Boccace, et pour une femme que je ne connais pas! Voyons, que ferais-tu à ma place, comte Piro?

Digitized by Google

— Je ne me battrais pas.

— Avec un prévôt! avec un crâne de la division italienne! Refuser une provocation! y penses-tu, mon ami?

— Pourquoi donc me demandes-tu un conseil?

— Pour la forme. Je suis décidé à me battre.

— Il n'y a rien à dire contre une pareille décision.

— Tu m'accompagneras?

— Sans doute. Seulement, je te ferai observer que le champ-clos est bien éloigné. Connais-tu la route de Sienne?

— Non; mais vois ma position : les femmes m'ont fait une réputation de spadassin amoureux; les duels se multiplient, dit-on, en Toscane, et l'empereur est furieux. J'irai me battre au bout du monde, s'il le faut Tu partiras ce soir; tu m'attendras à Radicoffani; je partirai seul, demain matin, seul, pour ne pas éveiller les soupçons, car je suis espionné. D'ailleurs, j'ai un projet en tête; je veux voir cette femme, ce soir, à l'office de *Santa-Maria Novella*. Je veux lui parler, la traiter de folle, lui faire un esclandre, et mériter au moins de quelque manière la vengeance de son mari.... Oh! point d'observations, mon ami; j'ai tout arrêté. Que veux-tu? une folie en amène une autre; nous serons sages à soixante ans.

— A la bonne heure! Tu es bien décidé?

— Bien décidé.

— Je vais faire demander des chevaux pour ce soir.

— Emmaillote une paire d'épées et une paire de fleurets dans ton bagage. Moi, je ferai la route à cheval, une cravache à la main, comme à la promenade.

— C'est entendu. Nous pouvons maintenant rentrer en ville. Je ferai mes adieux à quelques amis. Je comptais n'aller à Rome que le mois prochain; je profiterai de l'occasion pour avancer mon départ de quinze jours. Je cherche une maîtresse, moi aussi; je n'ai pas le temps de la trouver. Tous mes loisirs sont occupés : à Rome, je songerai à l'amour.

Les deux amis sortirent des Cashines, et marchèrent ensuite, à travers la ville, jusqu'à la place de la Trinité; là, ils se serrèrent la main. Le comte Piranese passa le pont, et se dirigea vers son atelier d'amateur, devant *San-Spirito;* Émile se dirigea lentement vers *Santa-Maria Novella*.

A six heures du matin, la veille de Pâques, le comte Piranese arrivait sur la crête noire, où se désole l'indigent hameau de Radicoffani. Le brouillard tombait de cette cime des Apennins, en se déroulant sur la plaine stérile et bronzée qui n'a point de maître, et sépare la Toscane des États-Romains. Le comte, accompagné de son domestique, quitta sa voiture, et descendit la montagne, à pied, avec lenteur, la main à la garde d'une épée, de peur de surprise. Aux premiers rayons du soleil, le brouillard se replia comme un voile, et découvrit une lande volcanique, à perte de vue, sombre désert, où l'homme n'a jamais planté un arbre ni une tente : c'est le néant pétrifié.

La double aiguille marquait déjà inexorablement huit heures à la montre

Digitized by Google

du comte Giampolo Piranese, et pas une tête humaine, pas un dôme de berline ne se levait à travers les brèches de scories qui dentèlent les hauteurs de Radicoffani. Le jeune Romain s'était arrêté sur la route de *Ponte-Centino*, et son regard montant de bas en haut interrogeait avec inquiétude cette limite aérienne de la Toscane. Vu dans cette direction, le village ressemble à un amas de ruines torréflées par l'incendie; il y a tant de tristesse sur ces crêtes que le soleil semble glisser sur elles, sans les éclairer.

A neuf heures, un bruit éclatant tomba de la montagne sur la plaine. Une chèvre immobile sur le cône du volcan éteint bondit soudainement, comme à l'approche d'un être inconnu qui troublait sa solitude. Le comte Giampolo dévora du regard la cime de la blanche voie romaine, qui se détache comme un large ruban sur le fond brun des roches; deux cavaliers s'y précipitaient avec furie; on eût dit qu'ils tombaient des cieux.

— Ce n'est pas lui! dit le comte; c'est l'autre!

Au même instant, les cavaliers mirent pied à terre, et saluèrent le comte avec une politesse brusque. Taddeo Panini ôta lestement sa polonaise, retroussa ses manches, mit sa poitrine à nu, jeta son chapeau à vingt pas, et tira du fourreau une épée de cinq pieds de longueur; il était, lui, aussi démesuré de taille que son épée; un cadre d'épais favoris envahissait presque entièrement son visage. Ses yeux ardens semblaient jaillir d'une boucle épaisse de cheveux, comme deux éclairs d'un nuage noir; sa lèvre supportait une moustache rude et touffue, antérieure à Wagram. Le géant se mit en garde, et attendit son adversaire, les jarrets tendus.

Le comte Giampolo jeta un dernier regard sur la crête de Radicoffani, et se tournant vers son domestique, il lui dit : Émile n'est pas ici, il a été assassiné. Puis, se résignant à sa position, il mit l'épée à la main, et commença le combat, malgré lui. Après deux minutes d'engagement, le jeune Romain reçut un violent coup d'épée dans la partie charnue du bras droit; il laissa tomber son arme, et ne put retenir un cri de rage et de douleur. Son adversaire le salua poliment, s'habilla, et remontant à cheval avec son témoin, il disparut bientôt derrière le pic volcanique.

Le domestique pansa de son mieux le comte blessé. Il courut ensuite à Radicoffani demander des chevaux de poste. Le comte se coucha dans sa berline. Ordre fut donné au postillon de mener bon train. A la pointe du jour, le lendemain, Giampolo était rendu à son palais, *Via delle Murate*, à Rome

II.

Le comte Piranese fut complètement rétabli au bout d'un mois; dans cet intervalle, il n'avait reçu d'Émile qu'une lettre fort courte, que voici :

« Mon cher Pira,

« Je vais bien t'étonner en t'apprenant que je ne suis pas mort. Ne prends

Digitized by Google

« pas ceci pour une lettre ; c'est un signe de vie que je te donne, en attendant « le jour où nous pourrons nous revoir. A bientôt.

ÉMILE DUTREITZ. »

Venise, 3 avril 1811.

Le jeune comte ne prit pas la peine de faire des conjectures; il attendit Émile, et se lança dans le monde, avec toute la ferveur de son âge et l'entraînement de ses passions.

Un dimanche de printemps à midi, Giampolo s'était arrêté devant le palais Sciarra, pour voir défiler les calèches, toutes pleines de belles dames qui sortaient de l'église Saint-Ignace. Le *Corso* était encombré de magnifiques équipages, et la circulation était difficile. La longue file se divisait au coin du *Corso*: une partie montait à *Villa Borghese;* l'autre descendait à la place de Venise. Giampolo était en train de saluer les personnes de sa connaissance, lorsqu'il fut comme ébloui par un coup de soleil tombé d'aplomb sur ses paupières. Involontairement, il porta ses mains sur ses prunelles, pour les raffermir, et brava une seconde fois la chance d'ophtalmie. Ce n'était pas un rayon du soleil romain qui avait brûlé ses yeux, c'était un visage bien plus beau que celui de la Madeleine que le Guide a peint dans le palais Sciarra; bien plus beau que le groupe entier de chérubins que le père Pozzi jésuite a lancé à la voûte de l'église voisine. En ce moment, deux dragons régularisèrent la circulation des voitures, et la figure de l'ange fut emportée au vol, dans sa calèche d'azur, comme dans un nuage attelé à deux chevaux. Giampolo suivit longtemps les cent boucles de sa chevelure enfantine qui flottaient, au mouvement des roues, sur les plus belles épaules que le satin noir eût jamais encadrées pour un bal.

Il allait s'élancer à la poursuite de l'ange, lorsque deux bras l'arrêtèrent, et l'étreignirent fortement. — Pira! — Émile! Deux apparitions à la fois!

Les deux amis, enlacés l'un à l'autre, se jetèrent dans la rue *San-Lorenzo in Lucina*, pour éviter les voitures et le bruit, et pour s'accabler de questions, à loisir.

— Voici mon histoire, en deux mots, dit Émile. Je ne sais si ma dernière affaire avec ce Taddeo Panini a été connue; mais au moment même où je montais à cheval pour Ronciglione, un ordre de Joachim Murat m'est tombé sur la tête, et m'a étourdi. Il fallait partir pour Venise à la minute; la chaise de poste était sur la grande route, les chevaux attelés, un piqueur en avant. Les affaires de l'empire avant les miennes, me suis-je dit; et j'ai couru à Venise. Ce voyage m'a fait faire des réflexions. A mon retour à Florence, je me suis démis de ma charge. Me voilà indépendant; toute espèce de service m'est intolérable. Devenu libre de mes actions, j'ai écrit deux mots à Taddeo Panini; les voici à peu près : « Monsieur, je vous attends maintenant où il « vous plaira de venir; tout endroit m'est bon. » Et j'ai signé. Le spadassin m'a répondu ceci : « Monsieur, je me déclare satisfait, et je suis charmé que « votre blessure n'ait pas eu des suites fâcheuses. Vous êtes un brave, mais vous n'êtes pas adroit..... » Tu t'es donc battu pour moi, mon ami?

Digitized by Google

Giampolo sourit, et tendit la main à Émile.

— Tu t'es battu avec ce crâne de Wagram, s'écria Émile avec un effroi rétrospectif, toi qui n'as jamais manié que le ciseau dans un atelier! Oh! voilà du dévouement! donne-moi ta main, que je la serre devant le portique d'Antonin-le-Pieux.

— Mais, n'aurais-tu pas fait la même chose à ma place?

— Moi, moi, parbleu! c'est bien différent! moi je me moque des crânes et de tous les sergens-majors de la grande armée! moi j'ai touché Lebrun vingt fois!..

— Brisons là, mon ami, parlons d'autre chose... Qu'as-tu fait à Venise?

— Rien. J'ai noyé un secret d'état dans le Lido; j'ai fait un croquis de la *Piazzetta*, que j'apporte à mon maître. Le voilà dans mon portefeuille; je te le dédie, l'acceptes-tu?

— De grand cœur : c'est un souvenir d'une grande époque de notre vie.

— J'ai dessiné sur la feuille blanche de la lettre impérative de Joachim Murat.

— Deux trésors pour un : l'autographe d'un héros et le croquis d'un ami. Je leur garde la première place dans le musée de mon alcôve. Merci.

— Sais-tu, Pira, que les Romaines sont ravissantes le dimanche. Saint Ignace doit être désolé d'être en paradis. Quel luxe de toilettes! quels beaux visages! quels beaux chevaux! C'est Paris qui vient visiter Rome par ordre de l'empereur... A propos, je te soupçonne fort, Pira, d'avoir laissé tes yeux dans une calèche d'azur qui courait à villa Borghèse... Voyons, conte-moi ça : où en sommes-nous de nos amours?

— Tu assistes au premier chapitre. As-tu remarqué une figure dans cette calèche?

— J'en ai remarqué deux : une dame charmante et sa fille, un enfant.

— Un enfant de quinze ans?

— Oh! beaucoup plus jeune... Tu confonds avec la mère.

— Je n'ai pas vu la mère.

— Oui, j'entends : celle que tu as remarquée, c'est la mère, une femme de vingt-six ans environ, belle comme une Cornélie chrétienne, avec des cheveux d'un admirable noir romain.

— Avec des cheveux blonds.

— Noirs.

— Blonds, te dis-je; je les ai suivis, de l'œil, jusqu'à *Via Condotta*, dans une longue traînée de soleil.

— C'est ce qui te les a faits blonds.

— Émile, es-tu fatigué de ton voyage?

— Non; j'ai déjeuné à Baccano, où j'ai dormi trois heures.

— Eh bien! allons à villa Borghèse; en trois bonds, nous reverrons mon ange, à l'ombre, et tu me diras : j'ai tort.

— Tort ou raison, je suis tout à toi.

Ils remontèrent lestement le *Corso*, et en arrivant sur la place du Peuplier,

Digitized by Google

ils virent la calèche d'azur arrêtée au pied de la colline de la *villa Medici;* elle était vide. Le cocher dormait au soleil, sur le siége.

— Il n'y a point d'armes, point de chiffres, dit Giampolo, en examinant la calèche.

— Je puis t'affirmer que c'est une dame noble, dit Émile; elle n'a pas daigné me regarder, parce que j'étais à pied.

— Encore une fois, Émile, il s'agit d'une jeune personne de quatorze à quinze ans.

— Tu n'as vu que sa tête; moi j'ai vu son buste. C'est un enfant, un bel enfant, c'est vrai, mais la mère vaut cent fois mieux... Tiens, regarde, regarde là-haut, sur l'escalier de la promenade... ce sont elles... la mère et la fille... La fille court après un papillon... la mère s'appuie sur la balustrade du côté de villa Borghèse... Montons, montons; nous descendrons par l'escalier de la *Barcaccia.*

— Point d'affectation, Émile, je t'en conjure; marchons avec calme, d'un pas de promenade.

— Parlons bas surtout; la parole monte dans cette atmosphère si transparente; on ne perd pas un mot à cent pas... Pira, mon ami, modère-toi, tu cours avec l'agilité d'un chevreuil.

— C'est singulier comme je suis agité!.. on dirait que je suis à la veille d'un évènement... Émile... tu as raison .. ce n'est qu'un enfant... un enfant!

— Ah! t'ai-je trompé!

— Un enfant.... adorable!.... à cet âge.... douze ans.... déjà quelle taille divine! quel pied charmant! encore un souffle du printemps, et cette jeune fleur...

— Mais la mère! la mère! Regarde donc... Oh! c'est la statue de Rome qui s'est animée, et qui va se promener à *Villa Medici*, pour contempler son domaine!

— Elle est très bien... oui... la mère... si c'est sa mère...

— Que veux-tu qu'elle soit?

— Moi qui cherche partout une tête de sainte Cécile...

— Prends la tête de la mère.

— Tête païenne... la mère... des traits de l'Olympe... L'enfant a un visage du ciel... douze ans... treize au plus.

— Tu la vieillis.

— Je lui en aurais donné quinze dans sa calèche.

— Ah, çà, mon ami, vas-tu te rendre amoureux de cet enfant qui chasse aux papillons?

— Eh! tu sais bien que non... c'est un ange que j'admire en passant, voilà tout.

— Admirons la mère... parole d'honneur! elle est radieuse ainsi, avec cette auréole de soleil, d'arbres et de fleurs... elle a l'air d'attendre quelqu'un.

— Son mari, peut-être.

— C'est une veuve, j'en suis sûr... Il n'y a que des veuves maintenant, nos

Digitized by Google

batailles ont consommé tous les maris. C'est une veuve. Ralentissons notre marche pour ne pas les dépasser.

— Vois comme l'enfant prend un air grave à mesure que nous approchons. On dirait d'une demoiselle qui sort du couvent.

— Tu la grandis.

— Et quand je pense qu'il y a là-bas, dans cette grande ville, quelque jeune fat qui, dans deux ou trois ans, épousera cette petite fille... Figure-toi cette petite fille à seize ans.... Il n'y aura pas assez d'amour dans cette Rome qui a tant aimé, pour payer son premier sourire!

— Allons, je vois que tu vas lui faire une lettre de change d'amour payable dans trois ans. C'est très bien d'ajourner ainsi une passion; prends garde d'oublier ta dette à l'échéance. Cela me rappelle un vieux conte. C'était un bon fils qu'on réveilla à minuit pour lui annoncer la mort de son père. « Ah! mon Dieu! dit-il, que j'aurai de chagrin demain matin à mon réveil! » et il se rendormit.

— Oh! si je pouvais dormir trois ans!

En causant ainsi les deux jeunes gens avaient atteint les deux belles inconnues, ils leur jetèrent un dernier et rapide coup d'œil, et ne se retournèrent plus. Ils poursuivirent silencieusement leur route sous les grands arbres de *Monte-Pincio*, jusqu'à l'église de la Trinité; puis ils retombèrent sur le *Corso*, par le grand escalier et la place d'Espagne. — A leur retour, nous ne les manquerons pas ici, dit Giampolo, et nous les suivrons, malgré leurs chevaux.

Et ils se posèrent en observation devant le palais Fiano.

Leur attente fut assez longue, mais ne fut pas trompée. La calèche traversa la place ronde, où l'obélisque semble marquer l'heure, comme une aiguille sur un cadran. Cette fois, les chevaux marchaient d'un pas modéré qui permettait de suivre. Émile et Giampolo prirent les devans à peu de distance, réglant leur pas sur le bruit des roues. Devant la place Colonne, la calèche les devança; elle courut au galop de ses chevaux jusqu'à la place de Venise, et disparut à l'angle du palais Rinuccini. Nos agiles jeunes gens brûlèrent le pavé du *Corso*, et furent assez heureux pour arriver devant le palais de Venise, au moment où la voiture s'arrêtait à la porte d'une élégante maison, voisine du palais Torlonia, et devant l'église de Jésus.

— Bien! dit Giampolo, nous en savons assez. Rentrons, Émile, viens te reposer chez moi, maintenant.

— Mais il me semble, dit Émile, que nous ne savons rien.

— Nous savons tout; du moins, nous saurons tout ce soir. Ma mère connaît la place de Venise comme son salon; ma mère est une des plus dévotes mondaines de l'église Saint-Ignace et de l'église de Jésus; elle sait par cœur le personnel des messes de midi. Rentrons.

— Oui; mais, avant de rentrer, nous devrions faire deux tours de promenade devant le temple de la déesse.

Y songes-tu, Émile? moi, en négligé du matin! toi, en costume de

Digitized by Google

voyage! Tout dépend de la première idée qu'on donne de soi aux femmes. Allons nous habiller.

— Justement mes malles sont à la douane de terre, sous le péristyle d'Antonin-le-Pieux, dont on a fait un douanier. J'ai commandé, chez Léger, à Paris, des habits de toute façon; j'ai dix paires de bottes de Sakoski, dont cinq à revers; c'est du dernier genre, avec des culottes de casimir agrafées à six pouces au-dessous du genou. Elle vous les porte à ravir, dans les *Maris Garçons*. Tu choisiras ce qui te convient dans mon bagage. Allons chez Antonin-le-Pieux réclamer nos costumes de bal.

Le palais de Piranese est une délicieuse résidence, comme l'artiste la désire. Il a une cour, au midi, sombre et mélancolique; une cour fraîche, à pierres vermoulues, avec des vignes grimpantes et une fontaine qui fait un petit bruit de pluie sourde dans une conque de mousse, soutenue par deux tritons dévastés. Au nord, il y a un jardin d'une négligence adorable; c'est une association fortuite de pins, de citronniers, de platanes, d'acacias, de jasmins d'Espagne, qui se sont arrangés d'eux-mêmes pour ouvrir çà et là quelques allées de gazon et de marguerites. Par intervalles, on y rencontre quelque dieu thorme décapité, quelque Cupidon sans bras, embrassant une Vénus sans tête; quelque Jupiter disgracié; quelque faune se voilant de lierre, par pudeur moderne; quelque buste de César mal échenillé. Ce mélange de pierres et d'arbres insoucieusement taillés est charmant à Rome, devant la rude façade d'un palais bâti avec une rognure du Colisée. Il y a, par-dessus tout ce dédain des petites choses, un soleil, un air, une lumière, une animation, une solennité qui donnent un caractère incomparable de poésie au moindre brin d'herbe qui se courbe sous vos pieds.

C'est dans ce jardin que nos deux amis se promènent après un long dîner, pendant lequel la marquise Piranese a fait tous les frais de la conversation. La belle statue ambulante du *Monte-Pincio* n'est plus un être anonyme, c'est la noble comtesse Rosa Balma, veuve d'un brave tué à Marengo; elle est âgée de vingt-huit ans; elle a une fille unique nommée Cécilia, un cousin, d'un âge mûr, le comte Felice Mattei, qui passe pour être l'amoureux infortuné de sa céleste et inexpugnable cousine. Elle se prodigue peu dans le monde; elle va tous les jours à la messe de dix heures, à l'église de Jésus, et passe la belle saison à Tolentino, dans un château sur les rives de la mer Adriatique, avec sa fille et son cousin.

Émile et Giampolo s'épuisent en commentaires sur tout ce qu'ils viennent d'apprendre, et chaque minute fait éclore un projet nouveau.

— Mon ami, dit Émile, il faut nous arrêter à celui-ci; c'est le plus raisonnable. Ta mère donne une fête dimanche à la villa Piranese; nous jetons deux mille écus dans l'Anio. Nous invitons cent personnes ennuyeuses qui serviront d'épais manteau à l'adorable comtesse et à sa fille..... Tu ris? Pourquoi ris-tu?

— Je ris, Émile, d'une idée bien simple. Nous nous tourmentons ici à faire

Digitized by Google

des plans comme deux amoureux aux abois... De qui es-tu amoureux, toi, Emile?

— Moi! mais de personne. C'est pour toi, il me semble.

— Pour moi! y songes-tu? Ce matin, j'ai été saisi d'un éblouissement, voilà tout. Me crois-tu assez fou, mon ami, pour essayer une intrigue absurde avec une jeune fille de douze ans?

— Comte Pira, viennent l'an prochain, et tu mourras d'amour pour cette jeune fille.

— L'an prochain... c'est possible... Je te l'ai déjà dit, oui, si mon coup d'œil d'artiste ne me trompe pas, ce sera dans deux ans la plus belle personne de toute l'Italie. Et elle s'appelle Cécilia!. . Voilà de la prédestination!...

— Écoute, Pira, ne jouons pas au plus fin, ce n'est pas bien entre amis. Je suis convaincu que tu brûles de revoir la mère et l'enfant. Tu ne te rends pas bien raison de ce que tu éprouves; tu ne sais pas précisément ce que tu veux; tu es entraîné par une idée indécise vers un but qui n'est pas fixé. Bien plus, je jure que tu donnerais la moitié de ta fortune pour acheter vingt-quatre mois au Temps, et les dévorer avant la nuit.

— C'est vrai. . Tu vois que je suis fixé.

— Oui, fixé sur l'impossible.

— Enfin que faut-il que je fasse? Voyons, parle, je t'obéis.

— Moi, j'ai un principe.

— Voyons ce principe.

— C'est de se laisser faire par la vie, puisqu'il y a quelqu'un là-haut, ou là-bas, qui veut bien prendre la peine de nous conduire à notre insu. Tu es jeune, riche, noble, oisif : laisse couler le Tibre; quoi que tu fasses, il ira toujours à la mer.

— Tu parles comme un livre sibyllin... Cela veut dire...

— Cela veut dire que la marquise Piranese donnera sa fête dimanche prochain, qu'elle invitera la belle veuve, sa fille de douze ans, son cousin de cinquante, et que le hasard fera le reste.

— Émile, regarde-moi bien en face... Tu as des projets sur la belle veuve...

— Moi! eh! mon Dieu! j'ai des projets sur toutes les femmes de l'empire français! Tu n'es pas un grand sorcier pour avoir deviné cela.

— Ainsi, c'est en ton honneur que nous donnons fête à ma villa.

— A la bonne heure... donnez toujours la fête, et nous verrons.

— Il sera fait selon ta volonté.

— Maintenant, tu me permettras d'aller faire une longue sieste. Depuis Florence je n'ai pas dormi. Jusqu'à dimanche prochain nous laisserons nos passions en repos. Adieu.

III.

Les équipages roulent et font voler cette poussière deux fois sainte qui couvre la route du Colysée à Saint-Jean-de-Latran et l'ancienne voie Tiburtine

Digitized by Google

jusqu'à la villa Piranese. C'est l'heure où le soleil du printemps s'incline sur l'horizon de la mer, où la lune sort de la crête du Soracte comme un large bouclier d'or exhumé d'une fouille. Le lilas, le chèvrefeuille, l'aubépine versent leurs parfums le long des haies-vives qui bordent la voie antique. On dirait que le ciel et la terre s'associent aux maîtres de la villa Piranese pour fêter une mère aussi belle que sa fille, comme ces deux femmes qu'Horace immortalisait dans une ode sous les ombrages de ce même Tibur.

Une calèche bien connue s'est arrêtée à la grille de la villa. Émile et Giampolo, indifférens à tout ce bruit de danse et de musique qui se fait autour d'eux, n'ont pas cessé d'interroger le grand chemin depuis midi. — Les voilà ! dit le jeune Romain, et il court les annoncer à sa mère. Émile se mêle à la foule qui se promène sous les grands pins de l'Anio.

La marquise Piranese fait les honneurs de sa villa aux deux belles étrangères et à Felice Mattei qui les accompagne. Giampolo est venu rejoindre son ami.

— Oh ! c'est foudroyant de beauté ! s'est écrié l'ardent Émile, en entraînant Piranese sur les bords solitaires du fleuve.

— Émile, dit Giampolo, le croirais-tu? j'ai voulu offrir le bras à la mère, ma parole est morte sur la lèvre, mon bras s'est brisé. Je me suis appuyé contre un arbre, j'ai vu danser les peupliers autour de moi, j'ai douté un instant de ma raison. Oh ! laisse-moi respirer ! je suis fou... Comme elle a grandi depuis l'autre jour !

— La mère?

— Que dis-tu, la mère?... La mère est déjà bien assez grande !

— Comte Pira, tes yeux te trahissent... la fille a toujours sa taille d'enfant...

— Tu ne l'as pas vue; tu n'as regardé que la mère.

— Comme tu voudras. Il faut avoir de la complaisance pour son ami.

— Oui, je conviens avec toi que Cécilia est un enfant; mais quand on a vu cet enfant, il faut jeter l'ancre, et attendre qu'elle arrive; il faut lui servir d'ange gardien, de peur qu'elle ne heurte son joli pied contre le caillou du chemin; il faut veiller autour d'elle pour écarter les indignes; il faut suivre tous les développemens de ce corps divin, jusqu'à ce que l'enfant disparaisse et que la fiancée se révèle. Alors, il faut lui donner son ame, sa vie, sa fortune, afin d'acheter à vil prix cette couronne de beauté que les femmes ceignent à quinze ans. Oui, je jure par mon ciel romain, par les saintes eaux de ce fleuve, par les mânes des héros païens, par les reliques des martyrs, par le temple de la sibylle, par la basilique de Saint-Paul, je jure que cette jeune fille ne sera qu'à moi, lorsque Dieu et les dieux l'auront élevée jusqu'aux embrassemens d'un époux !

— Comte Pira, voilà un serment parfait et surtout fort sérieux.

— Oui, très sérieux au fond, quoique la forme soit ridicule. Souvent rien n'est plus grave qu'une plaisanterie.

— Te voilà dans une singulière position. Chaque matin, en te levant, tu

Digitized by Google

diras : Allons voir si je puis commencer à devenir amoureux, tu trouveras Cécilia comme tu l'auras laissée la veille, et tu rentreras chez toi, en disant : Je serai probablement amoureux demain ou après demain, le plus tard à midi. Enfin viendra le jour où tu sortiras de ton palais, avec un cœur serein et tranquille; Cécilia aura grandi, à ton insu, dans la nuit, comme l'aloës; aussitôt ta passion éclatera comme un volcan, tu feras vingt sonnets, tu paieras des sérénades, tu brûleras le pavé de la place de Venise, tu donneras un bon coup d'épée à quelque rival, et pour finir le roman, tu te marieras, parce que tu n'es pas né séducteur.

— Je me marierai, n'en doute point.

— Quant à moi, je t'avoue, Giampolo, que je suis enchanté de tes plans; voici pourquoi : tu m'abandonnes la belle veuve, et je m'en empare; elle ne sera qu'à moi, je le jure par le Styx. Celle-là est toute formée, c'est du bonheur à la minute. Nous l'inviterons, le dimanche, à la villa Piranese, jusqu'à l'accomplissement de mes vœux... Dans quelle espèce classes-tu le Felice Mattei?

— C'est un vieux soldat qui s'est fait antiquaire, c'est un compagnon d'armes de Balma, c'est un rusé Calabrais qui, malgré sa finesse, a perdu la moitié de sa fortune avec de vieilles statues, et qui veut la rattraper par quelque coup de dé heureux.

— J'entends... S'il me gêne, je l'enterre dans une fouille.

— Émile, mon ami, ne va pas me faire quelque folie à travers mes projets, entends-tu?

— Sois tranquille, je serai ton mentor.

Cependant les quadrilles tourbillonnaient dans le quinconce sablé d'argent, au bruit de la musique, au murmure des hauts peupliers, des grands pins et de l'Anio. Les arbres et le fleuve rafraîchissaient l'irritation haletante de tout ce monde en délire qui dansait en plein air. Là figurent les grands noms de l'aristocratie romaine, les Corsini, les Torlonia, les Farnese, les Rospigliosi, les Chighi, les Ludovisi, les Barberini, les Borghese, les Giustiniani, les Braschi, les Spada, tous les noms qui tirent leur noblesse d'une ruine antique, d'un champ de bataille, d'un patrimoine d'église ou de l'auréole d'un saint. Les femmes qui portent ces noms sont harmonieuses et rayonnantes, elles ont des visages de saintes ou de déesses; elles ont des pieds adorables qui sont à l'aise sur le tapis du salon, sur le marbre de la basilique, sur le gazon d'un bal d'été. Au moment où la comtesse Rosa Balma et sa fille arrivaient à la danse, le dernier rayon horizontal, parti du couchant, lançait une gerbe d'or sous les branches inclinées, et illuminait cette éblouissante constellation de danseuses romaines. On aurait dit que le fils de Latone avait animé toutes les statues de ses amantes du musée du Capitole, et qu'il leur envoyait son dernier sourire du jour, sous les arcs de triomphe des aqueducs romains. Un instant les quadrilles s'arrêtèrent, et la musique cessa de faire violence aux pieds de la danseuse; on entendit un murmure d'admiration prolongé, et la danse continua; c'était ainsi que le bal avait salué la belle comtesse et sa ravissante fille; elles portaient le même costume, de sorte que la fille était la

Digitized by Google

miniature exacte de sa mère; jamais robe blanche, relevée par un spencer de velours noir, n'avait passé avec plus de bonheur de l'aiguille de la Parisienne au gynécée de la Romaine française; jamais costume aussi ne fut mieux inventé pour découvrir décemment le corps des belles femmes. Au même instant, deux nouveaux cavaliers entraient aux quadrilles, Émile et le comte Piranese; Émile avec la comtesse, Giampolo avec Cécilia.

L'enfant dansait déjà comme une demoiselle qui sort du couvent, et il se faisait autour d'elle un concert de douces paroles qui l'environnaient comme une mélodie d'éloges; c'était de l'admiration mise en musique et chantée par les plus charmantes voix et la plus amoureuse langue du monde. Cet harmonieux hommage, rendu par des femmes à des femmes, remontait de la fille à la mère, et leurs jeunes danseurs, ivres de joie, semblaient vouloir retenir pour eux quelques grains de cet encens qui fumait aux pieds des deux déesses du bal. Au tomber du jour, une illumination éclatante et soudaine ramena le soleil sur l'horizon. La danse était arrivée à son délire, sous la mystérieuse influence de la nuit; les mains frénétiques serraient les mains langoureuses, les yeux italiens se croisaient comme des éclairs ramés, le bruit sourd des pieds se mêlait au frôlement des robes; les aspirations des poitrines ardentes accompagnaient la musique folle, les lèvres altérées de plaisir se ruaient dans l'air vide, pour saisir au vol les émanations voluptueuses que chaque femme laissait après elle en se déplaçant. Aux environs, tout respirait l'enchantement et la grace. L'astre romain qui montait sur les collines de Tivoli s'était caché dans la cime des chênes, comme aux veillées des fêtes de Vénus; le vent du fleuve apportait aux oreilles l'orchestre des cascades; une clarté molle faisait saillir la façade aérienne de la villa sur un fond noir de cyprès et de pins, l'arbre de la mort et l'arbre de la vie; un charme inexprimable coulait à flots sous ce grand ciel et semblait rendre à ceux qui vivaient ce trésor de volupté puissante que les héros d'autrefois avaient laissé en réserve dans ces lieux, où passèrent tous ceux qui furent grands par l'amour.

Émile ne s'était jamais trouvé à pareille fête; il venait de se révéler à lui-même tout ce qu'ajoute à la furie du désir la musique d'un bal nocturne sous les pins de la campagne de Rome : ses mains étaient brûlantes de la sueur des mains de l'adorable comtesse; ses bras étaient brisés; ses joues semblaient garder l'empreinte des boucles de cheveux qui flottaient aux joues de sa danseuse; tout son corps gardait comme un souvenir de quelque divin pli de robe qui l'avait effleuré en courant. La danse finie, on suivit la marquise Piranese sous la longue allée de peupliers qui descend à l'Anio. Émile offrit son bras à la comtesse qui tenait Cécilia par la main : il regarda cette femme un instant avec des yeux de devin, et elle lui parut vaincue par le délire du bal. Une pensée vint à l'esprit du jeune homme : — Boccace a raison, se dit-il, et j'ai tort; la femme est forte dans le foyer domestique, et pendant le jour; elle est faible, la nuit, après un bal : jusqu'à présent, je ne fus jamais qu'un grand sot et un maladroit.

Et il regarda très attentivement la comtesse. La danse avait dévasté sa jolie

Digitized by Google

robe et sa chevelure; ses beaux yeux noirs mourraient de langueur; son teint semblait luire au feu d'une fièvre amoureuse; sa poitrine agitait le velours du spencer comme une petite vague d'azur; son corps fléchissait de faiblesse; on eût dit qu'elle demandait grace à un amant, et qu'elle le suppliait, dans un silence expressif, de ne pas user de sa puissance sur une pauvre femme abattue.

— Il faut être très banal, dans mon début, pour ne pas l'effrayer, dit Émile mentalement, et il se raidit sur ses pieds pour se rassurer lui-même.

— Le bal a fatigué Mme la comtesse, il me semble.

— Moi, monsieur! Oh! mon Dieu non: je suis prête à recommencer. J'aime beaucoup le bal. Un bal de nuit, sous les arbres, est délicieux, n'est-ce pas, monsieur?

— Oh! adorable! ravissant! et quelle belle nuit! quel beau pays! quelle gracieuse campagne! Si Dieu était exilé du ciel, il viendrait habiter ici; c'est bien la terre de Saturne; c'est le Latium enchanté.

— N'aimez-vous pas mieux la France, monsieur?

— Mais, je crois que nous sommes en France, madame, département du Tibre.

— Oui, sur la carte de l'empereur.

— Et ce sera, j'espère, une carte éternelle, comme celle qui est incrustée sur la muraille de l'escalier du Capitole. Ainsi, j'ai l'honneur d'être votre compatriote, par la grace de Romulus et de Napoléon. Notre pays est fort beau.

En ce moment, la marquise Piranese, suivie d'une foule de dames, s'approcha de la comtesse Rosa Balma, et lui dit: Oh! madame, nous raffolons de votre charmante fille, toutes ces dames veulent l'embrasser, nous vous l'enlevons.

—C'est une idée de Giampolo, pensa Émile; il travaille pour lui et pour moi.

Cécilia, riant avec une joie enfantine, se jeta dans les bras de la marquise. Émile et la comtesse restèrent seuls. La liberté romaine permet ces tête-à-tête, à la campagne, et personne ne les blâme, la première fois.

—Voilà donc l'Anio, dit Émile, *proceps Anio*: excusez la citation, madame, elle est courte et de circonstance; voilà donc cette poétique rivière où se sont abreuvés tant d'amoureux, depuis Horace qui logeait par là, jusqu'à... jusqu'à moi.

Un moment de silence. Émile attendait une parole de la comtesse; elle ne dit rien.

—C'est ici, poursuivit Émile, qu'Horace a fait cette ode qui commence par ce vers: *O mère plus belle que sa fille, ô mater filia pulchrior!* deux Romaines de ce temps; il me semble les voir, là, sous ces arbres, dansant au clair de lune, *imminente luna*, excusez encore cette citation, madame, elle est d'Horace: heureux poète, domicilié à Tibur, citoyen français.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes sorti du Lycée Impérial? demanda la comtesse, d'un ton qui paraissait ironique.

Digitized by Google

Une sueur froide comme une vague de l'Anio courut subitement sur le corps d'Émile.

— J'ai vingt-deux ans, madame, répondit-il en se redressant sur la pointe des pieds.

— Vous aimez l'empereur, sans doute, puisque vous êtes l'ami du comte Piranese?

— L'empereur est le bienfaiteur de ma famille.

— Et vous n'êtes pas à l'armée?

Émile pâlit d'indignation.

—J'y serai quand l'empereur m'appellera; je suis fils unique de veuve; mon père a été tué à la bataille navale d'Aboukir, sur *le Tonnant*, à côté de Dupetit-Thouars; mes deux oncles sont morts à Trafalgar, l'un, sur *le Pluton*, l'autre, sur *le Bucentaure*. Je suis d'une race de héros, comme vous voyez, madame; je puis parler à la veuve de Balma. Excusez moi, madame, si je réveille de tristes souvenirs.

— Oh! monsieur, je suis assez forte pour supporter des souvenirs; il y a toujours quelque chose de romain dans notre sang de femme. S'il y avait un escadron d'amazones, je ne danserais pas ce soir à la villa Piranese.

Émile bondit comme si la flèche d'Antiope l'eût frappé au cœur.

— Madame, dit-il, avec un sang-froid emprunté, si les paroles que vous venez de prononcer ont, dans votre intention, quelque chose d'offensant pour moi, je vais mesurer d'un bond la hauteur des cascades de Tivoli.

Et il fit un pas vers le fleuve.

— Pour vous, non, monsieur, mais pour un autre, peut-être.

— Cet autre, madame, est sans doute mon ami, le comte Piranese. Je suis aussi jaloux de son honneur que du mien.

— Calmez-vous, monsieur, et veuillez bien m'écouter. Il y a à la *Villa Reale* de Naples un homme qui est plus qu'un roi, c'est un héros; c'est Joachim Murat. Il honore de son amitié le comte Giampolo Piranese, vous le savez. Comment répond-il à cette amitié, votre jeune comte? Le voici : il danse aux fêtes de la *Villa Reale;* il étale son luxe de grand seigneur, à Chiaïa, à la rue de Tolède, et à San-Carlo; et puis, quand le roi de Naples tire l'épée, et va percer au cœur quelque ennemi, au bout du monde, le comte Giampolo va ciseler de mauvaises statues dans un atelier de Florence ou de Rome; passe encore si c'était un Michel-Ange! Eh bien! moi, qui me suis condamnée à la retraite depuis la mort de mon mari, j'ai accepté l'invitation à cette fête; j'ai voulu voir le comte; j'ai voulu lui parler; il m'a toujours évitée, comme s'il eût pressenti ce que j'avais à lui dire; il a dansé avec ma fille, avec un enfant, comme pour s'acquitter, de quelque manière, d'une politesse qu'il me doit. Vous êtes jaloux, dites-vous, de l'honneur de votre ami, et moi, monsieur, je suis jaloux de l'honneur d'un compatriote, d'un noble romain. Voilà ce que j'avais à lui dire; je vous l'ai dit, à vous, monsieur, son ami; j'espère que cela ne sera pas perdu.

Digitized by Google

La comtesse Rosa Balma fit une révérence, et laissa Émile pétrifié.

Lorsque la belle Romaine eut disparu derrière le massif d'arbres, le comte Giampolo tomba comme la foudre devant Émile.

— J'ai tout vu, dit le comte, tout : tu es un étourdi, un fou ; tu me perds; tu brises mon avenir. Comment, malheureux ! à la première entrevue, tu brusques la déclaration avec une femme de cette trempe, ici, à deux pas de tout ce monde ! Tu as de singuliers moyens de séduction. Écolier maladroit ! Je crois bien, maintenant, que toutes les femmes s'évaporent entre tes bras, et qu'il n'y reste que les maris.

Emile, les bras croisés, un pied tendu en arrière, l'autre en avant, attendit la fin de cette mercuriale.

— Tu nous as donc vus ? dit-il avec un ton d'ironie.

— Parbleu, si je vous ai vus ; j'étais à vingt pas, posé en espion.

— Nous as-tu entendus ?

— Entendus, non ; mais, à votre pantomime, je parierais d'avoir deviné toute votre conversation. Elle surtout, avec ses gestes romains dont j'ai l'habitude, aurait pu se dispenser de parler ; c'était l'indignation de la fierté romaine outrageusement blessée ; c'était Lucrèce moralisant Tarquin avant le coup de poignard... Au reste, mon ami, brisons là ; c'est encore une leçon que tu reçois ; mais ne fais plus le procès à Boccace dorénavant.

Émile se comporta généreusement ; au changement qui s'opéra sur sa figure et dans son maintien ; il eût été facile de voir qu'il remettait au fourreau l'épée du sarcasme, déjà tirée à demi. Il était sur les terres du comte ; la joie d'une fête rayonnait partout ; il pouvait, d'un mot, jeter la tristesse dans une nuit qui promettait encore tant de plaisir. *Renvoyons les choses sérieuses à demain*, se dit-il à lui-même, selon le précepte ancien ; et il prit joyeusement le bras de son ami.

— Oui, encore une folie, dit-il en riant ; pour conquérir une maîtresse, je me verrai contraint à me marier. Les femmes ne sont pas connues ; elles valent mille fois mieux que leur réputation.

— Crois bien, mon ami, que tu ignores les premiers élémens de la stratégie de la séduction. Tu aurais échoué devant Messaline, là, sur cette même place, à dix heures du soir.

— Mais toi, voyons, toi, comte Pira, toi, mon maître, as-tu fait beaucoup de victimes ?

— Moi !... quelle question !... moi... je m'occupe d'art... moi, je ne fais pas métier de séduction... et puis... il faut être discret... vois-tu...

— Allons, tais-toi, fat ! tu es comme moi, et comme tant d'autres, tu es un Tantale de volupté.

— Mais ne m'as-tu pas dit, toi-même, qu'il y avait à Paris un acteur d'opéra qui recevait tous les jours une déclaration et un rendez-vous ?

— Eh ! mon Dieu ! il y a dans notre Paris, où il y a tout, il y a dix femmes vieilles et repeintes à neuf qui, depuis trente ans, écrivent des lettres d'amour

Digitized by Google

aux grands acteurs, aux grands artistes, aux grands orateurs de la constituante, de la convention, du directoire; à Mirabeau, à Talma, à Louvet, à Lebrun-Pindare, à Elleviou, à l'empereur de Maroc. On ne montre que les lettres, on se garde bien de montrer les femmes; les lettres sont toujours fraîches et sans rides. Cela fait ébahir tous les badauds du foyer.

— Très bien, Émile, je suis charmé de voir que tu crois à la vertu des femmes honnêtes.

— A la vertu? oh! ceci nous mènerait trop loin. Rentrons au salon; le concert commence, j'entends la voix de Tacchinardi; ne perdons pas Tacchinardi.

En ce moment, on entendit le roulement d'une voiture sur la voie publique, et le grincement de la grille qui se refermait.

— Ah! dit Giampolo, voilà déjà des fugitifs...

— Au moment où Tacchinardi chante!... Il n'y a qu'une femme... il n'y a que...

— La belle veuve?... Crois-tu, Émile?... Eh! courons à la grille..... Grand Dieu! quel scandale!...

— Courons... oh! c'est elle; je reconnais le bruit des roues de la calèche d'azur.

— Émile! malheureux enfant, qu'as-tu fait? Demain nous serons la fable de Rome. Voilà mon domestique Luigi qui s'en revient... Luigi.... Luigi... quelles sont les personnes qui partent?..... Ce sont elles! malédiction!... Je n'entends plus Tacchinardi... il s'est arrêté au milieu de l'air... oh! que se passe-t-il au salon?

— Écoute, Giampolo, que tout le scandale retombe sur moi; je pars.... je vais à Rome... nous nous verrons demain... je vais loger à l'Hôtel-de-Paris, place du Peuplier...

— Attends, attends, questionnons quelqu'un..... Et Tacchinardi qui ne chante plus!... Si ma mère se trouvait mal!... Luigi! Luigi!... arrive donc... ici... ici... sous les arbres... c'est moi.

Le domestique obéit.

— Dis-moi, Luigi, que se passe-t-il au salon? Vas, ne crains rien, parle-moi franchement.

— Je ne sais pas bien, seigneur comte, dit le domestique, mais cette dame, et le petit monsieur laid, et la demoiselle, ont pris congé de Mme la marquise. La belle dame avait l'air d'être en colère, et elle a répondu fort sèchement à Mme la marquise... Et puis, on disait...

— Voyons, que disait-on?

— On disait que cette dame... la belle dame... avait été insultée par votre ami... d'autres disaient que non... que c'était...

— Que c'était?...

— Que c'était une brouillerie d'amans... et que votre respectable mère, Mme la marquise, avait pris par la main la petite demoiselle, pour laisser la mère toute seule... avec vous... d'autres disaient avec le seigneur votre ami... et on

Digitized by Google

parlait beaucoup, et on n'écoutait pas le célèbre Tacchinardi... et le célèbre Tacchinardi, voyant qu'on ne l'écoutait pas, a dit : Vous êtes tous des brutes! et il a demandé son cheval... et puis je ne sais plus rien.

— Écoute, Luigi, sois discret, ne parle à personne; cours à la maison, rôde sur la terrasse, écoute, espionne, retiens, observe... je t'attends ici... demande des nouvelles de ma mère... vite... je t'attends.

Le domestique salua profondément et partit.

— Quelle fête! quelle nuit! mon cher Émile... Oh! je n'ai plus la force de te faire des reproches. Tu es assez puni, serre-moi la main, je ne t'en veux pas. Aussi, quel jeune homme ne s'y tromperait? Elles étaient là, trente jolies femmes, à danser..... bacchantes de bal! Émile, je t'excuse.... ce pauvre Émile!.... Embrasse-moi, je n'ai point de rancune, crois-le bien; j'aurais été dupe comme toi. Une si belle nuit! un gazon si doux! des arbres si embaumés! un vésuve au cœur..... Elle! elle! la belle Rosa! elle ressemblait à une place forte qui capitule. Dérision de la nature! la belle Rosa! Minerve en spencer! la grande armée passerait devant, et mourrait de désirs inassouvis.... Tu as raison, Émile, nous donnons fête à la villa; le ciel donne fête à la terre..... Que faire de cette double fête? Rien, rien, qu'un peu de bruit de musique et de pieds! C'est bien la peine d'être jeune, riche, fort, passionné; d'avoir une villa pleine de parfums et d'ombrages. On vient danser chez vous, on vient vous incendier vivans, on vient vous empoisonner de tous les arômes de Vénus Aphrodite; et puis, on rentre calme chez soi, on défait sa robe, on pense à sa toilette du lendemain, on se couche, on dort! Non, Émile, je ne veux pas que tu quittes mon palais... tu resteras... on nous croirait brouillés pour cette femme.... Voici Luigi!.... Arrive. . arrive... parle... ma mère... que fait ma mère?

— Votre respectable mère, dit le domestique, se porte bien; mais je la crois un peu souffrante; elle est pâle... un peu... elle causait sur la terrasse avec la contessina Fiano; je lui ai offert de l'*agro di cedro*, et elle disait à la contessina... Je l'ai écrit au crayon, ce qu'elle disait... voici... c'est quelque inconvenance de ce jeune Français, l'ami de mon fils; rien n'est sacré pour les Français. Et la contessina disait : Oh! que je les connais, les Français! j'ai passé deux ans à Paris. Ils se sont perdus avec leurs opéras-comiques, et les vaudevilles de Piis et Barré. — Ensuite, tout le monde a demandé sa voiture. Le célèbre Tacchinardi, voyant que tout le monde partait, a dit qu'il resterait et qu'il chanterait; on n'a pas fait attention à lui, parce qu'il est très petit, ce grand Tacchinardi. Vous allez voir défiler toute la société dans un moment.

— C'est bien, Luigi, retourne auprès de ma mère. Tu ne m'as pas vu, tu ne sais rien... Comprends-tu?... Sois intelligent et fidèle comme toujours.

Le domestique se retira.

— Allons, mon cher Émile, ne sois pas consterné comme cela, jamais je ne t'ai vu si abattu. . parle-moi donc un peu...

— Je te parlerai, je te parlerai demain.

Digitized by Google

— Grand Dieu! tu as pris un ton de sibylle. Est-ce que tu me caches quelque chose, aujourd'hui?

— Demain, je te parlerai, te dis-je. Écoute un bon conseil : laisse-moi seul; rends-toi auprès de ta mère; montre un visage serein aux invités. Moi... ne t'inquiète pas de moi; je vais prendre un de tes chevaux, et je vais coucher à la ville. Demain, à dix heures, je t'attends... Voyons... cherchons un endroit bien écarté... Je t'attends au cirque d'Antonin, sur la voie Appia... Nous causerons.

— C'est ton dernier mot; tu tiens à ton projet?

— J'y tiens. Adieu, comte Piranese. Si ce monde-là m'accuse, ne me justifie pas. Adieu.

Les deux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Giampolo suivit la longue allée de peupliers et, à mesure qu'il approchait de la maison, il voyait distinctement les groupes de cavaliers et de dames qui montaient en voiture, avec un empressement bien singulier dans une nuit de fête. En arrivant sur la terrasse, il tomba dans une bande de musiciens congédiés que Luigi noyait dans le champagne, pour acheter leur discrétion. Les lampions seuls persistaient dans leur joie; ils illuminaient toute cette tristesse avec une profusion de clarté digne de la *luminara paschale*. Le comte remarqua que les dames avaient, en parlant, un visage morne et pincé, comme si elles eussent toutes été solidaires de quelque grand affront reçu dans la personne de la comteses Rosa. Au salon du concert, Giampolo ne trouva que sa mère et quelques intimes : on lui fit un accueil très froid.

La marquise prit son fils par la main et l'entraîna dans une pièce voisine.

— Comte Piranese, lui dit-elle, vous m'avez brouillée aujourd'hui avec la société de Rome; vous m'avez fait jouer un rôle indigne de moi. Vous vous êtes servi de votre mère pour attirer ici votre maîtresse ou la maîtresse de votre ami, ou la maîtresse de tous deux; c'est horrible!

— Ma mère, dit Giampolo avec le plus grand calme, ce qu'il y a d'horrible, c'est une pareille calomnie. Je n'ai jamais parlé à la comtesse Rosa Balma, et mon ami lui a parlé ce soir pour la première fois. Elle n'est la maîtresse de personne, ici; votre fils vous en donne sa parole de noble romain.

— Oui, moi, votre mère, j'aime à vous croire, et je vous crois; mais la comtesse Rosa Balma n'en est pas moins perdue aux yeux d'un monde jaloux et méchant. On l'a vue arriver seule, le teint et les yeux animés; elle a demandé sa fille; elle a dit brusquement à Felice Mattei : Donnez-moi votre bras; elle m'a saluée à peine, et, aux premières notes de Tacchinardi, elle a disparu. Savez-vous ce qu'on a dit alors? On a dit des choses affreuses, on a dit que vous avez voulu livrer cette femme à votre ami; on a dit que cette fête n'était qu'un prétexte et un guet-apens illuminé; on a dit que vous avez été tous deux exilés de Florence pour une aventure semblable; on a dit des horreurs enfin...

— Et l'on a cru à ces horreurs?

Digitized by Google

— La malice croit ou fait semblant de croire, qu'importe!

— Et quel est le noble cavalier qui le premier a répété ces infamies?...

— Oh! voilà un bel expédient pour réhabiliter une femme! Quand vous aurez tué dix hommes en duel, aurez-vous détruit la calomnie? N'a-t-on pas dit aussi que votre ami a toujours l'épée à la main pour épouvanter les maris et les frères des femmes qu'il a séduites?

— Eh! mon ami n'a jamais rien séduit de sa vie, ni moi non plus, hélas!

— Cependant on dit..

— *On dit* est toujours la petite préface d'une grande fausseté. Ma mère, vous savez le proverbe de notre maison, jamais un Piranese n'a menti. Voici toute l'histoire en deux mots : mon ami a dansé avec la comtesse Rosa Balma; c'est un jeune homme fort étourdi qui parle lestement à toutes les femmes; c'est un Français qui prend les vaudevilles au sérieux; il aura murmuré quelques paroles d'amour à l'oreille de la comtesse, et la belle dame s'en sera offensée avec trop d'éclat. Voyez maintenant comme elle est punie de sa susceptibilité? La malice a déjà fait un roman sur elle et sur nous. Au reste, j'irai demain chez la comtesse, et je demanderai une explication : notre honneur est aussi compromis que le sien par toutes ces médisances. Il faut que tout s'explique, tout s'expliquera.

La marquise donna un signe d'assentiment, et se retira dans le fond du salon pour faire compagnie à quelques dames de son intimité. Le jeune comte demanda son cheval.

La terrasse était déserte et silencieuse; il ne restait plus rien de la fête; mais la nature avait continué la sienne. Les doux rayons de la lune illuminaient cette campagne; l'Anio chantait son antique mélodie qu'il enseignait au poète de Tibur; les peupliers et les pins, mollement agités par le vent du fleuve, exécutaient cette symphonie éternelle que Virgile traduisit en harmonieux dactyles. Le ciel et la terre semblaient répéter à l'homme, dans la voix des arbres et dans les lettres d'or du firmament, les conseils voluptueux qu'Horace immortalisa par une ode. Le cyprès, immobile comme un obélisque de sépulcre, se levait comme un témoignage de la brièveté de la vie et une excitation au plaisir; et cette foule inquiète et folle qui tantôt déchirait le gazon avec ses danses rentrait à la ville pour retrouver ses ennuis et son lourd sommeil.

MÉRY.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Digitized by Google

PIERRE LANDAIS.

LA LUTTE.

IV.[1]

Un grand nombre de seigneurs étaient réunis dans la grande salle du château ducal de Nantes, attendant l'audience que François avait coutume de donner chaque jour. La plupart étaient revenus, avec le duc, de Redon où les états s'étaient tenus cette année. On voyait là les meilleurs gentilshommes de Bretagne, et l'on entendait annoncer des noms connus alors dans toute la chrétienté.

C'était d'abord le sire de Clisson descendant de ce fameux Olivier qui *forgeait si rudement les Anglais sur l'enclume de la guerre*; le vicomte de Rohan, célèbre par son aventureuse bravoure, toujours léger d'argent, selon l'habitude de ceux de sa maison, et encore plus léger de prudence; le maréchal de Rieux, esprit médiocre, habitué à prendre la turbulence pour l'action, et le bruit pour la gloire; les sires de Laval, de Châteauneuf, de la Hunaudaie, de Châteaugal, de Sourdeac, de Sévigné, et beaucoup d'autres dont le souvenir est resté dans les chroniques du pays.

(1) Voyez la livraison du 19 avril.

Digitized by Google

Ils étaient formés en groupes, causant des démêlés du duc avec la cour de France, lorsqu'entra un gentilhomme dont le costume avait quelque chose d'étranger.

— N'est-ce point ce capitaine qui arrive de France? demanda Clisson.

— Précisément, répondit le vicomte de Rohan; un brave de nos vieilles hautes, Guillaume de Tragus.

En s'entendant nommer, le nouveau venu s'approcha des gentilshommes et échangea avec eux un salut.

— Le duc ne s'est-il point encore montré? demande-t-il.

— Pas encore, répondit le vicomte; il s'entretient vraisemblablement avec son trésorier, messire Landais.

Tragus fit un geste de curiosité.

— Par saint Gilles! quel est donc cet homme? dit-il; depuis deux jours que je suis arrivé, je n'entends que son nom, et l'on me renvoie à lui pour toute chose.

— C'est que lui seul est maître désormais, répliqua Rohan; depuis Adam, on ne vit jamais peut-être mendiant arriver si haut si promptement. Il y a douze années à peine que Pierre Landais était valet de la garde-robe de monseigneur, et le voilà devenu son ministre tout-puissant.

— Et qui l'a poussé là?

— La dame de Villequier d'abord: haïe des gentilshommes qui regrettaient de voir la bonne duchesse Marguerite délaissée, elle a aidé à l'élévation du tailleur, afin d'avoir dans les conseils du duc une de ses créatures.

— Mais la dame Antoinette est morte depuis longues années; comment maître Landais a-t-il pu se maintenir?

— Il tenait la bride, et c'est un rude cavalier, répondit de Rohan à demi-voix. Monseigneur s'est estimé trop heureux d'avoir trouvé un homme qu'aucun travail n'effraie et qui ne s'embarrasse de rien, non plus que Satan; aussi a-t-il abdiqué pour le trésorier: tout ici se fait par lui et pour lui ou les siens; et le pis, c'est que cette ame ressemble au tonneau des filles de Danaüs, rien ne la remplit.

— C'est la vérité, interrompit le maréchal de Rieux; après avoir pris partout des deux mains comme larron qui butine, pourvu sa sœur, ses nièces et ses neveux, on pouvait le croire au bout de son ambition; mais ne vient-il pas de présenter à la cour une fille qu'il a fait élever au couvent, et qu'on dit aussi savante qu'une abbesse? Pour doter si noble héritière, ce ne sera point trop de moitié du duché;

Digitized by Google

car, apprenez-le, messire, le tailleur de Vannes est maintenant aussi bon gentilhomme que monseigneur : il a comme lui des secrétaires, des gardes et un écusson.

Guillaume Tregus écoutait avec étonnement.

— Tout ce que vous dites là est merveille pour moi, reprit-il. Occupé à guerroyer en Italie et en Allemagne depuis près de quinze années, je n'ai rien su de ce qui se passait au pays; mais d'où vient que le duc prête l'oreille à ce vilain?

— Vous connaissez monseigneur, répondit Rohan en baissant la voix; tel vous l'avez vu comte d'Étampes, tel il est toujours; aussi léger que le sable de nos grèves, et cédant comme lui au premier vent qui souffle, il s'est donné au tailleur pour n'avoir plus la peine de conduire son duché; mais, où il cherchait un serviteur, il a trouvé un maître! le trésorier l'a enveloppé de sa volonté comme un enfant de langes; il le possède, il le fait penser et sentir selon sa fantaisie. Par instans, la fierté de François se réveille, car monseigneur est de noble maison, après tout; il résiste à maître Landais, il le brocarde et l'humilie! celui-ci baisse alors la tête, comme sous une ondée de pluie; mais, l'orage passé, il reprend sa domination avec la même assurance, et monseigneur se soumet, à la manière d'un faucon révolté qui, après une volée, revient tendre la tête au chaperon du veneur.

— Nul ne peut-il donc lutter contre la faveur du ministre?

— L'évêque de Rennes et messire Chauvin ont voulu le tenter.

— Eh bien?

— Le premier est mort misérablement dans l'exil et l'autre dans sa prison.

— Est-ce vrai? s'écria le capitaine.

— Et de plus, reprit Clisson, on a confisqué les biens du chancelier, brisé son écusson, abattu ses falaises, chassé sa veuve et ses enfans. La mère a été trouvée morte de faim et de froid avec un de ses fils sur le seuil d'une église de village; l'autre sera sans doute tombé un peu plus loin.

— Et vous n'êtes pas monté à cheval pour punir le manant qui avait commis un tel crime? s'écria Tregus indigné.

— Il était sur ses gardes, murmura le maréchal de Rieux.

Le capitaine remit, avec un geste brusque, son chapeau à la flamande, et, regardant les gentilshommes bretons :

— S'il en est ainsi, dit-il, Dieu vous garde! Quant à moi, je n'ai

Digitized by Google

point coutume de voir la noblesse obéir aux vilains, et j'aime mieux retourner en Allemagne.

— Fi donc! vous ne le ferez pas, dit en riant le vicomte.

— Pardieu! je le ferai, s'écria Tregus en colère.

De Rohan passa un bras sous le sien, et le menant à l'écart :

— Vous resterez pour tirer l'épée avec nous, dit-il tout bas, et pour voir pendre le tailleur.

— En êtes-vous là? demanda le capitaine.

— Venez ce soir à la taverne de Saint-Efflam, vous le saurez.

Les deux gentilshommes se serrèrent la main, puis se séparèrent pour ne point fixer l'attention.

Tregus venait d'aborder messire Trevecar, et l'écoutait raconter de nouveaux méfaits du trésorier, lorsque ses yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur un vieillard qui entrait.

Sa barbe grise descendait en désordre sur sa poitrine; ses habits pendaient en lambeaux, et il portait à la main un bâton de houx encore garni de son écorce.

Le capitaine le montra à Trevecar en lui demandant si les mendians entraient ainsi dans le palais du duc.

— Ce mendiant est de plus noble maison que nous, messire, répondit Trevecar, car il se nomme Étienne Chauvin.

— Le frère du chancelier?

— Lui-même : la ruine de sa famille a, un instant, troublé sa raison, et, bien qu'il l'ait retrouvée depuis, il garde les haillons qu'il portait dans sa folie, comme pour rappeler toujours la mort de son frère. Il a, du reste, remplacé le bouffon de monseigneur, qui s'en amuse, et livre le trésorier à ses brocards dans ses momens de dépit.

Pendant ces explications, l'homme aux haillons s'était approché; Clisson le salua du nom de cousin, en lui demandant d'où il venait.

— Je viens de voir le nouveau pont que maître François, duc de Bretagne, fait bâtir, répondit le fou, et les nouveaux remparts que nos seigneurs les bourgeois (il se découvrit) élèvent dans le Marchix.

— Si je ne faux, observa de Rohan, qui s'était approché, messire Étienne amusait tout à l'heure les passans de ses gausseries, en leur montrant les couleuvrines de bronze, représentant les sept vertus chrétiennes, que le trésorier a fait ranger devant le château.

— Je leur expliquais pourquoi les pauvrettes avaient été laissées dehors, répondit le fou.

— Et pourquoi? demandèrent plusieurs voix.

Digitized by Google

— Parce qu'ici, se trouve monseigneur Landais, les vertus théologales doivent naturellement rester à la porte.

Les gentilshommes se mirent à rire.

— Ose-t-il railler ainsi le trésorier? dit Tregus à demi-voix.

— Vous en entendrez bien d'autres, répondit Treveqar.

— Et le tailleur ne s'en venge point?

— Vous savez qu'une tête affolée est chose sainte en Bretagne, messire; qui la frapperait pourrait offenser Dieu.

Le capitaine allait répliquer, lorsque l'on annonça le duc.

Celui-ci entra, en effet, vivement, suivi du trésorier, avec lequel il semblait quereller. A l'aspect des gentilshommes, qui avaient fait silence à leur entrée, tous deux s'interrompirent.

François salua un peu brusquement.

— Pardon, messires, de vous avoir fait attendre, dit-il; mais je défendais vos plaisirs contre maître Landais.

— Messire le trésorier songerait-il à nous enlever quelques nouveaux droits pour en doter les bourgeois, comme il a déjà fait de ceux de four, de pêche et de *fuie?* demanda le vicomte de Rohan.

— Non, répondit le duc; mais je voulais donner des joûtes et courses de bague pour l'arrivée de mon neveu le prince d'Orange.

— Et messire Landais ne le permet pas?

— Il me refuse de l'argent.

— Je comprends, observa de Rohan; il reste à messire le trésorier une fille à doter; il a besoin d'économies!

François ne comprit point ou feignit de ne point comprendre.

— Les joûtes auront lieu pourtant, reprit-il, car je le veux, dussé-je vous emprunter jusqu'au dernier écu d'or et vous donner ma couronne ducale pour gage.

— Le difficile serait de la retirer plus tard, observa Landais froidement.

— Messire aime mieux qu'elle reste au trésor dont il a la clé, ajouta de Rohan.

Landais croisa les bras sans répondre.

Ce calme impassible augmenta sans doute l'irritation du duc, car il s'éloigna avec un mouvement d'impatience; et, ayant aperçu Étienne, il l'appela.

— Eh bien! maître fou, dit-il, qu'as-tu donc à être ainsi triste et muet? Serais-tu par hasard satisfait aujourd'hui du gouvernement de notre duché.

Digitized by Google

Étienne comprit sans doute l'espèce d'encouragement que lui donnait le duc, car il jeta vers le ministre un regard qui semblait une déclaration de guerre.

— Pardon, dit-il d'un air sérieux; je rêve depuis huit jours d'une requête que je voudrais adresser à monseigneur Landais, et je n'ose.

— Pourquoi?

— Parce que je le sais trop porté à prendre pour être pressé de donner. Il y a un proverbe qui dit : *Quand les crapauds sont armuriers, les grenouilles portent l'épée;* mais il n'a point été inventé pour votre trésorier, car il ne fait point partager sa fortune à ceux de son espèce. C'est ce que me disait encore ce matin un de ses anciens amis, Ivon, le tavernier de Saint-Efflam. Quoique manant et fripon, il n'a jamais pu rien obtenir du ministre.

— Ceci est grave, répliqua le vicomte de Rohan en souriant; que l'on refuse un Clisson ou un Rieux, à la bonne heure; mais un ancien confrère!...

— Savez-vous s'il n'en est pas pour l'ancien confrère comme pour les sires de Rieux ou de Clisson, dit Landais avec calme; et êtes-vous sûr qu'il n'ait point déjà reçu plus qu'il ne lui était dû? Je connais depuis long-temps ces ambitions qui se recommandent du hasard, non du mérite. Je suis pour Ivon ce que sont pour les gentilshommes leurs ancêtres; il se croit des titres parce qu'il m'a connu, comme d'autres parce qu'ils sont nés. Je l'ai rendu plus riche qu'il ne l'avait rêvé dans ses meilleurs jours; mais, tant que je le serai plus que lui, il se trouvera pauvre. Je sais, du reste, messires, que vous associez vos haines: l'auberge de mon ancien compère est devenue le rendez-vous de la noblesse, et maître Étienne m'y accable de ses bons mots. Heureusement que je m'en inquiète peu; ces plaisanteries sont des traits d'arbalètes qui ne vont ni loin ni haut, et j'aime à voir la noblesse se complaire en guerre de paroles.

— Pour le vrai, nous vidions naguère nos différends d'autre façon, dit Étienne; mais ce n'est pas notre faute si tout est changé à la cour de monseigneur, et si aux coups d'épée des gentilshommes il a fallu substituer des coups d'aiguille de tailleur.

Le duc ne put s'empêcher de sourire, et tous les courtisans l'imitèrent; Landais rougit légèrement.

— Je m'émerveille combien la folie de messire Étienne est chose ingénieuse, dit-il, comme de surtout. Il en a fait un bouclier derrière lequel il peut attaquer en sûreté.

Digitized by Google

— Voyons ta requête, maître fou, interrompit François, car tu ne l'as point encore fait connaître.

— Je souhaiterais un privilége de marchand pour votre bonne ville de Nantes, répondit le fou.

— De marchand?

— Oui, monseigneur.

— Et quel commerce prétends-tu faire?

— Je compte ouvrir boutique de noblesse.

François le regarda étonné.

— Et pour qui cela? demanda-t-il.

— Pour les protégés de messire Landais, qui, ayant fortune, emplois et crédit, n'ont plus besoin désormais que d'être gentilshommes.

Le duc éprouva quelque embarras; mais, ne voulant point le laisser paraître, il s'efforça de sourire.

— Ainsi, maître fou, dit-il, te voilà devenu subitement de bouffon généalogiste?

— Messire ne s'est-il pas fait de tailleur ministre, répliqua Étienne en désignant Landais: J'apporte d'ailleurs une preuve de ma science, monseigneur

— Qu'est-ce donc?

— La généalogie de votre trésorier; je la prends au paradis terrestre, et je prouve que messire....

— Descend d'Adam? interrompit François.

— Non, monseigneur... du serpent.

Un rire général s'éleva; Landais fit un geste de dédain amer.

— Ne vous faites faute de joie, messires, dit-il, mais soyez généreux pour qui vous amuse!... Largesse au fou!

Et plongeant la main dans son escarcelle, il en retira une poignée de *plaques* et de *gros nantais*, qu'il jeta à Étienne.

Les rires s'arrêtèrent aussitôt; le fou avait tressailli et était devenu pâle; mais ce fut un éclair. Il se baissa presque aussitôt en souriant, ramassa l'argent qui était à ses pieds, et, le présentant au duc :

— Jésus a ordonné de rendre à César ce qui lui appartenait, dit-il; ceci est autant de sauvé des revenus de monseigneur.

François prit l'argent avec une gaieté forcée et le donna aux pages en leur recommandant de prier pour que messire Étienne recouvrât la raison.

Sa colère contre le trésorier était déjà dissipée, et il regrettait d'avoir encouragé les attaques de messire Chauvin, dont il sentait

Digitized by Google

qu'une part lui revenait à lui-même. Pour y couper court, il se fit présenter le capitaine Tregus, et l'interrogea sur la France qu'il venait de visiter. Il parla ensuite au vicomte de Rohan de ses dettes, à Clisson de ses procès, au sire de Laval de ses meutes, et finit par les congédier, en leur annonçant de nouveau *des jeux de chevalerie* pour la semaine suivante.

V.

Le duc ne put se retrouver seul avec le trésorier sans éprouver une sorte de gêne craintive. Telle était l'inconsistance et la mollesse de cette nature que chacune de ses révoltes contre la domination du tailleur avait pour résultat de rendre celle-ci plus complète.

Dans la pensée que le ministre allait lui reprocher les affronts auxquels il venait de l'exposer, il fit comme tous les êtres faibles et prévint les reproches par la mauvaise humeur. Landais eut l'air de n'y point prendre garde.

Le duc, visiblement mécontent, s'était assis près d'une table et feuilletait le livre du poète nantais Meschinot, intitulé *les Lunettes des princes,* qui venait d'être imprimé; cela dura quelque temps.

— Pardieu, dit-il enfin en rejetant le volume, j'ai eu tort de ne pas me faire dire aujourd'hui une grand'messe, cela m'eût au moins occupé deux grandes heures... Que vais-je faire de cette journée de pluie et de brouillard?

— Monseigneur veut-il prendre connaissance des nouvelles de France? demanda Landais froidement.

— Voyons, dit le duc en bâillant, autant cet ennui qu'un autre. Que fait sa majesté Louis XI? est-elle toujours occupée à élever des potences et à bâtir des chapelles?

— Le roi est occupé à rassembler vingt mille hommes de pied et quinze cents hommes d'armes, répondit Landais.

— Que dis-tu?

— Une partie est déjà réunie au Pont-de-l'Arche.

— Et que compte-t-il faire d'une si grosse armée?

— On l'ignore.

François se leva vivement.

— Par le Christ, sa majesté voudrait-elle encore me surprendre et me larronner mon duché? s'écria-t-il.

— Ce n'est pas tout, reprit Landais avec la même tranquillité; les cuirasses et autres armures que monseigneur faisait venir de Milan,

Digitized by Google

sous apparence d'étoffes de soie, ont été arrêtées en Auvergne et confisquées par le roi.

— Et tu m'annonces de pareils désastres de cet air? s'écria le duc que l'immobilité du trésorier irritait.

— Parce que ce sont les moindres, reprit Landais.

— Comment cela?

— Les gentilshommes conspirent contre vous, et ont fait alliance avec la France.

— D'où le sais-tu?

— Par des lettres des sires de Ville-Blanche, de Maupertuis, et du prince d'Orange lui-même, qui s'engagent à exclure de la succession du duché les deux filles de monseigneur.

— C'est impossible, s'écria François.

— Regardez, dit Landais.

Il présenta au duc plusieurs lettres qui avaient été surprises ou achetées par les espions qu'il entretenait en France : il suffit à François de les parcourir pour s'assurer de la vérité de ce que le trésorier venait d'avancer.

Son premier mouvement fut de surprise et de colère; mais le découragement y succéda aussitôt. Pour résister aux Français, il eût fallu réunir le ban et l'arrière-ban de Bretagne; et, outre que le temps manquait, la conspiration des gentilshommes rendait cette ressource vaine, puisque eux seuls pouvaient défendre le pays. Trahi au dedans, près d'être attaqué au dehors, sans argent et sans armes, aucun espoir ne semblait donc permis au duc.

Il comprit toute l'étendue du danger avec cette promptitude d'intelligence que donne l'effroi; il en demeura comme anéanti.

Landais parut enfin avoir pitié de son abattement.

— Tout peut encore être réparé, monseigneur, dit-il.

Le duc leva la tête comme un enfant à qui l'on annonce sa grace.

— Et par quel moyen? demanda-t-il incertain.

— Avec du courage et de l'adresse.

La figure de François, un instant éclaircie, s'assombrit de nouveau; il haussa les épaules.

— Ne sais-tu pas que nous pouvons réunir à peine cinq mille archers? dit-il.

— Nous les joindrons aux dix mille soldats que nous enverra le roi d'Angleterre.

— Le roi d'Angleterre?

Digitized by Google

— En voici la promesse, signée de lui.

Le duc poussa une exclamation de joie; puis se ravisant :

— Mais les gentilshommes? dit-il.

— Nous connaissons leurs projets et pouvons les prévenir.

— Qui sait s'ils n'y renonceront point? observa François, craignant déjà que le trésorier ne sollicitât quelque mesure énergique.

— En tout cas, nous devons attendre, reprit Landais; tous les noms du complot ne nous sont point connus; laissons le filet tendu aux mécontens : quand il sera plein, nous tirerons à nous.

— Soit, dit le duc, que l'assurance du tailleur avait déjà rassuré et qui se trouvait trop heureux de n'avoir point à prendre de résolution immédiate; fais à ta guise, maître, j'ai en toi toute foi et toute espérance.

Landais s'inclina.

— Je tâcherai d'en être digne, monseigneur; mais le danger chassé aujourd'hui reviendra tant que la noblesse aura dans sa main le duché. Regardez bien que vous dépendez d'elle sans qu'elle dépende de vous. Vous tenez vos grands vassaux à la chaîne, mais c'est comme un chasseur qui mènerait en lesse des lions; ce n'est pas vous qui les conduisez, vous êtes entraîné par eux. Rien ne sera sûr jusqu'à ce que vous soyez sorti de cette tutelle.

— Et par quel moyen, maître?

— En appelant la bourgeoisie à vous, monseigneur; en lui donnant votre puissance à défendre.

Le duc sourit.

— Vive Dieu! maître Landais, dit-il, vous chantez toujours même antienne : voilà dix ans que je vous accorde sans cesse nouveaux priviléges pour nos bourgeois sans y avoir rien gagné que je sache.

— Pardon, monseigneur; pour bâtir quelque chose de nouveau par le monde, c'est la patience qui doit servir de ciment; mais tout va bien!...

François haussa les épaules d'un air d'incrédulité.

— Ah! ne doutez point, monseigneur, reprit Landais, mais regardez plutôt! Il n'y a pas encore long-temps que la peste, la famine et les brigandages faisaient souffrir au duché grand dommage; aujourd'hui la peste est enfermée dans des ladreries, les meules de blé couvrent la campagne, et les routiers ont été pendus ou convertis. Ce n'est pas tout, les écoles vont se multipliant, comme les poissons que Jésus donnait à son peuple. Il ne sera plus bientôt fils de bonne mère qui ne sache lire, et, grace à l'art miraculeux qui nous est venu d'Alle-

Digitized by Google

magne, au lieu d'aller feuilleter l'unique exemplaire du *livre saint*, enchaîné à l'autel, chacun l'aura chez soi avec les coutumes de Bretagne; de telle sorte que nul ne pourra plus pécher contre Dieu ni contre la loi par ignorance.

Le trésorier parlait d'une voix animée; mais le duc, qui s'était rapproché de la table et examinait de nouveaux *déguisemens* peints sur son *imagier*, n'écoutait déjà plus. Landais, préoccupé de son idée, ne le remarqua point, et allant à une fenêtre qu'il ouvrit :

— Voyez, monseigneur, reprit-il avec une chaleur croissante; les murailles de votre bonne ville de Nantes tombaient dans les fossés; vos bourgeois vous les ont relevées de leurs deniers; ils viennent de les garnir de canons et de boulets; eux-mêmes quittent une fois chaque semaine l'outil et la balance pour apprendre le métier des armes. La bête de somme devient un coursier de guerre. Ah! encore un peu de temps, et puis que votre noblesse vous abandonne, qu'elle se révolte, vous pourrez lui opposer une armée qui combattra en même temps pour elle et pour vous!

— Charmant! murmura le duc, qui tenait à la main une des peintures de l'*imagier;* regardez, maître : le velours nacarat avec les crevées de satin blanc; je veux avoir ce pourpoint pour le prochain bal...

Et comme le trésorier, immobile de surprise et de désappointement, ne regardait rien :

—Allez toujours, continua-t-il en éloignant de ses yeux la peinture, pour en mieux juger l'ensemble; allez, maître, je vous écoute... Vous disiez...

— Je disais, monseigneur, répondit Landais avec une amertume profonde, que l'histoire qui juge les princes par ce qui a été accompli sous leur règne, vous donnera, j'espère, le nom de grand.

Le duc n'entendit ou ne comprit point; ses yeux venaient de tomber sur la fenêtre à travers laquelle glissait un rayon de soleil : il s'en approcha; le voile de pluie qui, un instant auparavant, enveloppait la ville, venait de s'entr'ouvrir, et l'horizon s'éclairait au loin d'une joyeuse lueur.

— Mon fauconnier avait raison, s'écria François, le brouillard se lève et voilà le ciel redevenu aussi bleu que l'œil d'une dame d'outre mer; je pourrai faire ma promenade accoutumée sur la Loire.

Puis, se reprenant tout à coup :

— Dieu me sauve! dit-il, je veux faire une chevauchée jusqu'à ma bonne ville d'Ancenis.

Digitized by Google

— Il est tard, observa Landais.

— Qu'importe ! nous reviendrons de nuit, par eau; c'est une joie du paradis de descendre le fleuve à demi endormi et avec des étoiles sur sa tête. Vous nous accompagnerez, maître.

— Que monseigneur m'excuse, répondit le ministre, je dois voir les envoyés du roi d'Angleterre.

— C'est bien, répliqua François rapidement; j'irai seul avec Coëtquen alors.

Il allait sortir lorsque Landais l'arrêta.

— Pardon, dit-il, tout n'est point achevé.

— Encore ! s'écria le duc impatienté.

— Il faudrait votre nom au bas de ce parchemin.

— Plus tard.

— C'est un traité de commerce avec la Suède, monseigneur; il enrichira la Bretagne; je le prépare depuis cinq années.

— Alors il peut bien attendre un jour de plus.

— Les envoyés sont ici depuis long-temps et veulent partir.

— Qu'ils partent.

— Mais, monseigneur...

— Assez, s'écria le duc avec colère; vive Dieu ! ne serai-je donc jamais maître de mes heures, et viendrez-vous toujours déranger ma joie ?

Landais recula.

— Pardon, dit-il avec une feinte humilité; si je pressais tant monseigneur, c'est que, grace à ce traité, il eût pu se procurer en abondance les cuirs parfumés et les riches pelleteries du nord qu'il aime tant.

François, qui allait franchir le seuil, s'arrêta.

— Est-ce vrai ? dit-il... Au fait... je n'y pensais pas... ce traité est important... donne.

Il signa et sortit

— Va à ton plaisir, cœur sans royauté, murmura Landais en le regardant partir... je gouvernerai, moi !

VI.

La fille de Landais était pensivement accoudée à l'étroite fenêtre de son retrait, promenant les yeux avec distraction sur la prairie de Mauve, la Loire et les coteaux de Saint-Sébastien qui serpentaient à

Digitized by Google

l'horizon, quand son nom, prononcé près d'elle, la fit sortir de sa rêverie.

Elle se trouva en face de son père.

— Eh bien! Marie, dit le trésorier, tu ne m'entendais pas?

— Je regardais! répondit la jeune fille en rougissant.

Landais lui prit la main.

— J'avais une heure à moi, reprit-il doucement, j'en ai profité pour venir. Depuis un mois que tu es ici, j'ai pu te parler à peine; nous ne nous connaissons point encore..... Voyons, Mariette, veux-tu que nous causions?

La jeune fille s'empressa d'avancer un siége à son père; celui-ci, à son tour, lui montra un tabouret, et elle vint s'asseoir à ses pieds.

Il fut quelques instans sans parler, la main posée sur la tête de Marie; enfin il l'attira à lui et la baisa sur les cheveux avec une indicible tendresse.

— Mon père! dit la jeune fille d'un accent ému et caressant.

— Enfin, dit-il, tu oses lever les yeux sur moi.

Et voyant qu'elle semblait embarrassée :

— Oh! ce n'est point un reproche, reprit-il doucement; ne sais-je pas que je suis pour toi presque un étranger? Quand ma sœur Olivette est morte, il a fallu te confier aux dames d'Auray. Qu'aurais-je fait de toi ici, seul comme j'étais, occupé à éviter les piéges et toujours en angoisses? Les saintes femmes ont été ta véritable famille, et leur couvent ta maison. Je le sais, tu dois les aimer plus que moi. C'est justice : l'abbesse d'Auray s'est montrée pour toi comme une mère; je ne l'oublierai point et je veux dès aujourd'hui récompenser ce qu'elle a fait. Tu lui enverras ces titres; c'est une nouvelle dotation qui enrichit sa communauté. Le chapelain qui t'a instruite aura la cure de Guingamp, qui vaut un évêché; tous ceux qui t'ont aimée sont mes amis. J'ai même pensé à ce jeune homme qui t'apprenait à chanter...

— Albert!... interrompit la jeune fille en tressaillant.

— Je viens d'écrire aux moines qui l'ont élevé pour qu'ils nous l'envoient; je le placerai ici et je veillerai à sa fortune. Il faut que ton souvenir soit une bénédiction pour tous ceux qui t'auront connue.

Marie se jeta dans les bras de son père pour le remercier.

— Ah! tu ne sais pas comme je t'aime, dit celui-ci, en la retenant serrée contre lui; sans toi, vois-tu, je ne voudrais plus de rien; je connais trop les hommes pour ne pas être triste jusqu'à la mort! Mais toi, tu me recommences la vie! Quand tu me regardes, quand tu me

Digitized by Google

souris, ton sourire et ton regard me touchent au cœur comme deux rayons de jeunesse.

Il la baisa encore au front, et une larme vint au bord de sa paupière.

— Mais voyons, ajouta-t-il; nous avons dit que nous causerions d'amitié!... et je ne te parle que de ma tendresse... causons de toi... ouvre-moi ton cœur. Voyons, Marie, réponds sans feinte : quand tu vivais là-bas au fond de ton couvent, tu rêvais comme tous ceux qui sont jeunes; tu t'arrangeais un avenir à ta fantaisie... dis-moi, que désirais-tu?

Marie baissa la tête, surprise de la question ou n'osant répondre.

— Parle sans peur, reprit Landais, comme à un frère de ton âge; quand on aime, on ne vieillit pas; tu songeais, je parie, aux ébats du monde, tu enviais le sort des princes qui ont tous les plaisirs pour serviteurs, et achètent la joie comme d'autres le pain noir qui les nourrit; tu entendais, en dormant, les vielles et les rebecs du bal.

La jeune fille secoua la tête.

— Je pensais au contraire, dit-elle doucement, que pour être heureux il fallait tenir peu de place, vivre tout bas, s'aimer beaucoup, et que Dieu faisait le reste.

— Ainsi tu ne désires rien? demanda Landais surpris.

— J'aurais désiré avoir une famille pour vivre avec elle dans quelque manoir neuf, entouré d'arbres et de *placitres* verts.

— Mais tu as pourtant envié parfois la puissance? tu es femme enfin; tu as désiré des parures, des louanges, des fêtes?

Marie sourit.

— Qu'est-ce que tout cela, sinon du bruit autour de notre cœur? dit-elle.

Landais se leva vivement; il venait d'entrevoir pour la première fois que sa fille pourrait ne pas comprendre le bonheur comme lui; mais il repoussa de toutes les forces de sa volonté cette pensée qui eût condamné ses efforts de quinze années.

— Tu te trompes, dit-il avec agitation; tu t'es mal interrogée toi-même. Nous avons tous envie de ce qui est élevé; l'obscurité, c'est la faiblesse, et la faiblesse sur la terre, c'est le malheur!

— Je suis née pour vous croire et pour vous obéir, dit Marie avec soumission.

— Laisse-moi faire ton sort, enfant, reprit Landais après un silence; les vieux ont la prudence! J'ai tout préparé pour ton avenir; encore quelques mois, et la mort même ne pourra rien déranger à mes plans,

Digitized by Google

car avant de quitter la terre je t'aurai donné un protecteur qui fera de toi une noble et puissante dame; je l'ai déjà choisi.

— Que dites-vous, mon père? s'écria Marie.

Le trésorier lui imposa silence de la main, en souriant.

— Nous causerons de cela une autre fois, dit-il; mon secrétaire Guegen m'attend. Au revoir, enfant; vis joyeusement et abandonne-toi à ton père.

Il lui fit encore quelques caresses et se retira.

Mais ce qu'il venait de dire avait profondément ému la jeune fille. Ce projet de mariage et d'élévation ruinait en effet ses plus chères espérances. Si les séductions de la cour avaient été sans pouvoir sur elle, et si nulle idée d'ambition ou d'orgueil ne s'était éveillée dans cette jeune ame, c'est qu'un autre sentiment la remplissait tout entière : elle aimait Albert!

Dire quel charme l'avait attirée, elle, fille du trésorier, vers le pauvre novice chargé de lui enseigner le chant; par quelle fatalité ces deux cœurs neufs s'étaient pour ainsi dire rencontrés dans leurs aspirations; quels combats du côté d'Albert, qnelle tendre compassion de celui de Marie; comment le secret long-temps retenu avait échappé à tous deux dans une crise de larmes!... A quoi bon!... qui ne connaît les mille incidens de ce roman, toujours le même, et toujours si nouveau à recommencer?

Marie s'était livrée à cet amour avec une confiance joyeuse (les heureux craignent si difficilement l'avenir!), Albert avec plus de regret et de défiance. Déshérité de joie, il s'était accoutumé de bonne heure à regarder la vie en ennemie et à ne point croire à ses allèchemens. Marie seule savait lui redonner du courage. Il l'écoutait comme un ange qui promet au nom de Dieu.

Malheureusement le trésorier était venu subitement l'enlever du couvent, et la jeune fille était partie sans pouvoir même en prévenir Albert. On juge de sa joie lorsque son père lui avait annoncé la prochaine arrivée du jeune homme, et l'intention de le protéger; mais l'effet de cette nouvelle avait été détruit bien vite par l'avertissement d'un prochain mariage. Dès que la puissance et le rang devaient décider, que pouvait espérer un orphelin élevé par la charité des moines, et qui n'avait même pas de nom? Le choix du trésorier était fait d'ailleurs; il l'avait assez clairement exprimé. Marie sentit crouler dans son cœur tout l'édifice de bonheur qu'elle y avait bâti, et, saisie d'une désolation profonde, elle se mit à pleurer.

Digitized by Google

Dans ce moment, une jeune fille portant le costume d'Auray entra vivement.

— Maîtresse! s'écria-t-elle, il est ici.

— Qui? demanda Ivonne en tressaillant.

— Lui...

— Messire Albert?

— Je l'ai vu.

La jeune fille se leva tout émue.

— Quand? comment? où cela? demanda-t-elle.

— Tout à l'heure, sous la tourelle du château. Je lui ai fait signe, et il m'a reconnue, car il s'est élancé vers la porte.

— On l'a repoussé?

— Non, il a montré je ne sais quel parchemin, et il est entré.

— Où est-il?

— Il montait l'escalier... il vous cherche sans doute;... écoutez, c'est sa voix... il parle à Catherine.

— Dieu! si mon père le rencontrait!

La jeune Bretonne sortit vivement, et reparut bientôt avec l'orphelin d'Auray.

A la vue de Marie celui-ci s'arrêta, comme saisi de bonheur et de crainte; la suivante s'éclipsa.

— Vous ici? dit Marie, d'une voix que la joie rendait tremblante.

— Et ne m'attendiez-vous pas? demanda le jeune homme.

Elle rougit.

— Je n'osais, répondit-elle, et cependant je venais d'apprendre que mon père avait écrit pour vous faire venir.

— Oui, mais ils voulaient me retenir au couvent; j'ignore pourquoi. Alors je suis parti sans les avertir, de nuit, à pied, traversant les bois, les montagnes, les vallées au hasard. Quand je rencontrais des pâtres, je leur criais : *Nantes!*... Ils m'indiquaient du doigt, et j'allais, j'allais nuit et jour sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'un d'eux m'ait dit, en me montrant une ville à l'horizon : C'est là!

La jeune fille jeta sur Albert un regard plein de reconnaissance.

— Que de fatigue! dit-elle.

— Je n'y pensais pas, répondit le jeune homme, et maintenant... oh! maintenant, je suis heureux comme dans le ciel.

Marie rougit, puis le souvenir de l'entretien qu'elle avait eu un instant auparavant avec son père lui revint; elle regarda le novice, et se sentit près de fondre en larmes.

— Pauvre Albert! murmura-t-elle.

Digitized by Google

Celui-ci ne fut frappé que de ce qu'il y avait de tendresse dans l'accent de la jeune fille. Il fit un pas vers elle, et lui prit la main.

— Ne me plaignez pas, dit-il, rien ne me manque, puisque je vous vois. Ah ! jamais je n'avais éprouvé autant de joie qu'aujourd'hui. J'ai apporté la lettre que votre père écrivait pour me faire venir; elle m'a déjà servi à pénétrer jusqu'ici; puisqu'il me protége, je puis tout espérer.

— Dieu vous entende ! dit Marie; mais mon père est-il le seul que vous connaissiez ici? N'avez-vous à Nantes ni protecteurs ni amis?

— Aucun ! répondit le jeune homme; je ne connais au monde que les moines qui m'ont élevé et messire Arthur.

— L'étranger qui venait de loin en loin vous voir au couvent?

— Lui.

— Mais ce messire Arthur n'est-il point un parent qui se cache?

— Je l'ai cru un instant, dit Albert; lui-même m'a détrompé en m'apprenant qu'il m'avait recueilli sur le seuil d'une église et confié aux religieux d'Auray. Je lui dois la vie, non comme à un père, mais comme à un sauveur.

— Et quel lieu habite-t-il?

— Je l'ignore.

Marie demeura pensive. Les cœurs aimans attendent toujours des miracles; elle avait souvent espéré qu'une découverte inattendue donnerait à Albert un rang et une famille. A cette époque d'intrigues, de trahisons et d'embûches, où le coup qui frappait le père atteignait le fils, c'était chose presque vulgaire que ces romanesques retours. Chaque noble rejeton d'une famille en disgrace cherchait son salut sous la bure du manant ou le froc du moine, et toute obscurité dans la naissance pouvait, sans trop d'effort d'imagination, passer pour un mystère que le temps ferait découvrir. Cependant les détails donnés par Albert laissaient peu d'espérance. Marie allait l'interroger de nouveau, lorsque la jeune Bretonne rentra effrayée en annonçant le trésorier.

Les deux amans avaient eu à peine le temps de s'éloigner l'un de l'autre lorsque celui-ci entra.

A l'aspect d'Albert, il s'arrêta étonné.

— Messire Albert a reçu votre lettre, dit vivement Marie.

— La voici, ajouta le jeune homme en voulant la chercher.

Landais l'arrêta d'un geste, et s'adressant à la jeune fille :

— La duchesse douairière veut vous voir à l'instant, dit-il; faites qu'elle n'attende pas.

Digitized by Google

Marie salua, et sortit.

Landais, qui semblait préoccupé, fit deux ou trois fois le tour du retrait; puis, paraissant se rappeler qu'il n'était point seul, il s'arrêta devant le jeune homme :

— Ainsi, dit-il, vous vous êtes décidé sans trop de regret à quitter le couvent?

— Avec grand contentement, messire.

Le ministre sourit.

— Oui, murmura-t-il, à votre âge, on aime ce qui est nouveau. Tous les lieux sont beaux d'ailleurs; nous portons en nous-mêmes l'air et le soleil; mais plus tard...

Il s'interrompit, et recommença à marcher.

— Avez-vous quelque projet? demanda-t-il à Albert après un silence.

— Aucun, messire.

— De sorte que vous accepteriez toute charge?

— Pourvu qu'elle n'eût rien de honteux, et qu'elle pût servir à mon avancement.

Landais le regarda fixement.

— Seriez-vous ambitieux, enfant? demanda-t-il.

— Oui, messire.

— Et savez-vous ce qu'il faut pour réussir?

— Ce qu'il faut pour vivre: souffrir et attendre.

— Vous vous sentez donc bien fort?

— J'ai un but.

Le trésorier lui toucha l'épaule de la main.

— Vous êtes à moi, dit-il sérieusement.

Avant qu'Albert eût pu remercier, la portière se leva de nouveau, et le secrétaire de Landais entra.

— Eh bien! Jacques? s'écria le ministre en courant à lui.

— Olivier Kerru vient d'être arrêté, répondit le secrétaire.

— Et que portait-il?

— Cette missive, adressée à messire de Rohan.

Landais saisit la lettre que Jacques lui présentait; il allait en briser le scel, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, et se tournant vers Albert :

— C'est chose conclue, dit-il en le congédiant, revenez demain, maître; il y aura une place prête pour vous.

En quittant le trésorier, Albert remonta vers le quartier de Richebourg. Son entrevue avec Marie l'avait ému jusqu'au fond du cœur. Il emportait l'impression du sourire, du regard et de l'accent de la jeune fille, comme un avare le trésor qu'il vient de découvrir, et il

Digitized by Google

sentait le besoin d'être seul pour faire la revue de ces richesses nouvelles. Gagnant la prairie de Mauve, il s'assit sous un des saules immenses qui la bordaient alors, et se laissa aller à tous les enchantemens de ses souvenirs.

Devant lui s'étendaient les rustiques coteaux de Saint-Sébastien, tout brodés de pampres ou de haies vives, et, plus bas, les îles verdoyantes autour desquelles soupirait la Loire.

Il fut arraché à sa rêverie par un bruit de pas à travers l'herbe froissée; deux hommes s'approchaient en causant, il crut reconnaître une des voix, et se leva. Messire Trevecar et Étienne Chauvin se trouvèrent devant lui.

Le jeune homme et ce dernier poussèrent en même temps un cri de surprise.

— Albert.

— Messire Arthur.

— Silence! dit le fou en saisissant vivement le bras de l'orphelin et l'entraînant à l'écart, on m'appelle ici Étienne Chauvin.

— Vous.

— Mais pourquoi as-tu quitté le couvent? comment te trouves-tu à Nantes? qu'y viens-tu faire?

Albert raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé, en ayant soin de taire les détails qui eussent pu faire soupçonner son amour.

— Et le ministre t'a promis un emploi? demanda Étienne stupéfait.

— Je dois en prendre possession demain.

Chauvin demeura un instant pensif.

— Suis-nous, dit-il enfin brusquement à Albert; nous verrons plus tard ce que tu dois faire.

Ils rejoignirent Trevecar qui venait d'entrer dans une *toue* attachée aux saules; les deux gentilshommes prirent une rame et dirigèrent la barque vers la prairie de la Grande-Biesse.

— Messire de Rohan ne doit-il pas nous rejoindre chez maître Ivon? demanda Trevecar à demi-voix.

— Aussitôt que le messager qui lui apporte la réponse de Rennes sera arrivé.

— Pourvu qu'il échappe aux espions du trésorier!

— Il n'y a rien à craindre; Claude Kerru est adroit et sûr.

— Claude Kerru, dit Albert en tressaillant; mais il vient d'être arrêté.

Les rames restèrent immobiles aux mains d'Étienne et de Trevecar.

— Arrêté? répétèrent-ils tous deux en même temps.

Digitized by Google

— Le secrétaire du trésorier l'a annoncé tout à l'heure.

— Et les lettres dont il était porteur?

— Ont été remises à messire Landais devant moi.

Les deux gentilshommes se jetèrent un regard consterné.

— Tout est perdu alors, s'écria Étienne, Landais sait tout et s'occupe déjà sans doute de notre arrestation?

— Que dites-vous? interrompit Albert effrayé.

— Et sais-tu s'il a donné des ordres, s'il s'est rendu chez le duc?

— Le duc est absent, observa Trevecar.

— Absent, répéta Étienne.

— Il ne doit revenir d'Ancenis que dans la nuit, et avant son retour il nous reste le temps de fuir.

— Peut-être, s'écria le fou en se levant. La suite du duc est-elle nombreuse?

— Quelques valets et quelques archers, ainsi que d'habitude.

Étienne porta la main à son front, comme si une espérance subite eût traversé sa pensée.

— Alors tout peut encore se réparer, dit-il; le vicomte de Rohan est au manége de Richebourg, avec une vingtaine des nôtres; retournons vers eux...

— Que voulez-vous faire?

— Virez, messire, virez; il y va du succès et de notre vie à tous. En parlant ainsi, Chauvin avait fait tourner la barque qu'il ramena à la prairie de Mauve. Tous trois mirent pied à terre.

— Vite chez le vicomte, maintenant, messire Trevecar, s'écria Étienne.

Et se tournant vers Albert :

— Suis-nous, ajouta-t-il; c'est Dieu qui t'a envoyé; il faut que tu gagnes aujourd'hui tes éperons.

VII.

Cependant les lettres saisies sur Claude Kerru étaient loin d'avoir appris à Landais tout ce qu'il eût désiré savoir. Elles donnaient bien quelques nouveaux détails sur ce complot de la noblesse que le trésorier connaissait depuis long-temps; elles nommaient les chefs, révélaient l'approche du danger, mais sans parler des moyens ni du jour choisi.

Landais ne pouvait cependant rien prévenir sans ces renseignemens. Par ruse ou violence, il fallait qu'il les obtînt; mais à qui s'adresser?

Digitized by Google

Il pensa à son ancien compère, Ivon, devenu propriétaire de la taverne de Saint-Efflam, et dont la maison servait de rendez-vous aux conjurés; mais s'il le faisait mander, il était à craindre que le tailleur ne se tînt sur ses gardes et ne le trompât; sa présence au château pouvait d'ailleurs être connue des gentilshommes, et éveiller leurs soupçons; il se décida donc à se rendre lui-même, le soir, secrètement, chez Ivon Cosquer.

La taverne de celui-ci était située au coin de la rue de Grande-Biesse, entre le pont de la Madeleine et celui de Toussaint. Bâtie au niveau de la route du Poitou, que regardait sa façade, elle s'élevait, par derrière, au-dessus de la Loire, de manière à ne rien craindre de ses inondations. On apercevait, de ce côté, une petite porte pratiquée vers le milieu du mur et sous laquelle se dressait un escalier de bois sans balustrade, dont le pied baignait dans le fleuve; mais, hors cette entrée à laquelle on ne pouvait arriver qu'en bateau, toutes les ouvertures avaient été percées du côté du chemin.

Ivon tenait cette taverne de la générosité du trésorier qui la lui avait achetée de ses deniers. On avait même pu voir bien des fois, après l'heure du couvre-feu et lorsque les buveurs s'étaient retirés, une barque s'arrêter au pied de l'escalier de bois, et l'ancien tailleur entrer furtivement chez son compère.

Il venait l'interroger sur ce qu'il avait entendu dire aux buveurs réunis dans sa taverne, s'informer des plaintes ou des désirs de la foule, et deviner, par suite, ce qu'il pouvait oser.

Ainsi interrogé, Ivon se crut nécessaire. Ses prétentions devinrent chaque jour plus nombreuses, et forcèrent enfin le trésorier à des refus, puis à une rupture.

L'avarice trompée de l'ancien tailleur se tourna aussitôt en haine, et il commença à se plaindre amèrement de Landais. En apprenant qu'il y avait à Nantes un cabaretier autrefois compagnon du trésorier, la noblesse accourut. Ivon fut entouré, questionné. On se plut à l'entendre raconter les pauvres commencemens du tailleur devenu ministre. L'orgueil des gentilshommes, si rudement froissé par Landais, trouvait dans ces récits une sorte de compensation; ils se montraient l'un à l'autre l'ignoble tavernier qu'ils avaient sous les yeux en répétant avec mépris :

— C'est l'ancien compère du trésorier.

Et il leur semblait que ce mépris rejaillissait sur ce dernier.

Par ce moyen, l'auberge d'Ivon était insensiblement devenue le lieu de rendez-vous de la noblesse; puis, plus tard, le quartier-gé-

Digitized by Google

néral de la conspiration. Trevecar et Étienne s'y rendaient lorsque les révélations d'Albert leur avaient fait rebrousser chemin.

Au moment où nous reprenons notre récit, il faisait déjà nuit depuis long-temps; plusieurs gentilshommes étaient réunis à l'auberge de Saint-Efflam. Ils occupaient une table à part, au fond de la salle, presque entièrement remplie de moines, de bateliers et de marchands. Parmi eux se trouvait messire Trégus, qui leur racontait ses guerres, ses amours, ses voyages, et leur vantait la bière d'Allemagne tout en vidant les pots de muscadet d'Anjou.

Il venait d'achever une description tant soit peu fabuleuse de Bruges et de Gand, que l'on appelait alors, par excellence, les *grandes villes*, lorsque une contestation élevée entre un voyageur et le tavernier détourna l'attention de ses auditeurs.

— Je veux trente sous bourgeois, disait Ivon.

— Tu n'en auras que vingt-quatre, répondait l'étranger.

— Il me faut mon dû.

— Aussi te le donnerai-je. Vois plutôt l'ordonnance de messire Landais que tu as été forcé d'afficher là.

Et montrant un parchemin cloué au coin le plus obscur de la taverne, il lut :

L'homme de cheval, servi de vin d'amont et autres bons vins, a chapons, lapereaux, perdrix et autres gibiers, selon les temps, bœuf, mouton, veau, lard, et son cheval de cinq mesures d'avoine.

Pour un jour vingt-quatre sous.

Encore aura-t-il, sur le tout, droit à un morceau de pain, un coup à boire au matin et à deux fagots.

— Rallume donc ce feu, ajouta le voyageur; fais remplir mon verre, et prends ce que je te donne.

Il jeta sur la table les vingt-quatre sous bourgeois, puis se rassit près du foyer.

Ivon s'éloigna.

— Toujours messire Landais, grommela-t-il; tout le monde maintenant connaît les ordonnances. On ne veut payer que ce que l'on doit; il n'y a plus moyen aux honnêtes gens de vivre..

Messire Trégus, qui avait écouté le débat, se tourna vers lui.

— Pardieu! maître, dit-il, le ministre est universel! Il a donc fait aussi un réglement pour aider à la conscience des aubergistes?

Ivon trembla que les gentilshommes ne voulussent également payer d'après le tarif.

— Oui, messire, balbutia-t-il, oui; mais la noblesse n'y a jamais

Digitized by Google

pris garde; payer les prix indiqués par le trésorier, ce serait avoir l'air de lui obéir; nos seigneurs se respectent trop pour cela.

Et se rapprochant :

— Voyez-vous, messire, ajouta-t-il confidentiellement, c'est contre moi que cette ordonnance a été faite. Landais est mon ennemi; il a voulu me ruiner!... et cependant nous avons travaillé dix ans sur le même établi! Mais Pierre est ingrat comme la vipère : donnez-lui de la chaleur, il vous rendra du poison.

— Ainsi il a rompu avec toi depuis son élévation? demanda Trégus.

— Et il a rejeté toutes mes requêtes! répondit Ivon. Dieu sait pourtant si je lui en ai adressé. J'ai demandé tout ce qui pouvait être demandé; emplois, pensions, priviléges! Savez-vous ce qu'il m'a toujours répondu? Il faudrait avoir des droits. Je vous le demande, mes seigneurs, n'est-ce point la réponse d'un ennemi de la noblesse?

— Tout ce que tu dis là est vrai, interrompit le voyageur qui avait peu auparavant débattu le prix dû au tavernier; seulement, maître, tu oublies d'ajouter que le trésorier t'a enrichi de sa fortune privée.

— Moi? dit Ivon.

— Qu'il a payé deux cents écus d'or pour cette taverne.

— Comment!

— Qu'il a acheté, en ton nom, pour mille angelots, la pièce de terre qui te donne le blé que tu manges, et la prairie où tu envoies ta vache paître.

— Mais, d'où sais-tu?

— Qu'il a enfin secouru ta sœur, que tu abandonnais, et fait dire des messes pour l'ame de ta mère, que tu laissais en purgatoire.

Ivon, complètement déconcerté, chercha à balbutier une réponse dans laquelle il s'embrouilla; les gentilshommes se mirent à rire.

— Pardieu! maître, s'écria Trégus, il paraît que cet étranger connaît ton histoire mieux que toi-même!

Le tavernier secoua la tête, et s'approchant des nobles.

— Silence, messires, dit-il tout bas; j'ai idée qu'il est prudent de ne point parler du trésorier devant lui.

— Pourquoi cela?

— Un homme qui ne veut payer que d'après le nouveau tarif, et qui calomnie les gens bien pensans comme moi, ça ne peut pas être grand'chose de bon.

— Quoi? tu penserais?

Ivon fit un clignement d'yeux significatif.

Digitized by Google

— La Bretagne est pleine maintenant de gens qui ramassent les paroles de tout le monde, murmura-t-il.

— Que dis-tu? s'écria Trégus; ce serait un espion?

— Un espion! répétèrent vingt voix.

Et de tous côtés les buveurs se levèrent.

L'étranger, qui était demeuré devant le foyer, les pieds étendus sur les immenses chenets, se détourna.

— Où cela, un espion? demanda-t-il.

Et voyant tous les regards fixés sur lui, il se leva d'un bond.

— Moi? s'écria-t-il; qui a dit cela?

Ses yeux rencontrèrent le visage inquiet du tavernier.

— Je gage que c'est toi, fils de Satan!

— C'est lui, dit Trégus.

Le voyageur saisit avec une exclamation de fureur le *penbas* qu'il avait posé sur la table près de lui; mais Ivon se réfugia derrière les gentilshommes.

— Ces seigneurs m'ont mal compris, balbutia-t-il.

— Il l'a dit... il a dit espion! répètèrent vingt voix.

L'inconnu étendit vers l'aubergiste son poing fermé.

— Lâche! s'écria-t-il, n'osant m'attaquer, il veut que d'autres m'attaquent!... Espion! parce que j'ai prouvé qu'il mentait. Mais lève la tête, vipère, si tu oses me regarder en face, et tâche de me reconnaître : je suis Guillaume Kermor, le franc tenancier d'Elven.

—Kermor! répéta le tailleur en levant les yeux... en effet... maintenant je me rappelle.

Guillaume haussa les épaules, et passant à son poignet la courroie bariolée du *penbas :*

— Désormais, avant de parler, regarde autour de toi si nul ne sait la vérité, dit-il avec mépris.

Puis, se tournant vers les gentilshommes et touchant de la main son large chapeau :

— Dieu vous garde, messires, ajouta-t-il.

— Bon voyage, répondirent ceux-ci en riant.

Ivon salua jusqu'à terre, et rangea avec empressement les escabelles devant le passage du franc tenancier; celui-ci l'écarta d'un signe.

—La trinité vous conduise, soupira le tailleur d'un ton doucereux.

— Que Satan te brûle! répondit Guillaume en sortant.

Les gentilshommes devisaient encore de cette plaisante aventure, lorsque le couvre-feu sonna. Tous les buveurs fouillèrent à l'escarcelle pour régler leur compte et gagnèrent la rue.

Digitized by Google

— Devons-nous rester ou partir? demanda Trégus à voix basse.

— Sortez avec les autres, pour ne point éveiller les soupçons, répondit Ivon.

— Et l'on se réunit dans deux heures?

— A moins que vous ne voyiez à cette fenêtre une lumière pour signal; auquel cas il y aurait danger.

— Messire de Rohan m'en a averti.

Les derniers buveurs se préparaient à partir. Les gentilshommes ordonnèrent à leurs serviteurs d'allumer les torches et quittèrent la taverne.

Ivon referma après eux la porte avec force traverses de bois, éteignit le feu, compta sa recette en faisant sonner au fer du comptoir quelques écus douteux, et monta enfin dans la chambre qu'il occupait.

A peine avait-il quitté la salle commune que la porte dérobée donnant sur la Loire s'ouvrit doucement, et qu'un homme y parut, tenant caché, sous le pan de son manteau, une lanterne de corne : c'était Jacques Guibé.

Il s'avança avec précaution jusqu'au milieu de la salle, éleva la lumière pour mieux voir, et retournant enfin à la porte qui était demeurée entrebâillée, il introduisit Pierre Landais.

—Il n'y a personne? demanda celui-ci en regardant autour de lui.

— Personne, messire, le couvre-feu a chassé les buveurs.

— Et Ivon?

— Je l'entends au-dessus.

— C'est bien... Retourne à la barque avec tes gens, et accourez au premier signal.

Guibé disparut par la petite porte. Landais allait monter lorsque le tavernier parut au bas de son escalier.

A l'aspect du trésorier, il recula épouvanté.

— Pierre! s'écria-t-il.

— Tu ne m'attendais pas, dit Landais en souriant; mais puisque tu ne viens plus me voir, il faut bien que je fasse les avances.

Ivon regarda de tous côtés.

— Par où diable es-tu entré? demanda-t-il stupéfait.

— Par le même chemin qu'autrefois.

Le cabaretier se frappa le front.

— Je l'avais oublié, dit-il... tu as gardé la clé de la petite porte.

—On croirait que tu en es marri, dit Landais en le regardant fixement.

— Moi... qui te le fait penser?

Digitized by Google

— Je sais que tu me boudes depuis long-temps, compère; on dit même que tu m'en veux.

— Comment?

— Oui, tu amuses la noblesse du récit de mes premières misères; elle aime à t'entendre raconter que j'ai porté des haillons, que j'ai eu froid et faim. On me rappelle mes souffrances comme une honte, de peur que je ne les oublie. C'est pourtant chose imprudente aux bourreaux, de se montrer en riant les cicatrices de leur victime, quand celle-ci tient à son tour la corde de la potence.

Ivon balbutia quelques excuses embarrassées; Landais lui posa la main sur l'épaule.

—Tu oublies trop, compère, dit-il d'un accent incisif, que la Loire est profonde derrière ta taverne, et qu'il suffirait d'un sac de cuir à ta taille pour te rendre aussi muet que les poissons.

Cosquer fit un brusque mouvement de terreur; mais le ministre le rassura d'un geste.

— Je te dis cela comme sujet de méditation pour l'avenir, continua-t-il; quant au passé, Dieu seul t'en demandera compte; je sais qu'il faut être indulgent pour les amis: aussi ne t'ai-je point gardé rancune, et je viens te le prouver.

— Comment cela? demanda Ivon.

— N'est-ce pas aujourd'hui la fête de Saint-Pierre, notre ancien patron? J'ai pensé que c'était pour deux compères l'occasion de se réconcilier, et je suis venu, comme au bon temps, faire réveillon avec toi.

— Réveillon! répéta le tavernier, pensant tout à coup aux gentilshommes qu'il attendait.

— Cela te dérange-t-il? demanda Landais avec un regard scrutateur; tu attends peut-être quelqu'un?

— Nullement, s'écria Ivon.

— Alors nous souperons ensemble.

— Soit; tu es seul?

— Tu le vois.

Ivon venait de réfléchir que l'arrivée des conjurés, loin d'être un danger, devenait un coup du ciel. Le trésorier allait, en effet, se trouver sans défense en leur pouvoir, et le hasard les servait mieux que n'auraient pu le faire les plus habiles combinaisons. Recouvrant donc toute sa liberté d'esprit, il s'empressa d'approcher une table et de tout préparer.

Digitized by Google

— Surtout pas de vins de Coulanges, dit Landais, dont l'intention était d'enivrer son hôte, afin de le faire parler.

— Voici un petit rouget de Gascogne qui se boit comme eau de roche, répliqua Ivon, qui, de son côté, eût voulu mettre le trésorier sous la table pour attendre les gentilshommes.

— J'ai une soif de templier, compère.

— Et moi, je suis prêt à te rendre rasade pour rasade.

Tous deux s'assirent et remplirent leurs tasses.

— A notre réunion! dit Landais en portant le verre à ses lèvres.

Ivon profita de ce mouvement pour vider à terre son gobelet d'étain; puis, le levant vivement, il feignit de boire. Le trésorier saisit à son tour ce moment pour jeter le vin qu'il s'était versé.

— Sans vanité, c'est du pur hypocras, dit l'aubergiste en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Les caves ducales n'en renferment pas de meilleur, répliqua Landais.

— Encore un coup alors.

— Volontiers.

Les gobelets furent remplis de nouveau et vidés comme la première fois.

— S'il continue, je l'aurai bientôt à discrétion, se dit Ivon.

— Le vin va le faire parler, pensa Pierre.

Tous deux se frappèrent joyeusement dans la main, et s'accoudèrent l'un vis-à-vis de l'autre avec une intimité familière.

— Eh bien! compagnon, dit Landais, comment sont allées les affaires depuis que je ne t'ai vu?

Le tavernier soupira.

— Doucement, bien doucement, compère; nous vivons dans un temps où il est aussi malaisé de gagner sa pauvre vie que d'aller en paradis.

— Tu as pourtant la pratique des gentilshommes, et les moines doivent entrer ici comme à l'église.

— Je ne dis pas; mais les nouvelles ordonnances sont la mort des cabaretiers. Foi d'honnête homme! si je continue le métier, c'est par dévouement.

Le trésorier sourit.

— Ta taverne est cependant placée à miracle, dit-il; avoir d'un côté trois couvens qui ont fait vœu de tempérance, et de l'autre la rivière...

Digitized by Google

— Il faudrait avec cela une exemption de droits, Pierre.

— Nous en reparlerons, compère... Mais ton gobelet?

— Et le tien?

Tous deux feignirent encore de boire. Landais appuya son front sur sa main et promena les yeux autour de lui.

— Ah! j'envie ton sort, dit-il d'un air pensif; tu vis tranquille ici, toi, n'ayant à t'occuper que de faire fortune.

— C'est bien assez, interrompit le tailleur.

— Que serait-ce donc, s'il te fallait défendre celle des autres? Tu travailles pour toi seul, tandis que moi, je travaille pour tout le monde. Les écus d'or s'entassent dans ta main, et moi, les malédictions s'entassent sur ma tête. Hélas! les hommes font ainsi le lot à chacun, selon leur haine ou leur envie. J'espère que Dieu reverra un jour les partages!

— Il ne déraisonne pas encore, pensa Ivon en remplissant le gobelet de son hôte, qui s'empressa de remplir également celui du tavernier.

— Du reste, reprit Landais en s'approchant d'un ton de confidence, bientôt je n'aurai plus rien à craindre de mes ennemis; j'ai découvert leurs complots.

Ivon tressaillit.

— Ah! tu as découvert? balbutia-t-il déconcerté.

— Aujourd'hui même.

— Et tu sais... les noms? demanda le tavernier de plus en plus inquiet.

— Les lettres trouvées sur Claude Kerru en renferment la liste.

Cosquer fit un brusque mouvement; le trésorier lui versa à boire.

— Et que comptes-tu faire? demanda Ivon d'un accent précautionneux.

— Écraser jusqu'au dernier ceux qui ne se seront point repentis.

— Et si quelqu'un se repentait?

— Lui accorder tout ce qu'il me demanderait.

Le tavernier réfléchit un instant; mais ses regards, en se levant, rencontrèrent ceux de Landais, qui semblaient l'observer.

— C'est une ruse, pensa-t-il; il ne sait rien.

— Comprends-tu? demanda Pierre.

— Très bien, maître; ta tasse est vide.

— La tienne aussi.

— A ta fortune!

— A ta puissance!

Tous deux levèrent leurs gobelets; mais Landais, qui suivait de

Digitized by Google

l'œil tous les mouvemens du tavernier, replaça subitement le sien sur la table.

— Tu ne bois pas! s'écria-t-il.

— Ni toi, répliqua Ivon, qui l'avait également observé.

— Ainsi, tu me tendais un piége?

— Et toi, tu voulais me sonder?

Landais se leva brusquement.

— Eh bien! oui, dit-il; aussi bien, la feinte est superflue; il faudra toujours que tu parles, car je le veux.

— Je n'ai rien à dire, répliqua Cosquer en cherchant à gagner l'escalier.

Mais le trésorier prit une clé d'argent suspendue à sa ceinture, et siffla. Presque aussitôt la petite porte s'ouvrit, et Jacques Guibé parut suivi de quatre archers.

A cette vue, Cosquer recula épouvanté.

— Tu vois que tu es en ma puissance, dit Landais; songe donc à répondre.

— Que voulez-vous? demanda le cabaretier tremblant.

— Tous les détails du complot qui a été tramé chez toi par les gentilshommes.

— Un complot! s'écria Cosquer en joignant les mains avec une feinte surprise; Seigneur Dieu! est-il possible? C'est vous qui me l'apprenez, messire.

Landais ne répondit pas, mais il fit signe, et un des archers déroula tranquillement un sac de cuir de la grandeur d'un homme, tandis que les deux autres s'avançaient vers Ivon. Celui-ci frissonna de tout son corps.

— Attendez, attendez, balbutia-t-il; je dirai ce que j'ai entendu; mais, aussi vrai que je suis chrétien, je ne suis pas de l'affaire.

— Quels sont les chefs? demanda froidement Landais.

Cosquer les nomma, non sans hésitation. Le trésorier apprit ensuite que le but des conjurés était de s'emparer de lui par un coup de main, et d'imposer au duc de nouveaux conseillers.

— Et quel est le jour choisi pour l'exécution? demanda-t-il enfin.

— Je l'ignore, répondit Cosquer.

L'archer ouvrit le sac de cuir. Ses compagnons firent de nouveau un pas vers le tailleur. Celui-ci tomba à genoux.

— Aussi vrai que je suis chrétien, dit-il, le jour de l'exécution n'est point encore connu; ils devaient le fixer ce soir.

— Ce soir? reprit Landais, ils se réunissent donc?

Digitized by Google

— Oui, messire.

— Où cela?

— Ici.

— Bientôt?

— Vers minuit.

Landais parut réfléchir.

— Dans deux heures environ, murmura-t-il. C'est plus de temps qu'il n'en faudrait... Oh! si je pouvais en finir avec eux d'un seul coup, les surprendre réunis, armés, avec la preuve du complot!...

Il appela Guibé, et le prenant à l'écart :

— Retourne au château, dit-il vivement, rassemble les archers sans bruit, et divise-les en deux bandes. La première, sous les ordres du capitaine Clartière, occupera les prairies des deux côtés de la route, laissant entrer ici tous ceux qui se présenteront, mais arrêtant quiconque voudrait sortir; la seconde, conduite par toi, prendra toutes les barques qui seront au port, et arrivera par le fleuve au pied de l'escalier de bois. Tu m'avertiras de ta venue en frappant à cette porte.

— Chose convenue, messire.

— Songe surtout que tu n'as guère plus d'une heure.

— C'est assez, dit Jacques en gagnant la petite porte.

Il fit signe à ses archers, qui disparurent avec lui.

Resté seul avec le tavernier, Landais songea à se prémunir contre toute surprise. Quelques-uns des conjurés pouvaient devancer l'heure. Il prit les clés des mains d'Ivon, s'assura que l'entrée principale était solidement fermée, et examina les lieux en détail.

Comme il achevait cette perquisition, un bruit d'armes et de pas se fit entendre au dehors.

Ce ne pouvait être déjà les archers. Il prêta l'oreille, surpris et inquiet; le bruit était devenu plus distinct; c'était celui d'une troupe qui marchait avec précipitation. Elle s'arrêta devant la taverne de Saint-Efflam, et l'on frappa à la porte en criant d'ouvrir.

— Ce sont les gentilshommes, dit Landais qui s'était glissé avec précaution jusqu'à la lucarne sans volet qui éclairait l'escalier.

— Déjà! répondit Cosquer étonné.

— Tu m'as trompé sur l'heure de leur venue, malheureux!

— Que Dieu me punisse si je les attendais avant minuit! répondit Ivon d'un ton de bonne foi qui ne permettait point le doute.

On frappa de nouveau en appelant Cosquer.

— Que faire? dit le cabaretier. Ils vont briser le contrevent.

Digitized by Google

— Et nul moyen de fuite! murmura Landais en regardant autour de lui.

— Jésus! ils escaladent la lucarne, messire!

Une ombre venait en effet de paraître derrière les châssis de toile écrue. Landais courut à la petite porte pour s'assurer si la barque était partie; mais au même moment, la lucarne s'ouvrit brusquement, et Albert se laissa tomber au milieu d'eux.

Il recula de deux pas à la vue du trésorier.

— Vous ici, messire?

Landais lui imposa silence d'un geste.

— Fuyez, ajouta le jeune homme rapidement et à voix basse, une troupe de gentilshommes me suit; le duc est en leur pouvoir.

— Le duc! répéta le trésorier stupéfait.

De nouveaux coups retentirent, et le nom d'Albert fut répété au dehors avec impatience.

— Au nom de Dieu! messire, fuyez ou cachez-vous, reprit le jeune homme troublé.

Landais regarda autour de lui; ses yeux s'arrêtèrent sur l'entrée dérobée.

— Derrière cette porte, dit-il.

— Hâtez-vous, messire, hâtez-vous.

Le ministre fit un mouvement; mais se ravisant tout à coup, il s'élança vers Ivon.

— Viens, dit-il, tu me trahirais, toi.

Et, l'entraînant de force, il disparut avec lui par la porte secrète.

Albert courut ouvrir aux gentilshommes.

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

THÉATRE-FRANÇAIS.

COSIMA.

Parmi les genres littéraires successivement abordés par l'école moderne, le drame, il faut bien le reconnaître, a été le moins heureusement exploité. Le domaine de la poésie lyrique, depuis quelques années, a été singulièrement agrandi. Jamais, avant MM. de Lamartine, Victor Hugo et Sainte-Beuve, la poésie lyrique ne s'était encore élevée à la hauteur où nous la voyons à cette heure; jamais, non-seulement en France, mais chez les étrangers même, l'ode n'avait encore tracé dans son vol un si large cercle autour des sentimens et des idées : vaste circonférence qui embrasse à la fois, aujourd'hui, le cœur de l'homme, la face de la nature et l'esprit de Dieu. Le poème, sans jouir cependant d'autant de popularité que la poésie lyrique, peut s'enorgueillir également de plusieurs conquêtes glorieuses, notamment dans ces tout derniers temps. Entre *Eloa* et *la Chute d'un Ange*, de nombreux essais, d'allure diverse, d'inspiration dissemblable, et aussi de valeur inégale, ont sollicité presque inutilement, il est vrai, l'attention publique; mais il n'en demeure pas moins qu'*Eloa* et *la Chute d'un Ange*, toutes proportions gardées en ce qui

Digitized by Google

touche à la partie philosophique, à la valeur absolue des deux œuvres, peuvent être mises sans désavantage à côté de *Lara* et du *Paradis perdu*. Les destinées du roman n'ont pas été moins triomphantes que celles de la poésie lyrique et du poème. Justement contesté d'abord, soit quand il s'est offert à nos yeux servilement couvert de dépouilles arrachées à la muse historique de l'Écosse, soit quand il a travaillé pour le compte de l'oisiveté vicieuse et de la curiosité maladive, le roman s'est vu applaudi par nous avec un véritable enthousiasme, dès qu'il est entré franchement dans la voie sérieuse où l'a poussé l'auteur de *Lélia*; à ce point, qu'au moment même où nous écrivons ces lignes, unissant enfin, en dehors de ses qualités particulières, la solidité épique à l'éclat lyrique, le roman est arrivé à dominer l'art contemporain. Mais il en a été autrement de la poésie dramatique. Perpétuellement ballotté entre les extrêmes, le drame moderne, malgré les incontestables preuves de force qu'il a données depuis son origine, n'est point parvenu encore à mériter ses titres de noblesse en se constituant définitivement. Préoccupé tour à tour de l'action ou de l'idée, il n'a pas cherché le succès dans l'union harmonieuse de ces deux élémens nécessaires; aussi n'a-t-il atteint qu'imparfaitement le but suprême de la poésie dramatique, l'intérêt. Le drame moderne a souvent irrité nos nerfs par la violence des passions ou des évènemens dont il nous donnait le spectacle; quelquefois, en revanche, il a charmé notre esprit par la peinture délicate et fine de certains sentimens élevés: mais jamais il n'a trouvé le chemin de notre cœur. Le problème à résoudre, pour le drame, au point de vue uniquement littéraire, est donc posé aujourd'hui dans les mêmes termes qu'à l'époque où débutait la nouvelle école : il s'agit d'enfermer une idée vraie dans des limites régulières, c'est-à-dire de développer une passion selon les doubles lois de la logique morale et de la logique matérielle, sans permettre qu'elle franchisse les salutaires entraves que l'action lui impose ni que l'action l'étouffe brutalement; il s'agit, en un mot, de combiner assez heureusement le mouvement des faits avec le mouvement des caractères, pour que l'intérêt produit, n'étant contrarié par aucunes disproportions choquantes, aboutisse forcément à l'émotion.

Tel est, en effet, le but que s'est évidemment proposé l'auteur de *Cosima*. Le sujet du drame de George Sand est très simple : c'est l'histoire d'une femme chez qui l'illusion, long-temps en lutte contre la réalité, finit par être douloureusement vaincue. Éprise d'un homme indigne d'elle, victime d'une exaltation d'autant plus grande que le

Digitized by Google

devoir y fait obstacle, Cosima meurt pour avoir aimé imprudemment. Les trois caractères principaux du drame sont tracés avec une vérité et une franchise sur lesquelles nous devons appeler spécialement l'attention.

Cosima, femme d'Alvise Petruccio, est une jeune et belle personne douée de facultés aimantes et d'une exquise sensibilité. Elle n'a pas une de ces imaginations déréglées et folles qui ne rêvent qu'émotions dévorantes et singulières aventures; son esprit est droit et juste, au contraire! et l'ombre même d'une pensée mauvaise ne traverse jamais ses rêveries. Cependant, à la pâleur de son front, à la langueur mourante de ses regards, à la mélancolie de ses attitudes et de sa démarche, il est facile de deviner en elle quelque secrète souffrance et un vague regret de n'avoir pas été mieux partagée par la destinée. Alvise Petruccio est-il donc pour Cosima un mari dur et sévère? La jalousie, l'indifférence ou le vice font-ils de lui un objet de terreur, de répulsion ou de dégoût? Non, certes! Alvise, loin de là, est un modèle de bonté affectueuse et prévoyante, de grandeur d'ame et de loyauté. Laborieux et sobre, il n'a d'autre plaisir que de presser tendrement dans ses bras sa jeune femme, quand il rentre, le soir, triste et fatigué. Il donnerait sa vie avec joie pour Cosima, s'il le fallait; son unique ambition serait de la voir heureuse et souriante au sein d'une brillante existence péniblement conquise par lui. Le bonheur de Cosima est le mobile de toutes ses actions, le sujet de toutes ses pensées, le but de tous ses projets, le fond de toutes ses espérances. Aussi son front se couvre-t-il involontairement, parfois, d'un sombre nuage, lorsqu'il croit lire dans les yeux languissans de Cosima qu'il s'efforce et travaille en vain. Est-ce à dire que Cosima soit injuste à l'égard d'Alvise? Non, assurément. Cosima nourrit une inépuisable reconnaissance pour les soins d'Alvise; elle l'aime d'une affection profonde, et serait capable pour lui d'autant d'abnégation et de dévouement que lui pour elle. Seulement, cette affection est toute filiale, et prend moins sa source dans la passion que dans le sentiment de l'équité et du devoir. Car, si épris qu'il soit de sa jeune femme, Alvise ne lui montre point cette ardeur charmante qui exalte, d'ordinaire, le cœur auquel elle s'adresse et le provoque à une douce réciprocité. Alvise aime sincèrement, mais froidement. Il ne connaît pas le divin langage de la passion poussée jusqu'à l'ivresse; il ignore la volupté des larmes sans cause et des confidences sans sujet. Il ne voit rien, en amour, au-delà de la confiance aveugle et de la sécurité paisible. Or, à un homme comme Alvise, actif et

Digitized by Google

occupé, il est certain que l'affection comprise ainsi peut suffire; mais pour une femme comme Cosima, passant la plus grande partie de ses jours dans une oisiveté solitaire et monotone, quoi de plus simple qu'il en soit autrement.

Si Cosima était mère, elle ne serait pas embarrassée, sans doute, d'employer les éternelles heures de sa solitude, de dépenser les trésors de tendresse dont son ame est pleine; mais cette consolation lui est refusée. Obligée de refouler dans son propre sein les flots d'amour dont elle voudrait inonder quelqu'un auprès d'elle, regardée comme la plus heureuse des femmes par tous ceux qui l'approchent, et devant forcément accepter ce rôle; souffrante sans avoir le droit de se plaindre, Cosima n'a qu'à chercher au dehors quelque distraction coupable ou à se résigner aux silencieuses tortures d'un mal irrémédiable et ignoré. D'un trop noble caractère pour hésiter entre ces deux partis à prendre, Cosima baisse la tête et pleure; poursuivie jusqu'en sa résignation même par l'infortune, puisqu'il lui faut dérober ses larmes à son mari. C'est alors que, toute espérance une fois morte, le démon de l'ennui se dresse devant Cosima; c'est alors que Cosima, clouée désormais à sa fenêtre, laisse errer au loin dans les rues de Florence son regard morne et désolé. Et maintenant, que le cœur assoupi d'Alvise se réveille, s'il en est temps encore! qu'Alvise détourne adroitement Cosima de regarder passer, à la clarté des étoiles, les jeunes gentilshommes enveloppés dans leurs élégans manteaux. Car, en vain Neri, son ami, et le chanoine de Sainte-Croix, son oncle, tous deux dévoués à sa personne, sont comme un double rempart vivant autour du cœur de sa femme; un seul coup d'œil échangé entre Ordonio Elisei et Cosima, en ce moment critique, pourrait ouvrir au désespoir et à la honte la porte de sa maison.

Cet Ordonio Elisei est un riche seigneur de Venise, oisif comme la plupart des gens riches. Mais, pour les hommes, l'oisiveté n'a pas les mêmes inconvéniens que pour les femmes. Ordonio, maître de ses actions, aussi bien que de sa fortune, ne laisse pas l'ennui approcher de lui. Les plaisirs et les voyages se partagent les années que Dieu lui a donné à vivre. Les plaisirs du jeune seigneur vénitien sont-ce, au moins, de ces nobles plaisirs dont le goût honore ceux qui le nourrissent? Ordonio met-il sa joie et sa fierté à servir l'amitié, à protéger la faiblesse, à secourir la misère? Hélas! pareilles idées ne lui sont même jamais venues. Ordonio appartient à cette race d'hommes égoïstes qui ne voient, dans les avantages dont ils jouissent, que la possibilité de satisfaire sûrement et promptement les

Digitized by Google

plus étranges fantaisies. Or, la fantaisie d'Ordonio, c'est de séduire le plus grand nombre de femmes possible. L'amour, ou plutôt l'intrigue amoureuse, est, si cela se peut dire, la spécialité d'Ordonio, comme la science ou la politique est la spécialité de certains autres hommes. Dans une ville nouvelle où il arrive, Ordonio ne s'enquiert pas des monumens remarquables qui s'y trouvent, mais des femmes dont la beauté est le plus célèbre, ou la vertu le plus à l'abri de tout soupçon ; car, par un raffinement ordinaire aux conquérans de son espèce, la conquête regardée comme la plus difficile, quelle que soit, d'ailleurs, sa valeur réelle, est celle que souhaite le plus ardemment Ordonio. N'est-ce pas dire assez clairement qu'il n'y a qu'orgueil et vanité misérable au fond des désirs successifs qui se disputent le cœur de ce jeune homme? Moitié Lovelace et moitié don Juan, Ordonio est cependant inférieur à ces deux grands maîtres dans l'art de la séduction. De Lovelace, il a l'astuce et la ruse, mais non la patience et la volonté; trop pressé de toucher le but, il le manque souvent, par une précipitation imprudente. De don Juan, il a le penchant pour la variété, il a la soudaineté des caprices, mais non le sympathique délire et la puissante ardeur. C'est-à-dire qu'il convoite les femmes sans les aimer. Pour lui, l'amour est un passe-temps agréable, et non un besoin comme pour don Juan et Lovelace. Ordonio, en un mot, est le type de cet amour méprisable où l'ame ne joue aucun rôle, et où les sens mêmes ne trouvent qu'une satisfaction incomplète : amour sur lequel les femmes, abusées ou aveuglées, peuvent un instant se méprendre, mais au fond duquel il n'y a pour elles, si elles y cèdent, que honte dans le présent et remords dans l'avenir.

Pourquoi Cosima a-t-elle attiré l'attention d'Ordonio, pendant le séjour du jeune gentilhomme à Florence? Parce que Cosima réunit au degré suprême, en sa personne, les deux qualités qu'Ordonio recherche particulièrement chez ses victimes, la beauté et la vertu. Cosima, en outre, emprunte à une religion fervente des forces contre ces piéges dangereux où les plus solides principes sont exposés quelquefois à trébucher. Sagement guidée par les conseils éclairés du chanoine de Sainte-Croix, Cosima semble devoir échapper à toutes les criminelles tentatives que l'esprit du mal pourrait diriger contre elle; et c'est précisément pourquoi elle excite la convoitise de l'orgueilleux Vénitien. Mais, cependant, Ordonio aimera-t-il enfin? La belle et chaste Cosima réussira-t-elle à transformer ce cœur frivole? Fatigué des voluptés vulgaires, Ordonio arrivera-t-il à comprendre l'amour dans ce qu'il a de sérieux et de noble, et l'allons-nous voir

Digitized by Google

s'élever, sur les ailes de l'enthousiasme, jusqu'à la passion? Pas le moins du monde. Pour Ordonio, Cosima est une femme un peu plus difficile que telle ou telle autre; voilà l'unique distinction qu'elle ait à ses yeux. Donc, il va s'efforcer, par tous les moyens les plus prompts et, selon lui, les plus efficaces, de surmonter les obstacles qui le séparent de la jeune femme; après quoi, dès qu'il aura inscrit le nom de Cosima sur la liste de ses maîtresses, il quittera Florence pour aller continuer quelque part ailleurs sa triste parodie des aventures de don Juan.

Entre ces caractères dont nous venons d'essayer l'analyse, l'action s'engage vivement. Quand l'auteur de *Cosima* offre Ordonio aux regards de la Florentine, celle-ci est plus que jamais livrée au mal secret qui la ronge, l'ennui. Ordonio, en homme habile, voit tout de suite combien cette disposition d'esprit de Cosima est favorable au dessein qu'il médite, et c'est, en conséquence, sur l'imprévu et le romanesque de ses premières démarches qu'il fonde l'espoir de son succès. Il guette Cosima dans une église, et là, après avoir, grace au silence et aux ténèbres, surpris le secret que Cosima croyait confier à son seul oncle le chanoine, il lui déclare ouvertement sa passion.

A partir de ce moment, l'amour de Cosima pour Ordonio est développé par l'auteur avec une vérité au-dessus de tout éloge. Rentrée chez elle avec les paroles d'Ordonio dans son oreille, elle tente vainement de les oublier; tout semble conjuré autour d'elle pour lui en rappeler, par comparaison, la mélodie charmante : le langage austère d'Alvise, les questions importunes de Néri, les avis paternels de l'abbé de Sainte-Croix. Comme ces liqueurs en fermentation que l'on cherche inutilement à retenir dans une fragile prison de verre, et dont la compression même double la force, l'attachement de Cosima pour Ordonio acquiert d'autant plus d'intensité et de puissance qu'elle travaille à le mieux céler. Si bien qu'un jour, Alvise étant tout à coup accusé d'avoir assassiné Ordonio, il est aisé devoir que les larmes arrachées à Cosima par cet évènement funeste s'adressent plutôt à l'amant couché dans la tombe qu'au mari dont la vie et l'honneur sont en même temps menacés. Ordonio une fois mort, où est le crime, pour Cosima, de se livrer sans réserve à la passion que le malheureux jeune homme lui avait inspirée? Sans doute il fallait résister à cette passion, quand Ordonio était plein de vie; mais aujourd'hui, quelle barbarie ne serait-ce pas de fermer durement son cœur à une pauvre ombre! D'ailleurs, tout milite en faveur d'Ordonio; ce n'est pas seulement parce qu'il n'est plus à craindre qu'il paraît à Cosima souverainement

Digitized by Google

aimable, c'est encore, et surtout, parce qu'il est mort à cause d'elle, mort martyr.

Quand l'innocence d'Alvise est solennellement proclamée, cependant, et qu'Ordonio reparaît, Cosima se reproche bien d'avoir accueilli trop facilement la fausse nouvelle; mais il n'est plus temps pour elle de revenir sur les pas rapides qu'elle a faits. Arrosé par ses larmes, le germe fatal déposé dans son sein a grandi sans mesure, et aujourd'hui c'est un arbre aux profondes racines qu'il y aurait péril de mort, pour Cosima, à vouloir arracher. Malheureusement pour Ordonio, trop confiant dans les avantages que lui ont prêtés les circonstances, trop sûr de l'affection de Cosima, il veut brusquer le dénouement de l'aventure afin de pouvoir promptement quitter Florence, appelé qu'il est ailleurs par ses intérêts. Profitant d'un voyage d'Alvise, il attaque brutalement la faible Cosima, qui résiste encore; mais il l'attaque si brutalement, que les yeux de la jeune femme s'ouvrent, et qu'elle aperçoit enfin le lâche égoïsme à la place de l'amour sincère qu'elle avait rêvé. Alors l'amour de Cosima pour Ordonio ne tarde pas à devenir de la haine. La transition du premier de ces deux sentimens à l'autre est motivée et conduite, dans la pièce, avec une adresse et une habileté inconnues jusqu'à ce jour au théâtre, et dont était seul capable George Sand, ce profond et incomparable observateur du cœur humain. Au moment même où, pour la crédule Cosima, le funeste voile se déchire, Alvise revient de son voyage, et Cosima peut connaître enfin, par un entretien qu'elle surprend entre Ordonio et Alvise, quelle distance sépare ces deux hommes, et combien elle a été vraiment insensée de croire à l'amour d'Ordonio! Pourquoi faut-il, cependant, que Cosima, ne comptant pas assez sur ses forces, et craignant peut-être de ne pouvoir résister toujours à l'homme qu'elle méprise, s'empoisonne? Pourquoi? parce qu'il ne faut jamais permettre à la passion de prendre sur nous un tel empire, que la raison nous devienne inutile, et que la mort seule puisse nous être secourable; parce que Cosima, dans les desseins de George Sand, doit servir d'exemple aux femmes qui placent imprudemment leurs affections.

Si la donnée psycologique de *Cosima* est traitée avec un bonheur rare, le côté plastique de l'œuvre n'est pas moins estimable, selon nous. Le prologue, quoique très court, a le remarquable mérite de poser hardiment et avec relief les deux principaux personnages de la pièce, et de préparer à merveille le spectateur à la lutte dont il va être témoin. La curiosité, vivement excitée par le prologue, augmente, dès le premier acte, lorsque se répand la nouvelle de la mort d'Ordonio. Le

Digitized by Google

travestissement du page d'Ordonio, signalé dans le prologue, laisse bien, il est vrai, quelque incertitude sur la vérité de la catastrophe annoncée; mais cette incertitude même, au point de vue de la composition dramatique, est un élément d'intérêt. Nous n'en voulons pour preuve que le frisson dont on est saisi à l'arrivée inattendue d'Ordonio, au commencement du second acte. Et n'oublions pas de faire remarquer, en passant, que l'auteur s'est sagement interdit, durant toute sa pièce, l'usage du moindre incident inutile. Il n'y a rien, dans *Cosima*, qui ne soit absolument nécessaire à la marche générale des évènemens, rien qui pût être retranché sans faire lacune, sans compromettre la clarté de l'action. Si la disparition du page d'Ordonio, par l'homicide ou autrement, n'était pas motivée, et n'amenait aucun important résultat à sa suite, on serait très légitimement admis à reprocher à George Sand l'intervention du page d'Ordonio dans *Cosima*. Mais au contraire, le meurtre du page, tout en débarrassant à temps le drame d'un personnage secondaire, noue l'action d'une façon décisive par le rapprochement qu'il occasionne entre la famille d'Alvise et Ordonio. Grace à ce rapprochement, en effet, la lutte d'Ordonio et de Cosima devient plus active, par conséquent plus attachante, d'heure en heure; et alors seulement, le départ d'Alvise, laissant les deux athlètes dramatiques en présence et plus libres, peut provoquer des craintes que le retour subit du mari de Cosima ne doit pas tarder à justifier. Il est inutile de démontrer, sans doute, que l'action a fait, au quatrième acte, un pas énorme. La mauvaise volonté la plus obstinée pousserait seule à ne pas constater, au moment de la provocation adressée par Alvise à Ordonio, un progrès incontestable dans l'intérêt éveillé dès le début de *Cosima*. La résolution, prise par Cosima, de se jeter entre un mari qui la croit coupable et un amant dédaigné aujourd'hui jusqu'à la haine; le sacrifice de sa vie que fait courageusement la pauvre femme, n'est-ce pas enfin la matière d'un pathétique dénouement?

Examinée dans le détail, la composition de *Cosima* offre, au milieu de quelques légères inexpériences, que le premier vaudevilliste venu signalerait sans peine, des qualités solides sur lesquelles il n'est pas indifférent d'insister. Par exemple, s'éloignant en ceci d'un procédé fort en usage parmi le plus grand nombre des écrivains dramatiques modernes, l'auteur de *Cosima* ne s'est pas contenté d'ébaucher les belles scènes que contient son œuvre, il a pris la peine de les traiter dans de raisonnables mesures; les situations émouvantes de la pièce sont développées, et non, comme cela se voit en beaucoup d'autres

Digitized by Google

ouvrages du même genre, simplement indiquées. Nous pouvons citer, à l'appui de notre assertion, la scène de la confession dans le prologue, ou encore la scène où se trouvent si finement peints l'ennui de Cosima et le dévouement de Néri, le jeune ami d'Alvise; et surtout la scène véritablement admirable où Alvise demande satisfaction à Ordonio. Dans cette scène du quatrième acte, l'auteur a victorieusement démontré que l'exécution peut racheter souvent ce qu'une idée a d'usé ou de vulgaire; car, bien que les duels aient été depuis quelque temps multipliés à satiété sur la scène, il a su tirer de la provocation d'Alvise à Ordonio un effet tout-à-fait neuf et saisissant.

Le drame de George Sand est-il une œuvre accomplie, telle que l'auteur soit dans l'impossibilité de la dépasser lui-même? Ce n'est pas ce que nous prétendons affirmer ici. Mais ce que nous osons affirmer en toute sincérité de conscience, c'est que *Cosima* est une tentative des plus heureuses dans le sens que nous indiquions en commençant. Dans *Cosima*, George Sand a en effet allié, non encore avec toute la force et l'autorité désirables, peut-être, mais avec assez de hardiesse pour prendre date, les qualités particulières des plus célèbres ouvrages dramatiques de ce temps. L'élévation solennelle de *Chatterton*, le mouvement rapide d'*Angèle*, la fantaisie poétique de *Marion Delorme* ont évidemment concouru à la création de *Cosima*.

Nous insistons d'autant plus sur cette conclusion, qu'elle paraît être moins d'accord, pour le moment, avec les idées de la foule. Si, au lieu de considérer la critique comme un pouvoir initiateur, nous faisions d'elle une sorte d'esclave de l'opinion publique, il est certain qu'après avoir assisté à l'orageuse première représentation de *Cosima*, nous nous serions gardé prudemment de porter sur ce drame le jugement que nous venons de formuler. Mais, heureusement, nous avons sur les devoirs de la critique des idées plus hautes. Nous pensons que la critique est faite pour encourager l'opinion, quand l'opinion hésite, pour l'éclairer et la remettre en son chemin, quand elle s'égare, et non point pour en recevoir le mot d'ordre servilement. Que ceux qui, contrairement à l'avis que nous émettons, reconnaissent uniquement à la critique le droit de dresser un procès-verbal des solennités littéraires, veuillent bien se rappeler le triste accueil fait à telles pièces aujourd'hui célèbres; et ils conviendront alors, sans doute, que nous ne manquerions pas de preuves concluantes, si nous entreprenions de faire un procès en règle à l'infaillibilité des arrêts portés par le public. Non, le public n'est pas infaillible; le public des premières représentations, surtout, arrivé presque toujours avec des préven-

Digitized by Google

tions enracinées. A propos de la première représentation de *Cosima*, par exemple, nous restons sincèrement persuadé qu'une malveillance positive et réfléchie s'était glissée, dès avant le lever du rideau, dans la salle. Comment expliquer autrement qu'une œuvre signée d'un si grand nom, laborieusement conçue et exécutée, empreinte de cette grandeur qui caractérise toutes les productions de l'auteur de *Jacques*, ait été écoutée avec distraction, avec ironie, on pourrait dire avec irrévérence, et que des rires inexplicables aient retenti justement aux endroits où le talent de l'auteur se manifeste dans son plus prestigieux éclat? D'où pouvait venir, demandera-t-on, cette malveillance? C'est là une question que nous n'avons pas mission d'approfondir. Toujours est-il que bien des petits ambitieux littéraires devaient être sur le brasier, à la première représentation du drame de George Sand : ceux-ci, jaloux de voir leur glorieux confrère prendre son vol vers des régions nouvelles, où, même à distance, ils ne le pourraient plus suivre ; ceux-là, tremblant qu'un prétendant de cette renommée et de ce courage ne culbutât du premier coup, à son profit, leur trône chancelant. Quelque succès qu'ait eu, du reste, la misérable tactique suivie en cette circonstance, nous ne pouvons balancer à protester contre l'injustice criante qui en a été le résultat.

Les acteurs chargés de la traduction du drame de George Sand n'ont pas tous également bien rempli leur tâche, nous en devons convenir; peut-être même pourrait-on les rendre responsables de quelques-unes des bruyantes interruptions essuyées par le drame de George Sand. A l'exception du rôle de Cosima, tous les rôles de l'ouvrage ont été, si non mal saisis dans leur esprit, d'un bout à l'autre, du moins faussés en certaines parties essentielles et compromis par d'assez maladroites interprétations. Encore Mme Dorval ne mérite-t-elle pas des éloges sans réserve; car, si elle n'a pas trahi les intentions de l'auteur, peut-être n'a-t-elle pas toujours exprimé avec une égale puissance les souffrances d'une ame incertaine entre le devoir et la passion. Tout en conservant au personnage de Cosima son véritable caractère, fier et tendre à la fois, troublé d'abord, ferme ensuite et inébranlable dans sa douloureuse résignation, peut-être n'a-t-elle pas toujours rendu les plus délicates nuances de son rôle avec la poétique précision qui lui est habituelle. Mais l'émotion visible qu'éprouvait Mme Dorval excuse suffisamment ces légères inégalités.

De MM. Beauvallet, Geffroy, Joanny, nous n'avons pas, à beaucoup près, le même bien à dire. M. Beauvallet, qui a, d'ailleurs, des qualités incontestables, nous semble avoir pris son rôle à rebours.

Digitized by Google

Ordonio est, sans contredit, un caractère où la brutalité domine, mais une brutalité intérieure, pour ainsi dire, et qui doit soigneusement se déguiser. La tendresse qu'il n'a pas, Ordonio, dans l'intérêt même de ses projets, doit la feindre. Or, la nécessité de ce contraste entre le but d'Ordonio et les moyens qu'il emploie pour y atteindre ne paraît pas avoir été soupçonnée par M. Beauvallet. M. Beauvallet, s'exagérant à tort, en ce cas, l'importance de la diction, s'est efforcé de ne pas laisser perdre une syllabe de son rôle; quant au sens poétique du personnage, il s'en est trop peu inquiété. M. Joanny, lui, s'est rendu coupable du péché contraire. Préoccupé du caractère sacerdotal de son rôle, il a fait du chanoine de Sainte-Croix une sorte de prédicateur monotone et verbeux. Il a prononcé les moindres paroles confiées à ses lèvres avec une emphase d'intonations et de gestes que la familiarité de l'action ne comportait pas. La déclamation sentencieuse, acceptable dans une chaire, était tout-à-fait hors de saison chez un bourgeois de Florence; c'est ce que M. Joanny n'a pas suffisamment compris. Quant à M. Geffroy, nous devons reconnaître qu'il a mis au service de son rôle une bonne volonté réelle. Toutefois, nous pensons qu'il lui serait possible, aux représentations suivantes, de modifier sa pantomime dans ce qu'elle a d'un peu trop brusque, sa diction dans ce qu'elle a d'un peu heurté.

J. Chaudes-Aigues.

Digitized by Google

BULLETIN.

En complétant l'amnistie du 8 mai 1837, le ministère a fait un acte d'habile et généreuse politique. Il adopte et achève la mesure la plus heureuse de l'administration du 15 avril. Il efface des restrictions dont il estime aujourd'hui la rigueur inutile, il adresse un appel à la reconnaissance et au bon sens des partis et des hommes qui s'étaient égarés.

Le cabinet du 1er mars, a comme le ministère du 15 avril, le précieux honneur d'être l'organe et l'interprète des volontés et des intentions de la couronne dans cette œuvre de clémence. Comme M. Molé, M. Thiers a trouvé la royauté prête à tout pardonner, à tout oublier. Déjà en 1837 le roi voulait qu'il ne fût apporté aucune exception à l'amnistie qu'il avait décrétée : il insista long-temps avec chaleur pour qu'elle fût entière et sans restriction; mais il dut céder à la résistance constitutionnelle de ses ministres, qui déclaraient ne pas vouloir engager leur responsabilité plus avant. En 1840, le ministère du 1er mars a trouvé dans la couronne les mêmes sentimens, et il n'a eu qu'à s'y associer.

Nous nous félicitons de ce que, dans le cabinet appelé à donner le complément de l'amnistie, il y ait des hommes qui se sont signalés par l'énergie de leur résistance contre l'anarchie dans les jours d'épreuve et de combat. Cette heureuse circonstance achèvera d'éteindre, de faire disparaître les rancunes et les ressentimens qui avaient semé des divisions déplorables parmi les défenseurs du gouvernement de 1830. Plusieurs personnes n'avaient pu pardonner au cabinet du 15 avril de n'avoir pas coopéré elles-mêmes à la clémence après avoir eu une si grande part dans les sévérités, et elles interprétaient comme une exclusion injurieuse les combinaisons politiques qu'avaient amenées les évènemens. Ces griefs n'ont plus d'objet, puisque MM. Thiers, Jaubert et Rémusat siégent dans le cabinet qui complète l'amnistie. L'ordonnance qu'a

Digitized by Google

eu le bonheur de contresigner M. Vivien rattache aussi les débuts du ministère du 1er mars aux meilleurs momens de l'administration du 15 avril, et indiquerait que c'est presque la même situation qui a nécessité à deux époques différentes l'avénement des deux cabinets.

Il nous paraît difficile que ce nouvel acte de clémence et d'humanité n'ait pas son effet moral. Ce n'est pas un médiocre avantage pour un gouvernement que d'avoir montré depuis dix ans une modération infatigable, d'avoir toujours suffi à la lutte, et de n'avoir jamais exaspéré la victoire. Non-seulement, de cette manière, on dompte ses adversaires, mais on les lasse. Il se trouve que non-seulement on les a réprimés, mais qu'on a exercé sur eux une influence dont ils voudraient en vain se défendre, et qui les envahit en dépit d'eux-mêmes. On ne peut toujours jeter feu et flamme contre qui vous ménage et vous épargne. Traités avec douceur, les hommes les plus exaltés ne peuvent garder toujours la menace à la bouche et la haine dans le cœur. Quand il n'a pas l'aiguillon et l'éclat de la persécution, le fanatisme s'use.

Aussi, en pardonnant, un gouvernement, surtout de nos jours, ne s'affaiblit pas; il s'élève et se fortifie. Il témoigne, par cette mansuétude intelligente, qu'il a les mœurs de son siècle et toute la douceur de la civilisation, dont il dirige et défend les grands intérêts. Pardonner, c'est faire un acte de supériorité, c'est mettre en demeure ses adversaires de revenir au bon sens et au devoir. La société compare la conduite des gouvernans et celle des partis. Elle examine, elle juge; et s'il est des partis qui s'entêtent à se montrer étroits et incorrigibles, elle fait peser sur eux un blâme qu'accompagnent toujours la déconsidération et l'impuissance.

L'ordonnance complémentaire de l'amnistie, en méritant une approbation unanime, a fait trève pendant quelques instans aux débats qu'a soulevés la proposition de M. Remilly; mais la polémique n'a pas tardé à reprendre son cours. Du côté des anciens conservateurs, on a pu entendre cet aveu remarquable, qu'une faute grave avait été commise, et que ç'avait été de leur part une grande imprudence de provoquer par voie de représailles l'examen d'une question dangereuse. C'était faire en effet de l'agitation par rancune, c'était sans conviction prendre le langage de ses adversaires. Pour nous, dans notre sollicitude pour les intérêts de l'ancienne majorité, nous n'avons pas hésité, dès le principe, sur les inconvéniens d'une semblable conduite; et nous croyons qu'avec un peu plus de réflexion, le parti conservateur eût évité d'en être aujourd'hui aux regrets. Mais si l'on s'est laissé aller sur une mauvaise pente, il est encore temps de s'arrêter, et de faire halte avec fermeté dans ce périlleux entraînement.

Un temps d'arrêt est nécessaire à tout le monde. Le pouvoir et les différens partis, le ministère, le centre gauche, la gauche, le centre droit, ont besoin de quelque répit avant d'aborder l'examen d'un problème qui affecte l'existence même de la chambre. La question soulevée tour à tour par MM. Gauguier et Remilly ne peut être éludée; mais on peut encore au moins en régler la marche

Digitized by Google

et le développement. Or, depuis deux mois, on a fait assez de pas dans cette route nouvelle, et la sagesse veut qu'on remettre à la session prochaine l'étude approfondie de la matière. La commission que la chambre a nommée hier aura à peine le temps, jusqu'au moment où le parlement se séparera, de rassembler les matériaux nécessaires et les élémens qui doivent servir de base aux débats. Quant à la chambre, la fin d'une session longue et surchargée la trouvera trop fatiguée pour qu'elle puisse songer sérieusement à entamer la discussion.

Il est de l'intérêt de tous de renoncer aux malices. Il faut voir autre chose qu'un instrument d'opposition, qu'un moyen de taquinerie contre le cabinet dans les difficultés soulevées par la proposition Remilly. On ne saurait apporter trop de tempérament pour conjurer l'espèce de fatalité qu'elle fait peser désormais sur la chambre. La commission que la chambre vient d'investir de sa confiance a une rude tâche. Elle ne peut se borner à signaler tout ce qu'a de défectueux et d'impraticable la motion de M. Remilly; on attend d'elle des vues, un plan, un projet. Alors les difficultés se montrent multiples et profondes. Posera-t-on en principe l'incompatibilité radicale entre les fonctions publiques et le mandat de député? Mais on blesse les mœurs du pays, on se heurte contre l'impossible, on tend de cette façon à faire avorter la pratique du gouvernement représentatif. Quand on aura rejeté l'incompatibilité absolue, on aura reconnu la force des choses, mais on se trouvera face à face avec des exigences qu'on a promis de satisfaire. Il faudra aviser à créer des exceptions, à inventer des catégories. A qui ouvrira-t-on la porte de la législature? A qui la fermera-t-on? A quel degré s'arrêtera-t-on dans la hiérarchie judiciaire? A quel grade dans l'armée?

On peut se demander aussi avec crainte quelles seront les dispositions morales de la chambre en votant sur des mesures aussi délicates. Y a-t-il chez beaucoup de ses membres un parti pris contre les fonctionnaires publics, un désir vif et secret de les écarter de la législature? Les banquiers, les grands propriétaires qui siégent à la chambre, auraient-ils l'esprit assez peu politique pour méconnaître que leurs collègues fonctionnaires apportent au parlement des lumières et des forces dont ils ne sauraient se passer sans dommage pour la chose publique? Auraient-ils assez peu d'équité pour croire que l'indépendance et l'aptitude législative ne sont compatibles qu'avec de grandes fortunes industrielles ou territoriales? De leur côté, les fonctionnaires se diviseront-ils? Verra-t-on, quand il s'agira d'établir des catégories et des exceptions, les magistrats voter contre les militaires, les officiers contre les juges et les procureurs-généraux? C'est ainsi qu'en 1831, lorsque l'on discutait les bases de la loi des élections, l'impartialité du législateur fut altérée par de singulières représailles; on vit les avocats qui siégeaient à gauche voter contre l'admission des juges dans le corps électoral, et les magistrats voter à leur tour contre les membres du barreau? Les questions pendantes aujourd'hui devant la chambre sont encore plus épineuses pour elle que les détails de la

Digitized by Google

loi de 1831. Il ne s'agit plus de la capacité électorale, mais de l'aptitude à l'éligibilité, c'est-à-dire que le parlement doit délibérer sur lui-même, sur les conditions les plus immédiates de son existence, sur les élémens qui le constituent.

Il est nécessaire que les députés mettent l'intervalle d'une session entre les débats auxquels nous avons assisté et l'examen à fond de ces questions formidables. En revoyant leurs électeurs, en se remettant en contact avec eux, ils connaîtront mieux leurs sentimens; ils constateront quelles impressions a reçues le pays des discussions qu'il a entendues, et s'il n'est pas vrai que l'électeur ne se verrait pas sans déplaisir privé du droit d'utiliser sur les bancs de la chambre l'expérience et les talens des fonctionnaires. On ne saurait donc songer à une solution immédiate. Le commission ne peut se borner à proposer purement et simplement le rejet de la proposition Remilly; elle devra, pour son propre compte, éclairer la chambre, et peut-être finira-t-elle par provoquer le pouvoir à prendre l'initiative. Si quelques conservateurs, cédant encore au désir d'embarrasser le cabinet, voulaient substituer la précipitation à une lenteur nécessaire, ils retomberaient dans la faute que ces jours derniers on confessait en leur nom.

Nous ne pensons pas que sur ce point comme sur d'autres il soit d'une habile tactique de harceler le ministère, et de l'exciter à des actes qu'on se réserve de blâmer plus tard. Pourquoi, par exemple, l'inviter à faire connaître sur-le-champ les décisions qu'il peut adopter par la suite sur le personnel de la haute administration? Quel avantage trouverait-on à ce qu'il ne mît pas tout le temps nécessaire pour s'éclairer et ne prendre que des mesures d'une inattaquable équité? N'y a-t-il pas de milieu entre faire trop vite et ne rien faire? Au lieu d'engager le ministère à publier sans plus attendre ses nouvelles nominations et ses mutations de préfets, les organes de l'ancien parti conservateur n'auraient-ils pas plutôt de sages conseils à lui adresser? Ne vaudrait-il pas mieux l'exhorter à user de la force que lui prête la faveur de l'opinion pour relever et raffermir le pouvoir?

On ne peut se dissimuler que depuis dix ans les ressorts de l'organisation administrative se sont bien détendus. Dans les départemens, l'autorité du préfet s'est abaissé devant l'influence du député. C'est du député qu'on attend une désignation favorable pour les emplois vacans, l'adoption des mesures que réclame l'intérêt local; c'est le député que les populations s'habituent à considérer comme l'intermédiaire officiel entre les départemens et le pouvoir central. Il serait digne d'un ministère qui sent sa force et ses devoirs de faire cesser cet abus et de relever l'autorité préfectoriale. Dans le principe, M. Remilly avait inséré dans sa proposition un paragraphe qui devait interdire aux députés l'apostille des demandes et des pétitions de tout genre. Le ministère a dans ses mains des moyens plus puissans. Il n'a qu'à faire connaître sa ferme intention d'écarter l'influence excessive des députés pour tout ce qui concerne les affaires et l'administration des départemens. Quand on saura que

Digitized by Google

les préfets sont plus consultés et mieux écoutés par le ministère, que les avis et les renseignemens qu'ils transmettent ont plus de poids auprès du pouvoir central que les recommandations et les instances des députés, leur autorité se trouvera raffermie par le retour d'une influence sans laquelle d'ailleurs ils ne peuvent rien. M. le président du conseil et M. le ministre de l'intérieur n'ignorent pas combien sont contraires à la vigueur nécessaire de l'administration les causes d'affaiblissement que nous signalons.

Nous avons peine à croire, quoi qu'en disent quelques organes de la presse, que la discussion sur les sucres dégénère en débat politique, et serve de prétexte à de nouvelles hostilités contre le cabinet. La matière est déjà assez épineuse sans qu'il soit besoin de la compliquer encore d'incidens et de griefs qui doivent lui rester étrangers. Le premier projet présenté sous l'administration du 12 mai par M. Cunin-Gridaine a été si fort amendé par la commission qu'il n'est plus reconnaissable. On annonce d'autres amendemens, entre autres celui de M. Lacave-Laplagne, qui réclame une indemnité pour le sucre indigène et l'interdiction de cette industrie. Ce parti extrême ne trouvera pas faveur dans la chambre. Il y aura, sans nul doute, un grand conflit d'amendemens et une confusion dans les débats, qui peuvent même faire douter qu'une loi quelconque puisse sortir d'une telle collision de vues opposées. On sent qu'au point où en sont venues les choses, il faut s'arrêter à l'idée de faire vivre ensemble les deux intérêts. Anéantir l'industrie du sucre de betterave était peut-être possible il y a dix ans; maintenant, l'entreprise est impraticable, et l'intérêt si légitime du sucre colonial ne peut même exiger de la chambre et du gouvernement qu'on tente l'entreprise. En cela comme en autre chose, il faut donc songer à une transaction, et il y faut travailler en dehors de toute préoccupation politique. Certes nos ports de mer et nos manufactures seraient bien étonnés d'apprendre que, dans une question spéciale qui les touche de si près, quelques députés ne voient qu'une nouvelle occasion de faire battre ensemble le 12 mai et le 1er mars. C'est pousser trop loin le goût des rencontres et des escarmouches parlementaires.

C'est toujours une faute de dénaturer les choses, d'en exagérer l'importance et d'en changer la portée. Ainsi, pourquoi représenter l'offre faite à M. Dupont de l'Eure d'un siége à la cour de cassation, comme une concession excessive que les exigences de la gauche arrachent au cabinet? Il n'y a rien d'énorme et d'extraordinaire à ce que M. Dupont soit nommé à la cour de cassation. M. Dupont, quoique aujourd'hui membre de l'extrême gauche et du comité de réforme, a été ministre du roi; il occupait, au commencement de la restauration, un poste dans la magistrature; s'il n'est pas un jusrisconsulte de premier ordre, c'est un homme politique qui s'est fait un nom dans son parti. S'il accepte la place qui a été mise à sa disposition, M. Dupont de l'Eure témoignera de son adhésion complète aux principes de notre gouvernement : accepter, c'est déclarer reconnaître la légitimité de nos institutions et de nos lois, en s'en faisant le ministre et l'interprète. Pourquoi donc se priver de

Digitized by Google

cette adhésion et de ce concours? Pourquoi le gouvernement repousserait-il ceux qui viennent sincèrement à lui? Nous désirons, au contraire, qu'aucun des hommes de la gauche qui veulent entrer dans la pratique des affaires sans arrière-pensée, avec franchise et loyauté, ne soient l'objet d'aucune répulsion qui les puisse blesser. Ils s'y instruiront vite, et ils ne seront pas long-temps dans les postes divers de l'administration et de la magistrature sans se confesser à eux-mêmes le vide et le néant de plusieurs opinions pour lesquelles ils s'étaient beaucoup échauffés.

Le ministère a reçu la nouvelle que la médiation de la France avait été officiellement acceptée par le roi de Naples. On connaissait déjà l'acceptation de l'Angleterre. Le roi de Naples doit s'estimer fort heureux de trouver l'intervention de notre cabinet dans la malencontreuse affaire où il s'est engagé. C'était déjà une première faute que d'accorder le monopole de l'exploitation du soufre à une compagnie, quand le gouvernement napolitain avait en Sicile des rapports si étroits de commerce et d'industrie avec l'Angleterre. Par cette conduite, le roi de Naples ne violait pas proprement le droit des gens, mais il se mettait en contradiction avec l'esprit même de ses relations diplomatiques et commerciales. Il l'a reconnu lui-même, puisque pendant un moment il promit de révoquer le monopole en indemnisant la compagnie française. Un mouvement d'humeur le fit revenir sur cette détermination, et l'entraîna dans une collision inégale avec une puissance supérieure. Nous intervenons; l'Angleterre accepte notre médiation, elle promet la suspension immédiate des hostilités, et c'est sur ces entrefaites que le roi de Naples, dont la prudence devait enfin être éveillée par ses propres périls, se hâte de mettre sur les bâtimens anglais un embargo qui peut compliquer à l'infini toutes les difficultés. De son côté, l'Angleterre a riposté par la capture de plusieurs bâtimens siciliens. Le roi de Naples vient, il est vrai, d'accepter notre médiation, mais après l'embargo mis sur les bâtimens anglais. Nous allons travailler à le tirer de ce mauvais pas. Comme état de second ordre, comme royaume italien, comme puissance méditerranéenne, les Deux-Siciles ont droit à l'intérêt et à la protection de la France. L'équilibre général de l'Europe ne saurait permettre que la Sicile devienne une propriété de l'Angleterre, et la Grande-Bretagne, malgré ses désirs secrets, a trop d'embarras pour songer à réaliser des projets qui lui mettraient l'Autriche et la France sur les bras. La Chine, le Canada, ses démêlés avec les États-Unis, démêlés qui peuvent s'aggraver d'un jour à l'autre, ne lui permettent pas une diversion aussi grave que le serait la conquête de la Sicile. On peut donc espérer que nos efforts réussiront à rétablir la paix entre Naples et la Grande-Bretagne, dont la supériorité comme puissance lui permet de faire, s'il y a lieu, quelques concessions de formes et de détails à un état plus faible.

Les circonstances ont fait du mariage de M. le duc de Nemours plutôt une fête de famille qu'une solennité politique. Cependant on peut dire que les sympathies du public ont pénétré jusque dans une auguste intimité, pour y

Digitized by Google

admirer la grâce touchante et les traits charmans de la jeune duchesse, de cette autre Française que l'Allemagne nous envoie.

La mort a frappé cette semaine deux illustrations, l'une dans les sciences, l'autre dans le barreau et la haute magistrature, Poisson et Tripier. La mémoire du grand géomètre a été dignement honorée par MM. Cousin, Arago et de Pontécoulant, qui ont apprécié chacun sa vie et ses travaux à des points de vue différens. Le ministre de l'instruction publique a rempli sur-le-champ la place que laissait M. Poisson au sein du conseil royal de l'Université. Il a appelé à cette honorable succession M. Poinsot. Dans ses nominations, M. Cousin s'attache à récompenser le mérite éprouvé, comme il se propose par ses mesures de féconder l'avenir. C'est aux chambres de prendre en sérieuse délibération les divers projets qu'il leur a soumis. S'il était vrai que la commission de la chambre des députés hésitât sur la création d'une faculté de médecine à Rennes et crût qu'il suffit de mettre dans la capitale de la Bretagne une faculté des sciences à côté de la faculté des lettres qui existe déjà, nous croyons qu'un nouvel examen de cette question ferait disparaître ses incertitudes. Le but que se propose aujourd'hui le gouvernement est de créer dans le royaume trois ou quatre universités véritables, c'est-à-dire trois ou quatre centres complets et puissans d'instruction et de science. Une ou deux facultés ne constituent pas une université. Il y faut l'ensemble et la presque universalité des connaissances humaines. Une faculté des sciences sans une faculté de médecine se trouve appauvrie et presque annulée par cet isolement; mais la réunion des deux facultés, surtout à côté de l'enseignement des lettres, peut, dans une ville comme Rennes, avoir les plus heureux résultats.

Nous manquerions à l'équité en ne signalant pas l'étendue de la perte qu'a faite la haute magistrature dans la personne de M. Tripier. C'était un jurisconsulte qui rappelait les plus forts praticiens de l'ancienne jurisprudence. M. Tripier ne s'est manifesté que fort tard; la lenteur de son esprit a fait croire long-temps à ses amis, à ses proches, qu'une médiocrité incorrigible le condamnerait à l'obscurité; enfin, après un long silence, après une lecture approfondie et réitérée de Pothier, M. Tripier s'est trouvé un jour grand avocat et logicien de premier ordre. Il lui arrivait parfois, dans ses plaidoiries, d'élever l'enchaînement et la lucidité du raisonnement à une si haute puissance, que l'émotion qu'il faisait naître se communiquait de l'esprit au cœur : il devenait entraînant et pathétique à force de logique. M. Tripier, dont la jeunesse fut obscure et dédaignée, est un exemple frappant de la vertu mystérieuse et infinie du travail, qui a la puissance d'aller chercher au fond d'un esprit tout ce qu'il renferme de ressources et de qualités latentes.

Digitized by Google

THÉATRES.

Une solennité dramatique des plus intéressantes se prépare au Théâtre-Français. La semaine prochaine, *Polyeucte*, l'un des chefs-d'œuvre de Corneille, viendra recueillir, dans la personne de Mlle Rachel, des applaudissemens mérités. La réputation de Corneille n'est pas à faire, ni le mérite de *Polyeucte* à constater; aussi la curiosité publique est-elle principalement éveillée, en cette circonstance, par l'apparition de Mlle Rachel dans le rôle de Pauline. L'occasion sera belle, pour la jeune et célèbre tragédienne, de montrer toute la souplesse de son talent, et combien son intelligence se prête aisément aux conceptions les plus diverses; car, s'il est un rôle qui se sépare de celui de Roxane, ou de Monime, ou d'Hermione, c'est celui de Pauline assurément. Pauline n'est pas une amante irritée, froissée dans ses affections déçues, qui lutte contre d'importuns souvenirs, ou de vaines espérances; c'est une épouse fidèle qui étouffe résolument dans son cœur une passion ancienne et persistante, et qui, après avoir résisté, en faveur de son mari, à l'autorité paternelle, finit par embrasser la religion chrétienne, qu'elle dédaignait auparavant. Exprimer en quelques heures cinq sentimens également vrais, qui cependant se contredisent, tel est le problème que Mlle Rachel devra résoudre. Nul doute qu'elle ne se tire glorieusement de la tâche difficile qu'elle s'impose. Si les succès passés répondent ordinairement des succès futurs, qui pourrait concevoir la moindre inquiétude sur la nouvelle création de Mlle Rachel?

— L'Opéra-Comique, depuis quelque temps, se hâte de vider ses cartons, et se débarrasse d'anciens engagemens pour arriver dans sa nouvelle salle d'une façon convenable, et déchargé d'un bagage incommode. C'est sans doute à cette circonstance que nous devons les deux ouvrages représentés dernièrement. *L'Élève de Presbourg* et *la Perruche*, deux partitions sans vie et sans portée, l'une de M. Luce, génie musical fort en renom à Lille ou à Douai, et qui aurait bien fait de doter sa ville natale de son opéra, où sans doute il eût été mieux apprécié; l'autre, de M. Clapisson, que deux partitions encore récentes avaient fait avantageusement connaître. *L'Élève de Presbourg*, dont nous ne parlerons que pour mémoire, ne mérite, sous aucun rapport, une analyse détaillée; le poème et la musique sont aussi dénués de talent l'un que l'autre. Une donnée assez niaise, dont Haydn est le héros, a fourni à M. Luce l'occasion de faire chanter au grand compositeur allemand des mélodies qui, certes, l'auraient furieusement humilié, s'il eût été, de son vivant, forcé de les subir.

Digitized by Google

L'exécution de *l'Élève de Presbourg* a été déplorable, mais nous ne savons, en vérité, qui plaindre le plus, ou du musicien qui rencontre de pareils chanteurs, ou des chanteurs qui rencontrent de telle musique.

La Perruche de M. Clapisson ne se recommande guère mieux à la critique. Le sujet, emprunté aux dernières années de Louis XV, roule durant toute la pièce sur une perruche perdue et retrouvée par un séduisant porteur d'eau, qui a la galanterie de préférer un baiser d'une marquise à huit cents livres qu'on lui offre pour récompense. Il est impossible d'imaginer rien de plus prétentieux ni de plus ridicule que ce petit poème, dont aucun esprit, aucune finesse ne relève la nullité. M. Clapisson, dont nous avons déjà signalé les succès dans *la Figurante* et *la Symphonie,* n'a point été heureux cette fois dans le choix de ses mélodies. Son inspiration a constamment été vulgaire et diffuse. Le seul morceau que le public ait remarqué doit peut-être cette distinction à la vérité que Chollet a mise à imiter dans son refrain le cri bien connu des porteurs d'eau; les applaudissemens qui l'ont accueilli s'adressaient plus au chanteur qu'au musicien, et il nous semble que les Auvergnats auxquels Chollet l'a emprunté pourraient à bon droit en réclamer leur part.

Mlle Prévost et Chollet ont fait bonne contenance, et montré jusqu'où peut aller leur zèle, en se chargeant des rôles qui leur étaient échus. Il est à désirer que l'Opéra-Comique arrive promptement au bout du temps d'épreuve qu'il fait subir au public, et que son répertoire et son personnel renouvelés offrent bientôt des productions et des chanteurs dignes d'être appréciés.

Mlle Borghèse a fait, dans son unique rôle de *la Fille du Régiment,* ses adieux au public parisien. Quelques différends avec l'administration priveront pour cette année l'Opéra-Comique du concours de l'habile cantatrice. Il est fâcheux que Mlle Borghèse se retire au moment où une salle plus vaste et un entourage plus digne d'elle allaient permettre aux amateurs de la juger, et à son talent de prendre son essor.

— Liszt avait convié, le lundi de Pâques, tout ce que Paris renferme de femmes élégantes et d'hommes distingués à venir entendre et apprécier de nouveau le talent merveilleux auquel il doit de si beaux triomphes, et qui l'a placé en tête des artistes les plus éminens. Jamais l'exécution du fougueux pianiste ne nous a semblé plus brillante et plus inspirée, jamais les notes n'ont, sous ses doigts, jailli plus pures et plus sonores. Le public d'élite qu'il s'était choisi électrisait sa verve et encourageait, par son enthousiasme, tout ce que l'imagination de l'artiste pouvait créer de plus éblouissant et de plus inattendu. Le final de la *Lucia,* un galop où toute la fantaisie allemande semble s'être répandue, et deux mélodies de Schubert chantées avec cette grace rêveuse imprégnée des vapeurs du Nord, sont les morceaux où l'inspiration de l'artiste s'est épanchée dans toute sa verve, sa mélancolie et son caprice. Le fragment de sa symphonie pastorale était moins propre à faire briller les qualités d'exécution de M. Liszt; il faut à son talent toute la spontanéité de l'improvisation,

Digitized by Google

et ses doigts, habitués à courir sur le clavier, guidés seulement par son génie, se montrent rebelles à se régler aux exigences d'une musique étrangère. Il nous semble impossible d'ailleurs (et après M. Liszt, qui pourrait encore en tenter l'épreuve?) de rendre sur le piano, d'une façon satisfaisante, les effets d'instrument et les dessins d'orchestre dont fourmille l'œuvre de Beethoven. Il faut aux symphonies du maître les grandes voix de l'orchestre et la variété des élémens qui le composent; jamais un instrument tel que le piano, quelque sonorité que des mains aussi habiles que celles de M. Liszt puissent en tirer, ne pourra faire comprendre les beautés de détail et d'ensemble que le musicien allemand y a semées.

Les réjouissances publiques ont beaucoup modifié leur caractère depuis une quinzaine d'années; on a remplacé la grande curée des cervelas et des pâtés par des distributions à domicile intelligentes et charitables; on ne voit plus ces fourmilières d'ivrognes se ruant autour d'une fontaine de vin; mais on inaugure des fontaines d'eau dont les cascades élégantes rafraîchissent l'air et charment l'œil; les esprits progressifs voient avec satisfaction ce changement; ils ne veulent plus que le peuple français ressemble dans ses joies à la plèbe romaine ou à la populace féodale; mais les poètes et les peintres s'en plaignent, disent qu'on a supprimé les plus belles scènes de l'abrutissement humain; que jamais on ne pourra retrouver les expressions si variées, si tumultueuses de l'avidité gastronomique; que c'était un bel effet de masse que ces trente mille mains crispées dans l'attente d'un saucisson, et ces quinze mille bouches ouvertes devant un jet de vin qui leur échappait sans cesse.

En un mot, nous avons gagné en morale ce que nous avons perdu en couleur.

La fête du roi a été brillante, animée, protégée par un soleil tout-à-fait napoléonien. Une foule immense s'est portée aux Champs-Élysées pour voir ce que la philantropie de nos jours a conservé de l'ancien programme des fêtes publiques: à savoir, un mât de cocagne et deux théâtres en plein air.

On ne saurait croire quels progrès a faits l'art de monter au mât de cocagne; nous avons vu une douzaine de Masaniello, bonnet en tête, manches de chemise retroussées, pantalons relevés jusqu'à mi-cuisse, monter doucement et à coup sûr jusqu'au sommet de ce mât, choisir à leur aise une montre, ou une pipe, ou un couvert d'argent, crier *vive le roi!* et redescendre comme des gens à qui cela était dû.

Le drame public et en plein vent est resté stationnaire; c'est toujours la gloire française apparaissant à travers les nuages d'une fumée incessante. Cette année on nous a donné Mazagran, et c'était dans l'ordre : le réduit est figuré par une bâtisse ronde et jaune comme un fromage de Hollande; les

Digitized by Google

cent vingt-trois Français qui l'occupent abîment les douze mille Arabes à coups de pierre, à coups de fusil, à coups de sacs à terre; les Arabes font des feux de peloton qui ne les mènent à rien, puis ils se retirent. La garnison fait une sortie pour se mettre en bataille devant le public, on bat la charge, on retire des coups de fusil, on fait un bruit infernal, la toile tombe, et, sur l'autre théâtre construit vis-à-vis, commence un drame napolitain. A douze cents pas, ce drame paraît charmant : des villageois des environs de Naples dansent sans aucune espèce de raison; un niais veut se mêler aux rondes de ses folâtres concitoyens, il en est repoussé à coups de pied, mais des coups de pied d'une violence incalculable, ou plutôt calculée en raison de l'éloignement des spectateurs, qui des quatre coins du grand carré doivent voir et entendre un coup de pied. Quelles belles voies de fait que ces coups de pied! comme ils visent et atteignent juste! Sur le sommet d'une montagne apparaît un ermite, que dis-je? un faux ermite, car c'est un brigand qui sous la bure cache une ame noire et des pistolets; il vient causer amicalement avec les paysans, puis, quand il se voit seul, lâche un coup de tromblon : à ce signal, une bande de voleurs calabrais se montre, et se range sous ses ordres : leur brigandage n'a plus de bornes; ils escaladent tout, ils font peur aux femmes, enlèvent des enfans et font mine de les couper en deux; il y a des combats acharnés, un duel à mort sur un pont suspendu au-dessus d'un précipice; il y a une mère qui tient à recouvrer son enfant, enfin tous les élémens d'une action chaude et attachante.

Et puis dans les allées des Champs-Élysées, que d'épisodes! que de marchands! que de petites industries! quel fumet répandent ces gargottes, ces cuisines à ciel ouvert! et des macarons et du pain d'épices, comme il s'en mange! et des mouchoirs, comme il s'en vole! comme les enfans s'amusent! comme les filous travaillent! c'est une bénédiction.

Un splendide feu d'artifice a été tiré le soir à huit heures et demie : c'était encore la défense de Mazagran, terminée par un bouquet superbe, large, étoffé, foudroyant, ce qui n'empêchait en rien la représentation de l'autre Mazagran des Champs-Élysées et celle du drame napolitain. Ces deux chefs-d'œuvre n'ont fini qu'à onze heures du soir, après s'être reproduits plus de trente fois en huit heures, au milieu de l'éreintement général des Bédouins, des chasseurs d'Afrique, des villageois napolitains, du faux ermite et de sa bande.

Les deux fontaines de la place de la Concorde ont été inaugurées. Les jets d'eau qui s'échappent des conques, tenues par de puissantes syrènes, se dirigent de bas en haut dans un sens contraire à l'eau qui descend des nappes supérieures, et viennent, se renversant en arrière, en augmenter la masse. C'est d'un effet merveilleux; mais est-il nécessaire que ce monument scintillant d'or et de reflets argentés, lutiné par les caprices d'une eau jaillissante, présentant dans ses détails, dans ses profils, des contours gracieux et récréatifs, fasse concurrence à ces immondes charrettes d'arrosement qui salissent nos

Digitized by Google

promenades sous prétexte de livrer bataille à la poussière? N'y a-t-il pas moyen d'empêcher que l'eau des bassins ne s'échappe sur le sol de la place, et ne perpétue autour des fontaines une auréole de boue?

Ce sont les Anglais qui font les honneurs de nos *steeple-chase*, et qui enlèvent à notre jeunesse le plaisir de barbotter dans la Bièvre; ce sont aussi les étrangers qui nous offrent les plus belles fêtes. Après avoir donné cet hiver le seul beau bal masqué, M. Thom ne croit pas avoir encore assez fait pour la société parisienne. Il y a maintenant chez lui de petits bals, plus intimes, plus restreints, plus frais, de véritables bals de printemps; le premier avait lieu jeudi dernier. Relativement aux grandes et étouffantes cohues de l'hiver, il y avait peu de monde. Les fenêtres étaient ouvertes, des fleurs choisies embaumaient les appartemens; par une grande terrasse couverte d'un tapis, on descendait dans le jardin, dont chaque arbre portait des lanternes en papier de couleur, illumination italienne d'un effet charmant et très moral; car rien n'est plus hostile aux mystères des bosquets. Un orchestre excellent exécutait des symphonies dans l'intervalle des contredanses et des valses. Toutes les femmes qui font l'ornement de nos fêtes, Mme de Cont..., Mme de Cour..., Mme de Fitz..., portaient de fraîches et souriantes toilettes, comme disent à présent les jeunes poètes qui s'asphyxient avant l'âge, sous prétexte de génie méconnu; des fleurs naturelles ornaient les cheveux de ces dames.

La comtesse Somaïloff, qui va partir, et qui vient de passer huit jours en adieux portés chez tous les amis qu'elle s'est faits ici, a dansé une mazourcka avec M. le comte de Medem, premier secrétaire de l'ambassade de Russie. On ne peut s'imaginer cette désinvolture agaçante, cette grace furieuse, cet élégant désordre. Douze couples à la fois participaient à cette mazourcka, ce qui est bien mieux entendu et plus amusant que la mazourcka à deux. Quatre heures du matin sonnaient, les lanternes de papier s'éteignaient, l'aube du jour glissait des rayons furtifs à travers le feuillage, quand a été prononcée la clôture des contredanses, des cotillons, des valses, et de toutes les mazourcka quelconques auxquelles on s'était livré pendant cette nuit fraîche, douce et gaie.

Pour être agréable à Dieu, dans d'autres temps et dans d'autres pays, des êtres humains se sont administré des coups de fouet, se sont enfoncé des clous dans la plante des pieds. Il n'y a plus de ces furieux; nous avons une piété douce, mais ingénieuse; et chaque jour nous apprenons un acte de foi plus curieux dans la forme, plus pittoresque dans les moyens d'exécution.

Que ne vient-on pas de nous dire? Il paraîtrait que dimanche dernier, jour de Quasimodo, à Saint-Eustache, Mme la princesse d'H.... et Mme la comtesse de G..... auraient touché de l'orgue pendant toute la durée des vêpres. Les gros tuyaux auraient beuglé, les petits tuyaux miaulé sous les doigts des virtuoses amateurs. Le public des fidèles paraissait médiocrement satisfait, et il n'y a que Dieu, dit-on, qui, dans son indulgence, ait pu avoir pour agréable ce pieux charivari.

Digitized by Google

Quelques jours auparavant, ces dames s'étaient associées pour faire, au profit des pauvres, le commerce de pain d'épices : elles avaient établi leur magasin dans l'hôtel P..., rue de Lille. Le plaisir que porte avec soi toute bonne œuvre avait attiré grand nombre de chalands; l'entreprise commerciale a fait de très bonnes affaires : toutes les friandises ont été enlevées, bien payées, et les pauvres ont eu du pain.

C'est aujourd'hui qu'ont lieu au Champ-de-Mars les courses du *Jockey Club*. Il y a quatre prix. Nous ne donnerons pas ici le programme détaillé de toutes les courses et les noms de tous les chevaux inscrits pour chacune; nous dirons seulement que parmi les quinze concurrens qui se présentent pour disputer le prix du printemps, Borodino, appartenant à M. le comte de Cambis, paraît avoir le plus de chances; c'est-à-dire, en style de courses, qu'il est *favori*.

— Sous ce titre : *de la Politique à l'usage du Peuple, de M. F. de Lamennais*, M. Paulin Limayrac, un de nos collaborateurs, vient de publier une vive et judicieuse révélation des doctrines politiques de l'illustre auteur de *l'Essai sur l'Indifférence*. M. Limayrac passe en revue, dans cet ouvrage, les différens écrits qui contiennent l'expression de ces doctrines, depuis *les Paroles d'un Croyant*, jusqu'au livre de *l'Esclavage moderne*. Plusieurs parties du travail de M. Limayrac ne sont pas inconnues de nos lecteurs. Le jugement que porte le jeune écrivain sur M. de Lamennais se distingue autant par la justesse que par la réserve. Tout en combattant d'ailleurs les théories ultrà-démocratiques, M. Limayrac se montre animé d'une vive sympathie pour les classes populaires, dont il examine les intérêts, d'un point de vue à la fois pratique et élevé.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

PIERRE LANDAIS.

LA LUTTE.

VIII.[1]

Le duc entra vivement, suivi d'Étienne, du vicomte de Rohan, et de plusieurs autres qui semblaient s'efforcer en vain de l'apaiser. Il jeta avec colère son chapeau sur la première table qu'il rencontra, et s'assit. Le vicomte voulut s'approcher.

— Laissez-moi, messire, dit François, laissez-moi, ceci est une violence dont je vous demanderai un jour terrible compte.

— Nul de nous ne croit avoir oublié le respect qu'il doit à monseigneur, dit révérencieusement messire de Rohan.

— Et que faites-vous donc? reprit François; pourquoi ce guet-apens? que voulez-vous de moi enfin?

— Justice, monseigneur, répondit Étienne.

Le duc se détourna brusquement vers lui.

— C'est donc toi le chef, maître fou? dit-il ironiquement; et depuis quand, s'il te plaît, as-tu recouvré la raison?

— Depuis que j'ai rebouclé le ceinturon, monseigneur, répliqua Étienne en frappant sur l'épée qu'il avait au côté.

(1) Voyez les livraisons des 19 avril et 3 mai.

Digitized by Google

Le duc fit un mouvement de colère.

— L'exemple de votre frère ne vous a point profité, messire, dit-il avec menace.

— Au contraire, monseigneur, reprit Étienne; il m'a appris que la seule loyauté était une mauvaise sauve-garde à la cour, et qu'il n'y avait d'innocens que ceux qui savaient se défendre.

— Ainsi, s'écria François, c'est une révolte ouverte?

— Non, monseigneur; c'est une requête telle que doivent la faire des gentilshommes persécutés, le chapeau d'une main et l'épée de l'autre. Il y a dix ans que la noblesse réclame ses droits un genou en terre; vous avez toujours passé sans l'écouter; elle s'est enfin relevée, et elle vous parle debout, afin que vous puissiez mieux l'entendre.

— Et que veut-elle?

Le vicomte de Rohan tira de son sein un parchemin :

— Voici l'exposé de ses griefs et de ses demandes, dit-il.

— La liste des demandes est longue sans doute? observa François ironiquement.

— Moins que l'autre, monseigneur, répondit gravement Étienne.

— Que réclame-t-elle?

De Rohan ouvrit le parchemin, et lut :

— « Prêts à nous reconnaître les vassaux fidèles de monseigneur, nous le supplions auparavant de jurer sur les saints évangiles qu'il révoquera toutes les ordonnances et règlemens portant atteinte à nos priviléges, et dont l'indication suit. »

— Ainsi on me fait des conditions! s'écria le duc indigné.

— « Nous le prions en outre, reprit le vicomte sans se troubler, de rétablir dans leurs biens et honneurs les gentilshommes condamnés. »

— Jamais! interrompit François.

— « Nous demandons enfin, continua de Rohan, dont la voix s'était élevée, que messire Landais nous soit livré pour être jugé et puni selon ses crimes. »

— Est-ce tout? demanda le duc.

— Tout, monseigneur.

— Et si je refuse?

— Alors Dieu décidera.

— Qu'il décide donc, car je n'accorderai rien, rien, messires; entendez-vous? Vous avez oublié que je suis votre maître, je vous en ferai souvenir. Parce que le hasard et la trahison m'ont fait tomber entre vos mains, me croyez-vous donc sérieusement votre prisonnier? Pensez-vous que l'on puisse enlever ainsi un duc de Bretagne dans

Digitized by Google

ses propres états? Mais on me cherche déjà sans doute; mais vienne le jour, et mes archers accourront ici pour m'arracher à vous.

— Je le sais, monseigneur, répliqua le vicomte; mais le jour venu, il sera trop tard.

— Que voulez-vous dire?

— Si nous sommes venus dans cette taverne, monseigneur, c'est que dans quelques instans les plus braves gentilshommes du duché s'y trouveront réunis en armes et prêts à vous servir d'escorte.

— Et où prétendez-vous me conduire?

— Quelque dépouillée et appauvrie que soit la noblesse, il lui reste encore assez de villes et de châteaux à l'abri des archers pour qu'elle puisse offrir un asile à monseigneur.

— Ah! c'est de la trahison et de la félonie, s'écria le duc.

— C'est de la nécessité, monseigneur.

François promena sur les gentilshommes un regard irrité.

— Sortez, messires, dit-il avec hauteur; mais rappelez-vous que je me vengerai.

Il saisit une escabelle et s'y assit les bras croisés. Il y eut une pause; enfin Étienne s'approcha doucement, et d'un accent tristement respectueux :

— Pardon, monseigneur, dit-il; encore un mot. Ce qu'a fait la noblesse, elle l'a fait avec regret; long-temps elle a attendu, espéré. Habituée à porter l'armure d'acier, elle a souffert avec autant d'humilité et de patience que si elle eût porté le froc de base. Écoutez enfin notre prière, monseigneur; nous vous demandons de choisir entre nous qui sommes une partie de votre force et de votre gloire, et ce mendiant qui s'est abrité à votre ombre afin de frapper tout ce qui était noble. Qu'a-t-il fait pour vous, monseigneur? Le haut rang ne peut servir qu'à rendre plus heureux. Eh bien! depuis qu'il vous conseille, êtes-vous plus joyeux, êtes-vous plus tranquille, êtes-vous plus aimé? Il est venu ici comme Satan dans le paradis terrestre, vous promettant la puissance et le bonheur; qu'y a-t-il apporté? La haine et la guerre!... Monseigneur, ce sont tous vos gentilshommes qui parlent par ma bouche, qui tombent à vos genoux! Ces promesses que demande leur désespoir, signez-les, signez-les; et si leur audace d'aujourd'hui doit être expiée, eh bien! que mon sang cimente l'alliance entre vous et votre bonne noblesse.

En parlant ainsi, Étienne s'était jeté aux pieds du duc et lui tendait le parchemin renfermant les demandes des gentilshommes; François parut ébranlé.

Digitized by Google

En lui rappelant les ennuis dans lesquels la lutte engagée par son trésorier l'avait entraîné, messire Étienne venait de toucher au point sensible de ce cœur sans énergie; sa main s'avança comme instinctivement pour prendre le parchemin; mais à peine l'eut-il saisi qu'il parut avoir honte de sa faiblesse. Messire Chauvin comprit ce mouvement.

— Nous nous retirons pendant que monseigneur consultera sa prudence, dit-il.

Et faisant signe aux autres gentilshommes, il monta avec eux à l'étage supérieur.

Le duc demeura long-temps à la même place, les bras croisés et l'air rêveur. Les dernières paroles d'Étienne l'avaient frappé.

— Le fou a raison, se dit-il, à quoi me sert plus d'autorité s'il faut l'acheter par plus de soucis? Qu'est-ce que la puissance qui ne tourne pas au profit du plaisir? Par le Christ, il semble que je sois le seul homme raisonnable de mon duché. Je ne demande qu'à régner gaiement, en laissant les choses aller comme le vent qui passe et le fleuve qui coule; point, on veut que je gouverne, que j'aie un plan: eh! vive Dieu, que mes gentilshommes et mon ministre s'arrangent; que m'importe?... Après tout, c'est la faute de maître Landais si j'ai été surpris et si je suis au pouvoir de la noblesse; c'est à lui d'être puni de sa négligence. Si je résiste, d'ailleurs, ils m'emmèneront en otage; ils l'ont dit. Ce sera alors une guerre civile, une longue captivité peut-être. Et qui sait ce qu'il faudra souffrir. De nos jours, Charles VII, prisonnier de ses vassaux, n'est-il pas mort comme un mendiant en demandant du pain! Et quand je pense qu'il suffirait, pour éviter tout débat, de mon nom écrit au bas de ce parchemin!

Il s'était levé, tenant l'acte remis par Étienne, et tout en le parcourant des yeux, il s'approchait insensiblement du comptoir, où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire. — Que faire, se demanda-t-il avec anxiété, la main à demi étendue.

— Signez, monseigneur, répondit une voix.

Il releva vivement la tête; Landais était devant lui et lui présentait la plume avec un ironique sourire.

— Toi ici! s'écria François stupéfait.

— Signez, continua tranquillement le ministre, mais choisissez en même temps votre place dans un cloître, car ceci est votre abdication.

— D'où viens-tu, et qui t'a fait entrer? demanda le duc qui regardait le trésorier avec une sorte d'épouvante.

Digitized by Google

— N'exige-t-on pas de vous ma tête pour rançon? répondit ironiquement Pierre; je viens vous l'apporter.

— Tu sais donc ce qui se passe?

— Oui.

— Eh bien! quel parti dois-je prendre? Comment leur échapper? As-tu quelque moyen de salut? Parle, mais hâte-toi, car ils sont là, ils attendent, et peuvent revenir à chaque instant.

Landais sourit, et retournant le parchemin sur lequel les gentilshommes avaient écrit leurs prétentions :

— Mettez-vous là, monseigneur, dit-il, et écrivez.

— Comment? dit le duc étonné.

— Écrivez, répéta Landais avec impatience.

François s'assit, prit la plume, et le ministre dicta.

— Ordre d'arrêter messire le vicomte de Rohan...

Le duc s'arrêta stupéfait.

— Écrivez, reprit Landais : Ordre d'arrêter le maréchal de Rieux, messire de Clisson....

— Mais tu n'y songes pas, s'écria le duc.

— Pour Dieu! écrivez toujours, monseigneur, interrompit Landais vivement. Messire Étienne Chauvin, de Rochereul, de Sévigné. Signez, maintenant... C'est bien.

Il prit le parchemin et le plia.

— M'expliqueras-tu enfin ce que cela signifie? demanda François en se levant.

Avant que le trésorier eût pu répondre, trois coups furent frappés à la petite porte; Landais poussa une exclamation de joie.

— Qu'est-ce que cela? demanda le duc.

— Cela, monseigneur, s'écria Landais, c'est la couronne de Bretagne que l'on vous rapporte.

Et, courant ouvrir la petite porte, il montra l'escalier plein d'archers : Jacques Guibé était à leur tête.

— Messire Clartière est-il embusqué avec ses gens sur la route du Poitou? demanda le trésorier au capitaine.

— Il y est, répondit Jacques; le temps d'approcher le sifflet de vos lèvres, vous le verrez paraître.

— Voici les gentilshommes qui descendent, interrompit François.

Landais referma la petite porte.

— Qu'ils viennent, dit-il; ce ne sera plus un prisonnier, mais le duc, qui les recevra.

A la vue du trésorier, les conjurés s'arrêtèrent stupéfaits.

Digitized by Google

— D'où sort-il, et qui l'a amené? demandèrent-ils tous à la fois.

— Je suis venu de mon plein gré, messires, répondit le trésorier.

— Alors c'est Dieu qui a voulu ton jugement, s'écria Étienne en courant sur lui l'épée haute.

Le vicomte de Rohan l'arrêta.

— Un tel sang souillerait les mains d'un gentilhomme, dit-il; laissez le bourreau faire justice.

Landais promena sur les conjurés un regard pénétrant.

— Je vois que ma perte est décidée, dit-il lentement; songez pourtant, messires, que les chances d'une lutte comme la nôtre sont journalières. Vaincu aujourd'hui, je puis l'emporter demain. La générosité est aussi de la prudence, et vous ne serez pas sans merci pour un ennemi à votre discrétion.

— Point de merci pour les traîtres! s'écria Étienne.

— Je n'oublierai point ces mots, messire, répliqua Landais avec un regard profond.

— Tu n'auras pas à te le rappeler long-temps, reprit le fou.

Et s'avançant vers le duc qui avait jusqu'alors suivi tout ce débat avec une distraction nonchalante :

— Monseigneur! s'écria-t-il, nous pouvons faire bon marché de tout le reste, mais il nous faut la vie de cet homme; au nom de la justice et de votre paix, signez l'acte que nous vous avons remis.

— Le voici, dit Landais en développant le parchemin; monseigneur y a apposé son nom, écrit ses volontés, et c'est moi qui les exécute.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, mes gentilshommes, qu'au nom du duc ici présent, je vous arrête tous.

— Nous?

— En voici l'ordre tracé au revers même de vos propositions insolentes; les chances sont tournées, vous le voyez, messires. — Vos épées!

— Viens les prendre si tu peux, s'écria le vicomte de Rohan en tirant la sienne du fourreau.

Tous l'imitèrent; mais Landais venait de courir à la fenêtre, un sifflement se fit entendre, et, presque au même instant, les gentilshommes qui gardaient l'entrée au dehors se précipitèrent dans la taverne, poursuivis par Clartière et ses archers.

Jacques Guibé parut également avec ses troupes à la porte dérobée.

Digitized by Google

— Que Satan me prenne, nous sommes livrés, s'écria Étienne en brisant son épée avec rage.

— Point de merci pour les traîtres, répondit Landais amèrement; c'est vous qui l'avez dit, messire Étienne.

Et se tournant vers son neveu :

— Guibé, fais ton devoir, ajouta-t-il froidement.

Celui-ci commença, avec ses archers, à désarmer les gentilshommes. Pendant cette opération humiliante, le duc s'approcha.

— Je vous avais avertis que vous jouiez un mauvais jeu, messires, dit-il ironiquement. Vous le voyez, je vous ai rendu surprise pour surprise, et nous sommes quittes. Quant aux gentilshommes qui manquent encore au rendez-vous et qui devaient me servir d'escorte, disiez-vous, ne craignez rien, nous les attendrons, et mes sénéchaux en rendront bon compte.

Les nobles se regardèrent déconcertés.

— Comment les prévenir? dit tout bas de Rohan à Étienne.

— N'est-on point convenu d'un signal en cas de danger?

— Une lumière à cette croisée.

Les yeux d'Étienne tombèrent sur la lanterne sourde de Guibé, posée à terre; il la saisit et la fit passer de main en main jusqu'à la fenêtre où elle fut placée.

Dans ce moment Landais aperçut Albert qui se tenait à l'écart avec les porte-flambeaux, et l'appela par son nom.

— Ce jeune homme n'est point des nôtres, et n'a pris aucune part à la révolte, dit vivement Étienne; nous l'avons rencontré par hasard et forcé à nous suivre, de peur qu'il n'allât révéler ce qu'il avait vu; mais, par la justice de Dieu! il ne peut être tenu pour responsable de notre entreprise, ni traité par vous comme ennemi.

— Je le sais mieux qu'un autre, messire, répondit Landais en souriant, car je lui ai peut-être dû la vie aujourd'hui.

— A lui?

Le trésorier apprit aux gentilshommes comment il se trouvait à la taverne de Saint-Efflam, et quel service lui avait rendu le jeune orphelin d'Auray en gardant le secret sur sa présence.

— Ainsi, s'écria Étienne, nous l'avons eu là sans défense en notre pouvoir, et ce malheureux ne nous a rien dit.

— Je n'avais garde de livrer un homme seul à la fureur de tous, répondit Albert d'un ton ferme.

Étienne étendit vers lui ses deux poings fermés avec une énergie sauvage :

Digitized by Google

— Et c'est toi qui l'as sauvé, dit-il, toi...

Il s'arrêta comme s'il eût fait un effort violent, croisa les bras sur sa poitrine avec un mouvement de fureur douloureuse, et baissa la tête.

— Je vois que messire Étienne connaît l'orphelin d'Auray, dit le trésorier en promenant un regard scrutateur du jeune homme au vieillard.

— Il est vrai, répondit Chauvin avec dédain; c'est moi qui l'ai ramassé à terre et fait nourrir au couvent; mais celui qui t'a sauvé n'a plus à compter sur ma protection.

— Aussi ferai-je en sorte qu'il puisse s'en passer, répondit Landais. La place de mon second secrétaire est vacante, je la lui donne, et, s'il plaît à Dieu, mon bon vouloir ne s'arrêtera point là.

— Et moi, quelle sera ma récompense, mon bon sire? s'écria tout à coup la voix doucereuse d'Ivon.

Landais se détourna et aperçut le tavernier blotti dans un coin, sous la garde de deux archers.

— Pardieu! j'oubliais mon compère, dit-il en souriant; approche.

Cosquer se redressa d'un air de triomphe, et fit signe aux archers de lui faire place.

— Messire n'a point oublié que c'est moi qui lui ai donné tous les détails, dit-il d'un ton capable.

— Non plus que le moyen employé pour cela, continua le trésorier: il est juste, maître, que tu sois récompensé selon tes mérites. Et d'abord, comme à ton propre dire, tu continues le métier de tavernier par pur dévouement, je te reprends le privilége qui t'avait été accordé de suspendre à ta porte la touffe de lierre.

— Comment! balbutia Ivon stupéfait.

— De plus, comme tu pourrais rencontrer ici quelques anciennes pratiques dont la connaissance serait gênante, j'exige que tu retournes avant trois jours dans notre bonne ville de Vannes, où tu as laissé de si honnêtes souvenirs.

— Moi!

— Enfin, continua Landais, je te sais dévoué à monseigneur, et prêt à tout pour son service; je chargerai donc les collecteurs de recevoir de toi, au profit du duc, une somme de quatre cents écus.

— Quatre cents écus! s'écria le tavernier, les yeux égarés.

— N'est-ce point assez? demanda Landais, nous en mettrons cinq cents.

Cosquer tomba à genoux.

Digitized by Google

— Messire, s'écria-t-il hors de lui, prenez pitié d'un pauvre homme qui n'a d'autre fortune que les mérites du Christ.

— Allons, dit Landais doucement, épargne-toi les mensonges et les jongleries, compère; nous nous connaissons de long-temps; si tu ne trouves point la somme dite, je la ferai chercher ici par les sergens.

— C'est inutile, dit vivement Cosquer; je l'aurai, fallût-il vendre mon ame.

— Tu as heureusement des valeurs plus sûres. Du reste, prends ton temps; je te donne jusqu'à demain pour payer et partir.

A ces mots il tourna brusquement le dos au tavernier et s'approcha du duc, qui s'entretenait à l'écart avec son capitaine des gardes.

— Les autres gentilshommes tardent bien à venir, dit-il à ce dernier.

— Ils ne viendront pas, répondit vivement François.

— Que dites-vous?

— Clartière m'apprend qu'une porte de la ville leur a été ouverte et que tous se sont enfuis.

— Dieu! Mais qui donc a pu les avertir?

— Moi, messire, dit tranquillement Étienne.

— Et comment? demanda le trésorier.

Chauvin montra en souriant la lanterne qui brillait encore à la fenêtre; Landais fit un geste de surprise et de dépit.

— Ainsi, ils nous échappent, murmura-t-il.

— Oui, répondit Étienne triomphant; et ne vous réjouissez point trop de votre victoire; car tout à l'heure il n'y avait qu'un complot, aujourd'hui c'est la guerre civile!

ÉMILE SOUVESTRE.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

IV.[1]

Entrons dans cette immense ellipse de ruines qui fut le cirque d'Antonin Caracalla. Deux chevaux sont attachés aux racines qui pendent des *carceres*, à la place même d'où les coursiers romains s'élançaient vers la Borne. A l'extrémité de l'Épine, et devant le mur qui porte l'inscription de Torlonia, deux jeunes gens sont assis, et paraissent méditer sur la destinée des empires : ils méditent tout simplement sur eux-mêmes. C'est Émile, c'est Giampolo. Le premier vient de faire à son ami une confidence promise la veille. Le comte Piranese est pâle et bouleversé; il garde un silence morne; ses doigts convulsifs égrainent une brique rouge tombée de la *Meta*.

— Voilà une singulière femme! dit-il en renouant la conversation. De quoi s'avise-t-elle à mon égard! Embaucher les Romains pour l'armée française!... A son âge, avec sa beauté, avec sa fille, s'occuper d'autre chose que du plaisir!... sous prétexte qu'elle est Romaine... Émile, qu'en dis-tu?

— Oh! tout bien réfléchi, il n'y a pas là de quoi se désespérer.. Tu n'es pas obligé de partir subitement pour l'armée, parce qu'une jeune veuve a fait un article supplémentaire à la loi de la conscription. Le plus malheureux dans cette affaire, c'est moi : encore une femme qui m'échappe! encore une intrigue avortée! Je suis venu à Rome pour y mourir comme saint Aquilée,

(1) Voyez la livraison du 3 mai.

Digitized by Google

chaste et martyr... Justement, voilà l'église de Saint-Aquilée, là-bas, sur le chemin.

— Ma position te paraît donc plus belle aujourd'hui qu'hier, Émile?

— Oui; hier, cette femme avait pris des airs imposans, des airs de Cornélie, de Clélie, de Virginie, et autres saintes du vieux calendrier romain. Et puis, je t'avouerai qu'en te voyant si peu disposé à partir pour l'armée, je suis revenu de mes premières impressions. Au reste, si tu n'as pas le goût des armes, je ne vois pas qui peut t'obliger de te jeter à la suite de Joachim Murat; le fils de l'Asio n'était pas dans l'état-major du dieu Mars?

— Oh! que dira cette femme? Comment pourrai-je me présenter à elle? Quelle estime aura-t-elle de moi?...

— Que t'importe? Aimes-tu cette femme?

— Non, je ne l'aime pas... mais j'aurais besoin de la voir, de la voir souvent, de lui parler... tu sais?...

— C'est là que je t'attends. Quand tu lui parleras, il est possible que tu l'admires, mais à coup sûr tu ne l'aimeras pas. Tu mettras sur le tapis les étoiles, la nature, les fleurs, le soleil, le printemps: elle te parlera de l'empereur et du traité de Tilsitt; tu croiras entendre une Pallas des Tuileries. Quant à moi, je n'aime que les femmes qui sont de leur sexe. Les femmes virilles me font peur.

— Ainsi, tu ne me conseilles pas de partir?

— J'ai pour principe de ne donner à mes amis que les conseils qu'ils se sont déjà donnés eux-mêmes. Ce matin, je t'aurais conseillé de partir. Après avoir vu tes hésitations, je te conseille de rester. Hier, la chose m'avait paru sérieuse au point que je t'avais assigné rendez-vous ici, dans ces ruines, de peur qu'une indiscrète muraille de ville ne nous écoutât. Aujourd'hui, je trouve que cela ne mérite pas tant de mystère, et...

— Émile, dit Giampolo avec vivacité, Émile, tu ne parles pas franchement, tu gardes une arrière-pensée au fond du cœur... Au nom de Dieu, que ferais-tu à ma place, que ferais-tu? dis.

— Bien, comte Pira, j'aime cette émotion... A ta place, Giampolo, je partirais...

— Nous partirons.

— A merveille! quand?

— Ce soir, pour Naples.

— Non, pas ce soir... c'est inutile... Il faut rendre une visite à la comtesse Rosa Balma, et lui annoncer ton départ pour l'armée. Te voilà tout réhabilité dans son esprit. Ensuite nous faisons nos préparatifs. Sais-tu, mon ami, que notre voyage sera probablement fort long. Il paraît que nous irons voir Saint-Pétersbourg, la Perse, la Chine et l'Inde. L'empereur, m'a-t-on dit, n'étudie plus depuis quelque temps que des cartes de Russie et d'Asie. Songe donc qu'avant de partir tu dois mettre de l'ordre dans tes affaires de famille; un petit testament même ne serait pas de trop; tu peux te trouver sur le passage d'un

Digitized by Google

boulet : oh! mon Dieu, il faut tout prévoir. La guerre est la pourvoyeuse des tombeaux. La localité m'inspire, je fais de la philosophie antique.

— Oh! Émile, garde ta philosophie pour toi... Je n'aime pas me jeter dans ces idées... Qui sait... le théâtre de la guerre est bien éloigné... En arrivant, nous trouverons peut-être tout fini...

— Diable! cela ne serait pas ton affaire. La comtesse Rosa Balma exige que tu sois un héros et non pas un voyageur. Il faut que tu moissonnes des lauriers, en Russie, et que tu viennes les déposer à son capitole; il faut que tu passes sur le pont triomphal comme un consul en épaulettes et décoré; il faut que tu traverses la voie Sacrée comme un centurion de Paul-Émile. Justement, l'architecte Camporesi doit exhumer, au forum, un de ces jours, les trois colonnes de Jupiter Tonnant, pour les dédier au comte Piranese-le-Triomphateur. Cécilia sera grande fille, ce jour-là, et belle comme Cécilia Metella, qui fut ensevelie là-bas, dans ce tombeau...

— Quel diable de langage me tiens-tu là, mon bon ami? es-tu fou?

— Non, je suis clairvoyant, trop clairvoyant pour toi... Tu ne partiras pas... Rome t'enlace comme une maîtresse; tu es trop riche, trop sensuel, trop artiste pour être soldat; tu as vingt-quatre ans; ta villa est charmante, ton palais délicieux, ton atelier ravissant; si tous les soldats avaient ce que tu possèdes, la grande armée serait bien petite. Crois-tu que je t'ai deviné?

— A peu près, dit Giampolo en souriant. Tu as oublié une chose; je n'aime pas la guerre du tout; je ne comprends pas cette folie de se battre qui s'est emparée du genre humain : je ne comprends pas que l'homme, dont la vie est déjà si courte, ait trouvé le secret de la raccourcir encore avec ses batailles éternelles. Ils disent qu'un besoin impérieux de gloire les pousse à se faire tuer, et qu'ils sont très contens de mourir, parce qu'après leur mort ils vivront dans la mémoire de la postérité. Je ne comprends pas davantage cela. Nous voici dans une plaine qui a vu mourir tout ce qui a été vaillant au monde; nous voici dans le cimetière de l'univers. Chaque grain de poussière de ces ruines a été défendu par un héros et a sué sa goutte de sang. Eh bien! dans tout ce que je vois d'horizon autour de moi depuis le mont Soracte jusqu'aux Catacombes, et depuis la porte Capène jusqu'à la tour de Cécilia Metella, un seul sépulcre a conservé un nom, et ce nom est celui d'une femme, d'une jeune épouse qui vécut dans l'ombre du gynécée, et qui fut aimée de son mari. Toute autre gloire est dans le néant. A moins d'être roi ou empereur, il ne faut pas compter sur l'éternité de son nom. C'est pourquoi je me soucie fort peu de la guerre... et puis, c'est atroce d'aller tuer des gens qu'on ne connaît pas...

— Ainsi, comte Pira, tu restes à Rome?

— Mon bon ami, on fait bien souvent, en ce monde, le contraire de sa volonté. Je ne m'appartiens pas.... tout me retient à Rome.... et cette jeune fille qui grandirait loin de moi, qui n'attend que le souffle de l'été pour dépouiller la robe de l'enfance! Moi, pauvre fou, j'irais en Russie, en Asie,

Digitized by Google

en Chine, dans la lune, à la suite de l'empereur; et à mon retour,.... si j'en reviens,... je la retrouverais enchaînée au bras de quelque philosophe romain qui aura dédaigné la gloire pour cultiver l'hyménée. Ce serait absurde...

— Oh là ! je t'arrête; le caractère de la mère m'est bien connu ; elle aimerait mieux marier sa fille avec le dernier chasseur de la garde impériale qu'avec le premier philosophe romain.

— Il faut donc partir.

— C'est inévitable, si tu veux prendre pied dans la maison, si tu...

— A cheval, Émile! Courons à la place de Venise; je veux parler à cette femme, et, après cinq minutes d'entretien, nous partons. Décidé! Oh ! tu ne sais pas quel trésor de graces j'ai découvert dans l'ame et le corps de cette enfant! En dansant avec elle, il me semblait quelquefois qu'elle était la sœur de sa mère, et qu'il m'était déjà permis de l'aimer. Quand je lui parlais, sa figure rayonnait comme une étoile; son jeune sein s'agitait d'une animation virginale; ses yeux étaient humides d'une joie de femme; ses mains, en touchant les miennes, semblaient avoir une pensée et un bonheur. Elle avait quinze ans; elle dansait à sa noce; elle était la jeune comtesse Piranese ouvrant son dernier bal de vierge. Elle était à moi !

Le comte ouvrit son portefeuille, et montrant un portrait ravissant à Émile, il continua :

— Tiens, regarde, Émile, voilà mon ouvrage de cette nuit; mon crayon a changé l'enfant naïve en jeune fille intelligente. Voilà Cécilia parée de ses quinze ans, je lui ai donné deux années en deux heures. Dis-moi, crois-tu que je l'ai flattée? Crois-tu que j'ai trop présumé du pouvoir de Dieu, qui doit me la donner un jour aussi belle que je l'ai peinte sur ce papier? Oui, c'est ainsi qu'elle sera, mon adorable Romaine! Elle aura ces yeux d'un bleu transparent et limpide, ce front si délié dans son contour, ce nez si délicatement ciselé entre deux joues savoureuses comme la pêche, ces lèvres qui aspirent l'amour et qui semblent dire : Viens; ce col rond et pur comme une stalactite de la plus belle eau, ces épaules ouatées par un embonpoint modéré, comme celles de la déesse Hygie, ces bras d'ivoire fluide, comme Hébé les arrondit quand elle verse le nectar, cette splendide illumination de cheveux d'or qui jette tant de doux reflets sur une chair divine, et donne à la femme l'auréole de l'ange dans le ciel.

Piranese contempla amoureusement son ouvrage, et lui donna un baiser.

— Il me semble, dit Émile, que l'échéance est arrivée avant la date.

— Non, non, tu te trompes, mon ami; ce ne sont que des arrhes que je donne à l'avenir.

— A la bonne heure. Cependant, dès aujourd'hui, on peut juger de quelle espèce sera ton amour... un amour furieusement matériel.

— L'autre amour, mon cher, n'est, je crois, qu'une froide plaisanterie de l'ame; j'ai l'amour d'un artiste, moi, l'amour des sens.

— A vingt-quatre ans parler ainsi!.. eh bien! je t'approuve, et puisque

Digitized by Google

nous n'avons rien de mieux à faire et que nous sommes dans un désert, nous pouvons entamer une dissertation sur les différentes espèces d'amour; voyons, comte Pira...

— Au diable ta dissertation! remontons à cheval, et courons à la place de Venise, au galop.

— A cheval! je te suis.

— Tu m'accompagneras jusqu'à la porte du palais Balma. Nos domestiques garderont nos chevaux, et toi tu m'attendras vis-à-vis dans l'église de Jésus. Si tu t'ennuies, tu examineras la chapelle de saint Ignace, que mon aïeul, le père Pozzi, a faite, et tu admireras le groupe de la Religion et de l'Hérésie, qui est un chef-d'œuvre de Le Gros.

— Très bien, voilà un plan; est-ce tout?

— Si nous partons pour l'armée, je présume que tu seras obligé d'aller faire tes adieux à ta famille...

— Sans doute. Pendant que tu règles tes affaires, que tu visites tes domaines, que tu prends les ordres du roi de Naples, moi, je cours à Paris, j'embrasse ma famille, et je vais t'attendre sur la frontière...

— A Strasbourg.

— Soit. Nous traverserons l'Allemagne à cause des Allemandes... Un voyage délicieux!

— Voilà mon plan.

— Très beau plan! Approuvé.

— A cheval!

— Nous mettrons le pied à l'étrier pour le voyage du monde. Saluons les augures. Voilà un aigle qui se pose sur la muraille aurélienne. Partons.

Un tourbillon de poussière grise s'éleva sur la voie Appia et courut avec un bruit de pas de chevaux jusqu'à la pyramide de Caïus Sextius. Nos deux amis étaient rentrés en ville.

Le comte Piranese monta hardiment l'escalier du palais Balma. Un vieux domestique parut à la première antichambre.

— Madame la comtesse, dit Giampolo; et il fit signe d'annoncer.

— Madame la comtesse, répondit le domestique, est partie ce matin à l'aube, pour sa villa. Elle y passera toute la belle saison.

Le comte Piranese regarda le plafond, salua un portrait de famille, ramassa son chapeau qu'il avait laissé tomber, balbutia quelques paroles inintelligibles, et descendit lentement l'escalier.

V.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le comte Piranese a fait un séjour plus long qu'il ne croyait à *villa Reale* de Naples. Il s'est enrôlé comme simple soldat dans les légionnaires commandés par le brave San-Giovanni, et il s'est déjà distingué dans une courte campagne sur le littoral de la Calabre, où les An-

Digitized by Google

glais ont été repoussés vaillamment, et leurs embarcations foudroyées. Mais cette guerre obscure ne convient pas au jeune Romain, il veut se rapprocher de Joachim Murat qui, depuis le mois de juin, s'est fait le royal éclaireur de la grande armée sur la route de Moscou. Émile Dutretz s'ennuie à Strasbourg et jette tous les jours une lettre au courrier de Naples. Enfin Giampolo va rejoindre son ami. Il a demandé une dernière audience à la reine Caroline, et c'est en sortant du palais royal qu'il doit partir pour la France.

Caroline, cette femme que Dieu avait créée tout exprès pour le trône de Naples, remit au comte Piranese une lettre, et lui dit avec sa grace adorable de reine italienne : « Voici quelques lignes de nouvelles que j'envoie à mon mari; le nom de la ville où vous le trouverez n'est pas sur l'adresse, il est sur la carte du monde. Dites au roi que Naples et la reine sont bien tristes en son absence. Dites-lui aussi que Caroline le supplie de songer qu'il a une famille, un trône et une femme, et qu'il ne doit exposer ses jours qu'à la rigueur de son devoir. Au reste, je lui fais, dans ma lettre, les mêmes recommandations; j'en avais dit aussi deux mots à Pignatelli, son aide-de-camp. Mais n'est-ce pas, monsieur le comte, que j'ai raison de lui parler ainsi? Murat a prodigué sa vie en cent batailles, depuis quinze ans : il a toujours entendu siffler la première et la dernière balle, dans tous les combats. Aujourd'hui, avec son titre de roi, il peut, sans faire tort à sa gloire, renoncer à ce rôle de soldat téméraire qui outrepasse les exigences du point d'honneur le plus scrupuleux. En quelque lieu que vous le rencontriez, dites-lui bien de songer à sa femme et à ses enfans (1). »

La reine dit ces paroles avec cet organe harmonieux qui enchante le cœur et les oreilles. Le comte Piranese resta muet sous le charme d'une voix céleste; il lui semblait que la syrène Parthenope chantait une strophe d'Anacréon à son golfe de Baïa.

Ensuite elle secoua mélancoliquement la tête, et montra du doigt au comte le magnifique portrait de Murat, chef-d'œuvre de Gros, qui décorait le salon (2).

Le grand artiste français, qui était né pour peindre Murat comme Phidias pour ciseler Achille, a jeté tout d'un bloc, sur cette toile, notre Achille de l'épopée napoléonienne. Le roi de Naples est représenté sur un cheval indomptable comme son cavalier : on dirait que ce nouveau fils de Thétis sort de la mer sur un coursier de Neptune, comme le héros de l'Iliade. Au fond du tableau s'élève le Vésuve en flammes. Le peintre a mis dans le même cadre deux volcans.

Le comte Piranese s'inclina de respect devant l'image du héros.

(1) L'auteur a eu le bonheur d'entendre répéter ces paroles touchantes par la reine Caroline, à Florence, en 1835.

(2) Ce magnifique portrait équestre est aujourd'hui dans la galerie du palais de Mme la comtesse Lipona, à Florence.

Digitized by Google

— Monsieur le comte, lui dit la reine, ce n'est que son portrait, eh bien! il me semble que ce tableau mort protége le royaume en l'absence du roi. Vous n'ignorez pas que nous sommes entourés d'ennemis! Stuart nous menace du côté de Reggio, avec vingt mille Anglais; Hudson Lowe s'est fait, avec son escadre, le geôlier de Naples; la dernière tentative que nous avons faite en Sicile, et qui a échoué par des fautes qui ne viennent pas de Joachim, a compromis la sécurité de nos côtes. Le roi est à mille lieues d'ici; il combat pour la France et l'empereur mon frère : c'est son devoir. Dieu veillera sur nous.

Le comte baisa la main charmante que la reine lui présentait, et il dit avec feu : — Donnez ce portrait, en guise de bannière, aux braves légionnaires de San-Giovanni; il fera reculer les Anglais jusque dans leurs vaisseaux.

— J'aurais plus de confiance en l'original, dit la reine avec un sourire divin.

Et elle fit un léger salut de la tête. Le comte Piranese s'inclina devant cette reine des femmes, et se retira lentement.

En traversant la galerie, il jeta un regard sur le golfe par les croisées largement ouvertes. Tout sur la montagne et la mer rayonnait des enchantemens d'un beau soir d'été. Il semblait que quelque divinité du ciel allait descendre sur cette terre radieuse, pour en jouir, en l'absence du roi de Naples, afin de ne pas contrister la nature, qui faisait tant de dépense de bonheur au profit du néant.

Un sourire mélancolique courut sur le visage de Piranese : Naples, se dit-il à lui-même, Naples ressemble aujourd'hui à une belle femme qui n'a point d'amant. Que de tristesse au milieu de tant d'azur! qu'il est sombre, ce palais loin de son royal locataire! et lui! lui! ce héros qui pourrait avoir ici tant de bonheur et de joie, où est-il?... Au bout du monde... Il forme, tout seul, l'avant-garde de l'armée, il défie en combat singulier un bataillon ennemi. Dévouement sublime! Il n'y a pas assez de marbre à Carrare pour la statue de Joachim Murat!

Après cette dernière visite, le comte Piranese n'avait plus qu'un devoir à remplir, le devoir d'un fils envers sa mère. Il partit pour Rome, et, à son arrivée, n'ayant pas rencontré la marquise à son palais, il se rendit à la villa sans perdre un instant.

Quelle fut sa surprise de trouver là, causant avec sa mère, la belle comtesse Rosa Balma! Giampolo fut si troublé de cette rencontre inattendue, qu'il ne put que balbutier des mots sans suite. Sa mère vit dans ce trouble l'indice d'un violent amour, et la belle comtesse l'interpréta de la même manière en sa faveur.

Giampolo embrassa tendrement sa mère, et détourna la tête pour cacher des larmes.

— C'est donc bien décidé, dit la marquise, tu quittes ta mère aujourd'hui?

Le comte s'arma de toute sa fermeté, essuya furtivement ses pleurs, et répondit affirmativement par un signe de tête.

Digitized by Google

— Aujourd'hui ! poursuivit la mère; et à quand le retour?... Dieu le sait...

— C'est une détermination qui honore monsieur le comte, dit la belle comtesse avec un regard amical et significatif.

— Trop heureux d'être approuvé par vous, madame, dit Giampolo.

— Mais je t'approuve aussi, moi, mon fils, dit la marquise; je comprends tes devoirs, et je vois avec orgueil que tu sais les remplir. Seulement, tu me permettras d'avoir la faiblesse d'une mère et de donner quelques larmes à ton départ.

— Ma mère, ne songez qu'à mon retour. J'espère que votre fils ne quittera pas l'armée sans rapporter quelque gloire à votre maison.

— Voilà de nobles paroles, dit la comtesse Rosa, et je serais enchantée d'apprendre que je suis pour quelque chose dans la détermination de monsieur le comte.

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Je suis fière de cela, poursuivit la comtesse, et cela me dédommage bien des chagrins que m'a causés la dernière fête à cette villa. Car vous saurez, monsieur le comte, que j'ai été indignement calomniée par deux ou trois chastes matrones de notre Rome chrétienne. On m'a écrit cela; j'en ai eu des nouvelles à Tolentino, dans la marche d'Ancône, où je vivais dans la retraite, et je suis venue, en toute hâte, demander à Mme Piranese si j'avais encore son estime.

Les deux dames se serrèrent affectueusement les mains.

— Que vous êtes heureux, vous autres hommes, poursuivit-elle, de savoir vous venger d'une calomnie en mettant la main à la garde de votre épée ! oh ! si je pouvais faire accepter un cartel !... mais il faut se soumettre à son rôle de femme, il faut avoir l'héroïsme de la résignation.

— Madame, dit le comte, si parmi toutes ces calomnies il en est une qui soit sortie de la bouche d'un homme, vous n'avez qu'à me citer un nom...

— Merci, noble comte. Gardez votre courage et votre épée pour le service de Joachim Murat. J'ai fait la même réponse à Felice Mattei, qui, malgré ses soixante ans, a mis son épée à mes ordres : il est parti pour rejoindre le roi, et c'est ainsi qu'il m'a obligée.

— Si je n'étais auprès de vous, madame, et auprès de ma mère, je regretterais les précieux instans que je perds loin de l'armée.

— C'est une noble impatience, monsieur le comte; me permettez-vous de vous aider dans vos préparatifs?

— Tout est prêt, dit la marquise d'une voix émue. Je n'ai plus que quelques ordres à donner à Luigi, vous m'excuserez de vous quitter un instant.

La comtesse se leva, comme pour accompagner la marquise jusqu'à la porte du salon, et elle entra dans le vestibule de marbre, avec une certaine intention, légèrement indiquée, de se faire suivre par le jeune comte.

— Il fait ici un frais délicieux. Monsieur le comte, vous vous rappellerez ces beaux ombrages, quand vous traverserez la plaine brûlante de Ponte-Centino à Radicoffani.

— Oui. madame. j'emporte bien des souvenirs avec moi.

Digitized by Google

— Savez-vous que madame votre mère m'a fait une offre charmante? Elle m'invite à passer six semaines à votre villa, avec ma fille.

— Mademoiselle votre fille ne vous a pas accompagnée?

— Mais, monsieur le comte, elle n'est pas encore d'âge à accompagner sa mère; je l'ai laissée à Tolentino avec ma famille... Elle s'est pourtant bien développée depuis votre bal... Elle me vieillit.

— Aujourd'hui elle est encore votre fille, demain elle sera votre sœur.

— Ah! monsieur le comte, c'est très bien; vous prenez les mœurs françaises; on ne dirait pas mieux à Paris.

En causant ainsi, la comtesse et Giampolo avaient descendu le perron, et ils entraient dans l'allée de peupliers qui mène à l'Anio. Le jeune homme jetait des regards mélancoliques autour de lui, comme pour faire des adieux, peut-être éternels, à l'arbre, aux fontaines, au fleuve, au gazon, à toute cette nature reposée et voluptueuse qui l'avait vu naître et qui semblait l'étreindre comme une seconde mère, et le retenir sous le ciel de Tibur. Devant ces doux aspects, le soldat redevenait sibarite. L'instinct viril de la volupté non satisfaite se réveillait en lui sous le luxurieux démon de midi. C'était l'heure où la robe d'une femme, glissant à travers les arbres, éteint les yeux de l'homme et le brise de langueur. La rosée brûlante de l'amour descendait avec une lumière molle, tamisée par les feuilles; les oiseaux remplissaient l'air de notes claires et veloutées; le fleuve riait avec les iris et les joncs flottans, à ses petites anses recueillies; le soleil embrasait des cassolettes d'aromates sur la colline, comme pour parfumer le lit d'hyménée d'un roi invisible et heureux; la cigale de Virgile proclamait sur les roseaux flétris l'avenue du solstice et les indomptables ardeurs du lion. Le pin laissait tomber à ses pieds son édredon de feuilles sèches; il arrondissait sa tête comme un dôme nuptial, et distillait ses perles de résine, pour en couronner l'épouse attendue; tout ce qui chante dans le ciel, dans les fleurs, sur les eaux, dans les bois, entonnait, avec des voix mystérieuses, l'épithalame des fêtes de Vénus; un vent latin, léger et sonore, tout imprégné de dactyles virgiliens, arrivait de l'Anio et mêlait sa symphonie à ces chants du ciel, à ces voix de l'arbre, à ces parfums du soleil.

En ce moment on entendit un grand bruit de chevaux et de roues sur le marbre de la terrasse. Le comte Piranese tressaillit.

— Il faut donc partir? dit-il avec tristesse.

Jamais la comtesse Rosa Balma n'avait été plus belle. On aurait cru voir Cécilia grandie et mariée; c'était une admirable ressemblance d'avenir. Le jeune Romain, en extase, adorait la fille dans la mère et attachait sur elle des yeux humides et ardens.

— Il faut donc partir! dit la comtesse Rosa, et deux larmes coulèrent sur ses joues écarlates.

— Partir! et l'on est si bien ici!... c'est le Thabor où il faudrait planter trois tentes... Aller en Russie! au bout du monde... chercher la gloire!... Oh! je suis cloué par les pieds sur ce gazon!

— Votre mère! votre mère! monsieur le comte... j'entends la voix de votre

Digitized by Google

mère... La chaise de poste est attelée... Adieu... Je vous admire... et je vous serre les mains avec bonne amitié... Adieu...

— Un instant, madame; permettez-moi de vous laisser un souvenir.

Le comte se dirigea lentement vers un petit temple de marbre bâti sur le bord de l'Anio, et, sur un mur luisant et poli comme une immense feuille de papier vélin, il écrivit au crayon les vers suivans, imités d'Horace :

La rose au front et l'amphore à la main,
Horace a dit sur son mode romain :

Maître d'une maison dorée,
Un jour tu quitteras ces lieux,
Tes jardins, la femme adorée,
Doux plaisirs de l'homme oublieux.

Ces beaux arbres que ta main plante
Sans toi verront bien des hivers;
Tes ans sont courts, leur vie est lente,
Tu vieilliras, ils seront verts.

Sur ton cercueil que la mort plombe,
Ils te feront tous leurs adieux;
Nul ne te suivra dans la tombe,
Hormis le cyprès odieux!

La comtesse Balma suivait des yeux l'inscription à mesure qu'elle naissait sous le crayon du jeune homme, et les larmes coulaient sur ses joues. Quand la dernière lettre fut tracée, elle secoua mélancoliquement la tête et dit : C'est bien triste, monsieur, ce que vous avez écrit là... bien triste!... je l'effacerai...

— Il y a dans ces vers, dit Giampolo, trois cent soixante-cinq lettres, promettez-moi d'en effacer une chaque jour. Mon absence sera d'un an. Vous me donnerez ainsi un souvenir, par jour, et vous ferez compagnie à ma mère jusqu'à mon arrivée. Ce sera une consolation pour moi de penser que vous m'attendez ici, avec votre fille, et que vous ne m'oubliez pas.

— Eh! noble soldat de Murat, puis-je vous refuser quelque chose aujourd'hui!... Oui, nous voilà fixés à villa Piranese pour trois cent soixante-cinq jours; ayez foi en la sibylle de Tibur; à la dernière lettre nous vous embrasserons toutes, glorieux et vivant.

— Songez, madame, que la dernière lettre de mon inscription, c'est l'X redoutable, c'est la lettre du destin, la lettre de l'inconnu!

— Mon noble soldat, la dernière lettre vous sera aussi douce que la première.

Et elle présenta gracieusement sa joue à Piranese. Le jeune homme embrassa vivement la comtesse. — Tout est-il prêt? demanda-t-il ensuite à sa mère qui arrivait.

Digitized by Google

La marquise, s'armant d'une fermeté virile, dit à son fils : Tu n'as plus que ma bénédiction à recevoir, et je te la donne; que Dieu veille sur mon fils bien aimé!

Le comte s'élança dans la voiture en criant au postillon : Route de Sienne.

Le roulement des roues couvrit les adieux qui se croisaient dans l'air. A la grille de la villa, Giampolo se tourna et aperçut dans le lointain les deux dames qui agitaient leurs mouchoirs dans sa direction. Il coupa au vol deux rameaux de lauriers-rose et les jeta sur l'allée. La comtesse Rosa Balma courut avec l'agilité de Camille l'amazone, mais la voiture tourna derrière un massif d'arbres, et Giampolo ne vit plus rien.

VI.

Nous nous transporterons maintenant bien loin de la villa Piranese. Le comte Giampolo a traversé avec une rapidité merveilleuse toute l'Italie et la moitié de la France; il a retrouvé à Strasbourg son ami Émile qui dépérissait dans l'attente. Les deux jeunes gens ont passé le Rhin et se sont jetés sur la grande route qui mène à la grande armée. Émile a revêtu le gracieux uniforme des hussards, qu'il porte avec l'aisance d'un enfant de Berchigny; il va s'enrôler volontairement sous les ordres du brave Pajol. Giampolo, en mettant le pied sur la terre étrangère, a repris son uniforme de légionnaire napolitain. Nos deux soldats voyagent en grands seigneurs, semant l'or pour courir plus vite et crevant un cheval à chaque relais; le sommeil, cet ami du voyageur, leur abrège les ennuis de la route; ils ont traversé, en dormant, des cercles entiers d'Allemagne, des royaumes et des duchés; ils se sont réveillés, comme en continuant un rêve, dans Smolensk la ville incendiée, et ils n'ont pu donner qu'un regard de pitié à cet énorme vestige de flamme que la grande armée a laissé en passant. Bientôt l'horizon s'agrandit devant eux, comme pour faire place au pied de l'empereur sur la route de Moscou. La plaine se fait immense et solennelle comme le digne péristyle du théâtre, où la France va jouer quelque drame inoui, et d'innombrables sapins semblent courir vers le Nord, comme des géans, pour assister au spectacle prodigieux que la terre annonce au ciel.

Nos deux soldats voyageurs ont dépassé Golowino et Waloniewa; le soleil du 7 septembre jette sur Borodino les teintes d'Austerlitz. — La terre tremble, dit le comte Piranese. — C'est la France qui passe, dit Émile.

— Cinquante napoléons pour deux de tes chevaux, dit Giampolo au cocher stupide couvert d'un sarrau blanc qui conduit la voiture. — Accepté.

Et nos deux amis volent comme deux Mazeppa courbés sur le col de leurs chevaux.

— Le ciel est serein sur nos têtes, la tempête est à l'horizon, dit le jeune Romain.

Digitized by Google

— Deux mondes se battent, dit Émile, place à nous! un pied de terre pour nous!

Et les éperons sanglans s'émoussent.

Tous les volcans du monde se sont donné rendez-vous sur les rives de la Moskowa; la terre semble se couper en deux parts. Les entrailles de la planète se déchirent; les racines des sapins se hérissent au-dessus des gazons; l'air est plein d'échos sublimes; les nuages de la bataille obscurcissent le soleil, comme un voile jeté au ciel par la main de Napoléon; — encore un élan de nos deux cavaliers, — voilà la grande bataille; elle couvre tout le terrain que l'œil peut embrasser. Ce fracas épouvantable, c'est la France qui frappe aux portes d'airain de Moscou; c'est le midi qui brûle le nord. Les deux peuples armés se sont pris aux dents; les deux aigles impériaux se percent de leurs becs d'airain; tout atome est brûlé par une balle; tout sillon d'air est noirci par un boulet; il n'y a plus de place pour la vie; il ne reste qu'une fosse de dix lieues pour la mort.

— Le roi de Naples? Où est le roi de Naples, s'écria le comte Piranese.

— Partout! répondent le carabinier de Lepaultre, l'artilleur de Sorbier, le hussard de Bruyères, le cuirassier de Saint-Germain et de Montbrun, le Polonais de Poniatowski, le grenadier du prince Eugène; — partout! partout!

C'est le moment où Joachim Murat va se mettre à la tête de la cavalerie et prendre la charge pour enfoncer le centre de Kutusoff.

Émile et Giampolo ont laissé leurs chevaux à la lisière de la bataille; ils sont entrés dans un petit vallon où les balles et les boulets se croisent avec tant de furie qu'il semble qu'on peut les voir passer. Là se pavane, avec une fatuité sublime, un cavalier surhumain qui fait piétiner son cheval comme aux exercices de l'hippodrome; on croirait voir le représentant des âges héroïques, ressuscité en ce jour terrible, pour juger si les hommes n'ont pas dégénéré. Il marche tranquillement à travers les feux amis et ennemis, n'ayant d'autre témoin que Dieu qui le regarde et le couvre de l'ombre de sa main; le vent des balles agite son panache superbe, et rien, dans tout ce qui déchire l'air, n'ose toucher sa face de héros.

— Le voilà! s'est écrié le comte Piranese.

Et les deux amis tombent à genoux devant ce dieu des batailles.

Un sourire charmant anima le visage de Joachim Murat: il tendit ses mains aux jeunes gens et les serra.

— Et d'où venez-vous, enfans? leur dit-il d'une voix assez forte pour se faire entendre dans le fracas de la bataille.

— De Naples; je viens de Naples, dit Giampolo les larmes aux yeux.

— Oh! laissez-moi vous serrer encore la main pour avoir prononcé ici ce nom adoré! Laissez-moi toucher vos cheveux qui sont encore parfumés du golfe de Baïa! Vous venez de Naples! et Caroline, ma chère Caroline! vous l'avez vue? Oh! Naples et Caroline! tout ce qu'il y a de doux et de beau dans l'univers!

Digitized by Google

Le comte Piranese présenta la lettre de la reine à Joachim Murat.

Le roi prit la lettre avec la vivacité d'un amant, la couvrit de baisers, et la lut avec des larmes à la paupière.

— Elle me recommande de ménager mes jours, dit-il; et un sourire mélancolique contracta son visage; et il étendit ses mains vers les batteries russes et françaises qui dévastaient les sapins à côté de lui.

— Que venez vous faire ici, enfans? Repartez tout de suite; il y a des dangers aussi à Naples et de la gloire, et je n'y suis pas!

Le roi tira d'un fourreau de sa chabraque une feuille de papier et un crayon, et il écrivit à la hâte quelques lignes.

— Voilà ce que j'écris à la reine, dit-il à Piranese, lisez :

« Le comte Piranese a été nommé capitaine dans les légionnaires du roi de « Naples sur le champ de bataille de la Moskowa. »

— Votre majesté, dit Giampolo, a oublié de signer.

— C'est juste, mon ami; je vais signer.

Et le roi de Naples déploya la feuille et la tint suspendue par-dessus la tête de son cheval.

— La voilà signée, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

— Vous, Émile, continua le roi, accompagnez votre ami; je songerai à vous. Voici, maintenant, une lettre pour la reine, je l'ai écrite hier soir, et une dépêche pour le brave San-Giovanni. Je ne puis choisir deux courriers plus agiles et plus dévoués. Suivez mes ordres ponctuellement : adieu, mes enfans, donnez-moi vos mains; adieu, je vais battre Kutusoff.

Et il courut au grand galop vers les lignes françaises.

— Maintenant, dit Émile, ayons bien soin de ne pas nous faire tuer, avec nos dépêches.

— Ce sera difficile, dit Giampolo; nous sommes dans la mort jusqu'au cou.

— Le roi de Naples ne doute de rien; nous n'avons pas été trempés dans le Styx de son royaume comme lui. A-t-on jamais compromis deux courriers de la sorte?

— Il faut nous cuirasser de ses lettres et côtoyer les balles avec précaution.

— En avant! à la garde de Dieu et de Murat!

En deux bonds ils se trouvèrent au plus fort de la bataille, au pied de la grande redoute, colline de feu, inabordable, comme le cratère de l'Etna en éruption. Les clairons des cuirassiers se faisaient encore entendre dans le fracas des batteries; la charge sonnait, le premier escadron s'élançait de la plaine sur la redoute avec une furie d'assaut irrésistible. Il y avait là des chevaux sans maître qui couraient à l'aventure; nos deux jeunes gens, entraînés par le démon de la bataille, montèrent à cheval et se mêlèrent aux cuirassiers de Caulincourt. En ce moment, il semblait que tous les tonnerres du ciel déracinaient la colline; les chevaux étaient lancés en avant par les convulsions du terrain, plutôt que par l'éperon de leurs maîtres. Les cavaliers, courbés

Digitized by Google

sur les crinières, laissaient couler sur le dos des cuirasses un fleuve de balles. Toutes ces armures luisantes au soleil s'agitaient comme des vagues d'argent, et leur ascension rapide était merveilleuse à voir. Ainsi tombèrent ces hommes de fer, de bas en haut, sur les batteries aériennes; ils broyèrent les chevaux de frise, ils franchirent les fossés comme une cavalerie d'hippogriffes, ils refoulèrent les derniers boulets dans la gueule des canons, ils éteignirent le volcan.

Émile et son ami s'embrassèrent de joie au sommet de la redoute conquise. Le jeune Romain avait pris un drapeau, et, dans l'ivresse de sa victoire, il ne s'apercevait pas qu'il avait reçu un coup de feu à la tête.

— Mon ami! s'écria Émile, ce n'est pas du sang moscovite qui coule de ton front! tu es blessé!

— Impossible! dit le comte en riant.

— Tu es blessé à la tête, te dis-je; viens, courons à l'ambulance.

— C'est une égratignure; ne t'alarme pas.

— Tu es couvert de sang! obéis-moi; au nom de ta mère, viens!

En arrivant au pied de la redoute, ils virent un officier d'ordonnance qui descendait de cheval et examinait les uniformes des militaires de toute arme qui entouraient le cadavre du général Montbrun. L'aide-de-camp cherchait le comte Piranese : — Capitaine, lui dit-il en le reconnaissant à peine sous la poussière et le sang qui le couvraient; capitaine, sa majesté le roi de Naples vous envoie aux arrêts pour quinze jours au château de l'Œuf, et sa majesté l'empereur vous donne la croix; la voici.

Et l'officier de Murat remonta brusquement à cheval et disparut.

Les deux amis gardèrent quelque temps un silence de stupéfaction.

— Nous voilà brouillés avec le roi de Naples! dit Émile.

— Il faut partir tout de suite.

— Et ta blessure?

— Je la guérirai au château de l'Œuf. Quel homme admirable! quel roi! les arrêts et la croix d'honneur! C'est bien Achille avec sa lance qui blesse et guérit!.... Tiens, regarde, mon égratignure ne vaut pas le coup d'œil d'un chirurgien. J'ai heurté de front une balle morte, c'est tout.

— Que dis-tu, mon ami? Ton front est tout sillonné; tu as comme une ride horizontale de sang...

— Partons, te dis-je; il y a déjà bien assez d'une insubordination; cette fois, il faut obéir. Nous avons des dépêches du roi; nous avons une rude campagne à faire sur le littoral de l'Adriatique et de la Méditerranée, et nous sommes encore à Moscou!

— Mais au moins fais-toi panser; crois-tu que tu guériras ta blessure en essuyant le sang avec les plis de ton drapeau russe?

— Les blessés font queue à l'ambulance; il n'y a pas de place pour moi; je vais me panser; aide-moi; vite, ton foulard, le mien, en double bandeau sur le front; en cinq minutes le sang est étanché. Les blessures à la tête sont tou-

Digitized by Google

jours insignifiantes, quand elles ne tuent pas. A la première étape j'ôterai le premier appareil, et nous dînerons. Viens, allons reprendre nos chevaux.

La bataille rugissait toujours. D'immenses nuages de fumée s'élevaient des plateaux où les cavaliers de Grouchy et les Polonais de Poniatowski continuaient la victoire. Les canons de Lariboissière, de Forestier, de Sorbier, tonnaient comme une artillerie de fête pour célébrer le nouveau baptême militaire du prince de la Moskowa.

Nos deux amis ont repris la route de Wilna. Ils sont tout fiers d'avoir assisté à la grande bataille, et passent avec des airs de vainqueurs sur le territoire ennemi. Mais bientôt la gaieté de l'un fait défaut à la gaieté de l'autre. Le comte Piranese a lutté long-temps avec toute la puissance de sa raison et de sa jeunesse contre la blessure qu'il a reçue à la tête; une fièvre violente l'a saisi après quelques jours d'un voyage souffrant; sa pâleur et son abattement ont trahi le mal intérieur, et des paroles délirantes, tombées sourdement de sa bouche, alarment son ami, car elles semblent révéler une altération dans les facultés mentales du blessé.

Les deux voyageurs étaient porteurs de dépêches importantes adressées au comte Daure, ministre de la guerre de Joachim Murat; si l'un d'eux devait mourir, il fallait que l'autre arrivât : telles étaient les exigences du devoir. A Wilna, le comte Piranese se trouva dans l'impossibilité de continuer sa route. Émile fit appeler à l'auberge où ils étaient descendus deux médecins, les plus habiles qu'il put trouver, et leur confia son ami. Un jour de repos, quelques heures de sommeil et les soins de l'art, chassèrent le délire du cerveau du malade; Émile eut la consolation d'apprendre que les jours du blessé n'étaient pas en péril. — Je connais mon état mieux que les médecins, dit Giampolo à Émile : ce voyage brûlant depuis Borodino m'a fait plus de mal que le plomb russe; il me faut du repos. C'est à toi d'accomplir la mission dont j'étais chargé. Pars, pars sur-le-champ; songe que nous avons peut-être commis un crime en perdant vingt-quatre heures. Tu peux réparer ce retard forcé en courant la poste nuit et jour, d'un train de roi. Ne fais qu'un bond d'ici à Naples. Quand tu auras rempli ton devoir, tu iras à Rome; tu verras ma mère; je n'aurai que la force de lui écrire deux lignes; tu mettras cette concision épistolaire sur le compte de la vie active des camps; tu lui cacheras ma blessure; tu ne lui parleras que de ma croix d'honneur reçue à la Moskowa. Voilà tout; embrasse-moi, et que Dieu te donne un voyage heureux!

Émile, debout devant le lit du malade, écoutait attentivement et semblait ne pouvoir consentir à une cruelle séparation.

— C'est ainsi, mon cher ami, poursuivit Giampolo; il faut se résigner aux nécessités de la vie militaire. Il n'y a pas à balancer un moment.

— Je partirai, dit Émile d'une voix faible et avec des yeux humides; je partirai.

— Ne parle pas au futur, mon ami; toutes ces minutes perdues sont des fautes.

Digitized by Google

— Je voudrais consulter les médecins.

— Consulte ton devoir. Les médecins ont déclaré que je ne puis me remettre en route qu'après un mois de repos. Veux-tu m'attendre un mois?

— Impossible.

— Alors il n'y a pas à balancer.

— Je le sens bien, mon ami.

— Tu n'as donc plus qu'à demander tes chevaux.

Émile se raidit convulsivement sur ses pieds, comme pour appeler sa force physique au secours de son moral défaillant, et dit d'une voix mouillée de larmes : Je vais partir.

Le comte Piranese tendit sa main vers la main de son ami.

— Tu es toujours brûlant, mon cher Pira.

— Comment veux-tu que je sois? La fièvre n'a pas deux manières de s'exprimer.

— Souffres-tu beaucoup?

— Non, il est impossible de mieux se porter quand on est malade. La nuit, je fais des rêves délicieux. En dormant, je suis tout-à-fait en bonne santé. Je me promène sur les bords de l'Anio, sous mes beaux peupliers; je danse au son d'un orchestre de canons, avec une Cécilia de quinze ans; je vois la belle comtesse Rosa en amazone, l'épée à la main, emportant d'assaut la grande redoute et me donnant un baiser sur le front.... Émile, tu verras ces deux femmes charmantes avant moi; que tu es heureux !...

Les deux amis se serrèrent fraternellement les mains, et quelques minutes après, on entendit un grand bruit de chevaux et de roues dans la grande rue de Wilna.

Émile était parti.

VII.

DE GIAMPOLO A ÉMILE.

Posen, 10 janvier 1813.

MON CHER ÉMILE.

J'aime à croire que tu as reçu mon billet de convalescence, daté de Wilna, et deux lettres que je t'ai écrites à Rome, de Kœnigsberg et de Varsovie. Dans les grands désastres publics, il y a toujours quelques éclaboussures pour les hommes obscurs et isolés. Je suis aussi malheureux que la grande armée. Tu dois savoir que le roi de Naples m'avait fait à Wilna l'accueil le plus glacial. Le général Loison m'avait vivement conseillé d'attendre le roi pour me justifier devant lui de la double faute que j'avais commise en prenant un drapeau et en recevant une balle au front. Mon plaidoyer n'a pas été heureux. A Kœnigsberg et à Varsovie, j'ai recommencé à faire de nouveaux efforts pour rentrer en grace. Joachim Murat, qui est si bon, s'est fait certainement violence pour

Digitized by Google

continuer à garder envers moi le visage sévère d'un chef devant un soldat désobéissant. Je n'ai pu supporter plus long-temps cette disgrace, j'ai mieux aimé rompre tout-à-fait, et j'ai écrit au roi une lettre respectueuse, mais ferme, dans laquelle j'ai donné ma démission. Je vais suivre l'armée en amateur jusqu'à Mayence, et cette désastreuse campagne finie, je rentre dans mon pays qui me paraît si beau maintenant. Réponds-moi, par *duplicata*, à Leipsick et à Mayence; donne-moi des nouvelles de ma mère et de tout le monde. Adieu.

Comte PIRANESE.

D'ÉMILE A GIAMPOLO.

Rome, 1er février 1813.

Les évènemens politiques se sont succédés rapidement depuis mon arrivée à Naples, où j'ai fait un assez long séjour. J'ai pris part à quelques opérations militaires, par ordre du comte Daure, sur le double littoral du royaume. Excuse-moi de passer sous silence mes petits exploits particuliers. L'absence du roi se fait toujours vivement sentir ici. L'Angleterre bloque et menace, un pied sur l'escadre, l'autre sur le continent. De tous côtés on se demande où est Joachim Murat. Un seul cri d'Achille lancerait les ennemis sur leurs vaisseaux.

Ta mère est fière de toi, elle se réjouit de son fils, elle est calme et forte en ton absence; elle a le courage des femmes antiques. Ce noble caractère a séduit la comtesse Rosa Balma, notre Bellone *della Piazza di Venezia*. Ces deux dames se sont liées de l'amitié la plus vive, elles ne se quittent plus. Tous les jours je les accompagne dans leur promenade à villa Piranese. La comtesse Rosa s'est soumise à ce pélerinage quotidien, pour effacer une lettre, une virgule ou un point de tes amours du pavillon de l'Anio. Il y a encore beaucoup de lettres, de virgules et de points à effacer, avant d'arriver à la lettre de l'inconnu, l'K final. Je soupçonne fort la comtesse d'avoir un faible pour un capitaine décoré. Aussi je la regarde respectueusement, cette adorable comtesse, et je ne lui parle, sous les arbres, que de la bataille de la Moskowa.

Cécilia est un astre qui se lève sur l'Anio; c'est le soleil d'été à cinq heures du matin; encore quelques degrés d'ascension, et cette flamme de beauté embrasera tout. Tu ne saurais croire avec quelle précaution je marche dans cette atmosphère dangereuse. Je garde à vue mes yeux, mon cœur, mes mains. A chaque instant je prononce les noms de Moscou et de Saint-Pétersbourg, afin de donner le change à quelque passion embusquée sous un pin de la villa, et qui m'attend au passage, à midi, l'heure des incroyables désirs. Carybde et Syfla se sont faits femmes, et je louvoie entre ces deux écueils, me préservant de l'un et de l'autre, en les regardant tous les deux à la fois. Tu me mettrais bien à l'aise si tu nous revenais avec quelque amour du nord, quelque image

Digitized by Google

blonde ciselée au cœur et rapportée de Varsovie ou de Berlin. Mon Dieu! qu'il est aisé de vivre en paix avec ses sens du côté de la Russie! Mais ta villa est inhabitable pour la vertu; je comprends saint Jérôme maintenant. Reviens-nous bien vite, mon cher Pira; je ferai un choix, je me résigne à aimer ce que tu n'aimeras pas. Reviens promptement, ou j'expire de vertu.

ÉMILE DUTRETZ.

P. S. J'attends ici les ordres du roi.

VIII.

Nous ne suivrons pas le comte Piranese au milieu des désastres et des victoires de 1813. Ce n'est plus qu'un voyageur traversant silencieusement l'Allemagne au bruit du canon et aux clartés des incendies. Le jeune philosophe romain a vu passer sous ses yeux cette histoire vivante d'un empire qui s'écoule; il rapporte à son pays un trésor d'expérience, et dégoûté du monde, il se retirerait volontiers au fond d'un cloître, s'il ne sentait gronder en lui une tempête de passions charnelles qui l'entraînent vers un monde tout plein de voluptés.

Un matin du mois d'août, la grille de villa Piranese s'ouvrit devant un cavalier.

C'était un jeune homme de mâle et gracieuse tournure militaire. Sa figure avait cette pâleur nerveuse que rehaussent si bien des boucles de cheveux noirs et une moustache d'ébène finement ciselée. Il était vêtu d'une belle polonaise bleue à brandebourgs de soie, et le ruban rouge négligemment noué sur le cœur complétait le costume et annonçait le soldat.

Le comte Piranese rentrait sur ses terres. Hélas! depuis le retour de Marcus Sextus à Rome, jamais la désolation extérieure ne peignit mieux la désolation du foyer domestique aux yeux du voyageur qui allait vers sa famille, après une longue course dans les pays lointains.

Le comte fut frappé de cette tristesse, et il s'arrêta au milieu de l'allée, jetant autour de lui des regards mélancoliques, et prêtant l'oreille à je ne sais quel vague murmure de pressentiment sinistre qui était dans les airs et dans lui.

Les croisées de la villa étaient fermées, comme en l'absence des maîtres. Sur la terrasse, l'herbe encadrait les dalles de marbre, et sur les allées il y avait du gazon abondant, comme la pelouse grasse d'un *Campo-Santo*, où personne ne passe plus par respect. Au parterre, on remarquait un luxe effrayant de roses, d'œillets, de cassies, de jasmins d'Espagne, et, tout autour des petits arbustes, un amas prodigieux de feuilles et de fleurs qui étaient mortes sur tige, et tombées sans avoir passé par les lèvres d'une femme ou les vases odorans du salon. Une mousse épaisse avait envahi les masques païens

Digitized by Google

qui jetaient l'eau vive aux fontaines; on aurait dit que les naïades de l'Anio, saisies de quelque grande douleur, s'étaient réfugiées au loin, en laissant sur les bassins verdâtres de la villa un long voile funéraire de feuilles de nénuphar.

Depuis long-temps le comte Piranese n'avait reçu des nouvelles de Rome, et il s'alarma de toute cette tristesse et de ses pressentimens.

Les ames les mieux trempées n'osent souvent pas aborder de front une émotion trop forte qu'une cause inconnue leur prépare; elles ont besoin d'une sorte de noviciat qui donne le loisir d'appeler à l'aide toutes les ressources du cœur et de la raison.

Le comte Giampolo s'enfonça dans les massifs d'arbres à droite, vers l'Anio, descendit de cheval, et marcha vers ce pavillon de marbre dont la comtesse Rosa avait fait, l'an passé, un autre temple de la Sibylle.

Les marches de la rotonde étaient vertes de mousse naissante; on y remarquait pourtant la trace d'un pied divin qui avait conservé, sur un seul point, au marbre sa première blancheur.

— Toutes les lettres sont effacées, dit le comte, toutes...

— Moins une! dit une voix qui semblait sortir de l'Anio comme une plainte sibylline.

Giampolo recula comme le pasteur de Tibur devant une froide couleuvre : le frisson l'avait glacé jusqu'à la moelle des os.

Une grande touffe de joncs à moitié flétris sembla se diviser d'elle-même sur les bords du fleuve, et Giampolo vit se lever d'entre les rameaux une femme! une femme belle comme le fantôme de la volupté qui se baigne à midi dans l'Anio!

— C'est vous, madame! s'écria le jeune Romain; et il fléchit le genou devant la comtesse Rosa.

L'adorable femme avait les cheveux en désordre; sa toilette était bizarrement négligée, sa figure était pâle, ses yeux étaient rouges, comme des yeux qui ont versé toutes leurs larmes, et qui n'ont plus que du sang à donner aux extrêmes douleurs.

— Je suis prêt à entendre un malheur, dit Giampolo haletant, parlez... ma mère...

La comtesse prit les mains du jeune homme, et secoua la tête.

— Votre mère est en pleine santé; ne vous alarmez pas, monsieur; et quelle sera sa joie de revoir son fils vivant!... C'est moi, monsieur, c'est une autre mère qu'il faut plaindre... ma fille...

Les sanglots arrêtèrent la parole sur ses lèvres. Giampolo agitait ses mains convulsives, et regardait la comtesse avec un visage fiévreux.

— Ma fille Cécilia!... Pauvre enfant!...

— Morte? s'écria le jeune homme.

— Non... non... elle vit... mais... sa mère elle-même ne la reconnaît pas!... Une maladie affreuse me l'a dévorée, en ne me laissant que son squelette... Et de plus... ma pauvre Cécilia est aveugle... ses beaux yeux se sont fermés...

Digitized by Google

C'est plus cruel que la mort!... cent fois plus cruel!... Vous pleurez, monsieur!... Oh! voilà des larmes qui me font un peu de bien!... Je n'ai plus de larmes, moi... laissez-moi pleurer avec les vôtres... Et votre mère aussi a tant pleuré!... Quelle excellente femme!.... Venez, venez, monsieur, venez lui donner vite un peu de joie... Ah! il y a bien long-temps que la joie est bannie de cette maison... Aussi, voyez... écoutez... quel silence partout! quel deuil partout! .. Il n'y a plus d'oiseaux à Tibur depuis que ma fille ne chante plus!.. Vous souvenez-vous de ce bal, ici, sous les arbres?... Alors comme elle était belle, ma Cécilia!... dites...

— Oh! madame! un peu de pitié pour vous... et pour moi... vous me fendez le cœur...

— Que je vous rends graces, monsieur, de ce tendre intérêt que vous portez à une pauvre mère!

— Ah! madame... c'est que...

En ce moment, et comme ils arrivaient sur le perron, la persienne de la maison se leva, et la marquise Piranese se trouva dans les bras de son fils. Il y eut encore beaucoup de larmes versées. On entra au salon.

Là, un spectacle affreux attendait le jeune comte.

Une main de la comtesse, dont le regard n'osait suivre l'indication, s'étendit vers une chaise longue où dormait Cécilia. La terrible maladie, qui à cette époque frappait encore les enfans et les adolescens, avait impitoyablement dévasté la figure de la jeune fille, en la constellant de hideux bourgeons écarlates. Ce corps, autrefois si voluptueusement pressé par la mousseline, était aujourd'hui emmailloté comme une momie. Partout l'étoffe avait pris la place de cette chair savoureuse qui venait de se fondre dans les ardeurs de la fièvre. Le squelette perçait à travers chaque pli; deux muscles secs et violacés attachaient la tête aux épaules flétries, et remplaçaient un col divin ouaté par l'amour. Les bras de la jeune demoiselle, étendus dans la langueur du sommeil, paraissaient d'un jet démesuré, tant ils étaient raidis par la maigreur! Deux tumeurs d'un vif sanguinolent plombaient ses paupières, en fermant à jamais les yeux au doux éclat du ciel romain. La maladie avait moissonné ses cheveux blonds, comme si les faucilles du mois d'août eussent passé dans les épis d'or qui couvraient la tête de la belle enfant.

C'était un tableau fort triste, dans un encadrement bien gai. Les deux dames et Piranese, debout et silencieux, contemplaient Cécilia endormie. Autour d'eux, sur les larges panneaux des murailles, illuminés par les atomes de feu qui jaillissaient d'une vitre, mille joyeuses figures de femmes, peintes à fresque, par Luca Giordano, dansaient aux fêtes de Pan, aux noces de Vénus, au triomphe d'Amphitrite, et rappelaient les plus charmantes scènes de l'Olympe, de la terre et de la mer.

Giampolo laissa tomber un regard mélancolique sur la comtesse Rosa, et témoigna par signes qu'il lui était impossible de supporter plus long-temps ce douloureux spectacle : il sortit du salon, en marchant sur la pointe du pied, et alla s'enfermer dans son appartement.

Digitized by Google

La chambre de Giampolo était décorée d'un grand tableau de Louis Carrache, représentant le retour de Marcus Sextus dans ses foyers.

— Noble histoire ! noble ville ! dit-il en regardant ce tableau, il n'est pas une douleur humaine que Rome n'ait prévue ! A quelque cri d'angoisse qui se fasse entendre autour d'elle, toujours elle peut répondre : j'ai poussé ce cri avant toi. La plainte semble interdite à l'homme sur cette vieille terre qui a épuisé la langue des lamentations.

Et brisé de fatigue, de douleur, d'émotion, il s'assit en face du tableau consolateur, résigné comme le dernier des stoïciens, et riant à son destin.

Alors commença dans la villa Piranese une série de jours lugubres, pleins d'ennuis intolérables, et qui ne laissaient entrevoir dans l'avenir que la répétition des mêmes tableaux désolans, des mêmes entretiens éplorés. Giampolo ne voyait sa mère et la comtesse qu'aux heures de réunion obligée ; il évitait surtout la pauvre Cécilia, sans jamais oublier pourtant, chaque matin, d'arrêter le médecin au passage, pour s'informer de l'état de la malade. La réponse de l'homme de l'art ne donnait ni consolation, ni espoir.

Le médecin répétait sans cesse que la maladie s'était compliquée de la fièvre des Marais-Pontins ; que le sang était en dissolution, et qu'un miracle seul pouvait conserver la jeune fille, mais aveugle et rachitique.

Le comte frappait son front avec violence, et regagnait sa chambre, où il se replongeait dans ses ennuis.

Un soir, comme il se promenait sous les peupliers, en donnant audience à une pensée singulière qui lui était venue à défaut de consolation, la comtesse Rosa l'aborda.

— Vous ne savez pas, monsieur, lui dit-elle, que je souffre de deux grandes douleurs. Vous connaissez la première ; l'autre, la voici. Ma mauvaise étoile a voulu que je portasse la désolation dans votre maison : vous étiez si heureux autrefois dans votre beau palais de Rome et dans cette villa charmante ; je suis venue, moi, vous visiter, et la tristesse est entrée dans vos demeures. Vos amis, trompés par d'absurdes calomnies, se sont éloignés de vous à cause de moi, comme si les mœurs italiennes étaient encore celles du bon temps virginal de Saturne et de Rhée. Mes conseils ont séparé le fils de la mère, pendant une année, moins un jour. Ma pauvre fille, en venant de Tolentino à Rome, a gagné la fièvre des marémmes, et en arrivant ici, elle a été saisie par une autre maladie bien plus cruelle qui l'a dépouillée de la forme humaine. C'est donc moi qui vous ai fait tout ce trouble, tout ce bruit de pleurs et de souffrances autour de votre foyer. Cela est injuste, et je dois y mettre un terme. Il est de mon devoir de me révolter contre les hontes de madame votre mère ; je saurai prendre un parti.

— Le seul parti, madame, que vous puissiez avoir l'intention de prendre, je crois l'avoir deviné.... Vous voulez quitter la villa Piranese.

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Et vous avez compté, madame, que ma mère et moi nous consentirions à votre départ ?

Digitized by Google

— Je l'espère, monsieur.

— Jamais, madame. Ceux qui vous ont calomniée resteront chez eux et nous honoreront de leur absence; je ne les regrette pas. La villa Piranese sera l'infirmerie de votre fille, aujourd'hui et toujours; je serai le bâton de cette pauvre aveugle. Vous, madame, vous serez l'amie de ma mère, et vous aurez toujours sa première caresse à son lever. Eh! mon Dieu! qu'avons-nous besoin de folle joie et d'éclats de gaieté pour vivre? Les chagrins incurables ont leur charme; nous prendrons la vie comme elle est, une énigme triste avec la mort au bout. Nous laisserons le soleil rire à notre porte et le fleuve chanter à nos arbres; nous aurons des larmes pour vous, madame, et nous ne vous consolerons pas.

— Je n'attendais pas moins de votre noble caractère, monsieur; mais songez bien que vous êtes jeune, que vous vous devez à la société et à votre pays; le jour va venir où vous quitterez votre mère, et avec vous s'évanouira de nouveau ce rayon de force morale que la présence d'un homme répand toujours dans une maison désolée. Nous nous retrouverons encore, votre mère et moi, face à face, douleur contre douleur; elle tremblant pour un fils, moi, pour une fille; deux mères en proie aux mêmes angoisses; n'osant se plaindre l'une à l'autre; n'osant pleurer, n'osant sourire, de peur d'attrister une amie par l'expression d'un sentiment qui ne serait pas le sien.

— Mais, madame, je ne songe pas à quitter la maison; au contraire, jamais la vie domestique n'eut plus d'attraits pour moi; je veux être le compagnon de votre douleur, je n'ose dire votre ami, madame.

— Eh! pourquoi n'oseriez-vous prendre ce titre?... Croyez que depuis le moment de votre arrivée, je suis pénétrée de reconnaissance pour l'intérêt de larmes et d'émotion que vous avez témoigné à ma fille; un père, un frère n'eussent pas fait davantage. Si vous saviez combien de pareilles marques d'affection désintéressée agissent sur le cœur d'une mère! Un amant n'aurait pas été plus désolé, si ma Cécilia avait pu être aimée d'amour, lorsque vous l'avez quittée, la pauvre enfant! Oui, monsieur, vous m'appellerez votre amie; ce titre m'honore; ma main n'a jamais serré une plus noble main que la vôtre. Si, dans le malheur consommé, un seul rayon peut raviver une ame, on ne peut le trouver que dans le regard des amis qui compatissent à nos douleurs.

Le comte Piranese serra les mains de Rosa Balma, et les mouilla de larmes. Il se releva pour parler, et ce qu'il allait dire lui coûtait tant d'efforts surnaturels, qu'il ne put trouver une tournure convenable; mais la comtesse osa remarquer, en elle-même, que ce trouble provenait d'un sentiment plus vif que l'amitié. Quelques scènes antérieures, toujours présentes à la mémoire de la belle comtesse, l'avaient d'ailleurs assez prédisposée à croire qu'elle interprétait, cette fois, à sa juste valeur, le silence expressif et la réserve du jeune Romain. Aussi, pour le mettre à l'aise et l'abandonner à ses réflexions, elle prit un prétexte et le quitta sans ajouter un mot de plus.

C'est alors que Giampolo, isolé dans sa villa, aurait eu besoin d'un ami pour

Digitized by Google

lui faire une singulière confidence, voir de quel œil elle serait reçue, et la juger ainsi au point de vue d'un indifférent : malheureusement, Émile Dutretz était bien loin. Une lettre du jeune Français, reçue la veille, se terminait par ces mots désespérans : *Le dernier décret du sénat, qui n'est pas le sénat romain, appelle aux armes tous les Français de 18 à 60 ans. J'entre avec l'épaulette d'officier dans les chasseurs de la garde. Quand nous reverrons-nous? Dieu le sait! Adieu.* Émile allait jouer son rôle obscur dans le dénouement sublime du drame impérial. Le comte Piranese n'avait pas d'autre ami, et il se vit contraint de ne prendre conseil que de lui-même dans la plus étrange circonstance de sa vie. Il y avait encore à la villa trop de fracas et d'émotion autour de lui pour qu'il pût réfléchir avec calme et arriver à une détermination par une longue pensée recueillie. Aussi, après avoir parlé seulement à sa mère de quelques affaires d'intérêt qui l'attendaient à Rome, il quitta la campagne, et se réfugia dans son palais désert.

La solitude est la sourde conseillère des passions. Le jeune homme qui s'environne de silence et d'isolement pour penser à une femme, la retrouve partout, et mille fois plus dangereuse éloignée que présente. Le comte Piranese se refusait à l'idée d'aimer Rosa Balma, lui qui était arrivé de l'armée tout brûlé d'amour, tout fiévreux de désirs pour Cécilia grandie. Parfois il croyait commettre une action déshonnête en abandonnant ainsi une jeune fille, coupable seulement d'un malheur qui avait flétri sa beauté; ensuite, il s'accordait à lui-même un pardon facile, en songeant que ce bizarre amour, voué à l'avenir d'une belle enfant, avait été un secret pour elle et pour tout le monde, et qu'ainsi le scrupule le plus exigeant ne pouvait demander réparation d'un tort qui n'existait pas. De Cécilia, hélas! à jamais déshéritée de toute adoration, il remontait à l'éblouissante image de la mère; souvent, par une de ces illusions qu'on aime à se créer dans une faute, il se persuadait que la comtesse Rosa avait toujours été l'unique objet de sa passion, et que cet impossible amour, qu'il croyait avoir mis sur la tête d'un enfant, avait été excité en lui par une divinité si majestueuse, qu'elle obligeait l'adorateur à détourner les yeux et à chercher un objet terrestre dans le voisinage de son piédestal. Et quand il se rappelait le bal de la villa, où des bouches calomnieuses avaient osé flétrir l'honneur de cette femme, à cause de lui, oh! alors, il n'hésitait pas à donner une réparation éclatante que le devoir lui eût dictée à défaut d'amour; il se disposait à offrir sa main à celle qui avait été soupçonnée dans sa vertu, en s'applaudissant d'agir en honnête homme bien plus qu'en homme passionné. Cette résolution prise, il sortait de son palais pour courir à la villa, et se mettre aux pieds de la comtesse, puis il s'arrêtait aux portes de Rome, épouvanté à l'idée de ce mariage improvisé, de cette union indissoluble qui brisait un avenir de gloire, de voyages, de plaisirs, d'ambition, qui l'enchaînait, à vingt-cinq ans et pour toujours, au bras d'une femme, et devant le fantôme de cette pauvre Cécilia sur laquelle il fallait pleurer éternellement.

Cette lutte intérieure de passion et de résistance le suivait partout, et sans

Digitized by Google

t ève. L'ardent jeune homme cherchait en vain un remède à l'énergie de son organisation; le démon des sens étouffait la sagesse de l'esprit. Il voyait toujours l'adorable comtesse dans ce rayonnement de beauté victorieuse qui éblouissait les yeux d'un homme et les éteignait de langueur; il s'arrêtait, croisant les bras, et lui souriant comme si elle eût été présente, et il frissonnait de joie en la retrouvant si radieuse avec ses grands yeux bleus sur un visage rose et sous des cheveux noirs, avec sa carnation exquise, sa taille charmante, sa robe indiscrète, son spencer plein de volupté. Une frénésie convulsive s'emparait de lui, et ses yeux lançaient des éclairs à l'air vide où il venait de placer un instant l'image d'une femme; et puis il s'effrayait de lui-même et se jetait dans la foule, pour voir si parmi ceux qui passaient il s'en trouvait un seul qui lui parût dévoré des mêmes désirs. La foule des villes est toujours faite de gens sereins et calmes. Le jeune Romain la regardait couler devant lui comme une rivière innocente que le moindre froid peut glacer. Dans cette noble cité des distractions puissantes, il errait çà et là, demandant aux objets des pensées étrangères au tumulte de ses sens. Il se souvenait qu'il était artiste, et il montait au musée Capitolin, pour étudier les éternels modèles antiques exhumés des cimetières de Théodoric. Ces asiles de silence, de fraîcheur et d'ombre; ces cours intérieures, pleines de sarcophages et de hautes herbes; ces jardins où pleure dans la mousse une naïade invisible; ces péristyles solitaires des musées romains sont plus dangereux à traverser que le Corso bruyant de peuple. Dans ce mystérieux chaos de pierres saintes et de gazon vierge voués à l'oubli et à la solitude, il y a encore de charnelles pensées qui brûlent; il y a des atômes de feu qu'on aspire, et qui empoisonnent l'ame : c'est la fatale influence du désert, le grand désert qui se tait et s'incendie autour de vous, afin de mieux vous faire entendre la tempête intérieure de votre passion, mille fois plus ardente que l'atmosphère de midi. Le jeune Romain montait ces escaliers sonores, où chaque niche encadre le buste d'une femme qui, la tête penchée et le sein nu, sourit au passant, comme une courtisane au balcon; il entrait dans les tranquilles salles où le bruit de ses pas semblait réveiller un peuple de statues, rangées sur deux files pour le regarder. Des cascades d'atômes lumineux pleuvant des hautes vitres inondaient ces images; on eût dit que le ciel romain leur envoyait le souffle qui donne la vie et la parole, dans une pluie de langues de feu. Alors le gladiateur blessé semblait désigner avec son épée l'amphithéâtre de Titus, par dessus les ruines du Forum voisin; Pompée semblait donner une larme à Jules-César tombé à ses pieds; Adrien regardait Antinoüs avec des yeux vivans; Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Antonin semblaient faire entre eux un entretien sublime sur la nature des choses et des dieux. Devant ces héros et ces sages, Piranese passait avec un regard indifférent; en vain essayait-il de faire violence à sa pensée pour la ramener aux études sérieuses de l'art et de l'histoire; il se laissait enchaîner, comme un esclave d'Amathonte, au piédestal de la Vénus capitoline, et bravait le regard austère de Marcus Brutus, debout à côté de la déesse et méditant sur la vertu. La divine statue

Digitized by Google

vivait sous son épiderme de marbre; à l'heure où les adorateurs arrivent, elle emprunte au soleil, son amant, toutes les nuances de la nudité; dans ce temple de jaspe et de porphyre, elle se pare de tous les reflets que le prisme de midi décompose sur ses formes célestes; elle se révèle dans toute sa grace de femme; elle sourit naïvement de se voir si belle, comme une jeune fille sortant du bain; elle secoue sa chevelure parfumée de nard et de cinnamome, comme une reine qui passe du gynécée au lit nuptial. L'artiste romain, le noble Piranese, subjugué par une illusion délirante, mettait une autre femme sur ce piédestal, il la regardait vivre, il écoutait son souffle, il respirait le parfum de ses cheveux, il souriait à son sourire, il suspendait sa lèvre à ses pieds divins. Puis se réveillant comme après un rêve, dans un éclair de raison virile, il s'insurgeait contre lui-même, il appelait l'homme au secours de l'enfant, il s'excusait de sa faiblesse devant cet olympe de marbre, dont il croyait entendre le murmure ironique, et il sortait, le vertige au front, la flamme aux lèvres, la fièvre au cœur; il courait à travers la ville, cherchant quelque parcelle d'air où sa poitrine pût trouver un peu de fraîcheur, demandant cette atmosphère bienfaisante aux rues solitaires pavées de mousse, aux places où les fontaines murmurent, aux portiques des temples romains, aux nefs chrétiennes des basiliques, et trouvant partout cette soif de femme, cette volupté irritante et inexorable qui remplit toutes ces chaudes cités italiennes, voisines de deux mers et du soleil.

De même qu'on ouvre un livre plein d'un intérêt saisissant, pour faire diversion à quelque mortel ennui, il résolut de feuilleter cette Rome prodigieuse qu'il avait sous les pieds, de dérouiller cette médaille immense que Marc-Aurèle ceignit d'un cordon de vingt lieues et qu'il frappa au coin de l'éternité. Voyons, se disait-il, si cette absurde voix des sens ne se taira pas devant l'évocation funèbre que je vais faire sur le tombeau de l'ancien univers! — Et il se fit voyageur dans Rome, de lui à peine connue, parce qu'il y était né. A chaque pas qu'il faisait sur ce sol historique, il rencontrait le fantôme d'une femme à toutes les époques décisives : Lucrèce tuant la royauté, Virginie les Décemvirs, Cléopâtre la république. Devant lui, dans toutes les ruines, tonnait un écho de quelque puissante et immortelle passion. Quelquefois, il s'arrêtait dans cette campagne désolée que bornent les ruines du cirque de Salluste, des Thermes de Dioclétien, et du camp des gardes prétoriennes, et il recueillait sur ce sol maudit les lamentations souterraines des jeunes vestales ensevelies pour crime d'amour. Quelquefois, assis sur les ruines du *pont brisé*, il admirait le temple de Vesta, gracieux et arrondi comme le corps d'une jeune fille, ce monastère payen, autour duquel brûlèrent les amours inextinguibles de tant de patriciens du mont Palatin. Il se levait alors, et, par les hautes herbes de l'Arc de Janus, il s'enfonçait dans cette ellipse démesurée qui fut le grand cirque, où cent mille femmes, les plus belles de Rome, venaient se faire adorer par la jeunesse des portiques, et embrasaient de volupté tout un monde de marbre et de spectateurs. Devant lui, par-dessus

Digitized by Google

des monceaux de lierre et de vignes, se dressaient les arceaux béans et rouges du palais impérial, dont la base était une montagne; et les voix de la solitude lui criaient que les torrens d'air virginal qui coulent du ciel sur le Palatin depuis quinze siècles n'ont pas encore purifié ce lieu, triste témoin de toutes les violences, de tous les adultères, de toutes les prostitutions des Césars. Descendu dans la vallée du Forum, il rebâtissait les cinquante péristyles, où les dames romaines, les bras et le sein nus, se promenaient le soir, sous des feuillages de marbre et de porphyre, au milieu d'une foule de jeunes gens perdus d'honneur, qui se firent complices de Catilina, pour violer Rome entière dans une étreinte de sang et de feu. Devant les temples de la Concorde, de la Fortune, de Faustine, de Vénus, de Junon, d'Octavie, de Flore, il retrouvait la glorification de la femme, couronnée partout d'acanthe et de myrte; cette arène qu'il foulait tremblait encore sous les pieds de l'ardente bacchanale, la fête des mystères nocturnes, où, dans un prodigieux hyménée, la moitié de Rome embrassait l'autre moitié sur un lit de thyrses et de pampres flétris. Et puis, du haut des jardins de Lucullus ou de la fontaine du Janicule, quand il regardait ce grand squelette et qu'il comptait, un à un, tous ses ossemens épars, les monumens d'Adrien, d'Auguste, d'Octavie, d'Agrippa, de Flaminius, enfouis au champ de Mars; les Thermes de Titus et le Cirque de Flora, au mont Quirinal; les collines de poussière qui, dans la région palatine, furent le temple de Cybèle, de Bacchus, de Jupiter, d'Auguste, de Pallas, d'Apollon; la maison de Tibère, les jardins d'Adonis; quand il embrassait d'un rapide regard tout cet ensemble de colonnes isolées, de môles noircis, d'arcs de triomphe déshonorés, d'aqueducs rompus, de gigantesques pans de briques, de portiques sans temples, de temples décapités, de sépulcres béans, de cirques et d'amphithéâtres hachés à morceaux, toutes ces choses étendues au soleil depuis le pont d'Adrien jusqu'au tombeau de Cécilia, depuis les jardins de Salluste jusqu'aux thermes d'Antonin; alors, face à face avec cette incomparable dévastation, il assistait à la nuit suprême, où des hommes au teint de cuivre, aux yeux de tison, au poil de fauve, aux mains de fer, des hommes qui sortaient des entrailles d'un volcan avec des casques d'airain, des tuniques d'acier, des manteaux de tigre, se ruèrent sur les portes de Rome, réveillèrent en sursaut toutes ses femmes endormies, les saisirent échevelées et tremblantes, les dévorèrent sous leurs lèvres de feu aux clartés de l'incendie, et firent au ciel une si épouvantable insulte, que la terre trembla, que les sept collines bondirent d'indignation sous cette orgie des enfers. Oui, l'histoire des plus impitoyables passions de l'homme est écrite en lettres de ruines sur le sol de cette cité; aussi l'air qui la couronne a gardé quelques parcelles du souffle brûlant exhalé des poitrines d'Attila et de Théodoric, ces fléaux de Dieu et du démon!

Un soir, le jeune comte Piranese avait visité l'église Sainte-Marie-des-Anges et le cloître paisible où vivent les enfans de saint Bruno. Debout sur la place solitaire de la magnifique Chartreuse, il se développait à lui-même une ré-

Digitized by Google

flexion inspirée par ce monument sublime sorti des mains de Buonarotti. La pierre se transforme, disait-il avec un sourire mélancolique, et l'homme ne peut se renouveler. Les thermes de Titus deviennent le cloître de Saint-Bruno; les huit colonnes de la nymphée impudique soutiennent le dôme d'une Chartreuse! La cuve du bain profane est aujourd'hui le bénitier chrétien! L'homme seul est condamné à vivre avec ses passions. Rien ne peut convertir en chaste pensée le mauvais levain qui est en nous.

Parlant ainsi, il n'avait pas remarqué un chartreux vénérable qui l'écoutait, derrière un pilier massif du cloître; c'était le chef de ce magnifique monastère : le vieillard lui donna un de ces calmes et profonds sourires qui en disent plus qu'un livre de philosophie, et qui annoncent un homme supérieur, par sa forte pensée, à toutes les misérables vanités du monde. Piranese sentit la rougeur monter à son front devant cette sérénité patriarcale qui le terrassait.

Et le front baissé, le pied chancelant, notre jeune Romain, semblable à un athlète vaincu, descendit du Quirinal et regagna son palais. Sa résolution était prise : n'osant aborder la comtesse Rosa et lui offrir lui-même un époux, redoutant un refus motivé sur des douleurs domestiques trop justes, il écrivit à la marquise Piranese, sa mère, en la priant de servir d'interprète à son fils dans cette occasion solennelle. Le lendemain, il reçut de la villa un billet ainsi conçu :

« Madame la comtesse Rosa Piranese attend son époux.

« Votre mère affectionnée.

« M. P. »

Huit jours après, le mariage fut célébré à l'église de Jésus, place de Venise à Rome. Ce fut une simple fête de famille, à laquelle les amis même ne furent point invités. Le malheur de Cécilia rendait impossible désormais toute manifestation de joie trop bruyante. Et pourtant ce mariage fut bien beau; il y avait ce qui manque souvent aux plus somptueuses de ces solennités domestiques : une femme divine, entrée dans cet âge heureux où la passion est intelligente; un jeune époux dévoré de désirs inassouvis et arrivant avec des sens vierges à l'initiation de l'amour. Le bonheur aurait été complet à la villa Piranese, si le spectre de Cécilia n'eût jeté son ombre dans ce riant horizon. Le soir du mariage, la comtesse Rosa dit à son époux en lui serrant les mains : « Il ne me manque rien aujourd'hui, rien qu'un sourire de ma fille. » Le jeune comte leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

MÉRY.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE

DE LA NOBLESSE.

Ce n'est pas une des moindres beautés de l'histoire que l'admirable symétrie avec laquelle la Providence paraît distribuer le labeur de ce monde. La noblesse, en sa qualité de fille aînée des nations, ouvre la voie en toute chose : elle bâtit les temples, elle crée les armées, elle écrit les langues et fonde les littératures; et puis, quand les peuples, moralisés, instruits et défendus par elle, n'ont plus le même besoin de son épée et de sa parole, elle les livre à la bourgeoisie, qui en prend le gouvernement à son tour, et qui lui succède à la fois dans la religion, dans la guerre et dans la poésie. Nous allons raconter ici cette période primitive des littératures, pendant laquelle les gentilshommes écrivent et façonnent les langues, et taillent dans leur ampleur virginale les premiers poèmes et les premières chroniques. On y verra qu'en Orient et en Occident, en Judée, en Grèce, en Italie, en France, la noblesse a partout dégrossi les idiômes, modelé le moule des épopées, des odes, des drames, des histoires, et imprimé à l'art primordial ce caractère ferme, religieux, et inspiré, qui résume le sentiment moral d'une époque où les mêmes hommes étaient tout à la fois guerriers, pontifes et poètes.

La Genèse a tous les caractères du livre le plus anciennement écrit que les hommes possèdent, malgré l'hyperbolique antiquité attri-

Digitized by Google

buée par quelques savans au livre des Lois indiennes de Manou, antiquité plus que problématique et que détruit le texte même de ces lois. La Genèse forme, avec l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, ce que les interprètes grecs ont appelé le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres : c'est l'histoire de la création et le récit des développemens du peuple hébreu jusqu'à son établissement dans le désert après la sortie d'Égypte. Il y avait, avant le Pentateuque, un livre nommé le livre des Guerres du Seigneur, dont on n'a jamais su que le titre. Moïse, qui composa quelque temps avant sa mort, arrivée environ seize siècles et demi avant l'ère vulgaire, les cinq livres de la Loi, était fils d'Amram, petit-fils de Cath, et petit-neveu de Levi, fils de Jacob. Il était donc au sixième degré descendant en ligne directe et masculine d'Abraham.

Après le Pentateuque vient le livre de Job, qui passe pour être à peu près aussi ancien que lui. Les uns l'ont attribué à Moïse, les autres à Job lui-même, deuxième prince iduméen, descendant direct, au cinquième degré, du patriarche Abraham par Ésaü. Quelques-uns l'ont même attribué à Salomon. Saint Jérôme dit que l'église latine ne le connaissait pas avant lui, et que, le premier, il le porta à sa connaissance, après en avoir rétabli le texte sur un vieil exemplaire rongé de vers.

Le troisième livre sacré, par ordre de date, est le livre de Josué; il fut écrit à peu près vers le milieu du XVIe siècle avant Jésus-Christ, par Josué, petit-fils de Joseph, et il contient l'histoire de l'établissement des Juifs dans la terre promise; il y fut fait, après sa mort, des additions que l'on attribue au grand pontife Éléazar, son contemporain, ou à Esdras.

C'est probablement après le livre de Josué qu'il faut placer le livre des Juges, qui n'a pas de date certaine; ce sont les annales du peuple hébreu, depuis la mort de Josué jusqu'à Samuel, c'est-à-dire jusqu'au milieu du douzième siècle avant l'ère vulgaire. Les choses politiques et militaires qui y sont consignées ne permettent pas de l'attribuer à d'autres qu'à de grands personnages mêlés au gouvernement des Juifs.

Après le livre des Juges viennent les livres des Rois. Le premier, écrit presque en entier par Samuel, vers le milieu du XIIe siècle avant Jésus-Christ, fut terminé par David, selon quelques pères. Le second livre, qui contient le règne de David, a été généralement attribué aux prophètes Nathan et Gad, secrétaires et conseillers de ce grand roi; le troisième et le quatrième, qui contiennent l'histoire juive

Digitized by Google

depuis David, la conduisent jusqu'à la ruine de Jérusalem et l'incendie du temple, soixante-sept ans avant Jésus-Christ. On les attribue à Jérémie, le saint prophète, qui était de la race des sacrificateurs.

Si le livre de Ruth a été véritablement écrit par Samuel, comme on le pense, il doit être placé après le premier livre des Rois. C'est l'histoire d'une femme moabite qui vint en Judée avec Noémie, et qui épousa Booz, aïeul de David.

Le livre des Psaumes peut être placé après le livre de Ruth, quoique depuis le temps d'Origène il se soit élevé de grandes controverses pour savoir à qui on les doit attribuer. La plupart des pères sont toujours d'accord sur ceci, que le roi David en a composé la plus grande partie. David mourut mille trente-trois ans avant Jésus-Christ.

Après les Psaumes viennent les Proverbes, le Cantique des Cantiques et l'Ecclésiaste, trois livres composés par le roi Salomon, fils de David. Il écrivit l'Ecclésiaste dans sa vieillesse, neuf siècles et demi avant l'ère vulgaire.

Nous laissons, pour la reprendre séparément, la nomenclature des prophètes, dont le plus ancien, Osée, écrivit ses prophéties un peu moins d'un siècle après la mort de Salomon, et nous reprenons la série des hagiographes par le livre de Judith, écrit un siècle après Osée.

Le livre de Judith est l'histoire de cette veuve héroïque qui délivra Béthulie assiégée par Holopherne; il fut composé par le grand sacrificateur Éliacim, un peu moins de cinq siècles et demi avant Jésus-Christ.

Un peu plus d'un siècle après le livre de Judith vient le livre de Tobie. Saint Jérôme est d'avis qu'il a été commencé par le vieux Tobie, continué par le jeune Tobie, son fils, et que la fin est d'un troisième chroniqueur inconnu. Après le livre de Tobie vient le livre d'Esther: c'est l'histoire de cette jeune et belle juive qui devint la femme d'Assuérus. Les pères croient qu'il fut écrit par Mardochée, qui était descendant de Saül.

C'est ici qu'il faut placer les divers ouvrages d'Esdras, petit-fils du souverain pontife Sarraïa, qui réunit une partie des Israélites captifs de Babylone, et qui obtint d'Artaxercès-Longuemain la permission de relever les murs et le temple de Jérusalem.

Esdras, qui était instruit dans la tradition, épura les livres de la Loi; ils les écrivit avec les nouveaux caractères hébreux qui sont encore en usage maintenant. Indépendamment de la révision générale qu'il fit des écritures, il composa le premier des deux livres qui

Digitized by Google

portent son nom, ainsi que les livres des Paralipomènes, renfermant les divers points constatés par la tradition et oubliés dans les écritures. Esdras mourut quatre cent treize ans avant Jésus-Christ. Le deuxième livre d'Esdras fut composé par Néhémias, de la race des sacrificateurs, à peu près à la même époque.

Après les livres d'Esdras viennent l'Ecclésiastique et le livre de la Sagesse. L'Ecclésiastique fut écrit par Jésus, fils de Syrach, de la race des sacrificateurs, un peu plus de cent trente ans avant l'ère vulgaire; il est également à peu près certain qu'il écrivit aussi le livre de la Sagesse, quoiqu'on l'ait attribué à un nommé Philon, beaucoup plus ancien que le savant Philon d'Alexandrie.

Restent enfin, pour clore la liste des hagiographes, les deux livres des Macchabées. On voit que le premier fut écrit par Jean Hircan, fils de Simon Macchabée, qui fut le cinquante-sixième souverain pontife depuis Aaron, et qui mourut environ cent dix ans avant l'ère vulgaire. Le second fut composé par Judas, chef des Esséniens, environ vingt ans plus tard. Ce deuxième livre est l'abrégé d'une histoire des Macchabées, en cinq livres, qu'avait composée Jason de Cyrène.

Si nous résumons ce qui précède, au point de vue des idées émises au commencement de ce travail, nous trouvons que, sur vingt-quatre livres formant le corps de la loi et des hagiographes, il n'y en a pas un seul qui n'ait pour auteur un homme de race royale ou un homme de race sacerdotale, c'est-à-dire un homme de race noble dans l'un et dans l'autre cas.

L'examen des livres des prophètes semble apporter quelques exceptions à ce principe. Ces exceptions s'expliquent d'ailleurs naturellement. Moïse et les hagiographes qui racontaient la tradition religieuse, législative ou militaire des Hébreux, avaient besoin de l'avoir apprise là où elle s'apprenait, c'est-à-dire dans le maniement des affaires ou dans les fonctions du sacerdoce, deux sources qui ne s'ouvraient qu'aux hommes éminens par leur naissance. Les prophètes, qui traduisaient pour l'usage des rois et des peuples les inspirations de Dieu, n'avaient besoin que d'avoir mérité l'initiation aux secrets du Très-Haut; c'était donc moins la naissance que la sainteté qu'il leur fallait. Cependant les plus grands d'entre eux réunirent l'une et l'autre, ce qui montre qu'au moins la noblesse n'ôte pas le mérite si elle ne le donne pas.

Le plus ancien des quatre grands prophètes, c'est Isaïe. Il commença à prophétiser huit cent vingt-sept ans avant Jésus-Christ; il

Digitized by Google

était fils d'Amos, oncle d'Amasias, roi de Juda. Le second était Jérémie, fils d'Helchias, de la race des sacrificateurs. Il écrivit les Lamentations au commencement du VIIe siècle avant l'ère vulgaire. Le troisième était Ézéchiel. Il était contemporain de Jérémie et de la race des prêtres, comme lui. Il fut emmené captif à Babylone avec Jéconias, roi de Juda, et il reçut le don de prophétie dans sa prison. Le quatrième est Daniel, de la race de David, et cousin du roi Joachim; il prophétisait du temps d'Ezéchiel. Baruch, qui était secrétaire de Jérémie, et qui mourut à Babylone, était aussi de race royale.

Il n'est pas aussi aisé de fixer l'origine et la parenté des douze petits prophètes. Osée, qui est même plus ancien qu'Isaïe, était, selon la tradition des Hébreux, de la tribu de Juda et de la ville de Jérusalem. Il prophétisa sous les rois qui se succédèrent depuis Osias jusqu'à Jéroboam le second. On ne sait rien de Joël, sinon qu'il était de la tribu de Ruben et de la ville de Béthor, et qu'il prophétisait sous les rois de Juda Ézéchias et Manassès. Amos était un simple pasteur de la ville de Thémé, dans la tribu de Juda. Il reçut le don de prophétie la troisième année du règne d'Osée, roi de Juda, et mourut au commencement du IXe siècle avant l'ère vulgaire. Les pères ne sont pas d'accord sur la question de savoir si le prophète Abdias est le même que le maître d'hôtel du roi Achab, qui nourrit cent prophètes dans une caverne, pour les arracher à la persécution de Jésabel. Jonas était fils d'Amadathi, de la ville de Geth, dans la tribu de Zabulon, vers le commencement du règne d'Osias, roi de Juda. On ne sait rien de Michée, sinon qu'il était de la tribu de Juda, et qu'il vivait sous les rois Ézéchias et Manassès. Nahum était d'un bourg de Galilée, dans la tribu de Siméon, et il prophétisa contre Ninive, un peu moins d'un siècle après Jonas. Habacuc était un homme riche de la tribu de Siméon, et qui prophétisait vers le commencement du VIIIe siècle avant l'ère vulgaire. Sophonias, de race illustre, était de la tribu de Siméon, et contemporain de Jérémie. Aggée naquit à Babylone, un peu avant la délivrance du peuple juif. C'est tout ce qu'on en sait. Zacharie était contemporain d'Aggée, et excitait le peuple hébreu à reconstruire Jérusalem. Malachie fut le dernier de tous les prophètes. Il naquit d'une famille riche, dans un bourg de la tribu de Zabulon, après le retour de la captivité de Babylone.

Ici finit le catalogue des écrivains sacrés et inspirés de l'Ancien Testament. Il prouve, à quelques exceptions près, que ces écrivains appartenaient tous aux grandes familles; et les exceptions ne portent que sur des prophètes, hommes, nous l'avons déjà fait observer, qui

Digitized by Google

écrivaient directement sous l'inspiration de Dieu, et qui n'avaient pas besoin, comme ceux qui avaient raconté l'histoire et la politique du peuple hébreu, d'avoir été mêlés au maniement de ses affaires.

Il y a, dans l'histoire littéraire de la Grèce, deux faits dominans, qui lui donnent un caractère, et qui en déterminent la signification. Le premier, c'est la pédagogie laissée aux esclaves; le second, c'est la formation rapide des bourgeoisies et l'érection des villes municipales.

L'ancienne Grèce, en livrant la pédagogie aux esclaves, leur livra par cela même la culture de certaines branches de l'art littéraire, qui ne rendaient nécessaires ni l'initiation religieuse, ni le maniement des affaires publiques. En général, l'épopée, qui supposait la connaissance des généalogies, l'histoire, qui nécessitait l'intelligence des guerres et des traités, la jurisprudence, qui reposait sur l'interprétation des lois, restèrent toujours étrangères aux esclaves; mais la poésie lyrique, la rhétorique, la grammaire, la philosophie même, toutes les choses plus spéculatives que traditionnelles, et qui procédaient de l'imagination ou de la réflexion plutôt que de la science, leur échurent plus ou moins en partage. Ils ne les créèrent pas, mais ils les cultivèrent et ils les enseignèrent.

La formation rapide des bourgeoisies dans l'ancienne Grèce, et l'érection de ces villes municipales qui portèrent le nom de républiques, comme Athènes, Argos, Thèbes, Corinthe, mit de très bonne heure aux mains des hommes d'origine affranchie la fortune et le pouvoir, et par conséquent le loisir, avec la culture des lettres, qui en est la suite naturelle. On trouve donc l'art oratoire, la poésie, l'histoire même, cultivés dans la Grèce, par des bourgeois, à des époques proportionnellement bien plus prématurées qu'à Rome, et surtout qu'en France, et parmi les diverses nations de l'Europe occidentale; mais ces deux faits importans que nous venons de signaler, la pédagogie laissée aux esclaves et l'érection des bourgeoisies, modifient dans ses détails, sans l'affecter dans son essence, cet autre fait bien plus capital encore, qui est l'institution des langues écrites et la formation des littératures par les hommes de race noble.

L'histoire littéraire de la Grèce est ouverte par une série de poètes théologiens qu'il suffit de nommer pour montrer leur origine illustre. Ainsi, Linus était fils d'Apollon et d'une muse; Olen était chef d'une famille sacerdotale; Eumolpe était fondateur des mystères d'Eleusis; Thamyris, poète hyperboréen, était petit-fils d'Apollon; Orphée était fils du roi Œagros et de la reine Calliope; Musée était appelé par Platon fils de la Lune. Ces poètes appartenaient aux époques primi-

Digitized by Google

tives de la Grèce, et ils descendaient des dieux, cette source commune à toute la noblesse antique.

Après ces poètes sacrés vient Homère, poète sacré lui-même, et le plus grand théologien de la Grèce. Parmi toutes les questions qui ont été agitées à son égard, comme la question de savoir s'il est à la fois l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, ou même comme la question de savoir s'il a jamais existé, on a oublié la question de sa race. A vrai dire, celle-ci est la plus aisée. Quel qu'ait été Homère, il a certainement appartenu à une grande famille, car il n'aurait pas pu savoir la généalogie des maisons souveraines et leurs alliances, la délimitation des états, le cérémonial des guerres et des ambassades, les détails intérieurs de la vie des princesses, et surtout il n'aurait pas fondé un système immense de théologie, s'il n'avait été par sa naissance prêtre, guerrier et seigneur, trois choses qui, à cette époque reculée, ne se résumaient que dans le gentilhomme.

Après Homère et autour de son œuvre, il se forma un groupe de poètes qui se renfermaient dans les évènemens du cycle troyen. Les grammairiens n'ont guère conservé que le nom de ces poètes homérides, parmi lesquels se trouve Eumélas, de Corinthe, de la famille royale des Bacchiades, qui vivait sept siècles et demi avant l'ère vulgaire.

Il y a dans Hésiode, comme dans Homère, des signes évidens de grande race, qui n'ont pas besoin de démonstration, et qui se manifestent dans l'aspect général de son œuvre. Ce qu'il dit des femmes marque un de ces chefs puissans de l'antiquité, qui régnaient sur de vastes gynécées; et ce qu'il dit de la filiation des dieux et des rites étranges suivis dans leur culte marque un prêtre initié aux secrets de la religion. D'ailleurs Homère et Hésiode étaient considérés par toute l'antiquité comme les deux créateurs de cette théologie des poètes, que Platon combattit au point de vue de la théologie philosophique, et Scœvola au point de vue de la théologie sacerdotale.

Les poètes lyriques et élégiaques qui succèdent, vers la fin du VIIe siècle avant l'ère vulgaire, aux poètes théologiens, portent les premières traces de l'arrivée des bourgeoisies à la culture des lettres. Le commerce maritime des villes grecques, en donnant aux gens de petite condition des richesses considérables et rapides, leur donna le loisir et le goût des arts. Cependant les hommes de noble maison faisaient aussi le commerce à ces époques reculées. Platon, dit Plutarque, avait gagné dans le commerce des huiles les frais de son voyage en Égypte. Ils cultivaient donc aussi la poésie lyrique et élé-

Digitized by Google

giaque; et pour un poète esclave, comme Philoxène de Cyrène, il y en avait dix de grande race. Ainsi Tyrtée, le plus ancien de ces poètes, était un général qui commanda les armées de Sparte; Archiloque était fils d'un des habitans les plus considérables de Paros; Alcman était de Lacédémone, pays d'aristocratie terrienne; Alcée était l'un des principaux de Mytilène; Sapho était femme d'un riche habitant de Lesbos; Solon, le poète-législateur, descendait de Codrus; Stésichore de Sicile était le plus redoutable adversaire de Phalaris, tyran d'Agrigente; et Anacréon est bien positivement nommé par Platon poète de race royale. Pindare lui-même, quoique simple citoyen de Thèbes, et vivant parmi les petits souverains de l'Italie grecque, était d'extraction illustre.

Vers l'époque de Pindare, pendant la seconde moitié du ve siècle avant l'ère vulgaire, le drame grec se crée, se développe et se complète, et les écrivains nobles se montrent encore associés à cette forme nouvelle de l'art. Eschyle, d'Éleusis, qui avait combattu à Marathon, à Salamine et à Platée, n'était pas assurément de la classe du peuple, car les scholiastes le montrent, dans sa jeunesse, en rapport avec les dieux, qui étaient, selon les idées des anciens, les ancêtres des gentilshommes; Sophocle, du bourg de Colonna, dans l'Attique, était, selon les uns, fils d'un forgeron, selon les autres, d'extraction illustre. Ce qui rend cette dernière opinion la plus probable, c'est qu'il fut l'ami de Périclès, que les Athéniens le nommèrent, la 84e olympiade, général de l'armée envoyée contre Samos, et qu'on lui supposait toutes sortes de relations familières avec les demi-dieux, qui allaient, disait-on, le visiter à son foyer domestique. Quant à Euripide, quoique les chroniqueurs l'aient fait fils d'un cabaretier de Béotie, et que sa mère, au dire d'Aristophane, fût une marchande de légumes, il fut pourtant choisi pour verser le vin aux jeunes garçons chargés d'exécuter les danses sacrées à une fête solennelle, et toutes les fonctions religieuses se donnaient exclusivement aux jeunes gens de race noble.

Un grand nombre de poètes dont il serait impossible de préciser l'origine, composèrent encore des tragédies du temps d'Euripide; on trouve néanmoins parmi eux Critias et Théognis, qui étaient deux des trente tyrans établis dans Athènes par Lysandre, et Denys l'Ancien, prince de Syracuse, en composa aussi plus tard. Plutarque ajoute que Denys fit encore des odes et des chansons, et ce goût de la poésie dramatique s'était étendu, pendant les siècles suivans, jusqu'au fond de l'Arménie, où le roi Artabase composait en grec des

Digitized by Google

tragédies, des histoires et des harangues qui existaient encore du temps des Antonins.

A quel ordre de familles appartenait Aristophane, citoyen d'Athènes? Les biographes ne l'ont pas dit, mais la démocratie grecque était assez développée, au IVe siècle avant l'ère vulgaire, pour avoir ouvert depuis long-temps aux bourgeois les rangs des lettrés. Il est donc possible, quoique d'ailleurs rien ne force à le penser, qu'Aristophane fût d'origine obscure, comme quelques autres comiques de son temps, tels que Callias, fils d'un faiseur de paniers de joncs, ou tels que Chérilus, qui était esclave.

On conçoit facilement que l'histoire primitive, c'est-à-dire l'histoire écrite plutôt avec des données personnelles qu'avec des documens publics, ait été particulièrement dévolue aux écrivains de race noble. Il fallait, à ces époques reculées, avoir vu pour raconter, ou trouver dans sa famille la tradition perpétuée des grands évènemens auxquels s'étaient mêlés les aïeux.

L'histoire grecque commence par une série de chroniqueurs, qu'on a nommés logographes, ou conteurs de traditions. Quoique leur nom et les titres de leurs ouvrages soient souvent tout ce qui nous est parvenu d'eux, on voit qu'ils ont nécessairement dû appartenir à des familles illustres, mêlées au gouvernement des diverses cités de la Grèce, et ayant communication des registres des temples et des généalogies des grandes maisons. Aucun bourgeois du Ve siècle, avant l'ère vulgaire, n'aurait été admis, comme Hellanius de Mitylène, à consulter le registre des prêtresses d'Argos, déposé au temple de Sicyone; et d'ailleurs le principal de ces logographes, Hécatée de Milet, appartenait à une famille issue des dieux, et il assistait au conseil des amphyctions, où les Ioniens résolurent la guerre contre Darius.

Après les logographes viennent les historiens proprement dits. Ils sont tous gentilshommes. Hérodote était d'une famille illustre d'Halicarnasse; Thucydide descendait d'Olorus, roi de Thrace, dont Miltiade avait épousé une fille; Xénophon, d'une maison puissante, et grand capitaine, était ami du roi Agésilas; Etésias de Cnide était de la race des Asclépiades; Philiste de Syracuse aida par ses richesses Denys l'Ancien à s'emparer du gouvernement de Syracuse; Antiochus de Syracuse descendait des rois sicaniens; Théopompe appartenait à l'une des plus grandes familles de Chios; Antandre était le propre frère d'Agathoclès, qui gouverna la Sicile de l'an 316 à l'an 289 avant l'ère vulgaire; Ptolémée, dont Arrien déclare avoir suivi les

Digitized by Google

mémoires, était fils de Lagus, et il fut fondateur de la monarchie égyptienne; Polybe, disciple et ami de Philopœmen, appartenait à l'une des plus considérables familles de Mégalopolis; et Plutarque se vante lui-même de descendre d'une ancienne famille, qui combattait à la bataille de Marathon.

Quoique la philosophie, par la nature même de ses travaux, qui appartiennent surtout à la réflexion, semble avoir dû être accessible à toutes les ames rêveuses, et qu'on trouve en effet un assez grand nombre d'affranchis et d'esclaves parmi les philosophes grecs, les chefs des grandes sectes furent néanmoins à peu près tous d'origine illustre. Thalès de Milet, chef de la secte ionique, était de la famille phénicienne des Télides, venue en Grèce avec Cadmus; Pythagore, initié par les prêtres égyptiens aux mystères religieux, devait être par cela même un homme de grande extraction, parce que les esclaves et les affranchis étaient repoussés par le sacerdoce antique; Parménide, le second chef de la secte d'Élée, donna des lois à son pays; Platon était de race royale, et descendait de Codrus par son père et par sa mère; et Aristote appartenait à la grande famille des Asclépiades.

Ce n'est point par des poètes que s'ouvre l'histoire littéraire de Rome, mais par des historiens. Caïus Nœvius, le plus ancien poète de l'Italie latine, fit la première guerre punique, et mourut pendant la seconde; il vécut donc entre l'année 489 et l'année 537 de Rome, c'est-à-dire entre les années 262 et 214 avant l'ère vulgaire.

Il y avait déjà long-temps que Rome avait des historiens.

Depuis un demi-siècle environ, il s'est répandu, dans l'Europe savante, une singulière opinion au sujet des premiers historiens de Rome. Nieburh, qui était un homme d'un grand savoir, mais d'un savoir assez confus, chevauchant à travers l'histoire ancienne sur son imagination allemande, avait lu dans Tite-Live quelques passages où le chroniqueur padouan se plaint de l'incertitude des témoignages relatifs aux premiers temps de Rome. Cette hésitation de Tite-Live n'était assurément rien de fort extraordinaire; nous en éprouvons souvent une aussi grande, quand nous voulons approfondir les détails de l'histoire primitive de notre pays. Mais Nieburh partit de là pour arriver à nier toute l'histoire romaine des trois ou quatre premiers siècles, n'étant sûr de son terrain qu'à dater de la seconde guerre punique. Le grand prétexte sur lequel il se fonda pour professer ce paradoxe exorbitant, c'est que les Romains n'avaient pas d'historiens antérieurs à Fabius Pictor, qui ne vivait pas plus anciennement que l'année 215 avant l'ère vulgaire, et que l'histoire des premiers siècles

Digitized by Google

de Rome avait été écrite par des chroniqueurs grecs, qui ne la savaient pas. Cette opinion de Nieburh a gagné beaucoup de terrain en France, et nous avons dans notre université des hommes d'un fort grand mérite qui la professent très chaudement.

Quelque grande que soit l'autorité de Nieburh, nous ne craignons pas d'affirmer que son opinion sur les premiers siècles de Rome constitue l'extravagance la mieux caractérisée. Il n'entre pas dans nos idées, en ce travail, d'en aborder directement la discussion; mais nous allons essayer d'en ruiner la base, en montrant quelles autorités irrécusables avait l'histoire romaine avant la deuxième guerre punique.

Il est bien singulier que Nieburh et ceux qui l'ont copié n'aient pas été arrêtés tout court par ceci. On possède une liste des consuls romains remontant jusqu'aux deux premiers, l'an de Rome 244, ce qui fait déjà 245 ans avant la première guerre punique. Les fastes consulaires sont d'ailleurs le monument le plus positif et le plus incontestable, et jamais encore il n'est sérieusement venu à personne l'idée d'en décliner l'authenticité. D'où provient donc cette liste des consuls, donnée rigoureusement année par année, depuis l'an 244 de Rome, s'il n'y a pas eu d'historien antérieur à Fabius Pictor, qui n'a vécu que de l'année 536 à l'année 552, c'est-à-dire trois siècles plus tard? Voilà une petite question qui aurait empêché bien des erreurs, si on se l'était adressée; nous allons y répondre pour ceux qui n'y ont pas songé.

Les fastes consulaires ont été tirés des Grandes Annales, rédigées par le souverain pontife, depuis Romulus jusqu'à l'an 580 de Rome, sous le pontificat de Publius Mucius Scévola, c'est-à-dire un demi-siècle après la seconde guerre punique.

Certes, si quelque chose est positif dans l'histoire romaine, c'est l'existence, l'origine, la forme et la destination des annales des pontifes. Cicéron, Denis d'Halicarnasse, Tite-Live, Aulu-Gelle, Festus, Servius, Flavius Vopiscus en ont parlé tous d'une manière très explicite et dans les mêmes termes. Lorsque Romulus eut institué le collége des pontifes, il chargea leur doyen d'écrire un annuaire où seraient consignés les noms des magistrats en charge, ainsi que les noms de ceux qui remplissaient les magistères des divers colléges sacerdotaux, comme aussi d'y noter, jour par jour, tous les évènemens de quelque importance. Cet annuaire était semblable à ces catalogues des prêtres ou des prêtresses, qui se conservaient dans les temples grecs, et comme Hécatée de Milet en avait consulté à Sicyone. C'est parce qu'ils étaient ouverts et clos annuellement que la collec-

Digitized by Google

tion en portait le nom d'annales. Festus ajoute qu'on les appelait Grandes Annales, parce qu'elles étaient rédigées par le grand pontife. Nous avons déjà dit qu'elles allaient depuis Romulus jusqu'au souverain pontificat de Publius Mucius Scévola, 45 ans après la seconde guerre punique, et 28 ans après la mort de Fabius Pictor.

Du reste, on ne compterait pas les témoignages empruntés par tous les historiens aux Grandes Annales. Tite-Live à lui seul les cite vingt-une fois dans ses Histoires. Il leur donne encore le nom de Fastes, et Cicéron le nom de livres des Pontifes.

Ainsi, voilà une histoire romaine bien positive et bien authentique, écrite jour par jour, pendant 580 années, depuis la fondation de Rome, contenant la tradition sacerdotale et la tradition administrative, ainsi que les grands évènemens qui s'étaient mêlés à l'une et à l'autre. C'était pour Rome, mais avec infiniment plus de précision, ce qu'ont été pour la France les chroniques de Saint-Denis; cependant ce n'est pas tout.

Il y avait encore, pour les temps primitifs de Rome, les mémoires des censeurs. Les censeurs tenaient des registres où étaient consignés les détails importans relatifs à leurs fonctions, comme le fermage des terres du Domaine, les comptes des finances, les recensemens du peuple et le personnel du sénat. Denis d'Halicarnasse se sert de ces mémoires pour fixer l'époque de la prise de Rome par les Gaulois, au moyen d'un dénombrement qui fut fait deux années avant la prise de la ville, sous le consulat de Lucius Valérius Potitus et de T. Manlius Capitolinus, l'an 361 de Rome, 174 ans avant la seconde guerre punique, et plus de 150 ans avant la naissance de Fabius Pictor. Denis d'Halicarnasse ajoute que les mémoires des censeurs se transmettaient de génération en génération dans les familles illustres, comme un témoignage perpétuel de la gloire de leurs ancêtres; et comme l'institution des censeurs remontait à l'an de Rome 310, six ans après les Douze Tables, les mémoires des censeurs contenaient, à l'époque où les citait Denis d'Halicarnasse, c'est-à-dire sous Auguste, une tradition authentique et officielle de plus de 416 années, dépassant en antiquité de 225 ans la seconde guerre punique, considérée pourtant par Nieburh comme l'époque où commence l'histoire positive de Rome; mais ce n'est pas tout encore.

Les familles romaines possédaient un grand nombre de généalogies, ainsi qu'en avait composé pour les familles grecques Acusilaüs d'Argos, cité par saint Clément d'Alexandrie, et comme Atticus en avait également composé pour toutes les familles romaines. Plutarque,

Digitized by Google

qui écrivait sous les Antonins, dit qu'il se servait de registres semblables, remontant jusqu'à Numa; seulement, il penche à croire qu'ils ne sont pas authentiques, et que les véritables avaient été perdus lors de la prise de Rome par les Gaulois. A supposer que le doute de Plutarque, fondé sur l'observation d'un certain Clodius, qui avait écrit un livre intitulé la Table du Temps, eût été fondé, toujours est-il qu'indépendamment des annales des pontifes et des mémoires des censeurs, l'histoire romaine aurait eu pour documens positifs les généalogies des familles, au moins jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, c'est-à-dire pendant les trois cent cinquante premières années.

Enfin il n'est pas vrai, au moins d'une manière aussi absolue que l'affirme Nieburh, que les Romains n'aient pas eu d'historiens avant la seconde guerre punique. Denis d'Halicarnasse dit bien que les historiens et les mythographes romains ne sont pas anciens, et que leurs livres ont été faits sur de vieux mémoires conservés avec les livres sacrés; mais il dit aussi qu'il a puisé les détails relatifs à l'arrivée d'Énée en Italie dans des historiens grecs et romains les plus dignes de foi.

D'un autre côté, Aristote, qui naquit l'an de Rome 367, cent vingt-deux ans avant la première guerre punique, cite, dans son livre de la Politique, des historiens italiens. Il est bien vrai que M. Nieburh a supposé qu'Aristote voulait parler d'Antiochus de Syracuse, qui vivait environ un siècle avant lui; et l'on ne peut pas nier que ce qu'il dit ne se rapporte à un passage d'Antiochus, cité par Pausanias; mais, dans ce même passage, Antiochus dit lui-même qu'il a tiré des monumens les plus anciens et les plus authentiques ce qu'il écrit sur l'Italie, ce qui pourrait bien se rapporter à ces historiens italiens dont parle Aristote.

En tout état de cause, et quoi qu'il en soit de ces historiens, nous croyons avoir démontré que l'histoire romaine antérieure à la seconde guerre punique avait des fondemens solides et des sources authentiques : premièrement, par les Grandes Annales, qui allaient de Romulus à l'an de Rome 580; secondement, par les mémoires des censeurs, qui allaient depuis l'an de Rome 310 jusqu'à l'empire; troisièmement, par les généalogies des familles, qui, en admettant les doutes de Plutarque sur leur authenticité depuis la prise de Rome par les Gaulois, allaient au moins depuis le roi Numa jusqu'à l'an 364 de Rome.

L'histoire littéraire de Rome s'ouvre donc, comme nous disions

Digitized by Google

plus haut, par des annalistes; et tous ces historiens primitifs de Rome appartenaient à la noblesse; car quels autres que des gentilshommes auraient été souverains pontifes ou censeurs? Quels autres que des hommes appartenant aux plus puissantes et aux plus illustres familles auraient pu pénétrer au fond des sénats et des sanctuaires, pour écrire l'histoire de la politique et de la religion?

De même qu'elle eut l'honneur d'ouvrir l'histoire, la noblesse romaine eut encore l'honneur d'ouvrir la poésie, car C. Nœvius est plus ancien qu'Ennius, qui lui-même est plus ancien que Plaute, le premier esclave lettré de l'Italie latine. C. Nœvius, poète tragique et comique, fit la première guerre punique, et mourut pendant la seconde. Il composa neuf tragédies et quatorze comédies. Q. Ennius, né dans la Calabre, 236 ans avant l'ère vulgaire, fut fait citoyen romain et centurion. Il composa cinq comédies et vingt-huit tragédies. Il mourut âgé de soixante-deux ans, et fut enterré dans le tombeau des Scipions, le long de la voie Appia. Il descendait du roi Messape, et par conséquent de Neptune, suivant les traditions nobiliaires de l'Italie. Quelques années après Ennius naquit M. Portius Caton, de race si illustre, et l'un des plus grands écrivains de Rome. L'empereur Hadrien mettait Ennius au-dessus de Virgile et Caton au-dessus de Cicéron. Caton composa des livres d'histoire, de philosophie, de médecine, d'agriculture, de grammaire, et prononça plusieurs harangues célèbres. Il ne reste de lui qu'un livre sur l'agriculture, des fragmens de ses *Origines*, et quelques lambeaux de discours.

Nous placerons après Caton l'ancien, et à côté de Lucius Cencius Alimentus, le grand capitaine Annibal, quoiqu'il ait écrit en grec. Annibal eut ceci de commun avec les hommes éminens de l'antiquité, qu'il couronna sa gloire de guerrier par sa gloire de lettré. Il restait de lui, du temps d'Auguste, plusieurs ouvrages écrits en grec, notamment une histoire de la campagne de Cneius Manlius Vulson en Asie. L'historien Sodilus de Sparte, son ami et son compagnon, lui avait appris le grec. Lucius Cencius Alimentus, l'aïeul peut-être de cette grande et tragique famille des Cenci, fut pris par Annibal dans la seconde guerre punique. Il avait composé divers ouvrages d'histoire, de rhétorique, de jurisprudence, de théologie, de philologie et d'art militaire; il reste des fragmens de neuf. Il avait été préteur. Pendant la seconde guerre punique, et du temps d'Annibal et de Cencius Alimentus, vivait M. Pacuvius, fils d'une sœur d'Ennius, et son héritier. Il avait composé dix-sept tragédies et deux comédies.

Cent quarante ans environ avant l'ère vulgaire, et un peu avant

Digitized by Google

l'époque magnifique de Varron, de Mucius Scévola, de Cicéron, de Juba et de César, on trouve un groupe d'annalistes assez remarquables, formé d'hommes d'extraction noble, et tous mêlés aux affaires publiques. D'abord c'est P. Sempronius Asellio, tribun militaire dans la guerre de Numance, qui écrivit des mémoires sur les choses de son temps; puis, ce fut Aulus Posturnius Albinus, consul l'an de Rome 603, qui composa une histoire de l'arrivée d'Énée en Italie; puis encore, ce fut Quintus Fabius Maximus Servilianus, consul l'an de Rome 612, qui écrivit des Annales, dont Macrobe, Servius et Priscien ont conservé des fragmens; puis enfin, ce fut Caïus Fannius, questeur l'an de Rome 615, préteur deux ans plus tard, et auteur d'annales en huit livres, dont il reste des fragmens.

Nous voici au groupe le plus illustre de la noblesse et de la littérature latine, car il comprend Cicéron, Pompée, César, le roi Juba, Sylla, Lucullus, Mucius Scévola, Pollion, Mécène et Ovide.

Quoiqu'on rapporte que Cicéron dit à Catilina qu'il était le premier de son nom, comme lui le dernier du sien, il ne faut pas croire qu'il ne fût pas noble. Il y avait deux noblesses à Rome, la noblesse réelle ou la noblesse de race, et puis le patriciat ou la noblesse des charges publiques. Cicéron n'avait pas celle-ci dans sa famille, mais il avait l'autre. Depuis que la loi Publilia divisa le peuple romain en trois classes, selon le cens, l'an de Rome 416, plébéien ne signifia plus roturier, mais pauvre, et patricien ne signifia plus gentilhomme, mais riche. On pouvait donc, quoique gentilhomme, n'être pas noble romain. Certes, les Octavii, qui descendaient de Tarquin l'ancien, étaient gentilshommes, et cependant ils étaient devenus plébéiens, et Jules César leur rouvrit le patriciat par la loi Cassia. Cicéron était homme *nouveau*, ce qui signifiait que le droit des images entrait dans sa famille en sa personne; mais il était de race noble et ancienne, et descendait, disait-on, de Tullus Attius, roi des Volsques. On sait qu'il fut consul et augure, et l'on sait mieux encore qu'il fit de son nom l'un des plus grands des lettres latines.

Le grand Pompée, ce dernier représentant du patriciat romain, vaincu avec lui à Pharsale, était un lettré fort instruit, comme tous les hommes d'état ses rivaux. On trouve sept lettres de lui parmi celles de Cicéron. La première est un billet intercalé dans une lettre à Atticus; la seconde et la troisième sont adressées à Cicéron; la quatrième est adressée aux consuls Caïus Marcellus et Lucius Lentulus; les trois dernières sont adressées à Lucius Domitius.

Jules César, de l'antique famille des Julii, qu'il faisait remonter

Digitized by Google

lui-même à Vénus, mère d'Énée, est l'un des plus grands modèles de la littérature aristocratique des anciens. Il n'avait pas écrit seulement ses sept livres sur la guerre des Gaules, ses trois livres sur la guerre civile, et les quelques lettres qui restent de lui : dans sa jeunesse, il avait fait un éloge d'Hercule et une tragédie d'OEdipe. Pendant le passage des Alpes, il composa deux livres sur l'Analogie; vers la bataille de Munda, deux livres intitulés l'Anti-Caton; et pendant les vingt-quatre jours qu'il mit à se rendre dans l'Espagne ultérieure, un poème intitulé le Voyage.

Nous croyons pouvoir placer après César Juba II, fils de Juba, prince de Mauritanie, associé à Pompée pendant les guerres civiles, et qui, menacé par César, se tua avec Pétreius, après un festin. Son fils, dont nous parlons, mené à Rome au triomphe de César, y fut élevé et y devint, selon l'expression d'Amyot traduisant Plutarque, le plus gentil historien qui fut oncques de sang royal. Il écrivit un livre sur l'expédition d'Arabie, une histoire d'Assyrie, un traité sur les peintres, et une histoire du théâtre. Tout cela s'est perdu. Il épousa Séléné, fille naturelle de Cléopâtre et d'Antoine, et en eut un fils, Ptolémée, roi des deux Mauritanies, qui fut plus tard mis à mort par Caligula.

Sylla et Lucullus, deux contemporains et deux amis de Pompée, tous deux de grande race, furent encore, le premier un historien remarquable, le second un poète distingué. Ils étaient en outre fort mêlés à tout le mouvement intellectuel de leur époque. Sylla avait composé des mémoires sur les guerres de son temps, qu'il adressa à Lucullus. Plutarque rapporte qu'il fit connaître à Rome les œuvres d'Aristote, qu'il avait trouvées à Athènes, dans la bibliothèque d'Apellicon de Téos. Lucullus, qui était grand orateur, philosophe instruit, et qui avait une bibliothèque ouverte au public, où les gens érudits venaient discuter, parlait et écrivait également la langue latine et la langue grecque. Il fit une gageure, dans sa jeunesse, contre l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, qu'il écrirait une histoire de la guerre des Marses, en grec ou en latin, en vers ou en prose. Plutarque pense que la prose grecque lui échut, et qu'il était l'auteur du traité sur la guerre des Marses qui existait encore de son temps.

En ce même temps vivait le grand pontife Quintus Mucius Scévola, de cette illustre famille qui était déjà glorieuse du temps du roi Porsenna. Il fut consul l'an de Rome 659. Il fut, au dire des Romains, l'homme le plus instruit dans le droit canonique et dans le droit civil de l'Italie. Il avait composé un grand traité sur le droit civil, en dix-huit livres, qui existait encore du temps de Justinien, puisqu'il est

Digitized by Google

cité dans le Digeste. Ses livres sur le droit canonique contenaient une classification et une appréciation des trois théologies de l'antiquité grecque et latine; saint Augustin en a conservé un fragment. Il périt assassiné, pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla.

Caïus Asinius Pollion, qui eut l'honneur d'avoir Virgile pour client, et qui fut consul l'an de Rome 713, était orateur, historien et poète. Il ne reste de lui que quelques rares fragmens épars dans les auteurs, et trois lettres à Cicéron. C'est à son fils que Virgile adressa sa seconde églogue, où il le désigne sous le nom d'Alexis.

Caïus Cilnius Mæcène, de race royale, qui eut de son côté l'honneur d'être le patron d'Horace, et qui fut le conseiller d'Auguste, avait composé des discours dont on admirait l'élégance, et des vers dont on louait la facilité. Quintilien et Sénèque ont conservé des fragmens de ses discours, et Suétone des fragmens de ses poésies.

Restent enfin, avant d'arriver aux empereurs, Tibulle et Ovide : ils étaient l'un et l'autre chevaliers romains; et leurs vers sont, depuis deux mille ans, dans les mains de tous ceux qui comprennent l'esprit et le style.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

CHÊNEDOLLÉ.

Si les poètes contemporains ont lieu de se plaindre de l'indifférence qui trop souvent les accueille, les écrivains (je n'ose dire les poètes) de l'empire auraient bien quelque raison de nous tenir pour le peuple le plus inconstant et le plus oublieux qui soit. Tous ces honnêtes littérateurs, en effet, qui, à l'instar de M. Mollevaut, l'un d'eux, parlaient avec une confiance si naïve de leur immortalité, sont les uns et les autres, ceux qui sont déjà morts comme ceux qui restent encore à l'Institut, tous également dans l'oubli, ce second linceul des morts, comme l'appelle un poète. On ne trouverait pas dans notre histoire littéraire beaucoup de réputations aussi brusquement naufragées que celle de l'abbé Delille, par exemple. Chapelain, dont la renommée colossale fut si hardiment entamée par Boileau, qu'elle succomba sous les blessures du satirique, offrirait seul un trait pareil, car le vieux Ronsard, dont on a judicieusement tenté de nos jours la réhabilitation, régna au moins jusqu'à ce que Malherbe vînt le chasser, lui et sa pléïade, des cieux poétiques. Il devrait, ce semble, y avoir dans ces soudaines éclipses, dans ces reviremens d'opinion si peu prévus par les générations précédentes, de quoi inquiéter bien des gloires aujourd'hui sur l'autel. Plus d'un dieu contemporain pourrait bien se demander avec effroi s'il ne serait point une idole. Et nous-mêmes, qui sommes les sectateurs de ces nouvelles religions poétiques, n'y a-t-il pas là de quoi ébranler nos croyances? Sommes-nous bien dans la vérité et non dans l'erreur, peut-on se dire à part soi, dans l'orthodoxie et non dans le schisme? Quant à moi, je le confesserai, en mes adorations les plus sincères, je me sens parfois envahi par des doutes que ces leçons justifient de reste. On est si souvent mal placé pour juger les productions de son temps; les réactions nous jettent en de tels

Digitized by Google

contraires, les effets d'optique en de tels erremens, qu'il est de toute prudence de se tenir sur la réserve aux scintillemens de ces jeunes gloires que nous prenons bonnement pour des astres, quand, selon le mot d'un charmant esprit, elles ne sont souvent en réalité que des bougies. On a reproché à l'école dite de l'empire l'abus du descriptif, de la métaphore et de la périphrase. Ces accusations sont, à coup sûr, bien méritées, et ces défauts bien ridicules. Mais nous qui parlons, n'avons-nous pas eu, tout en évitant ceux-là, d'autres clinquans et d'autres abus, ceux de la couleur, par exemple, et de l'analyse? N'avons-nous pas fait tour à tour de la poésie un art exclusivement plastique, ou un procès-verbal détaillé à l'infini? Si en beaucoup de points nous sommes évidemment en des voies meilleures que nos devanciers immédiats, il y a bien aussi, j'imagine, des frondaisons périssables aux nouvelles branches littéraires. Qu'ils ne s'endorment donc pas dans leur gloire, et qu'ils se tiennent sur la défensive, les rois du jour, car, tout ainsi qu'ils ont jugé la génération poétique qui précède, ils seront jugés par celle qui viendra, c'est-à-dire sans indulgence.

Cela compris, il conviendrait de se montrer moins dédaigneux, et de prononcer quelquefois sans trop de pitié des noms assez sonores pour la plupart, il y a quelque trente ans. Non pas en parlant ainsi, qu'on ait le moins du monde envie de rompre une lance en faveur d'une époque littéraire jugée et à tout jamais condamnée sans doute; mais, enfin, nous ne sommes pas tellement riches du fonds présent, que nous puissions mépriser les perles du fumier d'Ennius. Ce n'est certes pas à dire que l'homme dont le nom se trouve en tête de cet article soit à nos yeux un diamant d'une fort belle eau; mais comme il semble l'expression la plus sobre, la plus contenue d'une école dont le vice capital est l'indécision des contours et les flottantes draperies de la phrase, on croit devoir s'y arrêter de préférence, en groupant autour de lui quelques autres noms en manière d'un memento rapide.

Et d'abord, avant Chênedollé, qui, de tous les continuateurs de Delille, semble le plus sévère et le moins gâté par l'école, disons quelques mots d'Esménard, dont la manière exagérée est un calque du maître qu'on dirait à plaisir outré jusqu'à la charge. Un homme d'un sage esprit, M. Dussault, qui n'était pourtant pas sans défiance sur la valeur des poètes ses contemporains, et qui n'acceptait pas leurs œuvres sans contrôle, rapproche quelque part *le Génie de l'homme* et *la Navigation*, disant que ces deux compositions *épiques* (le mot paraît singulier aujourd'hui) sont, en écartant M. Delille et ses poèmes, les plus distinguées de l'époque. Ce jugement, dans un critique d'un tel sens, dénote, suivant ce que je disais tout à l'heure, combien il est difficile de se soustraire aux idées régnantes. Leur atmosphère, quand elles sont fausses, a des miasmes contagieux qui altèrent plus ou moins la plus saine intelligence. Ainsi voilà deux ouvrages fort secondaires proclamés les premières créations du siècle, et cela au moment où, tandis que sur les pas de Delille ou de Parny on s'aventurait à l'envi en des compositions descriptives ou érotiques, deux livres d'une valeur bien autrement durable naissaient dans l'ombre, en dehors de

Digitized by Google

toutes les préoccupations littéraires du moment. Obermann et René, ces deux mélancoliques figures où se peignent les angoisses des catastrophes récentes et les incertitudes de l'avenir, étaient inconnus au plus grand nombre, méconnus de tous, à la grande gloire des froides élucubrations poétiques dont les auteurs, pour la plupart, siégent maintenant à l'Académie dans une parfaite obscurité. Mais c'est la marche accoutumée de la gloire littéraire dont les rayons, à l'encontre du soleil, commencent par éclairer les bas lieux avant les sommets qui doivent conserver leur éclat.

Esménard était, au reste, plus qu'aucun de ses émules, digne du repos et de l'ombre académique, ne fût-ce que par sa vie aventureuse, puisque, ainsi que récemment encore on en a eu la preuve, il est divers titres d'admission au noble corps. Né à Pélissane en Provence, Esménard avait fait des études consciencieuses chez les pères de l'Oratoire, à Marseille. Il avait commencé de bonne heure sa carrière d'Ahasvérus; au sortir du collége, il était parti pour Saint-Domingue, et avait fait deux voyages en Amérique. De retour à Paris, en 1790, il rédigeait plusieurs journaux politiques, quand, à la journée du 10 août, il se vit proscrire pour ses opinions et se retira en Angleterre. De Londres il passa en Hollande, parcourut l'Allemagne, une partie de l'Italie, et se rendit à Constantinople. Mais les rivages enchantés du Bosphore ne purent longtemps le retenir; il les quitta pour Venise, où il commença *la Navigation*. Il revint à Paris en 1797, travailla quelques mois à *la Quotidienne*, puis la révolution du 18 fructidor vint encore le bannir de France. Il fut alors, ainsi que ce bon M. Michaud, compris parmi les écrivains dont, selon le rapport fait au conseil des Cinq-Cents, l'existence accusait la nature et compromettait l'espèce humaine. La chute du Directoire le ramena dans sa patrie. Il écrivit vers ce temps au *Mercure de France* avec La Harpe et M. de Fontanes. Mais il était apparemment décidé que sa vie ne serait qu'un long voyage, entrecoupé seulement de quelques haltes, car bientôt il accompagna le général Leclerc à Saint-Domingue, et plus tard l'amiral Villaret-Joyeuse à la Martinique. Toujours occupé de son poème, il put ainsi en étudier à chaque heure le sujet, et il semble, comme un illustre peintre, avoir bravé la mer et ses périls pour la mieux décrire. Cependant il lui restait une nouvelle et dernière proscription à subir dont l'issue devait être fatale. Un peu avant la guerre de Russie, il eut la malencontreuse idée de faire insérer aux *Débats* une satire contre un envoyé d'Alexandre. L'ambassadeur russe s'en plaignit, et Esménard reçut ordre de quitter la France. Après un exil de trois mois à Naples, il revenait en sa patrie, lorsqu'en route il fut entraîné par ses chevaux dans un précipice où il se brisa la tête contre un rocher.

La destinée de son poème, sans avoir été aussi orageuse que sa vie, ne fut pourtant pas des plus douces. Une grêle d'épigrammes lancées par les nombreux ennemis du poète accueillit son apparition, et s'il y résista, c'est que la frénésie du genre était, il faut le croire, profondément ancrée dans les esprits. Que dire de cette composition en elle-même? Pour qui connaît le procédé

Digitized by Google

commun à tous les ouvrages didactiques, nommer le titre, c'est indiquer le contenu et la marche de l'œuvre. De quelque art en effet ou de quelque science qu'il s'agisse, on est sûr d'en trouver dans le poème l'origine, les progrès et l'histoire, illustrée d'invocations et allongée d'épisodes. Si les machines épiques sont exclues de ce genre, les fictions et les symboles mythologiques y sont toujours admis. *La Navigation* n'a point, on le pense, fait défaut à ces précédens, et, fouillant ses propres annales, elle suit le passage de l'art maritime d'un peuple à l'autre, en signalant les découvertes qui ont été pour elle des moyens de perfectionnement. S'élevant aussi parfois au-dessus de la simple chronique, le poète attribue à la navigation des avantages dont l'honneur lui revient à bon droit, tels que les productions d'un climat naturalisées dans un autre et l'agrandissement des sciences humaines, résultat naturel d'observations faites sur les points les plus opposés du globe. Quelques tableaux, tels que la bataille d'Actium, le voyage de Vasco de Gama et autres sont les épisodes naturels du sujet; mais j'avoue qu'en fait de marines j'aime mieux Gudin.

Le vice capital de *la Navigation*, comme de tous les ouvrages semblables, est de manquer le but que le genre a la prétention d'atteindre. Lorsqu'entraînée par le courant raisonneur du XVIIIe siècle, la muse eut la fantaisie de dogmatiser à son tour, son but évident, et le nom du genre le dit assez, était d'enseigner l'art ou la science qu'elle s'était posé comme sujet de ses chants. Or, ces ambitieuses prétentions ne se sont en aucun cas réalisées, et le plus humble traité sur la navigation, par exemple, en apprendra toujours beaucoup plus que le poème érudit d'Esménard. Si d'ailleurs il a jamais existé une époque littéraire où cet enseignement d'un art par la poésie était impossible, c'était assurément l'empire. Comment, en effet, entrer dans les minutieux détails qu'exige absolument l'entente d'une théorie, comment se résigner à l'emploi du terme propre et technique, en un temps où le précepte de Buffon : nommer la chose par son nom le plus général, était rigoureusement pris à la lettre? Ce conseil venant de M. de Buffon, qui n'écrivait qu'en habit de cour et en manchettes brodées, afin d'avoir toujours présente aux yeux comme à l'esprit sa fatale résolution de continuelle décence et de beau langage; ce conseil, dis-je, n'étonne guère, venant de lui; mais l'application a prouvé en quel jargon énigmatique sont tombés ceux qui ont voulu se soumettre à cet absurde procédé. Comme style, en effet, l'œuvre d'Esménard, qui passait à son apparition pour brillante, n'en est pas moins, quoiqu'elle laisse soupçonner un fond de talent réel, une production fausse et de pacotille. On la pourrait proposer comme exemple des nuages que peuvent amener autour d'une idée les guirlandes de métaphores, et l'on sent à sa lecture combien la pensée la plus vigoureusement conçue se trouve amoindrie et énervée sous le clinquant des périphrases. Les couleurs diaprées des figures qu'il emploie ont passé sur toutes les palettes de l'école, et leurs teintes vulgaires et d'emprunt font de ses tableaux autant de pastiches décolorés. Son style, dont l'élégance continue a par moment des phases de bon aloi, est le plus souvent tendu, monotone,

Digitized by Google

sans souplesse. Les antithèses, les rapprochements inattendus y abondent, et l'apostrophe y vient à tout propos vous importuner de ses clameurs.

Mais aussi bien, puisqu'à toute force il fallait alors enseigner et décrire, je préfère celui-là qui versifiait sans pruderie le manuel du gastronome, car j'aime autant voir invoquer Comus, le dieu joufflu des festins, qu'Uranie, Calliope ou autre. Cet honnête Berchoux, qui cumulait les fonctions et qualités de juge de paix, de gourmet, de poète, était un joyeux vivant, sans aucune ambition épique, que je compterais volontiers parmi ceux qui préfèrent un bon dîner au meilleur poème; mais n'importe, il a dans sa façon d'écrire une bonhomie qui lui sied. Il faut l'entendre déplorer, dans l'histoire de la cuisine, qui occupe le premier chant de *la Gastronomie*, les maigres repas de Patroclè, d'Eumée, de tous les vainqueurs d'Ilion. Plus tard, heureusement, Athènes et sa science culinaire le console en Grèce du brouet de Sparte. A Rome il ploie le genou devant Lucullus, glorifie les gastronomiques exploits des empereurs, et conte en quelques vers heureux l'affaire importante du turbot de Domitien. Des trois autres chants, consacrés aux divers services du dîner, le dessert est le plus agréablement exécuté. Bien que son style ne soit pas aussi résolument pompeux que celui d'Esménard, je dois avouer qu'il est souvent prosaïque, dur, sans nombre, et d'allure pénible. Il a parodié assez comiquement quelques vers de l'*Art poétique*, ces deux entre autres :

> Gardez qu'en votre bouche un morceau trop haché
> Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Mais quoique Boileau soit son modèle préféré, plusieurs traits maladroitement enchâssés dans la trame du style prouvent que son imitation n'avait ni la prudence ni l'habileté du maître. Quand Boileau (il nous l'apprend lui-même) avait un trait à pousser en relief, il fixait de suite le dernier vers de sa tirade, où le mot à effet se trouve toujours en saillie. Or, plusieurs intentions manquées démontrent que Berchoux n'avait pas cette adresse. Son esprit est le plus souvent mal servi par l'expression; il ne sait pas au besoin donner, comme Boileau, à sa pensée la formule concise d'un axiome. Au résumé, bien qu'en tous points il fût digne, je n'en doute pas, de siéger parmi les membres du Caveau, et qu'il pût, le verre en main, tenir tête à Désaugiers ou à Laujon, il n'avait pas dans son talent leur grace, ni leur désinvolture dégagée.

Un homme, contemporain de Berchoux, qui a lutté contre lui presque sur le même sujet, et qui avait dans l'esprit quelque chose de plus attique, c'était l'aimable Colnet. Plus littérateur que son émule, l'auteur de l'*Art de dîner en ville* a une touche plus ferme que la sienne et plus châtiée. Son petit poème a du charme, et c'était une heureuse idée de l'écrire en vue et à l'usage des gens de lettres. Lui qui savait comme personne son XVIIIe siècle, comment n'aurait-il pas regretté et désiré voir renaître ces temps où des femmes

Digitized by Google

spirituelles et jolies ouvraient leurs maisons à tous les talens de l'époque, tenant à la fois bureaux d'esprit et table ouverte? Mme de Lambert, Mme de Tencin, puis Mme Geoffrin, puis Mlle de Lespinasse, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho, dit Marmontel, certes voilà des noms qui ont causé bien des madrigaux, mais qui ont bien mérité de la littérature. Tout le XVIIIe siècle, depuis Fontenelle et Lamotte jusqu'à Condillac et Carle Vanloo, a passé successivement dans les salons de ces dames; le meilleur esprit de ces gens, qui en avaient de reste, s'est dépensé à leurs genoux, et Colnet se vouait à une cause charmante, en s'efforçant de renouer ces aimables traditions.

On devrait encore, dans une revue complète des imitateurs de Delille, mentionner M. Campenon, l'auteur de *l'Homme des Champs*, M. de Boisjolin le père, M. Michaud, et le traducteur d'Ossian et de Tasse, M. Baour-Lormian; mais j'arrive sans de plus longs détours à l'écrivain, objet spécial de cet article.

Charles Pioult de Chênedollé naquit à Vire en 1769. Il eut toujours une affectueuse admiration pour son pays natal, dont il chanta la *bondissante cascade*, les *rians coteaux*, les *magnifiques vergers*, dans un petit poème où il déclare que ni le Léman, ni le Valais, ni l'Italie elle-même, n'ont pu lui faire oublier ce val de Vire qu'illustra un autre poète, joyeux buveur, Olivier Basselin.

On doit encore à ce frais canton de la Normandie, Castel l'auteur du poème des *Plantes*, contemporain de Chênedollé et de la même famille littéraire, comme qui dirait un neveu de Saint-Lambert ou un frère du pauvre Roucher, un de ces estimables littérateurs comme il n'en reste plus, un peu sceptiques déjà touchant les Muses, mais y croyant encore assez pour invoquer leur appui, aimant au reste passionnément la nature qu'ils avaient tous la prétention de décrire, et que Castel, en particulier, chantait naïvement en pleine terreur. Chênedollé, plus jeune que son compatriote, fut élevé à Juilly, cette maison d'Oratoriens qui a donné à notre époque tant d'hommes éminens dans les lettres, la philosophie et la politique. En 93, comme il était d'une famille noble, il fut contraint de quitter la France, et habita tour à tour la Belgique, la Hollande, puis Hambourg, où il connut Rivarol, des œuvres duquel il donna plus tard (1808), aidé de M. Fayolle, une édition complète. Rivarol, émigré comme lui, eut beaucoup d'action sur le jeune littérateur. C'est encore là une réputation bien amoindrie, mais qui alors était européenne. L'esprit et la verve intarissable de conversation, ce gaz qui s'évapore si promptement, entraient pour beaucoup dans la renommée de Rivarol, ce qui en explique aisément la disparition. Homme à la mode, le héros des salons et des petits soupers, il joignait à la rouerie de la régence, dont il avait les fraîches traditions, l'ironie de Voltaire, et maniait l'épigramme comme un stylet. C'était un homme admiré, mais redoutable, un type parfait de cette étincelante causerie qu'en ces derniers temps on semblait dédaigner pour de plus mélancoliques

Digitized by Google

allures, mais à laquelle on paraît revenir enfin et viser. J'ajouterai que par une anomalie bizarre, mais assez commune à ces organisations sémillantes, Rivarol écrivait des ouvrages qui contrastent singulièrement avec sa nature d'esprit. Ainsi traduisait-il Dante plutôt qu'Arioste ou Boccace, et, par son *Discours sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme,* comme par sa *Théorie des corps politiques,* on voit que s'il est une gloire qu'il ambitionne, c'est à coup sûr plutôt celle d'Helvétius ou de Condorcet que celle de Crébillon fils. Chênedollé semble avoir davantage profité du côté sérieux de Rivarol que de l'autre; car, quoiqu'à si parfaite école, il n'eut jamais dans les habitudes de son esprit le trait, la saillie, la légèreté du maître. Outre Rivarol, il connut en Allemagne Klopstock, à qui il dédia un petit poème sur l'invention, et à Hambourg il concourut à la rédaction du *Spectateur du Nord,* journal hebdomadaire de littérature et de politique. Il revit la France dès que Bonaparte en ouvrit les portes aux exilés, et publia en 1807 *le Génie de l'Homme.* Ce poème, à son apparition, obtint d'illustres suffrages, ceux entre autres de M. de Chateaubriand dont Chênedollé se plaisait à traduire maintes pages en vers; car c'était là une autre manie du moment. Delille en agissait ainsi à l'égard de Buffon, dont la prose, il semble, n'avait pourtant pas besoin de ces nouveaux apprêts; et M. de Chateaubriand lui-même a eu, je crois, la douleur de voir son *René* soumis, par je ne sais quelles mains outrageantes, à ce travestissement. M. de Fontanes, grand-maître de l'Université en 1810, confia à Chênedollé un poste important dans l'enseignement, et en 1812 le nomma inspecteur de l'Académie de Caen, emploi qui le ramena dans sa famille. Les momens de loisir assez larges que lui laissaient ses fonctions, il courait les passer à son château du Coisel, une charmante solitude dont il plantait, greffait, émondait lui-même les ombrages, et dont il aimait les pommiers normands comme Collin-d'Harleville aimait ses lilas. En 1820 parurent les *Études poétiques* écrites dans ce frais séjour. En 1830 il fut nommé à une inspection générale; mais il résigna bientôt ses nouvelles fonctions pour retourner au Coisel, dont le souvenir lui rendait importuns Paris et les honneurs. Il s'y promettait encore de longs jours et travaillait à un poème sur *Titus,* qui fut la pensée de toute sa vie, quand la mort vint le frapper en 1833.

Aux yeux des amis de son talent, *le Génie de l'Homme* passe pour l'œuvre capitale de Chênedollé : c'est là sa production la plus étendue et qui a dû lui coûter le plus de labeur poétique, il est vrai; mais comme l'étendue d'un ouvrage n'en constitue pas la valeur, on ne saurait sans examen se ranger à cet avis. Il serait d'abord facile de quereller l'auteur sur son sujet, qui est à la première vue sans horizons, sans cadre possible; mais, en ce choix, Chênedollé n'était ni plus téméraire ni plus blâmable que Delille, son chef de file, qui écrivait des poèmes sur *les Trois Règnes,* sur *l'Imagination,* sujets tout aussi vagues et sans bornes plus naturellement indiquées. C'était la fureur de l'époque, et chacun y cédait, s'aventurant à l'envi dans des poèmes philosophiques, descriptifs ou didactiques, qui tous rappellent ce gros poème épique

Digitized by Google

dont Thomas, selon Gilbert, était si douloureusement en travail. Aujourd'hui ce qui étonne le plus, c'est qu'il se soit rencontré des lecteurs pour des productions d'un pareil ennui. On ne peut guère plus lire vingt pages de ces œuvres sans qu'aussitôt le bourdonnement monotone du vers (l'alexandrin de l'empire!) vous impatiente ou vous assoupisse. Oh! nous devrions une longue reconnaissance aux nouvelles idées littéraires quand elles n'eussent fait que nous préserver d'ouvrages tels que *la Navigation* de M. Esménard, *la Peinture* de Lemierre et *les Héroïdes* de Colardeau. Mais ces réserves étant faites, il est bon d'ajouter que *le Génie de l'Homme* n'est ni sans mérite, ni d'une lecture aussi insipide que beaucoup d'œuvres de la même date. L'ordonnance en est ménagée avec sagesse et paraît conçue d'après cette pensée de J.-J. Rousseau, qui semble l'idée mère du poème, et que l'auteur aurait pu y attacher comme épigraphe :

« C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque sorte du néant par ses propres efforts; dissiper par les lumières de sa raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé, s'élever au-dessus de soi-même, s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes, parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers, et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi-même pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. »

L'ouvrage, je dois me hâter de le dire, n'a pas vingt-quatre chants ni même douze; l'auteur se contente de quatre qui ont encore le précieux avantage d'être assez courts. Il commence par supposer, fiction assez froide, que Dieu, le grand œuvre de la création achevé, dans la crainte que l'homme, tourmenté de sa soif de connaître, ne retrouvât le plan de l'univers, en détruit l'ébauche, et laisse l'homme jouet de son ignorance jusqu'à ce qu'enfin son intelligence parvienne à rassembler quelques débris de l'esquissse divine et à pénétrer sur quelques points le sens de la création. Ce sont d'abord les cieux rayonnans qui occupent son activité; de là le premier chant s'intitule astronomie, et donne une histoire et une exposition didactique de cette science où sont consignés les travaux et les découvertes de Copernic, Képler, Newton et autres. Puis, après avoir donné la figure de la terre selon Maupertuis et La Condamine, il en vient à peindre l'immensité des cieux en vers heureusement frappés et qui rappellent une Harmonie sur le même sujet de M. de Lamartine, dont je préfère infiniment à tous ces doctes détails astronomiques l'ignorance si bien inspirée. Au second chant, nous redescendons sur la terre dont l'auteur tente d'esquisser une vue générale et quelques paysages. Il trouve aussi moyen de nous développer les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des montagnes. Après les cieux et la terre, il arrive naturellement à l'homme, et traite de sa nature psychologique, de sa nature morale et de son immortalité. Enfin, dans le dernier chant, il s'occupe de la société dont il explique la formation, et traite des divers modes de gouvernement, mais en des vues et avec des prédilections qui feraient grande pitié à nos

Digitized by Google

socialistes modernes. Ce poème, dont ce sommaire ne donne nécessairement qu'une bien incomplète idée, est parsemé d'épisodes et de descriptions, tels que la mort de Pline, une vue du Mont-Blanc, et la peinture des glaciers, tableaux destinés ici à tempérer la sécheresse des démonstrations didactiques. En lisant l'ouvrage, on reconnaît sur-le-champ, aux précautions métaphoriques du style, que l'auteur était sans cesse préoccupé du conseil de Platon : Ne chantez que sur la lyre ! c'est-à-dire que toujours pensées, sentimens, langage, soient en vous au diapason le plus élevé, ce qui a pour conséquence inévitable de mener à cette perpétuelle dignité doctorale dont ne se départaient pas, quoi qu'il advînt, tous les écrivains de cette école, et qui, selon un mot pittoresque de M. Janin, faisait ressembler M. Delille à un gentilhomme en habit brodé qui parle à une grande dame et qui tremble de la faire rougir. La critique, au reste, était à cette époque complice de ces déplorables tendances. La critique, quand ses vues sont courtes et son enseignement peu avancé, a souvent des conséquences pernicieuses, comme aussi par ses conclusions en quelque sorte transcendentales, si l'on peut dire, elle égare d'autres fois les jeunes talens qui s'y fient. Ainsi, de nos jours, certaine critique un beau matin s'est prise à penser que l'ode, l'élégie, la poésie de l'ame et du cœur, avait fait son temps; et aussitôt, poussant son idée à l'extrême, la voilà qui, toute vaine de sa découverte, exige du poète qu'il s'interdise désormais toute révélation personnelle et répudie de ses chants toutes les impressions qu'il reçoit du dehors, toutes les joies, toutes les douleurs de ce monde. Elle était lasse du vers larmoyant, disait-elle, comme sous l'empire on était las du vers musqué de Dorat. C'était bien la peine, à l'entendre, que le poète eût été envoyé de Dieu, s'il avait pour unique mission de nous étaler ses blessures, et sans plus hésiter, comme remède à cet allanguissement poétique, elle conclut à une poésie raisonneuse, philosophique, sociale, humanitaire enfin, car justement on venait d'inventer le mot. La chose a été prise au sérieux par bien des jeunes imaginations; les journaux de province se sont emparés de l'idée et font à cette heure de la propagande humanitaire en poésie, et chaque poème qui nous arrive est un mythe, j'allais dire une énigme, dont le mot n'est pas toujours facile à trouver. Le symbolisme allemand, si de plus sages n'y mettent bon ordre, pourrait bien nous jeter en des ennuis, inconnus même aux lecteurs des œuvres didactiques. Mais si la critique qui pousse à ces erreurs est trop aventureuse, celle de l'empire était trop timide; car, bien qu'elle comptât des grammairiens et des philologues distingués et spirituels parmi ses membres, elle querellait les écrivains du temps beaucoup plus sur les fautes ou les hardiesses de langage que sur leurs amplifications et leur élégance à tout prix, qu'elle encourageait au contraire. J'ai mémoire d'avoir lu l'appréciation d'un poème de M. de Fontanes où, après avoir cité plusieurs vers, irréprochables d'ailleurs, sur l'origine de l'astronomie, le critique s'extasie en observant qu'il était impossible d'exprimer plus poétiquement qu'en ces vers cette pensée : que des pasteurs furent les premiers astronomes. On sent que

Digitized by Google

du jour où, aux yeux de l'appréciateur, le grand mérite consiste à enjoliver et à brillanter de son mieux l'idée qu'on veut rendre, l'art d'écrire dégénère en un tour d'adresse; ce qui au reste arriva. Chénedollé toutefois ne fut pas des plus emportés dans l'entraînement général, et s'il imite la facture et les coupes de Delille, il se garde au moins de sa malheureuse facilité. Ses rimes (qu'on pardonne de le noter) sont plus sévères que celles du maître, et, par une sorte de retenue instinctive, il se rapproche beaucoup du *faire* plus consciencieux de M. de Fontanes.

Les Études poétiques, qui parurent en 1820, ne furent devancées que de deux mois par *les Méditations*. On pourrait dire, dût-on choquer quelque date, qu'avec *les Messéniennes* et les poèmes élégiaques de M. Guiraud, elles forment l'anneau de transition avec la nouvelle génération poétique. M. Hugo, qui préludait, M. de Lamartine, dont la voix éclatante dès le début était comme le chant du réveil, et M. de Vigny, poète éminemment artiste, qui arrivait avec la science déjà complète de sa forme, étaient encore des gloires à leur aube, dont d'autres accens faisaient comme pressentir les voies et la splendeur. Ce volume des *Études* se divise en trois livres de nuances bien tranchées. Le premier est le meilleur de beaucoup, et le seul qui soit légèrement touché du nouveau jour littéraire qui se levait. Il se compose de petites pièces détachées, telles que *la Violette*, imitée de Goethe, *le Dernier jour de la moisson*, *le Clair de lune*, qui rappelle *le Soir*, des premières Méditations. D'autres appartiennent à cette famille de poèmes élégiaques qui ne sont point un épanchement de douleurs particulières au poète, mais où, comme en une sorte de petit drame, il introduit un ou plusieurs personnages en se chargeant d'ordinaire de conclure par quelque moralité. *La Chute des feuilles*, de Millevoye, *le Convoi*, de M. Jules de Rességuier, *l'Orpheline*, de M. Soumet, *la jeune Emma*, de M. Émile Deschamps, *le Sommeil de la jeune Fille*, de M. Turquety, sont, en ce genre, de gracieux modèles. *La Jeune Femme*, et surtout *le Voyageur* des *Études* ont quelques liens de parenté avec ces aimables compositions, sans les égaler toutefois. Dans la première de ces élégies, le poète, errant parmi les ruines de Rome, y rencontre une jeune Sabine qui, assise avec insouciance au pied d'une colonne, allaite son enfant. Il s'approche de la jeune mère, et réclame d'elle quelques détails sur les débris qui l'environnent. Mais elle, uniquement occupée de soins maternels, n'a rien à lui apprendre, car elle vit au milieu de ces ruines sans rien savoir du passé. Ainsi, ajoute le poète :

Ainsi, pleine de sa tendresse,
Goûtant d'un seul bonheur le long charme innocent,
Cette femme, en sa douce ivresse,
Aimait! toute sa vie était dans le présent.

Ce trait, reproduit de Goethe, exprime avec une certaine naïveté la plénitude d'un cœur qui aime : *Hic spirat amor*.

Digitized by Google

Le Voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard me semble entre tous le morceau qui donne la mesure la plus exacte du talent de Chênedollé. C'est un récit qui vise à la simplicité sans pleinement y atteindre, un petit tableau qui n'est pas, dans les délicatesses et le fini du détail, d'une sévérité hollandaise, mais où la vue se repose encore agréablement. Ce qui pourrait le plus y choquer, ce serait l'amplification qui menace toujours d'envahir, l'épithète plus volontiers abstraite que pittoresque, le mot plutôt vague que précis, non de ce vague parfois coquettement cherché par le poète, et qui, idéalisant les contours de la pensée, ouvre des horizons imprévus à la rêverie, mais d'un vague impuissant, un peu vulgaire.

Le second livre justifie plus particulièrement le titre du volume. Ce sont, en effet, des études sur Homère, Dante, Milton et autres poètes, mais études sans nuances de caractères, sans physionomie individuelle. Leur forme rappelle en général le premier procédé rhythmique de M. Hugo dans les *Odes*.

Le dernier livre voudrait une date beaucoup plus ancienne que les deux autres, la date des plus beaux temps du poème descriptif. Ce genre qui a, comme on sait, Hésiode pour père, sembla long-temps avoir adopté l'idiome de Virgile et de Lucrèce, les continuateurs du poète grec, jusqu'à ce qu'enfin, au XVIIIe siècle, il s'implanta dans les langues modernes. Quillet, Rapin, Vanière, le cardinal de Polignac, choisirent, en effet, le latin comme l'instrument le plus docile aux inspirations du genre descriptif ou didactique, et Louis Racine en France, Pope et Thompson en Angleterre, furent des premiers à doter de ces genres la littérature de leur pays. Mais bientôt ce fut un envahissement universel; les poèmes descriptifs pullulèrent, comme aujourd'hui les recueils de poésies intimes, et chose digne de remarque, le niveau de l'école était si dominant, l'imitation si défigurante et si fatale à toute originalité, que tous les écrivains du même genre ont un cachet, une physionomie identique, au point qu'il semble impossible de les distinguer entre eux.

Ces critiques seraient applicables au dernier livre des *Études* qui cependant est comme la fleur épurée de cette manière. Nous en sommes aujourd'hui si loin qu'on peut, pour la bien caractériser, en citer, comme objet curieux, quelques échantillons. Voici un fragment de *la Gelée d'avril* qu'on croirait, aux soins du détail et à la touche, tiré du *Printemps d'un proscrit,* le joli poème de M. Michaud.

De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatans
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient, et se hâtaient d'éclore
Les riantes tribus du royaume de Flore,
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,

Digitized by Google

Et l'humble violette à l'haleine embaumée.

. . . . . .

Des oiseaux ranimés les légères familles
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorans buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.

Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

Et ailleurs, dans *une Vue de printemps :*

..... Fier de son opulence,
En longues grappes d'or l'ébénier se balance :
Plus loin, l'iris agite au bord d'un cristal pur
Les trésors élégans de sa tête d'azur,
Et la rouge pivoine, au pavot réunie,
Élargit de son front la pourpre rembrunie.

Ces petits tableaux, symétriquement arrangés dans le goût d'Abraham Mignon, ne sont pas sans quelque charme, il faut en convenir; et si ce ne sont pas là les hardis paysages de *Jocelyn* où l'air circule à grands souffles, mais où le style, moins prudent qu'ici, s'embarrasse souvent en des phrases trop touffues, comme le pied dans des lianes, on s'arrête cependant volontiers devant eux, à peu près comme on regarde encore une toile de Mignard ou de Girodet, tout en gardant ses sympathies pour le dessin de M. Ingres et le coloris de M. Decamps.

AUGUSTE DESPLACES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le cabinet a offert à quelques membres de la gauche des places et des distinctions; elles ont été refusées. L'offre a été faite de premier mouvement et avec sincérité; le refus n'est venu qu'après une assez longue hésitation. Pourquoi s'est-on déterminé à refuser ce qu'on désirait si vivement au fond? Depuis l'avénement du 1er mars, la presse de la gauche n'a cessé de proclamer la nécessité d'appeler aux fonctions publiques les membres de l'opposition, et les voilà qui se dérobent aux occasions et aux chances qui leur étaient ouvertes par la bonne volonté du cabinet. Ils ont reculé devant la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, avec leur propre vote dans la proposition Remilly, et avec les décisions futures de la chambre.

Tel est du moins le motif qu'a donné M. Dupont de l'Eure, dans une lettre adressée à l'un de ses collègues. L'honorable député de Brionne a trouvé cette considération assez puissante pour ne pas se rendre aux désirs de ses amis, qui l'engageaient vivement à prendre un siége à la cour de cassation. Ce n'est pas la première fois que les amis de M. Dupont de l'Eure montrent pour lui un intérêt si empressé. Lorsque la gauche a songé à se rapprocher du pouvoir, sa première démarche a toujours été de demander une place pour M. Dupont. Elle a tout ensemble l'intention de récompenser un des siens, et l'espoir de s'abriter sous la renommée de vertu qu'elle lui a faite. Dès 1828, les amis de M. Dupont voulurent lui ouvrir la carrière de la magistrature par une place à la cour de cassation, et ils prièrent M. Royer-Collard d'en parler à M. de Martignac, qui reçut cette ouverture assez favorablement. Quand, à la fin de 1835, il fut bien sensible que les grandes luttes qui avaient duré cinq ans étaient terminées, on reconnut dans la gauche qu'il fallait un peu laisser dormir les principes pour songer aux personnes, et il fut question de M. Dupont de l'Eure, même auprès de l'administration du 11 octobre. On

Digitized by Google

en parla encore sous le 22 février. Il en vint aussi quelque chose aux oreilles du ministère du 15 avril. On sait que le nom de M. Dupont de l'Eure fut prononcé dans les conversations politiques qui précédèrent l'avénement du 12 mai. Enfin le ministère du 1er mars a positivement offert à M. Dupont ce que depuis douze ans ses amis demandent pour lui. Peut-être qu'indépendamment du motif politique qui a déterminé son refus, M. Dupont de l'Eure a craint des occupations assidues, qui l'auraient contraint à renoncer à des habitudes de retraite et de loisir pour les travaux difficiles du jurisconsulte, travaux soumis au contrôle d'une cour et d'un parquet exigeant.

L'opposition a reçu le contre-coup de ce refus : on a dit à la gauche que M. Dupont de l'Eure lui jouait un mauvais tour en déclinant l'offre du cabinet. On ne lui a pas épargné d'ironiques observations sur l'embarras dans lequel elle se trouvait entre les offres du ministère et les souvenirs de son propre passé. Il ne faut pas s'étonner si les adversaires de l'opposition profitent aujourd'hui de tous leurs avantages, et ne lui font grace de rien. Oui, la gauche, dans la voie nouvelle où elle s'est engagée, marche un peu gênée sous le poids de ses antécédens. Il n'est pas difficile de la troubler et de l'irriter en lui rappelant tout ce qu'elle a dit dans d'autres temps, en opposant ses anciens discours à ce qu'elle veut, à ce qu'elle désire aujourd'hui.

Au-delà de toutes ces épigrammes cependant, il y a quelque chose de sérieux et de nouveau à considérer. La gauche constitutionnelle se propose ouvertement d'entrer dans la pratique des affaires et dans l'exercice des fonctions publiques; le refus de M. Dupont de l'Eure n'a fait que mieux éclater ses pensées à cet égard. Les journaux de la gauche ont demandé combien de temps encore les hommes de l'opposition, pour céder à d'anciens préjugés et à une fausse honte, se tiendraient éloignés de toute participation positive au gouvernement. Nous aimons ce langage, il est sincère, il est l'indice des progrès qui se sont opérés dans l'esprit de la gauche; il prouve aussi qu'entre elle et le gouvernement il n'y a plus tant, de son propre aveu, des questions de principes, que des considérations et des convenances de personnes.

La gauche veut des fonctions publiques; elle a cette fois le courage de le dire tout haut et de le proclamer. Mais elle a un nouveau pas à faire; elle doit reconnaître à quelles conditions, avec quel esprit elle doit entrer dans les fonctions et dans les places. Qu'elle se rende bien compte de sa situation : on admet successivement quelques-uns de ses membres dans l'administration et dans le gouvernement; de temps à autre on abaisse devant eux la barrière, mais on ne les reçoit pas comme vainqueurs, encore moins comme proscripteurs. Si la gauche manifestait la pensée que son entrée dans les fonctions publiques doit amener la retraite de tous les fonctionnaires qui, depuis dix ans, prêtent à l'état leur zèle et leur dévouement, elle se perdrait et s'éloignerait elle-même du but qu'elle convoite. Il serait fâcheux pour elle que ses organes et ses publicistes voulussent sur ce point importer en France la pratique de l'Angleterre, pratique qui d'ailleurs, de l'autre côté du détroit, a ses limites, et dérive d'une organisation politique particulière à la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

Il est impossible que ces différences n'éveillent pas la sollicitude de ceux qui se préoccupent de l'avenir de notre gouvernement. Sans doute il est de l'essence même du système constitutionnel de se développer au milieu de fréquentes oscillations; mais on pouvait espérer qu'au point où nous en sommes arrivés, il n'y avait plus à discuter les bases mêmes de notre organisation politique. C'est sur elles cependant que délibère en ce moment la commission nommée par la chambre pour examiner la proposition Remilly. Cette fois, les anciens conservateurs, qui, au nombre de quatre, forment la minorité de la commission, rejettent non-seulement la motion elle-même, mais toute pensée d'innovation à la loi de 1831. Ils ne disent plus comme l'un des ministres du 12 mai, qu'il y a quelque chose à faire; ils ont adopté le parti tranché dont M. Dupin s'est fait naguère à la tribune l'éloquent organe, et ils repoussent tous les changemens qu'on a laissé entrevoir pour l'avenir. Cette conduite est claire et ferme. Quelle ne serait pas son autorité, si les anciens conservateurs avaient toujours été unanimes dans cette résistance et l'eussent commencée dès le principe! Ce sont eux qui auraient dû se charger dès l'origine d'*étouffer* ou d'*enterrer* la proposition Remilly. Il est bien tard maintenant pour s'opposer au mal.

Quoi qu'il en soit, les représentans de l'ancienne majorité veulent une discussion; ils désirent mettre en demeure le ministère de s'expliquer, et la chambre de prononcer. Que la question ait besoin d'une solution décisive et dernière, personne n'en doute; mais le parlement aura-t-il le temps nécessaire pour y travailler d'une manière efficace? On trouve des inconvéniens à l'incertitude; n'y en aura-t-il pas aussi à cette insistance nouvelle et précipitée de la chambre, qui, pour la troisième fois dans la même session, reviendrait à la charge sur la question même de son existence? Ne dirait-on pas l'impatience d'un malade qui veut toujours porter la main sur la plaie qui le dévore?

La chambre sent qu'elle s'est blessée elle-même. Trouvera-t-elle un remède dans une discussion hâtive et passionnée que n'auront pas mûrie le temps et la réflexion, que n'appuieront pas tous les documens nécessaires? Délibérer à fond sur la motion Remilly, c'est examiner toute notre organisation sociale, c'est discuter les unes après les autres toutes les questions qui s'y rattachent, c'est prononcer un jugement universel et souverain sur toutes les conditions de la capacité politique. La commission, en repoussant la proposition première, peut prendre l'initiative pour exposer à la chambre d'autres vues, puisque l'initiative appartient aujourd'hui à tout député; mais pourra-t-elle elle-même, dans un si court espace, se mettre en état d'édifier complètement la chambre? Ce n'est pas une petite affaire et une responsabilité médiocre que de dresser la liste des incompatibilités, que d'établir des catégories pour exclure du parlement certaines classes de citoyens.

Nous ne voyons même pas bien le but qu'on peut se proposer par de nouveaux débats avant la fin de la session. Les anciens conservateurs ne sauraient espérer le double rejet de la proposition Remilly et des vues qui doivent partir de l'initiative de la commission. Quelques changemens à l'état actuel seront

Digitized by Google

donc indiqués; ils seront probablement votés par la même majorité qui s'est levée pour la prise en considération. Il n'y aura pas de loi, puisque la chambre des pairs n'aura pas prononcé; mais il y aura une demi-mesure, adoptée avec une impatience dangereuse. Croit-on que, dans le cas d'une dissolution, la situation des fonctionnaires publics sera meilleure? On aura voulu embarrasser encore une fois le ministère, et l'on ne sera parvenu qu'à aggraver imprudemment la position politique de ceux qu'on prétend vouloir sauver et défendre.

Il est impossible que l'éventualité d'une dissolution ne revienne pas à la pensée au milieu de toutes les incertitudes qu'est venue réveiller la prise en considération de la proposition Remilly. Ce n'est pas un de ses moindres inconvéniens. On cherche sur ce point à deviner les intentions du cabinet : on assure que M. le ministre de l'intérieur aurait déjà consulté les préfets sur l'esprit et les dispositions du corps électoral. Nous croyons que dans ces craintes et dans ces bruits il y a beaucoup d'exagération. Le cabinet est loin d'avoir tous les projets qu'on lui suppose; il ne songe pas sans doute à dissoudre brusquement la chambre, pas plus qu'à verser à gauche; mais il a le malheur d'être tenu en suspicion par des gens qui donnent aux moindres actes une portée qu'ils n'ont pas. On a dit que la défiance était un des principes et une des garanties des gouvernemens libres; à ce compte, jamais gouvernement n'a été plus libre et plus fort que le nôtre. La défiance est partout. Chacun soupçonne et surveille son voisin : on se livre à des commentaires infinis; on descend au plus pauvre commérage. Pour triompher des petitesses embarrassantes de cette situation, il faut beaucoup de franchise dans le langage et de droiture dans la conduite. Nous n'apercevons jusqu'à présent dans la marche du ministère rien qui dénote la moindre déviation des principes de sa politique; il est toujours dans la même ligne de transaction. Seulement, en l'absence de grandes questions, tout ce qui tient aux personnes a le privilége de piquer vivement la curiosité, et il suffit de prononcer le nom de quelques membres de la gauche en les désignant comme destinés à des fonctions publiques, pour exciter un grand émoi. Le cabinet professe la plus entière tolérance pour les personnes, et il a raison; il croit qu'en appelant au gouvernement des hommes loyaux et sincères qui s'étaient tenus à l'écart jusqu'à présent, loin de compromettre et d'exposer le pouvoir, il le fortifie. Mais il se trouve que du côté de l'opposition on a moins de courage pour accepter que le cabinet n'en montre pour offrir, et les irrésolutions de la gauche n'ont pas peu contribué à grossir l'importance de toutes ces questions de personnes.

Le ministère n'oubliera assurément pas qu'il doit garder toute sa fermeté pour les choses. Entre deux partis qui se partagent la sphère politique, et dont les forces à peu près égales appelaient une composition dont il a su se faire l'interprète et l'instrument, l'équilibre est son devoir comme son salut. Il ne saurait perdre de vue qu'indépendamment du parti de l'ancienne majorité qui siége dans l'enceinte du Palais-Bourbon, la chambre des pairs met son poids dans la balance pour le maintien d'une politique conservatrice et modérée. Il

Digitized by Google

n'y a pas de parti pris dans l'assemblée du Luxembourg contre le ministère du 1er mars; mais on suit sa politique avec une attention scrupuleuse, avec une vigilance qui, le cas échéant, pourrait devenir sévère. La chambre des pairs d'ailleurs a une politique d'ensemble dont elle ne peut s'écarter. Elle est fidèle à sa mission de défendre les intérêts et les droits qui lui paraissent injustement menacés par les envahissemens de la pensée démocratique. Il est probable qu'elle ne changera rien à ses deux votes de 1824 et de 1838 sur la conversion des rentes. On peut conjecturer qu'elle repoussera la proposition Remilly, ou plutôt ce que la commission et la chambre des députés pourront adopter à sa place. C'est dans cet esprit de modération sage et ferme qu'elle observe avec une sollicitude éclairée la conduite du cabinet.

On ne saurait reprocher au ministère d'avoir manqué, dans la question des sucres, à aucun des devoirs du gouvernement. M. le président du conseil a expliqué comment il se proposait d'étendre sur les deux intérêts de nos manufacturiers et de nos colonies une égale protection. Il est impossible de faire justice de toutes les exagérations avec une sagacité plus lucide et plus piquante. M. Thiers accepte les faits avec leurs exigences et leurs contradictions. Il ne plaide pas pour le sucre indigène contre le sucre colonial, ni pour la canne contre la betterave. Il cherche et indique quelle est aujourd'hui la transaction la plus utile entre deux industries auxquelles la loi doit une égale bienveillance, puisque toutes deux sont françaises. Il apporte aujourd'hui la solution qui lui paraît la meilleure, sauf à la modifier quand de nouvelles circonstances réclameront un changement. Rien de plus mobile que les intérêts industriels. Les tarifs, a fort bien dit M. Thiers, sont une balance que le gouvernement doit toujours tenir d'une main ferme; mais comme les deux plateaux sont agités sans cesse par les intérêts contraires, il faut qu'il mette la main tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

M. le président du conseil a bien fait ressortir aussi comment tous les intérêts de nos différentes manufactures étaient protégés. Le système protecteur peut être condamné au point de vue exclusif des nouvelles théories de l'économie politique. Certes, si l'on veut considérer le monde civilisé comme ne formant qu'une vaste confédération d'états amis, vivant en paix les uns avec les autres, échangeant leurs produits, et achetant aux autres ce qu'ils ne produisent eux-mêmes que d'une manière inférieure et coûteuse, le système protecteur paraîtra rétrograde et stérile. Malheureusement les choses ne sont pas ainsi dans la réalité; nous ne jouissons pas encore de la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. Les peuples marchent de jour en jour à des relations plus pacifiques, mais ils ont encore leurs chances de guerre; les anciennes causes de rivalité n'ont pas toutes disparu; de vieux levains peuvent fermenter encore et susciter des hostilités que la raison de l'homme d'état doit prévoir. Ces prévisions sont un des élémens de la politique. Ce qui nous paraît surtout caractériser la supériorité que M. Thiers porte dans ces questions, c'est précisément le mélange de l'esprit politique et des connaissances économiques. Il ne se donne pas pour théoricien, mais pour homme pratique. Per-

Digitized by Google

sonne, à coup sûr, ne lui refusera l'intelligence même des doctrines exclusives qu'il ne veut pas adopter.

L'intérêt des colonies et des ports de mer a été défendu avec beaucoup de talent à la tribune. M. Wustemberg, qui a ouvert la discussion, a montré tous les avantages du commerce maritime; M. Lacave-Laplagne a donné de nouveaux développemens sur les forces et l'avenir de notre marine; enfin, M. Berryer s'est proposé la tâche de réfuter pied à pied l'argumentation de M. Thiers. A notre sens, il y a médiocrement réussi. Le député de Marseille a cru trouver dans la peinture du progrès qu'avait déjà fait l'industrie du sucre indigène un argument qui prouvait trop, car il semblait démontrer la possibilité de l'égalité des droits entre les deux sucres. Cette égalité peut être dans les éventualités de l'avenir; elle ne saurait aujourd'hui être écrite dans la loi. Encore un coup, sachons faire face au présent; nous en serons d'autant mieux préparés à suffire à l'imprévu. La question de l'émancipation des esclaves a suggéré à M. Thiers une observation pleine de justesse. « Quand les colonies, a-t-il dit, sont en présence de circonstances graves, lorsqu'il y a tant d'élémens inconnus dans la nature du travail, dans les produits, dans les révolutions qui vont se passer aux colonies, nous demander du définitif, c'est oublier la nature et la situation des choses; demander du définitif dans une situation pareille, c'est impossible. » Le cabinet, par l'organe de son chef, a expressément déclaré qu'il combattrait dans tous les degrés de la hiérarchie constitutionnelle l'amendement de M. Lacave-Laplagne, qui proposait une indemnité pour le sucre indigène avec l'interdiction de la fabrication. L'amendement a été rejeté à une assez forte majorité.

Nous avons été frappés d'une phrase incidente que M. Thiers a jetée dans son discours. En signalant les avantages que présente à la France le commerce avec les deux Amériques, il a montré l'Orient comme devant être long-temps encore plutôt le théâtre de luttes sérieuses entre de grandes puissances, qu'un débouché pour les produits de l'industrie et les transactions du commerce. Ce langage annonce que, dans cette partie du monde, les difficultés politiques sont loin de toucher à leur terme. Il nous prouve aussi que les évènemens, quels qu'ils soient, que réserve l'avenir, ne trouveraient pas en défaut la vigilance de notre diplomatie.

Sur un point plus rapproché de nous, le cabinet vient de montrer une fermeté qui a eu d'heureux résultats. Quand, au 1er mars, il prit les affaires, une assez grave insurrection se préparait dans tout le nord de l'Espagne. Les carlistes avaient ourdi un vaste complot. Don Carlos et son fils devaient s'évader de Bourges; toutes les mesures étaient prises sur les frontières pour les recevoir. Balmaseda, lieutenant de Cabrera, devait se jeter en Navarre avec un corps d'armée pour aller au-devant des princes. D'habiles mesures ont fait tout avorter. Les chefs désignés pour l'insurrection, Elio, Lanz, Iturmendi, le curé d'Allo, Zabalo et plusieurs autres, ont été saisis et internés, les uns lorsqu'ils allaient s'évader des dépôts de l'intérieur, les autres au moment où, après s'être évadés, ils allaient franchir la frontière. En apprenant ces

Digitized by Google

nouvelles, Balmaseda, qui s'était avancé jusqu'à l'Èbre, est revenu sur ses pas. Un mouvement insurrectionnel a éclaté sur un point; mais, sans chef et sans argent, il s'est bientôt arrêté. Une junte secrète s'était établie à Perpignan; elle servait d'intermédiaire entre don Carlos et Cabrera. Elle a été dispersée, et ses papiers ont été saisis. On assure que M. le ministre de l'intérieur a porté au conseil pour plusieurs millions de réaux de bons sur le trésor de don Carlos. Les carlistes sont consternés. L'ambassadeur d'Espagne exprime hautement sa reconnaissance, et dit que jamais la France n'a prêté avec plus de vigueur son concours au cabinet de Madrid, pour extirper toutes les causes de guerre civile dans la Péninsule.

La puissance de la France ne doit pas moins se faire sentir en faveur des opprimés qui réclament son appui. Nous regrettons qu'à Damas le consul autrichien ait déployé plus de zèle et de courage que le représentant de la France pour protéger les malheureux juifs poursuivis par un fanatisme dont on aurait pu croire le retour impossible de nos jours. Le gouvernement a reconnu le besoin d'être éclairé sur tous les faits qui se sont passés en Syrie au mois de février, car il vient d'envoyer un vice-consul à Damas avec la mission de prendre des informations sur l'assassinat du père Thomas, et sur tout ce qui se rattache à ce malheureux évènement. Le cabinet ne saurait apporter à cette triste affaire trop d'attention, inspirer à ses agens diplomatiques une fermeté trop active. Il y va de l'honneur de la France, de la civilisation et du christianisme, de réprimer et de prévenir des excès qui rappellent les superstitions sanguinaires du moyen-âge.

Modération au dedans, grandeur et force au dehors, voilà ce que nous demandons au cabinet: nous nous attachons à réclamer l'exécution de ses promesses. C'est parce qu'après la chute du 12 mai, les combinaisons politiques qu'a réalisées l'avénement du 1er mars nous ont paru les seules possibles, que nous n'avons pas hésité, dès l'ouverture de la crise ministérielle, à leur prêter notre concours et notre appui. Quel est l'intérêt permanent auquel nous nous sommes voués depuis cinq ans? Nous avons défendu le gouvernement de 1830 dans ses principes et ses élémens, n'isolant pas la royauté et la dynastie de la puissance parlementaire, cherchant dans l'union des trois pouvoirs la dignité de chacun d'eux et le bien général. Cette situation est supérieure à toutes les petites péripéties ministérielles; elle a quelque chose de fondamental et de suprême qui persiste et qui dure à travers les changemens de personnes et les révolutions de portefeuilles. Mais il y a des gens qui, au lieu de combattre ce qui leur déplaît par une polémique loyale, estiment plus commode et plus sûr de vous assaillir sourdement par de basses et sourdes calomnies. Si nous parlons du ministère avec estime, avec une sympathie indépendante, mettant toujours des conseils et des critiques à côté d'une approbation raisonnée, on ne s'attachera pas à discuter notre politique; on dira que notre concours n'est pas désintéressé; on donnera des détails incontestables, on racontera toutes les clauses d'un marché.... Est-il besoin de donner un démenti à ces inventions calomnieuses? Ceux qui les produisent en savent le

Digitized by Google

néant mieux que personne, puisqu'ils les ont fabriquées eux-mêmes; mais ils n'en persistent pas moins à faire un appel à la plus grossière crédulité. Démentis aujourd'hui, ils mentiront encore demain. Pour nous, nous continuerons notre marche. Ces gens spéculent sur les plus basses passions; nous mettons notre confiance dans l'équité du bon sens public.

Il se passe dans le monde un fait grave : c'est une invasion russe. Notre pauvre contredanse française, successivement sacrifiée au galop, à la valse, au cotillon, vient de recevoir le coup de grace. La *mazourcka!* une *mazourcka!* dansons une *mazourcka!* c'est le cri général aujourd'hui. Quelques Russes qui savaient la *mazourcka* l'ont dansée à Paris; on les a regardés faire, on a trouvé très piquans les enchaînemens, les piétinemens, les lutineries de ce pas moscovite, on s'est mêlé à ces danseurs passés maîtres, et sous leurs yeux l'on a exécuté des *mazourcka* à douze, qui n'étaient pas dépourvues de charme et d'ensemble. Mais qu'arrive-t-il? Les Russes démonstrateurs sont partis, sans avoir eu le temps de former de bons et de nombreux élèves, et l'on n'en danse pas moins des *mazourcka*.

Or, ces *mazourcka* ne sont pas excessivement pures sous le rapport du caractère national; les premiers initiés ayant montré la *mazourcka*, qu'ils ne savaient pas très bien, à des néophytes qui n'en avaient pas la plus mince notion, cette danse devient parfois une espèce de mêlée rieuse au milieu de laquelle chacun se livre aux caprices de son imagination ou de ses jambes; on distingue des temps de *galop*, on surprend des poses de *cachucha*, quelques-uns essaient un peu de *cracovienne*, d'autres se rappellent le *pas styrien* ou le *boléro;* tout le monde, d'ailleurs, y apporte sa part de mémoire, de bonne volonté, de grace personnelle, d'abnégation d'amour-propre et de gaieté; et quoique, par le fait, tout cela ne ressemble pas plus à la *mazourcka* qu'à une farandole des habitans de la Guinée, cela est établi comme *mazourcka*, cela se danse comme tel, et il n'y a rien à dire, puisque c'est neuf et amusant.

Lundi dernier, Mme la comtesse de Beau.... a donné un bal. Son hôtel, vaste et décoré avec un goût parfait, avait peine à contenir le monde choisi qu'elle avait prié. C'était encore une de ces fêtes de printemps si agréables, si précieuses, et dont il faut décidément confirmer l'usage. Les femmes sont si belles, dans cette saison; leur peau est si transparente, leurs toilettes sont si légères, elles dansent avec tant de confiance, parce qu'une fluxion de poitrine ne les attend pas à la porte! cet air pur qui entre par les fenêtres bra-

Digitized by Google

vement ouvertes leur apporte tant d'émanations suaves et joyeuses! Mme de Beau.... avait fait couvrir de tapis toutes les allées de son jardin, et c'était un charmant spectacle de voir serpenter dans les contours de ces bosquets, à travers les reflets d'une illumination élégante, toutes ces femmes, la plupart jeunes et jolies, riant, cueillant des fleurs et comptant les étoiles du ciel. Comme composition, ce bal était irréprochable, c'est-à-dire que le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré y avaient envoyé ce qu'ils ont de plus pur. Quelques figures de ce qu'on appelle la *petite société* s'y montraient pourtant, mais rares, mais choisies; d'ailleurs les jolis visages qu'on remarquait là sont bien placés partout, et ce n'est pas la première fois que l'aristocratie abaisse devant eux ses barrières.

Mme de Beau... fait trop bien les honneurs de sa maison pour n'avoir pas organisé une *mazourcka,* puisque c'est une frénésie universelle. On a donc *mazourcké* avec délices jusqu'à ce que le petit jour, calme et pur, soit venu faire pâlir cette fête éblouissante.

Autre bal chez M. Thorn jeudi dernier; autres *mazourcka :* comme chez Mme de Beau... les jolies femmes abondaient. On comptait néanmoins là, comme partout, quelques-unes de ces beautés passées ou très contestées, qui ont la bonté toute chrétienne de poser comme ombres de tableaux dans toutes les réunions élégantes. La nuit n'a pas suffi aux danseurs, et l'on a fait aussi quelques emprunts à l'aube pour prolonger le plaisir : on était devenu inséparable; quelques voix même s'élevaient déjà pour demander que la fête fût couronnée par une promenade au bois de Boulogne; mais la proposition a été combattue et rejetée par les uns qui prétextaient des occupations urgentes, par les autres qui ne voulaient pas mettre leur réputation de beauté aux épreuves d'un soleil levant.

Dans ce bal de M. Thorn circulait un courant de gaieté toute particulière : c'était le dernier, et l'on semblait vouloir emporter une provision de plaisir pour un an.

Il se prépare, comme on sait, une grande fête qui sera donnée à Tivoli, au bénéfice des pensionnaires de la liste civile : les dames patronesses sont animées d'un beau zèle et d'une louable émulation; beaucoup de billets seront placés et bien placés.

On annonce le mariage de Mlle de Pi.... avec M. le baron de B.... Les conditions et la fortune sont, dit-on, égales de part et d'autre.

Heureux les Anglais! Comme leur jeune aristocratie est insouciante et désœuvrée! quel fortuné pays, celui où l'élite de la société conspire au profit d'un *basso cantante!* quel étrange pays, celui qui est agité en même temps, et au même degré, par les préparatifs d'un blocus du port de Naples, d'une expédition contre l'empereur de la Chine, et d'une autre expédition contre Laporte, directeur du *King's theatre.* Nous qu'on appelle un peuple léger et tapageur, nous figurons-nous bien ce pauvre Laporte arrivant devant la rampe de son théâtre, interpellé par les nobles lords Fitz-Clarence, Mac-Donald, leur expli-

Digitized by Google

quant à haute voix et devant un immense public ses démêlés avec Tamburini. A Paris, où l'on crie : *Au gant jaune! au lion!* à l'aspect du premier humain qui n'est pas crotté, comment prendrait-on ces petits scandales qui composent la vie des vrais *lions* anglais ?

Après les scènes les plus tumultueuses, après une correspondance de M. Laporte et de Tamburini, publiée par tous les journaux anglais, la guerre entre le directeur et ses abonnés est enfin terminée. Tamburini a fait sa rentrée dans le rôle d'Yago de l'opéra d'*Otello*. Or, ce ne sont pas les tribunaux qui ont jugé le procès, ce n'est pas l'entrepreneur qui a cédé au chanteur, ni le chanteur à l'entrepreneur. Un expédient tout nouveau, tout anglais, a tranché la difficulté. Deux arbitres ont été proposés et acceptés par les parties contendantes, le duc de Beauford et le comte d'Orsay. En l'absence du premier de ces deux gentilshommes, notre compatriote, le comte d'Orsay, le roi de la mode anglaise, a statué seul sur le différend, et sa décision a tellement satisfait les deux intéressés, qu'ils se sont embrassés et juré une amitié éternelle... jusqu'à l'année prochaine.

Puisque nous parlons de l'Angleterre, pourquoi ne pas raconter une circonstance fort piquante du départ de Fanny Elssler pour l'Amérique? On sait que le même bateau à vapeur porte notre première danseuse, Mme Multon et Mme la comtesse Merlin. Au moment de l'embarquement, les trois voyageuses furent surprises de la composition tout exceptionnelle du paquebot : au lieu de visages variés, hétéroclites, préoccupés, au lieu de marchands, de gens d'affaires, d'aventuriers qui veulent mettre en coupes réglées les forêts vierges du Nouveau-Monde, ces dames ont vu dès l'abord qu'elles avaient pour compagnons de voyage les plus élégans dandies de la société anglaise. Un agiotage effréné avait fait circuler de mains en mains les bulletins d'embarquement; les places, mises à l'enchère, avaient passé de leur valeur primitive de 600 fr. environ, jusqu'au taux de 3,000 francs. Ce n'est pas payer trop cher une si bonne compagnie.

Les courses données par la *Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux* ont commencé dimanche dernier. Des résultats heureux et actuels récompensent déjà les efforts de cette société, dont la fondation ne remonte cependant pas au-delà de sept ans; car ce n'est pas seulement un spectacle attrayant, mais encore un bon augure pour l'avenir de nos races de chevaux, que la présence sur l'hippodrome d'une douzaine de concurrens appartenant à des éleveurs nouveaux. Après plusieurs courses où figuraient seulement deux ou trois chevaux, une légion de jockeys s'est présentée au poteau : c'était une variété de casaques, de toques, de poulains, de pouliches, à charmer l'œil. L'impatience de ces nobles animaux, dont l'émulation semblait s'augmenter par le nombre, avait passé dans les spectateurs. On était curieux surtout de voir ce qu'allait faire l'orgueilleux *Quoniam*, appartenant à M. le comte de Cambis. Ce superbe poulain, plus grand, plus membré qu'aucun cheval de course, se donnait des airs si insolens, si supérieurs, il

Digitized by Google

mordait si fort ses grooms, il leur détachait tant de coups de pied, il affectait une confiance telle que, sous peine de passer pour un fanfaron, il devait gagner : c'est ce qu'il a fait. Le signal du départ donné, la troupe s'ébranle et court comme une trombe. Au milieu du tour, les plus faibles s'essoufflent; mais au tournant de l'École-Militaire, on voit arriver une masse, encore imposante, dont *Quoniam* a pris et conservé la tête. Il arrive le premier et gagne le prix du *Printemps*. Ce jour-là il faisait un temps superbe, et tout le monde se plaignait de la poussière. Pendant la course de jeudi dernier, le temps était sombre, une pluie capricieuse venait de temps en temps fouetter le visage des chevaux et des spectateurs : tout le monde maudissait le climat inconstant de Paris. A cette course de jeudi, il n'y avait pas de badauds, il n'y avait pas de ces gens qui croient que le jockey *Robinson* a quatre-vingt-quinze ans, et que pour *entraîner* un cheval, il faut que le cavalier attache au bout de sa cravache un morceau de sucre, le fasse fuir devant le nez de son cheval, et ne le lui donne qu'après la course; il n'y avait que les intéressés, les amateurs, les curieux intelligens. *Nautilus*, à M. le comte de Cambis, a gagné le prix du *Cadran*. *Francesca*, appartenant aussi à M. le comte de Cambis, a gagné le prix des *Pavillons* contre *Britannia*, à lord Seymour.

Malgré les menaces d'un ciel noir, bariolé de nuages orageux, il y avait très bonne compagnie au Champ-de-Mars. Dans le pavillon privilégié étaient Mme de Plai..., Mme de l'Ai..., Mme de Cour..., Mme de Beau..., Mme de Cont..., Mme de Magn..., et dans les voitures les plus rapprochées de la corde d'enceinte Mmes d'Is..., de la Fe..., de Fitz... Pour prendre un intérêt direct et positif à la course des *Pavillons*, six de ces dames avaient fait une poule et tiré au sort les noms des chevaux. *Confiture* est échue à Mme.....; or *Confiture* étant retirée a fait perdre Mme....., qui a pris fort gaîment sa *déconfiture* (jeu de mot indiqué). Du reste, quand on doit tant à la nature, on n'a pas le droit de se plaindre du sort. — Le plus grand ordre a régné d'ailleurs dans les courses de ces deux jours; les départs ont été bien donnés. C'est une justice que nous nous plaisons à rendre à MM. les commissaires.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

IX.[1]

Plusieurs mois se sont écoulés dans cette douce monotonie de bonheur conjugal, faite de jours qui se suivent et se ressemblent. Dans cet intervalle, le comte Piranese a reçu de son ami la lettre suivante :

Paris, 14 avril 1814.

« Mon cher Pira,

« Me voici rendu, par le malheur des temps, à la vie bourgeoise et facile. L'empire est mort; *fuit Troja!* adieu la gloire; je deviens vieux, j'ai vingt-trois ans aujourd'hui; je vais songer sérieusement à m'amuser, pour me consoler de tout ce que j'ai vu de triste. La nouvelle de ton mariage m'a comblé de bonheur; je l'ai célébrée dans un déjeuner en tête à tête avec moi, devant une glace de Venise, chez Corazza. Tu as joué finement ton jeu dans cette intrigue; mais crois bien que tu n'as jamais pu tromper un vieux diplomate comme moi, élevé à la cour de Florence, patrie de Machiavel. J'ai toujours compris que ta passion pour la petite Cécilia n'était qu'une feinte, et que tu te servais de l'enfant pour cacher la mère. Je te pardonne ta dissimulation, e d'autant plus volontiers que je n'en ai pas été dupe un seul instant.

« Que faire maintenant sans batailles? Le monde va retomber dans ses ennuis. Comment vivre sans Napoléon? C'était un hochet glorieux qui amusait l'éternelle enfance de ce vieil univers. Il n'y a plus que du vide autour de

(1) Voyez les livraisons du 3 et 10 mai.

Digitized by Google

nous. La France bâille déjà comme une veuve délaissée qui va s'endormir sous un pâle olivier.

« J'ai trouvé ta lettre de *faire part* un peu sèche et assez triste; c'était une épithalame écrite en style d'épitaphe. Ta lune de miel s'est levée dans un horizon grave; il paraît que la folie meurt avec le célibat. Quand je te rejoindrai, si cela est dans mon destin, j'adopterai en bon ami les mœurs austères de ta nouvelle position Nous ferons de la philosophie ensemble, au soleil, comme les disciples de Socrate, et aux étoiles comme les péripatéticiens; nous nous habillerons de couleur brune, comme les rhéteurs du portique, et je forcerai mon visage à prendre le rire au sérieux. Quel malheur que le mariage ne soit pas dans mes goûts! Mais ne désespérons de rien. Mon horreur pour les femmes faciles et mes stériles amours pour les femmes impossibles m'obligeront bien quelque jour à prendre une maîtresse au pied des autels. Je réserve à mes trente ans cet acte de désespoir.

« Tu ne me dis pas un mot de Cécilia, ta fille; qu'elle doit être belle, le dimanche, à l'église Saint-Ignace! Mais brisons là; il n'est plus permis de parler légèrement de ces choses depuis que ta sagesse a naturalisé le mariage dans la maison Balma.

« Adieu, mon ami; je me mets aux pieds de Mme la comtesse Piranese.

« ÉMILE. »

Le comte Piranese n'avait point de réponse à faire à cette lettre, et rien ne motivant une assiduité de correspondance, il se promit de n'écrire à son ami qu'à des intervalles assez éloignés.

Cécilia venait d'atteindre sa quatorzième année; la crise de l'âge nubile était redoutée par sa famille, car elle s'annonçait avec des symptômes alarmans. La pauvre fille dépérissait de langueur; elle avait à peine le sentiment de son existence, et depuis long-temps sa bouche ne s'était ouverte pour appeler sa mère. Ainsi privée de la vue et de la parole, Cécilia vivait dans la plus complète ignorance des évènemens domestiques qui se passaient autour d'elle. On lui avait même fait un mystère du mariage récent qui lui rendait un père et un protecteur, afin de lui épargner une émotion de joie, qui pouvait lui devenir funeste comme une émotion douloureuse. L'art intelligent qui veillait sur elle semblait infuser dans ce corps expirant une vie artificielle qui suffisait aux besoins de chaque jour.

Un matin, le comte Piranese, selon son habitude, attendait le médecin après sa visite, pour lui faire la triste question, toujours suivie de la même réponse. L'homme de l'art sortit, cette fois, avec un rayon de joie sur la figure, et serrant la main du comte, il lui dit à voix basse : « C'est le moment critique; une heureuse révolution emportera le mal; ayez bon espoir; mais, de grace, pas un mot à la mère; il serait trop cruel de la tromper, car la crise qui sauve peut tuer; cependant tout se présente bien. »

Digitized by Google

A cette nouvelle inattendue, le comte garda un silence singulier, et ressentit une émotion dont il ne put s'expliquer la nature; surtout, il s'étonnait de n'avoir pas trouvé un élan subit de joie dans l'annonce de la guérison possible et prochaine de sa fille Cécilia. Ce fut aussi sans aucun effort de discrétion qu'il ne redit pas à sa femme la confidence du médecin; il lui sembla que, si cette recommandation de prudence ne lui eût pas été faite, il aurait gardé la même réserve sans trop en approfondir les motifs.

Cependant le marasme qui minait lentement la jeune demoiselle avait fait place à l'énergique réaction du sang; la maladie prenait un caractère aigu qui annonçait une solution heureuse ou fatale. Habituée depuis long-temps à l'idée d'un grand malheur, la comtesse Piranese attendait la catastrophe avec une héroïque résignation.

Un matin, après une nuit d'angoisses, la pauvre mère de Cécilia s'était retirée dans son appartement pour prendre quelques heures de repos. Le comte, son mari, veillait seul au chevet de la malade.

La molle clarté du soleil levant se répandait dans la chambre, et la croisée du nord, toute large ouverte, laissait pénétrer dans l'alcove fiévreuse le parfum des fleurs, la fraîcheur du matin, la brise du fleuve, les sourires du ciel. Piranese se pencha sur le visage de Cécilia, pour l'examiner de près avec une attention inquiète. En ce moment, une transformation visible s'opérait en elle; les teintes lourdes et enflammées qui chargeaient le front, les paupières et les joues, avaient disparu; une pâleur tranquille et légèrement nuancée de rose ramenait la sérénité sur la figure de Cécilia Le mal venait d'être vaincu par la vigueur du sang romain et par ce merveilleux dictame aérien qui coule éternellement des montagnes de Tibur. La jeune demoiselle dormait de ce sommeil calme qui donne la force et la vie, et annonce le retour de la santé.

Un sourire de songe courut sur le visage de Cécilia. Piranese tressaillit : la jeune fille prononça quelques paroles confuses, et se réveilla... Le comte recula comme de terreur; il avait vu luire, dans un orbite à demi ouvert, un regard d'azur depuis long-temps éteint; il avait entendu un cri de surprise; il assistait à un miracle. Cécilia, éblouie par la clarté du jour, referma vivement ses yeux et mit ses mains sur les paupières, comme pour les garantir du coup brûlant qu'elles venaient de recevoir. — Ah! mon Dieu! dit-elle d'une voix sourde, est-ce encore un songe? Elle rouvrit ses yeux avec une précaution timide, jeta un rapide regard dans la chambre, et poussa un cri de frayeur et d'étonnement : elle était seule; le comte Piranese était sorti.

Ce fut la marquise Piranese qui, prévenue par son fils, accourut au chevet de Cécilia pour lui donner tous les soins qu'exigeait sa nouvelle position. — Ma mère! s'écria la jeune fille en étendant ses bras vers la marquise qui entrait; et reconnaissant tout de suite son erreur: — Ah! c'est vous, madame!... ma seconde mère!.. Il y a bien long-temps que je ne vous ai vue... Il me semble que je ressuscite... Ah! mon Dieu!

— Restez en repos, mon enfant, dit la marquise, après avoir fermé la croi-

Digitized by Google

sée et ménagé un demi-jour; ayez encore un peu de patience; votre patrone du ciel vous a protégée, parce que vous avez été résignée comme une sainte; elle vous a déjà rendu la vue, elle vous guérira tout-à-fait, ma belle enfant.

— Et ma mère? Oh! je veux voir ma mère.... Où est-elle? Pourquoi n'est-elle pas ici?

— Votre mère repose. Elle a veillé cette nuit auprès de vous.

— Oh! laissez-la dormir... j'attendrai...Bonne mère!... Cette nuit, j'avais deux anges gardiens...

Cécilia se leva tout à coup sur son séant, et regarda du côté de la porte.

— J'entends marcher ma mère dans le corridor, dit-elle; je reconnais le bruit de ses pas comme le son de sa voix... C'est elle! c'est ma mère!

Ce n'était point le comte Piranese qui avait annoncé l'heureuse nouvelle à la mère, c'était une de ces voix qui parlent dans les songes et qui viennent du ciel. Elle s'était réveillée en sursaut, car elle avait vu en rêve sa fille, sa fille morte, et au cercueil, les mains jointes, les yeux ouverts et vitrés... et elle accourait auprès de Cécilia dans la furie du désespoir. Deux cris d'amour et de joie, deux cris comme les femmes seules en trouvent dans le cœur, retentirent dans cette alcôve si long-temps désolée : les lèvres étaient sur les lèvres, les yeux sur les yeux, les larmes sur les larmes; la mère et la fille ne formaient qu'un corps et n'avaient qu'une ame, comme au jour de la conception.

La comtesse Piranese, ivre de joie, s'arracha aux caresses de sa fille, et pressant vivement les mains de sa belle-mère : — Madame, lui dit-elle, au nom de Dieu, lancez votre plus agile coureur sur la route de Tolentino; il trouvera six chandeliers d'argent massif dans la chapelle de mon château; il les portera au trésorier de Notre-Dame-de-Lorette, la patrone de Tolentino, pour cent messes. C'est un vœu. Moi, je monterai, pieds nus, à Lorette, et je couvrirai d'or la nappe de son autel.

La marquise Piranese sortit pour obéir à l'ordre sacré de sa belle-fille.

La mère, au comble de l'exaltation, s'assit sur le lit de Cécilia, et elle ne pouvait se lasser de regarder la jeune ressuscitée qui lui souriait de toute la douceur angélique de ses beaux yeux d'azur. Ces deux femmes échangèrent long-temps entre elles des murmures d'amour qui ressemblaient à des roucoulemens de colombes, et qui exprimaient toutes les tendresses du cœur; les paroles ne leur auraient pas suffi pour se prodiguer, dans un instant, tous ces élans de passion maternelle et filiale qu'elles avaient en réserve; aussi, quand elles se parlèrent, elles s'étaient déjà tout dit, dans la langue de l'ame, des caresses et des regards.

Pourtant, ce fut un enchantement ineffable à l'oreille de la mère, lorsqu'elle entendit, comme pour la première fois, l'accent virginal qui sortait de la bouche adorée de sa fille, et qui résonna dans l'alcôve, comme le prélude d'une mélodie italienne. — Ma bonne mère, disait Cécilia, dis-moi si je me trompe? Il me semble que, ce matin, en me réveillant, j'ai vu, là, devant moi,

Digitized by Google

ce beau jeune homme qui a dansé avec moi... oh ! il y a bien long-temps !... le comte Piranese...

— Le comte Piranese ? dit la mère; et un sentiment qu'elle n'aurait pu définir fit trembler ce nom sur ses lèvres.

— Oui, dit Cécilia en couvrant son front de sa main, comme pour en retirer un souvenir; oui, ma bonne mère... le comte Piranese... j'ai cru le voir, là, près de mon lit, son visage sur le mien; il me regardait avec des yeux tristes.... Mais, c'est peut-être un rêve encore... Je l'ai vu si souvent dans mes songes... Embrasse-moi, ma bonne mère.....

La comtesse Rosa Piranese écoutait sa fille avec une sorte d'effroi, comme si elle eût entendu une épouvantable révélation, à laquelle rien ne l'avait préparée; elle embrassa froidement Cécilia, et lui dit : — Oui, mon ange, c'est le comte Piranese qui veillait ce matin auprès de ton lit; tu as oublié, sans doute, que nous sommes chez lui ?

— Oui, oui, dit Cécilia, avec une joyeuse inflexion de voix, je sais que nous sommes à la villa Piranese..... On est mieux ici qu'à Tolentino... n'est-ce pas, ma bonne mère ?

— Et pourquoi est-on mieux ici, ma fille ?

Cécilia hésita pour répondre.

—Tolentino est triste, ma bonne mère; les environs du château sont sauvages et inspirent la mélancolie. Ici, quelle différence ! comme tout est riant !..... Tantôt, lorsque j'ai ouvert les yeux, oh ! que de gaieté j'ai vu dans l'air, dans la cime des arbres, dans le sommet des collines, dans le ciel, partout... Non, tu ne sais pas combien j'ai souffert, combien j'ai besoin de gaieté ! Il me semble que je ressuscite après dix ans passés dans un tombeau, demi-morte, avec un silence affreux autour de moi, ou des paroles confuses, comme si des ombres eussent murmuré à mes oreilles... j'ai fait un long rêve.. Il me semble que j'ai entendu dire que le comte Piranese s'était marié ?

— Cécilia, mon enfant, tu oublies que ton état demande les plus grands soins... Tu as déjà beaucoup trop parlé pour une convalescente de quelques heures... Encore un peu de patience, ma fille... Résigne-toi encore à quelques jours de repos...

— Des siècles, mon Dieu ! des siècles !..... Je sens que je puis supporter la lumière... Un peu de jour, au nom de Dieu ! je veux voir le ciel; je veux voir le soleil... Ma bonne mère, je ne suis que faible; je sens que le mal n'est plus chez moi..... Il y a bien du silence dans la maison... Pourquoi ne fait-on pas de la musique ?... Oh ! j'ai besoin d'air... j'étouffe dans cette alcôve... Je crois que j'aurai assez de force pour descendre au salon...

Cécilia fit un mouvement pour se lever; sa mère la serra dans ses bras, en pleurant, et la retint.

— Pourquoi pleures-tu, ma bonne mère ? dit Cécilia dans une attitude de résignation ; pardonne-moi, si je contrarie tes volontés; tu ne sais pas combien cette vie muette et aveugle que j'ai subie si long-temps m'a donné d'en-

Digitized by Google

nuis mortels ! Oh ! si Dieu m'avait privée aussi de la pensée ! mais, dans le délire de la fièvre, comme dans le calme de mes esprits, j'ai toujours eu là, dans le front, une pensée, un souvenir, un nom, une fête .. Cette maudite fièvre, ce délire brûlant, s'acharnent sur une seule idée, et vous la représentent toujours... Impossible de la chasser... La sainte Vierge le sait bien ! Oh ! que de fois je l'ai priée ! que de fois j'ai voulu placer un autre nom, un autre souvenir dans ce front !... Tiens, ma bonne mère... je sens que je serai plus calme quand j'aurai tout dit..... Cette pensée, ce nom, ce souvenir, cette belle fête.....

— N'achève pas ! s'écria la comtesse, les doigts dans ses cheveux, et pâle comme la mort, n'achève pas, ma fille !

Cécilia étendit convulsivement les mains vers la porte d'entrée, poussa un cri et s'évanouit.

Le comte Piranese et le médecin entraient dans la chambre de la jeune malade.

Le comte s'arrêta brusquement sur le seuil de la porte, le médecin courut au lit, d'un pas délibéré, en disant : Ce n'est rien, rien ; madame, ne vous alarmez pas... Donnez un peu d'air... c'est une faiblesse... la fièvre est éteinte tout à fait... Madame, ce sera, j'espère, votre dernier tourment maternel...

La comtesse Rosa était anéantie. Sa figure pâle, ses yeux ouverts et fixes, sa chevelure désordonnée annonçaient plus de désespoir que la circonstance n'en devait exciter au cœur d'une mère; et lorsque le comte, son mari, penché sur elle, lui dit : Ma bonne amie, ce n'est qu'un évanouissement, — un regard douloureux et un cri sourd parti de la poitrine annoncèrent à Piranese qu'on n'acceptait pas cette consolation, et que la crise de ce moment avait en elle un mystère que nulle intelligence ne pouvait comprendre, que nulle bouche ne pouvait expliquer.

Le médecin, préoccupé seulement de l'état de la malade, disait à voix basse, sans regarder la mère : — Voyez, madame, ça n'a pas été long ; elle reprend connaissance; le teint est superbe.... Quelle cure merveilleuse la nature a faite là ! .. Je m'engage à lui donner le bras, dans huit jours, sous ces peupliers... La voilà revenue tout à fait... elle a ouvert les yeux .. elle s'est retournée vivement du côté de la ruelle pour ne pas voir le grand jour... Laissons-la tranquillement reposer, elle va s'endormir. A son réveil vous commencerez à lui faire suivre un bon régime sagement gradué de nourriture fortifiante. C'est qu'il y a tant de vigueur déjà dans cette jeune demoiselle ! Portez le moindre secours à cette nature puissante, vous la délivrez de tout mauvais levain, vous l'élevez d'un seul coup de la convalescence à la santé... Comte Piranese, traitez-moi toujours en voisin de campagne; vous êtes venu m'appeler pour constater le mieux le plus satisfaisant : eh bien ! malgré cette crise, je suis heureux de vous dire que ce mieux dépasse mes espérances... Allons, madame, bon courage; ne vous laissez pas abattre par la joie; vous avez montré plus de fermeté dans le malheur.

Digitized by Google

La comtesse laissa éclater un mouvement d'inquiétude, et le médecin regarda fixement Piranese, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Le jeune homme, tout bouleversé par ses réflexions, et comprenant que sa femme était sous l'obsession de quelque chagrin extraordinaire, dont il était, lui, peut-être, la cause première, tendit nonchalamment la main au médecin et le conduisit sur l'escalier : là il balbutia quelques paroles à peu près dépourvues de sens, entremêla des remerciemens et des adieux, et rentra seul, armé de toute sa fermeté, dans la chambre de Cécilia.

A son arrivée, Rosa se leva et lui dit à voix basse :

— Êtes-vous seul?

— Oui, répondit Giampolo, et un frisson glacial couvrit son corps.

La comtesse l'entraîna dans la pièce voisine.

— Giampolo, lui dit-elle, vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas?

— Moi! si je vous aime toujours! dit le comte les larmes aux yeux; toujours, ma bonne amie, comme la veille de notre mariage.

— Eh bien! vous allez me le prouver...

— Exigez tout; je suis prêt à tout.

— Vous allez quitter la villa sur-le-champ, il le faut; ne m'interrogez pas, ne m'interrogez pas! Vous partirez, vous prendrez un prétexte auprès de votre mère. Mes lettres vous arriveront à votre palais à Rome; vous ne quitterez pas Rome; cet éloignement suffit. J'espère que notre séparation ne sera pas longue; croyez qu'elle me sera cruelle autant qu'à vous...

— Une seule question, ma chère Rosa...

— Point de question...

— Eh! il me serait trop cruel de penser que votre amour...

— Mon amour ne s'est pas démenti, mon cher Pira, dit la comtesse en sanglotant, et les bras jetés au cou de son époux; oui, vous avez encore tout mon amour; mais au nom de Dieu et de cet amour, ne m'interrogez plus et partez. Vous êtes un homme, appelez à votre aide toutes les facultés de votre organisation virile, pour vous élever au-dessus d'une femme, et pour sortir d'ici, l'œil sec, la bouche muette et sans regarder derrière vous.

— Rosa, vous allez voir si je vous aime.

Le comte embrassa tendrement sa femme et descendit chez sa mère pour faire ses préparatifs de départ. La comtesse vint se replacer au chevet de sa fille. Cécilia dormait de ce sommeil léger qui livre souvent à l'alcôve les confidences des songes. Les lèvres de la mère effleuraient les lèvres de la fille, comme pour recueillir au passage la moindre parole délatrice, la plus subtile indiscrétion de la demoiselle endormie. Dans chaque soupir inarticulé qui s'exhalait de la poitrine de Cécilia, la malheureuse mère croyait surprendre la révélation de cet amour étrange qui était né dans les ennuis et le délire de la fièvre, qui s'était nourri de mystère et de silence, et qui avait éclaté en plaintes vagues et inquiètes, à la première aurore de la résurrection du corps. Mais en ce moment, les rêves gardaient leurs secrets au fond de l'ame; à peine si des

Digitized by Google

éclairs d'un calme sourire, animant par intervalle le visage de Cécilia, trahissaient quelque sentiment de joie intérieure; la comtesse Rosa n'entendit point de ces paroles qu'elle redoutait, en les épiant sur les lèvres. Insensiblement elle se rassura, comme si le silence de ce sommeil avait pu détruire de trop claires et de trop récentes révélations que l'instinct de la femme et de la mère avait, hélas! si bien comprises. Dans les grands malheurs, la moindre illusion sereine est embrassée comme une consolante réalité. Après quelques heures de repos, Cécilia se réveilla dans les caresses de sa mère et de la marquise Piranese; elle fut souriante et gaie, elle s'abandonna sans réserve au bonheur de voir l'éclat de la campagne à travers les vitres de sa croisée. Elle paraissait inondée de cette joie ineffable que donne la convalescence; on aurait dit que, dans sa légèreté d'enfant, elle avait oublié tout ce qu'elle avait révélé le matin, ou bien que les paroles qui brisaient le cœur de sa mère devaient être regardées comme la continuation délirante d'un mauvais songe, et qu'elles n'avaient aucun sens applicable à la vie réelle. La comtesse Rosa s'empara de cette dernière idée, pour savourer au moins un jour de bonheur maternel sans mélange devant sa fille ressuscitée; elle fit une sorte de trève avec le désespoir et l'ajourna au lendemain.

A Rome, le soir du même jour, Piranese, rentré dans son palais, demandait à tous les génies de l'air le mot de cette énigme qui l'exilait du foyer domestique; sa tête, où tourbillonnaient les conjectures, brûlait comme dans un accès de fièvre, et il n'y avait déjà plus de place pour la réflexion calme. Cette exaltation s'aggravait encore de la sérénité des objets extérieurs et de cette quiétude des galeries solitaires et des frais jardins où marchait le jeune homme en délire; il s'irritait de voir cette nature insouciante et tranquille dont il était environné, cette dérision aérienne de bonheur qui descendait mollement sur les corniches lumineuses du palais et sur les grands arbres de l'allée. Aux autels, dans les grottes, devant les fontaines, sur les piédestaux, les dieux et les déesses donnaient leur sourire éternel au maître de ce domaine, et pas une plainte n'arrivait à son cœur, pas une réponse d'oracle ne sortait de ces temples sibyllins qui expliquaient autrefois aux hommes les secrets de la vie et de la mort. La nuit tombée, Piranese, assis sur un chapiteau dévasté, attendait encore que le ciel intelligent de son pays illuminât son ame d'un rayon; immobile et silencieux, il ressemblait à cet homme dont parle Ovide, cet homme qui, *touché par la foudre, vit encore, sans se douter de son existence.* Enfin, il se leva, vaincu par la fièvre; il appela le plus fidèle de ses serviteurs, le Romain Luigi, et il monta l'escalier de ses appartemens, précédé d'un flambeau, comme Caïus Duilius, et salué, à son passage, par tous les personnages consulaires inclinés aux niches des murailles. Le premier objet qui le frappa dans son alcôve fut la lettre que Joachim Murat avait écrite à Émile Dutretz, et qui était suspendue, là, dans son cadre, comme une relique d'amitié. Piranese, isolé dans Rome et privé de conseils, reporta sa pensée sur son camarade de Florence et de la Moskowa; aussitôt, sans s'inquiéter des lenteurs et de l'éloignement, il écrivit cette lettre à son ami :

Digitized by Google

MON CHER ÉMILE,

« Un jour, à Florence, tu m'ordonnas de partir sur l'heure pour Radicoffani; j'étais heureux à Florence, je partis avec ton épée, sans regarder derrière moi; j'étais novice dans les armes, je trouvai sur mon chemin un tueur d'hommes qui cherchait ta poitrine, il ne trouva que la mienne, et je remerciai le ciel.

« Aujourd'hui, c'est moi qui te dis: Pars sur l'heure, je t'attends au palais Piranese, à Rome!

« Ton malheureux ami,

GIAMPOLO. »

La lettre écrite, il lui sembla qu'Émile était déjà sur les Apennins; cette pensée consolante, faisant diversion à l'évènement du jour, donna un peu de calme à ses esprits, et lui versa, par intervalles, le baume du sommeil. Luigi veillait près de son maître et priait Dieu pour lui.

X.

Ce n'est point un vain caprice ou le hasard du choix qui a poussé vers cette noble ville de Rome tous ceux qui ont été brisés par un grand revers, et obligés de se survivre à eux-mêmes. Il y a, dans ce coin de terre, sinon des remèdes aux maux incurables de l'ame, du moins des adoucissemens et des consolations que le reste du monde n'offre pas. A ceux qui souffrent, Rome étale ses cicatrices; à ceux qui ont perdu une couronne, elle montre son front dévasté; à ceux qui attendent quelque soulagement de l'avenir, elle donne la patience, parce qu'elle est, sur la terre, le symbole de la patiente éternité. Il y a dans cette merveilleuse atmosphère quelque chose qui émousse l'aiguillon de la douleur; aussi, jamais l'homme au désespoir n'y tourne contre lui des mains violentes; la résignation lui arrive de partout, comme une rosée qui rafraîchit l'ame, et dont la source est au ciel romain.

Cette muette consolation, qui descend sur ce sol béni, n'a pas été faite seulement pour les rois et les princes découronnés: elle réserve encore ses plus intimes douceurs aux humbles infortunes domestiques; c'est un divin remède où chacun trouve sa part versée, quel que soit le nom qui le recommande à la sollicitude de l'invisible consolateur. Ainsi, ne vous étonnez pas de retrouver, dans son palais, après quelques semaines, le comte Piranese, calme et résigné, bien qu'il soit encore entouré de mystère, de silence, de solitude; cette philosophie, il ne se l'est pas donnée à force de raisonnemens laborieux; il l'a puisée dans cet air romain tout imprégné de stoïcisme païen et de soumission chrétienne, tout rempli de cette poussière qui monte des lieux dévastés où souffrirent les sages et les saints. En aucun autre lieu du monde l'ardent et jeune Italien n'aurait pu subir la cruelle épreuve qui l'exi-

Digitized by Google

lait loin de toutes ses affections, sans qu'il pût soulever un coin du voile de cette énigme étrange apportée de la villa de Tibur. Dans tous les bruits du dehors qui venaient, à de longs intervalles, troubler le silence de son jardin, il croyait reconnaître le messager attendu; ces bruits passaient et allaient mourir dans les solitudes du palais Colonna et sur la lisière du *Campo-Vaccino;* il n'entendait plus que le murmure sourd et lointain de l'eau éternelle qui tombe à Trévi comme un fleuve dans un lit de marbre au pied du mont Quirinal.

C'est quand on cesse d'attendre que l'attendu arrive. Un matin, à son lever, Piranese fut violemment détourné de ses pensées d'habitude par une nouvelle foudroyante : son domestique Luigi, en l'habillant, lui demanda la permission de le questionner. Piranese fit avec nonchalance un signe de tête de consentement.

— Votre excellence ne sait pas la nouvelle? dit Luigi.

— Quelle nouvelle?

— Ah! sainte Vierge! votre excellence ne la sait pas! elle est arrivée ce matin.

— Comment veux-tu que je la sache alors? Voyons, parle, dis-moi ta nouvelle.

— Voici. J'étais assis, selon vos ordres, sur un banc du café du *Lys d'Or*, au coin de la place Antonine et du *Corso*, pour voir si quelque chaise de poste n'arrivait pas de la *via Cassia*, route de France, lorsque deux domestiques du cardinal Somaglia, que je connais, ont passé, avec des figures pâles comme vos statues; je connais Constantini, le plus jeune des deux; il m'a abordé un instant et m'a dit à l'oreille : — Napoléon-Satan s'est échappé de l'île d'Elbe, et a débarqué en France.

Piranese sourit et haussa les épaules.

— J'ai poussé un cri de joie, poursuivit Luigi; que votre seigneurie me pardonne cette imprudence, je n'ai pu retenir ce cri, et je suis entré au café pour entendre parler les vieux qui déjeunent avec des verres d'eau. Moi, j'ai demandé du chocolat, comme un grand seigneur, et l'on m'a fait place avec respect. Il y avait un vieux, fort en colère contre Napoléon, et il disait aux autres de se lever et de marcher à la frontière romaine de *Ponte-Centino,* pour repousser les armées de l'empereur; et dans tous les groupes, on ne parlait que du débarquement; et tous les vieillards, qui boivent le soleil sur la place Antonine, et à *Monte-Citorio*, agitaient leurs cannes et menaçaient l'empereur. Sur la porte des boutiques, depuis la *Curia innocenziana* jusqu'à *Via San Romoaldo*, il y avait des groupes effrayés qui se tournaient du côté de *Monte-Pincio*, croyant voir arriver les Français. C'est une épouvante générale; les cavaliers pontificaux font des patrouilles, et la milice urbaine va prendre les armes, à midi... Il me semble que votre excellence ne croit pas beaucoup à la nouvelle que j'ai l'honneur de lui donner.

— Et pourquoi n'y croirais-je pas? dit le comte en souriant. Ta nouvelle n'est-elle pas impossible?

Digitized by Google

— Impossible! c'est le mot.

— Eh bien! tu vois donc que j'y crois. Avec l'empereur, on n'en connaît pas d'autres. Seulement tu me permettras d'attendre la confirmation de ta nouvelle pour me réjouir.

En ce moment, le marteau de bronze retentit sur la porte du palais, en réveillant les échos du vestibule et des galeries. Piranese tressaillit, et par un signe, il ordonna d'ouvrir à son domestique.

— C'est la confirmation de ma nouvelle, dit Luigi, en courant à l'escalier.

Piranese, convulsif d'émotion, attendait son avenir de ce coup de marteau.

Il n'attendit pas long-temps. La porte s'ouvrit; l'escalier fut brûlé sous des pas agiles, le corridor fut sillonné par le bruit d'une respiration épuisée; un jeune homme, couvert de poussière et haletant, tomba dans les bras de Piranese.

— Émile! Émile! s'écria le comte; et ensuite il ne sut que pleurer.

Dégagé d'entre les bras de son ami, Émile jeta sur le parquet une épée de combat.

— J'arrive, dit-il, comme l'ami du Monomotapa dont parle La Fontaine; je n'ai, moi, ni bourse ni maîtresse à t'offrir; je ne t'apporte que mon épée.

— Émile, dit Piranese en secouant la tête avec tristesse, ce n'est point pour te faire partager un périlque je t'appelle.

— J'entends... tu as des chagrins de ménage, tu es ici en garçon, tu es brouillé avec ta femme....

— Non... nous nous aimons toujours comme deux amans.

—Tu as perdu ta fortune... Non plus? . Voyons, je grille d'impatience... tu souffres? quelle est la cause de tes tourmens?

— Émile, je ne la connais pas.

— Uu mal d'imagination... tu es jaloux?

— Figure-toi que ma femme m'a exilé ici, et que j'attends son invitation pour rentrer à ma villa.

— Et pourquoi t'a-t-elle exilé?

— Ah! voilà précisément ce que j'ignore.

— C'est étrangement singulier! Comment, tu t'es laissé exiler comme cela?

— Oui, Émile.

— Comme Ovide, avec un mystère aux trousses et une énigme devant. Vraiment, depuis Ovide, le cas ne s'était pas représenté. Il faut être à Rome pour voir ces choses-là! Et depuis la sentence d'exil, personne n'est venu de la villa Piranese?

— Personne.

— C'est un défi jeté à l'imagination ... A propos, l'empereur a débarqué en France, tu dois le savoir?

— Vrai, bien vrai? s'écria le comte en joignant ses mains.

— Oh! tout ce qu'il y a de plus vrai... mais nous parlerons de l'empereur plus tard; parlons de toi, maintenant.

Digitized by Google

— Débarqué en France?

— Et en route sur Paris... Mais tu n'as pas interrogé ta femme pour connaître?...

— Elle m'a défendu, avec une caresse bien tendre, de l'interroger... Et en route sur Paris!

— Avec six cents hommes!... Ah! c'est une femme qui assassine avec un baiser!

— Oh! mon ami, crois bien qu'elle a souffert autant que moi... L'empereur avec six cents hommes!

— Pas davantage. *L'aigle*, a-t-il dit, *volera de clochers en clochers jusques sur les tours Notre-Dame*.....Tu dis qu'elle a souffert, ta femme, autant que toi..

— Plus que moi, peut-être. Si tu la connaissais!... un ange! un ange!... et toute l'énergie de l'homme!

—Effectivement; il paraît qu'elle a de l'énergie;... diable! exiler son mari!... Mais tu n'as pas quelque soupçon?

— Aucun.

— La sentence est tombée comme un coup de foudre?

— Comme un coup de foudre.

— Sans un éclair charitable de préparation?

— Oui.

— Cela me passe. Mon cher Pira, tu es patient comme saint Alexis sous son escalier, toi; Rome donne toutes les vertus; moi, qui suis Parisien, j'ai déjà perdu patience, en cinq minutes, avec cette énigme de Damoclès suspendue sur ma tête. Voici le conseil que je te donne : il faut rompre ton ban, et nous courrons ensemble à ta villa.

— Oh! impossible! J'ai juré d'attendre.

— Mon arrivée à Rome te servira de prétexte.

— Il n'y a pas de prétexte; j'ai promis.

— Pourquoi m'as-tu donc fait venir à Rome?

— Eh! mon ami, à qui veux-tu que je confie ces étranges choses, si ce n'est à toi? As-tu du regret d'être venu pour si peu?

— Tais-toi, Pira, tu m'insultes..... Ta femme ne connaît pas mon arrivée?

— Non. Je ne lui ai jamais écrit.

— Bien! voici une idée, je crois. J'ai laissé ma chaise au coin de *Via delle Murate*; elle est attelée; elle a toute sa poussière et sa sueur de voyage; moi, je ne suis pas exilé par ta femme; en vingt bonds, je tombe à ta villa; j'entre étourdiment, comme un homme qui ne sait rien; je demande mon ami, les bras ouverts; que diable! on ne me chassera pas! S'il y a quelque mystère d'intérieur à prendre sur le fait, je le saisis au vol. Je parle à ta femme; j'interroge son visage; je fais deux tours d'allée avec ta mère qui ne doit rien ignorer; enfin, j'espionne, j'écoute, je furète, je fais de la diplomatie, et si, ce soir, je ne te rapporte pas le mot de l'énigme, j'aurai au moins la première lettre; c'est beaucoup pour deux hommes intelligens.

Digitized by Google

Piranese, après avoir réfléchi quelques minutes dans l'attitude de l'hésitation, donna son consentement au projet d'Émile.

— Il me semble, dit-il, que c'est agir dans les limites de mon droit; c'est une détermination raisonnable.

— Très raisonnable, mon cher Pira. Peux-tu vivre ainsi plus long-temps? Impossible. Ta position n'est pas tenable; il faut déchirer le nuage et voir clair dans ton horizon. Cela dit, je pars.

— Harassé de fatigue, comme tu es; repose-toi, déjeune, reprends des forces...

— Bah! je suis aussi dispos qu'à mon départ de la rue du Helder; et puis, en bon diplomate, il faut que j'apparaisse à la villa, dans toute l'auréole poudreuse d'un voyageur affamé... A propos, tu ne m'as pas dit un mot de Cé... de Mlle Cécilia.

— Oui... Cécilia... elle a été malade... Elle est mieux... beaucoup mieux... Au reste, tu vas la voir.

— Je me mettrai à ses pieds; je me mettrai aux pieds de tout le monde. Tu seras content de moi. Veux-tu m'accompagner jusqu'à ma chaise?

— Non, je suis incrusté dans le palais, et c'est ici que je t'attends. Point d'imprudence surtout, mon bon Émile, entends-tu?

— Compte sur le vertueux machiavélisme de mon amitié. Adieu.

— Adieu, Émile, je vais additionner les momens.

Émile courut à sa chaise de poste, et Piranese descendit au jardin pour être plus à l'aise dans ses ennuis.

Cependant la ville était dans une grande agitation, et le retentissement de la place publique arrivait, par-dessus les murs du jardin, aux oreilles de Piranese. Luigi sortait et rentrait, apportant, après chaque course, quelque nouvelle de la marche triomphale de l'empereur. Ce qui n'était le matin qu'une vague rumeur était devenu de l'histoire. On donnait des détails précis, avec tous les caractères de l'authenticité. Luigi, qui avait des intelligences dans la domesticité des grandes maisons, vint annoncer à son maître que le comte de Baufremont, aide-de-camp de Murat, avait été expédié en France, pour donner l'assurance à l'empereur de la coopération du roi de Naples, et qu'en traversant Rome, rapidement et incognito, il avait demandé la demeure du comte Piranese à des personnes qui ne la connaissaient pas. Le comte tressaillit et frappa son front. Ce noble Joachim, dit-il, il ne m'a pas oublié! il a pensé à moi à l'heure décisive! Et moi! moi! je suis enseveli dans l'ignominie des lâchetés domestiques! Je suis revêtu de la robe de brocard comme l'esclave favori d'un satrape! C'est pour moi que Métastase a écrit ces deux vers dans son *Achille à Syros* :

« M'avilisce in queste spoglie
« Il poter di due pupille,

Et je n'ose ajouter :

Digitized by Google

« Ma io lo so che sono Achille
« E mi sento Achille in sen! »

Oh! que dira-t-on à la cour de Naples, dans cet Olympe de héros, lorsqu'on saura que le comte Piranese a laissé passer la terrible guerre qui va venir, en faisant un roman bourgeois entre deux femmes!.. Oh! mon Dieu! ma tête brûle!.. Qui me donnera, là-haut, une inspiration?.. De quel côté faut-il courir?

Il rappela Luigi.

— Luigi, cours au palais de Felice Mattei, et demande, avec la plus grande précaution, si le comte de Baufremont ne s'est pas arrêté chez lui.

— J'ai eu l'honneur de dire à votre excellence que M. de Baufremont a traversé le *Corso* comme un éclair; le cocher de la marquise de Velletri l'a vu passer à *Ponte-Mole*. Nous connaissons tous M. de Baufremont.

— C'est bien; ne sors pas, puisque c'est inutile... Laisse-moi seul.

Piranese, immobile sur la terrasse de son jardin, prêtait l'oreille au tressaillement de la ville, à la chute du jour : il semblait que Rome saluait déjà son jeune roi, fils de son grand empereur. Le miracle du débarquement de Napoléon étonnait la cité des miracles; jamais le sol italien ne fut si profondément ébranlé sous les populations émues, depuis le jour qui jeta sur les places publiques de la Péninsule cette nouvelle : Un monde a été découvert par Colomb le Génois!

Il était nuit close, quand Émile Dutretz arriva de son expédition à la villa. Les deux amis se rencontrèrent sur l'escalier. Ils étaient tous deux pâles et défaits; Piranese interrogeait par son silence; Émile, ému et embarrassé, cherchait une tournure d'introduction. Ils s'assirent dans un corridor, et ce fut un long soupir qui servit de préambule à cette phrase d'Émile.

— Nous avions une énigme à deviner ce matin, n'est-ce pas?

— Oui, dit Giampolo, d'une voix éteinte.

— Eh bien! ce soir nous en avons deux... Sommes-nous seuls?

— Seuls.

— Voici le bulletin de ma campagne : En arrivant à la villa, j'ai laissé ma chaise à la grille, pour ne pas faire sensation, et ne pas donner le temps aux gens de la maison d'organiser un plan de défense. J'ai pris le sentier à droite, le sentier qui mène aux grands arbres, pour ne pas être à découvert sur l'allée nue du château. J'ai marché, dans la nuit des pins et des cyprès, jusqu'au quinconce des bals d'été, où le gazon est aujourd'hui très haut, et atteste qu'on n'a pas dansé depuis long-temps. Avançant ainsi, me faisant toujours éclipser par un arbre, j'ai aperçu, dans les ténèbres élyséennes du bosquet, deux dames assises sur une banquette : elles m'avaient vu, il m'était impossible de reculer. « C'est Mme la marquise Piranese, me suis-je dit, et madame la comtesse; ta mère et ta femme. En avant donc. » — Parole d'honneur, j'étais troublé; je

Digitized by Google

frissonnais de peur. Un terrible moment! Je faisais des pas d'un pouce, afin de me préparer à l'abordage, et je marchai droit à ta mère, comme à la moins redoutable. A mon approche, ces dames ne se sont pas levées. Je me suis incliné de toute la profondeur possible, et j'ai dit à ta mère, avec un ton d'assurance artificielle : J'ai l'honneur de saluer mesdames Piranese; je crois que je n'ai pas le bonheur d'être reconnu dans la villa de mon ami. Ta mère m'a regardé fixement, et m'a dit : Ah! c'est M. Émile Dutretz! et elle a paru embarrassée, et a balbutié quelques mots que je n'ai pas compris. Alors, je me suis raidi sur mes jambes, et j'ai ajouté : Je n'ai pas vu mon ami Piranese depuis qu'il a épousé la belle comtesse Rosa Balma; et en disant cela, je me détournai de ta mère, et je m'inclinai devant l'autre dame. Comme je me relevai, j'ai senti le pied de ta mère sur mon pied; et j'ai vu sur le visage de l'autre une pâleur épouvantable, et des yeux égarés. — Que dites-vous là, monsieur? a-t-elle dit d'une voix étouffée, le comte Piranese a épousé.... et ta mère lui a coupé la voix.

« Mon chapeau est tombé de mes mains.

« J'ai jeté rapidement un coup d'œil sur ta mère; ta mère se penchait en arrière, me regardait avec des yeux enflammés, et croisait ses lèvres avec son doigt, comme la déesse Muta. Juge de mes perplexités, mon cher Pira. Conçois-tu mon embarras devant ces énigmes en action? J'aurais donné mille louis pour être une des statues de marbre qui riaient autour de nous. Après un long voyage, une longue insomnie, une diète forcée, il y a du vide et de la folie dans notre cerveau; j'ai cru que je faisais un songe, et que je me promenais dans les Champs-Élyséens, où les femmes nous regardent de travers, selon Virgile.

— Mais quel étrange récit me fais-tu là? s'écria Piranese, les bras levés et raidis par dessus la tête.

— Laisse-moi achever, mon cher Pira.,... Mes regards étaient attachés sur ta mère, et j'attendais qu'elle parlât : Monsieur, m'a-t-elle dit tout bas et à l'écart, Giampolo, mon fils, votre ami intime, serait bien étonné s'il savait que vous n'avez pas reconnu, dans mademoiselle, la fille de Mme Piranese; il est vrai que, depuis son heureux rétablissement, Mlle Cécilia n'a fait que croître et embellir; elle continue sa mère.....

Un cri sourd roula dans ma poitrine, et j'arrêtai violemment son explosion sur mes lèvres. Pendant que ta mère me parlait, je regardais celle que j'avais prise, dans l'ombre épaisse des arbres, pour ta femme. Oh! qui ne se serait trompé comme moi! Non, jamais la Vénus de la villa d'Adrien n'excita plus d'admiration dans le cœur d'un artiste, le jour qu'elle sortit des fouilles, après quinze siècles d'inhumation. Moi, j'étais devant elle, muet, l'œil fixe, convulsif, échevelé, comme le saint Jean-Baptiste de la vierge de Foligno. Elle, Cécilia, cette blonde enfant du *Monte-Pincio*, se révélait subitement à moi dans tous les enchantemens de la femme, dans toutes les graces savoureuses de ses quinze ans. Mais quel prestige infernal ou divin est donc attaché au front d'une jeune femme! Moi, qui n'ai pas tremblé sur le tremble-

Digitized by Google

ment de terre de la Moskowa, je sentais mes jambes défaillir et mon cœur battre, dans cette scène pleine de mystère, de confusion, d'ombres, de lumière, d'éblouissemens. Rien de ce qui m'entourait n'appartenait à la vie réelle; nous parlions, nous nous taisions, nous nous regardions avec effroi, sans nous comprendre, comme dans les mauvais rêves; et à chaque instant, j'oubliais l'inconcevable étrangeté de cette situation, pour m'abandonner à la contemplation de Cécilia, dont le visage illuminait le bosquet sombre, comme une étoile vivante; et j'éprouvais le besoin de lui dire, comme l'amant du *Temple de Gnide :* O femme, laisse tomber tes voiles, et demande des autels ! Tout à coup, Cécilia s'est levée, la figure voilée par ses mains, la démarche chancelante, et j'ai entendu des sanglots qui sortaient de sa poitrine. Mes yeux la suivaient avec inquiétude, lorsque ta mère s'est levée aussi, et m'a dit en secouant la tête : — Ah ! monsieur, qu'êtes-vous venu faire ici ? — Madame, me suis-je écrié, parlez-moi. — Ta mère ne m'a rien répondu, elle a couru à Cécilia, elle a jeté son bras droit autour de sa taille, elle s'est penchée à son oreille, comme pour lui adresser des paroles de consolation. Elles n'ont été visibles qu'un instant ; elles se sont perdues dans les grands massifs d'arbres, vers l'Anio. Que pouvais-je faire alors ? J'ai marché droit à la maison pour saluer ta femme, et obtenir d'elle quelques explications, à la suite d'un entretien adroitement engagé. — Madame la comtesse ne reçoit personne, m'a dit un domestique dans le vestibule, et il m'a tourné le dos. J'ai fait cinq ou six tours sur moi-même, comme si une main invisible m'avait fait pirouetter; et n'imaginant rien pour continuer mes explorations dans ce chaos ourdi par trois femmes, je suis remonté en voiture, pour te rejoindre, et mettre mes efforts de pensée en commun avec les tiens, afin d'arriver à une solution.

Émile avait parlé avec tant de feu qu'il n'avait pas suivi la gradation de teintes qui s'opérait sur le visage de Piranese; à la fin du récit, la figure du jeune Romain était sombre comme le masque tragique du désespoir. Un long silence suivit cette scène. Émile se promenait dans la galerie, les bras croisés, la tête inclinée ; son ami, toujours assis, soutenait son front avec ses deux mains, et appelait toute sa raison pour combattre la tempête qui s'élevait dans son sein ; car un coin du voile se levait, pour lui seul, sur les mystères de la villa ; le récit d'Émile lui donnait l'explication de la conduite de sa femme, et cette explication, la seule qui fût admissible et qui répondît à tout, était affreuse; elle brisait le cœur : il était donc aimé ! aimé innocemment de cette jeune Cécilia, aujourd'hui plus belle que jamais par un miracle de la nature et une intention cruelle du destin ; et c'était sa femme qui avait reçu l'épouvantable confidence ! et elle avait caché à sa fille (qui le soupçonnait peut-être) quel lien sacré l'unissait au comte Piranese ! et l'arrivée étourdie d'Emile avait, en quelques mots, tout appris à l'infortunée Cécilia ! Oh ! la tête d'un homme n'était pas assez forte pour soutenir le poids d'une pareille révélation ! Piranese anéanti n'entendait pas la voix de Luigi qui accourait vers son maître, ne sentait pas la main d'Emile qui s'efforçait de l'arracher a sa rêverie. Enfin,

Digitized by Google

il ouvrit les yeux et leva la tête, comme s'il reprenait ses sens après un évanouissement, et regarda Luigi, en lui faisant signe de parler.

— Le seigneur Felice Mattei demande si votre excellence peut le recevoir, dit Luigi.

— Felice Mattei!... Ah!... il est fort tard pour recevoir... Que me veut Felice Mattei, à cette heure?

— C'est, dit-il, pour une affaire de la plus haute importance.

— Fais monter... On ne peut pas éconduire Felice Mattei... Émile, reste avec moi, l'importun nous quittera plus tôt..... Je suis brisé!... oh! mon Dieu!

Felice Mattei, que nous avons connu au commencement de cette histoire, fut introduit dans la galerie où étaient les deux jeunes gens. Piranese reprit ses manières aisées et pleines d'élégance pour le recevoir. Mattei parut d'abord embarrassé de la présence d'Émile; mais Piranese lui dit : Ce n'est point un étranger, c'est mon seul et intime ami; vous pouvez parler sans contrainte devant lui; c'est un autre moi-même. Je n'ai point de secrets pour lui.

Les trois acteurs de cette scène s'assirent, et Felice Mattei parla ainsi :

— J'étais à Naples, depuis fort long-temps, faisant mon service auprès du roi, lorsque, ces jours derniers, je reçus de madame la comtesse Piranese une lettre portant invitation de me rendre auprès d'elle, à sa villa de Tibur. Vous connaissez mon dévouement pour cette noble femme; son second mariage, quoique contracté à mon insu, n'a pas altéré l'affection que je portais à la veuve de mon ami, l'héroïque Balma. Aussi, à son premier appel, je me suis rendu auprès d'elle. Nous avons passé quelques jours ensemble, nous entretenant de choses assez indifférentes; elle paraissait obsédée d'un violent chagrin, et elle me disait qu'en l'absence de son mari, elle avait songé à moi, son ancien tuteur, pour puiser dans la conversation d'un homme un peu de cette force morale dont elle avait besoin. Je me dispenserai donc de vous répéter ici toutes les paroles échangées entre nous pendant ces journées oisives. J'arrive à l'essentiel. Ce soir, comme nous nous promenions sur le bord de l'Anio, elle aperçut sa fille Cécilia, solitairement assise sous un arbre, et dans une sombre attitude de méditation. Mme Piranese poussa un long soupir, et me dit : Ma pauvre fille a pris dans les rêves et les ennuis de sa dernière maladie des idées romanesques et un caractère sombre qui m'affligent. Le médecin m'a dit : Il y a deux remèdes à cela, le mariage et les voyages. Certes, il m'en coûterait de me séparer de ma fille, et pourtant je donnerais toute ma fortune à l'homme qui épouserait Cécilia, et qui voyagerait trois ou quatre ans avec elle.—Trois ou quatre ans! ai-je dit; vous consentiriez... Elle m'a interrompu vivement.—Oui, Mattei, m'a-t-elle dit, je consens à tout pour le bonheur de ma fille. Écoutez, puisque les mariages de convenance sont à la mode, ne pourrions-nous pas en arranger un, ici, en causant? — Voyons, madame. — Votre neveu, Giuseppe Mattei, est un jeune et noble seigneur auquel il ne manque rien qu'une fortune. Si quatre cent mille écus de dot, et la main d'une demoiselle comme Cecilia peuvent.....

Digitized by Google

— Pardon, monsieur, dit le comte Piranese en interrompant Mattei, pardon, si je vous arrête... c'est que nous étouffons dans cette galerie... exposée au midi... Nous sommes aux premiers jours de printemps .. La chaleur se fait sentir... Voulez-vous que nous descendions au jardin ?

— Oui, descendons au jardin, dit Mattei.

Piranese tremblait de fièvre; son visage était horrible à voir ; heureusement la nuit protégeait son affreuse émotion.

Au jardin, Mattei continua son récit :

— Au reste, ajouta Mme Piranese, en donnant ma fille et une fortune à votre neveu, je ne ferais que seconder les intentions du père de Cécilia, de mon premier mari ; vous savez qu'il désirait tout ce qui pouvait resserrer l'union entre votre maison et la sienne. — Oh ! madame ! me suis je écrié avec un accent qui partait du cœur, quel noble seigneur italien ne serait fier et heureux d'une pareille alliance ! Votre fille est déjà un si rare trésor que les yeux d'un fiancé se ferment sur la fortune offerte avec elle. Mon neveu est à Naples; il est encore à l'âge où le cœur est libre : il a vingt ans. Je réponds de lui; et, puisque vous demandez que votre fille voyage, je mets mon expérience au service des jeunes époux, et je voyagerai avec eux. — Et moi, je réponds de Cécilia, m'a dit votre femme en me serrant les mains avec émotion; je réponds d'elle; il n'est pas au monde de fille plus soumise... Ah ! si vous saviez !... Maintenant, Mattei; il me reste un devoir à remplir. Mon mari est retenu à Rome pour des affaires; il faut que vous fassiez une démarche pour la forme; pour la forme, entendez-vous? Il faut que vous lui demandiez son consentement, qu'il ne refusera pas à coup sûr. Allez, de ce pas, au palais Piranese, et rapportez-moi promptement sa réponse. Je vous attends. Comte Piranese, voilà ce qui m'amène si tard dans votre palais.

Piranese garda le silence; il était bouleversé; sa tête ne paraissait plus appartenir à son corps; il était décapité moralement; il avait oublié son mariage; le seul objet qui apparût dans son imagination, c'était Cécilia, la plus belle des vierges, la femme autrefois tant aimée, lorsqu'elle était une enfant, et qui, sur un seul mot de lui, allait enchanter l'existence d'un autre homme, et vivre dans ses bras. Il y avait, dans cette pensée, un poison à tuer sur place, un coup de foudre à briser un front d'airain. Le voile de la nuit et des arbres dérobaient à Mattei la convulsive agitation du jeune Romain.

— Cela vous donne à réfléchir, n'est-ce pas? dit Mattei. Il y a donc quelque obstacle imprévu ?

— Mattei, dit Piranese les larmes aux yeux, Mattei, je vous remercie; vous êtes un digne ami.

— Ainsi, je puis repartir pour la villa, et annoncer...

— Attendez, Mattei... attendez... encore un instant...

— C'est que je ne vous ai pas tout dit, comte Piranese.

— Ah ! eh bien ! achevez... dites tout.

— J'ai reçu ce matin de Naples un édit de grace pour vos quinze jours

Digitized by Google

d'arrêt au château de l'OEuf. Vous vous rappelez cette punition que vous avez esquivée... Et le même pli royal contient un brevet d'aide de-camp, qui vous attache à la personne de Joachim Murat. J'ai déjà montré cela à Mme la comtesse Piranese... Vous voyez donc bien, Mattei, m'a-t elle dit, qu'il faut que ce mariage se fasse promptement : voilà la guerre allumée par le débarquement de Napoléon; mon mari partira pour l'armée... Qui connaît la durée de la guerre qui va s'ouvrir? Au moins, ma fille aura un protecteur. C'est un mariage de nécessité... Comte Piranese, voilà le pli du roi Murat.

Piranese prit le précieux papier, et le baisa respectueusement.

— Vous voyez bien, seigneur Mattei, dit-il, que tout m'arrive à la fois... Les affaires politiques, les affaires de famille se croisent dans mon cerveau... vraiment, je suis obsédé par la circonstance... C'est passer du calme à la tempête, sans transition... Ma tête brûle...

— Parlez-moi franchement, comte Piranese. Auriez-vous quelque grave motif de vous opposer au mariage projeté?

— Oui, seigneur Mattei.

Mattei recula d'étonnement

— Oui, dites-vous, comte Piranese?

— Sans doute... J'ai un grave motif.

— Vous verriez avec peine une alliance avec ma famille?

— Oh! non, certainement, seigneur Mattei.

— Eh bien?

— Eh bien !... ce mariage ne peut se faire.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

Piranese se promenait à grands pas au travers d'une allée, comme s'il eût attendu qu'un expédient jaillît de l'excitation de son corps. Tout à coup il s'arrêta, leva les yeux au ciel, marcha droit à Mattei et lui dit :

— Seigneur Mattei; l'obstacle, le voici. Émile Dutretz, mon intime ami, qui nous écoute en silence, mais non pas sans émotion, est arrivé ce matin de Paris pour demander en mariage Cécilia qu'il connaît depuis long-temps, et de laquelle, peut-être, il est aimé. Aujourd'hui, Émile s'est rendu à ma villa, pour déclarer ses intentions à Mme Piranese, ma femme; il n'a pas été reçu; il sera reçu demain probablement, et j'espère que tout se terminera. Vous voyez, seigneur Mattei, qu'il m'est impossible de favoriser votre neveu au préjudice de mon ami.

— Je vais donc rapporter cette réponse à Mme Piranese.

— Certainement.

— Au reste, en l'état où se trouvent les choses, il n'y a rien de désespérant pour personne de ma famille; à peine les négociations sont entamées, et le plus intéressé dans l'affaire n'est encore instruit de rien. Nous verrons maintenant de quel côté penchera la prédilection de Mme Piranese; car, en pareille occasion, l'avis d'une mère n'est pas à dédaigner.

Digitized by Google

— Dieu me préserve, seigneur Mattei, de faire obstacle, moi, à la volonté d'une mère ! Seulement, je vous ferai remarquer que, ce matin, Mme Piranese n'avait pas de choix à faire, point de préférence à accorder, et que, demain, votre neveu aura un concurrent digne de quelque considération aux yeux d'une mère. Émile Dutretz aime Cécilia depuis trois ans : je ne veux pas faire son éloge devant lui ; je me contenterai de dire qu'il est militaire français, que son nom a été cité dans les bulletins de Napoléon, qu'il peut s'élever, par son courage, aux grades les plus éminens dans la guerre prochaine. Vous savez aussi bien que moi, seigneur Mattei, combien Mme Piranese apprécie ces qualités, combien son ame virile se passionne pour la gloire militaire; si la mère de Cécilia avait pu se façonner un gendre à sa fantaisie, elle l'aurait fait à l'image d'Émile, mon ami. Maintenant, nous attendons votre neveu.

Félice Mattei, piqué au vif, ne répondit rien ; il salua froidement les deux jeunes gens, et sortit d'un pas résolu.

Dès que la porte se fut refermée sur Mattei, Émile, qui s'était contenu avec peine, sauta au cou de son ami, en s'écriant :—Bravo ! bravo ! Voilà une inspiration ! Voilà comme il fallait se débarrasser de cette race des Mattei !

— Émile, dit Giampolo, tu le vois ; j'ai voulu gagner du temps; tu me pardonneras ce subterfuge. J'abhorre les Mattei, moi ! j'abhorre les neveux de vingt ans. Nous nous tirerons d'embarras comme nous le pourrons.

— Que dis-tu donc, mon cher Pira ? j'accepte mon rôle jusqu'au bout ; parole d'honneur ! foi de soldat français ! j'épouse Cécilia.

Ce fut le dernier coup de foudre qui tomba ce jour-là sur le front de Piranese. Au comble de sa joie, Émile ne remarqua pas le mouvement de stupéfaction et la teinte de terreur qui coururent sur le visage de son ami.

— Oh! je l'épouse ! c'est décidé. Ton consentement, je l'ai; demain je m'habille de toutes mes séductions, et je cours, avec mes épaulettes et ma croix d'honneur, me jeter aux pieds de Mme Piranese. C'est que le terrain brûle sous nos pieds; il faut précipiter les évènemens, comme au dernier acte d'une tragédie; il faut faire marcher de front l'amour, le mariage, le contrat, la guerre, Napoléon, Joachim Murat, Felice Mattei, et l'anéantissement de son neveu. J'épouse Cécilia demain, ou après-demain au plus tard ; avec des flots d'argent nous aplanirons tous les obstacles à l'état civil de l'Église romaine. Oh ! que je t'embrasse encore, mon cher Pira, pour ton inspiration ! Avoue que tu ne t'attendais pas à me voir prendre la chose au sérieux. Je suis ainsi fait, moi. Mon pauvre ami, cette journée t'a démoralisé, je le vois. Tu meurs de fatigue et de sommeil. Tiens, séparons-nous ; il est trop tard ; demain nous aurons une journée fraîche et pleine. Ton Luigi rôde, là-bas, un flambeau à la main, il va me conduire à ma chambre; j'ai bien besoin de repos, moi aussi. Bonne nuit, Pira; ta main dans ma main; adieu. Demain, le premier debout réveillera l'autre. Adieu.

Piranese reçut l'adieu de son ami avec une indifférence stupide. Pendant cette journée, il s'était galvanisé tant de fois, pour répondre en homme à de

Digitized by Google

terribles exigences de situation, qu'il ne lui resta plus, cette fois, assez de force pour supporter une dernière crise. Immobile et silencieux, il suivit d'un regard hébété le fougueux Émile qui s'élança vers l'escalier et disparut.

La nuit était tiède et parfumée des exhalaisons du printemps; les fontaines du jardin pleuraient, dans la mousse et les coquillages, avec cette harmonie dolente qui conseille le sommeil. Piranese se laissa tomber sur un lit de gazon opaque, et aux premières lueurs de l'aube, n'ayant plus d'énergie dans le cerveau et dans le corps, il s'endormit.

XI.

Midi sonnait à la tour du *Campidoglio*, lorsque Piranese se réveilla. En face de lui, son domestique s'était assis et attendait.

— Luigi, lui dit-il, vas voir si Émile est levé.

— Il était debout à six heures; à sept, il est sorti.

— Et il n'est pas rentré?

— Non, monsieur le comte.

— Voilà qui est fort singulier.

— J'ai passé toute la matinée sur la porte du palais, à causer avec les domestiques du voisinage, et je n'ai vu rentrer personne. Votre seigneurie peut se fier à moi.

— Il n'est pas rentré, c'est étonnant.

— Je pense que M. Émile est allé à *Buon Governo*, pour se mettre en règle; il y a loin d'ici à *Piazza Madama*.

— Oh! non... non... je ne crois pas... Ceci devient inquiétant.

— Il est allé prendre ses lettres.

— Encore moins; il faut dix minutes pour courir à *Piazza Antonina*, et en revenir.

—Une autre idée... Il cause politique avec quelque ancienne connaissance... c'est que cela chauffe à l'heure qu'il est. L'empereur est entré à Grenoble, où il a été reçu avec enthousiasme; de Grenoble, il a marché sur Lyon; il a passé trois jours à Lyon, et s'est mis en route pour Paris. Croiriez-vous, monsieur le comte, qu'on n'a pas brûlé une amorce sur tout le chemin! Partout l'empereur ne rencontre que des populations amies; c'est un triomphe continuel. Il faut voir comme on lui répond chez nous; on dit que le roi de Naples va se mettre à la tête de son armée, pour soutenir la cause de son beau-frère; il y en a même qui disent que Joachim Murat est sur le point d'envahir la Toscane. Enfin, tout le monde fait sa nouvelle. Ce qu'on rapporte de plus certain, c'est la marche de l'empereur : on assure qu'à cette heure, il est à Paris.

— Et moi, je suis encore à Rome! s'écria Piranese en se frappant au front. Oh! cette position est intolérable; il faut en sortir à tout prix!... Et je n'ai pas même écrit une lettre de reconnaissance au roi... à ce bon Joachim! une seule lettre!... Une minute de retard de plus serait un crime. Luigi, attends-

Digitized by Google

moi ici; je vais t'envoyer à franc étrier au palais ou à la tente du roi de Naples; tu te feras indiquer le chemin qu'il a pris, et tu lui remettras une lettre.

— Je vais commander un cheval de poste.

— Deux chevaux; il te faut un piqueur pour courir en avant; ne ménage pas les *bonnes-mains*.

— Je prie votre seigneurie de songer à moi, si le roi de Naples demande un bon soldat de plus.

— Très bien, Luigi.

— C'est que je rappellerai à votre seigneurie qu'elle m'avait oublié, pour sa campagne de Moscou.

— Cette fois, je ne t'oublierai pas; sois tranquille.

— Je cours exécuter les ordres de mon seigneur et maître.

Piranese ouvrit la porte de son atelier, attenante au jardin; là, était aussi le cabinet de travail. Depuis bien long-temps cette partie du palais n'avait reçu la visite du maître. Les joies et les douleurs de la villa de l'Anio avaient distrait le jeune Romain de ses passions d'artiste. Tout se ressentait de ce long abandon. Un désordre triste régnait devant les statues, les blocs ébauchés, les maquettes, les pupitres, les bureaux, les bibliothèques : c'était un chaos à ne plus se reconnaître. Là, chaque objet rappelait à Piranese l'époque tranquille de sa vie, où il ressentait au fond de l'ame quelque chose de calme et de serein qui, dans un passé lointain, ressemble à ce qu'on appelle le bonheur, et qui n'est simplement que l'absence d'une passion ou d'une infortune. Le noble artiste fut ému aux larmes en retrouvant, parmi les bustes païens, ouvrages classiques de son adolescence, la statue inachevée de sainte Cécile, cette image divine pour laquelle il avait cherché un modèle terrestre digne de l'habitante du ciel. Oh! c'est maintenant, se dit-il à lui-même, que je ferais mon œuvre en artiste inspiré, si la jeune vierge de l'Anio consentait à poser devant moi! Et Piranese poussa un soupir, qui, répété par l'écho de l'atelier solitaire, ressemblait à une plainte de la statue adorée. Piranese n'avait respiré qu'un instant l'air de ce réduit plein de quiétude, et il était revenu, à son insu, aux premières impressions de sa vie, par l'influence des objets extérieurs qui réveillaient en lui tant de périlleux souvenirs. Il songeait à cette radieuse Cécilia, l'enfant de ses innocentes amours; à cette fleur vivante qu'aucune lèvre profane n'avait souillée; à cet ange de la terre, qui avait passé par le sépulcre, pour arriver à une merveilleuse transfiguration; qui avait échangé le suaire contre la robe éclatante de l'épouse, le rameau de cyprès contre le lys royal. Bien plus, le hasard tourna les yeux de l'artiste sur des ébauches de peinture qui gisaient dans une poussière de marbre, et ses doigts, en effeuillant avec nonchalance cet album de feuilles éparses, se crispèrent, convulsifs, sur le portrait de la Cécilia de quinze ans. — Non, dit-il, l'avenir n'a pas menti au passé; mon amour avait deviné la femme dans la jeune fille! Et cet ange de mon espoir, en qui j'avais placé toutes mes complaisances, cette vierge exquise serait jetée aux bras du premier Mattei venu! Et c'est moi qui la livrerais à la brutalité légitime d'un mariage improvisé! Oh! que plutôt les poutres de mon palais s'écrou-

Digitized by Google

lent sur mon front! *Que feraient de plus cruel les ennemis dans une ville prise d'assaut?* comme dit le poète romain.

Le jeune homme tenait à deux mains le portrait de Cécilia, et lui donnait des sourires mélancoliques. — Non, non, dit-il, d'une voix sourde et tremblante; non, tu ne seras pas à un Mattei, tu ne seras à personne, tant que je vivrai .. à personne! Puisque la fatalité, cette divinité de Rome, l'a voulu ainsi, tu iras sur la montagne, comme la fille de Jephté, mais tu n'en descendras pas pour te suspendre aux lèvres d'un époux, quel qu'il soit; je mets ta virginité sous l'ombre de mon bras et de mon épée, ô sœur angélique des séraphins!

Et il colla ses lèvres sur l'image froide, et, la laissant tomber, il se couvrit le visage de ses mains, rougissant de lui-même comme s'il eût commis un adultère incestueux.

Sourd aux bruits extérieurs, il ne vit pas la porte qui s'ouvrait devant Émile; l'embrassement de son ami le fit tressaillir.

— Où diable as-tu passé ce matin? s'écria le jeune Français, avec son étourderie habituelle; je me suis réveillé, à six heures, dans un palais désert. Luigi, qui causait politique dans la rue, m'a dit que tu étais probablement occupé, en ville, à courir après les nouvelles. Moi, j'ai sellé un de tes chevaux, et j'ai couru à Tibur pour avancer les affaires...

— Tu viens de la villa? dit Piranese tremblant.

— Oui, dit Émile en serrant les mains de son ami; je suis parti ce matin; le meilleur de tes amis, je reviens avec le titre et le cœur de ton fils.

— Que dis-tu, Émile? s'écria Piranese, et il s'assit défaillant sur le rebord d'un socle de bois.

— Je savais, mon cher Pira, que cette nouvelle allait te foudroyer de joie; mais je t'ai cru assez fort pour m'épargner les ménagemens d'un préambule. J'épouse Cécilia dans huit jours. Oh! ma poitrine se gonfle de bonheur! Enfin, j'aurai une femme!.. et quelle femme!

Piranese soutint son front avec ses mains et ne répondit pas.

— Je me mets à ta place, poursuivit Émile; je me figure mes transports si tu épousais ma fille; si tu recevais ainsi, dans un jour, les deux noms les plus saints qui soient dans la nature. Oh! recevoir une femme des mains de son meilleur ami! Je conçois ton saisissement. Allons, Pira, regarde-moi donc en face.

Et comme il faisait un pas vers Piranese, il aperçut le portrait de Cécilia sur le parquet.

— Ah! je le reconnais! je le reconnais! s'écria-t-il; tu as fait ce portrait, il y a bien long-temps, lorsque tu me cachais ton amour pour la mère, par dévouement d'amitié, car tu croyais que j'étais fou de la comtesse Rosa... Oh! mon ami, tes prévisions sur la beauté de Cécilia ont été en défaut; ce portrait est un mensonge au crayon; c'est l'ombre de ce soleil qui luit à Tibur.

Un éclat de sanglots que Piranese ne put comprimer fit reculer Émile de stupéfaction.

— Ah! mon Dieu! dit-il, les mains jointes, qu'as-tu donc, Piranese? Si ce

Digitized by Google

sont des pleurs de joie que tu verses, elles me contristent comme des larmes de douleur... Parle, parle-moi, mon ami.

Et il s'approcha de Giampolo, et saisit ses mains vivement, pour les détacher du front qu'elles voilaient.

Piranese céda, par lassitude, à cette violence de l'amitié. Il découvrit son visage, et laissa voir une pâleur de cire sur des joues sillonnées par des pleurs. Sa poitrine haletait comme après une course au vol de la base au sommet d'une montagne; il y avait, dans ce noble sein, le volcan d'une passion qui fendait l'épiderme, pour s'ouvrir un cratère; ses yeux fixes épouvantaient Émile, comme des yeux vivans sous le front d'un cadavre galvanisé. Les mains des deux amis se serrèrent dans un double élan spontané; les deux bouches mêlèrent leur souffle. Un frémissement convulsif de Piranese annonça qu'un suprême effort se faisait en lui pour une terrible révélation : il essaya ses lèvres aux premières syllabes de la confidence; puis, au moment de parler, il recula devant la chose résolue, et transforma son discours.

— Émile, dit-il avec un accent plein de mélancolie, Émile, mon bon ami, te rappelles-tu les paroles que tu m'as apportées, un jour, dans les ruines du cirque d'Antonin? A cette époque, tu prenais souci de la gloire et de l'honneur de ton ami; tu trouvas dans ton esprit des formes de reproches, couvertes d'un voile amical, pour m'exciter à courir auprès de Joachim Murat, et tu m'aurais renié peut-être, si je me fusse lâchement enseveli vivant sous les dentelles d'une femme; tu t'en souviens?

Émile fit un signe de tête affirmatif.

— Comment veux-tu donc qu'aujourd'hui je puisse te voir, sans être ému aux larmes, te voir, toi Émile, quand la patrie aiguise son épée, déserter à l'ennemi, c'est-à-dire à la volupté déshonorante, oublier les devoirs de soldat, fermer l'oreille à ce grand cri de guerre impérial qui s'élève du golfe Juan? Et moi aussi, j'ai une femme charmante; j'ai une existence d'or, et tu me vois tout absorbé par les préparatifs d'un départ qui sera peut-être sans retour. Quelle douleur si j'étais obligé de laisser mon compagnon d'armes sur son lit de roses, quand je vais dormir sous la tente! Oh! mon émotion t'en dira plus qu'un long discours, Émile.....

Piranese détourna la tête; il était honteux de ce subterfuge; il lui semblait que son visage n'était pas en harmonie d'expression et de pensée avec ses paroles, et que son abattement, son désespoir, ses larmes, attestant une blessure trop profonde, allaient le trahir aux yeux de son ami qui ne pourrait concilier la légèreté de la faute avec la solennité de l'accusation. Il avait trop présumé de la sagacité d'Emile; l'étourdi jeune homme ajouta foi à la sincérité de ces reproches : l'amitié souvent est aveugle et confiante comme l'amour.

— Mon cher Pira, dit-il avec calme et en souriant, il est des circonstances, rares fort heureusement, où je m'aperçois que nous appartenons, toi et moi, à deux nations différentes. Chez nous, on ne traite pas si gravement la guerre; nous ferions l'amour entre deux batteries allumées; nous signerions un contrat de mariage sur l'affût d'un canon. Ne sais-tu pas que notre brave général

Digitized by Google

Joubert se maria dans une maison de la Chaussée-d'Antin à Paris, partit le lendemain de ses noces, en habit de bal, et se fit tuer, quelques jours après, à la bataille de Novi, au premier quartier de sa lune de miel ?

— Que veut dire cela ? dit Giampolo d'un air consterné.

— Cela veut dire, mon cher Pira, que j'épouse, et que je pars, et que je me soucie d'une balle ou d'un boulet autrichiens, comme d'une bulle de savon. Si tu ne m'avais pas coupé la parole un peu brusquement, tu saurais déjà que je viens de signifier absolument la même chose à Felice Mattei : il me faisait des objections, il prétendait qu'il me serait impossible de sortir d'Italie et de rejoindre la grande armée. Seigneur Mattei, lui ai-je répondu, vous n'êtes pas fort en stratégie. La grande armée est partout. Joachim Murat est à quelques lieues d'ici; si je ne puis atteindre l'empereur des Français, je me replierai sur le roi de Naples; c'est toujours le même drapeau. Et mon Mattei m'a salué avec une politesse maligne, et il a disparu. Je t'aurais conté tout cela, mon cher camarade, mais tu m'as jeté dans les divagations ; tu me fais commencer mon récit par la fin : maintenant tout est interverti. Je devais te dire, pour mon début, que la comtesse Piranese, ta femme, m'a reçu avec enthousiasme ; parole d'honneur ! c'est le mot. Elle avait déjà connu tes intentions et les miennes de la bouche de Felice Mattei. Ainsi ma demande en mariage n'a pas eu besoin d'être formulée. Quelle économie de protocoles ! Monsieur, m'a dit ta charmante femme, avec sa grace romaine, monsieur, vous avez fait un véritable trait de chevalier français ; vous venez de Paris pour me demander ma fille, à travers tous ces bruits de guerre ; je me félicite de n'avoir pris aucun engagement sérieux pour Cécilia. Vous savez que j'aime les Français. Mon désir a toujours été d'avoir un Français pour gendre : soyez donc le bien-venu, monsieur. — A ces paroles j'ai sauté de joie, comme un enfant... Que regardes-tu donc dans le jardin ?.. Tu es distrait, mon ami.

—C'est que j'ai envoyé Luigi en ville... et il n'est pas de retour... Cela m'inquiète.

— Veux-tu me laisser continuer ?

— Oui... oui... continue... Je vais voir si Luigi...

— Eh bien ! je t'attends.

— Non... je reste... C'est que cette lettre à Joachim Murat...

— Tout aura son temps, mon cher Pira; on dirait que tu as des tisons ardens sous la plante des pieds.

— Moi !... eh !... c'est l'impatience de connaître la fin de... cette campagne si aventureuse... Luigi ne revient pas... Voyons, comment tout cela s'est-il terminé à la villa ?

Piranese croisa fortement ses bras sur sa poitrine, comme pour l'étançonner; il se raidit sur ses pieds avec une énergie d'emprunt, et trouva même sur sa figure une contraction gracieuse qui ressemblait à un sourire.

— Alors ta femme, poursuivit Émile, m'a longuement parlé de Cécilia ; elle m'a raconté sa longue maladie ; elle m'a dit que vous lui aviez laissé ignorer jusqu'à présent votre mariage, pour lui épargner une émotion; c'est

Digitized by Google

ce qui m'a expliqué le cri d'étonnement de Cécilia, hier, lorsque je parlai étourdiment de votre mariage devant elle. Il est vrai que je n'ai aucune crainte sur les suites de mon étourderie, car ta fille est aujourd'hui, grace à Dieu, d'une santé florissante à l'épreuve des émotions. Vous aviez poussé les ménagemens à l'excès. Mme la comtesse Piranese insiste vivement pour me décider à partir pour Paris avec ma femme; elle veut que Cécilia voyage plusieurs années; le médecin a dit qu'il fallait lui procurer de longues distractions pour la délivrer d'un fond de mélancolie que la maladie lui a laissé. Je ne demande pas mieux que de voyager avec Cécilia; j'irai au bout du monde, s'il le faut. — Je l'eusse mariée avec beaucoup de répugnance à un Romain, m'a dit ta femme; les gens de notre pays sont sédentaires, et ma fille n'aurait pas bougé de notre château, avec un Mattei, par exemple; un enfant! Je veux que ma fille coure le monde, et qu'elle se forme aux belles manières de la société de Paris. Alors, mon cher Pira, je me suis permis deux observations respectueuses. — Madame, ai-je dit à ta femme, il ne manque donc plus à notre heureuse affaire que deux choses, le congé de Mattei, et le consentement de Cécilia. — Il ne manque rien, m'a-t-elle répondu; Mattei, en m'apportant hier soir lui-même vos intentions et celles de mon mari, m'a apporté son congé; au reste, il s'est exécuté d'assez bonne grace : vous lui avez paru un rival trop dangereux pour son neveu. Quant au consentement de Cécilia, vous pouvez être tranquille sur ce point. Ma fille est un ange de soumission; je réponds d'elle; et quelle répugnance, d'ailleurs, pourrait avoir une jeune personne devant un mariage qui lui donne un époux jeune et riche; un officier français, décoré par l'empereur sur le champ de bataille? Allez à Rome, a-t-elle ajouté; dites à mon mari que ses intentions sont remplies; qu'il s'occupe, lui activement, deux ou trois jours, en ville, des préliminaires prosaïques de ce mariage, et qu'il nous revienne, à Tibur, avec le contrat. Puis, avec un charmant sourire, elle a dit : Je rappelle mon cher Piranese de son exil. J'avais voulu agir dans toute ma liberté de mère pour marier ma fille. J'étais souveraine, et j'appelais au château toutes les personnes qui pouvaient être utiles à mes projets; de ce nombre était Felice Mattei que je n'eusse jamais mandé auprès de moi pour le mettre en face de mon mari qui le déteste. Concluons enfin. Cécilia est prête à recevoir un époux de la main de sa mère, et à partir avec lui. Je me suis levé; j'ai baisé la belle main de ta femme, qui m'a dit gracieusement : Adieu, mon cher fils; et je ne me suis arrêté qu'un instant, à la grille de la villa, pour échanger quelques paroles avec Felice Mattei qui m'attendait, probablement pour me féliciter du bout des lèvres, et me maudire du fond du cœur. Il est reparti pour Naples ce matin.

Luigi entra brusquement dans l'atelier et interrompit un entretien qui était devenu intolérable à l'oreille et au cœur de Piranese. — Je viens rappeler à votre seigneurie, dit le domestique, qu'il y a deux chevaux de poste, dans la rue, depuis une heure.

Piranese profita de la diversion amenée par cet incident, et dérobant son visage bouleversé aux regards d'Émile qui se faisait observateur lorsqu'il ne

Digitized by Google

parlait pas, il se tourna vers Luigi, et dit : — Oui, c'est juste; les deux chevaux attendent... ma lettre n'est pas faite.... Ah ! mon Dieu !...

— Je puis parler devant monsieur, puisque c'est l'ami de monsieur le comte ?

— Oui, certainement, parle... voyons.

— Voici la nouvelle du moment... Le roi de Naples a quitté *Villa Reale* ; il s'est mis à la tête de son armée, et il a pris la route de Rimini.

— Joachim Murat est entré en campagne ! s'écria Piranese; malédiction ! et nous sommes ici à faire le trousseau d'une mariée ! Ce n'est plus une lettre qu'il faut envoyer au roi; il faut nous porter nous-mêmes à ses pieds. A cheval ! à cheval ! Luigi, prends de l'or à flots; attelle ces chevaux à ma berline de voyage; prends mes armes et mon uniforme, tous mes effets de campagne, et en route sur Rimini.

Luigi sortit pour exécuter ces ordres; Piranese se promenait à grands pas dans l'atelier.

— Je pense bien, dit Émile, que tu feras tes adieux à ta famille.

Piranese hésita quelques instans pour répondre.

— Oui, nous nous arrêterons un quart d'heure à la villa.

—A la bonne heure !... D'ailleurs, nous avons du temps plus qu'il n'en faut pour joindre l'armée.

— Que dis-tu, Émile? Je donnerais ma fortune pour être, en ce moment, à cheval, à côté du roi.

— Eh ! les Autrichiens sont encore en Lombardie ! Pourvu que nous arrivions au premier coup de canon.

— Sérieusement, Émile, est-ce que tu penses à te marier dans la huitaine?

— Très sérieusement. Mais est-ce qu'il y a quelque obstacle?

— Tu n'épouserais pas, cependant, une jeune fille contre son gré?

— Dieu m'en garde !.. Que diable vas-tu me dire là ? Tu sais bien qu'on ne fera pas violence à ta fille, et qu'elle se résignera facilement à m'épouser.

— Oui, on se flatte toujours ainsi. Enfin, nons allons voir.... Écoute, Émile, écoute, si la fille de Mme Piranese témoignait la moindre répugnance, tu me promets...

— Mon cher Pira, me prends-tu pour un père de comédie? Me crois-tu assez fou pour faire violence à la vocation ou à la fantaisie d'une jeune fille? Il me faut un bon *oui*, bien net, bien décidé; à la moindre hésitation, je me retire.

— Voilà parler loyalement.

— C'est que, tout bien réfléchi, je suis assez malheureux en amour pour échouer encore cette fois.

— Émile, avec les femmes, il ne faut jurer de rien; il faut s'attendre à tout.

— Dans une heure, je connaîtrai mon sort.

— Voilà Luigi qui me fait signe que tout est prêt.

— Je monte à cheval, moi, et je prends les devans.

Digitized by Google

— Nous allons brûler le chemin.

Un instant après, berline et cavalier couraient sur la route de Tivoli.

Piranese, rendu à ses réflexions, essaya d'arrêter un plan de conduite; mais ses actions, dans l'avenir, étant subordonnées aux actions des autres, il se vit encore contraint à s'inspirer de la circonstance, et il ne prit aucune décision. L'élan et le fracas de la voiture, le trouble orageux de son esprit, la flamme allumée dans ses artères, toutes ces excitations physiques et morales brisaient, à chaque chaînon, la série de ses pensées. Il se sentait emporté comme par un démon, vers quelque chose de fatalement inévitable, qui allait prendre un corps et se matérialiser à ses yeux. C'est en face de l'imprévu révélé que Piranese comptait saisir au vol une résolution.

Émile arriva un quart d'heure avant la berline, et annonça son ami. La famille était réunie dans le salon lorsque Piranese entra d'un pas artificiellement résolu. Il fut accueilli par les embrassemens et les pleurs de sa mère et de sa femme. — Eh bien! tu ne dis rien à Cécilia, dit la marquise à son fils, et elle se plaça devant Émile, pour lui dérober une scène périlleuse. La comtesse plongea des regards dominateurs dans les yeux de Cécilia. Piranese, au dernier mot de sa mère, se retourna vers la jeune demoiselle, et l'embrassa stupidement et à la hâte, sans lui parler, sans la voir. Cécilia, maîtresse de son émotion, à force de dévouement à sa mère, ne laissa rien apercevoir qui pût la distinguer de toute autre jeune fille modeste et timide, à la veille de se marier avec l'époux de son choix. La marquise Piranese, femme d'expérience et de perspicacité, avait seule gardé son sang-froid, et elle se chargea de diriger la situation. — Réunis un instant pour nous séparer! dit-elle en prenant les mains de son fils, permettez-nous quelques larmes, messieurs; l'heure est triste!

— Oui, ma mère, l'heure est mauvaise, dit Piranese; ce château n'en entend pas sonner d'autres, même dans les jours de fête.

— N'attristons pas ces enfans, dit la comtesse, gardons le chagrin pour nous.

Un faux sourire courut sur son visage, comme un rayon du soleil couchant qui perce un ciel orageux, et illumine tristement l'horizon.

— Oui, poursuivit la comtesse, faisons le bonheur de ces enfans, avant tout. Voyons; tenons un conseil de famille, et arrêtons un plan... Asseyons-nous, d'abord... Vous restez debout, Piranese?

— Eh! mon Dieu, madame, ma berline m'attend là... Je suis dans un état... le service du roi... Voyons, parlez, madame; nous sommes à vos ordres.

La comtesse se pencha vivement à l'oreille de la marquise Piranese, pendant que son mari était au fond de la salle, et lui dit : — Vous remarquerez, madame, que votre fils n'a pas encore jeté un seul coup d'œil sur Cécilia.

La réponse à ces paroles fut un regard vers le ciel et un soupir.

— Hier, dit ensuite la comtesse à haute voix, et avec un accent plein de calme, hier, j'ai fait mes invitations; j'ai prié peu de monde, quelques familles de nos intimes et de nos alliés : les Velletri, les Spada, les Ludovisi, les

Digitized by Google

Braschi. J'ai envoyé mes ordres à Mme Lefèvre, la bonne faiseuse de Paris, pour le trousseau; elle vient aujourd'hui se concerter avec nous, et en six jours, elle livrera le plus indispensable de la toilette; c'est convenu...

— Pardon, ma chère amie, dit Piranese en interrompant sa femme, vous avez donc fixé le jour?

— Sans doute, mon ami; nous faisons la noce jeudi prochain, dans huit jours; c'est arrêté avec votre mère.

— Tout le monde a consenti?

— Tout le monde... Voulez-vous recueillir les voix? Vous d'abord, mon cher Piranese, vous avez consenti, cela va sans dire. M. Émile Dutretz...

— Oh! madame, je voudrais retrancher sept jours, dit Émile avec feu.

— Madame Piranese...

— Puisque vous me donnez voix délibérative, je donne mon consentement de tout mon cœur, dit la marquise.

— Et toi, ma bonne Cécilia? dit la comtesse avec une fermeté d'organe qu'un homme eût enviée dans pareille situation, et toi, ma fille, acceptes-tu la noce dans huit jours?

Piranese s'arrêta derrière le fauteuil d'Émile et appuya fortement ses mains sur le bois.

Une voix musicale et veloutée monta dans le salon, comme un accord de mélodie; c'était la voix de Cécilia qui répondait: — Oui, ma mère; j'accepte volontiers tout ce qui vient de votre cœur et de votre main.

Piranese cette fois ne fut pas maître de ses yeux; il regarda Cécilia, et ses mains convulsives ébranlèrent le fauteuil de son ami. Ce coup d'œil donné à la jeune fille fut court, mais aurait-il été suivi d'une longue contemplation d'amour, il n'eût pas bouleversé davantage l'infortuné jeune homme. Cette irradiation de beauté qui jaillit du visage et du corps de Cécilia porta le dernier coup à Piranese; il sentit s'échapper sa raison; il ressemblait au voyageur que le soleil de la zône torride frappe de délire à midi. Dès ce moment ses paroles et ses actions ne lui appartenaient plus; cette noble intelligence, dominée par une passion, était abandonnée au hasard.

L'homme atteint de folie subite vit quelque temps sous l'empire des idées qui ont accompagné les derniers instans de sa raison, et répète obstinément les mêmes phrases qu'il prononçait alors; c'est un mécanisme de lèvres qui fonctionne sans le secours du cerveau. Piranese frappa du pied le parquet, marcha droit vers sa mère et sa femme, avec un sourire d'aliéné, en disant: Ma berline est là, madame; le service du roi avant tout; à cheval! à cheval! en route sur Rimini!

Les dames et Émile se levèrent, tous agités en sens divers, selon le degré de leur pénétration; mais personne pourtant ne comprit à quel degré d'égarement le jeune comte était arrivé.

— Mon cher ami, lui dit la comtesse avec une voix caressante, non, non, vous ne partirez pas ainsi...

— Oh! madame! le service du roi avant tout! A cheval! Route de Rimini!

Digitized by Google

— Mais la guerre n'est pas commencée, mon cher Giampolo; allez à Rimini, à la bonne heure; allez faire une visite au roi de Naples, et soyez de retour dans huit jours; vous repartirez après la noce.

— Ah! voilà qui est raisonnable! dit Émile.

— Très raisonnable! dit Piranese comme un écho; très raisonnable! Le service du roi avant tout. Luigi! Luigi! à cheval! à cheval! Joachim Murat est entré en campagne! et nous sommes occupés ici à faire le trousseau d'une mariée! En avant! Route de Rimini.

Il fit quelques pas vers la porte; sa mère courut à lui.

— Eh bien! lui dit-elle, tu ne nous fais pas tes adieux?

Piranese se retourna machinalement, et se laissa embrasser par sa famille et son ami. Luigi parut, sur le seuil, un fouet de postillon à la main; en le voyant, Piranese s'arracha vivement des bras des femmes, et sortit en criant: Le service du roi avant tout!

Et la berline partit au grand galop.

— Je vous l'avais bien annoncé, dit Émile après le départ de son ami, vous le voyez, la guerre est son idée fixe; on le croirait fou, à le voir et à l'entendre Depuis qu'il a reçu son brevet, il a oublié femme, fille, mère, ami; il ne rêve que de Joachim Murat; mais je vous promets qu'il nous reviendra dans huit jours.

La comtesse et Cécilia s'étaient assises, et gardaient un silence triste qu'Émile n'osa interrompre par de nouvelles réflexions.

— Monsieur Émile Dutretz, dit la marquise Piranese, nous irons ensemble à Rome pour nos petits préparatifs de mariage; n'est-ce pas, Rosa, ma fille?

La comtesse fit un signe d'acquiescement.

— Madame, dit Émile à la marquise, je suis à vos ordres; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Soyez tranquille, tout sera prêt, le jour venu.

— Ne trouvez-vous pas que mon mari avait une singulière agitation dans toute sa personne? dit la comtesse à l'oreille de la marquise.

—Je n'ai pas remarqué cela, ma chère fille, répondit Mme Piranese avec cet air embarrassé qui signifie tout le contraire de ce qu'on dit.

La comtesse entraîna sa belle-mère dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit d'un ton effrayant, et d'une voix sourde: — Madame, nous savions que Cécilia était amoureuse de mon mari; mais nous ignorions que mon mari fût amoureux de Cécilia. N'importe, madame, vous verrez si je soutiendrai mon rôle de femme forte jusqu'au bout.

Puis, se tournant vers Émile: — Pardon, mon gendre, lui dit-elle avec une figure riante, excusez-moi si je vous cache quelque chose; c'est une surprise que nous ménageons à mon mari. Maintenant, allons tous respirer un instant sous les peupliers. Venez, Cécilia. Nous renvoyons les affaires et les emplettes à demain.

MÉRY.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

VOYAGE

AUX RUINES DE PALMYRE.

ÉDESSE ET ALEP.

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois grands fléaux de l'Orient, dit un proverbe de ce pays, sont la peste, l'incendie et les drogmans. Rien n'est plus vrai que ce proverbe. Chaque année la peste décime horriblement la population musulmane; jamais un mois ne se passe sans que le feu dévore quelques quartiers de Stamboul, de Smyrne ou du Caire; et on n'ignore pas ce que c'est que cette société de Maltais, de Juifs, de Grecs, d'Arabes d'Égypte, qui, sachant à peine un peu de français, d'italien et de turc, se mettent au service des voyageurs européens. Non-seulement les sentimens d'honneur et de probité ne se rencontrent que très rarement parmi ces gens-là, mais encore ils sont, pour la plupart, entièrement dépourvus d'instruction; on a toutes les peines du monde à leur faire comprendre les paroles qu'ils sont chargés de transmettre, et, quand ils les comprennent, ils les modi-

Digitized by Google

fient ou plutôt les défigurent à leur gré. L'étude des mœurs des peuples de l'Orient serait plus facile et plus féconde si on pouvait être en rapport direct avec les gens du pays. Quand je conversais avec un musulman, un Arménien ou un Arabe, j'étais réduit plus d'une fois à chercher ses idées dans ses gestes, dans le son de sa voix, dans l'expression de son regard. M. Michaud nous disait que, pour faire un bon voyage, un voyage utile en Orient, il faudrait en faire deux; un seul voyage suffirait peut-être, si, avant de l'entreprendre, on savait la langue du pays qu'on se propose de visiter.

Indépendamment de l'ennui de faire passer ses idées par la bouche d'un ignorant, il est encore d'autres inconvéniens pour le voyageur : il dépend essentiellement du drogman qui est à son service; sa bourse, sa vie, sont à sa disposition; avec l'argent du voyageur, le drogman paie, comme bon lui semble, les dépenses qu'il fait. L'interprète peut, si cela lui plaît, abandonner le voyageur au milieu du désert et le laisser mourir de soif et de faim. Je me vis dans une situation semblable le 30 août 1837. J'étais parti de Constantinople avec l'intention de parcourir une partie du Kurdistan, de voir les rives du Tigre et les ruines de Babylone, et voilà qu'arrivés à Malattia, notre interprète de Stamboul refusa de nous suivre. M. Haschador (c'est le nom de notre truchement) était un négociant de Calcutta que j'avais rencontré à Péra; il agit envers nous comme un de ces drogmans dont je vous parlais tout à l'heure. Né dans les solitudes de l'Asie, il osait nous dire qu'il n'avait pas la force de traverser le désert de Moussoul pendant les brûlantes journées de septembre; il se serait pourtant décidé à la continuation de la route, si nous n'avions voulu marcher que six heures par nuit, ou bien si nous avions prolongé notre séjour à Malattia jusqu'à la fin du mois d'octobre. Je ne pouvais accepter ces propositions : je n'étais pas venu en Orient pour ne point voir le pays en plein jour, et je n'avais pas assez d'argent sur moi pour attendre que les beaux jours d'automne ramenassent la bonne volonté de mon infidèle guide.

Nous avions trouvé à Malattia Hafiz-Pacha, généralissime de l'armée ottomane; il voulut bien nous donner son drogman pour nous accompagner jusqu'à Alep. Cet interprète était un jeune Grec de Smyrne, appelé Pietro. Le fait suivant pourra donner une idée de sa moralité.

Le général en chef de l'armée, pendant la guerre qu'il faisait aux Kurdes, en 1836, avait établi des récompenses en argent pour tous ceux qui lui apporteraient quelques restes sanglans des Kurdes. La

Digitized by Google

tête d'un révolté était payée 200 piastres (50 fr.), un bras, 100 piastres, une jambe, le même prix. Pietro, nous disait que se rendant un jour de Malattia aux montagnes de l'Anti-Taurus où était campée l'armée impériale, il trouva sur son chemin une vieille femme turque, assassinée par des Kurdes, mais qui respirait encore. Pietro avait alors la bourse vide; pour se faire de l'argent, il imagina de couper les deux oreilles de la pauvre femme qui se mourait. Arrivé au camp des Osmanlis, il ne craignit pas de présenter à Hafiz-Pacha les deux oreilles de la femme turque comme ayant appartenu à un Kurde, et Pietro reçut 100 piastres. Comme je lui demandais pourquoi il n'avait pas attendu le dernier soupir de cette femme avant de la mutiler, il me répondit très naïvement « qu'il était fort pressé, qu'il n'avait pas cru trop mal faire en prenant pour lui deux oreilles qui devaient lui rapporter de l'argent et qui auraient été inutilement abandonnées aux vautours. » Un Turc ne se serait jamais rendu coupable d'un pareil trait de cupidité.

Pietro changea de nom et de costume en venant avec nous; il prit le nom de Moustapha; son costume était celui d'un officier des nouvelles milices. Il se faisait passer pour un soldat musulman du premier ordre. Le jeune homme de Smyrne n'avait plus rien d'un chrétien en apparence; il avait pris le ton, les manières, l'air grave et dominateur d'un Turc : pour mieux remplir son rôle, le chrétien des bords du Mélès aurait fait son *namaz* (prière turque) dans une assemblée de vrais croyans. Pietro parlait en maître quand nous nous arrêtions au milieu des Turcs; tous lui obéissaient avec empressement et lui donnaient ce qu'il demandait. Il n'aurait dépendu que de nous de ne point payer les gens qui nous logeaient et nous fournissaient notre nourriture; ces pauvres Osmanlis se croyaient obligés de nous donner tout pour rien par cela seul que Pietro *était un officier musulman* et que *nous, nous étions des amis de Hafiz-Pacha.*

Nous quittâmes Malattia le 30 août à quatre heures du matin; l'horizon oriental, se dépouillant peu à peu de ses vapeurs diaphanes, laissait voir les premières clartés de l'aurore; çà et là, vers les régions du couchant, quelques étoiles scintillaient encore, et semblaient être restées à la voûte des cieux pour saluer le jour naissant. Les branches des orangers, des citronniers, des peupliers, des amandiers, se balançaient sur nos têtes au souffle d'une douce brise; *les gouttes de rosée*, selon l'expression du poète Sady, *brillaient comme des diamans sur la pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une pudique jeune fille qui a reçu un léger affront.* Mille oiseaux chantaient autour

Digitized by Google

de nous; le parfum s'exhalait des fleurs; l'air était embaumé. Cette nature était éclatante de fraîcheur. Quel calme, et en même temps quelle surabondance de vie au milieu de ces magnifiques jardins de Malattia! Jamais plus belle matinée ne s'était montrée à moi sous le beau ciel d'Orient.

Après deux heures de marche au milieu des jardins de Mélitène, nous prîmes notre route au sud, à travers une région montagneuse qui n'est autre chose qu'une de ces nombreuses ramifications de la chaîne taurique dont parle Strabon. Dix-huit heures de marche nous conduisirent de Malattia au bourg turc de Surgut, situé à une heure au nord du pied du Taurus.

Strabon parle du centre de l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, le Kurdistan, comme d'un pays très élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui se joignent d'assez près pour être considérées comme une *seule*. « L'Arménie et la Médie, dit-il, sont situées *sur* le Taurus. » Ces paroles prouvent que le père de la géographie regardait le Taurus non comme une *chaîne*, mais comme un *plateau*. Strabon place, cependant, la chaîne principale du Taurus entre la mer Égée et les rivages de l'Araxe. Ainsi, le mont superbe que nous voyions devant nous en arrivant au village de Surgut est bien ce mont Taurus si exactement décrit par le géographe d'Amasie. Il faut marcher à pied, et la fatigue est grande, pour franchir cette montagne où vivent, avec les ours, les chacals, les hiènes et les loups, tant de peuplades peu connues jusqu'à ce jour. Il serait difficile d'imaginer des montagnes dont la physionomie fût plus sauvage, plus variée, plus extraordinaire que celle du Taurus. La parole est impuissante pour peindre l'aspect du Taurus quand on le franchit du côté de Surgut. Comment représenter à votre esprit toutes ces crêtes nues, inégales, ces rochers aigus qui montent en pyramides vers le ciel, et déchirent les nuages blancs semés à travers l'immensité de l'espace? Toute la montagne porte les traces des plus violentes convulsions de la nature. Sur les flancs des monts dépouillés, bouleversés, se montre tantôt une ligne de roches blanchissantes qui s'étend et se replie comme un long serpent; tantôt des points noirs, jaunes, bleus, rouges, bigarrures agréables à l'œil qui les contemple. Vous voyez suspendus sur l'abîme d'énormes blocs de marbre et de granit. De nombreuses sources jaillissent du penchant des vallons et se précipitent avec un bruit horrible dans la profondeur des ravins. Tout cela forme un spectacle admirablement pittoresque et plein de grandeur; le regard et l'esprit en sont comme épouvantés. Mais bientôt la scène change.

Digitized by Google

Après avoir escaladé de hautes cimes et descendu dans des gouffres ténébreux, on arrête ses yeux sur de larges côteaux riches de verdure; vous y voyez des tentes noires de Turcomans, des chevaux superbes et de grands chameaux. Puis s'offre à vous, sur la pointe d'un roc sauvage, un berger kurde, les épaules couvertes d'une peau de mouton, chantant un air mélancolique, tandis que ses brebis et ses chèvres paissent au-dessous de lui et autour de lui. On ne voit pas un seul arbre dans cette région du Taurus, si ce n'est quelques pins ondoyans qui se dessinent au loin comme de noirs fantômes. Ces montagnes, merveilleux et gigantesques monumens jetés là par une main invisible, sont pour l'ame du pélerin comme une nouvelle et sublime manifestation du créateur. On ne revient point impie du royaume des solitudes, a dit Chateaubriand; malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères!

Il nous fallut six grandes heures pour franchir la chaîne taurique. Au sortir de la montagne, nous entrâmes dans une vaste plaine déserte, et nous arrivâmes au village de *Tout*, peuplé de quinze cents Turcs. De Tout à Semisat, l'antique Samosate, on compte vingt lieues. On ne rencontre sur la route qu'un seul bourg, appelé Adiyaman.

Samosate, une des villes les plus anciennes de l'Orient, est située sur la rive droite de l'Euphrate, à un quart d'heure de distance du fleuve. Cette ville n'a conservé de son état primitif que des traces de remparts de briques qu'on aperçoit à fleur de terre. Semisat compte aujourd'hui deux mille familles kurdes. Ces Kurdes sont soumis depuis long-temps. Les terres qui environnent la cité sont fécondées par les eaux du grand fleuve, et produisent des grains, des raisins excellens et du tabac.

Samosate était encore une ville importante et bien fortifiée au temps de la première croisade. Lorsque Baudouin, frère de Godefroy, vint de Mamistra à Édesse, Samosate était gouvernée par un Turc nommé Baldouk, « vaillant guerrier, dit Guillaume de Tyr, mais homme rusé et méchant. » Baldouk tourmentait depuis long-temps les habitans d'Édesse; il exigeait d'eux des tribus qui les ruinaient; il les soumettait à toutes sortes de corvées, et pour exercer avec plus de sûreté ces vexations, il se faisait donner des enfans en otage, qui le servaient comme des esclaves. Fatigués de tant de persécutions, les Édessiens implorèrent le secours de Baudouin, leur nouveau seigneur, pour les délivrer de la tyrannie de Baldouk. Bau-

Digitized by Google

douin accueillit favorablement cette demande, prit avec lui les deux cents croisés qui l'avaient suivi en Mésopotamie, convoqua les habitans d'Édesse, leur fit distribuer des armes, et, à la tête d'une troupe nombreuse, alla mettre le siége devant Samosate.

Baudouin attaqua la place avec vigueur. Les assiégés se défendirent vaillamment. Le prince croisé, voyant que son entreprise n'avançait pas rapidement, laissa son armée sous les murs de Samosate, donna des ordres pour qu'on ne laissât aucun repos aux assiégés, et, accompagné de douze Français seulement, retourna à Édesse, où des affaires d'une plus grande importance exigeaient sa présence. Lorsque Baldouk eut appris que les Édessiens venaient de reconnaître le frère de Godefroy pour leur prince et seigneur, il lui envoya une députation qui lui offrait de lui vendre la ville dont il était le maître, au prix de dix mille pièces d'or. Baudouin, sachant que Samosate était environnée de grandes et fortes murailles, et qu'il lui serait très difficile de s'en emparer, donna la somme demandée, et reçut la ville et les enfans captifs. « Cet évènement, dit l'archevêque de Tyr, assura entièrement à Baudouin l'affection des habitans d'Édesse; dès ce moment ils le considérèrent non seulement comme leur seigneur, mais aussi comme leur père, et se montrèrent disposés à combattre jusqu'à la mort pour sa gloire et son salut (1). »

Vous savez qu'on appelle Asie mineure cette péninsule qui, bornée par l'Euphrate du côté de l'orient, s'avance vers l'Europe entre le Pont-Euxin et la Méditerranée. Après avoir passé l'Euphrate un peu au-dessous de Samosate, nous laissâmes donc derrière nous l'Asie mineure, et nous entrâmes dans la Mésopotamie.

Douze heures de marche, dans la direction du nord au sud, conduisent de Samosate à Édesse, appelée aujourd'hui *Orfa*. Cette ville avait été nommée Antioche, en l'honneur d'Antiochus, roi de Syrie; pour la distinguer des autres villes de ce nom, on la surnomma *Antiochia ad Callirhoen*, à cause de la fontaine Callirhoe, dont nous parlerons bientôt. Le nom de *Rhoa*, que les chroniqueurs des guerres saintes donnèrent à Édesse, est la corruption du mot *orha*, qui, en langue hellénique, signifie *fontaine*. Ce fut sous le règne d'Alexandre, fils de Philippe, que les Grecs l'appelèrent Édesse, du nom de la ville macédonienne qui existe encore. On croit qu'Orfa a été fondée par Séleucus-le-Grand, environ 400 ans avant Jésus-Christ. Les Juifs lui attribuent une origine plus ancienne; ils placent l'époque de sa

(1) Guillaume de Tyr, tom. I.

Digitized by Google

fondation au temps du patriarche Abraham. La Mésopotamie, cette contrée située entre le Tigre et l'Euphrate, porta primitivement le nom de Chaldée. Les talmudistes prétendent que Nemrod, *ce chasseur violent devant Dieu, cet homme qui le premier fut puissant sur la terre,* fonda la cité d'Édesse en même temps que Ninive et les autres villes de ce pays dont la Genèse fait mention. Orfa, selon leur opinion, aurait été bâtie sur les ruines de la fameuse cité d'*Ur* en Chaldée, d'où la famille de Tharé, père d'Abraham, partit pour aller s'établir à Haram. Cette assertion n'a rien d'invraisemblable; il est une autre tradition répandue parmi les musulmans d'Édesse, qui est dénuée de toute espèce de vérité. « C'est à Orfa, disent les mahométans de cette ville, qu'il faut placer le paradis des roses changé en un brasier ardent, où Nemrod, qui s'était donné pour un dieu, fit précipiter Abraham, pour le punir de lui avoir refusé son adoration. Mais le ciel permit que la fournaise dévorante devînt tout à coup un beau bassin d'eau vive. Il n'y a pas à Orfa d'autres sources que celle-là, et sans le miracle d'Allah, notre ville n'existerait pas, car elle n'aurait point d'eau pour l'abreuver. » Cette tradition, si contraire à la vérité de la Bible, a pris sa source dans le Koran. Mahomet a brouillé l'histoire dans son livre : il fait d'Abraham *le fils d'un officier de la cour de Nemrod, roi de Babylone*, appelé *Azar,* et la fable du *brasier ardent* se trouve dans le Koran, chapitre XXI, v. 68.

Le bassin d'Orfa, situé non loin de la citadelle, présente une circonférence d'un demi-mille; il est magnifiquement entouré d'orangers, de citronniers, d'amandiers, d'oliviers, de peupliers et de platanes; une grande quantité de poissons de couleurs variées jouent dans le bassin; ils sont consacrés à Abraham. Remarquons en passant que des poissons du même bassin furent autrefois consacrés, par les Syriens, à la grande déesse *Astarté* dont le temple fameux s'élevait à Hiéropolis sur l'Euphrate; une belle mosquée, appelée *djamie Ibrahim* (*temple d'Abraham*), apparaît sur le bord septentrional du bassin.

Édesse est le pays des traditions bibliques et des récits fabuleux; voici une histoire touchant Jésus-Christ qui m'a été racontée par un prêtre arménien : Il y avait à Édesse, au temps de Jésus-Christ, un roi appelé Abgare; ce prince était couvert d'une lèpre hideuse. Ayant entendu parler des miracles du Sauveur du monde en Palestine, il lui écrivit une lettre dans laquelle il le priait de venir à Édesse pour le guérir; Abgare offrait à Jésus-Christ de lui donner sa ville pour refuge, car il avait appris que les Juifs méditaient des complots contre

Digitized by Google

le Rédempteur. Cette lettre fut portée à Jésus-Christ par dix députés de la maison d'Abgare. Dans la crainte que le fils de Marie ne pût venir à Édesse, Abgare avait joint à ses députés un peintre chargé de faire le portrait de notre Seigneur, espérant que son image lui serait d'un grand secours dans sa maladie. Le Sauveur reçut les envoyés d'Abgare dans le vallon de Nazareth en Galilée; il leur répondit qu'il ne pouvait aller à Édesse parce que le temps de sa passion approchait. Alors le peintre se mit à faire le portrait de l'Homme-Dieu; Jésus s'en aperçut, et, prenant un mouchoir, l'appliqua sur sa face, et l'image divine y fut empreinte. Jésus donna le mouchoir aux députés, en leur disant de le remettre à leur prince; les députés partirent de la Galilée et reprirent le chemin d'Orfa. Comme ils approchaient de cette ville, une bande de voleurs les attaqua; l'un des députés, ne voulant pas que le mouchoir tombât entre les mains des brigands, le jeta dans un puits qui se trouvait non loin d'Édesse. Parvenu à la ville, le député instruisit son maître de tout ce qui s'était passé. Le lendemain, Abgare vint avec tout son peuple en procession solennelle au puits pour chercher le mouchoir; l'eau, qui était ordinairement très basse, se trouvait ce jour-là au niveau de la margelle, et le mouchoir flottait sur la surface de l'eau; Abgare le prit avec vénération et fut guéri de la lèpre. Le roi d'Édesse et tous les habitans de cette ville embrassèrent alors la foi de Jésus-Christ. — Ainsi parla le prêtre arménien.

Cette image sacrée opéra dans la suite *toute sorte de miracles;* elle resta cachée pendant cinq siècles, et dans un jour de calamité pour Édesse, un évêque l'offrit à la dévotion des habitans de la cité. Bientôt on la révéra comme un gage qui, d'après la promesse de Dieu, garantissait Édesse contre les armes de tout ennemi étranger. Il faut dire cependant, d'après Procope, que la délivrance d'Édesse, assiégée par Chosroès-Nuscirvan, doit être attribuée à la valeur ainsi qu'à l'opulence des habitans, qui obtinrent à prix d'or l'éloignement de l'ennemi et repoussèrent ses attaques. Les Arméniens de ce temps-là ne voulurent point admettre la légende du mouchoir; les Grecs, plus crédules, adorèrent ce dessin de la figure du Christ, *qui n'était pas l'ouvrage d'un mortel, mais une production immédiate du divin original.*

Le chant suivant était répété par les Grecs dans les églises de Byzance :

« Avec des yeux mortels, comment pourrons-nous regarder cette image, dont les saints qui sont au ciel n'osent pas contempler la céleste splendeur?

Digitized by Google

Celui qui habite les cieux daigne nous honorer aujourd'hui de sa visite par une empreinte digne de nos respects. Celui qui est assis au-dessus des chérubins vient se présenter à notre adoration dans un simulacre que notre père tout-puissant a fait de ses mains sans taches, et devant lequel nous devons nous prosterner avec crainte et amour. »

Saint Eusèbe, évêque de Césarée, rapporte la lettre d'Abgare à Jésus-Christ, mais il ne dit rien de la merveilleuse histoire du mouchoir. Le saint évêque rapporte aussi une réponse du Sauveur. Nous n'avons pas besoin de dire que cette prétendue correspondance entre un prince d'Édesse et Jésus-Christ n'est qu'une pieuse invention des premiers chrétiens. Nous nous sommes arrêté à la légende du mouchoir parce qu'elle se trouve mêlée à de graves évènemens historiques; ce merveilleux, d'ailleurs, n'est pas à négliger dans l'étude des mœurs des vieux chrétiens. La légende de l'image d'Édesse tire évidemment son origine de la tradition du voile de Véronique. Toujours est-il que là est le commencement du culte des images chez les chrétiens, ce culte qui donna lieu d'abord à tant de violentes divisions chez les chrétiens d'Orient et d'Occident.

M. Michaud a raconté, dans son *Histoire des Croisades*, les faits qui se rattachent à Édesse; je me bornerai à dire l'état présent de cette ville, qui fut la métropole de la principauté de Baudouin, en Mésopotamie.

Orfa est située dans une grande vallée, entre deux collines rocheuses et pelées, tout-à-fait détachées de la chaîne taurique et liées par leur base à d'autres collines qui coupent comme un rideau la vaste plaine de la Mésopotamie. La ville a environ quatre milles de circuit; elle est environnée de murailles flanquées de tours rondes et carrées. Un fossé profond, creusé par la nature, règne au pied des remparts; un grand pont de pierres est jeté sur le fossé du côté du nord. Ce fut par ce pont que nous arrivâmes à Orfa en venant de Semisat. Orfa a cinq portes, qu'on ferme chaque soir et qu'on ouvre chaque matin à la pointe du jour. La citadelle, aujourd'hui en ruines, s'élève sur la pointe méridionale de la colline qui borne à l'ouest la ville. Le château, du haut duquel le peuple d'Édesse précipita Thoros, son gouverneur, lorsque Baudouin arriva à Édesse, est défendu de trois côtés par un fossé d'une grande profondeur, creusé au ciseau. Dans l'enceinte de la citadelle, au milieu de laquelle est une vieille mosquée abandonnée, se montre un grand nombre de maisons renversées; on sait, et ces débris le prouvent, que cette citadelle était jadis comme

Digitized by Google

une seconde ville, avec ses bazars, ses églises et ses palais. Deux colonnes, formées chacune de vingt-cinq tronçons de pierres jaunâtres, sont encore debout sur le point culminant de la citadelle. Ces colonnes, avec leurs chapiteaux d'ordre corinthien du style le plus pur, ont quarante-deux pieds d'élévation. Une inscription chaldéenne est gravée sur les deux colonnes; ces magnifiques vestiges ont appartenu à un temple païen dont les fondations, parfaitement détachées des grossières constructions turques, apparaissent encore autour des colonnes. Notre guide d'Orfa nous disait très naïvement que deux autres colonnes s'élevaient jadis à côté de celles qu'on voit aujourd'hui, et que le trône de Nemrod était placé au-dessus. J'aurais bien dit à notre cicérone que l'ordre corinthien n'existait pas du temps de Nemrod, mais j'aurais été sûr de ne pas être compris.

Au pied de la citadelle, au nord et au midi, nous trouvons de nombreuses grottes sépulcrales taillées au ciseau; ces antiques demeures des morts servent aujourd'hui d'asile aux vivans; elles sont habitées par des familles turques.

Les maisons d'Orfa sont construites en pierres. Une inscription turque se montre sur le linteau de la porte de plusieurs habitations; cette inscription marque la date du pèlerinage du chrétien à Jérusalem et du musulman à la Mecque. Orfa a des bazars sales et mal approvisionnés. On compte quinze mosquées et deux églises, dont l'une appartient aux Arméniens, l'autre aux jacobites. C'est dans l'église arménienne que les voyageurs reçoivent ordinairement l'hospitalité; c'est là que nous avons logé. Au milieu de la ville est une ancienne église avec un clocher, contemporaine des croisades, et qui depuis long-temps est convertie en mosquée.

La population d'Orfa est de quinze mille musulmans, mille Arméniens et une centaine de familles jacobites. Orfa est le grand passage des caravanes qui vont de la Syrie en Perse, ce qui entretient dans la cité un grand mouvement commercial. A l'ouest d'Orfa, près du bassin d'Abraham, se déploient de beaux vergers d'oliviers, d'amandiers, d'orangers, des bois de noyers, des mûriers liés entre eux par des guirlandes de vignes, des grenadiers dont le fruit est d'une grosseur extraordinaire. La végétation étale là son éclat, sa fraîcheur, sa pompe, toute sa richesse, avant d'aller mourir dans les mornes solitudes d'Haram.

Le gouverneur d'Orfa se nomme Schérif-Pacha. Il y a douze ans qu'il appartenait à cette classe de portefaix qui, par leur force extraordinaire, sont surnommés, dans les villes turques, des *demi-chameaux*.

Digitized by Google

Sultan-Mahmoud, prenant un jour ses délassemens dans le charmant vallon des eaux-douces d'Asie, fut témoin d'un grand tour de force de Schérif, et jugea tout de suite qu'un pareil homme ne devait pas être éternellement condamné au métier de *hammal* (portefaix). La puissance physique de l'homme est une des choses qui frappent le plus vivement l'esprit des Turcs.

Schérif-Pacha a répondu aux espérances de sa hautesse. Il s'est rendu maître d'Édesse, dont il est maintenant gouverneur; voici comment il est parvenu à s'emparer de la place. Depuis long-temps Édesse était gouvernée, de père en fils, par une famille appelée Fazollé; cette famille, d'origine kurde, n'avait jamais voulu se soumettre aux réformes de Stamboul. Lorsque Méhémet-Reschid-Pacha reçut le commandement de l'armée ottomane pour faire la guerre aux Kurdes, il dirigea d'abord ses attaques contre Fazollé-Effendi, gouverneur d'Orfa. Fazollé, enfermé dans la ville avec le peuple qui lui était dévoué, soutint pendant quelques jours un siége dont Méhémet-Reschid dirigeait les opérations. Le visir, pressé de partir pour le Kurdistan, où quelques régimens turcs ne pouvaient plus résister aux rebelles, abandonna les murs d'Édesse, avec la pensée d'y revenir lorsqu'il aurait dompté les insurgés des bords du Tigre.

Schérif-Pacha, l'ex-portefaix, a accompli par ruse ce que Reschid-Méhémet-Pacha n'avait pu accomplir les armes à la main. Fazollé-Effendi avait trois fils; Schérif-Pacha nomma le premier colonel, le second lieutenant-colonel, et le troisième chef de bataillon. Il annonça ces trois nominations à Fazollé-Effendi, dans une lettre remplie de protestations d'amitié.

« Les trois nobles fils que Dieu t'a donnés, disait Schérif-Pacha à Fazollé-Effendi, ne doivent pas exercer leur vaillance et leur courage contre des frères, contre de vrais croyans; qu'ils viennent avec nous terrasser les Kurdes et les Yézidis, hommes sans foi ni loi, et amis du mal et ennemis du bien. Quant à toi, ô Fazollé-Effendi! nous te laisserons tranquille sous le toit de tes pères; nous demandons seulement que la ville dont tu es le maître soit ouverte aux troupes de notre magnifique empereur, pour se reposer des fatigues de la guerre ».

Fazollé-Effendi crut aux paroles de Schérif-Pacha; il vint avec ses trois fils sous la tente du général turc, dressée non loin des portes de la cité. Les trois fils du gouverneur reçurent le titre d'officier dans l'armée ottomane, et furent envoyés dans le Kurdistan; huit jours

Digitized by Google

après, Fazollé-Effendi fut arrêté et envoyé en exil. On dit à Alep qu'on a tranché la tête au vieux gouverneur d'Orfa. On pense également que les trois fils seront décapités. La politique turque ne craint pas d'employer la trahison quand elle veut se débarrasser d'un ennemi dangereux ; de tels exemples abondent dans l'histoire ottomane.

Je ne quitterai pas Orfa sans dire un mot d'une cité voisine à laquelle se rattachent quelques souvenirs des croisades. Je veux parler de Haram que les Grecs et les Romains appelèrent Charres. Cette cité, située à deux journées au midi d'Édesse, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village kurde environné d'antiques débris. Ce fut à Haram qu'Abraham reçut de l'Éternel l'ordre de sortir de son pays et de s'en aller dans la terre de Chanaan. Tharé, âgé de cent cinquante ans, mourut à Haram. Les juifs d'Édesse vont une fois dans l'année en pèlerinage à Charres pour prier sur le tombeau du père de celui en qui devaient être bénies toutes les familles de la terre.

Passant du livre de Moïse aux livres des annales romaines, nous trouvons à Haram le théâtre de la honteuse défaite de Crassus et de ses légions. Charres avait un temple de la Lune bâti par les Sabéens. L'empereur Julien, en traversant ce pays, offrit des sacrifices dans ce temple pour se conformer aux usages des habitans de la cité. Vous vous souvenez de la bataille de Haram, où l'armée de la croix perdit tant d'hommes forts et valeureux, comme dit Guillaume de Tyr, et qui finit par une fuite honteuse pour le peuple chrétien. Dans l'année 1104, Bohémond, prince d'Antioche, Tancrède, Baudouin de Bourg, Josselin de Courtenay, passèrent l'Euphrate avec une nombreuse armée, pour aller mettre le siége devant Charres, dont les habitans souffraient toutes les horreurs de la famine.

Guillaume de Tyr nous apprend comment Baudouin avait affamé la ville de Haram. Le pays qui s'étend depuis Édesse jusqu'à Charres était arrosé par une rivière dont les eaux, partagées en de nombreux canaux, fécondaient toute la plaine. Cette rivière était une ligne de démarcation pour le territoire des deux villes. Baudouin sut que Charres ne tirait du dehors aucun approvisionnement et que la plaine possédée en commun fournissait aux besoins de Haram et aux besoins d'Édesse. Le frère de Godefroi renonça pour son compte aux avantages qu'il retirait des produits du pays, et priva ses ennemis d'une ressource qu'ils ne pouvaient remplacer. En moins d'un mois, la rivière qui seule fécondait le sol promena ses eaux vers d'autres directions, et cette contrée, jadis si fertile, devint un aride désert. Les

Digitized by Google

princes croisés auraient donc pu s'emparer sans coup férir d'une ville sans défense, si une misérable contestation ne se fût élevée parmi eux le jour même de leur arrivée à Haram. Bohémond et Baudouin entrèrent en discussion pour savoir à qui des deux la ville devait appartenir, et qui entrerait et déploierait le premier sa bannière dans la cité. Pour se donner le temps de délibérer plus à l'aise, ils convinrent de remettre au lendemain la prise de possession de la place.

Les habitans de Charres, ayant prévu depuis long-temps le projet des chrétiens, avaient envoyé des députés à plusieurs princes sarrazins pour solliciter des secours. Pendant que Bohémond et Baudouin se disputaient follement la possession de Haram, on vit arriver sept mille cavaliers turcomans, commandés par Sokman, prince de Mardin, et trois mille cavaliers turcs, kurdes, arabes, ayant pour chef Gekermis, qui depuis deux ans avait succédé à Kerboga dans la principauté de Moussoul. Dès la première attaque, les musulmans se rendirent maîtres du champ de bataille; les croisés abandonnèrent leur camp, leurs bagages; les Turcs les poursuivirent le glaive à la main, et massacrèrent presque toute l'armée. Le comte d'Édesse, Josselin, furent faits prisonniers et chargés de fers. Bohémond, Tancrède, et deux patriarches d'Édesse qui avaient suivi l'armée, trouvèrent le moyen d'échapper à cet horrible désastre. Baudouin se racheta plus tard, au prix de 35,000 mille pièces d'or et de cent soixante prisonniers musulmans, à qui il donna la liberté. Plus de douze mille chrétiens périrent dans cette expédition de Haram (1). Ces souvenirs, enfouis dans les chroniques, ont leur intérêt : c'est l'histoire de la vieille France en Orient.

Trois jours de marche mènent d'Édesse à Aïntab. Deux heures avant d'arriver à cette ville, on traverse le Koïk, le Chalus des anciens, mentionné par Xénophon. Le Koïk prend sa source au-dessus d'Aïntab, au pied de Gebel-Scheik ou Montagne du Vieillard. La rivière se dirige vers le sud; elle coule tantôt dans d'étroits vallons plantés d'arbres fruitiers, tantôt dans des plaines nues et incultes. Après avoir arrosé les jardins d'Alep, le Chalus poursuit son cours vers le midi, et va se perdre, à six lieues de l'ancienne capitale de la Syrie, au-dessous du village de Kénesrim, dans les marais de Matak.

Aïntab est située au milieu d'une belle vallée plantée de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers. La cité est groupée autour d'une cita-

(1) Guillaume de Tyr. — Ibn-Alatir., *Biblioth. des Croisades*, 4e partie.

Digitized by Google

delle bâtie sur une colline de forme ronde. Cette citadelle, avec ses fossés profonds creusés dans le roc, ses murs revêtus de pierres de taille, pourrait, avec quelques réparations, devenir encore une forte place militaire. La population d'Aïntab est de douze mille musulmans d'origine kurde et trois mille Arméniens. Avant la domination égyptienne, Aïntab ne faisait point partie de la Syrie; c'était le chef-lieu d'un district dépendant du pachalik de Marach, grande ville assise au pied du Taurus. Le peuple d'Aïntab avait gardé une sorte d'indépendance jusqu'à l'époque de la conquête de la Syrie par Ibrahim-Pacha. Ce n'est que par la violence que le gouvernement du vice-roi est parvenu à soumettre le peuple d'Aïntab; après la bataille de Koniah, quatre cents mahométans d'Aïntab eurent la tête tranchée par les ordres d'Ibrahim-Pacha. L'administration tyrannique du pacha des bords du Nil a excité au dernier degré la haine; si l'empereur de Stamboul faisait quelques tentatives pour reprendre ses droits en Syrie, le peuple d'Aïntab se rangerait bien vite sous ses bannières (1).

J'occupai à Aïntab, dans la maison d'un médecin européen attaché à l'armée d'Égypte, la chambre qu'avait occupée, plusieurs mois auparavant, monseigneur Auvergne, délégué du saint-siége en Syrie. Monseigneur Auvergne est mort à Diarbékir, le 21 septembre de l'année 1836. Jamais gardien de la foi catholique en Syrie n'avait été plus aimé, plus regretté que ce prêtre du Christ. Pendant les trois années qu'a duré sa mission évangélique dans les contrées du Liban, le pieux évêque n'a cessé de s'occuper avec amour du peuple qui avait été confié à ses soins. Quand la nouvelle de sa mort arriva sur les bords du Chalus et de l'Oronte, tous les chrétiens versèrent des larmes, toute la Syrie catholique fut plongée dans le deuil. Partout, sur mon passage, j'entendais des paroles touchantes sur monseigneur Auvergne. On a dit dans une notice consacrée à sa mémoire, que ce prélat était doué d'un grand jugement, d'une intelligence élevée, d'une ame pleine de mansuétude. Si on voulait parler de sa charité, on aurait un texte inépuisable de louanges. Que de fois l'apôtre de Jésus-Christ s'en alla chercher l'indigence dans sa demeure suspendue aux flancs des monts du Liban, sur les bords des torrens, au bout de ces longs et sinueux sentiers de

(1) Nous faisions cette remarque au mois d'octobre 1837; elle s'est justifiée deux ans après. Avant la bataille de Nézib, Hafiz-Pacha avait organisé l'insurrection contre le gouvernement de Méhémet-Ali dans toute la Syrie; le peuple d'Aïntab fut le premier à prendre les armes pour secouer le joug de l'Égypte. Nous avons appris par les journaux qu'Ibrahim-Pacha, après sa victoire, a renouvelé de nombreuses exécutions à Aïntab et dans les villages qui environnent cette ville.

Digitized by Google

la montagne, où jamais n'avaient passé les grandeurs de la terre! Dieu seul connaît toutes les souffrances que le pasteur a soulagées, tous les pleurs qu'a essuyés sa main. La charité dévorait l'ame de monseigneur Auvergne; c'était la céleste passion de ses jours. Il comptait pour rien ce qu'il avait fait en mesurant ses œuvres à l'immensité de ses pieux désirs. Sa charité, féconde en ingénieux moyens, se multipliait et s'étendait à tout. Il lui arrivait de prendre pour ses bonnes œuvres des confidens auxquels il demandait le secret, semblable à ces héros chrétiens du moyen-âge qui ordonnaient à leurs écuyers le silence sur des exploits dont ceux-ci avaient été les seuls témoins. Plus d'une fois le pauvre catholique de la montagne fut secouru sans savoir à quel bienfaiteur il devait rendre grace; à peu près comme le voyageur épuisé de lassitude et de soif à travers les âpres régions du Liban, rencontrant tout à coup un coin ignoré, un frais ruisseau qui coule sous de verts mûriers, se repose à l'ombre, se désaltère, et reprend son chemin avec le regret de ne pouvoir emporter dans l'ame le nom du lieu où il a retrouvé la vie.

Aïntab est la dernière ville de l'empire ottoman, du côté de l'Euphrate, où l'on parle encore le turc; passé Aïntab, en allant vers Alep ou vers Antioche, on n'entend plus que la langue arabe. En m'éloignant d'Aïntab, je fus frappé de la différence qui existe entre la race des musulmans de l'Asie mineure et celle des musulmans de la Syrie. La figure de l'habitant de la Syrie est plus expressive, plus animée, plus fortement caractérisée que celle de l'habitant des rives du Sangar et de l'Halys. Mais nous ne confondons pas avec les musulmans de l'Asie mineure la race kurde, race qui ne peut être comparée à aucune autre, tant elle est belle, intelligente et belliqueuse. Le costume du villageois syrien se compose tout simplement d'un turban vert ou blanc, d'une longue chemise de toile grise serrée avec une ceinture de cuir ou une corde. Les femmes portent une seule robe de toile bleue (couleur qu'elles préfèrent), ouverte devant la poitrine chez les femmes mariées, et fermée chez les jeunes filles. Leurs cheveux noirs, semés de petites pièces de monnaies, descendent en longues tresses sur leurs épaules. Elles marchent nu-pieds.

Vingt-quatre heures de marche conduisent d'Aïntab à Alep. La route va du nord au sud. Le pays qu'on parcourt présente une immense plaine qui se prolonge à l'orient et au midi vers un horizon à perte de vue; cette plaine est bornée à l'occident par des collines qui ne sont que des ramifications de la chaîne amanique, laquelle s'étend depuis le golfe d'Issus ou d'Alexandrette, jusqu'aux rives occiden-

Digitized by Google

tales de l'Euphrate. La plaine qu'on traverse en allant d'Aïntab à Alep est fertile, mais en friche sur plusieurs points. Les habitans manquent à ce riche pays comme à beaucoup d'autres pays de l'Orient que nous venons de visiter. On aperçoit seulement, dans la grande plaine, quelques tentes de Bédouins, et, çà et là, de pauvres villages construits en terre. Keur-Kun, à quatre heures d'Aïntab, Tel-Schair et Balphatar, à dix-huit heures de la même cité, sont les noms des bourgs répandus sur la route.

Nous arrivâmes à Alep le 28 septembre à onze heures du matin. Suivant les historiens orientaux, Alep ou Haleb, comme prononcent les gens du pays, fut fondée par Haleb-Ibn-el-Mehr, descendant de Sem, fils de Noé, de la tribu des Amalécites, lequel lui donna son nom; une vieille tradition, accréditée parmi le peuple de ce pays, fait remonter l'origine du nom de *Haleb* à l'époque du voyage d'Abraham en la terre de Chanaan. Après avoir traversé l'Euphrate à Biledjik, avec ses chameaux et ses troupeaux de brebis, le fils de Tharé chemina dans le territoire d'Aïntab et vint se reposer sur la colline où s'élève aujourd'hui la citadelle d'Alep. Tous les samedis, selon les chrétiens et les juifs; tous les vendredis, selon les musulmans, le patriarche, ami de Dieu, distribuait le lait de ses troupeaux aux pauvres de la contrée. Tout le monde venait au jour marqué au pied de la colline, et se demandait *si Abraham avait trait* (Ibrahim haleb). Ce dernier mot, suivant la tradition, est resté pour désigner le lieu où se faisait cette distribution. Quelques auteurs anciens, entre autres Cédronus, attribuent la fondation d'Alep à Seleucus Ier, surnommé Nicanor. Les Grecs donnèrent à cette ville le nom de Berrœ, en souvenir de la cité de ce nom en Macédoine. Strabon désigne le territoire et la cité d'Alep sous le nom de Schalybon. La dénomination arabe de *Haleb* n'est peut-être, après tout, que la corruption de l'ancien nom de Schalybon.

Alep resta long-temps au pouvoir des Sabéens; cette cité fut souvent un sujet de querelles entre les empereurs grecs et les rois de Perse, qui s'en disputèrent la possession. Au VIIe siècle de notre ère, les Arabes enlevèrent Alep à Héraclius, empereur de Bysance. Les sultans hammodiens fixèrent leur séjour à Berrœ, sous le calife Mothaded. A cette époque (964), les Grecs, commandés par Phocas Nicéphore, essayèrent de s'en rendre maîtres de nouveau; mais ils éprouvèrent une invincible résistance de la part des Arabes. Alep passa successivement sous la domination des Seldjouk, des Fatimites, des Ayoubites. Tamerlan, après le sac de Sivas, la prise de Malattia et d'Aïntab,

Digitized by Google

assiégea Alep et entra en vainqueur dans la cité, le 30 octobre 1400. La population tout entière fut passée au fil de l'épée. Le prince mogol fit élever, selon son effroyable coutume, des pyramides aux quatre coins de la cité avec les têtes des vaincus. Enfin, en 1517, sous le règne de Sélim Ier, les Ottomans s'emparèrent d'Alep. Vous savez qu'en 1832 cette ville a encore changé de maître, et que la domination égyptienne a remplacé, sur les bords du Koïk, la domination des Osmanlis.

Dans ces rapides indications des souvenirs historiques de Berrœ, je n'ai rien dit du terrible siége d'Alep par les croisés en 1124. Ce siége a été raconté dans une lettre du septième volume de la *Correspondance d'Orient*. J'aurais voulu fixer d'une manière précise le lieu du combat livré en 1119 entre les bandes d'Ilgazi, prince de Mardin, et l'armée chrétienne commandée par Roger de Bonneville, un des plus vaillans chevaliers de la croix, qui mourut glorieusement dans cette bataille. Les chroniques latines et arabes sont pleines d'obscurités et de contradictions touchant les localités. Le chroniqueur musulman, Kemal-Eddin, donne seul un nom qui ferait croire que le théâtre du combat ne fut pas très éloigné d'Alep. Ce nom est celui de *Kenesrim*. « L'armée d'Ilgazi, dit le chroniqueur arabe, laissa ses bagages à Kenesrim, et arriva sur le soir à une petite distance de l'armée chrétienne..... L'action avait commencé un samedi, vers midi, et le soir on vit arriver dans Alep des guerriers qui avaient pris part au combat. » Nous avons parlé plus haut d'un village appelé *Kenesrim*; ce bourg est situé à quatre heures au midi d'Alep. Gautier-le-Chancelier rapporte que la bataille eut lieu sous les murs du château de *Cerep*. Les cartes que j'ai consultées, les gens du pays dont j'ai recherché les lumières ne m'ont rien appris sur ce château de *Cerep*. Mais le récit de Kemal-Eddin suffit pour éclairer mes investigations; en rencontrant Kenesrim aux environs d'Alep, j'ai retrouvé sans nul doute le vrai théâtre du combat. Quinze mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et un grand nombre, tombés entre les mains des ennemis, périrent dans les tortures.

L'auteur des *Guerres d'Antioche* parle d'un chevalier français, nommé Robert de Foulques, qui fut conduit dans Alep, où il mourut de la mort des martyrs de la foi chrétienne. Lorsque les habitans d'Alep apprirent qu'un illustre guerrier franc était arrivé dans leur ville, ils accoururent vers lui pour se réjouir de son malheur, dit le chroniqueur. Ilgazi fit conduire le prisonnier du pays de France à Doldekin, prince turc, qui le renvoya à Ilgazi en lui écrivant que,

Digitized by Google

le guerrier franc lui ayant jadis payé tribut, il ne trouvait point de raison pour le faire mourir. « J'aime mieux qu'il périsse par ton glaive que par le mien, » ajoutait-il. Ilgazi, après avoir maltraité Robert de Foulques, le renvoya une seconde fois à Doldekin, qui, saisissant un grand sabre, lui dit : « Renonce à ta foi, ou meurs! » Robert répondit avec calme et fierté : « Je renonce à Satan, à ses pompes, mais je ne renonce pas au Christ, mon Dieu et mon sauveur. » A ces mots, Doldekin, transporté de rage, trancha la tête du chevalier chrétien, et la fit promener pendant tout un jour dans les rues d'Alep.

Alep est située au milieu d'une plaine bornée au septentrion par trois ou quatre petites collines sur lesquelles la cité se prolonge. Au midi se déploie le vaste désert de Palmyre. La ville est enfermée dans l'enceinte d'une muraille sarrazine qui couvre un espace de quatre milles de circonférence. Il y a neuf portes. Les rues sont propres et bien pavées, chose fort rare dans les villes de l'Asie ottomane. Les maisons, construites en pierre de taille, ont les toits plats. Pendant l'été, les habitans dorment sur les terrasses, ce qui explique le grand nombre d'aveugles qu'on rencontre dans la ville d'Alep. Les musulmans ont cent mosquées, dont quelques-unes sont remarquables comme œuvre d'architecture; on compte douze églises appartenant aux Arméniens, aux Maronites, aux Syriens et aux Francs établis à Alep. Les juifs possèdent deux synagogues, temples sans éclat, sans richesse, comme la triste nation à laquelle ils servent d'asile pour la prière. Nous mentionnerons quarante caravansérais, dix ou douze médressés, deux hôpitaux (*morestan*), un pour les hommes et un pour les femmes, deux bibliothèques publiques qui ne renferment guère que des exemplaires du Koran et des commentaires de ce livre. Ces établissemens sont entretenus par les revenus des legs pieux ou *vacoufs* qui leur sont attachés. On rencontre à chaque pas dans Alep des traces de ce violent tremblement de terre du 13 août 1822, qui renversa quarante mille maisons, sous les débris desquelles vingt mille personnes furent ensevelies. Je ne dirai rien de la citadelle d'Alep : elle tombe en ruine de toutes parts.

Haleb était jadis, après Stamboul et le Caire, la ville la plus importante de l'empire ottoman. Par sa position géographique, elle était devenue comme l'entrepôt général de toutes les marchandises de la Perse, de l'Inde et de la Turquie. Les marchandises de l'Europe et celles du nouveau-monde lui arrivaient par les ports d'Alexandrette et de Lataquié. Quatre caravanes partaient chaque année d'Alep pour

Digitized by Google

les principales villes de l'Asie, et des caravanes de l'intérieur de la Perse venaient lui apporter, deux fois par an, les trésors de ces riches contrées. Alep échangeait les productions de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie mineure, de l'Europe et de l'Afrique, contre les productions des pays les plus lointains de l'Asie. *Alep était à cette époque*, a dit un poète arabe, *le bazar de l'univers; les diverses marchandises que la ville recevait en un seul jour pouvaient à peine, dans l'intervalle d'un mois, trouver un débouché facile au Caire et à Damas*. Cet immense commerce avait fait donner à Alep le surnom de *nouvelle Palmyre*. Dans ses beaux jours, Alep comptait douze mille métiers de tout genre, cent fabriques de fil d'or, un grand nombre de teintureries, de savonneries et de tanneries. Après avoir été la Palmyre des temps modernes, Alep, comme ville de commerce, est devenue presque semblable à la cité abandonnée dont parle Isaïe; *elle a été délaissée comme la hutte après la saison des fruits, comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ruinée*. Les caravanes de la Perse, qui lui apportaient autrefois des soies, des mousselines, de la rhubarbe, des parfums, des pendans d'oreilles, des colliers, des perles, des diamans qui ornaient le front des reines et des sultanes; ces caravanes, dis-je, qui apportaient à Alep tant de richesses, se réduisent maintenant à une douzaine de chameaux qui arrivent chargés de toumbéki, feuille exotique qu'on fume dans le narguillé.

Quelles sont les causes de l'anéantissement total du commerce à Alep? Ces causes sont faciles à expliquer. Le premier coup porté à la prospérité de la *nouvelle Palmyre* fut, vers la fin du XVe siècle, la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui ouvrit par mer un chemin entre l'Europe et les Indes orientales. Avant l'importante découverte de ce passage, la Méditerranée et Alep étaient les seules routes suivies par les marchands. Les Anglais ont établi sur le golfe Persique et à Bagdad de fortes maisons de commerce qui accaparent toutes les marchandises jadis destinées à Alep. Cette ville, n'étant plus le grand marché des richesses de l'Orient, a cessé d'être visitée par le commerce des contrées environnantes; l'Asie mineure a oublié les chemins d'Alep, et c'est à Smyrne, à Erzeroum, qu'elle porte les productions de son sol, les tributs de son industrie; Damas et Beyrout reçoivent les marchandises de la Palestine et de la Syrie.

La décadence du commerce d'Alep devait naturellement entraîner sa dépopulation. En 1797, le voyageur anglais Brown trouva à Berrœ 200,000 habitans, dont 1,000 Grecs, 6,000 Arméniens, 4,000 Maronites, 5,000 Juifs, et le reste mulsulman. En 1819, M. Rousseau,

Digitized by Google

consul de France à Alep, ne trouva plus qu'une population de 150,000 habitans. On ne compte aujourd'hui, dans l'ancienne capitale de la Syrie, que 70,000 ames formant un mélange de toutes les sectes répandues en Orient. Cependant Alep pourrait se suffire à elle-même par l'agriculture; les vastes jardins qui s'étendent au nord, au couchant et au midi, donneraient toutes sortes de productions. Depuis la conquête de la Syrie par Ibrahim-Pacha, les habitans cultivent peu la terre, parce que les soldats égyptiens et le gouvernement lui-même leur enlèvent le fruit de leurs peines. Donnez un bon gouvernement au peuple d'Alep, et on verra disparaître la misère qui le ronge maintenant.

Le Koïk coule à quelques minutes à l'ouest d'Alep, parmi de beaux jardins. Quoique les eaux de cette rivière soient potables, les habitans préfèrent celles des fontaines de Haïlan, village situé à deux heures au nord-est de la cité. Ces eaux sont amenées à Alep par des canaux, tantôt au niveau de la terre, tantôt souterrains. Les canaux aboutissent à toutes les fontaines et à tous les bains de la ville. On pense à Alep que ce sont les eaux de Haïlan qui donnent cette singulière maladie, appelée par les gens du pays *habab-el-séné* (ulcère d'un an), par les Européens, *bouton d'Alep*. Les habitans d'Alep ont une fois dans leur vie, une fois seulement, le habab-el-séné. Les étrangers qui séjournent à Alep quelques semaines n'échappent point à la maladie, Si elle ne vient pas dans six mois, elle viendra dans six ans, dans vingt ans : il faut qu'elle paraisse. Un voyageur anglais, nommé Amilton, eut le *bouton d'Alep* à Londres, dix-huit ans après avoir quitté la Syrie. Le habab-el-séné vient indistinctement sur toutes les parties du corps, mais il choisit particulièrement le bout du nez, les joues et le front. On rencontre dans les rues d'Alep une infinité de personnes qui ont été défigurées par le *bouton*. Quand il est seul, chez une personne, on le nomme *bouton mâle;* quand il y en a plusieurs, ce qui arrive fort souvent, on l'appelle *bouton femelle*. Le babab-el-séné paraît d'abord petit comme la tête d'une épingle; il se développe pendant neuf mois et prend la grosseur d'une noix. Il suppure pendant dix mois environ, puis une croûte se forme : au bout d'un an, à partir du jour même où le bouton est né, la croûte tombe et laisse une marque qui ne s'efface jamais (1).

(1) Mon séjour à Alep ou dans les environs de cette ville n'a été que d'un mois, et le terrible *habab-el-séné* n'a pas manqué de m'atteindre. J'ai eu un bouton sur chaque poignet et un sur le coude du bras droit; ces trois boutons se montrèrent quatre mois après que j'eus quitté Alep.

Digitized by Google

Les indigènes ne font aucun remède pour guérir le *bouton;* ils le regardent comme un excellent préservatif contre les maladies, comme un gage de santé. Nous ne saurions attribuer le *bouton* aux eaux de Haïlan, puisqu'il est endémique non-seulement à Alep, mais à Aïntab, à Houroun-Kala, village situé à douze lieues au nord de cette dernière ville. Le *bouton* existe aussi dans plusieurs villes du Diarbékir, où certainement les eaux ne doivent pas avoir la même qualité que celles du Chalus et celles des fontaines de Haïlan. Il est à désirer que la science médicale fasse une étude approfondie de ce *bouton d'Alep*, qui jusqu'à ce jour est resté une bizarrerie inexplicable.

En arrivant à Alep, nous avions congédié Pietro, le drogman d'Hafiz-Pacha. Nous avons trouvé ici un jeune Arabe de Sennaar, appelé Ibrahim; cet Arabe sait un peu l'italien, il a déjà accompagné deux ou trois voyageurs européens en qualité de domestique et d'interprète. Ibrahim est un curieux personnage dont je voudrais esquisser le portrait : il n'a aucune proportion dans ses formes; le buste, excessivement maigre et très court, contraste avec les bras, les mains, les jambes et les pieds, qui sont d'une longueur démesurée; sa tête est petite et pointue; la couleur noirâtre de son visage fait ressortir l'éclatante blancheur de ses dents; son front est étroit, déprimé, et ses petits yeux noirs sont enfoncés dans leur orbite. Quand il parle, sa figure n'est qu'une horrible grimace. La créature humaine a fait place, dans Ibrahim, à je ne sais quel étrange animal; la première fois qu'on m'amena ce nouvel interprète, je le pris pour un orang-outang. Tel est ce compagnon, ce drogman qui va nous suivre au désert de Palmyre.

BAPTISTIN POUJOULAT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

DES

TRAVAUX ANATOMIQUES

DE M. LE DOCTEUR BOURGERY.[1]

A l'apparition du premier volume de l'ouvrage de M. le docteur Bourgery, les savans l'accueillirent, et notre illustre Cuvier, entre autres, l'environna des présages les plus flatteurs, dans le rapport si favorable qu'il en fit à l'Institut, le 12 mars 1832.

Depuis, les travaux anatomiques de M. Bourgery et les représentations données par M. Jacob n'ont pas cessé de devenir plus importans, par la profondeur des recherches du savant ainsi que par l'exactitude du crayon de l'artiste. Le livre ne tarda pas à devenir indispensable aux médecins comme aux chirurgiens qui exercent l'art de guérir. Paris, Montpellier et Strasbourg, centres des études universitaires, l'accueillirent avec empressement dès sa naissance. Bientôt il se répandit, par les écoles secondaires, dans les diverses provinces de la France, mais surtout le besoin s'en fit sentir dans certaines contrées de l'Europe et de l'Amérique, où l'on est presque entièrement privé des secours que la dissection peut seule fournir à l'étude de l'anatomie. De là le succès rapide et étendu qu'il a obtenu en Angleterre, où on le traduit à mesure; en Allemagne, où toutes les découvertes nouvelles sont étudiées avec tant d'empressement, et dans les différentes colonies des deux Amériques, pays que les

(1) *Traité complet de l'Anatomie de l'Homme*, par M. le docteur Bourgery, avec planches lithographiées par M. Jacob.

Digitized by Google

habitudes religieuses rendent peu favorables à l'étude des sciences physiques. Aussi, dans ce moment, l'éditeur est-il dans la nécessité de le faire réimprimer en entier, aux deux tiers de sa publication, après le placement d'un premier millier d'exemplaires.

Les éloges que j'entendais faire de ce livre par des hommes en état d'en apprécier le mérite, me donnèrent l'idée de revenir sur des études qui, bien qu'accessoires pour moi, m'ont toujours offert un grand attrait depuis mon adolescence; je pensais d'ailleurs que c'était une occasion de les raffermir et de les coordonner. J'entrepris donc la lecture du livre de M. Bourgery, dont je donnai un extrait dans le numéro du *Journal des Débats* du 15 novembre 1834; et dernièrement, lorsque j'entrepris de faire connaître la vie et les travaux d'André Vésale (1), je sentis la nécessité de consulter de nouveau cet ouvrage, afin de fixer mes idées sur la portée des découvertes de l'anatomiste du XVIe siècle, en prenant une connaissance exacte du point où cette science est arrivée de nos jours.

Je me hasarde donc encore à entretenir, sinon les savans, au moins ceux qui prennent intérêt à la science de l'anatomie, du quatrième volume de cet important ouvrage.

Je rappellerai d'abord succinctement ce qui est contenu dans les volumes précédens. Le premier est consacré à l'*ostéologie,* sur laquelle l'auteur a jeté un jour nouveau, en démontrant, à l'aide de ses recherches, que les os, dans leurs tissus ou spongieux ou compacts, ont une architecture propre à chacun d'eux.

Le deuxième traite de la *myologie;* on doit remarquer, dans le cours de la description générale, l'indication de six muscles qui n'avaient point encore été observés, et celle de plusieurs autres muscles dont on ne tenait pas compte, malgré la connaissance qu'en avaient eue et donnée Albinus, Duverney et Winslow.

Le tome troisième, qui contiendra le système nerveux, n'est point encore publié. Trois autres volumes sont aujourd'hui presque entièrement terminés : le cinquième, l'un des plus importans, renfermant l'appareil digestif et l'embryogénie, et les sixième et septième, destinés à la médecine opératoire; j'omettrai à dessein d'en parler, pour ne m'occuper que de celui qui fait l'objet de cet article.

Enfin le quatrième, que je désire faire connaître cette fois, est consacré à l'*angéiologie,* et renferme la description systématique et raisonnée des organes de la circulation et de la respiration. Il y est traité du *cœur,* des *poumons,* des *artères,* des *veines* et des *lymphatiques,* soit relativement à chacun de ces organes en particulier, soit dans les rapports qu'ils ont entre eux.

Les personnes qui ont lu les trois premiers volumes connaissent la manière de l'auteur; elles savent le soin religieux avec lequel, avant d'exposer ses pro-

(1) Voyez les livraisons des 5 et 12 janvier 1840.

Digitized by Google

pres découvertes, il rappelle toutes celles de quelque importance qui ont été faites avant lui sur les mêmes matières, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Il résulte de cette méthode, qui honore le caractère du savant et jette en même temps de la clarté dans son livre, que rien n'est plus facile que de distinguer, dans le cours de son ouvrage, les observations, les vues et enfin les découvertes qui lui sont propres, de celles de ses prédécesseurs.

Comme en définitive les livres de science ne sont pas tant destinés aux savans qu'à ceux qui cherchent à le devenir, j'en ai toujours tiré cette conséquence qu'un des plus grands mérites qu'ils puissent avoir est d'être clairs. A cet égard, les travaux de M. le docteur Bourgery sont tout-à-fait remarquables; et si son livre, par la nature des matières qui y sont traitées, exige en effet du lecteur une attention forte et soutenue, on peut ajouter que toute personne douée de cette faculté indispensable en suivra, en comprendra facilement les détails, l'ensemble et les résultats.

L'intelligence de celui qui étudie y est attaquée et saisie, d'ailleurs, par deux de ses organes auxiliaires, l'esprit et la vue, dont les fonctions, lorsqu'elles s'opèrent simultanément, rendent en quelque sorte les vérités palpables; tel est en effet le résultat de la représentation des objets décrits. A ce sujet, Cuvier disait dans le rapport dont j'ai parlé plus haut : « Que sans le secours du dessin, l'anatomie et l'histoire naturelle, telles qu'elles existent aujourd'hui, auraient été impossibles. » Et l'on peut ajouter que le degré de perfection auquel est parvenu M. Jacob pour rendre, non-seulement la forme des objets, quelque bizarres ou ténus qu'ils puissent être, mais encore leurs rapports de position, circonstance si importante, a certainement déterminé un progrès dans la science de l'anatomie, en constatant l'identité des faits d'une manière incontestable. Je le répète donc, si la lecture de *l'Anatomie de l'Homme* ne convient qu'aux esprits munis d'une forte dose d'attention, cette faculté admise, rien n'est si clair que le livre du docteur Bourgery expliqué par les dessins de M. Jacob.

Ce rare et précieux avantage se fait sentir dès les premières pages du quatrième volume, consacrées à donner une *idée générale de l'appareil circulatoire*. Elles ne renferment que l'exposition des résultats des immortels travaux d'Harvey, mais cette exposition se distingue par une lucidité et une fermeté d'expression qui, dès les premières lignes, familiarisent avec la matière. « Les *artères*, dit l'auteur, charrient le sang rouge ou artériel; les *veines*, le sang noir ou veineux; les *lymphatiques*, la lymphe et le chyle. A l'une des extrémités de l'appareil circulatoire, les canaux vasculaires, d'une extrême ténuité, prennent le nom de vaisseaux capillaires. Ces vaisseaux existant partout sous forme de réseaux déliés, sur les surfaces et dans l'intimité des tissus, constituent le système capillaire circulatoire dont la haute importance est loin d'être entièrement connue, mais qu'il est difficile de ne pas admettre comme l'organe essentiellement formateur des fluides nutritifs du corps. »

Digitized by Google

L'ensemble des canaux circulatoires, artères, veines et lymphatiques, est décomposé ensuite en deux systèmes particuliers, l'un appartenant à toutes les parties du corps, *circulation générale* ou *grande circulation*, et l'autre bornée à l'étendue des poumons que le sang traverse, pour aller se mettre en contact avec l'air vital (oxigénation), et que l'on nomme *circulation pulmonaire* ou *petite circulation*.

Enfin, au point de jonction de ces deux circulations se trouve le cœur, organe central, agent commun d'impulsion, double comme les deux circulations dont il est l'intermédiaire, et qui, faisant les fonctions de pompe aspirante et foulante, attire le sang des veines et le chasse dans les artères. Ici, le docteur Bourgery, en cherchant tous les moyens de rendre ce mécanisme sensible, rappelle l'ingénieuse image à laquelle Bichat eut recours pour peindre à l'esprit ces deux formes de la circulation, en les comparant l'une et l'autre à un 8 de chiffre. Dans la première forme, le cœur étant le point d'intersection, la circulation pulmonaire décrit le petit anneau du 8, dont le grand est représenté par la circulation générale du corps. Dans la seconde forme, la figure est décomposée en deux moitiés verticales, la droite à sang noir, décrite par les veines caves et leurs affluens, le cœur droit et l'artère pulmonaire; la gauche à sang rouge, formée par les veines pulmonaires, le cœur gauche, l'aorte et ses divisions. A la suite de ces généralités, et après avoir donné la description scientifique de tous les attributs des divers vaisseaux, l'auteur se résume en établissant que l'appareil circulatoire se compose : 1° du *cœur*, organe d'impulsion; 2° des *poumons*, organe servant à imprégner le sang noir de l'air vital qui le change en sang rouge (hématose); 3° et enfin des *artères*, *veines* et *lymphatiques*, ce qui fournit les sujets des trois grandes divisions de ce quatrième volume.

Je suppose que les personnes qui se sont engagées jusqu'ici dans la lecture de cet article ne sont pas totalement étrangères à la matière qui y est traitée, car j'aurais trop à faire s'il me fallait tracer, ne fût-ce même que succinctement, un aperçu historique des recherches anatomiques faites depuis Harvey jusqu'à nos jours. Au contraire, l'objet que je me propose en ce moment est de ne signaler que les travaux et les découvertes qui appartiennent en propre au docteur Bourgery, afin d'appeler l'attention des savans sur les questions nouvelles qu'ils peuvent faire naître, sans m'écarter de l'ordre que la nature et l'importance des sujets a fait adopter par notre anatomiste. Je commencerai donc par le cœur.

« Le cœur, dit-il dans la définition de cet organe si compliqué, le cœur, renflement de l'appareil circulatoire, est un muscle creux, tout à la fois aboutissant et point de départ de deux arbres vasculaires. Siége constant des deux mouvemens centripète et centrifuge dont se compose la circulation, il aspire le sang des veines, et le chasse dans les artères. » L'auteur fait bientôt connaître le rapport de ce muscle avec l'organisation générale; il dit sa configuration, ses divisions, de quelle manière il est situé, comment il se dirige et quelle est

Digitized by Google

sa connexité avec les autres organes. Il n'omet point de faire connaître le poids moyen du cœur; puis passant à la description détaillée de ses parties, il le considère dans chacune de ses moitiés veineuse et artérieuse; il explore extérieurement et intérieurement chacune des quatre cavités de cet organe dont il compare les capacités et les formes entre elles, et termine en établissant les rapports qui existent entre ces quatre cavités (l'oreillette et le ventricule de droite, l'oreillette et le ventricule de gauche), formant en quelque sorte deux cœurs, dont l'un aspire le sang veineux, tandis que l'autre pousse le sang rouge dans les poumons et les artères. »

La plupart de ces observations appartiennent à l'auteur; d'autres remontent à Sénac, mais, même pour les faits déjà connus, M. Bourgery a le grand mérite de les avoir exposés dans un ordre et avec une exactitude scientifiques, qui aident singulièrement l'esprit à en saisir l'enchaînement.

Toutefois, ce qui distingue cette importante portion de son travail, ce qui doit, à mon sens, fixer l'attention des savans, ce sont les recherches toutes nouvelles qu'il a faites sur la *texture du cœur*.

On parvient assez facilement à prendre connaissance isolément de chacune des nombreuses parties dont se compose cet organe privé de toute symétrie, et qui se trouve le point de jonction et de mixtion du fluide destiné à entretenir la vie. Mais il n'en est plus ainsi, quand, après en avoir fait l'étude analytique, on se propose de classer simultanément dans son esprit les rapports de forme, de position, de développement et d'usage des diverses parties de ce tout. C'est alors que les images, telles que le 8 de Bichat, deviennent des ancres de salut pour ceux qui, après de longs efforts d'esprit, sentent tout à coup le groupe des connaissances isolées qu'ils ont acquises se désunir et se réduire à rien. Il est rare qu'une idée vraiment ingénieuse ne soit pas fertile; aussi le 8 de Bichat est-il devenu pour M. le docteur Bourgery le type d'une figure, d'un *schême* que je ferai bientôt connaître, et dont l'objet, comme celui d'une sphère armillaire, est de faire saisir à l'intelligence des formes, des combinaisons et des mouvemens que les yeux ne peuvent point rassembler.

Mais occupons-nous d'abord de la texture même du cœur. Elle comprend : la charpente fibreuse des orifices superposés des oreillettes et des ventricules et de ceux des artères; la disposition des fibres musculaires des ventricules et des oreillettes; les vaisseaux du cœur, ses nerfs, les deux membranes internes des systèmes vasculaires à sang noir et rouge qui tapissent les deux cœurs droit et gauche; les tissus cellulaires et graisseux du cœur, et enfin ses enveloppes comprises sous la dénomination de péricarde.

Je renvoie les lecteurs à la description même de toutes ces parties, description que sa forme scientifique met en dehors de toute analyse, chaque assertion procédant immédiatement et nécessairement de ce qui précède, comme elle engendre ce qui la suit.

J'indiquerai particulièrement à l'attention des savans ce que l'auteur dit (page 25 et suiv.) sur les fibres musculaires des ventricules et des oreillettes

Digitized by Google

du cœur. C'est dans ces passages que l'auteur, après avoir fait en quelque sorte l'histoire des recherches anatomiques sur le cœur de l'homme, en rappelant ce qu'en ont dit successivement Galien, Vésale, Lower, Stenon, Vieussens, Lancisi, Winslow, Wolf et Senac, arrive aux études de M. Gerdy sur les fibres ventriculaires.

M. Bourgery rend un éclatant témoignage à la sagacité de M. Gerdy, dont les travaux ont jeté une clarté remarquable sur la structure des ventricules. Toutefois, en s'appuyant sur les observations nouvelles que lui a fournies une étude scrupuleuse de la nature, M. Bourgery demande si avec l'exposition des faits, telle que l'a donnée M. Gerdy, il est possible de répondre à toutes les questions que l'on peut s'adresser à ce sujet. Ces questions, ainsi que les réponses qu'il est impossible de rapporter ici dans leur intégrité, tendent à prouver que M. Gerdy n'a pas suivi exactement, dans leurs cours si capricieux en apparence, les trois sortes de fibres biventriculaires qui forment la paroi extérieure du cœur et même la cloison qui la divise en deux parties distinctes; aussi l'étude attentive du travail que M. Bourgery a poursuivi avec tant de persévérance sur la texture du cœur me fait-elle penser qu'il a ajouté quelque chose de fort important aux connaissances acquises avant lui sur ce sujet.

Rien en effet n'est plus difficile à suivre que la direction en spirale de ces fibres entrecroisées, plongeant tantôt vers l'intérieur du cœur et tantôt reparaissant à sa surface. A propos des difficultés qu'offre ce que l'on pourrait nommer l'itinéraire de la texture de cet organe, je saisirai l'occasion qui se présente de faire ressortir l'heureux concours des travaux graphiques de M. Jacob sur ce sujet, le cœur, dont il serait certainement impossible de donner une description suffisamment claire, si la représentation des objets ne portait simultanément avec le discours l'évidence et la persuasion à l'esprit.

Il règne dans les planches anatomiques de M. Jacob une exactitude scientifique tellement remarquable, la texture des divers organes y est exprimée d'une manière si vraie, et cette vérité fait naître une attention si profonde chez celui qui observe ces dessins, que l'on oublie le mérite de l'artiste. J'ai rarement eu l'occasion en ma vie de signaler des ouvrages sur lesquels le dessinateur ou le peintre eût mis plus de soin à bien rendre son sujet qu'à faire parade de son talent. Or c'est une qualité de M. Jacob. Son intelligence et son œil sont anatomistes, et sa main leur obéit habilement. Les planches, depuis la IVe jusqu'à la XIe de ce quatrième volume, où le cœur, les poumons et les gros vaisseaux sont vus dans leur ensemble par les plans antérieur, postérieur et transversal; celles où le cœur est présenté par ses quatre faces; la représentation des couches fibreuses formant les parois des quatre cavités du cœur; la Xe *bis*, où des portions de la paroi du cœur, enlevées dans la direction des fibres, laissent voir la cloison qui sépare les deux ventricules et leur organisation intérieure; et enfin la XIe montrant le cœur coupé transversalement dans deux plans et laissant apercevoir l'intérieur des oreillettes et des ventricules, tous ces dessins, frappans de vérité et coordonnés de manière à faire pénétrer

Digitized by Google

l'œil et l'esprit dans les détours de ce singulier labyrinthe, sont rendus avec une constance de talent d'autant plus remarquable, qu'il a été affermi plutôt qu'énervé par la dure et impérieuse condition de la stricte exactitude qui le dominait sans cesse.

Après avoir donné ainsi par le concours de la description et de la représentation un état des lieux, que l'on me passe cette expression, de ces quatre parties (les deux oreillettes et les deux ventricules) dont l'ensemble compose le cœur, M. Bourgery a eu l'idée de comprendre et d'enfermer toutes ces connaissances analytiques dans une espèce de circonférence transparente qui, en remettant et en maintenant toutes les parties dans leur ordre et dans leur position naturels, permît que l'on s'en formât une idée synthétique et que l'on pût avoir une vue synoptique de cet organe si compliqué. Partant de l'idée du 8 de Bichat, M. le docteur Bourgery a composé, d'après ce qu'il a observé sur la nature, un cœur armillaire au moyen duquel la direction des fibres entrelacées des parois des oreillettes, en suivant plus particulièrement la ligne spirale autour des ventricules, peut être plus facilement suivie et comprise. Ce *schème* du cœur (planche XIIIe) est véritablement la conclusion et le dernier mot des importantes et curieuses recherches que M. Bourgery a faites sur l'organe cardiaque, recherches qui, autant que j'en puis juger au moins, sont les plus avancées que la science ait encore tentées sur ce sujet.

J'ai essayé de déterminer les connaissances nouvelles que le docteur Bourgery a pu ajouter à celles que l'on avait déjà sur la structure et les fonctions du cœur; je tenterai maintenant de faire ressortir la portée de ses travaux sur les poumons, sur ces organes essentiels de la respiration, siége de la petite circulation, recevant du cœur droit le sang noir et renvoyant au cœur gauche le sang rouge, après l'accomplissement du phénomène de l'oxigénation dans leur tissu, par l'intermédiaire des canaux aériens.

L'histoire générale de ces organes et la description de toutes leurs parties forment un ensemble si fortement lié, que l'on ne pourrait rien en extraire sans ruiner en quelque sorte tout cet édifice, et je ne puis faire mieux que d'en recommander la lecture attentive aux hommes studieux qui veulent acquérir sur ce sujet des connaissances solides.

Pour donner un résultat qui puisse faire apprécier l'importance des recherches entièrement neuves que notre anatomiste a faites sur les poumons, je choisirai le *tableau de la capacité aérienne pulmonaire* dans l'état sain, établi d'après quatorze individus (page 43). Mais, dans la crainte de ne pas rendre fidèlement les idées de l'auteur, je rapporterai ses propres paroles :

« L'objet de ces recherches expérimentales, dit-il, faites avec un appareil hydro-pneumatique, est de connaître quel est le volume d'air dont se composent l'inspiration et l'expiration ordinaires ou forcées, et le rapport des unes aux autres, soit au repos, soit à l'état d'anhélation. Ces expériences donnent l'exemple, assez rare en physiologie, de rapports rigoureusement mathématiques, fondés sur les différences d'âge, de sexe et de constitution des sujets;

Digitized by Google

les rapports sont si exacts dans le premier tableau, que les moyennes des sommes fournies par tous les individus, pour un âge moyen de trente-trois ans, donnent sensiblement les mêmes chiffres qu'une personne de trente-deux ans, figurant elle-même sur le tableau. En voici les principaux corollaires :

« 1° Toutes circonstances égales d'ailleurs, la respiration est d'autant plus puisssante, que le sujet est plus jeune et plus mince. Aucune autre condition de force ou de santé inaltérable ne supplée à la jeunesse.

« 2° La respiration virile est, pour un même âge, près du double en volume de la respiration féminine; différence fondamentale et qui suffirait à expliquer la supériorité des actes vitaux de l'organisation de l'homme sur ceux de la femme.

« 3° Le volume d'air dont un individu a besoin pour une respiration ordinaire augmente graduellement avec l'âge; il est le double à quatre-vingts ans de ce qu'il était à vingt ans.

« 4° Au contraire, dans la respiration forcée, la capacité aérienne, ou la perméabilité du poumon à l'air, diminue graduellement avec l'âge, dans une proportion qui, pour chaque période de dix ans, est d'environ un douzième en moins de son volume dans la jeunesse : elle n'est à quatre-vingts ans que la moitié de ce qu'elle était à vingt ans. Ainsi, la respiration, à un âge déterminé, peut être plus ou moins étendue chez un sujet, relativement à un autre; mais sa diminution est constante dans tous pour une proportion à peu près égale. L'affaiblissement de la faculté respiratoire doit réclamer une part considérable dans l'extinction graduelle des forces avec l'âge.

« 5° Conséquemment à cette dernière proposition, le rapport de l'inspiration ordinaire à l'inspiration forcée diminue avec l'âge. Il est de un à sept ou huit, et même neuf, à vingt ans, et seulement de un à deux ou deux et demi à quatre-vingts ans. D'où il résulte que le jeune homme possède, pour les mouvemens violens, une immense faculté respiratoire en réserve, tandis que le vieillard est tout de suite essoufflé.

« 6° La faculté respiratoire s'use d'elle-même par la *déchirure capillaire* ou l'*emphysème du poumon*. Cette déchirure accompagne plus ou moins, mais inévitablement, tous les grands efforts respiratoires. Quoiqu'elle semble l'usure sénile du poumon, elle commence néanmoins dès l'enfance, et augmente graduellement avec l'âge jusqu'à la vieillesse, par le seul fait de la réitération des actes fonctionnels. Toutes les maladies du poumon, même passagères, hâtent ce genre de destruction. »

Voici le tableau qui constate les expériences sur lesquelles sont basées les propositions précédentes :

Digitized by Google

Tableau de la capacité pulmonaire d'après onze hommes sains et bien constitués.

Nos	AGE.	TAILLE métrique.	CIRCONFÉRENCE du thorax.	INSPIRATION en décimètres cubes et pouces cubes.	EXPIRATION forcée en pouces cubes	INSPIRATION ordinaire en fractions du décimètres cubes (lit.) et en pouces cubes.	RAPPORT de l'inspiration ordinaire à l'inspiration forcée.
		m. mil.		litres. p. cub.	p. cub.		
1	23	1 718	0 870	3 47 — 175	172	0 406 — 20 80	comme 1 à 8 75
2	19	1 725	0 876	3 42 — 172 80	168	0 401 — 20 90	1 à 8 26
3	53	1 732	0 996	2 98 — 150 52	160	0 637 — 32 10	1 à 4 69
4	39	1 692	1 093	2 89 — 145 52	151	0 598 — 30 16	1 à 4 84
5	22	1 811	0 812	2 88 — 145	148	0 339 — 17 8	1 à 8 49
6	23	1 629	0 914	2 85 — 143	150	0 565 — 28 47	1 à 5 2
7	32	1 692	0 884	2 69 — 135 60	142 82	0 469 — 23 69	1 à 5 72
8	41	1 675	0 851	2 41 — 121 60	132	0 600 — 30 25	1 à 4 2
9	59	1 772	1 055	2 28 — 115 26	122 60	0 687 — 34 62	1 à 3 3
10	19	1 319	0 784	1 70 — 86	111 87	0 210 — 11 39	1 à 7 50
11	86	1 730	.....	1 63 — 82 4	92 16	0 605 — 30 42	à à 2 70
	419	.....	.....	29 20 — 1472 58	1530 45	5 515 — 279 59	
	37 5/6	.....	.....	2 65 — 133 87	139 13	0 501 — 25 42	comme 1 à 5 29
	33	.....	.....	2 73 — 139 5	143 83	0 491 — 24 92	comme 1 à 5 58

Ce tableau fait mieux connaître l'originalité et l'importance des découvertes du docteur Bourgery sur la physiologie du poumon, que toutes les analyses que l'on pourrait faire de ceux de ses travaux qui les ont provoquées. Mais ce n'est pas là que se bornent ses savantes observations sur ces organes. Il a donné une théorie tout-à-fait neuve de la structure intime des poumons. A l'aide de nombreuses observations microscopiques, il a démontré (page 57 et suiv.) que l'*appareil capillaire aérien* que l'on a cru, d'après les travaux de Malpighi, Willis, Helvétius et Reisseisen, formé par des vésicules ou des culs-de-sac, l'est au contraire par des canaux flexueux, que l'auteur a nommés *labyrinthiques*, en raison de leurs abouchemens (anastomoses) sans fin à tous les plans. Il en est à peu près de même de *l'appareil capillaire sanguin d'hématose*. M. Bourgery a non-seulement combattu l'hypothèse de Reisseisen qui voit des réseaux déliés tapissant les parois de prétendues vésicules, mais il établit « que l'espace compris entre les artérioles et les veinules est formé par

Digitized by Google

des *anneaux vasculaires,* enveloppant les canaux labyrinthiques, et s'abouchant perpétuellement les uns avec les autres, en donnant l'image d'un filet à tous les plans. » Quant aux cloisons intercanaliculaires, l'auteur les présente comme le siége des capillaires sanguins, et comme moyens d'isolement des capillaires aériens.

Je signale ces découvertes avec d'autant plus de confiance, qu'après avoir soulevé, en Allemagne, à l'Académie des sciences de Bruxelles et à Strasbourg, de sérieuses critiques, la théorie nouvelle de M. le docteur Bourgery, sur les poumons, en est sortie victorieuse, et même a été professée au Collége de France par notre savant physiologiste, M. Magendie.

En poursuivant ses observations microscopiques sur les capillaires aériens et sanguins des poumons, M. Bourgery s'est trouvé conduit à faire les applications de la texture de ces organes à l'anatomie pathologique (page 62, pl. VII). Quoique la curiosité soit très vivement excitée par les vues microscopiques reproduites en dessin par M. Jacob, et interprétées par la description que donne l'anatomiste des germes de lésions qui se manifestent dans les conduits capillaires des poumons, ce genre d'intérêt le cède cependant à celui, beaucoup plus grave, qui naît de l'espoir que ce genre de découvertes pourrait fournir aux médecins les moyens de prévenir, dès leur naissance, l'obstruction des canaux pulmonaires dans les affections de cet organe. Bien que M. Bourgery ait traité ce point avec toute l'attention et l'étendue qu'il mérite, c'est un sujet sur lequel il se propose de revenir, ne l'ayant considéré dans son quatrième volume que comme une preuve de plus à ajouter pour corroborer l'évidence de sa théorie sur l'organisation pulmonaire.

Quant aux dessins de la planche VII, où se trouvent les études microscopiques des appareils capillaires des poumons, je puis, au moins sous le rapport de la fidélité avec laquelle les pièces anatomiques sont rendues, affirmer qu'elle est parfaite : j'ai soumis moi-même les pièces à l'inspection microscopique, et je puis affirmer, sauf les illusions de la vue qu'il aurait été impossible de prévoir, et dont je ne crois pas avoir eu à me défier, que la représentation des capillaires des deux espèces, ainsi que celle de la rupture des canaux aériens dans l'état pathologique, est non-seulement irréprochable quant au trait, mais qu'elle rend avec la plus grande vérité les sinuosités, l'intrication et les abouchemens de cette multitude de petits vaisseaux.

Je pense que M. le docteur Bourgery a parfaitement raison de dire que « ce travail pathologique microscopique est d'une haute importance pour la science; qu'il ouvre un vaste champ à l'observation, et promet, pour l'avenir, une science neuve et féconde en applications, en montrant la possibilité d'atteindre les maladies à cet état de rudiment où elles ne sont encore, pour ainsi dire, que moléculaires. »

Sans parler de la description courante, toujours si remarquable, qui remplit une partie de ce quatrième volume, on peut juger que ces deux monographies du cœur et des poumons suffiraient pour constituer une œuvre à part et digne de faire un nom à quelqu'un qui n'en aurait pas déjà un célèbre. Toutefois, ce

Digitized by Google

volume contient encore un troisième travail sur l'*Appareil circulatoire des os*, qui ne mérite pas moins que les précédens l'attention des savans et de tous ceux qui prennent intérêt aux progrès de la science anatomique.

Dans le compte que je rendis du premier volume, il y a quelques années, j'eus soin de recommander aux lecteurs les observations de M. Bourgery, qui ont jeté tant de jour sur la structure intérieure et sur l'architecture des os. Dans cette première partie de son ouvrage, il a considéré ces organes relativement au degré de résistance qu'ils peuvent offrir aux efforts qu'ils ont à supporter. Après avoir ainsi fait connaître l'agencement et le rapport des divisions les plus petites de ces parties solides dont la connaissance a complété ce que l'on savait déjà sur l'ostéodynamique, l'auteur s'est occupé, en traitant de l'angéiologie, de suivre tous les petits vaisseaux qui portent les différens fluides jusque dans les os.

L'existence de ces vaisseaux n'avait été admise jusqu'ici que par analogie avec ce qui a lieu dans les autres organes, et l'idée que l'on s'en formait était fort confuse.

M. Bourgery, dont l'esprit ne se plaît pas dans le doute, eut l'idée, après avoir fait une série de recherches sur les vaisseaux propres des os, de les injecter, et en imagina les moyens. Il paraît que cette opération n'avait pas encore été tentée; et à cette occasion, notre anatomiste parle avec les plus grands éloges de M. Bernard, son préparateur, qui a mis autant d'habileté que de persévérance à l'accomplissement de cette opération difficile. Enfin elle réussit; elle rendit plus faciles les observations microscopiques, servit à lever les doutes qui régnaient encore sur la circulation des fluides dans les parties les plus intimes et les plus ténues des os, et engagea M. Bourgery dans des recherches microscopiques qui, avec l'ostéologie du premier volume, forment le complément de la structure des os, placé dans le quatrième. En voici le résumé donné par l'auteur même :

« Dans l'accord de la fibre proprement osseuse avec le canal sanguin, la nature a établi une harmonie telle, que le même élément organique remplit à la fois le double usage de support et de voie circulatoire. Ainsi, dans la *substance compacte*, entre les fibres osseuses parallèles, sont situés les vaisseaux sanguins capillaires, artérioles et veinules, dont l'existence n'avait été que supposée, mais qui, à l'état d'injection, s'offrent en nombre immense à l'inspection microscopique. Dans la *substance spongieuse*, les colonnettes, organes de sustension par leurs parois osseuses, sous le rapport dynamique, sont également, par le canal multiloculaire qu'elles renferment, des *réservoirs* pour le sang, au point de vue de la circulation.

« Les veinules de la substance osseuse forment entre elles de nombreuses anastomoses plexiformes; les artérioles communiquent aussi, mais plus rarement, par l'inosculation de leurs rameaux, entre elles et avec les veinules; mais ces communications ne sont point terminales et n'influent pas sur leur volume. La véritable terminaison est dans les cavités intérieures de l'os, *aréoles, canaux aréolaires, grands canaux libres et confluens*, où les vais-

Digitized by Google

seaux sanguins, artérioles et veinules, s'abouchent distinctement à la surface des lamelles, par des orifices circulaires ou ellipsoïdes, de telle sorte que, sous le microscope, la surface lamellaire en est criblée.

« La fibre osseuse est formée par des séries linéaires de corpuscules calcaires, oblongs ou ovalaires, incrustés dans la gangue fibro-celluleuse, dans les polyèdres irréguliers qui circonscrivent les vaisseaux.

« Toutes les cavités des os sont remplies par du sang rouge mêlé de graisse. La graisse prédomine dans la grande cavité médullaire, et le sang dans les cavités aréolaires de la substance spongieuse. Dans un os frais d'un animal tué récemment, ce sang paraît trop rouge pour être seulement veineux. Sous le microscope, les deux fluides sont évidemment contenus et mélangés dans les aréoles, la graisse formant des bulles isolées ou agglomérées dans le fluide sanguin. La substance spongieuse donne l'idée d'un *tissu caverneux solide* ou de réservoirs contenant en dépôt du sang déposé par les artérioles et repris par les veinules. D'après cette donnée, le fluide se trouvant pour ainsi dire en dehors des voies circulatoires, les cavités des os forment des amas de sang mêlé de graisse, intermédiaires, comme l'appareil de la veine porte entre les capillaires artériels et veineux; d'où il suit que l'ensemble du squelette, moins le volume propre du tissu osseux, présente l'image d'un vaste *diverticulum sanguinis*, qui ne saurait être sans usage au point de vue physiologique.

« D'après les considérations qui précèdent, on arrive à se demander, sauf toutes les restrictions convenables, si les cavités des os ne formeraient pas, dans les mammifères et les poissons, une sorte d'appareil d'hématose, comme on a pensé que pouvait être le foie, par soustraction d'hydrogène et de carbone? Cette supposition prend un nouveau degré de vraisemblance par la considération de ce qui a lieu chez les oiseaux, où les os, contenant de l'air, en contact avec des surfaces très vasculaires, sont, peut-être aussi, mais en sens inverse, des organes directs d'hématose, c'est-à-dire par fixation d'oxygène sur le sang veineux. »

Pour compléter, autant qu'il est en mon pouvoir de le faire, l'analyse de ce quatrième volume, il ne me reste plus qu'à donner une idée des *études des formes et de la structure des vaisseaux et des ganglions lymphatiques* poursuivies par M. Bourgery.

Après le système nerveux, le système lymphatique est le moins bien connu. C'est celui des deux au moins sur lequel on a encore les idées les plus vagues, soit relativement à la structure des organes qui en font partie, soit quant à l'objet précis de ces organes. C'est même, quand on considère l'abondance des détails intimes les plus déliés et les plus compliqués du cœur et des poumons, dont s'est déjà emparée la science, un sujet d'étonnement que de s'apercevoir qu'au sujet des lymphatiques, on en est encore à déterminer la figure extérieure de ces vaisseaux, la direction des trajets qu'ils parcourent, ainsi que la différence de leur texture selon les parties du corps auxquelles ils se trouvent unis.

Souvent je me suis reproché la profonde ignorance où j'étais resté de l'his-

Digitized by Google

toire de ces organes; mais depuis que j'ai lu avec attention les résultats obtenus par M. Bourgery à ce sujet, je me suis tenu pour assuré que cette branche de la science anatomique est encore à l'état d'enfance. Le docteur Bourgery semble lui-même faire cet aveu lorsqu'il ajoute, après avoir exposé une suite de faits ignorés jusqu'à lui, que ces travaux ne sont en quelque sorte que le prélude d'une série de recherches microscopiques qui trouveront naturellement leur place dans la partie de son ouvrage qui traitera des tissus, dans l'histologie.

Quoi qu'il en soit, et si l'on considère le point de départ donné à notre anatomiste par la science à ce sujet, on se convaincra facilement que, relativement, il a parcouru un assez grand espace dans la voie nouvelle qu'il a explorée et tracée.

Ainsi le texte de M. Bourgery, accompagné des planches de M. Jacob, nous apprend (pag. 117 et pl. 78 et suiv.), que les lymphatiques décrits jusqu'ici, seulement dans leur aspect le plus général, sont loin d'avoir une configuration uniforme comme on la leur a attribuée (1) : que les vaisseaux lymphatiques ont pour chaque lieu déterminé une configuration si caractéristique que, pour celui qui en fait une fois la remarque, il suffit de jeter les yeux sur des vaisseaux injectés, quoique séparés du sujet, pour déterminer, d'après leur forme, le lieu auquel ils ont appartenu ; que les lymphatiques superficiels des membres sont en général rectilignes, qu'ils forment des cylindres aplatis et étranglés à deux ou trois lignes de distance et figurant à l'extérieur l'aspect que donnerait une ligature faite avec un fil de soie; qu'à la cuisse et au bras, les principaux troncs lymphatiques sont formés de trois ou quatre vaisseaux marchant parallèlement sous forme de rubans. L'auteur ajoute : qu'au voisinage des ganglions de l'aine et de l'aisselle, les étranglemens vasculaires sont beaucoup plus rapprochés, et que les cylindres des lymphatiques de l'aisselle en particulier présentent l'image de petits cœurs emboîtés; que les lymphatiques des parois du tronc affectent également la forme de cylindres, mais très alongés, les étranglemens valvulaires ne s'offrant qu'à des intervalles de six à huit lignes; que les vaisseaux profonds des membres, quoique cylindriques, sont toujours d'un aspect noueux entre les valvules, et d'un volume considérable relativement aux vaisseaux superficiels. Poursuivant l'indication de ces formes si variées, il fait observer que les lymphatiques de la tête et du cou sont plats, lisses et beaucoup moins resserrés par des étranglemens. Mais c'est surtout dans les grandes cavités, sur les chapelets iliaques et lombaires, que l'aspect de ces vaisseaux varie le plus. En général, dit encore le docteur Bourgery, à la jonction des lymphatiques et des chylifères, les lymphatiques sont très volumineux et fréquemment entrecoupés par des valvules. Leurs formes sont des plus bizarres, les fragmens

(1) La plupart des injections lymphatiques ont été faites par M. le docteur Joubert, alors préparateur de M. Bourgery. M. Joubert a montré dans ce travail une telle habileté, qu'il a souvent rivalisé de bonheur avec les plus belles injections de Mascagni.

Digitized by Google

de cylindre s'emboîtant irrégulièrement les uns dans les autres avec des contours qui rappellent les articulations des crustacés, etc., etc.

Dans la suite de ce travail, on fait connaître de quelle manière ces vaisseaux s'abouchent, quels sont leurs rapports avec les vaisseaux sanguins et la coordination propre des vaisseaux et des ganglions lymphatiques; mais, lorsque l'on en vient à donner des hypothèses sur les fonctions de ces organes et sur la part qu'ils prennent nécessairement dans le résultat total de l'ensemble des circulations, ces hypothèses sont bien vagues. Aussi citerai-je encore les paroles de l'anatomiste, pour ne pas affaiblir ses idées en ne les présentant que par extraits : « Ces petits organes, dit-il en parlant des *ganglions lymphatiques* (p. 118), sont mous, d'un rose brun, ovoïdes ou circulaires, aplatis, situés sur le trajet des vaisseaux lymphatiques, et centre de convergence de ces derniers, qui s'y jettent et en ressortent en nombre inégal. Les ganglions lymphatiques contiennent, proportionnellement à leur volume, un grand nombre de vaisseaux sanguins, artérioles et veinules. Aboutissant et point de départ des vaisseaux lymphatiques, *on suppose avec beaucoup de raison qu'ils font subir au chyle et à la lymphe une élaboration d'une haute importance, mais dont la nature n'est pas connue*. L'injection prouve la continuité entre les vaisseaux lymphatiques d'entrée et de sortie, mais la science n'est pas également fixée sur l'existence ou l'absence d'un mode normal de communication des voies lymphatiques avec les radicules veineuses dans la profondeur des ganglions lymphatiques. Nous possédons, dit l'auteur en terminant, nous possédons déjà sur cette texture beaucoup de faits que nous espérons compléter assez par nos recherches journalières, pour en donner, dans l'histologie, une anatomie microscopique détaillée. »

D'après ces paroles, on peut juger que, comme je l'ai dit un peu plus haut, les connaissances acquises sur le système des vaisseaux lymphatiques sont peu avancées relativement à ce que l'on sait des vaisseaux sanguins, par exemple, surtout si l'on considère que le chyle et la lymphe n'ont pas encore subi des analyses aussi complètes que celles par lesquelles on a fait passer le sang, et qu'enfin l'influence de ces deux premiers fluides est loin de présenter des phénomènes aussi apparens, aussi palpables, que ceux que produit le sang.

Si le docteur Bourgery était un homme qui eût besoin d'être excité, nous lui conseillerions de redoubler d'efforts pour amener les résultats de la science, en ce qui concerne l'appareil et le système lymphatique, au même degré qu'ont atteint l'ostéologie, la myologie, et la portion de l'angéiologie qui se rattache au cœur et aux poumons. Mais on l'a vu, ce serait un soin inutile, puisque, après l'exposition de ses travaux sur les lymphatiques, poussés déjà fort loin, il n'en fait pour lui que la barrière de départ, d'où il compte s'élancer pour aller en avant.

Ce quatrième volume, outre la description courante sur tout ce qui se rapporte à l'angéiologie, renferme donc trois monographies traitées d'une manière toute nouvelle, sur *le cœur, les poumons* et *l'appareil circulatoire des os.*

Digitized by Google

Dans la première, M. Bourgery a donné une théorie de la structure du cœur, qui complète les travaux de Lower, Lancisi, Winslow, Vaust et M. Gerdy, sur la structure des ventricules, et ceux de Sénac sur la texture des oreillettes.

La seconde, consacrée à l'étude des poumons et de l'histoire générale de ces organes, est remarquable par le *tableau de la capacité pulmonaire,* consignant une suite d'expériences décisives; par la théorie de la structure intime des poumons et la découverte des canaux que l'auteur appelle *labyrinthiques,* et par l'application de cette dernière découverte à l'anatomie pathologique des poumons.

Enfin dans la troisième, les faits étant démontrés par une foule d'observations microscopiques, l'auteur enseigne que le phénomène de la circulation générale du sang se continue avec un mode de circulation spéciale par les artérioles et les veinules dans la moëlle, dans la substance spongieuse et dans la substance compacte des os.

Si l'exploration du système lymphatique n'a pas été poussée plus loin, j'en ai dit la cause : cette branche de l'anatomie a été l'une des moins développées jusqu'ici, et cependant M. le docteur Bourgery, qui l'a déjà fait croître, se montre impatient de lui donner la même importance qu'à ses sœurs.

J'ai dit tout le fruit que retire l'intelligence de celui qui étudie l'ouvrage de M. Bourgery, des beaux dessins d'anatomie exécutés par M. Jacob : c'est pour elle, comme l'expérience, un appui qui la maintient toujours dans le vrai, qui la ramène sans cesse à la réalité. Depuis les fameuses gravures sur bois que Jean de Calcar a exécutées pour la première édition du livre de Vésale, je ne sache pas que l'on ait rien fait de préférable en ce genre aux dessins lithographiés par M. Jacob.

Dans l'intérêt de la science, et pour être juste, j'adjoindrai au nom de M. Jacob celui d'un élève qu'il a formé, M. Léveillé, dont plusieurs dessins, compris dans l'ouvrage de M. Bourgery, prouvent qu'il est digne de marcher sur les traces de son maître.

Je terminerai ce morceau par mon apologie. Les hommes réellement savans en anatomie, ceux qui seraient véritablement propres, par la spécialité de leurs connaissances, à rendre compte d'un ouvrage tel que celui de M. le docteur Bourgery, sont, comme savans, comme médecins ou chirurgiens, trop peu maîtres de leur vie pour consacrer à la lecture suivie et à l'analyse écrite d'un livre si étendu et si plein tout le temps qu'un pareil travail demande. Cependant il est dans l'intérêt de la science et des savans que des travaux d'une telle importance, poursuivis avec tant d'ardeur et de conscience, soient signalés au public, à ceux mêmes qui n'en pourront pas tirer un avantage immédiat. C'est ce que j'ai eul'intention de faire; heureux si, dans mon zèle pour la science, je n'ai pas couru le risque de faire regretter mon silence.

E.-J. Delécluze.

Digitized by Google

BULLETIN.

Puisque le ministère occupe entre la gauche et l'ancienne majorité une situation intermédiaire par laquelle il touche à ces deux grands partis, et où il appelle à lui toutes les forces qui voudront concourir au bien général, il n'est pas étonnant qu'il se trouve appuyé des deux côtés par des motifs et des points de vue différens. Ce contraste est inévitable, et il témoigne que le cabinet n'est pas infidèle aux engagemens politiques qu'il a pris devant les chambres à son début. S'il était exclusif, il n'aurait d'un côté que des éloges, et de l'autre que des agressions. Les gens de bonne foi ne sauraient donc méconnaître dans cette alternative de critiques et de marques d'approbation la meilleure preuve de la liberté d'action qu'a su garder le ministère, et de l'indépendance que n'ont pas abdiquée ceux qui se sont ralliés à sa politique. Nous eussions désiré qu'un des organes de la gauche n'eût pas été entraîné par une préoccupation excessive à méconnaître cette situation ; il a défendu son parti contre l'intention qu'il nous a prêtée fort gratuitement, de vouloir l'attaquer au sujet de l'offre faite à M. Dupont de l'Eure. Il a oublié que dès le principe nous avons accueilli avec empressement la pensée d'un rapprochement, d'une transaction entre tous les hommes politiques prévoyans et sages ; il ne s'est pas souvenu que dans ces derniers temps nous avions exprimé le désir que M. Dupont de l'Eure acceptât le poste qui lui était proposé par le cabinet du 1er mars. Ce n'est pas nous qui engagerons jamais la politique des gouvernemens et des partis à se rapetisser et à s'enfermer dans des questions de personne. Nous avons plutôt pensé que plusieurs membres de la gauche pourraient pousser jusqu'à l'excès d'honorables scrupules. Pourquoi, par exemple, M. Berville, premier avocat-général depuis dix ans à la cour royale, refuserait-il un avancement légitime? La députation doit-elle avoir nécessairement pour effet de paralyser les droits que donnent de longs services et la distinction du talent?

Il n'est pas difficile de reconnaître, dans les moindres détails et dans tous les incidens qui se rattachent aux personnes, les funestes effets de l'insistance

Digitized by Google

dont a été l'objet la proposition Remilly. Voilà des hommes dont le gouvernement et les électeurs se sont accordés à reconnaître le mérite, puisqu'ils sont à la fois fonctionnaires et députés, frappés d'une sorte de suspicion, d'une espèce d'incapacité. On met en doute leur indépendance dans la chambre, et on coupe court à leur avancement dans la carrière qu'ils honorent. Nous ferions volontiers un appel au courage politique de ceux qui se trouvent dans cette situation fausse qu'ont amenée les évènemens. Cette situation serait encore plus déplorable si elle ôtait aux députés fonctionnaires le sentiment d'une juste fierté et le mobile d'une ambition légitime. L'homme public doit savoir maintenir son droit et prétendre ouvertement à tout ce qu'il croit mériter. Quand il a la conscience de son indépendance morale, il doit savoir braver les préjugés et les idées fausses que propagent l'ignorance et l'irréflexion. La commission étudie la question soulevée avec une attention scrupuleuse qui ne laissera rien sans examen; elle sent que, puisqu'on s'est engagé dans ces difficultés délicates, il faut tout dire et aller au fond.

Au surplus, cette semaine, les préoccupations de personnes et les débats intérieurs des partis, soit dans la chambre, soit dans la presse, ont fait place à des émotions d'un ordre élevé. Le ministère, en proposant au nom du roi la translation des cendres de Napoléon, a ramené sur la scène politique la grandeur des souvenirs et la majesté d'un glorieux passé. On savait que le cabinet avait la pensée d'une négociation avec l'Angleterre au sujet des nobles dépouilles de l'empereur; mais on ne s'attendait pas à ce qu'il poussât cette négociation avec tant de rapidité, et la menât à bien avec un succès si prompt. Le dénouement honore l'Angleterre, qui saisit d'ailleurs avec habileté l'occasion de réparer ses rigueurs envers un illustre captif et de désarmer ainsi la justice de l'histoire. Il confirme aussi l'alliance des deux peuples et témoigne de la volonté bien arrêtée qu'ont les deux gouvernemens d'entretenir entre eux les sentimens et les rapports d'une bienveillance persévérante.

La royauté de 1830 ne pouvait pas mieux montrer jusqu'à quel point elle a la conscience de sa force et de ses droits. Rappeler que Napoléon fut le souverain légitime de la France, c'est dire qu'elle aussi se sent investie de la même légitimité, de cette légitimité que donne la volonté nationale, et qui prend sa source dans les grands principes de 1789. Le gouvernement montre aussi par ce langage qu'il n'entend pas seulement honorer le grand général que tant de victoires recommandent au souvenir de la postérité, mais que les hommages solennels qu'il prépare au nom du pays s'adressent à celui qui a relevé le pouvoir, la religion et les lois, au rédacteur des codes, au signataire du concordat, à l'organisateur puissant de l'administration. Napoléon a su donner à la révolution française l'aspect et les bases d'un gouvernement fort : il l'a répandue au dehors et assise en France.

C'est faire aussi l'appel le plus direct et le plus confiant au bon sens et à la raison du pays. En devenant de son propre mouvement l'exécuteur testamentaire des dernières volontés de l'empereur, en rapportant ses cendres sur les rives de la Seine, le gouvernement appelle la nation, dans l'ame de laquelle

Digitized by Google

vibrent encore les émotions diverses des plus récens souvenirs, à s'élever à toute l'impartialité des jugemens de l'histoire. Quand, dans quelques mois, la France, par des démonstrations unanimes, glorifiera les dépouilles et la mémoire de Napoléon, elle le traitera vingt ans après sa mort comme fera la postérité la plus reculée, car elle prononcera que ses fautes et ses erreurs sont emportées dans l'oubli par le contre-poids d'une gloire incomparable.

Voilà ce que devraient comprendre ceux qui se font les organes des principes de l'ancienne France et de la restauration. Ils s'épargneraient ainsi les citations et les excursions rétrospectives par lesquelles ils veulent bien nous apprendre que Napoléon a quelquefois abusé du pouvoir, et que de grands esprits se sont élevés contre son despotisme. Oui, M. de Chateaubriand, Benjamin Constant, Mme de Staël, ont combattu l'empereur; ils ont été les adversaires courageux et nécessaires d'une prépondérance trop orgueilleuse, qui écrasait tout autour d'elle. Mais ces résistances contemporaines, honorables pour ceux qui en ont trouvé l'énergie, sont sans influence sur les jugemens de l'avenir et la reconnaissance populaire. La postérité et le peuple voient toujours les choses en grand, sans chicaner sur les détails, et les grands hommes qui leur ont légué d'illustres et féconds résultats reçoivent en retour un bill d'indemnité qui les protége contre toutes les accusations et toutes les rancunes.

La couronne s'est élevée à la hauteur de ces sympathies pour la gloire; ceux qui rappellent les griefs et les inimitiés dont le passé aurait pu lui laisser le souvenir, ne s'aperçoivent pas qu'ils doublent le mérite de son adhésion éclatante. La royauté s'est associée à la pensée de rendre à la France les cendres de Napoléon avec un empressement qui est une seconde initiative, et dénote une profonde intelligence des sentimens et des impressions que le nom de Napoléon réveille dans le pays.

Qu'on y songe, les partis extrêmes, qui sont en minorité dans le pays, ne rendent à la gloire de l'empereur que des hommages contraints. Les démocrates ne lui pardonnent pas d'avoir, à ce qu'ils disent, tué la liberté, dont il était le fils. D'un autre côté, dans les rangs du passé, on n'a vu qu'avec douleur Napoléon tirer de la révolution un ordre de choses complet et nouveau, qui, pour la force et l'éclat, n'avait rien à envier à l'ancienne monarchie. Entre les sentimens contraires de ces deux minorités, la grande majorité du pays accepte l'œuvre politique de Napoléon sans regret comme sans arrière-pensée : pour elle, Napoléon a été à la fois assez révolutionnaire et vraiment légitime; à ses yeux il a été tout ensemble l'homme du fait et du droit. La royauté de 1830 ne porte pas sur l'empereur un jugement différent, et c'est dans ce juste-milieu qu'elle se rencontre et se confond avec le pays.

Il n'y a qu'une chose, a dit fort bien M. de Rémusat, qui ne redoute pas la comparaison avec la gloire, c'est la liberté. Mais il n'est pas défendu à la liberté de vouloir se trouver à côté d'un peu de gloire. C'est dans cette pensée que le gouvernement a défendu avec tant d'énergie notre position et notre avenir en Afrique. M. Thiers a retrouvé, en 1840, la même thèse et les mêmes objections dont il avait eu déjà à s'occuper comme président du conseil en 1836.

Digitized by Google

Il n'a jamais varié sur Alger, sur son importance, sur les devoirs que nous impose notre conquête, sur les avantages matériels et politiques qu'elle offre comme une récompense à notre persévérance. Nous sommes un peuple toujours impatient et toujours pressé, il en faut convenir. Il y a dix ans à peine que nous occupons le littoral de l'Afrique, et nous sommes étonnés de n'avoir pas encore établi au milieu des Arabes une domination définitive et tranquille. Mais le peuple qui, à dix-neuf cents ans de distance, nous a précédés, sur la rive africaine, a eu besoin d'un siècle pour commencer à exercer une autorité quelque peu durable sur la terre des Numides. Cette Afrique romaine dans laquelle le christianisme jeta si promptement des racines vigoureuses et profondes, fut pendant deux cents ans le théâtre de guerres incessantes et des efforts successifs de l'administration impériale. Nous ne croyons pas qu'à Rome ou dans le sénat, on ait jamais agité la question de l'abandon ou de l'occupation restreinte.

Le langage du gouvernement a été cette année plus ferme, plus explicite, parce que l'insistance de la commission était plus dangereuse, en se reproduisant au moment même où nous sommes aux prises avec l'Arabe. La commission avait proposé un amendement ainsi conçu : « Dans le cours de la prochaine session, le gouvernement soumettra aux chambres les conditions de la domination et de l'occupation française en Algérie. » Voulait-on par-là faire une obligation au gouvernement de s'expliquer sur les affaires d'Alger à l'ouverture de la prochaine session? Le ministère n'avait aucun intérêt à décliner un pareil engagement; il pouvait être prêt à parler plus tard, puisqu'il offrait de parler sur-le-champ. Mais si l'amendement devait avoir pour résultat d'affaiblir l'effet moral des paroles contenues dans le discours de la couronne prononcé au mois de décembre dernier, le ministère ne pouvait le combattre avec trop d'énergie. C'est ce qu'il a fait. Sa fermeté lui a rallié une imposante majorité, et soixante voix au plus ont voté pour un amendement qui avait réuni dans le sein de la commission la presque unanimité.

On pourrait vraiment dire que pour l'Afrique il y a deux guerres, celle de la tribune, et celle que dans la régence nos braves soldats font aux Arabes. Ne nous plaignons pas trop, au surplus, de discussions qui reviennent tous les ans: d'abord elles sont un droit, puisque les opposans usent constitutionnellement de la liberté de la tribune, puis elles finissent par apprendre la question aux chambres et au pays; c'est comme un cours de politique pratique qui s'ouvre chaque année. Les idées présentées par le cabinet à l'adhésion de la chambre sont fort simples. Avant de coloniser, il faut conquérir. La guerre bien faite, comme disait, il y a deux ans, M. Thiers, la guerre heureuse, comme il dit aujourd'hui, est la première condition de notre séjour en Afrique. Quand les populations seront convaincues que nous avons le ferme dessein de maintenir notre domination, elles se réuniront à nous; elles-mêmes combattront pour et sous notre drapeau. Les choses se sont ainsi passées à Constantine; il faut étendre à Alger et à Oran le même système.

La guerre est donc aujourd'hui la seule chose à laquelle on doive songer.

Digitized by Google

Aux colonisateurs, aux philantropes le gouvernement répond : Laissez-moi faire la guerre d'une manière heureuse et décisive; nous coloniserons quand nous aurons conquis, nous songerons à la civilisation après la victoire. La guerre appelle donc aujourd'hui l'attention du cabinet, comme elle tient éveillée la sollicitude du pays. Nos troupes viennent de dépasser l'Atlas; une campagne périlleuse est ouverte; même après la victoire, le retour peut présenter de nouveaux hasards. Quand la campagne de 1840 sera terminée, il sera possible au cabinet de porter un jugement en connaissance de cause sur la capacité du gouverneur-général, sur nos rapports avec l'Arabe, sur les moyens d'assurer la sécurité des colons dans la plaine de la Mitidja.

Mais déjà même aujourd'hui, la prévoyance du gouvernement s'étend sur les travaux qui pourront à l'avenir nous procurer le dédommagement de tant d'efforts et de sacrifices. En 1837, une commission de dix-huit membres, nommée par le ministère du 15 avril, s'était prononcée en faveur de l'occupation étendue sur une grande échelle; on avait examiné la question de savoir s'il ne serait pas possible de créer à Alger un port millitaire. M. le président du conseil vient de conférer avec l'ingénieur qui avait été envoyé en Afrique, et il a annoncé à la chambre que la France pourra, quand elle le voudra, compter dans la Méditerranée une nouvelle station maritime.

Nous avons été péniblement surpris de rencontrer parmi les adversaires de l'occupation l'honorable général Sébastiani. Sa longue carrière, tous ses antécédens diplomatiques, son glorieux séjour à Constantinople, devaient, ce semble, lui inspirer des pensées plus politiques. Nous sommes moins étonnés quand nous entendons M. Ducos ne pas vouloir que l'Algérie soit une province française, et s'effrayer à l'idée que les céréales de l'Afrique puissent un jour être apportées à Toulon, et fassent, comme il le dit, concurrence à l'agriculture nationale. M. Ducos aurait eu besoin d'emprunter à M. Jouffroy, qui était son collègue dans la commission, quelque chose de la hauteur de vues et de la profonde intelligence qu'a montrées dans la discussion l'honorable député du Doubs. La question d'Alger a été depuis plusieurs années, pour M. Jouffroy, l'objet d'un consciencieux examen, et ces travaux l'ont conduit aux mêmes convictions que M. Thiers : il veut aussi la souveraineté entière de la France sur toute la côte d'Afrique, et la colonisation après sa conquête.

La loi des sucres a été votée à une majorité de deux cent trente voix contre soixante-sept boules noires. La loi, dans son esprit, est un acheminement à l'égalité des droits; elle prépare cet avenir sans le brusquer; elle permet aux divers intérêts du sucre colonial, du sucre indigène et du sucre étranger, de chercher leur équilibre. Les faits prononceront eux-mêmes sur la valeur de ces prétentions réciproques. On n'étouffe pas l'industrie du sucre indigène, mais on ne lui accorde pas la faveur exorbitante d'une industrie exceptionnelle. On n'accorde pas aux colonies le monopole du sucre, mais on a reconnu toute leur importance pour notre commerce et la puissance de notre marine. Il est remarquable que la discussion de cette loi, dans laquelle on annonçait d'avance l'indécision du ministère, son embarras, a été précisément une de

Digitized by Google

celles où il a montré la connaissance la plus détaillée des difficultés du sujet, où il a le mieux fait toucher les raisons qui déterminaient le parti auquel il s'arrêtait. M. le président du conseil, en adhérant à l'amendement de l'honorable M. Lanyer, qui portait pour le sucre indigène le droit avec le décime à 27 fr. 50 cent., a énuméré devant la chambre les faits compliqués et les élémens nombreux sur lesquels le gouvernement avait basé sa résolution. Il avait à cœur de montrer qu'aucun intérêt vraiment considérable n'avait été laissé en dehors de la sollicitude du cabinet, et que sur une question pour laquelle le nouveau ministère aurait presque pu décliner toute responsabilité, il était, comme sur d'autres points, tout-à-fait édifié, tout-à-fait résolu.

On est convaincu que la chambre des pairs rejettera à une grande majorité le projet de loi sur la conversion; mais on est aussi persuadé que la même question se représentera encore, peut-être même l'hiver prochain. On peut dire qu'en repoussant cette année le projet, l'assemblée du Luxembourg n'étonnera ni ne blessera personne. La chambre des députés a voté la mesure avec une si grande indifférence, et à une faible majorité si différente de celle des autres années, qu'elle semble avoir elle-même frayé la route au vote négatif de l'autre chambre. Il n'y a là ni collision, ni lutte, il y a plutôt absence de passion et de volonté. Si les esprits les plus éclairés et les plus pratiques tombent plus tard d'accord que l'intérêt de la rente doive subir quelque réduction, nous désirons, quand la question se reproduira, qu'elle soit tout-à-fait dégagée de préoccupations et d'intrigues politiques. Il s'agit d'éclaircir un problème financier et non pas d'instituer un duel entre deux pouvoirs.

La question de la réforme électorale ne préoccupe en ce moment que l'extrême gauche. La chambre n'y prête qu'une faible attention; l'intérêt politique a été tout-à-fait absorbé par la proposition Remilly. Il est clair que ni la chambre, ni le gouvernement, ne peuvent avoir la pensée de réviser en même temps l'élection et l'éligibilité. Le thème de la réforme parlementaire est seulement une occasion, cette année, pour la gauche constitutionnelle et l'extrême gauche, de constater les différences qui les séparent. C'est, en ce moment, le seul intérêt politique de cette discussion, mais il ne laisse pas que d'être considérable. On pourra comparer les principes des deux fractions de la gauche, apprécier les progrès faits par l'opposition constitutionnelle dans l'intelligence de notre gouvernement, voir de quels argumens le parti radical appuiera cette proposition : *tout garde national est électeur*. Il est plus facile de lancer un pareil programme que de l'appuyer de raisons plausibles devant une assemblée politique, où ne manquent pas les esprits éclairés et les contradicteurs redoutables. Il est telles formules et telles nouveautés politiques pour lesquelles il n'y a pas de plus grand danger que d'être produites et discutées.

C'est ce que n'a que trop prouvé le discours que M. Arago vient de prononcer pour soutenir la pétition qui réclame les droits d'électeur pour tout garde national. Le célèbre astronome s'est montré à la tribune incohérent et déclamatoire. Il n'a pu réussir à convaincre la chambre que le meilleur moyen de guérir les plaies du corps social était l'extension des droits politiques. La

Digitized by Google

sombre peinture qu'il a faite des souffrances des classes ouvrières a plusieurs fois soulevé les murmures par l'exagération dont elle était empreinte. M. Arago a parlé de la convention, du fouriérisme, des saint-simoniens; il a touché à tout, s'efforçant de rattacher toutes les questions sociales à la réforme parlementaire. Il semblait en vérité s'acquitter plutôt d'une tâche imposée par un parti, qu'obéir à des convictions personnelles. M. Thiers lui a succédé à la tribune pour rétablir avec autorité les doctrines constitutionnelles que s'était efforcé d'ébranler le membre de l'extrême gauche. Il a repoussé au nom du cabinet la réforme parlementaire, et a déclaré ne reconnaître la souveraineté nationale que dans l'union des pouvoirs, le roi et les deux chambres. M. Garnier-Pagès a répondu à M. le président du conseil. Il était sensible que la réforme électorale n'était pour lui qu'un prétexte pour attaquer le cabinet et pour se produire comme chef d'opposition. Il s'est fort peu occupé de la réforme en elle-même, et s'est jeté sur des questions incidentes avec une habile vivacité qui a su captiver l'attention de la chambre. La corruption, les journaux, tel a été le terrain sur lequel l'orateur a porté le débat. Le cabinet a répondu aux assertions de M. Garnier-Pagès par les dénégations les plus énergiques. La chambre fatiguée a mis fin à la discussion, et a rejeté à une immense majorité les différens chefs de la pétition. M. Odilon-Barrot et ses amis ont voté avec la majorité sur les dispositions les plus importantes.

— M. de Montalivet s'est présenté pour succéder à M. de Sennones, comme académicien libre à l'Académie des Beaux-Arts, et il a été nommé à la majorité de 36 voix sur 40. Cette nomination a été attaquée avec une violence inouie. Quelle monstruosité! L'ancien ministre de l'intérieur, l'intendant général de la liste civile, nommé académicien libre! Quelle servilité de la part de l'Institut! Voyez-vous le scandale! M. de Montalivet pourra s'asseoir à côté de M. de Vaublanc, de M. de Pradel, de M. Chabrol de Volvic, du vicomte Siméon et du comte de Pastoret! L'académie des Beaux-Arts n'a pas craint de faire en 1840 ce qu'elle avait fait deux fois sous la restauration; elle a appelé dans son sein M. de Montalivet, intendant de la liste civile, comme elle avait nommé M. de Blacas et le général Lauriston. Les clameurs qu'a soulevées un fait si simple sont d'autant plus étranges, qu'elles s'adressent à un homme politique dont la modération est connue, et qui a souvent répondu par de bons offices aux animosités personnelles. Ceux qui s'abandonnent à ces violentes exagérations ne s'aperçoivent pas qu'ils produisent un effet contraire à celui qu'ils se proposent : au lieu de persuader l'opinion publique, ils éveillent sa défiance; la répétition de tant d'invectives la blase au lieu de l'exciter. M. de Montalivet, en attachant quelque prix à recueillir sur tous les points la succession de ses prédécesseurs à la liste civile, a montré un empressement de bon goût. Les académiciens, en le nommant à une immense majorité, se sont donné un collègue dont les sympathies éclairées les suivront dans leurs travaux.

— En décernant à M. Augustin Thierry le premier prix Gobert, destiné par son fondateur au meilleur ouvrage sur l'histoire de France, l'Institut n'a fait

Digitized by Google

que confirmer le suffrage de l'opinion. Quarante ouvrages avaient été présentés. Une première liste de neuf candidats avait été dressée : elle a été réduite à trois noms sur lesquels l'Académie a donné les deux prix à MM. Thierry et Bazin. L'*Histoire de Louis XIII* mérite la distinction dont il a été l'objet. Quant à M. Augustin Thierry, nous ne pensons pas qu'aucun de ses concurrens ait pu avoir la pensée de lui disputer sérieusement la première place. De tous les hommes qui, depuis vingt-cinq ans, étudient et écrivent l'histoire nationale, M. Thierry est, à coup sûr, celui qui a porté dans cette grande étude l'originalité la plus forte et la plus féconde. Ses *Lettres* ont donné la première impulsion. Les deux derniers volumes qu'il vient de publier présentent l'heureuse union d'une science profonde et d'un talent de narration de premier ordre. Le morceau sur les écrivains qui, au XVIIIe siècle, se sont occupés de l'histoire de France, ne serait désavoué ni par Bossuet pour la fermeté de la touche, ni par Montesquieu pour la sagacité des aperçus. Il vaut mieux, pour un historien, écrire de temps à autre de telles pages que d'accumuler des volumes médiocres. Nous ne rappelons pas ici, puisqu'il ne s'agit que d'histoire de France, l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. C'est d'ailleurs un livre qu'on a perdu l'habitude de louer, parce qu'il est accepté comme l'ouvrage d'un maître.

— L'Académie royale des Beaux-Arts de Londres vient de donner son grand dîner pour l'ouverture de l'exposition. Ce dîner est, comme on sait, une des plus grandes solennités anglaises et une des plus aristocratiques. Sir Samuel Remilly disait qu'il n'avait jamais intrigué dans sa vie que pour être invité au dîner de l'Académie royale. Tous les membres du gouvernement, tous les chefs de l'opposition, tout le corps diplomatique, les hommes considérables de tous les partis y sont invités, et tiennent à s'y rendre. Ils s'y rencontrent avec tout le monde lettré, savant et artiste de l'Angleterre.

L'Académie royale existe depuis soixante-onze ans. Son exposition de cette année offre quelques beaux tableaux, entre autre un *Milton dictant le Paradis perdu à ses filles*. Un peintre français, M. Biard, a envoyé son tableau de *la Traite des Nègres*, qui a le plus grand succès. Les personnes qui ont pris la parole pendant le dîner, sont : le duc de Wellington, au nom de la marine et de l'armée; le marquis de Lansdown au nom du cabinet, et M. Guizot, au nom du corps diplomatique. Voici le discours de notre ambassadeur; il a été prononcé en français, et nous le traduisons d'après la traduction anglaise qu'en donnent les journaux de Londres.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

« Le corps diplomatique est vivement touché de votre noble et bienveillante hospitalité, et je suis heureux d'avoir en ce moment l'honneur d'être l'organe de ses sentimens de reconnaissance et de sympathie. Nulle part, à coup sûr, ils ne sont plus naturels ni mieux placés que dans cette enceinte et dans cette solennité. Il y a bien des siècles, quand l'empereur Vespasien conçut le dessein de réunir dans un même lieu tous les chefs-d'œuvre des arts que la conquête

Digitized by Google

avait amassés dans Rome, il choisit le temple de la Paix. Il voulut que tous les peuples, oubliant leurs anciennes inimitiés, pussent jouir ensemble de ce beau spectacle.

« Rien ne se convient mieux que la paix et les arts. Il y a entre eux une naturelle et puissante harmonie. Quiconque en douterait n'aurait qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe depuis vingt-cinq ans. On ne saurait dire que ces années aient été pour les arts une époque de grande et originale création, ni qu'elles aient produit beaucoup de ces chefs-d'œuvre nouveaux qui rendent un siècle illustre entre les siècles. Cependant l'intelligence et le goût des arts se sont répandus, ont pénétré dans des lieux, parmi des hommes qui jusque-là y étaient demeurés étrangers. En parcourant l'Allemagne, la France et sans doute aussi l'Angleterre, on voit s'élever partout, dans les provinces comme dans les capitales, une foule de monumens grands ou petits, ambitieux ou modestes. Les statues des grands hommes viennent peupler les places publiques. Si quelque exposition analogue à celle-ci s'ouvre quelque part, la foule y accourt. La peinture, la sculpture, la musique, tous les arts entrent dans les goûts, dans les mœurs, deviennent presque populaires.

« C'est un grand bonheur, messieurs, à notre époque et dans l'état des sociétés modernes. Que feriez-vous, que ferions-nous, dans toutes nos patries, de tous ces hommes, de ces millions d'hommes qui s'élèvent incessamment à la civilisation, à l'influence, à la liberté, s'ils étaient exclusivement livrés à la soif du bien-être matériel et aux passions politiques, s'ils ne songeaient qu'à s'enrichir ou à débattre leurs droits avec leurs semblables? Il leur faut encore d'autres intérêts, d'autres sentimens, d'autres plaisirs : non pour les détourner de l'amélioration de leur condition et du progrès de leurs libertés, non pour qu'ils soient moins exigeans et moins fiers dans la vie sociale; mais au contraire pour les rendre capables et dignes de leur condition plus élevée, capables et dignes de porter plus haut, à leur tour, cette civilisation vers laquelle ils montent en foule, et aussi pour satisfaire en eux ces penchans, ces instincts de notre nature, auxquels ne suffisent ni le bien-être matériel ni même les travaux et les spectacles de la liberté politique.

« Comme les lettres, comme les sciences, les arts ont cette vertu; ils ouvrent à l'activité et aux jouissances des hommes une belle et large carrière. Ils répandent des plaisirs brillans et pacifiques. Ils animent et calment en même temps les esprits. Ils adoucissent les mœurs sans les énerver. Ils rapprochent et unissent, dans une satisfaction commune, des hommes d'ailleurs fort divers de situation, d'habitudes, d'opinions, de volontés.

« Ce n'est donc pas pour vous seuls, messieurs, pour votre plaisir à vous seuls, que vous cultivez, que vous encouragez les arts. L'Académie royale, son institution, ses expositions ont une plus grande portée, un mérite vraiment social. Nous nous félicitons d'être associés aujourd'hui à ses solennités. Nous sympathisons avec ses travaux et ses espérances. Dans une telle réunion, en présence de ces chefs-d'œuvre, sous l'empire du sentiment qu'ils nous inspirent, nous sommes vos hôtes, messieurs, mais il n'y a point ici d'étrangers. »

Digitized by Google

Les journaux anglais nous apprennent que ce discours, si noble et si élevé, a eu l'immense succès qui suit partout M. Guizot à Londres. Il est en effet difficile de parler un langage plus approprié à la véritable grandeur de la société moderne. Le mois de mai est en Angleterre l'époque de la réunion annuelle de presque toutes les sociétés religieuses, philantropiques, littéraires, etc. M. Guizot est invité partout; il ne va pas partout où il est invité, mais dès qu'il paraît quelque part, il est accueilli avec un enthousiasme tout britannique. Au dernier *meeting* de la société pour les écoles anglaises et étrangères, présidé par sir George Grey, il a prononcé, devant trois mille personnes, un discours en anglais qui a provoqué des tonnerres d'applaudissemens.

Théatre-Français. — La reprise de *Polyeucte* a justifié les espérances que nous avions conçues. Bien que l'auditoire convoqué vendredi dernier connût déjà *Polyeucte*, au moins par la lecture, l'enthousiasme qu'a excité l'admirable tragédie de Corneille tenait de ce délire qui semblait, jusqu'à ce jour, le privilége exclusif des ouvrages unissant le mérite de la nouveauté au mérite de la beauté. On eût dit qu'il s'agissait d'une œuvre posthume de l'auteur d'*Horace*, tant était respectueuse et profonde l'attention du public! Une part du légitime succès de cette reprise doit revenir, toutefois, aux acteurs, qui ont dignement interprété la pensée de Corneille, à Mlle Rachel surtout.

M. Beauvallet, nous nous plaisons à lui rendre cette justice, a donné au caractère de Polyeucte toute l'élévation que le caractère comporte. Sauf quelques passages, qu'il a déclamés d'une voix un peu trop stridente et métallique, il a été perpétuellement noble, et, tour à tour, suivant les exigences du rôle, exalté ou contenu. Les stances du quatrième acte, particulièrement, ont été dites par lui d'une façon tout-à-fait remarquable. — M. Ligier n'a pas rendu le caractère de Sévère avec une supériorité soutenue; en certaines parties de son rôle néanmoins, notamment au cinquième acte, il a mérité de très justes applaudissemens.

Quant à Mlle Rachel, il est impossible de se pénétrer plus parfaitement d'un rôle, d'en saisir l'ensemble avec un bonheur plus rare, d'en exprimer plus délicatement les moindres nuances qu'elle ne l'a fait pour le personnage de Pauline Mlle Rachel a très bien compris qu'il lui fallait oublier, aujourd'hui, les fureurs amoureuses d'Hermione et de Roxane; que, victime résignée à ses devoirs de fille et d'épouse, Pauline devait, pour s'effacer comme amante, réprimer en elle tout élan passionné, toute dangereuse exaltation. La sobriété et la retenue dont Mlle Rachel a fait preuve durant les premier actes de *Polyeucte*, loin d'être des fautes, ainsi que quelques juges peu clairvoyans le pourraient croire, témoignent donc, au contraire, de l'infinie pénétration d'esprit de la jeune tragédienne et de la prodigieuse souplesse de son talent. Le cinquième acte a été pour Mlle Rachel l'occasion d'un triomphe inimaginable, lorsque, éclairée par la lumière d'en haut, elle a passé tout d'un coup

Digitized by Google

du calme à l'enthousiasme, de la froideur humaine à l'ardeur religieuse, de l'indifférence extérieure à la foi. C'est là surtout, dans cet admirable contraste, qu'éclate toute la valeur poétique du rôle de Pauline; aussi est-ce là que Mlle Rachel a réussi à se surpasser elle-même. La conversion de Pauline au christianisme a été rendue, par la jeune et belle tragédienne, avec cette simplicité sublime qui est le caractère des véritables inspirations. *Polyeucte* est donc un fleuron nouveau pour la belle couronne dramatique de Mlle Rachel.

— Le drame de *Cosima* vient de paraître, précédé d'une préface où l'auteur expose avec une vive et spirituelle franchise l'intention qui a dicté sa pièce. Nous ne doutons pas que l'épreuve de la lecture ne soit entièrement favorable au drame de George Sand, dont les titres à un examen sérieux et réfléchi ne sauraient être contestés.

Le Monde Parisien.

Mme la duchesse d'Uzès est morte; elle tenait à plusieurs grandes familles, dont tous les membres lui ont rendu les derniers devoirs il y a huit jours. M. le baron Voysin de Gartempe, pair de France, est mort cette semaine. Qui donc encore est mort? Personne heureusement, car il faut ressusciter le vice-amiral Willaumez; ce brave marin et sa famille sont occupés depuis quelques jours à faire rectifier, dans tous les journaux de Paris, la nouvelle de ce décès, répandue, comme toutes les nouvelles de ce genre, dans le but unique de fournir quatre lignes nécrologiques à des rédacteurs de *faits Paris* dans l'embarras. Au moins ces nouvelles sont-elles sans danger pour la crédulité publique, puisqu'elles sont facilement démenties; mais les phénomènes, les femmes qui accouchent de six enfans, les centenaires qui ont vu la bataille de Fontenoy, le serpent de mer dont la queue touche aux Açores, et la tête aux îles du cap Vert; mais l'araignée de mer, qui suce la carcasse des navires; mais Schubry, le brigand hongrois, inventé à Paris, rue du Mail, par des gens d'esprit qui ne savaient plus qu'inventer; mais le vampire et les serpens ailés, les fausses fouilles, les fausses découvertes de médailles romaines : qui peut contrôler tous ces riches produits de l'imagination française, qui s'exportent si bien à l'étranger, et vont enrichir *le Courrier des États-Unis*, *la Gazette de Francfort*, *le Mercure de Souabe* et autres feuilles du monde civilisé? — Donc le vice-amiral Willaumez n'est pas mort, et il se félicite de n'avoir été enterré que dans une feuille de papier. — Nous ne quitterons pas cette nécrologie vraie et supposée, sans dire que le petit malheureux assassiné à la Villette n'est pas la seule victime du scélérat qui l'a égorgé. Tout Paris frémit des détails du double crime commis par la même main sur la sœur et la mère de ce pauvre enfant. On ne sait vraiment où prennent leur énergie ces cannibales égarés au milieu de la société; on ne sait qui leur inspire cette patiente mise en scène du meurtre, ces mutilations lentes, ces lacérations horribles de la chair hu-

Digitized by Google

maine, ces soins ingénieux pour rendre l'assassinat plus cruel et plus secret. La soif du sang! cela existe donc? Il y a donc des gens qui portent le couteau sur leur semblable comme sur un fruit? Quelle étude éternelle pour les moralistes! Voilà un nom nouveau, *Élisabide*, à inscrire sur la liste des meurtriers célèbres; voilà un nouveau crâne, de nouvelles bosses à inspecter. Pauvre science humaine!

Un crime plus policé, l'empoisonnement de Glandier, reste toujours enveloppé de ténèbres et se complique d'une foule de particularités qui ajournent singulièrement le terme du drame. La poésie s'en mêle, et, à propos d'une vente faite dans le château de la victime, un prosateur de l'endroit a fait de ce séjour une peinture très romantique, très colorée, très engageante pour les acquéreurs futurs du domaine. Il résulte de ce charmant feuilleton, que le lieu invite à la mélancolie, à la rêverie, au crime, et qu'il serait impossible au plus honnête homme de l'habiter trois semaines sans se donner, comme complément de la vie de château, le plaisir d'assassiner un parent ou un ami.

Mais nous sommes bien lugubres. Revenons vite à nos bals, à nos fêtes; écoutons la musique des concerts; redisons ce qui se dit dans le monde: l'on y médit, mais on n'y assassine pas; l'on y répand des pleurs, mais on n'y verse pas le sang; et, pour commencer tout de suite par quelque chose de très réjouissant qui tranche vivement sur toutes les horreurs dont nous sommes encore pétrifiés, parlons du bal donné mercredi par Mme de Magn..... Un appartement décoré avec goût, de belles fleurs, un bon orchestre, un souper comfortable, voilà ce que Mme de Magn..... a offert à ses invités; le point le plus important n'avait pas été négligé, nous voulons dire une belle majorité de jeunes et jolies femmes; c'est un voisinage que ne redoute pas la maîtresse de la maison.

Mme de V... a donné chez elle, la semaine dernière, un concert diurne. Il y avait une affluence énorme, et c'était la seule chose dont on pût se plaindre, car Mme de Sp... et Mme de Ga... ont admirablement chanté; du reste, la bonne musique qu'on fait chez Mme de V... n'est pas le seul attrait qu'offre sa maison. Nulle part on ne trouve une collection aussi variée, aussi riche, de jeunes personnes à marier, fraîches et timides. C'est là aussi que vont s'essayer les petits jeunes gens du monde qui rêvent des succès de valse. Toutes ces jeunes espérances des deux sexes dansent avec cet aimable embarras, cette charmante gaucherie, qui est la grace du premier âge; et cela constitue, non-seulement des réunions agréables, mais encore, pour les adolescens, une excellente école préparatoire de bonnes manières.

Les soirées de Mme la comtesse de Ségur sont finies: elle a donné son dernier bal samedi, la semaine dernière.

Son altesse royale la duchesse de Nemours assistait aux courses de dimanche dernier. Sa grace, la régularité de ses traits, l'éclat de son teint, la couleur merveilleuse de ses cheveux, attiraient l'attention générale; et même, aux yeux des boudeuses les plus sévères du faubourg Saint-Germain, sa toilette a paru d'un goût excellent. Le roi a fait visiter à la jeune princesse et aux princes de

Digitized by Google

Saxe-Cobourg la magnifique résidence de Fontainebleau, aujourd'hui toute verdoyante, parée de fleurs et riche d'embellissemens nouveaux. Avant de quitter ses augustes parens, la jeune duchesse aura eu le temps d'admirer et d'aimer sa nouvelle famille et sa nouvelle patrie.

Les personnes qui ont visité la nouvelle salle Favart conviennent toutes que c'est la plus jolie salle de Paris : c'est ce qu'on dit de tous les théâtres neufs, mais ce qu'on dit cette fois est juste et vrai. L'art de la construction a fait depuis trois ou quatre ans des progrès si surprenans, que l'architecte chargé d'un monument de cette importance ne pouvait, sans se déshonorer, gâcher une bâtisse inférieure, comme art, aux maisons particulières qui décorent nos plus belles rues : tout ce que la sculpture, la peinture, l'ornementation, l'ébénisterie, ont de richesses et de ressources a été employé; la distribution de la salle et la disposition des places sont ingénieuses, les abords sont faciles, les issues commodes, l'éclairage splendide. On a beaucoup parlé des petits salons attenant aux loges du premier et du deuxième rang; c'est une innovation heureuse, mais que la susceptibilité ombrageuse de l'autorité a rendue indécente en prenant des précautions pour qu'elle ne le fût pas. Les salons sont éclairés au moyen d'un globe lumineux engagé dans une énorme lucarne qui permet aux flâneurs des corridors de plonger leurs regards dans l'intérieur : une glace posée avec une admirable entente de l'optique permet à tous les spectateurs de la salle de voir ce qui s'y passe; enfin, les rideaux qui séparent la loge du salon sont ouverts à moitié, et doivent rester dans cet état : ils sont fixés; ça ne rappelle-t-il pas ces impudiques voiles dont on couvre la nudité des statues, et le mouchoir que M. Tartuffe jette sur une poitrine dont la vue le trouble? Supposer de mauvaises pensées, n'est-ce pas les inspirer? et, dans un temps où les mœurs publique sont bonnes, ont-elles besoin d'une protection outrageante?

Les courses de Chantilly, commencées jeudi, ont été continuées vendredi, et c'est aujourd'hui dimanche qu'elles finissent. Le sort des courses est variable comme celui des batailles : *l'écurie* de lord Seymour, battue dans les courses de Paris, semblait abandonnée de la fortune et des parieurs, et voilà que jeudi, à Chantilly, ses chevaux gagnent les deux prix les plus importans de la journée, le *prix du ministère du commerce* et *the new betting room stackes;* le premier de ces prix a été vivement disputé par *Rocquencourt,* appartenant à M. le comte de Cambis. *The Chip of the Old Block,* ce cheval qui met moins de temps à franchir un kilomètre que nous n'en mettons à écrire son insupportable nom, était arrivé le premier. A la seconde épreuve, *Rocquencourt* avait regagné une manche, il a fallu une troisième épreuve; *Chip* et *Rocquencourt* sont arrivés côte à côte, nez à nez, *Chip* premier, mais ne dépassant pas son rival de la largeur d'une dent.

Quoniam est un cheval d'une humeur intraitable. Nous avons déjà dit notre opinion sur le caractère et les manières de ce garnement quadrupède. Il mord, il rue, il se dresse, envoie son sabot au nez des grooms, déchire ses longes, jette bas ses couvertures, ses selles, et ne veut, en un mot, supporter

Digitized by Google

aucun contact : ni la douceur, ni les coups de trique à travers les naseaux, ne peuvent le corriger. Il est magnifique, plein de moyens, de vitesse; mais il ne court que quand cela lui plaît. Or, jeudi cela ne lui plaisait pas. Il est mal parti, il a flâné en route, a dévié en arrivant au dernier tournant, et en définitive s'est fait complètement battre par *Roméo*, très beau et très bon cheval à lord Seymour, qui a gagné le *new betting room stackes*.

Il y a eu indépendamment de ces deux prix, et du *prix de Chantilly*, gagné par *Patricien* contre *Beau-Nez*, des prix particuliers qui ont été gagnés par *Florence*, par *Confiture*, par *Gavotte*.

L'incertitude du temps avait empêché les émigrations parisiennes : les tribunes étaient dégarnies; parmi les spectateurs, il n'y avait que les intrépides; les femmes étaient rares; nous en avons vu quatre ou cinq fort jolies, fort animées, fort captivées par les épisodes de la course. A les voir si vives, si fraîches, qui pouvait deviner que depuis quarante-huit heures elles n'avaient pas fermé l'œil, et qu'au sortir d'un bal elles étaient venues de Paris en poste, bravant l'insomnie, le grand air et la pluie?

Les courses de vendredi offraient le même aspect, à cela près que ces dames, dont nous venons de parler, étaient reparties pour Paris, où elles dorment encore depuis jeudi.

Pour le *prix d'Aumale*, aucun concurrent ne s'étant présenté, le jeune jockey *Edwards* est venu en casquette, en tenue d'écurie, faire courir *Dudu* au petit galop. Cela a paru assez sans façon. *Poetess*, à lord Seymour, a gagné le *two years old stackes*. Le prix de 5,000 fr., donné par l'administration des haras, a été remporté par *Vendredi*, à M. Carter, contre *Facardin* et contre *Insulaire*, qui s'est donné l'agrément de jeter violemment son cavalier à terre. Carter, le propriétaire du cheval vainqueur, s'est livré, comme à Paris, aux démonstrations d'une joie folle : cette joie se traduit par une projection en l'air du chapeau de Carter; le pauvre chapeau, envoyé à douze pieds au-dessus du sol, retombe sur les mains crispées de son possesseur, qui le tortille, le déchire, le mordille et le déforme complètement.

C'est encore un cheval de lord Seymour, *Jenny*, qui a gagné aisément le *toal stackes* contre *Regina Gigès* et *Dudu*.

Le prix de la *reine Blanche* a été couru partie par des *gentlemen riders*, partie par des jockeys. *Roug and Ready*, monté par M. Geel, est arrivé le premier.

Une course de haies a terminé la journée. *Fortunatus*, à lord Seymour, et monté par M. Brothertown, est arrivé le premier.

C'est aujourd'hui que se dispute le grand prix du *Jockey Club*.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

DEUX MOIS DE SÉPARATION.

DE MELCY A MAURICE.

Paris, 15 avril 18...

« Je souffre tellement de votre absence, mon ami, que je suis réduite à me réciter, comme un chapelet, toutes les raisons qui vous ont déterminé à ce voyage. Dans ma mauvaise humeur, j'ai peine à les trouver suffisantes. M'en serais-je contentée trop facilement? n'en fallait-il pas de meilleures pour motiver une séparation si longue entre nous? votre fortune était-elle vraiment menacée? que faites-vous à Lyon? ces affaires vous occupent-elles autant que vous le dites? les menez-vous aussi activement que vous le devez pour me revoir plus tôt? votre séjour sera-t-il abrégé? ne perdez pas une minute. Depuis quinze jours que vous êtes parti, vous ne m'avez écrit que deux lettres! Les syndics et les hommes de commerce ne vous laissent-ils donc pas même le temps de me dire en quel état est votre cœur au milieu de ces tiraillemens? Vous m'aviez avertie que vous auriez bien peu de loisirs; mais ne faisiez-vous pas comme ces méchans sincères qui avouent leur méchanceté pour qu'on n'ait pas le droit de s'étonner quand ils sont à l'œuvre?

« Vous me parlez bien de votre ennui, mais il y a encore dans vos tournures de phrases un entrain dont je ne serais pas capable. Je prétends que si vous voulez lutter avec moi comme dans les temps antiques, en chantant les douleurs de l'absence, je gagnerai bel et bien le prix sur vous.

« Pour remplir un devoir de famille auquel je ne me soumettrais

Digitized by Google

pas si vous étiez ici, je suis allée, la semaine dernière, passer trois jours à la campagne; je me suis promenée toute seule dans ces allées et au bord de cette rivière que j'aimais autrefois; j'ai revu ces arbustes couverts de fleurs que les abeilles préfèrent aux roses; j'ai recherché en moi-même ces impressions vagues d'espérance et de plaisir que j'avais éprouvées dans ce beau site avant de vous connaître: elles n'ont pas voulu se réveiller. Je n'ai songé qu'à vous, à votre silence et à mes sujets de tristesse; la compagnie qui m'entourait m'était insupportable, et la nature ne m'était pas d'un grand secours. Dans ces momens où ma tendresse pour vous m'obligeait à m'isoler, j'aurais été bien aise d'apprendre que vous connaissiez aussi ce besoin de solitude. Vous arrive-t-il, loin de moi, de vous retirer en vous-même pour ne penser qu'à *nous*? Je me figure que souvent je vous reviens à l'esprit, mais mêlée à tout ce qui compose la vie, comme on mange du pain avec tous les mets (pour employer le style de vos lettres).

« Combien votre influence sur moi a été grande, mon ami! je croyais aimer la campagne avec passion, et cette fois, j'ai regardé les bois, la rivière, les beaux points de vue du parc, comme à la hâte, avec des yeux distraits, pressée d'arriver à une date qui doit nous réunir; et tout cela m'aurait paru charmant si je vous avais eu près de moi! je sens mieux chaque jour combien toutes choses sont indifférentes par elles-mêmes, et que ce que nous portons en nous en fait seul le prix. Ah! Maurice, la vie est bien courte, pour la jeter ainsi au vent. Voici la première fois que nous comptons le temps de la séparation par semaines et par mois; c'est vous qui l'avez voulu.

« Mais je veux revenir à cette saine raison dans laquelle vous savez vous maintenir. Vos motifs sont bons et valables; que mon chagrin ne vous effraie pas. Adieu, mon ami! puisqu'à l'énorme distance où vous êtes, il faut bien employer ce triste mot; adieu donc! »

DE MELCY A MAURICE.

Paris, 25 avril 18....

« Je vous félicite, Maurice, de la tranquillité parfaite où vous vivez; ma lettre est dans vos mains depuis huit jours, et j'attends encore la réponse! En vérité, je ne vous comprends plus. Êtes-vous malade, ou infidèle, ou bien vos affaires vous occupent-elles au point de vous enlever la mémoire? Votre silence n'a pas d'excuses. Je vous aime avec tendresse, mais vous savez que je suis fière; j'ai du sang

Digitized by Google

anglais dans les veines, malgré ma figure brune; l'orgueil de la Grande-Bretagne est passé en proverbe. Vous connaissez mon entourage; il n'est pas besoin de vous dire que les hommages et les poursuites continuent pendant votre absence; ne prenez pas ceci pour une menace, je veux dire seulement que vous étiez quelque fois inquiet et jaloux auprès de moi, et que votre calme dans l'éloignement n'en paraît que plus inexplicable.

« Je vous garde votre bien avec vigilance, mais ce n'est pas sans le défendre. Je me demande si, en me laissant ainsi à moi-même avec l'escorte galante que vous savez, il y a de votre part imprévoyance du danger, ou si c'est une confiance en moi plus grande que vous ne l'auriez en aucune autre. Si ce dernier sentiment existe, il est justifié; mais vous croyez donc me connaître d'une façon imperturbable? Je ne conseillerais, ni à vous ni à qui que ce soit au monde, de jouer ce jeu avec une autre femme.

« Il semble qu'on ait deviné à la fois que je vous aime et que vous me négligez, car on me fait la cour, je vous en avertis. Quand vous étiez ici, la crainte de vous affliger m'empêchait de m'en amuser; à présent, le mécontentement que vous me donnez m'irrite contre tous les hommes, et je ne suis aimable pour personne.

« Hier, j'ai passé la soirée chez la comtesse de C...; le jeune P... s'y trouvait. Il m'a rendu quelques services lorsqu'il était en place; j'ai cru devoir lui faire politesse précisément à cause de la perte de son emploi; nous avons beaucoup parlé ensemble, et je lui ai trouvé de l'esprit. Après lui, M. D... m'a long-temps consultée sur un mariage qu'il veut arranger. Ces deux tête-à-tête m'ont menée jusqu'à minuit, de sorte que, si vous étiez venu, vous n'auriez pas manqué de me dire après mes conférences:

— Vous en avez, madame, pour tout le monde, excepté pour moi.

« Je vous aurais répondu en badinant; vous vous seriez peut-être fâché; nos querelles commencent ainsi d'habitude. Je me représentais hier en imagination la scène complète; j'entendais ce ton moitié ironique et moitié simple que vous mettez aux reproches; nous n'échangions plus que des mots qui nous refroidissaient l'un l'autre, et il nous fallait vingt-quatre heures pour nous remettre de ce trouble. A ce sujet, il m'est venu une réflexion : ce qui fait qu'entre nous les petites querelles deviennent graves, le savez-vous, c'est que tous deux nous manquons d'élan et de spontanéité; nous n'avons jamais de ces mouvemens subits qui brisent et entraînent toutes les digues, et par lesquels on change d'un seul mot tout une position, tout un ordre d'idées;

Digitized by Google

nous avons trop d'équilibre et de logique dans nos sentimens. Pour que nos cœurs se déploient, il faut qu'ils soient d'accord avec l'esprit et l'humeur. Nos brouilleries ne nous mèneront peut-être jamais à des ruptures complètes, mais elles gagnent en longueur ce qu'elles perdent en intensité; c'est là le pire, selon moi, car j'estime le temps le plus précieux des biens. Il y a des gens dont les orages passionnés ressemblent à ceux du ciel: de gros nuages, des éclats de foudre, des déchiremens, de la pluie, et bientôt l'arc-en-ciel, un rayon de soleil, et tout rentre dans l'ordre. Pour moi, quelque ambitieuse que soit la comparaison, je suis plutôt comme l'Océan : le calme est rétabli dans la nature; le ciel sourit, et cependant les vagues s'agitent avec violence; il faut du temps pour que leur colère s'apaise, quoique la tempête n'ait fait que passer et disparaître. Dans nos brouilleries, je me dis tout cela; je sens combien cette manière d'être est fâcheuse, combien il serait aisé de vous ramener à moi et de briser la glace, et j'avalerais plutôt une épée que de prononcer une parole qui changerait le mal en plaisir. Vous avez, je crois, le même défaut, mais je ne sais pas au juste à quel degré. Voici sans doute une occasion qui me l'apprendra, car je vous déclare que je suis sérieusement fâchée contre vous, que je suis décidée à ne pas revenir la première, et qu'il faudra que vous fassiez amende honorable et l'aveu de vos torts; nous verrons ensuite si je vous aime assez pour accorder le pardon. Cette fois, je ne vous écrirai plus que je n'aie reçu votre réponse. Adieu; je vous refuse mille baisers. »

DE MAURICE A MELCY.

Lyon, 30 avril 18...

« Je vous vois d'ici plongée dans votre rêverie, mon amie, votre cou de cygne penché en avant, dans la pose la plus gracieuse du monde. Votre front se charge peu à peu de nuages, et dans votre tête s'amasse tout doucement une tempête formidable. Je suis un traître ou un ingrat; je vous trompe ou je vous oublie.

— Oh! croit-il donc, pensez-vous, que ce n'est rien que de lui rester fidèle au milieu des poursuites qui m'assiégent?

« Calmez-vous, Melcy; la confiance dont vous me faites un reproche ne vient pas de moi seul, mais de vous. Si je crois *imperturbablement* vous connaître, c'est parce que j'ai foi dans vos paroles. Vous m'avez dit que je pouvais partir. Quelque sacrifice qu'il dût m'en coûter, je ne vous aurais pas laissée sans cela. Vous vous repentez

Digitized by Google

donc de me l'avoir inspirée, cette confiance imperturbable? Je l'ai donc prise trop légèrement? Votre lettre contient un mot fort vilain : *Je ne conseillerais ni à vous ni à qui que ce soit au monde de jouer ce jeu avec une autre femme.* C'est-à-dire que toute autre, à votre place, aurait déjà succombé. Vous en avez donc eu la tentation? car enfin, on ne dit pas de pareilles choses sans de bons motifs, et alors il fallait m'envoyer, au lieu de ces vagues menaces, le récit de ce qui vous arrive et que vous me cachez. C'est à vous de faire amende honorable et l'aveu de vos torts. Je vous donnerai volontiers le détail des miens.

« Mes occupations ne me laissent point de trève. Les faillites se succèdent ici avec une rapidité surprenante. Vous connaissez mon laisser-aller : quand un homme qui me doit assure qu'il n'a rien, je ne sais pas insister; lorsque celui à qui je dois me demande, je ne sais pas davantage refuser; pour en finir plus vite, j'accepte les accommodemens. Je reçois donc par quarts et par moitiés ce qui m'est dû, tandis que je paie intégralement mes dettes : à ce compte-là, une fortune va grand train. Malgré ma philosophie, j'en suis un peu étourdi.

« J'ai lu autrefois en latin qu'une dame romaine s'était éprise de Sylla et lui avait publiquemeut déclaré sa flamme au cirque, en lui disant qu'elle l'aimait parce qu'il était heureux dans toutes ses entreprises. Sylla n'était plus jeune et avait le visage gâté par les boutons et la couperose; mais cette dame faisait un bon placement. Elle n'a dû prendre part qu'à des succès et des triomphes, au lieu que si elle se fût avisée d'aimer Marius, elle n'en eût recueilli que des chagrins. Lorsqu'il s'agit de choisir, les femmes ont bien raison de jeter les yeux sur les gens riches, heureux et gais. J'étais ainsi quand vous m'avez rencontré; mais vous avez l'ame trop généreuse pour changer de sentimens à mon égard avec la fortune, et mon humeur restera d'ailleurs la même.

« Votre chapitre sur les élans spontanés a servi de texte à mes méditations. Nous n'avons jamais eu que de bien légères querelles; autant que j'en ai pu juger, vous êtes en effet peu susceptible de tourner brusquement de la froideur à la tendresse; mais je ne crois pas être ainsi : je n'ai rien de britannique, et dans l'occasion vous trouveriez que mon cœur n'est pas aussi orgueilleux que vous l'imaginez. Le plus sage est d'éviter les querelles à l'avenir, et de nous pardonner nos torts avant qu'ils aient eu le temps de grossir. Tâchons de n'avoir point d'orages ni de colères comme celles du ciel ou de l'Océan. Ce sont les amours vulgaires qui ne procèdent que par brouil-

Digitized by Google

leries et réconciliations; les nôtres sont plus élevées. Pour joindre l'exemple au précepte, je vais oublier le vilain mot que renferme votre lettre, et dont j'étais pourtant très fâché tout à l'heure. Si vous avez quelque autre péché sur la conscience, faites-m'en la confession; vous trouverez en moi la clémence du bon Henri IV. »

« Adieu, fière Melcy, je vous vole les mille caresses que vous me refusez, parce que dans votre prochaine lettre vous me les accorderez de bonne grace. »

DE MELCY A MAURICE.

Paris, 6 mai 18...

« Huit jours n'étaient pas de trop pour vous rendre la pareille et vous apprendre combien les négligences causent d'ennui. Non, monsieur, je ne vous accorde pas de bonne grace la moindre caresse. Ma colère n'est pas finie, et les vagues s'agitent encore. Il vous sied bien de parler de la clémence du roi Henri IV! C'est à vous d'implorer la mienne. Quelles raisons vous me donnez de votre silence! N'étais-je pas déjà au courant de vos affaires? Ne me saviez-vous pas impatiente d'en apprendre le résultat bon ou mauvais? Connaissez-vous assez peu les femmes pour craindre qu'un revers de fortune puisse altérer mes affections? Il valait mieux perdre tout ce que vous possédez que de montrer cet oubli et cette froideur. Ce n'est pas que je sois indifférente à vos soucis; vous verrez avec quelle ardeur j'en prendrai ma part lorsque je vous aurai auprès de moi. Ce qui me touche pour l'instant, c'est votre indifférence coupable. Tenez, je n'y veux plus penser, et pour m'en distraire je vais vous raconter, comme dans *les Mille et une Nuits*, une aventure dont une de mes amies est l'héroïne.

HISTOIRE DE LA DAME BRUNE ET DU PROTECTEUR MYSTÉRIEUX.

« Un dimanche, vers midi, une voiture élégante sortit d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin. Le cocher fouettait ses chevaux; les roues rasaient les trottoirs. En vous exposant à une éclaboussure, vous auriez pu voir dans cette voiture une jeune dame enveloppée dans un châle qu'elle serrait étroitement sur des épaules assez rondes. Elle mettait souvent la tête à la portière et regardait alternativement sa montre et les horloges qu'elle rencontrait sur son chemin. Elle

Digitized by Google

était jolie; la pâleur de son teint n'avait rien de maladif; la vive rougeur des lèvres en relevait l'éclat, et si par hasard les prunelles de cette dame s'étaient tournées de votre côté, il aurait pu vous arriver d'y songer tout le reste du jour, car on lui a dit souvent qu'elle jetait par les yeux des lueurs incendiaires. Auprès d'elle était assis un vieillard chargé d'embonpoint et coloré de visage, qui paraissait plein de bonhomie et de candeur. Un passant, qui le salua sur le boulevard, dit à son voisin :

— Ce gros homme que vous voyez est marguillier à Notre-Dame, et, sans doute, il conduit au sermon la personne qui l'accompagne.

« C'était, en effet, par crainte de manquer un exorde, que la belle dame était si agitée.

— Vos chevaux ne marchent pas, mon voisin, disait-elle. Depuis trois mois je désire entendre M. l'abbé de Ravignan, et vous verrez que je ne trouverai pas de place.

— Rassurez-vous, ma voisine, répondit le vieillard; vous arriverez toujours à temps pour avoir froid aux pieds et gagner un bon rhume.

— Vous en parlez à votre aise, vous qui avez une place gardée. Je vous avertis que si vous ne réussissez pas à me bien caser, je m'affuble d'un air grave et je m'empare de votre stalle au banc d'œuvres.

« La foule était grande à Notre-Dame. Les carrosses encombraient le parvis, et il fallut suivre une file d'équipages plus longue que celles du Théâtre-Italien. En voyant tous les siéges occupés, et les abords de la chaire encombrés par un immense auditoire, notre élégante s'écria douloureusement :

— J'en étais sûre d'avance; je n'entendrai pas un mot.

— Ne parlez pas ainsi, disait le marguillier qui voulait cacher son découragement; il semble vraiment que je ne sois plus bon à rien. Nous trouverons bien dans tout ce monde un cavalier assez galant pour vous offrir sa chaise.

« Le bonhomme promenait autour de lui des regards inquiets, et se dressait sur la pointe des pieds pour chercher un visage de connaissance; mais dans cet instant un murmure lointain annonça l'arrivée du prédicateur.

« Par un bonheur inespéré, le vieillard fut violemment coudoyé par une personne qu'il connaissait. Sans prendre le temps d'exécuter une présentation, il saisit le bras du passant.

— Mon jeune ami, dit-il, je vous confie madame, et je m'en rapporte à votre galanterie pour lui trouver une place convenable. Vous m'attendrez ici à la sortie.

Digitized by Google

« Puis, en faisant de la main un signe d'adieu, il disparut et gagna le banc d'œuvres.

— Madame, dit le jeune homme, veuillez d'abord prendre mon siége en attendant que je m'en procure un autre et que je cherche une place où vous soyez plus à l'aise.

« L'inconnu employa dix minutes à faire le tour de l'église. Il revint bientôt armé d'une seconde chaise, mais sans avoir pu découvrir un endroit d'où le prédicateur fût visible. Il s'assit auprès de la dame, honteux de son mauvais succès. Tous deux étaient gênés de leurs rôles respectifs de protecteur et de protégée sans que la simple formalité de l'échange des noms eût été remplie. Cependant ils étaient trop gens du monde pour que l'embarras perçât dans leurs contenances. Pendant le premier moment de silence ils se toisèrent du coin de l'œil. La dame remarqua que le jeune homme paraissait avoir au plus trente ans, qu'il avait un air agréable de bonne humeur et de santé, la figure fraîche et ce don naturel que la fréquentation de la bonne compagnie ne suffit pas pour acquérir et qui forme ce qu'on appelle la distinction. De son côté, le jeune homme apprécia en connaisseur tous les charmes de sa voisine. Il se souvint de l'avoir vue au bal dans le cours de l'hiver; mais comme sa position de protecteur inconnu avait du piquant, il ne fit pas semblant de se rappeler le visage de la dame. Après cet examen fait à la dérobée, ils s'aperçurent que trois des piliers de l'église s'interposaient entre eux et le prédicateur. Comme ils cherchaient s'il n'était pas possible de se placer ailleurs, ils fixèrent en même temps leurs regards sur une jolie personne assise à quinze pas devant eux, qui tenait un magnifique agenda en velours où elle semblait consigner des extraits du sermon avec un porte-crayon orné de pierreries. Ce sérieux théologique sur une figure blonde entourée de roses pompons amena entre eux l'échange d'un sourire malicieux, et dès ce moment ils se sentirent plus à l'aise.

— Vous ne pouvez rester ici, madame, dit le jeune homme. Si vous voulez accepter mon bras, je vous conduirai dans les travées supérieures où sans doute on entend plus distinctement le prédicateur.

« Ils se mirent en marche et montèrent dans les travées; mais ils les trouvèrent occupées sur trois rangs, et on ne voyait rien en quatrième ligne.

— Je pense, reprit le protecteur, que vous serez mieux à l'autre extrémité de la galerie.

Digitized by Google

« Le cavalier prit une chaise de chaque main; ils s'embarquèrent encore en posant leurs pieds avec précaution, car la sonorité des voûtes rendait le scandale facile. Arrivés au bout de leur pèlerinage, ils posèrent doucement leurs siéges et s'assirent. La voix du prédicateur envoyait à leurs oreilles comme un vague murmure; on entendait bien par momens un mot prononcé plus fortement que les autres, mais il ne fallait pas songer à saisir le sens d'une seule phrase. Pour le coup ils éclatèrent de rire tous deux.

— Il faut savoir tirer parti d'une mauvaise position, dit le jeune homme; je ne me plaindrai pas, madame, de perdre le sermon si vous voulez bien causer avec moi. Supposez que vous êtes au bal masqué. La première condition, qui est de ne pas se connaître, se trouve remplie.

— La supposition, répondit la dame, ne serait pas de nature à donner de la hardiesse à toutes les femmes, car la plupart tremblent sous le domino.

— Le masque n'est pas ce que je regrette dans cette occasion.

— Je ne m'attendais pas, dit la dame en souriant, à recevoir ce matin des complimens dans les travées de la cathédrale. Comme la conversation ne me semble pas à la hauteur du lieu, ne seriez-vous pas d'avis de visiter les tours en attendant la fin du sermon? C'est une occasion que je ne retrouverai jamais sans doute, et je vous avoue qu'en véritable Parisienne je ne connais pas un de vos monumens. La vie est à la fois si vide et si remplie dans les grandes villes!

— Nous en sommes au même point, madame. J'ai souvent projeté cette ascension sans l'exécuter, et je vous servirai volontiers de guide.

« Ils se dirigèrent aussitôt vers l'escalier en spirale qui conduit au sommet des tours. En montant avec la précaution qu'exige le resserrement des murailles, le jeune homme apercevait devant lui un pied bien fait, une guêtre de satin noir qui dessinait le bas de la jambe, et un talon si mince, qu'il se sentait l'envie de le mesurer entre deux doigts, comme il en fit part à la dame en arrivant au premier relai. Le voyage était long et pénible. Parvenus à la plate-forme où se trouve le bourdon, ils firent une pose.

« La dame, qui était plus lettrée que bien des élégantes, se serait prêtée volontiers à l'échange de quelques souvenirs du roman de M. Victor Hugo; mais il lui parut que son compagnon rêvait à autre chose, et qu'il oubliait le sombre monument pour contempler deux joues animées par la course, et deux grappes de cheveux noirs dont le vent changeait à chaque instant les formes, en dépit du chapeau,

Digitized by Google

Ils firent ainsi plusieurs stations pour reprendre haleine et rire ensemble de la fatigue qu'entraînait leur curiosité. A mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage, la familiarité s'établissait entre eux, si bien qu'en touchant au sommet de la tour il leur sembla qu'ils se connaissaient depuis long-temps.

« J'ai souvent entendu dire que le nombre des paroles des femmes est d'ordinaire en proportion inverse de celui de leurs idées. Maurice le calculateur verra par la conversation suivante que l'héroïne de mon histoire ne parlait pas toujours sans penser à rien.

« Il existait entre mes deux personnages une communauté de réflexions qui ne pouvait tarder à offrir un résultat. Ce fut la dame qui rompit le silence, après avoir suffisamment admiré la vue magnifique qu'on découvrait.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle, que l'élévation du lieu entraîne forcément celle de l'imagination? En regardant de si loin ces ruches humaines, ces êtres qui se croisent comme des fourmis, on se sent pris de pitié pour leurs occupations, leurs peines et leurs plaisirs. Que de petits intérêts et de petites ambitions s'agitent sous nos pieds! Je ne puis m'empêcher de sourire en pensant d'ici aux chagrins de mes meilleurs amis, à leurs inquiétudes, à leurs embarras de fortune ou même à leurs peines de cœur. Tout ce que nous avons au-dessous de nous me semble également mesquin dans cet instant.

— Vous parlez des misères humaines, madame, sans songer que votre part vous attend là-bas. Ce soir vous reprendrez le collier; on vous verra dans l'agitation comme les autres pour une étoffe nouvelle, une parure, un bal ou une affaire de coquetterie. Si je ne craignais de vous sembler ridicule en affectant une insouciance philosophique que rien dans mes paroles et mes manières n'a dû encore vous faire soupçonner, je vous dirais que mon esprit reste habituellement en permanence sur les tours de Notre-Dame.

— Sans l'espèce d'inquisition à laquelle une femme est toujours soumise, je vous assure, monsieur, que j'établirais aussi mes pensées sur cette cathédrale. Je parierais même que j'ai de meilleures raisons que les vôtres pour regarder la vie d'aussi haut que vous et avec plus d'indifférence.

— Je tiendrai volontiers la gageure, madame, ne fût-ce que pour vous obliger à me faire une confidence. Vous devinez sans doute que mes ennuis viennent d'une passion mal placée dont je m'occupe à éteindre les feux.

— Avouez déjà, monsieur, que si mes motifs étaient les mêmes,

Digitized by Google

j'aurais sur vous l'avantage, car les peines de ce genre sont plus graves pour nous autres femmes que pour les jeunes gens. Une maîtresse vous a trompé, une autre vous consolera. Vous demandiez sans doute plus à la vôtre que vous n'étiez en droit d'en attendre. Vous aviez mal choisi et mal jugé votre monde. Vous ne devez pas vous plaindre, et mon pari est gagné.

— Attendez au moins, pour en décider, que je vous aie parlé de mes infortunes.....

« Voici le moment de dire comme les écrivains arabes : « Shéhé-« razade, voyant paraître le jour, s'interrompit en cet endroit et remit « au lendemain la suite de l'histoire. » Si Maurice est aussi curieux que le sultan Shariar, il peut commander à sa très fidèle esclave de poursuivre le conte de la dame brune et du protecteur mystérieux. Je ne serais pas fâchée de savoir ce qu'il en pense.

« A présent que ma mauvaise humeur est un peu détournée, je me dépêche de vous embrasser tendrement avant qu'elle revienne. Ne me froncez pas les sourcils; sachez bien qu'au fond je vous aime fort et ferme, et que je vous le prouverai en dépit de vous-même. »

DE MAURICE A MELCY.

Lyon, 10 mai 18...

« Votre histoire m'amuse infiniment, Melcy. Elle est faite pour charmer les ennuis de l'absence. Vous imaginez des dialogues qui laissent en arrière la fécondité de Shéhérazade. On croirait que vous étiez témoin de la scène. Achevez bien vite ce récit dont je suis pressé de connaître la fin. Je vous dirai ensuite ce que j'en pense aussi longuement que vous pouvez le désirer. Il est aisé de prévoir qu'à force de causer ensemble sur leurs sujets très sérieux de voir la vie et les passions du haut de leur grandeur, le jeune homme et la dame vont se mettre à s'aimer. Ils se sépareront pour rêver l'un à l'autre. En aidant un peu le hasard, ils se retrouveront bientôt et n'auront plus qu'à se dire ce qu'ils savaient déjà, savoir qu'en descendant de la cathédrale, leurs cœurs étaient parfaitement d'accord. Voilà ce que je brûle d'apprendre, comme vous devez le penser.

« Afin d'essayer aussi de vous récréer par une petite narration, je vais vous conter une aventure dont un de mes amis, qui se trouve à Lyon par hasard, est le héros.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA DAME BLONDE ET DU PASSANT DÉSOEUVRÉ.

« Un bon garçon qui avait des contrariétés de plusieurs sortes parcourait un matin la ville de Lyon pour se distraire. Le soleil resplendissait sur les quais; le vent d'est en modérait l'ardeur, et les bouquetières, installées au coin de chaque rue, répandaient dans les airs le parfum agréable des violettes. Dans une autre disposition d'esprit, l'étranger aurait admiré avec plaisir l'animation de cette grande cité laborieuse, l'élégance et la multiplicité des ponts de fer, l'aspect étrange de la rive droite de la Saône, où les maisons, mêlées aux rochers, témoignent d'une lutte contre une nature rebelle qui n'a pas encore cédé la victoire à l'homme; mais notre jeune homme avait des inquiétudes qui l'empêchaient de remarquer tout cela, et quand même il eût été sur le clocher de Strasbourg, il n'y eût rien gagné, tant ses ennuis lui tenaient au cœur.

« Comme il marchait lentement, une petite dame passa devant lui et le toucha légèrement à l'épaule avec son ombrelle. Il releva la tête, et aperçut une taille mince et ronde, un pied fin qui se posait bien et se relevait furtivement, de manière *à donner envie de le saisir entre deux doigts.* La mise de la dame était simple, mais fraîche et printanière, et toute sa personne avait un air vif et mignon qui faisait plaisir à regarder. En pressant le pas, l'étranger s'assura qu'elle avait en outre des yeux bleus très brillans, une bouche dessinée exprès pour le sourire, et les cheveux d'un blond cendré. Cette remarque une fois faite, il ne s'en occupa plus, et se plongea de nouveau dans ses tristes réflexions, sans regarder seulement quelle route suivait cette jolie personne.

« Après avoir ainsi parcouru la distance d'environ trois cents pas, l'étranger s'arrêta machinalement devant la boutique d'un parfumeur. Il y trouva sa petite dame qui marchandait, à l'un des comptoirs, un objet de toilette. Il entra dans la boutique et s'en fut à l'autre comptoir, où était une fille toute jeune avec des ongles fort propres et un air engageant.

— Que servirai-je à monsieur? dit la grisette.

— Je n'en sais trop rien, mademoiselle. Donnez-moi, par exemple, du savon.

— Monsieur désire-t-il du savon végétal?

— Qu'entendez-vous par-là?

Digitized by Google

— C'est, répondit la fille avec assurance, du savon superfin composé avec des *plantes végétales*.

— Ah! dit l'étranger avec sang-froid, des plantes végétales! Êtes-vous bien sûre, ma chère, qu'on n'en a pas mis d'autres dans ce sublime savon?

— Monsieur peut acheter cela de confiance.

— C'est qu'il faut prendre garde aux plantes qui ne sont pas végétales; il suffirait d'une seule pour tout gâter.

— Dans une maison comme celle-ci, monsieur peut croire qu'on ne vendrait pas une mauvaise composition.

— J'accepte donc votre savon, puisque vous m'assurez qu'il n'y entre aucune plante non végétale.

« La petite dame, qui avait achevé ses emplettes à l'autre comptoir, venait d'entendre cette conversation. Elle souriait du flegme de l'étranger et de la naïve ignorance de la grisette. Pour voir si la mystification irait plus loin, elle s'approcha doucement; dans sa physionomie pétillaient l'esprit et la malice.

— Monsieur, dit-elle, c'est un préjugé que de ne vouloir admettre que des herbes végétales. J'ai du savon composé avec des plantes minérales, et je vous assure qu'il est supérieur à tous les autres.

— Je me doutais de cela! répondit l'étranger. Vous me rendez un vrai service, madame; il faut absolument que je trouve du savon minéral.

« La grisette ne manqua pas de prendre fait et cause pour sa marchandise; elle déclara formellement que les plantes minérales ne valaient rien, et qu'elle n'en vendait pas. Une vive discussion à ce sujet s'engagea entre elle et le chaland. La petite dame en riait de bon cœur; mais elle pensa tout à coup que c'était assez, et faisant une légère inclination de tête, elle se dirigea lentement vers la porte. L'étranger courut à elle pour s'opposer à sa retraite.

— De grace! dit-il, afin de confondre l'obstination de la marchande, ayez la bonté, madame, de lui montrer votre main; je veux qu'elle juge de l'excellence du savon dont vous vous servez.

« La dame revint en hésitant jusqu'au comptoir, puis elle ôta un de ses gants.

— Vous voyez, reprit le jeune homme, combien ces ongles sont brillans, combien cette main est blanche et douce. On ne peut plus douter de la supériorité des plantes minérales sur les autres. La question est approfondie; mais ce que tous les savons et les aromates du monde ne sauraient donner, c'est la délicatesse des contours, la finesse

Digitized by Google

des formes, et la physionomie qu'on voit dans cette main; car je prétends qu'on peut tirer une foule de déductions sur le caractère et l'esprit des gens en examinant les mains aussi bien que le visage.

— Monsieur est partisan de Lavater?

— Oui, madame, et ce système me semble si ingénieux que je le découvrirais avec peine en contradiction avec la vérité.

— Alors vous mettez un peu de complaisance à le trouver dans le vrai.

— J'en conviens; mais, cette fois, j'ai la persuasion qu'il ne m'a pas trompé. Vous avez sur la main des fossettes qui répondent à celles de vos joues; le bout des doigts, qui se relève avec coquetterie, s'accorde avec les coins retroussés de votre bouche. Les mouvemens sont agiles, adroits et précis; ce qui indique un caractère ferme, un jugement sain et un esprit délié.

— Que de choses dans le bout de mes doigts!

— Tout cela y est bien, madame. Il existe pourtant un article important sur lequel la figure et la main ne trahissent rien : c'est celui du cœur. J'ignore si vous l'avez tendre ou cruel, indifférent ou passionné.

— La nature est juste en ne donnant pas les mêmes indices sur le cœur que sur le reste; c'est un chapitre qui ne regarde pas la foule. On a tous les jours affaire à notre caractère et à notre esprit, tandis que trois ou quatre personnes au plus connaissent notre cœur, et celles-là n'ont pas besoin des petits renseignemens de la physionomie.

— Vous m'expliquez en deux mots une chose dont je ne me rendais pas compte. Je croyais Lavater incomplet, et je sens qu'il s'est arrêté au point où finissent les droits de l'observateur. Je renonce donc à pénétrer plus loin, et je m'en tiens à la haute opinion que vous m'avez donnée de votre caractère et de votre esprit.

— Puisque vous n'avez plus d'observations à faire, monsieur, je vous dis adieu.

— Encore un mot, je vous prie, madame : il m'est arrivé cent fois d'offrir comme aujourd'hui aux dames que je rencontrais l'occasion de passer un quart-d'heure agréable; voici la première fois que je trouve de la sympathie et que je vois la plaisanterie acceptée avec bonne grace. En conscience, madame, ne nous connaissons-nous pas mieux que si le premier sot venu m'eût conduit à vous par la main pour vous dire mon nom? En prenant part à ma savante dissertation sur le savon végétal, vous avez montré une aimable simplicité, à laquelle je dois un moment de vif plaisir. Soit que les coutumes an-

Digitized by Google

glaises nous aient faussé le naturel, soit qu'il faille une combinaison rare de la gaieté avec l'esprit et l'absence de prétentions, je n'ai jamais rencontré aussi heureusement que ce matin. Permettez-moi donc, madame, de faire plus ample connaissance avec vous. Je suis étranger, j'habite Paris, et je me trouve à Lyon en passant. Fiez-vous à votre coup d'œil pour croire que je suis un homme qu'on peut recevoir chez soi. Mon désir de vous revoir ne va pas au-delà d'un sentiment très honnête que personne n'oserait blâmer, et si par la suite il m'arrive d'être amoureux de vous, il ne vous sera pas plus difficile de vous défaire de moi que d'un autre.

— Il serait dommage, répondit la dame, que les suites de cette conversation fussent une leçon pour moi qui m'obligeât de retenir ma langue à l'avenir.

— Ce serait déplorable en effet, mais cela n'aura pas lieu, et je regretterais long-temps qu'une connaissance aussi bien entamée restât suspendue faute d'une vaine formalité.

— Eh bien! soit, connaissons-nous.

« La dame ouvrit un petit portefeuille, d'où elle tira une carte de visite qu'elle remit au jeune homme et sur laquelle était écrit le joli nom suivant...

« Shéhérazade, voyant les premiers rayons du jour, interrompit son « récit en cet endroit, et remit au lendemain la suite de l'histoire de « la dame blonde et du passant désœuvré. »

« Vous voyez, Melcy, que Lyon ou Paris, les tours de Notre-Dame ou les quais de la Saône, c'est tout un : le grand point pour avoir des aventures, c'est que l'esprit y soit disposé, c'est d'être en veine sympathique. On peut encore y arriver par résolution et parti pris, lorsqu'on croit par exemple sa maîtresse infidèle, qu'on en ressent du dépit et qu'on veut lui rendre ce qu'elle vous donne.

« Mais faites-moi savoir si ce conte vous plaît et s'il faut le poursuivre. Je désire en avoir votre avis. Ne me dites pas de mal de ma petite héroïne, car je la tiens pour une créature adorable. Pour répondre au dernier mot de votre lettre, je ne vous fronce point les sourcils. Puisque vous assurez que vous m'aimez encore, je ne dis pas non. Quant aux preuves d'amour que vous me promettez, j'en suis aussi curieux que de la suite de votre histoire. Je vous baise un million de fois les mains, comme disait Henri IV à Corisandre. »

Digitized by Google

DE MELCY A MAURICE.

Paris, 15 mai 18...

« A merveille, monsieur le narrateur! aventure pour aventure! conte pour conte! Le vôtre ne le cède en rien au mien. Il est aisé de prévoir que cette petite personne, qui entre si vite en conversation avec les jeunes gens, ne sera pas farouche pour l'étranger désœuvré. Nous savons que les hommes recherchent beaucoup les femmes peu cruelles; de là vient sans doute votre estime pour l'héroïne *adorable* de votre histoire. Je vous attends au dénouement; quand je le connaîtrai, je jugerai l'ouvrage en deux mots. Je reprends mon récit :

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DAME BRUNE ET DU PROTECTEUR MYSTÉRIEUX.

« Le jeune homme s'appuya d'un coude sur la balustrade de pierre, et se tournant vers la dame brune, il lui dit :

— Je professe, madame, un grand culte pour la vérité. Je suis ennemi des illusions et surtout des tromperies. Il m'a toujours semblé si naturel en amour de se quitter lorsque l'accord a cessé, qu'il m'entre difficilement dans l'esprit qu'on puisse s'amuser à cacher ou à dénaturer ce qu'on pense. L'exagération et la fausseté m'inspirent une égale horreur, c'est assez vous dire que mes malheurs me viennent de ces deux fléaux. Je ne m'embarquerai pas dans le récit de mes diverses amours. Je vous dirai seulement que j'ai toujours rencontré sur mon chemin ces défauts que je crains le plus au monde, et voici en deux mots comment je me suis trouvé aux prises avec tous les deux dans ma dernière affaire de cœur. Je me croyais aimé d'une belle dame autant que le Roméo de Shakspeare, comme je le méritais enfin; on me témoignait une tendresse emportée, mais on exigeait de ma part une exactitude scrupuleuse à écrire des volumes de lettres, à courir tout Paris pour échanger un regard. Un jour il m'arriva d'omettre je ne sais plus quelle note légère dans cet accompagnement obligé d'une grande passion. On m'en fit une querelle assaisonnée de larmes et de crises nerveuses. J'en ressentis plus de fatigue que de remords, et déjà je songeais à une rupture lorsque des soupçons me furent donnés par un de mes amis. J'appris que le même jour une querelle très vive avait aussi troublé la paix du ménage de ma belle. On lui avait refusé, par économie, une parure fort chère qu'elle désirait. Elle avait poussé

Digitized by Google

l'insistance jusqu'aux pleurs, et mon ami assura en badinant que cette ame si tendre avait utilisé le chagrin de sa parure perdue pour mieux jouer la scène dont j'avais été la dupe. C'étaient, disait-il, des sanglots à deux fins. Un mari avait vu les larmes sincères et moi la fausse monnaie. Ces plaisanteries achevèrent de me troubler et d'exciter ma défiance. A partir de ce moment, je pris la peine de descendre aux vérifications, et je découvris par centaines les petits mensonges. On me disait un jour qu'on avait rêvé à moi en écoutant à l'Opéra tel morceau de musique, et j'apprenais en approfondissant le fait qu'on avait quitté le spectacle avant que ce morceau fût exécuté. Le lendemain c'était quelque autre invention. Il était facile de comprendre qu'on se lasserait tout à coup de ce manége. Une rupture était le plus sage parti; je cessai de paraître sans en donner la raison. Les lettres arrivèrent par douzaines; le désespoir parut à son comble; on parlait de s'empoisonner. Comme on aurait pu le faire par amour de l'exagération, j'écrivis en quelques lignes mes découvertes et le dégoût que le mensonge m'inspirait; depuis lors on me laissa en repos. Vous devinez ce qu'une pareille aventure laisse après elle d'ennui et de découragement. Le cœur ne se remet pas tout de suite du dépit d'avoir été joué. Le mal que lui a fait un individu lui donne une haine générale pour le sexe entier. Vous le voyez, madame, j'avais quelque droit de regarder en pitié les intrigues mondaines du haut de cette cathédrale.

— Je conviens, monsieur, que vos motifs sont bons; je cède à votre indifférence l'une des tours de l'église, en me réservant l'autre pour moi.

— Je croirai que c'est une prétention de votre part si vous ne me dites pas aussi quel est l'état de votre cœur.

— Allons, je vois qu'il faut faire ma confession. J'étais à vingt ans maîtresse de ma fortune. J'avais une imagination romanesque, et je ne voulais m'en rapporter qu'à moi du soin de choisir un mari. Pendant six mois je vécus au milieu des hommages et des adorations. Plusieurs partis sortables se présentèrent, et je les refusai. Par un vrai caprice de jeune fille, je distinguai dans la foule des jeunes gens celui qui ne pensait pas à moi. Il n'avait ni esprit ni fortune, mais je ne lui plaisais que médiocrement. C'était son seul mérite. Je résolus de l'amener à mes pieds, et quand il y fut venu, je le préférai aux autres. Il me parut doux de rendre heureux et riche un homme qui n'avait que de faibles chances de succès. La reconnaissance devait, selon moi, ajouter beaucoup à l'amour. Je pris les conseils qu'on me donna pour de l'envie; je n'écoutai rien et je me mariai par obstina-

Digitized by Google

tion. Au bout de huit jours j'en étais aux regrets. Comme le manque d'amour n'exclut pas la jalousie, j'ai souffert tout ce que le mariage peut donner de tourmens sans en connaître les avantages. Pendant un an que dura mon esclavage, ma patience et ma résignation eurent tant à faire, que ces deux vertus sont épuisées en moi. Les mauvais procédés de mon mari étaient devenus tels qu'une séparation semblait inévitable lorsque la mort vint me délivrer. Il m'est resté de tout cela un froissement de cœur difficile à guérir. Depuis quatre ans que je suis veuve, les importunités ne m'ont pas manqué. Je ne dirai pas, avec la fanfaronnade pratiquée par bien des femmes, que je méprise l'amour. J'éprouve souvent les ennuis et le vide que ma situation doit donner nécessairement; mais cette habitude, commune à tous les hommes, de saisir les occasions de tête-à-tête pour nous faire leur cour, me semble une odieuse fureur d'arriver à nous tyranniser.....

« Ici la dame brune fit une pose d'une minute, et reprit sur un ton moins sérieux :

— Je m'aperçois que je vous ouvre mes plus secrètes pensées, monsieur, et cela me semble tout à coup aussi étrange que notre rencontre et notre voyage aérien.

— Vous pouvez continuer sans crainte, madame; sous peine de tomber vis-à-vis de vous dans la contradiction, je me suis mis dans l'impossibilité de vous faire la cour. Je vous accorderai, si vous le voulez, que vos motifs d'indifférence sont plus graves que les miens. Je vous cède le domaine de cette plate-forme, et je me retire humblement à la hauteur du bourdon. Comme toute gageure perdue doit être payée, je me mets à votre discrétion.

— Eh bien! je vous ferai savoir ce que j'exige de vous.

Dans cet instant la dame reconnut, au mouvement qui s'opérait sur le parvis, que le sermon était achevé.

— Mon voisin le marguillier nous cherche sans doute, s'écria-t-elle; dépêchons-nous de descendre.

« Elle partit en avant et sautait sur les marches avec la légèreté d'un oiseau. Son compagnon, obligé de se borner à la suivre pendant cette longue course, contemplait avec plaisir la grace de ses mouvemens.

— Les anciens, disait la dame, ont oublié de placer dans leurs enfers un escalier sans fin par lequel il faudrait tourner éternellement. Ce supplice vaudrait bien celui des Danaïdes.

— La punition ne serait pas sévère pour vous, madame; je vous ai vue valser au bal cet hiver d'une façon rassurante.

« La dame brune s'arrêta subitement à ces mots. L'obscurité ne

Digitized by Google

permettait pas de distinguer l'expression de ses traits; mais l'altération de sa voix était sensible, lorsqu'elle s'écria :

— Vous prétendiez ne pas me connaître! voilà donc comme vous avez horreur des mensonges, monsieur? Je vous fais compliment de votre loyauté. Je vois que j'étais seule de bonne foi dans l'échange de sentimens qui vient d'avoir lieu entre nous. C'est une leçon qui ne me surprend pas. Je réfléchirai ce soir au ridicule que je me suis donné en faisant des confidences et l'histoire de ma vie à un *inconnu*.

« Mon héroïne entra dans l'église où l'attendait le marguillier; elle l'entraîna au dehors et monta en voiture sans tourner la tête une seule fois.

« Notre veuve s'appliqua, pendant le retour, à éviter soigneusement de parler du jeune homme. Les femmes ont un privilége précieux, celui de couper la parole aux gens sans qu'on y prenne garde, et de conduire la conversation où il leur plaît. Au moment de prononcer le nom du protecteur mystérieux, le bon marguillier fut interrompu à trois reprises et finit par oublier l'aventure du sermon. Vous voyez, Maurice, que la dame brune poussait un peu loin le ressentiment.

« Cependant, à peine rentrée chez elle et retombée dans la solitude, elle regretta d'avoir traité le jeune homme aussi brusquement.

— Ce mensonge, pensait-elle, n'était pas un grand crime. Je lui dois tout le piquant de la circonstance. C'était une preuve de tact que la feinte de ne pas me connaître. J'aurais dû prendre la chose en riant, au lieu de montrer cette sotte colère.

« Ce qui augmentait les remords de la dame brune, c'est qu'elle avait à se reprocher de n'avoir pas été parfaitement véridique dans le récit de son histoire. Ces torts étaient de nature à faire naître le désir d'une réparation. La jeune veuve était persuadée que son inconnu chercherait bientôt à la revoir; elle se promit donc de l'accueillir avec bienveillance, et de lui adresser un de ces regards qui effacent les petites offenses. Elle voulait même lui demander franchement pardon d'une brusquerie qu'elle ne pouvait s'expliquer. Le jeune homme, à coup sûr, répondrait galamment et sans conserver de rancune, tout en laissant voir que la dureté du procédé lui avait causé quelque peine. Cette scène fut représentée plusieurs fois dans l'imagination de la dame, comme il arrive quand on a une idée importune et un reproche à se faire.

« Si le jeune homme fût venu dans ce moment, il eût été bien reçu; mais, soit par calcul ou autrement, il tarda pendant plusieurs jours. L'impression commençait à s'effacer lorsqu'il arriva en compagnie du

Digitized by Google

bon marguillier, qui le présenta par la main en déclinant ses noms et qualités.

« Je ne dirai pas ce nom à M. Maurice, puisque je lui ai tu celui de la dame; mais il saura que le prestige se détruisit un peu dans l'imagination de mon héroïne, comme cela est infaillible quand on passe du mystérieux au réel. Le jeune homme le devina, car il abrégea sa visite autant qu'il put. Cependant il revint le lendemain, et cette fois il eut le bonheur de parler à la dame brune sans témoin.

— Madame, dit-il, vous avez été bien sévère pour un mensonge bien innocent.

— Ma colère n'a pas été de longue durée, monsieur. Vous aviez fait votre métier d'homme; j'aurais dû le comprendre et j'ai eu tort de m'en fâcher. Si vous êtes venu avec un plaidoyer, je vais au-devant de votre justification en déclarant que je vous pardonne.

— Je regrette presque, madame, que votre pardon m'ait prévenu, car j'avais, en effet, un plan de défense, où je m'étais mis en frais d'argumens. Me permettrez-vous de vous soumettre celui sur lequel je comptais le plus?

— Très volontiers. Prenons que je sois encore irritée contre vous. Je me pose en juge et je vous écoute.

— C'est en témoignage que je vous assigne, madame. Promettez de répondre sincèrement à une question que je vais vous faire, et vous aurez deux raisons de m'absoudre au lieu d'une.

— Faites votre question, et je verrai si je puis y répondre.

— J'y consens. Si j'étais coupable en feignant de ne pas vous connaître, ne le seriez-vous pas davantage de m'avoir trompé dans le récit de votre histoire? Les motifs que vous m'avez donnés de votre indifférence sont-ils exacts? Est-il bien vrai que les hommages des jeunes gens vous semblent une guerre odieuse pour arriver à la tyrannie, et que, depuis votre veuvage, votre cœur n'ait jamais parlé?

« La dame brune rougit jusqu'aux oreilles. Elle sentait que le silence serait un aveu, que son trouble la trahissait et que la réponse qu'elle voulait éviter était lisible sur ses joues. Dans cette détresse, elle préféra entre deux mauvais partis celui de la sincérité.

— Il faut donc vous l'avouer, dit-elle, puisque vous invoquez mon témoignage. Oui, monsieur, mon cœur a parlé depuis mon veuvage; mais il est sur le point de se taire. J'ai de graves sujets de plaintes contre celui que j'aimais, et dans l'instant de notre conversation, j'éprouvais ce vide cruel que laissent la tendresse trompée et les illusions qui s'envolent. De là venaient cette indifférence et ce détache-

Digitized by Google

ment de la vie que j'ai senti en promenant mes regards sur le monde du haut de la cathédrale. Ce motif vaut bien au moins ceux que je vous ai donnés.

— Il est vrai, madame, et je perds doublement la gageure, car mon indifférence n'existe plus. Une femme m'avait brouillé avec le sexe entier, une autre m'a rendu toutes mes faiblesses. Je suis amoureux, madame, et cette fois, c'est d'une personne aussi loyale que belle, et dont la sensibilité n'est pas une feinte.

« Il va sans dire que la dame brune comprit, au feu qui accompagnait ces paroles, que c'était une déclaration.

— Je vous plains, dit-elle, si la personne que vous aimez est dans la même disposition d'esprit que moi.

— Dans la même, exactement, madame.

— Eh bien, croyez-moi, renoncez à lui plaire. Je sais que les femmes ont l'habitude de jurer qu'elles n'aimeront jamais, à l'instant où leur cœur commence à se prendre, et que par conséquent on a raison de ne pas tenir compte de ces faux mépris; mais ici la situation est bien différente. Mon cœur appartient encore à un amant qui me néglige. Un mot de lui, un mouvement de retour vers moi effaceraient subitement toutes les impressions qu'un autre aurait pu produire.

— Et s'il ne prononçait pas ce mot, si vous attendiez en vain ce mouvement?

— J'en serais au désespoir.

— Puisque nous mettons les cartes sur table, madame, puisque vous avez compris que c'est vous que j'aime, je renonce à user d'adresse contre vous. J'avais à peu près deviné l'état de votre cœur. On ne parle pas de l'amour comme vous l'avez fait, même pour en médire, sans être aux prises avec lui. Ce que vous venez de m'apprendre, au lieu de m'enlever l'espérance, lui ouvre toutes les barrières. De bonne foi, je ne crois pas être dans les conditions les plus défavorables. N'est-ce pas par une liaison qui finit qu'une nouvelle commence? La plupart des ruptures n'arrivent-elles pas ainsi, par le refroidissement d'un cœur, et par un tiers qui vient se jeter à la traverse? L'amant négligent peut se rallumer pour un jour; mais il n'aura que de pâles éclairs, et retombera bientôt au-dessous de son premier état. Votre dépit, votre chagrin même peuvent combattre pour moi. Je vous aime avec ardeur, et toute ma conduite va vous en offrir mille preuves. Je ne crains pas que vous en doutiez, puisque cela est. Pourquoi donc voulez-vous que je renonce à vous plaire?

« En parlant ainsi, le jeune homme s'était animé. Ce qui se passait

Digitized by Google

dans son ame était écrit dans ses yeux. La dame se tourna vers lui avec l'expression d'une grande bienveillance, et lui répondit en accompagnant ses paroles d'un regard plein de douceur...

« Mais il me semble que le jour commence à paraître. Je terminerai dans ma prochaine lettre l'histoire de la dame brune et du protecteur mystérieux. Je ne veux pas vous dire le dernier mot de cette aventure avant de savoir la tournure que la vôtre a prise; je suis sûre d'avance que nos deux conclusions ne se ressembleront pas. Reprenez donc votre récit et menez-le au point où en est le mien.

« J'ai souri avec tristesse en lisant le début où vous dites que votre héros se promenait soucieux dans les rues de Lyon, avec des contrariétés de plusieurs sortes. Voilà un plaisant chagrin qui entraîne à des aventures de carrefours et de boutiques! J'ai des contrariétés d'une seule espèce; mais qui laissent bien loin celles de votre galant personnage.

« Adieu, Maurice; je pense à vous à toute heure du jour, et bien autrement que vous ne l'imaginez. »

DE MAURICE A MELCY.

Lyon, 18 mai 18...

« Vous vous moqueriez de moi, Melcy, et vous auriez raison de le faire si je tardais plus long-temps à vous dire que j'ai compris, dès le premier mot, votre histoire. La dame brune, c'est vous; ne croyez pas que j'aie attendu pour le deviner la seconde partie du récit où vous donnez les détails de votre mariage et de vos débuts dans le monde. Je les connaissais de longue date; ainsi vous m'avez offert plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en fallait. Votre protecteur inconnu a parlé superbement bien lorsqu'il a dit que la plupart des liaisons se terminent par le refroidissement d'un cœur, et par l'arrivée d'un tiers personnage qui se jette à la traverse. Le cœur refroidi, c'est le vôtre, ma chère enfant, et non pas le mien. Vous avez saisi avec empressement l'idée que je vous négligeais, parce qu'elle vous mettait plus à l'aise. Elle vous est sans doute venue sur les tours de Notre-Dame, au moment où le jeune protecteur vous a intéressée par ses frais d'esprit. Comme je ne ferais que vous causer de l'impatience en vous démontrant que vous n'avez pas contre moi de grief raisonnable, j'aurai le bon goût de passer condamnation sur mes torts prétendus.

« Le héros de votre histoire est un garçon de sens, et je l'estime de

Digitized by Google

n'avoir tenu aucun compte du petit mensonge que vous lui faisiez, en assurant que les hommages vous semblaient une guerre pour arriver à l'usurpation et à la tyrannie. Toute votre conduite et votre langage étaient en contradiction avec ce propos dicté par une coquetterie un peu vulgaire. Je ne m'étonne pas que vous perdiez une partie que vous défendez si faiblement. Ce qui est bien inutile, c'est de me déguiser de petites vérités lorsque vous m'en laissez voir d'énormes. Ainsi, au moment où vous remontiez en voiture après le sermon, vous dites que vous poussez le ressentiment contre le jeune homme jusqu'à refuser d'apprendre son nom. Ce n'est pas par colère, Melcy, c'est par respect pour votre aventure, dont vous avez craint de détruire le charme en affublant votre héros d'un nom. Vous ne vouliez pas déflorer vos impressions, et je suis fâché pour le mérite de l'histoire que votre plume n'ait pas tracé le dessin de ce sentiment tout féminin. Mais peut-être vous avez poussé le scrupule jusqu'à craindre de le profaner en m'en parlant. L'imagination d'une femme engendre beaucoup de ces riens fugitifs dont les couleurs resteraient aux doigts si on s'avisait d'y toucher. La fleur doit être grande à l'heure présente, et va sans doute offrir à nos yeux l'arbuste si vert et si beau d'un nouvel amour. Je vous en félicite, Melcy; c'est fort heureux pour vous, puisqu'il est avéré que *l'ancien amour* n'était plus qu'un vieux chêne dont les racines tombaient en poussière.

« Je ne vous demande pas si vous avez deviné quel est le héros de mon histoire. Je n'avais pas l'intention de vous cacher que c'est moi. Mais pourquoi dites-vous que les dénouemens de nos deux aventures ne se ressembleront pas? Est-ce que vous auriez prévu la fin de la mienne? S'il en est ainsi, je m'incline devant la profondeur de votre sagacité. Le conte de la dame blonde et du passant désœuvré peut s'achever en deux mots.

« Lorsque cette petite dame m'eut appris son nom, elle me fit un salut et s'éloigna. Le soir venu, je délibérai un instant pour savoir si je devais aller chez elle. Je me figurai aussitôt un intérieur de province, un mari manufacturier, comme ils sont tous ici, des enfans, un ménage, une famille vivant au milieu d'idées étroites, des habitudes mesquines, de vieilles gens adonnés aux jeux de cartes et pleins de préjugés contre Paris et ses habitans. Une plus ample connaissance ne pouvait que nuire au souvenir agréable du matin. Je déchirai la carte de visite de ma petite dame, et à présent j'ai oublié le nom et l'adresse. Cette rencontre piquante me restera dans la mémoire comme la réalisation d'un chapitre du *Voyage sentimental*, et je m'en

Digitized by Google

tiens là. Si vous avez prévu cette fin, Melcy, vous avez dit avec raison que nos deux conclusions seraient différentes.

« Mes affaires se sont terminées comme je le désirais en arrivant ici, c'est-à-dire mal et promptement. Avec des sacrifices, j'ai gagné un temps dont je n'ai plus que faire à présent. Je pourrais partir ce soir; mais à quoi bon me presser? Ne vaudrait-il pas mieux prendre la route de l'Italie que d'aller chercher ce qui m'attend à Paris?

« Lorsque je songe aux beaux instans de nos amours, où tout devenait bonheur et plaisir, où les sensations se multipliaient en nous par l'échange, comme ces images répétées à l'infini par deux miroirs qui se regardent, je me fais une idée du charme que vous trouvez déjà sans doute à votre nouvelle liaison. Lorsque je sens la folle envie de lutter contre cette puissance qui vous entraîne loin de moi, et que rien ne saurait arrêter, je comprends combien la moindre chimère enfantée par le cœur résiste à l'évidence que la raison nous montre en vain.

« Vous disiez que nous manquions tous deux de ces élans spontanés qui brisent les glaces. A quoi me serviraient aujourd'hui les brusques retours et les mouvemens impétueux de l'ame? Vous ne m'aimez plus : tout est dit par là. Le mal est sans remède; je vous souhaite de trouver dans votre amant ce qui manquait en moi. Adieu. »

DE MELCY A MAURICE.

Paris, 28 mai 18...

« J'apprends que vous êtes à Paris depuis près d'une semaine. Je vous ai envoyé à Lyon une lettre qui est sans doute parvenue dans cette ville après votre départ. Je désirerais vous parler une fois encore, quelles que soient vos résolutions. Vous me trouverez chez moi demain à l'heure où il vous conviendra de venir. »

La persuasion que le mal était sans remède ne diminuait rien du désespoir de Maurice. Il avait de ces caractères expansifs dans la joie et concentrés dans la douleur, dont on ne sait pas toujours les peines, même ceux qui les ont causées. Son parti était pris de faire un long voyage, lorsqu'il reçut le dernier billet de Melcy. Sans comprendre quel motif avait encore son infidèle pour désirer le voir, il se rendit à ses ordres.

Digitized by Google

S'il n'eût été fort ému lui-même, il eût sans doute remarqué le trouble qui agitait Melcy lorsqu'il parut devant elle. Un livre qu'elle tenait lui échappa des mains; mais elle le poussa du pied sous un meuble, dans l'espoir que Maurice ne verrait pas ce mouvement. Elle avait mis à sa toilette et dans l'arrangement de sa coiffure une recherche extrême et gardait un maintien composé. Maurice, voulant se placer à la même hauteur, se redressa sur sa cravate, et tous deux se trouvèrent alors dans les meilleures conditions pour avoir une conférence inutile et pour ne rien dire de ce qu'ils pensaient.

— Permettez, madame, dit Maurice, que je vous félicite de l'état florissant où je vous vois. Il n'y a rien de tel qu'un nouvel amour pour épanouir la beauté d'une femme. Si j'en juge par cette parure diplomatique, vous allez m'annoncer en audience solennelle que vous appartenez à un autre, et m'offrir cette amitié de rigueur dont on gratifie les amans honoraires.

— Ce n'est pour rien de tout cela que je vous ai fait venir, monsieur, répondit Melcy d'un air glacé. Je croyais, il n'y a qu'un instant, appartenir encore à quelqu'un; mais je vois à votre langage que je suis plus libre que je ne pensais.

— Que m'apprenez-vous là, madame? Est-ce que l'aventure de la cathédrale n'a pas eu le résultat que vous paraissiez souhaiter?

— Elle a eu, monsieur, la fin que j'étais résolue, dès le premier jour, à lui donner.

— Contez-moi donc cela, je vous prie, dit Maurice en déguisant un mouvement de joie sous les apparences de la simple curiosité. Je me rappelle que vous avez interrompu votre récit au moment où le jeune homme vous déclarait son amour et où le doux regard de vos yeux faisait pressentir une réponse favorable. Vous n'aviez plus qu'un mot à ajouter pour compléter l'histoire, et j'ai pensé que vous aviez sous-entendu ce mot, afin de l'épargner à mes oreilles.

— Cette explication vous convenait apparemment, puisque vous l'avez adoptée sans réflexion; mais il n'est rien arrivé de semblable. J'ai répondu au jeune homme que puisque l'entraînement des circonstances et la rougeur qu'il avait surprise sur mes joues avaient trahi mon secret, je voulais le lui dire tout entier. Là-dessus, je lui appris que, malgré vos négligences et mes raisons de me croire abandonnée, je vous aimais encore; que jamais je ne prendrais un amant par dépit, et que, si je rompais avec vous, j'en aurais fini avec l'amour pour bien long-temps, sinon pour la vie. J'ajoutai que je regrettais vivement qu'il eût trouvé dans mes paroles quelque sujet d'espérer

Digitized by Google

me plaire, et que cette imprudence serait une leçon et un remords pour moi. L'accent de la conviction est toujours compris. Le jeune homme a vu clairement qu'il ne devait conserver aucun espoir. Je lui ai laissé la permission de venir chez moi pourvu qu'il eût le bon goût de renoncer à ses poursuites; mais il a jugé à propos de briser entièrement, et je ne l'ai pas revu, ce qui me met plus à l'aise.

— Et vous n'avez pas eu, comme toutes les femmes en pareil cas, le désir de le rappeler le lendemain?

— Si je ressentais pour lui autant d'amour que j'ai de colère contre vous, monsieur, ses affaires seraient meilleures.

— Et moi, Melcy, je me borne au chagrin de vous perdre sans y mêler de la colère. L'amour s'en va comme il vient. Je vous pardonne, parce qu'il ne servirait à rien de vous faire des reproches.

— Dites que vous seriez fâché de rien changer à l'état des choses. Peut-être avez-vous raison. Du caractère dont nous sommes, il nous faudrait trois mois pour nous remettre de la secousse. Nous avons tous deux des torts. Votre amour est si orgueilleux que vous iriez à l'échafaud comme le maréchal de Biron plutôt que d'implorer une grace dont vous n'êtes pas digne. Vous me garderiez éternellement rancune d'une aventure dont l'issue a prouvé que je vous aimais. « Un autre a pu concevoir un moment l'espoir de lui plaire, diriez-vous; la maîtresse de César ne doit pas être soupçonnée. » Vous n'oublieriez jamais cette phrase qui vous a frappé dans une de mes lettres : « Je veille sur votre bien, mais non sans le défendre; je ne conseillerais à personne de jouer ce jeu avec une autre femme. »

— Et vous! s'écria Maurice, vous arracherait-on par mille supplices l'aveu que cette phrase est un crime en amour? Me menacer ainsi dans ma confiance, n'était-ce pas commander à César de soupçonner sa maîtresse? Oui, de là vient tout le mal. C'est vous qui avez porté le premier coup à notre bonne harmonie; vous le savez bien, et pourtant vous périrez plutôt que d'en montrer du repentir.

Melcy baissa la tête sans oser répondre, car elle sentait la justesse de ce reproche; et en effet, elle serait morte plutôt que d'avouer sa faute. On voyait à l'état de sa physionomie qu'il n'y avait plus de sa part aucune chance d'un bon mouvement. Maurice fit plusieurs fois en silence le tour de la chambre, et reprenant, par un effort inouï, une apparence de sang-froid, il eut la sottise de dire avec un air dégagé :

— L'aventure de Notre-Dame était piquante; il est vraiment dommage que le dénouement ne réponde pas au début.

Digitized by Google

— Je suis curieuse, répondit Melcy, de tenter jusqu'où vous pousseriez cette affectation. Voulez-vous, dans l'intérêt de l'aventure, que je lui donne une autre conclusion? Il en est temps encore. Je pourrais écrire à ce jeune homme de revenir.

— Le détour est adroit. Écrivez-lui, madame; aussi bien, vous en mourez d'envie...

Melcy se leva, rouge d'impatience. Elle prit une plume, et se mit à écrire en prononçant d'une voix brève chaque mot que sa main traçait :

« MONSIEUR,

« Si vous n'aviez emporté une mauvaise opinion que de mon esprit, je vous la laisserais; mais vous seriez en droit de dire que j'ai joué cruellement avec votre repos. Le cœur a besoin de ménagemens, et je crains d'en avoir manqué avec le vôtre. Je sens que j'ai plus de bonté que je ne vous en ai témoigné. Il m'est pénible de penser que vous ne me rendrez pas justice, et je désire vous revoir pour que vous me connaissiez telle que je suis. »

Ce fut le tour de Maurice à froncer les sourcils pendant que Melcy pliait ce billet avec la précipitation de la colère.

— Allez-vous réellement envoyer cette lettre? dit-il avec agitation.

— A l'instant même.

Le billet étant cacheté, Melcy s'approcha de la cheminée pour prendre le cordon d'une sonnette. Maurice se plaça devant elle.

— Vous ne l'enverrez pas! s'écria-t-il. Pas devant moi du moins. Attendez que je vous aie quittée pour jamais.

— Non, monsieur, c'est par votre ordre que cette lettre est écrite; vous la verrez partir.

Melcy étendit la main pour sonner; mais Maurice, lui passant tout à coup les deux bras autour de la taille, la souleva de terre et l'emporta ainsi à l'autre extrémité de la chambre.

— Vous avez un cœur implacable, dit-il; on ne peut pas trouver l'occasion de vous demander grace. Il y a long-temps que je serais à vos pieds si chaque mot qui sort de votre bouche n'était pas une nouvelle cruauté. Vous voyez que je suis au désespoir de cette rupture, et vous feignez de croire que c'est moi qui la désire! mais je ne jouerai pas plus long-temps cette misérable comédie. Je ne vous laisserai aucune excuse. Poursuivez seule votre rôle. Apprenez de moi que cet amour superbe qui rougirait de témoigner un regret ne mérite pas

Digitized by Google

le nom qu'il porte. C'est vous qui m'avez persuadé que mon cœur était plein d'orgueil; je n'en ai pas, Melcy, et pour vous le prouver, me voici à vos genoux. Je vous aime plus que jamais; je suis prêt à me reconnaître coupable de tous les torts que vous voudrez. Que m'importe lequel de nous a raison? Je ne vois plus qu'une chose: vous voulez me retirer votre amour, et je meurs si je vous perds. Satisfaites votre colère, pourvu que je vous conserve. Mais si vous comprenez tout ce que j'ai souffert, n'êtes-vous pas assez vengée? Quelles que soient mes fautes, j'en suis bien puni, Melcy; j'allais m'éloigner avec l'air de l'indifférence, et j'avais la mort dans le cœur. Jamais je ne me serais consolé de votre abandon.

A mesure que Maurice parlait ainsi, le visage de Melcy devenait plus sombre; mais c'était contre elle-même que son mécontentement se tournait. Elle était d'autant plus touchée du retour de son amant qu'elle se sentait incapable d'un entraînement pareil. Tout en maudissant son orgueil, elle lui obéissait encore, et l'amour, dominé par ce maître inébranlable, osait à peine trahir par quelques signes imperceptibles les souffrances qu'il éprouvait.

— Ah! je te plains! poursuivit Maurice avec exaltation; je te plains de ne pas connaître le plaisir de pardonner; de ne pas savoir puiser, dans le mal qu'on t'a fait, l'espérance d'être aimé davantage; de ne pas savoir élever l'amour au-dessus du reste et lui faire dans ton ame un char de triomphe que les autres passions suivent comme des esclaves. Mais je vois que tu m'aimes, Melcy, et qu'une fausse honte te retient encore. Surmonte-la; que peut craindre ta fierté? Veux-tu que je m'humilie davantage devant elle? Oublions cette querelle et jurons de n'en jamais parler. Tu n'auras pas besoin d'être en garde à l'avenir contre toi-même. Il suffira que je profite seul de la leçon. Je ne ferai plus comme l'ingrat Biron, mais bien comme l'honnête Sully, qui n'était pas coupable et qui pourtant implorait le pardon de son roi.

Maurice, un genou en terre, couvrait de baisers les mains de sa maîtresse. L'amour triompha enfin de l'orgueil dans l'ame de Melcy. Elle jeta ses bras au cou de son amant, et ce mouvement dont elle se croyait si éloignée ne lui coûta pas un grand effort. Depuis lors, Maurice et Melcy rivalisèrent de soins pour éviter ces brouilleries fondées sur des riens.

Puissent leurs amours demeurer long-temps sur ce pied!

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

XII.[1]

La villa Piranese est en fête; la plus riche et la plus belle des héritières romaines vient d'être bénie matrimonialement à l'église de Jésus, et son mari la ramène à la campagne; la noce profane va succéder à la cérémonie religieuse. Les jeunes paysans et les brunes contadines d'Albano et de Tivoli dansent sur les pelouses de l'Anio, où la munificence des maîtres a dressé des tables immenses chargées de *fiaschini*, de pâtisserie, de limons, d'oranges et de liqueurs. Dans ce coin du tableau, la joie est au comble. La gaieté semble beaucoup moins vive au bal des dames; Cécilia, la jeune mariée du matin, est venue se mêler aux quadrilles; mais sa figure pâle et sa démarche mélancolique communiquent à la ronde une sombre contagion de tristesse. Les deux dames Piranese luttent héroïquement contre des souffrances intérieures pour faire bon accueil aux invités; par intervalles, elles donnent à leurs amies ce sourire forcé qui meurt languissamment sur les lèvres, sans remonter aux yeux. Au reste, cette fête sans joie expansive est expliquée par tout le monde dans un sens qui paraît naturel. On sait que le comte Piranese est absent, et qu'attendu la veille, son retard sème de l'inquiétude dans sa famille; on sait aussi que les deux époux ne jouiront pas sans larmes de leur lune de miel, et que le premier coup de canon séparera ces mariés que l'on suppose si vivement épris d'un amour mutuel et si heureux d'être unis. Le seul Émile a pris la fête au sérieux. Il explique et il excuse la tristesse fardée de sourires qui règne autour de lui, mais il est inondé de tant de bonheur, qu'il s'est

(1) Voyez les livraisons du 3, 10 et 17 mai.

Digitized by Google

décidé à savourer ce bonheur en égoïste, sans se préoccuper des faiblesses des femmes. Il est marié; voilà l'important et l'indissoluble; il a épousé cette divine Cécilia qui lasserait tous les pinceaux de l'école romaine avant qu'un artiste pût reproduire un visage et un corps dignes des voluptés du ciel. La jeune épouse marche nonchalamment suspendue au bras d'Émile: elle a reçu les instructions de sa mère, elle s'y soumet religieusement, et jamais, dans ses entretiens, elle ne laisse échapper une parole qui puisse contrister son époux; victime résignée, elle garde ses amertumes et les cache soigneusement. Partout, quand elle passe, des murmures d'admiration éclatent; ils ne peuvent émouvoir son orgueil de femme; mais Émile triomphe pour elle; il s'enivre de cet encens, il s'exalte de cet enthousiasme, il sent que sa passion s'augmente de tout ce délire d'étonnement qui environne Cécilia; et quand il arrive sur les pelouses de l'Anio, parmi ces groupes de peuple dansant, oh! alors, ses désirs frénétiques s'impatientent de la longueur du jour, car les jeunes filles accourues d'Albano, de Tivoli, d'Aricia, toutes belles à ravir un artiste, toutes fraîches et constellées de grands yeux noirs sous leur bandeau écarlate, se précipitent, avec une furie de curiosité italienne, au devant de Cécilia, et moins réservées que les grandes dames, elles se récrient de surprise, et entonnent un hymne d'admiration, dans cette belle langue romaine, qui a été inventée pour la bouche des femmes et pour les allégresses de l'amour.

Mais de toutes ces voix qui s'élevaient autour de lui, la plus angélique restait muette, et le jeune époux parut enfin s'inquiéter d'un silence que la modestie et la timidité n'excusaient pas suffisamment. — Ma chère Cécilia, dit-il avec une voix tremblante d'amour, depuis ce matin votre bouche charmante ne s'est pas ouverte; votre voix arrive à mon cœur comme une mélodie aimée, et je soupire après une seule de vos paroles, comme ce brin d'herbe desséché après la goutte d'eau du fleuve. Dites-moi que ce jour est un beau jour, que cette fête vous plaît, que la joie de ces jeunes filles vous rend joyeuse; dites-moi un de ces mots harmonieux qui enchantent et font tressaillir, et je bénirai le destin qui me donnera ce moment.

Cécilia inclina sa tête sur l'épaule, et jeta obliquement sur Émile un long regard qui n'exprimait que la mélancolie; puis elle dit avec langueur:

— Oui, ces jeunes filles sont heureuses, et je donnerais ma belle robe blanche, mes dentelles, mes diamans, pour être leur sœur, et danser gaiement avec elles. Il ne faut pas que mon époux s'afflige de ce que je dis là; mon époux connaît mes chagrins, et j'aime mieux garder le silence que lui donner de la tristesse en parlant des malheureuses circonstances qui accompagnent notre mariage, et qu'il connaît aussi bien que moi.

— A votre âge, ma belle Cécilia, les pensées amères sont fugitives; rendez, au moins pour aujourd'hui, à votre ame son angélique sérénité. Abandonnez-vous aux distractions de cette fête, dont vous êtes la déesse adorée; oubliez la veille, ne pensez qu'au jour.

— C'est au lendemain que je pense.

— Le lendemain est dans les secrets de Dieu.

Digitized by Google

— Oh ! croyez-bien que mes pensées ne m'appartiennent pas, que j'existe au hasard, que je marche entourée de visions et de songes, que je doute de ce que je vois, que je confonds les réalités du jour avec les rêves de la nuit. Le ciel est bien éclatant sur nos têtes, n'est-ce pas? Eh bien ! il me paraît terne et sans rayon. L'eau de ce fleuve est limpide, je la vois plombée. Ces arbres ont la verdure du printemps, je les trouve sombres comme des cyprès. Ce gazon s'amollit sous vos pieds comme du velours ; c'est pour moi un sentier de ronces. Je ne me sens pas vivre. Que mon époux me pardonne si je lui dis ces choses ; c'est encore malgré moi, et comme à mon insu, que je les dis.

— Vos afflictions, ma chère Cécilia, sont plus grandes que je ne croyais ; l'absence du mari de votre mère et mon départ prochain pour l'armée ne bouleverseraient pas votre ame à ce point. Il y a quelque horrible secret au fond de cette histoire domestique...

Cécilia regarda son mari avec une expression indéfinissable, et fit un signe négatif.

— Ma mère pleure depuis neuf jours ; elle pleure à mes côtés, la nuit ; le noble comte, son époux, n'a pas écrit une seule lettre, et la nuit va tomber sur le neuvième jour qui meurt après son départ ; moi, j'attends des adieux tristes pour mon lendemain de noces. Voilà les secrets de ma douleur. Il me semble qu'ils sont suffisans.

Et Cécilia cacha ses larmes avec sa main. Émile l'entraîna dans un sombre massif d'arbres, et lui dit avec tout le feu de sa passion :

— Écoute, Cécilia ; depuis ce matin, ta famille, c'est moi, moi seul. Je ne veux pas que mon départ te donne une douleur de plus ; tu vas voir si je t'aime ; je sacrifie à tes pieds divins mon honneur et ma gloire ; j'oublie mes devoirs ; je ne suis plus soldat, je suis ton amant ; ton époux ; je reste.

Le jeune homme, en délire, serra vivement Cécilia dans ses bras, et cette étreinte d'amour, cette ondulation électrique, ce divin visage, ces nobles boucles de cheveux, ce cou d'ivoire, ce sein qui se révolta, en laissant dans la poitrine d'Émile comme deux empreintes de feu, toute cette révélation de la femme, vue de si près, le brisa de bonheur, et fit battre ses artères d'une fièvre de lave — Non, dit-il encore d'une voix sourde, non, je ne te quitterai pas pour un trône, ô la plus belle des filles du ciel !... dis-moi si tu es contente de ton époux.

Avec ce merveilleux sang-froid que les femmes savent garder devant l'obsession la plus impétueuse de l'homme, Cécilia éluda la question d'Émile ; elle repoussa modestement et sans affectation ses vives caresses, comme si elle n'avait eu à leur reprocher que leur inopportunité. — Venez, venez, dit-elle, rejoignons le monde ; on remarquera notre absence... Oh ! écoutez ! écoutez ! les jeunes filles chantent !... mon Dieu ! que j'aime à les entendre, le soir !

Ces jeunes filles chantaient en l'honneur de Cécilia l'ancien épithalame des vierges de l'Anio.

Les voix mélodieuses des belles Romaines chantaient ainsi l'épithalame, comme autrefois, à la veillée des fêtes de Vénus, l'antique mélopée de Tibur,

Digitized by Google

conservée d'âge en âge dans les traditions des montagnes, réjouissait le fleuve, le bois, la colline; et toutes les harmonies du soir, mêlées au retentissement lointain des cascatelles, accompagnaient, comme un orchestre aérien, le chant des jeunes artistes, filles d'Albano et d'Aricia.

Émile ne voyait que Cécilia, et ses yeux s'éteignaient d'amour.

Un groupe de jeunes seigneurs romains marchait vers les deux époux, et le comte Fiano, s'avançant le premier, sollicita l'honneur de danser avec Cécilia, et lui présenta respectueusement la main. La jeune épouse hésita un instant; puis elle suivit son danseur dans le quinconce du bal. L'orchestre jouait un air de contredanse pris dans l'opéra *Zingari in Fiera*, le même air qui accompagnait le quadrille, le jour où le comte Piranese dansait avec la Cécilia de douze ans. Le hasard avait fait cela, comme il fait toute autre chose. Ceux qui crient à l'invraisemblance n'ont jamais subi les combinaisons intelligentes du hasard.

Émile était resté sur le bord du fleuve, et il aspirait, avec ses lèvres mobiles, le sillon d'air embaumé qu'avait suivi le corps divin de sa femme.

Rien ne ressemblait plus à de la joie que le bruit du bal, aux dernières lueurs du crépuscule. Cécilia dansait comme aux jours tranquilles de son enfance : le bal adoucit les souffrances des jeunes femmes ; l'air d'un quadrille aimé est un baume qui suspend les inquiétudes du cœur, et les guérit quelquefois; la fièvre harmonieuse des pieds donne du calme à la tête. Cécilia, enivrée par ses distractions favorites, ne s'apercevait pas qu'en face d'elle, dans un cadre d'ombre et de feuilles massives, deux yeux de flamme suivaient tous ses mouvemens.

Une salve de fanfares éclata sur la terrasse du château; un cri de joie retentit dans le bal; Cécilia s'arrêta court au milieu d'un pas, et se sentit défaillir. La comtesse Piranese annonçait le retour de son mari à tous les invités de la villa.

C'était déjà lui qui, descendu du perron où l'attendaient sa femme et sa mère, accourait au bal, où l'orchestre exécutait un air de quadrille qu'il n'avait jamais oublié. Piranese retrouvait Cécilia sous ces mêmes arbres, où il avait dansé avec elle, à l'âge innocent qui la protégeait contre les aveux de l'amour; la répétition des accidens de la même scène le reporta quelques années en arrière; ce qu'il avait entrevu alors dans l'avenir se réalisait avec toutes les séductions du présent. L'enfant était devenue cette jeune femme merveilleuse de grace et de beauté, qui attachait les yeux d'un peuple d'admirateurs aux franges flottantes de sa robe d'épouse. Piranese qui avait perdu sa raison, pendant quelques heures, à son départ de la villa, et ne l'avait complètement retrouvée que dans les bras de Joachim Murat et dans le tumulte des camps, trembla de ressentir encore ce terrible ébranlement de cerveau qui l'avait jeté à deux doigts de la folie; il abandonna donc la place dangereuse d'où il assistait au bal, et vint respirer sur la pelouse de l'Anio.

Il se trouva en face d'Émile, qui le reconnut subitement dans l'ombre, et s'écria : — Arrivé ! oh ! béni soit le ciel !

Digitized by Google

Piranese se laissa nonchalamment embrasser, et ne répondit que du bout des lèvres aux caresses de son ami.

— Oui, me voilà de retour au jour promis, dit-il avec un effort de voix.

— Tu as tenu parole, mon cher Pira. Oh! j'aurais renvoyé mon festin de noces à demain, plutôt que de faire sans toi mes libations d'hyménée. As-tu vu ma femme?

— Non.

— Elle est adorable! elle est aujourd'hui d'une distinction de beauté incroyable!.... J'ai passé cinq jours à Rome, seul, pour soigner sa toilette; six jours de veuvage avant l'hymen!... Mais je te retiens ici, par étourderie... Viens donc voir ta ravissante fille...

— Émile... je la verrai... plus tard... nous avons à causer.

— Ah! des affaires de famille!.. d'intérêt...

— Émile, c'est pour moi un profond chagrin de te dire que je ne suis pas content de toi.

— Que dis-tu là?

— Oui. Tu ne saurais t'imaginer de quelle douleur j'ai été saisi en voyant cette fête!

— Mais cela n'a paru déraisonnable à personne. Tous les invités savent que tu devais arriver ce matin à la villa; que ce mariage si hâté trouvait son excuse dans les circonstances....

— Tu ne comprends pas, Émile.

— C'est possible, explique-toi.

— J'arrive d'un camp où personne ne songe ni à donner un bal, ni à se marier. Mes mains sont encore brûlantes des adieux d'un roi, d'un héros qui a abandonné, lui, une femme céleste, un trône, un palais de marbre, une ville d'enchantement, pour saisir l'épée de soldat, et commencer une guerre à mort.

— Eh bien! je le sais, mon cher Pira.

— Tu le sais! et que fais-tu là?... On danse à la villa Piranese! on se bat, à cette heure, peut-être, pour l'indépendance de l'Italie! Un instant perdu ici est un crime, un crime déshonorant. J'ai demandé au roi un congé de quatre jours, et je viens t'enlever à tes plaisirs. Toi seul, Émile, tu as fait remarquer ton absence à la cour militaire du roi; Felice Mattei, lui-même, est à cheval à côté de Murat. Il a soixante ans, Felice Mattei! Sais-tu ce que nous avons fait, le 30 mars, à Rimini? Nous avons proclamé la liberté de l'Italie. C'est un gant jeté à l'Europe: le général Bianchi l'a ramassé. Les Autrichiens se préparent à marcher sur la Toscane. Joachim Murat compte entrer à Florence dans quinze jours. Autour de nous, les populations se soulèvent; les augures sont favorables; mais chacun doit payer de sa personne. Il faut plus que du dévouement, il faut de l'héroïsme antique, il faut des actes sublimes et irréfléchis, entends-tu, Émile? Songe qu'une heure de retard peut te flétrir, qu'une résolution instantanée doit te couvrir de gloire; songe que le sort d'une armée dépend quelquefois d'un homme et d'un moment.

Digitized by Google

— C'est à merveille, dit Émile avec un sang-froid affecté; je partirai.

— Quand?

— Demain.

— Émile, adieu. Je partirai seul.

— Mon cher Pira, donne-moi le poste d'Horatius Coclès à garder, après demain, sur *Ponte-Mole*, je l'accepte; mais au nom de Dieu! ne me parle pas de partir sur-le-champ : c'est une folie, et une de ces impossibilités qui sont impossibles.

— J'ai engagé ma parole d'honneur, d'arriver avec toi, au camp, vendredi à deux heures du soir; pour être exact, il faut partir d'ici à neuf heures; il en est sept. Felice Mattei s'est rendu garant comme moi de ton exactitude... Que dis-tu ?... voyons.

—Mais ce n'est pas de l'héroïsme qu'on me demande, c'est un véritable suicide! s'écria Émile, les mains jointes par-dessus sa tête.

— C'est un devoir de soldat, dit froidement Piranese.

— Oh! mon Dieu! est-ce un rêve?... on veut m'arracher... Non... je ne ferai que mon devoir... rien de plus... Je partirai demain...

— Demain, dis-tu? Eh! demain, le pouvoir d'une femme te demandera un jour encore, puis encore un jour. Ce soir, toute l'énergie de ta volonté t'appartient; demain, tu seras le sybarite tourmenté par le pli d'une rose; tu seras une femme demain.

— Pira, c'est inutile; toute ton éloquence antique ne prévaudra pas contre ma résolution. Je ne partirai pas.

Et le jeune homme fit quelques pas vers le quinconce du bal, comme pour briser là cet entretien. Piranese le rappela.

— Où vas-tu, Émile?

— Je vais voir ma femme.

— Écoute, Émile...

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je regarderais comme mon plus mortel ennemi l'homme qui me forcerait à partir, s'il ne s'appelait Giampolo Piranese. Mon Dieu! comme la manie de la guerre t'a saisi tout à coup! Tu n'étais pas ainsi autrefois.

— Émile, encore un mot, écoute.

— Veux-tu me répéter la même chose?

— Non... eh! mon Dieu! voyez comme les plus vives amitiés se refroidissent!... Émile, donne-moi ta main...

— Tu trembles!... Tu es bien agité, Piranese!

— C'est que tu ne sais pas combien ton devoir... ton honneur...

— Oh! tu m'effraies! Tout ton corps est en convulsion...

En ce moment, la cloche de la villa sonna l'heure du festin de noces. Émile tressaillit.

— Piranese! Piranese! dit-il, on appelle les mariés au festin; on ne danse plus... calme-toi... montre ta figure de tous les jours...

— Mais tu partiras après le repas, Émile... dis...

Digitized by Google

— Mon ami, reviens à toi... Ne prends pas autant de souci de mon bonheur.....

— C'est une raillerie ! Oh ! tu plaisantes dans ce terrible moment, Émile!

— Eh ! mon Dieu ! je ne suis pas d'humeur de railler... mais je ne crois pas le moment aussi horrible que tu le penses.

— Épouvantable ! épouvantable ! s'écria Piranese, les bras levés au ciel, et le visage collé sur le visage de son ami; c'est un moment comme ce fleuve n'en reverra plus ! Émile, appelle Dieu à ton secours ; la foudre va t'écraser... j'aime Cécilia !

Émile poussa un de ces cris surhumains que nous trouvons dans nos rêves, et qui nous réveillent en sursaut, et sa tête tomba sur sa poitrine, comme si le bloc détaché de la montagne l'eût frappé au front. Piranese laissa tomber ses bras rudement, croisa ses mains, et le visage incliné, il regardait Émile avec des yeux qui semblaient attachés sur la terre, et qui mentaient à leur direction.

Il y eut un silence de quelques instans.

La cloche appelait toujours les convives avec une obstination joyeuse.

— Il faut donc, dit Émile, d'une voix sanglotante, il faut que je me précipite dans ce fleuve, tête première; cette cloche sonne le glas de mon agonie !

Émile avait dans son organe une telle expression de douleur que Piranese fut bouleversé d'une émotion de tendre amitié : il contemplait cet excellent jeune homme, que le désespoir venait saisir dans les apprêts de ses noces, et qui accueillait par une plainte déchirante ce coup de sort immérité. Un intérêt touchant environnait ce gracieux étourdi dans sa toilette de bal, et tout brillant encore de cette élégance incomparable qui distingue la jeune noblesse parisienne. De poignans remords tombèrent dans l'ame de Piranese; il lui sembla qu'il venait de commettre un crime, d'assassiner le meilleur des amis. Par une de ces révolutions subites qui arrivent dans ces heures solennelles, Piranese passa de l'agitation extrême au calme réfléchi : la bonté du cœur, ce sentiment divin, l'emporta sur la violence de l'amour; il tendit les bras au malheureux Émile, comme pour le préparer par un geste amical à une parole conciliante et réparatrice.

— Viens, Émile, lui dit-il avec une voix douce et mélancolique, viens; je t'ai blessé, le sang m'est monté au cerveau, ton cri d'agonie m'a rendu la raison; viens, je veux te guérir; pardonne-moi... dans une heure, j'aurai quitté seul ma villa; seul, entends-tu ?... Aime Cécilia, et sois heureux.

Émile regarda quelque temps Piranese.

— Oui, dit-il, cent fois cette horrible idée m'a traversé le cerveau, lorsque je ne pouvais me rendre compte de ton égarement; mais j'étais honteux de cette idée; j'en rougissais dans mon cœur... et puis... Oh ! Piranese ! comme tu m'as trompé !.. que de ruses de langage tu as tournées contre moi !...

— Eh ! mon ami, que pouvais-je faire ?... Mais les momens sont précieux;

Digitized by Google

viens; il faut nous montrer à notre société; dans une heure tu seras seul avec Cécilia.

— Et demain...

— Demain, seul encore avec elle... et toujours!

— Et l'armée? et Joachim Murat?..

— Tout cela n'était qu'une ruse. Tu vois que je suis franc. Je voulais t'entraîner avec moi, et gagner du temps. Le roi ignore même ton arrivée à Rome. Oublie tout ce que je t'ai dit; tout est faux.

— Oh! que de mensonges contre un ami!

— Émile, tu me pardonneras... Viens, et composons-nous des visages de fête... Tu ne saurais croire combien l'aveu que je t'ai fait, dans mon délire, m'a soulagé le cœur! Maintenant, je respire à l'aise... viens.

— Piranese, donne-moi un peu de ton calme; j'en ai besoin... Toutes nos scènes antérieures me reviennent à l'esprit... Oh! que tu as été habile à me tromper, moi si confiant!...

La cloche sonna pour la troisième fois.

— Allons, dit Émile avec un soupir; oublions... s'il est possible d'oublier!

Les deux jeunes gens remontèrent en silence la grande allée. Le couvert était mis sur la terrasse; les invités avaient quitté le bal et la promenade et se formaient en groupes inquiets devant le château. La comtesse Piranese, en apercevant son mari et Émile, fit distribuer les places, et invita la compagnie à s'asseoir.

Tous les visages se firent rians, et la table fut couronnée de convives.

On ignorait généralement, dans cette société, les relations qui existaient entre la cour de Naples et la famille Piranese; mais on présumait que le comte avait rapporté de son voyage des nouvelles politiques fâcheuses que, par prudence, il n'ébruitait pas.

La marquise Piranese parut sur le perron, tenant par la main la jeune mariée; ces dames prirent leur place au centre de la table, à côté d'Émile; Piranese était en face; la comtesse, trois siéges plus loin. En tout, le nombre des convives s'élevait à quarante. Sur un signe de la comtesse, les musiciens d'*Argentina* et de *Valle*, rangés en amphithéâtre derrière la table, commencèrent une symphonie qui fut comme l'ouverture du festin. Mme Piranese sauvait ainsi, par les distractions de la musique, beaucoup d'embarras aux convives. Cette noble femme avait seule conservé beaucoup de calme dans une situation équivoque pour tout le monde, et inexplicable pour plusieurs: elle avait su donner à son visage des lignes reposées, par une énergique résolution de l'ame. Rien ne vous fortifie, dans un moment orageux, comme une décision prise pour les extrêmes nécessités de l'avenir.

La symphonie achevée, on n'entendit plus que le bruit discordant qui s'élève d'une table tourmentée par des convives en fonctions.

Ce silence était sinistre dans une fête: personne n'osait l'interrompre; chacun comptait sur son voisin pour entamer une de ces conversations qui commen-

Digitized by Google

cent, à table, par des duos languissans, et finissent par un chœur général, où tout le monde parle à la fois.

Un noble savant de la famille des Piranese, Lorenzo Vascagli, interpella brusquement le comte par une question oiseuse.

— Cousin, croyez-vous que les trois colonnes que Camporesi a extraites des entrailles du Forum aient réellement appartenu au temple de Jupiter Tonnant?

Piranese regarda fixement Vascagli, et répondit au hasard :

— J'en doute fort, cousin Vascagli.

— Quant à moi, dit le comte Fiano, je penche pour le temple de Jupiter Stator. Qu'en dites-vous, Piranese?

— Mais cela pourrait bien être aussi.

— Il y a un fait évident pour moi, dit le savant Vascagli; un fait constant que j'ai établi. Le temple de Jupiter Stator était dans l'enceinte Capitoline; en voici la raison : dans sa première Catilinaire, Cicéron s'adresse au temple de Jupiter Stator qu'il semble désigner du doigt, comme très rapproché : *Tum tu, Jupiter, qui, iisdem auspiciis... à Romulo...* Vous voyez que c'est très clair... N'est-ce pas, cousin Piranese?

— Cela me paraît assez clair, cousin Vascagli.

—Vous oubliez donc, dit le comte Fiano, que Cicéron parlait dans le temple de la Concorde...

— Qui était au Capitole, dit Vascagli.

— Sous le Capitole, dit Fiano.

— Dans le Capitole, dit Vascagli. Piranese, vous qui avez étudié cette question...

— Le temple de la Concorde était à côté de la prison Mammertine, dit Piranese.

— Vous faites erreur, dit Fiano, il était vis-à-vis.

— Il était par dessus, dit le savant, sur le mur du *Tabularium*.

— Je pense, moi, dit un autre savant, Carlo Antonini, je pense que le temple de la Concorde n'a jamais existé.

— Oh ! s'écria Vascagli.

— Un moment ! un moment ! dit Carlo Antonini; il m'est prouvé, dans une brochure que j'ai publiée, il m'est prouvé victorieusement que Cicéron assembla le sénat, *in loco munitissimo*, au Capitole donc, et dans le temple de Jupiter Capitolin qui prit à cette occasion, et pour la seule circonstance, le nom de temple de la Concorde; ce qui était une invitation monumentale faite aux citoyens d'oublier leurs dissensions et de se réunir contre l'ennemi commun.....

— Et comment appellerez-vous alors le temple qui est au pied de la roche Tarpéienne? dit le comte Fiano.

— Je ne l'appellerai pas, dit Antonini. Est-il bien nécessaire qu'une ruine ait un nom?

— Voilà une singulière conversation pour un festin de noces! dit la mar-

Digitized by Google

quise Furinola en riant aux éclats, afin de donner une forte impulsion de gaieté à tous les convives.

— Mais c'est fort intéressant ce que disent ces messieurs, dit la comtesse Piranese.

— Oh! c'est vraiment une horreur, dit le comte Fiano, de parler d'antiquités devant tant de jeunes et jolies dames! pour moi, je fais amende honorable.

— J'ai vu le moment où ces messieurs se battaient pour le temple de la Concorde, dit la marquise Furinola, toujours riant avec une folie non contagieuse.

— Il nous a manqué Felice Mattei, dit le comte Fiano; c'est un habitué du musée de Vescovaglia. Où donc est-il, Felice Mattei, comte Piranese?

— Felice Mattei?... il voyage... en Sicile je crois.

— Felice Mattei est en Angleterre, dit Carlo Antonini; il est auprès de la duchesse de Devonshire qui a le projet d'exhumer la colonne de Phocas au Forum.

— Il n'y a point de colonne de Phocas au Forum, dit Vascagli.

— Ah! fort bien! s'écria la marquise Furinola, voilà notre discussion qui recommence.

— Pourtant, Felice Mattei, dit Vascagli.....

Il fut arrêté tout court par l'orchestre qui fit explosion à un signe de la comtesse Piranese. Les musiciens jouaient l'air de la *Vestale : O toi de mes périls le compagnon fidèle!*

Piranese remplit son verre, le porta à ses lèvres, en regardant amicalement Émile, et le salua. Émile fit la même chose, et sembla dire, par un signe, qu'il avait compris cette allusion à l'air de Spontini.

Les dernières mesures de l'air furent couvertes par un bruit de voiture et un galop de cheval. Tous les regards se portèrent avec inquiétude du côté de la grille.

Bientôt après Luigi vint parler bas à l'oreille de Piranese. — Faites approcher, dit le comte.

Un homme couvert de poussière descendit de cheval, et demanda M. Émile Dutretz.

Piranese lui indiqua du doigt son ami.

L'envoyé remit un pli à Émile.

Émile lut et pâlit : puis ses yeux étincelèrent, et ses joues prirent une teinte écarlate.

— Comte Piranese, dit-il, connaissez-vous cela?

— Non, répondit Piranese avec un accent naturel.

— Voyons, si vous le reconnaîtrez, quand vous l'aurez lu.

— Fais passer.

Émile lança le pli sur l'assiette de Piranese. Celui-ci lut le billet. Il était ainsi conçu :

Digitized by Google

« Sa majesté le roi de Naples, ayant appris que le brave officier français, « M. Émile Dutretz, est à Rome, l'appelle à son service, lui donne le grade « de chef d'escadron, et le prie de partir, sans retard et sur-le-champ, pour « joindre son corps. Les circonstances sont graves, et le roi a besoin de bons « officiers; il compte sur M. Émile Dutretz; la maison royale lui fournira ses « équipemens et son costume de campagne; une chaise de poste est à sa dis- « position. »

« De par le roi, »
« Le comte DAURE. »

Le billet était revêtu du seing royal.

— Voilà qui m'étonne bien! dit Piranese après avoir lu le billet.

Un silence solennel, comme un pressentiment, régnait parmi les convives.

— Ah! cela te paraît étonnant, dit Emile avec un sourire de fou.

— Je n'y comprends rien...

— Personne d'ici n'a trempé dans cette odieuse trame?

— Personne, je te le jure, Émile.

— Vous mentez, comte Piranese, dit Émile, d'une voix de tonnerre, et se dressant de toute sa taille.

— Émile! Émile! dit Piranese, quelle étrange plaisanterie me fais-tu là?

— Comte Piranese, vous êtes un lâche!

Et il arracha le fanon où brillaient les armes de Piranese et le foula aux pieds.

Tous les convives se levèrent à la fois. Les dames se sauvèrent d'épouvante vers les allées. Les hommes se précipitèrent entre Emile et Piranese. On emporta Cécilia évanouie. La seule comtesse Piranese garda son sang-froid, et marcha vers Émile d'un pas résolu.

— Ne m'arrêtez pas! ne m'arrêtez pas! s'écriait Émile au comble de la fureur; je frappe le premier insolent qui me retient!

Et il faisait briller dans sa main un large couteau effilé comme un poignard.

Piranese était resté à sa place, foudroyé, anéanti, le front sur ses mains.

— Vous qui me retenez, vous ne savez pas qu'un ordre impérieux et sacré m'appelle! Laissez-moi partir, ou je vous révèle des choses qui feront trembler ce sol! Si le comte Piranese veut me rejoindre, il sait où je vais.

— Oui, je te rejoindrai, dit Piranese d'une voix éteinte, et tu expireras de remords!

Personne n'entendit ces dernières paroles du comte.

Émile se précipita dans la chaise de poste, et les chevaux brûlèrent le pavé de la voie romaine.

Une heure après, de tout ce monde en fête, il ne restait plus sur la terrasse, qu'une table dévastée, et deux personnes qui se regardaient avec effroi, le comte Piranese et sa femme.

— Cette villa est maudite dans ses fêtes! dit Piranese; l'enfer est dans cette

Digitized by Google

atmosphère de parfums... Madame, vous partirez demain pour votre château de Tolentino, avec ma mère et votre fille. Ce lieu est désormais inhabitable. Moi, je vais où la fatalité m'appelle... Adieu, madame, adieu.

XIII.

Nous sommes aux premiers jours du mois de mai 1815 : c'est la semaine des fleurs. Toutes les voix de la nature vous invitent alors à vivre d'une vie d'amour, dans cette heureuse Italie qui ne fut inventée que pour les arts et le plaisir. Autour du château de Tolentino les collines rient dans l'azur, se voilent de draperies vertes, se baignent dans de petits torrens qui sont joyeux d'avoir brisé les chaînes glacées de l'hiver. L'homme, né pour vivre peu, s'apprête, sans doute, à savourer ce nouveau printemps, à serrer dans ses bras cette nature ressuscitée, à boire cette infusion voluptueuse d'or ou d'azur qui coule du ciel, à chanter ses amours avec les oiseaux et les cascades, à rire de volupté dans ce radieux horizon de bonheur.

Non, cela déplaît aux Autrichiens. Le général Bianchi a chargé ses canons, le 1er du mois de mai, contre les collines, contre les amours, contre les fleurs. Soldat stupide ! que les hommes se tuent, pour tuer le temps, sous le ciel plat et ennuyeux de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, cela se conçoit; mais ici ! et dans cette saison ! Oh ! divine Italie, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! Les nuages montent, l'azur s'éteint, les oiseaux se taisent, les arbres pleurent; la campagne de Tolentino tremble sous le canon de Bianchi; la fumée de la bataille s'élève sur la colline comme une coupole de deuil. Par intervalles, la nue se déchire, et donne une ouverture au ciel : c'est Dieu qui veut voir Joachim Murat combattant pour ses autels et ses foyers. Jamais le héros ne fut plus grand, lorsque chaque coup de son épée retentissait en face de l'Europe; aujourd'hui, c'est un duel obscur qu'il vient d'engager, seul contre une armée. A Tolentino, quand Murat étend son bras, l'armée se courbe de terreur; elle se relève quand Murat, épuisé par une bataille de quinze ans, laisse tomber son sabre sur le flanc de son cheval; c'est contre lui que l'artillerie tonne, que les lignes de fusils s'abaissent, que les escadrons se précipitent, que les pointes des épées s'allongent; car l'ennemi n'en veut qu'à lui, ne nomme que lui; et lui passe dans cet ouragan d'acier, de plomb, de feu, épouvantant la mort qui le cherche, éteignant les batteries, émoussant les glaives, cotoyant les boulets, écartant les balles avec son souffle, écrasant les escadrons avec sa main; et il s'étonne de voir que l'ennemi soit encore debout; et il se rappelle ce jour impérissable, où, sur la plage d'Aboukir, il prit un pacha, une armée, une flotte, un monde, et, fossoyeur sublime, les enterra tous dans le sable de la mer.

Une femme seule, dans ce vieux château qui domine la route de Tolentino à Macerata, une femme a écouté la formidable voix de la bataille, et a tressailli avec tous les échos des montagnes : c'est la comtesse Rosa Piranese; la nuit

Digitized by Google

tombée, elle n'a plus rien entendu vers Tolentino, et elle pense que quelque grand désespoir vient d'être consommé. De temps en temps, la noble femme se lève, traverse les vastes salles du château, ouvre la croisée du perron et jette de longs et inquiets regards dans la campagne. Sous ses pieds, à des profondeurs effrayantes, mugit le torrent de l'Arno, qui court vers l'Adriatique; on voit luire ses grandes masses d'eau, à travers les clairières de la forêt de chênes qui semble soutenir le vieux château dans les airs. Au nord, la vue est bornée par les hautes montagnes de l'horizon maritime; au midi, des blocs énormes de rochers tombent du manoir sur la plaine comme une cataracte de flots de granit, et font éclater, çà et là, par leurs fissures, des bouquets de figuiers sauvages, de verveine, de thym et de genêts. Devant le perron serpente le sentier négligé qui, de colline en colline, mène à Notre-Dame-de-Lorette, et aux petits villages qui avoisinent le saint couvent.

Rosa Piranese écoute et regarde; il n'y a que le torrent qui bruit dans cette immense et sauvage solitude. On dirait que tous ceux qui se battaient sont morts, et que le torrent chante l'absoute de leurs funérailles. Quelques étoiles luisent au zénith; mais le cercle de l'horizon est sombre, et les deux grandes constellations supérieures sont éclipsées par un voile de nuées. Un air massif et chaud annonce l'orage. La terre a prêté tant de bitume, de salpêtre et de colère au ciel, que le ciel généreux veut rendre ses dons à la terre. Les forêts, inclinant leurs cimes, semblent saluer l'arrivée de l'ouragan, afin de se le rendre propice; le vent de l'Adriatique saute par-dessus les monts, et apporte aux vallées les mugissemens de cette mer. Après la tempête des hommes, la tempête du ciel. Dieu a retiré son azur et son printemps à l'Italie. Le tonnerre vient au secours de Joachim Murat.

La comtesse Piranese appelle le seul serviteur qu'elle ait gardé, et lui ordonne d'allumer les lampes qui pendent au vestibule, afin que le château devienne un phare dans cette sombre nuit.

Et elle s'asseoit, triste, dans un fauteuil, à côté d'un berceau vide, le berceau de Cécilia!

Des paysannes passaient sur le sentier de la montagne, et une voix triste chantait la prière lorétane des mauvais jours, prière des mariniers de l'Adriatique.

Un bruit monte de la vallée,
C'est la mort qui passe dans l'air;
Gagnons ma cabane isolée,
Aux lueurs pâles de l'éclair.
Mon pauvre enfant que rien n'arrête
S'est mis en mer quand l'aube a lui;
O Notre-Dame-de-Lorette,
Le ciel est noir, veille sur lui!

Le vent du midi qui se lève
Fane l'herbe et la fleur des près;

Digitized by Google

On l'entend mugir sur la grève
Dans les pins et dans les cyprès.
Mon pauvre enfant..., etc., etc.

Étoile du marin qui pleure,
O vierge que nous adorons,
Du haut du ciel veille à cette heure
Sur la voile et les avirons!
Mon pauvre enfant..., etc., etc.

Le chœur des femmes italiennes répétait le refrain; cette prière mélancolique arrivait de loin aux oreilles de la comtesse Piranese, et arrachait des larmes à cette femme virile que le bruit de la bataille n'avait pas épouvantée. Elle regardait le berceau de Cécilia et le portrait en pied de son mari suspendu à la muraille, entre deux tableaux représentant des charges de cavalerie, par Salvator Rosa. Le portrait souriait aux scènes de destruction, et semblait vivre seul au milieu des cadavres. Quelles pensées agitaient, en ce moment, l'ame de la belle comtesse amazone? Dieu le savait.

La porte du château s'ouvrit à l'appel d'une voix connue, et Luigi entra dans un désordre effrayant. La comtesse ne se leva pas; elle fit signe au domestique de s'asseoir et de parler.

— C'est votre mari qui m'envoie auprès de vous, madame...

— Mon mari est vivant! dit la comtesse, les yeux vers le ciel.

— Oui, madame; je vais tout vous conter en deux mots. On s'est battu depuis le lever du soleil jusqu'au soir. Une bataille d'extermination! M. le comte Piranese et M. Émile Dutretz n'ont pas quitté le roi. Ils ont enfoncé l'aile droite de l'ennemi, et la victoire semblait leur appartenir, mais le général Bianchi a reçu des renforts, et les Italiens ont été écrasés. M. Émile Dutretz a rencontré, le 6 avril dernier, à Florence, M. Felice Mattei; ils ont eu ensemble une explication très vive au sujet de la lettre que M. Émile a reçue à la villa Piranese, le soir du repas de noces. M. Felice Mattei a avoué que c'était lui qui avait demandé cette lettre au roi de Naples, pour se venger du tour que vous lui aviez joué, pour le mariage de son neveu. M. Émile Dutretz et M. Felice Mattei devaient se battre, mais votre mari a empêché ce duel; il a été convenu qu'à la première bataille l'un des deux devait se faire tuer sous le feu de l'ennemi. Je vous assure qu'à Tolentino ils ne se sont pas ménagés. Le sort a frappé M. Felice Mattei: il est tombé, à côté du roi, en brave. Le duel s'est ainsi terminé. Voilà tout ce que M. le comte Piranese m'a chargé de vous dire; il vous enverra d'autres nouvelles demain.

—C'est bien, Luigi, dit la comtesse; c'est bien, je vous remercie... Oh! mon Dieu! pardonnez-moi, je vous accuse d'injustice au fond du cœur! Un Bianchi a vaincu Joachim Murat!

— Ils étaient cent contre un, madame, comme toujours.

— Luigi, allez prendre un peu de repos; vous en avez besoin, mon pauvre

Digitized by Google

Luigi... Demain, à l'aurore, vous irez au couvent des sœurs lorétanes, où ma fille Cécilia s'est retirée par mon ordre, et où Mme la marquise Piranese l'a accompagnée pour lui donner ses consolations. Vous les rassurerez sur le sort de ceux qui leur sont chers.

Elle s'arrêta; un soupir sortit de sa poitrine, une larme tomba sur son visage.

— Entendez-vous, Luigi? reprit-elle avec un effort de voix; vous leur porterez ce vase d'argent qui contient mes cheveux... Regardez, Luigi, je n'ai plus de chevelure... Ce vase d'argent, j'en fais offrande au couvent hospitalier des sœurs lorétanes...Vous m'avez compris... allez; je veillerai, seule, cette nuit. . il y a bien long-temps que j'ai perdu le sommeil.

Luigi jeta un regard de compassion sur sa noble maîtresse, s'inclina, et sortit lentement.

L'ouragan de l'Adriatique désolait la grande forêt qui semble se détacher, par les quatre faces, des fondemens du château, et combler les abîmes. Vu de loin, à la lueur des éclairs, le noir édifice, porté sur les cimes ondoyantes des chênes, ressemblait à un vaisseau tourmenté par les vagues. Une harmonie lugubre pleurait dans le clavier des persiennes, et allait s'éteindre, d'échos en échos, dans la profondeur des galeries. Ainsi bercée, dans son manoir, aux convulsions de la forêt druidique et au mugissement de la tempête, la belle comtesse Rosa laissa tomber son front sur sa poitrine, et s'endormit de ce sommeil fiévreux qui brûle le sang comme l'insomnie.

Après deux heures de ce repos agité, elle fut réveillée par la voix de Luigi.

— On sonne, madame, faut-il ouvrir? disait le serviteur.

— On sonne, dis-tu... Quelle heure est-il?

— Près d'une heure du matin.

— Certainement, il faut ouvrir; que craignons-nous? il ne peut maintenant nous arriver que du bonheur. Ouvrez, Luigi.

La comtesse se leva, et sa main droite s'allongea sur une table, où des armes étaient cachées parmi des lambeaux d'étoffes et de broderies. Lorsque la porte s'ouvrit, la plus blanche et la plus belle main de l'Italie pressait le pommeau d'un pistolet d'arçon.

Des bruits de pas fortement accusés résonnèrent sur les marbres du vestibule. Trois hommes entrèrent dans la salle basse où se trouvait la comtesse Piranese: ils jetèrent leurs manteaux, et se firent reconnaître du premier coup d'œil, malgré la faible lueur d'une lampe suspendue au lambris. La noble dame poussa un cri de joie qui s'adressait au premier arrivant; elle tomba à ses pieds et les embrassa.

C'était Joachim Murat.

Émile et Piranese accompagnaient le roi, et lui servaient d'aides-de-camp, braves, dévoués, et fidèles comme les Pignatelli et les Strongoli de Naples.

Murat était horrible de beauté guerrière; son aigrette et ses boucles de cheveux hachées par les balles, son uniforme sabré sur toutes les coutures, ses manches pendantes en loques glorieuses, ses éperons brisés, ses bottines ta-

Digitized by Google

chées de sang humain, sa noble figure noire de poudre, tout son corps dévasté au feu de l'ouragan de Tolentino, attestaient des faits d'armes inouïs, un duel surhumain, engagé, face à face, avec chaque soldat de Bianchi, et avec toute l'armée à la fois. C'était un spectacle à convier le monde, et à le foudroyer d'admiration. Rien d'imposant à voir comme ce héros, bulletin vivant de nos triomphes, qui venait de frapper ses plus terribles coups dans le coin le plus obscur de l'Italie, sans obtenir les applaudissemens mérités par ce sublime désespoir!

Si dans cette vieille salle du château, il y avait eu un seul spectateur d'une pareille scène, ses yeux ne se seraient pas portés sur les deux jeunes officiers qui suivaient Murat; le roi absorbait tout l'intérêt, toute l'attention. Cependant Piranese et son ami étaient dignes d'un regard.

Il était facile de voir que les deux jeunes gens avaient suivi Murat dans tous les sillons de fer et d'acier, où il s'était précipité à Tolentino; la poudre avait noirci leurs épaulettes, les balles avaient troué leurs uniformes; mais, avec sa charmante fatuité militaire, Émile, cheminant à travers monts et torrens, rajustait pièce à pièce le désordre de sa toilette, lavait ses mains et son visage ensanglantés dans l'eau des sources, polissait sa chevelure, toute concrète de sueur et de poussière, et, dans cette restauration de costume au pas de course, se faisait imiter par Piranese; de sorte qu'en arrivant au château, ils étaient l'un et l'autre fort reconnaissables. Leurs visages superbes de pâleur virile sur laquelle tranchait l'arc des moustaches et l'orbe étincelant des yeux noirs, leurs visages exprimaient une de ces douleurs profondes, incurables, que la noble assurance et la fierté du maintien ne peuvent dissimuler. Soit fantaisie, soit prédestination, ils avaient lié à l'agrafe de leurs chapeaux des touffes de verveine arrachées aux sentiers voisins; et, sous cette espèce de couronne funèbre, avec leurs figures sombres et fatales, ils ressemblaient à deux victimes romaines vouées aux dieux infernaux de la guerre.

Joachim Murat releva la comtesse Piranese, qui, roulée à ses pieds et inondant le parquet des larges plis de sa robe blanche, ressemblait à la statue du tombeau de Paul III. — Madame, dit le héros, nous venons vous demander asile pour quelques instans; permettez que je baise votre belle main, noble et loyale châtelaine.

Émile et Piranese effleurèrent aussi de leurs lèvres la main de l'héroïque femme.

— Je vous demande, dit le roi, un serviteur intelligent et sûr, qui connaisse la route de Naples par les montagnes du littoral de l'Adriatique.

— Sire, dit la comtesse, j'ai deux domestiques à vos ordres, les seuls qui nous restent; votre majesté choisira.

— Comte Piranese, dit le roi, choisissez vous-même; donnez un habit de paysan à ce domestique, et remettez lui ce pli; c'est une lettre pour ma bonne Caroline.

— Je vais donc confier cette mission à Antonio, dit Piranese à sa femme; Luigi restera près de vous.

Digitized by Google

La comtesse fit un signe d'assentiment.

— Sire, dit-elle avec l'émotion que le dévouement inspire; sire, vous êtes dans votre château; que demandez-vous encore à vos serviteurs les Piranese?

— Un verre d'eau, madame, voilà tout; je meurs de soif.

— Luigi, dit la comtesse, sa majesté le roi de Naples a besoin d'un verre d'eau. Courez.

— Madame, dit Murat, si vous avez quelque chose de confidentiel à dire à votre mari et à votre gendre, je vais me mettre à l'écart; agissez sans cérémonie.

— On oublie tout en votre présence, dit la comtesse avec enthousiasme; je ne vois que vos malheurs, j'oublie les miens. Qui oserait songer à d'obscurs intérêts domestiques devant la majestueuse infortune qui remplit ce château?

Elle prit le plateau d'argent des mains de Luigi, s'agenouilla, et présenta la coupe d'or à Joachim Murat.

— Luigi, dit la comtesse, vous porterez aussi demain cette coupe et ce plateau sacrés au trésor de Notre-Dame-de-Lorette; aucune lèvre profane ne s'en approchera plus... Sire, j'avais fait vœu de couvrir d'or la nappe d'autel de la vierge lorétane; j'ai oublié de remplir ce vœu : Dieu m'a punie!... Je le remplis aujourd'hui, et trop tard!

— Votre offrande me portera bonheur, dit le roi; à l'aube, madame, nous prendrons notre revanche de Tolentino. Mon armée repose, en ce moment, là tout auprès; elle est ralliée, forte, et pleine d'ardeur encore. Dans ma marche, je me suis détourné, madame, pour vous faire ma visite, et vous dire combien je suis sensible à votre dévouement.

— Sire, désormais je ne vous quitte plus; oserai-je demander à votre majesté la grace de vouloir bien m'attendre un instant?

Le roi s'inclina courtoisement devant la comtesse, et sourit avec bonté. La comtesse sortit de la salle.

— Comte Piranese, dit le roi, à quelle distance sommes-nous de Macerata?

— A deux heures de marche, sire.

Joachim Murat ouvrit une croisée, et regarda le ciel, en silence.

— La tempête se calme, dit-il; nous aurons un beau jour demain... Oh! si quelque voix de là-haut pouvait me dire ce que fait, en ce moment, mon bien-aimé frère, notre glorieux empereur!

— Sire, dit Émile, une voix terrestre vous répondra : il décrète une victoire contre les alliés.

— Dieu le fasse!... Tolentino est un présage de malheur!... Comte Piranese, votre domestique Antonio est-il parti pour Naples?

— Il part à l'instant, sire.

— Vous lui avez donné toutes mes instructions?

— Oui, sire.

— Ma bonne Caroline recevra de tristes nouvelles, mais c'est aussi une femme de cœur; c'est le sang de Napoléon; c'est la race des femmes fortes....

Digitized by Google

—Il y en aura deux, en Italie! dit un jeune et charmant officier qui entrait vêtu d'une polonaise, et la toque varsovienne à la main.

Un trio d'admiration éclata dans la salle. Rosa Piranese avait quitté les habits de son sexe, et s'était faite soldat.

— Sire, dit-elle, voilà le costume que mon mari a rapporté de sa campagne de Russie; c'est mon cadeau de noces...

— Quoi! madame, dit le roi, les mains jointes, vous nous suivez au camp?

La comtesse prit une pose sibillyne, sa figure rayonna d'inspiration; elle dit avec feu :

— Au plus galant, au plus brave, au plus antique des rois, il fallait pour dernière escorte une femme, un Français et un Romain. Nous voici.

—Admirable! s'écria Joachim; madame, donnez-moi votre bras; en avant, messieurs! Le ciel est pour nous. Marchons!

Et ils sortirent d'un pas déterminé.

Il ne fut donné qu'à un pauvre chevrier de voir, dans cette mémorable nuit, passer le grand Joachim Murat escorté de cette trinité symbolique et vivante qui résume tout ce qu'il y a de gracieux, de chevaleresque et d'héroïque dans ce monde.

XIV.

Il est une phrase si incroyable que toute plume se révolte en l'écrivant; celle-ci:

Joachim Murat fuit devant ses ennemis!

A Macerata, tout a été consommé; c'était une appellation de malheur, un nom composé de syllabes fatales, une épitaphe en un seul mot: Macerata!

Le roi de Naples a passé sur le chemin de toutes les balles, de tous les boulets; il a insulté la Mort, jusqu'à la moelle de son squelette; la Mort l'a relancé vivant, malgré lui, hors du champ de bataille, et tous les feux de Macerata se sont éteints! Le combat n'a pas été long.

Le jour baisse. Le roi, entraîné par une suite peu nombreuse d'officiers dévoués, a gagné les gorges impraticables des roches de l'Adriatique. Au coucher du soleil, il descend du haut de *Monte-Rosso* dans l'étroite vallée où le torrent de l'*Arno* mugit au fond d'un lit d'abîmes qui se prolongent jusqu'à la mer. En face de *Monte-Rosso*, de l'autre côté du large torrent, se dresse une montagne à pic qui coupe brusquement la retraite, et qu'il faut franchir pour atteindre la route du littoral.

L'armée victorieuse s'est disséminée pour se jeter, de tous côtés, à la poursuite des Italiens. Trente soldats ennemis, des plus braves et des plus agiles, n'ont pas perdu les traces de Joachim Murat, et s'acharnent après lui, dans l'espoir de le saisir mort ou vivant. Divisés en trois bandes, ils ont résolu de suivre jusqu'à la nuit les routes tortueuses qui descendent à l'Adriatique. Des deux parts, les munitions sont épuisées; il ne reste que l'arme blanche pour les combats singuliers.

Digitized by Google

Le roi, escorté de quelques lanciers, remonte les rives du torrent, comme s'il eût voulu rentrer à Tolentino, et, à deux milles de *Monte-Rosso*, franchit l'Arno; puis, se lançant au hasard sur des chemins impraticables, dans la direction du midi, il remet au ciel le soin de le conduire à Naples. Hélas! il était écrit que le héros ne trouverait que trop bien ce fatal chemin!

Le comte et la comtesse Piranese, Émile Dutretz, Luigi, et quelques soldats italiens se sont séparés du roi avec la noble intention d'attirer sur eux l'ardeur de la poursuite, et de donner le change à la meute de sbires acharnée sur les traces du héros. Ce stratagème du dévouement a réussi. Le comte Piranese, avec sa taille et son maintien superbes, relevés encore par un déguisement de costume fait à la hâte, est parvenu à fixer particulièrement l'attention d'une de ces bandes d'ennemis qui courent sur Murat. Nos glorieux fugitifs ont descendu le *Monte-Rosso*, et sont arrêtés par le torrent.

Dans son tableau des *Chasseurs*, Salvator Rosa a peint ce site sauvage. Le mur gigantesque et presqu'infranchissable qui s'élève au couchant est d'un ton jaunâtre; des touffes de pins et de chênes-nains jaillissent horizontalement de toutes les fentes de cette montagne abrupte, et lui donnent un sombre caractère de désolation; le sol est jonché, au pied, d'énormes blocs de granit que les coups de foudre ont détachés de la cime, en laissant au flanc du mont une empreinte éternelle. Du côté de la mer, la vallée se rétrécit horriblement, et ne laisse au torrent que dix pieds de gouffre pour se précipiter dans l'Adriatique. Rien n'atteste le passage de l'homme dans cet épouvantable défilé. Depuis la création du monde les échos n'y répètent, sans fin, d'autre bruit que la voix sourde du torrent qui jette son écume aux masses de lianes flottantes sur ses deux rives. Une nuit noire couvre les mystères de cet Achéron terrestre, et l'aigle seul ose le franchir.

Luigi et deux soldats italiens déracinèrent un arbre mort de vieillesse, et le jetèrent comme un pont sur le torrent.

— Passez la première, dit Émile Dutretz à la comtesse.

L'héroïque femme tenait ses yeux fixés, avec une préoccupation triste, sur un soldat qui descendait des hauteurs de *Monte-Rosso*, en s'aidant de sa carabine comme d'une troisième jambe, et qui, s'arrêtant de distance en distance, lorsque des blocs carrément solides lui servaient de piédestal, plaçait sa main gauche en auvent sur ses yeux, et cherchait indubitablement le roi dans le groupe des fugitifs.

La petite escorte de la comtesse s'était rangée sur une seule ligne, tous l'épée à la main. Émile avait mis bas son uniforme, et, la tête nue, les bras nus et croisés sur la poitrine, la tête inclinée à gauche d'une façon négligente et railleuse, il s'était posé en habile maître d'armes qui a jeté le gant à dix spadassins, et qui les attend sur le pré.

— Holà! maîtres! cria le jeune Français aux ennemis, vous êtes bien lents à descendre; voulez-vous que j'aille vous donner la main?

Et, se retournant vers ses camarades: Passez, passez, messieurs, je veux être le dernier; à toi donc, Piranese; donne la main à notre adorable amazone;

Digitized by Google

c'est Antiope au pont du Thermodon. Laisse-moi le rôle que je te demandais l'autre jour, le rôle d'Horatius Coclès avec un œil de plus.

Le défilé sur le pont mouvant se fit avec lenteur; déjà, les plus vifs des ennemis étaient arrivés au fond du val, et attaquaient le sabre à la main notre jeune officier français qui s'était retiré au milieu du pont comme dans un défilé où il n'avait à combattre qu'un seul homme. Émile, s'appuyant de la main gauche sur un rameau dépouillé qui se détachait du pont de bois comme une rampe naturelle, blessait ou tuait impitoyablement, renvoyait au val ou jetait au gouffre les méprisables ennemis qui s'offraient à sa foudroyante épée; de l'autre côté, du côté des siens, personne n'osait venir à son aide, de peur que le moindre mouvement imprévu ne fît perdre l'équilibre au noble champion suspendu sur l'abîme; mais tous, l'épée haute, le poing fermé, la poitrine en avant, se tenaient prêts à remplacer Émile au poste périlleux, si quelque malheur arrivait. La belle amazone de Tolentino ne voyait que son mari, ne veillait que sur lui, et son regard, traversant le pont de bois sans s'y arrêter, cherchait encore aux dernières lueurs du jour le formidable chasseur tyrolien, ce démon de la montagne, qui destinait une balle infaillible à la poitrine de Murat.

Émile, déjà cinq fois victorieux, semblait épuisé par ses efforts sublimes; l'arbre ruisselait de sang, le pied craignait de frapper sur ce pont humide, de peur d'entraîner le corps; un nouvel adversaire, un Hongrois gigantesque, armé d'un sabre long à deux tranchans comme un poignard démesuré, entra en lice et croisa le fer avec le jeune Français.

Le crépuscule jetait son pâle rayon sur cette scène de mort.

On entendit un grand cri, puis un coup de fusil qui réveilla les mille échos de la vallée.

Piranese soutenait dans ses bras la comtesse, frappée d'une balle. Cette divine femme avait vu le chasseur tyrolien abattre sa carabine, elle avait poussé un cri, elle avait embrassé le comte, elle avait reçu le coup destiné au roi; jamais soldat n'eut un plus noble bouclier. A ce cri d'épouvante, à ce terrible coup de feu qui tombait avec la nuit, Émile se retourna involontairement du côté des siens, et glissa dans le sang; son ennemi fit un pas vers lui; Émile embrassa les rameaux desséchés de l'arbre, mêlés aux feuilles massives des lianes, et para le dernier coup porté : Jetez le pont dans le torrent! s'écria-t-il; et il fit un effort surhumain pour s'élancer sur la rive; mais le point d'appui faillit sous ses mains; les rameaux qui le tenaient suspendu sur le gouffre craquèrent, les lianes se déchirèrent sous le poids du corps : Tu ne m'as pas touché! cria-t-il au géant hongrois, et l'on n'entendit plus qu'un bruit horrible dans l'abîme, et des flots d'écume jaillirent sur le pont ensanglanté.

Dans le même moment, une autre scène déchirante se passait au pied de la montagne à pic, et sur un lit de roche. Le comte Piranese avait porté sa femme à vingt pas du torrent, et il recevait ses derniers soupirs.

— Je meurs contente, disait l'amazone d'une voix d'agonie; tu as pleuré

Digitized by Google

sur mon front, je sens tes larmes, elles me brûlent. M'aimes-tu donc toujours? dit-elle en prenant la main à son époux.

— Oh! s'écria Piranese avec des sanglots; que Dieu prenne ma vie, si je mens! toujours! toujours!

Et il colla ses lèvres sur la bouche de sa femme.

— Piranese!... si tu m'aimes..., jure-moi de ne jamais épouser ma.....

Elle ne put achever, elle expira. Le comte tenait sa main levée pour faire le serment.

— Morte!... morte!... dit-il en souriant, comme on sourit à l'enfer; le nom de Cécilia s'est arrêté sur ses lèvres!... ce nom l'a tuée!... pauvre femme!

Et il appela Luigi.

— Luigi, dit-il, veille à côté de ta pauvre maîtresse, et pleure pour moi sur elle, pendant que je la vengerai.

Le domestique répondit avec des larmes.

Piranese ramassa son épée, étreignit la garde à deux mains, et un accès immense de colère le sauva du désespoir.

— Montagnes de Macerata, soyez maudites! s'écria-t-il, maudites comme les montagnes de Gelboë!

Et il courut au pont pour chercher la mort et venger sa femme et son ami.

Il n'y avait plus même cette consolation du soldat. L'arbre avait été jeté au torrent par un soldat italien; le champ du combat était désert. Piranese crut distinguer dans le lointain le chasseur du Tyrol qui escaladait le *Monte-Rosso* avec l'agilité d'un daim. C'était sans doute un homme poussé par une vengeance particulière et mystérieuse; on l'a revu depuis au Pizzo, dans l'escouade des assassins de Murat; cette fois, il ne manqua pas son coup!

Piranese s'achemina lentement dans les ténèbres, vers le lit de roche tumulaire où gisait le corps de sa femme; c'était un spectacle d'éternelle douleur! Piranèse le contempla long-temps avec des yeux délirans; puis, faisant un effort impossible, il dit à Luigi : Je vais remonter la rive droite du torrent jusqu'au pied du château de Tolentino; je t'enverrai les chevriers de la montagne, ils t'aideront à porter ta malheureuse maîtresse à l'église du couvent des sœurs lorétanes; tu leur donneras une poignée d'or, moi, je serai au couvent à la pointe du jour. Adieu, Luigi; serrons-nous les mains, mon ami... Tu n'as plus de maître; le château de Tolentino est à toi.

Il donna au cadavre un embrassement suprême, et, prêtant l'oreille aux plaintes sourdes du torrent qui remplissaient le val d'une harmonie de deuil, il dit : Adieu pour toujours, mon noble ami, ma noble femme! cette vallée vous pleurera ainsi éternellement!

Il regarda le ciel, et sembla s'inspirer de quelque résolution soudaine et consolante, car ses larmes tarirent, et son visage se fit calme : Ne pleure plus, dit-il à Luigi; les larmes ne doivent couler que sur les malheurs vulgaires; elles sont une insulte aux infortunes inouies; l'homme est assez fort pour regarder d'un œil sec ce qui lui vient de l'impitoyable fatalité.

Digitized by Google

Et il remonta la rive du torrent, seul et tout rempli de la pensée qui l'avait secouru dans son désespoir.

ÉPILOGUE.

Le lendemain, au parloir du couvent hospitalier des sœurs lorétanes, un pélerin consolait deux femmes éplorées auxquelles il venait d'annoncer des nouvelles accablantes :

— Oui, c'est ainsi, leur disait-il, ma mère; c'est ainsi, ma chère fille Cécilia; Dieu l'a voulu... Nous étions cinq : vous, madame Piranese, ma noble mère; vous, ma fille Cécilia; ma femme, mon ami et moi; nous aurions pu vivre dans un bonheur à faire envie aux anges... Eh bien! la fatalité a brisé nos liens, sans qu'un de nous ait pu trouver un reproche à faire aux autres; tout a été combiné ainsi..., les coupables étaient innocens; le hasard avait tout fait.

La marquise Piranese et Cécilia fondaient en larmes.

— Oh! oui! la fatalité a tout combiné! dit la jeune épouse veuve avant l'hymen.

— Pour moi, dit le comte pélerin, ma résolution est prise.

— La mienne est prise aussi! dit Cécilia en essuyant ses pleurs et avec une voix assurée.

— La vôtre, Cécilia? dit Piranese.

— Oui, monsieur..., oui, mon père... Ce couvent a été mon refuge, il sera mon tombeau. Je prendrai le voile, et je commence aujourd'hui mon noviciat.

— J'ai peu de jours à vivre, moi, dit la marquise; je reste ici, je consolerai cette pauvre enfant, après Dieu.

— Et moi, dit le comte se levant, je ne serai pas indigne de vous... Adieu..., au revoir dans le ciel!

La cloche de la prière qui sonna sur ces paroles abrégea les instans d'une bien cruelle séparation.

Le noble pélerin prit le chemin de Rome, et arriva deux jours après sur la montagne où s'élève la chartreuse de Notre-Dame-des-Anges, bâtie par Buonarotti. C'est de ce portique, dit-il, que je descendis un jour à ma villa pour prendre une épouse parmi les filles des hommes; aujourd'hui, je quitte un cadavre pour remonter à ce portique.

Il entra au cloître, et la sérénité rayonnante de ses quatre galeries infusa dans son ame un baume inconnu.

— Voici la tente du Thabor, dit-il au supérieur en se jetant à ses pieds; mon père, accueillez-moi.

— Mon fils, relevez-vous, dit le vieillard cénobite, je vous attendais.

MÉRY.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

LES RAYONS ET LES OMBRES,

PAR M. VICTOR HUGO.

Quelque sévère que se soit montrée la critique, en diverses circonstances, à l'égard de M. Victor Hugo, elle ne peut éprouver aucun embarras, aujourd'hui, à parler du nouveau recueil que M. Victor Hugo vient de publier; car *les Rayons et les Ombres* marquent dans la carrière lyrique du poète un progrès important. A moins d'un aveuglement volontaire et systématique, il serait impossible d'envelopper *les Rayons et les Ombres* dans le même blâme que *les Chants du Crépuscule* et *les Voix intérieures*. Nous avouerons volontiers que le nouveau recueil de M. Victor Hugo procède des deux recueils précédens en ligne directe, mais il en procède avec des transformations si essentielles dans la pensée, sinon dans la forme, qu'il y aurait injustice à ne pas proclamer sa supériorité. Il y a mieux : *les Rayons et les Ombres* éclairent d'un jour inattendu *les Voix intérieures* et *les Chants du Crépuscule;* si bien que ces deux recueils, grace à la signification nouvelle que leur prêtent *les Rayons et les Ombres*, ont désormais, indépendamment du mérite littéraire qui les distingue, une valeur philosophique qui ne saurait être contestée.

Dans *les Chants du Crépuscule* en effet, et, plus tard, dans *les*

Digitized by Google

Voix intérieures, M. Victor Hugo, au milieu d'inspirations qui rappelaient de plus ou moins loin, tour à tour, la fantaisie des *Odes et Ballades* et la mélancolie des *Feuilles d'Automne*, ne déguisait pas un scepticisme affligeant. Au bout de ses odes les plus enthousiastes, de ses élégies les plus passionnées, se dressait toujours le doute, horrible fantôme qui menaçait d'envahir complètement l'imagination du poète dans un avenir prochain. Qu'il célébrât un évènement de l'histoire contemporaine ou une aventure amoureuse, qu'il gravît la cime d'un mont ou qu'il s'égarât sur les flots mobiles, qu'il pénétrât dans un boudoir ou dans une église, le poète ne tardait pas, après quelques courts instans d'extase, à laisser retomber douloureusement sur sa poitrine un front assombri; car, au sein de l'histoire comme au sein de sa propre vie, à l'horizon comme sous les voûtes du temple, l'œil de son ame ne voyait que ténèbres, incertitude, ébranlement. La tristesse était alors le fonds inévitable de ses chants lyriques; non point cette tristesse vague qui a servi trop souvent, de nos jours, la coquetterie de la muse, mais une tristesse profonde et noire, une tristesse mortelle que rien ne réussissait à calmer. De plus en plus troublé, de plus en plus détaché de toute illusion, le poète paraissait engagé sans retour, à la suite de quelques génies moroses, dans les voies fatales qui mènent au désespoir. Mais aujourd'hui voici que le poète nous rassure sur le résultat de ces obscurs pélerinages de sa pensée. Il a pénétré, il est vrai, d'un pas chancelant, dans les régions ténébreuses dont le doute fait son domaine; mais, au lieu de s'y arrêter découragé, comme tant d'autres, au lieu de s'y asseoir pétrifié par la douleur ou par l'indifférence, il a résolument poursuivi sa route, et maintenant, après quelques lugubres cris de détresse, il élève enfin, de l'autre côté du sombre désert, un phare lumineux. Plongeur audacieux, il est descendu dans les entrailles de l'Océan, au risque de rester enseveli sous les vagues; mais le voici qui revient triomphant au rivage avec la perle qu'il s'était promis de trouver.

Si ces comparaisons, un peu ambitieuses peut-être, expriment clairement ce que nous voulons dire, on doit comprendre, à la fois, le rapport qui lie le nouveau recueil de M. Victor Hugo à ses autres recueils lyriques et la distance qui les sépare; et, en même temps, il devient d'une parfaite évidence que *les Chants du Crépuscule* et *les Voix intérieures* ont un sens tout différent de celui qu'on leur attribuait jusqu'à ce jour. Et voilà pourquoi, bien que la critique, à notre avis, ait eu raison de lutter contre M. Victor Hugo à l'époque où,

Digitized by Google

ignorant les desseins du poète, elle pouvait craindre de le voir grossir la liste des esprits submergés par le scepticisme, elle n'en doit pas moins, à cette heure, le féliciter de la sage persévérance dont il a fait preuve, et lui compter comme titres de gloire ce qu'elle appelait prudemment, hier encore, les écarts de son génie.

Les tendances générales du livre qui nous occupe justifient amplement l'opinion que nous émettons. Dans *les Rayons et les Ombres*, en effet, l'inspiration du poète est perpétuellement confiante et calme; plus de ces angoisses douloureuses qui en troublaient, autrefois, la source et le cours. Soit qu'il promène ses regards sur le monde, soit qu'il rentre en lui-même, le poète demeure également inébranlable dans sa sérénité. Le voile de deuil qui couvrait son ame se déchire; les ténèbres se dissipent; le jour se fait pour lui. Plus rien qui l'inquiète ni qui le trouble. Sûr de l'avenir, il contemple le présent d'un œil tranquille, le passé d'un œil indulgent. S'il lui arrive encore, dans un de ces accès d'humeur chagrine auxquels notre humaine nature est sujette, de s'irriter contre les hommes et d'accuser le siècle, il est bientôt ramené à de plus charitables sentimens. Il se dit que la douceur persuade mieux que la colère, et que le conseil salutaire est préférable à l'aveugle sévérité. Docile au précepte évangélique, il étend sa bienveillance à toutes les créatures qui souffrent, sans distinction de rang ni d'âge. Il a une larme pour le roi malheureux que la terre d'exil dévore, comme pour l'enfant misérable qui tend la main au coin des rues, comme pour la jeune fille orpheline que le vice effronté assiége dans sa pauvre mansarde; et, pour les trois, il a une parole consolante et une prudente exhortation. Et ce n'est pas seulement aux douleurs éclatantes et visibles qu'il prodigue le baume poétique, c'est aussi à toutes les douleurs humbles et voilées. A celui qui trouve le soleil lourd et la vie aride, il parle du bonheur ineffable de deux ames qui se confondent, de la fraîcheur et de la force qu'elles se communiquent l'une à l'autre: il dit d'aimer; à l'artiste laborieux, que la difficulté de sa tâche ou la froideur publique décourage et désespère, il prêche la patience, le respect de soi-même, le travail; aux mères que le plaisir invite et entraîne, et pour lesquelles il redoute quelque triste chute, il recommande l'amour des innocentes créatures que le ciel leur a confiées; aux enfans, il ouvre ce grand livre de la nature où sont écrits les plus simples enseignemens comme les plus sublimes. Quant à lui, c'est vers cette grande source qu'il se tourne aussi, humble enfant de Dieu! Lorsque l'ombre, selon que l'indique le titre mystique de

Digitized by Google

son œuvre, menace de l'envelopper encore, c'est à la nature qu'il demande une clarté rassurante, c'est d'elle qu'il attend l'ardent rayon.

La première pièce du recueil, intitulée *Fonction du Poète*, explique à merveille le rôle que M. Victor Hugo croit désormais obligatoire pour ses frères en poésie comme pour lui. L'auteur met en scène un poète auquel le monde conseille la rêverie exclusive et l'isolement. Sortez du milieu de la foule, crie-t-on au poète; ne restez pas plus long-temps dans cette atmosphère turbulente où vos pensées risqueraient de perdre leur grace et leur limpidité. Allez dans les bois fleuris, à l'heure où le soleil se lève et où l'oiseau chante; allez près des lacs et des fleuves, à l'heure où les étoiles s'y baignent mystérieusement. Jouissant en silence, et jusqu'à l'ivresse, des charmes de la solitude, oubliez à jamais le bruit et la poussière de la cité. Mais lui, le poète, répond que son ame trouverait peu de satisfaction dans cette félicité égoïste, et qu'il deviendrait à ses propres yeux indigne et méprisable s'il prêtait l'oreille à de tels avis. Parce que l'horizon est noir et que la tempête est proche, ce n'est pas une raison pour qu'il s'en aille, rêveur timide, chercher au loin quelque sûr abri. Au contraire, c'est une raison pour qu'il demeure, lui dont l'esprit est plein d'inspirations salutaires capables de conjurer le danger. Il restera donc, dévoué à ses frères jusqu'au sacrifice, résolu à soulager, dans la mesure de ses forces, la détresse générale, et faisant abnégation complète, en attendant des jours plus prospères, de ses prédilections personnelles et de ses poétiques fantaisies. — Ce beau thème a été développé par M. Victor Hugo d'une façon vraiment parfaite, qui laisse l'admiration indécise entre le mérite de la forme et le mérite du fond.

Regard jeté dans une Mansarde est tout un charmant petit poème, où la gravité de la pensée s'allie on ne peut plus heureusement à la grace ingénieuse du détail. L'auteur, du sommet d'une église, où il médite, remarque une petite fenêtre ornée de fleurs, par laquelle arrive jusqu'à lui une mélodieuse chanson. Son œil pénètre aussitôt, grace à la modeste ouverture, dans l'étroit espace où la douce voix s'élève, et y découvre une jeune fille, svelte et blanche comme le lys vers lequel elle s'incline de temps à autre; au front pur, au rayonnant sourire, sûrs indices d'une double virginité. Simple comme la pudeur, pauvre d'ailleurs, et orpheline, la jeune fille n'a rien, dans sa mise, qui sente la recherche ni le goût des frivoles ajustemens. De quoi lui serviraient, à vrai dire, diamans et dentelles? N'a-t-elle pas la plus

Digitized by Google

riche de toutes les parures : longs cheveux qui roulent jusqu'à ses pieds en boucles épaisses, peau doucement éblouissante, œil aussi tendre que l'azur du ciel. A l'aspect de tant de charmes, qui ne s'arrêterait ébloui? Penchée sur l'étoffe que traverse en maints endroits son aiguille diligente, la jeune fille paraît absorbée dans des visions pures et irréprochables; le poète, cependant, frémit tout à coup et tremble, car il vient d'apercevoir, sur le faîte d'une vieille armoire, un de ces livres dont le titre seul est un outrage à la morale, et qui distillent, par chacune de leurs pages, un venin mortel pour le cœur.

Qui a déposé là ce vase de corruption? Quelle main, méchante ou ignorante, a porté en cet asile, sanctifié par la beauté, la chasteté et la jeunesse, ce germe de flétrissures et d'impuretés? Mais qu'importe, à cette heure? L'important est que le mal soit prévenu, que la jeune ame en péril soit préservée de toute irrémédiable atteinte. Aussi le poète se hâte-t-il de mettre en garde la belle orpheline contre les tentations du mauvais esprit. Il lui peint, avec des couleurs terribles et sombres, l'état aussi douloureux que honteux où elle se trouverait soudain réduite, si elle approchait jamais ses lèvres roses de la source empoisonnée. Tristement repliée sur elle-même, en proie à un brûlant frisson, le regard terne, elle se flétrirait en quelques heures, pareille à ces fleurs dont la tige est brisée par l'ouragan. Le jour, en voyant courir au loin les élégans équipages, elle sentirait la haine et l'envie, couple de serpens hideux, enlacer son cœur, autrefois si aimant et si candide; et la nuit, obsédée par d'infernales apparitions, poursuivie tout éveillée par d'horribles songes, elle appellerait en vain ce riant sommeil qu'elle dormait avec tant de délices auparavant.

La sinistre peinture achevée, le poète désigne pour conseiller à la jeune fille, comme inspirateur suprême de pensées droites et saines, comme souverain consolateur et préservateur, le travail, le saint travail, qui distrait l'esprit en même temps qu'il entretient le corps dans sa souplesse et dans sa force, et qui amène toujours avec lui la joie et la vertu. La conclusion du *Regard jeté dans une mansarde* est donc, au point de vue philosophique, aussi digne d'éloges que les autres parties du morceau. Néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que l'auteur n'ait pas enfermé son sujet dans des limites plus régulières et plus précises. Nous ne songeons pas le moins du monde à contester la valeur poétique des strophes consacrées à Voltaire, non plus que la valeur des strophes consacrées à la croix de la Légion-d'Honneur; seulement, il nous semble que la pièce serait plus complètement belle, débarrassée de certains vers

Digitized by Google

qui, n'étant que de brillans hors-d'œuvre, en rallentissent la marche et le développement.

La XXe pièce du recueil, adressée à M. David, statuaire, est l'une des meilleures productions, sans contredit, qui soient jamais sorties de la plume de M. Victor Hugo. Cependant, de sérieuses réserves sont à faire à propos de cette épître. Quelque chose de très important à constater, tout d'abord, comme preuve à l'appui de notre opinion sur la valeur progressive qui caractérise *les Rayons et les Ombres*, c'est, dès les premiers vers de la pièce consacrée à M. David, l'aveu, nettement et catégoriquement formulé par le poète, que la forme, en matière d'art, n'est rien sans l'idée. Il y a la différence du tout au tout, on le voit, entre cette proposition si explicite et la déclaration de principes consignée par M. Victor Hugo, en 1827, dans la préface des *Orientales*. Partant de la donnée nouvelle et féconde que nous venons de dire, M. Victor Hugo analyse avec une sagacité lumineuse les diverses opérations auxquelles doit se livrer la pensée d'un sculpteur avant d'arriver à une majestueuse création. A ce sujet, il nous faut regretter, ainsi que nous l'avons déjà regretté tout à l'heure, que l'auteur ne se soit pas tenu davantage en garde contre l'inconvénient de l'éparpillement des idées. L'épître à M. David, tout comme le *Regard jeté dans une mansarde*, gagnerait beaucoup à ce que les idées qui s'y trouvent, plus étroitement liées ensemble, mieux assorties, si cela se peut dire, se déduisissent plus naturellement les unes des autres et n'eussent pas l'air d'avoir contracté entre elles des alliances forcées. Quoi qu'il en soit de cette critique, c'est être simplement loyal et juste que de louer l'ampleur des proportions et la profondeur des vues qui forment l'ensemble de la pièce adressée à M. David. Et ajoutons qu'ici, comme dans la pièce précédemment citée, la conclusion est à la hauteur des prémisses. Conseiller à un artiste, en effet, de se tenir soigneusement éloigné des coteries, de se défier également des courtisans du roi et des courtisans du peuple, de n'avoir d'autre ambition que d'accomplir consciencieusement une tâche utile; nous ne savons, pour aucune œuvre littéraire, un plus magnifique texte de péroraison.

Les réserves que nous avons à faire, à propos de cette épître, portent uniquement sur le mérite de l'artiste auquel elle est consacrée. Nous acceptons volontiers les jugemens dictés par l'amitié indulgente, mais nous ne saurions accepter les jugemens dictés par l'amitié aveugle : or, l'opinion professée par M. Victor Hugo, avec des préoccupations de sympathie personnelle évidentes, sur le talent de

Digitized by Google

M. David, nous semble tenir du plus entier aveuglement. Si éloquens que soient les vers de M. Victor Hugo, ils ne réussiront pas à nous faire prendre M. David pour un sculpteur de premier ordre, ni le fronton du Panthéon pour un chef-d'œuvre; car, aux yeux de tout homme désintéressé dans la question, le fronton du Panthéon est et ne sera jamais qu'une œuvre médiocre, et M. David qu'un artiste adroit de ses mains. Comment comprendre, cependant, que M. Victor Hugo pousse l'admiration et l'enthousiasme, non-seulement jusqu'à mettre M. David à côté, sinon au-dessus des plus grands sculpteurs anciens et modernes, mais encore jusqu'à nous le présenter comme résumant à lui seul, de nos jours, la grandeur de Phidias, l'énergie de Michel-Ange et la délicatesse de Jean Goujon? Comment comprendre que, peu content d'avoir prononcé en cette occasion un triple blasphème, M. Victor Hugo évoque encore, pour le seul plaisir de les traîner derrière le char triomphal de M. David, les ombres rayonnantes d'Isaïe et de Raphaël? Il y a ici une exagération telle, qu'il nous faut toute notre foi dans la franchise de M. Victor Hugo pour ne pas croire qu'il s'est proposé de tourner M. David en ridicule. Au demeurant, il est constant pour nous que si l'auteur eût mis sous le patronage d'un nom plus légitimement et plus universellement populaire que M. David, sous le patronage de Michel-Ange, par exemple, ses idées sur la sculpture, comme il a mis sous le patronage de Palestrina, dans la XXXVe pièce du volume, ses idées sur la musique, sa parole poétique aurait bien plus d'autorité et de portée.

La pièce intitulée *Sagesse*, et dédiée à Mlle Louise Bertin, quoique offrant, au point de vue de la composition, les mêmes défauts que les deux dernières pièces dont nous venons de parler, n'en est pas moins très belle comme expression et comme idée, et termine convenablement le recueil. Le poète s'offre à nous en proie à une violente indignation, qu'excite chez lui la perversité des hommes, lorsqu'une douce voix, qui lui rappelle la voix de sa mère, s'élève et l'apaise, en lui faisant voir le beau côté de certaines choses qu'il blâme avant de les avoir approfondies. Les paroles adressées au poète par sa clémente interlocutrice, sont admirables de simplicité et de calme, et tout-à-fait dignes de l'esprit élevé auquel nous devons la musique d'*Esméralda*. Aussi, à peine les a-t-il entendues, le poète s'attendrit et pleure, et se repent de l'injuste irritation qu'il a montrée. Pourquoi faut-il, cependant, que le premier effet du noble langage qu'une femme inspirée lui tient, soit de reporter son imagination vers les jours de son enfance, de le faire s'étendre avec une complaisance puérile sur sa

Digitized by Google

vie d'écolier? Le rapport des idées échangées, en cette circonstance, entre le poète et la jeune femme, échappe à notre clairvoyance, nous l'avouons. Quoique le passage auquel nous faisons allusion soit, considéré en lui-même, bien écrit et bien pensé, nous croyons qu'il aurait été beaucoup mieux placé dans une pièce exclusivement consacrée à des souvenirs d'enfance, dans la XIXe pièce du recueil, par exemple, intitulée *Ce qui se passait aux Feuillantines en* 1813, que dans la pièce grave et sévère adressée à Mlle Louise Bertin. Heureusement, le poète revient bien vite à des pensées plus sérieuses, et il se réhabilite enfin tout-à-fait à nos yeux, lorsqu'il prend l'engagement solennel, à la face des cieux et de la terre, de se vouer de plus en plus à la recherche de la sagesse et au culte de la vérité.

Un reproche que nous ne pouvons nous dispenser d'adresser à M. Victor Hugo, c'est d'avoir mêlé aux grandes et belles inspirations qui composent en majeure partie *les Rayons et les Ombres* quelques inspirations d'un ordre inférieur. On trouve dans *les Rayons et les Ombres* un trop grand nombre de petites pièces sans importance, contrastant désagréablement, soit par l'obscurité de leur conclusion, soit par la nature du sujet qu'elles développent, avec la clarté et l'élévation des pièces de longue haleine qui établissent la valeur réelle du nouveau recueil. Les strophes *sur un homme populaire,* entre autres, et les vers consacrés à la description d'un puits indien, sont tout simplement des énigmes indéchiffrables. Les strophes adressées à Mlle Fanny de P..., les couplets si singulièrement baptisés *Guitares,* les vers *à une jolie femme,* et plusieurs autres pièces du volume, ne méritaient guère mieux que de figurer dans un album. Les vers *écrits sur la vitre d'une fenêtre flamande* et *la Statue* eussent pu prendre place avec quelque avantage, sans doute, dans un recueil que la fantaisie aurait dicté seule; mais le voisinage de pièces telles que celles dont nous avons essayé l'analyse leur est mortel.

Toutefois, parmi les morceaux qui troublent plus ou moins la donnée générale du nouveau recueil lyrique, nous en avons noté trois ou quatre, tels que *l'Ombre,* et les vers commençant ainsi : *Mères, l'enfant qui joue,* auxquels il ne manque, pour être estimés ce qu'ils valent, que d'entrer dans une composition un peu large, où leur présence serait utile : petites perles enfouies à cette heure, mais qui brilleraient d'un vif éclat, enchâssées avec soin dans quelque précieux collier. Nous insistons d'autant plus sur cette remarque, qu'elle contient en germe le conseil que nous voulons donner à M. Hugo en finissant. Dans *les Rayons et les Ombres*, M. Victor Hugo est en grand

Digitized by Google

progrès, cela est incontestable. Est-ce à dire, cependant, qu'il n'y ait plus pour M. Victor Hugo de progrès possible? Non, certes! et le poète lui-même, assurément, est très éloigné d'avoir cette pensée. Eh bien! nous ne saurions trop engager M. Victor Hugo, dans l'intérêt de ses succès futurs et de sa gloire, à chercher une nouvelle forme pour l'idée nouvelle qui l'inspire maintenant. Qu'il brise, dès aujourd'hui, le moule étroit et mesquin dont s'est trop long-temps servi la nouvelle école poétique; qu'il en finisse, une bonne fois, avec ce procédé fragmentaire qui convenait à merveille, nous l'avouons, aux confidences personnelles et aux intimes épanchemens, mais qui ne saurait suffire à l'expression d'une haute conviction philosophique. Ses nouveaux désirs, ses nouvelles croyances, sa nouvelle ambition, au lieu de les communiquer à la foule, désormais, tronqués, divisés et émiettés, comme il l'a fait encore, par habitude, dans *les Rayons et les Ombres*, qu'il les réunisse, qu'il les groupe et les resserre, qu'il en compose une masse imposante et harmonieuse, quelque beau poème d'une signification profonde, et la critique pourra louer enfin M. Victor Hugo sans restrictions.

J. CHAUDES-AIGUES.

Digitized by Google

A MES CHANSONS.[1]

Au Val Bénit partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler.

Lisant Rousseau, qu'aiment tous les poètes,
Là j'ai coulé peu de jours bien remplis,
Mais sans remords j'ai quitté mes charmettes,
L'air en est pur, ma pervenche est un lys.

Oh! quel bonheur, de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume
Là bas, là bas, le toit qu'on aime tant;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait.

(1) La triste destinée de l'auteur de ces vers est assez connue. La pièce inédite que nous publions, n'aurait pas été indigne de figurer parmi les plus gracieuses inspirations du *Myosotis*.

Digitized by Google

Avec le pâtre au ravin j'allais boire;
M'inspirant là, pauvre et gai j'y vécus;
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer *la Fontaine aux écus?*

Tu n'eus jamais ce qu'a la boulangère,
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine;
Et cependant je vous disais : Ma sœur,

Un beau laurier, sur votre front d'ivoire,
Remplacera la rose des buissons;
Je le disais, et mon rêve de gloire
A comme *tout fini par des chansons.*

Au Val Bénit partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Digitized by Google

BULLETIN.

Napoléon est l'auteur du 18 brumaire, où la représentation nationale de l'époque fut dispersée par un coup d'état, et les chambres délibèrent aujourd'hui sur les honneurs que le pays doit rendre à sa mémoire. Ce seul rapprochement indique à quelle hauteur d'impartialité est parvenue la conscience publique. Le pays s'élève ainsi à l'intelligence de tout ce qu'eut de nécessaire la brusque omnipotence d'un homme, omnipotence qui fonda l'ordre, rendit la gloire possible, et prépara jusqu'au retour de la liberté.

Il est remarquable combien, dans notre temps, les mêmes faits sont, à distance, l'objet de jugemens opposés. Depuis cinquante ans, la France a traversé des opinions et des points de vue dont les contradictions, effet inévitable de la variété des circonstances, ne sont pas un obstacle à ce qu'elle arrive à d'équitables conclusions sur les hommes et sur les choses. Napoléon en est la preuve. Quel nom a été plus salué que le sien par des cris et des sentimens contraires? Tour à tour demi-dieu ou tyran, objet de l'amour ou de la haine, de l'enthousiasme ou de la fureur, nous avons vu son nom ballotté entre l'apothéose et la malédiction. Le jour de la justice est venu. Nous ne parlons pas seulement de cette justice qui répare de grossiers outrages, accompagnement ordinaire des réactions politiques, mais de cette justice profonde et suprême qui non-seulement salue la gloire, mais la caractérise, la mesure et la qualifie.

Cette grande justice, qui n'est autre chose que la voix de l'histoire, ne se rend pas en un jour, et pour prononcer sur tous les points sa sentence, elle tient de longues assises. On peut dire que le projet de loi sur les restes de l'empereur la fait monter officiellement sur son tribunal. Une enquête publique est ouverte; d'innombrables témoins seront ouïs; tous les souvenirs seront évoqués. Il faut nous résigner à entendre pendant long-temps les assertions les plus contradictoires, les cris les plus discordans, dernier écho des passions vives et des intérêts opposés qui se sont agités pendant quarante ans.

Digitized by Google

La décision suprême n'est pas douteuse, elle est déjà rendue par la conscience populaire, elle a déjà conféré à Napoléon une de ces gloires inébranlables qui résistent à tout; mais la réflexion, en motivant la sentence, en augmentera l'autorité.

Il y a quelque temps qu'un poète illustre, en parlant du problème de l'esclavage, qui occupe les esprits tant en France qu'en Angleterre, se servit de cette belle expression : *La sainte agitation de la conscience humaine.* On peut dire qu'une agitation du même genre a été réveillée par le nom de Napoléon. Il remue le pays; il provoque son imagination, son bon sens; il fait un appel à l'élévation et à la justice des sentimens et des idées.

Toute cette animation morale, dont nous commençons à avoir le spectacle, est sans dangers parce qu'elle s'exerce sur des souvenirs et parce qu'elle peut se satisfaire sans contrainte. La liberté corrige et répare tout. Ce que certains sentimens pourraient avoir d'excessif sera contrebalancé par d'autres sentimens et d'autres opinions. Quand tout peut se dire et se dit, l'exagération trouve sur-le-champ son remède, l'erreur sa réfutation, le mensonge son redressement.

Voilà pour la France. Quant à l'Europe, elle peut voir sans crainte ce mouvement de reconnaissance et de sympathie pour une illustre mémoire. Ce culte des souvenirs n'a rien de menaçant pour elle; il est plutôt un enseignement dont tout le monde peut profiter. Honorer la mémoire de Napoléon, ce n'est pas jeter des semences et des provocations de guerre; c'est remettre dans l'esprit des peuples tous les bienfaits de la paix et toutes les raisons qui réclament pour le bonheur commun un pacifique avenir. Dire que Napoléon fut légitime souverain de la France n'a rien qui doive étonner ni choquer la diplomatie européenne, qui a si souvent traité avec lui. Il n'y a là ni imprudence ni bravade, il y a seulement la reconnaissance d'un fait incontestable.

Mais il est des opinions, il faut en convenir, que l'emploi du mot *légitimité,* appliqué au règne et à la gloire de l'empereur, doit blesser, parce qu'elle leur donne un démenti formel. Quand on regarde l'antiquité de la race comme la source unique du droit et de la légitimité, on doit naturellement s'irriter à la pensée que, dans l'espace de cinquante ans, de nouvelles légitimités aient pu paraître. Il en est pourtant ainsi. En elle-même, l'idée de légitimité est indestructible, les peuples la cherchent et la veulent par un amour inné de l'ordre et du droit; mais il leur arrive d'en changer les conditions et les formes. Un moment vient où ils conçoivent que le temps n'est pas le seul élément de la légitimité politique, qu'il y faut joindre aussi le consentement national, la force dans le présent, et la conformité avec les besoins et les principes du siècle. Il est honorable pour un gouvernement d'adhérer d'une manière éclatante à ces progrès de la raison générale, et d'en mettre l'empreinte dans ses actes et dans ses paroles; cette franchise devient de l'habileté, quand il peut montrer lui-même, dans son origine et dans ses titres, la réunion des caractères et des principes qu'il reconnaît.

Digitized by Google

Nous concevons le mécontentement que peut exciter cette conduite chez les partisans du passé; mais il devrait se manifester avec plus de réserve et d'adresse. Est-il bien convenable d'exhumer, comme on le fait depuis quinze jours, toutes les déclamations et les invectives qui ont pu être écrites contre l'empereur dans des jours de réaction et de colère? Parce qu'un poète aura lancé l'anathème contre une gloire qu'il a depuis célébrée sur tous les tons, faut-il citer ses premiers vers comme le jugement de l'histoire et le cri de la postérité? M. de Châteaubriand a écrit, il est vrai, sa brochure *de Buonaparte et des Bourbons;* mais depuis il a consacré tant de pages éloquentes au génie de Napoléon, qu'il s'est chargé lui-même d'étouffer ses premières injures sous l'éclat de ses nombreux panégyriques. Personne n'a mieux senti que l'auteur du *Génie du christianisme* la vérité de cette parole que l'empereur prononça à Sainte-Hélène : « Quand les historiens et les poètes voudront être beaux, ils me loueront. » Presque tous les contemporains éminens ont varié dans leur jugement sur Napoléon, et ils ne sont arrivés à l'intelligence complète de cette grande nature et de son œuvre qu'après avoir passé par des impressions contradictoires. On a l'imagination ardente, la sensibilité vive, la parole éloquente; on part sur une première idée, on écrit sous la dictée d'une première effervescence; mais les temps se succèdent, la passion s'affaisse; elle tombe tout-à-fait, elle cède la place à l'intelligence, qui substitue à ses emportemens des arrêts rédigés avec réflexion et profondeur. C'est donc faire une chose qui n'est ni séante ni sérieuse que de citer comme des témoignages irrécusables des écrits rétractés plus tard par ceux qui les ont tracés. Autant vaudrait imprimer comme pièce de conviction tous les lazzi et tous les bons mots dont le faubourg Saint-Germain poursuivait l'empereur au plus fort de sa puissance. Le moment est d'ailleurs bien mal choisi pour nous donner une seconde édition de tout ce qui a été imprimé contre Napoléon, et le parti qui se permet cette revue rétrospective ne sait pas jusqu'à quel point il blesse les sympathies et le goût du public.

Par un autre excès, d'autres hommes seraient tentés d'attribuer à Napoléon tout ce qui s'est fait de grand, de beau, de civilisateur depuis le commencement du siècle, et d'immobiliser dans les conceptions de son génie les progrès et les destinées de la nation. Ces hyperboles de l'enthousiasme tomberont devant le contrôle de l'opinion et devant une critique impartiale. Napoléon a fait de bien grandes choses, mais la révolution et la France en mirent dans ses mains les élémens et la possibilité, et il est facile de reconnaître dans sa gloire tout ce qui appartient aux résultats nécessaires de notre régénération et aux forces vives du pays. Au surplus, ces exagérations, quand elles sont sincères, n'ont aucun inconvénient; elles sont d'ailleurs familières aux masses, qui aiment à faire honneur à l'homme qu'elles ont adopté de toute la grandeur commune. Il faut veiller seulement à ce que l'esprit de parti et l'intrigue ne travaillent pas à en exploiter l'entraînement et la naïveté.

Nous croyons que sur ce point la sollicitude du cabinet est tout-à-fait éveillée.

Digitized by Google

Il a pris l'initiative d'une mesure vraiment nationale, mais il n'entend pas qu'on en veuille dénaturer l'esprit. M. le président du conseil s'est exprimé à ce sujet dans le sein de la commission de la chambre avec beaucoup de franchise et de fermeté. Il a montré combien il importait que toutes les dispositions essentielles du projet présenté par le gouvernement fussent adoptées, qu'on laissât le gouvernement maître de tous les moyens et de tous les détails de l'exécution. Le double sentiment d'une juste reconnaissance envers le pouvoir et de ce qui est nécessaire à l'ordre public le demandent ainsi. On avait parlé d'une souscription et d'un comité formé par d'anciens généraux de l'empereur, qui voudraient s'associer, en le modifiant, au plan du gouvernement; mais le gouvernement ne pourrait consentir à partager avec personne l'honneur et le devoir d'exécuter la loi qui sera votée par les chambres. La commission ne s'est pas arrêtée à la demande qui lui a été présentée au nom de l'arrondissement de Saint-Denis, afin que les cendres de Napoléon soient déposées dans l'antique abbaye. A l'appui de cette demande, les pétitionnaires ont fait distribuer à la chambre un rapport assez curieux de M. de Champagny, alors ministre de l'intérieur, dans lequel il exposait à l'empereur l'histoire de l'ancienne sépulture royale. La commission a reconnu que toutes les convenances militaient en faveur de la proposition du gouvernement, qui veut élever le tombeau de l'empereur sous le dôme des Invalides; elle n'a fait d'autres changemens au projet ministériel que l'addition d'un second million pour subvenir aux dépenses d'un monument qui doit être digne de la France. Dans toute cette affaire, la position du cabinet est excellente : il a spontanément proposé un grand acte de réparation nationale; il a reconnu de la manière la plus expresse la légitimité de la gloire et du génie; il honore non-seulement le général, mais l'empereur, non-seulement Bonaparte, mais Napoléon, mais le souverain, mais le restaurateur de l'ordre, de la religion et des lois. Avec un langage aussi net et aussi franc, le cabinet a le droit d'espérer de la confiance de la chambre l'adoption entière du projet qu'il a présenté. C'est seulement à cette condition qu'il peut accepter la responsabilité de la solennité éclatante dont il a le premier conçu la pensée. La commission l'a senti : par l'organe de son rapporteur, M. le maréchal Clauzel, elle a reconnu que la noble conduite du gouvernement appelait la complète adhésion des chambres, et elle s'est félicitée de pouvoir faire connaître au pays la *sympathie personnelle* du roi pour tout ce qui tend à glorifier la mémoire de l'empereur.

Pendant que le nom de Napoléon occupe ainsi tous les esprits, la chambre vient de voter le maintien d'une des institutions qu'il a fondées; nous voulons parler de la Banque de France. Avant la loi du 24 germinal an XI, il y avait à Paris plusieurs établissemens de crédit dans une situation plus ou moins embarrassée, la caisse d'escompte, la caisse Jabac, la factorerie de commerce. Tous ces établissemens furent réunis par cette loi en un seul, appelé Banque de France. Plus tard, Napoléon augmenta son capital, qui était primitivement de 30 millions. En 1805 survint une crise commerciale qui obligea la Banque

Digitized by Google

à suspendre ses paiemens. Nous trouvons dans un recueil intéressant des opinions de Napoléon prononcées au sein du conseil d'état, recueil rédigé par le père du ministre actuel des finances, que le bruit avait couru que l'empereur avait pris l'argent de la Banque pour les besoins de la guerre, et qu'il n'en restait pas pour assurer le remboursement des billets. On se porta en foule à la Banque, et en effet elle ne put suffire à payer ses billets à bureau ouvert. Il y eut d'abord lenteur dans le paiement, puis suspension absolue. Napoléon donna sur-le-champ à la Banque une nouvelle organisation, et quand la loi du 22 avril 1806 fut discutée dans le conseil d'état, il y prononça ces paroles : « Je veux que la Banque soit assez dans la main du gouvernement et n'y soit pas trop. Je ne demande pas qu'elle lui prête de l'argent, mais qu'elle lui procure des facilités pour réaliser à bon marché ses revenus, aux époques et dans les lieux convenables. Je ne demande en cela rien d'onéreux à la Banque, puisque les obligations du Trésor sont le meilleur papier qu'elle puisse avoir. Les placemens sur un gouvernement quelconque sont toujours meilleurs que les placemens sur quelque banquier que ce soit; une grande révolution, capable d'entraîner la banqueroute de l'état, est un évènement qui ne se répète qu'après deux ou trois siècles, et cette banqueroute entraîne toujours celle des particuliers. » — Napoléon disait encore : « Il n'y a pas en ce moment de banque en France; il n'y en aura pas de quelques années, parce que la France manque d'hommes qui sachent ce que c'est qu'une banque. C'est une race d'hommes à créer. »

Comme l'a exposé M. Thiers dans son discours, où il a si bien montré comment l'intérêt financier devait, dans cette question, être subordonné à l'intérêt politique, Napoléon donna une institution monarchique à la Banque, qui avait été gouvernée jusqu'alors sous des formes républicaines, avec des comités délibérans. Il lui donna un gouverneur, deux sous-gouverneurs, exigea qu'il y eût dans son conseil trois receveurs-généraux, pour représenter les intérêts du Trésor; il lui donna encore quinze régens et douze membres du comité d'escompte; enfin il la dota de quarante ans d'existence. Aussi son privilége devait expirer en 1843.

La chambre vient de proroger ce privilége jusqu'au 31 décembre 1867, en stipulant toutefois qu'il pourrait prendre fin ou être modifié le 31 décembre 1855, s'il en est ainsi ordonné par une loi votée dans l'une des deux sessions qui précéderont cette date. La durée nouvelle accordée à la Banque se trouve ainsi partagée en deux époques, une première période de douze ans, qui est assurée, une autre qui est éventuelle, et qui dépend du jugement que porteront les trois pouvoirs sur ce que pourront réclamer les circonstances et les progrès de la science économique. Cette résolution, qui donne de la stabilité au présent sans engager trop l'avenir, est due à l'insistance éloquente de M. le président du conseil. Les services que la Banque a rendus à l'état en 1830 et 1831 ont été mis dans tout leur jour, et les éloges dont ils ont été l'objet avaient un grand prix dans la bouche de M. Thiers, qui, à cette époque,

Digitized by Google

avait été, comme sous-secrétaire d'état, témoin de la crise politique et financière. La Banque a pu venir au secours du gouvernement d'une manière si utile et si puissante, parce qu'elle avait toujours été sage dans sa conduite et ses opérations. C'est la seule banque qui, depuis quarante ans, n'a pas failli, et qui a pu, aux jours de crise, doubler le chiffre de ses escomptes, tandis que d'autres banques imprudentes, qui avaient excité le commerce et l'industrie à un développement excessif, étaient les premières à donner le signal de la panique. Quant à l'escompte même, M. Thiers a donné les raisons de l'usage de la Banque de ne recevoir que des effets portant trois signatures. Il y a sur la place de Paris à peu près trente-quatre mille commerçans patentés. Comment voudrait-on que la Banque pût apprécier la situation financière de chacun d'eux? Mais il existe dans chaque branche de commerce des banquiers qui connaissent la solvabilité de chacun des négocians qui appartiennent à cette branche; ce sont des intermédiaires naturels, et c'est sur leur signature que la Banque accorde l'escompte.

A côté de M. Thiers, qui a défendu avec fermeté les principes de la Banque, tels que les comprenaient Law et Napoléon, M. Garnier-Pagès s'est attaché à présenter à la tribune une sorte de transaction entre l'état actuel et les résultats ou plutôt les conjectures de la nouvelle économie politique. Il a développé ses vues avec une modération qui peut-être eût été encore plus habile, si elle eût été moins affectée. Tant de réserves et de tâtonnemens suggéraient naturellement à ceux qui l'écoutaient la pensée que, puisque les nouveaux théoriciens n'émettaient leurs idées qu'avec tant d'hésitation, ils n'avaient pas trop de douze ans pour les affermir en les éclaircissant. C'est ce qu'a remarqué M. de Corcelle, qui a défendu le privilége de la Banque, tout en appelant de ses vœux des améliorations à venir pour l'escompte. M. de Corcelle, qui s'est livré à de consciencieuses études sur l'organisation des banques des États-Unis et de l'Angleterre, s'est montré surtout effrayé des inconvéniens que présente l'exagération du crédit, inconvéniens que nos habitudes et nos mœurs pourraient encore aggraver. C'est une observation fort juste que l'Amérique et l'Angleterre ont, en fait de commerce et d'industrie, des traditions, des règles, des sentimens, une foi que nos luttes et nos mécomptes n'ont en France que trop affaiblie; aussi nous résisterions moins que d'autres aux désastres que pourrait amener l'instabilité du crédit. Il faut cependant convenir que la science économique peut entretenir la légitime espérance d'introduire plus tard quelques modifications dans les lois existantes. Mais ici un délai, loin d'empêcher le progrès, le mûrit; il sera plus sûr et meilleur quand il se produira. D'ici à douze ans, les économistes auront encore élaboré leurs idées; l'Angleterre aura fait son enquête et une nouvelle épreuve; les principes et les résultats qui sortiront clairs et utiles de tous ces travaux, auront pour passer dans la loi une autorité à laquelle, le temps venu, on devra céder. Aujourd'hui, dans la question de la Banque, l'école napoléonienne et monarchique s'est trouvée en présence de l'école américaine et démocratique; elle l'a vaincue. C'est à

Digitized by Google

cette dernière de se mettre en état de disputer une autre fois le terrain avec plus d'avantages.

Ce qui se passe en Afrique préoccupe vivement les esprits. On remarque que c'est la première fois que les Arabes opposent à nos troupes une résistance aussi fortement organisée. Il y a non-seulement chez eux la même ardeur, mais on trouve des combinaisons, un système de guerre, qui passent tour à tour de l'attaque à la défense. Nous leur apprenons la guerre, et ils cherchent à appliquer les leçons que nous leur donnons. La valeur de nos troupes, que conduit à l'ennemi le prince royal, peut dissiper les craintes sur l'issue de la campagne; mais l'opiniâtreté des efforts qu'elles ont à combattre démontre la nécessité pour l'avenir d'un plan vaste et nouveau dont les développemens successifs ne laissent plus échapper des résultats une fois conquis. C'est pour la troisième fois que l'armée française emporte au prix de son sang le col de Téniah. Il était cette année défendu par six mille hommes d'infanterie, dont deux mille deux cents réguliers. Il était hérissé de redoutes et de retranchemens qu'il a fallu successivement emporter. Nous avons eu à lutter contre les obstacles, les défenses et les forces que, pendant la paix, a amassées contre nous Abd-el-Kader. La question de l'occupation restreinte est cette fois tranchée par le fait; il faut quitter l'Afrique ou s'y étendre. Il faut agir d'ensemble et en grand ou renoncer à tout. Dix ans d'occupation et d'essai n'ont malheureusement pas encore mis en lumière et produit l'homme capable de diriger notre établissement naissant. La colonie d'Alger n'a pas encore trouvé un vrai gouverneur. C'est au cabinet de réparer ce dénuement par la sagesse et la vigueur de ses mesures. L'Afrique doit appeler cet été tous ses soins; nous sommes en paix avec l'Europe, la question d'Orient semble sommeiller en ce moment et ne pas devoir provoquer de quelque temps une intervention positive de notre part. Peut-on mieux profiter de cet intervalle de paix et de neutralité qu'en affermissant par tous les moyens notre puissance en Afrique? Il semble que les circonstances doivent nous rendre encore plus exigeans sur tout ce qui touche à notre honneur et à notre force. Les restes de Napoléon dont nous nous préparons à saluer le retour, le monument que vont voter les chambres, interprètes du pays, doivent nous rappeler l'étendue de nos devoirs. Ce n'est pas au moment où nos marins iront chercher à Sainte-Hélène la dépouille du héros, que la France peut laisser se glisser dans les conseils de sa politique une timidité mesquine.

Les négociations qui ont été entamées pour éviter une collision entre Naples et l'Angleterre auront un dénouement facile. L'Angleterre n'élève pas ses prétentions très haut pour le taux de l'indemnité qu'elle réclame, et qui ne dépassera pas, dit-on, la somme de 80,000 ducats. La compagnie française qui avait conclu avec le roi de Naples un bail pour l'exploitation des soufres, sera désintéressée. Toute cause d'hostilité entre la Grande-Bretagne et le royaume des Deux-Siciles sera donc écartée, ainsi que le danger politique que présentait pour l'équilibre de l'Europe la présence armée des Anglais au sein de

Digitized by Google

l'Italie. Maintenant reste la question des intérêts du commerce français en Sicile. Dans quel état les laissera le succès de notre médiation? Ils n'ont pu sans doute être l'objet de l'indifférence ou de l'oubli.

FACULTÉ DES LETTRES DE LYON.

Nous avons été assez heureux pour assister à Lyon aux leçons par lesquelles M. Edgar Quinet vient de clore le troisième trimestre de son enseignement. Nous pensons que les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de leur rendre compte des impressions que nous en avons reçues.

Professeur, M. Quinet a montré toutes les qualités qui le distinguent comme penseur et comme écrivain, qualités dont nous osons dire que le public n'apprécie encore qu'une partie. Ce style coloré, qui abrége tout par de grandes images, qui passe continuellement par des transitions poétiques des idées aux faits, et des faits aux idées, qui remplace presque toujours l'analyse par la synthèse, qui mêle familièrement les formules et les métaphores, a pu donner le change à bien des gens. Les esprits qui ont l'habitude de la pensée ne la connaissent guère que sous les formes de l'abstraction; ceux qui se nourrissent d'images ne les aiment que pour elles-mêmes, et ne les goûtent jamais mieux que lorsqu'elles sont vides. Dans cette sorte de symbolisme que l'auteur d'*Ahasvérus* tient à la fois de Chateaubriand et de Herder, les uns et les autres ont pu ne voir que ce qui leur était ordinairement étranger; mais c'est un bien heureux augure pour l'avenir que de dominer ainsi les partis littéraires de son temps et de les résumer même à leur insu.

Lorsque Paris aura vu M. Quinet paraître dans une chaire de la Sorbonne, y porter ce ton simple et ferme qui est celui de son esprit, y parler cette belle langue si riche et tout à la fois si concise qui n'appartient qu'à lui, y traiter les plus hautes questions avec une clarté et une profondeur égales, ne jamais capter les applaudissemens par des concessions vulgaires, les ravir par la force même de sa pensée, déployer enfin dans un savant équilibre la raison, la sensibilité, l'imagination, alors peut-être Paris croira faire connaissance avec un talent nouveau; mais, en retournant aux livres de l'orateur, il reconnaîtra qu'il le possédait déjà sous une forme dont l'énergie et l'éclat braveront sûrement l'atteinte des années.

Je n'ai jamais rien entendu qui élevât la pensée et le courage, comme fait la parole de M. Quinet; elle commande souverainement aux passions, elle les épure dans l'amour du vrai, du bien et du beau; elle vous transporte dans ces régions tranquilles de l'intelligence et de l'ame, d'où l'on redescend tou-

Digitized by Google

jours meilleur; il semble qu'après l'avoir entendue on soit incapable d'un sentiment mesquin, d'une idée basse, d'une action médiocre. Je me figure volontiers que si quelque stoïcien des anciens jours pouvait en jouir, il saluerait avec transport dans notre contemporain un digne élève de Zénon; il retrouverait dans ses idées, dans sa voix, dans son geste, cette émotion généreuse que les doctrines du Portique devaient donner à leurs adeptes. C'est au mode dorien, dont le stoïcisme fut en effet comme la formule philosophique, que les Grecs auraient mesuré cette mâle éloquence. Le geste précède la parole, il l'annonce et la montre, pour ainsi dire, sortant au moment même de la conception du professeur. L'intonation est franche, l'accent élevé et naturel tout ensemble, la mélopée austère bien que variée, la diction sobre d'ornemens, éclatante lorsque parfois elle se pare, toujours grande et forte par la pensée qui semble se produire toute pure.

Le sujet choisi par M. Edgar Quinet est bien propre à mettre en jeu toutes ces qualités. Ce que M. de Chateaubriand a fait au commencement de ce siècle pour le christianisme, l'auteur de *Prométhée* a voulu le faire pour le développement entier de l'humanité. Montrer que l'histoire politique et littéraire des peuples sort directement de leur théologie, et que les formes diverses du génie de l'homme sont contenues dans la pensée qu'il a de Dieu, tel est le programme que le jeune professeur s'est proposé de remplir. L'énoncer, c'est déjà en faire un éloge suffisant. Tandis que toutes les croyances s'affaissent, il appartient à un esprit exempt des défaillances communes de suivre la foi à travers toutes les transformations qu'elle a subies, d'en démontrer la persistance et les changemens également nécessaires, de compter les bienfaits dont les sociétés lui sont redevables. Ce cours doit bientôt devenir un livre dont il est facile de prévoir le succès. J'ai vu les hommes éminens des deux partis religieux qui divisent la ville, catholiques et protestans, applaudir avec un égal enthousiasme l'orateur qui s'était placé sur un terrain où il était si difficile de ne heurter ni les uns ni les autres. Tous ils se souviendront de ces belles leçons où, à force de s'élever, les fidèles des deux religions semblaient se rencontrer dans une région de paix, et, pour ainsi dire, dans une même communion. Il faut avoir pénétré bien avant dans les secrets d'une époque pour réunir des esprits séparés par de si fortes barrières.

Nous le croyons, le temps de la justice est venu pour toutes ces anciennes divinités qui ont été tour à tour victimes de l'intolérance et du scepticisme. Images incomplètes et éparses de l'éternelle vérité, elles ont reçu l'hommage de toutes les vertus, de toutes les gloires du génie humain. Ne sont-elles point saintes à ce prix? Il faut donc maintenant chercher sur la terre leurs droits à la reconnaissance et à la vénération de notre espèce. Cette tâche revenait naturellement à l'écrivain, qui, en s'initiant aux littératures étrangères, semble s'en être fait un moyen pour reconnaître la parenté, les traditions, l'esprit même des peuples, et qui, ayant été conduit par sa volonté et par son heureuse étoile à étudier la Grèce et l'Allemagne sous leur propre ciel, est

Digitized by Google

parti de ces deux civilisations si diverses pour remonter à celle de l'Orient, leur origine commune. De là, comme du haut de la montagne, d'où dérivent tous les grands courans des races et des sociétés, il a suivi leurs voyages, leurs détours, leurs affluences, leurs issues. Dans ce cours, qui sera sans doute bientôt publié, il a déjà traversé les religions de la haute Asie, de la Perse, de l'Égypte, de la Judée; il a abordé sur le sol de la Grèce : nous l'y avons vu terminer l'histoire des dogmes helléniques.

Pour donner une idée de la manière dont il traite ce sujet élevé sans quitter le terrain de l'histoire littéraire, nous ne saurions mieux faire que de tracer le plan des deux dernières leçons que nous avons entendues. Le professeur avait trouvé dans le théâtre grec l'occasion de développer le dogme de la fatalité, de montrer sa place et son sens dans la marche progressive des peuples antiques; mais il a rencontré chez ces peuples un principe qui faisait équilibre à celui-là, et c'est dans les historiens qu'il a cherché la preuve écrite de la réaction de la liberté humaine contre le destin. Cette façon hardie d'opposer Hérodote et Thucydide à Eschyle et à Sophocle offrait de singulières ressources à l'amplification et à tous les procédés de la rhétorique. Ne croyez pas que l'orateur se complaise à ces artifices; il vous laisse tout ébloui par la clarté de cette idée nouvelle, et, sans même effleurer le parallèle qu'il a indiqué, il passe à l'appréciation des historiens qu'il vient de citer. Habitué dès long-temps à lire familièrement les livres de ces grands esprits, assez favorisé du ciel pour avoir pu les feuilleter à Sparte, à Égine, à Athènes, il n'est pas étonnant qu'il y ait découvert des points de vue encore inconnus, qu'il en ait fait jaillir une lumière inespérée. Pourquoi tous les hommes qui aiment la Grèce de la passion des jeunes ames n'étaient-ils point rassemblés en ce moment autour du professeur qui en a si admirablement reconstruit l'image, que jamais marbre grec n'en donna de plus vive et de plus vraie, avec la hardiesse de ses inflexions et la beauté de ses profils?

On avait parlé de la naïveté d'Hérodote, de la bonhomie de sa critique à demi éveillée, du charme de ses récits. M. Edgar Quinet a parlé de l'art avec lequel la nature elle-même avait pris soin de préparer le talent de l'historien. Il a montré le père de l'histoire ouvrant son livre, comme sa carrière, par un lointain voyage, à travers les capitales et les sanctuaires de l'Orient, recueillant les traditions de l'Asie et de l'Égypte de la bouche même des prêtres, se détachant déjà par sa raison de toute cette mythologie d'Ecbatane et de Memphis, mais notant avec un soin respectueux l'appareil de la cour des rois, les ressources et la force des empires. C'est après avoir décrit ainsi le vaste cercle de ces royaumes asiatiques, formidables par leur antiquité et par leur puissance, qu'Hérodote fixe son regard sur le point presque imperceptible de la Grèce. Mais ce n'est pas tout : ces peuples terribles de l'Orient, l'historien les a conduits jusqu'à l'instant où ils sont tombés sous la main du roi de Perse, qui peut d'un geste les jeter tous ensemble où il voudra; lorsque Darius les lance contre les Hellènes, la faiblesse de ceux-ci est encore accrue par leurs

Digitized by Google

divisions. Xercès s'avance pour conquérir la Grèce; mais, sur la plus petite île de cette petite contrée, la liberté humaine fait un héroïque miracle et triomphe tout ensemble de la fatalité et des innombrables soldats de l'Asie. Quel poème se peut comparer à l'histoire d'Hérodote ainsi comprise? Mais quel autre homme qu'un poète aurait pu l'expliquer ainsi?

Pour tracer ce tableau de l'affranchissement du génie hellénique, M. Quinet avait trouvé des élans et des images dignes de son sujet. En passant à Thucydide, il a pris le costume austère, l'allure contenue, la langue grave de cet écrivain sublime, au point qu'on croyait entendre un écho de l'Athénien lui-même. Il a cherché d'abord, dans la biographie, l'explication de son auteur; mais ni la Thrace où la famille de Thucydide avait des relations, ni l'exil qu'il dut subir, ne paraissent donner une raison suffisante de son génie. Que signifient les discours dont son histoire est semée? Comme les chœurs de la tragédie antique, ils marquent les intervalles que la conscience humaine se donne au milieu de la fatalité des évènemens, pour se soustraire à leur empire, et pour leur faire subir la réaction de son libre arbitre. A quel genre appartient l'éloquence de ces discours? Quelles préoccupations suppose-t-elle? Exaltés par le miracle de Salamine, par les prospérités de Cimon, par la magnificence de Périclès, les Athéniens avaient lâché la bride à toutes les passions que la fortune excite. L'œuvre des hommes que la Providence avait placés à la tête de la république était donc de contenir l'essor des esprits et de maîtriser la fougue de la liberté par la réflexion de la liberté elle-même. De là, au milieu d'un peuple enivré par le sentiment de sa jeunesse et de sa force, la nécessité de cette éloquence sévère et philosophique de Périclès, que Thucydide reproduisit, grace à une merveilleuse similitude d'éducation et de caractère. Plus tard, quand l'effervescence du génie ionien eut été abattue par la victoire que les Doriens remportèrent à Ægos-Potamos, il fallut aux peuples lassés de l'Attique des orateurs armés de toutes les pointes, de tous les aiguillons de la parole. C'est alors que Démosthène et Eschine flagellèrent les assemblées devenues indifférentes, et cherchèrent à réveiller leur ardeur par la véhémence de leurs passions, par l'abondance des images et la verve des diatribes.

Après être arrivé aux extrêmes limites du monde hellénique, M. Quinet s'est proposé, dans sa dernière leçon, d'agiter le problème de l'esclavage qui était le fondement de tout le système des sociétés antiques. Par une idée pleine aussi de nouveauté et de grandeur, il a rattaché cette question à son sujet. Après tant d'esprits qui ont cherché l'origine de l'esclavage dans le droit primitif de la guerre, mais qui n'ont pu y découvrir sa sanction, le professeur a montré que si les anciens estimaient qu'il y eût justement des esclaves sur la terre, c'est qu'ils en avaient trouvé leur ciel peuplé. Qu'est en effet cette inégalité des dieux même sur l'Olympe? que sont ces dieux primitifs et inférieurs enchaînés à des tortures éternelles? que sont les Titans, Prométhée, les Faunes, Silène, sinon les symboles célestes de l'esclavage? Tant que ce ciel d'airain d'une mythologie multiple et inégale pesait sur la tête des Grecs,

Digitized by Google

comment auraient-ils pu échapper à l'inégalité civile? Pour affranchir le serf athénien, il aurait fallu détrôner Jupiter, le tyran de son père Saturne. Là où Dieu était inégal à lui-même, l'homme devait donc l'être aussi. En arrivant à comprendre l'unité de Dieu, l'espèce humaine arriva à saisir sa propre unité; c'est ainsi que de la théologie même du christianisme, non moins que de sa morale, peut seulement découler l'abolition de l'esclavage. L'énergie, la clarté avec laquelle le professeur a exposé ces grandes pensées, les conséquences qu'il en a déduites pour la pacification des querelles modernes, ont excité des applaudissemens universels.

Par un des beaux instincts d'artiste dont son cours est rempli, M. Quinet, après avoir sondé ce vice incurable du monde grec, nous a peint la décadence qui parut en être la punition. Comment mourut le polythéisme grec? Nous ne saurions retracer ni le tableau que le professeur a peint à grands traits pour répondre à cette question, ni l'effet qu'il a produit en le peignant. Tandis qu'il faisait entendre cette voix gigantesque qu'on ouït dans les îles et qui allait en criant : « Le grand dieu Pan est mort! » j'ai vu des larmes couler de tous les yeux, comme si chacun sentait qu'il avait aussi quelque grande mort à pleurer dans celle-là. Mais la Grèce ne pleurait pas, comme le monde moderne, sur la tombe de ses croyances; elle couronnait son scepticisme de fleurs; et comme elle accompagnait en dansant les aïeux qui rentraient dans le sein de la terre, de même elle chantait avec Callimaque et animait les pipeaux de Théocrite, en conduisant les funérailles de ses dieux. Elle avait bien raison de n'en point désespérer encore; elle sentait qu'ils étaient immortels; elle prévoyait qu'après avoir dormi pendant quinze siècles dans le plus beau tombeau que la main de l'ouvrier divin ait façonné, ils devaient, ames épurées, esprits dépouillés de leurs corps, reparaître dans le monde pour lui rendre encore une fois le sentiment du beau. En suivant cette transition, M. Quinet a terminé sa leçon par une large esquisse de la renaissance; les idées qu'il a émises dans cette partie dominent, de toute la hauteur de la raison humaine, les misérables controverses par lesquelles de fausses passions, éveillées après coup, ont essayé de dénaturer cette admirable époque. « Si grand qu'il fût, a dit le professeur, le catholicisme s'agrandit encore en accueillant dans son sein ces fantômes majestueux du polythéisme grec; et Raphaël est le représentant du génie moderne, comme Phidias avait été celui du génie athénien, parce qu'il résuma l'art chrétien et l'art grec comme son divin modèle avait résumé l'art oriental et l'art hellénique. »

Est-il nécessaire de faire ressortir la fécondité de toutes ces vues? Faut-il essayer de caractériser les mouvemens divers qu'elles ont excités dans un public nombreux et pourtant choisi? A Paris, on trouverait un auditoire plus vif, plus habitué à saisir la nouveauté des idées, à estimer la beauté du coloris, peut-être même à goûter la finesse de la parole; nulle part, pas même en Allemagne, on ne rencontrerait des cœurs plus droits, plus purs, des intelligences plus saines, plus robustes, tout ce qui porte enfin aux plus hauts et aux plus vrais effets de l'éloquence.

Digitized by Google

Qu'on ne parle plus des nuages de la science allemande! M. Edgar Quinet en a traversé victorieusement la symbolique; loin d'y avoir contracté l'habitude des paradoxes et des abstractions, il en est sorti avec un amour plus ardent pour la lumière et pour la réalité. Je ne sache personne aujourd'hui qui puisse se vanter d'aimer plus que lui la vérité pour elle-même, et d'en porter le culte dans un cœur plus désintéressé des passions vulgaires. Ce sera un des beaux souvenirs de la population lyonnaise, que celui du temps où elle a écouté les premières paroles de M. Edgar Quinet. Ce sera un beau jour pour la jeunesse de Paris, depuis si long-temps privée des émotions du haut enseignement, que celui où elle verra arriver au milieu d'elle ce professeur déjà consommé aux débuts même de la carrière.

H. F.

L'Opéra-Comique, en inaugurant sa nouvelle salle par la reprise du *Pré-aux-Clercs,* ce charmant et dernier ouvrage d'un de nos plus gracieux compositeurs, Hérold, a donné par là, non-seulement une marque de respect et d'admiration à la mémoire d'un homme dont le talent fut un des fermes soutiens du théâtre, mais une preuve du désir que toute bonne administration doit avoir, de se faire un répertoire convenable, en mettant à la place de rapsodies intolérables que le public repousse avec dégoût, des ouvrages anciens, mais toujours favorablement écoutés. L'administration de l'Opéra-Comique promet à ses habitués de remettre à la scène quelques-unes des partitions de Grétry. Cette heureuse idée permettra au public d'apprécier et de rendre encore une fois justice à la grace touchante, naïve et malheureusement bien oubliée, du génie qui créa *Richard* et *Zémire et Azor*.

Il était aussi spirituel que convenable de mettre le nouvel Opéra-Comique, que nous espérons régénéré, sous le patronage de Grétry, d'Hérold et de M. Auber, ces trois compositeurs qui ont le mieux compris et interprété le goût français.

Le poème de *Zanetta* est emprunté, quant à l'idée première, à l'une des plus jolies productions de M. Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'Amour*. Sur ce thême que le poète avait développé avec tant de grace, MM. Scribe et Saint-George ont fait un libretto languissant que quelques scènes comiques et quelques mots spirituels ne parviennent pas à ranimer. Il a fallu toute la verve et toute la distinction du talent de M. Auber pour pouvoir profiter ça et là des situations musicales que ses poètes lui fournissaient à regret. Dans *Zanetta* comme dans *le Domino noir*, comme dans *l'Ambassadrice,* les mélodies élégantes abondent; on ne saurait trop admirer la fécondité de cet esprit que rien n'épuise et qui se renouvelle sans cesse, se montrant comme au premier jour, frais et gracieux.

Digitized by Google

L'ensemble de la nouvelle partition de M. Auber n'est peut-être pas aussi complet que dans ses précédens ouvrages; mais en détaillant chaque morceau, en examinant avec quel soin infini les moindres nuances en sont accusées, on y trouve mille finesses qu'avec moins d'attention on n'y eût pas découvertes, et qui donnent, par leur grace voilée, un charme de plus à cette jolie musique. L'ouverture de *Zanetta* est un petit chef-d'œuvre de détails mélodiques et d'effets piquans. Le motif principal est élégant, d'un dessin plein de fraîcheur; l'orchestre, augmenté de plusieurs artistes de talent, l'a fort bien exécutée : ce ne sera pas du reste la dernière fois que nous aurons à donner des éloges mérités à l'orchestre de l'Opéra-Comique. Le chœur du premier acte, en sicilienne, a charmé le public par sa coupe originale et peu usitée. Les six voix sont bien accouplées; malgré l'insuffisance des chanteurs elles produisent un bon effet, grace à la façon dont elles sont agencées. Le rôle de Mlle Rossi, très bien disposé pour une voix quelque peu exercée, a été complètement anéanti par la manière dont elle l'a rendu; il est impossible de pousser aussi loin que cette jeune personne l'inintelligence de la scène et l'ignorance de l'art du chant; avec une voix passable et le voisinage de Mme Damoreau, on ne conçoit pas qu'on puisse à ce point rester stationnaire. Mlle Rossi se fie sans doute aux applaudissemens et à l'enthousiasme de ses admirateurs; elle a tort, nous le croyons, car pour elle ils ont fait grand bruit et se sont presque tus devant Mme Damoreau. C'était prouver un goût peu délicat : entre ces deux talens, il n'y a guère de comparaison acceptable à faire. Mme Damoreau a chanté avec sa grace accoutumée et sa prodigieuse vocalisation deux charmantes romances et un duo avec Mlle Rossi, où le trille net et bien articulé de Zanetta a fait quelque peu pâlir celui de la princesse de Tarente. Couderc a constamment secondé d'une façon très convenable le jeu et le chant spirituel de Mme Damoreau. Ce jeune artiste a une assez bonne voix, de l'intelligence et le désir bien vif de faire oublier par son aptitude et son zèle ce que son physique peut avoir de disgracieux. Le rôle de Rodolphe lui convient à merveille, il est bien écrit pour sa voix, et dans le duo du deuxième acte, avec Zanetta, il a émis quelques sons francs et purs d'un très bon effet. Le troisième acte renferme peu de musique. Le finale manque d'originalité et pèche par sa durée, le dialogue en est languissant, et les couplets de Mme Damoreau sont peu propres à lui donner la vivacité qui lui manque; à part ce morceau, le plus faible de la pièce à notre sens, *Zanetta* est une charmante partition tout-à-fait digne de ses devancières, et que le public a déjà adoptée.

La mise en scène est soignée; les costumes riches et de bon goût sont fort en rapport avec cette charmante salle, si fraîche et si élégante, où tout ce qui est désirable semble avoir été prévu, et à laquelle on ne peut reprocher que son excessive recherche que n'exigeaient peut-être pas les habitudes du public ordinaire de l'Opéra-Comique.

Digitized by Google

— L'auteur de l'excellente *Histoire des Gaulois*, qui a jeté de si vives lumières dans les obscures profondeurs de nos origines, devait au public et à la science la continuation de son œuvre, trop long-temps interrompue. Après avoir raconté la Gaule indépendante dans son originalité primitive, et indiqué la transformation de la Gaule par la civilisation romaine, il lui restait à suivre les phases de cette transformation à travers les destins de l'empire universel, à montrer la lente incubation du génie romain sur notre sol, où ce génie fécondateur fit éclore tant de germes que n'a pu déraciner l'ouragan des barbares, et qui ont enfanté les principaux élémens de la civilisation française. M. Amédée Thierry publie en ce moment le premier volume de l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*. Il eût pu l'intituler histoire de l'empire romain du point de vue de la Gaule, ou même, plus généralement encore, du point de vue des provinces et des peuples conquis. L'importance de ce livre dépasse en effet de beaucoup les promesses de son titre.

Nous venons d'indiquer le caractère et la nouveauté vraiment philosophique de l'ouvrage de M. Amédée Thierry. L'auteur a rompu hardiment avec les traditions de l'histoire classique : il a pris franchement parti pour le cosmopolitisme impérial contre le patriotisme rétrograde des grands historiens de l'aristocratie romaine, toujours tournés vers le passé et s'indignant de tout ce qui tend à identifier les fils des vaincus avec les fils des vainqueurs. M. Amédée Thierry montre au contraire la conclusion légitime, nécessaire et progressive de toute l'antiquité dans cette fusion des peuples, dans cette vaste unité politique, sociale, religieuse enfin, qui s'établit au sein du monde romain sous l'empire et par l'empire; unité bien imparfaite sans doute, qui ne suffit point à guérir les plaies radicales de la société antique, et qui dut périr, mais en laissant au monde moderne d'impérissables souvenirs et de grands exemples. — Le premier volume de l'ouvrage de M. Thierry est rempli presque en entier par une introduction où l'auteur développe ses vues générales sur le rôle unitaire de Rome considéré sous toutes ses faces.

— L'*Histoire des Classes Nobles et des Classes Anoblies*, par M. Granier de Cassagnac, paraîtra demain lundi, chez Delloye; c'est un livre qui ne peut pas manquer de renouveler, parmi les esprits d'élite, l'impression produite par l'*Histoire des Classes Ouvrières et des Classes Bourgeoises*, traduite en Allemagne dès sa publication. L'ouvrage nouveau, tout en révolutionnant quelques-uns des points fondamentaux de la science historique, se fait remarquer par la sûreté des aperçus, et par la maturité des jugemens. Nous l'examinerons avec détail.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

PIERRE LANDAIS.

LE DÉNOUEMENT.

IX.[1]

La prédiction d'Étienne Chauvin ne tarda pas à s'accomplir. La noblesse se souleva tout entière; le duc, de son côté, réunit une armée, et la lutte commença, avec des chances diverses, sur presque tous les points du duché.

Il y avait déjà plus d'une année que duraient ces divisions, et rien cependant n'en pouvait faire prévoir le terme. Les partisans de l'évêque de Rennes, que Landais avait envoyé mourir dans l'exil, en juste punition de ses crimes, se joignirent aux mécontens, et Étienne, qui réussit à se sauver de prison, vint donner une nouvelle impulsion aux efforts des révoltés, en apportant parmi eux le sanglant souvenir du chancelier.

D'un autre côté, la régente de France, Mme de Beaujeu, heureuse de tout ce qui pouvait affaiblir la Bretagne, entretenait ostensiblement la discorde entre le duc et ses gentilshommes, en fournissant à ces derniers de l'argent et des armes.

Landais ne se laissait ni effrayer ni surprendre. Abandonnant François à ses plaisirs frivoles, il gouvernait sous lui d'une main tyran-

(1) Voyez les livraisons des 19 avril, 3 et 10 mai.

Digitized by Google

nique, mais ferme, et le duc, qui n'avait jamais eu tant de loisir, trouvait que tout allait au mieux.

Quant au ministre, son ambition avait grandi avec sa puissance. Depuis la mort de la dame de Villequier, il s'était constamment montré le protecteur de ses fils, dans la pensée que Marie avait leur âge, et qu'il n'était point impossible que l'ancienne alliance politique des parens ne se transformât pour les enfans en une union plus douce.

Cette idée, vague d'abord, devint bientôt plus arrêtée, et finit par devenir un projet auquel il subordonna tout le reste. Ce fut sur Antoine qu'il jeta de préférence les yeux.

Il devait en effet se prêter avec d'autant moins de peine à ses intentions, que la beauté de Marie l'avait charmé. Sûr de ne point trouver d'obstacles de ce côté, Landais ne fit paraître aucun empressement dangereux; il attendit que l'amour d'Antoine grandît et devînt assez fort pour lui servir d'auxiliaire près du duc, à qui une pareille alliance pourrait sembler étrange au premier abord.

Quant à sa fille, craignant quelque imprudence, il n'ajouta rien à ce qu'il lui avait dit dans une heure d'effusion. Elle savait qu'un choix avait été fait pour elle, c'était assez : une confidence plus complète n'eût pu que nuire à sa liberté et à ses graces, lorsqu'elle rencontrait Antoine. Le trésorier se contenta de lui ménager, sans affectation, des occasions fréquentes de voir le prince, s'en fiant pour le reste à cette pente de tous les jeunes cœurs l'un vers l'autre.

Mais un autre sentiment remplissait déjà celui de Marie. En s'attachant Albert comme second secrétaire, Landais n'avait point soupçonné quel obstacle il élevait lui-même à ses projets. Marie et Albert s'aimaient dès le couvent, et se l'étaient dit. Cependant cet amour n'avait point eu d'abord pour eux-mêmes d'avenir. Ils s'y étaient abandonnés comme à une de ces hallucinations volontaires qui nous saisissent dans un demi-sommeil et nous enchantent pour nous tromper. C'était un désir sans possibilité, une espérance sans but, je ne sais quelle chimère dont on peut mourir, mais à laquelle pourtant on n'a jamais cru. L'habitude et le rapprochement changèrent insensiblement ces dispositions. A force de se voir, de se parler, de vivre ensemble, ils sortirent forcément de ce domaine romanesque dans lequel se réfugient tous les jeunes amours; leur rêve chercha à passer dans le fait, leur aspiration à se transformer en espoir. D'abord effrayée, la jeune fille se rassura. En voyant que son père gardait le silence, elle n'attendit plus la découverte qui devait faire d'Albert le descendant de quelque noble famille, mais elle compta sur l'autorité

Digitized by Google

du ministre pour l'élever. Elle lui bâtit, en imagination, une de ces grandes fortunes dont Pierre avait donné lui-même un si étonnant exemple; elle alla jusqu'à se dire que le trésorier ne l'avait point peut-être sans dessein attiré à la cour et attaché à sa personne.

Quant à Albert, il subissait successivement toutes les impressions de la jeune fille. Son ame était pareille à ces lacs transparens qui reçoivent du ciel leur lumière ou leur ombre; le ciel pour lui, c'étaient les yeux de Marie. La force ne lui manquait pas; mais jusqu'alors il n'en avait pas eu besoin; il ne s'était jamais essayé lui-même. Pareil au lion élevé près d'un enfant, et qui n'a point senti les ongles lui pousser, il s'était toujours fait un bonheur de la soumission.

Cependant Landais n'avait encore rien découvert. Préoccupé de la guerre que lui faisaient les gentilshommes, il ne pouvait suivre tous ces détails de la vie intérieure qui lui eussent révélé l'amour de Marie et d'Albert. Il ne voyait sa fille qu'en passant et pour lui prodiguer des marques de tendresse, toujours interrompues par quelques réclamations ou quelques messages. Mais bien que les circonstances eussent protégé jusqu'alors le secret des deux amans, il était difficile que l'imprudence ou le hasard ne finissent point par les trahir.

La lutte engagée entre la noblesse et le trésorier touchait à son dénouement. L'armée ducale, commandée par le sire de Coetquen, venait de rejoindre les rebelles, qui étaient sortis d'Ancenis à sa rencontre, et l'on attendait, d'heure en heure, la nouvelle d'une bataille décisive. Tous les esprits étaient en éveil, et chacun formait à Nantes des prévisions ou des vœux selon son penchant.

La surveillance du trésorier avait redoublé. Nul ne pouvait plus sortir de la ville soit par terre, soit par la Loire, sans une *passe*, et quatre mille hommes de milice gardaient nuit et jour toutes les issues.

Par malheur, la fidélité de plusieurs était douteuse. Ceux même des gentilshommes qui n'avaient point voulu prendre le parti des révoltés contre le duc étaient ennemis secrets du ministre. Le peuple, trompé ou corrompu à prix d'or, le haïssait également, et quant aux bourgeois, constans dans leur étroit égoïsme, ils demandaient à grands cris la fin d'une guerre ruineuse, fallût-il pour cela donner la tête de leur ancien protecteur.

Celui-ci ne pouvait donc réellement compter sur personne; mais ce qu'il n'attendait ni de la fidélité ni de l'affection, il espérait l'obtenir par adresse, crainte ou intérêt. Il avait appris par une longue expé-

Digitized by Google

rience que l'homme qui ne s'abandonne pas lui-même peut être plus fort que tous, car il a pour auxiliaires les irrésolutions et les lâchetés de chacun.

Restait toujours pourtant la crainte de ces subites trahisons auxquelles le courage ni l'habileté ne peuvent rien opposer. Il savait que de sourdes trames se formaient autour de lui. Ivon Cosquer avait fait secrètement plusieurs voyages à Nantes sans que les ordres donnés pour l'arrêter eussent pu être exécutés. Soudoyé par la noblesse, il courait la Bretagne sous mille déguisemens, échappant à toutes les poursuites, et travaillant à la perte de son ancien compère avec la double persistance de la rancune et de l'avarice. En se contentant de le punir au lieu de l'écraser, le trésorier s'était, en effet, départi de sa prudence ordinaire. Il avait oublié que si l'ennemi pardonné est le plus souvent un ami douteux, l'ennemi châtié est toujours un haïsseur implacable. Il avait d'ailleurs frappé Ivon dans sa plus vivante passion, et le besoin de vengeance avait rendu celui-ci plus hardi. Étienne Chauvin, qui était un des chefs de la révolte, l'avait pris à ses gages, et ils travaillaient tous deux avec une ténacité ardente à la chute de Landais.

Quant au duc, il était demeuré étranger, comme nous l'avons déjà dit, à tout ce qui se passait. L'ardeur au plaisir, qui d'habitude s'éteint avec l'âge, n'avait fait que s'accroître chez lui; il avait en quelque sorte abdiqué le pouvoir entre les mains de Landais, pour ne plus songer qu'aux promenades, aux joûtes et aux divertissemens.

Depuis quelques jours surtout il était sérieusement occupé des préparatifs d'un bal masqué, le premier qui eût été donné en Bretagne. Il attendait pour cette fête des baladins de Provence qui devaient danser *des courantes de leur pays, singulièrement légères et courantes*, au dire de ceux qui les avaient vues.

C'était là sa grande affaire, la seule dont il voulût entendre parler; et tandis que le moindre bourgeois attendait avec anxiété des nouvelles des deux camps, il ne songeait, lui, qu'à l'arrivée de ses *gentils sauteurs*, dont le retard l'inquiétait de plus en plus.

Il venait d'exprimer pour la dixième fois son impatience à sa fille Anne et aux dames qui l'entouraient, lorsque le trésorier entra.

— Eh bien! quelles nouvelles, maître? demanda-t-il avec empressement.

— Les armées sont toujours en présence, monseigneur, répondit Landais.

— Au diable! s'écria le duc avec un geste de mauvaise humeur; je

Digitized by Google

vous parle de mes danseurs, qui devraient être arrivés d'hier et ne seront point ici pour le bal. Par le Christ! il faut qu'il leur soit arrivé malheur.

— Les routes sont couvertes de révoltés qui, sous prétexte de guerre, assassinent jusque dans nos faubourgs, observa une dame.

— Qu'ils pillent et brûlent les manans ou bourgeois, c'est un méfait dont les sénéchaux leur demanderont compte, reprit le duc; mais malheur s'ils ont osé mettre la main sur mes plaisirs! Aussi vrai que Jésus a été crucifié pour nous, je vengerai la mort de mes amés baladins plus terriblement que si c'étaient gens de race royale.

— Ne pourrait-on envoyer à leur recherche? demanda Anne.

— Ainsi ai-je voulu faire, répondit le duc, mais les plus hardis archers et gens d'armes se sont excusés; alors j'ai offert une grace à son choix pour qui m'apporterait nouvelle des danseurs de Provence, et, voyez la merveille, un scribe s'est offert.

— Qui donc, monseigneur?

— Le jeune secrétaire de maître Landais.

— Albert! s'écria Marie épouvantée.

— C'est peut-être son nom, répondit François avec indifférence; un visage d'enterrement, avec l'air demi-affolé... Après tout, si je dois perdre un de mes serviteurs, j'aime mieux que ce soit celui-là qu'un autre; les figures tristes me rendent malade.

Landais, qui, au nom d'Albert, si vivement prononcé par sa fille, s'était détourné, fut frappé comme d'un trait de lumière en voyant la pâleur de la jeune fille. Il ne put retenir un geste d'étonnement irrité et fit un pas vers elle.

Dans ce moment un bruit de voix retentit à l'entrée; Marie se redressa vivement.

— C'est lui, dit-elle.

— Qui donc? demanda le duc en se retournant.

Le jeune secrétaire venait d'entrer; François fit une exclamation de surprise.

— Eh! vive Dieu! les routiers ne l'ont pas tué, s'écria-t-il. Et les baladins, maître?

— Ils me suivent.

— Est-ce vrai? Par mon saint patron, tu mérites d'être reçu comme la colombe de l'arche.

Et se tournant vers Landais :

— Je te le recommande, maître, ajouta-t-il; donne-lui ce qu'il demandera. Je vais voir mes nouveaux hôtes.

Il sortit précipitamment, suivi de ses pages.

Digitized by Google

Le trésorier s'approcha d'Albert.

— Vous m'avez averti que vous étiez ambitieux, messire, dit-il avec un regard fixe; mais vous prenez une route périlleuse.

— Qu'importe, si elle est la plus courte.

— Vous êtes donc bien pressé d'arriver?

Albert ne répondit pas, mais ses yeux cherchèrent instinctivement Marie; Landais tressaillit légèrement.

— Venez, reprit-il d'un ton sérieux; il faut que je vous entretienne.

Albert échangea de nouveau un regard avec la jeune fille et suivit le trésorier.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls :

— Vous cherchez l'occasion d'une fortune rapide? dit Landais; je vous l'ai trouvée.

— A moi!

— Il s'agit de dépêches secrètes pour le roi d'Angleterre; la perte ou le salut de la Bretagne peut dépendre de leur réception; le duc consent à vous les confier. Vous remonterez la Loire, gagnant de là Rouen, où un navire vous attendra. Toutes vos instructions et toutes les précautions convenues sont inscrites dans ces notes que vous allez lire avec attention.

— Et quand partirai-je?

— Demain.

Albert ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise; le ministre ne parut point y prendre garde.

— Voici un sauf-conduit, ajouta-t-il; mais point d'adieux! Nul ne doit remarquer votre absence, ni le but de votre voyage. Il ne vous reste d'ailleurs que quelques heures, et il faut que vous lisiez ces notes pour me les rendre avant votre départ. Enfermez-vous dans votre retrait. Cette nuit, pendant que le bal masqué réunira la foule dans les appartemens de monseigneur, je viendrai vous porter les dépêches. Allez, maître, c'est la boule de fortune que je vous mets à la main; mais le gain ne reste qu'aux joueurs prudens.

A ces mots il congédia du geste le jeune secrétaire.

X.

Albert se retira, étourdi de l'importante mission qui lui était confiée d'une manière si inattendue, mais bien loin de deviner la cause qui l'avait fait choisir de préférence à tout autre.

Digitized by Google

Ce qu'une année entière n'avait pu révéler au trésorier, un seul cri de sa fille venait de le lui apprendre. Elle aimait Albert, et le regard que lui avait jeté le jeune homme prouvait assez qu'elle était payée de retour. La décision de Landais fut prise à l'instant. Tout effort visible pour briser cet amour n'eût fait que l'accroître; car les attachemens sont comme les religions, que la persécution fait grandir; il résolut de séparer les amans sans éclat, s'en fiant du reste à l'inconstance de toute ame humaine. Albert parti, l'intérêt que lui portait sa fille ne pouvait manquer de s'amoindrir, même à son insu. C'était substituer un souvenir à un être, faire repasser, pour ainsi dire, l'amour du monde réel à celui des chimères, et le trésorier avait une connaissance trop profonde des hommes pour ne pas savoir combien les plus sincères attachemens ont besoin de communication et d'espoir. D'ailleurs, que le jeune secrétaire réussît ou non dans sa mission, il était sûr de pouvoir le retenir loin de la cour autant de temps qu'il en fallait pour dénouer insensiblement tous les liens de ce jeune amour.

Albert ne soupçonna rien de ce plan. La détermination subite du ministre l'avait saisi par cela seul qu'elle le condamnait à une absence dont il ne prévoyait point le terme; mais, d'un autre côté, il ne pouvait songer à repousser une marque de confiance qui, dans sa pensée, prouvait le bon vouloir toujours croissant de Landais, et lui préparait peut-être une position plus rapprochée de celle de Marie.

Cependant partir sans la voir était horrible à penser; et comment parvenir maintenant jusqu'à la jeune fille, occupée des apprêts de la fête, et entourée de ses femmes? Comment la rejoindre plus tard dans cette salle de bal, dont l'entrée était interdite aux clercs et varlets? Écrire était dangereux, et probablement inutile. Albert, le cœur plein d'angoisses, s'abandonna à Dieu, auquel il recommanda mentalement son amour, et voulant se débarrasser d'abord de sa tâche, il se mit à étudier les notes remises par le trésorier.

Mais il y avait un autre cœur aussi triste et non moins tourmenté; celui de Marie. Il frissonnait encore du choc qu'il avait reçu.

La jeune fille comprenait trop bien la cause de cette avide ambition d'Albert pour s'en étonner; mais en voyant dans quels périls le désir de s'élever jusqu'à elle pouvait le jeter, elle se sentit glacée, et résolut de le voir pour exiger de lui plus de prudence.

Or, elle ne pouvait espérer de long-temps pour cette entrevue une meilleure occasion que celle qui s'offrait le soir même : son père n'était point là; les seigneurs masqués arrivaient déjà au château, et

Digitized by Google

son absence ne pouvait être remarquée pendant le premier tumulte de la fête. Elle avait d'ailleurs cet empressement des cœurs troublés, pour qui tout retard semble un péril. S'enhardissant donc de ses craintes pour celui qu'elle aimait, elle gagna furtivement l'escalier de la tourelle, et, haletante, le pied chancelant, les deux mains pressées sur son cœur pour en étouffer les battemens, elle monta jusqu'à la chambre haute occupée par le jeune secrétaire.

A la vue de Marie, Albert se leva avec un cri; la jeune fille, effrayée, lui imposa silence.

— Vous ici? dit-il d'une voix éperdue.

— Ne peut-on nous entendre? demanda-t-elle agitée.

— Je suis seul.

Elle promena les yeux autour d'elle, laissa retomber la portière qu'elle tenait encore soulevée, et, regardant le jeune homme, elle joignit les mains avec une expression de douloureux reproche.

— Vous voulez donc me faire mourir? dit-elle.

— Moi? s'écria Albert, que voulez-vous dire, Marie, et qu'avez-vous?

— Il me le demande, s'écria l'enfant, dont les yeux s'étaient mouillés de pleurs, quand, malgré ses promesses, il expose chaque jour sa vie comme si elle n'appartenait qu'à lui seul.

— Pardon, dit le jeune homme avec un accent d'humble douceur; mais il le faut... vous le savez...

Marie le regarda, jeta ses deux mains dans les siennes, et laissant aller sa tête contre sa poitrine en fondant en larmes :

— Il faut que vous viviez, dit-elle.

Albert, éperdu, la serra dans ses bras.

— Ah! je le veux, je le veux, s'écria-t-il, Dieu le sait; mais n'ai-je point juré que je deviendrai digne de vous, Marie? n'êtes-vous point ma terre promise?... Qu'importe les dangers à courir, s'ils nous rapprochent. Oh! ne craignez point que j'y succombe; je sens en moi une force à renverser des armées. L'amour est une cuirasse comme la foi; ceux qui s'y sont enfermés tout entiers n'ont rien à craindre.

— Vous ne vous exposerez plus; promettez-le moi, répéta la jeune fille suppliante.

Il hésita.

— Je le veux, je le veux, s'écria-t-elle, dites que vous ne vous exposerez plus.

— Ne savez-vous pas que vos volontés sont les miennes?

Digitized by Google

— Vous ne vous chargerez plus de missions périlleuses? vous resterez ici?

Albert tressaillit.

— Votre père m'ordonne de partir demain, dit-il.

— Vous!

— Et pour long-temps sans doute.

— Où vous envoie-t-il?

— En Angleterre.

— En Angleterre! répéta Marie effrayée, oh! vous n'irez pas.

— Si je refuse, il faut rompre avec messire Landais, et renoncer à tout espoir.

La jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil, les mains jointes.

— Ainsi je ne vous verrai plus, s'écria-t-elle en sanglotant.

Albert voulut la rassurer; mais lui-même luttait avec peine contre ses funestes pressentimens; les larmes de Marie avaient brisé son fragile courage, il y mêla bientôt les siennes; tous deux restèrent long-temps les mains enlacées, et échangeant leurs noms au milieu des plaintes, des pleurs et des baisers.

Le bruit de quelqu'un qui montait l'escalier de la tourelle les arracha à ce douloureux épanchement. Marie se leva.

— Qui peut venir à cette heure? demanda-t-elle.

— Je n'attendais que le ministre, répondit Albert.

— Mon père! s'écria la jeune fille épouvantée.

— Les pas approchent... vite... ici, reprit le jeune homme en ouvrant rapidement la porte d'un cabinet obscur.

Marie eut à peine le temps de s'y élancer; la portière d'entrée s'était levée brusquement, et un homme, en déguisement de bal, venait de paraître sur le seuil.

Le secrétaire, étonné, fit un pas vers l'inconnu, qui ôta son masque: c'était messire Étienne.

Albert recula stupéfait.

— Tu ne m'attendais pas, lui dit le vieillard en souriant.

— Vous à Nantes! s'écria Albert; ignorez-vous que votre tête est mise à prix?

— Ce déguisement me cache à tous les yeux, et l'audace même de la démarche empêche de la soupçonner. Qui songe à moi, d'ailleurs, au milieu de cette fête? chacun n'est-il point uniquement occupé de son plaisir?

— Et vous êtes venu seul?

— Avec un compagnon.

Digitized by Google

— Mais qui vous amène?

— Tu le sauras. Avant tout, dis-moi combien d'archers gardent le château.

— Deux cents, environ.

— Combien veillent chaque soir sur les tourelles et les remparts?

— Vingt.

— Dans les salles intérieures?

— Un nombre égal.

— Et cette partie du château occupée par le trésorier communique aux appartemens de monseigneur?

— Sans doute. Mais pourquoi ces questions?

— Tu vas le savoir, dit Étienne en baissant la voix.

— Auriez-vous quelques projets?

— Au moment où je te parle, une troupe de révoltés arrive à l'une des poternes du château qui doit leur être livrée.

— Bien!...

— Ils sont trente seulement, mais masqués comme moi, bien armés, et décidés à mourir. Une fois entrés, ils se glisseront séparément vers cette tourelle et monteront ici.

— Dans mon retrait?

— Où ils demeureront cachés jusqu'à la fin du bal. Alors, vers le matin, profitant du désordre qui suit une fête et du sommeil des gardes....

— Eh bien?

— Nous nous partagerons en trois bandes; les deux premières désarmeront les sentinelles isolées et les archers endormis, tandis que l'autre s'emparera du trésorier.

— Et vous avez compté sur moi pour une telle trahison, messire? s'écria Albert.

Étienne le regarda avec surprise.

— Ne nous es-tu donc plus dévoué? demanda-t-il. N'est-ce point toi qui as ouvert notre prison et facilité notre fuite?

— Parce que je voulais vous payer le bien que j'avais reçu, parce que je devais vous sauver au péril de ma vie; mais aujourd'hui c'est messire Landais que le danger menace, et ce que j'ai fait pour vous, je le ferai pour lui.

— Toi? s'écria Étienne avec une sorte d'étonnement indigné.

Puis secouant la tête :

— Oui, reprit-il plus lentement, je comprends; tu t'es laissé prendre à quelque semblant de bienveillance; tu ne sais rien d'ailleurs. Le

Digitized by Google

soin de ta sûreté m'a fait garder le silence jusqu'à présent; mais je n'aurais qu'à dire un mot pour te faire partager ma haine.

— Comment?

Étienne, les bras croisés, fixa sur le jeune homme un regard profond.

— Ne sens-tu donc rien en toi qui se révolte à la vue du trésorier? demanda-t-il.

— Rien.

— Écoute, reprit lentement le vieillard. Il y a de cela longtemps déjà... Par une nuit semblable, un homme sortait d'ici, le front nu, les mains liées et entouré de soldats : on le conduisait au château de l'Hermine.

— Votre frère? balbutia Albert.

— A la même heure, continua Étienne, par une autre porte, sortait une mère avec deux enfans, que des archers chassaient en les frappant de la corde de leurs arcs.

— C'était la famille du chancelier, interrompit de nouveau le secrétaire.

— Oui, continua le vieillard, et quelques mois après l'homme avait péri au fond de son cachot; la femme était morte de faim sous le porche d'une église avec un de ses enfans.

— Et l'autre? demanda Albert.

— L'autre, reprit Étienne, fut recueilli par un ami et déposé sous un faux nom entre les mains des moines d'Auray.

— Ainsi, s'écria le jeune homme éperdu, c'était...

— C'était celui qui devait plus tard se faire le défenseur de l'assassin de son père.

Un cri d'Albert et un gémissement sourd, venant d'un coin du retrait, se firent entendre en même temps; Étienne tressaillit.

— On nous écoute, dit-il.

Et avant que le jeune homme eût pu l'arrêter, il s'élança vers le cabinet, d'où il ressortit avec Marie.

En la reconnaissant, il poussa une exclamation de surprise, et sa main chercha instinctivement sa dague; la jeune fille, effrayée, courut au jeune homme, qui lui ouvrit ses bras. Étienne recula stupéfait; il y eut un instant de silence.

— Ah! je m'explique tout, reprit le vieillard avec un sourire méprisant; la fille est moins cruelle que le père; mais n'importe; l'innocent a succombé avec les siens, le méchant périra de même.

— Que voulez-vous dire? s'écria Albert en pressant contre lui la jeune fille tremblante. Oh! quoi qu'il arrive, elle est sous ma pro-

Digitized by Google

tection, messire, et monseigneur lui-même ne toucherait point impunément à un seul de ses cheveux, devant moi.

— Oublies-tu le nom que tu portes? s'écria Étienne.

— Je l'aime, dit Albert avec passion.

— Et tu oses l'avouer, répéta le vieillard avec énergie! tu ne la repousses point avec horreur!

— Je l'aime! répéta le jeune homme en l'embrassant plus éperdu.

Étienne s'approcha d'un mouvement brusque.

— Écoute, malheureux, dit-il, tu crois cette femme innocente de la perte du chancelier! Eh bien! s'il est mort, c'est pour elle que ce meurtre a été commis.

— Pour moi? interrompit Marie avec horreur.

— Oui, reprit Chauvin d'une voix plus forte, pour ton élévation, pour ta fortune! n'est-ce point l'unique pensée de Landais? C'est pour se parer de nos dépouilles qu'il a égorgé mon frère.

Et écartant par un brusque mouvement la mante sous laquelle la jeune fille portait son brillant costume de bal:

— Regarde, continua-t-il, cet or, ces parures, c'est le sang de ton père qui la couvre!

Ces mots avaient été prononcés avec tant de véhémence qu'Albert recula saisi d'une involontaire horreur, mais Marie poussa un cri, et par un de ces mouvemens prompts comme la pensée et que le cœur inspire, elle arracha les colliers et les bracelets dont elle était couverte, et les jeta au loin.

Albert, profondément touché, voulut s'élancer vers elle : Étienne le retint.

— Ne vois-tu pas que le sang reste toujours, dit-il d'une voix sombre.

— Non, s'écria le jeune homme éperdu, en se saisissant des mains de Marie; non, messire, ce meurtre, ce n'est point elle qui l'a commis; elle ne peut en répondre! Elle est innocente, elle... Voyez, une enfant qui tremble et ne sait que pleurer.

— Et l'assassin? demanda Étienne.

— Eh bien? dit Albert haletant, j'irai lui demander compte à lui... je vengerai mon père.

— En frappant le mien! s'écria Marie.

Le jeune homme porta les mains à son front avec égarement.

— Que faire? ô mon Dieu! à quel devoir obéir? Des deux côtés, c'est toujours du sang et des pleurs.

— Et tu balances? demanda Chauvin.

Digitized by Google

— Ah! que ne m'avez-vous instruit plus tôt! s'écria Albert.

— Et tu n'as pas assez de courage pour obéir? continua Étienne avec mépris.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Du courage! reprit-il... Ah! il fallait m'élever dans l'idée de la vengeance, endurcir mon cœur de bonne heure. Je lui aurais appris la haine. Mais vous me laissez grandir au milieu des chants et des prières; j'abandonne mon ame entière à un invincible amour, et quand cet amour est devenu tout pour moi, vous m'apprenez que c'est un crime; vous invoquez contre lui un nom que vous ne m'avez même pas appris à prononcer; vous voulez que j'y renonce comme s'il était possible de sacrifier l'être vivant qu'on aime au mort qu'on n'a point connu; vous me dites: *Oublie,* comme on dirait à un homme: *Arrache ton cœur!* Donnez-moi ma part de champ et de soleil, envoyez contre moi le plus hardi de vos gentilshommes, et venez voir lequel de nous saura le mieux mourir.

— C'est-à-dire, dit Étienne avec une ironie dédaigneuse, que tu n'acceptes pas le devoir quand il est difficile; tu veux choisir tes vertus. C'est bien; continue! J'avais fait élever loin d'ici, dans la retraite, le dernier fils de mon frère; j'avais répandu le bruit de sa mort; j'en avais moi-même fourni les preuves, afin que sa vie fût plus en sûreté. Je ne voulais pas qu'il périt avant le jour où j'aurais pu lui mettre une épée à la main en lui criant: Venge les tiens! Ce jour est venu, et tu refuses! Arrière, alors; c'est une erreur du hasard qui t'a mis parmi nous; ton cœur n'est pas de notre famille, et tu restes pour moi ce que tu te croyais, un roturier et un bâtard.

— Alors nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, s'écria impétueusement Albert, et vous pouvez me rendre raison, messire, de vos injures.

Il s'était élancé vers son oncle; Marie se jeta devant lui pour l'arrêter.

Mais avant même que messire Chauvin eût pu répondre, un nouveau personnage se précipita dans la chambre du secrétaire.

C'était Ivon Cosquer déguisé en magicien et tenant à la main son masque.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Étienne.

— Nous sommes trahis, messire, balbutia l'ancien tavernier.

— Que veux-tu dire?

— Le sergent qui devait nous livrer la poterne est arrêté.

— Et les trente gentilshommes?

—Trouvant la poterne fermée, ils ont compris que tout était manqué.

Digitized by Google

— Et ils sont repartis.

— Nous laissant seuls au dedans.

Chauvin frappa ses mains l'une contre l'autre avec une sourde malédiction.

— Encore un espoir perdu murmura-t-il.

— Mais nous, nous, messire, qu'allons-nous devenir? reprit Ivon avec épouvante.

— N'y a-t-il aucun moyen de fuite?

— Aucun que je connaisse, messire, nous sommes dans la souricière.

— Alors restons-y, dit Étienne en croisant les bras d'un air pensif.

Ivon le regarda effaré.

— Rester! répéta-t-il, seigneur Dieu! que dites-vous là, messire? Mais songez donc qu'il y va de la vie, de la vie, entendez-vous. Rester! Jésus mon sauveur!... pour être pilorié en plein bouffai ou cousu dans un sac de cuir... Ah! vous ne les avez pas vus, les sacs, messire..... Rien que d'y penser j'en ai froid.

— Trouve alors le moyen de sortir, dit Étienne avec une sorte d'indifférence.

Le tavernier poussa un gémissement en se frappant le front de désespoir.

— Je puis vous le fournir, dit Albert qui avait jusqu'alors gardé le silence.

— Toi?

— Prenez un sauf-conduit, messire; vous trouverez vis-à-vis le château la barque de passage....

— Courons, s'écria Ivon en gagnant la porte.

Étienne parut hésiter un instant; puis, étendant la main vers le parchemin que lui présentait Albert :

— J'accepte, dit-il; plus que jamais, il faut que je vive, puisque je reste seul pour venger les morts.

Il s'enveloppa à ces mots dans sa cape brune, et disparut avec Ivon.

Restés seuls, les deux amans se tournèrent l'un vers l'autre; par un même mouvement Albert ouvrit ses bras et Marie s'y précipita; tous deux restèrent ainsi quelques instans confondus dans un étroit embrassement.

— Non, non, dit le jeune homme d'un accent entrecoupé et en retenant Marie sur son cœur; non, ils ne t'arracheront point à moi! Toi plutôt que le devoir, plutôt que l'honneur; toi seule partout et pour tout!

Digitized by Google

II.

Cependant messire Chauvin et Ivon avaient quitté la chambre du secrétaire avec des sentimens bien différens. Celui-ci ne songeait qu'à mettre, le plus promptement possible, la Loire entre lui et son ancien compère, tandis que le gentilhomme se retirait à regret, et comme un lion qui s'éloigne en rugissant de la bergerie où il avait réussi à pénétrer. La découverte qu'il venait de faire de l'amour d'Albert, jointe à l'insuccès d'une entreprise qu'il avait cru assurée, excitait en lui une rage qu'il contenait à peine.

Arrivé au bas de l'escalier de la tourelle, il s'arrêta comme s'il n'eût pu se résoudre à passer outre.

— Encore une occasion manquée, dit-il, la tête basse et les bras pendans.

— Demandons à Dieu qu'il ne nous arrive pas de plus grand malheur, répliqua Ivon en montrant le chemin qu'il fallait prendre.

— Mais d'où vient que l'on a changé le gardien de cette damnée poterne?

— C'est ce dont nous nous informerons une autre fois, messire; pour le moment, il ne s'agit que de mettre nos pourpoints en sûreté. Mais, au nom du Sauveur! ne perdons point de temps, si nous ne voulons être mis en sac et envoyés à la mer par-dessus les ponts, comme mouture gâtée.

— Allons, dit Chauvin avec un soupir, reprenons alors la route d'Ancenis.

— Ce n'est ni le plus facile ni le plus sûr, observa Ivon.

— Pourquoi cela?

— Parce que les deux armées, qui, à notre départ, étaient à une portée de sifflet l'une de l'autre, peuvent avoir joué des mains en notre absence, et que si les gentilshommes ont eu le dessous, nous retrouverons justement là-bas ce que nous fuyons ici. Le plus prudent est de gagner l'autre rive, où nous trouverons messire Trevecar avec les siens.

— Soit, dit Étienne en restant toujours immobile.

Puis, se reprenant tout à coup :

— Mais l'homme d'armes? demanda-t-il.

— Il nous attend à quelques pas, près du *Passage*.

Digitized by Google

Messire Chauvin soupira et regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque prétexte pour demeurer.

— L'occasion de rentrer ici ne se présentera de long-temps, dit-il; si je pouvais joindre au milieu de la fête les gentilshommes avec lesquels nous entretenons correspondance... qui sait s'ils ne tenteraient point quelque coup de main? Les moins prémédités sont souvent les plus heureux.

— Et quel moyen de reconnaître sous le masque ceux qui tiennent pour vous, messire? dit Ivon. Par votre saint patron! ne songeons qu'à gagner la porte qui donne du côté de la Loire.

Étienne leva les deux poings avec rage.

— Il y a une malédiction sur nous, dit-il. Des précautions si bien prises!... et partir sans avoir fait aucun mal au tailleur; sans qu'il sache même que nous sommes venus!

— Écoutez! interrompit Ivon en baissant la voix, on descend l'escalier.

— Albert sans doute.

— Non, c'est le pas d'une femme... la fille du trésorier.

— Sa fille! répéta Étienne, saisi d'une terrible tentation.

— La voici.

— Elle est seule?

— Seule.

— Prends ce sauf-conduit.

— Moi!

— Et pas un mot, pas une hésitation, ou tu es mort.

En parlant ainsi, messire Chauvin s'était rangé dans l'ombre; la jeune fille venait de franchir la dernière marche de l'escalier; elle allait tourner l'angle du porche... Tout à coup deux bras la saisirent.... elle voulut crier, une main s'appuya sur ses lèvres; se débattre, les plis d'un manteau l'enveloppèrent. Elle essaya de résister encore, mais la lutte fut courte; messire Chauvin l'avait enlevée, et la tenait serrée contre la cuirasse d'acier que recouvraient ses vêtemens: suffoquée, elle s'évanouit.

— A la poterne maintenant, et montre le sauf-conduit, dit Étienne en poussant le tavernier devant lui.

Celui-ci était comme ivre de surprise et d'épouvante; il se précipita vers l'entrée sans savoir où il allait, et montra machinalement sa *passe*.

— Que porte là ton compagnon? demanda le sergent en voulant s'approcher.

Digitized by Google

— Arrière! cria Étienne; laissez passer la justice du trésorier.

Les soldats s'écartèrent avec une sorte de terreur, et tous deux franchirent le pont-levis.

L'homme d'armes les attendait près du passage; Étienne courut à la barque, et y déposa son fardeau.

Dans ce moment, la jeune fille, revenue de sa défaillance, fit un effort pour se dégager.

— Vite, cria Étienne.

Ivon et l'homme d'armes s'élancèrent dans la nef.

— Partez, reprit-il rapidement; moi, je reste. Vous remettrez cette jeune fille aux gentilshommes qui attendent sur l'autre rive, et surtout qu'ils ne se la laissent point enlever, car c'est la vengeance et la paix qu'ils ont entre leurs mains. Allez; vous m'en répondez tous deux sur votre tête.

Il repoussa lui-même la barque, qui se détacha du rivage et se perdit bientôt dans la nuit.

— Et maintenant à l'autre! murmura-t-il d'un ton joyeux en regardant le château; qui tient le petit est bien près de tenir le renard.

A peine eut-il disparu, que la claie fermant la cabane de roseaux du passage s'ouvrit doucement; une ombre en sortit, se glissa avec précaution le long des saules, et arriva jusqu'à l'escalier d'embarquement. C'était le batelier à qui sa nef venait d'être enlevée, et qui avait tout vu.

Cependant Albert était demeuré seul dans son retrait, sans pensée et comme anéanti. Tant que Marie avait été là, qu'il avait entendu sa voix, vu ses pleurs couler, son affliction l'avait soutenu; mais elle partie, il lui sembla que tout devenait ténèbres, et il sentit la force l'abandonner comme un corps dont l'ame se fût envolée.

Bientôt une nouvelle agitation succéda à cet accablement. Les reproches de messire Chauvin commençaient à lui retentir au cœur. Nourri dans les idées d'honneur de son siècle, et habitué à regarder comme un devoir pieux, pour le fils, d'adopter toutes les haines du père, il éprouvait une sorte de remords de ne point désirer plus chaudement la vengeance. Il s'accusait d'impiété et se prenait en mépris. Puis, se raidissant tout à coup contre ces repentirs, par un de ces retours naturels aux cœurs bourrelés, il cherchait à se justifier à ses propres yeux; il s'indignait contre la méchanceté des hommes; il détestait Étienne de lui avoir appris le douloureux secret de sa naissance; il maudissait cette inimitié sans justice qui lui faisait poursuivre le crime du père jusque sur la fille.

Digitized by Google

Albert n'en pouvait douter : si messire Chauvin l'emportait, Marie avait tout à craindre. C'était en elle surtout qu'il cherchait à frapper le trésorier, comme en ce qu'il avait de plus cher. La jeune fille devenait entre ses mains un instrument de supplice; il l'avait promis, et sa haine répondait de sa promesse.

Cette idée fit naître une crainte subite chez Albert. La *paix* livrée à son oncle était générale; elle devait lui ouvrir toutes les portes, et, au lieu d'en user pour fuir, il pouvait s'en servir pour introduire la troupe de révoltés à laquelle le baron avait fermé l'entrée du château. Le jeune homme fut glacé à la pensée qu'il venait peut-être, à son insu, de commettre une sorte de trahison et d'exposer la vie de Marie. Il resta un instant effrayé et indécis : il ne pouvait prévenir le ministre, et il ne voulait point le laisser surprendre; parler ou se taire était également une perfidie. Ne sachant à quoi se résoudre et voulant au moins s'assurer si ses craintes étaient fondées, il descendit rapidement vers la Loire.

En arrivant au passage, il trouva le batelier, une lanterne à la main, et qui semblait chercher à terre.

— Où est ta nef? demanda-t-il vivement en apercevant la lune qui scintillait, sur l'eau, à la place vide de la barque.

— Partie, répondit le marin.

— Sans toi?

— Ils s'en sont emparés, messire.

— Qui?

— Des hommes masqués qui enlevaient une femme.

— Tu les as donc vus?

— De ma cabane, mais ils étaient armés.

— Tu as craint de te montrer?

— Et j'ai bien fait, ils ne me cherchaient point, ajouta le batelier en baissant la voix; vu que d'habitude on ne souhaite pas de témoin quand on enlève une femme.

— Une femme! répéta Albert.

— Évanouie ou morte, car elle ne bougeait.

— Et d'où sortaient ces hommes?

— Du château.

Le secrétaire tressaillit.

— Mais la femme, dit-il, tu l'as vue?

— Non, messire, j'ai seulement trouvé ce mouchoir.

Le jeune homme le prit vivement, et poussa un cri en reconnaissant l'écusson de Landais.

Digitized by Google

— Vous savez son nom? dit le marin étonné.

— Une barque, malheureux! une barque!

— Il y a là celle de Pierre.

Albert y courut, et brisant la chaîne qui retenait la nef:

— A ta rame! cria-t-il au batelier, et tout ce que je possède si tu les atteins!

XII.

Pendant ce temps, le joyeux tumulte de la fête donnée par le duc allait toujours grossissant. Un bal masqué n'était point, alors, comme de nos jours, une sorte de bibliothèque géographique reproduisant les costumes de tous les peuples et connue d'avance par tout le monde; chacun s'y donnait libre carrière, saisissant l'occasion de produire ses plus bizarres caprices, et s'habillant pour ainsi dire de son rêve, noble ou hideux, grotesque ou terrible. Aussi pouvait-on deviner, en voyant la forme adoptée par chacun, quelle était sa fantaisie la plus ordinaire; ce n'était point, à vrai dire, une mascarade, mais plutôt une confession. Ce qui d'habitude se cachait au dedans, paraissait ce jour-là au dehors; tandis que l'homme caché était l'homme que le monde façonnait à ses exigences, l'homme apparent était l'individu même dans sa personnelle inspiration; le véritable visage mentait; c'était le masque qui disait la vérité!

Aussi, qui pourrait dire les innombrables formes sous lesquelles se produisaient là les intimes penchans! Quels étranges contrastes! Quelles folles alliances! Cette foule n'avait plus rien d'humain. On y retrouvait toutes les inventions effrénées de l'art au moyen-âge, tous ces caprices adorables ou monstrueux sculptés aux murs de nos cathédrales. A voir ce chaos d'anges ailés, de démons cornus, de génies couronnés, de flammes, de dragons, de chimères et de déesses antiques, on eût dit je ne sais quelle irruption confuse du monde imaginaire dans celui de la réalité; une sorte de députation de tous les paradis et de tous les enfers réunie là par une suprême fantaisie.

Le duc, déguisé en *Apollo,* avait fait son entrée au milieu de neuf demoiselles merveilleusement belles et aussi légèrement vêtues que les muses. Mais l'éclat des lumières, le son des rebecs et l'air tout chaud de parfums et d'haleines, n'avaient point tardé à le jeter dans une sorte d'enivrement. Il regarda un instant passer ces dieux antiques conduisant des femmes demi-nues, ces ribauds poursuivant les Dianes chasseresses, ces démons obscènes entraînant des anges; et, emporté

Digitized by Google

par une sorte de délire contagieux, il s'élança lui-même au milieu de cette folle mêlée.

Le trésorier entra dans ce moment. Son premier regard chercha Marie au milieu de la foule agitée. Ne l'apercevant point, il la demanda au héraut qui gardait la porte. Celui-ci ne l'avait point vue.

Landais parcourut lentement les salles sans pouvoir la rencontrer. Étonné, il chargea Guéguen de continuer à chercher la jeune fille dans le bal, et il allait lui-même se rendre à son retrait, lorsque Jacques Guibé parut pâle et effaré.

Le trésorier le fit entrer promptement dans une pièce à l'écart.

— Nous avons perdu la bataille? demanda-t-il avec angoisse.

— Non, répondit Jacques haletant.

— Quelles nouvelles de l'armée, alors?

— Il n'y a plus d'armée, messire.

— Comment?

— Au moment d'en venir aux coups, nos soldats ont tendu la main aux révoltés et se sont joints à eux.

— Qui t'a dit cela?

— Les fuyards qui viennent d'arriver. Au moment où ils sont partis, les deux armées se préparaient à marcher ensemble sur Nantes.

Landais demeura sans mouvement, sans parole et sans pensée.

Il avait prévu la possibilité d'une défaite et pris ses mesures pour y remédier, mais le coup qui le frappait était trop décisif et trop inattendu; ce n'était plus un échec, c'était une ruine; c'était la destruction subite et complète de tous ses plans.

A force d'adresse, de prévision, d'audace, il avait cru pouvoir accepter la lutte contre les seigneurs; il avait, pour cela, élevé la petite noblesse, armé la bourgeoisie, soudoyé les manans, donné des commandemens à tout roturier capable de tenir l'épée; vains efforts! A la première épreuve, tout cet édifice laborieusement construit pendant quinze années s'était écroulé. Les chiens, délivrés du collier, n'avaient point voulu défendre leur liberté, et, à l'aspect du maître, ils étaient venus se replacer sous le fouet la tête basse.

Landais était demeuré debout, les regards fixes, n'écoutant plus les nouveaux renseignemens que lui donnait Jacques Guibé et se débattant avec agonie au milieu de ce rêve si long-temps poursuivi.

Il sortit pourtant de sa préoccupation, lorsque son neveu inquiet lui demanda ce qu'il fallait faire.

L'idée de sa responsabilité lui revint, et l'orgueil le ranima à défaut d'espérance.

Digitized by Google

— Amène-moi d'abord un des fuyards, dit-il, je veux l'interroger.

Le capitaine sortit, et Landais s'assit pensif.

Dès que la pensée de résistance lui était revenue, son esprit s'était mis, avec sa promptitude accoutumée, à la recherche des moyens, et déjà mille desseins s'y croisaient. Plus le premier coup avait été accablant, plus l'effort tenté pour échapper à sa violence fut énergique et résolu. Landais s'enfuit dans l'action, sans confiance d'abord, mais avec la seule irritation d'échapper à l'agonie d'une défaite sans lutte : il voulut tenter la défense, ne fût-ce que pour occuper son inquiétude et lui donner, au moins, la distrayante péripétie du combat.

Puis, comme il arrive d'ordinaire, ce qui n'avait été qu'un conseil du désespoir lui parut une chance de salut; il n'avait d'abord cherché qu'un moyen de retarder sa chute, il lui sembla bientôt qu'il n'était point impossible de la prévenir.

Il comprit les dangers, les regarda mieux et de plus près; le difficile, après tout, était de résister au premier instant. La nouvelle de la fusion des deux armées était dangereuse, et il était à craindre que noblesse et roture, entraînées par l'exemple, ne se tournassent contre lui aussitôt; car les foules ressemblent aux oiseaux de proie; partout où elles sentent la mort, elles accourent avec des cris de menace. Mais, aussi, s'il ne succombait point au premier soulèvement, sa victoire était certaine. En le voyant fort, tous les faibles reviendraient à lui, et les lâches rentreraient dans le silence.

Quant aux deux armées réunies dans un moment d'enthousiasme, il s'y trouvait trop d'orgueils égaux et de droits contraires pour que la discorde ne se mît pas entre les chefs et les soldats. Incapables, d'ailleurs, d'entreprendre un siége, elles ne pouvaient entrer à Nantes que par la lâcheté ou le bon vouloir des habitans; et pour rendre cette bourgeoisie furieuse de courage, il suffisait de lui faire craindre la perte de ses priviléges ou de ses marchandises.

Toutes ces réflexions rassurèrent un peu Landais, et lorsque Guibé reparut avec le fuyard, il avait déjà arrêté une partie des dispositions qu'il devait prendre contre les révoltés.

Jacques lui apprit avec effroi que la nouvelle de la réunion des deux armées s'était déjà répandue dans le bal.

— Le duc en est-il instruit? demanda le trésorier.

— Nul n'ose le lui annoncer, répliqua Guibé, et monseigneur continue à danser.

— Qu'il danse, dit Landais, pendant ce temps nous sauverons sa couronne.

Digitized by Google

Il se mit alors à interroger le soldat, dont les réponses achevèrent de l'éclairer, et il allait donner des ordres à son neveu, lorsque Guéguen entra précipitamment.

—Qu'y a-t-il encore? demanda le trésorier.

— Votre fille... balbutia Guéguen.

—Eh bien, ma fille?...

— Elle a disparu...

Le ministre pâlit.

—Que dis-tu, malheureux? On ne l'a donc point cherchée?

—Partout, messire!

—Mais ses femmes?...

—N'ont pu la trouver.

—C'est impossible : qu'on l'appelle, qu'on interroge tout le monde, elle aura été vue de quelqu'un!

—De moi, dit une voix forte.

Landais se détourna. Messire Chauvin venait d'entrer.

—Je t'apporte des nouvelles de ta fille! reprit le gentilhomme.

—De Marie... parle... parle alors.

—Ces nouvelles sont pour toi seul.

—Qu'on nous laisse, s'écria vivement Landais.

Guibé, le soldat et Jacques se retirèrent.

Le trésorier se retourna vers le vieux gentilhomme.

—Eh bien? demanda-t-il plein d'angoisse.

Étienne croisa les bras.

—Regarde-moi d'abord, dit-il avec un sourire sinistre. Est-ce que ma joie ne te fait pas peur? Ne devines-tu pas qu'elle t'annonce quelque terrible nouvelle?

—Je ne te comprends point, dit Pierre plus troublé... tu devais me parler de ma fille; s'il est vrai que tu l'aies vue, réponds, où est-elle?

—Enlevée.

—Tu mens!

—Enlevée par moi cette nuit même, au moyen d'un sauf-conduit signé de ta main! et si tu doutes encore, fais-la chercher; je ne désire point abréger l'agonie qui commence pour toi, car elle réjouit trop mon cœur. Attends et espère!

La joie cruelle qui accompagnait ces mots ne permettait point le doute; Landais se sentit froid jusqu'au cœur.

—Et où l'as-tu envoyée? demanda-t-il d'une voix tremblante.

—Au camp des révoltés.

—Alors c'est une rançon que tu veux?

Digitized by Google

— C'est une expiation.

— Une expiation?.. mais ma fille... tu me la rendras.

— Quand tu m'auras rendu mon frère.

Landais fit un geste d'épouvante.

— Vous n'êtes point assez lâche pour tuer une enfant, s'écria-t-il.

— Tu as bien tué un vieillard, toi, répondit Étienne.

Pierre s'approcha, pâle et la voix altérée.

— Prenez garde, messire, vous aussi vous êtes en mon pouvoir, et le mal fait à Marie, je puis vous le rendre au centuple.

— Essaie, dit le gentilhomme avec un calme souriant, j'accepte la partie à ces conditions. Nous verrons qui succombera le plus tôt de ta fille ou de moi.

Landais frémit.

— Ne perdons point le temps en inutiles menaces, messire, dit-il rapidement, vous ne pouvez vous venger de moi sur une enfant, car ce serait une honte et une lâcheté. L'avoir enlevée est trop déjà; mais vous avez bien choisi où me frapper, vous me tenez par le cœur; aussi n'emploierai-je point de détours, réglez vous-même le prix du rachat, et dites-moi à quelles conditions ma fille me sera rendue.

Étienne ne répondit rien; depuis quelques instans sa tête s'était penchée, et il semblait prêter l'oreille. Son silence épouvanta le trésorier. Il savait que tout était à craindre de cet homme, fou dans sa haine comme il l'avait été autrefois dans sa douleur, et qu'un crime ne l'effraierait point s'il tournait au profit de sa vengeance. L'amour paternel était la seule passion tendre de Landais; il y avait mis toutes ses consolations et tous ses élans. L'idée que le sort de Marie s'accomplissait peut-être dans ce moment le jeta dans une sorte de délire: il courut à Étienne, et lui saisissant la main:

— Rendez-moi ma fille, messire, s'écria-t-il, rendez-la-moi, et je souscris à tout ce que vous voudrez... Le mal que j'ai fait à votre famille, je puis le réparer; je lui rendrai ses biens, ses emplois, ses armes; je vous ferai plus puissant que votre frère ne l'a jamais été! mais dites-moi où est Marie; un gentilhomme ne peut frapper une femme; on ne frappe que ceux qui se défendent... Épargnez-la, messire!.. Vous avez dû aimer quelqu'un aussi, dans votre vie? Par son souvenir et au nom du Dieu tout-puissant, rendez-moi ma fille!

Et comme Étienne écoutait, toujours muet:

— Ne restez pas ainsi, messire! s'écria Landais hors de lui; qu'attendez-vous, et pourquoi ne rien dire? Ma fille court-elle quelque danger? oh! répondez, si vous croyez en Dieu, répondez! Que faut-il

Digitized by Google

donc pour vous toucher? des prières? j'ai les mains jointes; des larmes? je pleure! N'est-ce pas assez pour que vous ayez pitié? Faut-il vous parler comme à Dieu lui-même, je suis prêt, voyez.

Landais éperdu et tremblant s'était courbé devant le fou; celui-ci l'écrasa d'un regard.

— Enfin, tu pries, dit-il.

— Pour ma fille, répondit Landais d'un air noblement suppliant.

Dans ce moment, l'horloge sonna deux heures; messire Chauvin tressaillit, et un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Prie pour toi-même! s'écria-t-il en étendant la main avec menace vers le ministre.

Celui-ci leva les yeux avec étonnement.

— As-tu donc cru que je venais ici sans but ou pour traiter avec toi? reprit Chauvin. Le seul accommodement possible entre nous est celui que scellera la hache, et nous le conclurons bientôt, car tu n'as plus d'armée.

— Je le sais, répondit Pierre.

— Et sais-tu aussi que l'avant-garde des révoltés est déjà sous les murs de Nantes? sais-tu que les gentilshommes, qui viennent de l'apprendre au bal, ont couru aux armes afin de les seconder?

— Est-ce vrai?

— Je suis venu parce qu'il fallait t'empêcher d'être averti et de prendre tes mesures; occupé de ta fille, tu as oublié tout le reste; et maintenant, la ville est livrée.

— Livrée! répéta Landais.

Il voulut s'élancer vers la porte, mais Chauvin abattit vivement la barre qui la fermait en dedans, et tirant son épée:

— J'ai promis que tu ne sortirais point, dit-il résolument.

— Place, messire, ou j'appelle! s'écria Landais.

— Tes gardes ont quitté la galerie.

— Ils sont ici près.

— Moins près que ce fer de ta poitrine; et si tu pousses un cri, ce sera le dernier.

Le trésorier recula pâle et hésitant. Il sembla mesurer l'espace qui le séparait de la porte, puis promena les yeux autour de lui comme s'il eût cherché une arme ou une issue, mais il n'y avait nul moyen de se défendre ni de fuir.

Étienne, qui avait suivi ses regards, sourit.

— Tu cherches en vain, dit-il lentement; tu es bien en ma puissance; toi et ta race, je vous écraserai aujourd'hui sous mon talon,

Digitized by Google

comme une nichée de vipères; cette fois, tu ne m'échapperas point!

— Que Dieu fasse selon son désir, dit Landais d'une voix sombre.

Et il s'assit avec une sorte de calme terrible.

Il y eut un moment de silence; tous deux attendaient, et pour tous deux chaque minute était un siècle d'angoisses.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre, des pas précipités retentirent dans la galerie.

— Landais! s'écria Étienne, voici la mort qui vient!

— La mort, répéta Pierre en se relevant, je la recevrai debout.

Le gentilhomme avait retiré la barre; la porte s'ouvrit vivement, et Albert parut tenant Marie par la main.

Trois cris partirent en même temps; la jeune fille s'était élancée dans les bras de son père; Étienne, immobile et muet, ne pouvait en croire ses yeux; Albert s'avança vers lui.

— Ah! c'est toi qui l'a ramenée, dit le vieillard en l'apercevant.

— C'est moi! répondit froidement Albert.

— Misérable! cria Chauvin avec un geste violent.

Les yeux du jeune homme s'allumèrent.

— Les misérables, dit-il, sont ceux qui emploient la violence et la trahison contre une femme sans défense.

— Et ces lâches t'ont laissé la reprendre! continua Étienne sans l'écouter; ils ne l'ont pas plutôt percée de leurs épées! Ah! j'aurais dû le prévoir et la conduire moi-même!

— Oui, interrompit vivement Pierre, mais tu ne l'as point fait, et ma fille est sauvée, et, grace à toi, je sais tout! Dieu soit béni, j'ai retrouvé ma force et mon espérance!... Ah! tu as raison, maître, le seul accommodement possible entre nous désormais est celui que scellera la hache, mais tu t'es vanté trop tôt, car c'est moi maintenant qui tiens le manche; à toi le tranchant!

XIII.

Il y a dans toute existence humaine des jours d'épreuve où les désastres se multiplient avec une sorte de fatalité invincible, où chaque instant amène un changement nouveau, où tout se succède et se précipite comme dans un drame habilement préparé; crises courtes, mais suprêmes, qui recèlent souvent plus d'évènemens et d'émotions que tout le reste de la vie!

Digitized by Google

Landais était arrivé à une de ces heures décisives où une destinée court de péripéties en péripéties à son dénoûment. Au moment même où, par un bonheur inespéré, sa fille lui était rendue, les gentilshommes qui avaient quitté la fête ouvraient une porte aux révoltés, et leur livraient ainsi la ville.

Ceux-ci parurent bientôt devant le château, mais ils trouvèrent les herses levées et les remparts garnis d'archers; ils s'arrêtèrent à quelque distance des fossés pour délibérer.

Cependant le duc, qui avait été averti le dernier, venait d'accourir à la tourelle pour reconnaître la force de l'ennemi; il y trouva Landais.

— Combien sont-ils? demanda François haletant.

— Assez pour que leur châtiment serve d'exemple, répondit le trésorier, qui sentait le besoin de relever le courage du duc par une feinte tranquillité.

Mais celui-ci s'approcha d'une meurtrière, et aperçut, aux premières lueurs du jour, la troupe des assiégeans qui occupait déjà tous les abords du château, et il recula en pâlissant:

— Par le Christ, c'est une armée! dit-il d'une voix troublée.

Landais allait répondre, lorsque Jacques Guibé annonça qu'un envoyé de la noblesse demandait à parler à monseigneur.

— Que veut-il? demanda le trésorier.

— Il apporte des propositions.

— Qu'on le chasse!

— Non, qu'il vienne! interrompit rapidement le duc.

— Il vous trompera, monseigneur.

— J'y prendrai garde, maître.

Et, comme Guibé semblait hésiter:

— Amène-le, ajouta-t-il; je le veux!

Jacques reparut bientôt avec un gentilhomme en costume de guerre, mais désarmé: c'était le vicomte de Rohan.

Le vicomte s'inclina respectueusement à l'aspect de François; celui-ci salua légèrement du geste et s'assit. Il y eut des deux côtés une pause; Landais, les bras croisés, observait le duc.

— Quelles paroles m'apportez-vous de la part des vôtres? demanda enfin celui-ci d'un ton qu'il s'efforçait de rendre hautain.

— Toujours la même, monseigneur, répondit le vicomte; les gentilshommes sollicitent réparation et justice.

— Où sont leurs demandes?

— Dans cette supplique, monseigneur.

— Lisez.

Digitized by Google

Le vicomte déploya le parchemin qu'il tenait à la main et obéit.

Ce qu'il avait appelé une supplique n'était autre chose qu'un traité par lequel la noblesse rentrait dans ses plus anciens privilèges. C'était l'acte déjà proposé à la signature de François, lorsqu'il s'était trouvé un instant le prisonnier des gentilshommes, mais avec toutes les additions que le temps, la réflexion et le succès avaient permis d'y apporter.

Le duc écouta cette longue transaction avec plus d'ennui que de colère. Seulement, arrivé à l'article par lequel les gentilshommes exigeaient qu'on leur livrât le trésorier, il jeta un regard oblique à ce dernier.

— Cela ne peut être, interrompit-il lentement; frapper messire Landais, ce serait me frapper moi-même, car il est revêtu de mon autorité.

— Que monseigneur la lui retire, observa Rohan, et rien de commun n'existera plus entre lui et cet homme.

— Le duché et moi, nous lui devons trop pour l'abandonner aux mains de ses ennemis.

— Songez, monseigneur, que, quoi qu'il arrive, il y tombera, reprit le vicomte avec une fermeté soumise; nous sommes maîtres de la ville et nous le serons du château aussitôt qu'il nous plaira. Les bourgeois nous aideraient eux-mêmes à l'assaut, de peur de nourrir trop long-temps nos hommes de guerre, et, pour rouvrir plus tôt leurs boutiques, ils pendraient maître Landais de leurs propres mains. Tout secours est donc impossible, toute résistance vaine et sans profit; croyez-moi, monseigneur, rendez la paix au duché en séparant votre cause de celle d'un mauvais serviteur qui maintes fois vous a trahi vous-même.

— C'est ce qu'il faudrait prouver, dit le duc, dont la résolution devenait moins ferme à mesure qu'on lui montrait plus clairement le danger.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le vicomte; nous ne voulons que l'équité, et si monseigneur doute des crimes de maître Landais, nous consentons à ce qu'il lui donne des juges.

François se tourna vers le ministre comme pour l'interroger du regard. Il était évident que son lâche cœur cédait déjà, et qu'il eût voulu sortir de péril en livrant son favori; mais il n'osait s'avouer à lui-même son désir. Dominé malgré tout par le génie de Pierre, il attendait, avec cet instinct des égoïstes pour deviner les fortes ames, que Landais lui accordât lui-même la permission de le trahir.

Mais Landais demeura muet.

Digitized by Google

Un travail terrible s'achevait en ce moment dans son esprit. Après avoir attentivement écouté tout ce que venait de dire le vicomte, après avoir suivi les impressions du duc et s'être senti abandonné par lui, il avait rapidement repassé dans sa pensée tous les moyens de salut qui lui restaient, et avait reconnu leur impuissance. Alors, voyant sa perte certaine, il s'y était résigné avec la promptitude des natures courageuses, et n'avait plus songé qu'à sauver sa fille, s'il était possible, de cet inévitable naufrage.

Sa résolution fut aussitôt prise; il fit un pas vers le duc, inquiet de son silence, et qui baissa les yeux sous son regard.

— Les propositions de messire de Rohan peuvent être acceptées, dit-il, s'il accepte également les nôtres.

— Quelles sont-elles? demanda le vicomte attentif.

— Les voici, messire. Je veux, quel que soit l'arrêt des juges, que tous mes biens soient conservés à ma fille, qui demeurera libre maîtresse de ses volontés et à l'abri de toute poursuite.

— Ceci peut vous être accordé, dit le vicomte.

— Je demande qu'aucun empêchement ne soit apporté à son mariage avec celui que je lui choisirai moi-même.

— Qu'il soit encore fait en cela selon vos désirs, maître.

— Je veux enfin que vous juriez d'être fidèle à ces promesses, au nom de la noblesse entière; que vous y engagiez personnellement votre honneur et le salut de votre ame.

— Je l'engage, dit le vicomte, sérieusement, en étendant la main vers le crucifix suspendu au mur.

— Et moi, ajouta le duc en se levant, je jure que, dussent tous les sénéchaux du duché te condamner, maître, je te prendrai à merci.

— Dieu vous récompense de votre intention, monseigneur, répondit froidement Landais, mais songez d'abord à signer la paix; moi, je vais embrasser ma fille encore une fois.

Cependant les clameurs des assiégeans, au milieu desquelles retentissait le nom du trésorier, n'avaient point tardé à parvenir jusqu'au retrait de la jeune fille et à l'instruire du péril qui menaçait son père. Albert essaya de la rassurer; mais le tremblement de sa voix et les regards inquiets qu'il jetait sans cesse vers la fenêtre démentaient ses paroles. Marie voulut alors retourner vers Landais; les efforts d'Albert pour la retenir ne firent qu'augmenter ses craintes, et elle allait courir à la galerie où elle avait laissé le ministre lorsque celui-ci entra.

Digitized by Google

Elle se jeta dans ses bras avec un cri.

— Ah! que se passe-t-il, et que vous veut-on, mon père? demanda-t-elle épouvantée.

— Tu le sauras, enfant, dit Pierre; mais je te cherchais, il faut que je te parle.

— Oh! dites-moi d'abord que vous ne courez aucun danger.

— Les morts seuls pourraient parler ainsi, ma fille.

— Ainsi vous craignez?

— Rien : du calme, Marie, du calme, et écoute-moi, les momens sont précieux.

— Ah! parlez, mon père.

Landais prit les mains de la jeune fille, et Albert voulut s'éloigner; il l'arrêta d'un signe.

— Reste, dit-il, tu peux, tu dois tout entendre.

Et, rapprochant Marie de son cœur :

— Réponds-moi, continua-t-il, et réponds sans détour, car il y va de tout mon bonheur : est-il vrai, comme tu me l'as dit un jour, que tu n'aies jamais désiré l'éclat ni la puissance?

— Ah! vrai, vrai, mon père.

— Et maintenant, comme autrefois, tu ne demanderais qu'un manoir entouré d'arbres et la paix dans l'obscurité?

— Ah! n'est-ce point assez pour aimer à vivre?

Landais soupira.

— Tout est bien, alors, reprit-il. Ce que tu désirais, je te l'aurai obtenu! Peu importe que mes ennemis renversent l'édifice de fortune que j'avais mis quinze années à élever pour toi; puisque tu n'en voulais pas, il eût toujours fallu le détruire. Dieu fait ce qu'il faut.

Et serrant contre sa poitrine la jeune fille qui le regardait avec une inquiétude agitée :

— Ne crains rien, enfant, continua-t-il; je viens d'assurer ta paix.

— Mais la vôtre, mon père? s'écria Marie.

Landais détourna les yeux; elle saisit ses mains avec une brusque épouvante.

— La vôtre! répéta-t-elle, vous ne m'en parlez pas. Est-il sûr que vous n'avez plus rien à craindre? Oh! répondez, au nom de Dieu! ne savez-vous point que je ne veux être sauvée qu'avec vous? que sans vous je ne puis être heureuse?

— Tu te trompes, dit Landais avec un mélancolique sourire; je ne suis que ton père, moi.

— Ah! que dites-vous?

Digitized by Google

— Ne te défends pas; cela doit être ainsi; je ne puis, moi, que te préparer la vie; c'est à un autre de te la faire joyeuse, et cet autre... tu l'as trouvé.

La jeune fille baissa la tête; Albert, qui avait suivi toute cette scène avec une émotion croissante, tressaillit embarrassé.

Landais se pencha vers Marie, et d'une voix plus basse :

— Réponds, dit-il; me suis-je trompé? celui qui t'a arrachée aux mains de tes ravisseurs n'est-il pour toi rien de plus qu'un libérateur? N'est-ce pas avec lui que tu voudrais le manoir solitaire et la paix dans l'obscurité?

— Mon père!... murmura la jeune fille en cachant son visage sur le sein de Landais.

— C'est bien, dit Pierre avec une triste douceur.

Et se tournant vers le jeune homme, qui s'était approché confus et attendri :

— Promets-tu de l'aimer plus qu'un père et de la protéger contre tous? demanda-t-il.

— Ah! jusqu'au dernier souffle de ma vie, s'écria Albert.

— Alors emmène-la, s'écria Landais d'une voix étouffée. Je puis mourir maintenant, car je la laisse heureuse et protégée.

— Tu te trompes, Landais, dit Chauvin en paraissant à la porte du retrait.

— Encore cet homme! s'écria Pierre.

— Tu te trompes, répéta Étienne. En souscrivant toi-même à ta perte, tu crois avoir assuré à ta fille un doux avenir et un fidèle protecteur! eh bien! ton espérance est vaine, car il y a entre elle et lui un obstacle invincible.

— Lequel?.... demanda Landais.

— La tombe du chancelier, dont Albert est le fils!

Pierre recula en poussant un cri.

— Ainsi, reprit Étienne avec un sourire sauvage, le bonheur de ta fille est impossible, et c'est toi qui en es cause! Ainsi ton sacrifice aura été inutile, car, en mourant, tu la laisseras seule et le cœur brisé!... Bénis donc encore Dieu qui s'est joué de toutes tes espérances. Ah! je t'avais averti que le jour des représailles viendrait, Landais; trouves-tu enfin que je sois vengé?

A la déclaration faite par Étienne, Marie s'était caché le visage, et le jeune secrétaire était devenu pâle. Landais demeura un instant égaré; ses deux mains se portèrent à son front comme s'il eût craint de devenir fou.

Digitized by Google

— Albert fils du chancelier.... répéta-t-il; cela ne peut être.... tous deux sont morts....

— Tu l'as cru, répondit Étienne avec une ironie triomphante; mais celui-ci fut sauvé par moi.

— Tu mens!

— J'en ai la preuve.

— Tu mens!

— La voici.

— Un acte! s'écria Albert.

— Signé des moines qui le recurent.

— Ainsi... c'est la vérité?

— Regarde.

Le jeune homme saisit le parchemin :

— Et c'est là le seul témoignage de ma naissance, reprit-il après l'avoir parcouru; c'est là le titre qui m'assure un héritage de sang pour lequel il faudrait renoncer à la pitié et au bonheur!... Je le refuse!...

— Rends-moi cet acte! s'écria Étienne.

— Il m'appartient, dit le jeune homme; moi seul ai droit de m'en servir.

— Et qu'en comptes-tu faire?

Pour toute réponse, Albert courut au foyer et jeta le parchemin dans les flammes.

— Malheureux! s'écria Chauvin.

— Qu'un autre réclame maintenant votre noble nom, messire, reprit le jeune homme avec calme; moi je ne suis qu'un orphelin abandonné, le fils d'un mendiant, et je n'ai d'autre famille que cette femme et ce vieillard.

Landais leva au ciel ses yeux mouillés, et embrassant Marie :

— Maintenant je te quitterai sans crainte, ma fille, dit-il d'une voix profonde; tu as quelqu'un qui t'aime autant que moi!

XIV.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis les événemens racontés aux chapitres précédens. La noblesse, rassemblée dans cette même salle de réception où nous l'avons déjà vue, entourait le duc qui se montrait pour la première fois depuis plusieurs jours et dont le pâle visage portait encore l'empreinte d'une récente maladie.

Digitized by Google

A demi renversé dans un fauteuil, les mains jointes et les jambes croisées l'une sur l'autre, il écoutait une histoire qui occupait alors tout le duché. Il ne s'agissait de rien moins que d'une riche et belle bourgeoise de Nantes *livrée d'amour* à un noble étranger qu'elle avait reconnu plus tard pour Satan lui-même. La justice cléricale venait d'évoquer l'affaire, et il n'était bruit que des effrayantes dépositions de la belle bourgeoise et des exorcismes et purifications employés par messires les juges ecclésiastiques.

Le duc prêtait l'oreille à ce récit, agréablement assaisonné par le vicomte de Rohan, de louanges pour sa seigneurie et d'épigrammes contre messire Satan; mais son air restait froid, et le sourire n'avait point entr'ouvert une seule fois ses lèvres pâlies.

La foule, les yeux fixés sur ceux du duc, n'osait s'amuser sans qu'il en donnât l'exemple et demeurait également sérieuse.

Le vicomte, déconcerté du peu d'effet de son histoire, coupa court en abrégeant les derniers détails.

— Nous vivons dans des jours tristes, messire, dit gravement le duc lorsqu'il eut achevé, je n'entends plus parler que de crimes, de prodiges ou de jugemens.

Et comme si ce dernier mot eût réveillé en lui un souvenir :

— Le procès de messire Landais n'avance-t-il point, demanda-t-il, que je n'en entends plus dire mot?

— Si je ne me trompe, les juges ont fini leur office, répondit Rohan avec quelque contrainte.

— Quoi qu'ils décident, interrompit le duc, maître Landais a ma parole et doit obtenir grace. La clémence est chose prudente aux vieillards, car Dieu ne pardonne qu'à ceux qui ont pardonné.

Les gentilshommes se regardèrent d'un air embarrassé, et il y eut un assez long silence.

Il fut interrompu par un bruit de voix qui se querellaient dans la galerie voisine. Le duc demanda la cause de ce débat; mais avant qu'on eût pu lui répondre, la portière se leva brusquement, et Albert parut avec Marie.

A leur aspect, tous les seigneurs firent un mouvement.

Le jeune homme n'avait point d'épée, et la jeune fille portait la coiffe de deuil des bourgeoises; tous deux étaient vêtus de noir. Ils s'avancèrent ensemble vers le duc et se mirent à genoux.

— Ah! je comprends, dit François, maître Landais a été condamné.

— Il est vrai, murmura Albert.

Digitized by Google

— Et vous venez solliciter sa grâce?

Le jeune homme et la jeune fille relevèrent la tête avec un étonnement douloureux.

— Il serait trop tard! répliqua Albert d'une voix sombre.

— Que veux-tu dire? interrompit le duc. Le trésorier....

— Est mort depuis trois jours de la main du bourreau.

François se leva d'un bond, en poussant un cri si terrible que les gentilshommes reculèrent.

— Mort! répéta-t-il avec une sorte d'égarement, sans que je l'aie su.... Mort de la main du bourreau, malgré ma promesse, malgré ma volonté! Qui donc a ordonné le supplice?

— Nous tous, monseigneur, répondit Étienne; il fallait faire justice; nous avons exécuté l'arrêt sans rien dire, afin de ne point être forcés de vous désobéir.

— Et personne ne m'a prévenu! reprit François avec rage.

— Personne ne l'a pu, monseigneur, observa Albert; tous nos efforts pour parvenir jusqu'à vous ont été inutiles; aujourd'hui même encore il a fallu entrer par surprise et violence pour demander le droit de déposer le corps du trésorier dans une terre sainte.

François promena sur les gentilshommes des regards étincelans.

— Ainsi je suis votre prisonnier, messires, dit-il, tremblant de colère; vous seul commandez ici désormais!... Vous avez déjà coupé la main droite du duché; eh bien! coupez la tête, maintenant. Qui vous arrête?... Moi mort, vous pourrez plus facilement achever de vendre la Bretagne au roi de France. Seulement rappelez-vous ma prédiction : votre félonie amènera elle-même son châtiment. Vous étiez les seigneurs d'un état indépendant, vous deviendrez les derniers gentilshommes d'un grand royaume. On se rira à la cour de votre pauvreté et de vos noms inconnus. Vous serez les cadets de la noblesse française. Ah! que je puisse voir du paradis un pareil changement, et je ne demande point d'autre joie..... Dieu vous maudisse, fous et méchans!

A ces mots, le duc chancela et tomba renversé dans son fauteuil. Il était évanoui.

ÉMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

RACINE DANS LE MIDI.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

MONSIEUR,

C'était au mois de novembre 1661; un jeune homme venait d'arriver au Pont-Saint-Esprit par le coche parti de Lyon depuis deux jours, et qui ne devait débarquer ses passagers que le lendemain, en Provence. En ce temps-là les coches d'eau sur le Rhône étaient cités comme les plus rapides de France; ils faisaient bien leurs douze lieues par jour. L'étranger dont il est ici question venait de quitter ses compagnons de voyage, et entre autres deux mousquetaires qui étaient du Pont-Saint-Esprit, et qui comptaient y passer un congé de quelques mois. Après une promesse formelle de se revoir, les militaires et le passager se séparèrent. Celui-ci monta dans une méchante cariole du pays, qui pourtant suffisait à tout son bagage, et il prit la route de la ville d'Uzès, siége du diocèse de ce nom. Le conducteur ne sachant d'autre langue au monde que le patois, le voyageur ne lui adressait que de rares questions sur le pays, tantôt en italien, tantôt en espagnol; à quoi le conducteur répondait de travers et fouaillait à outrance sa malheureuse mule. Le jeune étranger, hâtons-nous de le dire, était beau comme un héros de roman. Il avait une figure douce et grave, le profil régulier, le front haut, l'œil vif, le teint un peu pâle. Ses cheveux brun-cendré retombaient sur un collet de batiste tout uni, et n'ayant point de gland à ses deux bouts, un vrai collet d'ecclésias-

Digitized by Google

tique ; le reste de sa toilette était à l'avenant, c'est-à-dire d'une simplicité qui sentait la gêne. L'habit noir était en drap, il dessinait une taille bien prise, mais il était râpé ; le manteau mourait de vieillesse ; les bas étaient de grosse laine ; les souliers, très forts, annonçaient que leur maître marchait bien souvent. Du reste, la physionomie de l'étranger était d'une sérénité souriante, et s'il paraissait rêver quelquefois, ce n'était assurément pas à la médiocrité de sa bourse. Quand on approcha de la ville d'Uzès, il en considéra le site avec beaucoup de curiosité ; il adressa plusieurs questions à son guide, au sujet des grosses tours ducales qui font encore aujourd'hui la gloire de la maison de Crussol ; enfin il s'informa du nombre des habitans, et glissa quelques questions incidentes sur les dames du lieu. Or, ce jeune et modeste voyageur touchait au terme de sa route ; il allait habiter chez un de ses oncles, chanoine régulier du diocèse d'Uzès, et par l'entremise duquel il espérait obtenir un jour un petit bénéfice. Il était auteur d'une ode intitulée *la Nymphe de la Seine* publiée en 1660, à l'occasion du mariage du roi ; son nom avait déjà été prononcé devant Colbert, et cela par Chapelain, alors arbitre du Parnasse, et si bien déchu depuis ; déjà même il s'était acquis une illustre amitié, celle de La Fontaine ; enfin il se nommait Jean Racine.

A ce nom, il est beaucoup de gens en France qui sont tentés de s'incliner, et remarquez, monsieur, que ce sont ceux-là même qui lisent le moins de tragédies. Leur enthousiasme sur parole rappelle l'héroïque bonne foi de ce capitan napolitain qui, après avoir eu quatorze cartels pour soutenir la suprématie de la poésie de l'Arioste sur celle du Tasse, fut blessé à mort à son quinzième duel, et mourut en avouant qu'il n'avait lu ni l'un ni l'autre de ces deux poètes italiens. Mais à Dieu ne plaise que nous voulions ici engager la moindre polémique pour ou contre les œuvres de Racine ; ce serait rouvrir un champ clos où tant d'assauts d'armes, tant de prouesses, tant de valeureux coups d'épée reçus et rendus, n'ont abouti qu'à corroborer de part et d'autre les convictions les plus opposées. Que Racine garde donc ses couronnes ; il y a même gros à parier que Shakespeare lui en aurait apporté une à la première représentation de *Phèdre*. Poussons l'esprit de conciliation jusqu'à présumer que le tragique français aurait à son tour jeté beaucoup de lauriers à William Shakspeare après avoir vu jouer *Roméo et Juliette, Othello, le Roi Lear*, et tant d'autres chefs-d'œuvre parfaitement inconnus à la cour de Louis XIV, et qui ne sont pas moins des chefs-d'œuvres.

Jean Racine était établi depuis quelques jours à Uzès, chez son oncle le chanoine, lorsqu'un souvenir de Paris vint sans doute à passer et le fit soupirer. Racine avait à peine vingt et un ans ; il avait déjà vécu dans l'intimité de quelques beaux esprits et reçu les enivrans sourires de quelques belles dames. Sa tête brûlait et son cœur aussi probablement, mais la plupart des poètes sont comme les ramiers, ils ne trouvent pas d'abri sous tous les climats, et ils émigrent souvent. Jean Racine, forcé par sa position de quitter Paris, n'avait pour toute fortune présente que l'hospitalité d'un vieux chanoine, et pour tout avenir qu'un modeste bénéfice, résolu qu'il était par pauvreté, sinon par

Digitized by Google

vocation, à demander la tonsure et les ordres. A Paris, il avait laissé un ami de son âge, un fidèle *Achates* avec qui il avait souvent mis tout en commun, joies et chagrins, bien-être et privations, idées, sensations, espérances, folies, toute la vie d'un jeune cœur. M. Levasseur reçut donc une de ses premières lettres datées de la ville d'Uzès, car M. de La Fontaine avait eu la première, comme si les prémices de la muse ne devaient aller qu'à la muse. Un de ses oncles aussi, M. Vitart, à Paris, eut part à ses premiers souvenirs, ainsi que mademoiselle Vitart, sa cousine. Hâtons-nous de le dire, ici monsieur, on ne peut se défendre d'un peu d'impatience contre le fils de Racine, qui, dans des notes ajoutées aux œuvres de son père, a cru devoir chercher à justifier le laisser-aller de ces lettres. Il va même plus loin, et dans un inconcevable avertissement, ce pauvre Louis déclare, en publiant cette première correspondance intime de Racine, qu'il n'a pas de *meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a si bien peint l'amour dans ses vers, en était souvent occupé*. L'argument ne vous paraît-il pas bien joli? Vous ignoriez, n'est-ce pas, que Racine eût mis d'autant plus de vérité dans les créations poétiquement passionnées de Phèdre et de Roxane, qu'il était resté étranger lui-même à toute passion?

La lettre datée du 11 novembre 1661, et adressée à La Fontaine, n'est remarquable que par une relation assez naïve du voyage de Paris à Lyon, pendant lequel il avait soin, à l'entrée de la nuit, de *prendre le galop devant les autres* (ses compagnons) pour aller retenir le meilleur lit pour lui. Et qu'on vienne nous dire après cela que Racine n'était ni rêveur, ni contemplatif; qu'il n'avait aucune sympathie pour les beautés de la nature; qu'il ne s'éprenait d'enthousiasme ni pour les étoiles, ni pour le clair de lune, ni pour les sombres vallées; qu'on vienne nous jeter au nez que sa poésie manque de couleurs, de brillans reflets, de ces comparaisons adorables qui abondent dans Homère, Dante, Shakespeare. Quoi? répondrons-nous, ne voyez-vous pas le poète à vingt ans, à son premier voyage, à sa première rencontre, pour ainsi dire, avec la nature; ne le voyez-vous pas courant en avant de ses compagnons, tous les soirs, pour se ménager le meilleur morceau et le meilleur lit de l'hôtellerie? Vous êtes bien osé vraiment.

Il est certain que de pareils aveux affligent un peu quand on les rencontre dans la correspondance intime d'un jeune homme qui depuis fut mis presque au rang des dieux. Mais hâtons-nous d'oublier ce vilain petit acte d'égoïsme. Soit par influence du climat du midi, soit par sympathie pour l'auteur des *Contes*, le jeune Racine, écrivant à La Fontaine, laisse échapper, comme malgré lui, certains élans érotiques plus chaleureux qu'on n'aurait pu les attendre de sa part. Selon lui, les femmes du pays sont, au premier abord, des beautés comparables aux *Fouillon* et aux *Maneville*, et *pour ce qui est de leur personne*, (c'est Racine lui-même qui cite ce vers):

Color verus, corpus solidum, et succi plenum.

Qu'en dites-vous, monsieur? et que serait-il advenu, je vous prie, si la lettre

Digitized by Google

était tombée au milieu de Port-Royal, en plein cénacle? J'imagine que M. Racine n'en eût pas été quitte pour des remontrances, et que M. le chanoine régulier, son oncle, dûment averti par les révérends pères, eût envoyé M. son neveu chercher ailleurs des bénéfices. Aussi un peu de confusion semble monter aux joues du jeune Racine à la fin de cette lettre, et le voilà qui se met à faire des rétractations devant ce bon M. de La Fontaine, rêvant alors sans doute de *Joconde* ou de *la Fiancée du roi de Garbes*. « Il faut, lui dit-il, que j'abrége mon discours sur cette *matière* (admirable expression!): *Domus mea, domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit: soyez aveugle. Si je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères. Adiousias. »

M. Levasseur reçoit à peu près les mêmes confidences de la part de Racine à propos d'un voyage que celui-ci fit à Nîmes. Cette première lettre datée du midi, et adressée à un ami de cœur, est d'un abandon charmant. Elle a de la fraîcheur et de la jeunesse, et quelquefois même une certaine *sournoiserie* joviale s'y révèle d'une façon fort galante. Racine assiste à un feu de joie en compagnie d'un révérend père du chapitre d'Uzès. Le feu est beau selon lui, quoique les devises aient été fournies par les jésuites; lesquelles devises ne valaient rien du tout, se hâte-t-il d'ajouter. Mais il s'agit bien ici d'un feu de joie et de ses devises: à la lueur des fusées, des formes ravissantes, des visages charmans apparaissaient autour de Racine et lui donnaient des vertiges. « Vous auriez eu autant de peine à vous en défendre que j'en avais, » écrit-il à son ami Levasseur; et le voilà qui se prend d'une belle envie de leur adresser un compliment attribué à un *galant* de la *cour* de Néron. Mais outre que les Nîmoises, ces descendantes des gallo-romaines, ne parlent et ne comprennent plus le latin, le révérend père, le compagnon de voyage de Racine était là, côte à côte avec lui. « Il aimait si peu à rire, ajoute-t-il, il fallait être sage avec lui, ou du moins le faire. » Cette petite hypocrisie est suivie d'un soupir de tristesse qui la rachète parfaitement. Qui sait si M. Levasseur, lui qui était jeune et amoureux, ne devina pas, en recevant ces aveux à demi étouffés, quelles seraient un jour les tendres mais timides amours de son cher Racine? Le reste de la lettre est moins heureux que le début, surtout lorsque l'auteur parle des antiques ruines de la ville de Nîmes. Est-il possible que devant la majesté du cirque romain il n'ait pas trouvé autre chose à dire, sinon que « c'est un grand amphithéâtre un peu ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis seize cents ans sans mortier, et par leur propre pesanteur. » Et puis il est des gens qui viennent reprocher à la poésie de Racine d'être incolore dans les rares descriptions qu'on y rencontre? Il eût été, en effet, bien surprenant que le poète qui à vingt-deux ans voyait avec des yeux d'architecte les monumens les plus poétiques, révélât un jour un génie plastique. C'en était fait déjà; dès sa jeunesse, Racine devait s'engager dans

Digitized by Google

les voies régulières et un peu monotones d'une belle ordonnance; il devait émouvoir avec délicatesse; mais il n'avait reçu ni les feux de l'enthousiasme, ni la puissance violente et attractive qui ravit l'âme et la ravage. A part quelques élans chaleureux d'Hermione et de Phèdre, Racine procède par d'admirables périodes, ingénieuses, nettes, onduleuses, qui captivent l'oreille et l'esprit, et qui restent impuissantes à remuer des cœurs passionnés. Oui, on est dans la jeunesse ce que l'on doit être un jour : le bouton est encore fermé, mais tout le parfum n'en est pas moins contenu dans la corolle mystérieuse.

Les lettres adressées du midi à mademoiselle Vitart sont assurément remplies d'esprit et d'une délicatesse coquette; elles n'en sont pas plus chaleureuses pour cela, en admettant, comme on a l'air de le dire, que Racine fût un peu amoureux de sa cousine. « Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire... La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étais. Quand je songeais que je n'étais qu'à quatorze ou quinze lieues, cela me mettait en train, et c'était bien autre chose quand je vous voyais en personne. C'était alors que les paroles ne me coûtaient rien et que je causais d'assez bon cœur; au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée; et quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurais pourtant empêcher qu'il n'y ait cent cinquante lieues entre vous et votre idée. Ainsi il m'est un peu plus difficile de m'échauffer; et quand mes lettres seraient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela? J'aimerais mieux recevoir un soufflet ou un grand coup de poing de vous, comme cela m'était assez ordinaire, qu'un grand merci qui viendrait de si loin. » Vous voyez bien, monsieur, que mademoiselle Vitart, qui était une fille de beaucoup d'imagination et de beaucoup de cœur, avait bien quelque sujet de se piquer au jeu et de bouder son cousin au point de ne pas lui répondre un seul mot. C'est précisément ce qui arriva, du moins en partie; car après deux lettres, dans lesquelles Racine dit à sa belle cousine qu'il ne sait trop vraiment que lui écrire et qu'il lui demande du temps pour y songer et prendre haleine; après ces deux lettres, d'une galanterie si singulière, il paraît que mademoiselle Vitart répondit quatre mots et des mieux troussés. C'était pour Racine une magnifique occasion de faire des vers et de les lui adresser. Aussi lui écrivit-il immédiatement :

Que votre colère est charmante,
Belle et généreuse Amarante!
Qu'il vous sied bien d'être en courroux!
Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous?

Si nous prenons de l'impatience à ces froideurs amoureuses, monsieur, jugez ce que dut faire mademoiselle Vitart. Racine assure à son ami Levasseur qu'elle ne lui écrivit plus. On n'a pas grand' peine à le croire. Il s'en

Digitized by Google

plaint beaucoup et il cherche la cause de sa disgrâce. Si M. Levasseur avait pu savoir d'avance quelques vers d'*Andromaque*, il aurait pu lui dire: Ami, voulez-vous qu'elle vous réponde, écrivez-lui dans le style de cette tirade que vous faites dire à Hermione et qui commence ainsi :

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?...

Jean Racine, chez son oncle le chanoine régulier, finit, au bout de quinze jours, par s'ennuyer assez sérieusement pour en écrire à ses amis de Paris et pour trouver laid ce qu'il avait trouvé beau en arrivant. Ainsi les visages qu'il comparait à ceux des Fouillon et des Maneville, étaient devenus à ses yeux fort maussades, et dans le pays dont il avait tant vanté les femmes : « excepté trois ou quatre personnes qui sont belles, on n'y voit presque que des beautés fort communes, » écrivait-il plus tard. L'oncle était malade et sévère, le bénéfice n'arrivait pas, le ciel se fermait du côté de l'avenir, et la belle espérance commençait à hocher la tête; que de raisons pour trouver tout enlaidi autour de soi! Cependant Racine faillit devenir amoureux à Uzès et presqu'à l'ombre du camail de son oncle, car ce fut à l'église qu'il rencontra une demoiselle fort bien faite, comme il le dit lui-même, et d'une taille fort avantageuse. « Elle passait pour une des plus sages, (c'est toujours Racine qui parle) et je connais beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur. »

Enfin nous y voilà, dites-vous, et nous allons voir l'auteur de *Bajazet* amoureux dans le midi et saisi d'une violente passion qui jettera des éclairs de poésie. — Mon Dieu! monsieur, c'est tout ce que je souhaite au monde comme vous en ce moment. Suivons le poète dans les développemens de sa passion, écoutons les battemens de son cœur, étudions en vrais psychologues les caractères de cet amour jeune, ardent, profond, et cherchons là-dedans les germes de cette poésie brillante qui fit pleurer nos pères d'admiration. Racine, à vingt-deux ans, amoureux d'une méridionale et sous le soleil du Languedoc! mais c'est une vraie bonne fortune pour un observateur; il y aura là de quoi écrire tout un mémoire pour M.M. les quarante. Quel chant d'amour va éclore de ce printemps! Or, voici ce qui arriva. Racine n'avait jamais vu cette jeune personne que de cinq ou six pas, comme il le dit; il l'avait trouvée fort belle : « Son teint me paraissait vif et éclatant, ses yeux grands et d'un beau noir. J'en avais toujours une idée assez tendre et assez approchante d'une inclination... enfin je voulus voir si je ne m'étais point trompé dans l'idée que j'avais d'elle, et j'en trouvai une occasion fort honnête. » Racine s'approcha d'elle un jour au sortir de l'église et lui parla. L'aventure commençait tout-à-fait à l'espagnole; mais notre amoureux n'avait d'*autre dessein que de voir quelle réponse elle lui ferait;* ce sont ses expressions. La demoiselle répondit d'un air fort doux et fort obligeant. A merveille jusque-là! Cependant le jeune Racine, au moment solennel d'une passion sur le point d'éclore, Racine fit

Digitized by Google

tout à coup une remarque qui le sauva. La demoiselle avait sur le visage quelques taches comme si elle relevait de maladie, et *cela changea bien mes idées,* s'écrie-t-il. « Je fus bien aise de cette rencontre qui servit à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude, car je m'étudie maintenant à vivre plus raisonnablement et à ne pas me laisser emporter à toutes sortes d'objets. » Comme le bon jeune homme s'alarmait mal à propos, n'est-ce pas? Comme il aurait dû se rassurer, pour peu qu'il eût étudié son propre cœur! Se laisser emporter, lui! eh! quel emportement aurez-vous jamais à redouter, vous dont le rêve s'envole, dont l'idéalité s'éteint à la première tache de rousseur?

Ainsi, monsieur, nous marchons de déceptions en déceptions dans cette première jeunesse de Jean Racine, qui ressemble si bien à celle de quelque géomètre. Et ici on se demande si son fils Louis n'aurait pas eu raison d'affirmer avec tant de candeur que, pour avoir si bien *peint* l'amour, son père n'en ressentit cependant jamais la moindre atteinte; et puis on va plus loin et on pousse la témérité jusqu'à douter que Racine ait jamais été un des meilleurs peintres de l'amour, selon l'innocente expression de son fils. Mais fuyons bien vite ce terrain où une discussion littéraire peut éclater tout à coup. Vous et moi, monsieur, nous redoutons si fort les argumentations fougueuses, les grands éclats de voix, les grands bras et les gens enchantés de trouver l'occasion de jeter à la face d'autrui les tartines de vers qu'ils ont apprises sous le régime de la férule. Fuyons les pédans, l'ennui, la routine, l'entêtement sourd du crétinisme; la fuite n'est-elle pas du courage dans ce cas-là?

Il paraît que Racine, parfaitement guéri de la passion qu'il avait *failli* avoir pour la jeune Languedocienne, eut un retour de cœur vers sa cousine, Mlle Vitart, dont la bouderie lui donnait un véritable chagrin. Par une fatalité déplorable, il ne pouvait s'expliquer la cause de cette bouderie même; et pourtant l'énigme eût été bien facile à deviner; il ne fallait pas être Œdipe pour cela. Il vivait donc au milieu de perplexités et d'ennuis, passant tout son temps avec *son oncle, saint Thomas et Virgile;* faisant des extraits de théologie et des vers quelquefois. Il est assez plaisant de le voir travailler à un petit ouvrage poétique intitulé *les Bains de Vénus,* et qui a été perdu, précisément à l'époque même où il attendait un démissoire pour aller, sous le patronage de son oncle, se faire tonsurer à Avignon, car le bénéfice lui tenait au cœur; il était résolu à accepter une chapelle quelque modeste qu'elle fût, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à son ami M. Levasseur, à propos des *Bains de Vénus :* « Je vous envoie ma pièce..... Écrivez-moi en détail ce que vous pensez des grâces, des amours et de toute la cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites pas l'auteur. Mon nom fait tort à tout ce que je fais, etc. » Que fit M. Levasseur? En véritable traître, comme beaucoup d'amis intimes, il écrivit de grandes louanges à Racine au sujet de ces malheureux *Bains* que Racine lui-même, dans la suite, jugea très mauvais, puisqu'il les supprima de ses œuvres. Le poète, par un pressentiment qui lui fait honneur, reprocha ces éloges à son ami, et il l'accusa de ressembler à ce flatteur dont parle Horace,

Digitized by Google

qui louait tout, de peur d'être forcé d'examiner. Au milieu de toutes ces alternatives de galanteries poétiques et d'élans vers les sévérités du sacerdoce, Racine prit de l'impatience et se mit à vouloir renouer, bon gré mal gré, avec sa cousine, Mlle Vitart. Il lui écrivit donc de nouveau; sa lettre fut dictée à moitié par l'amour-propre piqué, à moitié par une tendresse attristée. « Je suis donc tout-à-fait disgracié auprès de vous; depuis plus de trois mois vous ne m'avez pas donné la moindre marque que vous me connaissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte?.... Une seule de vos lettres par mois aurait suffi pour me tenir de la meilleure humeur du monde; et dans cette belle humeur, je vous aurais écrit mille belles choses; les vers ne m'auraient rien coûté, et vos lettres m'auraient inspiré un génie extraordinaire; c'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que vous allez passer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie; je ne m'attends pas à les passer si à mon aise :

« J'irai parmi les oliviers,
« Les chênes verts et les figuiers,
« Chercher quelque remède à mon inquiétude.
« Je chercherai la solitude
« Et, ne pouvant être avec vous,
« Les lieux les plus affreux me seront les plus doux. »

Certainement ces vers-là ne sont pas de la plus haute poésie; ils ressemblent assez bien à un couplet chanté par quelque berger d'opéra, mais enfin ils prouvent un commencement d'émotion douloureuse; le jeune Racine paraît aimer et souffrir; il faut lui en savoir gré. Mais que fit la cousine? Elle ne répondit pas plus à cette lettre qu'aux précédentes. C'était une fille de tête et de cœur. Aussi bien, pourquoi Racine va-t-il commencer avec elle par des froideurs et des reculemens? Pour se consoler, il se mit à devenir un peu plus positif que de coutume, et le voilà écrivant à son oncle, M. Vitart, le père de la cruelle cousine, les choses les plus prosaïques au sujet du ménage de son oncle le chanoine. Il commence par lui déclarer avec une bonne franchise qu'il n'écrit pas à une certaine tante, religieuse, parce qu'il ne veut pas faire de l'hypocrisie par lettres, trouvant qu'il en fait bien assez à Uzès dans la sainte maison du chanoine. Il avoue qu'il aurait bien besoin des prières de cette tante, mais il ne les veut pas demander, résolu qu'il est à en faire un jour beaucoup pour les autres, s'il devient prieur à bénéfice, et sans qu'on les lui demande. Puis, il se jette bride abattue au milieu de détails domestiques et se glorifie avec une certaine satisfaction de ses progrès dans les sciences gastronomiques. Il déclare être fort habile dans l'ordonnance d'un dîner, cherchant en cela à se rendre digne de son oncle qui, voulant *traiter* son évêque dans un *grand appareil*, était allé à Avignon pour y acheter des provisions. C'est dans la même lettre qu'il se prend tout à coup d'une belle colère contre la vie monastique et

Digitized by Google

les moines en général, apparemment en souvenir d'un certain dom Côme avec qui il voulait traiter d'un bénéfice, mais dont les ruses et les artifices le désolaient depuis long-temps. « Je vous prie de m'envoyer les *Lettres Provinciales*, écrit-il à son oncle Vitart comme pour lui demander un antidote contre la bile. Nos moines sont des sots ignorans qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moine que je ne pourrais pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine et grand théologien. » Est-ce que M. de Voltaire aurait écrit rien de plus fort sur pareille matière quatre-vingts ans plus tard? Est-ce bien le futur poète de Saint-Cyr, le dévot protégé de Mme de Maintenon, qui dit par lettres de ces choses-là? Apparemment que Mlle Vitart et son indifférence étaient le fond de toute cette colère, car la mauvaise humeur de Racine va plus loin; elle tonne contre la nature elle-même, depuis le soleil du Languedoc jusqu'aux cigales de ce pays. Toutefois, un naturel aussi doux que l'était le sien ne devait pas se livrer long-temps à de vives boutades. Dans une lettre écrite à M. Levasseur quelques jours après, il revient à ses tendres affections, les vers, sa cousine, M. de La Fontaine, la belle vie de Paris, la vie intelligente et libre. Ses affaires n'avançaient point, dom Côme faisait toujours quelques roueries de son métier, mais Racine devenait plus philosophe à mesure que le bénéfice s'éloignait. Déjà même cette chapelle et son prieuré n'étaient plus qu'un rêve à moitié fondu dans les nues, et après s'être comparé à Cicéron se plaignant à Atticus de son isolement, le voilà qui se met à chercher quelque sujet dramatique qu'il puisse traiter.

Ce fut donc à Uzès et sous l'influence des idées cléricales que la première pensée du théâtre naquit et germa dans l'esprit de Racine. C'en était fait, la sève était en mouvement, et bientôt ce travail devait produire l'arbre magnifique dont Louis XIV lui-même devint si fier.

C'est avec beaucoup de curiosité, monsieur, que j'ai cherché à découvrir à Uzès même quelques traditions locales au sujet de Racine. Il en existe bien peu. La maison de l'oncle chanoine fut démolie ainsi que beaucoup d'autres qui avoisinaient l'église cathédrale de la ville. Il est présumable cependant que cette maison était située au sud-est de l'église dont elle était séparée par un jardin, au milieu duquel on voit encore les tombes de quelques membres du chapitre diocésain entourées de hauts cyprès et de lauriers roses. Ce petit cimetière est clos de murs. Le reste du jardin est devenu une promenade publique dont les terrassements dominent un frais vallon. C'est au bord d'une de ces terrasses que se tient encore debout une maisonnette bâtie de belles pierres et appelée *pavillon Racine*. Probablement c'était un corps de logis dépendant de la demeure de l'oncle le chanoine, prieur et abbé de Sainte-Geneviève. Quelques personnes veulent que Jean Racine ait habité lui-même ce pavillon, et qu'il ait travaillé là-dedans aux premiers actes des *Frères ennemis*. Je le veux bien avec elles; il est si commode de suivre des gens qui ne doutent jamais! Dans tous les cas, Racine avait, de la fenêtre de ce pavillon, une vue

Digitized by Google

charmante. Le versant méridional où la maison est bâtie, est couvert d'un bois d'oliviers, d'aliziers, de chênes verts, de frênes, qui alors faisait partie du parc de l'évêque d'Uzès. Il n'est rien de plus pittoresque à voir que ces massifs de verdure du milieu desquels s'élèvent des têtes de rochers tapissés de lierres. Quelques balcons en ruine se montrent çà et là dans le fourré, avec leurs vases de pierre renversés sur les mousses, et leur galerie, toute rompue par des figuiers sauvages qui poussent effrontément entre les élégans piliers. La base circulaire de la montagne touche aux prairies du vallon où serpente, vers le sud, la rivière d'Eure, cette eau romaine qui se jetait dans l'aqueduc d'Agrippa et allait rafraîchir et vivifier la ville de Nîmes. A l'ouest se dressent, encore tout armées de machicoulis et de meurtrières, les trois tours ducales des seigneurs d'Uzès, tandis que, du côté du nord, un hardi minaret sarrazin, devenu clocher catholique de cathédrale, élève dans le ciel sa légère colonne toute brodée de galeries. Tel est le paysage qui entoure le pavillon Racine et que le poète, trop chagrin sans doute, s'est obstiné à ne point regarder, puisqu'il n'en dit pas un mot à ses amis non plus qu'à sa belle cousine. Je me suis mis en quête aussi pour découvrir le nom, la famille, ou même le portrait de la beauté aux taches de rousseur qui faillit allumer un si grand incendie dans le cœur du jeune disciple de M. le chanoine. Mes recherches, monsieur, ont eu un demi-résultat. Me trouvant en compagnie d'un de ces hommes rares et précieux par leur science d'archéologue et de chroniqueur, un de ces archivistes de leur ville natale, aux yeux de qui le moindre parchemin, le moindre fragment de maçonnerie ont une signification, je parlais de mon désir extrême d'entrevoir l'ombre, la silhouette de la demoiselle qui donnait à Racine de si étranges distractions à l'église. L'honnête érudit passa bien dix fois la main sur ses yeux comme pour y voir plus clair ou pour se souvenir. Il finit par m'engager à le suivre, et nous nous rendîmes tous les deux dans une des anciennes rues de la ville, à une maison voisine du château ducal. La façade avait des tons assombris, des cannelures et des sculptures en demi-relief qui me prévinrent tout de suite en sa faveur. J'aurais donné beaucoup pour qu'il pût m'être prouvé qu'un poète avait été amoureux là-dedans. Nous montâmes un escalier en colimaçon, sous le patronage d'une servante presque aussi vieille que la maison, les maîtres étant absens depuis longues années. Dans une salle fort mal éclairée, mais très noble par ses tentures et son lourd ameublement, se trouvaient quelques dessus de porte peints en médaillons. Mon vertueux *cicerone* me montra un de ces portraits ovales et richement encadrés. Je vis une femme d'un port fort noble, assez naïvement décolletée, attendu qu'elle avait la gorge belle, ayant des grappes de cheveux à la Ninon, vêtue d'une robe de brocard, fond vert-pomme et argent, et portant sur le bras gauche un petit chien aux longues soies, aux yeux espiègles, qu'elle caressait d'une main blanche, longue et potelée. — Est-ce là celle que nous cherchons, monsieur? dis-je à mon guide. — Il y a grande apparence que c'est elle, répondit-il, et la preuve, c'est qu'elle passe dans la famille de ses héritiers pour avoir été un

Digitized by Google

gros parti dans son temps, pour avoir été sage et très recherchée, pour s'être mariée après l'âge de la jeunesse, pour avoir reçu souvent chez elle M. le prieur chanoine, oncle du jeune Racine, et avoir toute sa vie fait profession d'une admiration très sympathique pour les ouvrages du grand poète. » Nous donnâmes du jour à la salle, et cherchâmes à découvrir sur les joues du portrait ces malheureuses taches qui désenchantèrent si vite l'auteur de la *Nymphe de la Seine* et des *Bains de Vénus*; mais les peintres du XVIIe siècle étaient d'une galanterie désolante. Le portrait avait un teint posé, un teint de cour, fond de lys nuancé de rose. Il fallut donc croire faute de preuves contraires, comme cela arrive aux esprits de bonne volonté, et je me mis à regarder ce beau visage si calme et si doux, qui avait souri au compliment de Racine au sortir de la messe, qui probablement s'était animé à l'aspect d'une passion naissante et qui sans doute, dans la suite, fut mouillé de quelques larmes furtives au souvenir d'une aurore qui n'eut pas de lendemain.

Ce fut vers la fin de juillet que Racine, las d'attendre son bénéfice, dégoûté de la *Somme* de saint Thomas, et beaucoup trop épris de vers et de renommée, se décida à quitter le Languedoc. Il paraît qu'il partit brusquement, car sa correspondance ne prouve pas qu'il prît congé du bon chanoine dont il ne parle même plus. Ici, monsieur, doit s'arrêter notre tâche. Racine, de retour à Paris, et commençant sa brillante carrière théâtrale, est un phare lumineux qui crève les yeux de tout le monde. Qui ne connaît sa vie, ses succès, ses amours, ses faveurs, ses disgrâces? Il eut un défaut commun à presque tous les poètes vivant sous le règne de grands princes; il fut flatteur immodérément, du moins dans ses jeunes années, témoin les odes à la Renommée et à la Nymphe de la Seine qui, du reste, sont bien indignes de l'auteur d'*Athalie*. Nous avons voulu, dans cet aperçu, étudier l'homme et non le poète pendant huit mois de sa vie en province; nous avons cherché à nous rendre compte de ses impressions morales sous un climat étranger pour lui; nous étions curieux de savoir quelle influence le ciel du midi pouvait avoir eue sur cette jeune imagination, et oserons-nous le dire? nous espérions beaucoup mieux qu'il n'est advenu. Racine devint un grand poète, mais il ne l'était pas à vingt-deux ans dans un pays voisin de l'Italie et de l'Espagne et qui leur ressemble beaucoup. Cependant : *Nascuntur poetæ*. Fort bien. Il y eut donc un phénomène dans le développement intellectuel du jeune Racine, car, je le demande aux hommes de bonne foi, découvrait-on en lui, à l'époque dont nous venons de parler, le moindre germe de *Phèdre* et d'*Andromaque*?

D'après ce qui a été dit, on aurait autant de tort de nous accuser de ne pas admirer Racine que nous en aurions nous-même à protester de notre idolâtrie pour lui. Si cependant on nous demandait bien sérieusement notre profession de foi, nous dirions : A nos yeux, Racine est un des grands poètes tragiques connus, mais il ne faut pas brûler les autres sur son bûcher, d'autant plus que tout grand qu'il est, il nous paraît manquer de deux éminentes qualités : l'idéalité et la couleur. Impossible de rien trouver de plus parfait que ses plans,

Digitized by Google

rien de plus étudié que ses caractères, rien de plus limpide et de plus cadencé que son style; mais sa poésie se plaît trop dans une région tempérée; son art, si vous voulez, n'est ni plastique ni idéal. La jalousie d'Oreste parle fort éloquemment, mais entre-t-elle jamais dans le domaine de l'image comme celle d'Othello? Junie et Iphigénie, ces jeunes filles pures et amoureuses comme Juliette, parlent-elles le langage électrique de l'amante de Roméo? Tout ceci soit dit sans fâcherie. A Dieu ne plaise que nous cherchions à blesser les convictions, à rire des admirations. Mais nous avons, nous, une religion littéraire large et tolérante; nous ne croyons pas qu'un jugement humain ait jamais le droit d'être absolu et sans appel; nous n'avons jamais posé de borne à l'art ni défini le beau d'une manière explicite et irrévocable. C'est pourquoi nous respectons beaucoup les gens qui admirent Racine les yeux fermés, tout en demandant cependant la permission d'ouvrir les nôtres. D'ailleurs nous pourrons répondre encore à ceux que nos opinions révolteraient un peu trop : Il existe un livre qui peut mettre fin à toute discussion sur cette matière; lisez-le, c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de logique; c'est de la critique transcendante et la plus équitable qui soit au monde; ce livre se nomme : *Portraits littéraires,* par Sainte-Beuve.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Digitized by Google

UNE QUESTION

D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

On a essayé, ces jours derniers, un peu de scandale à l'occasion d'un fait inexactement rapporté par la presse anglaise et par la presse française, et qui était digne pourtant d'une sérieuse préoccupation. Nous voulons parler de ces nègres que le gouvernement français a été accusé d'acheter comme esclaves au Sénégal, pour les transporter à la Guiane. Ce n'est pas précisément du fait en lui-même que nous voulons dire qu'il mérite attention, c'est des conséquences qu'il peut avoir pour l'avenir de l'Amérique. Le fait est fort simple, le voici :

Le conseil colonial de notre colonie de Cayenne cherchait le moyen de faire exécuter des travaux de construction et d'entretien sur les routes, chose importante en tout pays agricole, et bien plus importante encore à Cayenne, où les propriétés sont plus espacées qu'en France, ce qui entraîne des charrois plus longs et plus coûteux. Les bras manquaient pour ces travaux, car, dans les pays organisés comme nos colonies, chacun n'a à sa disposition que les ouvriers qui lui appartiennent. Le conseil vota les fonds nécessaires pour l'achat de cent nègres; mais pour ne pas compliquer la question de l'esclavage, et ne pas créer de nombreux obstacles à l'émancipation, il décida que les

Digitized by Google

cent nègres achetés seraient immédiatement affranchis, sous l'engagement de quatorze ans de service.

On ne pouvait pas aller acheter ces nègres aux Antilles, parce que c'eût été enlever à leurs cultures les bras qui leur sont nécessaires. On avait déjà tiré du Sénégal des noirs pour la milice coloniale de Cayenne; on songea donc naturellement au Sénégal. Le gouverneur de cette dernière colonie reçut l'ordre et les moyens de faire l'acquisition. Quoique le Sénégal ne soit pas spécialement une colonie agricole, employant par conséquent beaucoup de nègres à la culture, il n'est pas très aisé d'y acheter un grand nombre de noirs forts et propres au travail de pionniers. Il faudrait les acheter un à un, et à des prix fort élevés. Le gouverneur pensa qu'il valait mieux aller acheter ces nègres *au bas de la côte*, aux tribus africaines qui ont des esclaves et qui consentent à les céder. Il y avait des précédens qui justifiaient administrativement cette mesure, le gouverneur s'y décida.

On passa donc un marché avec deux négocians de Saint-Louis, MM. Pellen et Marbeau, lesquels s'engagèrent à envoyer un navire au bas de la côte pour en rapporter les nègres et les livrer à l'administration de la colonie. Ce navire était d'ailleurs pourvu de lettres de passe, et escorté en outre par une goëlette de guerre chargée de le protéger. Le navire de MM. Pellen et Marbeau, *la Sénégambie*, fit un premier voyage dans ces conditions; mais les nègres qu'il rapporta, et qui, avant de débarquer, furent affranchis, ne se trouvèrent pas tous propres au service. Il fallut en faire un second.

C'est pendant ce second voyage que *la Sénégambie* entra, pour faire des réparations, dans la Gambie, et mouilla quelques jours au port Sainte-Marie, qui appartient aux Anglais. La goëlette de guerre qui l'accompagnait, ne voulant pas soumettre notre pavillon aux exigences des commandans anglais qui sont maîtres des eaux de la Gambie, alla attendre le navire de commerce à l'embouchure de la Cazamance. Pendant qu'il se trouvait séparé ainsi de son escorte, le navire de MM. Pellen et Marbeau fut visité et saisi par le capitaine anglais Hill, de la marine royale, commandant le brick *le Sarrazin*, sous prétexte qu'il se trouvait aménagé pour faire la traite, et malgré l'exhibition des lettres de passe de notre gouverneur du Sénégal.

Il n'est pas douteux que cette affaire, qui a pour cause première des rivalités de commerce, et pour instigateur, à ce qu'il paraît, la maison anglaise Forster, de Sainte-Marie de Gambie, ne se termine amiablement et promptement; ce n'est donc pas de cela que la presse

Digitized by Google

anglaise et la presse française devaient s'occuper, mais bien des conséquences que peut avoir une application sagement faite du rachat des esclaves sur la côte d'Afrique.

Il faut bien considérer, en effet, que lorsque nous avons dit que le gouverneur du Sénégal avait fait *acheter* des esclaves au bas de la côte, nous nous sommes servis d'un terme impropre; il ne les a pas fait *acheter*, mais *racheter* et *délivrer*. Il a fait pour les nègres esclaves de l'archipel des Bisagos ce que les chevaliers de l'ordre de Malte faisaient pour les chrétiens d'Alger ou de Tunis. Seulement, comme les chrétiens avaient des familles, les chevaliers, quand ils avaient racheté les esclaves, les rendaient à ces familles, tandis que le conseil colonial de Cayenne, quand il a eu racheté les nègres de leur esclavage, leur a demandé l'engagement de travailler pendant quatorze années au profit de la colonie, sous la garantie formelle d'une fatigue modérée et raisonnable et d'un entretien largement suffisant. On comprend, du reste, qu'il n'y avait aucun avantage pour les esclaves africains à être affranchis purement et simplement, et qu'un dévouement chrétien qui se proposerait cette œuvre serait aveugle dans sa bienfaisance, parce que l'affranchi d'aujourd'hui redeviendrait esclave demain; surtout on comprend encore qu'il vaut mieux pour ces nègres être ouvriers du gouvernement français qu'esclaves des tribus africaines.

Il y a un grand problème industriel et économique qui ne peut pas certainement tarder à être abordé par les publicistes, lorsque quelques années de réflexion auront achevé de dissiper ce qui reste de la philanthropie larmoyante, stérile et absurde, que le XVIIIe siècle nous a léguée. Voici les termes de ce problème.

D'un côté l'Amérique contient des solitudes immenses couvertes de savanes ou de forêts, d'un terrain vierge et tellement riche, que les procédés de notre agriculture y sont superflus. Ces solitudes nourriraient dans l'abondance deux populations comme celle de l'Europe, et pourtant elles sont stériles, faute de bras pour les défricher. En Europe, le moindre petit coin de terre a son maître, et il faut de l'or pour l'acheter; en Amérique, le premier venu peut se faire lui-même un domaine de plusieurs lieues carrées, et il sera à lui, pourvu qu'il l'occupe. Il y a donc en Amérique déperdition perpétuelle d'immenses valeurs agriculturales qui attendent l'homme pour le nourrir et pour l'enrichir.

D'un autre côté, l'Afrique contient des millions d'hommes barbares, sauvages et oisifs, car le travail est le signe de l'activité intelligente.

Digitized by Google

et de la civilisation, et l'oisiveté est le signe de l'abrutissement, image qu'elle est de l'immobilité, signe de la mort. Ces hommes ne travaillent pas, ou travaillent à peine, et avec si peu d'intelligence, que leur œuvre est stérile, c'est-à-dire emploie beaucoup et ne produit rien. Les Européens, qui ne sont en Europe en définitive que depuis que les Africains sont en Afrique, ont entendu le travail avec tant d'habileté, qu'indépendamment de la production des objets nécessaires à l'entretien des générations, ils ont produit encore d'abord leurs idées, leurs mœurs, leurs lois, leurs littératures, leurs sciences, leurs arts, toutes choses qui entraînent une application des forces de l'esprit et un chômage des forces du corps, c'est-à-dire une consommation d'économies précédemment faites. Par exemple, si l'on suppose un homme seul dans un pays, cet homme sera forcé de travailler des mains pour vivre. Puis, si cet homme veut encore réfléchir, cultiver son esprit, créer les arts, il ne le pourra qu'autant que des économies amassées lui permettront de distraire du travail manuel le temps qu'il donnera au travail intellectuel. L'instruction et la civilisation sont donc une preuve de la surabondance des revenus d'un peuple sur ses dépenses. Les Européens ont ensuite produit les monumens qui sont encore le fruit d'économies faites, et qui montrent à quel point les peuples ont amassé. Comme les hommes ne vivent que du travail fait pain, c'est une preuve qu'ils sont riches, quand ils se livrent au travail fait pierre.

Eh bien! les habitans de l'Afrique ont si peu travaillé, ou si mal travaillé, que depuis soixante siècles, non-seulement ils n'ont pu faire aucune économie placée en monumens, en routes, en canaux, en livres, en idées; mais encore qu'ils n'ont pas gagné assez pour se vêtir et pour se nourrir. Leur race ne s'accroît pas, faute de nourriture. Les peuples chasseurs sont nécessairement bornés dans leur accroissement, parce que la quantité d'animaux qu'ils peuvent saisir et dévorer, comme la quantité de racines et de fruits que la nature leur donne, est toujours la même. Lorsqu'il naît un nouvel enfant au nègre, le dattier ne porte pas une datte de plus; mais le jour où il naît un enfant nouveau à l'Européen, celui-ci, au lieu d'un coup de bèche à la terre, en donne deux, et le champ, au lieu de deux épis, en porte quatre. Il y a donc en Afrique une immense déperdition de forces humaines qui attendent une volonté qui les emploie, et une intelligence qui les dirige.

Or, d'un côté l'Amérique possède des champs qui reposent, de l'autre l'Afrique possède des hommes qui dorment : jusqu'à quel point

Digitized by Google

n'est-il pas possible de mettre en contact ces deux élémens de production, stériles tant qu'ils resteront isolés, inépuisables le jour où ils seront fécondés l'un par l'autre?

Nous savons qu'il faut que les projets des hommes soient bornés comme leur puissance, et ce n'est pas nous qui voudrons jamais demander aux théories sociales plus qu'elles ne peuvent donner. Il ne s'agirait donc point d'aller saisir, à grand déploiement d'armées, au moyen d'expéditions gigantesques et impossibles, les races africaines dans leurs déserts, pour les transporter en Amérique; il ne s'agirait même pas d'y conduire, malgré lui, un seul nègre libre; il s'agirait tout simplement de racheter les nègres esclaves des tribus, non pas pour leur imposer un esclavage à la place d'un autre, quoique ce fût, certes, une grande amélioration à leur sort, mais pour les dresser au travail et aux idées, et les civiliser malgré eux.

La traite des nègres, telle que la France l'avait fondée elle-même dans ses colonies, avait deux grands défauts : d'abord elle était livrée au commerce, ensuite elle avait pour but de faire des esclaves.

La traite, c'est-à-dire l'achat d'hommes à transporter d'un pays dans un autre, n'était pas une chose qui se pût, qui se dût livrer à la spéculation. Ce n'était pas trop de la prévoyance et de l'humanité des gouvernemens eux-mêmes, pour veiller à ce que ce transport se fît sans privations, sans souffrances pour les nègres. Quand on se mêle de donner des leçons de civilisation aux peuples, c'est mal débuter que de commencer par des cruautés inutiles. Il eût donc fallu que les gouvernemens s'attribuassent, à l'exclusion des traficans, l'achat, le transport et la vente des esclaves, afin de leur donner par avance des peuples européens des idées de générosité et de justice.

L'achat d'hommes esclaves, dans le but de les maintenir toujours en esclavage, était une imprévoyance et un mauvais calcul; c'était acquérir un peu de prospérité dans le présent, au prix de beaucoup de désastres dans l'avenir; ce n'est pas tant pour les esclaves que pour les maîtres, que la servitude est un mauvais régime. L'esclave, lui, est toujours bien traité pourvu qu'il travaille, et qui ne travaille pas, ici-bas? Il a d'ailleurs toujours eu, pour garantie du bien-être, l'humanité des maîtres ou la prévoyance des règlemens publics. Mais, quelque dociles et laborieux que soient les esclaves, la gestion directe des biens, au moyen d'hommes qu'il faut incessamment guider et pousser, est, par elle-même, pénible et incertaine, surtout quand ces hommes, n'ayant rien à espérer dans l'avenir que ce qu'ils ont dans le présent, ne sont pas intéressés à un surcroît de richesses,

Digitized by Google

dont il ne leur reviendrait que le surcroît de travail. Nous ne parlons pas de l'indocilité, de la paresse, de l'inconduite, dont les esclaves ne sont pas plus exempts que les libres, et qui sont pour les maîtres des causes de ruine, parce qu'un esclave inutile coûte autant à nourrir et à entretenir qu'un esclave précieux.

La culture directe, avec des hommes que l'on guide et que l'on paie, soit sous forme de gages, comme les domestiques, soit sous forme d'entretien à vie, comme les esclaves, est une si mauvaise solution du travail agricole, qu'elle est partout à peu près abandonnée en Europe; les propriétaires cherchent toujours à substituer le fermier au domestique, ce qui a trois avantages réels.

Le premier avantage, c'est d'ôter aux maîtres le souci de l'exploitation, de leur faire des revenus fixes, et de leur créer une position paisible de rentiers.

Le second avantage, c'est d'intéresser les travailleurs aux progrès à faire dans la culture, en les faisant profiter des améliorations dans le revenu.

Le troisième avantage, c'est d'élever peu à peu les prolétaires à la position supérieure de possesseurs, et de les rendre solidaires de l'ordre et de la paix du monde.

Cette triple supériorité de la culture indirecte au moyen de fermiers, sur la culture directe au moyen de mercenaires libres ou d'esclaves, a toujours été un fait tellement évident, que c'est là la première cause qui a fait disparaître l'esclavage antique. Déjà, pendant le IVe siècle avant l'ère vulgaire, dans toute l'Europe civilisée d'alors, les propriétaires prenaient leurs propres esclaves pour fermiers, et leur donnaient à bail plus ou moins long la culture de leurs terres et la régie de leurs troupeaux. Les esclaves étaient ainsi libres de fait, sinon libres de droit, et ils payaient annuellement à leurs maîtres la rente convenue. Ces concessions de terre faites ainsi de gré à gré, quand les esclaves se montraient probes et industrieux, remplissent toute l'histoire agronomique de l'antiquité, remontent au IVe siècle au moins avant l'ère vulgaire, et ont pris, en continuant pendant le moyen-âge, le nom de fiefs, ce qui montre que la féodalité, que l'on croit propre au moyen-âge, est encore un fait commun aux temps antiques. Les esclaves laissés libres par leurs maîtres, sans titre d'affranchissement, se trouvèrent en quelque sorte attachés à leurs cultures, ce qui leur fit donner le nom de serfs de la glèbe. Cette dégénérescence de l'esclavage modifié par la pratique était déjà ancienne

Digitized by Google

du temps de Socrate, ainsi qu'on peut le voir dans la Politique d'Aristote.

Or, puisque la pratique de l'esclavage conduit naturellement à le modifier, surtout en ce qui touche les esclaves employés à l'agriculture, il est bien évident qu'il n'était pas sage et prudent de vouloir organiser la culture de pays vierges et immenses avec un mode de travail qui n'a d'autre bien et d'autre issue dans l'avenir que sa propre destruction. Certainement il y a plus à plaindre qu'à blâmer les premières compagnies qui entreprirent le défrichement des îles ou du continent de l'Amérique; c'étaient des marchands ou des colons livrés la plupart du temps à eux-mêmes, qui avaient trop de difficultés à vaincre dans le présent pour bien songer à l'avenir. Les nègres qu'ils ont employés aux cultures ont vécu plus heureux, esclaves des Européens, qu'ils ne l'eussent fait esclaves des tribus africaines; et la civilisation du genre humain y a gagné des pays immenses, autrefois peuplés de serpens, qui sont aujourd'hui peuplés d'hommes. Mais les colonies, qui se fondaient autrefois au hasard, se fondent aujourd'hui avec réflexion; et il ne faudrait pas songer à l'esclavage pur et simple dans le but de féconder les immenses terrains qui attendent en Amérique la main de l'homme pour faire sourdre de leurs entrailles de puissantes nations.

Ce n'est donc point par l'esclavage qu'il faudrait songer à résoudre le problème qui nous occupe, et qui consiste dans la question de savoir comment on pourrait mettre en contact et féconder les unes par les autres les valeurs agriculturales perdues en Amérique, et les forces humaines perdues en Afrique; cultiver les savanes et civiliser les nègres, le tout à l'avantage de la civilisation et au profit de l'humanité.

Or, il se peut bien que la mesure prise récemment par le gouverneur français du Sénégal, à l'instigation du conseil colonial de Cayenne, soit précisément la voie ouverte pour arriver un jour au défrichement des savanes américaines, en même temps qu'à la civilisation des noirs.

Il faut regarder bien mûrement au fond des choses, et prendre les faits pour ce qu'ils sont. Nous considérons la traite, c'est-à-dire l'achat d'hommes pour en faire des esclaves, comme une chose absurde, en ce sens qu'elle doit nécessairement arriver un jour à des désastres, et que fonder en un pays l'esclavage pur et simple, c'est construire à grands frais une maison, avec la certitude qu'elle s'écroulera plus

Digitized by Google

tard sur ses habitans. Aussi n'est-ce pas l'*achat*, mais le *rachat* d'esclaves que le conseil colonial de la Guyane française vient de faire opérer sur la côte d'Afrique; il a délivré des hommes destinés à une servitude perpétuelle, et il les a affranchis moyennant un engagement de quatorze années.

La mesure prise par le capitaine anglais contre la goëlette française mouillée dans le port de Sainte-Marie-de-Gambie, est évidemment en soi une mesure ridicule et tyrannique. Rien n'empêche qu'une société de chrétiens ne se forme demain, dans le but d'opérer le rachat et la délivrance des hommes qui sont en captivité parmi les tribus idolâtres de l'Afrique, et le gouvernement anglais ne s'opposerait probablement pas à ce que des navires allassent chercher des esclaves délivrés, et les transportassent partout où ils consentiraient à aller vivre en liberté, avec tous les droits que la liberté comporte. Et si ces hommes, une fois mis en liberté, consentaient à se louer pour laboureurs, terrassiers ou domestiques, à tel ou tel maître qui leur conviendrait, les plus obstinés philanthropes n'y trouveraient sans doute non plus rien à redire. Eh bien, le navire français arrêté et saisi ne faisait précisément pas autre chose qu'aller chercher des nègres esclaves, pour les affranchir immédiatement et pour leur offrir, en échange de leur esclavage, une domesticité temporaire.

Nous n'imaginons pas quelle raison, non pas même solide, mais seulement spécieuse, on pourrait donner contre une pareille opération.

Premièrement, on rachète des hommes réduits en esclavage, et destinés à vivre et à mourir esclaves. Ce n'est pas contre leur délivrance que les philanthropes pourraient s'élever.

Secondement, on soumet à un régime humain, doux, de travail modéré, entouré de garanties, de soins, de protection, de services, de misérables nègres, esclaves de maîtres féroces, soumis à un régime brutal, rude, épuisant, sans garanties contre la faim, contre les maladies, contre les mauvais traitemens, contre la mort. Ce n'est pas non plus à cela que les philanthropes pourraient avoir quelque chose à redire.

Troisièmement, on soustrait à une ignorance bestiale, à une barbarie de mœurs affreuse, des créatures de Dieu faites pour penser et pour vivre de la vie de l'intelligence, et on les place au milieu d'hommes éclairés, probes, laborieux; on les instruit, on les moralise, on les élève aux notions religieuses et sociales qui constituent

Digitized by Google

les nations civilisées. Il n'y a pas là non plus de quoi scandaliser la philanthropie.

Quatrièmement, on les enlève à un pays stérile pour les transporter dans un pays fertile, d'un climat analogue au leur, et où leur santé, par conséquent, ne court aucun risque. On éloigne d'eux pour jamais la chance de retomber dans l'esclavage, de succomber dans des guerres de tribu à tribu; on leur donne la vie de la famille avec les joies de la postérité; on leur fait connaître la loi, la justice, la probité publique; on les fait monter de la bande à la nation. Ce sont là des progrès réels, que tous les hommes seraient heureux de faire, et contre lesquels les philanthropes ne réclameront pas.

Cinquièmement, les nègres, esclaves dans les tribus africaines, sont naturellement forcés de travailler pour leurs maîtres, de travailler toujours, sans infirmerie et sans médecins pour leurs maladies, et sans pécule pour leur vieillesse. Rachetés par des chrétiens, et ramenés par eux dans la condition de domestiques ordinaires, ayant leur nourriture et leur vêtement en abondance, jouissant de deux jours de repos par semaine, travaillant d'une manière modérée, jouissant de petits profits, se retirant dans les hôpitaux à la moindre indisposition sérieuse, ces esclaves rachetés seront dans une position incomparablement préférable à celle qu'ils avaient en Afrique, et entourés de garanties telles, que les classes ouvrières d'Europe les envieraient. Ce n'est pas là non plus ce qui pourrait indigner les philanthropes.

Il ne resterait plus à discuter que la durée des engagemens contractés par ces esclaves rachetés.

En général, les engagemens des domestiques, en Europe, ne se font que pour un an. Il n'y a pas de loi qui les empêchât d'avoir une durée plus longue, mais c'est la coutume qui règle cette matière. Les exemples de domestiques passant dix ans, vingt ans, et même leur vie entière chez les mêmes maîtres, surtout dans les campagnes, ne sont pas rares; mais dans ce cas, les conventions faites pour la première année ont été tacitement maintenues, et il eût été loisible au maître et au domestique de les rompre tous les ans. Dans les villes du nord de la France, à Paris, par exemple, les engagemens des domestiques n'ont qu'une durée obligatoire de huit jours, puisque tout domestique peut s'en aller de chez son maître, et tout maître peut renvoyer son domestique, en prévenant huit jours à l'avance. Dans le Midi, la durée obligatoire est d'une année, sans qu'il soit

Digitized by Google

loisible au maître ou au domestique de s'y soustraire, à moins que d'un commun consentement.

Il est évident que la durée donnée par la coutume à l'engagement des domestiques a pour règle les garanties réciproques des maîtres et des travailleurs. Dans les contrées agricoles, où les populations sont sédentaires, et dans les campagnes, où tout le monde se connaît, les engagemens peuvent et doivent avoir un long terme, parce qu'on s'engage avec connaissance de cause; dans les contrées industrielles, où les populations sont mobiles, et dans les villes où personne ne se connaît, les engagemens doivent être de courte durée, parce qu'il faut que le maître et le domestique puissent s'apprécier mutuellement. Il est du reste évident qu'il est à la fois dans l'intérêt des domestiques et dans l'intérêt des maîtres, que les engagemens soient, de convention ou de fait, les plus longs possible, parce qu'il en résulte un rapprochement et comme une fusion d'intérêts profitable aux uns et aux autres.

La longueur de l'engagement contracté par les nègres rachetés de l'esclavage n'est donc pas, en elle-même, une chose que l'on doive combattre, au contraire. Quatorze ans à passer ensemble identifient plus ou moins les caractères, les habitudes, les projets, créent les affections, la solidarité et la gratitude. En outre, il faut considérer que la somme dépensée pour le rachat des esclaves est une avance qui leur est faite, et dont il faut qu'ils se libèrent par le travail. C'est donc là une considération qui milite encore davantage en faveur des engagemens à longue durée.

S'il n'était pas nécessaire de procéder par essais et de consulter la pratique en toute chose humaine, peut-être faudrait-il dire qu'il manque deux choses aux engagemens offerts par le conseil colonial de Cayenne aux nègres rachetés : premièrement, de n'être pas précisément assez longs; secondement, de ne pas assurer suffisamment des moyens d'existence aux travailleurs à l'expiration de leur engagement.

Comme il faut nécessairement ici-bas que tout homme qui veut vivre travaille, et que le travail assuré est ce que demandent les classes ouvrières, et avec les classes ouvrières tout le monde, on comprend sans peine qu'il n'y a pas d'inconvénient grave à ce que l'engagement soit de vingt-cinq ans au lieu de quatorze; d'un autre côté, on conçoit qu'un engagement à très long terme pourrait se combiner avec la création d'un pécule légal, qui s'accroîtrait d'année en année, comme une pension de retraite, et qui pourrait être remis aux tra-

Digitized by Google

vailleurs après vingt-cinq ou trente ans de carrière. De plus, dans le cas où les travailleurs deviendraient infirmes de bonne heure, le pécule permettrait la formation d'une sorte d'établissement d'invalides, dont les pensionnaires auraient eux-mêmes fait les frais. Le but de la civilisation est évidemment de faire que chacun se suffise à lui-même, et épargne pendant la santé les dépenses de la maladie, et pendant la jeunesse les dépenses de la caducité. Et comme le métier des gouvernans est d'avoir de la prudence et de la fermeté pour les individus qui en manquent, il est de leur devoir de régler de telle façon les intérêts de ceux dans l'existence et dans la condition desquels ils interviennent, qu'ils ne soient pas plus tard une gêne et un péril pour la société.

En somme le conseil colonial de Cayenne nous semble avoir pris une initiative de nature à frapper les esprits qui réfléchissent. Il y a là une voie ouverte à de grandes et à de salutaires choses, et les petits commencemens font quelquefois les grandes fins, comme les fontaines font les fleuves.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

LA

MORT DE BRUMMEL.

George Brummel est mort, hélas! mort comme Poisson le géomètre, comme Sacy l'orientaliste et tant d'autres qui s'en vont chaque jour, laissant dans le monde une place vacante pour tous les siècles peut-être, tantôt le trépied scientifique, tantôt la chaise curule, tantôt le trône oratoire. Vains honneurs qu'un souffle disperse, grands noms si chèrement acquis et si vite effacés! O gloire du savant, gloire du poète, gloire du dandy, cendres toutes pareilles, mêlées et confondues ensemble dans une même tombe! vanité des vanités et tout est vanité!

Un peu plus, et il passait, il s'éteignait obscurément, sans laisser de trace, sans avoir reçu un de ces grains d'encens nécrologique qu'une main souvent indifférente éparpille sur les tombes vulgaires. Lui qui a rempli le monde entier du bruit de son nom, n'aurait pas même trouvé l'écho d'un souvenir dans aucun souper ni dans aucun *club*. Il s'éteignait de la mort des carrossiers, des perruquiers, des maquignons et des bottiers; lui qui les a fait vivre, leur a donné l'empire du monde comme un présent de nul prix. Il fut une décoration de l'univers, un ornement du siècle présent, *ordinem sæculi præsentis ornavit*, a dit saint Augustin; il mérita d'être surnommé le *roi de la mode*. O rois! confondez-vous dans vos grandeurs, ne vantez pas vos victoires: Brummel est mort sans un monument, une statue, sans même une médaille. Vanité des vanités, et tout est vanité!

Laissons aux Plutarques futurs le soin d'enregistrer ses triomphes et de raconter ses exploits. Bornons-nous à rappeler ici seulement quelques-uns des traits de son existence que la renommée a du reste gravés en lettres d'or dans la mémoire de tous.

Digitized by Google

Qu'est-ce que George Brummel? diront certaines gens. Ingrats et profanes! Brummel fut tout simplement une des plus grandes individualités du siècle, l'homme qui mania avec le plus de souplesse et d'habileté cet instrument à la fois sonore et fragile qu'on appelle la gloire. Alexandre, Cyrus, Marc-Aurèle, César, Scipion, faites place dans votre Élysée à ce nouveau frère. Sa sphère fut à lui, son essor fut à lui. Gloire! gloire! son ame fut grande, son esprit vaste et profond, car, sachez-le bien, on ne plane, on ne domine, on ne règne vraiment ici-bas que par le cœur : le reste n'est rien. Brummel n'eut ni beauté, ni noblesse, ni protection, ni fortune, et cependant il plana sur le monde, il fut roi : qu'avait-il donc?

Ce qu'il avait? Une physionomie sans régularité, beaucoup de tournure et de majesté, mais un nez cassé, ce qui eût défiguré sans doute un tout autre homme que lui. Du reste, Michel-Ange et Turenne avaient, comme on sait, cela de commun avec Brummel. Ah! béni trois fois, béni soit le cheval du dixième de dragons qui le força un jour à mesurer la terre comme le premier des Brutus et lui valut cet inconvénient sublime! En effet, donnez à Brummel des traits classiques, la perfection du profil, la beauté d'après M. Quatremère de Quincy : que devient-il? Il lui manque son piédestal. Dans ce cas-là, il eût été peut-être Alcibiade, Antinoüs, ou lord D..... mais, assurément, il n'eût pas été George Brummel.

Ainsi, il n'a rien dû ni au hasard, ni au présent, ni au passé, ni à rien de ce qui fonde et perpétue les autres dynasties. Il n'eut pas derrière lui Moïse comme Mahomet, ni Frédéric II comme Napoléon, il fut lui et rien que lui-même. Il se plaça devant son miroir et il aperçut une ombre qu'il salua dignement, fièrement, et qui lui rendit son salut; cette ombre était la sienne. Ce miroir était le monde qui allait bientôt réfléchir l'image de ses coiffures, de ses gilets, de ses chaînes, et de ses cravates. L'ombre allait en s'enfuyant, en se rapetissant et en se multipliant à l'infini. C'était la tourbe de ses imitateurs.

Le mérite devança chez lui la marche du temps. La gloire n'est plus la gloire lorsqu'elle se fait attendre. Après avoir fait les plus brillantes études à l'université d'Oxford, il s'élança dans le monde, déjà supérieur à tous et sûr de lui-même.

Cette première période de sa vie, qui n'est pas la moins importante, fut signalée par ces fameuses paires de gants qui sortaient des ateliers de deux fabricans différens; l'un traitant uniquement le pouce, l'autre chargé de la main tout entière. Alors aussi, trois coiffeurs étaient conjointement attachés au service de sa tête. A l'un, étaient confiées les tempes exclusivement, à un autre les boucles du front, à un troisième le domaine du derrière de la tête; et puis il faisait cirer ses bottes au vin de Champagne, dessiner ses nœuds de cravate par un des premiers peintres de portraits de Londres, qui ne fut décidément à la mode que lorsque Brummel lui eut remis cette tâche à la fois délicate et sacrée. Mais cette idée ne fut qu'un éclair dans la vie du héros. Il y renonça bientôt; il comprit qu'en fait de cravates, il n'y a guère, dans ce

Digitized by Google

monde, que l'inspiration particulière, la stratégie individuelle. Heureusement, la réputation du peintre était faite.

Dans Londres et dans l'univers, on ne parlait que de lui. On copiait sa démarche, on cherchait à lire dans ses yeux pour y mesurer la hauteur officielle d'un talon de botte, y surprendre le bâillement d'un gilet ou la physionomie d'une entournure. Dandies, centaures, héros de *Saint-James's-Park* que vous étiez petits à ses côtés! Il n'a pas même daigné faire d'élèves. Il laissait les seïdes aux poètes de son temps. Il savait qu'en aucun genre la gloire ne se perpétue, qu'elle se répète encore moins. Ceci est l'axiôme des siècles.

Sa plus grande force consistait dans un sérieux merveilleux, incalculable, un certain froncement de sourcil qui se mariait avec l'étrange et patricienne structure de son nez, et produisait un effet irrésistible. Se le figurer fat, ou comme on l'a dit arrogant, c'est mieux qu'une erreur, c'est tout simplement une hérésie. Il fut, si vous le voulez, arrogant, mais comme Jupiter; sa fatuité fut tout olympienne et divine. Mais qui ne sait qu'à une certaine hauteur, à une certaine distance du ciel, il n'y a plus, à proprement parler, ni fatuité, ni affectation, ni rien qui ressemble aux défauts ou aux perfections mortelles? Il y a tout simplement l'excentricité au premier chef, la bonne et vraie grandeur. Il y avait dans Brummel une certaine bonhomie produite par sa majesté même, l'auguste et consciencieuse supériorité du lion. Il donnait des conseils à quiconque lui en demandait; affable, éclairé, ne s'aveuglant en rien sur son propre compte, voyant aussi clairement les défauts de ses pantalons que ceux des autres. Il n'a jamais voulu faire, comme on l'a prétendu, de son tailleur un personnage mystique, ni de sa garde-robe un temple de Delphes. Tout le monde pouvait entrer chez lui librement comme chez Charles XII Mais la calomnie s'est étrangement attaquée à sa personne.

Ici, nous touchons à l'un des points les plus importans de la vie de Brummel, celui vers lequel se sont particulièrement dirigées la haine de ses ennemis et la jalousie de ses détracteurs. Nous voulons parler de la faveur dont il a joui près du prince de Galles. On a généralement mal interprété les faits qui ont trait à cette intimité.

Certaines gens ont voulu considérer Brummel comme un favori de cour, un complaisant de l'espèce des Cinq-Mars, des Raleigh, des Buckingham. Qui ne sait aujourd'hui que la faveur fut tout entière du côté du prince? Que d'autres rampent auprès des grands, les flattent, les adulent: Brummel ne saurait s'abaisser à de pareilles manœuvres. Il est très vrai qu'il fut l'intime ami du roi futur; mais répondez, vous qui l'avez vu à Brighton, cette faveur lui coûta-t-elle jamais un sourire, un mouvement de tête qui ne fût pas calculé d'avance? Dites s'il fit grace à son royal ami d'un seul pli de chemise, d'une seule mèche de cheveux qui ne fût pas exactement conforme aux lois de la plus fashionable harmonie. La duchesse de ....., qui le détestait, peut l'attester également. Jamais elle n'a reçu de lui ni billet, ni parfums, ni rien qui pût compromettre son inviolable majesté. Brummel fut toute sa vie inflexible

Digitized by Google

et formidable suivant sa force, et à la cour plus que partout ailleurs, parce qu'il savait que là on le jugerait en dernier ressort; il avait à caresser, à courtiser la postérité, qui est la reine de tous les temps.

Ainsi, l'anecdote de la sonnette du pavillon de Brighton est fausse et controuvée. Il n'est pas vrai que jamais Brummel ait demandé au régent de se lever pour sonner un domestique à sa place. Hérodote et Plutarque sont remplis de contes pareils sur les grands hommes de la Grèce. Non, Brummel n'a pas fait cela; et remarquez que nous le défendons de cette action, non parce qu'elle est contraire aux bienséances ordinaires, Brummel eut toujours le droit de se montrer supérieur à l'étiquette, mais parce qu'elle n'a rien d'étincelant ni d'inattendu, et qu'à la rigueur un duc ou un lord eût pu la commettre. Brummel ne fut, à proprement parler, ni poli ni impoli; il eut *ce sublime indéfinissable* qui n'appartient qu'aux natures supérieures et tient à l'ensemble de la personne, à des gestes fugitifs, souvent à de simples clignotemens de paupière. Ce fut lui qui inventa, par exemple, ce geste depuis si souvent copié, qui consiste à mettre le pouce dans l'entournure du gilet. Quand Brummel était renversé sur sa chaise, la tête inclinée sur l'épaule comme Alexandre, promenant sur les gens qui l'entouraient un regard à la fois majestueux et bienfaisant, alors, comment ne pas s'écrier avec l'orateur chrétien : « Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes. »

Mais après l'avoir vu si surprenant et si magnanime dans la prospérité, apprêtons-nous à le voir non moins parfait, non moins sublime dans la mauvaise fortune. Fut-ce une disgrace que l'évènement qui contraignit Brummel à quitter son ingrate patrie et à se réfugier à Calais? Non, car il semblait qu'en déplaçant son existence, en lançant contre lui une sentence d'exil, le destin eût voulu fournir une nouvelle page à son incomparable odyssée, et lui permettre de montrer qu'une ame intrépide et guerrière telle que la sienne est toujours maîtresse du corps qui l'anime.

Ce ne fut donc pas une brouille avec le prince de Galles qui le contraignit, comme l'ont dit certains envieux, à se retirer à Calais; ce fut un simple échec de fortune, incident secondaire du reste et presque indifférent dans une pareille existence. Il est très vrai qu'ayant perdu une certaine nuit une somme très forte au *macaó*, il lui fallut quitter l'Angleterre qu'il avait enrichie de tant de trophées et de devises glorieuses. Il partit comme Byron, pour ne plus revenir. Calais devait être son Missolonghi.

Mais quel autre homme que lui n'eût pas assisté en s'expatriant à la fin de ses triomphes et à la chute de son nom? Quel conquérant n'eût pas trouvé sur cette côte aride et provinciale les sables de Cambyse? En effet, remarquez qu'il est privé de tout, séparé de tout ce qui a fait jusqu'alors aux yeux des gens vulgaires son éclat et sa renommée, de Younger-Tull, son bottier, de Deard, son perruquier, de Brooker, son tailleur. O Calais, pauvre ville de France, te

Digitized by Google

voilà donc devenue l'asile d'une pareille gloire! Calvados, Calvados, comment vas-tu habiller, chausser, blanchir et friser George Brummel?

Vous allez le voir grandir encore dans son exil, et devenir plus imposant et plus digne d'admiration qu'aux plus beaux jours de sa prospérité. Voyez si jamais ses fracs ont été plus incomparables que ceux qu'il porte maintenant; voyez ses gants, ses gilets, ses cravates et sa frisure! Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le temps, il a su découvrir dans une ville de province des ouvriers dignes de lui, des fournisseurs qui devaient bientôt se trouver à même de servir à ses grands desseins. Jamais un si grand maître n'avait expliqué par ses doctes leçons les commentaires de l'art de s'habiller.

Le dirai-je? mais pourquoi craindre que sa gloire puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus par ces promptes saillies qu'il savait lancer avec tant de supériorité qu'il brille maintenant; vous diriez qu'il y a en lui un autre être que son grand caractère revêt d'une nouvelle forme, comme si Dieu, suivant l'expression de l'Écriture, eût voulu nous montrer en lui tout ce qu'il peut faire des hommes. Dans l'abandon et le délaissement, on voit naître tout à coup dans sa personne je ne sais quoi de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux et de si agréable pour les étrangers, de si hautain et de si menaçant pour ses compatriotes, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires.

Calais, autrefois ville indifférente et perdue dans l'océan géographique, est maintenant la ville de Brummel. On y va comme à Stockholm pour Berzelius, à Giesen pour Liebig, ou à la Grenadière pour Béranger. On aperçoit au loin sur les remparts un homme dirigeant un cheval de haut prix, toujours entouré d'une auréole rayonnante et revêtu d'un manteau de gloire. C'est lui, c'est Brummel. Les Anglais qui passent à ses côtés s'inclinent et se découvrent involontairement, mais lui détourne la tête avec dédain. En vain un satirique romancier a voulu, sous le nom de *Russelton*, le faire considérer comme un astre éclipsé, une puissance déchue; il lui suffit de se montrer pour emporter l'admiration et les suffrages, faire taire l'envie par une espèce d'instinct supérieur dont les gens vulgaires ignorent le secret, et qui lui a permis jusqu'à ses derniers momens de mettre la fortune dans ses desseins et de forcer même la plus injuste destinée.

Tel fut l'homme qui vient de nous être enlevé à l'âge de soixante-deux ans. Il est mort, non de la mort de Socrate, au milieu de ses amis et de ses disciples, ni dans son lit, comme le roi David, ni même à table, comme le poète Santeuil. Il a succombé à cette sublime infirmité qui a inspiré Hamlet; il a fini comme finissent les poètes et les rois, comme Charles VI, comme Gilbert; — George Brummel est mort dans une maison de fous.

Pauvre George! Toutes ses facultés s'étaient éteintes une à une, excepté celle qui fit sa gloire, la fierté. Bien que déshérité des priviléges de la raison, il avait conservé jusqu'à ses derniers instans la conscience de ce qu'il valait et

Digitized by Google

l'instinct lucide de son élévation. Peu de jours avant sa mort, on le vit s'habiller encore avec un charme, une supériorité qu'eussent enviés bien des gens dans la plénitude de leur bon sens. Il s'habilla, se fit friser, eut une conférence de plus de deux heures avec son tailleur; mais ce fut la dernière : le lendemain il n'existait plus.

Brummel est mort sans même avoir fait son testament. Sa garde-robe deviendra ce qu'elle pourra : peut-être, comme les armes d'Achille, sera-t-elle un sujet de luttes et de querelles pour ses héritiers. En effet, qui ne serait fier de posséder un peu de son immortelle dépouille? S'il est vrai que l'on ait payé autrefois ses autographes au poids de l'or, que sera-ce donc de la cravache qui a sifflé dans sa main, du chapeau qui a régné sur son chef, de la chaîne qui a relui sur sa poitrine? Quel pays, quel musée possédera de pareils monumens? N'en fera-t-on pas un objet de munificence nationale, une prime d'émulation offerte aux gens les mieux bottés et les mieux parés du monde, ou plutôt au génie en général, à tout ce qui sait ici-bas s'élever au-dessus de la condition commune dans quelque genre que ce soit, surpasser par l'éminence de ses facultés l'espérance de son pays et l'attente de l'univers?

Brummel laisse un recueil d'*Aphorismes*, dont nous avons autrefois cité quelques passages, puis quelques dialogues qui ont eu lieu entre lui et plusieurs contemporains illustres : on y retrouve exposés avec une netteté parfaite tous les principes qui ont constamment dirigé sa conduite; enfin, des *Mémoires* qui sont le fruit des méditations, des théories et de toute l'existence de Brummel. Il est à souhaiter que ces Mémoires soient bientôt publiés, afin qu'il soit enfin rendu pleine et entière justice à la destinée d'un homme que chacun a jugé suivant la diversité de sa passion, et presque toujours avec partialité. On y verra, d'après la confession même et les aveux du héros, ce qu'il a été, la route qu'il a suivie, les moyens dont il s'est servi pour devenir l'exemple de son siècle : Brummel ne peut être jugé que par lui-même.

Voilà les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse, car ses divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces grands talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille plus dans le firmament que les boutons de chemise de Brummel n'ont brillé dans l'Europe?

Ce n'était pas seulement la parure qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'équitation comme la cuisine, l'éloquence comme la philosophie, le vin de Porto comme le vin de Constance. Il n'y avait livre qu'il ne lût; il n'y avait homme excellent, ou par son esprit ou par son tailleur, avec lequel il ne s'entretînt. Tous le quittaient plus éclairés, et rectifiaient leur maintien, leurs coupes d'habits, leurs revers de bottes, ou par ses pénétrantes questions ou par ses judicieux coups d'œil.

Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun

Digitized by Google

suivant sa maigreur ou son embonpoint; et non-seulement aux diplomates de leur *spleen*, aux auteurs de leur vanité, et aux voyageurs de leurs mensonges, mais encore aux jeunes gens atteints et convaincus par lui d'un sourire inutile, du crime de *lèze-enjouement* ou d'un jabot empesé au-dessus de la température convenable. Il les instruisait, les réprimandait doucement, les replaçait dans la ligne du grand et du beau. Ces dons sont admirables, qui ne le voit pas? N'est-ce pas Dieu qui les a faits? Quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre?

On aurait dû voir au convoi de Brummel les voitures de toutes les ambassades, des députations de tous les corps savans, de toutes les académies. Aucune députation, aucune académie n'a paru à son cortége, pas même celle des coiffeurs. On lui devait les pompes de l'oraison funèbre, des titres, des inscriptions, un catafalque composé de draps, de nankins et de cachemires, des perruques (Brummel portait perruque), qui eussent porté jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. — Mais non, personne, pas un ami, pas un lord, pas même un cheval (un cheval arabe) n'a suivi ses restes; pas une voix ne s'est élevée sur sa fosse pour laisser tomber ces mots bien simples, mais qui eussent pris par la grandeur et la qualité du défunt un caractère évangélique et vraiment sublime : « Adieu, George Brummel! »

Adieu! eût répété la terre entière; adieu! noble cœur, majesté de l'intelligence, magnificence de l'habillement et des manières! Car, avec Brummel ce n'est pas seulement une ame qui s'éteint, un homme qui disparaît, c'est aussi peut-être un culte abjuré, évanoui, un culte qu'il a créé et qui sera mis avec lui dans la tombe. Il semble que la gloire humaine ait été poussée à bout dans cet exemple, et que la destinée lui ait permis de ne pas laisser de traces après soi comme pour attester l'incomparable originalité de son empreinte.

Bénissons, après tout, bénissons cette tombe obscure et solitaire qui laisse planer sur les restes du héros la brume glorieuse de Sainte-Hélène. Mieux vaut ce simple tertre de gazon que les caveaux de Saint-Denis et de Westminster. Il y aura là, peut-être, plus de grandeur et d'admiration réelle qu'autour de tant de monumens de bronze chargés de vaines inscriptions qui n'attirent pas même un fidèle. L'humilité de la tombe de Brummel ne servira qu'à faire mieux éclater aux regards des hommes l'auréole de sa destinée, qui sera pareille à ces astres que l'on aperçoit même des lieux les plus profonds.

Venez, peuples, venez maintenant, mais venez plutôt, princes et seigneurs de la ganterie et de la parfumerie, vous qui ouvrez aux hommes les portes de l'avenir, et vous plus que tous les autres, centaures effrénés, poupées de courses et de promenades, lumières de la France et de l'Angleterre; mais aujourd'hui, obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire.

Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière dangereuse du dandysme littéraire, jeunes intrépides qui rêvez pour

Digitized by Google

vos boutonnières enfantines le double insigne du coquelicot nobiliaire et de la feuille de rose poétique, quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous guidait dans les hasards des fracs novateurs et des pantalons collans. Sous lui se sont formés tant de grands hommes pour la coupe des habits que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la mode; son ombre eût encore pu rehausser le costume des siècles, et voilà que dans le silence son nom même nous anime et nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure avec les rois de la terre, il faut surtout servir le roi de la mode.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec de l'essence de rose, en admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux; conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé la magnanimité. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien, et que ses derniers habits vous servent à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, moi qui ai été assez heureux naguère pour retracer quelques-uns des traits de votre sublime destinée, ô roi, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; je vous verrai tel que vous étiez à votre dernier jour sous la main de votre coiffeur, lorsque la gloire de l'avenir semblait commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Brighton et même à Calais; et je dirai en actions de grâce ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, vestis nostra.* « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre habit. »

ARNOULD FREMY.

Digitized by Google

BULLETIN.

A quinze jours de distance, quel changement semble s'être opéré dans les esprits! Le mardi 12 mai, la chambre accueille avec transport la communication du cabinet au sujet des cendres de Napoléon; tout paraissait annoncer qu'un vote unanime réunirait toutes les opinions dans un même hommage rendu à une illustre mémoire, et le mardi 27, la chambre, au milieu d'une confusion sans exemple, prend une décision qui semble être le signal des plus graves dissentimens. Comment expliquer ce singulier contraste?

Dans le premier moment, la chambre n'a vu que la justice d'une réparation nationale envers la gloire de l'empereur. C'est tout entière à cette grande impression que, pour le choix de la commission, elle a porté ses suffrages sur ceux de ses membres qui comptaient dans leurs antécédens le plus de souvenirs de l'empire. Aucunes préoccupations politiques, aucunes craintes ne se mêlèrent à ce premier élan; mais bientôt les commentaires et les exagérations du dehors vinrent éveiller chez elle d'autres pensées. On parla tant de gloire militaire, de puissance souveraine, de la grandeur et de la nécessité du despotisme dans certaines circonstances, que la chambre dut naturellement tempérer par quelques réflexions son premier entraînement. Dans le principe, elle n'avait pas songé au 18 brumaire; plus tard, elle retrouva les scrupules et l'esprit qui animent toujours les assemblées délibérantes: aussi, sans rien rétracter de l'adhésion qu'elle avait donnée sur-le-champ à l'initiative ministérielle, elle se préoccupa davantage des intérêts et des principes constitutionnels dont elle a surtout la garde.

Pendant que les sentimens de la chambre se modifiaient, le cabinet voyait au contraire la commission renchérir sur les dispositions qu'il avait présentées; un million n'était plus assez, la commission en proposait un second; un tombeau ne suffisait pas, la commission demandait une statue équestre. Son enthousiasme allait croissant au moment où celui de la chambre se refroidis-

Digitized by Google

sait, et quand la séance de mardi dernier s'est ouverte, il régnait entre la chambre et sa commission un désaccord secret, mais réel. Le ministère, qui n'avait eu jusqu'alors affaire qu'à la commission, devait croire que les sentimens qu'il y avait trouvés étaient ceux de la chambre. Il ne se dissimulait pas les inconvéniens que présentait la rédaction substituée par la commission au projet ministériel; il pouvait craindre que la forme n'en déplût à la chambre, mais il ne crut pas devoir refuser son adhésion : il avait à reconnaître la confiance et l'empressement avec lesquels la commission avait accordé à ses désirs l'hôtel des Invalides comme la sépulture la plus convenable. Voilà pourquoi, au moment d'aller aux voix, il a cru qu'il était de sa loyauté de voter pour l'amendement de la commission. Le ministère pensait encore probablement que, s'il y avait un écueil à éviter, c'était l'excès de l'exaltation napoléonienne; aussi désirait-il une discussion courte, dans laquelle il se proposait de ne pas intervenir, tant il était convaincu que la chambre ne pouvait émettre un autre vote que celui proposé par la commission. Peut-être tel eût été le résultat, si la discussion eût été close après les deux discours de MM. Glais-Bizoin et Gauguier, qui, loin d'éveiller aucune pensée sérieuse dans la chambre, avaient eu un succès de gaieté, succès singulier dans la circonstance; mais après eux la question politique fut posée, et la scène changea.

C'est une heureuse et flexible nature que celle de M. de Lamartine. L'honorable député de Mâcon a le don de se placer avec promptitude dans des points de vue auxquels jusqu'alors il était resté étranger; il s'empare avec prestesse de thêmes nouveaux qu'il développe avec éclat, et il agrandit son domaine par des excursions imprévues sur les terres d'autrui. La chambre, en voyant monter M. de Lamartine à la tribune, a pu croire qu'elle allait entendre le chant d'un poète ou la politique d'un membre de la droite. Point; elle a entendu une éloquente défense des principes de 1789, un magnifique éloge des saines maximes qui ont présidé, il y a cinquante années, à la conquête de la liberté constitutionnelle, enfin un brillant panégyrique des hommes les plus illustres de notre révolution, de Mirabeau, de Bailly, de Barnave et de Lafayette. C'est au nom des principes sacrés de 1789 que M. de Lamartine s'élevait contre les exagérations napoléoniennes, qu'il montrait le danger qu'il y aurait à flatter outre mesure la manie de quelques bonapartistes. On conçoit quel assentiment a dû l'accueillir. Les deux centres, la gauche constitutionnelle, applaudissaient à des paroles qui traduisaient avec éloquence leurs sentimens et leurs pensées, et par une sorte de compensation un silencieux étonnement régnait sur le banc de la droite. M. Berryer était soucieux.

La chambre avait donc trouvé un organe qui avait su séparer, dans l'hommage rendu à Napoléon, ce qui était l'accomplissement d'un devoir sacré, d'un vœu national, d'avec quelques mauvaises tendances qui pouvaient se glisser dans certains esprits. Elle était satisfaite. De son côté, le cabinet n'avait rien à répondre à un discours qui lui offrait le correctif des exagérations même qu'il avait redoutées; il n'avait non plus rien à y ajouter. La défense des principes de la charte avait été explicite, éloquente, et l'éloge si complet de M. de

Digitized by Google

Lafayette, en réveillant toutes les sympathies de M. le ministre de l'intérieur, ne lui laissait d'autre parti qu'une adhésion silencieuse. Au moment où la chambre allait voter l'article de la commission qu'avait adopté le cabinet, un député déclara reprendre pour son compte l'article primitif du projet ministériel sous forme d'amendement. L'auteur de cette proposition soudaine, M. Deslongrais, est un membre du centre gauche qui, sans avoir consulté personne, agissait de premier mouvement, sous l'impression du discours de M. de Lamartine. La chambre, à qui on présentait ainsi le moyen de faire une sorte de profession de foi constitutionnelle, le saisit avec empressement, et l'amendement de M. Deslongrais fut voté à une majorité non douteuse. On sait comment cette soudaineté dans les sentimens de la chambre amena une confusion au milieu de laquelle le chef du cabinet eut beaucoup de peine à se faire entendre. Les intentions de M. Sauset ne sauraient être suspectes; mais sa présidence manque de décision et d'autorité, elle ne donne pas à la chambre cette direction morale dont ne peuvent se passer les assemblées délibérantes.

Il n'y a eu, dans l'esprit de la majorité qui s'est levée pour l'amendement de M. Deslongrais, aucune intention systématique d'opposition contre le ministère. Nous ne parlons pas de quelques votes qui auront pu être inspirés par les rancunes du 12 mai. Il y a des personnes pour qui toutes les circonstances sont des occasions de petite guerre. Mais quant à la majorité elle-même, si l'on scrute ses intentions avec bonne foi, on trouvera deux sentimens qui ont servi de mobile à sa conduite. Elle a pensé que la chambre devait non pas contrarier l'enthousiasme populaire, mais le modérer en l'éclairant, et qu'elle pouvait avec raison se proposer de faire contrepoids à un entraînement excessif. Ces scrupules constitutionnels ne l'ont pas seuls déterminée; on ne saurait méconnaître qu'elle a cru obéir à de hautes convenances en n'exagérant pas le chiffre de son vote financier. Il y a quelques mois, la chambre n'a accordé aucune allocation pour l'établissement d'un des fils du roi, et elle n'a pas voulu enfler d'office la somme d'une dépense exceptionnelle.

Peut-on exiger, au surplus, qu'il n'y ait pas divergence d'opinions au sujet du grand souvenir qu'on vient d'exhumer? On peut dire que les cendres qu'il s'agit d'aller chercher à Sainte-Hélène sont chaudes encore de toutes les passions contemporaines. La raison prendra le dessus, nous le croyons; mais l'infinie variété des sentimens que provoque le nom de Napoléon ne peut disparaître en un jour. Sans parler des antipathies que la mémoire de l'empereur peut inspirer à ceux qui regrettent le passé, vous trouverez dans les rangs nombreux et serrés des partisans de la révolution française dissidence et division sur la manière de juger Napoléon et son œuvre. Ces différences sont sensibles dans le pays, dans la chambre, et en ce moment elles scindent en deux fractions la gauche elle-même. Quelques journaux se tromperaient bien s'ils s'imaginaient être avoués et suivis dans leurs passions par les amis les plus consciencieux de la liberté. Beaucoup de membres de la gauche, des plus jeunes et des plus honorables, ne reconnaissent pas leurs sentimens et leurs principes dans ces élans immodérés. Au reste, ces dissidences ne sont pas

Digitized by Google

d'hier. En 1815, elles éclatèrent dans toute leur force. Les partisans de la révolution française se partageaient alors en deux camps : les uns suivaient Lafayette, les autres Napoléon. Ces divisions d'opinion ont survécu à ces deux grands représentans de la même idée; elles se sont ranimées dans ces dernières circonstances, elles sont inévitables et pour long-temps indestructibles. Elles peuvent amener au sein du parlement de nouvelles combinaisons et de nouvelles alliances d'hommes et d'opinions. Ceux qui préfèrent à tout les principes de 89 et les maximes du gouvernement constitutionnel pourront se chercher dans les diverses parties de l'assemblée et se réunir en dépit d'anciens dissentimens.

En dehors du parlement, on a imaginé une souscription pour suppléer, dit-on, au second million que la chambre n'a pas voté. C'est une singulière manie qu'ont certaines gens, en ce pays, de ne se fier ni aux institutions ni à l'état pour tout ce qui regarde les intérêts et les devoirs publics. Le gouvernement prend l'initiative d'une grande mesure; la chambre en fait l'objet de ses délibérations et de son vote, et parce que quelques personnes ne sont pas complètement satisfaites de la résolution à laquelle s'est arrêté un des pouvoirs constitués, elles se hâtent de protester et d'élever, autant qu'elles le peuvent, autel contre autel. Avec de telles impatiences et de tels caprices, on avance peu dans la pratique de la vraie liberté. Est-ce que le pouvoir exécutif et les chambres ne sont pas les seuls et vrais organes par lesquels les désirs et les besoins du pays doivent avoir satisfaction? Le gouvernement ne saurait accepter le montant des souscriptions; il s'adressera de nouveau aux chambres, si le million voté ne suffit pas.

Comment veut-on que les masses s'élèvent à l'intelligence du régime constitutionnel, si l'on obscurcit ainsi les notions les plus simples? Les hommes politiques blâment ces écarts, mais quelques-uns ne peuvent obtenir de leurs amis de ne pas s'y livrer. Nous n'attachons pas à la souscription une importance exagérée; nous doutons même de son succès, quand la première effervescence sera tombée. On se demandera pourquoi souscrire, quand l'état lui-même se charge d'acquitter la dette de la reconnaissance de tous. Mais c'est dans l'intérêt même du progrès de nos mœurs publiques qu'il faut regretter cette levée de boucliers. On aurait dû comprendre que plus il y avait, dans le glorieux héritage de l'empereur et de l'empire, un mauvais alliage de traditions et de souvenirs despotiques, plus il fallait s'abstenir de toute démonstration qui pût blesser la religion constitutionnelle. C'est une affaire de mœurs publiques, et non pas de contrainte légale. On ne peut empêcher matériellement aucun individu de souscrire, mais on peut s'adresser à la raison de tous pour que l'hommage rendu à un grand homme ne paraisse pas une atteinte à l'esprit du gouvernement représentatif. On ne s'aperçoit pas assez combien on ébranle les institutions, combien on affaiblit l'autorité légitime des pouvoirs constitutionnels par ces mouvemens inconsidérés. Il y aurait du courage, il y aurait même de la gloire à savoir leur résister; mais c'est trop demander à la plupart des hommes publics : ceux même qui, dans les momens de calme, portent

Digitized by Google

avec orgueil les titres pompeux de chefs de parti, ne trouvent pas en eux la force nécessaire pour lutter contre le torrent; ils ne guident pas, ils suivent; ils ne dirigent pas, ils obéissent.

Maintenant que la souscription a été lancée, il est difficile que le ministère ait vis-à-vis d'elle une autre attitude que celle de la plus complète neutralité. La combattre, ce serait en augmenter l'importance; ce serait aussi traiter d'une manière hostile des opinions de bonne foi, de pieux souvenirs. On risquerait de faire dégénérer en crise politique un mouvement spontané, que des réflexions ultérieures peuvent calmer ou même arrêter entièrement. Mais si nous ne demandons pas au ministère de déployer sur ce point une énergie hors de propos, qui pourrait avoir son danger, nous ne saurions trop l'engager à donner à ses actes et à l'ensemble de sa politique ce caractère de modération et de fermeté qui seul peut rassurer les esprits. Qu'il se rappelle la pensée première qui a présidé à sa formation : apaisement des partis, transaction entre de grands intérêts et des opinions honorables, telles sont les promesses qui lui ont conquis l'adhésion des chambres et du pays; c'est en y restant fidèle qu'il conservera toute sa valeur politique. Nous savons qu'il serait injuste d'attribuer au cabinet les exagérations dans lesquelles tombent de temps à autre quelques-uns de ses alliés; loin de les inspirer, il ne s'en dissimule pas les inconvéniens. Toutefois on peut s'étonner que ces alliés mêmes, qui désirent sans doute la durée d'un ministère qu'ils appuient avec tant de chaleur, n'évitent pas avec plus de prudence tout ce qui pourrait amener au sein du cabinet des tiraillemens fâcheux. Est-il sage, est-il politique de faire entrevoir au public que le ministère est divisé par des tendances dont la contradiction peut s'augmenter tous les jours? Tiendrait-on un autre langage, si on voulait abréger sa durée?

Nous qui désirons que le cabinet fournisse sa carrière, nous lui demandons, ainsi qu'à ses alliés, de ne jamais oublier les raisons politiques qui ont été la cause décisive de son avénement. Il a été porté aux affaires par le mouvement des partis, par un effet naturel des vicissitudes parlementaires. On peut dire que la nécessité qui a présidé à sa naissance s'est encore augmentée depuis; le ministère du 1er mars s'est rendu plus nécessaire par la marche même qu'il a prise depuis les trois mois qu'il existe. Il a touché à des questions graves, il a commencé ou annoncé de grandes choses qui demandent sa présence. Ceux qui caresseraient l'idée d'un nouveau changement ministériel seraient imprudens et coupables. L'existence du cabinet du 1er mars importe aujourd'hui à tout le monde, même aux intérêts politiques qui croient devoir surveiller sa marche. Ces intérêts ne pourraient pas être plus vivement compromis que par une perturbation politique dont il ne serait donné à aucune prévision de calculer la portée.

Le cabinet du 1er mars, nous le croyons du moins, ne manquera ni de modération envers les personnes, ni de fermeté pour défendre les principes. Le travail qu'il a préparé sur les préfets n'a nullement été rédigé sous des inspirations réactionnaires. On porte à peine à trois ou quatre le nombre des fonc-

***

Digitized by Google

tionnaires qui seraient écartés, et les opinions politiques seraient étrangères aux motifs qui auraient déterminé ces mesures. On dit qu'il y a beaucoup de mutations entre les préfets; ces changemens de résidence ne sont pas une nouveauté. Rien ne sera plus propre à éclairer les esprits sur les véritables intentions du ministère que la publicité de ce travail administratif. On verra, nous l'espérons, que le cabinet, en annonçant à son début une pensée de conciliation, ne prononçait pas un vain mot. Nous ne savons pas si la chambre, qui commencera probablement lundi 1er juin la discussion du budget, voudra, avant de se séparer, aborder la discussion de la proposition Remilly. Il sera bien tard pour entamer d'aussi graves débats; et lors même qu'elle entendrait le rapport, on peut douter que la chambre s'engage tout à la fin de la session dans une délibération aussi épineuse. Quoi qu'il en soit, le ministère ne manquera certainement pas à ses obligations dans cette grave circonstance. La liste des incompatibilités présentée au sein de la commission par M. Maurat-Ballange est vraiment effrayante. Elle comprend les fonctions du ministère public, une partie de la magistrature inamovible, les principaux grades de l'armée, tous les emplois de la liste civile et la diplomatie. Si toutes ces exclusions passaient dans la loi, on se demande quelle serait la composition de la chambre des députés. On ne verrait plus siéger dans l'enceinte du parlement que de grands propriétaires étrangers aux affaires, à l'administration, ou des théoriciens dont la pratique n'aurait jamais redressé les vues et les idées. L'expérience, l'instruction, les lumières des fonctionnaires publics, seraient entièrement perdues pour la chambre, et la candidature parlementaire, déjà si stérile sur bien des points de la France, se trouverait encore appauvrie. M. le président du conseil, qui a laissé entrevoir à la tribune qu'il penchait pour l'extension des incompatibilités, n'entendait certainement pas que les modifications dont pouvait être l'objet l'article 64 de la loi de 1831, devaient former un système de proscription contre les fonctionnaires. Quand ce débat viendra à la tribune, il s'agira de faire un choix judicieux parmi les capacités politiques qu'il est de l'intérêt même du parlement d'appeler dans son sein.

La chambre a fait un acte de justice et de bon gouvernement en votant pour l'année 1840 les 92,000 francs affectés aux traitemens des nouveaux membres du conseil d'état, nommés par l'ordonnance de septembre 1839. Elle a été complètement édifiée par MM. Vivien et Dumon sur la nécessité de mettre en harmonie le personnel du corps avec l'étendue du travail. Quelle que soit l'organisation future du conseil, on ne regrettera jamais d'avoir élevé le nombre des conseillers d'état au chiffre de trente; deux nouveaux comités ont été créés depuis quelques années, et trente conseillers sont indispensables pour la rapide expédition des affaires. Le projet de loi sur le conseil, sur son organisation, est ajourné au moins à l'hiver prochain. Tout ce qu'il est possible désormais d'attendre de la chambre, indépendamment du budget, est la discussion des chemins de fer, dont quelques-uns pourront être l'objet de débats assez animés. En accordant les lignes demandées par le ministère, la chambre, qui a voté cette semaine le projet de loi sur la canalisation, complétera le système

Digitized by Google

de communication intérieure. Dans son vote sur les canaux, la chambre a montré une impartialité supérieure aux petites jalousies locales. Il s'était formé, contre le canal de jonction de l'Aisne à la Marne, une sorte de coalition tant dans la plupart des journaux que dans quelques parties de la chambre. On disait qu'accorder treize millions pour ce canal, c'était favoriser outre mesure la ville de Reims; on affectait d'oublier que ce canal était un des chemins nécessaires de la grande ligne de communication entre Dunkerque et Marseille. M. Chaix-d'Est-Ange, rapporteur de la commission et député de Reims, a eu le talent de faire accepter à l'impatience de la chambre des explications claires et chaleureuses qui ont déterminé son vote.

En Afrique, l'armée expéditionnaire a repassé l'Atlas après avoir laissé à Médéah une garnison de deux mille quatre cents hommes, approvisionnés pour soixante-dix jours. Grace à la valeur de nos troupes, l'honneur de nos armes n'a pas été en question un instant, et l'Arabe a pu voir que la France a toujours la puissance d'arriver aux résultats qu'elle se propose. Mais l'habileté du général en chef nous a-t-elle permis de prendre tous nos avantages et de développer toute notre supériorité? C'est ce qu'auront à décider les juges militaires compétens et le cabinet. M. le maréchal Valée cherche, par tous les moyens possibles, à rendre rares et difficiles les lettres et les correspondances des officiers de l'armée; cependant il arrive encore assez de nouvelles particulières pour donner une idée peu favorable de son commandement. On dit que, sur des données et des indications inexactes, il a fait faire à nos troupes des marches inutiles et fatigantes qui les ont souvent épuisées avant qu'elles aient pu joindre l'ennemi, et l'on se trouvait surpris par ceux qu'on avait cherchés dans de fausses directions. Le prince royal aurait souvent réparé par son sang-froid et sa résolution les fautes du maréchal. On raconte que pendant un moment il a été livré à de bien vives inquiétudes sur le sort de son frère, M. le duc d'Aumale. Il l'avait envoyé porter l'ordre à un régiment de joindre l'avant-garde, attaquée par l'ennemi, et avant le retour du jeune prince, on aperçut, courant dans la plaine, sans cavalier, un cheval qui ressemblait à celui que montait le duc d'Aumale. On peut juger de la poignante émotion de M. le duc d'Orléans. Heureusement on s'était alarmé à tort, et l'on vit bientôt revenir le jeune aide-de-camp, qui avait exécuté ses ordres. La guerre a, du côté des Arabes, un caractère de fanatisme tout particulier. On sait que c'est une de leurs coutumes que plusieurs de leurs guerriers se dévouent à trouver la mort dans le combat; ils sont sacrés aux yeux de leurs compagnons. Un de ceux qui avaient fait ce serment ayant été atteint d'un coup mortel, nos soldats ont vu les Arabes qui l'entouraient descendre de cheval, puis, sans faire attention aux balles qui pleuvaient sur eux, donner sur le corps de celui qui venait d'expirer des signes d'une vive douleur, d'un respect religieux, et l'emporter du champ de bataille.

Nous disions dernièrement que la colonie n'avait pas encore trouvé son gouverneur; il faut se résigner à attendre l'action et le bénéfice du temps. Nous avons en Afrique des officiers aguerris, des colonels d'une haute renom-

Digitized by Google

mée qui, dans quelques années, pourront être d'excellens généraux en chef. Ils connaissent l'Afrique; ils y vivent, presque depuis l'origine de la colonie; ils sont en face d'un ennemi dont ils savent les habitudes et les allures; encore quelque temps, et ils seront en état de tracer contre lui les meilleurs plans de campagne. C'est du corps des officiers qui vivent depuis plusieurs années sous le soleil d'Afrique, et parmi lesquels brillent les Duvivier, les Lamoricière, que doivent sortir les généraux habiles et heureux qui sauront remporter sur l'Arabe des victoires utiles. Puisqu'il est si difficile de trouver à l'heure qu'il est un gouverneur qui ait la double aptitude de l'homme de guerre et de l'administrateur, ne pourrait-on pas, à côté d'un jeune général connaissant déjà le sol africain, mettre un administrateur civil qui dirigerait tout ce qui concerne la justice, le commerce et l'agriculture? On découvrirait ainsi ce qu'on ne peut aujourd'hui rencontrer dans un seul homme.

Notre médiation entre Naples et l'Angleterre trouve de grandes facilités dans l'empressement qu'a mis le roi Ferdinand à se reposer sans réserve du soin de ses intérêts sur notre cabinet. Cette confiance, honorable pour la France, est d'une bonne politique; elle coupe court à toute l'irritation qui aurait pu régner encore entre les deux puissances qu'il s'agit de réconcilier. Elle laisse la France plus libre dans son allure et permet à l'Angleterre plus de modération. Déjà M. le président du conseil a obtenu un résultat satisfaisant : l'Angleterre a rendu au roi de Naples, sur sa demande, les vaisseaux qu'elle avait capturés.

En Espagne, le projet de voyage de la reine-régente, qui devait conduire sa fille à Barcelonne dans l'intérêt de sa santé, a été l'objet des bruits les plus contradictoires. On disait, d'une part, que les plus grandes précautions étaient à prendre pour éviter les piéges et les attentats des carlistes; d'un autre côté, on prêtait à la régente des pensées de coup d'état. Christine, une fois sortie de Madrid, devait se saisir d'une autorité dictatoriale. Mais pourquoi un coup d'état, quand la constitution fidèlement exécutée assure le triomphe d'une liberté modérée et des institutions nouvelles? Le gouvernement de Christine ne songe pas à tenter des moyens extraordinaires et inutiles; il trouve assez de force dans l'appui que lui prête la grande majorité du pays.

Théâtre-Français. — Même aux approches de l'été, la Comédie-Française ne se relâche en rien de son activité. Jeudi dernier encore, la reprise d'*Hernani* avait réuni dans la salle de la rue Richelieu ce public d'élite que les œuvres d'art ont seules le privilége d'attirer. A l'attention intelligente avec laquelle la pièce a été écoutée, on doit reconnaître que le drame moderne s'est concilié plus d'admirateurs que la critique ne voudrait parfois l'avouer, ou, tout au moins, doit-on convenir que la tolérance littéraire a fait, en peu d'années, d'immenses progrès. C'est déjà une utile conquête. *Hernani* n'ouvre plus aux écoles littéraires un champ-clos où l'on combattait de part et d'autre

Digitized by Google

avec une chaleur qui dégénérait parfois en invectives, c'est maintenant pour tous une œuvre hardie, dont quelques-uns contestent encore la valeur comme drame, mais qu'on admire et qu'on applaudit unanimement comme poème. Rarement, en effet, selon nous, la passion a trouvé de plus chaleureux élans et a parlé une langue plus émouvante et surtout plus colorée.

La pièce a été jouée avec ensemble. Beauvallet remplissait pour la première fois le rôle d'Hernani confié jusqu'alors à Firmin. Si Beauvallet avait dit la partie amoureuse et presque élégiaque de son rôle avec ces accens pleins de mollesse que Mme Dorval donne aux paroles du cœur, s'il avait rendu l'ardente passion de l'Espagnol avec autant de bonheur que l'orgueilleuse rudesse du bandit, son succès aurait été complet. La sonorité de son bel organe le sert admirablement dans ce rôle qu'il semble avoir abordé avec prédilection. Beauvallet est évidemment en des voies de progrès. Polyeucte et Hernani, voilà deux nouvelles créations qui lui vaudront de brillantes soirées. Joanny et Ligier ont eu d'heureuses inspirations; ce dernier a parfaitement dit son monologue du quatrième acte. Quant à Mme Dorval, elle a déployé, comme par le passé, dans le rôle de dona Sol, toute la grace et toute la verve de son talent.

POÉSIES COMPLÈTES DE SAINTE-BEUVE.[1]

M. Sainte-Beuve vient de réunir en un seul volume ses trois recueils de poésie publiés à diverses époques. Un certain nombre de morceaux épars jusqu'alors ou inédits complètent cet ensemble, et jetés dans les interstices des trois recueils primitifs, en ménagent les transitions. Ainsi juxta-posées, les diverses parties de ce monument poétique qui part de *Joseph Delorme* pour aboutir aux *Pensées d'août* avec les *Consolations* au centre, ou, si l'on veut, au sommet, offrent un aspect curieux à étudier et de profitable enseignement. Tout homme d'instinct poétique n'a certes besoin ni d'efforts ni de commentateurs pour reconnaître que ces trois faces d'un même talent sont des transformations successives, et que ces trois fruits d'un même rameau sont d'une saveur, et aussi pour quelques-uns, d'une valeur différente. C'est qu'en effet je ne crois pas qu'il y ait à cette heure en littérature un talent (et je parle de ceux qui sont au premier rang, les seuls dignes d'entrer en comparaison avec M. Sainte-Beuve,) auquel l'étude, l'expérience de la vie et celle de l'art, puis aussi le caprice, j'imagine, aient apporté plus de modifications. Chez lui, les transformations ne sont pas des systèmes, mais bien des conséquences obligées de sa nature. On dirait que pour lui les choses sondées et connues perdent de leur valeur; il lui faut des voiles à soulever, des mondes nouveaux à parcourir. Il semble, si je puis me permettre la fantaisie de ce rapprochement, que la pensée de M. Sainte-Beuve soit sans relâche poussée en avant par quelque génie tentateur, assez pareil au cavalier noir qui emporte Lénore en croupe, dans la ballade allemande. — « Oh! pourquoi donc aller si vite et si loin, crie le poète

(1) Un vol. in-18, chez Charpentier, rue de Seine.

Digitized by Google

à l'esprit qui l'entraîne; nous avons fui déjà pour jamais de bien charmans paysages; mais j'y consens, oublions les premiers sentiers, oublions le *creux de la vallée* et son vertige, maintenant que nous voilà dans la plaine lumineuse des *Consolations,* cette plaine où descendent de si calmes rosées. Oh! ne quittons pas de long-temps ces lieux aimés et dressons-y notre tente. » — Mais le fatal esprit n'écoute rien, et ne ralentit pas sa course. — « Au moins, reprend le poète haletant, arrêtons-nous au seuil de certaine *Herminie* rêveuse; j'ai à lui dire toutes les tristesses de mon ame, à lui chanter toutes les mélodies confuses d'un cœur solitaire; je veux entr'ouvrir à ses yeux les champs de mes espérances, vaguement dessinés à l'horizon, mais verdoyans comme une autre Irlande, sa douce patrie. Au moins, je t'en conjure, restons quelques heures encore dans ces bosquets où quelque imprudente *Lucy* fuira devant moi en me jetant au visage des roses par poignées. » — Mais l'esprit est sans pitié; il ne permet pas de halte, il faut avancer toujours; il faut passer du culte de la forme au culte quasi ascétique de l'idée, il faut quitter les rêveries mystiques aux fuyantes perspectives pour l'austérité janséniste; il faut aller de Ronsard à l'imitation, de Saint-Martin à Nicole : *tentanda via est!* Au reste, M. Sainte-Beuve lui-même semble faire allusion à cet entraînement de sa nature dans un sonnet où, parlant des mœurs hospitalières du Slave, il lui compare le poète qui abandonne à tous son plus beau fruit, la meilleure part de son ame, tandis qu'il marche au hasard vers des lieux étrangers.

Certes, si l'on constate ici cette fantaisie changeante, ce n'est assurément que pour y applaudir. Sans doute elles ont en elles-mêmes des chances de vitalité plus certaines, les œuvres dont l'ensemble ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul bloc; mais est-elle donc sans mérite, cette hardiesse qui pousse à tenter tous les ordres d'idées, à creuser des sillons en tous sens? Si d'ailleurs la pratique de l'art nous apporte de nouvelles lumières, pourquoi refuser de s'amender et persister dans sa mauvaise théorie parce qu'on aura commencé par elle? Il est vrai que, pour plusieurs, les transformations de M. Sainte-Beuve n'ont pas toutes été des progrès; mais en principe, il est bon de le maintenir, la non réussite ne détruit pas le droit. Je crois ensuite que M. Sainte-Beuve parle de lui-même avec trop d'humilité, quand il dit, en quelques lignes placées en tête de ses poésies complètes, que le public n'a paru accueillir d'une manière un peu marquée que son recueil des *Consolations*. Le succès de *Joseph Delorme* a, ce semble, été brillant, et les entraves qu'il a pu rencontrer à son apparition n'ont pas dû surprendre l'auteur dans une époque littéraire militante. Je sais que *les Pensées d'Août* ont trouvé de plus nombreux adversaires; mais, dans une tentative de ce genre, le poète pouvait-il de prime-abord conquérir une adhésion universelle? Les sympathies d'ailleurs qu'il pouvait de suite espérer ne lui ont certes pas fait défaut, aussi ferventes que possible, et chaque jour il s'en rallie de nouvelles autour d'une œuvre pour l'intelligence complète de laquelle l'éducation poétique générale n'est pas encore suffisamment avancée.

Il ne paraît pas opportun d'entrer aujourd'hui dans une appréciation nouvelle d'œuvres souvent estimées et qui ont donné lieu à d'actives controverses; je veux seulement dire quelques mots des pièces inédites qui sont venues rejoindre leur aînées dans cette édition complète. Je signalerai d'abord quelques stances (*sous les derniers soleils*) pures de formes et finies comme l'antique. C'est un hommage aux soleils mourans de la beauté; jamais peut-

Digitized by Google

être on n'a peint de plus belles couleurs ces poétiques et voluptueux occidens. L'inspiration de l'antique se fait aussi sentir dans *la Suivante d'Emma*, piquante fusion d'Horace et de Catulle. A la suite des vers pour M. Ulric Guttinguer qu'on connaît déjà, viennent des stances pour M. Marmier, qui sont bien la plus gracieuse fantaisie qui se puisse lire. Les badinages amoureux y sont contés avec une délicatesse, avec un charme inexprimable. Rarement M. Sainte-Beuve a côtoyé avec plus de bonheur ces sentiers avoisinant la prose qu'il affectionne. Les détails du dénouement sont, dans cette élégie, d'une mélancolie charmante. Ce triste maintien qui succède aux gais propos et au fol abandon, cet anneau, gage d'un sentiment plus profond que ne l'accusait l'apparence; puis cet unique baiser qu'on ne donne que pour prendre une larme, tous ces petits accidens de la même scène sont d'une moralité symbolique qui jette l'esprit dans une rêverie plus grave que le ton folâtre du début ne l'eût fait d'abord soupçonner.

Mais j'avoue que toutes mes prédilections sont encore pour les trois pièces placées à la fin du volume. On pourrait toutefois leur contester justement le titre de romances que leur a donné le poète. Les soupirs de la romance sortent d'ordinaire d'une poitrine moins blessée et sont d'une tristesse moins cuisante. On dirait plutôt, à entendre ces accens-là, une plainte arrachée aux lèvres de Jérémie, et la musique de Gluck n'ajouterait aucun effet à cette désolation résignée. L'insensibilité, l'indifférence à toute chose, hormis à son propre mal, où jette le vide de l'ame alors que toutes ses espérances la désertent, sont exprimées avec une vérité bien amère dans la première et la plus lyrique de ces élégies. Les stances délicieuses qui la suivent sont comme un intermède plus calme, quoique de mélancolie toujours profonde, chantée avant les dernières, dont le refrain retentissant comme un écho désespéré est à la suite de toutes les passions qui remuent dans ce livre une conclusion bien douloureuse, en faisant du cœur du poète comme une table rase d'où je ne sais quel vent fatal a tout balayé.

M. Sainte-Beuve dit dans son avant-propos : « Je suis trop rapproché encore des momens où ces poésies naquirent, pour me permettre moi-même de les juger. » Pour ma part, je regrette vivement les pages piquantes dont nous prive cette retenue qui, au reste, semble avoir quelque peu coûté au poète critique, à en juger par ce dernier regard jeté sur l'ensemble de son œuvre, regard qui pouvait, à bon droit, être moins sceptique et plus assuré. Dans un sonnet qui sert d'épilogue, le poète, parlant des choses de la vie et de l'art, en homme qui en a la mûre expérience, arrive à prétendre que la naïveté instinctive est dans l'art la suprême beauté, comme en amour la jeunesse et la pureté du cœur sont le plus grand charme. Or, ceci posé, nul n'a le droit de pénétrer dans le for intérieur du poète pour constater s'il est bien vrai que son cœur se soit trompé de but, comme il le laisse à entendre; mais quand il confesse que la grace s'est enfuie de ses tentatives d'art un peu hasardées, on doit avec justice prendre cause pour le poète contre le critique, et opposer à M. Sainte-Beuve son œuvre elle-même, dont maintes parties sont un démenti formel à ses aveux.

A. D.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-SEPTIÈME VOLUME

(IIIe série)

DE LA REVUE DE PARIS.

Un Amour dans l'avenir. — Premier article, par M. Méry. . . . 5
Pierre Landais. — Deuxième article, par M. Émile Souvestre. . . 29
Théâtre-Français. — *Cosima*, par M. J. Chaudes-Aigues. . . . 57
Bulletin. 68
Théâtres. 75

Pierre Landais. — Troisième article, par M. Émile Souvestre. . 81
Un Amour dans l'avenir. — Deuxième article, par M. Méry. . . 90
Littérature de la Noblesse, par M. A. Granier de Cassagnac. . 117
Chênedollé, par M. Auguste Desplaces. 134
Bulletin. 146

Un Amour dans l'avenir. — Troisième article, par M. Méry . . . 157
Voyage aux Ruines de Palmyre. — Édesse et Alep. — Première partie, par M. Baptistin Poujoulat. 187
Des Travaux anatomiques de M. le docteur Bourgery, par M. E.-J. Delécluze. 208
Bulletin. 223

Deux Mois de Séparation, par M. Paul de Musset. 237
Un Amour dans l'avenir. — Dernier article, par M. Méry. . . . 265
Critique Littéraire. — *Les Rayons et les Ombres*, de M. Victor Hugo, par M. Chaudes-Aigues. 287
A mes Chansons, par Hégésippe Moreau. 296
Bulletin 299

Pierre Landais. — Dernière partie, par M. Émile Souvestre. . . 313
Racine dans le Midi. — Lettre à M. le Directeur de la *Revue de Paris*, par M. Jules de Saint-Félix. 346
Une Question d'Économie politique, par M. Granier de Cassagnac. 358
La Mort de Brummel, par M. Arnould Fremy. 369
Bulletin. 371

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XVIII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1840.

TOME DIX-HUITIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

CAMPAGNE DE ROME.

A M. Liszt.

Je me flatte, mon cher ami, qu'au milieu des retentissantes ovations de votre vie d'artiste, il ne vous déplaira pas d'entendre parler de ces campagnes romaines dont l'austère silence et la mâle beauté nous ont tous émus si puissamment; la voix de la nature est toujours pleine de charme, mais elle n'en a jamais tant que lorsqu'elle nous vient surprendre au sein du monde, comme ces souvenirs vagues et lointains de l'enfance que l'âge même accueille avec une joie mélancolique. Plus le contraste est brusque, plus vive est l'émotion; moi-même, il me sera doux de me reporter par la pensée à ces jours, à ces lieux dont la mémoire m'est toujours chère; et puis cette lettre est une vieille dette que j'ai contractée envers vous et qui me charge la conscience, vous savez trop depuis quand; il est temps enfin de l'acquitter. Armez-vous donc, si vous voulez bien me suivre dans mes pérégrinations, armez-vous de courage et de patience, vous en aurez besoin. Nous allons faire tant de tours et de détours que la route pourrait bien vous paraître longue; plaise au ciel qu'il n'en soit pas ainsi!

Sur les premiers gradins septentrionaux du mont Cimino, qui ferme au nord la campagne de Rome, s'élève une ville informe, assise ou, pour mieux

Digitized by Google

dire, juchée sur une énorme masse volcanique, avec laquelle elle se confond au point qu'à distance on ne les distingue pas l'une de l'autre; cette ville est Corneto, autrefois Coriton. De vieux murs écroulés, des tours lézardées et tronquées, quelques lambeaux de fortifications démantelées, témoignent qu'en d'autres temps elle eut la position ou du moins la prétention d'une place de guerre. En revanche, rien n'est plus pacifique que son existence actuelle; elle compte un couvent pour quatre cents habitans, et ses nombreux clochers ne sonnent plus d'autre tocsin que l'angélus et les matines. Mais le site est pittoresque, et la vue du dehors rachète la nullité du dedans. D'un côté se déroule un vaste horizon de mer; de l'autre l'œil se perd sur une plaine immense et solitaire qui lie les maremmes toscanes aux maremmes romaines. Quelques bouquets de bois, dévastés par la cognée ou brûlés par les feux des pâtres, sont les seuls accidens de ces tristes lieux; on n'y découvre pas une habitation, pas un habitant. Çà et là seulement errent à l'aventure de grands troupeaux de vaches grises surveillés par des chiens, ou des escadrons de jumens sauvages, dont les gardiens, vêtus de peaux et la lance au poing, sont les rois du désert comme leurs ancêtres. Deux rivières muettes traversent ces solitudes : la Marta, qui passe au pied de Corneto, et plus au nord la Fiora, qui baigne les murs de Montalto, méchante bourgade frontière encombrée de campagnards farouches et de douaniers faméliques.

C'est non loin de la Fiora, au milieu d'un champ mélancolique et stérile, qu'en des jours perdus pour l'histoire s'élevait Vétulonia, ville étrusque à laquelle Silius Italicus paie un vif tribut d'admiration : « C'est elle, dit-il en vers remarquablement harmonieux et concis, qui la première fit marcher en avant les douze faisceaux et y ajouta autant de haches, pour frapper d'une terreur muette; c'est elle qui orna d'ivoire les siéges curules et la robe souveraine de la pourpre de Tyr; c'est elle encore qui la première enflamma les armées par le son de l'airain (1). » Mais il est évident que le poète prend ici par une licence un peu forte une seule ville pour la nation en général, car Vétulonia était déjà détruite avant la fondation de Rome; elle ne put donc lui enseigner directement toutes ces choses, et moins encore venir à son aide contre le terrible Annibal. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Vétulonia des vases d'une rare élégance et des peintures d'un fini précieux; ainsi donc, avant que l'art fleurît en Grèce, il avait atteint en Étrurie un haut degré de perfection. On a de plus trouvé à Vétulonia des inscriptions en caractères grecs : or ce fait semble justifier une hypothèse déjà presque passée à l'état de certitude; c'est que les Grecs et les Étrusques ont un berceau commun, mais ce berceau, quel est-il? Tout donne à penser que ce fut l'Égypte. Les constructions étrusques sauvées de la destruction ont une physionomie tout-à-fait égyptienne. Sur tous les points de l'ancienne Étrurie on exhume journelle-

(1) Mæoniæque decus quondam Vetulonia gentis.
Bissenos hæc prima dedit præcedere fasces, etc.
(Sil. It., ch. VIII.)

Digitized by Google

ment des scarabées (1), des statuettes, des idoles, qui tous plus ou moins portent le même caractère, et, sans aller bien loin, nous trouverions ici même, à Corneto, des preuves en faveur de cette opinion.

A un mille ou deux de la ville moderne, sur un monticule circulaire hérissé de rochers, s'élevait l'antique Tarquinii (2), qui a laissé son nom à un champ voisin appelé encore aujourd'hui Tarquinia; cette importante cité, l'une des douze métropoles de l'Étrurie, était la capitale des Tarquiniens, nation puissante alors, et qui dut son origine aux Pélages. Elle donna le jour et baptisa de son nom la premier des Tarquins; le second y trouva asile et protection; elle épousa sa querelle avec ardeur, et lutta pour lui contre Rome avec un acharnement dont l'histoire a conservé le souvenir; on incendiait les moissons, on massacrait les prisonniers, les prêtres même combattaient comme de simples soldats; se précipitant dans la mêlée, les mains armées, non d'épées, mais de serpens, ils portaient la terreur au cœur des Romains déjà épouvantés par les superstitions formidables dont le mont Cimino était le théâtre; mais de si faibles obstacles ne pouvaient arrêter la fortune de Rome, elle en devait écarter bien d'autres. La cité des Tarquins succomba (3); pourtant elle ne périt point, et des inscriptions déterrées de nos jours parmi les décombres prouvent qu'elle était encore debout et florissante au temps des Antonins. Dès-lors on n'entendit plus parler d'elle; elle disparut même tout-à-fait du sol par suite de catastrophes inconnues, et demeura ensevelie des siècles dans les entrailles de la terre; enfin, vers la fin du siècle dernier, son cadavre reparut par lambeaux sous la pioche des antiquaires, et ce ne sont ni des théâtres, ni des temples que la terre a rendus à la lumière, ce sont des tombeaux; ainsi la vie s'est révélée par la mort. Les premières découvertes remontent à 1780, et sont dues au cardinal Garampi; depuis, la science a fouillé beaucoup, et tous les jours elle conquiert quelque nouveau trésor. Récemment encore une immense nécropole est sortie tout entière des limbes avec ses silencieux habitans. Mais à peine exposés à l'air les morts périssent une seconde fois et s'en vont en poussière.

Ce qui survit, ce que l'air ni la lumière n'altèrent, ce sont les innombrables vases, les armes, les bronzes de toute espèce, les inscriptions, les mosaïques dont tous les tombeaux sont remplis; les parois sont ornées de peintures qui rivalisent avec ce que l'art antique a laissé de plus pur et de plus exquis : quelques-unes représentent des jeux et des scènes de la vie, mais le plus grand nombre et les plus belles sont en harmonie avec la destination du lieu qu'elles

(1) Je citerai à ce propos un scarabée égyptien que j'ai vu entre les mains du savant abbé Lanci, professeur de langues orientales à l'université de Rome; ce scarabée portait pour légende le nom hébreu de Dieu, le Jaupeu mystérieux, ce qui pourrait faire croire que la langue de Moïse était la vieille langue, et peut-être la langue sacerdotale de l'Égypte. Cette opinion est celle de l'abbé Lanci.

(2) Silius Italicus, ch. VIII.

(3) L'an de Rome 365, sept ans après la prise de Veies.

Digitized by Google

décorent, elles reproduisent les symboles religieux des Étrusques. Ici, c'est le combat des deux génies de l'homme, celui du bien et celui du mal, mythe oriental transporté sous le ciel européen; là ce sont les tourmens ou les récompenses qui attendent le crime et la vertu dans une vie de réparation ou de vengeance. Le dogme de l'immortalité de l'ame est empreint là dans toute sa naïveté primitive, et sous ce rapport les peintures de Tarquinii jettent un grand jour sur le système religieux de ces peuples que tant de mystère environne encore. Les différens tableaux de ces fresques mortuaires sont encadrés dans des ornemens gracieux, et des juges compétens, comme d'Agincourt en France, Micali en Italie, les attribuent (je parle des derniers) aux artistes que Démarate, père de Tarquin l'ancien, aurait amenés de Corinthe en Étrurie, dans le temps où Numa régnait à Rome. Malgré l'autorité des noms que je viens de citer, j'ai de la peine à me ranger à leur avis; ne pouvant méconnaître entre les Grecs et les Étrusques une communauté d'origine que les monumens attestent non moins que les traditions, il m'est impossible de ne pas croire l'art étrusque indigène, autochtone, si j'ose ainsi parler, aussi bien que l'art grec : les deux arts ont dû se développer parallèlement, comme les rameaux d'un même tronc, et je vois un synchronisme où d'autres ne veulent voir qu'une imitation.

Les hypogées tarquiniens sont creusés comme les catacombes de Naples et de Syracuse dans la roche volcanique, et tous affectent à peu près la même forme : une espèce de couloir étroit et bas conduit dans de vastes chambres souterraines régulièrement étayées par des piliers taillés dans le roc et surmontés d'impostes et de chapiteaux; les plafonds, ou plats tout-à-fait, ou légèrement concaves, sont décorés de grands caissons. Cette architecture monolithe a, dans son ensemble, une grandeur qui saisit, qui commande l'admiration, et c'est surtout là que l'on retrouve ce caractère de force massive et d'indestructible solidité qui appartient aux monumens de l'antique Égypte. L'analogie des deux systèmes architectoniques est tellement frappante, qu'il est impossible de ne la pas reconnaître.

J'avais pour guide dans les *grottes* (c'est ainsi qu'on nomme dans le pays ces sombres demeures du trépas) un prêtre grand, maigre et voûté, aumônier du cardinal-évêque de Corneto et Montefiascone. J'étais porteur de lettres pour son éminence, mais elle était pour lors au conclave, et en son absence dom Raffael, tel était le nom de son aumônier, me fit les honneurs du lieu. Plus fort, soit dit sans l'offenser, à l'endroit de la sacristie que sur le chapitre des antiquités, dom Raffael professait une médiocre estime pour la mémoire de ses ancêtres, et foulait leurs cendres d'un pied peu filial; toutes ces idolâtries l'indignaient, et il ne trouvait pas trop orthodoxe qu'on vînt de si loin pour voir quoi? des reliques de païens. Il ne le disait pas, il le donnait à entendre; à la fin il éclata, et c'est moi-même qui lui en fournis l'occasion. Je lui dis, je ne sais à quel propos, que j'étais protestant, et qui pis est compatriote de l'*empio Ginevrino*. L'apparition du grand tentateur des ames ne l'aurait pas effarouché plus que de se trouver tête à tête avec un hérétique dans le séjour

Digitized by Google

des mânes; il s'arrêta tout court, se redressa de toute sa hauteur comme un de ces mannequins dont l'échine est à ressort; la torche qu'il tenait trembla entre ses doigts crispés, ses yeux cherchant le ciel s'attachèrent au plafond ténébreux; s'il ne cria pas VADE RETRO, je dois confesser qu'il se signa. *Dunque non siete Cristiano,* furent les premiers mots qu'il articula, et tout de suite il engagea une controverse qui ne laissait pas d'être piquante, vu le lieu de la discussion; certes l'écho de ces cryptes funèbres n'en avait jamais entendu de pareille, et pour peu que l'ombre des vieux Étrusques nous écoutât, elle dut être prise d'un grand étonnement, d'une grande pitié. Était-ce la peine de naître vingt-cinq siècles après eux pour n'en pas savoir davantage? Quand dom Raffael, en athlète passionné, mais convaincu, eut épuisé sur moi toutes les foudres un peu émoussées du Vatican, quand il eut pulvérisé l'athéisme en ma personne, car athée et protestant sont une seule et même chose aux yeux de l'orthodoxie cléricale, il eut un beau mouvement de charité évangélique, et s'écria en relevant les yeux aux sombres voûtes : *Iddio gli illumini tutti.*

En rentrant dans la ville, mon cicérone en soutane me fit passer par un couvent de sœurs passionistes, le seul, je crois, qui existe dans l'État Romain; sa fondation ne remonte pas à quatre-vingts ans. La règle en est d'une sévérité spartiate : les recluses ne déposent jamais le voile, ni le jour ni la nuit; toute communication avec le dehors leur est interdite; elles ne voient leur famille que quatre fois par année, et une heure seulement à chaque visite; leurs parens meurent-ils, on ne leur en fait point part individuellement; on se contente de rassembler la communauté, et sans désigner aucune sœur, on leur annonce que l'une d'elles a perdu son père, sa mère, son frère, puis on chante la litanie des morts. Aussi le couvent des passionistes est-il, au dire de dom Raffael, *un vero giardino di santità.* L'aumônier remplissait et remplit sans doute encore auprès des élues les fonctions de directeur spirituel, et il devait même les confesser le lendemain. Confesser des saintes! Il ne parlait de cette grande œuvre qu'avec un trouble mêlé d'effroi, et il comptait pour s'y préparer passer toute la nuit en prière. C'était une veillée des armes d'un nouveau genre. Dom Raffael me fit entrer dans l'église; il avait ses vues : la supérieure du monastère, sœur Vincenza, y était exposée à l'adoration des fidèles, le visage découvert et les mains jointes sur la poitrine; des cierges brûlaient silencieusement autour du drap mortuaire, l'encens fumait sur l'autel, mais l'orgue était sans voix; et frappée à intervalles égaux d'un coup brusque et sonore, la cloche jetait au loin dans l'espace un son formidable et plaintif comme le dernier soupir d'un mourant. Quelques dévots agenouillés au pied du catafalque priaient avec componction; ils assistaient à un miracle, et c'est pour que j'en fusse témoin moi-même que dom Raffael m'avait amené là. Quoique morte depuis huit jours, et morte de la gangrène, sœur Vincenza n'exhalait aucune odeur; saignée vingt-quatre heures après sa mort, son sang avait coulé; bien plus, elle avait sué; qui sait si elle n'allait pas ressusciter? Comment refuser les honneurs du calen-

Digitized by Google

dier à des signes de sainteté si convaincans? Dom Raffaël croyait sincèrement au miracle, et il espérait que mon endurcissement de cœur allait enfin se rendre à cet argument sans réplique.

A peine sorti des nécropoles de Tarquinii, et encore tout ébranlé par les solennelles et redoutables pensées de la mort, je la retrouvai là sous une nouvelle forme, mais tout aussi impénétrable, tout aussi incompréhensible qu'au jour où le ciseau des Étrusques lui creusait des cités souterraines. Comme on mourait alors, on meurt aujourd'hui, dans l'ignorance et dans le doute, sans que jusqu'ici une main révélatrice ait soulevé à nos regards un coin du rideau mystérieux. Après vingt-cinq siècles de luttes, de souffrances, d'études, de découvertes, la question est encore intacte et le problème sans solution. Pourtant que de générations ont sondé cet effrayant abîme; que de systèmes se sont produits, que de philosophies se sont déifiées, et tout cela pour qu'une foule crédule et abusée vienne adorer à genoux le cadavre d'une nonne en criant au miracle. Pauvre peuple! jusques à quand te prosterneras-tu donc aux pieds des idoles? La nouvelle sainte ne prévoyait pas sans doute au lit de mort les stériles honneurs qui attendaient sa froide dépouille, et peut-être les aurait-elle donnés tous pour une seule de ces émotions terrestres dont la rigueur du cloître avait déshérité sa jeunesse. Ses yeux éteints, ses traits décolorés avaient gardé l'empreinte d'une souffrance refoulée; une douleur secrète semblait cachée dans chacun des plis de son front livide : que de drames muets, intimes, terribles peut-être, avaient bouleversé ce cœur désormais glacé! Que de poèmes enchantés n'avait-il pas rêvés dans les froides ténèbres des nuits monastiques! Que de mélodies ravissantes n'avait-il pas entendues dans le silence implacable de la cellule! Et le cloître, le monde, elle-même peut-être, avait ignoré ces tentations, ces combats, et elle était morte sans avoir vécu; la vie pour elle n'avait été qu'une longue mort. Pauvre sexe opprimé, jusques à quand seras-tu victime de l'erreur et de la contrainte?

Les yeux fixés sur les restes de l'austère passioniste, j'étais tombé dans la rêverie. Dom Raffaël respectait mon silence. Il ne doutait pas que la grace d'en haut ne fût descendue sur moi, et qu'elle ne commençât à dessiller les yeux de mon incrédulité. Se croyant déjà presque exaucé, il répétait avec une pieuse ferveur sa prière : *Iddio gli illumini tutti!* Je faisais le même vœu dans mon cœur.

Mon hérésie n'empêcha pas le digne aumônier de pratiquer à mon égard les devoirs de l'hospitalité; il me conduisit dans sa maison pour réparer toutes les fatigues de la journée, et m'offrit un souper frugal, que sa jeune et charmante sœur, la signora Agata, partagea avec nous, après l'avoir préparé elle-même, sous nos yeux. Les mains d'une femme poétisent les soins les plus vulgaires; elles consacrent tout ce qu'elles touchent, et notre aimable ménagère les avait si blanches! L'élégante noblesse de sa taille, la grace exquise de ses formes, la pureté de ses traits, la douce expression de sa physionomie justifiaient d'une manière éclatante la réputation de beauté qu'ont les popula-

Digitized by Google

tions du mont Cimino, et celle de Corneto en particulier. La noble Étrurie avait en elle un digne représentant. Sa présence faisait voler les heures, et la soirée s'écoula doucement au coin du feu, dans une causerie familière où, grace à Dieu, la controverse n'avait plus de part. La sœur avait bien autre chose à faire vraiment que d'achever la conversion ébauchée par le frère. Elle n'était jamais sortie de sa ville natale, pas même pour aller à Rome, et c'était la première fois qu'un voyageur venu de si loin s'asseyait à sa table et lui apportait des nouvelles du monde. Il n'était pas jusqu'à ma qualité d'hérétique qui ne fût un aiguillon pour sa curiosité. Que de questions indiscrètes! que d'ignorance! mais que cette ignorance était adorable dans sa naïveté, et ces questions piquantes par leur indiscrétion même! Il fallait être prêt sur tout, répondre à tout, Dieu sait à quoi; jamais inquisition ne fut plus inquisitive.

L'heure de la retraite sonna trop tôt; force fut de se séparer, car je couchais à l'évêché. On m'y conduisit à travers de petites rues obscures et montueuses, au milieu des *qui vive* des carabiniers, qui respectaient en ma personne l'hôte de son éminence. Enfin, la porte du palais s'ouvrit devant moi, et je fus introduit dans une vaste et froide salle dont quelques meubles grossiers dissimulaient mal la nudité, et où une de ces lampes étrusques si communes en Toscane jetait de grandes ombres fantastiques. Une pensée d'orgueil devait rehausser à mes yeux la simplicité de l'ameublement: j'étais chez un prince de l'église. Je ne trouvai là, cependant, pour me recevoir, ni page ni camérier, mais trois vieilles duègnes, trois parques, trois siècles dont la présence sous le toit épiscopal mettait à l'abri de tout soupçon malin la vertu de son éminence, qui, d'ailleurs, avait quatre-vingt-cinq ans. Les trois chambrières, horrible trinité, me souhaitèrent la bienvenue avec l'effroyable sourire des sorcières de Macbeth. En voyant leurs formes anguleuses, leur profil décharné se dessiner en noir sur les parois blanches, je croyais assister à quelque évocation satanique, et je m'attendais à être emporté au sabbat sur l'aile des chauves-souris. Mais le souvenir de la signora Agata conjura ces visions incommodes; les fantômes s'évanouirent, et bientôt je n'eus plus devant les yeux que les formes suaves et les lignes pures d'un profil de vingt ans.

Ainsi finit une soirée remplie de tant d'émotions diverses; agité des surprises de la journée, déjà préoccupé de celles que me promettait le lendemain, je m'endormis paisiblement, dans le dernier lit que je dusse trouver jusqu'à Rome.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir retenu si démesurément long-temps sur les hauteurs du Cimino, au lieu de vous avoir fait descendre tout de suite et sans préparation dans la campagne de Rome, comme ces adeptes qu'on retient au seuil du temple avant de les laisser pénétrer dans l'intérieur. Les souvenirs de cette époque de ma vie me sont encore si présens, ils sont si vivaces en moi, si jaloux, si tyranniques, que si je touche à un seul mille s'éveillent incontinent, se pressent en foule dans ma mémoire, et je ne puis plus résister à leur ardente sollicitation; ils n'admettent ni partage ni

Digitized by Google

mesure, ils s'imposent, et force est de me livrer à leur merci tout entier. Je ne les choisis plus, je les subis. Mais enfin secouons la poussière des nécropoles et avec elle les souvenirs de la vieille et de la moderne Tarquinii. Les champs romains nous appellent; le soleil, qui là est encore Phébus, a forcé les portes de l'orient et lancé son char radieux dans l'espace; le ciel est sans nuages, la matinée enchanteresse; partons, mais partons vite, et ne regardons pas derrière nous, de peur que les doux regards et le charmant sourire de la signora Agata ne fassent évanouir nos résolutions.

Les dernières pentes du Cimino sont fort doucement inclinées vers la Méditerranée. En examinant la nature du sol, on reconnaît qu'il est le produit d'alluvions récentes. Les rivières qui affluent vers ce point sont nombreuses et fortement chargées de limon; les résidus qu'elles déposent s'accroissent dans une progression si rapide, qu'il est probable qu'autrefois les flots baignaient les murs de Tarquinii; une lieue maintenant sépare ces murs de la mer (1). Ces terres si jeunes sont ombragées de taillis peu fourrés et d'oliviers dont l'ombre légère rappelle le demi-jour indécis et gazé que le poète prête aux bocages mystérieux du Léthé. On touchait alors aux premiers jours du printemps. Les champs étaient d'un vert tendre, les violettes et les marguerites émaillaient les bois, d'innombrables voiles émaillaient les flots. Le pays est solitaire; on ne traverse ni villages ni hameaux; tantôt un vieux clocher ruiné se dresse mélancoliquement au milieu des broussailles, tantôt quelque vieille tour du moyen-âge reporte l'imagination aux jours turbulens des Colonne et des Orsini. On arrive ainsi à Cività-Vecchia, espèce de Livourne en miniature où nous ne ferons pas long séjour. N'étant ni marchands ni caboteurs, contentons-nous d'une simple promenade au port (2). Les murs en sont couverts d'inscriptions

(1) Voici quelques faits qui prouvent combien se forment rapidement les alluvions des fleuves qui baignent ces côtes. Le port construit par Trajan à l'embouchure du Tibre est aujourd'hui à 2,200 mètres du rivage; une tour bâtie par Alexandre VII au bord de la mer, il y a deux siècles, en est maintenant à 554 mètres; une autre, élevée il y a peu d'années, s'en trouve déjà à 118.

(2) Ce port, dû à l'art plus qu'à la nature, fut construit par Trajan, qui avait en ce lieu sa villa de *centum cellas*. Écoutons Pline le jeune nous dire comment s'y prit son auguste ami. Appelé par lui en visite dans la villa impériale et consulté sur les affaires de l'état par le maître du monde, il commence par se répandre en éloges sur l'affabilité, sur la munificence du prince, puis sur la beauté du site, qu'il appelle *locus perjucundus :* « Figurez-vous, dit-il, une villa magnifique, couronnée de vertes campagnes, et où se construit en ce moment un port; de solides ouvrages en fortifient déjà la partie gauche, on travaille à l'autre. A la bouche du port s'élève une île destinée à rompre les flots, que les vents poussent avec violence, et à protéger des deux côtés le passage des navires. Elle s'élève avec un art admirable; d'énormes pierres, apportées là sur un large vaisseau et jetées les unes sur les autres, y demeurent fixées par leur propre poids, et s'amoncellent peu à peu en forme de digue. Déjà apparaît et grandit la tête du rocher, qui brise et lance au loin dans l'espace les flots impétueux qui l'assaillent; la mer blanchissante d'écume

Digitized by Google

emphatiques en l'honneur des papes. Sur les quais se pressent des galériens chargés de fers; ils ne sont pas moins de quinze cents, vêtus d'un uniforme brun rayé de blanc, et occupés aux gros travaux de la place. Ne vous approchez pas trop d'eux; leurs mains, quoique enchaînées, ont encore de la dextérité, et leur impudeur brave le bâton des gardes chiourmes et la baïonnette des fusiliers. Il y a quelques années qu'ils pensèrent se révolter. Le complot fut vendu par un faux frère, et la ville sauvée du pillage et de l'incendie. La justice fit main-basse sur les mutins, et l'on en fusilla au hasard une trentaine; innocens ou coupables tombèrent indistinctement sous les balles des papalins; on n'y regarde pas de si près. Quelques forçats obtiennent, par une grace toute spéciale de sa sainteté, la faveur de ne pas travailler, et ils passent leurs jours dans les délices d'un éternel *far niente*. De ce nombre était le fameux bandit Gasperoni. Fatigué de brigandages et voulant, comme il disait, se retirer des affaires, il avait offert au saint père de déposer les armes, à la seule condition d'avoir la vie sauve; le gouvernement papal avait accepté la capitulation, et, ce qui est plus rare, l'avait observée. Gasperoni vivait à Cività-Vecchia dans une étroite captivité, mais il vivait; il avait même une cour, et recevait de nombreuses visites dans sa prison. On venait le voir par curiosité, et l'on y va sans doute encore aujourd'hui, s'il n'est pas mort ou si quelque nouveau roi des montagnes ne l'a pas détrôné. Il racontait ses campagnes comme un général d'armée aime à rappeler les siennes, et je l'ai entendu se vanter d'avoir commis quarante-cinq homicides. Il disait les noms de ses victimes, n'avait oublié ni les lieux ni les circonstances, et il assaisonnait d'anecdotes piquantes le récit de ses épouvantables exploits. Les gardiens professaient pour lui une haute estime et l'écoutaient avec admiration. Pour eux comme pour la chaîne, c'était le grand homme du siècle; il est vrai qu'ils faisaient trafic de ses paroles; chaque visiteur était cruellement rançonné. Telles sont les mœurs du pays. En présence de pareils faits, on se rappelle involontairement que le premier roi de Rome fut un chef de bandits. Gasperoni est venu trop tard de deux mille six cents ans.

Avant de quitter Cività-Vecchia, où nous ne demeurerons pas plus longtemps, il nous reste à faire un pèlerinage; sur l'une des deux jetées construites à si grands frais par Trajan s'élève une citadelle qui fait face au phare. Ami,

bouillonne autour avec un immense fracas. On lie cette masse pierreuse par des constructions propres à lui donner un jour l'apparence d'une île naturelle. Ce port s'appellera du nom de celui qui l'a construit et sera fort commode (IV, 31). » — Il est, en effet, assez commode, quoique n'ayant guère que quatre mètres d'eau; mais l'espoir du fondateur a été déçu par le caprice qui préside aux baptêmes : Trajan aurait quelque peine à reconnaître son nom dans celui de Cività-Vecchia. J'ajouterai, pour clore cette longue note, que j'ai vu dans le port de Trajan un spectacle que Pline n'avait pas prévu. Comme j'étais là, le premier bateau à vapeur qui eût paru dans ces parages y entrait à pleines..... roues. C'était en 1829.

Digitized by Google

découvrons-nous : cette citadelle est l'œuvre de notre vieux Michel-Ange, génie universel, Titan de l'art, qui fut à la fois ingénieur, architecte, sculpteur, peintre et poète. La main qui défendait Florence, qui jetait dans l'espace la coupole du Vatican, cette même main donnait la vie aux divins marbres de Saint-Laurent, aux prophètes, aux sibylles de la chapelle Sixtine, et adressait à ses nobles et mystérieuses amours des sonnets pleins d'une chaste ardeur. Voilà de la puissance ; élevé à de telles proportions, l'art est vraiment grand, et l'artiste qui le conçoit, qui le pratique ainsi, a droit à la première place dans ce panthéon des gloires humaines devenu si bourgeois, si banal à force d'être usurpé par l'intrigue et par la médiocrité.

A peine hors des glacis de Cività-Vecchia, on entre tout d'un coup et sans transition dans le désert ; ce côté de la campagne de Rome est le plus désolé peut-être et le moins visité par les voyageurs ; je ne sache même pas qu'il ait été décrit. La contrée était jadis traversée par la via Aurélia, qui allait de Rome à Arles dans les Gaules, tout le long du littoral de la Méditerranée. Cette œuvre gigantesque, l'une des vingt routes qui partaient de Rome pour l'Euphrate, la Clyde, le Tage, avait été entreprise par un simple particulier nommé Aurélius. La route moderne ne se distingue pas de la voie ancienne, dont elle suit servilement les sinuosités et les ondulations. Que de générations ont foulé cette route, depuis les légions de la république jusqu'à l'humble pèlerin qui va baiser les parvis du saint père ! Pline, qui, lui aussi, y a passé, s'y trouverait aujourd'hui étrangement dépaysé ; au lieu de ces champs verdoyans, *viridissimis agris*, qui charmaient ses yeux de courtisan, il ne verrait qu'un sol malsain, sans arbre, sans culture, presque sans terre végétale, et si décharné, qu'en plus d'un endroit on marche sur le roc vif. D'abruptes ravins le sillonnent profondément. D'un côté, la mer que l'on côtoie de près se brise sur des bancs de rochers calcaires, de l'autre court une chaîne de côteaux bas et arides. On fait plusieurs lieues dans ces ingrates solitudes. La vue cependant se développe et s'étend par degrés ; au fond déjà pointent les noirs sommets du mont Albane, et en face, à l'autre extrémité de l'horizon, le mont Argentale se dresse comme une île au milieu des flots. Ce point est le seul d'où les deux monts rivaux soient visibles en même temps. Les petites îles toscanes des Formicole et de Gianutri apparaissent en mer comme d'imperceptibles écueils. Les seules habitations de ces tristes plages sont des tours de garde élevées de distance en distance pour la défense des côtes ; les soldats qui y tiennent garnison ont bien de la peine à se défendre eux-mêmes non point contre les corsaires ou les contrebandiers, mais contre la fièvre qui les assiége et qui les mine ; toutes ces marines sont infestées du poison de *la mal'aria*, et les rares habitans qu'y déporte la nécessité, soldats, postillons, laboureurs, tous sont indistinctement frappés du fléau. Leurs chairs molles et pendantes, leur teint hâve, leur démarche languissante, disent assez qu'ils portent le venin dans leurs veines. Ceux que la fièvre ne tue pas, la faim souvent les achève, car ces mornes déserts sont frappés de toutes les plaies à la fois.

Digitized by Google

Santa-Marinella est un vaste domaine, *tenuta*, cédé à bail par le *santo-spirito* de Rome. Bâtie au fond d'un petit hâvre dont les Romains avaient fait un port, *castrum novum*, la maison de ferme a quelque apparence; une tour de garde est auprès, plusieurs cabanes de paysans se groupent à l'entour. J'y entrai poussé par la faim; mais, au lieu du dîner pastoral que je m'étais promis, je n'y trouvai que du vin aigre et du pain si dur, qu'on le coupait à la hache. Cette misère même était du luxe; Santa-Marinella est renommée pour son abondance. Si la chère fut maigre, l'accueil le fut encore plus. La métayère, qui était seule au logis, daigna à peine jeter les yeux sur moi. Elle condescendit pourtant à me montrer du pied un escabeau boiteux, et à me servir, sur une table de sapin qui ne fut jamais lavée, le repas succulent que je viens de vous décrire. On n'eût pas jeté la pâture à un mendiant importun d'une manière plus disgracieuse; mais n'était-ce pas encore trop bon pour moi, qui arrivais à pied et seul, suivant ma coutume? Pouvais-je être autre chose qu'un déserteur ou quelque employé subalterne à cinq écus par mois? Cette femme inhospitalière avait la forte stature et le grand air des Romaines, mais elle paraissait déjà vieille, quoiqu'elle n'eût pas trente ans, et ses yeux caves et scintillans annonçaient la fièvre. Elle n'en eût pas moins offert à un peintre un admirable type d'épouse de bandit. J'essayai de vaincre ses allures dédaigneuses; cela ne fut pas possible, ses monosyllabes secs et tranchans coupaient court à tout entretien. Une vieille guitare détendue pendait à la muraille enfumée; faisant une dernière tentative pour lier la conversation, je demandai à la superbe fermière si c'était elle qui en jouait; elle me répondit par un *che t'importa?* si absolu, que je rentrai dans mon silence pour n'en plus sortir. En partant, je fis mine de payer mon écot. Oh! alors, ma rude hôtesse fut magnifique; elle se posa au milieu de sa cuisine, en croisant les bras dans l'attitude d'une matrone antique, et, me regardant cette fois, mais d'un œil qui semblait vouloir m'anéantir, elle me dit avec une dignité méprisante : « Tu crois donc, toi, qu'il n'y a qu'à mortifier les gens! Tu n'es pas ici à la place d'Espagne (1), entends-tu? » Je me le tins pour dit.

A quelques milles de là, une énorme charrette attelée de buffles était jetée au travers du chemin, et ne laissait aux piétons qu'un étroit passage rempli de boue; je criai au paysan qui la conduisait de ranger ses buffles, de me faire place; à quoi il me répondit fièrement : *Son una pecora, io?* Ce qui voulait dire que, puisqu'il passait dans la boue, je pouvais bien y passer aussi.

C'est là un des traits saillans du caractère national. Le peuple romain, même dans les campagnes, s'estime à une haute valeur; la misère ne lui fait rien perdre de sa dignité; il a gardé par tradition le souvenir de ce qu'il a été, et il ne souffre pas qu'on lui manque; nulle part le couteau n'est aussi prompt à venger l'orgueil offensé. Les femmes poussent encore plus loin que les hommes le fanatisme du nom romain; elles se croient toutes des Cornélie et

(1) Quartier de Rome où sont les auberges.

Digitized by Google

des Agrippine; il est vrai que leur démarche grave et leur port majestueux justifient pleinement cette prétention. *Son Romana!* est un argument qui répond à tout, et quand une Trasteverine ou une habitante des monts dit à un *forestiere* qu'il lui paraît *bello come un Romano*, on sait ce que cela signifie. Plus on descend, plus ce sentiment est fort; et s'il va s'affaiblissant quelque part, c'est dans les classes supérieures. Une princesse est moins fière d'être Romaine qu'une herbagère de la place Navone; les instincts natifs sont plus vivaces au cœur du peuple, parce que le peuple vit en lui-même et qu'il échappe au contact étranger. A la longue, le frottement de la société européenne efface le relief des traits nationaux.

Cependant le soir était venu; déjà les feux des pâtres brillaient dans la campagne comme des feux follets sur l'herbe des cimetières. Tant que le soleil luit sur ces solitudes insalubres, il en neutralise les miasmes malfaisans; mais à peine a-t-il disparu, qu'une vapeur humide et lourde s'étend sur la plaine et y distille la fièvre. Shakespeare n'ignorait pas ce fait, et, dans *Cymbeline*, il fait dire à Cloten, en parlant de Posthumus qui partait pour Rome : « Puissent les vapeurs du midi lui donner la mort (1)! » Le plus sûr moyen d'accomplir le vœu charitable du grossier Breton, serait de coucher à la belle étoile et sur la terre, après avoir marché tout le jour au soleil. Sans parler même de l'insalubrité, je n'aimais pas trop à me sentir seul et perdu la nuit dans ces déserts inconnus. Une faible clarté attira mes yeux du côté de la mer; je m'y dirigeai, et je tombai au milieu d'une troupe de soldats pontificaux qui bivouaquaient sur la grève. Leurs figures pâles, rendues plus pâles encore par les reflets du feu, prouvaient de reste que la fièvre les consumait; on eût dit des ombres accroupies au bord du Phlégéton. J'ignore ce qu'ils faisaient là et quelle expédition mystérieuse ils préparaient; mais ils ne me permirent pas de partager leur bivouac, dans la crainte sans doute d'être obligés de partager aussi avec moi leur souper. Ils m'indiquèrent la métairie voisine de Santa-Severa, où je devais, selon eux, trouver bonne table, bon gîte et le reste. Je m'y achemine, j'y arrive; la porte était close; métayers et métayères, tout le monde était absent ou feignait de l'être. Tout ce que je pus obtenir à prix d'argent d'une espèce de cerbère qui gardait le logis, fut un souper frère du dîner de Santa-Marinella, et pour lit une place au fenil. Les voyages d'aventure ont cela de bon qu'ils enseignent la résignation. Je me résignai donc, il le fallait bien, et, m'enfonçant dans le foin jusqu'au cou, je m'imposai le sommeil, je l'invoquai comme une délivrance, non toutefois sans donner un regret au coin du feu hospitalier de l'honnête aumônier de Corneto, voire aux trois Parques du cardinal. Hélas! je n'étais pas au terme de mes épreuves.

Malgré l'incommodité du gîte et grace à la fatigue de la journée, je com-

(1) Il fait prononcer le même vœu à Coriolan : « Puisse, dit-il aux Romains, l'épidémie du Midi vous consumer! » Ce grand homme a tout su, et ce qu'il n'a pas su, il l'a deviné.

Digitized by Google

mençais à m'endormir, lorsque je fus réveillé en sursaut par quelque chose de chaud qui se posait sur ma tête; et, aussi surprise que moi de la rencontre, une main s'échappa brusquement au moment où j'allais la saisir; c'était un nouveau-venu qui avait pris place dans le fenil pendant mon premier somme, et qui, en faisant son trou dans le foin comme le fourmi-lion dans le sable, avait, sans le savoir, empiété sur ma place. Était-ce un ami, était-ce un ennemi? Les profondes ténèbres où j'étais plongé ne me permettaient pas d'en juger; mais l'inconnu parla, il blasphéma, veux-je dire, et, aux premières malédictions qu'il entonna, je reconnus en lui un voyageur assez peu ingambe que j'avais, le matin, laissé bien loin derrière moi, traînant l'aile et maugréant; c'était un Romain de Rome, tel est le titre qu'il s'était donné; et, plus tard, je le rencontrai dans le temple d'Antonin où il remplissait les fonctions de *fachino della dogana*. Débarqué de Livourne à Città-Vecchia, il regagnait pédestrement ses pénates; jamais je n'ai vu d'homme plus désappointé. Il s'était attendu à trouver en route de bonnes hôtelleries et de temps en temps des caritelles, ou pour le moins des baroches; au lieu de cela, il n'y avait, disait-il, que la terre pour cheminer et les yeux pour pleurer. Il s'en prenait à l'univers entier de son mécompte; il maudissait les bas violets, les robes rouges, les martyrs, et tous les saints du paradis; Pasquin ni Marforio ne vomirent jamais tant d'invectives, il ne respectait pas même le saint père, et moins encore le Père Éternel dont il ne craignait pas les sbires. C'était lui qui avait ruiné la maremme pour faire pièce au pauvre monde. « Je voudrais bien t'y voir, ajoutait-t-il en le prenant à partie et en l'apostrophant comme un titan révolté; oui, *per Bacco!* je voudrais bien voir ce qu'il dirait s'il lui fallait coucher ici sans souper, après avoir marché tout le jour sans boire sa feuillette ni manger sa pagnotte! » Cette impie et grotesque image du Père Éternel buvant du petit vin et couchant sur la dure, n'avait rien qui effarouchât l'idolâtre orthodoxie de mon *fachino*. Enfin il s'apaisa par lassitude, le sommeil lui ferma la bouche, et au blasphème succéda un ronflement guttural que mon respect pour la dignité humaine ne me permet pas de comparer à certain grognement auquel pourtant il ressemblait beaucoup. Ce râle incommode fut heureusement couvert par le bruit de la mer dont nous n'étions qu'à quelques pas. Le vent s'était levé et mêlait ses sanglots lamentables au sourd et lugubre mugissement des vagues; cette harmonie sauvage avait quelque chose de désespéré au milieu des ténèbres et dans ces solitudes maudites du ciel; les murailles du misérable hangar qui m'abritait craquaient sous les coups de la tourmente; les tuiles mal jointes volaient dans l'espace et s'allaient briser avec fracas; tout à coup, je sentis quelque chose de froid me tomber sur la tête : il pleuvait par torrens, et la pluie entrait à grands flots par les larges voies d'eau de la toiture. Ce nouvel épisode chassa définitivement le sommeil. Je n'eus plus d'autre occupation que de chercher les endroits restés secs et d'échapper au déluge qui menaçait de me submerger. C'est ainsi que se passa ma première nuit au désert romain. Jugez des autres par celle-là.

Digitized by Google

Le jour, un jour terne et gris, vint éclairer l'inondation et les désastres de la nuit. Saisi de froid et baigné de pluie, je redescendis la haute échelle de ma grange à coucher. Il pleuvait toujours; le vent et la mer faisaient assaut de furie, et je ne trouvai pas un pauvre feu de paille dans tous les environs pour sécher mon manteau et réchauffer mes membres engourdis; je n'avais pour tout abri qu'une plaine ouverte et nue, un ciel noir et chargé d'eau. Je fus rencontré dans cet état par un pauvre bûcheron malade, qui s'en allait couper du bois je ne sais où, car on ne découvrait pas un seul arbre à l'horizon. Ses entrailles s'émurent à ma vue : « *Fratello mio caro!* s'écria-t-il; quel péché as-tu donc commis pour aller en pèlerinage à Rome par un temps pareil? » Et il ajouta tout de suite en me montrant un toit de chaume dans le lointain : « Voilà ma cabane là-bas; je suis trop fatigué pour y retourner avec toi; vas-y seul; tu y trouveras des braises sous la cendre et des racines pour faire du feu; mais pour du pain, n'en cherche point; il n'y en a pas un morceau. » Là-dessus il me donna la clé de sa hutte et me recommanda bien de la cacher, en m'en allant, sous une pierre qu'il me désigna. O instinct vivace de la propriété! Cet homme ne possédait rien, et il avait plus peur des voleurs que le millionnaire Torlonia. Je gagnai la hutte hospitalière, et j'y trouvai toutes choses comme on me les avait annoncées. Mon premier soin fut de jeter un fagot d'épines entre les deux cailloux qui formaient l'âtre; un feu clair et pétillant, dont la fumée sortait par où elle pouvait, m'eut bientôt rendu la vie; mais, grand Dieu! quelle détresse autour de moi! la plus pauvre chaumière des Alpes est un palais auprès d'un pareil bouge, et ce qu'on appelle chez nous indigence est encore de la richesse, si on la compare à un dénuement si absolu. Tout le mobilier ne valait pas cent sous, en donnant encore la maison par-dessus le marché. Une natte en lambeaux figurait le lit; une planche servait à la fois de banc, de table et d'étagère; le reste était composé de gros ustensiles de terre ébréchés ou cassés, et de quelques outres crevées où il n'y avait ni huile ni vin. Des copeaux de bois résineux éclairaient la cabane pendant la nuit. C'est dans cet affreux abandon, brûlé l'été par le soleil et par la fièvre, battu l'hiver par tous les vents de la mer, c'est là que vivait.... que dis-je? que mourait lentement et oublié par la société au milieu de ces déserts putrides, un homme dont les ancêtres ont civilisé l'Europe et qu'eût fait riche une seule pièce de cet or que l'on prodigue ailleurs. N'y a-t-il pas là, quoi qu'on pense et quoi qu'on dise, un affreux désordre? Un jour la porte de la cabane ne se sera pas ouverte, et quelque berger passant là par hasard aura trouvé un homme mort de froid ou de faim (1).

(1) Un poète du XIe siècle peint avec une sombre énergie, quoique en vers latins assez mauvais, toutes ces désolations de la campagne romaine :

Roma vorax hominum domat ardua colla virorum;
Roma ferax febrium necis est uberrima frugum;
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

(Saint-Pierre-Damien au pape Nicolas II.)

Digitized by Google

Ne vous semble-t-il pas, mon cher ami, entendre raconter un voyage aux steppes d'Ukraine ou dans les pampas du Nouveau-Monde? Pour moi, j'ai peine à me persuader encore aujourd'hui que je fusse là aux portes de la ville éternelle, de la métropole des nations. Tant de misère et tant de gloire, quel contraste! Si j'ai risqué des détails si minutieux, si personnels, c'est que le contraste même les rehausse à mes yeux et les fera, je l'espère, passer aux vôtres. Partout ailleurs, je sens qu'ils seraient intolérables; mais cette grande figure de Rome anoblit, transfigure tout ce qui l'approche; et quelle leçon d'humilité dans le tableau fidèle, trivial même, d'une pareille désolation! Peu de faits ici tiennent lieu de beaucoup de phrases.

Cependant le temps s'était élevé; le soleil avait dissipé les nuées du ciel, mais le vent sifflait encore avec violence dans les bruyères, et la mer, d'un vert sombre, grondait sourdement comme un lion vaincu, mais indigné, qui se retire en rugissant dans sa tanière. La pluie était tombée en neige sur les collines, les monts lointains d'Albano et de la Sabine en étaient légèrement poudrés. Telle j'avais quitté la nature la veille, telle je la retrouvai le lendemain : même uniformité, même silence, même dépopulation. Toutefois j'aperçus au penchant des coteaux quelque chose qui ressemblait à un village: c'était Cervetri, bâti sur les ruines ou pour mieux dire sur l'emplacement de Cere-Vetus (1), ou Agylla, l'une des douze métropoles de l'Étrurie. La citadelle antique s'élevait sur cette grande masse volcanique isolée et percée de grottes, que vous voyez d'ici, et sur laquelle le soleil répand des teintes si riches et si chaudes; mais vous chercheriez en vain les noirs sapins qui ombrageaient son bois sacré, et le fleuve aux fraîches ondes chanté par Virgile n'est qu'un méchant ruisseau (2). Céré est un des points lumineux de la primitive Italie. Sa fondation, comme celle de la plupart des villes de cette côte, est attribuée aux mystérieux Pélages, et ses premières traditions plongent dans l'ombre des temps héroïques et fabuleux. Bien long-temps avant Rome, et lorsque Énée apportait à l'Ausonie les dieux errans d'Ilion, Céré était gouvernée par Mézence, ce roi contempteur des dieux, comme l'appelle Virgile, qui tuait les vivans dans les embrassemens des morts (3). Les Cérites ou Cérétains, comme il vous plaira de les nommer, s'insurgèrent et firent leur révolution, ni plus ni moins qu'un peuple constitutionnel du XIXe siècle; ils chassèrent leur prince et s'allièrent aux Troyens contre les Latins qui lui avaient donné asile; aussi Virgile, en bon Romain, leur a-t-il fait une belle part dans son épopée

(1) Ce nom de *Cere-Vetus*, qu'on retrouve corrompu dans le nom moderne de *Cervetri*, fait supposer qu'il existait une *Cere-Nova*, qui n'était peut-être qu'une colonie de l'ancienne, et qui pourrait bien avoir laissé son site et son nom au village actuel de *Ceri*, situé à quelques milles dans les terres au bord du fleuve Sanguinara.

(2) Énéide, ch. VIII.

(3) *Ibid.*, id.

Digitized by Google

patriotique (1). Dès ce temps-là les Cérites étaient adonnés à la navigation, ils possédaient le port voisin de Pyrgos, qui, avant de devenir le Pyrée de Cère, *emporium Ceretanum*, avait eu, lui aussi, sa petite vie indépendante. Ces Pyrgiens se vantaient de descendre d'aïeux péloponésiens, et ils devaient être riches, car ils avaient élevé à la déesse marine Leucothée un temple si somptueux que Denys-le-Tyran y put prendre d'un seul coup de filet cinq cents talens. La ferme de Santa-Severa, nom pour moi de fâcheuse mémoire, est bâtie sur le lieu même où fut Pyrgos.

Tout le littoral jusqu'au Tibre était peuplé de cités hellènes ou pélasgiques; à quelques milles de Pyrgos s'élevait Alsium, aujourd'hui Palo, ville fondée après les sanglantes catastrophes des Atrides par un fils d'Agamemnon, nommé Halesus, en qui Énée devait trouver, et trouva en effet, un ennemi acharné. Ce fut cet Halesus qui le premier enseigna aux peuples italiques le culte de Junon (2). Au temps de la république, les patriciens avaient adopté Alsium pour un de leurs lieux de plaisance; Pompée y avait une villa, et encore aujourd'hui les grands seigneurs de Rome y vont en *villegiatura*. Un peu plus loin, du côté du Tibre, était Fregence, encore une ville pélasgique qui appartenait aux Veïens, et dont Silius Italicus nous fait en moins d'un hémistiche (3) un tableau hideux plus vrai encore aujourd'hui que de son temps. Le triste château de Macarèse, qui a remplacé la ville ancienne, est le temple et le foyer du mauvais air; un vaste et fétide étang, qu'il baptise de son nom, entretient à l'entour une fièvre éternelle, et répand jusqu'à Rome ses exhalaisons vénéneuses. Ces déserts empoisonnés sont les champs lamentables du poète, *campi lugentes*.

Je reviens à Cervetri, je veux dire à Céré, dont cette petite excursion archéologique nous a trop éloignés.

Quoique les Cérites eussent offert un asile à Tarquin, il paraît qu'ils avaient contracté avec la république naissante une étroite alliance, car nous voyons les vestales et les prêtres de Rome se retirer à Céré lors de l'invasion des Gaulois; aussi, après la délivrance, le premier soin de Camille fut-il de resserrer les nœuds d'une alliance si fidèlement observée. Alors s'établit entre les deux villes une union que le lien religieux, le plus fort de tous les liens, rendait plus intime et plus sacrée. Céré semble avoir été l'institutrice de Rome; c'est elle

(1) Hanc procùl hinc saxo colitur fundata vetusto
Urbis Agyllina sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis, etc., etc.
(*En.*, VIII.)

Il est à remarquer que Virgile attribue ici la fondation d'Agylla aux Lydiens; mais ce n'est pas la seule fois qu'il s'écarte de la vérité historique, et cela par des motifs qu'il est difficile de pénétrer à une si grande distance.

(2) Silius Ital., ch. VIII. — Énéid., VII. — Ovid., Am. III, 13. — Fastes, IV.

(3) ..... Obsessæ campo squalente Fregenæ. (*Sil. Ital.*, VIII.)

Digitized by Google

sans doute qui l'initia aux dogmes, aux mystères, aux pratiques de l'Étrurie, qui lui enseigna l'art des sacrifices, celui des augures, et son nom resta même à plusieurs cérémonies du sacerdoce romain. Une civilisation nouvelle, fondée sur une nouvelle théologie, sortit d'une alliance qui, dans l'origine, n'avait été que politique et peut-être aussi commerciale, car Céré avait une marine, Rome n'en avait pas encore. Le rude et grossier matérialisme des enfans de Romulus se spiritualisa par degrés; les vieilles mœurs cédèrent à l'ascendant des jeunes idées, et en moins d'un siècle une transformation radicale s'opéra dans le sein de la république. On peut dire que Céré eut une part immense dans cette révolution, et maintenant si l'on compare les deux cités alliées, quelle différence dans leur destinée! Vous savez ce que l'élève est devenue; l'institutrice n'est plus qu'un misérable hameau perdu dans un repli désert et peuplé de cent cinquante fiévreux en haillons.

Peut-être, mon cher ami, me reprochez-vous de vous avoir jusqu'ici parlé beaucoup trop de l'Étrurie et trop peu des Romains; la force des choses l'a voulu ainsi; toute la partie de la campagne de Rome que nous avons jusqu'ici parcourue, appartenait originairement aux Étrusques, dont le territoire s'étendait jusqu'au Tibre : le Latium ne commençait qu'à la rive gauche. Ces limites furent pendant deux siècles celles des deux peuples. Ce fut Ancus Martius qui les changea. Il s'assura la rive droite par la conquête de la forêt Mesia qui la protégeait, et prépara la future grandeur de Rome en lui livrant les embouchures du fleuve-roi : aussi peut-on dire qu'il fut le père et le créateur de la marine romaine. Indépendamment même des nécessités imposées par les lieux, parler de l'Étrurie n'est-ce pas parler de Rome, et les origines de la ville éternelle ne sont-elles pas étrusques encore plus que latines? Il est à remarquer que les peuples conquérans sont rarement inventeurs. Rome en est la preuve : elle n'a rien tiré de son propre fonds, et doit tout aux autres; elle est éminemment imitatrice; son ordre social est tout entier d'emprunt et composé, si j'ose parler ainsi, de pièces et de morceaux. Elle a mis à contribution tous ses voisins; à ceux-ci elle a pris leurs lois, à ceux-là leurs arts et métiers, à d'autres leur agriculture, à tous quelque chose; et, quant aux Étrusques, nous avons vu quelle énorme dette elle a contractée envers eux, de l'aveu de ses historiens et même de ses poètes, race toujours si vaine (1). Ce ne sont pas seulement quelques-

(1) Nous avons lu plus haut ce que Silius Italicus dit de Vétulonia et des emprunts que Rome lui a faits. Quant à Virgile, il s'exécute en homme d'esprit. Qui ne connaît ces beaux vers, si fiers d'abord, puis si chrétiens ?

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus;
Orabunt causas melius; cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

Digitized by Google

uns de leurs usages qu'elle s'est appropriés, ce sont leurs dieux, leurs arts, leurs meubles, leurs costumes, leurs cérémonies civiles et religieuses, c'est une civilisation tout entière. Il n'est pas jusqu'au clairon des légions romaines qui ne fût une importation étrusque. Mais si les Romains n'étaient ni originaux ni inventifs, ils avaient en revanche, sans parler de leur génie politique et de leur merveilleuse aptitude aux affaires, une puissance d'assimilation qu'aucun peuple n'a possédée au même degré, et qui a contribué plus que tout le reste à leur grande fortune. Ils s'imposaient moins aux vaincus qu'ils ne se les incorporaient; là est tout le secret de la longue durée de leur domination. Ils avaient, pour sceller leurs conquêtes, un ciment moral non moins fort, non moins indestructible que le ciment matériel qui lie la pierre de leurs monumens.

Mais quittons enfin, mon cher ami, et cette fois pour n'y plus rentrer, quittons ces lointains et silencieux royaumes de l'histoire où j'aime trop à m'égarer. Enjambons vingt siècles, et retombons sur les dalles usées et solitaires de la voie Aurélia; je vous promets de n'en plus sortir.

Nous voici de nouveau dans la réalité; le désert, toujours semblable à lui-même, déroule devant nous ses larges ondulations, semblables aux vagues d'une mer houleuse. Une grande maison de pierre, chose rare dans ces contrées, s'élève au bord du chemin : c'est Monteroni, l'unique poste entre Rome et Cività-Vecchia (1). J'y entre; la solitude y règne, personne ne paraît pour me recevoir. J'appelle, un silence de mort répond à ma voix; enfin j'aperçois deux postillons couchés au fond de la pièce sur un mauvais grabat; deux autres étaient roulés dans leurs manteaux, non pas au coin du feu, mais sur la cendre même du foyer; tous avaient la fièvre, et ils étaient si faibles, qu'il leur eût été impossible de monter à cheval. Je ne pus obtenir d'eux ni pain, ni même de l'eau.

Je poussai jusqu'à la ferme de Palidoro, où, après trente-six heures d'une abstinence cénobitique, je trouvai quelque chose qui ressemblait à un déjeuner. Le mot ferme emporte pour nous l'idée d'aisance et d'un certain comfort rustique. Dans la campagne de Rome, il n'en est pas ainsi; le *casale* est dénué de tout. Ce sont quatre murailles nues, surmontées d'un toit, et rien de plus. La raison en est simple : le fermier chez nous est laboureur, il vit dans sa ferme; le fermier romain n'y vit pas, ce n'est qu'un industriel qui fait travailler ses capitaux. Il prend à bail des propriétaires trois ou quatre domaines, souvent plus, selon l'importance de ses spéculations, et il les exploite de loin, comme une mine, par des agens ou facteurs, qui eux-mêmes ont leurs subalternes, dits *caporali*. Palidoro et les fermes voisines de Torrimpietra et Castel di Guido comptent au nombre des exploitations les plus vastes et les plus fertiles de l'Agro Romano (2). C'est une terre à grande culture, alternativement couverte

(1) Là déjà était une station romaine, *ad turres*.

(2) La plupart des voyageurs, à commencer par Montaigne, qui aimait de Rome

Digitized by Google

de froments vigoureux et d'admirables prairies. Un habile agronome de Genève, M. Lullin de Châteauvieux, a donné sur les habitudes grandioses de l'agriculture romaine des notions si neuves, si exactes, et en même temps si pittoresques, qu'elles intéressent ceux-là même qui, comme moi, ne sont point du métier, et qu'après lui il n'y a rien à dire sur la matière. Ses *Lettres*, trop peu connues, sont à mon gré ce qui a été écrit de mieux sur l'Italie. Lisez-les, faites-les lire à nos amis, vous m'en remercierez, et ils nous en remercieront tous. Les besoins de la grande culture ont introduit dans les pays où elle règne, et notamment ici, plusieurs usages, dont un surtout m'a frappé, je veux parler des confédérations agricoles; autour des villages où les propriétés sont morcelées, une convention écrite ou tacite considère les divers domaines comme une seule et même propriété divisée en assolemens réguliers et forcés; chaque propriétaire partiel est contraint d'ensemencer sa portion à l'époque prescrite à tous, et à l'abandonner après la récolte à la dépaissance commune. Il va sans dire que toutes clôtures disparaissent; cent petits champs n'en font plus qu'un grand (1). C'est là, si je ne m'abuse, tout le système économico-agricole du phalanstère fouriériste? Qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil?

Toutes ces côtes sont coupées de courans d'eau bourbeuse dont beaucoup n'ont pas de nom sur la carte, et dont peu méritent d'en avoir. Le plus considérable est l'Arone qui sert d'émissaire au lac de Bracciano, et va se verser dans la mer sous les créneaux humides et verdâtres de Macarèse; il s'élève presque au rang de fleuve, et la voie Aurélia lui a fait l'honneur d'un pont de pierre. On veut que là ait été jadis la villa impériale de Lorium, où naquit et mourut Antonin-le-Pieux. Il n'en reste rien, pas même une pierre pour dire aux passans : Ci gît le maître du monde.

Passé l'Arone, la plaine s'abaisse en pente douce, et la nature change d'aspect sans se peupler davantage; au contraire, plus on approche de Rome, plus la dépopulation semble augmenter. Dès Palidoro, on a perdu la mer de vue, on laisse à droite la vaste forêt Mésia, les solitudes pestilentielles de Macarèse, et l'on a devant soi, au bout de l'horizon, non plus seulement les sommets du mont Albane, mais le mont tout entier semé de villes et de villas blanches. Le sol devient raboteux; aux plaines spacieuses, aux larges nappes de verdure, succède un double rang de collines basses et uniformément arrondies, suivant la forme qu'affectent les renflemens volcaniques; d'étroits vallons séparent les collines, et dans ces vallons paissent des chevaux libres et ces taureaux à cornes formidables qui donnent tant de physionomie aux pâtu-

pourtant *jusqu'à ses taches et à ses verrues*, se sont mépris au point d'accuser le sol romain de stérilité; leur erreur vient de ce qu'ils ont pris des jachères pour des friches.

(1) On peut consulter là-dessus les *Études statistiques* sur Rome, publiées par M. le comte de Tournon, qui y a été préfet de 1810 à 1814, et qui a parlé du pays en homme compétent.

Digitized by Google

rages romains. Des pâtres velus et plus sauvages que leurs troupeaux veillent sur eux à distance, et rien n'échappe à leur œil perçant. J'épiais cependant depuis plusieurs milles le dôme du Vatican, et telle était ma préoccupation, que maintes fois il m'arriva de prendre pour le dôme, ô Michel-Ange, pardonne-moi! une hutte de chaume ou une meule de paille. Enfin, à dix milles de Rome environ je commençai à découvrir la grande coupole, mais je la perdis aussitôt et ne la ressaisis l'instant d'après que pour la perdre encore; ces alternatives durèrent quelque temps à cause des inégalités volcaniques du sol, qui s'accidente et se brise aux approches des sept collines; la ville elle-même, cachée dans les replis du terrain, en sortit lentement; ses dômes et ses clochers semblaient naître un à un sous la baguette invisible d'un enchanteur.

La campagne, cependant, restait la même; elle n'avait rien perdu de son austérité, de son silence. A voir la nature qui m'environnait, j'aurais pu me croire à cent lieues de toute ville; à l'exception de quelques bergers nomades qui paraissaient et disparaissaient derrière les collines, la solitude me pressait de toutes parts, et aussi loin que pouvait porter ma vue, je ne rencontrais pas un village, pas une seule de ces maisons de plaisance qui annoncent les capitales; quelques pins en parasol et des tours en ruines qui n'ont plus rien à protéger, se dressent çà et là sur les hauteurs pour la décoration du paysage. Le coucher du soleil vint déployer toutes ses pompes sur cette campagne auguste; une vapeur d'or se répandit sur la plaine et l'enveloppa tout entière, semblable à ces nuées miraculeuses au sein desquelles Homère fait marcher les dieux. La gigantesque silhouette de Saint-Pierre se dessinait en noir sur un fond rouge, et les mélancoliques cyprès du mont Mario que j'entrevoyais déjà par échappées, semblaient une protestation de la mort contre les splendeurs du désert.

J'atteignis ainsi les premiers plateaux de ce mont Janicule, habité et baptisé par Janus, où, bien des siècles après lui, Vitigès, et, plus tard encore, le connétable de Bourbon, avaient dressé leur camp. Le roi goth fut battu par Bélisaire et perdit la liberté; l'aventureux français perdit la vie sur la brèche; l'arquebuse de Benvenuto Cellini vengea l'injure du Vatican; mais si quelque chose peut consoler de la mort, c'est de mourir à Rome. C'est aussi sur le Janicule, mais plus près du Tibre, qu'était le camp de Porsenna, nom qui reporte tout d'un vol à l'époque héroïque de Rome, au siècle des grands courages et des grands dévouemens. Graves et circonspects dans la maturité, les états sont dans la jeunesse ardens, intrépides, souvent téméraires; les Caton, les Fabius, devaient naître au temps des guerres puniques, c'est-à-dire à l'âge mûr de la république; les Mutius-Scœvola, les Clélie, les Horatius-Coclès appartiennent naturellement à son adolescence, alors qu'il fallait des exemples capables de frapper ses ennemis de terreur et surtout d'admiration, car les états naissans se fondent plus encore sur l'admiration qui les fait respecter, que sur la terreur qui les fait craindre. Il y a des revers qui honorent plus que des victoires, il y a des défaites qui servent les vaincus plus que les vainqueurs. Pour

Digitized by Google

moi, je ne connais rien dans l'histoire de l'antiquité qui soit plus saisissant, plus pathétique que les premiers pas de la république sur les voies brûlantes de l'empire universel; elle est jeune, elle est faible encore, sa marche est mal assurée, mais c'est l'enfance d'un géant prédestiné à qui l'avenir est promis; c'est là pour moi un spectacle toujours nouveau, et je ne saurais voir les lieux consacrés par les héros et les premiers martyrs de cette magnifique épopée sans rappeler leurs noms avec un attendrissement respectueux.

Le Gange et Bénarès ont un immense prestige, mais le Tibre et Rome en ont encore pour nous davantage. L'Inde est la terre du mystère et de l'inconnu, mais c'est une terre sans souvenirs; elle invite à la rêverie plus qu'à la méditation; à son nom seul, l'imagination s'enflamme, elle s'envole sur l'aile aérienne de la fantaisie et s'en va flottant d'hypothèse en hypothèse, comme l'oiseau de l'air voltige en se jouant sur les nuages; mais il n'y a rien là qui saisisse fortement la pensée, rien qui prenne le cœur. Un jour sans doute, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, l'Inde mieux connue et acquise à l'histoire tombera du domaine exclusif de quelques savans privilégiés dans l'éducation commune; peut-être deviendra-t-elle pour nos enfans ce que furent pour nous la Grèce et l'Italie, et le sanskrit alors détrônera, dans les écoles, le grec et le latin; jusque-là, comment nous intéresser puissamment à ce que nous ignorons, ou savons si mal? Ces antiques dynasties de l'Inde que nous entrevoyons vaguement à travers la poussière de tant d'empires, qui nous racontera leurs annales? qui nous dira leurs martyrs, leurs grands hommes? C'est à peine si la science est jusqu'ici parvenue à balbutier le nom de quelques-uns de ces dieux inconnus, et ces dieux même sont enveloppés d'un si profond mystère, couverts de nuages si épais, qu'à chaque pas qu'on tente dans ces obscures catacombes, le doute fait vaciller dans nos mains le flambeau qui nous y guide. Et puis, ces civilisations asiatiques ne sont pas les nôtres, nous ne les comprenons pas, nous ne les sentons pas; quoique nos primitives origines nous rattachent par une filiation perdue, mais consacrée par les traditions, au centre du vieil Orient, nous sommes Occidentaux, et c'est parce que Rome fut deux fois la reine de l'Occident que Rome est notre maître à tous; sa langue est notre langue; ses écrivains sont les nôtres; enfans, nous avons été bercés par ses légendes et par ses fables; hommes, ses poètes nous charment, ses orateurs nous entraînent; nous vivons dans la familiarité de ses consuls et de ses tribuns; ses lois, ses mœurs, ses passions et même ses préjugés ont passé dans notre sang; il n'est pas jusqu'à ses erreurs qui ne nous imposent encore; et ici je n'entends parler que de Rome ancienne, car pour la Rome chrétienne, son influence est bien autrement profonde et vivace; le plus zélé calviniste, l'anglican le plus puritain, sont encore Romains sans s'en douter jusqu'à la moelle des os; Rome, en un mot, est notre mère-patrie. Nous sommes tellement pénétrés, tellement imbus de son esprit, que chacun de nous peut s'écrier, comme l'antique bourgeois des sept collines : *Sum civis Romanus.*

Digitized by Google

Toutefois, mon ami, on fait ses réserves, et l'on n'est pas fanatique du vieux nom romain au point de lui immoler aveuglément sa personnalité et son siècle. Non, sur bien des points nos pères étaient des enfans, les élèves ont laissé les maîtres bien loin derrière eux, et certes l'on peut avoir la vertu de Cincinnatus, sa valeur, sans mettre comme lui la main à la charrue. Il n'en est pas moins vrai que cette étroite union de la vie champêtre et de la vie publique a quelque chose de touchant, parce qu'elle est naturelle et conforme aux lieux; vues à travers le prisme des âges, ces mœurs simples et primitives ont un singulier charme; quels que soient les caprices de la mode et les enivremens de l'orgueil intellectuel, les peuples, comme les hommes, même les plus progressifs, même les plus corrompus, éprouvent un secret bonheur à se reporter à leur berceau; or, la campagne de Rome est le berceau de notre vieux monde européen. Il s'élève de ces austères solitudes je ne sais quelles voix mystérieuses qui calment les passions trop bouillantes et qui retrempent les cœurs découragés; armé du passé, on est plus fort pour marcher vers l'avenir; on sent qu'on n'est pas isolé, égaré sur la terre comme des enfans perdus, mais qu'on a une famille, des ancêtres, des traditions; que chaque génération accomplit sa destinée et que les fils doivent faire leur tâche comme les pères ont fait la leur.

Ici je m'arrête; je me proposais de vous amener à la porte de Rome, vous y êtes, le but de cette lettre est rempli.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

LES POÈTES

DE

MADAME DE POMPADOUR.

GENTIL-BERNARD.

La fortune s'est amusée, il y a un siècle ou à peu près, à conduire par la main deux poètes aimables qui s'étaient mis en route un beau matin, sans argent, à l'aventure et à la grace de Dieu. L'un était un clerc de procureur, l'autre un abbé de village, ce qui n'empêche pas la poésie. Le premier s'appelait Pierre-Joseph Bernard tout simplement, fils de Jean-Pierre Bernard, un brave et mauvais sculpteur de province; le second était un seigneur sans seigneurie, qui se nommait François-Joachim de Pierres. Voltaire les avait, suivant sa coutume, baptisés à sa guise :

« Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard est averti
Que l'Art d'Aimer doit aujourd'hui
Venir souper chez l'Art de Plaire.

Digitized by Google

— « L'abbé de Bernis, dites-vous de ce faiseur de bouquets? Vous voulez dire : *Babet la Bouquetière.* »

Bernard est né à Grenoble en même temps que Louis XV. « C'est étrange, disait plus tard Mme de Pompadour, qu'il me soit né dans la même saison deux amoureux de qualité : un roi et un poète. » L'amour et la poésie surprirent Bernard tout au matin de la vie. Au sortir du collége, il alla passer quelque temps à la campagne d'un oncle; là il trouva Claudine au gré de son cœur. C'était une jolie paysanne

> Dont les cheveux bouclés à l'aventure
> Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs;

c'était la cousine et la servante du curé de la paroisse; s'il en faut croire Bernard, elle se passa du saint homme comme du notaire à l'heure des amours. Après avoir aimé Claudine et rimaillé en son honneur quelques stances licencieuses, Bernard partit pour Paris, le beau pays de ses rêves, où il lui fallut s'enfermer dans le grimoire d'un procureur. Le marquis de Pesay, ayant des affaires en cette étude, s'émerveilla de la belle humeur de Bernard. C'était alors un beau garçon d'une stature magnifique, demi-souriant, demi-rêveur, la coqueluche des sémillantes Parisiennes, le héros des vulgaires aventures. Grace au marquis de Pesay, il fit un pas rapide dans le monde, il mordit à belles dents aux vertus les plus revêches. Mais au beau milieu de ses succès il partit pour les guerres d'Italie avec Pesay sous les ordres du maréchal de Coigny, dont il devint le secrétaire. Il se battit assez bien pour un poète, mais il chanta assez mal ses combats. Au retour de cette campagne, il fut accueilli par Mlle Poisson, qui était presque Mme Lenormant d'Étioles; il fut accueilli en qualité de bel esprit et aussi à un autre titre. C'est là qu'il rencontra Bernis, ce grand diable de petit abbé que la profane avait surnommé son *pigeon patu*, à cause de ses grands pieds et de ses roucoulemens.

Quand Bernis et Bernard se rencontrèrent, suivant un mot du cardinal, « à la porte de ce cœur rebelle qui devait régner sur le monde, » ils avaient déjà tous deux un caractère rigoureusement dessiné. Bernis était dévoré d'orgueil et d'ambition; Bernard, qui ne devint pas cardinal, était pourtant le plus sage : il savait que la gloire ne se donne pas pour rien; il se contentait de l'amour, des petites chansons et des petits soupers, le tout à huis-clos. Ils suivirent tous deux leur chemin sans détour et sans entrave, l'un avec une

Digitized by Google

joyeuse insouciance, l'autre avec une ardeur aveugle; tous deux se retrouvant çà et là à propos d'une fleur ou d'une femme, avec Érato ou avec Mme de Pompadour. « Eh bien, où en sommes-nous, monsieur l'abbé? — Sur ma foi, j'arrive à l'Académie. » Ou bien : « Me voilà ambassadeur. — Me voilà ministre. — Hélas! il n'y a plus rien à faire, ils m'ont nommé cardinal. Mais vous, monsieur Bernard? — Toujours Gentil-Bernard, comme dit Voltaire. — Et comme disent les femmes. Ah! bienheureux poète! Voulez-vous être de l'Académie? — Dieu m'en garde : c'est bon pour vous, monsieur l'abbé. »

Bernard ne se démentit pas un seul instant; il fut jusqu'au bout l'Anacréon français, ne se plaisant qu'au bruit des verres et des chansons, aimant l'odorante fumée du vin de Champagne, mais pas du tout celle de la gloire. Il faisait des vers pour servir ses amours, mais rien de plus. Il avait en horreur les imprimeurs et les libraires; on eut beau faire, il ne consentit jamais à faire un petit volume de ses petits vers. Trouvez-moi de nos jours un poète d'autant d'esprit. Cependant plus que jamais il serait temps de comprendre que le bon Dieu a donné la poésie à la plupart des poètes comme la rosée aux fleurs. Soyez donc le poète de vous-même, le poète de votre amour, de votre misère et de votre grandeur; chantez pour votre cœur, mais chantez tout seul : nul ne se plaindra de la chanson. A quoi bon dévoiler aux autres tous les mystères de votre ame; un peu de pudeur, s'il vous plaît. N'allez pas ainsi offrir à tout venant cette ame en grand déshabillé, n'allez pas ainsi profaner votre amour le plus pur, celui qui se cache tout au fond du cœur. Il a paru, du vivant de Bernard, des fragmens de son poème *l'Art d'Aimer*, mais à sa grande douleur. Le libraire Leroux s'était glissé en sournois à diverses reprises dans les salons où allait Bernard, et, à force d'entendre relire ce poème, il l'avait à peu près retenu. Bernard refusa toutes les faveurs qui mettent l'orgueil en jeu. Il refusa sérieusement d'être de l'Académie; comme Rameau, il refusa des lettres de noblesse. « Voyons, que puis-je donc faire pour vous, mon cher poète? » lui dit Mme de Pompadour à son arrivée au pouvoir. Bernard se contenta de baiser la main de la marquise. « Allez, vous n'êtes qu'un sot; vous ne serez jamais rien de bon. » Mme de Pompadour s'arrangeait mieux de l'ambition de Bernis, qui, par-là, flattait si bien son penchant. « A la bonne heure, celui-là ne restera pas en chemin; il n'en est pas comme vous à regretter sa Claudine. Quelle fantaisie vous a donc pris d'aimer cette paysanne? — L'amour est le dieu des contrastes et des extravagances, madame la marquise; quand on commence par une

Digitized by Google

bergère, on finit par une reine; j'ai débuté par Claudine, ne suis-je pas allé jusqu'à..... — La Bastille! s'écria Mme de Pompadour avec un sourire de mauvais augure. » Bernard se mordit les lèvres et sortit avec cette leçon. Il comprit bien qu'en amour jouer avec l'esprit, c'est jouer avec le feu. Déjà c'était un amant des plus silencieux pour les bonnes fortunes, savourant à loisir dans son cœur toutes les ivresses de la vie. Mais depuis ce jour, son cœur fut un abîme de ténèbres pour le monde; hormis Claudine, il n'afficha pas une seule maîtresse. S'il faut en croire la chronique, il aurait pu en afficher de toutes les façons.

Bernard resta dix ans attaché à la maison de Coigny où il était parfois assez mal venu. Le maréchal, à son lit de mort, regretta d'avoir abusé de la bonhomie apparente et du sourire toujours aimable du poète: il n'avait jamais souffert qu'il mangeât à sa table, il l'avait maltraité à tort et à travers pour ses distractions, pour ses amours, pour ses vers et surtout pour sa mauvaise écriture. Il le fit venir, lui tendit sa main si fière, et dit à ses petits-fils : « Je vous recommande M. Bernard, qui est digne de toute votre protection et de toute votre amitié. Je l'ai trop oublié, ne l'oubliez pas. » La fortune du poète s'arrondit un peu par le testament de M. de Coigny, et de jour en jour elle s'arrondit encore. Bernard, tout en se débattant contre les faveurs de la fortune, mourut avec 50,000 livres de rentes. C'était peu de chose en face de son ami le cardinal qui eut, pendant ses belles années, un petit million de revenus. Quand Bernard fut nommé secrétaire-général des dragons, vers 1740, Voltaire, qui recherchait toutes les amitiés du monde avec des petites lettres et des petits vers, lui écrivit : « Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons? Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide; aussi votre *Art d'Aimer* me paraît au-dessus du sien. Vous dites que la fortune de M. de Coigny (le petit-fils du maréchal) a des ailes; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Mais si sa fortune a des ailes, la vôtre a des yeux : on ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. » Déjà Bernard était surnommé l'Ovide français pour son *Art d'Aimer* et pour quelques charmantes poésies comme l'*Épître à Claudine*. Alors on raffolait de tout; on raffola de Bernard. Cette *Épître à Claudine*, toutes les femmes l'avaient apprise de la bouche de Bernard. « Ah! poète, lui dit un jour Mme de Forbin (s'il faut en croire Bachaumont), je sais votre épître par cœur; mais que puis-je faire pour que votre cœur l'oublie? » Ainsi on était jalouse de

Digitized by Google

Claudine, qui, grace au mariage, avait perdu cette beauté de paysanne qui est presque toujours la beauté du diable, et on n'était pas jalouse de Céliante ou de Zélie ou de toute autre rivale célèbre. Cette *Épître à Claudine*, qui commence comme un conte de La Fontaine, tourne peu à peu à l'élégie. Le poète, après avoir écouté les souvenirs les plus gais et les plus profanes de l'amour, finit par s'abandonner à l'inspiration du cœur. Comme cette épître est la meilleure page de l'histoire de Bernard, j'en détache quelques vers, non pas au hasard:

Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'aurore?
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore:
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis, j'y vis tous les amours.
. . . . . .
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère,
Changerais-tu ton amant et son sort?
Ne te plains point, trop heureuse bergère,
Nous folâtrons sur la verte fougère.

Ici le poète raconte, dans le goût du temps, comment ils ont enivré M. le curé pour s'enivrer tout à leur aise à la coupe profane.

. . . . . Que de baisers de feu!
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu!
L'aube *du jour* moins de fleurs vit éclore.

Enfin le poète va dire adieu à Claudine; le cœur, étouffé dans le plaisir, s'anime à un pur rayon d'amour.

Adieu, Claudine! . . . . . .
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile;
L'âge de fer est là-bas où je vais.
. . . . . .
Sans être ému j'y versai tout Cythère.
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours!
Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère;
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

Ces derniers vers viennent de ce sentiment tendre et poétique dont

Digitized by Google

s'inspirait André Chénier. Il y a là ce premier voile de mélancolie que nous avons trop mouillé de larmes. Avec ces quatre vers, aujourd'hui on en ferait quatre-vingts. Nous y gagnerions peut-être quelques rayons du soleil couchant, un petit coin de ciel, quelque étoile mélancolique. Bernard est trop bien sur la terre pour songer à tout cela; son regard ne recherche le ciel que dans les yeux de sa maîtresse. Mais comme ces quatre vers éveillent tous les rêves du cœur! comme ils parfument le souvenir! comme ils finissent par s'attrister doucement! comme l'amant y cache bien le poète!

Les premiers vers de l'*Art d'Aimer* tracent aussi à grands traits la vie de Gentil-Bernard. Encore une fois, il est bien entendu que, pour savoir l'histoire d'un poète, il faut lire et relire ses vers plutôt que sa biographie qui ne raconte que les dehors de la vie. Dans ses vers, le poète se laisse çà et là surprendre par la vérité; il se confesse à son insu; il éparpille sans y penser tous les trésors du souvenir, comme le peintre qui, dans ses tableaux, se surprend à donner à sainte Cécile ou à Jeanne d'Arc les yeux ou la bouche de sa maîtresse. Voici donc les premiers vers de l'*Art d'Aimer :*

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire!
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet, au pied des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire;
Des doctes sœurs j'ai négligé la lyre;
J'ai vu Dafné : je vais chanter l'amour!

sans compter les belles, et des belles de toutes les façons, Corine, Doris, Claudine, Mme de Pompadour, Olympe, Mme de Gontaud, Climène, Thémire, Églé, etc., etc. L'abbé de Bernis en compte ou plutôt en avoue à peine trois.

Pour savoir comment Gentil-Bernard entend à peu près l'amour, il faut lire tout son poème. Cet *Art d'aimer* est tout simplement l'art de ne pas aimer, et surtout l'art de ne plus aimer. L'Olympe et ses dépendances, Vénus et ses nymphes, enfin tout l'attirail mythologique est là qui s'agite pour la dernière fois (et qui sait si nous ne retournerons pas à ce joli monde oublié? autant l'un que l'autre). Par malheur pour l'amour, le plus apparent personnage du poème est la ceinture de Vénus. Gentil-Bernard, qui n'est guère catholique, ne voit pas l'amour ailleurs; et certes l'amour n'est pas là, l'amour ne fut jamais là, même à la cour profane de Louis XV. D'ailleurs, à

Digitized by Google

quoi bon l'*Art d'aimer*, comme s'il y avait une école d'amour? L'amour est une pure rosée, qui descend du ciel dans notre cœur quand il plaît à Dieu; l'amour est donc une surprise, une divination, une science soudaine. Une femme dit plus avec un regard ou avec un sourire que tous les Ovide et les Gentil-Bernard du monde.

Enfin, Mme de Pompadour, qui avait, en dépit d'elle-même, un penchant secret pour Bernard, parvint à l'exiler un peu de Paris. Elle le nomma bibliothécaire du château de Choisy, où elle lui fit bâtir une charmante maisonnette, nommée par les poètes du temps le Parnasse de l'Anacréon français. Bernard, qui n'était jamais seul dans l'exil, se résigna de bon cœur. Louis XV n'allait guère dans cette bibliothèque, ni Bernard non plus. « Qu'irais-je faire de bon parmi tous ces morts? disait-il gaiement à ses amis. » Un jour, il écrivait à Voltaire · « Faites donc passer au pauvre fossoyeur de Choisy votre beau poème avec les images : je tiens une fosse tout ouverte; au moins ces morts-là reviennent comme les esprits. »

Louis XV aimait Bernard par boutades; il l'accueillait toujours par un sourire; il ne dédaignait pas d'entendre ses vers; mais Bernard n'aimait pas Louis XV de si près : il savait, s'il en faut croire une lettre de Bertin, que le roi daignait être jaloux du poète, à propos d'amour bien entendu. Mme de Pompadour allait quelquefois oublier à côté de Bernard les jésuites et le parlement, et même le roi. Dans son petit voyage en Bourgogne, Bertin, passant devant le château de Choisy, rappelle très poétiquement les doux passe-temps de Gentil-Bernard :

C'est là qu'entouré des amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle
Mettait l'Art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Par un baiser de l'écolière.

L'écolière était quelquefois Mme de Pompadour; mais quand celle-là manquait, Gentil-Bernard n'avait pas le temps de s'en plaindre. Et d'ailleurs, comme les vins de Bernard étaient dignes de son esprit, les amis venaient à toute heure *gazouiller* avec lui. A Choisy comme à Paris, notre poète déjeûnait, dînait et soupait à fond tous les jours de la vie, ce qui est un prodige pour un poète.

Quand Bacchus et l'Amour (pardonnez-moi ce retour aux vieilles idoles; mais, à force de secouer la poussière qui les couvre, je m'y

Digitized by Google

laisse prendre malgré moi) ; donc, quand Bacchus et l'Amour donnaient à Gentil-Bernard le temps de respirer, il rappelait les Muses effarouchées ; de là nous viennent ces petites odes anacréontiques, ces épîtres galantes, ces fantaisies licencieuses, que le malin poète n'avait garde d'imprimer, sachant bien que tout cela s'apprenait *par cœur*, à l'ombre des paravents. Le poète était glorieux ; mais que les cœurs où il allait étaient à plaindre !

Toutes ces poésies, à bon droit dites fugitives, sont loin d'être de l'invention de Gentil-Bernard ; notre poète n'était qu'un écho agréable des chansons de ses devanciers. Des poètes sans nombre avaient avant lui passé dans son joli jardin pour y cueillir ces roses d'Apollon. Sans parler ici des plus anciens et des plus connus, il s'en trouve encore tout au moins un mille ; mais Bernard a surtout des airs de ressemblance avec Sannazar, le roi du sonnet et du *canzone*, le charmant poète profane et sacré ; avec Fontanas, le poète des Graces, Franchini, qui chantait si peu, mais qui chantait si bien, Stroza, le doux élégiaque, Buchanan le vagabond, qui mourut ennuyé de la vie après avoir si tendrement parlé d'amour ; enfin, avec quelques-uns des aimables poètes français du XVIe siècle.

Dans ce volume de ses œuvres, Gentil-Bernard raconte à peu près tous les zig-zag de son cœur. Tantôt il chante son hameau :

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh ! quelle image !
Quel paysage
Fait pour Watteau !

tantôt il se lamente d'être à la cour :

J'aime ailleurs ; puis-je ici me plaire,
Me plaire au faste suborneur
De la gloire et de sa chimère,
Et sous l'iniquité prospère
Abaisser le front de l'honneur ?

Pour un poète de cour, tout cela n'était guère gracieux. Gentil-Bernard est à peu près le seul poète du temps qui n'ait pas chanté les lauriers et les vertus du roi ; il chantait l'amour, qui est le roi des rois. Aussi Louis XV le trouvait-il plus spirituel que tous les autres. Le plus souvent, Bernard gazouillait sur les bonnes graces d'Olympe, l'absence de Thémire, les baisers de Galatée, le Trianon de Cythère, la Volupté, les roses de l'Aurore et d'Églée. Une seule fois, les larmes

Digitized by Google

du divin sentiment passent dans son ame sur toutes ces petites passions profanes. Il a vu Bathilde, c'est-à-dire Mme de Longpré, qui s'était refugiée dans l'abbaye de *** pour pleurer un amant infidèle :

Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.
Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'accusai mes goûts passagers.
Du chant des profanes syrènes
Aujourd'hui changeant de désirs,
J'aborde une plage nouvelle.
La voix des colombes m'appelle.
. . . . . .

Toute cette épître est charmante; l'amour, suivant sa coutume, quand il suit notre poète, descend trop vite des célestes régions. Au début, on s'imagine s'élever jusqu'à l'extase des archanges; « mais, s'écrie le poète, nous aurons toujours le temps de soupirer là-haut. » Il se trouve dans cette épître des images pleines de grace et de hardiesse qui semblent détachées du *Cantique des Cantiques* :

Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.
. . . . . .
Attends, ma belle prisonnière,
Je franchirai cette barrière,
Et comme le tendre zéphir,
Ranimé dès l'aube naissante,
Mon souffle ira t'épanouir.

Bernard, dans l'âge mûr, s'était épris de la belle poésie de la Bible; il traduisit Salomon à sa guise, pour les distractions de Mme de Pompadour. Dans ce travail il fut plus heureux que Voltaire; il eut l'art de reproduire avec toute la grace orientale toutes les charmantes images du cantique de la volupté; le souffle brûlant qui passait sur la harpe de Salomon est venu jusqu'à la lyre de Gentil-Bernard. De tout ce livre de poésies orientales, il ne nous est parvenu que deux dialogues : *Ema* et *Aminthe*. Gentil-Bernard comptait beaucoup sur ce livre, si toutefois il a compté sur quelque chose; mais le pauvre poète

Digitized by Google

avait pour héritière une nièce dévote, qui brûla tout en sacrifice, hormis le testament.

Gentil-Bernard s'éteignit avec sa gloire quelques années avant sa mort. Il s'éveilla un beau matin de juillet 1770 tout en déraisonnant; il avait perdu l'esprit, mais il eut le bonheur de ne pas s'en douter. Il vécut ainsi quelques années sous la garde de sa nièce. La cause de cette folie presque raisonnable, tant elle était calme et douce, a fait du bruit dans le monde. Le chevalier de Châtellux a remarqué que tous les hommes, sans exception, l'attribuaient à la passion du poète pour les Olympe et les Corine, et que les femmes, au contraire, en accusaient uniquement ses excès de table. Cette remarque n'est pas à dédaigner, comme dit Grimm. Mais, n'en déplaise à ces dames, je suis de l'avis de Saurin, à qui la folie de Gentil-Bernard a inspiré une épître dont voici un passage :

Gentil-Bernard que nous pleurons vivant,
Victime de l'amour, dont il chanta l'empire,
Ce n'est plus qu'un fantôme errant,
Qu'une vaine ombre qui respire.

Il lui revint à de longs intervalles des éclairs d'esprit. Ainsi, un soir qu'il voyait représenter son opéra, il demanda à son voisin le nom de la pièce et de l'actrice : « *Castor* et Mlle Arnould. — Ah! s'écria-t-il, ma gloire et mes amours. » Une nuit qu'il appelait Claudine, sa nièce lui dit qu'il rêvait. « Ah! oui, dit-il, car j'ai vu le bonheur. »

Il mourut sans peur et sans reproches, heureux poète! sans souci de la gloire et sans souci de la mort.

On s'est un peu hors de propos moqué de la façon dont les poètes galans du XVIIIe siècle chantaient ou plutôt gazouillaient sur l'amour. Les grands hommes improvisés de la littérature ondoyante et verdoyante jugent encore par un éclat de rire toute cette troupe de jolis poètes qui roucoulaient dans les chemins touffus de Paphos et de Cythère, humblement couchés au pied du Parnasse, qu'ils se gardaient bien de gravir. Ces messieurs en parlent bien à leur aise. Après tout, je crois qu'ils s'y prennent plus mal dans leurs stances amoureusement funèbres; hormis trois ou quatre poètes par la grace du cœur et de l'ame, que viennent nous chanter tous ces petits Chatterton qui attendent leur barbe, qui ont des rimes sonores, rien autre chose? Gentil-Bernard chantait Paphos, Cypris, Mme de Pompadour, Ovide, les Graces, Anacréon, les cheveux de Daphné, les mains de Thémire, les lèvres de Claudine. Tout cela a passé vite, comme les

Digitized by Google

bouquets cueillis sous le soleil; mais, dites-moi, que chantent à leurs belles tous nos lugubres génies? Est-ce l'amour, la beauté, la grace, la jeunesse, le printemps? Ils chantent, c'est-à-dire ils se lamentent sur les amertumes de la vie, sur la dépouille de nos bois, sur la tombe du cimetière; ils pleurent leurs illusions envolées, ils gémissent sur les ronces du chemin; enfin, au lieu de chanter l'amour, on peut dire qu'ils chantent la mort. Pas un éclair de gaieté dans cet orage des cœurs, pas un rayon de joie dans ces ténèbres des ames. Il y a bien par-ci par-là un œil bleu assez joli, mais en même temps une larme amère arrose la paupière; le sourire commence bien quelquefois, mais il finit toujours par une grimace.

Je vous ai peint Gentil-Bernard ou à peu près avec armes et bagage. J'ai oublié à dessein deux opéras et une comédie, qui ne s'en plaindront pas, quoique cependant le premier de ces opéras, *Castor et Pollux*, qui fit la gloire de Rousseau, rappelle assez bien ceux de Quinault. J'ai omis les poèmes et les ballets, qui n'ont même pas eu l'honneur d'être oubliés. J'ai négligé bien des détails, un madrigal par-ci, un bon mot par-là; j'aurais dû peut-être vous dire qu'il avait l'inspiration rebelle et qu'il avait plus tôt cueilli une rose ou un baiser qu'une rime; que, malgré sa lourdeur et son laisser-aller, il s'habillait comme un petit-maître, aimant les fanfreluches par-dessus tout; enfin, j'ai indiqué le poète; si vous l'aimez, vous irez plus loin : ses œuvres sont exposées aux injures des quais; quand vous passerez par là, si la curiosité vous en dit, voyez. Il y a encore, comme par miracle, une jolie petite édition de Londres, revêtue de maroquin; ne manquez pas celle-là, car celle-là est des plus rares, car celle-là vient à coup sûr de quelque belle marquise de 1781. En l'ouvrant, vous respirez comme un parfum vieilli de ce pauvre XVIIIe siècle, qui a fini si mal; vous reverrez au frontispice tous les jolis amours de Cythère aiguisant leurs flèches et leurs regards; vous toucherez avec respect le petit ruban bleu indiquant la page la plus amoureuse; enfin, vous verrez autour de vous voltiger l'ombre de ce sourire si doux qui pendant cinquante ans s'est arrêté sur toutes les jolies bouches, et qui s'est envolé pour jamais avec l'ame de la reine Marie-Antoinette. Ah! n'oubliez pas d'acheter ce petit livre, qui est un des derniers souvenirs de la galanterie française; de grace, un petit coin dans votre bibliothèque, *dans votre cimetière*, comme disait Gentil-Bernard, à ce précieux volume, qui garde encore la poussière embaumée des boudoirs; c'est presque une relique!

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

LE PIANO.

NEUVIÈME ARTICLE.[1]

Un homme d'esprit et de goût sait toujours prendre le diapason de la compagnie avec laquelle il se trouve. Il sait se maintenir à la hauteur de sa position ou descendre au niveau du populaire. Il se gardera bien de parler de chimie à de jeunes femmes, de littérature à des paysans, d'archéologie à son tailleur. Pour intéresser, pour plaire aux personnes dont on ne dédaigne point l'approbation, il faut d'abord être compris. Parlez de musique, de danse, de spectacle, de poésie même aux jeunes femmes, elles vous écouteront avec plaisir; faites un cours d'architecture avec votre maçon, entretenez longuement une paysanne de ses vaches, de ses canards, de ses pigeons : l'un et l'autre seront enchantés. Vous éprouverez vous-même une certaine satisfaction; ces causeries sans but ne sont pas sans charme; elles viennent quelquefois rompre la monotonie d'une promenade, elles font passer le temps un peu plus vite lorsqu'on est au poste pour attendre quelqu'un qui ne se presse pas d'arriver.

(1) Voyez les livraisons des 3 et 17 mars, 21 avril et 5 mai 1837, 29 septembre et 15 décembre 1839, 26 janvier et 8 mars 1840.

Digitized by Google

Le pianiste, quel que soit son talent, peut réussir à captiver ses auditeurs, à leur plaire; il aura toujours du succès s'il sait d'abord juger les personnes qui doivent ensuite juger son habileté. S'il ne les connaît pas déjà, s'il n'a pas des notions exactes sur leur goût, l'exercice qu'ils peuvent avoir de la bonne musique, quelques mots jetés dans la conversation, quelques mesures attaquées sur le clavier, amèneront un aveu plus ou moins décisif, et peut-être une profession de foi. Vous pensiez avoir affaire à des enthousiastes de Mozart? point du tout, les sectateurs de Musard viennent de se trahir, de se révéler. En avant la contredanse, le galop; ajoutez à ce quadrille quelques valses de Strauss, une mazourque s'il le faut, et votre auditoire ravi, transporté, vous adressera les complimens les plus flatteurs. Liszt, Chopin, Thalberg, seraient jaloux de l'effet que vous avez produit.

La sonate en *ut dièse* de Beethoven aurait endormi des amateurs de cette espèce; elle touchera vivement, elle charmera d'autres personnes dignes de l'entendre et de vous applaudir. La fantaisie, l'air varié, présentés à propos, rendront heureuse une assemblée plus frivole. Le pas accéléré de *Semiramide*, le galop de *Gustave*, la mazourque de *la Gipsy*, sont parfois des armes plus sûres pour enlever un succès que les concertos de Hummel et de Field, de Ries et de Kalkbrenner.

A vaincre sans talent on triomphe sans gloire!

Eh! non, un succès est toujours un succès. L'amour-propre est ingénieux, accommodant; ainsi qu'un amant fidèle et tendre, il sait se contenter de peu de chose. Tel qu'une coquette, il accepte les hommages qu'on lui distribue, sans en examiner la valeur.

La politique, oui, la politique, haineuse, inquiète, opiniâtre, bavarde, et qui certes semble n'avoir aucune sympathie pour des accords harmonieux, peut aussi favoriser la réussite d'un pianiste et lui faire prodiguer les bravos, les applaudissemens qu'on lui avait épargnés, refusés d'abord. Le concerto, l'air varié, l'ouverture, le quadrille même n'ont pu séduire l'auditoire, occupé qu'il est de régler les intérêts de l'Europe. Il vous écoute d'une oreille complaisante, mais distraite, inattentive. Succès d'estime; *fiasco*, s'il faut nommer les choses par leur nom.

Exécutez à la sourdine, avec un jeu céleste, avec une expression tendre et passionnée, *Charmante Gabrielle;* attaquez vigoureusement *Vive Henri IV* ou *le Réveil du Peuple :* vous avez touché l'endroit sen-

Digitized by Google

sible; le trait a frappé juste, l'étincelle a pénétré dans la mine, l'explosion ne se fait point attendre. Prompte comme l'éclair, elle tonne comme un volcan. Tout le monde se lève, s'approche, entoure le pianiste, et s'empresse d'exalter son talent prodigieux. *La Marseillaise, Veillons au salut de l'Empire, le Chant du Départ,* vont inspirer des transports aussi vifs, aussi prompts, en caressant des sympathies de même nature, en éveillant des passions qui sommeillaient.

Si dans une compagnie, au milieu d'une réunion fashionable, on témoigne le désir de vous entendre; si des personnes arrivant chez vous en visiteuses vous adressent la même sollicitation, attendez que la prière soit répétée. La manière affectueuse et pressante dont on exécute ce *da capo* vous fait connaître que l'assistance désire réellement ce qu'elle demande. Une première requête de ce genre n'est souvent qu'un acte de civilité, une formule de politesse, un vœu que l'on jette au vent, prêt à l'emporter bien loin.

Dès que l'auditoire a fait son devoir, en présentant deux fois sa pétition, il faut à l'instant vous placer au clavier. Cette manière d'agir, pleine de franchise et de grace, prévient admirablement l'assemblée en votre faveur. Vous accordez ce qu'on vous demande, vous le donnez pour ce qu'il vaut; si la critique, embusquée dans un coin du salon, a fait plus d'une observation, remarqué des négligences, des fautes, croyez qu'elle n'osera point les signaler, même en confidence. Vous avez pour vous une trop grande majorité. Le manége de la coquetterie, vingt refus qui finissent pourtant par amener un consentement, exiger enfin qu'on envoie des émissaires de tous les points de la salle pour vous prier à deux genoux, sont des moyens qu'une jolie femme, une virtuose, a la faiblesse d'employer, et dont le succès n'est pas toujours heureux.

Le talent qui se fait supplier avec de telles instances, la virtuose qui ne veut céder qu'à la levée en masse d'un peuple d'adorateurs soumis à ses pieds, doit être un prodige. On attend donc avec impatience les merveilles qui vont éclore sous ses doigts, les perles qui s'échapperont de son gosier. Justifier les prétentions que tant de coquetterie a pu faire présumer, contenter un auditoire de la sorte prévenu, certes ce n'est point chose facile. C'est se créer des difficultés qu'il faudra surmonter d'une manière brillante, c'est mettre en avant un rempart que la foudre du talent peut seule renverser. Et si cette foudre n'est qu'un pétard, une fusée innocente et vulgaire, pensez-vous que l'auditoire désappointé va se montrer assez galant pour dissimuler sa mauvaise humeur? Pensez-vous que le souvenir des

Digitized by Google

prières, des bassesses qu'il a prodiguées pour obtenir si peu de chose, ne doit pas tempérer les applaudissemens que la politesse lui commande?

Vous êtes venue avec le projet de vous faire entendre, car, enfin, quand on s'est donné la peine d'étudier la musique et de travailler pour acquérir un talent, c'est dans l'intention de le produire au grand jour, et de goûter les douceurs qu'il procure. Vous êtes venue pour charmer, séduire toute une assemblée d'amateurs distingués ou de personnes dont le suffrage peut flatter votre orgueil. Votre plan est arrêté, mais vous prétendez n'accorder cette faveur qu'à des sollicitations pressantes. Vous désirez chanter ou bien jouer du piano, vous seriez bien fâchée de ne pas faire l'exhibition brillante et complète de votre talent, et vous n'en persistez pas moins dans le système d'opposition concertée, de profonde coquetterie, d'artifice ingénieux que vous avez adopté. Vous chanterez, vous jouerez de la harpe ou du piano; mais il faudra que l'on vous en prie humblement vingt fois de suite. Vingt fois, pas une de moins. Je vous vois marquer sur votre livret, sur l'album d'ivoire destiné à l'enregistrement des contredanses accordées, je vous vois tracer les chiffres qui forment le total des requêtes, des pressantes déprécations que l'on vous adresse d'une manière bien flatteuse. Vous en tenez déjà dix-huit; le numéro 19 se fait attendre, il est vrai; il arrive pourtant; mais il vous en faut vingt, vingt, vous l'avez décidé. Vous voilà prête à vous élancer au piano, prête à prendre possession du clavier pour le garder pendant toute la soirée. Vous, si coquette et si rétive, vous voilà, comme l'oiseau sur la branche, au moment de prendre sa volée, dès qu'un galant chevalier vous offrira sa main. Ce galant, si désiré maintenant, ne se présente point, on cesse de renouveler des vœux tant de fois rebutés. Profitant du dépit que vos caprices ont nécessairement inspiré, une dame se lève, s'empare du piano, chante une romance, et cette bagatelle offerte sans prétention, dite avec un goût parfait, enchante l'auditoire. La soudaineté, la franchise de cette exhibition, la font accepter avec enthousiasme, avec reconnaissance; la société vient de tirer une vengeance innocente, mais complète, de l'affront que vous lui avez fait. Le mot d'ordre est donné discrètement, il a frappé toutes les oreilles. On ne vous priera plus, et vous serez forcée d'entendre un album tout entier; le tour des petites filles arrivera, non pas le vôtre. Il faudra même que vous applaudissiez toutes les pauvretés musicales dont on vous abreuve à plaisir. Dupe d'un stratagème aussi bien combiné, vous serez peut-être assez prudente à l'avenir pour ne

Digitized by Google

pas exiger ce nombre vingt qui vous a trahi. Dix ou même cinq requêtes suffiront à votre amour-propre.

Les personnes qui prient un musicien de se faire entendre, signent avec lui un acte synallagmatique, acte qui lie également les deux parties lorsque le virtuose se rend à l'invitation. Le musicien s'oblige à jouer, à chanter; mais vous êtes solennellement obligés de l'écouter avec attention, avec intérêt même. La politesse, l'honneur même le commandent. Le musicien vous parle en son langage mélodieux, c'est à vous directement que son discours s'adresse, il serait malhonnête de ne point le suivre dans ses diverses périodes. Oseriez-vous entamer une conversation à droite ou à gauche quand la personne placée vis-à-vis de vous est en train de vous conter une aventure plus ou moins amusante? Ce serait lui faire injure, et vous le savez trop bien pour vous rendre coupable d'un tel méfait. La position du musicien qui cède à vos prières est absolument la même. Si vous portez la moindre atteinte aux clauses du contrat ci-dessus mentionné, si vous oubliez vos engagemens au point de jaser, même à voix basse, vous insultez le virtuose, vous le rangez parmi les ménétriers qui s'essoufflent à jouer de leurs instrumens dans le vestibule ou le jardin, tandis qu'une joyeuse compagnie banquète dans la salle à manger, et donne un libre cours à ses propos bruyans. Ces ménétriers sont payés largement; ils se dévouent, ils acceptent les conditions proposées et d'avance connues. Le virtuose qui joue devant vous n'est point rémunéré, il n'agit que d'après la prière que vous lui en avez faite, et dans le seul but de vous plaire. Si vous parlez, si vous ajustez vos rideaux, réglez votre pendule, si vous allez de la chambre au boudoir pendant qu'il s'évertue à vous charmer, c'est que le discours harmonieux ne vous amuse pas du tout, et vous intéresse encore moins. Le musicien alors doit à l'instant même suivre votre exemple, rompre aussi le contrat et se taire, quand même ses mains frapperaient un accord de septième diminuée. Une dissonance est le prix d'un mauvais compliment.

Jouant du violon devant une assemblée nombreuse qui l'en avait instamment prié, Corelli s'aperçut que chacun se remettait à causer en douceur avec ses voisins. Le maître pose son violon, et, discrètement, va s'asseoir dans un coin. Sa retraite est aussitôt signalée, on lui demande pourquoi l'on est si tôt privé de l'entendre. Corelli répond avec une malicieuse bonhomie : C'est que je craignais de troubler, d'interrompre la conversation.

La société reconnaît ses torts, renouvelle ses prières, Corelli reprend

Digitized by Google

son violon, et, cette fois, on l'écoute avec toute l'attention, l'intérêt que devait commander, inspirer un si beau talent.

Les personnes bien élevées observent généralement cette règle de bienséance, et savent écouter les musiciens qu'elles ont prié de jouer. Cependant il est des circonstances où leur civilité prudente se montre en défaut; elle manque à l'appel alors même qu'elle devrait redoubler de soins.

Une carrossée de visiteurs débarque chez une famille où l'on compte plus d'une musicienne. Après un quart d'heure de causerie, on témoigne le désir d'entendre l'une de ces virtuoses. Elle se met au piano, la voilà galopant sur le clavier, elle est lancée au milieu des gammes et des harpèges; on l'applaudit, on suit le fil de son discours musical. Cet intérêt, cette attention, anime le zèle de la jeune fille, elle s'abandonne à son inspiration. Le trait du concerto, la variation en octaves, ou toute autre difficulté, est enlevée victorieusement. L'exécutante sort de ce brillant nuage d'harmonie dont son oreille était remplie, offusquée, pour entrer dans un *adagio* bien tendre, un véritable *amoroso*. Ce quasi-silence lui permet de s'apercevoir que le babil des commères a recommencé, que l'assistance est tout-à-fait détachée de la musicienne obligée de travailler pour son propre compte. Sa compagnie l'a délaissée, et s'occupe d'objets plus intéressans. La jeune personne achève pourtant le morceau commencé, mais elle le termine avec dépit, avec dégoût. Son petit cœur est vivement blessé du dédain que lui montrent ses auditeurs. Elle se promet bien qu'une autre fois de pareilles demandes seront refusées. Elle se gardera bien de jouer devant qui que ce soit, afin de ne plus s'exposer à de semblables impolitesses.

Qui donc a provoqué cet indécent babil? Qui donc a jeté le premier mot, début de cette conversation très animée et d'autant plus inconvenante? Faut-il vous le dire? C'est la mère, c'est la tante de la virtuose offensée, de la musicienne qu'elles chérissent. Cent fois j'en ai fait l'observation. Les gens de la maison sont toujours prêts à manœuvrer de la sorte. Ils ont pris la coutume de jaser, tandis que leurs pupilles travaillent au piano; ils savent si bien que la conversation ne doit pas les déranger, que la force de l'habitude l'emporte dans les occasions les plus solennelles. Sans penser à mal, ils engagent, ils obligent les visiteurs à faire preuve de l'impolitesse qu'une mère, une sœur, condamneraient hautement, si tout autre s'en était rendu coupable. Avis aux mères, aux tantes, aux sœurs babillardes.

Vous n'osez point jouer devant des étrangers, et pourtant l'égoïsme

Digitized by Google

ne vous conseille pas de réserver pour vous seul un talent qu'il serait bon de produire au moins dans le cercle de vos amis. Vous doutez de votre habileté, vous vous méfiez de votre force; d'ailleurs une invincible timidité...,. Apprenez à connaître le peuple qui vous entoure, les oreilles qui peuvent se grouper, se dresser autour de votre clavier, et vous cesserez d'être timide, vous compterez alors sur les succès que je vous promets. Sur un million d'habitans, Paris renferme à peine trois ou quatre mille personnes capables de vous juger, de vous critiquer. Ces amateurs éclairés seront indulgens, les autres vous applaudiront quand même, rien n'est plus facile que de les charmer. Vous voyez que les probabilités sont en votre faveur. Ne craignez rien, attaquez vivement, poursuivez avec une égale confiance, terminez votre dernière cadence avec un brillant éclat, et je vous réponds d'un succès admirable. Surtout n'accrochez pas en route, point de *fermata*, de temps d'arrêt commandé par un défaut de mémoire, un accord frappé sur les touches voisines, et que votre conscience voudrait réparer ou corriger. Allez toujours, et personne, croyez-moi, ne saura si votre cheval a bronché. Avouer sa faute, c'est la signaler à beaucoup de gens qui se seraient bien gardés de la remarquer.

Sans partager les doutes que vous semblez avoir à l'égard de votre habileté, je prendrai la licence de vous dire que j'ai entendu, que j'ai vu couvrir d'applaudissemens les essais informes, pitoyables de plus d'une écolière, chantant faux, barbouillant sur le clavier. L'auditoire, nombreux et fashionable, distribuait ses bravos, ses éloges, avec une candeur, une bonne foi, qui ne permettaient nullement de l'accuser de complaisance et de flatterie.

Comptez sur l'inexpérience de vos auditeurs, sur leur barbarie même, vous vous tromperez bien rarement. Témoin le succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme que les bouffons musicaux obtiennent chaque jour en chantant des refrains drôlatiques, des chansons dont la prose et la pantomime burlesques sont le charme principal. Un farceur de ce genre est attendu, désiré avec plus d'impatience que le premier ténor de la capitale. Son entrée est accueillie par un long murmure de satisfaction, la joie brille sur tous les visages. On écoutait les virtuoses avec un plaisir qui ressemblait à de la résignation; on se lève, on se presse, on tend l'oreille, le cou, pour ne rien perdre des trésors que le *lustig* musicien va répandre sur le trop heureux auditoire. Son exhibition bouffonne est le dénouement le plus fortuné que puisse avoir un concert; c'est le bouquet scintillant du feu d'artifice : son éclat doit tout éclipser.

Digitized by Google

Le talent est une belle chose sans doute, mais, pour réussir d'une manière prompte et brillante, il faut seconder le talent par l'adresse, le tact; le savoir-faire l'emporte quelquefois sur le savoir. Beaucoup de pianistes habiles n'ont point été d'abord appréciés, parce qu'ils ont manqué de goût, d'expérience dans le choix des morceaux destinés au public, ou parce qu'ils ont omis certaines précautions indépendantes du talent en lui-même. Il est déplorable d'échouer par de tels motifs, mais le blâme a plus de crédit que l'éloge, et, plus une chute est publique, plus il est difficile de s'en relever.

Le choix de la musique, sous ce point de vue, est d'une haute importance. Le succès, l'avenir peut-être d'un virtuose débutant en dépendent également.

Le choix peut être considéré sous trois rapports:

1° Quant à l'exécutant;

2° Quant à l'auditoire;

3° Relativement au lieu même où l'on va se faire entendre.

Par rapport à l'exécutant, le morceau doit être en harmonie avec ses facultés physiques et morales. Tel pianiste remarquable par un toucher brillant, par l'égalité, par l'agilité de ses doigts, enlèvera les difficultés les plus grandes du mécanisme avec autant d'audace que de bonheur, tandis qu'il va se montrer faible dans les passages d'une mélodie expressive et soutenue. Tel autre, au contraire, moins sensible aux effets d'une harmonie travaillée, recherchée, qu'à ceux d'une cantilène simple et candide, excellera dans la partie chantante, et manquera de précision, de verve ou de légèreté dans les traits de bravoure.

Les mêmes morceaux ne peuvent donc convenir à des talens si diversement caractérisés.

Le premier choisira de brillantes fantaisies, des variations vives et légères, des œuvres brodées de fioritures, d'une allure rapide, allègre, où la souplesse et la vélocité de ses mains pourront éclater sans nuire au caractère du morceau. Ainsi les variations sur la *Marche d'Alexandre*, de Moscheles; *le Petit Tambour*, et l'œuvre XIV de Czerny; la fantaisie sur *le Pirate*, de Kalkbrenner; celle sur *le Barbier de Séville*, de Pixis; le rondeau brillant en *si bémol* de J. Herz, les fantaisies de H. Herz sur la romance de *Joseph*, *Ma Fanchette est charmante*, *la Famille Suisse*, *le Siége de Corinthe*, *la Walse de Reissiger*, que les éditeurs ont appelée *La dernière Valse de Weber*, vont ouvrir un champ libre au virtuose pour déployer toute la grace et la bravoure de son exécution.

Digitized by Google

Le second devra préférer les compositions d'un style sévère, celles où règne, en général, une mélodie grave, touchante ou passionnée. La sensibilité, la chaleur, la faculté d'exprimer dont il est pourvu se produiront alors sous le jour le plus favorable. Je lui conseillerai de s'emparer du concerto en *ut mineur* de Beethoven, des trios admirables, des sonates pour piano et violon de ce maître. Il devra choisir le concerto en *la mineur*, la sonate à quatre mains de Hummel, le concerto en *ut dièse* de Ries, le nonnette de Spohr, le *Concert-Stück* de Weber, le quintette de J. Herz, les morceaux d'ensemble d'Onslow, de Bertini, les concertos de Moscheles, de Chopin, le troisième concerto de H. Herz et ses fantaisies sur *Euriante*, sur le *Landler viennois*.

Par la même raison, les morceaux où domine une expression pleine d'énergie, un rhythme fortement accentué, un haut degré d'intensité, conviendront à merveille à celui qui a plus de vigueur que de délicatesse dans le toucher, et dont les doigts infatigables soutiennent, sans mollir, un effort prologé. Je citerai le concerto en *si mineur*, le fameux septuor de Hummel, les fantaisies de Thalberg, celles de Henselt, le second trio de Mayseder, la *Polonaise* en *mi*, *la Fête pastorale*, *les Souvenirs de voyage* de H. Herz.

Les pièces écrites dans un style doux, gracieux, léger, d'une intensité modérée, devront être préférées par le pianiste dont le jeu délicat et plein de finesse, d'élégance, ne s'accorderait point avec les effets, les tours ambitieux des morceaux précédens. Il se prêtera naturellement aux nuances les plus déliées, les plus fugitives. Les femmes surtout devront choisir ce dernier genre de compositions.

Bien que, en général, il n'appartienne qu'à l'artiste du premier ordre, dont le talent s'est développé en tous les sens, d'exceller à la fois dans les genres les plus opposés, ceux des jeunes pianistes en qui la bonne doctrine, jointe à d'heureuses dispositions, aura développé dans une égale proportion la facilité du mécanisme et le sentiment musical, pourront aborder les œuvres où tous les caractères et tous les effets que j'ai désignés se trouvent combinés : le deuxième et le troisième concerto de Field, le premier trio de Mayseder, le trio en *mi* de Hummel, *Non più andrai*, de Ries; *la Dame Blanche*, de J. Herz; *la Norma*, *les Airs russes*, de Thalberg; *le Souvenir d'Irlande*, de Moscheles; *le Rêve*, de Kalkbrenner; le premier et le deuxième concerto de H. Herz, ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume-Tell*, *Zampa*, et tous les morceaux du même style. Ces sortes de compositions offrent plus de variétés, plus de contrastes; elles plaisent

Digitized by Google

généralement, il est vrai, mais leur parfaite exécution suppose et réclame un talent plus complet et plus mûr.

Entre les personnes qui prennent la musique au sérieux et celles pour qui ses résultats ne sont qu'un délassement passager, une frivole distraction, il est une distance énorme qui doit déterminer le choix du pianiste dans ces deux cas et dans ceux qui s'en rapprochent.

L'instrument enfin doit avoir une sonorité plus ou moins développée, et l'exécutant mettre plus ou moins d'énergie dans l'attaque, selon les proportions du lieu dans lequel il se fait entendre. Dans un salon étroit, un piano trop éclatant, une attaque trop vigoureuse fatigueraient l'oreille et nuiraient à l'effet. Un instrument moelleux, d'un son couvert, un jeu faible et timide ne sauraient remplir une vaste enceinte.

De tous les musiciens, le pianiste est le plus indépendant ;

Il marche dans sa force et dans sa liberté.

Sans alliés, il peut faire la guerre. Fille ou garçon, il réunit les deux sexes de la musique : d'une main il tient la mélodie, de l'autre l'accompagnement. Ses créations du moment, ses boutades improvisées vont former un discours, un tableau complet dans toutes ses parties. En tous lieux il est sûr de trouver un clavier prêt à parler sous ses doigts. Il presse, il ralentit la période ou la cantilène ; il donne plus de vigueur ou de charme à son expression. Maître absolu, souverain, despote, il ne craint pas qu'un ou plusieurs musiciens, obligés de régler leur marche sur la sienne, élèvent des réclamations ou se révoltent contre la direction bizarre, l'allure extravagante qu'il donne à la pièce qu'ils doivent exécuter ensemble. Le pianiste dit : je veux, et le dit à l'instant même. Le groupe qui forme un quatuor, un quintette, le bataillon qui peuple un orchestre a besoin de se concerter, de délibérer, de faire maintes épreuves, d'accueillir les réclamations du corniste ou du clarinettiste, de ceux qui tiennent la partie des violons, des violes, des violoncelles ou des violonards ; les trombonistes même ont voix au chapitre, et certes leur voix doit être prise en considération. Ce n'est qu'après avoir tenu ce conseil de guerre sous la tente et loin des profanes, que la troupe exercée aux manœuvres, instruite par le capitaine dont elle connaît le plan, prévenue à l'égard des vallées qu'il importe d'aborder avec précaution, de la plaine que l'on doit franchir au galop, des lieux marqués pour des haltes, ce n'est qu'après avoir pris toutes ces mesures dictées par une

Digitized by Google

sage prévoyance, que l'armée sonnante et chantante peut se mettre en campagne, et dire à son tour : nous voulons.

Qu'elle aille se promener ensuite autour des remparts de Jéricho, pour les abattre à coups de trombone, à coups d'archet; qu'elle se poste aux rayons du soleil, sur les champs de la Grèce, afin de voir s'élever une Thèbes nouvelle aux sons mélodieux de ses accords; qu'elle prenne ses quartiers d'hiver dans une salle immense, où un astre de cristal répand de lumineuses clartés, peu nous importe.

Pour l'exécution d'un duo, d'un trio, d'un quatuor, d'un quintette, d'un sextuor, le pianiste unira son instrument à la famille du violon, dont tous les enfans ont la même physionomie et portent le même nom. On avait à tort appelé *contrebasse* le grand-père de cette famille; je lui donne le nom de *violonard*, nom plus noble et plus convenable, puisqu'il est caractérisé, qu'il désigne la souche de la filiation. Ce vénérable aïeul dont la voix est si puissante, et qui règle, entraîne l'orchestre par la vigueur mâle de ses vibrations, ne saurait porter un nom féminin. D'ailleurs, le mot *contre basse* manque de précision. Le gros serpent, le trombone des Allemands qui s'allonge sur sa fourchette comme un fusil de rempart, l'ophicléïde, sont de véritables contrebasses, puisqu'ils sonnent contre la basse, au-dessous de la basse chantante, ainsi que le violonard. Il était peu convenable, je dirai même indécent, que ce formidable soutien de l'orchestre, sans lequel toute grande musique d'ensemble est impossible, que ce grand-père des violons ne portât point le nom de sa nombreuse et grande famille; qu'il n'eût pas un nom qui lui fût propre, et fût confondu avec la foule des tuyaux qui sonnent des grosses notes de remplissage, et ne font entendre leurs voix que quand tout le monde se met à crier.

Violonard, ce mot manquait au vocabulaire musical; je vais publier une troisième édition de mon *Dictionnaire de Musique* pour l'enregistrer et lui signer son passe-port, ses lettres de naturalisation.

Le pianiste unira son instrument aux voix sonores et douces, aux timbres argentins, métalliques et flatteurs du hautbois, de la flûte, de la clarinette, du cor, du basson. Tour à tour accompagnateur, récitant, il concertera d'une manière charmante avec de précieux auxiliaires. Mozart, Beethoven, Hummel, Bertini, Lafont, Mayseder, Herz, Auber, etc, ont écrit des œuvres fort remarquables, des pièces d'ensemble d'un grand intérêt. Il serait injuste de ne pas nommer ici Razetti, musicien agréable, qui sans doute aurait produit d'excellentes choses, si la mort ne l'avait point frappé si tôt. Ses trios pour

Digitized by Google

piano, violon et violoncelle ont joui d'une vogue prodigieuse. Quel est le pianiste, âgé de cinquante ans, qui n'a pas exécuté cent fois le trio en *fa* de Razetti?

Le pianiste appellera tout l'orchestre à son secours, il donnera ce brillant cortège aux tendres mélodies, aux traits véhémens et fougueux de son concerto. Mais alors, il faudra nécessairement qu'il règle son allure sur la marche de ses compagnons de voyage, qu'il dise ses traits en mesure à peu près rigoureuse, afin que les accords de l'accompagnement sonnent aux bons endroits, frappent d'aplomb sous les groupes agiles du clavier; il lui sera permis de ralentir le mouvement de quelques mélodies afin d'en varier l'expression, afin de leur donner plus de charme et de mélancolie. Mais les écarts de la fantaisie, les boutades irrégulières et désordonnées du caprice, jetteraient le trouble dans un ensemble dont l'observation de la mesure peut seule assurer le bon effet. C'est un morceau concertant, il faut donc que les musiciens qui l'exécutent se concertent, s'unissent d'intention, n'aient qu'une volonté : celle de l'auteur.

Le pianiste accompagnera les chanteurs. Ce lot, moins brillant, il est vrai, n'est pas sans agrémens et peut donner à l'exécutant les moyens de se distinguer. Beaucoup de virtuoses dont on applaudit la fougue et l'agilité dans le concerto, sont de médiocres, de mauvais accompagnateurs. Ils veulent captiver l'attention de l'auditoire, se faire applaudir, et cette ambition est nuisible au chanteur. L'accompagnement couvre la voix, s'il a trop d'énergie; il la contrarie quand elle presse ou ralentit le mouvement. Chacun fait bande à part, bat sa marche de son côté; plus d'ensemble, d'expression, d'harmonie. Attaquez vivement les préludes, donnez un grand éclat aux ritournelles ambitieuses, faites sonner les traits qui se mêlent aux phrases du récitatif obligé. Votre talent de pianiste peut se signaler dans ces parties dont l'exécution était confiée à l'orchestre. — Mais sachez vous soumettre à la voix dès qu'elle a saisi le motif. Ne donnez que le son nécessaire pour la soutenir. Faites sentir les nuances de *forte* placées sur certains temps, et laissez ensuite la voix à découvert afin qu'elle se déploye avec tout son charme. Le chanteur serait réduit à crier pour dominer votre accompagnement brutal, incommode.

Suivez le virtuose dans toutes les altérations qu'il croit devoir faire au mouvement; obéissez à ses caprices, tant pis pour lui s'il se livre à d'extravagantes fantaisies; cela ne vous regarde pas. Le cavalier s'est bientôt fait connaître au coursier qui galope sous lui. Vingt mesures d'harmonie placées adroitement sous le chant auront révélé

Digitized by Google

votre habileté, votre intelligence, au chanteur. Il vous aura donné toute sa confiance, il marchera d'un pas ferme et sûr, dès qu'il saura que vous ne l'abandonnerez point en chemin. Il peut compter sur vous au moment du danger.

Pianiste médiocre, votre modestie vous avait peut-être fait sortir des rangs. Vous aviez donné votre démission en renonçant à vous faire entendre. Le talent d'accompagnateur va vous placer très honorablement parmi les virtuoses, vous serez applaudi, recherché, fêté. Vous allez devenir l'homme utile, indispensable de toute réunion musicale.

La musique d'ensemble, le simple duo même, ne sauraient être convenablement exécutés à la première vue. Les grands talens ne procèdent point sans avoir recours à l'épreuve indispensable des répétitions. Chacun est sûr de bien dire sa partie, mais il ne sait point comment son partner la dira. Il est important de régler les temps d'arrêt, les nuances d'expression, les points d'orgue; de convenir des lieux où l'on fera vibrer certaines notes, où d'autres sons devront être diminués, éteints par gradation. — Ici je prendrai patience, là vous aurez l'extrême bonté de m'attendre. J'ai l'habitude, et je m'en suis toujours très bien trouvé, de faire ici deux longues appogiatures; vous les soutiendrez à la sixte, l'effet en est excellent. Exécutons un double trille sur cette tenue.

Je ne puis détailler ici tous les pactes que font les chanteurs et les instrumentistes avant de livrer au public un morceau d'ensemble. Les répétitions gravent dans la mémoire toutes ces conventions diverses, et l'auditoire applaudit le duo, le trio, le sextuor, exécuté d'une manière aussi juste qu'intelligente.

Accompagner sur la grande partition, réduire à l'instant même pour le clavier, rassembler sous ses doigts les dessins épars sur ce tableau tracé pour les cent voix de l'orchestre, les grouper de manière que les harpèges des violons, les récits des clarinettes et des hautbois, les appels des cors, forment un tout complet sans cesse réglé, soutenu par les bonnes notes de basse, est une œuvre d'artiste, de musicien consommé. L'harmoniste exercé peut seul triompher en pareille circonstance. Lire dix, quinze, vingt portées à la fois, avoir un œil sur les cors, les trompettes, les clarinettes, transposer leurs parties avec la rapidité de la pensée, tandis que l'autre œil saisit les dessins des violons, aller chercher les flûtes en tête de la page, surveiller les cuivres placés au milieu, sans perdre de vue le quatuor, le quintette de l'archet qui figure en dessous du chant vocal, est une opération

Digitized by Google

bravement sa carrière, arrive triomphant à sa dernière cadence, après avoir surmonté d'une main légère et savante des obstacles et traversé des écueils dont les périls font dresser les cheveux à la tête.

Clementi, dans l'excès de son admiration, enlève le petit musicien, le prend dans ses bras, le baise avec transport, et lui dit :

— Tu es le diable, si tu n'es Mozart.

L'enfant répond en riant :

— Je ne suis point le diable.

Ce fait est connu d'un grand nombre de pianistes, qui se plaisent à le rapporter. Je l'enregistre ici, bien que je n'y croie point. Ces doutes ne me sont point inspirés par l'habileté du jeune Mozart, que Dieu m'en préserve! mais je suis l'homme des dates, j'ai la manie de consulter le calendrier pour bien classer les actions des musiciens et les faits historiques. Il faut que je présente Mozart dans sa tendre jeunesse; que je le montre enfant de neuf à dix ans, pour laisser à ses prouesses tout le merveilleux qui les entoure, Cela se passait donc en 1765 ou 1766. Or, Clementi, né en 1746, n'était alors âgé que de dix-neuf ou vingt ans. Le talent de ce maître était-il assez mûr, assez exercé pour avoir produit une de ses plus belles sonates, celle du moins qui fit l'explosion la plus éclatante, une révolution dans l'empire musical? C'est possible. Il m'est cependant permis d'en douter. M. Zeuner, élève favori de Clementi, contemporain de Mozart, partage mon opinion sur ce sujet.

Clementi vint à Paris en 1818, Zimmermann lui fit entendre un enfant prodigieux, Félix Petit. Il était tout simple qu'il lui fît jouer de la musique de ce patriarche illustre des clavecinistes. La sonate en *ut* de Clementi, la première de l'œuvre XXXV, est mise sur le pupitre; sonate en *ut*, écrite comme l'autre en ce ton sans accident, afin de favoriser l'exécution des traits en octaves, beaucoup moins nombreux dans celle-ci, mais plus difficiles en ce que la main droite doit faire sonner la tierce intermédiaire qui figure entre les octaves.

Félix Petit attaque vivement la sonate en *ut dièse*, et la dévore sans laisser remarquer la moindre gêne, la moindre imperfection. C'était faire beaucoup plus que Mozart; les huit premières mesures de la sonate, œuvre XXXV, présentaient plus de difficultés que toute la pièce dite par Mozart. L'obligation de faire sonner les tierces et les octaves en même temps, d'une seule main, sans ralentir le mouvement, rendait cette transposition diabolique.

— Jeune homme, s'écria le maître stupéfait, vous avez étonné Clementi! vous avez frappé d'admiration un pianiste qui, depuis

Digitized by Google

soixante ans, a vu, entendu tout ce que son art a produit de plus merveilleux.

Certes, si Mozart s'était signalé devant Clementi par une semblable prouesse, le maître italien ne l'eût point oublié, surtout en pareille circonstance. Si le trait attribué à Mozart, et dont il était bien capable, était vrai, Clementi l'aurait rappelé. Clementi n'eût pas manqué d'ajouter : Vous avez surpassé Mozart.

Zimmermann avait formé cet élève à la transposition en lui faisant exécuter les vingt-quatre fugues de Bach dans les douze tons de la gamme. Deux ans de travail avaient exercé Félix Petit au point qu'il obéissait au commandement, et jouait soudain en *sol bémol*, comme en *ut dièse*, la fugue qu'on lui désignait. Quand on a vu s'escrimer un pareil foudre de guerre; quand on l'a vu travailler le clavier, et que l'on a recueilli ses résultats avec une oreille attentive; quand on a bâyé devant un semblable prodige, ainsi que je l'ai fait, on doit s'arrêter; la plume s'échappe de la main : on ne peut plus rien dire, plus rien écrire sur la transposition.

Figurez-vous ce que devient une fugue en *la mineur*, avec toutes les combinaisons d'harmonie d'un tel mode, quand vous vous permettez de la dire en *la bémol mineur*. Y penser seulement donne le frisson, la fièvre tierce, quarte ou quinte.

Félix Petit est mort jeune. Il a laissé de grands souvenirs parmi ses contemporains; mais aucune production de sa tête, de ses doigts, ne vient aujourd'hui témoigner de son talent.

Des clavecins, des pianos à claviers mobiles, allant de droite à gauche, de gauche à droite, sous les cordes, pour baisser, pour élever d'un demi-ton, d'un ton, d'une tierce, les sons demandés aux touches correspondantes; des instrumens produisant la transposition par un moyen mécanique, ont été construits à plusieurs époques. Comme la suppression de cinq clés dans la notation de la musique, et toutes les choses proposées, imaginées pour venir en aide aux croque-notes, les pianos transpositeurs ont été repoussés par les véritables musiciens.

Il est bien rare qu'un pianiste inhabile, qu'une joueuse de contre-danses, aient l'oreille assez exercée, assez subtile, pour sentir la juste proportion des gammes entre elles, et le caractère de chaque ton. Ce pianiste pose les mains sur un clavier transpositeur, il touche l'accord parfait d'*ut*, l'instrument fait sonner celui de *si bémol*, peu lui importe. Son attention n'est portée que sur le clavier, il ne le perdra pas de vue, dans la crainte de se tromper. Que les résultats obte-

Digitized by Google

nus donnent les sons de telle ou telle gamme, c'est pour lui très indifférent. Il poursuivra le cours de sa période, il jouera tout un morceau de longue haleine sans s'inquiéter des bémols qui frappent son oreille, tandis que ses doigts attaquent les touches de la gamme d'*ut naturel*.

Cette contradiction, ce désaccord de l'oreille avec la main, vont tourmenter l'excellent musicien au point de l'arrêter au milieu de sa première phrase. Il va donner un tour de clé pour faire rentrer le clavier à sa position ordinaire et naturelle. Il aimera beaucoup mieux transposer lui-même que d'avoir recours à la mécanique. Son oreille entendra du moins les sons qui correspondent aux touches. Il ne sera plus tenté de déranger sa main posée sur la gamme d'*ut*, pour aller pincer des bémols qu'il entend.

Un pianiste qui sait transposer est très recherché par les chanteurs dont les voix ne possèdent point les cordes les plus élevées. Je conseille aux jeunes amateurs de s'exercer à la transposition en étudiant l'accompagnement de quelques romances qu'ils joueront un ton plus bas qu'il n'est écrit. Rien de plus facile : ces accompagnemens sont si simples, que plusieurs pourraient être exécutés par un singe ou par un caniche. Une demoiselle qui tiendrait sous sa main les romances à la mode transposées, et s'offrirait pour favoriser impromptu les chanteurs que l'élévation du ton effraie, serait accueillie avec transport et considérée comme une virtuose de grand mérite dans beaucoup de réunions musicales.

Le chanteur qui s'accompagne lui-même sur le piano est dans une position défavorable au développement de sa voix. Cependant, s'il veut se faire entendre, et qu'un pianiste exercé ne vienne pas lui prêter un secours précieux, il faut bien qu'il se décide à se mettre au clavier. Le chanteur néglige ordinairement la partie confiée à ses mains. Il tient à faire briller sa voix, il va se borner à plaquer des accords; les traits de symphonie, préludes ou ritournelles, seront sacrifiés sans pitié; le morceau ne présentera de l'intérêt que quand la voix sera bien lancée et tiendra le fil du discours musical.

Cette négligence, que bien des chanteurs affectent, n'est point causée par le mépris qu'ils professent à l'égard de l'accompagnement, mais bien par l'impuissance dans laquelle ils se trouvent d'exécuter avec les mains deux parties concertantes, en même temps qu'une troisième que la voix fait entendre. Le pianiste a travaillé long-temps pour donner à chacune de ses mains une parfaite indépendance. C'est une chose plus difficile qu'on ne pense que de forcer la main gauche à prendre, à conserver une allure tout-à-fait différente de la

Digitized by Google

marche que tient la droite; de faire articuler des triolets à la première, tandis que la seconde procède par quatre et huit. Les deux mains sont naturellement portées à s'imiter; une même volonté les dirige; il faut vaincre cette attraction, il faut pour ainsi dire donner à chaque main une ame différente; il faut qu'elles agissent comme si les deux parties écrites pour le clavier étaient exécutées par deux virtuoses sonnant ensemble du violon et du violoncelle, de la clarinette et du basson.

Sur ces deux parties, souvent très compliquées, s'il s'agit d'un fragment dramatique, vous faites arriver un troisième dessin tenu par la voix; la difficulté s'accroît dans une progression immense. Si le chanteur s'attache à l'accompagnement et le dit avec une fidélité scrupuleuse, il attaquera faiblement les traits que la voix pose sur les endroits où les mains ont une occupation trop sérieuse. S'il donne la préférence au dessin vocal, les figures de l'orchestre que le clavier doit reproduire s'effaceront, pour ne fournir qu'un bruissement harmonieux. Dans cette mer d'incertitudes, au milieu de cette perplexité qui tourmente le chanteur peu familier avec les difficultés du piano, l'accompagnement est toujours la victime immolée pour le salut de la cavatine.

Un pianiste habile et chanteur distingué sait fort bien gouverner cce trois dessins : il fait parler en même temps son gosier et ses deux mains. Chacun de ces trois organes tient un discours différent; peu importe comme il a su les rendre indépendans; ils manœuvrent chacun de son côté, pour se réunir dans un ensemble harmonieux et plein de contrastes du plus grand intérêt.

Paër, Rossini se sont fait admirer par les résultats charmans de cette triple alliance. Meyerbeer, Donizetti, Auber, Halevi, bien que leurs voix ne sonnent guère, ne sont pas moins dignes d'être signalés. Je pourrais citer une infinité de maîtres qui possèdent cette faculté précieuse, mais il me faudrait presque toujours les choisir parmi les compositeurs. Les chanteurs du sexe masculin ne brillent pas sous ce rapport. Les cantatrices, au contraire, se montrent avec honneur sur les rangs. Mme Malibran et sa digne sœur, Pauline Garcia, Mmes Dabadie, Damoreau, ont chanté, chantent un air, un duo avec toute la puissance d'organe et d'expression qu'il réclame, et leurs mains légères font couler, murmurer le ruisseau de l'accompagnement sous le dessin vocal avec une merveilleuse fidélité. Cet auxiliaire obligé fût-il un concerto, croyez qu'il défilera sans que l'oreille en perde une seule note.

Paër a souvent étonné son auditoire par un tour de force, exemple

Digitized by Google

déchirant, il est vrai, mais bien remarquable de cette triple indépendance. Il chantait une cavatine en *la;* sa main droite l'accompagnait en *fa,* tandis que la gauche exécutait la basse en *ré bémol.* Tous les dessins de l'harmonie étaient fidèlement suivis, et la voix ferme sur la note arrivait à sa dernière cadence pure de toute alliance avec l'effroyable charivari du clavier.

Paër régalait encore ses amis d'une scène dialoguée dont il représentait les deux personnages. La pantomime, le discours parlé marchaient avec la symphonie. Un fermier arrive chez son propriétaire et vient lui porter le revenu des terres qu'il tient à loyer. Salutations de part et d'autre. Le fermier se plaint du malheur des temps et demande une diminution; le propriétaire la refuse. On dispute, chacun donne ses raisons. Le fermier a marié sa fille, il n'a pas assez d'argent et ne peut donner qu'un à-compte. Le maître se laisse toucher; il accorde l'indemnité réclamée, et consent à ne recevoir qu'une part de ce qui lui est dû. L'argent est compté sur le bureau, le propriétaire s'en empare, et le fait tomber dans le tiroir de sa caisse.

La musique suivait tous les détails de cette scène mimée et parlée, elle les exprimait d'une manière si naturelle et si pittoresque parfois, que l'on applaudissait à la vérité du tableau dont on suivait les contours de l'œil et de l'oreille. Le pouce et l'index de la main droite comptaient les écus en glissant de la petite touche sur la grande qui la suit, exécutant ainsi de rapides appogiatures. Les deux mains, partant des deux extrémités du clavier, se rapprochaient pour ramasser le tas de pièces, pour le faire tomber dans le tiroir. La pluie, les vents, la grêle, la noce de la fille, tout cela fournissait des traits de symphonie parfaitement rendus et d'une piquante variété.

Beaucoup d'élèves pianistes charment l'ennui de leurs exercices sur les gammes en lisant un roman, un volume d'histoire ou de poésie. Les doigts galopent sur le clavier, tandis que les yeux suivent les lignes du livre posé sur le pupitre. L'exercice des gammes n'occupe point l'esprit, c'est une œuvre mécanique qui va son train et ne dérange pas l'attention portée sur le livre qui vous intéresse. Mais essayez de tenir une conversation animée, de répondre à propos à votre interlocuteur, de lancer un mot, de dire plusieurs phrases en même temps que vous jouerez un concerto, des variations, une fantaisie; la conversation et le travail des doigts ne s'accorderont point, l'une ou l'autre resteront en chemin. Ce n'est qu'après des essais multipliés que vous parviendrez à les faire marcher ensemble sans accrocs, sans encombre.

Digitized by Google

Par une belle nuit d'été, les Champs-Élysées offraient l'aspect le plus agréable. La société était brillante et nombreuse. Le jardin impérial des Tuileries venait d'être fermé, les promeneurs avaient fait une pointe vers l'Étoile avant d'opérer leur retraite : ils étaient venus compléter leur soirée dans un bocage plus vaste et moins touffu. Les musiciens ambulans voltigeaient de groupe en groupe et réclamaient, en sons discordans, un tribut qu'on livrait à l'importunité bien plus souvent qu'il n'était accordé au mérite. Un virtuose de l'ancien régime, vénérable débris de la musique du temps de Rameau, vieux serviteur que la faim avait chassé de sa tanière, était venu se camper avec son épinette sur le bord d'une allée. Aveugle, il ne pouvait aller au-devant des promeneurs et les relancer au gîte qu'ils occupaient sur leurs chaises. Assis devant son clavier, il jouait *les Sauvages*, *la Camargo*, la chaconne de Floquet, celle de Berton ; peut-être abordait-il la fameuse sonate d'Honaver et les concertos de Schobert et de Koseluch? Deux lampions de suif flambaient, fumaient aux deux coins extérieurs du piano. Ces puantes cassolettes servaient de luminaire à ce concert en plein vent, et permettaient aux passans de voir une sébile posée sur la table de l'instrument, sébile encore veuve de pièces blanches et sur laquelle quelques gros sous avaient été déposés.

Inattentive, distraite, légère, insouciante, la foule des promeneurs passait devant le virtuose et ne lui accordait pas seulement un regard de pitié. Trois artistes d'un talent éprouvé, reconnu, trois artistes dont le mérite et la physionomie étaient également signalés à ce peuple fashionable, M. et Mme Elleviou, M. Pradher, cheminaient avec la foule; ils n'y étaient point confondus : presque tous les avaient remarqués.

Arrivés devant le piano concertant sous la feuillée, ils s'arrêtèrent, frappés d'abord de la singularité du fait. La noble figure du clavecciniste vétéran leur inspire le plus vif intérêt. C'est un professeur que l'âge et ses infirmités ont privé de ses moyens d'existence. C'est un organiste que la révolution a dépossédé. C'est un artiste qui peut-être a signalé plus d'une fois son talent au concert spirituel. Toutes ces idées et d'autres encore se présentent à la pensée du trio de virtuoses; sur-le-champ et par une soudaineté qui fait honneur aux trois célèbres promeneurs, trois bourses sont déliées, et trois pièces de cinq francs tombent en retentissant sur l'assiette.

— Il ne faut pas lui demander quel est son nom, son rang, son pays et ses dieux? dit Pradher en déposant son offrande.

Digitized by Google

Mme Elleviou, qui se rappelait fort bien les chants d'Antigone, réplique à l'instant :

Il est homme, il est malheureux,
C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

Elleviou n'est pas moins prompt à la riposte, et, s'adressant au vieillard, il lui dit :

Du malheur, auguste victime,
Mettez un terme à vos regrets.

La foule, qui d'abord n'avait suivi des yeux nos trois artistes que par un motif de curiosité, s'arrête quand ils s'arrêtent. Elle se presse autour de l'épinette; le bruit des pièces tombant dans le plat, leur brillant reflet au milieu des gros sous, les mains qui viennent d'offrir ce tribut au musicien vétéran, tout cela fait une vive impression sur des spectateurs qui se reprochent déjà leur coupable indifférence. Un intérêt dramatique s'empare de l'assemblée.

Le vieillard se lève pour remercier ses bienfaiteurs. Le tabouret est vide, Pradher s'en empare, et prélude en jouant la ritournelle de la romance de *Joseph*. Elleviou répond à cet appel; il chante un petit air de Méhul, qu'il avait rendu populaire, il le dit avec cette voix douce, pleine, sonore, cet accent du cœur, cette noble sensibilité qu'il avait déployés tant de fois sur le théâtre au grand contentement du public parisien. Mme Elleviou prend la sébile et la présente à l'assemblée avec une grace charmante. La jolie quêteuse reçoit ce que les musiciens sollicitent, obtiennent. Elle concerte avec eux, en faisant la recette. D'autres morceaux, d'autres romances, complètent cette soirée musicale si bien remplie, et que de nobles sentimens venaient de faire improviser.

Je ne tenterai point de peindre l'enthousiasme, le ravissement de l'auditoire qu'un heureux hasard rendit témoin de cette bonne action. Il est inutile d'ajouter que toutes les mains versèrent leur tribut. La sébile fut bientôt pleine, comble; la table de l'épinette, les chapeaux d'Elleviou, de Pradher, le sac même de la quêteuse suffirent à peine pour recevoir les preuves de la générosité de l'assemblée.

Le Concert aux Champs-Élysées, tel est le titre d'un vaudeville qui parut huit jours après sur le théâtre de la rue de Chartres. La pièce eut autant de succès que l'improvisation de nos virtuoses.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

BULLETIN.

La souscription ouverte par quelques journaux après le vote de la chambre sur le projet de loi concernant les restes de Napoléon, n'aura pas de suites. Ceux qui en avaient pris l'initiative ont eux-mêmes déclaré qu'il était sage de la suspendre et de laisser le gouvernement agir seul au nom du pays. C'est un hommage éclatant rendu aux principes constitutionnels, au bon sens public. Nous louerons hautement le courage qu'ont eu quelques personnes, tant dans la chambre que dans la presse, de revenir sur un premier entraînement et de faire halte dans une voie mauvaise. L'entêtement dans l'erreur n'est pas une vertu politique.

M. Odilon Barrot a fait entendre de sages conseils qui ont trouvé parmi les siens une heureuse docilité. L'opportunité de son intervention, la gravité constitutionnelle de sa lettre au *Siècle* et au *Courrier Français*, l'honorent en témoignant de sa modération et de son intelligence. Il a compris que si, dans la voie ouverte par la souscription, on faisait un pas de plus, la gauche constitutionnelle se trouvait engagée dans les allures du bonapartisme, et il a jeté à propos un cri d'alarme. On a souvent dit que M. Barrot n'exerçait pas sur son parti l'autorité nécessaire; voilà cependant une occasion éclatante où la direction qu'il imprime est suivie, respectée. L'approbation publique a été la récompense de ce bon mouvement, qui a aussi valu à l'honorable député les invectives des partis extrêmes. Les attaques ne manqueront pas à M. Barrot toutes les fois qu'il aura la conduite et les opinions d'un homme d'ordre et de gouvernement, et sans doute elles ne l'ont pas plus intimidé que surpris.

Le bon accord et l'harmonie paraissaient rétablis dans les rangs de la gauche: on avait évité de tomber dans l'écueil du bonapartisme, ou plutôt on s'en était retiré à temps, et tout semblait réparé, quand la déclaration de M. Lher-

Digitized by Google

bette est venue à l'improviste jeter de nouvelles causes de division. M. Lherbette a dit à la tribune qu'il ne se trouvait plus représenté dans la presse par les organes de la gauche constitutionnelle. Quelle est la portée de cette parole? M. Lherbette est-il un nouveau chef de parti, montrant son drapeau, ouvrant une campagne? S'il y avait une place à prendre à la tête d'une nouvelle opposition, ce n'est pas lui, mais M. Garnier-Pagès, que l'opinion désignerait comme le successeur de M. Barrot. Que représente donc M. Lherbette, qui prétend n'être plus représenté? L'honorable député de Soissons est l'organe d'un puritanisme pointilleux et tracassier que depuis long-temps on a remarqué dans les rangs de la gauche constitutionnelle comme une protestation permanente et un obstacle incessant. M. Lherbette et quelques-uns de ses amis n'ont pu prendre sur eux d'adhérer aux progrès politiques de leur propre parti. Tout ce qui se rapproche de la pratique, tout ce qui tient à la réalité, tout ce qui est nécessaire dans la marche des affaires et du gouvernement leur inspire une défiance et une antipathie dont ils ne peuvent triompher. C'est de très bonne foi qu'ils s'opposent toujours et ne consentent jamais. Leur esprit leur suggère toujours des raisons pour protester contre ce qui se fait, contre ce qui se dit, et le cours de leurs idées n'est qu'un *veto* perpétuel. On peut se rappeler que, dès le commencement de la session, M. Lherbette, dans la réunion particulière de l'opposition constitutionnelle, laissa voir de grandes dispositions au schisme et à la révolte. Ces tendances n'ont fait que s'accroître depuis l'appui si franc et si ouvert que M. Barrot a prêté au cabinet. Être ministériel semble à M. Lherbette quelque chose de monstreux et d'anormal. En vain on lui démontrera dans son propre parti qu'on ne peut traiter tous les cabinets sur le même pied, qu'il faut bien reconnaître des différences, des progrès, et qu'il faut adhérer au mieux qui se présente, si l'on ne veut pas dessécher sur place d'impuissance et de stérilité. Représentations inutiles. M. Lherbette pourra se trouver un instant ébranlé, parce que c'est un homme aussi sincère qu'honorable; mais ses habitudes d'esprit reprendront bientôt le dessus; en définitive, il ne sera content de lui, il ne se croira dans le vrai, qu'en restant dans une opposition éternelle.

La section puritaine au nom de laquelle M. Lherbette fait aujourd'hui la petite guerre, est peu nombreuse, et ne parviendra pas à rompre l'alliance de M. Barrot et de ses amis avec le centre gauche. Elle s'isolera, fera bande à part, mais elle n'exercera pas d'influence qui lui soit propre. Si elle trouve que M. Barrot n'exprime plus ses opinions, elle n'exprime pas davantage les principes et les tendances nouvelles de jeunes députés qui ont apporté dans la gauche des idées et des théories élevées : elle est par elle-même sans action politique.

Que M. Lherbette poursuive le ministère d'agressions de détails, il n'y a guère à s'en étonner; ces sorties, quelque irrégulières qu'elles soient, s'expliquent par le rôle qu'il a adopté. Ce qui doit surprendre, c'est que des amis de M. Barrot, auxquels ce dernier donne de si bons exemples de conduite et de

Digitized by Google

tenue, choisissent pour faire de l'opposition au cabinet les questions les plus délicates et les plus périlleuses. Tout ce qu'a dit M. Taschereau dans les débats sur le budget de l'instruction publique est-il bien prudent? L'article additionnel qu'il annonce devoir présenter à la fin du budget des dépenses n'a-t-il pas de grands inconvéniens? M. Taschereau doit proposer que chaque année on soit tenu d'imprimer la liste des encouragemens aux savans et aux hommes de lettres, comme on imprime tous les ans la liste des livres distribués et des bourses accordées. On ne nous prêtera certainement pas la pensée de vouloir circonscrire l'autorité et l'action légitime de la chambre; mais nous croyons que pour l'honneur même du gouvernement représentatif, et qu'on veuille bien y songer, pour sa popularité durable, il importe qu'il ne dégénère pas en une inquisition vétilleuse et tyrannique. Que des abus se soient glissés dans le partage des encouragemens accordés à la littérature, nous ne le nierons pas : les avidités et les convoitises qui obsèdent toujours le pouvoir ont dû lui arracher plus d'une fois des concessions fâcheuses; mais il suffit que la plus grande partie des fonds alloués soient accordés au mérite, à d'utiles travaux, à une honorable indigence, pour que les secours dispensés par l'état ne reçoivent pas une trop grande publicité. Déjà ces secours et les listes des personnes qui en sont gratifiées passent sous les yeux de la commission du budget. N'y a-t-il pas dans cette demi-notoriété une garantie suffisante, et le ministre de l'instruction publique n'a-t-il pas eu raison d'adjurer la chambre de ne pas aller plus loin? Nous ne sommes plus au temps où les bienfaits de l'état étaient un titre d'honneur et de gloire pour ceux sur lesquels ils tombaient. Quand Colbert accordait à Racine une gratification de 1,200 livres, il était dit expressément dans l'ordre, signé de sa main, que c'était en considération de son application aux belles lettres et des tragédies dont il dotait la France. Aujourd'hui les gratifications qui se distribuent ne donnent plus la gloire, mais seulement du pain; il est inutile de les livrer à la publicité et de les transmettre à l'histoire.

La tribune a des entraînemens et des écueils contre lesquels on ne saurait être trop en garde. On se laisse aller à des récits, à des propos, à des détails qui sont vraiment peu dignes de la gravité de la chambre. Ainsi, on a fait tour à tour, au sein du parlement, la critique et l'éloge de M. Prunelle, inspecteur et médecin des eaux de Vichy. M. Mermilliod l'attaquait; M. Cunin-Gridaine l'a défendu. D'autres fois on porte à la tribune des idées conçues légèrement, on s'en porte le champion sans s'être donné la peine de les approfondir. Dans la discussion du budget de l'intérieur, M. de Lagrange, à propos de la subvention des théâtres royaux, a sollicité avec chaleur le gouvernement de favoriser la création d'un second théâtre français. M. de Lagrange est un homme du monde qui aura entendu dans quelques salons de jeunes auteurs se plaindre d'être condamnés à une obscurité oppressive, et il aura cru accomplir un acte de justice en devenant l'organe de leurs doléances. Sur cette question, les enseignemens et les lumières ont manqué à M. de Lagrange. On l'a trompé si on lui a dit que des talens méconnus manquaient d'espace et de

Digitized by Google

moyens pour se produire, la carrière est si peu fermée, qu'au Théâtre-Français on est en quête de pièces nouvelles qui aient le don d'attirer le public. Quand M. de Lagrange a prétendu à la tribune qu'il n'y a aucune espèce de chances pour que les pièces nouvelles puissent se produire au Théâtre-Français, et qu'un second théâtre est nécessaire pour donner l'essor aux nouveaux talens, il n'a fait que répéter un lieu commun qui passe par la bouche de tous les jeunes gens qui en sont à leur première tragédie. L'ancien répertoire, dont l'honorable député s'est félicité de voir la résurrection glorieuse, laisse un champ raisonnable, une place suffisante à la nouvelle école. Les drames peu nombreux qu'a recommandés un véritable succès ont été repris; on attend, on sollicite d'autres chefs-d'œuvre. L'arène est ouverte, les acteurs sont prêts, le poète seul se fait attendre. On n'accusera pas sans doute M. le ministre de l'intérieur d'intolérance littéraire; l'étendue de son esprit lui permet de tout goûter et de tout accueillir, et de prendre de toutes mains, en fait de choses belles et bonnes. Néanmoins, tout en répondant avec courtoisie à M. de Lagrange, il n'a pu s'empêcher de rappeler que tout récemment deux théâtres ouverts au drame moderne, et qui ont été illustrés par des ouvrages remarquables de nos plus habiles contemporains, ont succombé et sont fermés à l'heure qu'il est. Les faits, comme on le voit, parlent plus haut que quelques prétentions isolées; et, en les constatant, est-il si difficile d'en trouver la raison? Dans la haute littérature, la production des œuvres de mérite est nécessairement limitée; le nombre des auteurs d'un certain ordre est restreint, comme le nombre des œuvres qu'on peut attendre de leur plume. Provoquer une production excessive et extraordinaire, c'est d'une part exciter les vrais talens à dégénérer, à se perdre par une fécondité malheureuse, c'est aussi se mettre dans le cas de leur associer des producteurs d'un ordre inférieur, qui ne travailleront qu'en vue de la quantité. On compromet, on dégrade ainsi l'art qu'on dit vouloir servir. Ce n'est pas tout. On nuit encore aux intérêts matériels; on engouffre des capitaux dans des entreprises qui ne peuvent réussir; on ébranle et on paralyse les grands établissemens dotés par le pays; on peut un moment tenir en échec ces derniers, mais on ne donne pas la vie à d'autres. Tels sont les résultats de la concurrence mal appliquée. Dans son lumineux discours sur la Banque de France, M. le président du conseil remarquait avec raison qu'il était impossible que dans la même ville deux banques pussent réussir et durer concurremment. Ce sont deux établissemens qui ont besoin au même degré de crédit, de confiance, de considération; l'un doit dévorer l'autre. Par la même raison, dans une sphère différente, deux grands Opéras, deux grands théâtres français ne peuvent, dans la même ville, dans le même pays, coexister vis-à-vis l'un de l'autre. On est toujours ramené à l'unité par l'inévitable chute d'un concurrent non-seulement inutile, mais désastreux.

Dans la discussion du budget, la chambre, que les demandes de réduction et de retranchement trouvent assez favorable, montre néanmoins sur certains points une générosité judicieuse. Elle a porté à 200,000 fr. l'allocation affectée

Digitized by Google

aux salles d'asile. Dans le même budget de l'instruction publique, elle a accordé une somme de 10,000 francs, destinée au traitement d'un nouveau membre du conseil royal qui représentera, dans la haute administration, les intérêts des études de droit. Il y avait un vide à combler. Les sciences, les lettres, la philosophie, avaient leurs représentans dans le conseil royal : la jurisprudence seule restait sans mandataire. Jusqu'à présent M. Cousin a porté dans ses choix une heureuse équité, et nous croyons que dans cette circonstance il trouvera facilement dans les rangs de l'Institut le jurisconsulte éminent qui peut imprimer aux études du droit la direction la plus sage.

On ne se serait guère attendu à voir le souvenir de la proposition Remilly jeté entre les écoles vétérinaires, les haras, le conservatoire et les eaux thermales; mais M. Lherbette a prétendu, à la tribune, que la discussion des dépenses du ministère des travaux publics lui offrait une occasion naturelle et parlementaire d'interpeller M. Jaubert sur une lettre qu'il aurait écrite à quelques députés. M. Lherbette a cité la restauration, pendant laquelle la discussion du budget était une véritable arène où comparaissaient tour à tour toutes les questions, de quelque nature qu'elles fussent. C'est vrai. Il en était de même au sujet des pétitions; la séance que la chambre leur consacrait était presque toujours des plus vives et des plus dramatiques. Sous la restauration, le budget et les pétitions offraient aux députés des occasions précieuses de faire connaître leurs vues et leurs idées sur d'importantes matières. Maintenant que tout député a l'initiative, les débats du budget et des pétitions ont perdu la plus grande partie de leur intérêt politique. Quelle meilleure preuve de l'usage ou plutôt de l'abus de l'initiative individuelle que cette proposition Remilly dont on est bien forcé d'arrêter le développement au sein même de la commission, si l'on ne veut pas provoquer la dissolution de la chambre? M. Ganneron est d'autant plus louable de s'être réuni à MM. Dupin, Duchâtel et à leurs amis pour repousser par un vote préventif toutes les incompatibilités présentées en dehors de la proposition primitive, que sa position est plus indépendante et plus étrangère aux intérêts des fonctionnaires publics. On dit néanmoins que M. Maurat-Ballange tient opiniâtrément à faire son rapport, qu'il y exposera les différentes phases des débats auxquels se sont livrés les commissaires, et que par le dépôt de son rapport et son insistance, il mettra la chambre en demeure d'ouvrir la discussion. Nous doutons du succès de ses efforts. La chambre pense, comme M. Jaubert, qu'il est temps de s'occuper des intérêts positifs du pays; elle a hâte de pourvoir au plus indispensable et de se séparer; loin d'aller au-devant de nouvelles discussions politiques, elle semble vouloir les éviter, et ajourne à l'hiver prochain l'examen de difficultés sérieuses.

Le cabinet mène de front les soins de l'administration avec les débats de la tribune. Le travail relatif aux préfectures et aux sous-préfectures va paraître; il ne contredit aucune des indications que nous avons déjà données. Point de réaction; peu de noms nouveaux. On nomme comme nouveau préfet M. Tes-

Digitized by Google

seyre, ancien député de la gauche. M. Belon devra sa rentrée dans une préfecture à la protection de M. le maréchal Gérard. Ces nominations sont à peu près sans caractère politique. Le plus grand intérêt que présentait le travail ministériel était de savoir si M. Petit de Bantel, préfet de l'Ariège, recevrait, en quittant ce département, une autre destination. Nous n'en doutions pas. Le ministère ne pouvait destituer un fonctionnaire parce qu'il avait été l'objet des clameurs et des inimitiés des partis. M. Petit de Bantel est envoyé dans le Cantal. M. Maurice Duval, depuis long-temps en lutte avec le conseil général de son département, est nommé conseiller d'état en service ordinaire. Ses anciens services auront pu être pris en considération par M. le président du conseil, qui, dans une circonstance grave, a pu connaître, comme ministre de l'intérieur, le zèle et le dévouement de ce fonctionnaire.

Ces actes du ministère sont en harmonie avec ses discours. Il porte dans ses mesures ce caractère conciliant et cet esprit de transaction qu'il avait annoncé. L'œuvre utile qu'il a entreprise n'est pas l'affaire d'un jour. Il faut du temps pour rallier en un faisceau tant de forces et d'opinions divergentes, pour faire succéder à la dissolution des anciens partis des combinaisons et des alliances nouvelles. Tout ce qui se dit dans les débats de la presse nous montre combien la pensée qui a présidé à la formation du ministère est empreinte de justesse et de nécessité. Un des organes de la gauche nous apprend que, dès l'année dernière, à l'avénement du 12 mai, une grande partie de l'opposition constitutionnelle avait le désir de se rallier au gouvernement. Ce que l'on voit aujourd'hui n'est donc que l'effet de sentimens long-temps contenus et d'une transformation politique venue à sa maturité. L'origine et les élémens du 1er mars lui permettent d'accomplir tout-à-fait une fusion nécessaire à l'affermissement de la monarchie constitutionnelle. Voilà un service et un résultat dont l'importance peut compenser quelques inconvéniens de détails. N'oublions pas d'ailleurs que la politique du cabinet a besoin, tant à l'intérieur qu'au dehors, de quelque temps pour se faire entièrement connaître et apprécier. Comme elle n'élude pas le fond des choses, comme elle se propose de se mesurer avec toutes les difficultés réelles, il lui faut quelque espace pour se développer et s'établir.

C'est ainsi que pour l'Afrique aucun des élémens de cette grande affaire n'est à coup sûr en dehors de la sollicitude et des prévisions du cabinet; mais il ne veut pas improviser une décision et prendre brusquement un parti sur lequel il faudrait revenir. Il s'agit de juger la conduite et la portée d'un maréchal de France, d'apprécier et de pressentir ce que réclament les intérêts de la colonie, d'être juste envers le passé et prévoyant pour l'avenir. Le gouvernement ne peut agir sous l'influence des dénonciations ardentes que contiennent quelques journaux, et M. Thiers a très éloquemment exprimé cette pensée à la séance d'hier, lorsqu'il a dit : « Il ne faut jamais critiquer les opérations d'un général lorsqu'il est à cheval au milieu de son armée. » C'est là une idée très noble, très politique, qui fait honneur à M. le président du conseil. Néanmoins, s'il

Digitized by Google

est des accusations qu'il est imprudent de soulever contre un général au milieu de ses troupes, il ne faut pas se refuser à l'étude des faits. On n'ignore probablement pas dans le cabinet les inconvéniens que présentent l'âge et le caractère du maréchal quand il s'agit de diriger une campagne. M. le maréchal Valée a ses plans tracés d'avance, et il y fait difficilement les modifications que les évènemens et le terrain rendent nécessaires. Il suit sa pensée avec opiniâtreté, s'occupe trop peu de tout ce qui concerne le bien-être et la sûreté de l'armée, ne se met pas en communication avec le soldat, et n'a pas su conquérir l'affection des troupes. Ajoutez que la guerre, surtout une guerre comme celle que nous soutenons en Afrique, réclame la vigueur de l'âge. Napoléon disait dans la campagne d'Austerlitz : Pour faire la guerre, il faut être jeune; moi-même, dans quelques années, je n'y serai plus propre. M. le maréchal Valée, auquel on prête l'intention de rappeler l'empereur par l'originalité dure et hautaine de sa tenue, devrait avoir en mémoire ce mot de Napoléon et y conformer sa conduite. Il serait peut-être sage de sa part de se retirer sans attendre son rappel, et de céder la place à des hommes plus jeunes.

Le ministère n'est pas en peine de trouver un soldat, il y en a d'héroïques et d'invincibles sur la terre d'Afrique; la difficulté, c'est de mettre la main sur un organisateur politique, sur un habile administrateur qui puisse tout à la fois présider à des opérations militaires et imprimer une direction d'ensemble aux travaux et aux intérêts de la colonie. Pour la guerre, nous n'avons besoin que d'envoyer des troupes en Afrique, car les généraux y sont. Ne pourrait-on pas partager l'Algérie en divisions militaires, qui auraient chacune à leur tête des hommes comme Duvivier, Lamoricière, Changarnier? Enfin, si l'on pouvait grouper les efforts de ces braves autour d'une pensée dirigeante, plus politique encore que militaire, ne serait-ce pas là la combinaison dont on pourrait se promettre les meilleurs résultats? C'est surtout avec des hommes nouveaux qu'on aura raison des difficultés que présente l'Afrique, et nous croyons que telle est la conviction du cabinet. Quoi qu'il en soit, les prétendans ne manquent pas, parmi les anciens généraux, pour le gouvernement de l'Algérie. M. le général Bugeaud ne serait pas fâché de se retrouver en face d'Abd-el-Kader, et M. le maréchal Clauzel n'est pas sans convoitise pour la terre africaine. On attend d'heure en heure M. le duc d'Orléans, et rien ne sera résolu avant que le conseil ait pu délibérer sur toutes les données que lui fourniront les communications du prince royal. La colonie, au milieu de ses souffrances, a du moins cette fortune que l'héritier du trône a tout vu par lui-même, et ne l'a pas quittée sans lui donner l'assurance d'une occupation persévérante, qui saura triompher de tous les obstacles.

La discussion du budget des affaires étrangères a amené M. le président du conseil à donner quelques explications sur l'affaire des Juifs de Damas. Ces explications ont été aussi simples que fermes. Le gouvernement ne pouvait mettre de précipitation à désavouer le consul français à Damas; il ne pouvait

Digitized by Google

pas juger sans enquête préalable, ni condamner M. de Menton sans l'entendre. Un agent consulaire parti d'Alexandrie est allé sur les lieux recueillir les faits, et peut-être déjà les a transmis au cabinet. M. le président du conseil a dû résister aux instances les plus vives d'un célèbre capitaliste qui, dans un zèle excessif pour ses coreligionnaires, lui demandait la révocation du consul de Damas. M. Thiers a eu le bon esprit de ne tomber dans aucun excès, ni dans des préventions injustes contre les Israélites, ni dans une sorte d'engouement judaïque, comme l'ont fait quelques journaux. Sur cette affaire délicate et obscure, il a tenu à la tribune le langage d'un homme d'état.

La probabilité de la mort du roi de Prusse a été l'objet des conversations pendant plusieurs jours; mais déjà on en parle moins. Cet évènement, au surplus, quand il s'accomplira, n'apportera pas, dans les relations de la Prusse avec la France, de bien grands changemens. Le prince royal, qui avait trente-cinq ans lorsque la révolution de 1830 éclata, a modifié ses opinions et ses sentimens à l'égard de la France. Il a mis à profit les dix ans écoulés pour étudier les hommes et les choses; il a l'esprit sage et une haute instruction.

Il est toujours question en Espagne du voyage de la régente avec la jeune reine. La régente va en Catalogne; elle emmènerait avec elle le ministre de la guerre et le ministre de la marine, et dans sa route verrait Espartero. On ne serait pas étonné de voir surgir de ce voyage des évènemens politiques. Quels conseils Espartero donnera-t-il à la reine? Le général espagnol est rusé, patient, vindicatif. Le gouvernement de l'Espagne semblerait alors partagé en deux. On verrait d'un côté le pouvoir exécutif environné de toutes les ressources de la force militaire, de l'autre les cortès, qui pourraient se croire menacées par l'absence de la reine. Le séjour projeté de Christine à Barcelonne agite les esprits et donne carrière à toutes les conjectures.

Qui est-ce qui a inventé les matinées dansantes? Décidément est-ce une bonne ou une mauvaise idée? Dans ces salons inondés de la lumière du ciel, attiédis par l'haleine chaude du printemps, dans ces allées de jardin, sous ces arbres qui serrent leur feuillage contre les ardeurs du soleil; au milieu de ces bruits confus, de ce gazouillement indéfini, de cette harmonie sourde qui s'échappe de l'herbe, des fleurs, des lilas et des rosiers habités par des insectes grondeurs, tourmentés par des oiseaux amoureux, querelleurs et affamés; en présence de ce mélancolique réveil de la nature, les femmes sont-elles plus heureuses, plus gaies, plus jolies que dans les enivremens de l'hiver, quand une lumière factice jette ses reflets savans sur leurs épaules nues, dore les cheveux blonds, ajoute à la vigueur des cheveux bruns; quand cette fièvre du plaisir, qui ne se réveille qu'avec la nuit, agite les danseurs et anime les conversations; quand

Digitized by Google

l'orchestre sonore et puissant ébranle toutes les têtes et les égare dans les capricieux contours d'une valse?

Non, à coup sûr, et la danse, à moins qu'on ne l'entende comme les Caffres qui s'y livrent en plein jour et en plein air, la danse civilisée, en un mot, est, comme la table, un de ces plaisirs qui ont besoin de tout l'appareil du luxe intérieur des appartemens, un plaisir d'hiver et surtout de nuit. D'ailleurs les femmes, si ce n'est un très petit nombre, redoutent l'écueil du grand jour; cette animation qui leur va si bien le soir, qui colore leurs joues, qui allume leurs regards, que devient-elle aux reflets d'un soleil indiscret? La peau paraît vergetée, les yeux s'entourent d'un cercle bleu et maladif, les cheveux se dessèchent, la bouche moins confiante hésite à montrer des dents d'une blancheur inégale. Et puis, quel moment prend-on? Celui où toutes ces pauvres femmes, épuisées par trois mois de veilles, de plaisirs et quelquefois de chagrins, demandent à grands cris la campagne pour reposer leur poitrine et leur cœur. Enfin, que l'on nous dise qui est beau au grand jour? — Personne, excepté ceux qui ne s'amusent pas le soir.

Mme la comtesse Appony a donné ses matinées dansantes : elles ont été très brillantes, très courues, très dévorées; car, vers six heures, les danseurs, affamés par un exercice très violent, ont fêté à belles dents l'hospitalité d'un somptueux *lunch*. A propos de l'ambassade d'Autriche, nous devons signaler un symptôme : nos légitimistes les plus purs commencent à trouver que les salons de M. Appony se *libéralisent*, et ils font mine de les déserter comme ceux de l'ambassadeur d'Angleterre, pour se rejeter sur l'ambassade de Sardaigne, où se trouve toujours, et sans mélange, la fine fleur de l'absolutisme européen.

Nous déplorions récemment la facilité avec laquelle on tue des gens qui se portent bien, au moyen de trois lignes insérées dans un journal : ceux qui font de ces mauvaises plaisanteries ne savent pas qu'indépendamment du chagrin qu'elles causent à des parens et à des amis, et du plaisir qu'elles font au faux défunt qui n'est pas fâché de savoir ce qu'on dit de lui, elles ont encore pour résultat de déranger une foule de braves gens qui se créent le devoir d'accompagner à la dernière demeure tous les hommes illustres enlevés par la mort : on les met ainsi en frais de costume et de douleur, et vraiment c'est une impiété. Tout le monde sait le nom de ce brave et digne général toujours exact, toujours le premier aux enterremens de ses frères d'armes ou de ses collègues de la chambre des pairs; que de fois n'a-t-on pas fait un faux appel à sa touchante dévotion? Tout le monde sait aussi que le vieux Sidney Smith, le vieux marin anglais qui nous canonnait à Saint-Jean-d'Acre, s'était imposé la même obligation, et qu'en ennemi généreux il courbait sa respectable chevelure blanche devant tous les cercueils de nos soldats célèbres. Il est mort, ce pauvre amiral, il vient d'être porté à ce champ de repos dont il avait tant de fois suivi le chemin.

Mlle Elsler est arrivée à New-York; Mlle Taglioni danse la *Gitana* à Lon-

Digitized by Google

dres, que vient de quitter la charmante Ceritto. Voilà une nouvelle pâture pour les journaux anglais, auxquels du reste ne le cèdent en rien les journaux américains. Qui peut donner une idée des *puffs* américains imaginés pour Fanny Elssler, si ce n'est le *puff Ceritto,* lequel est déjà remplacé par le *puff Taglioni?* Dans son exaltation transatlantique, un feuilletonniste des États-Unis va jusqu'à s'écrier : « Quel malheur que Fanny soit forcée comme tout le monde d'arriver ici en bateau à vapeur! nous aurions dételé ses chevaux et traîné sa voiture. » — M. Laporte, directeur du grand théâtre de Londres, a signé un traité de paix avec ses abonnés, comme nous l'avons dit; mais cette guerre n'a pas fini sans une grande effusion d'encre. Tous les journaux, selon leur couleur, ont pris part à cette grande querelle, et, pour avoir une idée de la polémique anglaise en matière de théâtre, il faut lire le grand article du journal *The Bell's Weekly Messenger;* il y est dit, entre autres choses, que la conduite des abonnés est « un nouvel exemple de l'impudence de la faction nobiliaire, qui ainsi soulève contre elle-même l'opinion publique, laquelle peut-être ne tardera pas à se venger sur cette faction avec toutes les horreurs qui ont exterminé la noblesse française. » Et plus loin, ce qui prouve que l'aménité littéraire de nos voisins ne se fait pas faute de personnalités, on lit : « On dit généralement que Mlle Grisi et lord Castlereagh ont été les premiers chefs de la clique en faveur de Tamburini. Est-ce donc à de tels individus, y compris le jeune et *sage* prince George de Cambridge et le stupide lord Adolphus, qui le plus souvent n'arrive à l'Opéra que lorsque le ballet commence, pour lorgner les jambes des danseuses et rire avec un éclat qui attire l'attention de toute l'assemblée, que le public anglais voudrait permettre de dicter au directeur de l'Opéra quels artistes il doit engager et quels autres il doit renvoyer? »

A notre Opéra français, les révolutions se font sans tapage, et, heureusement, sans querelle. L'autorité avait voulu interdire aux abonnés l'entrée des coulisses. C'était une atteinte cruelle portée aux plaisirs et aux habitudes des personnes qui jouissaient de ce privilége. Cependant l'intérêt du service du théâtre exigeait une mesure; il fallait la chercher douce, polie, exécutable. L'administration nouvelle l'a trouvée. Toutes ces dames, toutes ces demoiselles du chant et de la danse, tout ce monde si turbulent, si rieur, de figurantes, de choristes, de *rats* de tout âge, a reçu l'ordre de remonter dans ses loges quand son service est fini. Les choristes rentrent étudier leur partie, les danseuses vont faire des battemens dans leur foyer, et les *rats* retournent dans leurs repaires grignotter de la galette et lécher leurs doigts blanchis par la crême du festin de *Don Juan*. Ce n'est pas la seule innovation. On parle d'une restauration complète de la salle; elle sera dorée à neuf, peinte à neuf; le parterre sera disposé en stalles, l'orchestre en fauteuils. Ainsi disparaîtront toutes ces banquettes, dont le foin aplati et moisi passait à travers les déchirures d'une toile crevée. A cause de toutes ces réparations projetées, le théâtre sera fermé pendant trois semaines. Les habitués de l'Opéra que l'été ne chasse pas de Paris, se déverseront dans le cirque des Champs-Élisées, dans cette immense

***

Digitized by Google

marmite en toile qui, tous les soirs, se remplit jusqu'au couvercle d'une foule pressée, haletante et enthousiaste. Rien, néanmoins, n'est changé dans le répertoire de cette entreprise bénie du ciel. C'est toujours Mme Lejears franchissant avec une étourderie pudique des arceaux garnis de roses, c'est Mlle Caroline lutinant un cheval qu'elle fait valser et tourner dans tous les sens, c'est M. Baucher déployant les merveilles de la haute école, c'est Auriol, le clown élastique et railleur, qui se sauve en criant d'une voix eunuque : *Adieu! adieu!* Rien n'est changé, pas un costume, pas un cheval; personne n'est mort dans la troupe, des chevaux centenaires broutent encore le fourrage de l'administration, et cependant la fureur du public n'est pas ralentie. Tout le monde finit la soirée par le cirque, admirablement posté sur le passage des promeneurs. On y voit chaque soir le meilleur monde.

A Paris, il est peu de nobles infortunes qui ne trouvent leurs soulagemens : chaque nation a ici un interprète qui fait connaître la détresse de ses enfans, et adresse à la bienfaisance française des appels qui sont toujours entendus. Mme la comtesse Plater s'est donné la touchante mission de secourir ses compatriotes. Les Italiens malheureux ont aussi leur providence, c'est la princesse de Belgiojoso qui fait de sa fortune un emploi si élégant et si charitable à la fois. Dimanche dernier à deux heures, dans son hôtel de la rue d'Anjou, elle avait appelé tous ses amis au tirage d'une loterie dont le produit est consacré au soulagement des Italiens dénués de ressources et éloignés de leur patrie. Cinquante lots d'objets d'art, d'autographes, de livres, de broderies, composaient cette loterie, qui a duré une heure, et dont les billets étaient extraits de l'urne par le plus blond, le plus joli enfant du monde. Comme rien ne dispose au plaisir autant qu'une bonne action, la princesse de Belgiojoso a pensé qu'un bal diurne devait suivre la cérémonie du tirage. Les salons de l'hôtel avaient un air printanier; d'odorans et riches bouquets garnissaient les bobêches de tous les candelabres, les fenêtres du jardin étaient ouvertes et donnaient passage à des émanations parfumées. Un demi-jour frais éclairait seulement la serre et le cabinet de travail de la princesse, si riche en beaux livres, en manuscrits, en éditions rares. L'orchestre était excellent, et les valses très animées. Nous serions presque tentés de réhabiliter, à cette occasion, les matinées dansantes que tout à l'heure nous voulions détruire. C'est qu'il y avait un choix de femmes si heureux! Mme de Mag..., Mme de Bé....., Mme Th...., et sa jeune sœur, Mme de Pl....., cette beauté si riche, si élégante, si complète, et de charmantes jeunes personnes. A six heures, le *luncheon* a été servi dans la serre, et quand le soir est venu, la matinée n'était pas encore finie. Toutes ces dames avaient des robes à manches plates et portaient d'énormes, mais vraiment énormes bouquets, de huit pouces de diamètre.

Dans ce maudit climat si variable, il semble qu'un génie taquin ait déclaré une guerre à mort à toutes les fêtes champêtres. Ce pauvre bal de la *liste civile*, pour lequel les commissaires avaient déployé un zèle si louable et un goût si parfait, se trouvant tout à coup submergé mardi dernier à la suite d'un violent orage, a été remis au lendemain. On a dansé tant bien que mal,

Digitized by Google

par un temps très froid, sous une tente fort élégante qui joignait le jardin au pavillon Labouxière. On sait ce que sont ces sortes de fêtes; moyennant 20 fr. et une mise décente, chacun a le droit d'y assister. Dans ces occasions, les femmes du monde prennent bravement leur courage à deux jambes et viennent danser devant un public qu'elles ne connaissent pas, qui les connaît, qui les juge : il y a là d'honnêtes bourgeois ornés de leurs épouses, et des *dames* sans époux; malgré ce mélange, l'aspect général est décent, convenable et même très élégant. C'est un effet produit par l'autorité des noms placés en tête de la liste des souscripteurs. Toutes les jeunes femmes à la mode étaient à Tivoli mercredi; leur aisance, leur élégante simplicité, et surtout leurs manches plates comme des manches d'habits d'hommes, causaient un ébahissement général parmi les quelques bonnetières qui pouvaient se trouver là; et comme les mots *lion* et *lionne* sont descendus, au moyen des petits journaux, dans les couches inférieures de la société parisienne, on entendait des maris dire à leurs femmes, en les attirant vers la contredanse : Viens donc, viens donc vite voir danser les *lionnes*. Des théâtres de pantomime, des divertissemens de toutes sortes, une belle illumination, égayaient le jardin : à minuit, il ne restait plus que les pompiers. Parmi les hommes très choisis qui s'étaient réunis à cette fête, les amis du comte de C..... ont été heureux de le revoir, toujours gai, aimable et spirituel. Arrivé d'Italie depuis quelques jours, il en rapporte les anecdotes les plus amusantes; lui seul peut raconter, avec cette verve qui n'appartient qu'à lui, ses aventures à Venise. Il faut lui entendre dire comment, ayant jeté son gant au milieu d'un parterre qui voulait lui imposer silence, il descendit le reprendre au nez de deux ou trois brutaux qui l'avaient apostrophé; comment l'autorité supérieure le fit appeler et ne voulut pas cependant lui interdire le séjour de la ville, mais seulement la fréquentation des théâtres. — Vous m'interdisez l'entrée de vos théâtres, de tous? dit M. de C..... — Oui, de tous. — Et les marionnettes? — Nous vous permettons les marionnettes. — Je vous remercie, vous n'avez plus que cela de bon ici.

Lundi dernier, à dix heures du matin, le petit campanile de Notre-Dame de Lorette mettait en branle toutes ses cloches; de joyeuses volées annonçaient la célébration religieuse d'un grand mariage. L'église était parée, le clergé de la paroisse fashionable avait revêtu ses étoles les plus riches, la coupole byzantine empruntait au soleil des reflets dorés, l'encens brûlait, un parfum coquet se répandait dans la nef, et l'orgue, touché par une main savante et agile, murmurait une mélodie douce et pénétrante. Sous le péristyle de l'église, une bande de laquais en grande tenue se tenait le chapeau bas, les gants blancs à la main. Devant le perron, dans les rues adjacentes, des chevaux impatiens s'agitaient sous le fouet des cochers en livrée de noces, le bouquet au côté. Tout le quartier était ému; les fenêtres s'ouvraient, et la foule curieuse se ruait dans le temple pour voir célébrer le mariage du comte Frédéric de Lagrange et de Mlle Honoré de Rigny, fille de la veuve de l'amiral. Une assemblée choisie, toute composée des sommités du monde parisien, avait pris place sur les chaises de l'enceinte de la nef. La famille des jeunes époux,

Digitized by Google

Mme la duchesse d'Istrie, Mme de La Ferronnays, étaient placées dans le chœur, à côté de l'autel; Mmes de Beaumont, de Courval, de Contades, de Dino, en toilette du matin, se confondaient parmi les assistans.

Le quartier de Notre-Dame de Lorette est habité, comme on sait, par une population à part, population de demoiselles ou de dames tenant plus ou moins, et à titres divers, à l'administration de l'Opéra, situé dans le voisinage; population sans souci, aimant le plaisir et les émotions, les mariages, les enterremens, les émeutes et les incendies; population très utile aux propriétaires des maisons neuves, qui ne savent à qui louer leurs appartemens à plâtres frais. La cloche de Notre-Dame de Lorette avait chassé du lit une douzaine de ces jeunes personnes, qui avaient endossé à la hâte leurs plus beaux atours, pris un livre de messe en velours et à fermoir, et s'en étaient venues contenter leur curiosité et faire du recueillement et de la dévotion dans les bas-côtés de la nef. Ces charmans êtres, généralement bien dotés de la nature sous le rapport de la figure et de l'esprit, tiennent une grande place dans les cinq ou six premières années de la vie d'un jeune homme du monde : elles lui prennent toute la fraîcheur de ses impressions, épuisent toute la sensibilité de son cœur, et ne le rendent à la société que fatigué et blasé. En un mot, il se fait aujourd'hui fort peu d'*éducations* dans le monde, parce que les hommes *à succès* ont tous commencé leurs premières armes dans les quartiers neufs, dans les maisons neuves, dans les plâtres frais dont nous parlions tout à l'heure. — Les mères, les frères, les sœurs, les cousines, finissent par connaître d'abord le nom, ensuite la figure de celles qui leur enlèvent ainsi la primeur d'un jeune homme entouré de belles espérances. Au spectacle, aux courses, à Chantilly, au Champ-de-Mars, aux représentations des Polonais, aux bals de la liste civile, aux grands mariages, aux grands enterremens, aux *Steeple chase,* aux sermons des prédicateurs à la mode, partout où il y a du plaisir, de la vie, du mouvement, de l'élégance ou de l'émotion, on les retrouve, on les reconnaît; la famille, les amis, se les montrent. Quand elles sont jolies, on en convient en gémissant sur le sort de la victime; quand elles ont de l'esprit, on cite leurs bons mots. De leur côté, ces femmes démons apprennent les noms de leurs ennemies naturelles, connaissent leurs voitures, leurs livrées, disent : *la... un tel,* en parlant d'une grande dame, parce qu'elles reçoivent les mêmes hommes, portent les mêmes chapeaux, les mêmes robes, parlent la même langue; et si vous les rencontrez aux eaux, ou dans un wagon de chemin de fer, il y a une bonne demi-heure pendant laquelle vous les prendrez pour des femmes de qualité, si elles veulent bien se donner la peine de passer pour telles, et si vous n'êtes pas au courant des types parisiens.

Donc, au premier coup de cloche, au bruit des voitures, au piaffement des chevaux, toutes ces demoiselles étaient accourues : « Il y a là du grand monde, de grandes dames, de belles voitures, de belles toilettes, allons voir, » et elles y étaient. Dans le fait, on leur donne rarement des spectacles d'une pareille splendeur. Après la bénédiction nuptiale, les époux ont ouvert la marche pour venir gagner leur voiture; l'un des deux est remarquablement beau. Des flots

Digitized by Google

de points d'Angleterre inondaient la mariée; son mari a pris place à côté d'elle dans un superbe coupé tout neuf d'Erhler, attelé de deux beaux carrossiers anglais de haute taille et suivi de deux valets de pied. On est allé, de là, déjeuner en famille; à cinq heures une voiture de poste, enlevée par quatre chevaux que menaient des postillons en uniforme de gala, et précédée d'un piqueur galonné sur toutes les coutures, a conduit les nouveaux mariés à Dangu, près de Gisors, où ils sont restés un jour. De là ils sont allés voir Mme de Rigny et sont revenus à Dangu, où ont commencé depuis hier des fêtes d'une magnificence qu'on ne connaît plus guère de ce temps-ci. Il y aura des spectacles, des chasses, des *steeple chase*, et toutes sortes de divertissemens qui auraient besoin d'un Saint-Simon pour être bien contés.

Les courses de Versailles ont commencé jeudi dernier. Un plus grand nombre de chevaux que les années précédentes s'est présenté sur l'hippodrome. *Silhouette*, à M. Fasquel, a gagné un prix. Dans une course particulière, *Auriol*, à M. Fould, a battu *Voltaire*. *Fortunatus*, à lord Seymour, a gagné le prix du ministère du commerce. *Tragédie*, à lord Seymour, a gagné une poule de poulains et pouliches de deux ans. *Mulatto*, à lord Seymour, a gagné le *Handicap*. *Gygès*, au comte de Cambis, a gagné le *Glatigny Stackes*. — Aujourd'hui dimanche les courses continuent.

Théâtre-Français. — La reprise des *Deux Gendres*, à la Comédie-Française, a été accueillie avec l'intérêt que mérite cette œuvre, une des plus distinguées sans contredit qu'ait produites l'école de l'empire. On ne manque jamais de blâmer, à l'occasion de semblables reprises, la tendance qui porte le Théâtre-Français à s'appuyer sur son vieux répertoire. Les auteurs vivans ne se font pas faute d'accuser les morts ou les vieillards de leur fermer la route, quand ils ne devraient s'en prendre qu'à leur paresse ou à leur stérilité. A les en croire, le drame moderne chercherait en vain une scène pour attester sa fécondité et sa puissance. Pourtant, il n'en est pas ainsi, et c'est, au contraire, le drame moderne qu'on cherche partout, qu'on appelle avec impatience et qui ne paraît pas. Jamais les voies n'ont été plus aplanies, jamais la carrière n'a été plus libre; si le drame du XVIIIe siècle, si la comédie de l'empire y reparaissent, c'est assurément que la comédie et le drame d'aujourd'hui le veulent bien. Après tout, ce ne sont pas des études si indignes de notre curiosité que nous offre la Comédie-Française, même quand, sans remonter aux chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, sans réveiller le sourire de Marivaux ou le sarcasme de Beaumarchais, elle s'en tient au côté durable et important de la littérature de l'empire, la comédie. La critique de mœurs a, en effet, trouvé dans cette littérature plus d'un représentant honorable et sérieux. *Les Deux Gendres*,

Digitized by Google

par exemple, se distinguent par l'alliance d'un rare talent d'observation et d'une exécution sévère. Souvent cette sévérité dégénère en froideur, et l'abus de l'observation arrive à la puérilité. Mais malgré ces défauts qui caractérisent toute l'école impériale, on ne peut méconnaître les titres qu'offre la comédie de M. Étienne à un succès durable. Nous approuvons donc pleinement la reprise des *Deux Gendres*, tout en souhaitant que la Comédie-Française, qui donnait *Hernani* la veille, et qui nous promet *Henri III* et *la Maréchale d'Ancre*, persiste dans cette voie d'impartialité où le public éclairé la suivra toujours.

Gymnase-Dramatique. — *Jarvis l'Honnête Homme*, comédie en deux actes, par M. Charles Lafont. — C'est en effet le plus honnête homme de l'Angleterre. J'avais d'abord soupçonné, sous le titre, une de ces sanglantes ironies qui font du titre d'une pièce un véritable guet-apens. Ces sortes de mystifications ne sont point rares au Gymnase, et j'aurais parié que ce Jarvis l'honnête homme était le plus grand coquin du monde. J'avais calomnié cet honnête M. Jarvis. Mais aussi quelle confiance avoir dans l'affiche d'un théâtre qui nous a trompés tant de fois? Rappelez-vous *une Femme Charmante*, *une Chaumière et son Cœur*, et tant d'autres étiquettes menteuses. Voilà pourtant, avec un pareil système, à quoi l'on expose les ames les plus bienveillantes et les esprits les mieux disposés! On les expose à calomnier, avant de l'avoir vu, M. Jarvis, le digne M. Jarvis, le plus honnête homme de la Grande-Bretagne, un commerçant de la vieille roche, qui paie ses billets à bureau ouvert, un homme enfin que tout Londres ne désigne que sous le nom de l'honnête M. Jarvis. Je vous laisse à penser quels ont été mes remords et ma confusion, lorsque je me suis trouvé en présence de M. Jarvis, de cet honnête M. Jarvis contre lequel j'avais nourri, durant tout un jour, les préventions les plus hostiles, lorsque j'ai pu me convaincre que j'avais indignement calomnié dans mon cœur la vertu la plus pure et la probité la plus sainte. Vous allez en juger vous-même et voir s'il y eut jamais un plus honnête homme sur terre; vous verrez aussi qu'avec la vertu il n'est pas absolument impossible de créer un drame intéressant, pourvu qu'on sache l'assaisonner d'un peu d'esprit et de quelque talent. La vertu, aussi bien que le crime, est un élément dramatique : il s'agit seulement de savoir l'accommoder.

La scène se passe en Angleterre, dans les premiers temps du règne de Jacques II. Jarvis, le digne, le probe, le vertueux, l'honnête Jarvis s'est laissé jeter en prison, plutôt que de dénoncer un complot où la vie d'un de ses amis se trouve compromise. Accusé du crime de non-révélation, il a comparu devant le tribunal présidé par lord Jeffreys; son affaire est claire, Jarvis sera pendu. C'est bien la peine d'être le plus honnête homme de son pays. Quelques heures avant de marcher à la mort, Jarvis sent un impérieux besoin d'embrasser sa fille et de faire réveillon avec elle; car cette nuit, la dernière nuit de l'honnête Jarvis, est précisément la nuit de Noël. Il communique naïvement cette idée au lieutenant de la tour de Londres, qui lui répond que rien n'est plus simple,

Digitized by Google

qu'il serait bien bon de se gêner, qu'avec un honnête homme comme M. Jarvis, on ne fait pas tant de façon; et voilà que le lieutenant de la tour de Londres ouvre la porte à M. Jarvis, en le priant, toutefois, mais avec toute sorte d'égards et de politesse, de vouloir bien être de retour à six heures du matin très précises, pour aller se faire pendre. L'honnête Jarvis donne sa parole, et le voilà qui tombe, à minuit, dans les bras de sa fille et de ses fidèles serviteurs. C'est d'abord une grande joie, car on croit Jarvis libre et sauvé. On s'embrasse, on pleure d'allégresse. On prépare le thé et le plumpudding; Jarvis est heureux et calme, et tout semble devoir aller pour le mieux jusqu'à six heures du matin, quand je ne sais par quel hasard ou quelle imprudence la fille de Jarvis apprend que son honnête homme de père est condamné à mort, et qu'il sera pendu au premier soleil levant. Que faire pour empêcher ce nouveau Régulus de retourner à Carthage? La jeune fille glisse dans le verre paternel un puissant narcotique, et, quand Jarvis est endormi, elle le fait porter dans une voiture, et va s'embarquer avec lui pour la France. A six heures du matin, le lieutenant de la tour de Londres attendit vainement l'honnête Jarvis, et comme le bourreau réclamait son compte, ce fut le pauvre lieutenant qui porta son cou à la corde. A quelque temps de là, l'honnête Jarvis, comme il parcourait, dans un café de Paris, les feuilles publiques d'Angleterre, lut cette agréable nouvelle, que l'honnête Jarvis n'était qu'un lâche, qui avait laissé pendre à sa place le lieutenant de la tour de Londres. Quel coup pour un si honnête homme! Comme il n'avait rien de mieux à faire, l'honnête Jarvis devint fou. Il y a des instans où la vertu la plus belle ne sait plus où de donner la tête; Jarvis perdit la sienne. Il maudit sa fille, les narcotiques, tous les apothicaires de Londres. Poursuivi, harcelé par les agens de la police anglaise, il va de pays en pays, accompagné de sa fille qui le suit à la dérobée, escorté d'un jeune homme qu'il dut autrefois appeler son gendre, traînant partout le remords de n'avoir pas été pendu et d'avoir laissé pendre à sa place ce malheureux lieutenant de la tour. A force d'errer de côté et d'autre, ce roi Lear du comptoir et de la boutique arrive en Hollande et va frapper à la maison de fous du docteur Van-Claer; et là, qu'apprend-il, cet honnête Jarvis? Il apprend que le lieutenant de la tour, tout pendu qu'il soit, n'est pas mort; non, il n'est pas mort, car il vit encore! Il vit encore, grace au docteur Van-Claer, qui, se trouvant alors à Londres, s'avisa de dépendre le pendu et trouva le moyen de lui rendre le souffle et la vie. A cette nouvelle, Jarvis recouvre subitement la raison et, comme Jacques II vient d'être chassé tout exprès d'Angleterre pour que Jarvis puisse y rentrer, l'honnête Jarvis embrasse Van-Claer et s'en retourne à Londres, appuyé d'un côté sur sa fille Cordelia et de l'autre sur son gendre futur. Certes, ce dut être un grand jour pour toute l'Angleterre, le jour où cet honnête homme rouvrit les volets de son magasin!

Ce petit drame, plein d'émotions, composé avec beaucoup d'art et d'esprit, a complétement réussi, grace aussi au jeu de M. Bocage, qui rentrait au Gymnase par le rôle de Jarvis. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plu-

Digitized by Google

sieurs fois au sujet de l'engagement de M. Bocage à ce théâtre : nous avons exprimé, sur la destinée de cet artiste, toutes nos plaintes et tous nos regrets.

— La première livraison du *Glossaire de Ducange* vient de paraître à la librairie de MM. Didot. Les éditeurs ont fondu dans un même ensemble et rangé dans un seul ordre alphabétique la première édition, qui comprenait six volumes, le supplément de dom Carpentras et les additions du nouvel éditeur, M. Henschels. Mœurs, philologie, législation, le passé est là tout entier. C'est l'encyclopédie du cartulaire, du coutumier, du rituel, de la chronique. En popularisant cette œuvre éminente d'une érudition qui s'est élevée, par la rectitude et la patience, jusqu'à la puissance du génie, MM. Didot ont rendu un véritable service. Les soins les plus attentifs ont été donnés à cette réimpression; les additions de M. Henschels sont très satisfaisantes, et les textes se trouvent reproduits dans toute leur pureté barbare. Le *Glossaire,* sous le rapport de l'exécution, ne le cède en rien au *Thesaurus linguæ græcæ,* dont la vingt-deuxième livraison vient d'être mise en vente. Ce grand monument de la science du XVIe siècle s'est accru, comme le *Glossaire,* de nouvelles et précieuses additions, dues aux travaux de M. Hase. Ce nom est, à lui seul, une garantie suffisante, et MM. Didot, pour leur part, ont prouvé que les Estienne avaient encore aujourd'hui, dans la typographie française, les plus honorables représentans. Espérons que les encouragemens empressés du monde savant ne feront pas défaut à leurs belles entreprises.

— La gravure vient de reproduire avec un rare bonheur le portrait de M. Molé, d'après le tableau de M. Ingres (1). Tous ceux qui connaissent M. le comte Molé peuvent retrouver, sous le burin de Calamatta, l'expression d'une physionomie si noblement spirituelle et d'une dignité si vraie, sans morgue comme sans raideur. Cette gravure, qui obtient un vrai succès, ne peut manquer d'être recherchée de plus en plus, et popularisera les traits d'un de nos premiers hommes d'état.

(1) Chez Rittuer et Goupil, boulevart Montmartre.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

LÉGENDES

ET

TRADITIONS DU TYROL.

Le Tyrol est un point de transition entre le nord et le midi; l'esprit des habitans est singulier, il participe de deux natures et de deux influences différentes; il est à la fois aventureux et réfléchi, italien et allemand. Les Tyroliens sentent vivement et profondément, ils sont donc poètes; et, si chaque village n'a plus son barde comme autrefois, on rencontre encore, en parcourant les montagnes entre lesquelles serpentent l'Inn et l'Adige, de ces faciles improvisateurs qui chantent d'un ton de complainte, sur des airs monotones, leurs travaux, leurs plaisirs et les exploits de leurs pères. Leur verve vient-elle à tarir, ils consultent leur mémoire et récitent, avec une solennité plaisante, de naïfs fabliaux, de bizarres légendes et de fantastiques traditions. Quand je parcourus les districts méridionaux du Tyrol, j'avais pour guide un de ces rustiques troubadours, originaire du Grodener Thal, et colporteur de son métier; cet homme était le type le plus parfait du Tyrolien complexe et de la race italo-germanique; il avait fait, comme volontaire, la campagne de 1809, et s'était trouvé aux combats de Sterzing et du mont Isel; il connaissait l'histoire de son pays, mais surtout l'histoire traditionnelle et poétique. Il n'était pas de château au bord du chemin, de vieux murs

Digitized by Google

pendans sur l'abîme, dont il ne connût l'origine et sur lesquels il n'eût à raconter quelque tradition merveilleuse; je me gardais bien de le contredire et d'élever le moindre doute sur la réalité de ses récits; aussi, ne tarissait-il pas. Parfois ses narrations étaient si étranges, que je le soupçonnais fort de se laisser aller à sa fertile imagination, et d'inventer pour ne pas rester court; plus tard, lorsque je fus à même de contrôler ses récits et d'établir une sorte de comparaison critique entre les traditions orales que j'avais recueillies de sa bouche, et ces mêmes traditions rapportées par les chroniqueurs et les poètes, j'acquis sur-le-champ la certitude que mon colporteur du Grodener Thal, loin d'avoir rien imaginé, n'avait été que l'écho fidèle du passé.

Ces légendes et ces traditions, qu'il faut soigneusement distinguer des chants populaires et de la poésie écrite, sont fort variées; il y en a d'héroïques, d'historiques, de religieuses et de fantastiques; il en est de propres à chaque classe de la nation, à chaque condition et à chaque état. Nous choisirons de préférence celles qui font connaître la tournure de l'esprit du peuple, la bizarre tendance de son imagination, et qui jettent en même temps de vives lumières sur ses goûts et ses habitudes physiques et morales.

Mon compagnon, dans sa jeunesse, avait aimé la chasse de passion, il avait passé bien des jours sur les pentes alpestres du Clockner ou du mont Cristallo, à la poursuite du chamois ou du bouquetin. Par momens, lorsqu'il voyait briller à l'horizon comme des dents d'argent les cimes neigeuses qui dominent le Puster Thal et la vallée de Grodener, son œil lançait des lueurs singulières, et il sentait un ardent désir de jeter son ballot sur le chemin, et de s'élancer au milieu de ces rochers une carabine sur l'épaule. — C'est comme le vin, me disait-il; quand une fois on en a bu, on veut toujours en boire; mais l'ivresse de la chasse est bien autre chose que l'ivresse du vin, et, si l'on s'est laissé aller un seul jour à cette passion, elle vous possède comme le démon possède ceux qui se donnent à lui; pour la satisfaire, il n'est rien qu'on ne fasse : on oublie le danger, on brave la mort, on brave même la colère et les menaces des esprits sauvages de la montagne. A ce propos, et comme pièces à l'appui, il me faisait de nombreux récits dont je ne citerai qu'un seul échantillon, qui caractérise à la fois la passion du peuple pour la chasse et sa superstitieuse crédulité.

Un chasseur de Saint-Rupert, au pied du Clockner, poursuivant un jour un troupeau de chamois, au-delà du petit lac de Dorfer, arriva à l'entrée de la longue vallée de neiges qui sépare le Clockner

Digitized by Google

du Kasteinberg. Tous les chamois de la montagne semblaient s'être réfugiés dans ce vallon, car leurs bandes étaient si nombreuses, que ses pentes couvertes de neige paraissaient noires comme l'ébène. Le chasseur avait choisi celui des chamois à portée, qui lui paraissait le plus fort et le plus gras, et, appuyant son arme sur la fourche, il allait l'abattre quand tout à coup un nain, horriblement laid et portant le costume des bergers, se présenta devant lui :

— Ah! c'est donc toi, lui dit-il d'une voix terrible, qui chaque jour tues quelque bête de mon troupeau? Je suis aise de t'avoir rencontré et de pouvoir me venger d'un seul coup de tout le tort que tu m'as fait.

Le nain, en disant ces mots, avait ramassé un quartier de rocher, et, comme sa force était surnaturelle, quoique ce rocher fût plus gros que lui, il allait s'en servir pour écraser le malheureux chasseur; mais celui-ci, ne perdant pas courage et sentant bien toutefois qu'il fallait céder, pria le nain de lui pardonner :

— Je ne savais pas, lui dit-il, que ces chamois vous appartinssent; si je l'avais su, jamais je n'aurais voulu en tuer un seul.

— C'est bien, je te crois; mais que jamais je ne te retrouve armé d'une carabine dans ces montagnes!

— Je fais le serment de n'y jamais revenir.

— Je veux bien croire à ta parole, je te promets même, si tu y restes fidèle, de pourvoir à ta nourriture et à celle de ta famille; tous les sept jours, au lever du soleil, tu trouveras un chamois fraichement tué pendu à la porte de ta chaumière; mais, si tu oublies le serment que tu viens de faire, prends garde de jamais me rencontrer.

En achevant ces mots, le nain disparut derrière un rocher, et le chasseur retourna tout joyeux à sa chaumière; il venait d'échapper à un grand danger, et désormais la subsistance de sa famille était assurée. En effet, dès le lendemain, il trouva pendu, à la porte de son chalet, un chamois plus gras qu'aucun de ceux qu'il avait jamais tués. Sa joie fut grande, il le dépouilla sur-le-champ, et lui et sa famille s'en nourrirent toute la semaine. A sept jours de là, nouveau chamois; mais cette fois, la joie du chasseur fut moins vive; l'ennui commençait à le gagner, et il regardait en soupirant sa carabine pendue à la muraille. Cependant le nain était fidèle à sa parole, et tous les sept jours, pendant deux mois, le montagnard trouva à sa porte le chamois fraîchement tué. Mais les semaines qui se succédaient dans l'oisiveté fatiguaient le chasseur; il avait perdu la gaieté, le sommeil, l'appétit; cette chair grasse, qui abondait dans sa maison, il

Digitized by Google

la jetait à ses chiens, et, tandis que les autres montagnards enviaient son bonheur, il se trouvait, lui, le plus malheureux des hommes.

A la fin, n'y pouvant plus tenir, et trouvant honteux de se laisser ainsi apporter sa nourriture comme à un malade ou à un enfant, un beau jour le chasseur décrocha sa carabine, et, prenant de la poudre et des balles, il se hasarda avec précaution dans les montagnes du voisinage. Il se promettait bien de ne jamais s'aventurer sur les cimes voisines du Clockner et du Kasteinberg; mais un chasseur est-il jamais le maître de ses actions? En effet, un magnifique bouquetin s'étant tout à coup montré dans la direction de ces montagnes, le chasseur ne put résister à la tentation de le poursuivre; l'ardeur de la chasse et l'animal toujours en vue l'entraînant, il se trouva tout à coup dans le voisinage de la terrible vallée qu'il s'était promis d'éviter.

Le soir venait, l'animal fuyait toujours, et le chasseur, inquiet et découragé, songeait à la retraite, quand le bouquetin, faisant un détour, vint passer à portée de sa carabine; le chasseur regarda rapidement autour de lui; n'apercevant d'aucun côté le méchant nain, il ajusta le bouquetin; mais comme son doigt pressait la détente de sa carabine, il sentit une main de fer qui le saisissait par le talon, et en tombant il reconnut l'horrible nain qui s'était glissé derrière lui. Le chasseur, suspendu au bord du précipice, allait de nouveau l'implorer; mais l'esprit de la montagne ne lui en laissa pas le temps. Le faisant tourbillonner sur lui-même, comme la pierre d'une fronde, il le lança dans l'abîme qui s'ouvrait au-dessous d'eux, et où ses membres furent affreusement broyés.

En descendant les pentes méridionales du Brenner, on arrive à la grande bourgade de Gassenssass; c'est là que sont les plus anciennes mines du Tyrol. L'exploitation de ces mines remonte au temps des Romains, qui battaient monnaie à *Vipiteno* (Sterzing), avec les métaux qu'on en extrayait. Mon compagnon avait un frère qui, dans sa jeunesse, avait travaillé dans ces mines; les légendes des mineurs lui étaient donc aussi familières que celles des chasseurs, et ces légendes sont pour le moins aussi merveilleuses; elles roulent généralement sur un petit nombre de circonstances toujours les mêmes, la découverte des mines, leur destruction, et la réclusion et l'abandon des mineurs dans leurs profondes galeries.

Comme avant le dernier siècle la science avait fait peu de progrès et que la découverte des mines était toujours due au hasard, chaque découverte de ce genre donna lieu à une tradition romanesque que mon compagnon ne manquait jamais de me raconter. Si la mine de

Digitized by Google

Stierbau s'appelait la *mine du Taureau*, c'est qu'un taureau avait fait découvrir un de ses filons en creusant la terre avec ses cornes. Celles du grand Salsberg avaient pris le nom de *mines du Cerf*, parce qu'un cerf poursuivi par le chevalier de Rohrbach s'était réfugié dans la caverne au fond de laquelle la première tranchée avait été ouverte. Marguerite Kandlerin, *la bonne vachère*, découvrit, en menant ses vaches dans la montagne, la mine qui porte encore son nom. Trois ivrognes, Michel Rainer, George Brucker et Chrétien Gasteiger, s'étant, à la suite d'une débauche, égarés dans la forêt en retournant chez eux et ne pouvant plus retrouver leurs maisons, s'endormirent de fatigue sur la cime de la montagne de Kitzbühel. Tous trois firent le même songe. Le centre de cette montagne se montra à découvert devant eux; de longues galeries resplendissantes d'or et d'argent s'y croisaient dans tous les sens. Ce spectacle était si magnifique que leurs yeux avaient peine à en soutenir l'éclat. En se réveillant, tous les trois n'eurent rien de plus pressé que de se communiquer leurs rêves, et ils furent surpris de les trouver tous trois parfaitement semblables. Ils se rendirent donc sur-le-champ chez le magistrat, qui, ayant fait fouiller la montagne, découvrit les premiers filons des précieuses mines de Rohrerbühel.

Les mines d'argent de Trente remontent aussi à une antiquité très reculée, mais la découverte des filons exploités dans les derniers siècles est due également au hasard. Ces mines furent long-temps exploitées par des Allemands venus des cercles de Trente et de Vérone connus sous le nom des *sept communes*, et qui descendaient des mineurs du Harz; il n'est donc pas étonnant que les traditions des mineurs de Trente aient une extrême analogie avec les traditions du Harz. Ces mineurs croient, par exemple, au *moine de la montagne* (1), ce mystérieux géant qui, la tête couverte d'un capuchon noir, parcourt le vendredi toutes les galeries des mines des Alpes, jouant toutes sortes de mauvais tours aux mineurs, dont il vide les seaux, éteint les lampes, brise ou émousse les outils, et qu'il tue de son souffle ou précipite au fond des puits lorsqu'ils osent se plaindre de ses méchancetés. Le moine de la montagne a parfois de singuliers caprices; il se fait, par exemple, le protecteur des travailleurs, châtie les officiers qui les persécutent injustement, et s'ils se montrent sourds à ses avertissemens, s'établit à la fois leur juge et leur bourreau. Ainsi, un jour il a tordu le cou à l'un de ces méchans officiers; il en a jeté

(1) Les mineurs du Harz l'appellent *maître Hæmmerling*.

Digitized by Google

un autre du haut d'une montagne élevée; un troisième, qui l'avait bravé, fut puni d'une manière plus terrible encore. Comme il sortait du puits, l'esprit, invisible pour lui, et qui était assis sur le bord, lui écrasa la tête entre ses genoux.

Les mineurs racontent de longues histoires d'ouvriers enfouis ou égarés dans les mines que le *moine noir* a secourus, renouvelant leurs provisions et l'huile de leurs lampes, et les aidant à se tirer d'affaire. Mais tous ceux qui doivent leur salut à son aide trouvent tôt ou tard une fin malheureuse, surtout si au lieu de lui garder le secret comme il le leur recommande toujours, ils racontent imprudemment leur histoire. Les mineurs, au contraire, qui dans des dangers analogues invoquent la Vierge ou leur saint patron, sont souvent miraculeusement sauvés. La plus intéressante de ces légendes est celle des mineurs de Sterzing.

Ces mineurs, au nombre de trois, travaillaient dans la même mine, et avec le fruit de leur travail nourrissaient leurs femmes et leurs enfans. Il arriva qu'un jour, au moment de quitter la mine, il se fit un grand mouvement dans la montagne, et les terres s'éboulant fermèrent la seule issue par laquelle ils eussent pu sortir. Ils se trouvèrent donc enfermés dans une étroite galerie, à plus de mille pieds sous terre, n'ayant du pain que pour un jour et d'huile dans leur lampe que pour quelques heures; ils ne se découragèrent pourtant pas; mais, implorant l'assistance de la Vierge, ils se mirent à piocher dans la direction où ils espéraient trouver une issue. A chaque coup de pioche qu'ils donnaient : — Sainte Vierge! s'écriaient-ils, viens à l'aide des pauvres mineurs; le pain et la lumière vont leur manquer, et si tu ne les secours ils vont mourir de faim!

Or il arriva que leur lampe, dont ils ne renouvelaient jamais l'huile, brûla pendant sept ans, que le pain dont ils se nourrissaient chaque jour ne diminua pas de volume, et que les outils avec lesquels ils se frayaient un chemin dans la montagne ne se brisèrent ni ne s'émoussèrent jamais. Enfin, au bout de sept années, leur galerie, qu'ils avaient conduite jusqu'à la dernière couche végétale qui recouvrait la montagne, s'ouvrit tout à coup; ils revirent le soleil et se trouvèrent libres.

Le premier usage qu'ils firent de leur liberté, ce fut, comme on le pense bien, de courir à leur village. Mais leurs femmes, qui les croyaient morts depuis long-temps et qui songeaient à se remarier, les repoussèrent comme des imposteurs. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent coupé leurs barbes et leurs cheveux, qui avaient plus d'une aune de longueur, qu'elles voulurent bien les reconnaître.

Digitized by Google

Cette légende a un autre dénouement moins heureux auquel les montagnards ajoutent une égale foi.

Selon cette variante, les trois mineurs, au bout de la septième année, commencèrent à perdre courage, et un soir, en finissant leur repas durant lequel ils avaient parlé des faits merveilleux du *moine de la montagne*, l'un d'eux s'écria : « Ah! moine de la montagne, si seulement tu me faisais revoir la lumière du jour, je croirais à ta toute-puissance! » Le second, entraîné par l'exemple de son compagnon, dit : « Ah! moine de la montagne, si je pouvais seulement rentrer dans ma cabane et manger encore une fois avec ma femme et mes enfans, ma vie t'appartiendrait, et tu la prendrais quand tu voudrais! » Le troisième mineur fit comme ses deux camarades et s'écria : « Ah! moine de la montagne, si je pouvais retourner auprès de ma femme et vivre tranquille auprès d'elle pendant une année, je consentirais à être ton esclave pour le reste de mes jours! »

Le troisième mineur finissait son invocation lorsqu'on entendit un long craquement dans la montagne, et tout à coup la lumière du ciel inonda l'étroit souterrain où les mineurs étaient renfermés. Le premier mineur avait à peine vu briller cette lumière qu'il tomba la face contre terre comme s'il eût été frappé de mort. Voyant qu'il restait immobile et que la fente par laquelle ils étaient obligés de se glisser était fort étroite, ses compagnons furent obligés de le laisser là, se proposant de venir le prendre quand ils auraient des cordes et des perches. Quand ils furent sortis du trou, ils coururent à leurs maisons. Le second, se présentant à sa femme : « Qui es-tu? lui dit celle-ci. — Ne me reconnais-tu pas? repartit le mineur, je suis ton mari. — Mon mari! il est mort depuis sept ans; ses os reposent dans la montagne.—Donne-moi mon rasoir et le savon qui sont dans cette armoire du mur, et tout à l'heure tu reconnaîtras ton mari. » La femme fut bien surprise de trouver le rasoir et le savon dans l'armoire que l'inconnu lui indiquait; elle fut bien plus surprise encore quand, celui-ci ayant fait sa barbe, il se trouva qu'en effet c'était bien son mari. Comme elle avait été sage, elle s'en réjouit sincèrement, et comme celui-ci se plaignait de la faim, elle mit aussitôt le couvert sur la table, puis tous deux s'assirent et mangèrent le cœur plein de contentement. Mais quand le mari, après avoir mangé la dernière bouchée du repas, se leva de table, il tomba tout à coup la face contre terre comme son premier compagnon. Sans doute le moine méchant avait pris sa vie, car on ne put jamais le ranimer.

Le troisième mineur était également retourné auprès de sa femme,

Digitized by Google

et pendant une année entière il vécut heureux et content auprès d'elle, ne se rappelant plus le vœu fatal qu'il avait fait dans la mine. Mais, au bout de l'année, à l'heure précise qu'il était sorti du souterrain, tandis qu'il était à se réjouir avec sa femme, un inconnu dont la tête était coiffée d'un capuchon noir se présenta tout à coup devant lui et lui fit signe de le suivre. Le mineur aurait bien voulu se dispenser d'obéir à cette muette invitation, ou tout au moins raisonner et demander grace à ce mystérieux personnage. Mais il se sentait entraîné par une puissance surnaturelle, et sa langue semblait clouée à son palais. Comme sa femme s'attachait à ses vêtemens, refusant de le laisser partir, elle fut entraînée avec lui; tous trois disparurent à l'entrée de la mine, et on ne les revit jamais depuis ce jour (1).

Outre le moine noir de la montagne, les mines sont encore fréquentées par la nombreuse population des follets. Ce sont de petits vieillards à grande barbe, vêtus comme les mineurs d'un surtout de laine blanche avec un capuchon blanc, et portant la pioche et la lanterne à la main. Ces petits ouvriers, qui n'ont guère qu'un pied de haut, se montrent en grand nombre à l'entrée des riches filons : ils ne font aucun mal aux mineurs, mais ils ne leur prêtent pas non plus assistance; loin de là, ils les taquinent perpétuellement et leur jouent toutes sortes de mauvais tours, cachant leurs outils, vidant leurs seaux pleins quand ils ont le dos tourné, et leur jetant à la tête de petites pierres grosses comme des noisettes quand les mineurs s'impatientent et les chassent brutalement. Les mineurs, du reste, ne leur gardent pas rancune pour tout l'embarras qu'ils leur causent, ils aiment au contraire à les voir rôder dans les galeries, se pendre aux poulies, monter et descendre dans les fosses; et, quand les follets ont l'air très affairés, ils regardent cela comme un bon signe et se disent entre eux : L'ouvrage ira bien. Les mineurs ont même pour eux certaines prévenances; par exemple, ils placent dans un coin de la mine un petit pot plein de vin et une petite assiette remplie d'alimens; souvent même ils enfouissent, dans un coin, une petite jaquette de laine faite à la taille des follets : c'est le plus grand présent qu'ils puissent leur faire.

Si dans la nuit la femme d'un mineur entend frapper trois coups à

(1) Les frères Grimm rapportent une tradition hessoise qui a beaucoup d'analogie avec celle des mineurs de Sterzing, mais qui cependant en diffère sur plusieurs points essentiels. Ainsi, par exemple, le dénouement de la tradition hessoise est malheureux, et cependant les mineurs, dans leur détresse, au lieu d'invoquer le moine noir, avaient invoqué Dieu.

Digitized by Google

sa porte, elle se lève tout éplorée, car ces trois coups, c'est le follet qui vient de les frapper, et ils annoncent la mort du mari absent.

Ces croyances superstitieuses sont répandues dans tout le Tyrol; elles sont communes aux habitans de ces montagnes et aux habitans d'autres contrées de l'Allemagne; il en est quelques-unes qui sont particulières aux Tyroliens. Ils croient, par exemple, que les richesses provenant des mines ne durent jamais que jusqu'à la troisième génération, et ils sont toujours prêts à citer une foule de faits, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, à l'appui de cette croyance.

Les vignerons ont leurs traditions fantastiques comme les mineurs. C'est surtout dans les vallées italiennes du Tyrol, et particulièrement dans la vallée de l'Adige, de Bolzano à Trente, que ces croyances superstitieuses sont le plus répandues. Ce pays est peut-être le plus fertile du Tyrol; la vigne croît en abondance sur les collines qui dominent les vallées de l'Eisach et de l'Adige, et même dans les parties de ces vallées garanties des inondations par l'élévation du sol ou de fortes digues. Les vins de Bolzano et de Trente sont célèbres dans toute l'Allemagne, surtout celui qu'on appelle *terlanen wein*, vin de Terlan. Les vignobles du château de Tyrol, voisins de Bolzano et connus sous le nom de *Kuchelberger Leiten*, donnent aussi des vins fort appréciés des gourmets; enfin les vins de Trente, mais surtout le *stross wein*, vin de paille, et le *weinachtswein* ou vin de Noël, jouissent aussi d'une haute réputation et passent souvent, au-delà des Alpes, pour des vins de Grèce et de Montepulciano.

Cette partie du Tyrol doit le perfectionnement de ses vins au médecin Guarinoni; comme ce savant s'occupait de physique et d'alchimie, il n'est pas surprenant qu'il passe dans le pays pour un magicien fameux; c'est lui qui préside aux vendanges et qui, selon qu'il est satisfait ou mécontent des vignerons, remplit leurs cuves de nectar ou de vinaigre. Guarinoni a plusieurs celliers dans les montagnes; il s'empare des caves des châteaux abandonnés pour ranger ses futailles pleines et empiler ses bouteilles.

Le vieux château de Salurn, situé à mi-chemin de Bolzano à Trente, sur un banc de rochers gris qui dominent la vallée de l'Adige, est le quartier-général du magicien; c'est là qu'il fait presser son meilleur vin et qu'il paie ses ouvriers dans le moment des vendanges; ses caves s'étendent fort au loin sous la montagne; les gens du pays assurent même qu'elles communiquent avec l'Allemagne, où le docteur fait un grand débit de son vin, par des routes souterraines qui passent sous les Alpes. Quand le raisin est peu abondant et que les ven-

Digitized by Google

danges sont médiocres, les vignerons ont coutume de dire que le docteur a fait sa provision un peu forte, et tous répètent que cette année-là le vin ne sera pas cher en Allemagne.

Demandez à ces hommes crédules si quelqu'un d'eux a vu les caves du docteur, ils vous répondront négativement, mais ils s'empresseront d'ajouter qu'ils ont vu à l'hôtel-de-ville de Salurn deux brocs qui lui ont appartenu. Moi aussi j'ai vu ces brocs au sujet desquels on raconte la légende qui suit :

Un vigneron qui s'appelait Christophe Patzeber se rendait dans l'automne de l'année 1688 (comme on voit la date est précise) de Saint-Michel, près de Trente, à Salurn. Comme il passait devant les ruines du château qui domine la petite bourgade, il eut la curiosité de monter à travers les pierres éboulées jusqu'au pied des tours encore debout. Il essaya d'en faire le tour, et se trouva bientôt devant la porte; il entra dans une espèce de grand vestibule au fond duquel il aperçut un escalier souterrain, éclairé par de grands soupiraux. Poussé toujours en avant par une invincible curiosité, il descendit avec précaution les degrés de cet escalier, et tout à coup il se trouva dans un vaste cellier, où, de chaque côté, étaient rangés d'énormes tonneaux. Ces tonneaux étaient au nombre de dix-huit; chaque tonneau était pourvu d'un robinet, et, en les frappant, le vigneron reconnut au son mat qu'ils rendirent qu'ils étaient parfaitement remplis. Comme il ne voyait rien là de surnaturel, et que ces tonneaux ne différaient en rien de ceux qu'on fabriquait à Bolzano ou à Trente, il ne fit donc aucune difficulté de tourner un de ces robinets, afin de voir de quelle qualité était le vin qu'ils contenaient. Le vin jaillit sur-le-champ, et le paysan, en le goûtant, reconnut aussitôt que de sa vie il n'avait rien bu de si délicieux. Enchanté de sa découverte, il réfléchissait aux moyens d'en profiter, quand il aperçut dans un coin du cellier deux grands brocs. Il se hâta de les remplir, et, en tenant un à chaque main, il se disposait à sortir du cellier, lorsqu'en se retournant il aperçut en avant de l'escalier trois étranges personnages assis autour d'une table et qui paraissaient le considérer avec attention. C'étaient trois hommes vêtus de noir, avec de longues barbes blanches, et dont l'aspect était des plus solennels. Lorsqu'ils détournaient leurs regards du paysan, ils les reportaient vers un grand tableau noir, sur lequel ils traçaient avec de la craie des caractères mystérieux.

Le villageois, en se voyant ainsi découvert, avait été saisi d'une si vive frayeur qu'il restait immobile, ses brocs à la main, à quelques pas des trois inconnus, n'osant ni avancer ni reculer. Il ne pouvait

Digitized by Google

songer à fuir, la retraite lui étant fermée. Il tomba donc à genoux devant ses trois juges, les suppliant de lui pardonner et les assurant qu'il n'avait pas voulu leur faire tort. L'un d'eux, dont la barbe pendait jusqu'à terre, qui avait la tête couverte d'un bonnet de cuir, et qui portait un beau justaucorps noir brodé, lui dit de se relever, que ni lui ni ses compagnons ne voulaient lui faire de mal; que bien au contraire, comme il était venu au cellier après une récolte favorable, il pouvait emporter ses brocs et revenir quand il voudrait pour les remplir; mais à une seule condition, c'était qu'il leur garderait le secret. Cet homme, qui semblait le maître des deux autres et qui n'était sans doute rien autre chose que le docteur Guarinoni, avait à peine achevé de parler qu'il disparut avec ses deux compagnons.

Patzeber, resté seul, monta en toute hâte l'escalier, sortit du château et rapporta au logis ses deux brocs remplis. Sa femme et tous les gens de sa maison trouvèrent ce vin excellent; aussi la provision fut-elle bientôt épuisée. Nouvelle visite au cellier, où Patzeber trouva tout rangé dans le même ordre. Il emplit de nouveau ses deux brocs, et pendant une année entière fit maintes et maintes fois ce voyage. Patzeber aurait eu sa provision de vin assurée pour sa vie, et d'un vin comme pas un empereur n'en pouvait boire sur sa table, s'il avait su jouir discrètement de son bonheur. Mais un jour que des voisins, qu'il n'avait pas vus depuis long-temps, étaient venus lui rendre visite, il ne put résister à la tentation de leur faire goûter du vin du cellier de Salurn. Ceux-ci, qui n'avaient jamais rien bu de pareil, soupçonnèrent aussitôt Patzeber de s'être procuré cette délicieuse liqueur par des moyens illicites, et, comme depuis long-temps ils lui en voulaient, ils le dénoncèrent aux magistrats, qui citèrent Patzeber à leur tribunal. Celui-ci tenait plus à sa réputation d'honnête homme qu'à son vin; il raconta donc sans détour ce qui lui était arrivé; les magistrats firent apporter les brocs au tribunal, goûtèrent le vin, et déclarèrent unanimement qu'ils n'avaient jamais rien bu d'aussi délicieux. Patzeber fut donc justifié et put rapporter son vin à sa maison.

Ses cruches étant encore une fois vides, il n'hésita pas, malgré l'indiscrétion dont il s'était rendu coupable, à retourner au cellier. Mais il lui fut impossible de trouver ni porte ni escalier, et, comme il était tout entier à ses recherches, il se sentit rudement frappé par un bâton invisible, qui l'accompagna jusqu'à la porte du château, où il tomba les membres rompus et tout étourdi.

Comme il reprenait ses sens, il aperçut à travers une crevasse du terrain, et comme au fond d'un abîme, ce même cellier où il était

Digitized by Google

allé tant de fois remplir ses brocs, et à l'entrée du cellier les trois inconnus assis encore devant le tableau noir. Cette fois, au lieu de couvrir ce tableau de figures mystérieuses, ils y traçaient des chiffres, et paraissaient occupés à terminer un compte. Lorsque tous trois furent d'accord, ils effacèrent les chiffres, firent une croix sur le tableau et le placèrent dans un coin. L'homme à la longue barbe blanche choisit alors plusieurs clés dans un trousseau qui pendait à sa ceinture, ouvrit successivement les trois serrures d'une porte de fer placée dans un des coins du cellier, prit un sac d'argent dans l'armoire que fermait cette porte et monta l'escalier du cellier. Au bout de quelques instans, Patzeber fut surpris de voir le vieillard debout à côté de lui; il se mettait en devoir de lui faire des excuses, mais celui-ci lui fit signe de se taire, et mettant le sac d'argent dans son bonnet, il se retira sans avoir proféré une seule parole.

Dans ce moment, l'horloge de l'église de Salurn sonnait minuit. Patzeber se releva, et se traînant hors des ruines, il arriva au bord du mur de rochers qui domine la vallée; en regardant au-dessous de lui dans le précipice, il aperçut de longues files de lumières qui cheminaient en silence; bientôt des chants lugubres parvinrent à son oreille, et il reconnut les versets du *de Profundis*. Peu à peu apparurent des figures plus distinctes, et enfin, au milieu d'elles, un cercueil porté par des moines vêtus de noir. La procession défila lentement au pied du rocher, et il sembla au villageois que chacun des personnages qui la composaient tournait la tête de son côté au moment du défilé. Peu à peu le cortége s'éloigna, les chants cessèrent, et tout rentra dans le silence et dans la nuit.

Patzeber, plus mort que vif, descendit en rampant au bas du rocher et parvint enfin au bord de la route. Là, au point du jour, des passans charitables le recueillirent et le portèrent chez lui. Le sac que l'inconnu lui avait remis et qui contenait trente thalers, était resté dans son bonnet. Il raconta aux assistans ce qui lui était arrivé, et comment ce sac lui avait été remis; personne ne voulait le croire, mais le lendemain, quelques bourgeois, plus courageux que les autres, ayant eu la curiosité de visiter les ruines du château, trouvèrent les deux brocs à la place où Patzeber assurait les avoir perdus; ils les rapportèrent à Salurn où ils furent déposés à l'hôtel-de-ville comme pièces de conviction. Ce sont ces brocs que l'on voit encore aujourd'hui.

Les chroniqueurs ajoutent que Patzeber paya son indiscrétion de sa vie. En effet, dix jours après cette terrible nuit, on le trouva mort dans son lit : ce jour-là justement il avait bu le dernier verre qui lui

Digitized by Google

restât de la provision qu'il avait faite autrefois dans le cellier du château.

Les commentateurs tyroliens de la légende font remarquer que Patzeber devait infailliblement mourir dix jours après sa dernière visite au château, la croix ou X que les inconnus avaient tracée sur le tableau de bois noir annonçant certainement cette date.

Tout le long de l'Adige et dans les montagnes de Bellune, de Bassano et de Vicence, mais particulièrement sur les bords de la Brenta et dans le petit pays des *Sette communi*, les paysans croient aux nains, à l'*homme sauvage* et à la *femme de la forêt*. Ces traditions viennent du nord et ont été apportées, sans aucun doute, dans ces hautes vallées, par les nombreuses colonies allemandes qui s'établirent à diverses époques sur ce versant des Alpes de l'Italie. Les grottes nombreuses dont ces montagnes d'origine calcaire sont percées dans tous les sens, donnent asile à ces populations mystérieuses. Les nains sont fort nombreux, surtout dans le Valsugana et aux environs d'Aziago; ils jouissent d'une réputation de douceur et de bienveillance qui serait méritée, si l'on voulait ajouter foi aux récits des montagnards. Ils sont donc plutôt aimés que redoutés; cependant, les paysans n'aiment pas à en parler, parce qu'ils prétendent que rien ne chagrine plus ces petits personnages que de savoir qu'on s'occupe d'eux, même en bien, tant est grande leur modestie. Du reste, ils rendent à leurs hôtes une foule de petits services, et s'ils vivent aux dépens de leurs vignes et de leurs arbres fruitiers, c'est tout-à-fait discrètement. Les nains sont presque toujours invisibles; le jour, dans les bois, on les entend trotter sur les feuilles sèches, comme des oiseaux; la nuit, ils s'approchent des habitations, visitent les travaux des ouvriers et des moissonneurs, et mettent la main à l'ouvrage quand les paysans sont en retard et que l'orage menace; les nains sont donc considérés comme de bonnes petites créatures serviables et sans malice, ce qui n'empêche pas les montagnards, leurs amis, de leur jouer quelquefois de cruelles niches, à la suite desquelles, d'ordinaire, ils abandonnent le pays. C'est ainsi que peu à peu ils se sont repliés des cantons du nord vers le midi. Les gens de l'Haslithal racontent, par exemple, que des faucheurs de leur pays, ayant remarqué que la grosse branche d'un érable s'agitait et s'inclinait vers la terre sans qu'il fît de vent, supposèrent qu'une troupe de nains la faisait ployer ainsi en venant s'y asseoir; pour s'en assurer, ils vinrent la nuit scier la branche, de manière à ce qu'elle ne tînt plus au tronc que par l'écorce; lorsque le lendemain les nains s'y posèrent comme de

Digitized by Google

coutume, la branche cassa, les nains tombèrent, et plusieurs de ces malheureuses créatures, s'étant blessées, poussèrent des cris aigus auxquels les paysans répondirent par des éclats de rire. Les nains alors se fâchèrent et s'écrièrent : — Les hôtes de ce pays sont des perfides, et le ciel est trop indulgent pour eux ; partons, partons, et ne revenons plus ! Ils partirent, en effet, et, depuis, on ne les a jamais revus.

Les gens du pays de Gadmen leur jouèrent un tour plus perfide encore qui les bannit également de leur contrée. Ils firent rougir une grosse pierre, voisine de la prairie, sur laquelle les nains venaient s'asseoir pour regarder les faucheurs ; ils balayèrent ensuite les charbons et se mirent à l'ouvrage ; la petite troupe des nains ne tarda pas à arriver en folâtrant, mais plusieurs d'entre eux, en voulant s'asseoir, se brûlèrent cruellement. — O méchant monde, ô méchant monde ! s'écrièrent-ils en s'enfuyant, et ils abandonnèrent le pays.

Les nains ont, en outre, excessivement d'amour-propre, et ils cachent soigneusement leurs difformités. Ceux du canton de Berne ne se montraient qu'enveloppés de grands manteaux qui tombaient jusqu'à terre et les pieds cachés dans de grosses chaussures. De mauvais plaisans voulurent savoir pourquoi ils cachaient leurs pieds : quand l'automne vint, ils répandirent de la cendre sous les arbres fruitiers où les nains avaient coutume de se rassembler pour butiner ; le lendemain, on distinguait autour de ces arbres l'empreinte d'une grande quantité de pattes d'oie, ce qui égaya beaucoup les paysans. Les nains, furieux de voir leur difformité découverte, passèrent la montagne et allèrent s'établir dans d'autres cantons plus hospitaliers (1).

L'*homme sauvage* des montagnes de Trente et de Bassano ne jouit pas de la même réputation de douceur et de bienveillance. Il ne se montre guère que pendant les mois de décembre et de janvier ; pendant cette courte période, il est l'effroi des chasseurs et des bergers. L'*homme sauvage* s'attaque du reste à tout le monde ; les femmes et les enfans, pendant ces deux mois, osent à peine s'éloigner hors de la vue de leurs cabanes, et tous ceux qui, durant cette saison, tombent dans les précipices ou sont emportés par les avalanches, sont les victimes de ce terrible habitant des rochers. Nous l'avons tout à l'heure vu châtier ce chasseur qui en voulait à ses bouquetins et à ses chamois. Il n'épargne pas plus les bergers qui s'aventurent dans les pâturages voisins de sa caverne ; il les ensevelit eux et leurs

(1) Ces traditions des nains, rapportées par Wyss, sont populaires dans les cantons du Tyrol qui avoisinent la Suisse.

Digitized by Google

troupeaux sous d'énormes amas de neige qu'il fait rouler du haut des montagnes.

La *femme de la forêt* habite les mêmes cantons que l'homme sauvage; seulement elle se tient de préférence dans la région boisée des montagnes, où elle vit de fraises et d'œufs d'oiseaux. Est-elle femme ou fille? A ce sujet les montagnards ne sont pas d'accord; les uns veulent qu'elle soit mariée à l'homme sauvage, d'autres en font sa maîtresse. Sa vertu est également mise en question, et ses partisans comme ses adversaires citent des faits à l'appui de leur opinion. Un jour, par exemple, elle fit la rencontre d'un moine dans un bois solitaire. Celui-ci, à la vue de sa merveilleuse beauté, fut tenté du démon; la saisissant dans ses bras, il essaya de faire naître en elle de coupables désirs et de satisfaire sa passion; mais celle-ci se dégageant de son étreinte, s'enfuit à travers des rochers, et se trouva tout à coup sur le bord d'un roc perpendiculaire au-dessous duquel s'ouvrait l'abîme. Le débauché, qui l'avait suivie, allongeait le bras pour la saisir, mais la nymphe, voyant qu'elle ne pouvait lui échapper que de cette manière, s'élança courageusement dans le précipice, au fond duquel elle arriva sans s'être fait aucun mal. Ce rocher s'appela depuis le Saut de la jeune fille.

D'autres, moins convaincus de sa vertu, l'accusent de tendre des pièges aux jeunes bergers qu'elle entraîne au fond des cavernes et auxquels elle livre son corps. Ceux-ci paient toujours de leur vie ces plaisirs d'un moment; la *femme de la forêt* profite de l'ivresse et de l'épuisement où elle les a jetés pour les mettre à mort et s'assurer ainsi de leur discrétion. Les femmes surtout ont la plus mauvaise opinion de ses mœurs et s'en montrent souvent fort jalouses. Celles qui ont pour époux de jeunes bûcherons ou des pâtres les voient toujours s'éloigner avec répugnance, et leur dernière recommandation, lorsqu'ils les quittent, c'est de ne pas écouter les discours engageans de la femme de la forêt. Quelques-unes ont même poussé la jalousie jusqu'à suivre et à épier leurs maris, et à ce propos on rapporte l'histoire suivante :

Un bûcheron de la Pieve di Cadore, qui travaillait dans la forêt de Cajada, entendit un jour une voix douce qui l'appelait par son nom. Cette voix partait du fond d'une grotte creusée dans les flancs de la montagne voisine. Ce bûcheron, qui ne manquait pas de résolution, se dirigea du côté d'où venait la voix, et n'hésita pas à pénétrer dans la grotte. Il y vit une belle femme blanche toute nue, couchée sur le sable fin, et que sa magnifique chevelure noire enveloppait comme un vêtement. Cet homme fut ébloui de la beauté de l'inconnue, et

Digitized by Google

s'avançant vers elle, il la contempla long-temps dans une muette admiration. Il eût bien voulu lui parler et lui adresser quelques complimens, mais le regard majestueux de la femme nue et sa timidité naturelle lui fermaient la bouche. S'il hésitait à lui parler, il osait encore bien moins la toucher; il ne se sentait pas non plus le courage de s'éloigner. Il finit donc par se coucher à quelques pas d'elle dans la caverne, la contemplant toujours, mais ne se permettant avec elle aucune liberté. Il passa ainsi à ses côtés une partie du jour et toute la nuit.

Vers le point du jour, la femme de la forêt (car c'était elle) demanda au bûcheron s'il n'avait point de femme. Le bûcheron était marié; cependant il répondit négativement; comme il s'approchait de l'inconnue, celle-ci, d'un regard sévère, le tint à distance.

Cependant la femme du bûcheron, inquiète de n'avoir pas vu rentrer son mari le soir, le cherchait dans toute la forêt; elle reconnut la trace de ses pas sur le sable aux environs de la grotte, et y pénétrant elle le trouva couché aux côtés d'une femme étrangère. — Ciel! quels beaux cheveux vous avez! dit-elle à sa rivale, et, se tournant vers son mari : — Et toi, manant, que fais-tu, couché à côté d'une si belle femme? Puis elle sortit sans ajouter un mot de plus.

Le paysan avait été bien effrayé en la voyant entrer; quand elle fut partie, il eut bien plus peur encore, car son mensonge était découvert, et il se trouvait seul avec la femme de la forêt. Celle-ci se contenta de le regarder avec dédain; puis lui adressant la parole d'un ton sévère : — Remercie le ciel, lui dit-elle, de ce que ta femme n'a pas été jalouse, et de ce qu'elle s'est conduite avec moi honnêtement. Si elle m'eût fait le moindre reproche, ton mensonge aurait reçu un châtiment terrible; mais comme ta femme s'est montrée discrète et raisonnable, je veux bien te pardonner cette fois : retourne auprès d'elle, sois-lui fidèle désormais; garde-toi surtout de courir après la voix qui t'appelle, et ne reviens jamais ici.

Le paysan eût bien voulu répliquer, mais il ne pouvait trouver de paroles, tant il avait à la fois de frayeur et de regret. La femme de la forêt comprit sans doute sa pensée, car lui jetant quelques pièces d'argent : Prends ceci, pauvre homme, lui dit-elle, va-t-en et ne regarde pas en arrière. Le bûcheron ramassa l'argent et se retira doublement malheureux de l'idée d'abord de retrouver sa femme, et ensuite de la pensée de ne plus revoir la belle femme nue de la caverne (1).

(1) Chroniques de Brixen.

Digitized by Google

Dans le Tyrol, chaque pointe de rocher a son château, et chacun de ces châteaux a son histoire merveilleuse. Le vieux château du Tyrol, dont on fait remonter la fondation aux Romains, bâti sur un roc qui se perd dans les nues, domine le groupe le plus important de ces antiques manoirs. C'est là le centre des traditions héroïques du pays; c'est là que vécurent les princes de Görtz, les Neuberg, les Angerheim, les Trautmansdorf, chevaliers de la rose rouge et blanche, les châtelains de Vorst, de tragique mémoire, et les Starkenberg. Dans des temps plus rapprochés, lorsque le paysan en veste brune, armé de sa redoutable carabine, remplaça sur le champ de bataille les chevaliers couverts de fer du temps passé, c'est du sol où s'élèvent les ruines de ces vénérables donjons, que surgirent ces légions de braves insurgés que commandait Andréas Hofer, le héros du peuple.

Sur la limite du territoire de Méran, au milieu d'un beau bois de châtaigniers et au-dessus du tapis de vignes qui de ce côté revêt la vallée de l'Adige, on aperçoit un rocher conique qui élève sa tête jusqu'aux nues. Sur la cime de ce rocher, on a bâti le château de Greifenstein. Plus bas, sur un rebord de la roche, une petite église est suspendue sur l'abîme comme l'aire d'un aigle. Cette chapelle fut fondée par les frères Cosman et Dannau, et fut consacrée en 1230; on l'appelle aujourd'hui Saint-Cosman. Le château de Greifenstein qui la domine a toujours passé pour imprenable et servit plus d'une fois d'asile à la noblesse rebelle du pays. Les Starkenberg s'y réfugièrent lors de leur guerre contre Frédéric de Tyrol, et ce fut à cette occasion que le château de Greifenstein changea de nom. Le duc Frédéric, ayant vainement livré de nombreux assauts au château, s'était décidé à le bloquer et à réduire les assiégés par la famine. Ce blocus durait depuis plusieurs années, quand Frédéric, passant par Bolzano, se rendit à Greifenstein pour sommer une dernière fois les assiégés qu'on disait réduits à toute extrémité, et pour recevoir de leurs mains les clés du château. Mais ceux-ci, pour toute réponse à ses sommations, jetèrent par-dessus leurs murailles un énorme porc soigneusement engraissé, qui vint tomber aux pieds du duc. Cette réponse dérisoire le décida à lever le siége. A partir de ce jour, Greifenstein prit le nom de *Das Sauschloss*, le château du porc, nom que les paysans lui donnent encore (1).

Aux environs de Méran, sur une montagne toute dépouillée de

(1) Cette histoire rappelle celle du porc de Carcassonne, racontée par M. Prosper Mérimée, *Voyage dans le midi de la France*.

Digitized by Google

verdure, se dressent de hautes murailles d'un jaune de soufre, et nuancées de marbrures rouges; c'est le *château des Flammes*. Souvent, au milieu de la nuit, des flammes courent le long de ces murailles, qu'elles semblent lécher avec amour. C'est du moins ce que rapportent les montagnards. Par instans, ces flammes s'élèvent à une si grande hauteur, qu'on les aperçoit de toute la contrée voisine. On raconte qu'un soir une pauvre femme, qui cherchait du bois mort au pied de la montagne, attirée par ces lueurs, gravit les pentes escarpées et se trouva tout à coup à la porte du château. La porte était ouverte et le pont-levis baissé. La pauvresse, après avoir long-temps regardé de tous côtés, poussée par une curiosité irrésistible, traversa le pont et pénétra dans une galerie, qu'elle eut peine à traverser tant elle était encombrée par les ruines. Arrivée à l'extrémité de cette galerie, elle vit les étoiles du ciel qui brillaient sur sa tête, car elle se trouvait dans la cour intérieure du château. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'en baissant les yeux elle aperçut une grande table dressée au milieu de cette cour, et autour de cette table une réunion d'hommes et de femmes assis et mangeant. Les figures de ces étranges convives étaient pâles, leur attitude grave et morne; ils gardaient un profond silence, et leur bouche ne s'ouvrait que pour engloutir les mets placés devant eux; car ils mangeaient, avec tant de voracité, qu'on eût dit qu'ils avaient jeuné pendant des siècles! Les domestiques étaient pâles et muets comme leurs maîtres. Ils apportaient les mets et enlevaient les plats en silence, remplissaient les coupes vides et changeaient les assiettes sans proférer une parole.

La pauvre femme, que ce mystérieux spectacle glaçait d'effroi, restait debout à l'entrée de la galerie, n'osant ni avancer ni se retirer, osant à peine respirer tant elle craignait d'attirer l'attention de la compagnie. Mais un domestique ayant fait quelques pas vers elle, elle murmura le nom de *Jésus* à demi-voix, et aussitôt toutes les têtes et tous les yeux de l'assemblée se tournèrent de son côté. Ces yeux étaient vitreux et comme flétris et à demi vidés. La bonne femme, dans ce moment, pensa mourir de terreur, car elle sentit du froid jusque dans la moelle des os.

Un des assistans, qui paraissait le personnage le plus important de la compagnie, fit un signe, et l'un des domestiques, s'approchant de la pauvre femme, la conduisit vers lui. L'inconnu, sans lui parler, prit une pièce d'or dans sa bourse et la jeta dans la poche du tablier de la paysanne. Celle-ci s'apprêtait à le remercier, quand tout à

Digitized by Google

coup elle s'aperçut qu'elle était seule; la table, l'assemblée, tout avait disparu; et comme la nuit était profonde, elle eut grand'peine à retrouver son chemin. En sortant du château, elle vit un lansquenet de faction sur le pont-levis. La mèche de son mousquet était allumée. Quoique la nuit fût très obscure, la femme vit aussitôt que cette singulière sentinelle était sans tête; en regardant avec plus d'attention, elle vit encore qu'elle tenait sa tête sous le bras au lieu de la porter sur ses épaules. La pauvresse s'éloignait en courant, alors la bouche de cette tête s'ouvrit, les yeux la regardèrent fixement : « Si tu tiens à la vie, lui dit-elle, ne révèle jamais ce que tu viens de voir et ce qui vient de t'arriver. » La malheureuse s'enfuit sans regarder derrière elle et rentra au logis.

A quelques jours de là, la bonne femme voulut changer sa pièce d'or; mais comme elle ne pouvait dire de qui elle la tenait, on la conduisit devant le magistrat, qui, malgré ses menaces, ne put rien tirer d'elle. La vieille femme se ressouvenait toujours de la recommandation du lansquenet, et s'excusait de son silence en disant qu'elle savait bien que si elle parlait elle mourrait.

Le temps de Pâques étant arrivé et la pauvre femme étant allée se confesser à son curé, celui-ci, comme on le pense bien, voulut savoir de quelle manière la fameuse pièce d'or était venue en sa possession, la menaçant d'un refus d'absolution et de la damnation éternelle si elle n'avouait tout. Alors celle-ci, prenant courage, raconta au prêtre, avec de grands détails, ce qui lui était arrivé dans la nuit qu'elle avait passée au château des Flammes. Quand elle eut tout dit, le prêtre lui donna l'absolution et elle sortit. Sa chaumière était voisine de l'église. Or, il arriva que dans le trajet du confessionnal à la porte de sa maison, la malheureuse femme disparut sans qu'on sût jamais ce qu'elle était devenue. Les paysans racontent qu'elle est allée grossir le nombre des habitans du château des Flammes, et que c'est elle qui, chaque jour après le festin, rince la vaisselle.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la disparition de la vieille femme, lorsqu'un chevalier, passant dans une bourgade voisine du château, entendit raconter cette histoire. — Où est ce château? demanda-t-il aux gens rassemblés autour du conteur. — Là haut sur cette montagne noire. — C'est bien! dit le chevalier. Et prenant un homme pour le conduire jusqu'en vue des murailles du château, il poussa rapidement son cheval dans la montagne. Il n'était encore arrivé qu'à la moitié du chemin, que déjà la nuit commençait. La lune ne brillait pas; les étoiles paraissaient éteintes, et le ciel était si noir qu'on

Digitized by Google

eût dit un drap de deuil tendu sur tout le pays. Seulement on apercevait dans la direction du château comme une lueur blafarde et vacillante. Dans ce même moment on entendit une voix forte qui venait du côté de la lueur : — N'approchez pas ! criait cette voix, pour Dieu, n'approchez pas ! Mais le chevalier, sans tenir compte de l'avertissement, montait toujours, et son compagnon, qui portait son épée, le suivait machinalement. Trois fois ils entendirent la voix, mais trois fois le chevalier, invoquant saint Vigile, enfonça ses éperons dans le ventre de son coursier et le poussa dans la direction de la lueur, de plus en plus éclatante.

Ils arrivèrent enfin en vue des murailles du château ; le lansquenet était toujours sur le pont, faisant sentinelle à la porte. A la lueur de la flamme qui brillait sur le haut de la muraille, le chevalier et son compagnon virent s'ouvrir la bouche de la tête qu'il portait toujours sous le bras, et ils entendirent ces mots : — Qui est là ? — C'est moi, répondit le chevalier sans s'émouvoir. — Qui est tu, toi ? demanda le lansquenet en faisant deux pas en avant. — Tu le sauras tout à l'heure. Et le chevalier, prenant son épée des mains de son compagnon, poussa rapidement son cheval dans la direction du pont. Alors on entendit un bruit de trompettes dans l'intérieur du château, et la porte s'ouvrant seule, un cavalier noir, monté sur un cheval noir, traversa le pont au galop et fondit sur le téméraire chevalier. Celui-ci essaya bien de se défendre et leva l'épée; mais le cavalier noir, qui paraissait doué d'une force surhumaine, le prenant par la ceinture, le jeta en travers sur le cou de son cheval, qu'il poussa si rudement sur le guide épouvanté, que celui-ci fut précipité au bas de la montagne comme si on l'y eût jeté avec la main. Puis le cavalier, tournant bride, rentra avec sa proie dans le château, dont la porte se referma.

Cette aventure reçut le nom de la *passe d'armes du château des Flammes;* depuis on ne revit jamais le chevalier (1).

Non loin du chemin du Brenner, et sur un piton faisant face au château des Flammes, on voit les ruines de la *maison du Brennberger.*

Le Brennberger est un jeune chevalier auquel il arrive toutes sortes d'aventures galantes; un Lauzun du quatorzième siècle, qui, parti de ses montagnes, n'ayant pour toutes richesses que sa lyre et son

(1) Jean Rebhu, dans son livre des *Choses singulières,* publié en 1679, a recueilli cette légende; elle est restée populaire dans les districts de Méran et du Brenner.

Digitized by Google

épée, fait la cour aux plus grandes dames et tourne la tête à deux princesses.

Le Brennberger se rend d'abord à la cour du duc d'Autriche; des courtisans le raillent sur la simplicité de son habillement; le Brennberger les défie en champ clos, en tue un, et cet exemple rend les autres plus circonspects. La belle duchesse demande à voir cet intrépide champion; le Brennberger se rend à une fête qu'elle donne à Vienne, et commence une chanson en son honneur. Cette chanson n'est rien moins que réservée, et nous prouve que le Brennberger n'allait pas en amour par quatre chemins. Il célèbre d'abord la beauté de la noble duchesse, ses joues vermeilles, et sa bouche, qui a la fraîcheur et l'éclat de la rose: « Heureux, s'écrie-t-il, celui qui peut y poser ses lèvres! heureux celui qui peut cacher ce trésor dans son sein, car nulle femme au monde ne peut lutter de beauté avec elle, à l'exception peut-être de la noble reine de France. »

Le Brennberger connaissait le cœur des femmes en faisant cette restriction. En effet, la belle duchesse est piquée, et faisant venir le chevalier:

— Ah! Brennberger, lui dit-elle, le plus chéri de mes serviteurs, pourquoi célébrer ainsi ma beauté? As-tu voulu railler ou parles-tu sérieusement? Ah! méchant, si tu n'étais pas mon serviteur, je te voudrais mal pour cela!

— Je parle sérieusement, répliqua le Brennberger, et mon cœur me dit que vous êtes la plus belle femme qu'il y ait au monde.

— Il me semblait que tout à l'heure tu n'étais pas si flatteur et que tu avais fait une exception en faveur de la noble reine de France.

— La beauté de la reine de France est célèbre, il est vrai, mais je ne l'ai jamais vue; je ne puis croire qu'elle soit plus belle que vous.

La duchesse avait peine à cacher son émotion, mais, voulant mettre le chevalier à l'épreuve avant de récompenser sa passion:

— Brennberger, le plus chéri de mes serviteurs, lui dit-elle, tiens, prends cette bourse pleine d'or, choisis le meilleur de mes chevaux, va voir la reine de France, et reviens me dire quelle est la plus belle de nous deux; mais, au nom de l'amitié que je te porte, avant tout, dis-moi la vérité.

— Ah! noble princesse, repartit le chevalier, je n'aime guère les longs voyages, surtout quand ils m'éloignent de vous; et si, ce que je ne puis croire, j'allais vous rapporter quelque déplaisante nouvelle, je serais inconsolable. Je préférerais donc ne jamais me charger d'une pareille mission; mais cependant, comme je puis revenir avec

Digitized by Google

une nouvelle qui vous comblera de joie et qui rendra mon cœur bienheureux, je vais risquer le voyage.

— Va, lui dit la dame, ne regarde que les yeux, le visage et la chevelure, et ne te laisse éblouir ni par l'éclat des pierreries, ni par la richesse du costume.

Le Brennberger fit aussitôt ses préparatifs de voyage, car il avait hâte de revenir, sachant quelle douce récompense l'attendait. Avec l'or que la duchesse lui avait donné, il acheta une foule d'objets de parure à l'usage des femmes : des peignes ornés de pierres précieuses, de belles étoffes, des fuseaux; puis il se fit faire pour lui-même un habit de femme, et, cheminant par monts et par vaux, il se rendit à Paris.

Or, dans ce temps-là, il y avait à Paris un brave Allemand qui habitait au pied de la montagne de Mars, et qui hébergeait tous ses compatriotes qui se trouvaient dans la ville. Le Brennberger l'alla trouver et lui demanda l'hospitalité, lui promettant une bonne récompense en retour. L'hôte fit mettre aussitôt de la paille dans l'une de ses meilleures chambres, lui donna à manger les meilleurs morceaux et à boire de son meilleur vin. Le Brennberger, encouragé par cette gracieuse réception, prit son hôte à part et lui dit : — Je viens pour voir la reine de France, la duchesse d'Autriche veut que je lui dise si elle est aussi belle que le raconte la renommée : que faire pour l'approcher?

— Placez-vous sur le chemin qu'elle suit en se rendant à l'église, lui dit l'hôte, et vous êtes certain de la voir.

Le Brennberger, quand l'office sonna, revêtit aussitôt son habit de femme, et, prenant ses marchandises, il alla se placer devant la porte du château, sur le chemin de la reine; il étala ses étoffes, ses fuseaux et sa soie de façon à attirer l'attention de la princesse. Il attendait depuis quelques instans, quand la porte du palais s'ouvrit, et la reine parut; elle était entourée de douze jeunes et charmantes demoiselles, au milieu desquelles elle brillait comme un lys au milieu d'un bouquet de marguerites. Le chevalier fut ébloui; il eut peine à soutenir l'éclat de ses yeux noirs, et il lui sembla que l'haleine qui sortait de ses lèvres, d'un rouge de feu, allait le consumer. Il commençait à se remettre de son trouble, quand la reine, se tournant de son côté :

— Dieu te bénisse, mercière, lui dit-elle en s'arrêtant, as-tu quelque chose de nouveau à nous vendre? La prétendue mercière la salua en rougissant; puis, lui montrant les objets étalés devant elle :

Digitized by Google

— Voyez, belle reine, et, si quelque chose dans ma boutique vous plaît, je serais bien heureuse de voir vous ou quelqu'une de vos demoiselles en faire l'acquisition. Mais la reine, s'éloignant : — L'office est commencé, dit-elle à une autre fois, la mercière.

Le chevalier, encouragé par les paroles de la reine, resta tout le jour devant la porte du château, espérant lui vendre quelque chose au retour, et avoir occasion d'entrer au palais; mais la reine avait pris un autre chemin et était rentrée par une autre porte : cependant, comme le soir arrivait et qu'elle regardait par une des fenêtres qui donnaient sur la ville, elle vit la mercière qui restait courageusement à son poste, attendant toujours.

— La nuit va venir, dit la reine, et cependant voilà toujours la mercière devant la porte; elle se sera attardée, espérant peut-être nous vendre au retour; qu'on la fasse entrer; nous examinerons ses marchandises, et elle passera cette nuit au palais.

La mercière fut donc introduite dans l'appartement de la reine; on examina ses marchandises, et l'heure du repas du soir étant venue, la reine la fit asseoir à la table de ses femmes, qu'elle enchanta de ses joyeux propos. Le souper étant fini, la mercière prit congé de la reine, lui disant qu'elle voulait retourner chez son hôte.

— Cela ne se peut, lui dit la reine, la nuit est venue, et la ville n'est pas sûre; vous coucherez avec une de mes femmes.

Le chevalier, qui se rappelait sa belle duchesse, et qui pour rien au monde n'eût voulu lui être infidèle, répondit à la reine :

— Que Dieu vous rende grace; mais si vous ne le trouviez pas mauvais, j'aimerais mieux coucher seule.

— Non pas, mercière, répliqua la princesse, ce serait vous maltraiter; j'ai ici douze demoiselles d'honneur, il faut que ce soir vous couchiez avec la plus jeune; autrement vous auriez droit de vous plaindre de notre manière d'exercer l'hospitalité.

Le chroniqueur ne le dit pas, mais nous avons tout lieu de croire que la reine connaissait les projets et l'histoire du Brennberger, et qu'avant d'en faire son chevalier, elle avait l'intention de mettre sa vertu à l'épreuve.

La mercière se résigna donc et passa toute la nuit couchée aux côtés de la charmante jeune fille, qui ne se troubla pas, qui ne rougit même pas quand le lendemain la reine lui demanda si elle avait été contente de sa compagne de la nuit.

Le lendemain, la mercière voulait partir; mais la reine la retint encore, et cette nuit-là elle la passa couchée avec une autre demoiselle.

Digitized by Google

Elle resta douze jours au château, et chaque soir eut pour compagne une des douze demoiselles de la reine, et le lendemain du douzième jour, elles pouvaient toutes se regarder entre elles sans penser à mal et sans rougir (1).

Le soir du douzième jour, la reine, se trouvant seule avec le Brennberger, lui dit avec un tendre sourire, et songeant à le récompenser :

— Si toutes mes filles ont couché à vos côtés, dois-je vous moins bien traiter qu'elles? Si elles ont été vos compagnes, dois-je en porter la peine?

Le Brennberger se troubla, car, s'il lui avait été possible jusqu'alors de résister à la tentation, en voyant les attraits de la reine il se sentait faible et craignait de succomber. Le Brennberger profita donc d'un moment de confusion qui précéda le souper pour sortir du château; courant chez son hôte, il dépouilla son habit de mercière, et montant à cheval, galopa nuit et jour sur la route de Vienne. Lorsqu'il fut de retour dans cette ville, la duchesse le fit venir.

— Ah! Brennberger, le plus chéri de mes serviteurs, lui dit-elle du plus loin qu'elle le vit, raconte-moi tes aventures, et que je sache si tu m'apportes de bonnes nouvelles.

— Mes aventures, noble dame, les voici : j'ai beaucoup aimé et beaucoup souffert.

— Et qui donc as-tu aimé?

— J'ai toujours aimé la même dame, et si j'ai souffert, j'ai souffert pour elle. Pendant treize jours j'ai vendu mes marchandises au château de la reine de France, et chaque soir la reine m'a fait partager le lit d'une de ses filles d'honneur; enfin, la dernière nuit, la reine a voulu me faire dormir à ses côtés.

— Malheur à moi, chevalier, si mes conseils ont pu t'induire à mal et causer le déshonneur de la noble reine de France.

— Son honneur a été respecté; cette nuit-là je me suis enfui, et, quand j'ai quitté le palais, il n'était aucune de ses habitantes qui me prît pour autre chose que pour une femme.

La duchesse, heureuse dans son cœur, garda un moment le silence, puis s'adressant au chevalier : — Dis-moi, maintenant, ajouta-t-elle, laquelle de nous deux l'emporte en beauté.

(1) Les frères Grimm ont publié cette légende; dans leur version, qui diffère sur plusieurs points essentiels de celle que nous rapportons, le Brennberger ne paraît pas avoir montré la même discrétion. Il raconte même, en termes un peu lestes, à la duchesse le *prodigieux bonheur* qu'il a eu. Cette fatuité ne nous paraît pas dans les mœurs du temps.

Digitized by Google

— La beauté de la reine de France est vraiment merveilleuse, et je ne pense pas qu'il y ait de plus belle femme au monde. Le jour où je la vis pour la première fois, son visage brillait d'un éclat incomparable, et je fus ébloui de sa beauté.

— Ah! Brennberger, je le vois, tu la trouves plus belle que moi. Eh bien! puisqu'elle te plaît plus que moi, que n'es-tu resté son serviteur?

— Noble dame, je n'ai jamais voulu vous comparer à la reine. Elle est bien belle sans doute, mais vous êtes bien plus belle encore dans mon cœur.

— Tu viens de me dire cependant qu'elle était la plus belle femme que tu aies jamais vue.

— Elle est bien belle; pourtant je dois dire qu'elle n'est la plus belle qu'après vous; elle a la bouche trop haute, et vous avez le cou plus arrondi et le menton plus délicat. Mais, eût-elle été plus belle encore, elle n'eût jamais eu que la seconde place dans mon cœur; et, si je me suis enfui, c'est moins parce que je redoutais le pouvoir de ses charmes que parce que je craignais que plus tard on ne vînt à savoir la vérité, et qu'on ne la mît injustement à mort.

— Ah! Brennberger, je saurai si tu dis vrai.

— Belle princesse, je vous le répète, j'ai toujours aimé la même dame, et si j'ai souffert, j'ai souffert pour elle.

Le Brennberger, en disant ces paroles, mit un genou en terre devant la duchesse; celle-ci lui tendit silencieusement la main, que le chevalier couvrit d'ardens baisers. Mais tout à coup la belle princesse, retirant sa main, s'enfuit, légère comme la biche, et, quand elle rentra dans la salle où ses dames l'attendaient, son cœur battait bien fort; et elle était toute rouge.

Le lendemain, comme le Brennberger se présentait à la porte du palais, l'époux de la duchesse, qui, la veille, l'avait observé, le fit saisir et conduire devant lui.

— Chevalier, tu aimes ma femme, lui dit-il avec un farouche regard.

Le Brennberger n'eut garde de nier, et resta silencieux.

— Tu en conviens? Eh bien! la terre ne peut plus nous porter tous deux; tu vas mourir.

— Que ta volonté soit faite, repartit le Brennberger sans pâlir; si tu me fais mourir, c'est sans doute parce que la duchesse m'aime : alors je meurs content.

Une heure après, il s'agenouillait devant le bourreau, et sa tête roulait sur l'échafaud.

Digitized by Google

Mais le duc n'était pas encore satisfait; il fit arracher le cœur du chevalier, ordonna qu'on l'apprêtât comme un mets délicat, et le fit servir à la duchesse. Celle-ci ignorait la mort du Brennberger; elle mangea donc sans répugnance le mets qu'on lui servait, et fit un horrible repas de ce cœur qui avait battu dans la poitrine de son serviteur.

Quand elle eut achevé, son seigneur parut et lui dit :

— Savez-vous, madame, ce que vous venez de manger?

— Je l'ignore; mais ce mets a flatté agréablement mon goût.

— Je n'en suis pas surpris, reprit le duc, car vous venez de manger le cœur du Brennberger, de ce galant dont vous aimiez à entendre les récits, et qui charmait vos ennuis par de si douces paroles.

— Est-il vrai! s'écria la duchesse en pâlissant. Eh bien! si j'ai mangé ce cœur qui battait pour moi, le cœur de celui qui charmait mes ennuis, je vais maintenant vider ce verre en sa mémoire, et désormais ma bouche ne recevra plus ni nourriture ni boisson.

Elle but, se leva, et s'étant renfermée dans sa chambre, elle s'agenouilla devant la Vierge, et implora son assistance dans ses peines.

« Le fidèle Brennberger est mort innocent à cause de moi, lui disait-elle, et je le regretterai à jamais. Mère des douleurs, tu sais s'il a jamais uni son corps au mien; tu sais si jamais il s'est assez approché de moi pour que mes bras pussent l'étreindre. Il est mort innocent pour moi, donne-moi la force de mourir pour lui! »

Le repas qu'elle venait de faire fut en effet son dernier repas. Depuis ce moment, elle ne voulut prendre ni boisson ni nourriture. Elle vécut ainsi douze jours, et, le douzième jour, elle s'éteignit. Le duc, qui avait entendu sa prière, et qui se reprochait son crime, ne voulut pas lui survivre. Comme elle allait rendre le dernier soupir, il s'enfonça un couteau dans le cœur, et mourut en même temps qu'elle.

FRÉDÉRIC MERCKY.

Digitized by Google

ÉRIC XIV.

CHRONIQUE SUÉDOISE.

I.

Le 12 juillet de l'année 1561, la ville de Stockholm présentait un rare et curieux spectacle. Dès le matin, les bourgeois circulaient dans les rues, les cloches sonnaient dans les églises, les canons étaient rangés sur la grande place, et les fanfares des clairons retentissaient à la porte du château. A voir cette foule errant d'un lieu à l'autre avec une sorte d'inquiétude, on eût pu croire que la ville était menacée d'un grand péril, que les cloches sonnaient le tocsin et que toute cette population courait à la défense de ses remparts. Mais les bourgeois avaient revêtu leurs plus beaux habits, les femmes avaient natté leurs cheveux avec un soin tout particulier, et les enfans même étaient déjà parés comme pour un jour de fête. C'était, en effet, une circonstance importante. C'était le jour où Éric XIV, récemment couronné à Upsal, devait faire son entrée dans la capitale de ses états. Depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis l'avènement au trône de Gustave-Wasa, il n'y avait point eu de solennité semblable. A cette époque, la Suède, épuisée par les guerres de partis, ravagée

Digitized by Google

par l'invasion des Danois, toute saignante encore des plaies que lui avait faites la cruauté de Chrétien II, ne pouvait apporter à cette fête ni beaucoup de pompe, ni beaucoup de luxe, et le sage et héroïque Gustave, qui avait si noblement partagé les misères, les périls de son peuple, avait l'ame trop grande pour chercher à rehausser par un vain éclat une cérémonie dont un cri de joie et un cri d'amour partis du milieu de la foule devaient faire tout le charme. Mais dans le cours de son règne, le peuple, pareil à un malade confié à des mains habiles, avait vu peu à peu toutes ses blessures se cicatriser, la Suède avait repris une nouvelle splendeur, et la royauté s'était enrichie. Quand Gustave mourut, ses fils ouvrirent la chambre mystérieuse où il amassait, par une sorte de prévoyance douloureuse de l'avenir, le fruit de ses épargnes, et y ils trouvèrent d'immenses trésors. Une portion de ces trésors avait déjà été employée à envoyer en Angleterre de magnifiques ambassades pour négocier le mariage d'Élisabeth avec Éric. Le reste fut divisé entre les enfans du vieux roi, et l'imprudent Éric, aussi prodigue que son père était économe, avait fait une large brèche à sa part d'héritage pour préparer son couronnement. Tout ce qu'il y avait à cette époque de plus précieux, la soie et le velours, les broderies fines et les perles, devait servir d'ornement à cette solennité. Les marchands les plus renommés et les ouvriers les plus habiles avaient été mis en réquisition. De Hollande, on avait fait venir les insignes de la royauté, le sceptre, le globe, la couronne; d'Angleterre, des caisses pleines de bijoux, de riches vêtemens et de brillantes étoffes. L'entrée à Stockholm devait être, comme la cérémonie du couronnement à Upsal, préparée de manière à frapper tous les esprits. La cour avait son spectacle et le peuple le sien. Sur une des places les plus larges de la ville, on voyait des animaux extraordinaires que la plupart des naïfs citadins connaissaient à peine de nom; des lions enfermés dans des cages de fer, des dromadaires que des étrangers revêtus d'un costume bizarre promenaient de long en large, et des oiseaux qui chantaient d'une merveilleuse façon. Ici, un ingénieux acteur représentait avec des marionnettes tout le drame de *Faust*, y compris sa mort terrible, son enlèvement par le diable et son supplice dans les enfers. Un peu plus loin, un astrologue expliquait l'influence des constellations et dévoilait les mystères de l'avenir. Ailleurs, un baladin se vantait, chose inouïe! de pouvoir, dans l'espace de quelques minutes, couper la tête d'un homme, et la lui remettre pleine de vie sur les épaules. Quelques vieux bourgeois passaient avec une surprise mêlée d'effroi devant ces théâtres étranges,

Digitized by Google

disant que tout cela n'était que mensonge ou sorcellerie, et que de telles sciences ne devaient point porter bonheur à un royaume. Mais les plus jeunes s'arrêtaient volontiers auprès des tréteaux où un habile jongleur jouait avec des boules et des épées, et les femmes tendaient à se rapprocher du magicien. Cependant, malgré sa distraction apparente, toute la foule était occupée d'un même désir et d'une même pensée. A chaque instant, les regards se tournaient vers la porte du Nord, et de distance en distance chacun demandait : Ne voit-on rien venir? En jetant les yeux autour de soi, l'observateur le moins habile eût pu facilement reconnaître que ces scènes de marionnettes, d'astrologie et de jonglerie n'étaient, pour les spectateurs de tout rang et de tout âge, qu'une espèce de préliminaire à une autre scène plus grave et plus impatiemment attendue.

Vers midi, un nuage de poussière s'éleva sur la route, un son de trompettes et un bruit de chevaux se firent entendre. Au même instant, les tréteaux furent abandonnés, le peuple se précipita comme un torrent du côté des remparts : Éric allait venir. D'abord on vit apparaître une troupe d'hommes d'élite, couverts de riches armures et portant à la main des lances étincelantes; puis les chevaliers nobles, habillés avec une élégance dont on n'avait point encore eu d'exemple; les seigneurs du royaume, aux cheveux blancs, au front grave, marchant devant leur jeune prince comme des tuteurs devant leur pupille. Ensuite venaient les grands dignitaires de l'état, portant les insignes de la royauté, les gentilshommes illustres auxquels Éric avait donné la couronne de comte et de baron en prenant la couronne de souverain; puis le duc Jean et son frère, et enfin le roi, monté sur un cheval superbe, qu'il guidait avec une dextérité et une grace admirables. Il était suivi de ses deux gouverneurs, Burræus et Goran Persson, qui déjà commençaient à s'attirer la haine du peuple, et d'une troupe considérable de gentilshommes, d'écuyers, de soldats et de valets.

Éric touchait à sa vingt-huitième année. C'était peut-être le plus beau des enfans de Gustave, qui tous étaient remarquablement beaux. Il avait la taille moins haute que celle de son père, mais plus élégante, et le corps moins robuste, mais plus souple. Ses cheveux, d'un blond foncé, tombaient à grosses boucles sur ses épaules; son front large et déjà sillonné par quelques rides précoces, ses yeux bleus recouverts de sourcils bruns, ses lèvres légèrement serrées, avaient une singulière expression de rêverie et de tristesse. Il y avait de la poésie dans son regard, de l'amertume dans son sourire, et toute sa

Digitized by Google

physionomie aurait pu paraître trop douce aux yeux des vieux compagnons de Gustave, si une moustache épaisse et une longue barbe taillée en pointe ne lui avaient donné un caractère plus noble et plus ferme. Le costume qu'Éric avait choisi pour entrer à Stockholm servait encore à faire ressortir tous ses avantages. C'était un pourpoint en soie blanche qui lui serrait étroitement la taille, des culottes en soie de la même couleur brodées de roseaux, de grandes bottes en maroquin brodé, un manteau à l'espagnole retenu sur l'épaule par une agrafe en diamans, et un chapeau noir surmonté d'une plume d'autruche. Nul gentilhomme suédois n'était, du reste, aussi habile que lui à tous les exercices du corps; nul n'avait autant de dignité dans sa démarche et de grace dans ses mouvemens. Aussi, quand il apparut au milieu de son cortége, la foule surprise le regarda en silence, oubliant d'applaudir et de saluer. Mais une femme, qui, pour le mieux voir, était montée sur une des bornes de la route, ne put contenir son émotion. « Qu'il est beau! » s'écria-t-elle, et cette exclamation spontanée produisit aussitôt une explosion de cris de joie et d'admiration. Dans ce moment, le roi passait sous l'arc de triomphe qu'on lui avait élevé à la porte du Nord. Le carillon des cloches, les salves de l'artillerie, les fanfares des clairons, se mêlaient aux acclamations enthousiastes du peuple. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfans, se précipitaient par un mouvement unanime sur ses pas, étendant leurs mains vers lui et le regardant avec amour. C'était une de ces minutes enivrantes qui passent si vite et qui ne reviennent plus, un de ces instans où l'ame de l'homme se dilate dans le charme de ses émotions, où la pensée embrasse à la fois ce qu'il y a de plus doux dans la vie et de plus grand. Et le roi continuait sa marche, saluant avec un joyeux sourire tous ceux qui l'entouraient, et provoquant sans cesse un nouvel enthousiasme. Arrivé sur la place du Brunkeberg, son cheval fit un faux pas. Éric le releva avec un mouvement de mauvaise humeur, puis, se tournant vers le comte Svante Sture: Cette place, dit-il, doit-elle aussi m'être fatale? — C'est la place où les plus nobles têtes de Suède sont tombées sous le fer du bourreau, répondit Sture; peut-être le cheval de votre majesté a-t-il senti l'odeur du sang. — Pour tout autre, cet incident eût été sans conséquence; mais il produisit sur l'ame superstitieuse d'Éric une réaction subite. Son front se rembrunit, son regard se détourna avec une sorte d'inquiétude du spectacle si animé qui l'entourait, et son oreille parut insensible aux acclamations naguère encore si douces à écouter. Le peuple s'en aperçut, et son enthousiasme se refroidit

Digitized by Google

presque aussitôt, les cris de joie diminuèrent. Éric entra dans la cour du château sans se retourner et sans envoyer un dernier adieu à ceux qui étaient venus si gaiement au-devant de lui. La foule resta encore quelques instans autour de la demeure royale, indécise, étonnée; puis, à la voir s'éloigner à pas lents, en silence, on eût dit qu'elle venait de comprendre les terreurs superstitieuses de son souverain, et qu'elle se estimait frappée d'un pressentiment fatal.

II.

Le soir de cette mémorable journée, un caporal des gardes du roi, nommé Mone, s'en retournait l'arme sur l'épaule dans sa demeure, lorsqu'il fut accosté par un jeune homme portant aussi l'uniforme militaire et l'aiguillette d'enseigne : — Ah! vous voilà, Maximilien, s'écria Mone en lui frappant sur l'épaule; eh bien! vous allez venir avec moi. Un bon sujet du prince Éric peut bien se permettre aujourd'hui la bouteille de bière. Mon vieux père nous fera peut-être grace de ses citations bibliques, et vous ne serez pas fâché de voir ma petite Catherine.

A ce nom, les joues du jeune officier se couvrirent d'un léger incarnat. Il serra la main du caporal et le suivit en balbutiant quelques mots de remerciement.

— N'est-ce pas, dit Mone, c'était aujourd'hui une joyeuse journée? Vraiment la Suède n'en a pas eu beaucoup de semblables. Comme notre jeune roi monte bien à cheval, et quelle magnifique épée il portait à la main! Avez-vous vu? On dit qu'elle coûte plusieurs centaines de marcs.

Mais avant que Maximilien eût répondu à cette naïve exclamation, le caporal ouvrit la porte de sa demeure. C'était une de ces vieilles maisons en bois comme il n'en existe plus guère dans les villes de Suède. Elle était située dans une des rues les plus étroites et les plus sombres de Stockholm, et ses poutres lézardées, ses petites fenêtres en parchemin huilé, indiquaient aux passans l'humble condition de ceux qui l'occupaient. L'intérieur était du reste en parfaite harmonie avec l'aspect plus que modeste que la maison présentait au dehors. Toute cette habitation se composait de deux pièces : une cuisine dégarnie de meubles et enfumée, puis une chambre assez large, mais sans tentures et sans planches. Au fond, on apercevait trois lits, ou plutôt trois couchettes en bois de sapin, recouvertes de peaux de moutons;

Digitized by Google

près de la fenêtre, une table grossièrement travaillée, quelques chaises, deux vieux bahuts et, sur les murailles, une large épée à demi couverte de rouille, une arbalète, et un fusil à rouet. C'était là tout l'ameublement.

Le père de Mone était assis près de la table, tenant entre ses mains la Bible. C'était un de ces beaux vieillards que Rembrandt aime à peindre : une large et forte tête couverte de cheveux blancs, un front osseux traversé par des rides profondes, un œil vif étincelant sous d'épais sourcils, et une longue barbe blanche tombant sur la poitrine. Il avait été au service pendant toute la durée du règne de Gustave Wasa, et sans monter en grade il s'était distingué entre ses compagnons d'armes par son énergie et son intelligence. Le roi lui-même avait eu occasion de le remarquer et l'avait plus d'une fois, en passant, salué par son nom, ce qui était pour le vieux soldat un honneur insigne dont le souvenir seul éveillait encore dans son cœur de vives émotions. Quand il quitta le service, Gustave lui accorda une pension, et il se retira dans la demeure de son fils, qui avait eu le bonheur d'entrer dans le corps privilégié des gardes, et le bonheur plus grand encore d'y obtenir promptement un grade. Il vivait là de la vie la plus paisible et la plus simple, travaillant tout le jour à faire des corbeilles pour ajouter chaque année quelques marcs aux modestes revenus de la famille, et le dimanche se reposant du labeur de la semaine en lisant la Bible. Deux grandes douleurs avaient pourtant traversé cette vie si humble et si calme. Ce fut le jour où il vit la femme de son fils mourir toute jeune encore, laissant après elle une fille en bas âge, et le jour où il apprit que Gustave Wasa n'était plus.

Il se consola de la première perte en élevant lui-même sa petite-fille, en la voyant grandir et se développer sous ses yeux. La plupart du temps il était seul avec elle; alors il la prenait sur ses genoux et lui enseignait à lire et à prier : l'enfant l'écoutait avec une tendre soumission et suivait docilement toutes ses leçons.

Mais rien n'avait pu encore faire oublier au digne vieillard la mort de Gustave Wasa. Il avait conservé pour lui un sentiment de vénération qui ressemblait à un culte. C'était le héros chéri de sa jeunesse et le bienfaiteur de ses vieux jours. La moitié de sa vie s'était passée à servir sous ses ordres, l'autre moitié à le bénir. Il ne connaissait pas une histoire plus touchante que celle de Gustave et ne croyait pas qu'il pût y avoir un plus grand nom. Souvent, quand les amis de son fils venaient le voir, il leur racontait l'état désastreux de la Suède dans les dernières années de la domination danoise, la révolte du

Digitized by Google

peuple, le siége de Stockholm, où il avait lui-même combattu sous les ordres de la belle Christine Gyllenstierna, puis le massacre de la noblesse, la fuite de Gustave en Dalécarlie, ses périls, son courage, et enfin son avénement au trône. A la fin de ses jours, on le voyait joindre ses mains sur sa poitrine avec une sorte de recueillement; souvent une larme tombait de ses yeux, roulait sur ses joues amaigries et sur sa barbe blanche, et il disait : Comment se fait-il que je vive encore quand mon général est mort?

Dans ces accès de mélancolie, Catherine se levait de l'escabeau où elle était ordinairement assise près de son aïeul, lui prenait la main, lui donnait un baiser sur le front, et la figure du vieillard s'irradiait en la regardant.

C'était une jeune fille d'une grace angélique et d'une admirable beauté. Elle touchait à sa quinzième année, mais, à la voir si svelte et si mignonne, avec ses cheveux blonds nattés et tombant en longues tresses sur l'épaule, ses petites mains blanches et délicates, on l'eût prise pour un enfant. Elle avait des yeux d'un bleu limpide comme l'eau des lacs de Suède, une bouche pareille à deux feuilles de rose, une peau fine et transparente; c'était une vraie fille du Nord, timide et naïve, d'une humeur bienveillante, d'une gaieté douce et d'une nature rêveuse. Il y avait dans toute l'expression de sa physionomie, dans tous ses mouvemens, tant de réserve, tant de chasteté et d'innocence, que son aspect seul aurait pu faire naître l'amour le plus vrai dans l'ame la plus blasée, et ramener la croyance dans le cœur le plus sceptique. Auprès de son aïeul, elle avait reçu une éducation très incomplète, il est vrai, mais sérieuse. Les premières leçons qu'elle avait écoutées étaient des maximes de morale; les premiers récits qui avaient frappé son imagination étaient les plus touchantes pages de l'histoire de Suède, et le premier livre qu'elle avait eu entre les mains était la bible. Grace à ces préceptes auxquels la tendresse de son aïeul donnait un charme particulier, grace à ces lectures faites avec fruit, son ame avait pris une élévation qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez une jeune fille d'une condition aussi obscure; elle avait le sentiment des belles actions et des nobles dévouemens.

Avec tous ces charmans sentimens et ces rares qualités, la pauvre Catherine était condamnée à porter le fardeau de la vie vulgaire. Le matin, quand elle avait, comme une mère de famille, mis son ménage en ordre et préparé le frugal repas du jour, elle prenait une corbeille et s'en allait le long des rues vendre des fleurs et des fruits. Depuis plusieurs années, elle était bien connue dans les quartiers

Digitized by Google

qui avoisinent le château, et qui, à cette époque, étaient déjà comme aujourd'hui la partie de la ville la plus fréquentée. Beaucoup de riches bourgeois, en la voyant passer avec son mantelet de laine brune, son jupon rayé et ses petits brodequins, se détournaient de leur chemin pour la regarder plus long-temps. Beaucoup de grandes dames, de celles même qui portaient alors le noble titre de *fru*, la suivaient des yeux avec un sentiment d'envie. Du reste, la médisance n'avait pu l'atteindre encore; les autres marchandes de fruits la trouvaient seulement un peu fière. Mais, malgré tous leurs efforts d'esprit et toutes leurs enquêtes, elles ne pouvaient raisonnablement lui attribuer aucune intrigue. On avait vu d'élégans gentilshommes s'arrêter auprès de Catherine, l'accabler d'éloges, et ne recevoir qu'un froid salut pour prix de leurs belles phrases. D'autres avaient tenté, sous différens prétextes, de s'introduire chez elle, et l'austère sagesse de Catherine, soutenue par la fermeté de son aïeul, les avait tous écartés.

Un seul jeune homme avait accès dans la demeure du vieux soldat, c'était Maximilien, le fils d'un de ses anciens compagnons d'armes; celui-là avait pour Catherine un amour vrai et profond, qu'il n'osait exprimer, mais qui se trahissait par ses regards; son unique ambition était de l'épouser un jour. Avant d'oser lui faire part de ses projets, il attendait qu'il eût obtenu un grade plus élevé, afin de lui offrir un sort meilleur.

Quant à Catherine, elle était contente de le voir, elle l'appelait le bon Maximilien, et causait volontiers avec lui, mais elle n'éprouvait aucun regret en son absence, aucun trouble quand il était là. L'amour n'était pas encore entré dans son cœur.

Lorsque Mone parut sur le seuil de la porte avec Maximilien, Catherine courut au-devant d'eux, salua amicalement le jeune enseigne, puis s'approcha de son père qui lui dit quelques mots à l'oreille. Elle s'en alla chercher aussitôt la cruche de bière qui ne paraissait sur la table de cette pauvre famille que dans les grandes circonstances. Elle rentra un instant après, portant une espèce d'amphore en grès, revêtue d'un couvercle d'étain, et trois verres larges et massifs sur lesquels on lisait des inscriptions en plat allemand, qui recommandaient aux buveurs l'amour de Dieu et de la vertu. Maximilien était assis en face de la porte par laquelle Catherine devait passer, et le caporal Mone, tout en ôtant son armure et son habit d'uniforme, rapportait à son père les évènemens de la journée, la marche pompeuse du roi de Rottebro à Stockholm, et son entrée dans la ville. Quand il en vint à raconter le trébuchement du cheval sur la place de Brunkeberg, et la

Digitized by Google

subite mélancolie d'Éric, le vieillard secoua la tête et dit : Écoute, mon cher Nils, cet incident est peut-être plus grave qu'il ne le paraît. Je ne crois pas, comme beaucoup de gens de ma connaissance, que l'avenir se dévoile à nos yeux par quelque circonstance imprévue, et qu'on puisse tirer de longues conclusions d'un fait accidentel; mais on ne saurait nier l'effet mystérieux de certains pressentimens qui nous saisissent parfois tout à coup comme une révélation des choses que nous ignorons encore. Tu sais que la reine Catherine n'accoucha d'Éric qu'avec les plus grandes douleurs. On attendait depuis plusieurs jours l'heure de sa délivrance, lorsque le médecin qui prenait soin d'elle, et qui était, dit-on, un savant astrologue, entra dans la chambre de la malade, et dit à ceux qui s'y trouvaient : Jetez-vous tous à genoux, et priez avec moi le ciel de retarder la naissance de l'enfant, car toutes les constellations sont conjurées contre lui, et, s'il vient au monde dans ce moment, il est menacé des plus grands malheurs. Au même instant, la mère poussa un cri, et l'enfant vit le jour. C'est là un présage sinistre; il y en a eu d'autres encore. Puisse l'incident dont tu viens de parler ne pas être un mauvais présage de plus.

— Allons! allons! s'écria Nils d'un ton moitié riant et moitié sérieux; j'ai eu tort de rappeler, dans mon récit, un fait auquel je ne croyais pas qu'on pût attacher la moindre importance, car je vois qu'il éveille en vous une nouvelle frayeur. Depuis la mort de Gustave, il vous semble que la Suède, abandonnée par son bon génie, doit infailliblement être livrée bientôt à quelque calamité.

— Hélas! oui, dit le vieillard, j'en ai peur, car je ne vois dans notre nouveau roi que des penchans trompeurs, et autour de lui que des conseillers perfides; et quant à ce qu'on appelle ses bonnes qualités, je crains bien qu'elles ne soient de nature à augmenter sa vanité de prince, plutôt qu'à assurer la prospérité du royaume. On dit qu'il est très beau cavalier, habile jouteur, bon musicien et poète. Il doit beaucoup plaire aux femmes.

— Les femmes en sont folles, s'écria Maximilien, qui jusqu'alors était resté muet et immobile en contemplation devant Catherine.

— On dit aussi, ajouta le vieillard, qu'il est savant comme un évêque et lit le latin comme un professeur. Mais avec toute sa grâce à manier une lance, et à tenir la bride d'un cheval, je doute qu'il puisse, comme Gustave, défendre le royaume avec une armée de paysans, et avec toute sa science, il ne sait pas maîtriser les mauvais penchans de son caractère. Il est d'une nature jalouse, soupçonneuse et violente. Le plus léger motif de défiance s'empare bien vite de son

Digitized by Google

imagination, et le moindre obstacle l'exaspère. On dit qu'un jour, dans une chute, il s'est frappé rudement la tête contre un mur, et que depuis cette époque il a des mouvemens de colère et des accès de tristesse inexplicables. Ce n'est plus seulement un défaut accidentel, une erreur passagère. C'est une maladie.

A la fin de cette période, Nils Mone, qui craignait de contredire son père, ou qui peut-être ne trouvait plus aucun argument à lui opposer, acheva de vider en silence son verre de bière. Maximilien, qui s'aperçut que la conversation était finie, se leva pour sortir, en implorant encore par un regard suppliant un regard de Catherine. Mais Catherine était rêveuse et préoccupée. Tout en continuant à coudre, elle avait prêté une oreille attentive aux paroles de son père, et ces paroles produisaient sur elle un effet diamétralement opposé à celui qu'il eût pu en attendre. Elle s'intéressait à ce jeune roi que l'on disait si beau et si près de tomber dans l'infortune. Tout ce qu'elle avait entendu raconter, et tout ce qu'elle venait d'entendre, lui causait une sorte d'attendrissement indéfinissable. Elle songeait à Éric, quand Maximilien, désolé de son air indifférent, lui dit bonsoir, avec une larme dans les yeux, et elle y songeait encore quand son aïeul, qui accomplissait religieusement ses devoirs de chrétien, ôta son bonnet de laine et s'écria : A genoux, enfans, prions.

III.

Les craintes du père de Mone n'étaient malheureusement que trop fondées. Éric ne tarda pas à se montrer tel que le vieux soldat l'avait dépeint : imprévoyant et prodigue, capricieux et colère, défiant et vindicatif, plein de faiblesses puériles, de passions outrées, et quelquefois de sentimens admirables. Il fut le premier roi de Suède qui réclama le titre de majesté. Pour soutenir la dignité de ce nouveau titre, il déploya un luxe extraordinaire. Les grandes choses disait-il, conviennent aux grands; et dans un court espace de temps, la cour de Suède, si modeste encore sous le règne de Gustave, subit une transformation complète.

Ses tentatives pour obtenir la main de la reine d'Angleterre l'entraînèrent dans des dépenses incalculables. Élisabeth, après lui avoir d'abord enlevé tout espoir, semblait être revenue sur sa première décision. Eric résolut d'aller lui-même solliciter le consentement que

Digitized by Google

ses ambassadeurs n'avaient pu obtenir. Il équipa une flotte de quatorze navires et s'embarqua à Elfsborg avec une suite brillante. Mais à peine était-il parti, qu'un orage effroyable survint. Il renonça à faire son voyage par mer et fit demander au roi de Danemark la permission de traverser ses états. Le roi, qui n'avait pas la moindre envie de l'aider dans ses projets, traîna la chose en longueur. Éric revint à Stockholm, et dans son ardeur matrimoniale, dépêcha une nouvelle ambassade en Angleterre, une seconde en Écosse pour demander la main de Marie Stuart, une troisième à l'empereur d'Allemagne pour obtenir celle de la princesse Rénée de Lorraine, et peu de temps après, une quatrième pour négocier son mariage avec la princesse Catherine de Hesse. Cette dernière négociation fut couronnée d'un plein succès. La demande d'Éric fut immédiatement agréée, et l'époque du mariage fixée au mois de mai suivant. Au mois de mai Éric envoya, sous les ordres de l'amiral Bagge, une flotte de douze vaisseaux, pour chercher sa fiancée. L'amiral rencontre près de Bornholm une flotte danoise, l'attaque, la disperse, arrive à Lubeck et envoie un messager à la princesse. Quinze jours après, le messager revient sans fiancée. Le landgrave, effrayé des troubles qui commençaient à éclater dans le Nord, n'avait pas voulu laisser partir sa fille. Le mariage n'est pourtant que retardé. Mais Éric conserve l'espoir d'épouser Élisabeth; il lui adresse, par un émissaire secret, une lettre dans laquelle il déclare qu'il n'a jamais songé sérieusement à se marier avec la princesse de Hesse. L'émissaire est arrêté en Danemark, sa lettre est découverte et envoyée au landgrave, qui à l'instant signifie aux ambassadeurs d'Éric de quitter ses états pour n'y jamais revenir.

Tandis que le fils du sage Gustave compromettait ainsi sa dignité au dehors, des évènemens plus graves se préparaient au-dedans du royaume. Il y avait, entre Éric et son frère Jean, une vieille haine quelquefois artificieusement dissimulée, mais au fond du cœur toujours vivace. Éric, qui s'était adonné avec ardeur à l'étude de l'astrologie, avait lu dans les astres que sa vie était menacée par un homme aux cheveux clairs. Ses soupçons se portèrent d'abord sur son frère Jean, plus tard sur le malheureux Nils Sture. L'infame Goran Persson, qui, par instinct, haïssait tous ceux qui étaient au-dessus de lui, et qui, par avarice, aurait voulu pouvoir anéantir les grands et les nobles pour prendre une part de leurs biens, travaillait à entretenir dans l'ame faible d'Éric toutes ces terreurs superstitieuses et ces sentimens haineux. Il aggrava les préventions que le roi nourrissait déjà

Digitized by Google

depuis long-temps, et en dénaturant les actes les plus simples, finit par faire, de quelques circonstances insignifiantes, des motifs graves de récrimination, et par persuader au roi que son frère Jean aspirait à lui ôter la vie, ou tout au moins à le détrôner.

Jean fut fait prisonnier et conduit à Stockholm avec sa jeune épouse. L'implacable conseiller d'Éric le pressait de le faire mourir, mais le roi reculait devant cette cruelle décision, et quelques hommes qui avaient aussi de l'influence sur lui, entre autres un Français, le brave et loyal Charles de Mornay, l'empêchèrent de verser le sang de son frère. Il fut décidé que Jean passerait sa vie en prison, et les satellites de Persson, après avoir dépouillé le malheureux prince de tout ce qu'il possédait de plus précieux, le renfermèrent au château de Gripsholm. On offrit à sa femme la liberté de le quitter et de vivre dans le palais du roi. Pour toute réponse, elle montra son anneau de mariage, qui portait pour devise : *Nemo nisi mors*, et prit le chemin de la prison.

L'acte de violence qu'Éric venait d'exercer envers son frère ne fit que jeter un nouveau trouble dans son esprit. Plus il avançait en âge, plus il devenait lui-même victime de ses propres défauts. Son irritabilité d'humeur, sa défiance, avaient pris peu à peu un accroissement terrible. Il fut un temps, disent les chroniqueurs, où l'on ne pouvait ni rire ni chuchoter à ses côtés, de peur d'éveiller en lui une pensée de trahison. Un signe informe, tracé au hasard sur une muraille, une branche d'arbre posée par mégarde sur le sol, passait à ses yeux pour un maléfice. La moindre méprise de la part de ses serviteurs enflammait sa colère, et souvent sa colère entraînait la peine de mort. Puis, une fois ces accès de fureur passés, il faisait un douloureux retour sur lui-même. Il s'accusait de son égarement, il écrivait dans son journal, avec une contrition toute chrétienne : Aujourd'hui j'ai péché. Il se promettait bien alors de mettre un frein à ses soupçons et de réprimer ses mouvemens de colère. Puis, le lendemain, le torrent des mauvaises passions rompait encore sa digue, et les regrets de la veille étaient oubliés. C'était un douloureux spectacle à voir que ce conflit perpétuel de tant de sentimens opposés, ces aspirations idéales et ces chutes désastreuses. Il y avait, au fond de cette ame de roi, un germe de nobles pensées, un amour instinctif des grandes choses, une faculté d'enthousiasme vraiment poétique. Mais il était comme le chasseur des ballades allemandes, placé entre un ange de lumière et un esprit de perdition. Quand la douce voix de l'ange avait ébranlé son cœur, l'être maudit revenait aussitôt réclamer ses droits. Une folle

Digitized by Google

hallucination trompait son regard, un souffle empoisonné troublait ses sens, une main fatale l'entraînait vers l'abîme.

IV.

Un soir Éric revenait de faire une course à cheval, et rentrait par cette même porte sous laquelle il avait passé avec tant de pompe. Trois années seulement s'étaient écoulées depuis le jour où le peuple accourait au-devant de lui pour le saluer du nom de roi. Dans ce rapide espace de temps, que de souffrances étranges il avait déjà éprouvées, et quel changement il avait subi! Au premier abord, on reconnaissait bien encore en lui ce noble et beau cavalier qui jadis étonnait tous les regards et charmait toutes les femmes. C'était bien la même démarche imposante et gracieuse, la même tête couronnée d'une épaisse chevelure blonde. Mais son front était plus sombre, son sourire plus rare et plus triste, et il y avait dans ses mouvemens une sorte de nonchalance rêveuse qui indiquait la préoccupation de son esprit. Parfois, cependant, lorsqu'il passait dans la rue, il essayait de surmonter sa mélancolie habituelle, de montrer dans ses regards une gaieté qu'il n'éprouvait plus au fond du cœur et d'attirer le peuple à lui; mais le peuple ne l'accueillait plus comme autrefois. Le peuple, ce juge terrible, avait à tout jamais condamné ses folles dépenses et ses actes de cruauté. Les bourgeois s'écartaient de sa route, et les femmes en soulevant pour le voir le rideau de leur fenêtre le regardaient avec une curiosité inquiète.

Éric s'en allait donc avec son cortége habituel le long des rues silencieuses, lorsqu'en traversant le pont de la cité il aperçut une masse de monde réunie devant la porte du château. Un de ses soupçons accoutumés s'éveilla aussitôt dans son esprit. — Qu'en pensez-vous, dit-il en se tournant vers un de ses officiers, serait-ce une révolte? L'officier mit son cheval au galop et revint un instant après en s'écriant: — Ah! sire, c'est un grand malheur, c'est la jolie Catherine, la plus belle fille du royaume de Suède, qui est morte ou à moitié morte.

C'était en effet Catherine qui en allant vendre ses fruits avait été renversée par une charrette. A l'instant même les gardiens du château, les habitans de la rue, s'étaient rassemblés autour d'elle. Chacun la regardait avec attendrissement, et chacun voulait lui porter secours. Mais l'empressement même de ces bonnes gens paralysait toute ac-

Digitized by Google

tion, et tandis que chaque spectateur proposait un remède, la jeune fille restait étendue sur le pavé.—Il ne s'agit pas de tant discourir, s'écria une femme qui à l'aide de deux bras vigoureux venait de fendre la foule. Il faut d'abord que la pauvre enfant soit sur un lit. Après cela, tous ceux qui sont si savans en médecine pourront vénir lui donner leurs conseils. Viens ici, Clas, ajouta-t-elle en s'adressant à un ouvrier, prends-la sur tes épaules et porte-la chez elle. La chère enfant n'est pas bien lourde. C'est si mince de taille, et le chemin n'est pas long. Elle demeure près de chez moi. C'est la fille de Mone, je la connais bien.

Au même instant le roi parut. La foule s'écarta devant lui et découvrit à ses regards la jeune fille étendue par terre, les yeux à demi fermés, les cheveux épars, le visage pâle et la tempe droite ensanglantée. Éric fut comme stupéfait en la voyant. Jamais une image aussi pure, une beauté aussi parfaite ne lui était apparue. Il sentit s'éveiller en son cœur une émotion qu'il n'avait pas encore éprouvée, un sentiment de tendresse et de pitié qui ressemblait à un songe; et il restait là immobile et muet, contemplant l'angélique jeune fille, et oubliant qu'elle souffrait, tant elle était belle dans sa souffrance. En ce moment, Catherine ouvrit les yeux, souleva ses bras engourdis et murmura quelques paroles inintelligibles. Ce mouvement arracha le roi à sa rêverie : —Portez-la au château, dit-il en se tournant du côté de ses gens, et faites venir le médecin; — puis il salua la foule et rentra dans son appartement.

V.

—Que vous est-il donc arrivé pendant votre course à cheval? disait le soir Hercule, le fou du roi, à l'un des officiers du palais. Avez-vous entendu en sortant de la ville le cri sinistre du corbeau? avez-vous trouvé deux bâtons en croix sur le chemin? Vos yeux auraient-ils aperçu une araignée tissant sa toile sur les murailles du château? ou n'auriez-vous point rencontré quelque convoi funèbre?

— Non, rien de tout cela, répondit l'officier; mais pourquoi ces questions?

— C'est qu'à part les jours où Goran Persson est entré chez le roi pour lui révéler quelque nouveau complot, je ne me rappelle pas avoir vu notre auguste maître aussi difficile à amuser et aussi silencieux. Moi qui ai assez souvent le privilége de le distraire, j'ai

Digitized by Google

fait depuis deux heures mon métier de fou d'une manière incroyable. J'ai dit des choses ravissantes, j'ai été audacieux, caustique, bouffon; je me suis moqué des nobles et des grands; j'ai parodié le roi de Danemark et ses généraux, j'ai ri, j'ai chanté; j'ai raconté des histoires de guerre et des histoires d'amour qui feraient mourir de jalousie un poète. Enfin, que vous dirai-je de plus? moi l'esprit joyeux du palais de Stockholm, moi le fou patenté de sa très haute et très puissante majesté Éric XIV; moi Hercule Antoine César Steinberg, surnommé La Bravoure, je me suis oublié au point de danser comme un arlequin, et de faire des sauts comme un jongleur. Tous les courtisans, gênés par le respect, se tenaient à quatre pour ne pas éclater de rire; le terrible Goran lui-même était ému, et le roi, le croiriez-vous, le roi n'avait pas seulement l'air de me voir, ou de m'entendre!

— Vraiment, mon pauvre Hercule?

— Vraiment. Il y a de quoi désespérer de l'avenir du royaume quand on voit de pareilles choses; et si je n'écoutais que ma colère, je briserais ma marotte, je jetterais mon bonnet de fou dans le Mœlar et j'abandonnerais le roi à sa destinée. Mais encore une fois, ne connaissez-vous rien qui puisse expliquer cette singulière figure que notre cher souverain a prise depuis quelques heures? Car il n'est pas triste comme quand il a perdu une bataille, ni ombrageux comme quand il croit que ses gens exercent contre lui quelque sorcellerie, ni terrible comme quand il parle de la trahison de son frère Jean. Il est pensif et grave, mais d'une gravité inaltérable.

— Non, sur ma foi, répondit l'officier qui commençait à s'intéresser aux soucis du pauvre fou; je ne sais d'où peut venir ce sérieux qui t'effraie, à moins que... peut-être... la jeune fille... Mais, non, ce n'est pas possible.

— Comment! il s'agit d'une jeune fille, s'écria Hercule en faisant sonner tous ses grelots. Bravo! je suis sauvé. L'amour est frère de la folie, vive la joie! Demain, Éric rira pendant deux heures et me proclamera le premier fou de la terre.

En disant ces mots, Hercule s'élança hors de la salle et monta en chantant l'escalier qui conduisait à sa cellule.

Ce que l'officier interrogé par Hercule venait d'exprimer comme un soupçon à peine admissible était pourtant la réalité. Éric songeait à Catherine. Après avoir donné l'ordre de lui faire préparer une chambre il était rentré chez lui, et il avait essayé de lire les dépêches de ses généraux. Mais tous les bulletins militaires, même ceux

Digitized by Google

du vaillant Horn qui venait de remporter plusieurs avantages sur la flotte de Lubeck et de Danemark, ne pouvaient distraire sa pensée de cette image de jeune fille étendue à demi mourante sous ses yeux. Il avait fait venir dans son cabinet Goran Persson et l'avait interrogé sur les dispositions du peuple et l'état du pays. Mais, pour la première fois, les discours insidieux et envenimés de Persson avaient glissé sur l'ame d'Éric, sans y éveiller aucune terreur. Enfin, il était descendu dans l'appartement de sa sœur Cécile, dont il aimait l'humeur vive et enjouée, il avait fait venir son fils ; mais il ne voyait que Catherine et ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui.

Le soir, il se retira avec Burraeus, son maître en astrologie, dans le cabinet mystérieux où il avait coutume d'étudier les planètes. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie, lorsqu'après avoir à diverses reprises contemplé attentivement la surface du ciel, il crut y voir un signe favorable à celle qui depuis quelques heures occupait si vivement son esprit. Oui, s'écria-t-il en s'asseyant près de la table d'astrologie toute couverte de chiffres et de signes cabalistiques ; oui, les constellations elles-mêmes lui sont favorables. Le ciel cette fois est d'accord avec mes désirs.

Burraeus prêta l'oreille tout en ayant l'air profondément absorbé dans ses observations, et le roi continua comme s'il se parlait à lui-même.— Au fait, cette apparition si singulière, cette chute à la porte du château au moment même où j'allais passer, cette émotion profonde dont j'ai été saisi, tout cela ne peut être un de ces accidens passagers de la vie qui nous surprennent un instant, et que nous oublions le lendemain. Puis, cette jeune fille avec ces vêtemens vulgaires, et dans toute sa physionomie quelque chose de si élevé et de si noble !...

— Oh ! sire, que vois-je ? s'écria Burraeus qui venait de comprendre la pensée du roi.

— Qu'y a-t-il donc, demanda Éric en se levant précipitamment avec une sorte d'anxiété dont l'habile courtisan ne put s'empêcher de sourire.

— Je vois, répondit Burraeus, une nouvelle étoile qui se lève à côté de la vôtre, une étoile d'une clarté si douce et si belle, que je ne me rappelle pas en avoir vu une semblable. La voilà qui se détache peu à peu sur l'azur du ciel, qui scintille, qui efface par sa vive lumière les autres étoiles qui brillaient naguères. Ses rayons forment maintenant autour d'elle une vaste auréole et se prolongent du côté de votre constellation. On dirait qu'ils la cherchent, qu'ils tendent à s'unir

Digitized by Google

à elle. C'est sans doute une étoile d'amour, l'étoile d'une femme admirablement douée, d'une reine peut-être.

— Non, non, s'écria Éric dont la figure était alors rayonnante de joie; elle n'est pas reine, mais elle mérite de l'être; elle le sera.

Puis, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il ferma brusquement la fenêtre, congédia Burraeus par un geste silencieux, et redescendit dans sa chambre à coucher.

Le lendemain, à son réveil, Éric fit demander des nouvelles de Catherine. On lui dit qu'elle n'avait reçu qu'une contusion dont on ne verrait bientôt plus de traces, qu'elle était levée et désirait retourner chez elle. — Non, dit le roi, elle restera ici, elle deviendra l'une des dames d'honneur de ma sœur. Je l'ai décidé ainsi.

Un officier fut chargé de lui annoncer cette résolution. Catherine, après l'avoir écouté, se tourna avec un sentiment de tristesse du côté de la rue où était sa demeure. — Et mon père? s'écria-t-elle. — Mademoiselle, dit l'officier qui ne s'était pas attendu à cette question, le roi dans sa générosité n'oubliera sans doute pas... — Et mon aïeul? s'écria Catherine avec une énergie et une douleur mal comprimée, mon aïeul qui, depuis quinze ans, n'a pas passé un jour sans me voir. Oh! non, vous ne voulez pas me retenir ici; c'est impossible. Le roi ignore sans doute que je suis une fille du peuple, sans esprit et sans grace, incapable de vivre d'une autre vie que celle que j'ai connue jusqu'à présent, indigne de reposer ma tête sous les lambris de ce château. Hier je n'étais encore qu'une marchande de fruits, je ne peux pas être ce matin dame d'honneur d'une princesse. Il me faut la cabane en bois où je suis née, la chambre obscure où j'ai vécu, le banc de chêne où je m'asseois le soir entre mon père et mon aïeul. Il me faut à moi, pauvre enfant du peuple, ma pauvre vie ignorée, occupée, souvent mêlée de soucis et pourtant heureuse. Dites cela au roi, rendez-lui grace du secours qu'il m'a prêté. Dites-lui que je l'en bénirai sans cesse, que dans notre prière de famille son nom sera prononcé tous les jours. Mais qu'il me laisse partir, oh! je vous en prie. Maintenant, voyez, je suis bien, je ne souffre plus; mais mon père et mon aïeul ne savent où je suis et se désolent. Au nom de votre père, je vous en conjure, laissez-moi retourner près d'eux.

Et la jeune fille étendait vers l'officier ses mains suppliantes, et sa voix tremblait, et ses yeux étaient pleins de larmes.

Dans ce moment la porte s'ouvrit. « Le roi! » dit l'officier en s'écartant avec respect. Catherine fit un mouvement pour se jeter à

Digitized by Google

ses pieds; mais Éric, l'arrêtant aussitôt, la prit par la main, la fit asseoir sur un fauteuil, et lui dit :

— Je sais que votre désir est de retourner chez vous. Si j'ai refusé d'y condescendre, ne m'accusez pas de tyrannie. Je vous dirai pourquoi j'avais songé à vous garder. Je suis superstitieux, vous le savez : le peuple sait si vite les défauts de son roi. Je crois qu'il y a dans la vie certains faits non recherchés et non prévus, certains accidens préparés par une main mystérieuse et liés à tout notre avenir. Hier, quand je vous ai vue devant la porte du château, il m'a paru que c'était ma destinée elle-même qui vous avait amenée là, que je devais vous revoir encore, — vous revoir longtemps. Puis, il y a une autre pensée qui m'engage à vous retenir. Vous êtes la fille d'un pauvre soldat; mais par la noble expression de vos regards, par tout ce qu'il y a en vous de distinction charmante et de grace inattendue, vous mériteriez d'être la fille d'un roi. Il me semble que la fortune s'est trompée; elle vous devait un palais, et elle ne vous a donné qu'une chaumière. Laissez-moi tenter de réparer cette fatalité injuste. J'ai eu la douleur de faire des malheureux, parfois par nécessité, hélas! et parfois par égarement. Laissez-moi goûter la joie de relever l'humble plante abattue sous mes yeux, d'employer mon pouvoir à soutenir l'enfant du peuple, et ma richesse à l'enrichir. En vous engageant à rester ici, je ne vous offre rien qui puisse effaroucher votre délicatesse, ni éveiller vos scrupules. Vous vivrez auprès de ma sœur, vous aurez pour vous instruire les maîtres qu'elle a eus, et personne dans ce château n'oserait manquer d'égards envers vous, car je serai votre protecteur, et si vous le voulez votre ami.

En parlant ainsi, Éric pressait dans ses mains la main de Catherine; sa voix était émue, et sa figure avait une rare expression de tendresse. Catherine n'osait le regarder; elle était devant lui, immobile, les yeux baissés, les joues couvertes d'une rougeur pudique et le cœur agité par des sensations étranges. Le prestige que le nom d'Éric avait déjà précédemment exercé sur elle agissait alors avec une nouvelle force. En écoutant ces paroles si tendres, cette voix si touchante, elle sentait peu à peu chanceler ses résolutions. Elle cédait à une sorte d'attraction confuse, inconnue jusqu'alors et entraînante.

— Eh bien! Catherine, dit le roi, je vous ai exprimé mon désir et j'attends votre décision. Agissez selon votre volonté, et ne prenez pas mes offres pour un ordre. Avec les autres je commande, avec vous je prie.

Digitized by Google

La jeune fille émue leva sur lui ses grands yeux bleus, et dans ce regard rapide, dans ce regard virginal si craintif et si doux, l'œil exercé d'Éric put lire le consentement qu'il attendait : — Vous acceptez donc ce que je vous ai proposé? s'écria-t-il avec un élan de joie. Oh! merci.

— Mais mon père? balbutia timidement Catherine.

— J'aurai soin de votre père et de votre aïeul, je vous le promets.

Puis il sortit le front radieux. Mais quand Catherine se trouva seule, elle tomba à genoux et joignit les mains sur sa poitrine, comme pour demander à Dieu pardon de la résolution qu'elle venait de prendre et implorer son secours pour la nouvelle vie où elle allait entrer.

VI.

Le même jour, le chef de la compagnie des gardes reçut l'ordre de doubler la solde du caporal Mone, qui accepta avec une joie naïve ce surcroît de fortune et bénit la munificence du roi. Un autre officier fut chargé d'offrir à l'aïeul de Catherine une retraite dans un des châteaux de la couronne; mais le vieillard repoussa cette offre avec indignation : — Je vois bien, dit-il, pourquoi votre maître a pensé à moi : ma fille lui a plu, et il veut la séduire; mais il méprise donc bien les hommes, s'il pense qu'un vieux soldat puisse livrer ainsi celle qui porte son nom, vendre son amour pour un peu d'or, et troquer son honneur pour une place dans un château. Non, vous n'étoufferez pas ainsi le cri de ma conscience, et vous ne m'arracherez pas à cette cabane où Catherine est née, où je l'ai vue grandir sous mes yeux. Je l'attendrai ici comme je l'attendais chaque soir, quand elle revenait belle et riante avec sa corbeille de fleurs pour m'égayer par son regard et réjouir mon pauvre cœur par son entretien. Et si elle ne revient pas, que la malédiction du vieillard tombe sur ceux qui la retiendront!

Catherine ne connut point la noble douleur de son aïeul. On lui dit qu'il était calme et satisfait, elle le crut; et tandis que le malheureux, privé tout à coup de celle qui depuis quinze ans faisait le charme de sa vie, passait des heures entières immobile et muet à la place où il l'avait vue, écoutant s'il n'entendrait point le bruit de ses pas ou le son de sa voix; tandis que, dans sa tristesse et son isolement, il

Digitized by Google

oubliait jusqu'à sa bible chérie qui naguère remplissait son cœur d'une pieuse joie, et qui maintenant ne lui donnait pas même une consolation, la jeune fille s'abandonnait sans remords à sa destinée. Elle avait échangé sa grossière robe de laine et ses lourds brodequins contre la robe de velours et l'élégante chaussure des dames de la cour. Lorsqu'elle parut dans la chambre de la princesse avec son nouveau vêtement, on l'eût prise pour une de ces jeunes fées à qui il suffit d'un coup de baguette pour se revêtir d'une beauté idéale. Elle apprenait la musique et le dessin, et ses maîtres s'étonnaient de la vivacité de son intelligence. Il y avait en elle une grace naturelle qui séduisoit tous les regards, et des qualités vraies qui lui conciliaient tous les esprits. Elle gagna l'affection de la princesse Cécile par son inaltérable douceur, et imposa le respect aux courtisans par sa noble réserve. Quant à Éric, plus il la voyait, plus il sentait s'accroître l'amour qu'elle lui avait inspiré dès le premier jour. Cet amour ne ressemblait pas à celui qu'il avait éprouvé pour d'autres femmes. Ce n'étaient plus ces transports impétueux et bouillans, ces désirs passionnés, mais rapides; c'était un sentiment calme, réfléchi, parfois presque timide et toujours respectueux. Souvent il entrait dans la salle où Catherine prenait ses leçons, et, comme il était lui-même excellent musicien, il aidait à l'enseignement du maître, il faisait chanter sa jeune élève et applaudissait à ses progrès. Souvent, dans le salon de sa sœur, il s'asseyait auprès de Catherine avec une naïve émotion, et le regard plein de douceur qu'il rencontrait de temps à autre lui donnait des tressaillemens de joie, et le peu de paroles qui s'échappaient de ses lèvres craintives résonnaient dans l'ame d'Éric comme une musique céleste.

Jusque là le mot d'amour n'avait pas encore été prononcé entre eux; mais il était dans la pensée de Catherine comme dans celle du roi. Avant que d'avoir vu Éric, son imagination était occupée de lui; elle l'aima quand elle le vit, et son cœur était trop vrai pour pouvoir se retrancher dans la dissimulation. Dès les premiers temps de son séjour au château, elle trahit le secret de son amour par la vive rougeur qui colorait ses joues au moment où elle reconnaissait le pas d'Éric, par sa figure plus riante et plus animée quand il était là, par sa rêverie silencieuse quand il était loin. Il ne fallait qu'une occasion pour amener sur ses lèvres l'aveu qu'elle avait déjà fait par ses regards, et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour, Éric était allé faire avec elle une promenade sur les bords du lac Mælar. Ils avaient erré long-temps sur les sentiers du

Digitized by Google

rivage voilés par les longues branches de bouleaux, et à travers les vallons parsemés d'arbres en fleurs. Catherine était légère et joyeuse comme un enfant. Elle s'arrêtait à chaque pas pour cueillir une renoncule, pour se faire un bouquet de campanilles violettes et de myosotis, qu'elle mêlait avec une naïve coquetterie à ses touffes de cheveux blonds; puis elle s'asseyait au pied d'un chêne, et racontait à Éric comment elle avait déjà visité ces mêmes lieux, ces mêmes rivages, quand elle n'était encore que la pauvre fille du soldat, comment elle venait là les dimanches avec les jeunes filles de son âge se reposer des travaux et des soucis de la semaine. Elle connaissait chaque arbre et chaque sentier, et la vue de ces lieux, le souvenir de ses années d'enfance, donnaient à sa gaieté un caractère touchant de mélancolie. Éric la regardait en silence et l'écoutait avec un charme inexprimable. Tout ce tableau d'une vie si humble et si paisible que Catherine venait de lui retracer, ces naïves jouissances d'une ame sans orages, ces douces récréations de l'enfant du peuple, éveillaient en lui une foule d'émotions nouvelles. Son ame avait été de bonne heure agitée par des passions violentes, troublée par des terreurs factices, assombrie par le remords. Ses jours s'étaient passés au sein d'un monde qui se défiait de lui, et dont il se défiait, sur une route qui lui semblait parsemée de piéges trompeurs; tout à coup il se trouvait auprès d'une jeune fille dont rien n'avait encore altéré la candeur, ni troublé la confiance. Les paroles de Catherine pénétraient dans son ame malade comme une rosée bienfaisante, réveillaient son imagination alourdie et rafraîchissaient sa pensée. Plus d'une fois, dans le sentiment de bien-être qu'il éprouvait alors, il fut tenté de se jeter aux genoux de Catherine et de la bénir comme un être céleste; plus d'une fois il éprouva le désir de l'enlacer dans ses bras et de murmurer sur ses lèvres un éternel serment d'amour. Mais la jeune fille reprenait son innocent récit, et il se remettait à l'écouter sans oser l'interrompre.

Tout le jour se passa ainsi en promenades et en causeries, et l'heureux couple ne s'en revint que dans la soirée; mais c'était une de ces belles soirées du Nord, fraîches et limpides, éclairées par une sorte de lumière crépusculaire qui rejoint le soleil de la veille au soleil du lendemain. Nul bruit discordant ne résonnait dans l'air, nulle brise n'agitait le feuillage; on n'entendait que les soupirs harmonieux du rossignol du Nord, qui, dans le repos des nuits d'été, s'éveille pour chanter son chant d'amour. Le lac, aplani comme un miroir, reflé-

Digitized by Google

tait dans ses profondeurs limpides l'azur du ciel, les rayons des étoiles, et la forêt de sapins voilait comme un rideau les contours de l'onde argentée. Éric était assis au fond de la barque à côté de Catherine; tous deux contemplaient dans un religieux silence cette scène mystérieuse, tous deux paraissaient dominés par la même pensée, et lorsque leurs regards venaient à se rencontrer, ce regard trahissait une profonde émotion.

— Savez-vous, dit enfin Éric en levant les yeux au ciel, que c'est là le livre où j'ai voulu voir votre destinée unie à la mienne? Je sais bien que beaucoup de gens fort sensés se moquent des prétendus secrets que l'on croit découvrir dans l'étude des astres; mais quand on a dans le cœur un amour vrai et noble, oh! il vaut mieux le confier aux étoiles qu'aux hommes. Je rentrai donc dans ma chambre d'astrologue aussitôt que je vous eus vue, j'ouvris la fenêtre, je regardai le ciel, qui était comme ce soir limpide et parsemé d'étoiles. Là, j'ai cru voir votre nom écrit en lettres d'or, là, j'ai cru lire que vous m'aimeriez un jour. Me suis-je trompé? ajouta-t-il en prenant la main de la jeune fille, qu'il sentit trembler dans la sienne. Dites-moi, Catherine, la science de l'astrologue n'est-elle qu'une vaine erreur, et les étoiles mentent-elles comme les courtisans?

— Non, répondit Catherine, vous ne vous êtes pas trompé.

Et le roi, enlaçant un de ses bras autour de la jeune fille, lui donna sur le front un long baiser.

A partir de ce jour, l'influence que Catherine exerçait déjà depuis long-temps sur lui ne fit que s'accroître. Éric, après l'avoir amenée au château, avait à tout jamais dit adieu à ses maîtresses, puis il s'était beaucoup moins occupé de ses projets de mariage. D'un autre côté, il était facile de voir que son caractère était moins sombre et ses injustices moins fréquentes. Catherine ne lui avait pourtant jamais adressé le moindre reproche; elle ne se croyait pas si puissante, et elle ne portait pas si haut son ambition. Toute sa destinée à elle était de l'aimer, de l'aimer avec abandon, avec dévouement, sans se laisser effrayer par ses défauts, sans songer à son avenir. Ainsi, elle ne cherchait pas à conquérir pour elle-même une part du pouvoir, à se parer d'un lambeau de royauté, à se mêler aux intrigues politiques, qui auraient pu lui donner aux yeux des courtisans une nouvelle puissance. Mais, à son insu, elle agissait sur l'esprit d'Éric par sa présence, par son regard, par sa douceur. Lui-même lui disait quelquefois dans son langage poétique : « Vous êtes l'ange gardien que le

Digitized by Google

ciel m'a envoyé dans sa miséricorde, la harpe merveilleuse qui calme mes mauvaises passions, le rayon de lumière qui me guide dans la vraie route. Depuis que je vous connais, je me repens de mes erreurs, et quand je suis près de vous, je me trouve meilleur. »

Le farouche Persson ne pouvait voir sans une vive terreur cette influence bienfaisante qui menaçait d'anéantir la sienne. Depuis quelque temps, il s'en allait disant à ses affidés que le roi n'était plus reconnaissable, que son intelligence et son énergie déclinaient chaque jour d'une manière effrayante; puis il cherchait de côté et d'autre des armes contre Catherine; il aurait voulu découvrir dans sa vie passée quelque incident équivoque, quelque légère histoire d'amour, une apparence de rendez-vous, une ombre, un rien. Il s'en rapportait à lui-même du soin de compléter l'anecdote la plus insignifiante, la plus futile, et de lui donner une juste interprétation. Mais le zèle de ses émissaires ne put rien lui procurer; les voisins de Catherine étaient tous, comme des insensés, prêts à rendre témoignage de sa vertu, et les marchandes de fruits elles-mêmes faisaient son éloge. Jamais on n'avait vu un tel ensorcellement.

Malgré cette disette de pièces justificatives, Persson essaya pourtant d'entamer le procès. Il n'attaquait pas directement Catherine, sa vieille expérience du cœur humain l'empêchait de faire une telle folie; mais il lançait de temps à autre sur elle quelques insinuations à double entente, prêt à les étendre plus loin si le roi ne les repoussait pas trop vivement, ou à leur donner aussitôt un sens favorable. Éric ne fit pas attention à ces paroles; Goran Persson revint à la charge le lendemain, et s'aventura un peu plus loin que la veille. Éric le laissa encore, sans rien dire, tendre ses filets; mais, à la troisième fois, il se leva en colère, le prit par la main, et, l'entraînant dans la chambre de Catherine : « Tiens, misérable, lui dit-il, regarde cette figure céleste, et repens-toi de ta fourberie. » Persson, surpris et consterné, se jeta à ses genoux, balbutia quelques mots de pardon, puis sortit avec la crainte d'être un instant après jeté dans une prison. Mais Catherine elle-même implora sa grace, et le roi tâcha d'oublier cet incident.

Cependant, au milieu de cette existence animée par le mouvement d'une cour nombreuse, et tout entière consacrée à une pensée d'amour, Catherine éprouvait parfois de profonds accès de mélancolie. Le roi était si jaloux d'elle, qu'il ne lui permettait pas de sortir. Depuis le jour où elle était entrée au château, elle n'avait revu ni son

Digitized by Google

père ni son aïeul. Souvent elle songeait à eux avec tristesse, elle se demandait si tout ce qu'on lui avait raconté était bien vrai, s'ils se trouvaient réellement à l'abri de tout besoin, de tout souci. Elle avait découvert dans une des galeries du château une fenêtre d'où ses regards pouvaient voir la rue où elle était née et la maison où elle avait vécu; elle venait là souvent rêver à cette humble vie qu'elle avait connue autrefois, à ces soirées d'hiver où elle apprenait à lire la Bible sur les genoux de son aïeul, à ces heures si calmes, où nul regret du passé et nulle crainte de l'avenir n'avaient encore troublé son imagination.

Un jour qu'elle était dans cette galerie, la tête appuyée contre les vitraux de la fenêtre, elle aperçut un homme qui regardait attentivement de ce côté. A sa taille, à ses vêtemens, elle reconnut Maximilien. Il la vit, fit un signe, et au même instant s'élança vers la porte du château. Catherine comprit aussitôt le péril auquel il s'exposait en essayant d'arriver jusqu'à elle; car elle connaissait la jalousie d'Éric, qui avait prononcé une ou deux fois devant elle le nom de Maximilien avec un mouvement de colère. Elle voulait fuir, mais elle craignait qu'il ne se mît à la chercher et ne restât plus long-temps dans ces corridors dangereux. Tandis qu'elle en était encore à se demander quel parti elle devait prendre, Maximilien parut devant elle, l'œil inquiet, le visage pâle et effaré.

— Maximilien, s'écria-t-elle, au nom de Dieu! que venez-vous faire ici? Ne savez-vous pas à quoi vous vous exposez?

— Je le sais, répondit Maximilien; mais je dois partir demain, et je ne pouvais quitter Stockholm sans vous revoir encore une fois.

— Vous partez!

— Oui; j'ai reçu l'ordre de rejoindre l'armée. On dit qu'elle est maintenant vivement pressée par les Danois. Oh! puissé-je me jeter bientôt dans une bataille et puissé-je n'en pas revenir! Mais pourquoi vous parler de moi? Il est un être meilleur dont je vous apporte un dernier souvenir. Votre aïeul....

— Eh bien! mon aïeul?

— Il est mort!

— Mort! s'écria Catherine en cachant sa tête dans ses mains et en fondant en larmes.

— Oui, Catherine, mort de douleur. Vous le savez, vous étiez la seule consolation de sa vieillesse, la seule joie de son cœur. Quand vous lui fûtes enlevée, il tomba dans un état de stupeur auquel rien

Digitized by Google

ne put l'arracher. Sa pensée n'avait plus de mobile, son existence n'avait plus de but. Vous n'étiez plus là pour égayer son regard, et le monde entier lui semblait couvert d'un linceul. J'allais le voir quelquefois. Je le trouvais assis dans son grand fauteuil, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine. Il me regardait quelques instans en silence comme si la mémoire l'avait déjà abandonné, comme s'il cherchait à me reconnaître; puis il m'attirait près de lui et me disait : L'avez-vous vue? — Non. — Hélas! et moi non plus, s'écriait-il. J'ai cherché à pénétrer par force et par surprise au château, et je n'ai pas pu. Le roi la garde si bien qu'on ne peut arriver jusqu'à elle. J'ai été me mettre un jour sur le seuil de la porte, j'ai imploré la pitié de la sentinelle; j'ai prié, j'ai pleuré, et je n'ai rien pu obtenir. Le lendemain, j'ai pris la bague de mariage, la bague en or que je porte au doigt depuis quarante ans; j'ai pris le peu d'argent qui me restait encore, mon vieux sabre et mon arbalète en bois ciselé; j'ai tout porté au factionnaire du château, et celui-là m'a laissé passer; mais après j'en ai trouvé un autre, je n'avais plus rien à lui donner, et il m'a fallu revenir. Oh! mon Dieu! je ne la reverrai plus. On dit qu'elle est maintenant belle comme un ange et parée comme une reine. L'autre jour, notre voisin Anders l'a aperçue au moment où le roi lui tendait la main pour la faire descendre dans une barque. Si j'avais été là, j'aurais crié : Catherine. Elle se serait peut-être retournée vers moi.

Pendant ce récit, Catherine était tombée sur une chaise, pleurant et sanglotant. Maximilien continua : Depuis quelques semaines, la santé de votre aïeul déclinait d'une manière effrayante. Il ne pouvait plus se lever et passait ses jours et ses nuits dans une perpétuelle insomnie. Quand je le voyais alors, il me priait de lui lire quelques versets des psaumes, puis il croisait les mains sur sa poitrine et semblait prier avec une douloureuse résignation. Avant-hier, il me fit appeler. Sa langue était déjà embarrassée, son œil à demi éteint et sa main refroidie. — Maximilien, me dit-il, je sens que je vais mourir bientôt, que je vous parle pour la dernière fois. Tâchez de la revoir encore; dites-lui que pendant son absence je ne l'ai pas accusée, que je ne l'ai pas maudite; qu'en mourant ma dernière pensée....

— Assez, assez, s'écria la jeune fille en tordant ses bras avec une sorte de convulsion. Par pitié, Maximilien, j'étouffe.

Maximilien courut à elle pour la soutenir. Mais tout-à-coup on entendit un bruit de pas précipités. Catherine prêta l'oreille avec

Digitized by Google

effroi, puis repoussant la main de Maximilien : Fuyez, dit-elle, fuyez, je vous en conjure; fuyez, ou vous êtes perdu.

Au même instant, le roi parut à l'entrée de la galerie avec Goran Persson et quelques archers. — Eh! bien, sire, dit l'infernal Persson, n'avais-je pas raison?

— Qu'on arrête cet homme, s'écria le roi en désignant Maximilien.

— Grace! grace pour lui! dit Catherine en se jetant aux genoux du roi. Il est innocent.

— Ne demandez pas grace pour moi, s'écria Maximilien en fixant sur elle un regard où on pouvait lire autant d'amour que de désespoir. Depuis le jour où j'ai dû renoncer au bonheur de vous posséder, il n'y a plus eu de joie pour moi dans la vie, plus d'espérance dans l'avenir. Ainsi, que mon sang retombe sur ceux qui auront l'indigne courage de le répandre, et puisse le ciel avoir pitié de vous!

A ces mots, il se plaça lui-même au milieu des archers, en regardant Éric et Persson avec un froid mépris. Catherine se traîna dans sa chambre et tomba sur son lit à moitié morte.

X. Marmier.

(*La suite au prochain n°.*)

Digitized by Google

MICHEL-ANGE POÈTE.

Au temps miraculeux de la grande peinture,
Ce que j'aime surtout, c'est que l'on dégaînait
Pour soutenir sa thèse ou venger son injure,
Déposant pour le fer le pinceau qu'on tenait.

Ce motif de sympathie toute particulière, indépendant de leurs œuvres, que les peintres de la renaissance ont su inspirer à M. Roger de Beauvoir, ne doit pas en faire oublier un autre sur lequel il semble plus utile à leur gloire d'évoquer sérieusement l'attention : je veux parler de cette merveilleuse aptitude à plusieurs arts qu'on trouve en quelques-uns d'entre eux. En France, en Espagne, en Flandre, de glorieux noms d'artistes ne manquent certes pas à citer, mais chaque maître s'est laborieusement enfermé dans le champ de son art, sans se permettre aucune excursion dans les sentiers qui l'avoisinent, et l'Italie seule, par un étonnant privilége, nous peut offrir l'exemple d'hommes cultivant avec succès, et quelques-uns avec supériorité, plusieurs arts à la fois. Dante, on le sait, était musicien, et l'amitié qu'il avait pour Giotto reposait sur son goût et son talent pour la peinture. Léonard de Vinci était pour son époque un homme encyclopédique; Titien avait de son vivant une belle réputation comme poète; on a des poésies du Bronzino et quelques sonnets de Raphaël; Benvenuto Cellini maniait également bien le ciseau, le burin et l'épée; Primatice et Rubens auraient pu s'illustrer dans les lettres; Carrache chantait ses vers en s'accompagnant de la lyre, et Salvator Rosa déploya dans la satire cette verve emportée qui anime ses tableaux. Ah! le monde a bien raison de ne se jamais lasser dans son admiration pour cette Italie, le sol des prodiges, où la sève

Digitized by Google

de l'art est si active et si abondante, qu'elle fait jaillir des fruits divers du même rameau. Mais cette terre prodigue qui épanche sur ses enfans privilégiés, sans crainte d'en épuiser la source, tant de largesses intellectuelles, a comme voulu, pour se complaire elle-même et s'admirer dans son œuvre, accumuler sur une seule tête tous les trésors du génie, en donnant le jour à Michel-Ange. On dirait qu'à plaisir elle a réuni sur ce front les rayons épars de toutes les gloires, afin d'étonner les autres peuples par ce spectacle inoui. Statuaire, peintre, architecte, ingénieur et poète, Michel-Ange, en effet, présente seul le phénomène d'un homme excellant en ces divers modes de l'art et de l'esprit humain, et les dominant tous par une haute et sereine philosophie. Aussi, orgueilleuse d'un tel enfant, l'Italie, dans le monument qu'elle a érigé à sa mémoire, n'a-t-elle pas manqué d'en constater le glorieux exemple. A chaque angle de son tombeau, sur un socle en saillie, était une figure assise, grande comme nature. Ces statues représentaient quatre femmes, et aux instrumens symboliques qu'elles tenaient en main, on reconnaissait aisément les trois arts du dessin et la Poésie. Cette dernière était accompagnée d'un tableau qui occupait une des faces du monument et qui, tourné vers l'orgue, avec intention, j'imagine, montrait Michel-Ange pensif et écrivant entouré des muses, tandis qu'Apollon, le front ceint de laurier, tenait d'une main une lyre et de l'autre une couronne qu'il semblait vouloir poser sur la tête de Buonarroti. On aurait tort de croire que ce fût là l'expression d'un vaniteux enthousiasme, c'était bien un juste hommage rendu à Michel-Ange qui, s'il n'a pas éclipsé en poésie Dante et Pétrarque, comme en peinture les Ghirlandaï, ses maîtres, Bramante, San Gallo et Bertholdo, ses devanciers dans l'architecture et la statuaire, peut toutefois figurer honorablement, et sans trop de désavantage, à côté de ces divins poètes. Et qu'on ne prenne pas ceci pour un paradoxe ou une opinion de fantaisie; les contemporains de Buonarroti étaient unanimes dans leur admiration pour son génie poétique, et je crois qu'en cette circonstance les contemporains n'ont point admiré à faux. Le docte Varchi, l'un d'eux, dans une longue dissertation sur un sonnet de Michel-Ange, qu'il lut à l'académie *della Crusca* et dans laquelle il observe que tous ses ouvrages littéraires sont remplis *d'amour socratique et d'idées platoniciennes*, prétend que l'illustre auteur du sonnet qu'il analyse est un autre Apollon aussi bien qu'un autre Appelle. L'Arétin, de nature cependant peu louangeuse, dit des vers de Michel-Ange, qu'on les devrait conserver dans un vase de terre précieuse, et Vasari ajoute que si le ciel a accordé à Buonarroti, avec ses autres talents, un sublime génie poétique, c'était pour montrer en un seul homme le modèle parfait de toutes les choses qui sont le plus en honneur et en estime parmi nous.

Oui, c'était là sans doute une intention providentielle; mais comment le génie, qui a tant de peine à imposer au monde sa supériorité dans un seul art, pourra-t-il amener l'orgueil humain à reconnaître des titres si nombreux, à lui vouer une admiration universelle? Ce grand problème, il ne paraît pas que Michel-Ange lui-même l'ait résolu, puisque son génie poétique, ce *mens divi-*

Digitized by Google

nior qui répandait le rayonnement et la vie sur son marbre comme sur sa toile, demeure ignoré pour le plus grand nombre ainsi que ses œuvres graphiques. Et pourtant, si le mérite des sonnets ne peut lutter contre le Moïse, la coupole de Saint-Pierre et la chapelle Sixtine, il semble que ses ouvrages immortels soient illuminés et comme interprétés par cette poésie où se révèle d'une façon plus directe la haute pensée qui les a conçus.

Cette quasi-universalité d'ailleurs, qui étonne et éblouit à première vue, nul plus que Michel-Ange n'était digne d'y atteindre, car nul ne s'est adonné au culte de l'art avec une ferveur plus constante et plus absolue. Sa vie, toute d'abnégation, prouve que l'art exige pour sanctuaire une ame en quelque sorte sanctifiée, et dont il s'empare sans réserve quand il a daigné y descendre. Sa jeunesse, dont Buonarroti passa quelque temps au palais de Laurent-le-Magnifique où il vécut en société de savans et d'artistes réunis là par Médicis et où il put connaître Ange Politien, le plus grand littérateur d'alors, sa jeunesse fut austère et ne fut point tourmentée par d'autre passion que celle de l'art. Devenu riche, il méprisa le luxe, méconnut même les commodités de la vie, et l'antiquité n'aurait su lequel admirer le plus en lui, du philosophe ou de l'artiste. Sobre comme Épictète, idéaliste comme le plus pur des platoniciens, stoïque comme Zénon, c'était une nature où les sens domptés laissaient l'ame, dégagée de toute entrave, s'entr'ouvrir en paix aux émotions de l'art, son unique pensée, comme son amour le plus réel. Cette piété sans tiédeur pour l'art qui caractérise éminemment Buonarroti, en fait à mes yeux le type le plus parfait que se puissent proposer ceux qui se vouent au culte de la pensée. Toute carrière, et celle de l'art surtout, expose à tant d'amertumes, l'ame y rencontre tant de déceptions et s'y déchire à tant d'obstacles, qu'il est bien rare de persister jusqu'au bout sans faiblir, et de se trouver au terme encore croyant et poète. Or, tel est l'édifiant spectacle que nous offre Michel-Ange, et si, dans une heure de doute, il a pu, vieux et brisé de fatigue, abaisser l'art au niveau des autres idoles humaines dans ce sonnet qui lui a valu la belle remontrance des *Consolations,* il faut lui pardonner ce douloureux blasphème, en souvenir du Christ qui lui aussi a eu son heure de défaillance.

Mais ces vocations persistantes, cette longue jeunesse de cœur que j'admire avant tout dans les hommes d'un autre temps et qui les font si supérieurs à ceux du nôtre, où les plus jeunes ne sont souvent pas au-dedans les moins vieux et les moins fatigués, cette persistance et cette jeunesse, où en ont-ils trouvé le secret, comment en ont-ils conservé le trésor? La vie avait-elle donc pour eux moins de tempêtes, la pratique de l'art moins de luttes et plus de douceurs que pour nous? Je crois ne pas donner à ce problème une solution paradoxale, en disant que cette force sans lassitudes, cet enthousiasme toujours ardent, ils les tenaient de cette mystérieuse étoile qu'ils plaçaient haut et de bonne heure dans les cieux de leur génie, et qui, pareille à l'étoile des mages ou à la colonne de feu symbolique, les guidait au but désiré, à la terre des merveilles. Oui, cette lumière amoureuse que Dante a suivie dès neuf ans, dont

Digitized by Google

plus tard les doux rayons réchauffèrent son exil, et qu'enfin il retrouva dans son immortel voyage au seuil du paradis, le rameau d'or à la main; cette lumière consolatrice qui était pour lui ce que le soleil est pour la plante; c'était là, j'imagine, le moteur et le soutien de sa vie. D'autres, moins courageux et plus faibles génies, conçoivent bien par accès et comme par échappées l'amour et la beauté; ils en ont bien par occasion, et aux rares momens où leurs sens sommeillent, le sentiment distinct; il s'en éprennent alors et veulent y atteindre, mais ils n'ont pas gravi les premières pentes qui conduisent aux augustes cimes, que le pied leur manque aussi bien que le cœur, car l'étroit sentier est difficile à tenir. Mais les forts, mais Dante, mais Pétrarque, mais Michel-Ange avaient de la beauté un sentiment moins frivole, une vue plus nette et sans éclipse. Ils avaient compris, les grands maîtres, que l'art, sous quelque forme qu'il se produise, avait besoin, pour donner à ses créations la vie et la durée, d'un type de beauté permanent, sans souillures, inaccessible aux sens qui profanent. Ils savaient que l'œuvre est nécessairement périssable quand elle est l'image et l'écho d'une inspiration passagère elle-même. Aussi, quand ils avaient rencontré la femme dont la double beauté avait su charmer leurs yeux et leur génie, ils se gardaient bien, même en lui chantant leur amour, de l'importuner de leurs désirs. Ils savaient trop que la volupté dégrade la beauté, et de divine la rend vulgaire; ils en faisaient leur Dieu, non leur idole. Sur l'autel idéal où ils la plaçaient afin que nulle tache humaine n'altérât la blancheur de son vêtement, et que le temps lui-même, vaincu par leur génie, respectât l'incorruptible splendeur de sa beauté, humble et comme agenouillé devant elle, chacun d'eux semblait dire à sa dame : — Ne descends pas du piédestal où je t'ai posée, reste là comme Isis sous ses voiles; tu seras ma force secrète, la pensée inspiratrice de mes créations, le type suprême que la tâche de toute ma vie sera de réaliser. Ne dédaigne pas de me voir à tes pieds, et ton destin sera beau; le monde n'a pas de couronne à t'offrir comparable à la couronne d'immortelles que je tresserai pour toi; je trouverai, pour te parler d'amour, des paroles comme aucune lèvre humaine n'en a jamais prononcé; tu règneras sur l'avenir comme sur ma vie, et chaque génération te saluera au passage.

Ainsi a fait, ainsi a parlé Michel-Ange, et ce rêve d'amour, imaginaire pour quelques-uns dont la vie est, sur ce point, une longue mais vaine attente, se réalisa pour lui dans la marquise de Pescaire. Ce choix, soit dit sans ironie, était au reste des plus heureux, et avait toutes les conditions voulues pour que cet amour, qui, suivant son propre vœu, ne désirait d'autre prix que l'amour, (*sol desiando amor d'amor mercede*) demeurât dans les régions purement métaphysiques; Vittoria était mariée et adorait son mari. Elle était fille de Fabrice Colonna, grand connétable du royaume de Naples, et épousa par inclination Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, un des plus braves comme un des plus beaux capitaines de son temps. Son époux, par suite des blessures et des fatigues de la guerre, la laissa veuve, jeune encore et

Digitized by Google

toujours belle; mais, austèrement fidèle à la mémoire du marquis, jamais elle ne voulut contracter d'autres nœuds. Arioste lui-même, témoin et admirateur de ce dévouement conjugal, l'honora dans quelques vers latins où il place la marquise de Pescaire au-dessus de Portia. Poète elle-même, la belle veuve consacra dès lors sans réserve son talent à la poésie religieuse, et ses *rime spirituali* sont en ce genre, à cette heure encore, le recueil le plus estimé en Italie. Tout entière à sa douleur, elle se retira dans un couvent à Orvietto, puis à Viterbe d'où elle venait quelquefois à Rome visiter Michel-Ange. Ce fut à l'un de ces voyages que son illustre amant dessina pour elle une Vierge de la Pitié, puis une Samaritaine rencontrant Jésus au bord du puits. Doit-on voir d'amoureuses allusions en ces gracieux sujets? Cette Vierge était-elle une prière détournée, une muette invocation à la femme dont la pitié eût été douce à l'artiste? En peignant cette Samaritaine, lui adressait-il en secret le *sitio* symbolique? Je pourrais résoudre affirmativement ces doutes, aujourd'hui que le mythe est en honneur, mais il me suffit de les indiquer. Une chose certaine est l'estime tempérée d'amitié dont Vittoria Colonna honorait de si purs sentimens, qu'au dire même de Condivi, elle n'était pas loin de partager; car s'il en faut croire son historien, Michel-Ange conservait d'elle des lettres pleines d'un amour aussi chaste que tendre, et telles que pouvait seule les écrire une pareille femme.

Cet amour toutefois qui a inspiré à Michel-Ange une notable part de ses poésies, il n'en a été ni le seul, ni le premier interprète. Dante et Pétrarque, ses maîtres en poésie, avaient déjà vu dans la beauté physique, la manifestation, le rayonnement de la beauté intérieure. Il faut surtout suivre Dante, celui de tous les poètes qui a eu de l'amour et de la beauté le sentiment le plus épuré, la perception la plus lucide, il faut le suivre dans tous les détails de sa vie intérieure qu'il note lui-même avec une si attentive complaisance; il faut l'entendre dans la *Vita nuova* parler de sa dame, pour concevoir quelle puissance de création le génie possède dans un tel mobile. Pour lui, Béatrix était un type céleste auquel il ne pouvait atteindre qu'avec un cœur pur, par l'aspiration d'une ardente volonté et surtout par la pratique de toutes les vertus. Ainsi cette passion toute puissante était un stimulant à la perfection morale en même temps qu'elle agrandissait son génie, et l'austère Alighieri est d'une naïveté bien touchante quand il confesse n'avoir jamais visité la maison où grandissait l'aimable enfant (1) sans en revenir meilleur. Pendant les trop courtes années où il put l'aimer sur la terre; avant, selon ses propres paroles, que le Seigneur n'appelât vers lui la jeune sainte, pour la faire briller dans la gloire, sous les enseignes de Marie; alors même il lui vouait une vénération qui tenait du culte. Quand la noble dame traverse les rues de la ville, on accourt sur son passage, ce dont il ressent, dit-il, une merveilleuse joie; et ceux qu'elle approche sont saisis d'un sentiment si honnête qu'ils n'osent lever les yeux. Mais

(1) « Miræ pulchritudinis, sed majoris honestatis, » dit Benvenuto d'Imola.

Digitized by Google

elle, s'enveloppant de son humilité comme d'un voile, passe sans paraître touchée de ce qui se fait et se dit dans la foule; et quand elle a passé, plusieurs s'écrient en se retirant : « Celle-ci n'est point une femme, c'est un des plus beaux anges du ciel ! » — « C'est une merveille, répondent les autres ; béni soit Dieu qui sait faire de si admirables ouvrages ! »

Puis, continuant à discourir sur celle qu'il nomme ailleurs la première joie de son ame, il conte avec une adorable bonne foi qu'un ange a conjuré la sagesse divine de ravir à la terre cette femme dont les cieux sont jaloux : « Seigneur, a dit l'ange, on voit au monde une vivante merveille, une ame dont l'éclat resplendit jusqu'à nous; c'est la seule beauté qui manque au ciel. Il vous la demande, seigneur, et tous les saints la réclament. » Cependant, la Miséricorde parle en faveur du pauvre poète, et Dieu, qui connaît la valeur du trésor qu'on lui demande, répond en ces mots : « Souffrez, mes bien-aimés, que votre sœur reste encore selon la mesure de mon vouloir sur la terre, où elle console un homme qui s'attend à la perdre, et qui, un jour, ira dire aux damnés de l'enfer : J'ai vu l'espoir des bienheureux. » Mais quand les tristes pressentimens de son amour se réalisent, quand l'auguste amante retourne aux cieux, sa vraie patrie, alors sa douleur n'a point de bornes, ses yeux intarissables ne sont plus que « deux désirs de pleurer. »

Il ne faut pas croire toutefois que ces larmes seront infécondes. Voilà, au contraire, la destinée poétique des deux amans qui va s'ouvrir. Le rôle de Béatrix, réel jusqu'alors dans la vie du poète, s'idéalise et devient figuratif. Dante a désormais les yeux constamment levés au ciel où il contemple celle qu'il aime, sur les dernières hauteurs de l'Empyrée, et si, les premiers accens de sa douleur exhalés, il ferme le livre, c'est pour se recueillir, en présence d'une image que la mort a consacrée et faite immuable, dans la contemplation divine du beau, jusqu'à l'heure où il pourra parler dignement de sa bien-aimée, et « dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre. »

Au vingtième chant du *Purgatoire* on voit comment le poète sut accomplir sa pieuse résolution. Parmi les pompes de l'Apocalypse, à la suite des vingt-quatre vieillards dont parle le visionnaire de Pathmos, s'avance un char traîné par un griffon, et entouré de quatre animaux, emblèmes des Évangélistes; les autres écrivains du Nouveau Testament l'accompagnent, les sept Vertus complètent le cortège. Sur ce char apparaît une vierge, ceinte de l'olivier, portant le voile blanc de la foi, le manteau vert de l'espérance, la tunique couleur de feu de la charité. « *Ben, ben son Beatrice*: c'est bien moi qui suis Béatrix ? » crie-t-elle au poète émerveillé lui-même de la poétique apothéose qu'il lui décerne.

Telle était pour ces hommes de forte trempe la nature d'un sentiment qui devenait ainsi une admirable vertu, et la plus fécondante de toutes. Mais en passant, je noterai une singulière remarque; ces amours, modèles en quelque sorte, qui triomphaient du temps et même du tombeau, n'arrivaient pas au cœur par de longs et prudens détours; ils jaillissaient au contraire d'une pre-

Digitized by Google

mière entrevue comme de soudaines étincelles. Dante rencontre Béatrix dans une fête de famille, Pétrarque aperçoit Laure de Noves dans une église, et Michel-Ange, parlant à sa bien-aimée, dit dans un madrigal : « Je ne vous vis qu'une seule fois; un seul de vos regards embrasa mon ame. » Ces brusques façons de s'éprendre ont toute l'apparence d'un caprice, mais quand le doux lien était formé, quoique prompts, ces nœuds étaient indestructibles, car, comme le dit encore Buonarroti, « il peut seul concevoir de vaines espérances, l'amour qui s'éteint avec la beauté périssable à toute heure, parce qu'il est soumis aux changemens du visage; mais il est immuable dans une belle ame, l'amour que la chute d'une fragile dépouille n'altère ni ne déflore, et c'est le gage assuré du bonheur céleste (1). »

Au XVe siècle, on doit le dire, cette façon métaphysique de concevoir l'amour était fort répandue, grace à Platon que des savans, venus d'Orient à la suite de Jean Palœologue et plus tard après la prise de Constantinople, enseignaient par toute l'Italie. Mais l'idée, entrevue par le philosophe grec et dont il cherche à établir la théorie aux livres du Phèdre et du Banquet, une foule de voix poétiques l'avaient déjà brillamment développée sous les auspices du christianisme. Au XIIIe siècle Guittone d'Arezzo célébrait tour à tour la reine des anges et les filles des hommes; Guido Cavalcanti composait la fameuse *canzone* qui définit la nature de l'amour, et qui fut un sujet de querelle scholastique; les chants de Dante da Mazano captivaient (triomphe merveilleux !) le cœur d'une femme qu'il ne vit jamais; et enfin tous ces élans, tous ces besoins de spiritualité, un moine inconnu les résuma dans l'*Imitation*. Conçu selon ce livre, il se mêle à l'amour un élément divin, stable, éternel, que pressentait le tendre Virgile, mais que le monde ancien a presque absolument ignoré; car alors, selon les belles paroles de M. de Châteaubriand, l'avenir des sentimens ne passait pas le tombeau où il venait faire naufrage. Il serait cependant peu juste de croire que le monde antique n'ait jamais vu dans l'amour d'autre volupté que celle des sens. Pausanias rapporte qu'à Thèbes on adorait deux Vénus, la céleste et la vulgaire. On sait aussi qu'il y avait l'amour environné des graces et l'amour accompagné de la lyre : c'est du dernier que s'inspira Michel-Ange; et s'il a été devancé dans ces voies d'inspiration spiritualiste, je crois qu'en retour aucun autre n'a traité ce sujet avec une délicatesse plus sévère et d'un point de vue plus élevé; aucun autre n'a poussé d'aspirations plus ardentes vers la beauté suprême, ce désir toujours allumé, ce rêve incessant des poètes, et que l'un d'eux appelle

..... Ce bien idéal que toute ame désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour (2).

(1) Voir le sonnet : *Ben può talor...*
(2) Premières méditations : *l'Isolement.*

Digitized by Google

Mais de tous ses devanciers, peintres, sculpteurs ou poètes, c'est Dante, et j'insiste sur ce point, qui a eu la plus grande influence sur Buonarroti, dans toute sa carrière d'artiste. *Le Jugement Dernier*, par exemple, dérive de la *Divine comédie* dont il devient en quelque sorte le prologue. Dante, au reste, était au moyen-âge, pour l'Italie, ce qu'Homère avait été pour l'ancienne Grèce, une large source de poésie où venaient s'abreuver les intelligences. Pétrarque lui-même, à bien suivre sa génération, n'est qu'un limpide et harmonieux courant qui s'échappe de cette source dantesque, et sa Laure est une sœur puînée de Béatrix. Vittoria Colonna appartient donc à cette noble lignée, et a droit de siéger parmi ces déités poétiques.

Maintenant que sa filiation est constatée aussi bien que l'ordre d'idées où l'entraînent d'irrésistibles tendances, il s'agit d'examiner les qualités particulières à Michel-Ange et la mise en œuvre de sa pensée. Imprimées pour la première fois en 1623, à Florence, par les soins et sous la surveillance de son neveu, poète lui-même, ses poésies se composent de sonnets, de madrigaux et de divers autres petits poèmes; mais c'est dans les sonnets qu'il faut chercher ses caractères poétiques les mieux accusés, ses inspirations les plus heureuses. Quoique toutes les littératures, celles du nord comme celles du midi, aient adopté le sonnet; que Shakespeare ne l'ait pas plus dédaigné que Dante, Uhland pas plus que Ronsard, Milton pas plus que Camoens, on reconnaît à bien des signes son origine méridionale. La symétrie un peu travaillée de sa composition exige une langue facile à ployer aux évolutions du rhythme, et les langues du nord sont en général plus rebelles que les autres aux fantaisies de style. Aussi le sonnet est-il comme naturalisé en Italie, tandis que chez nous, par exemple, il a beaucoup de peine à s'acclimater. Notre langue dont il ne faut pourtant pas médire tant elle a d'éminentes qualités et d'abondantes ressources, notre langue peu malléable de sa nature, manque, à vrai dire, de la souplesse indispensable à l'accomplissement de ces lois du sonnet que Boileau appelle rigoureuses. Si elle a le *facetum*, elle n'a guère ce *molle* dont parle Horace, et vraiment il faut une bien grande habileté de style pour que l'effort ne se fasse pas sentir dans l'accouplement redoublé des rimes, comme dans la bizarre ordonnance que le sonnet impose; il faut manier le ciselet avec un art consommé pour buriner à sa guise ce petit vase d'originale structure. Aussi, bien que dans Sainte-Beuve, ce régénérateur contemporain du sonnet, et dans plusieurs autres poètes qui l'ont également adopté, on ne cherche pas en vain cet *heureux phénix* que Boileau désespérait quasi de jamais rencontrer, je crois que cette forme aura peine à devenir populaire en France. L'italien, au contraire, se prête admirablement à toutes les évolutions rhythmiques du sonnet et s'accommode de toutes ses exigences. Ses rimes pleines et sonores s'y font harmonieusement écho, sans fatigue comme sans contrainte dans le style, car la trame élastique de cette belle langue obéit à tous les caprices de l'écrivain qui la façonne. Il était donc naturel à Michel-Ange, qui ne recourait à la poésie que pour épancher le trop plein de sa grande ame, de choisir une forme

Digitized by Google

où la pensée ressort vivement en relief et dont la lecture de Pétrarque lui avait d'ailleurs révélé tous les secrets. Toutefois, on le reconnaît vite, le grand artiste ne maîtrise pas la langue aussi impérieusement que le marbre, et la gêne de l'expression comme celle du rhythme le force à employer des tours elliptiques qui le rendent souvent obscur. Mais ce manque de clarté grammàticale se rachète par une profondeur habituelle de pensée qui étonne, et le lecteur ne cherche jamais en vain sous le voile. Le style n'abonde point en images, et cette sobriété même qui surprend dans un homme adonné aux arts plastiques, a je ne sais quoi d'austère qui impose; c'est là surtout ce qui distingue Buonarroti de Pétrarque. Comme le chantre de Laure, par exemple, il ne se fût pas permis de jouer sur le nom de sa dame, et de se livrer à des rapprochemens, ingénieux peut-être, mais à coup sûr d'un goût détestable. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il soit toujours à l'abri du mauvais goût italien, et que son style soit entièrement pur de *concetti;* les plus grands génies ne sauraient complètement se dérober au tribut que perçoivent sur eux les sottises de leur époque. Quand Michel-Ange parle ainsi à son amante (1) : — « Ah! si la ceinture même qui se noue autour de ta taille semble dire : je voudrais l'étreindre toujours; que serait-ce donc des bras d'un amant? » et ailleurs (2) : « Je suis à votre gré glacé au soleil et brûlant au milieu des brumes les plus froides; » il est évident alors que ce sont là d'involontaires concessions, des sacrifices faits au goût littéraire du temps; mais de pareils traits sont rares chez Michel-Ange, comme vont le prouver les quelques citations qu'on va lire.

Je traduirai d'abord un sonnet inspiré par la belle marquise de Pescaire où l'élévation s'unit à l'ardeur et à la pureté du sentiment.

« Non, mes yeux ne virent point un objet mortel, quand en moi brilla pour la première fois le doux éclat de tes regards, et mon ame espéra trouver en eux le repos, éternelle fin où elle aspire.

« Déployant ses ailes vers les cieux d'où elle est descendue, mon ame ne vise pas seulement à la beauté qui charme les yeux; mais comme cette beauté-là est fragile et trompeuse, elle s'élance au sein même de la beauté universelle (*forma universale*).

« Je dis que l'homme sage ne peut se reposer en ce qui est périssable, et ne saurait aimer ce qui est soumis à l'action du temps.

« Les désirs effrénés des sens tuent l'ame et ne sont pas de l'amour; l'amour rend les cœurs parfaits ici-bas, mais plus parfaits encore dans les cieux. »

(1) Voir le sonnet : *Sovra quel biondo crin...*
(2) Voir le sonnet : *Veggio co' bei vostri occhi...*

Digitized by Google

Ainsi, on le voit, loin de conduire à l'effémination des sens et du cœur, l'amour compris et pratiqué de la sorte est un lien entre l'homme et Dieu, une merveilleuse échelle qui mène à la contemplation de la beauté suprême par l'amour du beau, dans l'ordre physique d'abord, puis dans l'ordre moral. Mais cette extase ascétique que François de Sales appelle la *délectation* de l'amour ne suffisait pas toujours cependant à l'ame passionnée de Michel-Ange. Parfois les sens domptés se réveillaient, et ce lion qui tout-à-l'heure, humble et gémissant, humiliait sa crinière en des effusions mystiques, sent la passion rugir dans ses veines, et le désir passe dans ses yeux en rapides mais brûlants éclairs.

« Si les yeux sont le miroir du cœur, tu as déjà pu voir, ma dame, le feu profond qui me consume, et cela, sans autre prière, doit suffire maintenant pour implorer ta pitié.

« Mais peut-être as-tu plus de compassion que je ne pense pour cette chaste ardeur qui a réveillé mon génie, peut-être accordes-tu à mon amour un sourire, comme une faveur qui arrive à celui qui l'implore dignement.

« O quel jour fortuné! s'il en est ainsi, que le temps s'arrête tout à coup, et que le soleil ne poursuive plus son antique carrière,

« Afin que moi, qui ai tant souffert, je recueille le prix désiré de mon amour, et que j'en jouisse à jamais dans tes bras. »

Mais ces cris de la chair sont vite étouffés et il revient à des inspirations plus sereines. — Dans un sonnet, où il exalte la supériorité et les merveilles de la statuaire qu'on regardait alors comme le premier de tous les arts, il dit que si jamais le temps en détruit les chefs-d'œuvre, leur beauté première revit dans la pensée où elle ne s'est pas imprimée en vain.

« Ainsi, continue-t-il dans les deux tercets où sa pensée retourne à sa dame; ainsi ta divine beauté, image de la perfection qui embellit les cieux, s'offre à nous sur la terre, comme une œuvre de l'artiste éternel.

« Quand le temps et l'âge auront altéré tes charmes, ils n'en seront que mieux gravés dans mon cœur passionné pour ce beau que ni les ans, ni les hivers ne peuvent changer. »

Ce dernier trait rappelle quelques vers du *Chant d'amour*, des *Secondes Méditations*, qui en sont comme l'élégante paraphrase :

Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Digitized by Google

Il est également, dans les madrigaux, un autre vers que M. de Lamartine semble avoir traduit :

.....'l ciel non è dove non sete voi,

« Pour moi le ciel n'est pas où vous n'êtes pas,» a dit Michel-Ange; et l'auteur des *Harmonies :*

.... Prie avec moi,
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi.

Si l'on constate ces rencontres fortuites, ce n'est certes pas pour en conclure que M. de Lamartine (ce qui serait encore de guerre loyale) a imité Michel-Ange. M. de Lamartine, un autre l'a dit, n'est point un homme qui cherche, qui glane, qui élabore, qui va emprunter à ses devanciers le diamant brut pour le polir; c'est un facile esprit qui trouve l'inspiration spontanément et sans effort, et ces ressemblances ne prouvent rien autre chose qu'une parenté de génie. M. de Lamartine, au reste, n'est pas le seul poète qui se soit rencontré avec Michel-Ange. On dirait, par exemple, que le sonnet : *torna mi al tempo....* a inspiré ces stances délicieuses de Voltaire :

Si vous voulez que j'aime encore
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Ramenez, s'il se peut, l'aurore. etc., etc.

M. Hugo lui-même semble se ressouvenir de ces paroles de Buonarroti : « L'amour a fait de ton ame une splendeur, et de la mienne un œil pénétrant destiné à la contempler, » dans ce couplet d'une ravissante chanson :

Je t'adore ange et t'aime femme ;
Dieu, qui par toi m'a complété,
A fait ton amour pour mon ame
Et mon regard pour ta beauté.

Michel-Ange a consacré deux sonnets à la mémoire de Dante, qui jamais peut-être n'a été célébré sur un plus mâle et plus digne accent.

« On ne peut dire de lui tout ce qu'il en faudrait dire, car sa splendeur rayonna trop vive aux yeux du monde, et il est plus facile de blâmer le peuple qui l'outragea, que de s'élever au moindre éloge digne de lui.

« Il descendit, pour notre enseignement, dans les royaumes du péché, et ensuite remonta jusqu'à Dieu; et les portes du ciel s'ouvrirent devant l'homme à qui la patrie avait fermé les siennes.

Digitized by Google

« Ingrate patrie! tu fis ton malheur en même temps que le sien, et c'est bien un signe que les plus parfaits sont accablés de plus de maux.

« Qu'une preuve suffise entre mille : jamais il n'y eut d'exil aussi injuste, comme il n'y eut jamais de plus grand génie ici-bas. »

Mais en traduisant ainsi Michel-Ange, je compromets sa gloire tout en voulant la servir; car la traduction la plus fidèle d'un sonnet n'en reproduit ni le mouvement, ni le coloris, ni la grace elliptique, ni l'harmonieuse concision. Il faut lire ces charmans petits poèmes en italien, hors de là ils perdent la moitié de leur valeur. Aussi, sans pousser plus loin ces indiscrètes citations, je termine par ce madrigal, une vraie perle dans l'original, mais qui aura, je le crains, perdu son éclat dans cette copie.

Mes yeux, soyez certains que le temps passe,
Et l'heure approche où ma paupière lasse
Ne pourra plus ni luire, ni pleurer.
Qu'un sentiment de pitié pour vous-même
Vous tienne ouverts sur la dame que j'aime,
Tant qu'elle daigne ici-bas demeurer.
Mais si, le ciel ouvrant sa porte sainte
Au bien terrestre, au soleil que j'aimais,
Elle retourne en la divine enceinte,
Oh! vous pouvez vous clore pour jamais.

AUGUSTE DESPLACES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Les conséquences politiques de la position prise par le cabinet du 1er mars continuent à se développer. Il était facile de prévoir que, l'administration offrant aux hommes de bonne foi des points et des occasions de rapprochement, la fusion qui s'accomplirait sous ses auspices porterait le désordre dans les combinaisons des anciens partis. La gauche se décompose. Presque tous ceux pour qui le souvenir de l'empereur et de sa gloire était une religion, se rallient sans arrière-pensée à un gouvernement qui honore avec tant de franchise la grandeur de l'époque impériale. Enfin, dans les rangs du parti conservateur, on semble adhérer à une politique qu'on trouve sage et modérée.

Les attaques violentes et injustes dont, jusqu'à ces derniers jours, l'honorable M. Odilon Barrot a été l'objet, n'ont pas diminué son autorité dans les rangs de la gauche constitutionnelle. Ses amis politiques n'ont pas cessé de l'approuver et de le suivre. Récemment encore on a écouté ses conseils et ses avis sur la conduite à tenir au sujet de la proposition Remilly, et l'ajournement de toute discussion qu'il a proposé dans une réunion particulière, a été adopté comme le parti le plus sage. Toutefois, il est impossible que la modération persévérante que montre le chef de l'ancienne opposition, et qui est faite pour lui concilier bien des esprits dans les diverses parties de la chambre, ne rencontre pas dans les rangs de la gauche des gens qui protestent et qui résistent. Les dissidens sont-ils nombreux? Leur voix est-elle puissante? Le crédit politique de M. Lherbette est loin d'égaler le désir qui l'anime de se faire le centre et le chef d'une nouvelle opposition constitutionnelle. Il s'est nommé lui-même général, mais il a oublié de jeter auparavant les yeux autour de lui pour reconnaître s'il avait une armée. Quelles idées représente-t-il? De quels principes est-il l'organe? On ne fonde pas un système politique avec des restrictions pointilleuses.

Si nous passons de la gauche constitutionnelle à une nuance plus prononcée, nous rencontrons M. Garnier-Pagès, dont le radicalisme cherche à s'appuyer sur des études spéciales. Nous serons moins en peine de savoir quelles idées il

Digitized by Google

peut représenter, mais on ignore si le nombre de députés qu'il cherche à rallier autour de lui est bien nombreux. Ici encore, il est plus facile de reconnaître le général que de distinguer l'armée. On a remarqué l'absence de M.Garnier-Pagès au banquet réformiste auquel ont assisté, il y a quelques jours, MM. Arago et Laffitte. M. Garnier-Pagès évite avec soin tout ce qui pourrait nuire à son crédit et à sa consistance dans la chambre dont il a su se faire accepter à force de patience et d'habileté. Il s'attache par-dessus tout à se créer une notabilité et une influence parlementaires. Il a peu de goût, peut-être même n'est-il pas sans dédain pour les démonstrations qui n'ont pas la tribune pour théâtre.

C'est à un sentiment contraire qu'obéissent MM. Arago et Laffitte. On dirait qu'ils ne se sentent vraiment députés qu'en dehors du parlement. Ils recherchent les occasions de parler ailleurs qu'à la chambre, ils aiment les discours et les auditoires excentriques. L'extrême gauche a décidément adopté pour principe le suffrage universel. On a considéré cette formule comme la seule capable de réussir et de masquer pour un moment toutes les dissidences et toutes les contradictions qui s'agitent au sein du parti démocratique. Que de pensées divergentes, que d'opinions contraires on pourrait signaler parmi les convives du banquet réformiste! Verrons-nous un jour sortir de cette anarchie des doctrines qu'on puisse saisir et discuter? L'organe quotidien qui seul a rendu compte de la réunion présidée par M. Laffitte a dit que les voies pacifiques étaient les seules qui convinssent aujourd'hui aux progrès des idées démocratiques. Soit. C'est un engagement pris par l'extrême gauche de développer ces idées et de les faire connaître au pays.

On voit quel travail intérieur s'accomplit dans les rangs de la gauche, et la partage en fractions diverses. M. Odilon Barrot appuie le ministère, M. Lherbette se révolte, M. Garnier-Pagès se ménage, MM. Arago et Laffitte prêtent leur nom aux passions et aux intérêts qui s'agitent en dehors du parlement.

Le bonapartisme est assez embarrassé de son attitude devant un gouvernement qui se met en mesure de rendre à la mémoire de l'empereur un hommage solennel. Tout ce qui aurait pu un instant altérer la pensée première du cabinet s'est évanoui. La souscription est restée sans résultat; on en a déjà même perdu le souvenir. La chambre des pairs a voté sans discussion, et à l'unanimité moins trois voix, le projet adopté par la chambre des députés. Elle a pensé qu'un silence religieux était en cette grande circonstance plus éloquent que tous les discours, et cependant elle ne manquait pas d'hommes qui avaient qualité pour faire entendre sur ce sujet de graves et politiques paroles. M. le général Bertrand, en remettant entre les mains du roi les armes de l'empereur, a fait preuve d'un patriotisme judicieux. On a peine à s'expliquer les réclamations de la famille de Napoléon. Le général Bertrand a très bien compris que dès qu'il ne pouvait remettre au fils le glorieux legs du père, c'était à la France qu'il devait donner les armes de l'empereur. Ces armes ne sont point une propriété particulière; elles appartiennent à la nation, et elles

Digitized by Google

attendent aujourd'hui le cercueil sur lequel elles doivent être déposées. Les témoignages éclatans de reconnaissance nationale que propose le ministère auront pour effet d'épurer en l'exprimant l'enthousiasme qu'inspire Napoléon. Les admirateurs sincères de son génie et de ses travaux se trouveront entièrement satisfaits, et pourront servir sans regret comme sans scrupule la royauté constitutionnelle de 1830. Le général Bertrand, remettant au roi les armes de l'empereur, a été l'organe de cette adhésion franche et complète dont chaque jour apportera de nouvelles preuves.

Ne serait-ce pas là une des raisons pour lesquelles le parti légitimiste attaque avec tant de violence le cabinet et la gauche constitutionnelle? D'où vient cette inépuisable abondance d'invectives et d'injures adressées à M. Thiers et à M. Odilon Barrot? Ordinairement les partis ne sont jamais plus furieux que lorsqu'ils se sentent menacés et profondément atteints. Si la politique suivie par le cabinet, les alliés qu'il a su se faire, ses actes, ses principes, ne donnaient pas de nouvelles forces au gouvernement de 1830, nous ne verrions pas les organes du parti légitimiste se livrer à des emportemens d'aussi mauvais goût, à des déclamations aussi désordonnées. Ces excès dans la polémique ont dû ouvrir les yeux à plus d'une personne sincèrement dévouée à nos institutions. Si le ministère a réuni contre lui les agressions vives de toutes les extrémités, c'est qu'apparemment il a su se placer et saura se maintenir dans ce milieu large et impartial où tous les gouvernemens sages et durables cherchent leur appui. Les faits d'ailleurs manifestent assez ses intentions. Le remaniement administratif au sujet des préfets et des sous-préfets n'a soulevé aucune réclamation sérieuse. On a pu dire que dans tel ou tel cas on avait trop consulté les convenances de quelques députés, mais on ne s'est plaint d'aucune tendance réactionnaire. Quant à l'influence individuelle exercée par des membres de la chambre, il ne faut pas tant l'imputer au cabinet qu'au parlement. Il est malheureusement vrai que la chambre sort de la sphère constitutionnelle des principes pour exercer son action dans ce qui touche aux personnes; mais, dans l'état actuel de nos mœurs politiques, il n'est donné à aucun cabinet de se soustraire à cette influence, et c'est beaucoup que de savoir y résister dans des occasions importantes.

La chambre termine les travaux de cette session par la discussion des chemins de fer. Le cabinet avait bien raison de dire à son avènement que la transaction n'était pas moins nécessaire pour les questions d'intérêts positifs et de travaux matériels que pour les débats politiques. Deux systèmes sont en présence : l'exécution par l'état, ou la construction des chemins de fer par l'industrie privée. Depuis trois ans, on va de l'un à l'autre. En 1837, l'administration du 15 avril faisait une large part aux compagnies, et la chambre semblait incliner vers l'exécution par l'état. Néanmoins elle repoussa, en 1838, le vaste ensemble de travaux qui lui fut présenté par M. Martin du Nord, et revint au système des concessions particulières. Il n'y a donc pas, dans le parlement, de conviction ferme et précise. D'une part, la chambre craint d'imposer à l'état des charges trop onéreuses, et peut-être aussi de lui donner une trop grande

Digitized by Google

influence; de l'autre, elle se défie des compagnies, et ne voudrait pas leur procurer de trop gros bénéfices. Comment obtenir un résultat au milieu de ces dispositions contradictoires? M. le président du conseil et M. le ministre des travaux publics ont toujours préféré l'exécution par l'état; mais les circonstances, la marche du temps, les sentimens de la chambre, ont dû modifier leurs opinions. Il a bien fallu, pour nous servir des expressions de M. Duchâtel, chercher une combinaison mixte où l'état se réserve un certain contrôle, où les compagnies abdiquent une certaine liberté en échange des secours qu'on leur donne. La garantie d'un minimum d'intérêt semble une des meilleures transactions à laquelle on puisse s'arrêter. Ce moyen, au surplus, n'est ni exclusif ni unique. Dans d'autres cas, on peut se servir du prêt ou de la prise d'actions par le gouvernement. Le rapporteur de la commission, M. de Beaumont, a judicieusement pensé qu'il ne fallait pas porter dans ces affaires délicates une manie d'uniformité par laquelle on se trouverait donner trop aux uns, pas assez aux autres. Une considération politique de premier ordre doit triompher, au surplus, de toutes les antipathies ou de toutes les préférences particulières. Il importe que la France ne perde plus de temps pour commencer les travaux sérieux qui doivent lui donner les chemins de fer; il importe que la chambre lui en accorde le plus tôt possible les moyens, afin que les formes du gouvernement représentatif ne paraissent pas un obstacle aux progrès positifs de la civilisation. Nous délibérons sous les yeux de l'Europe. Déjà tous les grands états ont des lignes considérables de chemin de fer, les états soumis au régime absolu aussi bien que les états constitutionnels. L'Autriche et la Russie rapprochent les points éloignés de leur vaste empire par ces moyens rapides de communication. La Prusse aura dans quelques années mis Berlin aux portes de Cologne par un *rail* dont on aperçoit sur-le-champ l'importance politique. La Belgique et l'Angleterre n'ont pas permis à la procédure parlementaire d'entraver leur activité industrielle, et leur commerce a les avantages des communications les plus rapides. N'est-il pas temps que tous ces résultats nous inspirent assez d'envie pour nous faire agir à notre tour? Comme l'a dit M. Thiers, il faut nécessairement, dans la situation où sont les choses, se conformer non pas aux fantaisies, mais aux besoins des compagnies, si l'on désire que les chemins de fer aient lieu, puisqu'on ne veut pas que l'état les fasse. Il ne faut plus en effet songer à l'exécution exclusive par l'état; la chambre la repousse; cette exécution demanderait d'ailleurs le remaniement complet du corps des ponts et chaussées, et 5 à 600 millions. Quel est le ministre qui se chargerait de porter aux chambres de semblables propositions?

Il faut aller à ce qui est praticable, possible. Il est puéril de reprocher à deux membres du cabinet, à MM. Thiers et Jaubert, de n'avoir pas défendu avec entêtement leur préférence première pour l'exécution par l'état, et de sacrifier quelques-unes de leurs opinions à l'ensemble et à l'urgence du but. Ils représentent le gouvernement, la force active du pays; ils ont été surtout préoccupés de la nécessité politique, et de la responsabilité dont était chargé le pouvoir exécutif. Aujourd'hui, le plus mauvais dénouement serait un nou-

Digitized by Google

veau délai. Puisqu'on a préféré l'action des compagnies à l'exécution par l'état, il faut de bonne grace accorder aux compagnies toutes les facilités nécessaires à leur réussite. M. Duvergier de Hauranne a eu raison de signaler et de déplorer les causes de défaveur qui se sont attachées jusqu'à présent à la confection des chemins de fer, les exigences des ponts et chaussées, l'extrême modicité du prix de transport. On traite les compagnies en ennemies; on leur demande de réussir et on s'attache à les ruiner.

Les compagnies auront encore à lutter avec assez de difficultés, même en étant l'objet de tous les ménagemens, même en recevant les secours de l'état. Nous croyons que les économistes de la chambre qui ont pris fait et cause pour l'industre privée ont trop présumé de ses forces, et c'est peut-être la seule critique sérieuse que l'on puisse adresser au remarquable rapport de M. de Beaumont. Qui sait si dans quelques années on ne sera pas obligé de revenir au système de l'exécution par l'état et d'employer les ressources du trésor à racheter les travaux commencés? Mais, quel que soit l'avenir, il faut pourvoir au présent sans arrière-pensée. Puisqu'on veut confier à l'industrie privée le soin d'établir en France les principales lignes des chemins de fer, il faut lui donner légalement tous les moyens de réussir dans une entreprise si nouvelle et si difficile. C'est ce qu'a compris le gouvernement, et ceux qui le représentent méritent des éloges pour travailler à l'intérêt général sans entêtement de système.

Nous ne sommes pas fâchés que ce soit au milieu même des débats les plus vifs sur l'une des parties les plus importantes de la vie économique du pays qu'ait eu lieu le dépôt du rapport sur la proposition Remilly. Cette coïncidence ne fait ressortir que mieux l'impossibilité où se trouve la chambre d'interrompre, à la fin de la session, des travaux indispensables, pour rouvrir un tournoi sur la question des fonctionnaires publics. Nous croyons que, si la France eût pu être consultée, elle aurait préféré que les longues séances consacrées à deux reprises aux propositions Gauguier et Remilly eussent été employées à la discussion et au vote de projets d'intérêt général. Le pays se serait mieux trouvé d'une application plus forte et plus soutenue sur tout ce qui importe à sa force et à sa richesse, que de cette guerre acharnée contre les fonctionnaires publics. La nouvelle proposition, telle qu'elle arrive aujourd'hui à la chambre, n'a plus rien de commun avec le système des incompatibilités. Elle se borne à interdire toute promotion pour le député non fonctionnaire, et tout avancement extraordinaire pour le fonctionnaire député; elle contient une exception formelle pour les plus hautes places politiques. Inévitablement, dans la session prochaine, d'autres systèmes se produiront. Le cabinet aura eu le temps de mûrir et de préciser ses idées sur ce point important, et parmi les inconvéniens que pourra offrir le débat, il n'y aura pas au moins celui de la précipitation.

Une seconde campagne vient de s'ouvrir en Afrique, et le maréchal Valée a quitté Alger le 2 pour tenter une autre expédition. Il faut attendre encore

Digitized by Google

quelques jours avant de recevoir de ses nouvelles; on en aura plus promptement s'il s'est trouvé un bateau à Cherchell pour recevoir les dépêches du maréchal. Le gouverneur-général n'est pas parti sur un ordre exprès du cabinet; la seconde expédition est la conséquence de la première, et doit, dans la pensée du maréchal, amener des résultats plus décisifs. Déjà la moitié du nouveau contingent de dix mille hommes s'est embarquée à Toulon. On a pu entendre sortir de la bouche du prince royal l'éloge le plus chaleureux et le mieux mérité de la bravoure de nos troupes. M. le duc d'Orléans parle des soldats français avec l'enthousiasme d'un frère d'armes et l'expérience d'un général. Il ne s'est exprimé qu'avec la plus haute circonspection sur le compte de M. le maréchal Valée. Mais un point sur lequel le prince royal n'a pas craint de faire connaître sa pensée à ceux qui l'ont approché, c'est la nécessité d'affermir et d'étendre notre puissance en Afrique. Il tient à Paris le même langage qu'à Alger. On ne peut se dissimuler que nous entrons dans une phase nouvelle, et que l'Afrique va devenir le théâtre d'une grande guerre. Nous devrons développer nos opérations sur une plus vaste échelle, et proportionner nos efforts à la résistance des Arabes. Les faits ont prononcé, il n'y a plus à délibérer; et puisqu'il s'agit d'une partie de l'Orient, on peut dire qu'il y a là l'entraînement de la fatalité. Nous n'avons plus le choix entre la paix et la guerre; le système des traités a échoué; il s'agit de réduire les Arabes et de prendre contre eux l'offensive d'une manière puissante, qui devienne définitive. Un an, deux ans, doivent être employés à obtenir ce résultat, jusqu'à ce qu'un dénouement glorieux et utile couronne nos efforts.

La Prusse voit s'ouvrir un nouveau règne, et Frédéric-Guillaume IV vient de monter sur le trône. Le vieux roi, qui a succombé le 7 et qui s'est éteint doucement au milieu des siens, emporte les regrets sincères de sa nation. Il avait régné long-temps, il avait partagé avec son peuple la bonne et la mauvaise fortune, et sa vie comprenait les deux momens les plus décisifs de la monarchie prussienne, Iena et Waterloo. Son fils lui succède dans la maturité de l'âge, et prend la direction de grandes affaires qu'il connaît déjà. Au dehors il se trouve entre la Russie et la France; au dedans, entre le protestantisme et la religion catholique; c'est entre ces termes opposés que sa politique doit tenir l'équilibre. Le hasard qui a rendu l'empereur de Russie témoin des derniers momens de Frédéric-Guillaume III, aura pu déplaire à Berlin, surtout si l'on a pensé que des suggestions politiques ont pu sur-le-champ circonvenir le nouveau roi. On annonce que l'empereur de Russie a dû quitter la capitale de la Prusse immédiatement après les funérailles royales. Il est facile de sentir combien sa présence devait gêner les premiers développemens d'un nouveau règne, et peut-être même blesser l'amour-propre national. On sera sensible à Berlin à l'empressement avec lequel le roi vient d'ordonner que la cour prendrait le deuil, sans attendre la notification officielle de la mort de Frédéric-Guillaume III. Le nouveau règne peut devenir, avec le temps et de l'habileté, l'occasion d'une alliance plus intime entre la France et la Prusse. A Berlin, il

Digitized by Google

y a de réelles sympathies pour la France constitutionnelle tant autour du trône que dans la haute administration, aussi bien dans le peuple que dans une partie de la société aristocratique. Plus nous mettrons dans nos rapports de bienveillance et de simplicité, plus nous nous concilierons la Prusse, qui pourra comparer notre conduite avec les procédés un peu envahissans de la Russie. Les questions religieuses devront occuper le nouveau roi, qui en a pénétré depuis long-temps la délicatesse et l'importance. Son père, dont les intentions étaient droites, avait l'inconvénient de porter, dans les matières théologiques, la précision et les exigences de la discipline militaire. Frédéric-Guillaume IV, qui n'est pas étranger aux profondeurs du sentiment religieux et de la haute philosophie, traitera sans doute ces grands intérêts avec une circonspection intelligente qui lui permettra d'éviter bien des écueils. Il dépend de la sagesse des gouvernans de ne pas réveiller des querelles qui doivent être éteintes pour toujours. Le XIXe siècle a mieux à faire que de raviver d'anciennes controverses. Paix à tous les cultes, et pour la pensée même, qui fait la vie de notre temps, progrès et liberté.

Il n'a pas tenu à un insensé que la mort vînt frapper une autre tête couronnée. On a tiré deux coups de pistolet sur la reine d'Angleterre, qui se promenait avec le prince Albert dans le parc de Saint-James. L'auteur de cette tentative est, dit-on, un jeune homme de dix-huit ans. George III et George IV ont été l'objet des mêmes attentats; mais on peut être surpris qu'une jeune reine, surtout dans un état connu de toute l'Angleterre, aît été le point de mire d'une aussi extravagante scélératesse. Sa majesté n'a donné aucun signe d'effroi. On l'a vue, maîtresse de son émotion, continuer sa promenade avec la plus parfaite tranquillité.

En Espagne, Cabrera, qu'on avait tué tant de fois, continue la guerre civile avec une vivacité nouvelle. Il a passé l'Èbre et fait mine de vouloir reprendre l'offensive contre les troupes de la reine. De son côté, un autre chef carliste, Balmaseda, inquiète Burgos et intercepte la grande route de Madrid. La guerre civile semble être passée en Espagne à l'état chronique, et elle peut être d'autant plus durable qu'elle est indépendante des combinaisons politiques qui se rattachent à la cause même de don Carlos. Cabrera, Balmaseda et d'autres chefs carlistes annoncent toujours qu'ils seront bientôt secourus par le prince qui est à Bourges. Ils savent mieux que personne que la chose est impossible; mais ils se servent de ce leurre et de ce prétexte pour continuer une guerre favorable à leurs intérêts. Eux et leurs hommes vivent de la guerre; elle les nourrit, les occupe, et, s'il est permis de le dire, elle les amuse. Il faudra donc, pour réduire ces hardis partisans, des efforts plus puissans et mieux combinés que ceux qu'on a faits jusqu'à présent; car il ne suffit pas de les battre, il faut leur rendre la guerre impossible.

Le roi passe aujourd'hui la revue de la garde nationale, qui a renommé il y a deux mois ses officiers. C'est entouré de ses fils, qui reviennent d'Afrique, qu'il se retrouvera en face de la milice parisienne. On prépare dans les diverses

Digitized by Google

légions des réunions et des banquets qui doivent rapprocher les officiers et les soldats de la garde nationale. La légion de cavalerie vient de fêter son colonel, M. de Montalivet, dans un repas de corps dont on s'accorde à louer l'éclat et la cordialité. On assure que dans le dîner que doivent offrir à M. le président du conseil les colonels de la garde nationale, le hasard a désigné M. de Montalivet pour porter la parole au nom de ses collègues et pour haranguer M. Thiers. On dirait que le sort, en rapprochant ainsi un des principaux membres de l'administration du 15 avril et le président du 1er mars, a voulu rendre sensible et vivante la pensée de transaction qui de plus en plus ralliera tout le monde.

La littérature a fait cette semaine une perte véritable dans la personne de M. Lemercier. Il aimait sincèrement les lettres, et, comme il l'a dit de lui-même, il fut un honnête homme. On peut proposer son exemple aux jeunes écrivains qui débutent dans la carrière. Ils verront dans la vie de Lemercier l'art cultivé avec une persévérance sérieuse et forte, et se confondant avec des convictions profondes et fermes. L'homme et l'artiste sont également remarquables, quoique l'un et l'autre aient pu laisser beaucoup à désirer. A côté du désintéressement de Lemercier, on désirerait une appréciation plus judicieuse des circonstances et des nécessités politiques, comme on voudrait voir dans ses productions le goût associé à la force, et l'étendue de l'esprit en égaler la vigueur. Pour ne parler que de l'artiste, quatre productions caractérisent l'originale variété de son talent : *Agamemnon*, qu'on dirait traduit d'Eschyle; *Pinto*, où Lemercier rivalise avec Beaumarchais; *les Métamorphoses*, qui semblent une réminiscence de Catulle et de Pétrone; *le Cours de Littérature*, moins étendu, mais dans certaines parties d'une analyse plus travaillée et mieux sentie que le livre de La Harpe. Peu de poètes vivans peuvent se glorifier d'une carrière plus féconde, et son successeur, quel qu'il soit, devra le louer avec respect.

C'est encore parler de l'intérêt des lettres que de rappeler la nouvelle ordonnance rendue par le ministre de l'instruction publique. Désormais, dans les facultés des lettres et des sciences, le premier candidat reçu à la licence obtiendra de plein droit la remise des frais exigés pour ce grade. Il jouira de la même remise pour les frais du doctorat. Il en sera de même pour les aspirans au doctorat ès-lettres ou ès-sciences qui auront présenté des thèses remarquables et les auront soutenues avec distinction. On ne peut venir en aide d'une manière plus judicieuse au mérite sans fortune. Cette ordonnance complète le système développé dans toutes celles qui l'ont précédée, et elle réalise cette pensée, que le travail doit être aussi considéré comme un capital.

Digitized by Google

— L'administration de l'Opéra change de mains au moment où toutes les difficultés et les embarras qui peuvent entraver la marche d'un théâtre surgissent de tous côtés. Il faut sans doute au nouveau directeur du courage et une grande confiance en son habileté pour entreprendre une aussi rude tâche. Chez les chanteurs comme chez les compositeurs, toute voix, toute verve, semblent éteintes; le public s'est éloigné, et, pour le ramener, où trouver des partitions, où trouver des artistes qui les exécutent? Le répertoire et le personnel de l'Académie-Royale ont besoin d'être renouvelés. Il est impossible qu'on puisse songer à conserver long-temps encore Mmes Stolz et Nau pour premières chanteuses; Mme Stolz a une belle voix, mais elle chante et crie d'une façon lamentable; quant à Mlle Nau, il y a long-temps qu'en fait d'art et de voix Mlle Déjazet lui est supérieure, et nous ne pensons pas que la charmante comédienne du théâtre du Palais-Royal ait jamais eu sérieusement la fantaisie de chanter le grand opéra. Levasseur et Dérivis sont fatigués, ils en ont donné la triste preuve à la dernière représentation de *Guillaume Tell*.

La répugnance que montrent les hommes de talent à écrire pour l'Opéra, vient en partie de l'exécution imparfaite qui les y attend. Meyerbeer gardera sa nouvelle partition en portefeuille jusqu'à ce qu'il puisse en confier le principal rôle à une femme capable de le faire comprendre au public. Donizetti et Auber n'ont guère lieu d'être satisfaits de l'exécution de leur dernier ouvrage : *le Lac des Fées* et *les Martyrs* n'ont eu de digne interprète que Duprez. Si Pauline Garcia et Lablache venaient prêter le secours de leur talent à toutes ces pauvretés qui chevrottent ou crient, nul doute que les compositeurs ne fussent encouragés à leur créer des rôles, la verve du musicien ne serait plus soumise à l'exiguité de la voix d'un chanteur, et l'inspiration pourrait sortir librement et prendre son essor, sans être obligée de se plier aux caprices et aux exigences d'un talent rebelle.

Le premier acte de la nouvelle administration a été l'engagement de Marié, un transfuge de l'Opéra-Comique. Dans les rôles d'Éléazar et d'Arnold, le débutant a déployé une puissance de voix, montré des intentions musicales qu'on était loin de lui soupçonner dans le cadre étroit où on l'avait jugé jusqu'à présent. Sa voix de tenor est pleine, sonore et vibrante; il la fait bien sortir, et la pose avec la prudence de Duprez, dont on voit qu'il s'efforce d'imiter la manière; mais comme tous les imitateurs, il est sans mesure, et insiste sur des choses que Duprez ne fait qu'accuser légèrement. Ainsi, dans les deux duos et le trio du troisième acte, il ralentit trop les mouvemens et leur fait perdre, par cela même, une partie de leur physionomie. L'andante de l'air : *Asile héréditaire*, lui convient bien, et il l'exécute correctement; la seconde partie n'est pas irréprochable : à la reprise *Suivez-moi*, pour tenir plus long-temps une note qui sort bien ronde et bien franche, il s'épuise et ne garde plus assez d'haleine pour finir sa phrase, l'effet musical se trouve absolument manqué par cette imprévoyance. Quant au fameux *ut* de poitrine, l'intention de le faire purement entendre y est bien; mais jusqu'à présent nous ne pouvons dire notre avis sur cette note qui nous a semblé un peu embrouillée. Jamais, du reste, *Guil-*

Digitized by Google

laume Tell n'a été exécuté avec aussi peu de soin et d'ensemble: à part Marié, dont les efforts ont presque toujours été heureux, tous les chanteurs semblaient fatigués et ennuyés de leurs rôles; il n'est pas jusqu'aux choristes dont le dédain et l'indifférence pour cette admirable musique ne nous aient semblé fort singuliers; dans plusieurs endroits, et notamment à l'entrée du canton d'Uri, au final du deuxième acte, les voix ne s'accordant plus entre elles, il en est résulté une cacophonie détestable qui a déchiré les oreilles de tous les assistans. Avec des études consciencieuses et bien dirigées, il n'est point douteux que Marié ne parvienne à acquérir un véritable talent. La beauté et la souplesse de son organe sont des auxiliaires bien puissans pour l'aider à s'approcher le plus possible du chanteur qu'il s'est proposé pour modèle, et dont le voisinage lui sera d'un secours aussi heureux que profitable.

— La séance publique qui a eu lieu jeudi dernier à l'Académie française était, comme la situation présente de l'illustre corps, assez terne et d'une physionomie peu animée. La chaleur de la salle, qui regorgeait d'auditeurs, était sans doute pour quelque chose dans l'air somnolent répandu sur tous les visages; mais il faut convenir que les discours entendus n'étaient pas d'un charme à triompher du malaise et à tenir l'esprit en éveil. Il s'agissait jeudi de décerner une foule de prix sur lesquels MM. Villemain et Salvandy ont fait chacun un rapport. M. Villemain a ouvert la séance par un compte-rendu sur les divers concours, où il a d'abord signalé les motifs qui ont déterminé l'Académie à décerner le prix Gobert aux *Récits des temps Mérovingiens*. Au sujet de M. Augustin Thierry, si digne à tous égards de cette libérale récompense, le spirituel rapporteur a trouvé quelques paroles heureuses qui ont eu de l'écho dans l'assemblée. Cependant, bien que composé avec la même sagesse et la même vigilance académique, ce discours n'a pas eu l'effet que ses aînés étaient habitués de produire. Le nom de Mme Amable Tastu, beau nom littéraire qui jetait quelque éclat sur cette ovation académique, a été salué de bien justes applaudissemens lorsqu'on l'a proclamé pour le prix d'éloquence. M. le rapporteur, après quelques paroles délicatement élogieuses sur l'ouvrage couronné, en a annoncé la lecture, mettant de la sorte l'auditoire à même d'en juger le mérite. Or, par je ne sais quelles craintes de séductions apparemment, il est de règle inviolable que les femmes n'élèvent pas la voix dans ce sanctuaire des muses. Mme Tastu ne pouvait donc lire elle-même son travail, et l'on redoutait beaucoup de voir M. Viennet lui servir d'interprète. M. Viennet, qui ne se résigne pas aisément à réserver pour ses fables son débit oratoire, est presque inévitable en pareille occurrence. Mais c'est M. Nodier à qui était réservé et bien dû l'honneur de lire l'*Éloge de madame de Sévigné*. Ce choix, dont chacun augurait bien tout d'abord, n'a pourtant pas été fort heureux, car le spirituel écrivain a lu d'une voix si fatiguée, que les phrases n'arrivaient qu'incomplètes et par lambeaux à l'intelligence des auditeurs. Je crains qu'il n'ait involontairement trahi

Digitized by Google

la cause dont il s'était chargé, et que cette lecture n'ait nui à l'œuvre de Mme Tastu. Il a encore été possible cependant de reconnaître dans cette composition la touche sobre, le talent pur et presque viril de l'auteur; quelques minuties biographiques décélaient seules une plume de femme. L'appréciation littéraire et morale de Mme de Sévigné est de beaucoup la partie supérieure de l'ouvrage, et je le dis à la gloire de l'auteur; car les femmes, qui brillent d'ordinaire par l'imagination et quelquefois même par le style, manquent communément du sens critique. Je ne sais dans toute notre littérature contemporaine qu'un beau travail critique sorti des mains d'une femme; ce sont les quelques pages écrites par George Sand sur Obermann, et encore cette belle étude est-elle plus psychologique que littéraire. On doit donc sincèrement féliciter Mme Tastu d'avoir réussi de ce côté. Son style nous a paru ferme et d'une élégance sans recherche; elle l'avait en cette circonstance parsemé d'expressions empruntées à la femme qu'elle célébrait, et cette piquante mosaïque reluisait en vives paillettes sur la trame de son discours.

M. de Salvandy, rapporteur des prix Monthyon, a terminé la séance par un discours fort résolument académique, où dans un style semé d'antithèses il a du reste agréablement conté plusieurs traits dignes de figurer parmi ceux de la *Morale en action,* et dont l'auditoire a été fréquemment touché.

Puisque nous sommes à l'Académie, nous n'en sortirons pas sans dire quelques mots de la nouvelle élection que la mort de M. Népomucène Lemercier l'appelle à faire. Que l'Académie y songe sérieusement cette fois, car le récent scandale donné par la nomination de M. Flourens doit l'avertir qu'une récidive en ce genre la couvrirait d'un ridicule désormais sans appel. A une époque d'examen social où chaque jour toutes les institutions se voient soumises à de vigilans contrôles, celles qui perdent le sentiment de leur dignité ou qui s'écartent de la voie tracée par leur origine et leur mission, celles-là doivent indubitablement périr par le fait constaté de leurs abus. Or, les tristes déviations, les déplorables abus dont l'Académie multiplie comme à plaisir le spectacle, ont engendré une puissance qui a tué bien des pouvoirs en France, je veux dire le ridicule et le sarcasme. On ne lui a pas ménagé, dernièrement encore, les coups de cette arme redoutable, et le seul bouclier qu'elle puisse opposer à ces attaques, de jour en jour plus envenimées, c'est d'apporter à ses élections des choix décens et littéraires.

Vie des Peintres célèbres, par Giorgio Vasari, traduites et commentées par MM. Jeanron et Léopold Leclanché. — L'utile et important ouvrage de Giorgio Vasari sera bientôt traduit en entier, grace au zèle et à l'activité que MM Jeanron et Léopold Leclanché déploient dans l'exécution de la tâche qu'ils ont entreprise. L'attention que nous accordons à cette publication est justifiée par la valeur de l'ouvrage considéré en lui-même, et en même temps par le désintéressement laborieux des traducteurs. A une époque où le mercantilisme littéraire va la tête haute, c'est un devoir pour la critique d'attirer

Digitized by Google

les regards du public sur les travaux consciencieux. Les deux nouveaux volumes de la *Vie des Peintres célèbres,* qui viennent de paraître, contiennent, entre autres biographies intéressantes, telles que celles de Verocchio, de Pérugin, de Mantégne, des observations très ingénieuses du chroniqueur florentin sur les œuvres de Mazaccio, de Filippo Brunelleschi, de Fra Filippo Lippi. Dans ces divers fragmens, Vasari montre avec une extrême justesse le côté dominant du talent de chaque artiste. A Mazaccio, il accorde surtout l'honneur d'avoir donné un grand développement à l'art des raccourcis et des perspectives; à l'architecte Filippo Brunelleschi, l'honneur d'avoir introduit dans la construction des édifices un dessin irréprochable, une distribution habile et l'emploi d'ornemens de bon goût; à Fra Filippo Lippi, l'honneur d'avoir perfectionné la peinture de petites proportions. La vie de Filippo Brunelleschi et celle de Fra Filippo Lippi ont en outre, soit dit en passant, sous la plume du chroniqueur, tout l'attrait d'une histoire romanesque : la première, par les traverses de toute sorte dont elle offre le spectacle; la seconde, par les aventures galantes dont elle est remplie.

Ce qui ajoute un très grand prix à cette traduction de la *Vie des Peintres célèbres,* ce sont les commentaires et annotations dont MM. Jeanron et Léopold Leclanché font suivre chaque morceau. Tout en professant un profond respect pour les jugemens de l'homme érudit qu'ils traduisent, MM. Jeanron et Léopold Leclanché, quand l'occasion s'en présente, ne se font pas faute d'en appeler de ses décisions. En même temps qu'ils éclaircissent souvent le texte par des dissertations ingénieuses, soit sur les origines de l'histoire de la peinture, soit sur l'architecture et la statuaire antiques, ils relèvent les erreurs, quelquefois volontaires et injustes, de Vasari. Ainsi, ils rendent à Gentile da Fabiano l'importance que Vasari semble lui dénier. Quand Vasari nous présente Mino da Fiesole comme un copiste servile de Desiderio da Settignano, les traducteurs établissent d'une manière concluante que Mino da Fiesole imita Desiderio da Settignano, mais ne le copia pas; ce qui est une différence grave. Quand Vasari, par dépit contre Sixte IV, attaque le mauvais goût des peintures de Cosimo Roselli, exposées à la chapelle Sixtine, les traducteurs observent avec raison que les peintures exécutées par Cosimo Roselli dans la chapelle Sixtine ne sont pas ses seuls ouvrages, et demandent grace pour lui en faveur de sa vaste et belle fresque de Sant'Ambrogio. A propos de Domenico Ghirlandaïo, par exemple, MM. Jeanron et Léopold Leclanché ajoutent aux divers mérites que Vasari se plaît à lui reconnaître, le mérite caractéristique d'avoir perfectionné la perspective aérienne. Entre autres erreurs de faits plus ou moins légères, Vasari, parlant de Francesco di Giorgio, le dit auteur du palais ducal d'Urbin; ou bien, parlant de Filippo Lippi, le donne pour l'introducteur du grotesque dans la peinture : double assertion que détruisent victorieusement MM. Jeanron et Léopold Leclanché, en affirmant, preuves en main, que l'auteur du palais ducal d'Urbin fut un architecte esclavon nommé Luciano, et que le grotesque avait été introduit dans la peinture, soixante ans avant Filippo Lippi, par le Padouan Squarcione. Citer de pareilles rectifications, des annotations si essentielles, nous dispense naturellement, ce nous semble, de faire l'éloge de la traduction de l'œuvre de Vasari.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

FEMMES

DE LA RÉGENCE.

II.

CLAUDINE DE TENCIN.

I.

La famille des Guérin. — L'abbé Oui-Dà et Mlle Nenni. — Le bal du receveur des gabelles.

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, Mme de Maintenon avait si bien assoupli le roi et régenté la cour, que tout pliait à ses volontés. Parce qu'il était de son goût de ne bouger de la chapelle, et d'entendre tous les jours messe et salut, il fallait qu'on l'imitât; la prude garda un visage maussade et des sourcils froncés jusqu'à ce que Versailles fût devenu comme une espèce de couvent. Ce monde si brillant et si romanesque du beau temps des Lavallière et des Montespan, avait abjuré les plaisirs, les aventures et le bel esprit, pour ne songer qu'à des tracasseries de dévotes et mener une vie de chartreux. Le roi étant vieux, il fallait que la cour entière s'arrangeât pour avoir soixante-dix ans, et cela s'opéra tout à coup sans un murmure. On ne dansait plus que de loin en loin; Racine

Digitized by Google

faisait des pièces religieuses; les belles dames ne découvraient plus leurs épaules, de peur d'être grondées, et venaient consumer leur jeunesse au salut où elles avaient des bougeoirs pour être vues de la Maintenon. Les rires et la folie dormaient comme les marmottes en hiver; les amours ne battaient que d'une aile, et la galanterie n'allait plus qu'à la sourdine, le manteau sur le nez ou avec un masque hypocrite.

La ville, qui ne suit la cour qu'à distance, avait fini à la longue par prendre aussi l'ornière, et la province elle-même y arriva peu à peu, en sorte que le royaume entier faisait mine de n'être bientôt qu'un vaste séminaire. Il faut rendre justice aux jeunes gens de tous les temps, et dire qu'ils n'aiment pas à s'abaisser au mensonge, ni à feindre la bigoterie. Les souverains et les modes sont impuissans à les y contraindre, et si les femmes se résignent à cause de l'asservissement naturel de leur position, les jeunes gens les abandonnent et cherchent leurs plaisirs ailleurs que dans la bonne compagnie, ce qui est toujours un malheur et porte un grand dommage aux mœurs.

Le duc d'Orléans donna le premier signal d'une rupture ouverte avec les austérités de Versailles. Il se moqua de la Maintenon en pleine table, donna des soupers où venaient les filles d'Opéra, et se fit bien vite une cour jeune et hardie qui chansonnait gaiement, buvait sec, jouait gros jeu et passait les nuits en débauches, mais où le bon ton et les femmes de qualité n'entraient point. Ce fut autour de ce noyau que le reste de la noblesse se rallia aussitôt après la mort du roi, et comme le pas était marqué à l'avance, les girouettes se retournèrent subitement; on tomba d'une extrême dévotion dans ce débordement général dont la régence a offert le spectacle.

Dans le temps où la pruderie et les bougeoirs de la chapelle étaient au fort de leur éclat, il y avait aux environs de Grenoble une modeste famille retirée dans un petit château, mangeant les volailles de sa basse-cour, et n'allant guère à la ville que trois fois l'an dans une carriole pour voir des fêtes ou des comédies. La famille se composait d'une vieille mère, de deux garçons et de quatre filles, dont deux étaient nubiles. Leur nom était Guérin; leur terre s'appelait Tencin, et comme elle les nourrissait, ils lui devaient autant qu'à feu leur père; c'était donc par reconnaissance et en même temps pour se donner un air de gentilhommerie qu'ils se faisaient annoncer les messieurs et demoiselles de Tencin. Ce petit monde était fort éveillé, avait des visages ronds et vermeils, des bouches bien fendues, des santés de moines et de l'appétit pour les plaisirs de toutes sortes.

Digitized by Google

L'aîné des Tencin montrait un peu plus de gravité que les autres, et M. d'Avré, qui le prit en amitié, l'emmena tout jeune dans une ambassade. La fille aînée donna dans les yeux de M. Ferréol, un très riche financier. M. Ferréol demanda la demoiselle, c'est assez dire qu'il l'obtint; il l'épousa tout d'un coup à la volée, puis il partit avec elle. C'étaient déjà deux fardeaux et deux bouches de moins; le cœur de la vieille mère et le château de Tencin en furent un peu soulagés. Le second fils ne pouvait échapper à l'église; on lui donna le nom d'abbé de Tencin, et il prit le petit collet en attendant l'âge de son ordination. Il restait encore la seconde fille, Mlle Claudine, dont nous allons parler au long. Elle n'entrait qu'à peine dans sa dix-septième année; mais elle avait l'esprit fort ouvert pour son âge; on lui trouvait dans la tournure, la physionomie et le son de voix, on ne sait quoi qui promettait beaucoup et tournait la cervelle aux hommes. Elle avait le cou fort beau et les yeux d'un bleu tendre; avec cela une humeur singulière et capricieuse qui la poussait à des coups de tête, de la patience pourtant dans l'exécution de ses projets, et beaucoup plus d'ambition que de scrupules, ce qui est mauvais pour faire son salut, mais excellent pour parvenir.

L'abbé, son frère, lui ressemblait en tous points avec plus de hardiesse et de persévérance, une plus grande soif d'honneurs et d'argent, et plus de solidité dans les vues. Tous deux avaient de l'esprit et la répartie prompte, douce ou maligne à emporter la pièce, suivant la circonstance. Malgré leur conformité de caractères, les instincts différens de leurs deux sexes produisaient entre eux un contraste qui frappait au premier abord. Comme, dans le monde, les hommes poursuivent et reçoivent, tandis que les femmes se défendent et donnent, l'abbé acceptait au premier mot toutes les propositions qu'on lui faisait, au lieu que la demoiselle refusait sans réfléchir, sauf à revenir brusquement sur ses premières volontés. Ainsi Pierre de Tencin reçut de ses amis le sobriquet de l'abbé Oui-dà, et Claudine fut appelée Mlle Nenni, parce qu'elle répondait non à tout ce qu'on lui demandait. Du reste, le frère et la sœur s'aimaient d'amitié vive, et s'étaient promis cent fois que l'un ne trouverait pas la fortune sans partager avec l'autre.

Comme le vent soufflait à la dévotion dans ce moment-là, et que les princes de l'église menaient une vie molle et pompeuse, l'abbé résolut en lui-même d'être un jour bénéficiaire et prélat. Cette idée s'ancra bien fermement dans sa tête un matin qu'il vit officier monseigneur Lecamus, l'archevêque de Grenoble. Claudine, en sa qualité

Digitized by Google

de femme, était réduite à la triste condition d'attendre les volontés du sort; mais si on lui avait donné le choix, elle serait devenue plus volontiers la maîtresse du roi, que la supérieure d'un couvent. Sa mère la prit à part un beau jour, et lui dit d'un ton décidé :

— Ma chère Claudine, il peut arriver tout à l'heure que votre frère aîné vienne à nous demander de l'argent pour faire son chemin; il me faudra bientôt payer la pension de l'abbé au séminaire. Je vous donne l'année pleine, à partir d'aujourd'hui, pour trouver un mari. Après cela, si vous n'êtes point établie, vous entrerez, s'il vous plaît, en religion. Quand on n'a pas de fortune, on y supplée par de l'adresse, ou si le ciel vous a refusé du génie, on se résigne à servir le bon Dieu.

— Eh! comment voulez-vous, répondit la jeune fille, que je trouve un mari sans bouger de cette maison, où je ne vois que des paysans?

— J'y ai songé. Nous vous mènerons à la ville une fois par mois. L'on vous fera une toilette avec la robe que votre père me donna lorsqu'il fut président à Grenoble. Vous irez danser chez M. le receveur des gabelles, et à la comédie s'il passe une troupe d'acteurs. Vous verrez des jeunes gens; l'on vous dira ceux qui ont du bien; c'est à vos yeux et à votre esprit de faire le reste. Soyez pourvue dans un an, sinon le voile vous attend.

— Hélas! dit la demoiselle, à moins d'un miracle je serai religieuse, car les jeunes gens d'aujourd'hui mettent les écus au-dessus de tout.

—Vous croyez cela, ma mie, et vous n'y entendez rien. Une jolie fille peut toujours se marier elle-même avec de la finesse. Ces vues intéressées des jeunes gens ne tiennent qu'à une chose, c'est que les demoiselles ignorent comment on inspire de l'amour. Dieu sait pourtant si cela est facile! Les hommes ne demandent qu'à se monter l'imagination. Le secret est de leur persuader qu'on les préfère. Le plus avare et le plus froid s'échauffe aussitôt qu'il se croit distingué. L'on dit que c'est aux filles d'attendre qu'on les demande; moi, je soutiens qu'elles peuvent choisir celui qui leur plaît, se faire épouser en dépit de tout, et secouer ainsi leur pauvreté du jour au lendemain. Avez-vous besoin d'un exemple? je vous citerai mon propre mariage. Feu votre père était beau comme le jour quand je le rencontrai. Il n'avait qu'une petite fortune, mais il me convint. Je lui fis les doux yeux, il vint à moi. M. Guérin ne m'eut pas dit trois mots de galanterie que je lui avais déjà percé le cœur. Il voulait m'enlever; ma vertu s'en offensa. Il fut à mes pieds, et nous nous épousâmes le 6 du mois de mai 1678. Je n'avais pas un sou vaillant, rien que ma

Digitized by Google

gentillesse naturelle, avec force frères et sœurs aussi pauvres que moi, mais du savoir et mes vingt ans... et voilà comme on se marie.

La vieille mère donna, sur ce ton, d'excellens avis à sa fille, lui ouvrit quelque peu les idées, et lui apprit les petits manéges qu'il est permis à une demoiselle de hasarder en bonne compagnie, pour se faire des amis sans qu'on puisse blâmer sa conduite. Claudine écouta de ses fines oreilles, et résolut de mettre à profit la leçon sans qu'il fût besoin de la lui faire répéter deux fois. Après cela elle ne pensa plus qu'à se tailler une robe, et jura tout bas que si M. le receveur des gabelles donnait à danser, le plus riche cavalier de la fête aurait affaire à elle.

Le bal arriva bientôt. La demoiselle s'arrangea le mieux du monde, et à peu de frais, avec le poult de soie de sa mère; elle découvrit ses blanches épaules ornées du séduisant embonpoint de la jeunesse, mit à l'air des bras admirables, releva le rose de ses joues par un peu de poudre, et parsema toute sa personne de fleurs naturelles, puis elle fit en cet état son entrée chez le receveur. La maison était belle, les salles brillantes et décorées avec recherche; les lumières étaient à profusion et la symphonie parfaite. Mlle Claudine voyait ce luxe pour la première fois de sa vie; l'ivresse et le feu des danses l'emportèrent si bien qu'elle perdit le fil de ses idées, oubliant ses projets, les instructions de sa mère et Mme Guérin elle-même. Elle se jeta dans les plaisirs sans regarder seulement les visages de ceux qui la conduisaient danser. Cependant, comme on remarqua ses graces, le sang-froid lui revint lorsqu'elle sentit qu'on parlait d'elle favorablement.

Il y avait, à cette fête, de la noblesse de province en quantité; mais on distinguait par-dessus les autres un gentilhomme qui tenait de près à une famille de grands seigneurs; on l'appelait M. de Chandennier, parce qu'il était cousin du fameux capitaine des gardes, qui s'exila volontairement de la cour, et dont la disgrace injuste et la fierté avaient fait du bruit. Son vrai nom était Rochechouart. On lui attribuait complaisamment les superbes qualités de son cousin, quoiqu'il en eût d'autres moins grandes. Le vicomte de Chandennier se disposait à partir pour la cour avec l'envie de s'y élever. Il avait de l'esprit, du savoir-faire et de la franche originalité; il comptait un peu sur les femmes et sur son épée, beaucoup sur sa famille et son argent, et visait à quelque riche mariage. Il portait d'ailleurs des moustaches retroussées; ses habits de lieutenant de chevau-légers lui allaient à merveille, et ses manières annonçaient une humeur entreprenante.

Digitized by Google

Dans ces réunions où les femmes viennent étaler leurs charmes aux regards des hommes, il y a toujours une espèce de guerre déclarée tacitement entre les deux sexes, et, selon l'usage des anciens combats, les chefs des deux partis se mesurent volontiers ensemble. Si M. de Chandennier était le plus considérable des cavaliers, Mlle de Tencin était aussi la première parmi les danseuses. Après quelques minutes d'observation, Claudine ayant fixé ses yeux d'un bleu tendre sur ceux du gentilhomme avec un air de défi, la flamme se mit aux poudres. M. de Chandennier se fit présenter à Mme Guérin par le maître du logis, et prit le bras de la jeune fille pour la promener dans les salons.

— Mademoiselle, lui dit-il, quelle vie mène-t-on à Tencin? Y suivez-vous la mode en passant les journées à l'église? Avez-vous un gros livre d'*heures* en maroquin, et parlez-vous beaucoup des choses de religion?

— Nous n'y manquerions pas, monsieur le vicomte, si nous étions à Versailles; mais, dans notre village, ce seraient des peines qui ne rapporteraient rien.

— Je suis ravi d'apprendre que vous ne donnez pas dans le travers du moment. On ne touche plus aujourd'hui la main aux dames qu'en leur offrant l'eau bénite; on ne leur fait plus sa cour qu'avec des citations saintes, et je ne suis pas docteur en ces matières. Quand je rencontre de la pruderie, je la prends au sérieux, et je me tiens pour dit qu'on ne veut pas de mes civilités.

— La pruderie n'est un amusement que pour les belles de la ville, qui ont du temps et des occasions; mais une fille de la campagne, comme moi, n'en retirerait aucun plaisir.

— A la bonne heure! nous nous entendrons ensemble. Dites-moi charitablement comment il faudrait s'y prendre pour gagner votre cœur, car je me sens une terrible envie de vous plaire.

— Comment pourrais-je le savoir, n'ayant jamais eu le cœur pris?

— Vous n'ignorez pas sans doute quels sont les mérites que vous aimeriez à rencontrer dans celui qui mettrait son amour à vos genoux?

— Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Cherchez un peu cela, je vous prie. Pour être bien vu de vous, il n'est rien dont je ne fusse capable. Faudrait-il être le plus vaillant des paladins ou le plus fidèle des bergers?

— Celui des deux que vous voudrez. Remplissez l'univers du bruit de vos exploits ou bien rimez sur mes vertus; je vous dirai après si j'en suis touchée.

Digitized by Google

— Ce serait trop long. Je préfère être simplement Chandennier, amoureux de Mlle de Tencin. Souffrez que je porte vos couleurs pendant les quinze jours que je vais passer à Grenoble.

— Je n'ai point de couleurs à moi, monsieur.

— Qu'importe : vous avez pris aujourd'hui des rubans bleus; j'en veux avoir de semblables.

On badina sur ce pied quelques instans. Les violons ayant joué le menuet, Chandennier fit danser la demoiselle sans que la conversation y perdît rien, et tout le monde s'aperçut que le vicomte donnait à plein collier dans les filets de Claudine. Il ne la quittait plus; et vers la fin de la soirée il s'était si bien brûlé à cette lumière, que ses amis le plaisantaient en disant qu'il sentait le roussi. Mme Guérin suivait sa fille des yeux sans avoir l'air d'y songer, et quand elle jugea l'incendie bien allumé, un signe de main rappela Claudine, et l'on se retira. Chandennier descendit jusqu'à la porte avec les Tencin. D'autres personnes furent entraînées par son exemple, et le bal finit ainsi à l'improviste. Comme toute la compagnie demandait à la fois ses gens, il y eut un peu de confusion. Mme Guérin et sa fille étaient montées dans leur modeste carriole; M. de Chandennier s'approcha d'elles.

— Désirez-vous, mesdames, leur dit-il, que mes laquais vous accompagnent avec des flambeaux jusqu'aux portes de la ville?

Claudine, cédant à son instinct, répondit aussitôt sans réflexion :

— Nenni! monsieur; notre garçon connaît le chemin.

Le gentilhomme fit un salut et se retourna vers l'abbé :

— Mademoiselle votre sœur, lui dit-il, me reçoit fort mal. Voudrez-vous bien malgré cela venir souper chez moi ce soir?

— Oui-dà! répondit l'abbé selon sa coutume; ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

— Vous êtes étrange, Claudine, disait la mère, avec votre manie de répondre par un *non* à tout ce qu'on vous demande. Vous aurez fâché monsieur le vicomte en repoussant ses offres, qui étaient fort polies.

Mlle Claudine allait toujours vite et loin lorsque ses idées retournaient, par un second mouvement, dans le sens inverse du premier.

— Je crois en effet, dit-elle, que j'ai commis une faute, et je vais la réparer.

Elle sortit sa tête de la voiture au moment où le valet de ferme donnait du fouet au cheval, et ajouta :

Digitized by Google

— Monsieur le vicomte, si vous faites quelque promenade hors de la ville, venez vous rafraîchir à Tencin.

— Êtes-vous folle, reprit la mère, de crier cela devant tout le monde? C'était à votre frère d'inviter M. de Chandennier, et non pas à vous.

Pendant que la carriole prenait la route de Tencin, un jeune Mondor de la finance, qui enrageait de se voir éclipsé par Chandennier et ses amis, s'approcha du groupe des gentilshommes, et, avisant notre abbé, qui n'était pas vêtu magnifiquement, il lui fit à brûle-pourpoint cette apostrophe :

— Monsieur, je vous conseille de chasser votre valet de chambre; il vous a mis votre collet de travers, et l'on pourrait croire que vous vous êtes habillé vous-même.

Les autres Mondor s'efforcèrent de rire le plus haut qu'ils purent de cette impertinence. L'abbé répondit aussitôt :

— Je vous remercie de votre avis, monsieur; je m'habille moi-même, en effet. Mais il vous faut changer votre tailleur : le coquin vous met tant de boutons aux manches que vous ne pourriez embrasser une dame sans lui faire des écorchures ou lui déchirer ses dentelles, et l'on croirait, à voir cette toilette, que vous n'avez point de maîtresse.

Ce fut le tour des gentilshommes à rire.

— Grand merci du conseil! reprit le Mondor. Dépêchez-vous d'avoir la soutane et le rabat; j'enverrai mes laquais à votre confessionnal.

— Ils seront bien venus. J'aurai soin de vous adresser mes créanciers, afin que vous les accommodiez en leur prêtant à usure.

— Je le ferai pour vous être agréable; je ne saurais refuser de l'argent à un bon gentilhomme, et je suppose que vous l'êtes.

— Autant qu'il est possible quand on n'a qu'un père magistrat. C'est comme dans votre famille, où nous voyons qu'on ne dégénère pas.

— Nous ne souffrons pas la comparaison : il n'y a dans ma famille personne d'aussi gueux que vous.

— Mais nous vous cédons le pas du côté de la sottise, et quant à ma gueuserie, elle va finir, puisque vous m'allez prêter demain cinq cents pistoles.

— Sur lequel de vos fiefs me donnerez-vous hypothèque?

— M. de Chandennier et ses amis répondront pour moi.

— Assurément, dit Chandennier, si vous ne lui comptez demain les cinq cents pistoles, c'est moi qui vous prêterai des coups de bâton, et je vais vous servir un à-compte dans l'instant.

Digitized by Google

L'abbé tira de son portefeuille un morceau de papier et un crayon.

— Faites-moi votre billet au porteur, dit-il au Mondor; si vous êtes aussi riche que vous l'assurez, vous devez payer les frais de votre insolence.

— Il me semble, répondit le financier, que vous n'êtes pas en reste avec moi.

— Allons, crièrent les gentilshommes, souscrivez le billet, ou bien nous vous rompons les épaules.

Le Mondor, abandonné par ses amis, et voyant que l'affaire tournait mal, fit un billet pour cinq cents pistoles, et se retira au milieu des brocards.

— Vertudieu! monsieur l'abbé, dit Chandennier, vous ne gardez pas, comme on dit, votre langue dans la poche.

— C'est pourquoi, répondit Tencin, n'y gardant pas ma langue, je suis bien aise d'y mettre quelque argent.

— Venez chez moi, reprit Chandennier, je vous avancerai la somme, et vous me passerez votre billet. Je me charge d'en obtenir le paiement.

On s'en alla souper gaiement, on se grisa le mieux du monde, et l'abbé fut déclaré tout d'une voix un bon compagnon.

Mlle Claudine venait de sortir du lit, quand un exprès, envoyé de la veille, lui apporta un gros sac plein d'écus avec une petite lettre de son frère :

« J'ai gagné cette nuit cinq cents pistoles, ma chère sœur, écrivait l'abbé; je t'en donne la moitié. Avec le reste, je vais à Paris chercher fortune. Si je la rencontre, elle ne m'échappera point. Ne la manque pas non plus, si elle vient à Tencin sous la figure d'un beau gentilhomme : tu m'entends? et qu'un double zéphir nous conduise tous deux, comme dit Quinault. »

II.

La visite à Tencin. — Comment on se fait religieuse par méchanceté.

Vieux ou jeunes, garçons ou filles, les Tencin avaient de ces esprits aventureux que rien n'étonne. Claudine porta l'argent et la lettre à sa mère, qui serra le sac d'écus dans son coffre. Elles soupirèrent toutes deux en disant :

— Le pauvre garçon, le voilà parti!

Et puis, Mme Guérin reprit son aiguille, qu'elle avait laissée un moment, et Claudine courut en frétillant donner ses soins au ménage.

Digitized by Google

Trois jours environ après le bal du receveur, un matin que le soleil était brillant et que le vent d'automne rafraîchissait l'air, Mlle de Tencin aperçut de sa fenêtre des cavaliers qui traversaient la plaine. Elle descendit à la hâte avertir sa mère que M. de Chandennier arrivait au château. On avait tout préparé d'avance pour cette visite. Un valet de charrue, couvert d'un vieil habit rouge, se tenait à la grille en manière de suisse; d'autres paysans, transformés en domestiques, montaient la garde à chaque porte. On leur avait bien fait la leçon; mais ces gens, avec leurs têtes dures, s'acquittèrent de leurs fonctions tout de travers. Lorsque M. de Chandennier parut, le concierge se confondit en salutations après lui avoir ouvert. Le palefrenier, qui vint prendre les chevaux, se mit en frais de politesse; il s'extasia sur la beauté de chaque bête, en demanda le prix, et répéta dix fois que monsieur était sûrement bien riche pour avoir des animaux pareils. Le laquais posté à la première porte s'était endormi profondément. Deux autres laquais, courant éperdus en sens divers, se heurtèrent nez contre nez, et demeurèrent étourdis du coup. Le visiteur parvint ainsi jusqu'au salon sans être annoncé. Mme Guérin garda néanmoins bonne contenance. Elle s'avança au bord de son tapis, fit ses trois révérences, et l'on prit des siéges. On causa des nouvelles du jour, qui étaient la ruine de Mme Des Ursins, et les noires calomnies qui couraient contre le duc d'Orléans. Au bout d'une heure, Mme Guérin, pensant que Chandennier ne reviendrait plus s'il s'ennuyait à la première visite, rompit les cérémonies en disant :

— Si monsieur le vicomte veut parcourir notre jardin, mes filles l'accompagneront.

Claudine et ses deux sœurs, dont la plus jeune avait dix ans, conduisirent Chandennier dans les parterres; la mère, assise au balcon, ne perdait pas ses enfans de vue; le gentilhomme put faire ainsi sa cour à Claudine sous une surveillance raisonnable. On lui donna des fleurs et des fruits; on lui servit ensuite une collation de campagne, et lorsqu'il remonta sur son cheval, il baisa les mains des dames et les joues des enfans, en promettant de revenir.

Le lendemain, il envoya de la ville une pièce de gibier; on répondit à cette politesse en le priant à dîner. Il eut tout doucement habitude dans la maison, et, au bout d'un mois, il était encore à Grenoble, oubliant la cour et ne laissant guère passer de jour sans aller à Tencin. M. de Chandennier avait, en un mot, la tête prise. Claudine l'avait captivé aussi bien par sa bonne humeur et son esprit que par sa beauté, car elle était de ces personnes rares qui animent tout ce qui

Digitized by Google

les environne, et répandent autour d'elles la joie et le plaisir, en sorte que la compagnie des autres femmes perd beaucoup à la comparaison. Cependant Chandennier ne parlait pas de mariage, et nous devons dire qu'il n'y songeait pas non plus. Ses assiduités à Tencin n'auraient point donné prise à la médisance dans un autre temps; mais les dames d'alors, qui, par singerie de Versailles, avaient trois confesseurs pour un, et se nourrissaient d'homélies, commencèrent à faire une rumeur dans Grenoble. Les amis du vicomte, gens légers et incontinens de langage, disaient qu'il était l'amant de Claudine. Le bruit s'étendit aux quatre coins de la ville, et l'on décréta que Mlle de Tencin était une fille perdue.

Ces méchancetés arrivèrent aux oreilles de la supérieure des augustines de Montfleury, qui connaissait de longue date Mme Guérin. L'abbesse accourut au château, et conta la nouvelle. La confusion et la surprise furent grandes. La mère pleurait, et Claudine était bien honteuse, lorsque Chandennier entra.

— Vous venez à propos, lui dit Mlle Guérin. Savez-vous ce que nous apprenons à l'instant? Que l'on me donne partout pour votre maîtresse. Si vous avez encouragé ces discours par vanité ou autrement, c'est une perfidie et une ingratitude dont il faut me rendre compte sur l'heure.

— Je ne suis ni un perfide ni un ingrat, répondit le vicomte, et d'ailleurs il est un moyen de réparer ce malheur.

— Quel moyen? s'écria Claudine impétueusement.

— C'est que vous deveniez ma femme.

— Votre femme? Est-ce donc pour me mettre dans l'impossibilité de refuser votre main que vous avez souffert ces noirceurs? Il fallait, monsieur, attaquer mon cœur, et non pas ma réputation. Je ne serai point votre femme.

— De bonne foi, mademoiselle, reprit Chandennier, n'ai-je pas fait de mon mieux pour toucher votre cœur? Devez-vous écouter ce que répètent les sots? Si vous ne croyez pas à ma loyauté, c'est que je n'ai point réussi à vous plaire. Consultez vos sentimens, et dites si vous avez quelque inclination pour moi.

Malgré son envie naturelle de répondre par un *non*, Claudine, se voyant au pied du mur, consentit à faire une espèce d'aveu.

— Eh bien! dit-elle en rougissant, il se peut que j'aie de l'inclination pour vous; mais je vous donne trois mois pour réparer vos fautes, afin que vous n'épousiez pas une femme dont on parle mal. Je vais

Digitized by Google

me retirer au couvent des Augustines, et, si vous m'êtes fidèle, dans trois mois je serai à vous.

— Elle perd la raison! s'écria la mère.

— Vous me désespérez, mademoiselle, disait le vicomte.

— C'est un point résolu, reprit Claudine. Madame l'abbesse, emmenez-moi au couvent; je veux goûter de la vie des religieuses.

La jeune fille entraîna la supérieure, tandis que la mère éplorée suivait par derrière, en répétant :

— Quelle tête a cette enfant, bon Dieu!

Claudine embrassa Mme Guérin, puis, au moment de sauter sur le marche-pied du carrosse, une voix intérieure lui cria que son premier mouvement ne valait rien. Elle se retourna vers M. de Chandennier, et lui dit avec vivacité :

— Ne comprenez-vous pas que c'est un caprice, et que j'abrégerai l'épreuve si vous êtes aimable et tendre?

Elle s'élança ensuite dans la voiture, et tendant un bras par la portière, elle donna la ceinture de sa robe au vicomte.

— Tenez, dit-elle encore, gardez ceci pour l'amour de moi; je suis une folle de partir ainsi, mais je vous paierai de votre ennui en vous aimant de tout mon cœur.

Pendant la route de Tencin à Montfleury, l'abbesse représentait à la demoiselle que sa conduite était imprudente, pour peu qu'elle aimât ce gentilhomme et qu'elle n'eût pas de goût pour le cloître. Elle cita le sage proverbe qui commande de battre le fer quand il est chaud; mais Claudine répondit par cet autre précepte, que tout vient à point à qui sait attendre; et comme la passion du prosélytisme accompagne toujours le voile, Mme la supérieure n'insista plus, et pensa que cette charmante fille mettrait de la gaieté dans son couvent.

En débarquant à Montfleury, Claudine de Tencin se vit accablée de caresses par les sœurs, régalée de confitures, couchée dans le meilleur lit, installée dans la plus jolie cellule, avec une vue sur les jardins; on lui donna des instrumens de musique et des livres parmi lesquels on feignait d'ignorer qu'il se trouvait des romans. La novice fut dispensée des offices de nuit, qui pouvaient la fatiguer, et notamment des matines. Les nonnes menaient une vie assez douce et ne suivaient à la rigueur les règles de l'ordre que pendant huit jours par an, à l'époque des inspections de l'archevêque. Le reste de l'année, on faisait bonne chère; on avait de la glace l'été, bon feu l'hiver, du linge fin, des heures de loisir, la liberté de recevoir des amis au parloir, un direc-

Digitized by Google

teur tolérant, et jusqu'à du vin de Champagne dans la cave pour les grandes fêtes. Claudine, qui avait une autre idée de l'intérieur des couvens et qui n'était venue à Montfleury que par un coup de tête, fut surprise agréablement de se voir plus à l'aise que chez sa mère, sans ménage à conduire, servie à souhait, entourée de compagnes jeunes et gaies comme elle, avec de l'oisiveté à discrétion. Au lieu d'éprouver des regrets, Mlle de Tencin crut avoir fait sagement. Elle construisit dans son imagination une petite histoire dont elle était l'héroïne. Il s'agissait de compléter le désespoir de Chandennier en se montrant disposée à prendre le voile, afin de mettre à une belle épreuve l'amour de ce gentilhomme, et de lui opposer des obstacles dont la passion la plus ardente pût seule triompher. Ce n'était pas trop des murs d'un monastère, ni du serment à Dieu. Un amant bien épris, et particulièrement celui de Claudine de Tencin, devait savoir franchir les grilles, escalader les murailles, enlever sa maîtresse, obtenir qu'elle fût relevée de ses vœux en fléchissant le pape, et la conduire à l'église en robe de soie, après un enchaînement bien nourri d'aventures et de malheurs, pouvant donner matière à deux volumes. Ainsi marche la cervelle des jeunes filles : il n'est point de merveilles ni d'actions éclatantes dont leur beauté ne soit digne; la conquête d'un royaume serait une bagatelle qu'un simple regard de leurs yeux paierait suffisamment; et quant à la possession entière de leur personne, on l'obtient, mais on ne la mérite jamais.

Lors donc que M. de Chandennier vint demander Claudine et lui parler de ses tourmens, on ne fit que rire et on lui déclara nettement qu'il n'était pas au bout. Le gentilhomme fut piqué de voir qu'on ne s'empressait pas davantage d'accepter des offres brillantes dont tant d'autres eussent été fières. Il crut démêler, dans ces délais et ces badinages, qu'on ne l'aimait pas, et sa tendresse en fut considérablement diminuée. D'un autre côté, ses amis le détournaient du mariage en lui rappelant ses projets ambitieux, la cour qui l'attendait et les plaisirs qu'il trouverait à Versailles. Ces remontrances commencèrent à ébranler M. de Chandennier; les railleries achevèrent de lui arracher le bandeau. On lui disait que sa belle faisait parade, auprès des nonnettes du couvent, de ses rigueurs pour un amant riche et de bonne maison, à qui elle n'avait rien à donner qu'une beauté fort ordinaire. Le vicomte était sensible aux sarcasmes. Un matin, sans prévenir personne, il demanda ses chevaux, plia bagages et sortit de Grenoble en laissant un billet laconique pour Mlle de Tencin.

« Je comprends trop bien, lui écrivait-il, que vous n'avez pas

Digitized by Google

d'amour pour moi. Il ne me convient pas de jouer plus long-temps le rôle d'un importun. Je croyais faire assez en vous offrant ma fortune et un nom de quelque prix. Vous n'en avez point voulu ; je vous souhaite de trouver mieux. »

Notre gentilhomme partit là-dessus, consolé par cette petite vengeance et soutenu par son amour-propre. Il se rendit à la cour où il occupa de beaux emplois et se maria grandement. Nous avons tout lieu de penser que ce fut ce Rochechouart qui, dans la suite, devint ministre de Louis XV.

Cette brusque rupture blessa vivement Claudine. L'affront était rude et la leçon sévère, car la conduite de M. de Chandenmier était bien éloignée des rêveries de la demoiselle, et ce chapitre-là n'était pas prévu dans son roman. On en riait partout, les nonnes sous cape et le monde ouvertement. Pour comble d'ennui, Mme Guérin en fit un sujet de sermon. La bonne dame revenait sur les fautes de sa fille comme le vieillard de Molière sur la galère inventée par Scapin. Claudine, outrée de dépit, déclara qu'elle voulait prononcer ses vœux et que c'était par la grace du ciel qu'elle avait refusé un mari. Les dévotes furent aussitôt pour elle. On cessa de se moquer, et tout Grenoble voulut assister à la cérémonie édifiante de la prise de voile. Mlle de Tencin devint ainsi religieuse professe par obstination et par colère amoureuse, c'est-à-dire dans toutes les conditions désirables pour en être fâchée dès le lendemain. On verra tout à l'heure que Claudine avait agi au rebours de sa vocation et combien il lui fallut de peines pour revenir sur un mot imprudent et détruire l'ouvrage d'une matinée.

III.

Il est des accommodemens avec le cloître. — Confiance d'un bon archevêque dans les vertus de Claudine et la mode des églogues. — La chute d'un ange.

« Marie-toi promptement, tu te repentiras à loisir. » Ce beau proverbe sur le mariage peut à plus forte raison s'appliquer à l'habit religieux. Mlle Claudine ne fut pas plus tôt l'épouse du Seigneur, qu'elle sentit sa folie et l'abîme où elle s'était jetée aveuglément. Cependant elle avait trop de sens pour se désespérer d'un malheur sans remède, et au lieu de se lamenter en vain, elle se proposa de goûter tous les agrémens de la vie monastique, et de fermer les yeux sur ses privations.

Digitized by Google

Le couvent de Montfleury était proche de Grenoble, dans une situation délicieuse, à l'extrémité d'une promenade fréquentée par le beau monde. Les règles de l'ordre étant douces et le parloir toujours ouvert, les jeunes gens de la ville y avaient accès, et, sous le prétexte de visiter leurs sœurs, ils regardaient celles de leurs voisins. Mlle de Tencin avait fait du bruit dans la province; on ne venait pas à Grenoble sans chercher à la voir. Les gens mondains comme les dévots en étaient également curieux. La mode s'en mêla bientôt. Claudine était appelée à tout moment par les personnes de qualité qui lui apportaient des sucreries et lui présentaient leurs amis. L'abbesse, qui aimait la compagnie, en était fort aise, et le parloir des Augustines devint un salon où il ne manquait plus que les violons, car l'amour et la coquetterie passaient au travers des grilles. Les plus jolies nonnes eurent bien vite choisi parmi les habitués des cavaliers à leur goût. Comme un mandement pouvait interrompre ces plaisirs, on mettait le temps à profit, et les œillades et billets doux allaient grand train.

Un jour qu'il y avait au parloir société nombreuse et galante, les portes s'ouvrirent à deux battans, et l'on vit entrer l'archevêque. Ce fut un coup de foudre pour les religieuses. La supérieure devint plus pâle que sa guimpe. Les jeunes gens tâchèrent de s'évader sans être aperçus; il ne resta que les dames; mais les regards du prélat témoignaient assez de sa mauvaise humeur.

— Il paraît, dit-il, que ma visite trouble une véritable fête. D'où vient que l'on s'enfuit à mon approche?

Claudine sentit qu'en gardant le silence, l'abbesse et les nonnes ressemblaient à des coupables pris en flagrant délit; elle avait naturellement la parole sur la main aussi bien devant un prince que devant un curé; c'est pourquoi elle se chargea de répondre au nom de ses compagnes.

— Monseigneur, dit-elle avec modestie, c'est moi seule que vous devez gronder et punir. Madame la supérieure m'aime d'amitié tendre; je suis ici comme un enfant volontaire que l'on gâte. J'ai désiré recevoir mes parens et mes amis dans le parloir. On ne pouvait m'en accorder la permission sans la donner aussi à mes compagnes. Ne nous privez pas, monseigneur, d'un plaisir qui n'a rien de criminel, car l'église ne nous défend pas de connaître encore les liens du sang.

— Qui est donc cette petite raisonneuse? demanda le prélat.

— Je suis la sœur Claudine, monseigneur, autrement Mlle de

Digitized by Google

Tencin. J'ai reçu le voile de vos mains il n'y a pas long-temps, quoiqu'un très riche et noble gentilhomme me voulût prendre pour sa femme.

Monseigneur Lecamus, qui était l'indulgence et la bonté mêmes, avait plus vite fait de pardonner que de se mettre en colère. Son grand âge et sa piété ne l'empêchaient pas d'être sensible aux charmes de l'esprit. Il regarda paternellement la jeune religieuse, et lui dit avec un peu d'embarras :

— Mais, mon enfant, on n'est pas au couvent pour tenir un cercle ni pour y courir les mêmes dangers que dans le monde.

— Eh! quels dangers pourrais-je courir dans la maison du Seigneur, moi qui ai méprisé les galanteries des hommes quand il m'était permis de les écouter? Ce n'est pas dans un honnête commerce avec le monde que les cœurs se corrompent, mais au contraire dans la solitude et l'ennui.

— Il faut pourtant obéir aux règles de votre ordre.

— Ah! que je voudrais être devant saint Augustin! Je lui dirais que l'extrême rigidité de la discipline est bonne pour les grands coupables; qu'il faisait bien, lui qui avait été un pécheur endurci, de racheter ses crimes par les pénitences; mais faut-il que de pauvres filles comme nous passent leur vie dans les souffrances à pleurer les erreurs d'un monde qu'elles ne connaissent pas, à expier des crimes qu'elles n'ont point commis et dont elles n'ont même aucune idée? Le ciel est trop juste pour demander des larmes et du repentir à l'innocence. Voilà ce que je dirais à saint Augustin, monseigneur, et je vous assure qu'il m'écouterait avec bienveillance.

— Allons, s'écria l'archevêque, j'étais venu pour mettre fin à des abus, et vous verrez que cette petite m'arrachera encore des concessions!

— Il y a, dit l'abbesse, plus de raison dans les paroles de cette aimable fille que monseigneur ne le pense.

— Qui vous a dit que je ne sentais pas l'excellence de ses raisonnemens? reprit l'archevêque. Ce n'est pas en vain que le ciel donne la sagesse et l'esprit. Je consens à laisser le parloir ouvert; mais j'exige qu'on s'entretienne de sujets religieux. Je veux que l'on bannisse les conversations futiles, les méchans livres et les instrumens de musique, toutes choses qui amollissent les cœurs et les disposent au péché.

Monseigneur Lecamus fit une inspection dans le couvent; il supprima la moitié de la bibliothèque, et enleva les mandolines et les

Digitized by Google

guitares. Par ce léger sacrifice, les nonnes conservèrent la liberté de communiquer avec leurs amis. Avant de quitter Montfleury, l'archevêque reprit le ton sévère pour adresser à Mlle de Tencin ces dernières paroles :

— Sœur Claudine, je connaîtrai par la suite si l'éloquence et la persuasion sont en vous des dons heureux ou funestes. Je vous rends responsable de la conduite de vos compagnes et de la réputation du couvent. Si jamais il arrivait ici des malheurs et du scandale....

— Monseigneur, interrompit Claudine, il ne faudrait pas encore me condamner pour cela. Le démon est habile et rusé; s'il vient à tirer parti contre nous de vos bontés, nous nous consolerons en pensant qu'il en eût peut-être tiré davantage de vos rigueurs et de votre colère. Priez Dieu seulement qu'il nous soutienne dans la bonne voie.

Le prélat ne put s'empêcher de sourire. Il frappa doucement avec un doigt sur la joue de la jeune religieuse, et sortit en disant qu'il n'y avait pas moyen de se quereller avec un ange. Depuis ce moment, lorsque d'autres gens d'église venaient crier à l'archevêché contre les abus, monseigneur Lecamus leur répondait :

— Laissons à ces pauvres filles un peu de liberté. Je sais qu'elles n'en font pas mauvais usage. Il y a parmi elles un petit modèle d'innocence et de vertu qui m'a donné caution pour les autres.

Le digne homme avait pris Claudine en amitié. Lorsqu'il allait au couvent, il ne manquait pas de dire quelque mot affable ou élogieux à sa favorite. Mlle de Tencin eut soin de le maintenir dans ces bonnes dispositions; les amusemens du parloir reprirent leur cours avec une vivacité nouvelle, et ce triomphe éclatant remporté par les graces de la jeunesse sur saint Augustin et les austérités de l'ordre, rendit la sœur Claudine plus célèbre encore.

A cette époque, le célèbre Fontenelle avait déjà fait imprimer ses églogues, qui vinrent pousser jusqu'à la fureur le goût que Mme Deshoulières avait amené du pastoral. Les bergers de Fontenelle sentaient d'une lieue le petit-maître et le bel esprit; les bergères à talons rouges ressemblaient plus aux belles dames qui lisaient des romans qu'à des gardeuses de moutons : ce fut précisément ce qui valut à cet écrivain son prodigieux succès. La cour et la ville prirent feu pour ce nouveau genre. On ne se déguisa plus qu'avec la houlette et le chapeau de fleurs; on se qualifia partout poétiquement des titres de bergers et bergères, et un phébus champêtre remplaça le phébus chevaleresque des La Calprenède et des Scudéry. L'un valait bien l'autre, et chaque chose doit avoir son temps.

Digitized by Google

Il faut assurément, comme on s'en convaincra par cette histoire, que le dieu malin de Cythère en personne ait conduit à Grenoble M. de Fontenelle dans l'instant où ce charmant écrivain touchait à l'apogée de sa gloire. Le Dauphiné entier s'en émut. Les dames apprirent par cœur ses plus beaux passages; les couronnes et les madrigaux pleuvaient sur sa tête. Or, il fut parlé de ses divins ouvrages au couvent de Montfleury, et Claudine brûla aussitôt du désir de connaître les *bergeries* de Fontenelle. Un des habitués du parloir, pour faire sa cour aux nonnettes, amena un jour au couvent l'auteur des *Dialogues des Morts;* un exemplaire des poésies pastorales fut offert solennellement à l'abbesse par autorisation de M. l'archevêque, car le vénérable prélat, trompé par le choix des sujets, se persuada que cette littérature à l'eau rose ramènerait les âges de l'innocence. Les augustines dévorèrent des églogues du matin au soir; elles regrettèrent d'être vouées à Dieu, et de ne pouvoir plus mener paître les brebis; mais elles firent l'acquisition d'un petit mouton. Le pauvre animal mangea plus de sucreries que d'herbe, et mourut étouffé par les caresses.

Tout auprès du couvent de Montfleury demeurait un certain M. de Bouquéron, jeune homme riche, généreux et de bonne mine, qui était singulier dans ses habitudes. Ce M. de Bouquéron se prit d'une si furieuse passion pour l'églogue qu'il s'habilla en berger, et se promena ainsi pendant huit jours dans ses jardins, tenant à la main les livres de Fontenelle. Les sœurs l'aperçurent dans cette toilette par les fenêtres élevées du couvent; ce fut pour elles un délicieux et dangereux plaisir que de regarder ce beau Tyrcis auquel leur imagination de recluse prêtait toutes les vertus pastorales, dont l'amour et la fidélité sont les deux premières. Le jeune homme jetait souvent les yeux du côté où étaient les nonnettes, et comme il vit bien l'effet qu'il produisait sur elles par ses mœurs champêtres, il chercha les moyens de communiquer avec ses voisines. Un de ses amis l'introduisit au parloir, et à peine eut-il essuyé de près les œillades de Mlle Claudine, et reconnu la conformité de goûts et de sentimens qui existait entre elle et lui, qu'une flamme subite les embrasa tous deux.

Sur ces entrefaites, le vieux roi mourut, et les folies de la régence commencèrent. On ne jouait pas encore la comédie à l'abbaye de Chelles; mais à l'exception de la Trappe, tous les ordres monastiques se relâchèrent beaucoup. Nous ignorons comment s'y prit M. de Bouquéron pour obtenir la permission de donner une fête pastorale aux

Digitized by Google

religieuses de Montfleury. Nous savons seulement que la permission fut accordée. On voit, par une lettre du père Bougeant, jésuite, que la fête eut lieu le lundi de Pâques 1716. La supérieure et les nonnettes furent autorisées à se rendre au jardin de M. de Bouquéron où elles étaient seules invitées avec le père Bougeant. La sœur Claudine était la plus jolie de la réunion, et l'on comprit que la fête se donnait pour elle.

L'Amphitryon avait fait servir un repas magnifique sous une tonnelle d'où l'on découvrait les beautés du jardin. Une cascade se répandait dans les bassins à l'extrémité des parterres, et dans le fond était en perspective un bois de tilleuls ingénieusement taillés en forme de parasols. Après le festin, qui était servi par des domestiques nègres, on regarda quelques danses où M. de Bouquéron, toujours vêtu en berger, figura dans un quadrille champêtre. Ce spectacle amusa beaucoup les nonnes. On se promena ensuite dans les allées du parc en écoutant un concert de hautbois et de chalumeaux. Un superbe feu d'artifice avait été préparé sur le gazon et fut tiré après le coucher du soleil. Ce divertissement captivait plus que le reste l'attention des religieuses, et ce n'était pas sans dessein que le maître du logis avait donné ses ordres pour qu'il fût magnifique et de longue durée (1). A peine les fusées et les gerbes de feu eurent-elles commencé à s'élever dans les airs, que M. de Bouquéron, prenant le bras de Mlle de Tencin, l'entraîna doucement loin de ses compagnes sous un bosquet de jasmins. Il se jeta aussitôt aux genoux de la nonnette, et ne manqua pas de lui déclarer son amour dans le style des *bergeries* dont il était bien pénétré.

— Adorable Claudine, dit-il, ma passion doit rompre le cruel silence qui me mène au tombeau.

— Au tombeau! s'écria Claudine; eh! monsieur, vous avez le visage d'un homme plein de santé.

— Ah! peut-être mon corps est-il en santé, mais à coup sûr mon ame se meurt, car vos appas m'enlèvent ma raison. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, les échos de ce jardin n'entendent plus d'autre nom que le vôtre. Ils répètent jour et nuit les soupirs

(1) Nous avons suivi textuellement dans ce passage la lettre où le père Bougeant décrit la fête donnée par M. de Bouquéron aux religieuses de Montfleury. Le révérend père jésuite, homme d'esprit et sans préjugés, n'a malheureusement laissé que cela sur la jeunesse de Mlle de Tencin. Il est auteur de trois petites comédies : *les Quakers français, la Femme docteur*, et *le Saint déniché*.

Digitized by Google

que la douleur m'arrache sans cesse. Ayez compassion du plus fidèle des amans.

Claudine roula ses prunelles d'un bleu tendre avec un air de pitié :

— C'est un grand malheur pour vous, dit-elle, que d'aimer une religieuse.

— Il est vrai, je le sais. Que faire, hélas! pour résister à l'amour qui m'enlace de ses filets? Songez, belle Claudine, combien les occasions de vous parler sont rares. Mettez plus de complaisance à écouter mes vœux et plus d'empressement à y répondre que si vous étiez une simple paysanne jouissant de toute sa liberté. Les momens sont précieux. Voyez quelles peines j'ai prises pour amener cet entretien! Répondez-moi, céleste Claudine; dois-je espérer de posséder votre tendresse?

La religieuse était au comble de ses vœux de s'entendre parler ce langage pastoral; mais le goût de la négative l'emporta même cette fois sur tout le reste.

— Pour cela, non, monsieur, répondit Mlle de Tencin que l'expérience n'avait point corrigée.

— Je vais donc mourir à l'instant, dit le berger en s'approchant d'un bassin qui avait trois pieds de profondeur.

Après avoir donné satisfaction à son naturel par un pas en arrière, Claudine en fit quatre en avant pour obéir à son cœur :

— Arrêtez! s'écria-t-elle en retenant l'amant désespéré par sa manche garnie de rubans. Je ne veux pas que vous périssiez, infortuné jeune homme, car j'aurais moins de remords de conscience à vous aimer qu'à vous voir mourir. Sachez mon secret dans cet instant suprême : mon cœur n'est pas indifférent à vos soupirs; je suis touchée de vos langueurs. Je vous aime enfin, mais laissez-moi fuir et cacher à jamais ma honte et la rougeur de mes joues.

En parlant ainsi, la nonnette tomba dans les bras du tendre berger. L'occasion était perfide et le gazon glissant. Les ennuis et l'abstinence du couvent rendent les filles faibles; l'ivresse de la fête avait troublé cette tête légère, l'amour et la nuit achevèrent la défaite de Claudine. M. de Bouquéron et Mlle de Tencin devinrent amans, mais au grand complet et non pas pour tresser des guirlandes, comme dans les pastorales du jour.

Si nous suivions exactement la belle manière de raconter qu'on employait sous la régence, nous serions en droit de mettre ici dans la bouche de notre héroïne une lamentation de trois pages qui fendrait le cœur de M. de Bouquéron et celui du lecteur en même temps. Le

Digitized by Google

berger répondrait victorieusement par trois autres pages de sermens de fidélité; puis, à la fin de ce chapitre, on trouverait un joli dessin représentant deux colombes, emblème délicat de l'amour heureux. Ainsi procéda Mlle de Tencin elle-même lorsqu'elle écrivit plus tard ses jolis romans dont nous parlerons. Au lieu de couper les dialogues comme nous faisons aujourd'hui, on donnait d'un seul trait tout ce qu'avait dit une personne, et on ripostait ensuite par une tirade où l'on mettait toutes les réponses de l'autre interlocuteur. C'était moins près de la nature que la manière d'à présent, mais peut-être préférable par la raison qu'il faut de l'art dans un récit. Mmes de Lafayette et de Tencin, M. de Marivaux, dans sa charmante histoire de Marianne, M. Crébillon fils et l'abbé Prévost suivaient cette méthode. Malgré ces grandes autorités, nous sommes forcés de nous rendre au goût de ce siècle. Nous nous bornerons donc à dire, en trois mots, que la sœur Claudine fendit véritablement le cœur de M. de Bouquéron par ses reproches et ses pleurs, que le berger rassura la jeune religieuse, et que l'amour agita au-dessus de ce couple intéressant ses ailes et son flambeau. Quant aux colombes de rigueur, elles feront défaut; les ames sensibles suppléeront à l'absence du cul de lampe par un effort de l'imagination, cet artiste puissant qui laisse bien loin derrière lui et les pinceaux et le burin.

IV.

Où l'on verra un berger machiniste, un archevêque essoufflé, une religieuse à travers champs et un encyclopédiste à la mamelle.

Le mur qui séparait le jardin de M. de Bouquéron du couvent des Augustines était fort élevé; mais avec le secours des échelles, la passion sait franchir des remparts escarpés.

Combien les filles seraient sages si le ciel prenait soin de leur montrer avant leur faute les conséquences d'un premier crime! Une fois que Mlle de Tencin eut posé le pied dans la voie de perdition, elle n'essaya plus de revenir sur ses pas et se lança dans une intrigue amoureuse toute hérissée d'obstacles et de dangers. De son côté, M. de Bouquéron mit une persévérance incroyable à chercher les moyens de voir l'objet de sa flamme. Notre berger vint à bout, à travers bien des périls, de descendre dans les jardins du couvent, et plus d'une fois il pénétra la nuit jusqu'à la cellule de la belle nonne. Le bonheur de ces amans était aussi grand que leur folie; mais il ne

Digitized by Google

dura guère. L'inflexible nature n'eut pas égard à la situation de la religieuse, ni à la sainteté du lieu : Claudine sentit bientôt qu'elle était devenue mère; nous ne le dirions pas tranquillement si nous ne savions qu'elle portait dans son sein un des génies les plus fameux du XVIIIe siècle, et qui dut sans doute sa vocation pour les mathématiques au talent de machiniste que déploya le berger Bouquéron dans ses amours.

Une femme ordinaire, plongée dans le malheur où était Mlle de Tencin, eût infailliblement perdu le courage et les forces. Claudine mesura l'abîme ouvert devant elle et résolut d'en sortir le moins mal possible. M. de Bouquéron lui offrit tous les secours en son pouvoir. Sa première pensée fut un enlèvement et une fuite en pays étranger; mais la religieuse avait le cœur trop bien placé pour se résigner à la honte sans tenter un expédient plus loyal et plus honnête. Sans confier son secret à personne, elle fit prier monseigneur Lecamus de venir la voir. L'archevêque arriva au couvent un matin pour donner audience à la sœur Claudine. L'excellent homme se préparait à entendre quelque naïve confidence de fille recluse. Il demanda si sa favorite était contente des autres sœurs, ou si elle avait à se plaindre de leur conduite. Claudine répondit à cette question en tombant à deux genoux et en cachant son visage dans ses mains.

— Oh! s'écria le digne prélat, voilà des signes d'une conscience bourrelée! Qu'est-il arrivé céans, mon enfant? parlez sans crainte. Le mal n'est peut-être pas bien grand.

— Plus grand, hélas! que vous ne pouvez l'imaginer.

— Qu'est-ce donc? reprit l'archevêque; mon indulgence aurait-elle causé ici un malheur?

— Un malheur épouvantable, dit Claudine.

— Et comme vous êtes la cause du relâchement de la discipline, vous en avez des remords? Le cas est-il bien grave? Vous aurez vu peut-être une de vos sœurs regarder les hommes avec des yeux qui exprimaient les désirs de la chair?

— Plût au ciel qu'il n'y eût pas autre chose!

— Vous aurez surpris quelque billet d'amour?

— Hélas! monseigneur!

— Quoi! ce serait pis que cela! Mon Dieu! pardonnez-moi ce que ma bouche va prononcer : des baisers ont été donnés à travers les grilles?

— Ah! que vous êtes loin de la vérité! s'écria Claudine en pleurant.

— Holà! que vais-je donc apprendre? un homme aurait-il pénétré dans la maison de Dieu?

Digitized by Google

— Vous l'avez dit, monseigneur.

— Mais c'est un crime que les lois punissent.

— Un crime effroyable, une liaison coupable entre une religieuse et une personne du monde.

— Jeunes gens, jeunes gens! dit le prélat; n'est-il rien de sacré pour vous? Et quelle est cette infortunée qu'ils ont séduite?

— Elle est devant vous, monseigneur!

— Devant moi, puissance des cieux!

Le bon archevêque se jeta dans un fauteuil, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Vous, reprit-il, que nous proposions pour modèle aux autres filles de ce couvent, vous êtes tombée dans les piéges du démon! Ah! c'est moi qui suis le coupable; c'est contre moi que le Seigneur est courroucé. Saint Augustin a voulu me punir. Je dormais sans peur et sans vigilance quand il me regardait avec colère. J'avais pour vous une affection presque mondaine; voilà sans doute le principe de tout ce mal. Consolez-vous, sœur Claudine, je garderai votre secret, je recevrai moi-même vos confessions. Nous fermerons le parloir et nous rétablirons ici la discipline. Quelques années de pénitences sévères vous réconcilieront avec le ciel.

Mlle de Tencin essuya ses larmes et quitta son humble posture; elle se releva pour prononcer d'une voix assurée les paroles qui suivent :

— Monseigneur, vous ne savez pas tout encore. J'ai maintenant d'autres devoirs à remplir que ceux d'une religieuse, d'autres sentimens que le repentir; ce n'est pas sans dessein que Dieu donne les enfans, et je suis mère.

A ce nouveau coup, monseigneur Lecamus demeura sans voix et trembla de tous ses membres.

— Je suis mère, reprit Claudine. Ce n'est donc plus à moi seule et au salut de mon ame qu'il faut penser. Ma honte ne doit pas entraîner celle de l'être innocent que je porte. Faites en sorte, monseigneur, que je quitte ce couvent, que je sois relevée de mes vœux par le pape; mettez-y surtout de la diligence. Que les bulles arrivent avant que mon état ne soit visible. Ne perdons pas un temps précieux dans les pleurs et l'indécision. Je puis me vouer à la pénitence, mais seulement lorsque j'aurai obéi aux volontés célestes en assurant les jours et l'avenir de mon enfant.

— Vous avez raison, dit le prélat; point de faiblesse ni d'indécision. La crainte d'être réprimandé comme je le mérite ne m'arrêtera pas.

Digitized by Google

Je vais écrire à Rome dès aujourd'hui, et, si le saint-père se rend à nos prières, vous sortirez de ce couvent dans un court délai.

Monseigneur Lecamus eut assez de générosité pour ne point demander le nom du séducteur; il se douta seulement que la fête donnée aux religieuses était l'origine de cette liaison. Il comprit que sa confiance dans la mode des pastorales avait été l'erreur d'un cœur innocent, et lorsqu'il songeait aux armes terribles que le démon en avait tirées contre lui, la rougeur montait à son front vénérable. Le saint homme écrivit au pape et lui soumit humblement l'affaire en rejetant les torts sur lui-même. Ses lettres furent remises par Fontenelle. L'auteur des *Églogues*, qui se souvint de la belle religieuse et des succès qu'avaient eus les pastorales dans le couvent, employa tout son crédit pour obtenir une décision favorable. Clément XI était, fort heureusement, un grand admirateur des arts libéraux et des gens d'esprit. Il répondit d'abord à l'archevêque par des reproches et une semonce; cependant son courroux s'apaisa bientôt. Il se rendit à l'urgence et au critique de la situation, à la crainte d'un scandale inévitable et aux prières de Fontenelle. Il fut résolu que la sœur Claudine serait relevée d'une partie de ses vœux, en ce qui concernait l'*obéissance* et la *pauvreté*, c'est-à-dire qu'elle sortirait du couvent, pour rentrer dans le monde; mais afin que le public n'eût point le spectacle d'une religieuse mariée, Mlle de Tencin fut nommée chanoinesse au chapitre de la Neuville en Lyonnais, ce qui ne la dispensait pas du vœu de *chasteté*. Cette dispense était pourtant la plus nécessaire des trois, afin de mettre la nonne égarée en mesure de faire sa paix avec le ciel. Peut-être en lui accordant ce troisième point lui eût-on épargné bien des erreurs. Elle était encore assez jeune pour s'améliorer par le mariage. Lorsque la société vous place dans une catégorie d'exception, où votre naturel n'est pas à l'aise, elle devrait avoir la responsabilité de la moitié de vos fautes.

Claudine ne marchanda pas avec la cour de Rome, et fut heureuse de recevoir ses bulles comme elles étaient. Fontenelle, rappelé en France par ses affaires, vint lui-même délivrer la recluse, et malgré son égoïsme bien connu, il trouva quelque plaisir dans cette action généreuse. On ne savait pas encore au couvent l'état de Claudine; tout se passa donc pour le mieux.

Qu'on se figure la joie de M. de Bouquéron quand il vit tomber les chaînes de sa maîtresse, avec le voile et la guimpe! Il put enfin lui faire porter les vertugadins et le chapeau de roses. Quelle ivresse

Digitized by Google

pour les deux amans lorsque les portes du couvent s'ouvrirent et qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en jurant de ne plus se quitter! Fontenelle, témoin de cette scène, en fut touché jusqu'à l'attendrissement; mais il ne regarda pas non plus sans émotion les charmes de cette divinité dangereuse, et après avoir rendu la liberté à Claudine, il s'en revint à Paris le cœur criblé des flèches de Cupidon.

Chacun a dans le caractère des traits principaux que les années et l'expérience parviennent seules à modifier. La fureur de répondre négativement influa tellement sur la destinée de Mlle de Tencin, qu'on peut la considérer comme au-dessus d'une simple habitude. Cette manie, toute féminine, était plus que l'esprit de contradiction; elle tenait encore à deux autres causes, qui étaient cette fausseté commune à toutes les femmes, et cette estime exagérée de soi-même, qui accompagne presque toujours la jeunesse et la beauté. Nous voudrions connaître un siècle où l'éducation n'ait point eu pour but de renforcer la dissimulation chez les jeunes filles, afin de l'exalter par dessus les autres; mais on voit dans les essais du savant Montaigne que de tout temps on enseigna d'abord aux demoiselles l'*art de la menterie, qui est déjà inné en elles et comme mélangé avec leur sang par la nature*. On leur apprend à cacher au fond de leur cœur leurs plus simples désirs. S'il s'en trouve par hasard une qui soit loyale et sincère, elle souffre tant de sa franchise qu'elle en a honte, et met ses soins à s'en corriger comme d'un vice. Doit-on donc s'étonner que Claudine, plus sagace et plus éveillée que ses semblables, ait aussi poussé plus loin que les autres la fureur du *non?* Justement parce qu'elle désirait beaucoup, parce qu'elle sentait vivement et qu'elle avait l'esprit ouvert, elle était obligée à de grands efforts pour enfermer ses désirs, colorer ses sentimens et mettre le bâillon à son esprit. Bien peu de gens ont le savoir de se maintenir entre les deux grandes classes qui se partagent le monde, les dupes et les trompeurs. La crainte invincible qu'éprouvent les femmes d'être dans la première les jette dans la seconde. Quant à l'article de la vanité, il n'est pas moins vulgaire ni moins naturel. Avec le lait maternel, les jeunes filles sucent le mensonge et la coquetterie; elles estiment dès l'âge de puberté leurs beaux yeux plus chers que les trésors de l'Orient. L'amour de Claudine pour la négative signifiait donc toujours l'une de ces deux choses : « non, je ne désire, ne veux ou ne comprends pas ce que vous croyez; » ou bien : « non, vous n'êtes pas digne que je vous accorde ce que vous souhaitez. »

Notre héroïne avait pourtant, outre l'instinct de la résistance et de

Digitized by Google

la dissimulation, toutes les autres faiblesses de son sexe, et lorsqu'une certaine manière d'être vous a joué de mauvais tours et gêné dans vos passions, il faut bien finir par s'en défaire. On a le temps de réfléchir et d'apprendre à se connaître dans un couvent : Mlle de Tencin jugea qu'elle devait changer ses habitudes. Le souvenir de ses cinq années de religion lui resta gravé dans la mémoire, et la leçon lui profita amplement. Elle se promit de ne plus mériter son sobriquet de Mlle Nenni ! et de montrer au contraire un aimable laissé-aller, afin de ne décourager personne par la brusquerie. Elle résolut de tenir prudemment les amoureux en haleine, pour se donner le moyen de choisir sans précipitation ; elle y réussit parfaitement. Il semblait qu'elle eût mis de l'ordre dans son caractère, et porté en dernière ligne ce qui avait eu jusqu'alors le premier rang ; ainsi, pendant ses intrigues ambitieuses, où elle s'occupa de la politique, elle déguisa fort habilement la profondeur de ses desseins sous les airs de la futilité, l'obstination et la force de volonté sous les dehors de la nonchalance, le désir ardent de gouverner les hommes sous les apparences d'un esprit léger, qui a besoin de l'appui et des conseils des autres. Mais n'anticipons point sur le cours des évènemens, et pour aller au plus pressé, disons comment sœur Claudine se tira du pas difficile où l'avait entraînée son berger sensible.

Madame la chanoinesse fit d'abord un voyage à Lyon pour entrer en possession de sa prébende au chapitre de la Neuville, puis elle se cacha dans un petit village appelé Saint-Égrève, près de Grenoble, où elle donna le jour à un fils le 2 janvier 1717. L'enfant fut appelé Jean d'Alembert, d'une terre que M. de Bouquéron lui assura par un fidéi-commis, et le lecteur a déjà deviné, à ce nom, que ce garçon devint plus tard le fameux géomètre d'Alembert, philosophe encyclopédiste et secrétaire perpétuel de l'académie après Fontenelle.

Avant de terminer cette première partie des aventures de la belle Tencin, nous dirons encore comment finit sa liaison avec M. de Bouquéron. La jeune mère, tout occupée de son enfant, aurait pu demeurer long-temps heureuse et inconnue dans le village de Saint-Égrève, si le diable n'en eût ordonné autrement. M. de Bouquéron était galant et de complexion fort amoureuse. Un jour du mois de mai, Mme de Tencin lui envoya un panier de cerises par une servante qui était jolie ; le berger, séduit par des appas champêtres, se rendit coupable d'infidélité, crime énorme dans l'églogue aussi bien que dans le chevaleresque. Notre héroïne avait l'amé fière. Elle ressentit autant d'indignation que de chagrin de ce procédé anti-pastoral ; depuis ce moment,

Digitized by Google

les amours avec le berger ne volèrent plus que d'une aile, malgré la réconciliation dont la querelle avait été suivie. Sur ces entrefaites, la vieille mère, Mme Guérin, tomba malade. Claudine courut à Tencin, et n'arriva que pour recevoir le dernier soupir de la bonne dame. Elle trouva dans les papiers de sa mère une lettre cachetée à son adresse, qui renfermait de longs et sages avis. Nous en citerons seulement un passage :

« Il est aussi important, ma chère Claudine, de bien savoir ce que l'on vaut que de ne pas s'en faire trop accroire. Quittez les vanités de jeune fille, qui ne mènent à rien, sinon à perdre le temps. L'univers ne viendra pas tout seul se mettre à vos genoux, à moins que vous ne l'aidiez un peu. Sachez bien que vous êtes une des plus aimables personnes de ce siècle; qu'il n'est pas sur la terre un seul homme, fût-ce même le régent du royaume, dont vous ne puissiez entreprendre la conquête. Ayez donc soin de frapper haut et d'employer utilement vos graces; il ne vous en coûtera pas plus que de les dépenser sur un théâtre borné. N'attendez pas que vous ayez perdu votre beauté; c'est le plus puissant de vos moyens, et celui sans lequel les autres n'ont guère de valeur. Je vous laisse une somme de trois cents louis d'or que j'amasse depuis dix ans pour une occasion de conséquence. Allez à Paris, menez-y un train convenable, tâchez de voir la cour. On y parle de cent femmes qui n'ont pas la moitié de votre mérite. Si vous ne les effacez point, c'est que vous ne saurez pas vous servir de vos yeux. Allez, ma chère fille, je prierai le ciel qu'il vous soutienne. Il ne sera rien de plus agréable pour mon ame que de vous voir faire un noble et bel usage des dons que la nature vous a prodigués. »

Après avoir médité sur les avis maternels, Claudine prit un matin son grand courage, et se résolut à voyager. Quand ses malles furent prêtes, elle regarda une dernière fois son visage dans le miroir, et en voyant le doux éclat de ses yeux d'un bleu tendre, elle sourit avec confiance en disant :

— Je vous obéirai, ma mère, et si l'amour combat pour moi, ce sera au régent lui-même que je ferai sentir mon pouvoir.

Puis elle partit, en laissant à l'infidèle Bouquéron une lettre d'adieux et le soin d'élever monsieur d'Alembert.

PAUL DE MUSSET.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

ÉRIC XIV.

CHRONIQUE SUÉDOISE.

VII.[1]

Cette scène cruelle réveilla toutes les défiances et les mauvaises passions d'Éric. Catherine malade, renfermée chez elle, n'agissait plus sur lui, et Goran Persson reprenait son empire. En tête des familles nobles dont il voulait renverser le pouvoir, était celle des Sture, la plus puissante famille de Suède par sa fortune, par son nom, par l'autorité dont ses ancêtres avaient été investis et les nobles souvenirs qu'ils avaient laissés dans le cœur du peuple. Gustave Wasa n'aurait pas voulu lutter avec elle. Éric la craignait et dissimula mal ses craintes. Il y eut entre lui et elle un reste de relations assez équivoques, tantôt de faux semblans d'amitié, puis des froideurs excessives, et enfin une rupture complète.

Persson produisit de faux témoins qui accusèrent tous les Sture d'avoir comploté contre la vie du roi. Tous furent emprisonnés au château d'Upsal, et les états de Suède convoqués pour les juger. La plupart des témoins appelés à soutenir cette accusation étaient des misérables indignes de toute confiance. Les preuves qu'ils présentè-

(1) Voyez la livraison du 14 juin.

Digitized by Google

rent à l'appui de leurs calomnies n'avaient aucune valeur réelle. Mais les états craignaient la fourberie de Persson, la colère d'Éric. On leur demandait un arrêt de mort, ils rendirent cet arrêt de mort. Les prêtres seuls eurent le courage de protester contre cette condamnation.

Le roi, après avoir assisté à cet atroce procès, reculait devant l'exécution de la sentence. Il alla même jusqu'à demander pardon au vieux Sture de l'avoir fait emprisonner. Mais au moment où tous deux se tendaient la main et se promettaient d'oublier le passé, Goran Persson, qui tremblait de voir anéantir son œuvre, accourt tout effrayé auprès d'Éric et lui annonce un nouveau complot. Le roi se précipite hors de la prison. Un des affidés de Persson s'empare de lui, l'emmène à l'écart, l'entretient pendant une heure entière, et tout à coup Éric, l'œil hagard, le visage bouleversé, se précipite dans le cachot de Nils Sture et le frappe d'un coup de poignard. L'infortuné retire le poignard de son sein, l'essuie, et le remet au roi en demandant grace. — Non, point de grace, s'écrie le roi en fureur; et, à l'instant, un de ses archers massacre à coups d'arbalète son innocente victime.

Éric s'enfuit loin du château, loin de la ville, seul au milieu des bois, s'efforçant d'oublier l'image sanglante qui venait d'épouvanter ses regards. Mais le soir, sa fureur durait encore. Le soir, Burraeus le rejoignit auprès d'un village, et comme il essayait de lui adresser un timide conseil, Éric l'étendit d'un coup de pique à ses pieds. Après ce double meurtre, il erra à travers champs, poursuivi par les furies vengeresses, égaré par le délire. Il s'en allait criant à tous ceux qu'il rencontrait : J'ai tué, comme Néron, mon précepteur, et j'ai fait mourir le noble Nils Sture. Ses conseillers, l'ayant suivi, le trouvèrent un jour au milieu d'une lande déserte, couvert de vêtemens de paysan. Tous leurs efforts pour le calmer furent inutiles; toutes leurs paroles ne faisaient qu'accroître sa folie. Tantôt il rugissait comme un lion, tantôt il tremblait comme un enfant. Il ne se souvenait plus ni de ses ministres, ni de sa royauté; il ne se souvenait que des périls dont il se croyait menacé, des cris plaintifs de ses victimes et du sang qui avait ruisselé sous ses yeux. Le ciel et la terre lui paraissaient enveloppés d'un crêpe funèbre. Les arbres de la forêt dansaient devant lui comme des spectres, et le murmure du vent résonnait à ses oreilles comme un râle de mort. Persson trembla en le voyant plongé dans cet égarement, car si cette folie continuait, Éric devait bientôt cesser d'être roi, et lui d'être son ministre tout puissant. Mais il pensa qu'il pouvait y avoir encore un remède, et il se hâta de l'employer.

Digitized by Google

Une femme s'approcha d'Éric, une douce voix l'appela par son nom. Éric se retourne, et aperçoit Catherine. A cet aspect, il resta un instant étonné et silencieux comme un homme qui s'éveille d'un songe pénible et cherche à recueillir sa pensée. Puis tout à coup il se jeta dans les bras de la jeune fille, pencha sa tête sur son sein, et versa des larmes abondantes; quand il se releva, il y avait encore sur son visage pâle et dans son regard pensif une expression de douleur profonde, mais il avait recouvré la raison.

VIII.

Pendant la fuite d'Éric, le gardien du château, interprétant à sa manière les intentions royales, avait massacré tous les prisonniers. Éric manifesta un violent regret en apprenant cette nouvelle, et tenta, par tous les moyens possibles, d'apaiser l'esprit des familles qui venaient d'être ainsi plongées dans le deuil. Selon les vieilles formes d'expiation scandinaves, il offrit de l'argent à la veuve de Sture et aux parens des autres victimes. Il implora l'oubli de ses emportemens, et alla même jusqu'à faire mettre Persson en accusation, comme l'instigateur de tous ces actes de violence.

Les amis du duc Jean, voyant le roi dans ces heureuses dispositions, crurent que le moment était venu de solliciter la grace de son frère; Éric l'accorda. Après une séparation de quatre ans, les deux princes se revirent à Swartsioe. Éric se jeta à genoux devant son frère, et l'appela son maître et son roi. Jean se jeta en même temps à genoux devant Éric, et lui dit: Vous êtes mon souverain maître, et moi, je ne suis qu'un pauvre prisonnier qui avait besoin de votre clémence royale. Tous deux s'embrassèrent ensuite, en se faisant de nombreuses protestations d'attachement; mais, malgré leurs témoignages d'amitié, ils se défiaient l'un de l'autre, et ils se séparèrent à la hâte. Jean retourna joindre sa famille au château de Windholmen; Éric résolut de marcher contre le général danois Rantzaw, qui, avec une armée peu nombreuse et décimée par une maladie contagieuse, avait pénétré jusque dans l'Ostrogothie, c'est-à-dire jusqu'au cœur du royaume. Éric rassembla un corps de troupes considérable, et parvint, il est vrai, à repousser jusque sur les frontières de la Suède l'intrépide général danois; mais tout l'honneur de la campagne était pour Rantzaw, qui, après s'être avancé si loin, sut rendre encore sa retraite redoutable. Le roi pourtant se crut un conquérant, et le

Digitized by Google

triomphe qu'il s'imaginait avoir obtenu, la fascination du commandement, lui rendirent son orgueil et sa violence de caractère; il se repentit d'avoir montré quelque condescendance pour les Sture. Il arracha Goran Persson au tribunal établi pour le juger, et menaça de rompre son pacte d'alliance avec le duc Jean.

Dans ces momens de réaction, tout le monde tremblait devant lui; ses serviteurs les plus dévoués n'osaient pas même lui donner un conseil, car ils craignaient de se voir aussitôt accusés de trahison. Catherine était le seul être qui pût adoucir sa colère, combattre sa défiance et prévenir ses emportemens; sa douce voix de jeune fille, son regard mélancolique, réveillaient en lui les remords volontaires et les nobles résolutions. Auprès d'elle, il était humble et soumis, tendre et timide; auprès d'elle, il abdiquait son sceptre et son pouvoir pour implorer un de ses sourires, pour l'admirer comme un enfant, et l'adorer comme un poète.

Son amour pour elle n'avait fait que s'accroître avec les années, et il s'accrut encore quand elle lui donna un fils. Éric résolut alors de rompre définitivement tous ses projets de mariage avec les princesses étrangères, et de faire couronner comme reine la modeste jeune fille. Quand il lui communiqua ce projet, elle en fut effrayée, et employa tour à tour, pour le combattre, le langage de l'amour et de la raison.

— Vous m'avez choisie, lui dit-elle, entre les femmes de votre royaume, pour m'enrichir par vos dons et m'anoblir par votre amour. Ne croyez pas que l'éclat d'une couronne ajoute rien à ma gloire ni à mon bonheur; mon bonheur fut complet le jour où il me sembla que je n'étais pas inutile au vôtre. Et voyez, les princes qui ont cru que vous épouseriez ou leur sœur, ou leur fille, seraient offensés de la préférence que vous m'accorderiez. Les grandes dames de Suède, qui ont eu aussi l'espoir d'attirer vos regards, ne vous pardonneraient pas de les oublier pour jeter votre royal manteau sur les épaules de la marchande de fruits. Renoncez donc à un projet qui me causerait peu de joie et qui vous ferait de nouveaux ennemis; laissez-moi rester, comme par le passé, auprès de vous; laissez-moi vous aimer encore avec humilité, avec dévouement, comme votre servante.

Les modestes résistances de Catherine ne firent que fortifier les désirs d'Éric. Il déclara qu'elle serait reine, et elle y consentit avec douleur et résignation, comme si elle pressentait déjà qu'un jour ce mariage et ce couronnement seraient un nouveau motif d'accusations contre Éric. Mais le roi, fasciné par son amour, ne songeait qu'au

Digitized by Google

bonheur de placer sur le trône celle qu'il avait appelée à lui du milieu de la foule, et fermait les yeux sur l'avenir. Il fit annoncer dans tout le royaume le jour du couronnement, et invita les princes ses frères, les grands et les nobles, à y assister. Tous promirent de s'y rendre; mais, au moment indiqué, les princes ne parurent point, et ne daignèrent pas même écrire une lettre pour s'excuser. Le roi eut un moment de surprise pénible en ne les voyant pas venir; puis, prenant Catherine par la main: Qu'importe, dit-il, vous n'en serez pas moins reine de Suède devant Dieu et les hommes; — et il se mit en route pour l'église.

Cette solennité avait été préparée avec tout le faste que le roi aimait à déployer dans les grandes circonstances. Les vêtemens de la fiancée étaient étincelans d'or et de pierreries. Trois gentilshommes portaient devant elle les insignes de la royauté; quatre autres marchaient à côté d'elle, élevant sur sa tête un dais de soie et de velours orné de riches broderies et de glands en or. Deux des plus grands seigneurs du royaume tenaient dans leurs bras le fils illégitime d'Éric et de Catherine, qui allait être reconnu héritier de la couronne; puis venait un nombreux cortége de chevaliers et de grandes dames, qui s'en allaient la tête baissée, n'osant exhaler un murmure, mais s'indignant au fond du cœur d'accompagner ainsi la fille du peuple.

Quant à Catherine, elle était humiliée et confuse de se voir l'objet d'une telle pompe et d'une telle réunion. Elle s'en allait à pas lents, l'œil inquiet, le front baissé; et quand parfois elle essayait de sourire, ou quand elle jetait autour d'elle un regard rapide, on eût dit que, par ce sourire plein d'une douce mélancolie, par ce regard timide et charmant, elle demandait à ceux qui l'entouraient pardon de sa fortune et de son triomphe. Éric était le seul qui, au milieu de cette réunion nombreuse, se montrât la tête haute et le visage riant. En épousant Catherine, il semblait se venger de toutes les princesses avec lesquelles il avait entrepris des négociations de mariage, et au plaisir de couronner celle qu'il aimait, il joignait vraisemblablement la satisfaction d'affronter sur un nouveau terrain l'orgueil de la noblesse. Mais c'était là une de ces joies courtes qu'il savourait à lui tout seul, et qui n'aurait guère excité de sympathie parmi ses courtisans, si ce n'est dans l'ame envieuse de Goran Persson. Tout ce cortége, si richement paré, suivait silencieusement sa route, et le peuple, surpris de la nouveauté de ce spectacle, de cet étrange roman d'une pauvre marchande de fruits appelée à s'asseoir sur le trône des Wasa, se tenait à distance et ne disait rien.

Digitized by Google

Arrivés dans l'église, les deux amans s'agenouillèrent devant l'archevêque Laurentius Petri, qui leur donna la bénédiction nuptiale; puis le roi anoblit les parens de Catherine et les arma chevaliers, en les frappant d'un coup d'épée sur l'épaule et en leur disant, selon la formule du temps : « D'abord tu fus païen, puis chrétien, maintenant te voilà chevalier. »

Après cette cérémonie, le royal cortége rentra au château, où le roi avait fait préparer une fête brillante; mais la splendeur de ses salons, le luxe de sa table, ne pouvaient distraire les convives de la contrainte qu'ils avaient éprouvée tout le jour. Sur la fin du dîner, Nils Gyllenstierna, qui était debout derrière Catherine, tenant la couronne entre ses mains, la laissa tomber par terre. Cet accident éveilla au fond de tous les esprits, déjà disposés aux pressentimens sinistres, une indicible terreur. Catherine elle-même, qui n'était pas superstitieuse, ne put réprimer un mouvement d'effroi. Depuis le matin, elle était triste et gênée, ses vêtemens lui semblaient lourds, sa parure lui faisait mal; elle voyait le roi insouciant et joyeux, et pour la première fois de sa vie, elle ne pouvait s'associer à sa joie; elle voyait les convives silencieux et embarrassés, et leur figure morne lui semblait être un reflet de la sienne. Dès qu'elle put se retirer, elle se hâta de quitter sa robe royale pour reprendre celle de la veille, et, lorsque Éric vint la rejoindre, il la trouva assise toute seule près de la fenêtre, la tête cachée entre ses mains et les yeux baignés de larmes.

IX.

La subite tristesse de Catherine n'était qu'un présage des profondes souffrances qu'elle devait éprouver bientôt. En pleurant le soir de son mariage, elle devançait seulement de quelques jours l'époque où elle pleurerait amèrement et ne serait plus consolée. Un nouvel orage allait éclater sur la Suède, et cet orage devait à tout jamais briser la destinée d'Éric et bouleverser la sienne.

Après avoir été remis en liberté, le duc Jean s'était, comme nous l'avons dit, retiré au château de Windholmen avec sa famille. Mais il craignait encore l'esprit ombrageux de son frère, et, tout en conservant les apparences d'une vie modeste et paisible, il songeait aux moyens de se venger du passé et d'assurer l'avenir. Quelques mécontens devinèrent ses intentions et lui offrirent un appui. Le roi apprit par ses espions qu'il se tramait quelque complot dans la demeure de

Digitized by Google

son frère, et contre son habitude, avant de prendre tout à coup une mesure violente, il eut recours aux moyens détournés. Il y avait alors à sa cour un jeune gentilhomme de la Provence, nommé Pontus de La Gardie, qui avait quitté la France pour échapper aux persécutions exercées contre les protestans. Du service de Danemark, La Gardie avait passé au service de Suède, et s'était distingué en différentes occasions par son intelligence et son courage. Éric résolut de l'envoyer sous quelque prétexte plausible dans la demeure de son frère, pour observer ce qui s'y passait. Goran Persson combattit ce choix, et cette fois le rusé ministre avait raison; mais Éric persista dans sa première décision, et Pontus de La Gardie partit.

C'était un homme habile et clairvoyant qui, en observant la disposition du peuple dans le cours de son voyage et les mouvemens des mécontens, devina que le règne d'Éric touchait à sa fin et que celui du duc Jean allait commencer. Au lieu de remplir la mission qui lui avait été confiée, il se rangea du côté du duc et l'engagea à arborer l'étendard de la révolte. Jean attendait pour se décider que son frère Charles se prononçât en sa faveur. Charles accepte les propositions qui lui sont faites, et à l'instant la lutte contre le roi est résolue, la guerre est déclarée. Les deux frères réunirent leurs troupes aux environs d'Eskilstuna et résolurent de commencer leur campagne par le siége du château de Wadstena, qui était alors l'une des principales forteresses de la Suède. A peine cette levée de drapeaux fut-elle connue dans le pays, que tous ceux qui depuis long-temps supportaient à regret le joug d'Éric, tous ceux qui avaient été offensés par ses injustices, par ses violences, vinrent se joindre à l'armée des rebelles. Un jour, les clairons du camp éveillaient l'attention des généraux, et l'on voyait arriver une troupe à cheval, commandée par un homme au visage sombre et à la stature imposante. Je suis, disait cet homme, le chef de cette cavalerie allemande que le roi a insultée un jour de bataille; je veux me venger, et je viens me joindre à vous. Le lendemain, c'était un corps de nobles Suédois portant la chaîne d'or au cou et le panache flottant à leur chapeau. Je suis, disait l'un d'eux, le sénateur Leyonhufwud, que le roi fit enfermer comme un malfaiteur au château d'Upsal; je veux me venger, et je viens me joindre à vous. Puis on vit venir une femme aux cheveux blancs, à la démarche grave, qui s'avançait à pas lents, précédée de deux écuyers et suivie de plusieurs charrettes. Elle portait des vêtemens de deuil, et sa tête était couverte d'un long voile. Quand, de sa main vieillie et décharnée, elle écarta les plis de ce voile, on aperçut un visage ridé par les souf-

Digitized by Google

frances plus encore que par l'âge, et des yeux rouges encore des larmes qu'ils avaient versées. Je suis, dit-elle, la veuve de Svante-Sture et la mère de Nils. Mon nom vous dit toutes mes douleurs. Aucune vengeance ne pourrait compenser les angoisses que j'ai subies, ni calmer les regrets qui me dévorent; mais il faut que le tyran tombe, et je vous apporte, pour vous aider dans vos efforts, l'argent qu'il m'avait donné pour expier la mort de mon époux et le meurtre de mon fils.

Les deux princes, soutenus par tous ces renforts, prirent aussitôt les mesures nécessaires pour assurer le succès de leur entreprise. Pour ne pas être inquiétés par les ennemis du dehors, ils firent un traité de paix avec le Danemark. Pour payer régulièrement la solde de leurs troupes, ils s'emparèrent des richesses de leur frère Magnus, qui était toujours dans un état d'imbécillité, et avec l'argent qu'il leur abandonna, avec celui que leur avait apporté la veuve de Sture, ils fabriquèrent une monnaie qu'ils voulaient appeler le billon de Wadstena; mais le peuple la nomma le billon de sang. Leurs premières tentatives réussirent au gré de leurs souhaits. Le duc Charles s'empara presque sans coup férir du château de Wadstena. Jean harangua le peuple, qui applaudit à son discours et promit de s'armer pour détrôner celui qu'on appelait naguère, en style officiel, le roi très chrétien et qu'on ne désignait plus alors que sous le nom de tyran.

Éric était encore occupé de ses fêtes de mariage, trompé par son imprévoyance, fasciné par les joies de son amour, quand il apprit tout à la fois la révolte de ses frères, la prise du château de Wadstena et les progrès toujours croissans de l'armée rebelle. Il sortit de son enivrement pour revêtir l'armure de guerre, marcha contre les confédérés, les joignit près de Nykaping, et les attaqua avec une valeureuse ardeur. Mais le peuple commençait déjà à l'abandonner, ou ne lui prêtait plus qu'un appui chancelant. Le nombre de ses troupes diminuait chaque jour, et ses frères recevaient sans cesse de nouveaux renforts. Il abandonna son plan d'attaque pour se mettre sur la défensive et se retira dans sa capitale, laissant toutefois sous les ordres de Steinkors un corps de troupes pour arrêter, ou tout au moins retarder la marche de l'ennemi; Steinkors fut battu, et quelques jours après l'armée rebelle campait aux portes de Stockholm.

Digitized by Google

X.

Éric monta sur les remparts de la batterie des Trois-Couronnes qui était située au nord de la ville, et regarda avec un sentiment de douleur les soldats ennemis. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre à travers la longue plaine qui sépare Upsal de Stockholm, on ne voyait que des bataillons rangés en bon ordre, des feux de bivouac dispersés çà et là, des étendards flottant de tous les côtés. De temps à autre, on apercevait le duc Charles courant à cheval au milieu des rangs, donnant lui-même ses ordres aux officiers et encourageant les soldats. Les troupes, à son approche, agitaient leurs armes en l'air, et répondaient à ses paroles d'encouragement par des cris enthousiastes. On eût dit que les Suédois, en le voyant passer, devinaient en lui le roi qui devait un jour donner une nouvelle illustration au trône de Wasa.

A l'aspect de cette armée si nombreuse et si forte, Éric éprouva un abattement profond. Rentrant au château, il résolut de mourir plutôt que de subir la honte d'une lutte inégale, appela son médecin, et voulut se faire ouvrir les veines. Mais le médecin s'y refusa énergiquement, déclarant que son devoir était de chercher à prolonger la vie du roi, et non pas de l'abréger. Dans ce moment, on vient à annoncer à Éric que l'ennemi a quitté son camp et s'avance en bon ordre du côté de la ville. A cette nouvelle, Éric, passant tout à coup d'un accès de découragement à une sorte d'exaltation, monte à cheval et s'élance avec ses gardes au-devant des rebelles. Il rencontre leurs premiers bataillons sur la place de Brunkeberg, et se précipite au milieu d'eux avec une telle ardeur et un tel courage, qu'il les fait reculer. Il cherchait de La Gardie, mais il ne put l'atteindre. Il voulait se battre en duel avec ses frères Jean ou Charles, mais tous deux s'y refusèrent. Après avoir repoussé les agresseurs dans leurs premiers retranchemens, il s'en revint avec ses troupes, et traversa, au milieu des morts et des blessés, cette même place de Brunkeberg qu'il avait traversée sept ans auparavant au milieu des cris de joie de la population.

Cependant l'armée des révoltés serrait de près la ville, et devenait de plus en plus redoutable. Les deux princes, prévoyant leur prochaine victoire, commençaient à désigner leurs victimes et à tracer leurs conditions. Ils firent sommer la bourgeoisie de leur livrer Goran Persson. La bourgeoisie ne demandait pas mieux, car elle haïssait

Digitized by Google

profondément cet indigne ministre de la royauté; mais Éric voulait le défendre. Il fallut parlementer long-temps avec lui. Enfin, à force de sollicitations de la part des magistats de la cité, des officiers et des nobles, il abandonna son conseiller à la vengeance populaire. Persson fut arrêté dans le palais et livré aux deux princes, qui lui firent souffrir tous les genres de mort. Il fut mis à la torture, puis pendu. On lui coupa les oreilles et on les suspendit à un poteau avec ses lettres de noblesse. Puis, comme on s'aperçut qu'il vivait encore, le bourreau le détacha du gibet, lui roua les membres, lui coupa la tête, et les soldats lapidèrent son corps. Sa mère avait été arrêtée en même temps que lui et devait subir le même supplice; mais tandis qu'on la conduisait hors de la ville, elle se jeta à bas de son cheval et se brisa la tête sur le pavé.

Ce n'était là qu'une satisfaction accordée à la haine populaire. Les deux princes demandaient la reddition de la ville et l'abdication d'Éric; ils lui offraient, en échange de sa couronne, la principauté d'Aland et de Borg. Éric voulait défendre son trône jusqu'à la dernière extrémité. Pour exciter la défiance de la populace envers ses frères, il avait fait suspendre sur la grande place les lettres qu'ils lui avaient écrites, et où ils lui juraient une fidélité éternelle. Il les montrait lui-même aux bourgeois, et leur disait : Voyez si l'on peut ajouter foi à leurs paroles. Puis il rentrait au château, animait le zèle des nobles, haranguait les soldats, s'élançait à la forteresse des Trois-Couronnes, et commandait le feu des batteries. Mais tous ses efforts ne faisaient que pallier un instant le péril de sa situation, et retardaient à peine sa chute. Chaque jour, quelque nouvelle du dehors augmentait la terreur de la bourgeoisie, et troublait le zèle des soldats. Chaque jour, les deux princes étendaient leurs conquêtes. Les provinces les plus éloignées se soumettaient à leur pouvoir, les commandans des forteresses n'attendaient pas même qu'ils fussent sommés de se rendre. Ils répudiaient d'eux-mêmes l'autorité du roi, et s'associaient à la fortune des révoltés. Éric voulait lutter encore, et déjà le royaume ne lui appartenait plus. La Suède entière l'avait peu à peu abandonné, il ne lui restait que Stockholm, et son pouvoir dans cette ville commençait à devenir fort problématique. Les bourgeois comptaient avec anxiété les coups de canon de la forteresse, et craignaient qu'une plus longue résistance n'attirât sur la cité de cruelles représailles. Les nobles voyaient leurs intérêts compromis dans cette grande lutte, et songeaient au moyen de s'y soustraire. Déjà on pouvait citer plusieurs défections. Des officiers

Digitized by Google

avaient été envoyés en parlementaires auprès de l'armée ennemie, et n'étaient plus revenus. D'autres avaient reçu l'ordre d'aller défendre une ville, un château, et à peine arrivés à leur poste, ils l'avaient livré. Dans les rues, on voyait les hommes du peuple s'approcher l'un de l'autre d'un air mystérieux, et se communiquer à voix basse les nouvelles du jour. Au château, les gentilshommes de la cour, les capitaines des gardes s'observaient avec une sorte d'inquiétude et semblaient dire en se rencontrant : Que ferez-vous? Sur ces entrefaites, une défection plus éclatante que les autres accrut encore les terreurs de la population. On vit des barques s'approcher du quai de la cité. Trois femmes y descendirent en saluant avec grace le peuple rassemblé autour d'elles. Ce n'étaient rien moins que la reine-mère et les deux sœurs d'Éric qui, sous le prétexte de faire une promenade, rejoignirent le duc de Saxe qui les attendait de l'autre côté du Maelar, et se réfugièrent dans le camp ennemi.

Éric venait de faire une tournée militaire dans la ville quand il apprit cette nouvelle. Au moment où il rentrait au château, il aperçut Catherine, qui, depuis le commencement de cette guerre sinistre, veillait sur lui avec l'inquiétude d'une mère qui craint de se voir enlever son fils. — Eh bien! Catherine, dit Éric, ne serez-vous pas aussi prévoyante que ma mère et mes sœurs? C'est, à ce qu'il paraît, un acte de prudence que de m'abandonner. — O mon roi! s'écria la jeune femme, depuis que je vous connais, toute ma vie est en vous, et quand le monde entier, quand Dieu lui-même vous abandonnerait, la pauvre Catherine vous resterait fidèle.

Cependant les princes avaient de nouveau sommé la ville de se rendre, promettant, si elle acceptait cette fois leurs propositions, de n'exercer envers elle aucunes représailles et de ne pas permettre qu'elle fût pillée. Les magistrats députés par la bourgeoisie firent de nouvelles tentatives auprès d'Éric pour le déterminer à ne pas prolonger davantage un combat inutile; mais il resta inébranlable. Il avait encore, disait-il, 50,000 ducats, et s'il était forcé d'abandonner Stockholm, il se retirerait dans quelque province reculée de la Suède, et se défendrait jusqu'au dernier moment. A la suite de cette dernière démarche, plusieurs officiers et plusieurs nobles se réunirent dans la demeure d'un négociant et résolurent d'en finir avec une lutte qu'ils redoutaient tous de prolonger. L'archevêque était présent à cette séance, et déclara que, vu le danger des circonstances, il déliait les Suédois du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à Éric. Toutes les consciences étant ainsi religieusement mises à leur aise, il fut convenu que pen-

Digitized by Google

dant la nuit on ouvrirait les portes de la ville, et qu'on livrerait le roi à son frère Charles. Un officier partit aussitôt pour prévenir les princes de cette détermination, et les conjurés gardèrent si bien le secret de cette séance qu'il n'en transpira rien.

Le lendemain, Éric était à l'église, écoutant fort paisiblement un sermon que le prêtre associé au complot faisait peut-être plus long que de coutume, quand tout à coup un de ses gens accourt au haut de la nef et s'écrie : Aux armes, sire, vous êtes trahi ! Le roi s'élance dans la rue l'épée à la main, aperçoit les troupes révoltées qui s'avançaient déjà le long de la grande place, et marche à pas précipités pour arriver au château avant elles. Mais au même instant il est arrêté par Sten Leyonhufwud, qui, lui mettant un pistolet d'arçon sur la gorge, lui dit : Sire, rendez-vous, il y va de votre vie. Éric lui tend la main et lui répond : Soit, je suis votre prisonnier. Mais un des gardes, se jetant au devant de Sten, lui passa son sabre à travers le corps. Éric aperçoit La Gardie, s'élance contre lui avec fureur, lui traverse le bras d'un coup d'épée, puis monte au château et en fait barricader les portes. Autour de lui, il assemble ses gardes dalécarliens, il leur rappelle la gloire que la Dalécarlie s'est acquise en combattant pour Gustave, et leur demande s'ils voudraient abandonner le fils de leur ancien roi. — Non, non, s'écrient ces braves soldats, nous ne trahissons pas nos sermens. Nous combattrons pour vous jusqu'à la dernière heure. Éric les remercia avec effusion, serra leur commandant dans ses bras, puis courut dans un arsenal chercher une nouvelle armure. Au moment où il laçait sa cuirasse, on vient lui dire que le duc Charles est devant le fort du château et demande à lui parler. Le roi monte sur la terrasse et voit toutes les rues inondées de troupes. — C'en est donc fait, dit-il, du royaume que m'avait légué mon père? Tout vous appartient, jusqu'à cette ville où j'avais voulu mourir plutôt que de la rendre. Ceux qui m'avaient juré une éternelle fidélité ont tremblé pour leurs biens et vous ont appelés à leur secours. La Suède s'est choisi d'autres maîtres, et l'aîné des fils de Gustave est maintenant comme un enfant déshérité devant son frère. Mais non, dit-il en se relevant avec fierté, il me reste encore mon épée, il me reste un corps de troupes courageux et fidèles, et à moins que vous ne m'assuriez une destinée convenable pour moi, pour ceux qui m'auront fidèlement servi, je recommencerai la lutte sur cette terrasse, dans ce château, dans cette tour, jusqu'à ce que je sois anéanti.

Charles lui promet la principauté de Swartsiœ et de Fœringœe, et l'engage à venir dans l'église régler les conditions du traité. Éric des-

Digitized by Google

cend, mais à peine est-il entré dans l'église que des vociférations de haine et de vengeance s'élèvent contre lui. Pendant ce temps, Pierre Brahe persuade aux Dalécarliens de se rendre. Alors le malheureux roi, abandonné de tout le monde, seul au milieu de ses ennnemis, quitte ses armes, courbe la tête, se résigne à son sort, et au lieu de lui accorder une principauté on le condamne à une prison perpétuelle. Charles le laissa dans une chapelle de l'église avec un piquet de troupes pour le garder et des sentinelles de tous côtés. Pas un ami n'était là pour lui tendre la main, pour lui porter une dernière consolation. Mais le soir, une femme au front pâle, aux vêtemens en désordre, venait frapper d'une main défaillante à la porte de l'église. — Que voulez-vous? dit le factionnaire. — Entrer dans la prison de mon époux. — Impossible. La jeune femme rompit la chaîne d'or qu'elle portait au cou et la lui présenta. Impossible, répéta le factionnaire. — Au moins, dit-elle avec un douloureux soupir, ne me refuserez-vous pas la permission de m'asseoir à cette place du pauvre. En disant ces mots, elle s'assit sur l'escalier en pierre, cacha sa tête dans ses mains, et le factionnaire ému s'éloigna de quelques pas pour ne pas entendre ses sanglots.

XI.

Catherine était encore là le matin, la tête enveloppée dans son voile, les membres engourdis par le froid, quand deux officiers se présentèrent avec un ordre de Jean pour ouvrir l'église et emmener Éric au château. La jeune femme voulut se jeter au-devant de lui lorsqu'elle le vit paraître; mais les soldats l'arrêtèrent. Éric la regarda avec un inexprimable sentiment d'amour et de douleur. « Adieu, Catherine, adieu, dit-il, nous nous reverrons. » Puis il s'avança vers le château d'un pas ferme. Catherine le suivit des yeux aussi longtemps que possible, et lorsqu'il disparut, elle rentra, faible et malade, dans la demeure où elle avait déposé son fils.

Ce jour-là même Jean faisait son entrée solennelle à Stockholm et recevait le serment d'obéissance du sénat et de la bourgeoisie. Sa première pensée en montant sur le trône fut d'enlever à son frère tout espoir de salut. Il convoqua les états du royaume et les somma de juger Éric. L'acte d'accusation formulé contre ce malheureux prince joignait à quelques vérités un atroce assemblage de fausses suppositions et de calomnies. Éric n'eut pas de peine à repousser

Digitized by Google

comme d'insignes mensonges la plupart des crimes qu'on lui imputait. Il se défendit avec talent et fermeté. Mais ses juges, émus un instant par sa noble et mâle contenance, par ses paroles tout à la fois touchantes et énergiques, reprirent bien vite leur première résolution et le condamnèrent à une détention perpétuelle. Seulement ils demandaient que cette détention fût adoucie par des égards et ménagée d'une manière convenable à la dignité d'un homme qui avait été roi de Suède.

Jean fit semblant d'accepter cette clause et s'en moqua complètement. Éric fut enfermé dans une voûte étroite et sombre, fermée par de lourds barreaux de fer et dépourvue de tout ce qui eût pu tromper son infortune, ou tout au moins adoucir sa captivité. Pour gardiens on lui donna des hommes dont il avait offensé ou persécuté les familles dans le cours de son règne, et ces hommes exerçaient sur lui une cruelle vengeance. L'un d'eux demandait du fer et du cuivre pour lui forger des chaînes; un autre lui enlevait ses vêtemens pendant les nuits d'hiver pour le voir pâlir sur sa couche et grelotter de froid; un troisième lui avait attaché au pied un énorme bloc de fer que l'on voit encore à Abo.

Éric aimait les livres et la musique; on ne lui laissa ni livres, ni musique, ni encre, ni plumes. Il demandait instamment qu'on lui donnât au moins une Bible; cette demande fut repoussée. Il sollicitait comme une grande faveur la permission de passer de temps à autre quelques minutes hors de son cachot, de s'asseoir en plein air, au milieu de ses gardes, de traîner ses chaînes dans la cour; mais ses geôliers furent inflexibles. En se taillant une plume avec un morceau de bois, en faisant de l'encre avec du charbon délayé dans de l'eau, il parvint à écrire quelques lettres à Jean. Il lui disait : « Je ne puis pas croire que vous ayez donné l'ordre de me tourmenter comme on le fait. Chaque jour m'apporte une nouvelle souffrance et une nouvelle torture. Ayez pitié de moi. Le monde n'est-il pas assez grand pour que nous puissions y vivre tous deux en paix? Je vous promets de ne rien entreprendre contre vous, de me retirer où vous voudrez, de vivre de la vie la plus humble et la plus résignée. Mais tendez-moi la main au nom de notre père, et ne laissez pas votre frère souffrir les mauvais traitemens d'un indigne geôlier. »

A force de sollicitations, il obtint des livres et quelques instrumens de musique. Puis, comme on ne les lui avait accordés que pour lui en faire sentir plus cruellement la privation, deux jours après on les enleva sans pitié, et le malheureux Éric retomba dans le silence de

Digitized by Google

son cachot, dans l'ennui de sa solitude, dans le sinistre désœuvrement de sa pensée.

Cependant le peuple apprit peu à peu les souffrances auxquelles son ancien roi était condamné, et un sentiment de pitié succéda aux récriminations que le souvenir de son règne excitait encore naguère. Ceux qui lui avaient été le plus hostiles convinrent que l'expiation était bien rude, et ceux qui après sa chute lui conservaient un souvenir d'affection et de reconnaissance, se sentirent profondément émus. Quelques-uns tâchèrent d'obtenir un allégement à ses douleurs en implorant pour lui la compassion de Jean, qui repoussa leur prière avec dédain. D'autres résolurent de le délivrer; mais leur conspiration fut découverte, et leur généreux projet n'aboutit qu'à rendre les geôliers d'Éric plus défians et sa captivité plus rigoureuse. Chaque fois que Jean croyait deviner la moindre apparence de complot en faveur de son frère, il envoyait aussitôt Éric dans une autre prison et l'entourait d'une surveillance plus sévère. Il l'avait d'abord enfermé au château de Stockholm; il le fit ensuite conduire à Abo, à Kastelholm, à Gripsholm, à Westeras, et enfin à Orebyhus.

Dans ces longs jours d'isolement et ces longues heures d'angoisses, Éric songeait souvent à Catherine. Le souvenir de cette jeune femme aimée souriait à son imagination de poète. Son plus grand désir était de se réunir à elle; son unique consolation était de la voir de temps à autre tromper la surveillance des sentinelles pour arriver devant sa prison. Le jour où Jean entra à Stockholm avec la couronne de roi sur la tête, Catherine quitta le château, ne demandant rien des richesses qui lui avaient appartenu et n'emmenant que son fils. Les deux princes, qui, tout en blâmant leur frère de lui avoir donné le titre de reine, admiraient ses nobles qualités, lui offrirent, dans une des provinces de Suède, une retraite honorable et une fortune. Mais Catherine ne sollicitait que la permission de partager la captivité d'Éric, et Jean ne voulut pas lui accorder sa demande. Elle se retira alors dans une modeste maison de Stockholm. De là elle s'en allait chaque jour errer autour du château. Quand le factionnaire détournait la tête, elle s'approchait de la fenêtre du cachot où son époux était enfermé, elle lui jetait à la hâte quelques mots d'amour, puis s'enfuyait à la vue des soldats qui lui criaient de s'éloigner, et revenait un instant après. Le soir on la voyait passer comme une ombre au pied des murailles, ne parlant à personne, tirant son voile sur son visage quand on semblait la regarder, n'ayant qu'une seule pensée, un seul désir, celui d'entendre la voix de l'homme qu'elle aimait, de distinguer ses

Digitized by Google

traits à travers les barreaux de fer, d'échanger avec lui un regard, une parole de consolation. Quelques soldats, touchés d'un tel dévouement, oubliaient leur consigne, et quand elle s'avançait vers le château d'un pas timide, faisaient semblant de ne pas la voir. Alors elle se collait contre la muraille, elle essayait de se cramponner avec ses petites mains au rebord en pierre de la fenêtre, elle appelait Éric, et le pauvre Éric oubliait, dans cette minute rapide, toutes les souffrances de la journée. Les heures qu'elle passait chez elle, elle les employait à élever son fils. Elle lui enseignait à lire, à prier; elle lui racontait, comme autrefois son aïeul les lui avait racontées à elle-même, les plus belles pages de l'histoire de Suède, et lui parlait d'Éric avec amour et douleur. Toute sa vie était ainsi consacrée à une pensée de dévouement et de résignation. Tout son monde était entre la prison d'un roi et la chambre d'un enfant.

Quand Éric fut conduit à Abo, elle accourut sur le quai pour le voir partir; elle voulait le suivre en Finlande. Elle pria les capitaines des navires de la prendre avec eux; mais il leur était sévèrement interdit de l'emmener. Éric resta une année en Finlande. Pendant tout ce temps, la pauvre femme se tint enfermée dans sa demeure, ne voyant plus personne, ne se souciant d'aucune nouvelle et d'aucun évènement. Il semblait que la ville entière avait cessé d'exister pour elle, le jour où Éric avait cessé d'y vivre.

Quand le pauvre prisonnier fut ramené en Suède et enfermé à Gripsholm, Catherine obtint enfin la permission de le voir. Les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant et sans pouvoir prononcer une parole. Puis ils s'assirent sur l'étroit banc de chêne de la prison, et ils se racontèrent leurs regrets mutuels, leurs souffrances, qu'ils pouvaient lire d'ailleurs sur leur visage amaigri et dans leurs regards fatigués par les larmes et l'insomnie. Leur fils était auprès d'eux qui ne comprenait pas encore leur douleur, mais qui pleurait en voyant pleurer sa mère. — Pauvre enfant! dit Éric en lui posant la main sur la tête; j'avais espéré qu'il monterait après moi sur le trône, et maintenant je ne sais quel sort la Providence lui réserve. — Oh! ne regrettez pas la royauté pour lui, s'écria Catherine; elle vous a été si fatale : mieux vaut le père le plus obscur, le plus pauvre, que la splendeur du trône avec toutes ses angoisses. Je lui enseigne à prier, à se confier à Dieu, plutôt qu'aux hommes. Il prie pour vous tous les jours, sa voix innocente doit s'élever jusqu'au ciel et abréger vos souffrances. — L'enfant, qui entendit parler de prière, croisa les mains sur sa poitrine et se mit à dire celle qu'il répé-

Digitized by Google

tait chaque matin et chaque soir : « O mon Dieu ! prends pitié de mon pauvre père, protége-le contre ses ennemis, soutiens-le dans ses infortunes, rends-lui la joie et la liberté. » Éric ému prit son fils dans ses bras et le serra avec tendresse contre son cœur. Le geôlier qui, par ordre supérieur, comptait les minutes, ouvrit la porte brusquement et mit fin à cette scène touchante. Mais Jean semblait vouloir apporter quelque adoucissement à la captivité de son frère. Il lui donna des gardiens moins sévères et permit à Catherine d'habiter une chambre située au-dessous de sa prison. Il y avait long-temps que la jeune femme n'avait éprouvé une si grande joie. C'était au mois de juin, à l'époque où toute la Suède, attristée par un long hiver, quitte son voile de deuil, s'égaie, s'anime, se couvre de fleurs et de verdure. Dès le matin, Catherine quittait sa chambre et allait s'asseoir avec son fils sous les rameaux de sapins, en face de la retraite d'Éric, qui à la même heure accourait à sa fenêtre. Ils étaient trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se parler, mais ils pouvaient du moins se regarder, se faire des signes, et c'était pour le malheureux captif si long-temps abandonné à lui-même une immense consolation, que de voir ainsi sous ses yeux tout ce qu'il avait de plus cher au monde, sa femme et son fils, de voir la mère assise sur la pelouse, avec son ouvrage, qu'elle abandonnait souvent pour regarder du côté de la prison, et l'enfant jouant auprès d'elle ou épelant un livre. Les jours de pluie n'empêchaient pas Catherine de venir s'asseoir à sa place habituelle. Mais quelquefois le caprice d'un geôlier arrêtait Éric au moment où il allait, selon sa coutume, se suspendre aux barreaux de la fenêtre. On le liait dans un des coins de sa prison, et alors il retombait dans une affreuse mélancolie. Un jour qu'il avait été ainsi retenu à l'écart, privé de tout ce qui faisait alors sa consolation et sa joie, il se mit à chanter ce psaume qui se trouve encore aujourd'hui dans le psautier suédois :

« O mon Dieu, à qui dirai-je la douleur de mon ame, pauvre pécheur que je suis? Hélas! les fautes que j'ai commises ne peuvent m'être pardonnées qu'au nom de Jésus-Christ.

« Je suis un malheureux captif, retenu dans ce monde comme une brebis dans une île. Je ne puis en sortir; je ne puis recouvrer ma liberté que par la mort.

« La nuit et le jour, mon cœur m'accuse. Je succombe à son jugement. Mon Dieu! délivre-moi des piéges de Satan, délivre-moi du désespoir.

Digitized by Google

« Mon Dieu! quelle que soit ma destinée, je remets en tes mains mon ame et ma vie. Ah! je n'aurais jamais cru que je tomberais si bas, quand tout allait si bien. »

Au moment où il achevait de murmurer ces paroles plaintives, il aperçut Catherine qui lui faisait un de ces signes d'intelligence que le cœur de ceux qui souffrent ou de ceux qui aiment est habile à comprendre. Il y avait ce jour-là une légèreté dans sa démarche, une gaieté dans son regard, qui, malgré elle, trahissait quelque secret heureux. Catherine venait d'apprendre que Ch. de Mornay avait formé le projet de délivrer Éric, et le plan de cette nouvelle conspiration, le courage et l'habileté de celui qui la dirigeait, donnaient à la jeune femme un espoir qu'elle n'avait pas encore éprouvé. Ch. de Mornay avait été envoyé en Écosse pour y faire une recrue de soldats. A son retour, il proposa à Jean de lui montrer une danse militaire, une danse à l'épée très célèbre alors en Écosse. Au milieu de cette danse, à un signal donné par lui, une partie des conjurés devaient se précipiter sur les principaux ennemis d'Éric, une autre devait courir à Gripsholm et délivrer le royal captif. Quant à Mornay, il promettait de se rendre maître de Jean. Cette danse singulière excita probablement quelque soupçon, car, après avoir témoigné le désir de la connaître, Jean ne voulut plus en entendre parler. Quelque temps après, les Écossais eux-mêmes révélèrent le complot, et Mornay paya de sa vie le désir qu'il avait eu de rendre la liberté à son ancien maître.

Cette conspiration si bien ourdie en apparence, et qui avait donné tant d'espoir à Catherine, ne fit que jeter une nouvelle terreur dans l'esprit ombrageux de Jean, et par contre-coup accrut les souffrances d'Éric. Il fut transféré de Gripsholm à Westeras, puis à Orebyhus, dans un château fortement construit, isolé au milieu d'une longue plaine. A l'un des angles de ce château, sous une voûte souterraine, on voit encore une espèce de galerie humide et sombre. A l'extrémité de cette galerie, on trouve un cabinet de quelques pieds carrés, aux murailles nues, au sol froid et mal pavé. Une porte de chêne massif en ferme l'entrée, et la lumière n'y descend que par l'étroite ouverture d'un soupirail. Éric fut enfermé dans cette lugubre cellule, et ses gardiens campèrent dans la première pièce. On lui donna une table en bois de sapin, une chaise, quatre planches pour faire un lit : c'était là tout son ameublement. De l'un des autres côtés du château, il aurait pu avoir la vue du lac, qui en été est fort riante et fort belle; mais ces rudes geôliers prenaient à tâche de lui enlever toute espèce

Digitized by Google

de jouissance et toute distraction. On le sépara de sa femme et de son fils, on lui enleva encore une fois ses livres et ses instrumens de musique. Lui laisser entrevoir la surface du ciel, c'eût été une trop grande faveur; il ne vit plus que les noires murailles de ses cachots et n'entendit plus que le bruit des pas de ses sentinelles.

Malgré toutes ces précautions, Jean tremblait encore qu'on n'en vînt à délivrer son frère et à le replacer sur le trône. Pour en finir avec ces perpétuelles anxiétés, il convoqua les états, leur peignit les diverses tentatives qui avaient été faites pour délivrer Éric, les troubles que ces conspirations avortées excitaient dans le royaume, et leur demanda un nouvel arrêt contre son frère, un arrêt de mort. Les états accordèrent l'arrêt, et Jean ne pensa plus qu'à le faire exécuter.

En apprenant cette fatale sentence, Catherine partit à la hâte pour Orebyhus, afin d'en prévenir Éric. A quelques lieues de distance, elle quitta son traîneau afin de parvenir plus discrètement à son but. C'était au mois de février. Une neige épaisse couvrait la terre, une brume sombre enveloppait l'horizon. Le jour était obscur et triste comme la nuit. Pas un rayon de soleil ne brillait au ciel, pas un lambeau d'azur ne perçait à travers les masses de nuages. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne distinguait qu'une plaine déserte, une forêt de sapins silencieuse et sombre et quelques mares d'eau glacée. Là, le regard de la jeune femme cherchait en vain un tourbillon de fumée, une habitation, un refuge, et plusieurs milles à la ronde le sol était inhabité; il n'y avait pas un vestige humain sur la route, et l'on n'entendait d'autre bruit que le sifflement de la rafale qui, de temps à autre, soulevait des tourbillons de neige, les emportait dans l'air comme un nuage, et les faisait tournoyer comme une trombe.

Catherine marchait avec peine sur une route mal frayée qu'elle ne reconnaissait qu'aux longs piquets de sapin plantés de distance en distance. Parfois elle tombait dans des masses de neige, parfois elle glissait sur des mares d'eau, puis elle avait peur d'être engloutie dans un tourbillon; quand elle en voyait un s'élever devant elle, elle se jetait par terre, attendait qu'il fût passé, et reprenait sa route. En quittant son traîneau, elle avait calculé que dans un espace de deux ou trois heures elle pourrait arriver à Orebyhus; mais les difficultés de la route, le vent, le froid, l'obscurité, trompèrent toutes ses espérances. A chaque instant elle était obligée de s'arrêter pour reprendre haleine. Elle tenait par la main son fils qui la suivait d'un pas débile et la retardait encore dans son voyage. Tout à coup l'enfant fatigué se jette sur la neige en pleurant et s'écrie : Maman,

Digitized by Google

laisse-moi ici, je ne peux plus marcher. A ce cri sinistre la pauvre mère éprouve un sentiment de désespoir; elle était aussi loin de l'endroit qu'elle venait de quitter que de celui où elle voulait aller; elle voyait son fils immobile devant elle, pâle et transi de froid, et se demandait comment elle pourrait l'emmener plus loin. Mais l'idée qu'il y allait de la vie de son époux, qu'en le prévenant de sa sentence elle pourrait peut-être encore le sauver, cette idée de devoir et d'amour ranima son énergie. Elle leva les yeux au ciel, se recommanda à Dieu, puis prenant son enfant sur ses épaules avec une force surnaturelle, elle continua sa route.

Vers la nuit enfin, elle arriva dans une cabane de paysans : — Combien y a-t-il encore d'ici à Orebyhus? demanda-t-elle en entrant.— Une lieue, répondit un vieillard. — Impossible donc d'y aller aujourd'hui! s'écria Catherine, et elle tomba épuisée de fatigue sur la chaise que la femme du paysan se hâta de lui apporter. Toute la famille s'était levée à son approche, et lui avait laissé la place libre près de l'âtre. Personne n'osait lui demander qui elle était, et quel motif pressant pouvait la décider à braver ainsi, toute seule avec un enfant, les orages de l'hiver. Mais chacun devinait qu'une telle résolution cachait une grande douleur, et attachait sur elle un regard plein de pitié et de bienveillance. Quelques instans après, toute cette honnête famille était occupée d'elle, et tâchait de lui donner les secours dont elle avait besoin. Le vieillard lui apportait sa pelisse en peau de mouton pour la réchauffer; la jeune fille se mettait à genoux devant elle pour lui enlever sa chaussure, et, tandis que la maîtresse de la maison suspendait à la crémaillère une marmite pleine de lait, deux jeunes gens jetaient une brassée de bois dans la cheminée. Catherine semblait insensible à tous ces généreux mouvemens de l'hospitalité; elle tenait son enfant sur ses genoux, et n'était occupée que du soin d'essuyer ses pieds mouillés par la neige, de réchauffer ses mains en les frottant dans les siennes, de le ranimer en couvrant son visage de baisers, et en lui murmurant de douces paroles. Et quand elle le vit s'égayer, sourire, quand elle lui eut fait boire une grande tasse de lait chaud, elle commença à voir ce qui se passait autour d'elle, et remercia avec effusion de cœur les habitans de la cabane des bons soins qu'ils lui avaient donnés. Puis elle porta elle-même son fils dans l'humble lit qui lui avait été préparé, et se coucha à côté de lui sur quelques planches garnies de peaux de moutons.

Dès le matin, elle était en route pour Orebyhus; mais le meurtrier choisi par Jean, pour exécuter la sentence des états, était arrivé

Digitized by Google

avant elle. Après avoir signifié à Éric son irrévocable arrêt, il lui offrit de l'étouffer sous un coussin, de lui ouvrir les veines, ou de lui faire prendre à son déjeuner une dose de poison. Éric accepta le poison, recommanda son ame à Dieu, écrivit quelques lignes pour sa femme et son fils, et ne tarda pas à ressentir les convulsions de la mort. Au même instant, Catherine atteignait enfin le château; elle se mit à genoux près du soupirail de la prison, essaya de passer sa tête à travers les barreaux, et s'écria: Éric! Éric! Une voix plaintive, dont elle distinguait à peine les sons affaiblis, murmura son nom. Elle appela de nouveau son époux, mais cette fois elle n'entendit qu'un gémissement sourd et un sanglot étouffé. Saisie d'une terreur étrange, égarée, hors d'elle-même, elle saisit avec ses deux mains les barreaux de la fenêtre, essaya de les ébranler, et s'écria d'une voix à laquelle la douleur donnait un accent déchirant: Éric! m'entends-tu? prends garde à ceux qui t'entourent, prends garde aux assassins, on veut te faire mourir. Éric! au nom de Dieu, si tu m'entends encore, réponds-moi? — Mais Éric ne répondit plus.

X. Marmier.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Fanny. — La Lampe éteinte. — Soirées du gaillard d'arrière. — La Ligue d'Avila. — Les Deux Mina.

Vous avez vu sans aucun doute, au moins dans une gravure, le tableau de *la Transfiguration* de Raphaël. En bas, sur le premier plan, la foule s'empresse autour d'un possédé. Cette partie du tableau est la moins éclairée. La lumière y est grossière en quelque sorte, les ames et les intérêts aussi, car qu'importent les souffrances de ce possédé auprès du glorieux mystère qui s'accomplit plus haut? C'est l'image de la vie humaine dans ses conditions grossièrement terrestres, avec ses luttes pénibles, ses difformités, ses souillures et ses misères, et le possédé sert à lier tout cela avec la pure gloire qui rayonne en haut, car les yeux et les mains de tous semblent lui dire en lui montrant ce qui se passe dans les régions supérieures : « Ce n'est plus de ce monde qu'il faut attendre votre guérison; le voilà qui s'en va là-haut, celui qui avait la puissance de vous guérir. » Sur le plan intermédiaire, il n'y a déjà plus de foule, mais seulement quelques élus prosternés dans l'éblouissement et l'admiration; il n'y a plus de possédé, mais il y a encore la terre. Toutefois la lumière arrive avec plus d'abondance, les corps ont perdu de leur opacité, et c'est déjà la terre lumineuse en quelque sorte. C'est encore la vie humaine, mais déjà dégagée des soucis terrestres, épurée par la vérité, pénétrée du feu de l'amour divin. Plus haut enfin nous sommes dans la lumière pure. La terre est loin sous nos pieds. Ici l'homme a disparu, tout est splendeur et rayonne-

Digitized by Google

ment, même dans la figure humaine que n'ont pas encore dépouillée le législateur, le prophète et le sauveur du monde, déjà tout près du sein de Dieu. Il ne reste plus au lieu d'hommes que Jésus, qui est la lumière et l'amour même, entre la Loi et la Promesse qu'il est venu accomplir toutes deux et qu'il retire avec lui dans le ciel. Ainsi, à mesure que l'ame, d'abord plongée dans l'épaisse atmosphère des attachemens mondains, va secouant de plus en plus la poussière du limon auquel elle est attachée et se dégageant des liens de la chair, elle se rapproche de Dieu, elle s'épure et se transfigure elle aussi, elle s'élève dans des régions plus lucides et plus sereines, elle devient plus glorieuse et plus rayonnante, elle goûte des joies plus parfaites.

Ce n'est pas la religion seulement qui s'est sentie prise de dégoût pour les choses de ce monde, et qui leur a dit anathème. L'imagination, cette folle du logis qui pourrait bien de temps en temps renvoyer l'épithète à son commensal le bon sens, en lui montrant comment le logis est accommodé par lui, l'imagination est, sur ce point, d'accord avec la religion. Ce n'est point seulement le peintre immortel de *la Transfiguration* qui a opposé aux misères de la réalité les splendeurs d'un idéal religieux ou non, et ce n'est point seulement au-delà des misères et des épreuves du présent que nous pouvons l'entrevoir en espérance; mais en-deçà et dans nos souvenirs. La jeunesse, cet autre grand peintre, sait aussi revêtir de lumière les pauvretés et les laideurs de la vie réelle. Elle sait aussi transfigurer toute chose. Que chacun de nous tourne ses regards en arrière, et il retrouvera peint dans sa propre vie ce tableau que Raphaël seul a su transporter sur la toile et où les deux points extrêmes de la destinée de l'homme, mis en regard l'un de l'autre, le montrent créature infime ici, là presque Dieu. L'ordre seul est différent. Ce que la religion nous propose comme fin accordée à nos mérites, la jeunesse nous le donne dès le début, et gratuitement. Nous entrons dans la vie comme en sortent les heureux, selon l'idée qu'a figurée Raphaël : par les régions glorieuses et lumineuses. Autour de nous, en nous, tout est pureté, mystère, amour. L'ignorance de toute chose nous conduit à travers toute chose; mais nous entendons les chœurs des anges bourdonner à nos oreilles; leurs blanches robes, qui nous servent de tapis, traînent sous nos pieds pour les garantir des pierres et de la poussière des chemins. Si cette ignorance a un bandeau, ce n'est point un bandeau qui aveugle, mais dont la vertu merveilleuse nous donne au contraire, comme certains sommeils à nos yeux fermés, une vue plus radieuse de nous-mêmes et de tout ce qui vit en dehors de nous. Aussi quels trésors infinis de force et de grandeur elle recèle! avec quelle confiance et quelle sécurité nous marchons dans nos illusions, à travers le possible et l'impossible, le réel et l'idéal! Peu à peu cependant la main du temps relâche le nœud du bandeau magique. Un jour nouveau, plus terne, commence à percer confusément et s'interpose comme une ombre entre nos regards et la divine clarté qui les avait emplis jusque-là; le vol de notre ame tâtonne et s'abaisse, déjà nous touchons terre. La pierre perce à travers le tapis aminci, la poussière le pénètre comme elle

Digitized by Google

ferait d'un tamis. Le jour pâle et froid de la réalité nous la laisse voir déjà s'attachant à nos vêtemens immaculés. Des bruits indistincts arrivent jusqu'à nous, et ce ne sont plus seulement les voix des anges, c'est plutôt la clameur du possédé dont nous sommes déjà plus rapprochés. Bientôt nous allons trébucher à la première ornière, et quelque brin de ronce, de ces ronces à travers lesquelles nous passions comme la lumière à travers le cristal, emportera ce qui reste du merveilleux bandeau. Alors tout sera fini; nous nous trouverons en bas, tout en bas, avec la foule, avec le possédé, avec le démon des soucis et des convoitises terrestres, qui prendra possession de nous, comme de la foule. C'en est fait pour nous de la jeunesse. Notre tableau est peint, notre chef-d'œuvre accompli. L'enfant de Dieu s'est transfiguré; le rayon divin a disparu; il ne reste plus que la guenille humaine. La société possède un homme. Hélas! c'est presque du nom de cadavre qu'il faudrait appeler cette dépouille de ce qui fut le jeune homme, car le jour où s'est décidément accomplie cette belle transformation, tant de facultés précieuses ont cessé de vivre en nous, que le reste ne vaut guère la peine d'avoir un nom, et le je ne sais quoi de Bossuet a déjà commencé.

Aussi voyez l'instinct de la poésie; si elle veut mettre en scène un homme fait, elle ne se contente pas, pour exciter nos sympathies, de nous le montrer et de dire : Regardez. Elle l'écrase de soucis, elle l'arme de vices terribles et de passions tragiques. Elle l'emploie surtout à troubler le bonheur de quelques pauvres jeunes gens qui n'en peuvent mais, ou bien elle en fait un exemple insigne de vertu, et elle le rend martyr. Elle fait du drame, en un mot. La jeunesse lui épargne le drame. La jeunesse n'a pas besoin d'être habillée en tyran ou en héros, elle n'a pas besoin de la vertu, ni même du vice, pour intéresser, pour émouvoir. La poésie n'a rien à lui prêter pour la rendre attachante, mais tout à recevoir d'elle, au contraire. On plaît parce que l'on est jeune, et, privilége merveilleux, le bonheur d'autrui, qu'on dit chose si ennuyeuse et si insupportable, nous le supportons facilement, pourvu que le sujet qui nous en présente l'image soit jeune. Ainsi, tout se fait accepter, tout se fait aimer, même le bonheur d'autrui, sous le charme de cette irrésistible magicienne, la jeunesse. Lisez *Paul et Virginie*, et déchirez, si vous voulez, le dénouement. Là, tout est calme, sérénité, bonheur. Les souffrances, s'il y en a, ne sont que des enfantillages. Point de passions essoufflées, point de situations violentes, point de coups de théâtre. Deux enfans qui s'aiment, deux cœurs de mère (ceux-là sont toujours jeunes aussi) à côté d'eux, pour qu'ils aient à aimer et à être aimés davantage, voilà tout. D'où vient le charme, si ce n'est de leur jeunesse? à quoi vous intéressez-vous, si ce n'est à leur bonheur? Vous savez, il est vrai, vous qui êtes homme, vous savez que tout cela doit avoir une fin; vous l'attendez, et l'auteur, qui était homme aussi lorsqu'il fit son livre, vous a servi à souhait. Mais, en vérité, pour être touchante et adorable, il n'était pas besoin que tant de simple et fraîche et candide félicité fût placée sous l'ombre menaçante de cette affreuse catastrophe qui se tient

Digitized by Google

suspendue là-bas au bout de l'horizon. Puisque toute jeunesse est courte comme toute joie, et puisqu'il faut bien en finir avec le bonheur comme avec autre chose, pour couper court à la jeunesse et aux amours des deux créoles, au lieu de trancher leur destinée dans sa fleur, menez-la à son accomplissement désiré, supposez un instant qu'ils se marient. C'est là ce qu'on appelle un dénouement heureux, et pourtant c'est une fin qui finit tout, aussi bien que le dénouement tragique voulu par l'auteur. Eh bien! quoique *heureux*, doutez-vous que ce dénouement ne laissât subsister l'intérêt dont sont animées les pages plus heureuses encore où rien n'est que promesse, attente, espérance, c'est-à-dire où toute chose est plus éloignée de sa maturité? Non, certes. La fin seule serait gâtée, parce que le bonheur cesse d'être poétique au moment où il se met en ménage, c'est-à-dire au moment où il perd sa candeur et sa jeunesse, ou plutôt il y a toujours poésie là où il y a bonheur; mais le bonheur, le véritable bonheur, n'est plus là où l'on commence à savoir et à prévoir, c'est-à-dire à cesser d'être jeune. Nous avons aimé Virginie pour le charme de sa jeunesse; nous aimons mieux la quitter morte que vieillie, fût-ce d'un jour, et voilà pourquoi elle ne peut arriver jusqu'à la couche de Paul. C'est que cette couche serait une autre tombe pour tous deux, une tombe qui engloutirait d'eux tout ce que nous avons aimé, pour ne laisser survivre que la partie la plus grossière, et comme l'argile du vase dont l'essence précieuse s'est évaporée. Ne vaut-il pas mieux que tout périsse, excepté le parfum, qui demeure intact dans l'urne du souvenir funèbre?

Notre époque littéraire, qui s'est appelée long-temps la jeune littérature, et qui avait été prendre sur de vénérables têtes une image ridicule, dont elle affublait tout ce qui ne lui paraissait pas aussi jeune qu'elle-même; notre jeune école, qui prétend avoir retrouvé le sentiment pittoresque de la vie sous tous ses aspects, la comprend, la sent et la rend fort peu dans ce qu'elle a de jeune. Ceux-là mêmes qu'elle a voulu nous donner comme jeunes, ne le sont guère que de nom. Elle a en général dépouillé la jeunesse de sa fraîcheur et de son mobile incarnat, elle n'a su lui donner que la pâleur maladive ou le rouge sombre et foncé. Les côtés ridés et flétris de la passion, ses turbulences brutales ou sa malignité virile, voilà ce qui a été cherché à plaisir et donné comme marque de jeunesse. On n'a même pas laissé aux vieillards les fronts larges et dépouillés; il a fallu que nous vissions des fronts déjà chauves dominant sur des mentons encore imberbes. C'était un signe de vastes pensées. La politique nous avait donné la jeunesse pensante et réfléchissante, la littérature nous donna la jeunesse désabusée, morose, éreintée, et suicide entre seize et vingt ans. Les femmes elles-mêmes n'ont pas été respectées, car c'est la jeune littérature encore qui a eu la gloire de mettre en lumière les femmes de trente ans et d'inventer celles de quarante. George Sand a fait un chef-d'œuvre de grace et de fraîcheur par certains côtés, un roman tout d'amour blotti dans les fleurs et dans l'herbe des prés, sous les saules silencieux, au bruit doux et monotone des eaux paisibles, hantées par les seules bergeronnettes. Certes, si jamais

Digitized by Google

imagination de poète a recélé un trésor de riches et fraîches couleurs, c'est celle de George Sand, et si jamais inspiration romanesque a promis d'aboutir à quelque création jeune, printanière, rosée, c'est celle d'où est sorti le personnage d'André; et pourtant, malgré tout, André n'est pas jeune, Geneviève elle-même ne l'est pas. Il y a en eux je ne sais quoi de fatigué, d'affaissé, de brisé, d'abdiqué, qui annonce des ames déjà meurtries par l'expérience de la vie, des natures originellement riches, mais saignées et appauvries chacune en son endroit par plus d'une blessure. Grace à ce qui leur reste, ils n'en demeurent pas moins pour la fraîcheur, la grace juvénile, le charme doux et limpide du coloris, le chef-d'œuvre de la littérature contemporaine.

Parmi les derniers venus dans cette littérature, il est cependant un petit talent qui y a poussé sans plus de bruit qu'une violette dans les bois, qu'un brin de serpolet dans la bruyère, et qui, doux et modeste, sans prendre plus de place que le serpolet ou la violette, ne manque, non plus que l'un et l'autre, de sève ni de parfum. Nous voulons parler de M. Arsène Houssaye. M. Houssaye n'a pas de parti pris et il n'imite positivement personne. Il ne s'est point piqué d'ouvrir une voie large dans quelque coin perdu du domaine poétique, mais il ne s'est point laissé entraîner non plus à la suite de quelque char triomphal dans la poudre glorieuse d'une route battue. Il court à travers champs où le caprice l'emporte, après les papillons et les fleurettes, et comme il suit un instinct vrai, il a à cela une grace qui lui est propre; aussi a-t-il passé d'abord inaperçu. Comme il ne se plaçait point sous l'égide d'un mérite reconnu et en vogue, il prenait au dépourvu le jugement public qui, n'ayant pas un avis tout fait d'avance, sur le compte de ce nouveau-venu, trouvait plus court de passer outre, comme toujours. C'est pourtant sous le poids de cette indifférence, de cette injustice publique, que M. Houssaye a fait ses plus jolis ouvrages. Ce qui les rend tous aimables, les derniers aussi bien que les premiers, c'est que toujours les héros en sont jeunes. La muse de M. Houssaye, c'est le printemps, c'est l'aube, c'est tout ce qui est prémiees, fraîcheur, et jeunesse. Il peint avec un charme indéfinissable les premières inquiétudes d'un cœur qui s'entr'ouvre, les langueurs, les défaillances, toutes ces adorables prélibations de l'amour sur une ame encore ingénue. Ses jeunes filles ont vraiment seize ans, on voit qu'elles ne mentent pas sur leur âge. Ses jeunes hommes ne se donnent pas l'air d'en avoir trente-cinq, ils ne cherchent pas à mentir non plus. Quelquefois même l'excès se produit en sens contraire chez eux, et s'ils pèchent, c'est par trop user de ce beau privilége qu'ils ont d'être et de paraître jeunes. C'est pour ceux-là que la jeunesse, c'est-à-dire l'illusion, est bien comme les nuées merveilleuses dont se revêtaient parfois les divinités qui venaient jadis visiter la demeure des hommes, et dans lesquelles elles s'isolaient du reste de la terre. Comme ils marchent avec aisance et sécurité sous cette blanche et légère tunique! les beaux insoucians que cela fait! Comme ils ignorent parfaitement bien, dans la plénitude du présent, qu'il y a un jour qui s'appelle le lendemain et un jour qui s'appelle hier! Rien ne les vieillit, ni

Digitized by Google

la prévoyance, ni le souvenir. Ils n'ont rien devant eux, rien derrière eux. Ils sont tout neufs à la vie, leur ame vient de naître, elle en est à sa première fleur, ils sont jeunes.

Peindre avec naïveté, fraîcheur et délicatesse tout ce qui est naïf, frais et délicat, tel est le talent vrai de M. Arsène Houssaye. C'est là, chez lui, un mérite original et coulant de source. Mais l'air d'abandon et de négligence attaché nécessairement, et souvent comme une grâce de plus, à ce genre de talent tout d'inspiration et de spontanéité, devient parfois un défaut; défaut qui se fait sentir surtout dans la composition. Dans *Fanny*, par exemple, il y a une nonchalance indécise et je ne sais quelles disparates qui semblent dénoter que l'auteur est parti sans s'être inquiété du terme de son voyage, et qu'il attend des incidens de la route une direction dont il n'a pas voulu se donner l'embarras. Il a une idée cependant, c'est de peindre un jeune cœur qui, débordant de tendresse et la répandant sur tout ce qu'il rencontre, se trouve pris entre trois amours. Mais, quant aux détails de l'invention, il ne paraît point y avoir pourvu en échelonnant ses développemens tout le long de la route qu'il doit fournir. On croirait qu'il invente à mesure qu'il écrit. De là des parties trop étirées et d'autres, au contraire, trop écourtées; de là encore le mauvais ajustement de quelques parties entre elles et de trop brusques reviremens imprimés à la marche de l'action. Achille de Mersan, par exemple, amoureux et gentilhomme, n'est guère fidèle au caractère annoncé lorsqu'il se laisse enlever si cavalièrement Fanny, sa maîtresse, sans chercher à la reconquérir ou du moins à se venger. Il supporte aussi trop patiemment les façons un peu rudes de Jacques, le mari de Charlotte. L'apparition de Marie dans l'église et le serment qu'elle prononce devant le prêtre indigné, d'aimer Achille qui l'écoute et qui la connaît à peine, ne sont pas non plus assez motivés pour produire leur effet. Il serait superflu d'insister davantage, il nous suffit d'avoir éclairci notre pensée par des exemples.

Dans les détails pris un à un, M. Houssaye a retrouvé son bonheur ordinaire. Comme toujours, c'est dans un décor champêtre qu'il a encadré son sujet. Le paysage a, sous la plume de M. Houssaye, un charme naïf et tout particulier. Il a une manière de planter des arbres, de faire couler les fontaines, de répandre les vaches dans le pâturage qui n'est vraiment qu'à lui. Tout cela est gras, touffu, plantureux, sans plus de façon dans le livre que dans la nature. Toute chose a sa place, sa couleur, son parfum, son murmure. La vieille est à son rouet, les poules à leur fumier, le chien à sa chaîne, le chat au soleil, sur le bord de la fenêtre, à côté d'un pot à fleurs (la maison a toujours des volets verts, luxe qui autorise, qui appelle même celui du pot à fleurs sur la fenêtre). Et puis sentez-vous l'odeur du foin? Je ne sais où M. Houssaye a appris à la respirer, mais il a trouvé le secret d'en parler de manière à vous en faire monter les aromes au cerveau. Rien qu'à lui voir écrire ce mot, les narines se dilatent, on s'enfonce plus avant dans son fauteuil à ressorts élastiques, hélas! comme s'il allait nous rendre les inexprimables délices

Digitized by Google

d'une sieste à ciel ouvert sur une gerbe de foin. Pour les reproduire avec cette vérité, il faut que M. Houssaye les ait longuement senties et vivement appréciées. Tous ces détails reprennent, sous sa plume, une réalité savoureuse, une force d'attrait, un charme qui fait certes le plus grand honneur aux foins de son pays.

Au milieu de ces choses et de cette naïveté champêtres, M. Houssaye, qui, par un étrange alliage, a aussi le goût des mignardises et des gentillesses musquées, jette presque toujours de la soie et des paillettes empruntées au château voisin. Suivez ces petits chemins verts, tortueux et raboteux, encaissés entre leurs vergers, cachés sous leur double haie d'aubépines et d'épines-vinettes, vous trouverez autant de dentelles que de toisons de brebis accrochées à ces buissons. Si Perrette casse son pot-au-lait dans quelqu'une des histoires contées par M. Houssaye, soyez sûr que ce n'est pas en sautant de joie pour avoir découvert, à l'aide d'un savant calcul, comment elle pourra enfin posséder *une vache et son veau*. Non vraiment. Elle a bien d'autres rêveries en tête et d'autres pierres d'achoppement sous les pieds. Il y a, n'en doutez pas, quelque petit marquis échappé des mains de son précepteur ou de madame sa mère, qui vient de faire tressaillir Perrette en se montrant au tournant du chemin. Si Gros-Jean a oublié de tourner son aile au vent, et si le soleil levé depuis deux heures va frapper en vain à la lucarne du moulin qui fait des perchoirs à poulets de ses grands bras immobiles, ne croyez pas que Gros-Jean aviné ait puisé la veille, au fond des brocs, un sommeil plus lourd que de raison. Non vraiment. Si Gros-Jean se couche tard, il ne se lève aussi que trop tôt et ne dort que trop peu. Mais les doux yeux et la douce voix de *Mademoiselle* lui ont mis dans le cœur un terrible réveille-matin. En ce moment Gros-Jean, qui, certes, n'oserait parler et qui a peur de lui-même, fait un bouquet, un madrigal de fleurs pour mademoiselle. M. Houssaye n'a pas la dureté de le tirer de son rêve éveillé en lui criant : Allons donc, au moulin, Gros-Jean ! Au contraire, il le suit avec intérêt, et fait avec lui l'école buissonnière; et nous voilà plongés tout avant dans les amours de Gros-Jean et d'une belle et jeune châtelaine. Ces histoires ont, comme vous le voyez, une admirable moralité, qui est l'égalité des cœurs devant l'amour. M. Houssaye n'y croit pas dogmatiquement, mais instinctivement; aussi la ferme et le château, la soie et la bure, le cœur du manant et le gentil cœur de la petite marquise, tout cela se rejoint entre ses mains avec le plus grand naturel. Avouez qu'il faut que Gros-Jean et *Mademoiselle* soient bien jeunes pour qu'il en soit ainsi. Mais comme cette exquise fleur de jeunesse, qui fait tout passer, donne un charme ingénu à ces enfantillages d'une imagination qui n'a pas même la prétention de faire des paradoxes ! Ce qui, de deux points extrêmes, vient se rejoindre si familièrement, si aisément dans les productions de M. Houssaye, ce ne sont point seulement ses personnages, ce sont les deux faces de son talent : l'esprit et la naïveté, le goût du joli et l'instinct du simple. Que l'on se figure un groupe de Watteau dans un paysage hollandais, on aura M. Houssaye tout entier comme romancier.

Digitized by Google

Dans sa *Fanny,* à part une certaine Charlotte qui n'est là que pour faire naître des fantaisies qui avortent toujours, les choses ne se passent que de marquise à marquis; mais dans les mœurs de ces marquis, le XVIIIe et le XIXe siècles se trouvent singulièrement amalgamés. Après tout, *Fanny,* qui, par certains côtés (les nombreuses migrations amoureuses de l'héroïne), est une réminiscence de *Manon Lescaut,* est aussi par certains autres (les trois tendresses du héros et les complications sentimentales où son cœur s'embarrasse) une réminiscence de *Volupté.* Achille de Mersan ne tient guère au XVIIIe siècle que par ce fond de jeunesse et de légèreté d'humeur que les personnages de M. Houssaye ne peuvent jamais dépouiller entièrement. Toute la rêverie du XIXe siècle a d'ailleurs passé par ce cerveau-là. En bon héros de roman qu'il est, le livre de vie s'ouvre pour lui au chapitre de l'amour. Mais son entrée en matière n'est pas commune. C'est en contemplant le cercueil d'une jeune fille qui passe par son chemin, qu'il sent pour la première fois frémir dans son sein les doux bruissemens qui révèlent à l'enfant devenu jeune homme le mystère d'une nouvelle destinée. Son cœur, ou plutôt son imagination, s'attache à la triste dépouille qui ne s'est révélée à lui qu'à travers le lugubre appareil de la mort, et va s'enfermer avec elle dans le morne tête-à-tête de la tombe. Ceci n'est plus seulement du XIXe siècle, c'est déjà de l'allemand. A coup sûr, ce n'est pas ainsi que débutaient les jeunes marquis compatriotes et contemporains de Fronsac, duc de Richelieu, ce qui, au surplus, importe fort peu. A ce début près, qui semble promettre plus d'équipées du genre fantastique que du genre drolatique, notre jeune marquis est une combinaison assez vraie et assez originale de la vivacité sautillante et pailletée qui est comme le tempérament de la passion au XVIIIe siècle et de la tendresse plus recueillie, plus sérieuse, plus rêveuse, plus éprise et plus altérée d'idéal qui a relevé et étendu l'amour dans le cœur des générations nouvelles. Ne croyez pas, au reste, qu'il se pique de raffiner sur l'idéal, et que, sous prétexte de poésie, il pousse, comme on l'a tant fait de nos jours, jusqu'à la subtilité amphigourique. Tout se maintient chez lui dans un cercle dont les vers suivans, qui, à part quelques négligences, sont d'un effet très satisfaisant et très doux, peuvent donner la mesure exacte.

Amour, ô ma blanche colombe,
Il faut vous envoler du nid.
Fermez vos ailes sur la tombe,
Car déjà la feuille qui tombe
Parsème le sentier jauni.
Tout est fini.

O Fanny! ma belle maîtresse,
L'amour n'est donc pas infini!
J'avais pour toi tant de tendresse,

Digitized by Google

Tes yeux me versaient tant d'ivresse;
Mais adieu, ma belle Fanny!
Tout est fini.

La neige tombe sur la flamme;
Au loin, dans l'horizon bruni,
N'entends-tu pas le vent qui brame?
C'est l'hiver qui passe en mon ame,
L'amour est à jamais banni,
Tout est fini.

On le voit, il est encore jeune homme celui qui se plaint dans ces vers. Ce n'est pas un cœur usé, flétri, dévasté. *L'amour n'est donc pas infini!* c'est le cri de son premier étonnement et une pensée dont il n'est pas bien sûr. Fanny est encore *sa belle maîtresse,* et l'amour *sa blanche colombe.* Ce n'est pas l'hiver qui passe dans cette ame, c'est un nuage. Que Fanny dise un mot, et le soleil y reluira. Mais Fanny a atteint vingt-sept ans bien comptés, et elle aime mieux mourir en se regardant tristement dans son miroir. Ce petit morceau, qui sent aussi peu le bouquet à Chloris que la fièvre extatique de nos abstracteurs de quintessence poétique, donne la nuance assez précise du caractère que l'auteur a introduit dans son roman sous le nom d'Achille de Mersan, à le considérer surtout sous son aspect méditatif et sentimental. Une tristesse douce qui se colore d'images gracieuses, qui se tient dans le vrai sans se dépoétiser, et fleurit en quelque sorte sur les réalités; point de passion outrée et se démenant dans le vide, point de lyrisme transcendant et inintelligible, point de sentimentalisme alambiqué, point de recherche métaphysique ni de jactance sombre et misanthropique. Tout est sincère dans l'émotion, naturel dans l'intention, simple dans l'expression rehaussée seulement et non faussée par l'image. Le caractère du héros de ce roman reflète au reste avec assez de fidélité celui dont se montre généralement empreint le talent de l'auteur, talent dans lequel un certain air de gentillesse se trouve toujours mêlé à l'affaissement de la rêverie plaintive. Cela tient à la soudaineté des mouvemens de l'ame ou de l'imagination chez M. Houssaye, et à la naïveté avec laquelle il les rend. Les impressions se succèdent avec une grande rapidité chez lui, et la sincérité avec laquelle il les reproduit dans toute la vivacité de leurs contrastes leur communique une saveur de nouveauté piquante. Si M. Houssaye, sans rien ôter à l'inspiration qui est le trait essentiel de ce talent qu'il possède, pouvait le régler, l'affermir et l'étendre par la réflexion, le mérite acquis ajoutant chez lui aux qualités qui sont de don naturel, nous ne doutons pas qu'il ne pût prendre une place à part et solide dans la littérature contemporaine.

Autant la jeunesse est un bonheur dans les images qu'en trace l'auteur de *Fanny,* autant elle est une calamité sous la plume de l'auteur de *Tribaldo* et d'*Élie Arvert.* Chez l'un, elle est une douce chaleur du printemps qui fait tout

Digitized by Google

verdoyer et fleurir; chez l'autre, un embrasement qui dévore et calcine; chez l'un, elle est la santé; chez l'autre, une maladie; ici un gaspillage aimable des plus aimables facultés; là, un gaspillage encore, mais avec ravage et dévastation. Nous voici en plein XIXe siècle. Étrange paradoxe aux yeux de notre raison, étrange vérité aux yeux de notre expérience, des hommes à qui rien ne manque, ni un cœur haut placé, ni une belle intelligence, ni de nobles ambitions, ni, pour couronner de fruits tout cela, un long avenir devant eux, et qui (nous sommes sûrs d'exprimer ici la pensée de l'auteur lui-même), se trouvent être d'autant plus impuissans que l'aiguillon intérieur est plus actif, d'autant plus insensés que la lumière de l'esprit est plus vive, d'autant plus coupables qu'ils avaient des sentimens plus élevés; enfans qui se plaignent d'avoir trop vécu, parce qu'ils ne savent pas encore où est la vie; ames indolentes qui bâtissent de laborieux sophismes par dédain pour de trop faciles vérités; ames sensuelles qui se roulent à plaisir sur des épines pour la volupté de voir couler leur sang; sages qui n'ont rien vu et qui ont déjà tout jugé, qui n'ont rien touché et qui ont déjà abusé de tout; riches natures dans lesquelles tout est vierge, excepté un mauvais coin de l'intelligence par lequel ont fait invasion la débauche et l'ivresse de la pensée, et qui retournent contre elles-mêmes tout ce qui leur a été donné; présomptueux qui prennent leurs désirs tumultueux et confus pour des lois éternelles, leurs impatiences pour des révélations, leur inexpérience pour un oracle; qui s'enfoncent dans le vide pour s'approcher plus vite de la vérité; qui s'épuisent, qui s'usent sur d'orgueilleuses chimères, qui arrivent à la satiété, à l'ennui avant d'avoir connu la jouissance; vieillards, enfin, qui meurent de jeunesse, pour n'avoir pas su être jeunes, c'est-à-dire pour n'avoir pas su jouir de ceci et attendre cela. Cette maladie a fait de nombreux ravages dans les générations de nos jours; elle en a éclairci les rangs. Quelques-uns de ceux qui survivent se mettent à la décrire, d'autres appliquent tous leurs soins à cacher leurs cicatrices et à ensevelir sous un voile épais d'oubli cette partie de leur passé. Ceux-là font bien, ceux-ci font mieux. Si l'influence du beau est contagieuse, l'influence du laid ne l'est pas moins. En exposant le laid pour en inspirer l'horreur ou le dégoût, vous en détournerez ceux qui avaient peu à redouter de la puissance fascinatrice qu'il exerce, mais il se rencontrera aussi quelque maniaque pour qui vous n'aurez fait qu'esquisser un modèle et qui, sur ce modèle, se fera laid pour être quelque chose. Ce n'est pas que les personnages de M. Pelletan soient laids absolument. Au contraire, tous les germes du beau sont en eux, mais un souffle malsain empoisonne en eux ces germes. Ce qu'ils ont de laid et de malsain, c'est leur jeunesse. Donnez quarante ans à Tribaldo, donnez quarante ans à Élie, c'est l'âge de la maturité des vices dans le commun des hommes, mais pour ceux-ci, qui n'ont de vice que leur *bel âge*, ce sera un apogée glorieux. Les deux romans que M. Pelletan a unis sous le titre commun de *la Lampe éteinte* (voulant exprimer sans doute que dans les ames ainsi troublées la lumière de la raison a cessé de briller), ces

Digitized by Google

deux romans qui se complètent l'un l'autre, ne sont pas pris exactement du même point de vue. Dans le premier, *Tribaldo*, la maladie paraît être à son état aigu, fiévreux, délirant; dans le second, le sang (celui de l'auteur du moins) s'est apaisé. Le cerveau a commencé à reprendre son assiette, le rayon lumineux s'est fait jour à travers les fissures de ce vase qui s'était fêlé à force de se heurter désespérément contre l'impossible. La conscience est plus éclairée chez Élie que chez son frère aîné Tribaldo. Il se sent encore mal à l'aise et déplacé dans ce monde sublunaire, mais il est descendu quelque peu des hauteurs de l'absolu, et s'il n'est pas encore tout-à-fait un être sociable, un homme, il a reconnu quelques-unes des conditions humaines de l'existence. Élie Arvert, c'est Tribaldo à trente ans. Donnez-lui quelques années encore, et vous aurez non-seulement un homme, mais un des premiers, un des meilleurs entre les hommes.

Il y a dans les livres de M. Pelletan le mérite d'un bon travail et d'une volonté courageuse. Sans doute l'auteur est trop dominé par l'ascendant du génie de George Sand. Ses personnages rappellent par trop d'endroits le Sténio de *Lélia* et quelques passages des *Lettres d'un Voyageur*. Le style aussi, bien qu'il soit consciencieusement et chaleureusement ouvré, revient involontairement aux habitudes et aux formes qui sont familières à l'illustre romancier; nous avons même noté telle phrase singulière et remarquable qui lui a été prise tout entière, comme, par exemple, le chien qui aboie au spectre effaré de la lune. Si nous rappelons encore à M. Pelletan le retour trop fréquent de certaines images empruntées au son des cloches, aux cadrans et à certains aspects trop vagues ou trop immenses de la nature, nous aurons tout dit, et il ne nous restera plus qu'à encourager, sinon à louer.

M. Jal, l'homme de France le plus versé dans les choses d'érudition maritime, et peut-être le seul véritable érudit que nous ayons en cette matière, publiait dernièrement, sous le titre d'*Archéologie navale*, un livre de recherches, substantiel, patient et savant à décourager un bénédictin. Mais comme ce livre, trop solidement lesté de science, ne peut arriver jusqu'aux mains des gens du monde, M. Jal l'a dépecé et transbordé dans une flottille de coques de noix qui apporteront ce gros bagage d'érudition jusqu'à la portée de notre curiosité à fleur d'eau, de notre paresse ignorante et de notre frivolité. Cette flottille de coques de noix est tout simplement un recueil de nouvelles auquel l'auteur a donné le titre de *Soirées du gaillard d'arrière*. Cela du moins peut entrer dans un salon, voire dans un boudoir, et cingler entre de jolis doigts, vent arrière et voiles déployées. On comprend que sous la plume de M. Jal les détails de la vie maritime ne sont pas là seulement pour la mise en scène du roman et comme un hors-d'œuvre de couleur locale. La mer et le vaisseau, voilà les personnages, voilà les héros véritables du conteur; les autres ne sont que des accessoires. C'est le roman qui obéit à ceux-là, qui se prête à leurs moindres exigences, qui s'étend ou se resserre pour leur laisser la place dont ils ont besoin, qui se détourne pour courir à un détail technique curieux

Digitized by Google

ou important qu'il est bon de ne pas laisser perdre pendant qu'on passe à portée. Le roman est en un mot le très humble valet de la science, et bien loin d'empiéter sur elle, de la tronquer, de la déformer, il est toujours sacrifié à l'intérêt plus grave de la fidélité historique et de la vérité. C'est là, à notre sens, ce qui fait la valeur véritable des *Soirées du gaillard d'arrière*. Quant aux personnes qui aiment à s'attendrir en apprenant et qui ne digèrent l'instruction qu'humectée, il y a ici mille particularités de construction navale, d'usages et de procédés de navigation, de législation et de judicature maritime, auxquelles se rattachent les aventures les plus émollientes, et qu'elles pourront faire arriver jusqu'à leur mémoire à travers les avenues effondrées et ruisselantes de leur cœur. Pour nous, nous avons remarqué dans *Palma* mille renseignemens curieux sur les conditions de la navigation commerçante à l'époque des croisades, sur ses richesses et ses habitudes, sur les lois qui la régissaient, sur les tribunaux qui avaient à appliquer ces lois (quel morceau pathétique et épique que ce fragment de procédure!), sur les conditions dans lesquelles s'effectuait à travers les terres le transport des marchandises importées en Europe (quel drame puissant dans ce passage sur la circulation intérieure des colis en Italie!). Une autre nouvelle nous raconte le retour du roi Louis IX en France, et là nous sont révélés tous les détails qui se rattachent à la navigation royale, l'aménagement du vaisseau, la discipline, l'emploi de la journée du roi, puis les accidens de la navigation et le développement de caractère dont ils sont l'occasion. Ailleurs c'est la bataille de Lépante racontée tout au long, avec autant d'informations et plus de vérité qu'il n'y en aurait dans un bulletin. Ceci est un bel article de stratégie navale. Ailleurs c'est le fameux naufrage de la blanche nef où périt, en quittant la Normandie, l'héritier du royaume d'Angleterre, le petit-fils de Guillaume-le-Conquérant. Est-il besoin de tout dire? Dans chacune de ces nouvelles, c'est quelque aspect nouveau de la vie maritime ou de la science de la navigation, ou de toute autre chose ayant rapport à la mer, considérées indistinctement à telle ou telle époque. Les mœurs, les croyances, les superstitions, les traditions, toute l'histoire est là, celle de l'homme, celle du vaisseau, celle de la science, toutes choses graves dignement traitées; et puis du roman, de l'émotion et des larmes par-dessus le marché!

Le XVIe siècle, l'Espagne, deux amans bien tendres, un rival bien haineux, un traître, une guerre civile, telles sont les données sur lesquelles M. le comte Victor du Hamel a établi le roman qu'il vient de publier sous le titre de *la Ligue d'Avila*, pour faire suite à une brochure politique publiée en 1838 par le même auteur. Ce *pour faire suite* n'est point du titre, mais de la préface, qui n'a d'autre objet que d'établir ce point. Puisque l'auteur y tient tant, qu'il lui en a coûté une préface pour se satisfaire, nous ne chercherons pas à dissimuler la filiation peu littéraire qui rattache son roman à sa brochure, quoique nous puissions, à la gloire du romancier, affirmer que si nous n'eussions été prévenu, le sens politique de *la Ligue d'Avila* eût pu nous échapper. Il y a

Digitized by Google

bien çà et là quelques réflexions sur l'instabilité des enthousiasmes et des passions populaires, mais quand ces réflexions sortent naturellement du sujet, elles peuvent passer pour être d'un moraliste qui devise sur les faiblesses inhérentes à la nature humaine, autant que d'un publiciste qui prend acte de ces faiblesses au nom des visées du parti politique auquel il est attaché. En dépit de lui-même, M. le comte du Hamel n'a donc guère été qu'un romancier dans son roman. Dans sa préface, il dit tout ce qu'il veut; mais une fois entré en matière, une fois jeté dans ce mouvement d'incidens et de passions qu'il a à combiner et à maîtriser, à soutenir et à diriger, à exciter ou à ralentir, et dans lequel il veut entraîner l'imagination de son lecteur, alors il sent fort bien que sa plume ne lui appartient plus à lui et à son caprice, mais que, prise dans les convenances et les nécessités du sujet, il ne peut plus l'en dégager sans briser le lien qui unit les parties de ce tout qu'il fait mouvoir, et qui donne à chaque chose sa place, ses proportions, sa vraisemblance, son harmonie et son intérêt. Aussi M. le comte du Hamel ne va pas, à l'exemple de M. le vicomte d'Arlincourt son devancier (nous ne voulons pas dire son modèle), faussant à chaque page et l'histoire et le cœur humain, et l'art lui-même, pour les plier à une allusion ou à une épigramme; il ne confond pas les idées et le langage de toutes les époques pour leur arracher un mensonge; il ne bâtit pas sur un vaste et laborieux entassement d'anachronismes et de sophistications de toute espèce le piédestal d'une petite malice. Si son ambition est par hasard de faire un livre méchant, son instinct est de ne pas faire un trop méchant livre. Il se laisse donc subjuguer par l'œuvre de son imagination. Il fait de son mieux pour bien faire. Il est fidèle à la vérité de l'histoire, fidèle à la vérité des passions, fidèle aux lois de son art; ou, s'il lui arrive de faillir quelque part, c'est une de ces imperfections attachées à toute conception humaine, et non l'effet d'un parti pris. Il ne disloque rien à plaisir, il ne désarçonne point par de brusques écarts à droite ou à gauche, dans le champ des insinuations politiques, l'attention fixée sur le développement des faits ou des sentimens qui concourent au progrès de l'action. Il va droit devant lui dans le sens naturel de ce progrès, et il arrive ainsi jusqu'au dénouement dont l'effet couronne dignement un roman qui ne se pare jamais des plumes du pamphlet, un roman dont tous les détails sont liés, soutenus, fondés en raison et en équité, en un mot le plus honnête homme de roman qui soit au monde. Quand la préface se hasarde à dire que le roman qu'elle inaugure n'est qu'une œuvre de parti et comme la queue d'une brochure politique, la préface se vante donc. La politique n'a rien gâté ici. Ce n'est pas elle qui tient les fils de cette trame, qui les croise et les étend, les noue et les dénoue. Elle se tient fort modestement à sa place, c'est-à-dire en dehors, et laisse l'imagination et le goût disposer de tout souverainement et sans concurrence dans un ouvrage d'imagination et de goût. Que si la politique est parvenue à y glisser son mot, il est bien timide, bien pâle, bien effacé, car la seule conclusion à tirer du livre, c'est que, quand le pouvoir et la rébellion se chamaillent,

Digitized by Google

si le pouvoir n'a pas tort, la rébellion n'a pas tort non plus. L'une est aussi légitime que l'autre. Seulement on pourrait ajouter peut-être que tous les deux sont sots : le pouvoir parce qu'il se fait entamer, la rébellion parce qu'elle finit par être pendue. Le beau rôle est au reste ici pour elle, car dans la personne de Juan de Padilla, le héros du livre, de Maldonado et de Bravo, ses lieutenants, elle vit bien et meurt bien. L'histoire le voulait ainsi d'ailleurs, et le roman, nous l'avons dit, y est resté scrupuleusement et honorablement fidèle. Mais comment donc l'entend la préface?

M. le comte du Hamel a enfermé son sujet dans les nœuds d'une intrigue assez compliquée, et qui, malgré cette complication, ne manque ni de clarté, ni d'aisance, ni de naturel. Il a surtout rattaché avec habileté la partie qui est de pure invention à la partie historique. Tous les intérêts mis en jeu s'enchevêtrent et s'entrepoussent avec un art de combinaison qu'il faut louer. Les caractères aussi se groupent et se nuancent avec un concert et un effet d'ensemble qui annoncent que l'ouvrage a été suffisamment médité. Mais chacun d'eux pris à part manque de nouveauté, de trait propre et saisissant. Il en est même un qui, à quelques modifications près, semble avoir passé tout entier de Walter Scott dans le livre de M. du Hamel; c'est le traître Moréno, qui n'est guère que le Bohême Hayraddin Maugrabin transformé en Maure des Alpuxarres. Comme cet homme est la cheville ouvrière de l'action, on serait en droit de lui demander plus d'originalité. Le style aussi, outre ce reproche, en mérite parfois un autre, qui est le reproche de lenteur. Nous n'aimons pas non plus certain artifice de narration familier à l'auteur et qui consiste à se transporter sur le lieu de la scène et à parler de ce qui s'y passe par exclamations et par interrogations, comme s'il s'adressait à un interlocuteur qui reçût immédiatement avec lui toutes les impressions du spectacle auquel il est supposé assister. Cet artifice trop visible a plus de froideur que de vivacité. Les moindres détails indiquent au reste au prix de quelles longues et scrupuleuses études M. le comte du Hamel a rassemblé les moindres matériaux historiques de son roman. Il n'est pas jusqu'aux paysages qui ne paraissent avoir été étudiés sur place pour la plupart. Il est à regretter qu'il n'ait point poussé aussi loin le zèle pour la pureté de sa diction, et que son attention se soit de temps en temps assoupie.

Puisque nous sommes engagé dans l'Espagne, nous n'en sortirons pas sans nous occuper d'une publication d'un intérêt plus complètement historique encore et surtout plus voisin de nous. Il s'agit des *Deux Mina*, par M. le général Saint-Yon, ancien officier d'ordonnance de l'empereur. Nous avons réservé pour la fin la mention de cet ouvrage, parce qu'en effet nous n'aurions su mieux finir. Les militaires écrivent peu, du moins en dehors des choses de leur métier; mais dans les sujets qui se rapportent à ce qu'ils ont fait ou à ce qu'ils ont vu, il est rare qu'ils ne sachent pas s'emparer de leur matière avec une supériorité qui tient à des conditions dont un ensemble de mérites plus littéraires ne saurait compenser l'absence chez les hommes voués exclusive-

Digitized by Google

ment à l'art d'écrire. La vie des camps développe un sens pratique, une vivacité de coup-d'œil, une sûreté de discernement qui ne sauraient se développer également ailleurs, d'abord parce que nulle part on n'a occasion de voir les hommes sous autant de faces capitales et saillantes, et ensuite parce que nulle part de plus graves intérêts, placés sous la sauve-garde de ces diverses facultés, ne les aiguisent et ne les tiennent plus constamment en jeu. Quand, sous peine de mort pour soi, pour des centaines ou des milliers d'hommes et pour l'honneur de son drapeau, il faut, à toute heure du jour et de la nuit, être prêt, au milieu des circonstances les plus imprévues, à prendre une résolution subite; quand la vie n'est qu'une marche incessante à travers une série de problèmes à deux, à quatre, à six, à dix inconnues, et qui exigent, le canon sur la gorge, une solution instantanée, on apprend à voir juste et à éliminer promptement, c'est-à-dire à bien choisir et à ne pas hésiter en choisissant. Ajoutez à cela que la vie d'action donne à l'esprit de la vigueur et du coloris, non pas un coloris de pastel, mais un beau hâle aux teintes sévères, chaudes, larges et solides. Aussi, sous une plume militaire, la pensée se construit avec précision et agilité comme une colonne de manœuvre; rien n'y entre que ses membres actifs et utiles : tout ce qui n'est bon qu'à *étendre le front* sans augmenter la force réelle est rejeté. L'idée comme l'expression vont droit au fait, et le vêtement de l'idée est, comme l'habit d'uniforme, simple, ajusté, *concis,* mais d'un effet qui se fait sentir surtout à distance et par masses. Nous n'aurions pas une seule restriction à faire sur ces observations générales en les appliquant à M. le général Saint-Yon, s'il n'avait troublé l'unité de son livre et ce large effet d'ensemble dont nous parlons, en coupant de loin en loin son récit d'historien par de petites scènes arrangées qui ont pour objet de donner un relief plus vif à certains faits ou à certains caractères, mais qui au lieu d'atteindre ce but déplacent l'assiette de l'attention, rompent toutes les allures et brisent toutes les perspectives. On s'était arrangé d'une histoire, d'un style historique, de tableaux, de récits historiques; on marchait dans cette atmosphère, dans ce monde historique avec sécurité. Voilà que tout à coup la terre manque sous les pieds et que l'on tombe dans le monde de la fiction. Cette fiction, dira-t-on, respecte l'histoire et s'y conforme scrupuleusement. Je le veux bien; mais que dirait le général Saint-Yon si, chargé de passer en revue une armée rangée en ligne, il rencontrait de distance en distance, à la place du véritable peloton de combat, une troupe de comédiens exécutant le simulacre d'une bataille? C'est encore ici l'histoire des coquilles de noix de M. Jal. On se défie de la science, de l'histoire, de la vérité sous toutes ses faces. On veut les rendre plus légères pour que le public puisse les porter. Puisque c'est là ce que veut le public, nous lui dirons qu'il trouvera dans l'ouvrage de M. le général Saint-Yon un attrait de plus, car ces petites scènes que nous voudrions faire rentrer dans le plan et dans le ton du reste de l'ouvrage ont du moins le mérite d'être intéressantes et vivement posées. A cela près, nous avons lu avec le plus vif intérêt cette biographie du fameux Mina,

Digitized by Google

l'une des figures les plus singulières assurément que les bouleversemens qui ont agité l'Europe contemporaine aient pu faire surgir au-dessus des évènemens et des peuples en conflagration. Nul mieux que M. le général Saint-Yon ne pouvait faire cette biographie. Soldat de l'empire, il a vu se lever sous ses yeux, dans cette rude guerre que nous faisaient les bandes de Navarre, la fortune et le nom de Francisco Espoz, dit Mina par usurpation d'un nom que son neveu avait avant lui rendu glorieux et populaire dans les montagnes; et après 1830, le même officier a assisté, comme envoyé du gouvernement de juillet, à l'écroulement de cette gigantesque renommée déjà plus d'une fois compromise par des preuves notoires d'incapacité. Rien, au reste, n'est curieux, neuf, rude et sauvage comme les détails de cette vie, de ces mœurs, de ce caractère, et les pinceaux de M. le général Saint-Yon n'ont point failli à l'âpre étrangeté du sujet. Les portraits des hommes, des lieux, des évènemens, tout, dans ce sujet si nouveau pour nous, encore qu'il paraisse épuisé, est fait avec une fidélité, une netteté, un relief qui accusent à un degré éminent ce tact militaire dont nous parlions tout à l'heure. Il faut reconnaître aussi dans l'auteur cette haute impartialité sans laquelle il n'y a pas d'histoire.

A. Bussière.

Digitized by Google

BULLETIN.

La chambre des députés a terminé ses travaux. La session aura porté plus de fruits qu'on n'aurait pu l'espérer d'après les préoccupations politiques qui avaient agité le parlement et le cabinet depuis le 1er mars. La loi des sucres, la Banque de France, la canalisation intérieure, les chemins de fer, la navigation transatlantique, témoignent en faveur de l'activité de la chambre et du ministère. Ces résultats sont d'autant plus méritoires que les débuts d'une nouvelle administration sont plus difficiles. Un ministère qui s'installe a toujours besoin de quelque temps pour connaître et établir ses rapports avec les chambres, pour savoir quelles mesures doivent rencontrer les sympathies du parlement ou exciter ses répugnances. On ne peut nier que le cabinet du 1er mars ait mis à profit les quatre mois qui le séparent à peine de son entrée aux affaires. Il a beaucoup travaillé, et son activité, combinée avec celle des commissions de la chambre, a permis à une session coupée en deux par la chute d'un ministère et l'avènement d'une administration nouvelle, d'être bien loin de rester stérile.

Les chemins de fer sont votés; il s'agit maintenant de les exécuter. En donnant à l'industrie privée le pas sur l'état dans ces entreprises, on a eu cette fois le bon esprit de lui accorder tous les moyens, toutes les facilités nécessaires à la réussite. L'expérience sera faite en grand et avec loyauté. Pour les paquebots transatlantiques se représentait encore la question de la construction des bâtimens par l'état ou par les compagnies. Le gouvernement et la chambre ont été d'accord pour permettre au commerce de servir la correspondance entre le Havre et New-York. Quant aux autres lignes entre la France et l'Amérique, elles seront servies par l'état, dont les bateaux à vapeur seront construits de manière à porter, au besoin, de l'artillerie, et pourront être commandés par des officiers de la marine royale ou par des capitaines au long cours. Voilà qui donne une impulsion nouvelle à nos relations internationales au-delà de l'Atlantique, et apporte dans notre marine des modifications que l'avenir doit élargir encore.

Digitized by Google

Par l'activité qu'a déployée la chambre dans les six dernières semaines de la session, elle a montré qu'elle comprenait les sentimens et les besoins du pays. La France se soucie peu des petits intérêts ou des théories creuses qui peuvent encore préoccuper quelques coteries ou quelques débris de partis politiques, mais elle attache une grande importance à tout ce qui peut accroître l'énergie, étendre les applications de sa force morale et matérielle. Le moment serait mal choisi si on voulait la passionner pour quelques hommes contre quelques autres, ou l'enflammer pour quelques utopies. Aussi ceux qui, en ce moment, s'attachent à commenter et à grossir le thême de la réforme parlementaire, montrent qu'ils connaissent peu les dispositions morales du pays; ils n'ont pas la diagnostique sociale. Le temps n'a pas coulé en vain; il a appris à la France ce qu'on peut se promettre des droits politiques, ce qu'ils sont incapables de donner. Le pays est loin de dédaigner les droits politiques qu'il a conquis; seulement, avant d'en réclamer d'autres, il songe à augmenter sa culture morale et sa prospérité industrielle. Cet instinct si sage prévaut aujourd'hui. Il ne sera pas dénaturé par quelques déclamations qui tenteront de se faire entendre sur quelques points isolés du pays, dans quelques banquets arrangés à grand'peine. Il y a eu des momens, depuis cinquante ans, où la France demandait avec exaltation des droits politiques; c'était pour elle une préoccupation exclusive, une idée fixe; elle en avait, pour ainsi dire, la fièvre; ces accès sont tombés; ils ont fait place à une appréciation plus large et plus calme des nécessités sociales. Non que nous prétendions que jamais la borne des droits politiques ne doit être et ne sera déplacée, que jamais le système électoral ne sera modifié; mais ces changemens et ces extensions ne viendront que lorsque la grande majorité du pays aura été convaincue de leur opportunité par de longs débats, tant de la tribune que de la presse, et encore au moment où on les écrira dans la loi, on ne se laissera plus entraîner à s'en exagérer l'importance.

Qu'on voie ce qui s'est passé au sujet de la proposition Remilly. On s'était bien évertué pour elle, on n'avait rien épargné pour lui faire un succès; mais, au dernier moment, elle a échoué, tant sous les atténuations de la commission que devant l'indifférence de la chambre, et il a bien fallu reconnaître qu'elle n'était guère qu'une fantaisie inutile ou plutôt dangereuse. Dans un autre ordre d'idées, la réforme parlementaire n'a guère eu à se féliciter du débat qu'elle a provoqué dans la chambre; la discussion n'a fait que mieux ressortir combien aujourd'hui elle est chimérique et sans rapport avec l'état et les sentimens du pays.

A ce propos, quelques journaux ont eu la singulière idée d'enrôler le roi parmi les partisans de la réforme, ils ont raconté qu'en passant devant des gardes nationaux qui criaient dans les rangs *vive la réforme*, le roi aurait dit: *Vous l'aurez, messieurs, vous l'aurez*. Ces journaux apparemment ont en mémoire le mot de Beaumarchais, qu'il n'y a pas de conte absurde qu'on ne puisse faire adopter aux oisifs d'une grande ville. Voyez-vous le roi se déclarant partisan de la réforme, engageant sa parole, tranchant à lui

Digitized by Google

seul une question qui relève surtout de l'opinion et des chambres! En vérité, il est des démocrates qui ont de singuliers principes constitutionnels. Quand, sous la restauration, on criait sous les armes aux oreilles de Charles X, *à bas les ministres*, on demandait à la royauté une chose qui pouvait dépendre d'elle. La pétition était irrégulière dans la forme, mais n'était pas absurde au fond. Crier dans une revue *vive la réforme parlementaire*, c'est intervertir toutes les notions politiques, c'est violer tous les principes de la constitution et de la liberté.

Dans les dernières séances de la chambre, la discussion s'est rouverte sur les pensions des gens de lettres. M. Taschereau a persisté à présenter à la fin du budget un article additionnel aux termes duquel la liste des personnes qui recevraient des allocations temporaires tant du ministère de l'instruction publique que du ministère de l'intérieur, serait publiée et distribuée tous les ans aux chambres. Le cabinet admettait la publicité pour les indemnités annuelles qui seraient données à l'avenir; mais il la repoussait pour celles qui sont inscrites jusqu'à ce jour sur la liste des ministères de l'intérieur et de l'instruction publique, il la repoussait encore pour les secours éventuels une fois payés. Après une discussion de deux heures, le résultat final a été le rejet pur et simple de la proposition. En votant ainsi, la chambre a pris le meilleur parti. Nous concevons la pensée du cabinet : il ne voulait rien changer à la condition des pensionnaires de l'état, car les indemnités annuelles peuvent être considérées comme de véritables pensions; les personnes indemnisées ont accepté avec la convention tacite du secret, ou plutôt d'une demi-notoriété, puisque les listes sont communiquées à la commission de la chambre. Il serait donc injuste de livrer ces personnes à une publicité sur laquelle elles n'ont pas compté; mais pour l'avenir, s'il était entendu que la divulgation serait entière, personne ne pourrait se plaindre, puisqu'on connaîtrait les conditions que le gouvernement serait obligé de mettre à ses bienfaits. Cette publicité pourrait aussi servir de frein aux exigences déraisonnables. Toutefois, nous préférons l'état de choses actuel. Laissons au gouvernement la faculté de rémunérer et de soutenir le talent malheureux, l'homme de lettres, le savant à qui des circonstances funestes n'ont pas permis d'atteindre une honnête aisance. Il est des détresses nobles et pures qui ont le droit de rester secrètes. On a rappelé avec raison, dans le cours des débats, que les secours donnés par le ministre de la guerre n'étaient pas rendus publics. Pourquoi ne défendrait-on pas de même les rémunérations dans l'ordre civil contre une injurieuse curiosité? Les services scientifiques et militaires peuvent demander d'être traités avec plus de respect, et d'être l'objet de sentimens moins envieux au milieu d'une civilisation opulente. Contradiction singulière! le luxe est partout, l'industrie, la banque, le commerce, mènent à la richesse et donnent à des particuliers les moyens de se construire des maisons ou plutôt des palais que jadis des rois auraient enviés, et c'est au sein d'une telle société qu'on chicanera l'indigence du savant et la misère du soldat sur le chiffre du denier qu'il reçoit!

Nous regrettons que la chambre, qui, dans ces derniers temps, a prêté

Digitized by Google

avec tant de franchise son concours au cabinet, n'ait pas mis le sceau à ses intentions et à son œuvre en insérant au budget l'amendement de M. Tesnières. Cet honorable député s'était proposé de compléter le système de l'article 34 de la loi des douanes du 17 décembre 1814. On sait qu'aux termes de cet article, des ordonnances du roi peuvent provisoirement, et en cas d'urgence, prohiber l'entrée des marchandises de fabrication étrangère ou augmenter les droits d'importation, diminuer les droits sur les matières premières nécessaires aux manufactures, permettre ou suspendre l'exportation des produits du sol et de l'industrie nationale. M. Tesnières, après avoir pris l'avis des membres influens de l'assemblée, proposait d'autoriser le gouvernement à rendre, en matière de douanes, des ordonnances royales, soit pour la levée des prohibitions, soit pour la diminution des droits établis sur les produits étrangers, à l'égard desquels cette autorisation ne lui est pas accordée par l'article 34 de la loi de 1814. En effet, la loi de 1814 ne donnait de pouvoirs à l'administration que pour prohiber les marchandises de fabrication étrangère ou augmenter les droits d'importation; il s'agissait cette année d'accorder au ministère la faculté de diminuer ces droits. La commission du budget a déclaré qu'elle combattrait l'amendement, et M. Tesnières l'a retiré. On peut dire que sur ce point la commission, la chambre et le cabinet étaient réciproquement en délicatesse. La commission craignait de proposer à la chambre quelque chose qui ressemblât à une diminution de ses prérogatives; le ministère n'a pas voulu prendre l'initiative et solliciter lui-même cette preuve de confiance, et la chambre, entre la commission et le ministère, a manqué de décision pour donner elle-même au cabinet des pouvoirs qui n'étaient, après tout, qu'une aggravation de responsabilité ministérielle. On a craint d'attenter aux droits de la chambre, et ces appréhensions sans fondement apporteront de nouveaux retards aux traités de commerce nécessaires aux intérêts français. Dans ces matières, le contrôle et la ratification assurent à la chambre toute l'influence qu'elle doit désirer, et qu'elle peut exercer sous cette forme utilement pour tous. Faire des traités de commerce, c'est administrer et gouverner. Les ratifier, c'est exercer une haute censure sur le gouvernement lui-même, et voilà vraiment l'office et le droit des chambres.

On se rappelle que la chambre avait distrait du budget du ministère de l'instruction publique les trois propositions qu'avait faites M. Cousin pour l'établissement d'une chaire de langue slave au Collége de France, pour la création d'une faculté de médecine à Rennes, et pour l'érection dans la même ville d'une faculté des sciences. La faculté des sciences a été votée à une grande majorité. La chambre et le cabinet ont, d'un commun accord, ajourné l'allocation du crédit pour la faculté de médecine. Enfin, après une courte discussion où M. Cousin a démontré à la chambre, avec une brillante concision, l'importance de la littérature et de la langue slave, la chambre a voté une nouvelle chaire au collége de France, dont les fonds figureront au budget de 1841. Cette chaire attend Mickiewicz. Nous félicitons la chambre d'avoir donné

Digitized by Google

au gouvernement les moyens d'offrir à la gloire étrangère cette hospitalité scientifique qu'exerçait si bien la France sous François Ier et sous Louis XIV.

Les bruits les plus favorables au succès de nos armes se sont répandus à Alger depuis l'absence du maréchal. On dit que nous avons pris Miliana, que l'infanterie d'Abd-el-Kader a été anéantie, et sa cavalerie horriblement mitraillée. Le gouvernement n'a pas encore reçu de nouvelles. Il est probable que le maréchal rapportera lui-même le bulletin de son expédition. Il n'est guère possible d'envoyer des courriers, ou bien il faudrait leur donner pour escorte des détachemens considérables qui ressembleraient presque à une petite armée. Le maréchal se sera sans doute proposé d'obtenir dans cette seconde campagne des résultats assez réels pour permettre à nos armes quelque répit. Avec Medeah et Miliana, occupées par nos troupes, la plaine sera désormais à l'abri des incursions des Arabes. On pourra attendre quelque temps avant de pousser plus avant. Le moment des plus fortes chaleurs approche; nos troupes prendront, après ces deux campagnes, un repos nécessaire, et sans doute le cabinet pourra profiter de cet intervalle pour appeler à Paris le gouverneur-général. Les promotions dans l'armée d'Afrique ne tarderont pas à être inscrites dans *le Moniteur*. On nomme parmi les nouveaux maréchaux de camp M. Lamoricière, qui, cette semaine, dans les salons politiques, était l'objet de l'attention générale. Il est beau de pouvoir, si jeune, se recommander déjà d'un glorieux passé! Ceux qui connaissent l'Afrique et les militaires qui s'y distinguent, regrettaient que le général Duvivier n'ait pas la vigueur physique et la santé de M. Lamoricière. Chez Duvivier, il y a du poète et du savant; il y a une énergie morale qui supplée, pour ainsi dire, aux défaillances d'une organisation fatiguée, et dans les grandes circonstances s'élève à l'héroïsme.

L'Espagne occupe, en ce moment surtout, la diplomatie; on cherche à pénétrer les motifs du voyage de la reine. N'a-t-elle d'autre dessein que de trouver à Barcelonne un climat plus favorable et des secours nécessaires à la santé de sa fille? Veut-elle, en se rapprochant d'Espartero, s'appuyer sur son épée pour faire un coup d'état? On se perd en conjectures. Plusieurs personnes ne trouvent rien d'invraisemblable à la tentative d'une espèce de 18 brumaire, et croient qu'elle serait accueillie en Espagne sans étonnement et sans répugnance. Mais ces dispositions de l'opinion publique n'ôteraient pas à cette politique de la reine l'inconvénient de sortir, sans raison suffisante, des termes et des formes de la constitution. Un coup d'état! mais contre qui? Les cortès sont-elles factieuses? Le parti démocratique lève-t-il la tête contre la royauté? L'état moral de l'Espagne est loin de ressembler à ce qu'il était en 1836, et ne rappelle en rien les jours de la Granja. Au surplus, la situation de la Péninsule est tellement problématique, que dans les positions les plus hautes, où l'on sait le mieux toutes les autres affaires, on en est réduit, en ce qui touche l'Espagne, à deviner ce qu'on ne peut connaître.

Le choix de M. le comte Mathieu de la Redorte pour représenter la France à la cour de Madrid a été l'objet de discussions assez vives; il n'y a pas à s'en étonner, car c'est la nomination politique la plus importante qu'ait encore

Digitized by Google

faite le cabinet du 1er mars. Ceux qui ont combattu cette promotion doivent cependant accorder au ministère qu'il a bien le droit d'appeler à des postes éminens ses amis, les hommes qui lui inspirent le plus de confiance pour l'intelligence et l'application de sa politique. Pour nous, loin de nous plaindre de la nomination de M. de la Redorte, peut-être y verrions-nous une coïncidence heureuse. Le voyage de la reine aura dû embarrasser le corps diplomatique. Accompagner la régente dans une excursion qui est l'objet de tant de commentaires, c'était peut-être autoriser par sa présence des desseins dont on ignore toute la portée; ne pas la suivre, c'était la laisser dans un isolement qui avait bien aussi ses dangers. Le rappel de M. de Rumigny, qui est envoyé à Bruxelles, nous aura permis, dans ces circonstances délicates, de garder une attitude réservée, sur laquelle l'Angleterre pourrait bien régler sa conduite. Le cabinet d'ailleurs n'a pas fait de réaction, il n'a frappé personne parmi ceux qu'il aurait pu prendre pour des adversaires; mais s'il s'est abstenu de tout procédé hostile, il n'a pas entendu s'interdire de manifester ses sympathies. En appelant M. de la Redorte à l'ambassade de Madrid, il fait entrer dans la diplomatie un des membres les plus influens du centre gauche. Ce n'est pas le capitaine d'état-major qu'il fait ambassadeur, c'est le député, c'est l'homme politique. M. Mathieu de la Redorte s'est fait depuis long-temps connaître et estimer à la chambre par la fermeté de ses opinions et de sa conduite, par les connaissances dont il a fait preuve dans les questions militaires et diplomatiques.

Il nous semble que pour tout ce qui a trait à l'Espagne, on peut avoir quelque confiance dans la politique du cabinet. Il a exercé sur les frontières une surveillance qui a déjoué tous les complots des ennemis de la reine. Si les chefs de bandes carlistes sont sur presque tous les points réduits aux abois, cette heureuse impuissance peut être en partie attribuée à la vigilance avec laquelle tous les secours d'hommes et d'argent ont été interceptés. Il ne s'écoulera sans doute pas beaucoup de temps avant que Cabrera vienne demander un asile à la France. Le général Segarra, qui commandait l'armée carliste en Catalogne, a fait sa soumission. Quant à Balmaseda, on ne sait pas au juste en ce moment quelle est sa situation et de quelles forces il dispose. Mais la discorde règne entre les chefs carlistes; il y a parmi eux une espèce de sauve qui peut. Encore une fois, la guerre civile semble au moment de s'éteindre. La cause même de don Carlos paraît irrévocablement perdue; il n'y a plus de chances de troubles que dans l'inquiétude et l'effervescence des partisans, qui font plus la guerre pour eux qu'en l'honneur de la légitimité. Cabrera a déjà envoyé en France quelques débris de sa fortune, entre autres un nécessaire d'un assez grand prix.

L'attentat d'Édouard Oxford excite à Londres une grande émotion. La fierté britannique semble un peu surprise de cet accident nouveau dans les mœurs nationales. Édouard Oxford s'est fait régicide par vanité, pour conquérir une réputation, pour avoir un nom. Jusqu'à présent, tout ce qu'on raconte de lui ne dénote pas tant un fanatisme sombre qu'un fol amour du bruit et de la célébrité. Cette maladie fera-t-elle le tour de l'Europe, et verrons-nous partout des

Digitized by Google

insensés se servir du régicide comme d'un moyen d'arriver à ce qu'ils appellent la gloire? A côté de cette manie vaniteuse qui prend toutes les voies pour attirer l'attention sur elle, il faut remarquer aussi le mépris de la vie d'autrui et des droits les plus sacrés de l'humanité. On déclare, et avec raison, dans notre siècle, que la vie de l'homme le plus obscur est précieuse et sacrée; on s'inquiète avec sollicitude du sort des individus même les moins méritans; on s'apitoie sur les condamnés, on allége leurs peines, on améliore leur régime: c'est fort bien; mais pourquoi cette humanité, cette philantropie que célèbrent les masses, ne s'élèvent-elles pas jusqu'aux degrés des trônes? Le caractère sacré de l'humanité s'efface-t-il sous la couronne, et faut-il s'attendre, parce qu'on est roi, à n'être plus traité comme un homme? Ces folies doivent un peu rabattre de l'orgueil que peuvent nous inspirer les progrès du siècle et de la civilisation. Elles forment un pénible contraste. Sur bien des points, la nature humaine s'élève, la puissance de l'homme s'augmente et devient plus morale en s'exaltant; mais sur d'autres elle s'égare, se rapetisse et s'envenime. Qu'on calcule tout ce qu'il a fallu d'aberration dans une tête pour qu'un jeune homme allât de gaieté de cœur lancer la mort et l'épouvante contre un jéune couple dont l'âge devait plutôt parler à toutes ses sympathies.

La chambre des communes vient d'être le théâtre d'une scène vraiment unique dans les fastes parlementaires. O'Connell s'y est montré d'un comique achevé. Seul, luttant contre une moitié de la chambre, inépuisable en sarcasmes, en lazzi, en invectives, il a excité parmi les whigs un rire homérique, et confondu le parti tory par sa verve intarissable, par une invincible audace. Mais sous la gaieté d'un scandale aussi extraordinaire même pour la liberté des mœurs politiques de nos voisins, se cachait un intérêt bien sérieux. Si tout le parti ministériel soutenait O'Connell dans la véhémence insoutenue et brutale de son attitude et de ses paroles, c'est qu'il défendait une cause commune et une situation politique dont la ruine aurait d'incalculables effets. Si le bill de lord Stanley finissait par triompher, le ministère whig, qui a résisté à tant de petits échecs, serait contraint à la retraite; l'Irlande, mortellement blessée par des dispositions dont l'esprit est ironiquement perfide, pourrait voir recommencer pour elle de nouvelles convulsions. On sait que lord Stanley, sous prétexte de travailler à l'uniformité des lois pour l'Irlande et l'Angleterre, propose des changemens aux coutumes et aux habitudes électorales de l'Irlande. Si ces changemens étaient adoptés, ils rendraient pour un grand nombre d'électeurs actuels l'exercice de leur droit difficile, ruineux, impraticable. On ne peut d'ailleurs se méprendre sur les intentions de cet homme politique, qui a voué à l'Irlande une haine profonde. Aussi O'Connell a cru devoir déployer une énergie d'autant plus grande que depuis long-temps il avait montré plus de modération. On a retrouvé dans cette scène digne de Shakspeare tous les emportemens et toutes les facéties de l'infatigable tribun.

Le *Times* a publié dans ces derniers jours une lettre du prince Louis, dans laquelle il se plaint amèrement de ce que M. le général Bertrand a remis au

Digitized by Google

roi les armes de l'empereur. Il termine son épître par cette phrase : « Les opprimés diront aux oppresseurs : Rendez-nous ce que vous nous avez ôté ! » Ici l'hyperbole dépasse toute mesure. Le prince Louis opprimé par le roi ! Il a donc oublié la clémence dont il a été l'objet, la liberté qui lui a été rendue, la joie que lui avait fait éprouver la générosité royale, et la reconnaissance qu'il en témoignait alors dans ses lettres. Une ingratitude maladroite, loin d'effacer le bienfait, en rend pour tous le souvenir plus présent et plus vif. Elle ne dégage pas l'obligé, mais elle le rabaisse et le condamne.

Tout le monde passe aujourd'hui son temps à faire des apprêts de voyage et des adieux : on part pour les eaux, toujours les mêmes eaux, Aix, les Pyrénées, Ems, Bade; il n'y a donc plus de grandes réunions, plus même de matinées dansantes, mais seulement encore quelques petits bals intimes. D'ordinaire le bal intime se donne sous prétexte que Paris est désert et qu'il fait trop chaud; mais, pour quelques gens, c'est une occasion d'épurer leurs salons et de marquer à chacune des personnes de leur société le degré d'intimité auquel doit s'arrêter leur prétention.

L'affaire de *Tontine,* ce cheval vainqueur de Chantilly dont l'identité était contestée, est enfin jugée. Les parties contendantes ont soumis leurs preuves et leurs raisons au comité nommé parmi les membres du *Jockey's club,* et après une instruction, des interrogatoires et plusieurs séances secrètes, le comité a pris une décision aux termes de laquelle *Tontine* est déclarée être *Tontine,* c'est-à-dire que les preuves tendant à démontrer la *disqualification* n'ont pas paru suffisantes. La solution de cette question implique celle de la question des paris, dont le paiement avait été ajourné jusqu'à cette décision.

Nous devons à l'obligeance d'un correspondant très exact et très bon observateur quelques détails sur les fêtes qu'à l'occasion de son mariage M. le comte Frédéric de Lagrange vient de donner à Dangu près de Gisors. Aujourd'hui que tout le monde compte ses liards à petit bruit, que les plus grands noms et les plus grandes fortunes se recoquillent dans une obscurité bourgeoise, au milieu de cette lésinerie qui envahit la masse de la société, en présence de cette terreur organisée contre l'élégance et le luxe, il est bon de faire connaître les gens assez courageux pour dépenser royalement leur argent dans un temps où il n'y a plus de royal que le roi. Les lettres qui suivent ont tout le décousu d'une narration faite à cheval, à table ou au lit; elles contenaient quelques médisances, quelques méchans propos que nous avons supprimés sans façon; notre correspondant ne nous le pardonnera pas, mais que de gens nous en sauront gré.

Dangu, 6 juin.

Il est trois heures. Nous arrivons, et ce n'est pas sans peine : les relais de poste sont aux abois, les postillons ivres... de fatigue; hommes, chevaux, voitures, sont encroûtés d'une poussière tenace; les cours du château contiennent à peine cette foule de calèches, cette cohue de quadrupèdes et de bipèdes qui hennissent, qui crient, qui appellent, qui rient, qui s'envoient des *bonjour* et procèdent au déballage des coffres. Je ne connaissais pas Dangu; c'est un

Digitized by Google

grand, beau et vieux château ayant la forme d'un demi-cercle dont chaque extrémité est flanquée d'une tourelle et qui domine tout ce pays normand, riche, vert et heureux; des constructions nouvelles ont été adossées au château : là se trouvent la salle de spectacle, un pavillon contenant un grand nombre de chambres d'amis, et des écuries magnifiques dans le genre de celles de M. Schikler à Paris. Une grande tente était dressée au-dessus de la cour formée par les quatre angles de ce bâtiment; il régnait dans tout le château un grand mouvement sans confusion, car tous les préparatifs étaient faits et bien entendus.

Après ce premier examen, j'ai couru, comme tout le monde, aux ustensiles de mon nécessaire, et après avoir reconquis la couleur naturelle de nos cheveux, que la route avait modifiée, nous sommes descendus dans la salle à manger. Dès ce premier jour, nous étions à table trente et quelques personnes, savoir : la famille du comte de Lagrange, excepté Mme la duchesse d'Istrie, retenue à Paris par la mort de sa belle-mère, la famille Lecoulteux, Mme de Rigny, sa fille, M. et Mme Jenicks, le préfet du département, M. Alexis de Monicault et sa femme, le duc et la duchesse de Dino, lady Sandwich, Mme de Courval, M. et Mme de Galliffet; MM. Casimir Perier, de Mézy, Lecoulteux, Walewski, le vicomte d'Haubersaërt, le vicomte de Sercey, le baron de Kniff, le duc d'Albuféra, étaient arrivés aussi. Les hôtes du château en ont fait les honneurs avec une amabilité parfaite. Après le dîner, on a passé quelques instans en causeries toutes tracées. Qui viendrait le lendemain? Qui ne viendrait pas? On se donnait le programme des fêtes des jours suivans; on se promettait du plaisir, de la gaieté, de l'esprit, du rire, et l'on a fini par se souhaiter généralement une bonne nuit. — Il y a un coiffeur italien au château.

7 juin.

Il s'agit d'une fête de village : mâts de cocagne, jeux de paume, jeux de bague et autres, marchands forains, garde-champêtre et gendarmes, rien n'y manque. Une tribune en bois est élevée devant le château, et de là nous pouvons voir tous ces divertissemens, parmi lesquels la course en sacs est certainement le plus piquant. Un de ces messieurs y prend part; il est distancé par les paysans, qui pratiquent cet exercice avec supériorité.

Le soir, nous avons eu un bal..... toujours champêtre; cette journée est spécialement consacrée aux plaisirs de l'habitant de Dangu; le Dangusien doit nous bénir, car toutes ces dames, tous ces messieurs, se sont mêlés aux quadrilles agrestes de l'endroit.

8 juin.

Ce matin, en me faisant accommoder par le coiffeur italien, espèce de renard rouge très loquace, je viens d'apprendre une horreur. Hier au soir, un de nous, je ne le dénoncerai pas, s'est égaré bien au loin, dans un quadrille reculé, et là, à la grande admiration des villageois naïfs et étrangers aux progrès de la civilisation, il a exécuté, dans une pastourelle, un petit en avant-deux fort galant, qu'il a donné à ces braves gens pour une danse espagnole. Peut-on abuser ainsi de la crédulité du département de l'Eure?

Une chasse au cerf, au mois de juin, dans un parc clos de murs, quel beau luxe et quel plaisir délicat! voilà ce que nous avions aujourd'hui. Le départ

Digitized by Google

était magnifique : quatre piqueurs étaient à cheval en grande livrée à la française; trois valets de chiens à pied, et aussi en grande livrée, tenaient soixante chiens pur sang et du plus beau modèle. Les chasseurs, au nombre de quinze, portaient tous une tenue d'équipage uniforme, vert galonné d'or et d'argent, culotte à la française en velours foncé, la botte écuyère et la cape noire. Les dames suivaient la chasse en voiture. Le cerf n'a pas été *mis bas;* après l'avoir chassé pendant une heure et demie, on a arrêté les chiens. En rentrant au château, j'ai trouvé dans ma chambre le coiffeur italien, qui m'a montré cinq cheveux blancs cueillis par lui sur la tête de M..., qui se donne vingt-huit ans et qui en a quarante.

Il nous est arrivé aujourd'hui des journaux de Paris qui paraissent très préoccupés des gilets de notre excellent ami M. K....., jeune homme spirituel et élégant, ce qui est rare dans ce temps-ci. Voici la vérité sur ces gilets : M. K..... est très à la mode à Paris, il est l'élève de l'homme qui s'habille le mieux depuis huit ans. Comme chacun apportait à Dangu sa petite provision de gaiété, de bonne humeur et de coquetterie, il a fait l'excellente et très coûteuse plaisanterie que voici. Pour chaque journée de son séjour, il a imaginé de produire trois toilettes, nouvelles, complètes, et qu'il ne devait plus porter une seconde fois. Sentis et Blain ont mis leurs ouvriers sur les dents pour achever à temps cette prestigieuse garde-robe. Chacune de ces toilettes avait son existence comptée rigoureusement, quel que fût son succès; et quand l'heure avait sonné, le gilet le plus heureux, le mieux accueilli, devait mourir sans rémission et rentrer dans le néant. Montre en main, le valet de chambre de M. K..... venait le trouver, n'importe où, pour lui dire : « Monsieur, c'est l'heure du gilet gris perle; monsieur, le moment de l'habit vert approche. » Pour que tout ce luxe ne parût pas une prétention, M. K..... lui avait donné la tournure comique d'une manie, et, s'immolant complètement lui-même, il va, dit-on, faire afficher une vente publique aux enchères des trente célèbres gilets de Dangu. Quant aux trente redingotes et aux trente pantalons, il a ordonné à son domestique de les oublier quelque part pour n'en plus entendre parler.

9, 10, 11, 12 et 13 juin.

Pendant que nous déjeunons, trois calèches menées en daumont, à quatre chevaux, arrivent vides devant le perron, précédées de piqueurs. Ces chevaux sont magnifiques et d'une taille qui se perd, même en Angleterre. M. de Lagrange en a acheté seize. Les voilà tous sur pied, car les quatre autres sont attelés à deux autres voitures de promenade d'une simplicité excellente. Le prétexte de cette exhibition d'équipages, tous d'un goût parfait, est une promenade à Gisors. On part; les hommes sont presque tous à cheval. Le coiffeur italien avec sa trousse, ses peignes, ses brosses, se confond, lui et un autre âne, parmi les gens de suite. On a visité Gisors et ses environs, c'est-à-dire une vieille tour, qui faisait jadis partie des remparts, et à laquelle se rattachent, comme toujours, des anecdotes de cachots, de tortures et d'atrocités du moyen-âge. Chaque pays a sa tour de Nesle. Pour passer la soirée, on s'est divisé en deux bandes : les uns ont dansé, les autres ont répété les deux pièces qui doivent être jouées vendredi.

Le lendemain, chasse au daim. Cette fois, l'animal a été *mis bas*. La curée s'est faite devant le château; on avait forcé le malheureux daim sous les yeux

Digitized by Google

des personnes qui avaient suivi la chasse en voiture. Ces dames ont été fort émues du spectacle sanglant qu'on leur offrait. J'ai compté trois crises de nerfs, huit larmes et quatre demandes en grace.

Jeudi M. de Jem... et M. P... ont montré leur adresse dans un tir aux pigeons, organisé devant le château avec tout le soin et tout le luxe d'accessoires que M. Bryon a mis dans son tir de Tivoli. Toute la journée du vendredi a été consacrée aux apprêts de la représentation du soir. On donnait *le Diplomate* et *le Nouveau Pourceaugnac*. *Le Diplomate* a été joué avec des costumes du temps de Louis XV. C'est une nouveauté heureuse pour le coup d'œil beaucoup plus que pour l'esprit du spectateur, un peu déronté par cette contradiction qui s'établit entre le langage et le vêtement des personnages. Mme de la F.... était resplendissante dans son costume; M. de la F..., M. Le... portaient de beaux uniformes blancs; les figurans ont déployé dans *le Nouveau Pourceaugnac* un à-plomb plein de dignité et un sang-froid sépulcral. Mais en vérité M. de L... joue avec un talent merveilleux; c'est un artiste consommé, plein de finesse et d'originalité. Mme de C..., dans un rôle de petite paysanne, a rappelé la manière de Mlle Jenny Vertpré, dont elle a pris, dit-on, quelques leçons. Des couplets de circonstance, chantés par M. le duc de D..., ont terminé le spectacle. L'auteur, n'ayant pas eu le temps de faire de bons couplets, a pris le très spirituel parti de les faire détestables. M. le comte W... avait été promu à la dignité de souffleur. Toutes les personnes du château et les Dangusiens assistaient au spectacle.

Samedi, repos dans la journée. Le soir, nouvelle représentation. Une nombreuse file de voitures se pressait de bonne heure aux abords du théâtre; deux cents personnes du voisinage, quelques-unes venues de quatre ou cinq lieues, avaient reçu des invitations. Le spectacle était le même, plus un duo de *l'Elisir d'Amore*, chanté par M. de la T... et M. le duc de D..., qui possède un ténor de salon fort agréable.

Un grand souper de deux cents couverts a été offert après le spectacle aux personnes invitées; puis un second souper a réuni toutes les personnes de la maison : on a ri à se défigurer; les acteurs ont été portés en triomphe, on s'est couché au petit jour.

14 juin.

Nous sommes en plein *sport;* c'est le jour des *gentleman rider*. Voici des courses, des *steeple-chase*. Cinq chevaux vont courir : *Angelo* à M. le comte de Lagrange, monté par un groom; un cheval de M. Perier, monté par M. Lecoulteux; M. le duc de Dino et M. le duc de Caylus montent eux-mêmes leurs chevaux; le cheval de M. de Mézy est monté par son cocher. Dans une culbute abominable, ce dernier a été roulé par terre, et servant d'obstacle imprévu aux cavaliers qui le suivaient, il a causé la chute des deux jeunes ducs, dont l'un portait sur le dos l'empreinte de deux fers de cheval. Malgré les efforts de M. Lecoulteux, le cheval de M. Perier a été battu, et celui de M. Lagrange vainqueur; dans un autre *steeple-chase*, un cheval de M. de Kniff, monté par M. Lecoulteux, a battu le cheval de M. de Caylus, monté par lui-même.

Après ces courses les départs ont immédiatement commencé. Les voitures, lancées au grand galop, volaient sur la route de Paris. Quelques personnes sont restées encore au château, où d'autres fêtes se préparent pour le 19 et

Digitized by Google

le 20. On représentera *la Jeunesse de Henri V* et *M. Galochard*. Le coiffeur n'est pas parti, grace à Dieu, car il m'a conté quelque chose qui en vaut la peine. Dans la nuit qui a suivi le spectacle, M. le vicomte d'.... se réveilla en sursaut, les oreilles frappées par le bruit d'un pétillement gras, le gosier saisi par une vapeur âcre, les yeux éblouis par une lueur resplendissante. Soixante lampions, rangés avec ordre, jetaient autour de son lit leur lumière rouge et leur fumée huileuse. M. le vicomte d'.... se crut mort un instant et fit en lui-même ce raisonnement : qu'étant défunt il était placé dans une bière, et que la dévotion de ses parens et de ses amis avait entouré son cercueil de tous les pieux hommages qu'on devait à un jeune homme si regrettable et si tôt moissonné par la faux de la camarde. Il se pleura lui-même. Cependant il finit par s'éveiller, par sentir que ce genre d'éclairage n'avait rien de catholique, et jeta par la fenêtre toute l'illumination dont on avait embelli son sommeil. L'inventeur de cette chapelle ardente est inconnu de tous, excepté de moi, et je le dénonce. C'est le coiffeur.

Théatre-Français. — Reprise de *la Maréchale d'Ancre*, drame en cinq actes, par M. Alfred de Vigny. — Dieu merci, le drame moderne ne pourra plus se plaindre désormais du système d'exclusion qui lui fermait les avenues de notre première scène; il ne saurait, sans mauvaise grace, jouer au proscrit et crier à l'interdiction. Voilà qu'en moins de quelques mois le Théâtre-Français a repris *Marion, Chatterton, Hernani, la Maréchale d'Ancre*. Rien de plus juste, rien de plus légitime, et nous pensons sincèrement que le Théâtre-Français faillirait à sa mission, s'il n'accueillait, comme des hôtes qui l'honorent, les esprits d'élite qui sont la gloire vivante de la France; seulement, à cette heure qu'une volonté plus éclairée et plus impartiale leur ouvre les portes à deux battans, il est regrettable que le drame moderne s'amuse à relever ses morts, et, au lieu de tenter de nouveaux succès, vive complaisamment sur des triomphes anciens. Pour se produire, que lui manque-t-il à présent? Rien que je sache. Il a droit de cité sur la première scène du monde; il peut disposer des acteurs les plus intelligens; pour lui complaire, on a rappelé au Théâtre-Français, où nulle autre, d'ailleurs, ne peut la remplacer, Mme Dorval, son plus noble interprète; le public, enfin, autrefois bruyant et rebelle, écoute avec respect, juge avec calme et ne demande qu'à admirer. Il ne s'agit plus d'aller frapper de porte en porte, errant, proscrit, sans feu ni lieu, insulté, comme le roi Lear; le voilà choyé, caressé, accueilli comme l'enfant prodigue; pour lui les meilleurs morceaux du festin, pour lui la meilleure place au foyer, pour lui les plus beaux habits de la garde-robe. On le fête, on le couvre d'or, de velours et de satin. Et pour prix de tant de soins, que lui demande-t-on? Rien, mon Dieu, que de se mettre à l'œuvre. Allons, mon cher ami, lui dit-on, profitez de ce temps de loisirs. Nous comprenons qu'autrefois, alors qu'en vous levant le matin, vous ne saviez trop où vous coucheriez le soir, il vous était difficile d'être fécond en grandes choses; et cependant, durant ces mauvais jours, vous avez fait beaucoup pour votre gloire. Que n'allez-vous donc pas faire maintenant que vous avez chaque jour assurés bon souper, bon gîte et le reste! Comme vous allez travailler, mon ami, et que de belles inventions vont jaillir de votre cervelle!

Or, savez-vous comment répond le drame moderne? Par les bulletins de ses

Digitized by Google

vieilles victoires. Ces bulletins sont glorieux sans doute; le public ne demande pas mieux que d'applaudir à ces anciens triomphes, mais il veut aussi en saluer de nouveaux. Ce qu'il y a de plus merveilleux en tout ceci, c'est que le drame moderne demande un second théâtre français. A quel usage, je vous prie? Sans doute pour jouer *Chatterton*, *Hernani* et *Marion de Lorme*. Oui, nous le disons dans la sincérité de notre cœur, il est regrettable, il est déplorable de voir de nobles intelligences, qui ne peuvent être frappées de stérilité, se contenter d'exhumer leur passé, quand on leur ouvre l'avenir. Il doit en être du génie comme des arbres du midi, qui se parent chaque année de fleurs nouvelles et de fruits nouveaux. Personne plus que nous n'admire le passé littéraire de M. de Vigny; nous applaudissons hautement à la reprise de *la Maréchale d'Ancre*. C'est une œuvre élevée que n'ont point ensevelie les années, et qui devait prendre son rang au répertoire du Théâtre-Français. Rarement on a su peindre, en effet, avec plus de vérité un grand mouvement politique, et allié plus heureusement l'étude de l'histoire à celle de la passion. *La Maréchale d'Ancre* restera, nous n'en doutons pas, parmi les plus durables productions du théâtre moderne. Mais dans l'intérêt de la gloire de M. de Vigny aussi bien que dans l'intérêt de l'art dramatique, nous regrettons qu'entre la reprise de *Chatterton* et celle de *la Maréchale d'Ancre*, M. de Vigny n'ait point inscrit un triomphe de fraîche date. Les meilleures choses ont le pire destin, et les succès les plus légitimes veulent être entretenus et rajeunis par des succès nouveaux et renaissans. Quoi qu'il en soit, la reprise de *la Maréchale d'Ancre* est une chose qu'il faut louer, puisque les pièces nouvelles manquent; elle aura servi aussi à faire briller d'un nouvel éclat le talent de Mme Dorval. Mme Dorval a été pour *la Maréchale d'Ancre* ce qu'elle avait été pour *Chatterton*, l'expression la plus parfaite de la pensée du poète. MM. Beauvallet et Ligier ont joué avec un talent que nous ne saurions trop louer. Nous devons ajouter que tous les acteurs ont rivalisé de zèle, que la pièce est montée avec un luxe digne du Théâtre-Français, et que rien n'a manqué à l'éclat de cette représentation.

Parmi plusieurs débuts qui ont eu lieu tout récemment au Théâtre-Français, nous citerons celui de Mlle Thierret, qui a laissé les rôles de soubrettes pour aborder les rôles de caractère. Absente depuis plusieurs années de la scène, cette belle et intelligente personne s'est vue accueillie par le public comme une actrice aimée. Elle débutait dans *la Fausse Agnès* par le rôle de la baronne de Vieux-Bois, qu'elle a joué avec une originalité distinguée, plaisante et charmante à la fois.

— Après un mois de clôture pour cause de réparations, le théâtre de l'Opéra rouvrira, dit-on, par la première représentation d'un grand ballet : *le Diable amoureux*, dont le principal rôle est confié à Mlle Pauline Leroux. Cette danseuse aura à soutenir le fardeau d'une ancienne renommée; il lui faudra lutter contre le souvenir de ses propres succès. Nous croyons pouvoir affirmer d'avance que Mlle Pauline Leroux triomphera de ce passé charmant, nous croyons pouvoir promettre que le public, qui l'a trop long-temps regrettée, croira, en la retrouvant, ne l'avoir jamais perdue. On nous assure que tout ce que nous aimions, tout ce que nous applaudissions en elle, nous sera fidèlement rendu : la grace naturelle, l'éclat du regard, l'agaçante coquetterie du sourire, la souplesse du corps et tout ce charme enfin des jeunes et jolies

Digitized by Google

[illegible], rafraîchi dans le calme et dans le loisir, et embelli de toute l'ardeur d'un talent fatigué du repos.

Danaé,

PAR M. GRANIER DE CASSAGNAC.

Le livre de M. Granier de Cassagnac est précédé d'une préface où se trouvent consignées et développées quelques théories sur l'art moderne. Cette préface, disons-le tout d'abord, gagnerait beaucoup à ce que les idées qui la composent fussent coordonnées d'une façon plus logique. Toutefois, la pensée générale de l'auteur en ressort avec assez de saillie pour prêter le flanc à la discussion.

M. Granier de Cassagnac débute par affirmer que le drame, transporté soit dans le roman, soit sur la scène, est moins facilement praticable aujourd'hui qu'à l'époque des civilisations romaine ou grecque, par cette raison que le contraste entre les hommes qui sont gouvernés et les hommes qui gouvernent est moins grand aujourd'hui qu'alors. Nous ne savons, mais il nous semble que soutenir la thèse contraire serait dire plus vrai et plus juste. Nous n'avons pas à nous inquiéter ici du démenti que M. Granier de Cassagnac, disciple littéraire de M. Victor Hugo, donne en passant aux principes professés par son illustre maître. Selon M. Victor Hugo, on le sait, le caractère dominant des littératures anciennes est épique, et le caractère dominant des littératures modernes est dramatique; ce qui contredit fondamentalement l'opinion de M. Granier de Cassagnac. Mais peu importe. Pour notre compte, sans songer à commenter la proposition évidemment hérétique de l'auteur de *Danaé*, et sans adopter dans toute sa rigueur l'idée que M. Victor Hugo a émise à l'état d'axiome, nous nous contentons d'observer que la théorie de M. Granier de Cassagnac pourrait être retournée avec succès. Il est très aisé à comprendre, en effet, que, si l'idée de drame implique nécessairement l'idée de lutte, le drame doit exister moins franchement entre personnages placés à de considérables distances les uns des autres, qu'entre personnages rapprochés. Pour rendre sensible le défaut de la proposition avancée par l'auteur qui nous occupe, nous n'avons qu'à demander quel intérêt pourraient exciter deux combattans dont l'un serait sur le sommet d'une montagne et l'autre au fond d'un ravin. Or, voilà tout-à-fait dans quelles situations respectives M. Granier de Cassagnac place les deux grandes classes d'adversaires dramatiques que fournit, selon lui, l'antiquité. Ce qui autoriserait, ce nous semble, à affirmer, tout au rebours de M. Granier de Cassagnac, que la civilisation moderne se prête plus au drame que la civilisation antique, c'est précisément ce fait, que, les existences étant moins séparées aujourd'hui qu'autrefois, étant plus mêlées, se coudoyant pour ainsi dire les unes les autres, les passions diverses qu'éveille ce frottement continuel ont plus de facilité d'en venir aux prises, excitées d'ailleurs à la lutte par de plus grandes chances de succès. Quel spectacle plus intéressant, en effet, que celui de deux ennemis en présence, dont l'un va inévitablement être vaincu par l'autre? surtout quand la possibilité plus positive d'une victoire ou d'une défaite soudaine doit rendre l'acharnement d'autant plus furieux des deux côtés.

Digitized by Google

De quelque façon, au reste, que le public décide entre M. Granier de Cassagnac et nous cette question un peu trop métaphysique et abstraite, nous persisterons à trouver qu'elle ne se lie pas d'une façon satisfaisante à la seconde partie de la préface, où l'auteur reproche aux poètes dramatiques des XVIIe et XVIIIe siècles, et à Walter Scott par la même occasion, de n'avoir pas su dans quelle mesure l'histoire et l'invention veulent être combinées ensemble pour arriver à de féconds résultats. Prendre ici la défense du procédé de Corneille, de Voltaire et de Walter Scott, serait évidemment absurde, car les œuvres de ces génies illustres réfutent plus hautement que nous ne le saurions faire l'accusation portée contre eux par M. Granier de Cassagnac. Règle générale : le système est toujours bon, qui a produit de belles œuvres. Toutefois, comme deux systèmes littéraires, à notre avis, peuvent très bien vivre côte à côte sans que l'un soit obligé de ruiner l'autre, nous dirons quelques mots du système formulé par M. Granier de Cassagnac.

L'auteur de *Danaë* voudrait, qu'à l'exemple de M. Victor Hugo dans ses drames, et contrairement à l'exemple des maîtres dont nous prononcions les noms tout à l'heure, l'histoire ne fût consultée par les poètes que pour les choses d'intérêt secondaire; qu'elle ne servît, en un mot, qu'à encadrer des inventions complètement indépendantes et préconçues. Nous ne saurions, sous aucun prétexte, reconnaître la légitimité d'un pareil emploi de l'histoire. Notre principale raison, la voici : c'est que l'imagination, si puissante qu'elle soit, ne saurait jamais l'être autant que la vérité. Des évènemens vrais, où se montre le doigt de la Providence, auront toujours sur les esprits un empire plus certain et plus salutaire que des évènemens imaginés. Au point de vue de l'art pur, la théorie de M. Granier de Cassagnac nous semble tout aussi peu soutenable qu'au point de vue philosophique, puisqu'il en résulte que le poète pourrait à son gré, suivant son caprice, changer vingt fois le cadre de sa pensée. M. Granier de Cassagnac n'ignore pas, sans doute, qu'une œuvre d'art, pour être parfaitement belle, doit être nécessairement ce qu'elle est, c'est-à-dire conçue et exécutée avec une telle harmonie de détails et d'ensemble qu'on ne se la puisse figurer autrement. Or, en suivant le procédé à la vulgarisation duquel M. Granier de Cassagnac consacre sa plume, ce but suprême ne saurait être atteint. Tel siècle conviendrait aussi bien au poète que tel autre siècle, tel pays aussi bien que tel autre pays; le goût particulier du poète pour telles mœurs ou tels costumes serait son unique raison déterminante : ce qui mènerait droit à traiter l'art comme on traite un mannequin. Il est bien entendu, d'ailleurs, que nous attaquons uniquement ici le côté absolu du système de M. Granier de Cassagnac. De même qu'en restant fidèle aux principes des maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle on peut faire des ouvrages pitoyables, de même, par la voie que nous condamnons, on peut arriver exceptionnellement à des résultats recommandables : témoin *Notre-Dame de Paris* et *Danaë*.

Sans entrer dans l'analyse détaillée de *Danaë*, nous dirons que le sujet du livre est l'amour malheureux d'un bouffon contrefait, favori de l'empereur Gallien, pour une jeune danseuse romaine qui aime un soldat. Prise dans son essence, cette invention, on le voit, est absolument semblable à celle de *Notre-Dame de Paris*. Assurément, les incidens ne sont pas les mêmes, non plus que les détails de mœurs et de mise en scène; la différence des époques choisies par les deux écrivains indique ceci suffisamment. Il est malheureuse-

Digitized by Google

ment vrai, toutefois, que les principaux personnages de *Danaë* ont avec les principaux personnages de *Notre-Dame de Paris* des analogies frappantes. Le comte Crispicciole, par exemple, bien qu'il ne soit ni prêtre, ni sonneur de cloche, rappelle évidemment la convoitise de Claude Frollo et la laideur de Quasimodo. Danaë la danseuse, tout aussi charmante qu'Esmeralda, est prise, comme Esmeralda, d'une passion folle pour un jeune militaire, Andronic, qui ressemble à Phébus de Châteaupers autant qu'un Romain du temps de Gallien peut ressembler à un Français du temps de Louis XI. Fabiola et Cornélius Céthégus pourraient également, pris un peu moins au sérieux, jouer dans *Notre-Dame de Paris* les rôles de Pierre Gringoire et de la recluse du Trou-aux-Rats. Nous insistons délibérément sur ces ressemblances parce qu'elles nous fournissent une nouvelle preuve en faveur de notre opinion sur l'emploi de l'histoire. Il est bien certain, en effet, que, si M. Granier de Cassagnac avait emprunté à l'histoire romaine le sujet de son roman, il n'aurait pas été exposé à l'accusation de placer dans un nouveau cadre une invention de M. Victor Hugo.

La franchise sévère avec laquelle nous nous expliquons témoigne implicitement de la valeur de *Danaë*, car nos lecteurs n'en sont certainement pas à savoir que les œuvres médiocres ne soulèvent, d'ordinaire, aucune espèce de discussion. Il y a, dans *Danaë*, des qualités assez sérieuses pour nous faire regretter que M. Granier de Cassagnac ne les ait pas mieux utilisées. L'auteur, dans sa préoccupation de montrer d'un seul coup l'étendue de ses connaissances historiques, s'est peut-être arrêté avec une complaisance trop minutieuse sur certains détails frivoles; il a poussé peut-être l'érudition jusqu'à l'enfantillage, en entassant les uns sur les autres les noms des lieux divers où se passe l'action de son livre. La voie Flaminienne, la porte Ratumène, le mont Capitolin, la porte Colline, les Thermes d'Antonin Caracalla, les prisons Mamertines, les jardins de Lucullus, de Salluste et de Mécène, la voie Appia, etc., occupent sans contredit trop d'espace dans *Danaë;* mais il n'en demeure pas moins que l'érudition de M. Granier de Cassagnac est réelle, et que ses placages historiqués sont le plus souvent d'un très bon effet. En outre, nous devons louer sans réserve l'entrain et la verve qui caractérisent le plus grand nombre des chapitres de *Danaë*. Nous signalerons, entre autres passages remarquables au double point de vue de la pensée et du style, l'histoire de Danaë racontée par elle-même, la lettre de Cornélius Céthégus à Lollia, la conversation entre Gallien et Crispicciole, et surtout la belle scène des jeux du cirque, traitée avec une rare énergie. N'est-ce point assez dire que le livre de M. Granier de Cassagnac se recommande également à ceux qui cherchent dans les œuvres d'art une distraction amusante et à ceux qui en exigent un intérêt solide et positif? Quel plus heureux début pour un romancier?

F. Bonnaire.

Digitized by Google

FEMMES

DE LA RÉGENCE.

II.

CLAUDINE DE TENCIN.

V.[1]

L'arrivée à Paris. — Une lettre authentique. — Présentation à la cour. — L'amour battu par l'ambition.

A l'instant où la chanoinesse de Tencin prit le chemin de Paris, la régence était dans tout son feu. Une fièvre d'extravagance retournait les cervelles; on menait follement la politique et jusqu'aux conspirations. Le duc d'Orléans, pour mieux se livrer à ses plaisirs, laissait le gouvernement à Dubois. Celui-ci, partagé entre les débauches et la police secrète, avait toujours un arriéré d'affaires dont il se débarrassait quelquefois en brûlant les dépêches sans les lire. Le fameux Law se chargeait de bouleverser les fortunes avec sa banque du Mis-

(1) Voyez la livraison du 21 juin.

Digitized by Google

sissipi. Le soleil trouvait chaque matin les bougies allumées au Palais-Royal. Au Luxembourg, la duchesse de Berry épousait en cachette un cadet de Gascogne et vivait avec lui publiquement. Pour suivre ces exemples, la ville devenait aussi libertine que la cour. On soupait, on chansonnait et on faisait l'amour à la hâte, comme si c'eût été la dernière année du monde. Louis XV enfant, qui voyait ce dévergondage du fond des Tuileries, mettait à profit les leçons et préparait tout bas son règne de dissipation et de désordre. C'est ainsi qu'on se remettait des ennuis de Versailles et des gronderies de la Maintenon. L'histoire d'une nation ressemble assez à la vie d'un seul homme : après les guerres viennent les loisirs de la paix, après les dévotions la folie, après le sérieux le rire. Heureux ceux qui naissent dans le temps où l'humanité prend ses ébats et ne songe qu'à se divertir! comme elle va trop loin en toutes choses, cet excès-là du moins est préférable aux autres.

Claudine comprit qu'il était difficile de percer au milieu de ce tumulte, et qu'il fallait se faire distinguer par une habile diversion aux modes du jour. Elle prit d'abord un assez bel appartement dans le Marais, loua un carrosse à la semaine et donna des dîners. Son frère l'abbé présenta quelques amis. Fontenelle arriva, suivi de plusieurs poètes et philosophes. Cet écrivain était fort répandu et mangeait plus souvent en ville que chez lui. Dans sa passion pour la chanoinesse, il parlait d'elle en de si bons termes qu'il donnait l'envie de la connaître. Un cercle considérable se forma peu à peu chez Mme de Tencin. Il y venait beaucoup d'hommes, et, dans le nombre, des gens de cour. La conversation y était toujours intéressante ou enjouée. La maîtresse du logis avait le rare mérite d'aimer véritablement l'esprit d'autrui et mettait ses hôtes en verve par le plaisir qu'elle prenait à les entendre. Quoique Fontenelle lui eût gardé le secret, on n'ignorait pas qu'elle avait été relevée de ses vœux pour une galanterie, et, malgré sa sagesse du moment, chacun espérait lui plaire. C'est assez pour devenir célèbre que d'être jolie et d'avoir eu des aventures: mais il manquait encore la richesse, et Mme de Tencin la souhaitait ardemment, comme un moyen de se produire. L'occasion se présenta d'elle-même. Law fut amené un soir chez la belle religieuse, dans l'instant où le régent, engoué des systèmes de cet Irlandais, voulait lui donner les finances de l'état. La qualité d'étranger et de protestant d'Angleterre était le seul obstacle à ce projet. En causant avec Mme de Tencin, Law raconta ses embarras. La chanoinesse offrit en badinant l'abbé, son frère, pour instruire le

Digitized by Google

ministre et le convertir à la religion catholique. Ce fut un marché conclu. L'abbé y apporta toute la complaisance imaginable, et en peu de temps l'Irlandais fut baptisé sans trop savoir ce que c'était. Pour prix de ce service, Law, qui était généreux, donna de ses papiers au frère et à la sœur pour une valeur d'un million, qu'ils réalisèrent prudemment en écus sonnans.

De ce jour commença l'éclatante fortune de la belle Tencin. Les plus petits et les premiers obstacles sont les plus longs à surmonter; on ne fait rien de bon tant qu'on ne s'est point élevé au-dessus d'eux. Notre chanoinesse, une fois à l'abri de la gêne, put enfin donner carrière à son génie, et le lecteur verra que dans ses succès le bien-jouer eut une plus grande part que le hasard. Fontenelle, qui avait soixante ans, paraissait encore jeune, à cause des soins qu'il prenait de sa personne. Il se montrait fort épris de Mme de Tencin, et sans doute il aurait voulu, moitié par vanité, moitié par amour, remplir auprès d'elle l'emploi de secrétaire perpétuel, comme à l'Académie. Un jour qu'il peignait son martyre en termes ingénieux :

— Écoutez, lui dit la dame, vous êtes trop de mes amis pour que je vous laisse dans l'incertitude. Je n'irai pas jouer la prudérie avec vous qui savez mon histoire. Il vaut mieux que je vous dise toutes mes pensées : j'ai de l'ambition pour mon frère et pour moi; tant que je n'aurai pas satisfait cette fantaisie, je ferai une maîtresse maussade. Donnez-moi donc le temps de me passer ce caprice, et nous verrons ensuite en quel état sera mon cœur.

— L'ambition, répondit Fontenelle, n'est pas un caprice; c'est une bonne grosse passion qui dévore les autres et ne s'arrête jamais. Il serait plus sage de l'étouffer que de s'y abandonner. Quel but se propose la vôtre?

— Je veux tout simplement que mon frère devienne ministre et gouverner par lui.

— Vertu de ma vie! s'il en est ainsi, je ne suis pas au bout de mes tourmens!

— Ne vous effrayez pas. Vous connaissez la sottise de notre sexe, qui ne peut aller long-temps sans amour. J'ai du goût pour vous, de l'amitié, de la reconnaissance; au premier jour, un déboire, une déception ou une faute me rebuteront, et vous en profiterez.

— Hélas! dit Fontenelle, je ne m'abuse point. Il est vrai que les femmes ne vont jamais long-temps sans aimer; mais ne mettrez-vous pas votre amour aux gages de votre ambition?

— Sans doute, et si je réussis, ce sera plus vite fini.

Digitized by Google

— Qui vous empêche de mener les deux choses de front? Mêlez-vous du gouvernement, et donnez-moi votre tendresse.

— Eh! mon pauvre ami, si je vous aimais, je n'aurais d'autre désir que de vous plaire. Prenez votre parti courageusement et, au lieu de vous lamenter, soyez mon confident; tâchez que mon affection s'augmente par de petits services, et prêtez-moi votre aide pour conduire à bien mes projets.

Fontenelle vit qu'il perdrait ses peines à combattre les envies d'une chanoinesse. Il quitta le ton d'un soupirant et reprit d'un air dégagé :

— Je gage que vous me trouvez ridicule de vouloir vous détourner d'être ambitieuse, et vous avez raison. Cela vous sied mieux qu'à personne. Vos confidences seront une consolation pour moi, et je brûle à présent de voir vos triomphes. Est-il en mon pouvoir, belle dame, de vous être utile à quelque chose?

— A la bonne heure! dit Claudine; vous voilà dans votre bon sens. Apprenez donc que le régent s'ennuie de la comtesse de Sabran. Il se plaint à ses *roués* de ne voir que des femmes sans esprit. Vous dînez souvent chez M. de Noailles; faites en sorte qu'il parle de moi au prince.

— Comment! s'écria Fontenelle retournant à son premier rôle; vous voulez devenir la maîtresse du régent?

— Qui songe à cela? Je veux que le prince sache que j'existe. N'est-ce pas lui qui choisit les ministres?

— C'est la vérité, reprit Fontenelle avec tristesse. Où donc ai-je la tête? Puisque vous le souhaitez, ingrate Claudine, je dirai demain aux Noailles l'admiration que j'ai pour vous.

Le joli ouvrage de la *Pluralité des mondes* était alors dans toutes les mains. Cette folâtrerie de la science reposait entièrement sur les tourbillons de Descartes, qui passaient déjà pour le rêve creux d'un homme de génie; mais le petit livre que les systèmes cartésiens avaient inspiré à Fontenelle plaisait universellement. Il paraît que Mme de Tencin en prit lecture quelques heures après la conversation que nous venons de rapporter. Elle imagina aussitôt d'écrire à Fontenelle une lettre au sujet de cet ouvrage, pensant qu'il montrerait volontiers une pièce toute à son honneur, et que l'amour-propre de l'auteur surmonterait ainsi les craintes et les répugnances de l'amant. Fontenelle s'habillait pour aller dîner chez M. de Noailles lorsqu'un exprès lui remit la lettre suivante (1) :

(1) Cette lettre a été publiée dans les recueils de Mmes de La Suze, de Villars, de

Digitized by Google

« MON CHER POÈTE,

« Il me faut sans délai contenter mon envie de vous dire tout le plaisir que m'a procuré votre ouvrage. Comme je ne suis pas une femme pour m'en tenir à ce qui est raisonnable, je vais outrant les choses, et je renchéris encore sur vous-même. Je ne vois plus de tous côtés que des mondes. Il ne s'en faut guère que je ne m'égare avec Descartes dans les idées que sa philosophie me fournit. Tous ces tourbillons qui composent l'univers me font imaginer que chaque homme en particulier pourrait bien être un tourbillon, et voici comme je pose les premières bases de mon système : je regarde l'amour-propre, qui est le principe de nos mouvemens, comme la matière céleste dans laquelle nous nageons. Le cœur de l'homme est le centre de son tourbillon; les passions sont les planètes qui l'environnent; chaque planète entraîne après elle d'autres petites planètes; l'amour, par exemple, emporte la jalousie; elles s'éclairent réciproquement, et par réflexion: toute leur lumière ne vient que de celle que le cœur leur envoie. Je place l'ambition après l'amour; elle n'est pas si près du cœur que la première, aussi la chaleur qu'elle en reçoit lui donne un peu moins de vivacité. L'ambition aura autant de satellites que notre Jupiter; mais ils deviendront différens, selon les différentes personnes qui composent les tourbillons : dans l'une, la vanité, les bassesses, l'intérêt seront les satellites de l'ambition; dans l'autre, ce sera la véritable valeur, la grandeur d'ame et l'amour de la gloire; la raison aura aussi sa place dans le tourbillon; mais elle est la dernière; c'est le bon Saturne dont nous ne sentons la révolution qu'après trente ans. Les comètes ne sont autre chose, dans mon système, que les réflexions; ce sont ces corps étrangers qui, après bien des détours, viennent passer dans les tourbillons des passions. L'expérience nous apprend qu'elles n'ont ni bonnes ni mauvaises influences; leur pouvoir se borne à donner quelques craintes et quelque trouble; mais ces craintes ne mènent à rien; les choses vont toujours leur train ordinaire..... »

L'esprit ne courait pas encore les rues sous la régence, et ceux qui

La Fayette, de Tencin, etc., mais jamais en entier. Dans l'extrait qui nous est tombé sous la main, les premières lignes et l'entrée en matière manquaient. Quant à la fin de la lettre, nous laissons à de plus habiles que nous le soin de l'entreprendre, de peur que si l'original se retrouvait, l'apocryphe ne fût bien au-dessous de l'authentique.

Digitized by Google

le rencontraient, au lieu de l'éplucher pour se donner de l'importance, le goûtaient vivement et l'applaudissaient de bonne foi. Nous n'avions pas encore appris à nous gendarmer contre notre plaisir, ni à considérer le succès de notre voisin comme du bien volé à nous-même. Cette épître produisit l'effet qu'en attendait Claudine de Tencin; Fontenelle, transporté d'aise, se hâta de la montrer. On en répandit partout des copies, et, dans la soirée, le régent s'en fit répéter deux fois la lecture. On se demandait, au Palais-Royal, qui était cette dame de Tencin qui écrivait si agréablement, et lorsqu'on sut qu'elle était jeune et belle, on pria M. de Noailles de la présenter à la cour.

— Adorable Claudine, disait Fontenelle, vous me désespérez en m'apprenant le prix inestimable du trésor qui m'est refusé. Que vous avez raison de comparer nos réflexions à des comètes errantes qui traversent les cieux sans déranger le cours des astres! Je sentais que je travaillais à ma ruine en publiant votre lettre, et cependant je ne pouvais me défendre de la communiquer à tout le monde.

— On n'est pas fort à plaindre, répondit Claudine, lorsqu'on satisfait une de ses passions aux dépens même d'une autre. Si vous avez souffert de l'amour, votre vanité du moins n'a-t-elle pas eu quelque jouissance?

— Oui, je suis fier de votre mérite, et je fais comme ces voluptueux de l'Orient qui s'enivrent d'opium, sachant que cela les mène au tombeau.

— L'amour a des vertus supérieures à celles de l'opium; il enivre les poètes, mais il les mène au tombeau si lentement que Pétrarque lui-même, grand buveur de ce poison, est mort de vieillesse à quatre-vingts ans.

Tout en faisant de l'esprit, Mme de Tencin se disposait, par une toilette magnifique, à se rendre au Palais-Royal. On vint bientôt lui annoncer que le carrosse de M. de Noailles l'attendait.

— Allons, mon poète, dit-elle, donnez-moi votre main jusqu'à la voiture. Je compte sur vous pour me rendre immortelle quand mes projets auront réussi.

— Ah! que vous possédez bien, s'écria Fontenelle, le secret de rendre aimable cette vilaine ambition qui enlève aux autres femmes leurs plus précieuses qualités!

— Il est certain que je ne serai jamais une Maintenon.

Le pauvre Fontenelle resta immobile dans la rue à suivre des yeux le carrosse qui emportait au grand trot ses amours, puis il s'en retourna chez lui, en roulant dans sa tête les plus tristes images que ses

Digitized by Google

craintes lui pussent fournir. Il voyait sa maîtresse effaçant les autres beautés de la cour, portant l'incendie dans tous les cœurs et s'étonnant de sa propre puissance jusqu'à partager le trouble qu'elle inspirait. Il lui semblait impossible que le régent n'en tombât pas amoureux au premier regard, et comment espérer que la chanoinesse fît la moindre résistance, entraînée comme elle l'était par l'ambition? Dans sa jalousie, Fontenelle regrettait d'avoir soustrait cette nonne ingrate aux rigueurs du cloître; il poussait le dépit jusqu'à souhaiter qu'elle fût encore sous les grilles, dût-elle lui être enlevée à jamais, pourvu qu'elle fût aussi perdue pour les autres.

La fortune, qui ne consulte personne dans ses volontés, ne se trouvait pas en humeur, ce jour-là, de mener les choses aussi vite que Fontenelle l'imaginait. L'entrée de Mme de Tencin au Palais-Royal n'avait été qu'une simple présentation. La duchesse d'Orléans avait dit quelques mots où l'on reconnaissait parfaitement qu'elle ignorait à qui elle s'adressait. De peur de se tromper, Madame s'était bornée à une inclination de tête. La duchesse de Berry, pour essayer un peu de conversation, avait demandé si Grenoble était loin de la mer et si les femmes s'y portaient bien. Quant au régent, fatigué sans doute par les veilles et les plaisirs, il avait regardé d'un air distrait et avec des yeux éteints, puis il s'était remis à causer avec les hommes. Fontenelle se frottait les mains de contentement en apprenant ces détails, et cherchait à ramener à lui, par un détour, les pensées de sa belle; mais les ames ambitieuses ne se rebutent pas plus pour un jour perdu qu'elles ne se rassasient à leur premier honneur. La visite à la cour, toute insignifiante qu'elle était, avait laissé un souvenir assez vif pour que l'esprit de Claudine en fût rempli. Les intimes, les amoureux, et Fontenelle lui-même, passaient comme des ombres chinoises devant la chanoinesse, plongée dans ses méditations. Elle prétexta des vapeurs pour se débarrasser des amis, et se retira dans sa chambre à coucher avant minuit, contrairement à ses habitudes.

Avec un homme adonné aux excès comme le régent, dont le cœur et les sens étaient émoussés, une femme pouvait être la plus aimable et la plus belle de la terre sans produire aucune impression. Tel fut le sujet sur lequel médita Mme de Tencin; et comme elle avait suffisamment de fierté pour ne pas vouloir descendre à des moyens honteux de se faire distinguer, elle résolut d'attendre, et se félicita d'avoir obtenu ses entrées à la cour. Elle vit plusieurs fois encore le régent sans en être remarquée. Cependant, un jour, l'un des amis du prince se chargea d'avoir des yeux pour lui en l'avertissant tout bas que

Digitized by Google

cette nouvelle beauté laissait les autres à cent lieues derrière elle. Il n'en fallut pas davantage pour amener le duc d'Orléans auprès de la chanoinesse, et l'on pense bien qu'elle se mit assez en frais pour lui donner l'envie d'y revenir. Le temps était passé depuis des années où les dames faisaient languir les princes à leurs genoux, en leur opposant une vertu qui avait besoin de trois bons mois pour succomber avec la majesté de César. Ce long chapitre des scrupules avait autrefois le double mérite d'être charmant par lui-même et d'augmenter le prix du chapitre suivant, tandis que sous la régence on souhaitait à peine une femme comme un gourmand désire goûter d'un plat; encore n'avait-on pas même le bon esprit d'acheter l'instant du plaisir par un peu d'abstinence et de sobriété. Il est juste de dire aussi que le trop de facilité vaut encore mieux que les scrupules de comédie; que le caprice a beaucoup d'agrémens, sans compter la chance de se tourner plus tard en passion. Ajoutons que, sous la régence, on ne feignait rien au-delà de ce qu'on éprouvait, qu'on ne couvrait pas ridiculement une velléité d'un jour sous le masque d'un amour éternel, et qu'il est mille fois plus sage de se lier sur un simple *goût*, que d'employer tout un arsenal de sentimens dont on n'a pas l'ombre dans le cœur. Combien voit-on d'amans aujourd'hui se harasser l'esprit en moins d'une semaine, au point de préférer une franche rupture à leur bonheur simulé? Mode pour mode, celle de la régence est encore au-dessus de la nôtre. La palme est au beau siècle du feu roi Louis XIV.

Outre la rapidité particulière dont on menait l'amour du temps de la belle Tencin, les princes ont toujours joui du privilége d'abréger encore les formalités. Les femmes opposent d'aussi grands mots à un souverain qu'à un clerc; mais c'est le résultat qu'il faut voir. Le régent ne s'amusait point à batailler. Il voulait trouver la page blanche au chapitre des scrupules, et prenait ses mesures en conséquence. Mme de Tencin reçut un matin la visite d'un personnage mystérieux, qui fut reçu en audience secrète. Le rouge monta plus d'une fois aux joues de la chanoinesse pendant cette conférence. Elle demanda le temps de réfléchir, et fit revenir le personnage trois fois. Ensuite on trouva d'un commun accord que le délai était honnête, et il fut convenu qu'à un jour déterminé Mme de Tencin entrerait au Palais-Royal toute seule par les escaliers dérobés.

Les amoureux soupirans ont reçu en partage le don d'arriver mal à propos. Fontenelle n'eut garde d'y manquer; il pénétra jusqu'à la toilette de l'ingrate Claudine au moment où elle vérifiait le compte

Digitized by Google

de ses attraits avant de partir pour sa campagne galante. Dans le trouble où la jetait la gravité de la circonstance, la dame posait ses mouches d'un doigt tremblant.

— Vous n'avez pas la main heureuse ce matin, lui dit Fontenelle; vous placez vos mouches de travers. Peut-on savoir d'où vient cette émotion qui perce dans tous vos mouvemens?

— Je me suis fâchée contre mes laquais.

— Avez-vous besoin de moi pour vous accompagner?

— Vous ne connaissez point les gens chez qui je vais.

— A quoi donc pensez-vous? Nous sommes en décembre; il n'est pas encore midi, et vous prenez un éventail!

— C'est une distraction.

— De quel côté faites-vous des visites?

— Je ne puis vous mener avec moi.

— N'en parlons plus.

On descendit jusqu'au carrosse de louage. Quand Mme de Tencin eut sauté de son pied mignon dans la voiture, Fontenelle demanda par la portière quelle adresse il fallait donner au cocher.

— Allez au diable! dit la chanoinesse avec impatience.

— Donnez-moi donc une place à vos côtés, car je vois trop bien que vous volez au-devant du démon.

— Il ne vous recevrait pas. Dites au cocher que je vais au Palais-Royal, et qu'il s'arrête aux petites entrées.

— O fatale nouvelle!

— Une autre fois, mon cher ami, ne m'obligez pas à mentir et ne cherchez point à savoir ce qui peut vous affliger.

VI.

La chanoinesse reçoit une leçon et en donne une autre à son tour. — L'amant à brevet et l'amant non vérifié. — Trois défaites dans un jour. — La puissance arrive enfin.

Il n'existe que fort peu de documens sur les amours de courte durée entre le régent et la belle Tencin. L'entreprise de fixer le cœur d'un prince libertin était hardie et difficile. Soit que Claudine n'ait pas trouvé l'art de s'emparer du régent, soit qu'il ne fût plus possible d'inspirer à ce prince un attachement durable, elle ne produisit sur lui qu'une impression légère. Ardente et passionnée comme elle l'était, notre chanoinesse ne supposait pas qu'on aimât à demi. Elle

Digitized by Google

prêta d'abord à son illustre amant la moitié de son propre feu, et prit le jargon de la galanterie pour le langage de la véritable tendresse. Dans une jeune et belle femme d'un esprit supérieur, l'ambition est généreuse et choisit un but louable et honnête. On commence ainsi la carrière des intrigues avec le désir d'être une Agnès Sorel pour finir par devenir une des Ursins. Claudine voulait que le royaume lui dût le bonheur et la paix. Elle donna dans cette idée avec enthousiasme, et crut que la faiblesse du régent le rendrait facile à gouverner; mais cette versatilité de caractère, qui ne permettait jamais de se fier à la parole du prince, se retrouvait aussi dans les jeux du cœur. S'il ne résistait à personne ouvertement, il était en revanche insaisissable comme le Protée de la fable. Claudine reconnut bientôt qu'elle ne prenait sur lui aucun empire.

Quoique le duc d'Orléans ne se mêlât presque pas des affaires, il y avait une aptitude remarquable, et faisait plus et de meilleure besogne dans une matinée, que Dubois en quatre jours. Au moment de sa liaison avec Mme de Tencin, il ne manquait jamais d'assister au conseil, et consacrait un temps régulier aux soins du gouvernement; mais l'heure des affaires une fois passée, il ne voulait entendre parler de rien de sérieux. On sait qu'il s'enfermait tous les soirs avec ses roués, et que l'univers se fût écroulé sans que la nouvelle pût franchir les portes du Palais-Royal. Il fallait donc à une maîtresse des ménagemens infinis pour risquer de s'adresser au régent du royaume et non à l'homme, car dans le tête-à-tête, le prince commençait par supprimer l'étiquette et les titres. Mme de Tencin commit une grande faute en abordant sans précaution des sujets graves et en essayant d'inspirer au duc d'Orléans l'amour de la gloire. Non-seulement elle ne trouva de ce côté que des charbons éteints, mais on lui répondit par des moqueries dont une autre se fût découragée.

Un jour qu'elle était revenue plusieurs fois à la charge sans obtenir aucune attention, Claudine eut l'imprudence d'en montrer du dépit et de prendre des airs boudeurs. Plus le régent s'efforçait de paraître en belle humeur, plus elle affectait les soupirs et la mélancolie.

— Qu'avez-vous donc ce matin? demanda son altesse royale. D'où viennent ces sourcils froncés et cette tête penchée sur l'épaule?

— Je songe, répondit la dame, que vous pourriez laisser un nom immortel et rendre des services à l'état, si vous donniez moins à vos plaisirs, et que c'est grand dommage de voir un prince comme vous s'endormir dans la mollesse.

Digitized by Google

— Oh! que voici une belle phrase, mademoiselle! on ne dit pas mieux dans les colléges. Il faut mettre cela en latin, et nous l'enverrons chez le libraire.

— Riez-en si vous voulez, reprit Claudine, je vous assure que j'ai assez à cœur la réputation de votre altesse royale pour me reprocher la part que je prends à ces dissipations qui vous détournent des intérêts du royaume.

— De mieux en mieux! Je pensais que nous étions ici pour nous divertir; mais il paraît que nous jouons une tragédie de Corneille. Tant de vertus ne doivent pas demeurer enfouies dans une alcôve, et nous allons les faire éclater en public par une scène de comédie.

Le régent appela le premier valet de chambre et lui commanda d'ouvrir les portes. C'était l'heure des entrées. Les roués et les intimes furent introduits à l'instant malgré les cris et les prières de Mme de Tencin, qui s'était réfugiée à demi vêtue derrière un paravent.

— Messieurs, dit le prince, quand vous êtes avec vos maîtresses, je gage que vous passez le temps à vous réjouir et à faire l'amour. Il n'y en a pas un de vous qui ait causé entre deux draps de la bulle *Unigenitus*, ni de la rupture avec l'Espagne, ni du lit de justice. Allez, vous êtes tous des fainéans, des débauchés endurcis. Ne croyez pas que je vous imite; apprenez au contraire qu'au lieu de caresser ma maîtresse comme un méchant et un libertin, j'écoute les beaux petits discours qu'elle me récite, la belle petite morale qu'elle me prêche sur les dangers de l'oisiveté, mère de tous les vices, et sur les devoirs d'un prince qui veut mériter de la bouche de ses sujets un beau petit sobriquet.

Le duc d'Orléans ouvrit alors le paravent et tira la chanoinesse de sa cachette.

— Venez çà, mademoiselle, poursuivit-il, que je vous présente à mes amis. Voilà, messieurs, l'aimable docteur qui me régale de tirades à la façon de Salluste et de Tite-Live. Nous n'avons parlé que de politique ce matin, et je compte lui donner en récompense une chaire à l'Université. Je veux que Mlle de Tencin enseigne à la jeunesse le grec et la philosophie. Comme j'ai puisé dans ses leçons tous les fruits que j'en pouvais recueillir, et que d'ailleurs je suis trop vieux pour recommencer mon éducation, je cède ce joli gouverneur à celui qui le voudra prendre.

Claudine avait bonne langue pour répondre en toutes circonstances. La colère l'aidant à surmonter la honte, elle s'écria impétueusement:

— Ce ne sont pas vos dignes compagnons qu'il faut me donner à

Digitized by Google

instruire; ce ne sont pas non plus les écoliers de l'Université, mais les filles du royaume, à qui je pourrai apprendre par expérience le danger de se laisser séduire par des princes, et les lâches procédés dont ils usent envers les femmes. Je leur dirai, non en grec, mais en bon français, qu'il n'y a rien à espérer des cœurs gangrénés, si ce n'est de se corrompre soi-même; qu'il vaut mieux, lorsqu'on a eu le malheur de les aimer, les tromper et se moquer d'eux par derrière, que de leur parler un langage décent et s'inquiéter de leur honneur. J'enseignerai cela aux filles, monseigneur; et quand elles auront pris de mes leçons, je vous jure que vous n'en trouverez plus une seule à débaucher.

C'était toujours un grand amusement pour le régent qu'une vive riposte, fût-ce contre lui-même.

— A la bonne heure, dit-il, vous savez au moins répondre. Si vous étiez restée comme un emplâtre à gémir ou à pleurer, je ne vous aurais revue de ma vie. Ne nous fâchons point, ma chère ame, et dînons ensemble comme une paire d'amoureux. Je me sens un tendre pour vous à cause des vérités que vous m'avez dites.

—Grand merci! monseigneur, je ne m'exposerai point à un second affront. J'ai peur d'être plus corrompue que je ne pensais en voyant ce tendre retour, car cela ressemble furieusement à un raffinement de perverti. Vous ne me reverrez jamais, et s'il vous reste assez de sang dans les veines pour rougir de votre ingratitude, portez, à côté de mon nom, cette inscription sur vos tablettes : « J'ai rompu avec celle-ci parce qu'elle était plus honnête femme que les autres. »

— Ma foi, s'écria le prince, j'en tiens, messieurs, et je suis battu au jeu, comme disait mon aïeul Henri IV.

La dame fit une révérence et opéra sa retraite par les grands appartemens devant tout le monde. Elle rencontra, dans les escaliers, Dubois qui arrivait portant ses papiers sous le bras.

— Où courez-vous avec cet air animé? demanda le galant ministre. Il semble, ma belle chanoinesse, qu'un vainqueur vous poursuive le glaive à la main.

— C'est la dernière fois que vous me voyez ici, monsieur l'abbé.

— *Bone deus!* la dernière fois! que vous a-t-on donc fait? Est-ce qu'on vous a rendu d'un seul coup tout le mal causé par vos yeux?

Claudine raconta en deux mots, avec indignation, le tour qu'on venait de lui jouer.

— Ce n'est pas moi, reprit Dubois, qui aurais agi de la sorte. Plût à Dieu que je fusse le maître d'une ame comme la vôtre, et qu'elle

Digitized by Google

voulût bien adoucir mes travaux en les partageant! Désirez-vous que j'essaie d'amener une réconciliation?

— Jamais, monsieur; jamais je ne veux entendre le nom de ce perfide. Je suis dégoûtée du commerce des grands.

— Un esprit de votre mérite ne doit pas être perdu. Je me féliciterais de la méchanceté de son altesse royale, si vous daigniez me donner les avis qu'il repousse et m'exhorter à bien faire.

— Je vous les donnerai, monsieur, dit la chanoinesse emportée par son ressentiment.

— Les avis et le reste? Ah! belle Tencin, avec votre tendresse et votre génie, je deviendrai un ministre célèbre.

— S'il ne tient qu'à cela, vous le deviendrez.

— Vous m'aimerez par vengeance? c'est une chose dite. Touchez là! je vous irai voir et consoler dans une heure.

Claudine frappa dans la main du ministre et rentra chez elle aussi étourdie du pacte conclu que du motif qui l'avait amené. Dubois, en homme habile, ne laissa pas aux sens de la belle irritée le temps de se refroidir; une heure de réflexion aurait peut-être changé la face des choses. Il arriva plus tôt qu'il n'avait promis, et déposa son amour et sa puissance aux genoux de Mme de Tencin, en excitant encore la colère dans ce cœur sensible. A force de lui répéter qu'elle gouvernerait en dépit du régent, il sut tourner à son profit le plaisir de la vengeance, et avant que notre héroïne troublée eût remis en ordre ses pensées, elle était la maîtresse de Dubois.

Le soir venu, Fontenelle la trouva fort confuse des évènemens du jour, et dans une disposition où toute autre femme eût volontiers trempé de larmes plusieurs mouchoirs. Claudine fit, de la meilleure foi du monde, le récit de ses aventures, dont Fontenelle tomba dans la consternation.

— Hélas! disait-il d'un ton lamentable, vous voilà donc embarquée dans d'autres amours, et cependant vous m'aviez promis que j'aurais l'héritage du prince.

— Laissez-moi le temps de me venger, répondit Claudine. Je veux prouver au régent qu'il ne m'a point rendu justice.

— Mais vous n'aimez pas ce Dubois; c'est le dépit qui vous a jetée entre ses bras.

— C'est le dépit et la soif de vengeance, j'en conviens; mais cette soif est une passion, et je n'ai pour vous que le sentiment de l'amitié.

— Ah! cruelle, il faut donc être prince ou ministre pour mériter votre amour? Ce n'est donc pas assez d'une constance éprouvée ni du

Digitized by Google

dévouement le plus tendre? Ne suis-je pas digne d'un nom plus doux que celui d'ami?

— Oui, je suis une ingrate, je devrais vous aimer.

— Donnez-moi donc au moins le nom d'amant, et souffrez que je vous en tienne le langage. Je serai comme ces ducs dont les brevets ne sont pas vérifiés et qui jouissent pourtant du titre et des honneurs.

— Eh bien! je vous accorde le titre. Soyez amant en paroles et même en écritures, mais ne songez pas à la vérification du parlement.

Claudine ajouta en riant :

— Sainte Vierge! trois batailles perdues en un jour.

— Les deux premières, dit Fontenelle, ne sont que des surprises, tandis que vous me rendez volontairement les clés de la forteresse; j'estime donc ma victoire plus que les deux autres, et le vainqueur n'a rien de farouche puisqu'il ne lèvera point de contributions.

L'amant non vérifié baisa la main de sa belle en prononçant le serment de fidélité. On soupa ensuite, et on se sépara comme à l'ordinaire. Depuis ce moment Fontenelle prit dans ses lettres le style d'un amant heureux, et ne se gêna plus dans la conversation pour exprimer ses tendres sentimens. Claudine, n'ayant rien à se reprocher, souffrait cette licence poétique, et malgré les bruits de la renommée, nous croyons qu'il n'y eut jamais entre eux rien de plus que de l'amour en paroles et en écritures, comme le disait la chanoinesse.

Dubois, pendant ce temps-là, fut l'amant à brevet de la belle Tencin qui prit sur lui un entier ascendant. L'intelligence du ministre n'avait rien de vaste. Elle s'attachait corps à corps aux petites choses, et tranchait à l'aveugle dans les grandes. Notre héroïne avait le coup d'œil plus perçant et ne nuisit point aux affaires, car elles auraient assurément marché plus mal encore qu'elles n'ont fait sans ses lumières et ses bonnes intentions. Elle empêcha plus d'une fois Dubois de se passionner pour des idées chimériques, et si elle ne prévint pas la catastrophe de Law, c'est qu'il n'était pas possible d'arrêter le torrent.

Mme de Tencin s'amusait de sa puissance en la faisant sentir au régent. Elle contraria souvent les desseins du prince en leur opposant la volonté du ministre dont elle disposait à son gré. Le plaisir de ces petites vengeances eût été plus vif si l'indifférence du duc d'Orléans, en matières de gouvernement, n'eût approché d'une apathie absolue. Notre chanoinesse commença par assurer la fortune de son frère chéri. L'abbé de Tencin fut envoyé à Rome et obtint le chapeau pour Dubois. Il était actif, persévérant et ingénieux en médiocres expé-

Digitized by Google

diens : on prit ces qualités pour du génie. Avec l'appui de Claudine il entra partout, se fit le bras droit de Dubois, et donna tout lieu de croire qu'il serait ministre un jour. Son ambition ne s'endormait pas plus que celle de sa sœur, car on voit par sa correspondance qu'il pensait lui-même au chapeau avant d'être évêque.

Ayant ainsi pourvu au plus pressé, Mme de Tencin usa de son crédit largement et de toutes les façons, tantôt bien, tantôt mal. Sa maison était un petit ministère occulte où l'on distribuait les emplois et les faveurs. Elle avait raison de mettre à profit le temps et l'occasion, car il était écrit que cela devait bientôt finir. Elle fit son frère archevêque d'Embrun peu de jours avant la mort de Dubois, et si elle eût manqué cette affaire, M. le duc, qui succéda au cardinal, n'eût pas été aussi galant.

Mais c'est ici le moment de dire comment l'abbé, sur le point de recevoir sa mitre, et Claudine au milieu de ses intrigues, furent frappés de deux coups imprévus et terribles dont ils faillirent succomber ensemble et dont leur réputation ne se releva jamais entièrement.

VII.

Mme de Tencin et l'abbé son frère ont maille à partir avec la justice, l'un pour une friponnerie, et l'autre pour un coup de pistolet.

L'abbé de Tencin avait mené une vie embarrassée pendant que sa sœur était au couvent. La misère l'avait plus d'une fois serré de fort près, et dans un moment de pénurie il avait fait marché d'un petit prieuré avec un certain abbé La Vaissière qu'il avait trompé sur le chiffre du bénéfice. Ce La Vaissière, qui lui en gardait une rancune de prêtre, ne poursuivit pas son vendeur tant qu'il le vit dans les bas étages ; mais aussitôt qu'on parla d'envoyer notre abbé à Rome, il lui intenta devant le parlement un double procès en faux et en simonie. Tencin n'y prit pas garde et se crut au-dessus d'une pareille atteinte. Le procès s'instruisit sourdement. Le jour du jugement arrivé, La Vaissière fit tant de bruit dans la ville, que des gens de cour, des pairs et le prince de Conti lui-même voulurent assister à la séance du parlement. Le banc des gens du roi et les lanternes publiques furent remplis de monde. L'abbé montra de la noblesse et de la dignité. Il parla de ses ennemis d'un air de mépris qui lui donna d'abord gain de cause dans l'opinion ; il poussa l'assurance jusqu'à nier le contrat

Digitized by Google

de vente dont il ne croyait pas qu'il existât de preuves écrites. L'avocat de son adversaire déclara qu'il lui ferait réparation d'honneur s'il voulait jurer publiquement qu'il n'y avait point eu de marché. Tencin se leva pour prononcer le serment; mais l'avocat, lui coupant la parole, s'écria qu'il s'allait parjurer, et montra aux juges une lettre originale qui traitait du prieuré, signée en toutes lettres de l'abbé de Tencin. Des rires partirent des bancs publics, et le jugement qui condamnait notre abbé à l'amende contint un blâme flétrissant. Tencin se retira honteux au milieu des huées. Toute la ville parla de son faux serment, et à une autre époque ce coup l'eût accablé; mais on était si léger alors que l'affaire fut oubliée promptement. Dubois n'abandonna point le frère de sa maîtresse pour si peu de chose; il lui conserva sa mission auprès du saint-père, et lui posa la mitre sur la tête et la crosse en main à son retour de Rome. La Vaissière demeura toujours obscur, et notre abbé n'ayant jamais voulu se venger, on ne sut bientôt plus si Tencin n'avait pas été victime de la haine et de l'envie; l'appui du ministre et les honneurs lui rendirent d'ailleurs autant de considération qu'il en fallait rigoureusement dans le temps où il vivait.

Tandis que le bruit allait se dissipant, et que l'abbé faisait, comme on dit, nouvelle peau dans son archevêché, Claudine, devenue la maîtresse avouée du cardinal Dubois, avait pris un grand état de maison. Elle disposait en réalité de tout, et comme elle usait de son pouvoir avec grace et bonté, on l'aimait assez généralement.

Parmi ses plus assidus serviteurs se trouvait un certain Lafresnaye, conseiller au grand conseil, espèce d'hypocondriaque avec une figure bizarre et des cheveux hérissés. Cet homme qui avait un orgueil chatouilleux et violent, comprenait toutes choses de travers, et l'amour qu'il ressentit pour la chanoinesse acheva, sans qu'on s'en doutât, de le rendre fou. Au lieu de déclarer sa passion, et de s'informer s'il avait quelque espoir de plaire, ce Lafresnaye imagina de donner des présens et des soupers à Mme de Tencin et à ses amis. Il se ruina en réjouissances de nuit et en ballets magnifiques. Il eut des acteurs chez lui tout un hiver, ce qui était fort coûteux. Chacun pensait que ces fêtes étaient sans autre but que de plaire à la maîtresse du ministre. Cependant, à force de puiser au coffre, ce gentilhomme se trouva un matin à sa dernière pièce. Il entra chez Claudine avec un air triomphant, et lui dit, en faisant des pirouettes :

— Vous voyez en moi le plus léger de ceux qui se meurent d'amour pour vous, adorable Tencin. Je puis me vanter d'avoir dépensé tout

Digitized by Google

mon bien pour vos beaux yeux; mais c'est d'aujourd'hui que va commencer ma plus grande fortune. Vous êtes sensible et compatissante. L'amour que j'ai caché discrètement depuis six mois touchera votre excellent cœur.

—Quelle est cette plaisanterie? demanda Claudine avec effroi.

—Je ne plaisante pas. Vous m'auriez peut-être dédaigné riche et heureux; vous m'aimerez pauvre et sans ressources, en pensant combien peu d'hommes sont capables de se ruiner ainsi.

—Calmez-vous, répondit Claudine. Vous avez agi en cervelle brûlée, mon cher monsieur. Ce n'est pas un titre à ma tendresse que d'avoir jeté l'argent par les fenêtres.

—Quoi, vraiment! reprit Lafresnaye tombant de son haut. Vous n'êtes pas émue de compassion après tout ce que j'ai fait pour vous?

—Vos folles dépenses m'affligent et votre état m'intéresse; mais je ne vous aime et ne vous aimerai point pour cela.

—Oh! quelle erreur fut la mienne! Vous êtes donc une femme sans cœur, qui m'abandonnez et vous moquez de moi lorsque vous avez consommé ma ruine!

—Voilà, monsieur, une étrange façon d'expliquer les choses. Parce qu'il vous a plu de dissiper votre fortune, vous voulez que je sois responsable de vos extravagances! Je ne vous abandonne point, et je vous offre au contraire d'intercéder auprès de M. le cardinal pour qu'il cherche un remède au mauvais état de vos affaires.

—Encore mieux! s'écria Lafresnaye rouge de fureur. Vous me supposez une ame assez basse pour me consoler de vos injustes rigueurs en acceptant de l'argent! C'est vous qui avez une ame lâche et perfide. Mais je dirai à toute la terre les abominables sentimens que vous déguisez sous cet air simple et bon. Je vous accorde une heure pour vous repentir et revenir à d'autres pensées.

—Mes réflexions sont toutes faites, monsieur. Je ne donne pas mon cœur à qui le demande en me posant le poignard sur la gorge. Vos menaces sont vaines et ridicules, et je vous tiens pour un insensé plus digne de pitié que de colère.

—Comme il vous plaira, madame. Je vous déclare donc une guerre mortelle; vous apprendrez ce que c'est que de réduire au désespoir un homme qui ne craint pas de succomber lui-même pourvu qu'il se venge.

Lafresnaye partit exaspéré. Il monta, sans s'ouvrir à personne, un plan de vengeance fort singulier et qui faillit perdre Claudine, car la folie en était si extrême qu'elle ressemblait à la profondeur la plus

Digitized by Google

diabolique. A partir de ce jour, on vit partout le conseiller en désordre, avec des habits en loques, et quand on lui demandait la cause de cette conduite :

— C'est la Tencin, répondait-il, qui m'a réduit où vous me voyez, par ses méchancetés et ses ruses. Défiez-vous de cette créature dangereuse.

On n'y fit pas grande attention d'abord; mais, à la longue, on s'étonna d'entendre toujours les mêmes plaintes. Lafresnaye tâchait de parler raisonnablement pour donner du poids à ses demi-mots. Il feignait de ne point oser tout dire par crainte d'une persécution. Le monde, qui aime à croire le mal, ne supposait pas qu'un homme pût jouer si long-temps une comédie à laquelle il n'avait rien à gagner. Mme de Tencin fut avertie de ces manéges et poussa la générosité jusqu'à n'en tenir aucun compte. Tout cela eût fini sans doute par s'éteindre, sans un évènement qui vint changer la position de Claudine et donner meilleur jeu à ses ennemis : le cardinal Dubois mourut des suites d'une opération, au moment où l'on s'y attendait le moins. La puissance de la belle Tencin s'évanouit avec le dernier soupir du ministre. Elle vit sa cour fondre comme la neige, et se réduire de moitié par une brusque transition; il ne resta auprès d'elle que ses vrais amis et quelques gens sagaces qui avaient foi dans son industrie. Lafresnaye jugea l'instant propice pour une réconciliation ou une vengeance. Il se rendit un jour de grand matin chez la chanoinesse, afin de la trouver seule, et lui demanda une audience.

Claudine le fit entrer dans son salon et le reçut avec sa bienveillance ordinaire. Le conseiller s'approcha d'elle avec des yeux hagards et un visage bouleversé.

— A présent, dit-il, que vous n'avez plus de crédit et que vous perdez votre protecteur, j'espère vous trouver plus traitable, madame. Je vous dirai sans préambule que je suis décidé à ne point sortir d'ici que vous ne soyez ma maîtresse, et vous allez reconnaître qu'il ne vous reste plus d'autre parti que de me prendre pour amant.

— Je suis curieuse de voir comment vous me prouverez cela, répondit Mme de Tencin en essayant de sourire malgré sa frayeur.

— La chose est aisée à comprendre, madame. Vous m'avez réduit au désespoir, et j'en suis à cette heure au point que le sacrifice de ma vie ne me coûtera rien, pourvu que je réussisse ou que je me venge. J'avais donc pensé d'abord à vous tuer de ma main; mais j'ai changé d'avis, et voici ce que j'ai inventé aujourd'hui : je vais me tuer moi-même sous vos yeux, si vous me tenez plus long-temps rigueur.

Digitized by Google

— Ne parlez pas ainsi, mon cher conseiller, reprit Mme de Tencin. Défaites-vous de ces mauvais desseins qui offensent Dieu, et quittez vos manières de tête fêlée.

— C'est vous qui offensez Dieu en m'obligeant à mourir. Je quitterai mes airs de fou lorsque vous me rendrez la raison. Soyez donc plus humaine et donnez-vous à moi, sans quoi je mets à l'instant mon projet à exécution.

— Vous faites bien tout l'opposé de ce qu'il faudrait pour me plaire, monsieur. Je serais désolée de votre mort; mais je vous répète que je ne vous aime point, et qu'on n'obtient rien de moi par les menaces.

— Attendez un peu que je vous aie tout dit : sachez qu'il existe dans mon testament un passage où l'on trouvera que je m'attendais depuis long-temps à mourir de votre main. Or, si je me tue dans ce salon, il sera croyable que vous m'avez assassiné...

— Mais vous êtes un odieux et infame personnage! s'écria Mme de Tencin en se levant pour appeler ses gens.

Lafresnaye courut aux portes et ferma les serrures au double tour, puis il tira de sa poche un pistolet.

— Vous ne voulez pas être à moi? dit-il en se posant le canon sur le cœur.

— Non! répondit Claudine d'un ton résolu. Je vous hais, et vous me faites horreur. Qu'il advienne ce que le ciel voudra.

Le malheureux fou lâcha le coup et tomba de son long sur le plancher. Les valets, qui accoururent au bruit de la détonation, le relevèrent mourant.

— Bonnes gens, leur dit Lafresnaye, souvenez-vous de mes dernières paroles : c'est votre maîtresse qui m'a tué avec ce pistolet.

On le coucha dans un lit, où il rendit l'ame au bout d'une heure; mais il répéta encore devant les voisins que la rumeur avait amassés, qu'il mourait assassiné par Mme de Tencin.

L'éclat une fois public, la chanoinesse alla d'elle-même au-devant de la justice, et se fit conduire au Châtelet, d'où elle fut transférée à la Bastille. Le cas et les préventions étaient graves. On trouva effectivement dans le testament du défunt les passages qu'on va lire (1) :

« Sur l'avis et les menaces que m'a faites, depuis long-temps, Mme de Tencin de m'assassiner, ce que j'ai même cru qu'elle exécuterait, il y a quelques jours, sur ce qu'elle m'emprunta un de mes pistolets de poche, que j'ai eu le courage de lui donner; et comme

(1) Ce testament est authentique.

Digitized by Google

son caractère la rend capable des plus grands crimes, j'ai cru que la précaution de faire mon testament, ainsi qu'il suit, était raisonnable.

. . . . . .

« Cette misérable (Mme de Tencin) a eu pour moi les façons les plus indignes, et si monstrueuses, que le souvenir m'en fait frémir : mépris public, noirceurs, cruautés, tout cela est trop faible pour exprimer la moitié de tout ce que j'ai essuyé; mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant infidélité avec Fontenelle, son vieil amant (1).

. . . . . .

« Je finis en réclamant la justice de M. le duc et celle de M. le garde-des-sceaux. Ils ne doivent pas souffrir que cette malheureuse continue plus long-temps sa vie infame. Elle est entrée religieuse du couvent de Montfleury, près Grenoble; ils doivent l'obliger d'y retourner pour faire pénitence de ses péchés.

« Paris, le 18 février 1726. »

Cependant, comme la vérité finit toujours par sortir de terre, et que Mme de Tencin se défendit en personne sensée, on ne tarda pas à reconnaître les machinations de Lafresnaye. On n'alla point au-delà de l'instruction, et Claudine quitta sa prison entièrement disculpée aux yeux des juges et des gens de bonne foi. Ses ennemis seuls persistèrent à la dire coupable; encore ne trouvèrent-ils pas grande créance dans le public.

Cette déplorable affaire causa une peine infinie à Mme de Tencin. C'eût été pour une autre l'occasion de se retirer du monde; mais, ayant déjà goûté du couvent, on ne s'étonnera point qu'elle ne fût que médiocrement portée à y retourner. La calomnie se serait d'ailleurs donné carrière en prêtant à sa retraite les couleurs du remords. Le parti contraire était préférable pour la réputation de notre chanoinesse; elle se montra donc partout comme s'il ne fût rien arrivé, tint maison ouverte, où l'on revint peu à peu, et se remit bientôt dans l'esprit de ressaisir la puissance que la mort du ministre lui enlevait. On verra tout à l'heure par quels efforts d'imagination et avec quelle activité prodigieuse elle poursuivit ce fantôme sans réussir à l'atteindre.

(1) Fontenelle avait soixante-neuf ans, et se tenait dans du coton de peur des rhumes et de la fatigue.

Digitized by Google

VIII.

Dernières intrigues de la Tencin. — La beauté s'en va, et le calme arrive enfin.

Ce n'est pas peu de chose que de conter l'histoire de la belle Tencin, à présent que nous en sommes au moment où elle se montra politique furieuse et âpre théologienne. Cette époque de sa vie n'est pas la moins intéressante; elle complète cette figure curieuse, et nous conduira naturellement à la seconde transformation de notre héroïne.

Après sa mésaventure, elle disparut un instant sous les eaux. Mais elle ne fit qu'un rapide plongeon, pour se donner de nouveau en spectacle. Si, par hasard, il était parmi nos lectrices une seule dame qui ne fût pas tout-à-fait au courant de la bulle *Unigenitus* et de la querelle des constitutionnaires, nous ne voudrions pas lui donner l'ennui de parler de choses qu'elle ignorât; nous allons donc en dire quelques mots.

Le père Quesnel, de l'Oratoire, avait publié depuis long-temps un livre de *Réflexions morales* sur les évangiles, qu'on avait d'abord trouvé bel et bon, et recommandé à la jeunesse. Au bout de vingt ans, les jésuites s'avisèrent de déclarer le livre dangereux, et le condamnèrent. L'auteur persécuté se sauva en Hollande, où il devint chef du parti janséniste. Clément XI prononça un anathème contre les *Réflexions morales,* par une constitution ecclésiastique dont le premier mot était *unigenitus,* d'où cette bulle tira son nom. La bulle fut acceptée en Sorbonne, le 5 mars 1714, par le clergé français, à l'exception de quelques évêques, tous gens vénérables et sans reproche, qui trouvaient le livre de Quesnel excellent et la colère des jésuites inique. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, tint ferme avec huit évêques contre la bulle et protesta de toute son énergie. Un schisme pensa en résulter dans l'église. Ce qui fut écrit des deux parts dans cette querelle formerait une montagne in-folio. La guerre, commencée en 1695, ne se termina qu'en 1727. Mme de Tencin s'en mêla de toutes ses forces; elle y employa la plume et la parole, le tout par zèle pour la fortune de son frère. Le cardinal de Noailles se laissa persuader d'accepter enfin la bulle, et les évêques qui l'avaient secondé payèrent les frais, selon la pratique ordinaire. Parmi ces honnêtes et consciencieux prélats était M. de Soanen, évêque de Senez, dont le diocèse tenait à l'archevêché d'Embrun. Mme de Tencin

Digitized by Google

n'était point méchante et ne voulait de mal à personne; mais lorsqu'elle vit les constitutionnaires accabler le parti vaincu, elle écrivit à son frère que, pour se mettre bien avec la cour et le saint-siége, il devait, sans attendre un ordre qui ne pouvait manquer de lui venir bientôt, provoquer la déposition de Soanen. Un concile de trente évêques fut assemblé à Embrun. M. de Senez y plaida sa cause en homme de cœur, sans vouloir épargner à ses ennemis rien de l'odieux et du scandale de leurs persécutions. Comme son procès était jugé d'avance, la résistance fut inutile; on le déposa solennellement de son évêché, ce dont le pape eut tant de joie, qu'il en écrivit des lettres à M. d'Embrun. Nous ne donnons pas la conduite des Tencin en cette occasion pour honnête et bien méritante; mais nous n'avons plus qu'un pas à faire pour en terminer avec ces tristes manéges d'ambition.

Claudine, toujours l'œil ouvert sur les moyens de parvenir, engagea son frère à se rendre à Rome. M. d'Embrun partit et fut reçu avec des distinctions et des faveurs si grandes que la cour de France ne crut pas devoir rester en arrière. La mort du régent avait suivi de près celle de Dubois. Le cardinal Fleury avait pris le portefeuille, et Tencin obtint le chapeau à sa demande. Il s'en revint à Versailles avec de si belles recommandations qu'il ne semblait guère possible de ne pas lui donner une part aux affaires d'état; cependant, à cause même de ses talens, le cardinal de Tencin donnait de l'ombrage au premier ministre, qui n'était point d'humeur à consentir au partage. On savait par expérience que son génie envahissant ne laisserait rien à faire aux autres, et qu'il ne mettrait pas les mains au timon sans tirer à lui la machine entière. Fleury, qui avait l'oreille du roi, prit ses mesures en conséquence. Notre cardinal, à son retour de Rome, trouva partout les portes ouvertes et les visages gracieux. On lui prodigua les éloges, les mots bienveillans et les promesses; pour de l'influence, il n'en prit aucune. Il enrageait tout bas de se voir écarté sans relâche avec des caresses. Le siége de Lyon, où il passa au sortir de celui d'Embrun, ne suffisait pas à le consoler, car il eût volontiers abandonné ses dignités ecclésiastiques pour un peu de puissance. Claudine, avec son esprit pénétrant, devina les secrètes pensées du cardinal Fleury; elle voulait que son frère se retirât dans son archevêché de Lyon en attendant une occasion plus favorable; mais le ministre, qui savait son monde, comprit que cette bouderie ferait crier, et que Rome se plaindrait si on n'employait pas un homme qu'elle appuyait et dont le mérite était éprouvé. Le conseil étant composé

Digitized by Google

de gens dévoués à Fleury, M. de Tencin y pouvait participer sans être à craindre. On le nomma donc ministre sans portefeuille, en sorte qu'il fut ainsi mêlé au gouvernement du royaume pour y assister comme à un spectacle et voir exécuter les volontés des autres, avec le titre et le costume d'un acteur sans avoir de rôle dans la comédie. Il se consuma en vains efforts pendant la vie de Fleury pour prendre une prépondérance qu'on sut paralyser. Sa correspondance avec le premier ministre est une chaîne déliée de subtilités et de finesse, où aucun des deux n'est la dupe de l'autre. A la mort du cardinal, il crut un moment avoir sa succession; mais le roi avait été prévenu de longue main. Tencin demeura au dernier rang dans le conseil et se vit marcher sur le corps par les Maurepas, les d'Argenson et les Ancelot.

Cette position ne convenait pas plus à Claudine qu'à M. son frère. Elle ne s'amusa pas à vouloir creuser le roc et changea de chemin pour tourner la difficulté. Le duc de Richelieu, qui avait alors trente ans, était fameux par ses galanteries et sa valeur. Mme de Polignac et Mme de Nesle s'étaient battues à coups de pistolet dans la forêt de Boulogne pour se disputer le cœur de cet aimable cavalier. Ce duel et les traits de courage de sa première campagne avaient complété sa grande réputation de favori des femmes et de la victoire. C'était, comme l'a dit plus tard M. de Voltaire, un honneur que d'être déshonorée par lui. Ses débuts dans les armes étant aussi brillans que ses bonnes fortunes, on s'empressa de croire que ce jeune héros était appelé à gouverner le monde. M. de Richelieu vint dans le salon de Mme de Tencin; il fut ébloui par l'esprit et les graces de notre chanoinesse, et du caractère dont ils étaient tous deux, on ne s'étonnera pas qu'ils se soient accordés à la première rencontre, selon la mode de leur temps. Au rebours du régent, qui n'aimait pas les femmes politiques, le duc était ravi de trouver dans sa maîtresse un admirable conseiller. L'ambition resserra entre eux les liens de l'amour. Malgré son inconstance et ce besoin dévorant de changement qui en a fait le don Juan de la France, M. de Richelieu retourna toujours à Mme de Tencin et la conserva au moins pour amie et pour confidente aussi long-temps qu'elle vécut. De son côté, notre chanoinesse eut cette fois le cœur tellement pris que la tête en fut débarrassée par une heureuse diversion; elle rentra naturellement dans le rôle qui convient à une femme, c'est-à-dire qu'elle ne souhaita plus la puissance que pour la donner à son amant et non pour en user elle-même. Elle entrait dans l'âge où l'on n'aime pas à penser au chiffre de ses

Digitized by Google

années. Elle s'attacha donc fortement à M. de Richelieu, pour en finir avec la jeunesse, et cette dernière passion est vraiment la seule où l'égarement des sens et les calculs d'intérêt n'aient eu que la plus faible part.

Claudine de Tencin se dévoua tout entière à la fortune du maréchal de Richelieu. Elle y déploya encore plus de feu que pour ses propres affaires, et se jeta dans les cabales à corps perdu, sans doute avec l'idée de retenir long-temps l'homme le plus volage et le plus recherché de ce siècle. Elle forma des ligues contre tous les ministres qui se succédèrent et qui la craignaient, mais qui lui échappèrent toujours. Elle essaya de s'emparer de Mme de la Tournelle et des premières maîtresses de Louis XV; elle remua ciel et terre et mit en œuvre des leviers de toutes sortes. Nous ne donnerons pas les détails de ces machinations qu'on peut lire dans sa correspondance avec le duc de Richelieu. Ses cabales n'eurent aucun résultat; le pouvoir lui échappa dix fois des mains au moment où elle croyait le saisir, et, après quinze années fort laborieuses, notre chanoinesse rompit en visière avec cette existence pénible.

Nous touchons enfin à la troisième partie de la carrière si remplie et si variée de Mme de Tencin. Avec ce courage brusque et ennemi des hésitations qui l'avait jetée dans le cloître et dans les bras de Dubois, elle abandonna subitement la politique et la galanterie pour se créer des plaisirs plus doux et une célébrité plus respectable. Nous allons la voir bel esprit et protectrice des lettres. Il faudrait, pour écrire sa biographie, la plume d'un romancier pendant l'époque de la jeunesse, celle d'un historien pour l'âge mûr, et celle d'un critique pour la vieillesse. On nous pardonnera donc de changer un peu de style, puisque le sujet nécessite des disparates.

IX.

Les ouvrages de Claudine. — Montesquieu et autres grands hommes. — Mort de la chanoinesse. — Comment Fontenelle la pleure.

Quand on s'est habitué de bonne heure à donner un grand exercice à ses facultés, le repos apporte avec lui l'ennui et le dégoût. La culture des lettres est le moyen le plus efficace de combler le vide insupportable qui reste dans l'imagination. Mme de Tencin y eut recours, et s'en trouva bien. Quatre petits romans qu'elle écrivit successivement sans les publier, et dont elle fit lecture à ses intimes, lui

Digitized by Google

valurent dans un cercle fort grand une belle réputation de femme d'esprit. Ce sont les *Mémoires de Comminge, la Princesse de Clèves, le Siége de Calais* et *les Peines de l'Amour*. Dans le premier, qui est du genre sombre, on reconnaît un esprit inquiet, en proie à la mélancolie, et qui, n'ayant pas trouvé de consolation à l'éloignement du monde, se complait dans le chagrin. Les deux suivans, qui sont du genre héroïque, sont les plus estimés; mais nous préférons le quatrième, où l'auteur a tracé en partie l'histoire de sa jeunesse. Mme de Tencin a choisi l'intérieur des couvens pour y mettre les premières scènes de ses romans, et personne mieux qu'elle n'a su peindre les tourmens de la réclusion et les agitations d'une ame partagée entre l'amour et le devoir. Les intrigues de ces quatre ouvrages sont simples; les situations ont de la force sans donner dans l'exagéré. C'est une heureuse transition du genre emphatique et apprêté de Scudéry au roman vrai de l'abbé Prévost, dont l'histoire de Manon Lescaut restera comme un modèle inimitable. Mme de Tencin n'a point l'air de courir après un succès ni de songer à flatter les goûts du public, comme un romancier de profession. Il semble qu'elle écrive pour elle-même et qu'elle puise dans son cœur les sentimens de ses personnages. On peut lui reprocher de manquer d'art, mais non d'aller au-delà du naturel. Souvent elle peint des choses que l'on trouve sans intérêt lorsqu'on ignore qu'elles se rattachent à l'existence de l'écrivain; elles auront un prix particulier aux yeux de ceux qui les liront avec l'envie de connaître la célèbre chanoinesse. De là vient sans doute la vogue qu'ont obtenu ces petits romans qui furent imprimés aussitôt après la mort de Claudine. Les contemporains voyaient dans l'auteur l'héroïne de l'ouvrage.

On ne prend pas une part active aux affaires et à la politique sans avoir beaucoup d'ennemis; ceux de Mme de Tencin l'ont accusée de ne donner tant à l'ambition que par manque d'ame et de sensibilité. Le lecteur jugera, par cette histoire et par *les Peines de l'amour*, si le reproche était fondé. Il est certain que, dans l'instant où une femme met tout en jeu pour renverser un ministre ou obtenir de Rome un chapeau de cardinal, elle fatigue trop sa cervelle pour que le cœur ne sommeille pas un peu. Mme de Tencin avait de ces organisations excessives qui ne font rien à demi. L'empire des sens a dominé pendant sa jeunesse, la fougue de tête a pris ensuite le dessus, et quand le règne du cœur est arrivé, la beauté n'étant plus à son poste, la sensibilité n'a plus trouvé d'emploi que dans les suppositions et le roman.

Digitized by Google

Après avoir pris un rang élevé parmi les écrivains, la chanoinesse ouvrit sa maison aux beaux esprits, et eut pour amis tous les hommes éminens de son temps. Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Astruc, Helvétius, l'abbé Dubos, passaient leurs soirées chez elle et avaient tous les jours le couvert à sa table. Elle les prônait et les aidait à se produire avec cette ardeur qu'elle avait tant de fois appliquée à des buts moins louables. L'*Esprit des lois* parut ainsi sous son patronage. Elle en acheta deux cents exemplaires qu'elle distribua dans la bonne compagnie, en obligeant les gens de cour eux-mêmes à lire ce magnifique ouvrage. Elle en fit autant pour Fontenelle et pour nombre d'autres auteurs. On n'entrait pas dans son salon, et on n'avait pas l'honneur de lui parler, si on n'était au courant du livre qu'elle recommandait. Elle fut ainsi très utile à des hommes dont le mérite aurait pu sans elle n'être apprécié qu'après leur mort. Que cette obligeance passionnée fût le fruit de la bonté du cœur ou de l'enthousiasme de l'esprit, ce n'était pas moins une très rare et très précieuse qualité. Mme Geoffrin rendit aussi des services aux lettres en même temps que Mme de Tencin, mais avec moins de discernement et plus d'égoïsme. C'était là une mode fort estimable et dont il est grand dommage que les belles dames d'à présent soient bien éloignées.

Les soupers de Claudine eurent bientôt du renom. On n'était admis que par une faveur extrême à ces conversations où la profondeur et l'enjouement se succédaient tour à tour. Le rang ni la fortune n'eussent jamais fait passer par-dessus la sottise lorsqu'il s'agissait d'y introduire un nouveau visage. Mme de Tencin appelait familièrement les gens d'esprit ses *bêtes*, et leur donnait tous les ans une culotte de velours noir. Cet usage, qui paraîtrait ridicule aujourd'hui, n'avait rien que de naturel il y a cent ans. M. de Montesquieu ne manquait pas de fierté; cependant il accepta la culotte comme les autres, et l'on ne voit point que personne ait trouvé le cadeau malhonnête, puisque les gazettes ont assuré qu'il fut usé littérairement plus de huit mille aunes de velours au service de l'aimable chanoinesse.

Elle acheta une maison de campagne à Passy, où ses amis avaient des chambres et la permission de venir coucher selon leur fantaisie. Deux jours de la semaine étaient consacrés aux grandes réceptions et à la cérémonie. On ne comptait pas moins de cent couverts à sa table ces jours-là. Le reste du temps, on s'occupait des lettres, de la philosophie et des sciences en petit comité; on recherchait les jeunes gens qui annonçaient quelque mérite, et on leur facilitait les moyens de se produire. M. de Marmontel débuta chez notre chanoinesse. Elle

Digitized by Google

le prit en amitié, lui fut très utile par ses avis et sa protection, ce qui n'a point empêché l'auteur des *Incas* de la traiter fort mal, ni de critiquer amèrement ces réunions où il voyait pourtant des hommes d'un génie reconnu.

« Mme de Tencin, dit M. de Marmontel dans ses Mémoires, me faisait raconter mon histoire dès mon enfance, entrait dans tous mes intérêts, s'affectait de tous mes chagrins, raisonnait avec moi mes vues et mes espérances, et semblait n'avoir dans la tête autre chose que mes soucis. »

N'est-ce pas un esprit singulièrement fait que celui qui peut mettre en doute l'amitié active et désintéressée qu'une vieille femme témoigne gratuitement à un petit débutant? C'est de lui-même que M. de Marmontel donne une triste opinion lorsqu'il tourne ses ingrats sarcasmes contre sa bienfaitrice. Voyez cet autre passage des mêmes Mémoires, où l'auteur donne malgré lui une haute opinion des graces, du sens et de la bienveillance de la dame :

« Elle me conseilla encore de me faire des amies plutôt que des amis; car, au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes; ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels pour ne pas oublier les vôtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche : demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami; car, entre amans, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc, auprès d'elle, assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous? »

Au lieu de s'imaginer que Mme de Tencin voulait gagner sa confiance afin d'en abuser, M. de Marmontel aurait dû lui répondre que son conseil était bon, mais que le beau sexe était encore meilleur qu'elle ne le disait; qu'une maîtresse vous pouvait rendre d'aussi utiles services qu'une amie, et avec plus d'ame; que s'il survenait un nuage, cela n'empêchait pas les femmes de s'employer pour leur amant au plus fort même des brouilleries, et qu'elles avaient assez de générosité pour craindre de faire dire que l'obligeance s'éteignait en elles avec l'amour.

Par les extraits suivans, tirés des ouvrages de Mme de Tencin, on pourra se convaincre de sa bonté de cœur et de son esprit :

« Quel cœur que le sien! (en parlant d'une amie). Jamais de dégoût,

Digitized by Google

jamais d'impatience! Elle écoutait avec la même attention, avec le même intérêt ce que je lui avais déjà dit mille fois! De grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite; on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit. . . . . .
. . . Vous trouverez des ingrats, me dit-elle, que vous importe? La reconnaissance est l'affaire des autres : la vôtre est de faire le bien que vous pouvez. Il le faudrait même pour le plaisir (1). »

On n'écrirait point ainsi, ce nous semble, des choses qu'on serait incapable de sentir. Les pensées profondes et les mots qui marquent la connaissance qu'elle avait des hommes se trouvent assez souvent dans ses romans et ses lettres.

« Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin, dit une de ses héroïnes. »

« Les gens d'esprit, a dit Mme de Tencin, font beaucoup de fautes de conduite parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. »

Une des lettres au maréchal de Richelieu contient la phrase suivante, qui prouve une bonhomie et une absence de prétentions rares dans les vieilles gens :

« Il y a si long-temps que j'étais belle qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étais en perfection. »

Un mot bien connu est celui qu'elle dit un jour à l'égoïste Fontenelle en lui mettant la main sur le cœur :

« Ce n'est pas un cœur que vous avez là; c'est de la cervelle comme dans la tête. »

Le monde, qui paraît se complaire à juger les gens de travers, ne soupçonna pas les intrigues de la chanoinesse, quand elle y était plongée tout entière; mais une fois qu'il fut au courant de l'influence que cette dame avait exercée, il voulut voir des déguisemens et de l'astuce dans ses plus simples actions. Il la crut innocente pendant ses amours, galante quand elle était politique, et ambitieuse tandis qu'elle ne songeait plus qu'aux jouissances de l'esprit.

Claudine de Tencin mourut en 1749, fort calomniée par le public, mais aimée et considérée des hommes de mérite qui vivaient dans son intimité. Elle laissa, par testament, une foule de petits legs à ses amis, qui portèrent son deuil et la regrettèrent sincèrement.

(1) *Les Peines de l'amour.*

Digitized by Google

Fontenelle lui-même, qui n'a jamais pleuré de sa vie, en eut quelque chagrin. Il disait naïvement :

— C'est une perte irréparable ! Elle connaissait mes goûts et m'offrait toujours les mets que je préférais. Je ne retrouverai pas cela aux dîners de Mme Geoffrin.

Il n'alla pas au convoi, de peur de gagner un rhume ou une courbature.

Les autres membres de la coterie eurent des regrets plus vifs, et la plupart restèrent amis, quoique le lien qui les avait unis long-temps se fût brisé. M. Pont-de-Vesle, neveu de la célèbre chanoinesse, hérita en partie de sa grande fortune. On sait qu'il avait de l'esprit et que c'était un original ; mais ce serait nous écarter de notre sujet que de parler de lui, et son histoire serait fade après celle de sa tante (1).

PAUL DE MUSSET.

(1) La meilleure édition des romans de Mme de Tencin est celle donnée en 1825 : *Œuvres complètes de mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines;* Paris, chez Moutardier. On y trouvera une belle et intéressante notice de M. Étienne, où il est fort question du cardinal de Tencin et de ses cabales.

Digitized by Google

VOYAGE

AUX RUINES DE PALMYRE.

HAMAH. — HOMS. — LE DÉSERT.[1]

Nous partîmes d'Alep le 10 octobre 1837, à trois heures après midi; nous nous dirigeâmes au sud. A notre droite s'étendaient de beaux vergers d'oliviers, de pistachiers, des plantations de vignes; à notre gauche, le vaste et sombre désert de Palmyre. Au bout de deux heures et demie de marche, nous passâmes à Khan-Touman, grand karavansérail à moitié ruiné, où se reposent les voyageurs. De Khan-Touman à Marrah on compte quinze lieues. On rencontre à mi-chemin un pauvre village appelé Sermin, entouré de nombreuses grottes creusées au ciseau dans le rocher.

La ville de Marrah est située sur un plateau du haut duquel le regard se promène sur une plaine immense et déserte. Marrah, cité florissante au temps de la première croisade, ne présente aujourd'hui qu'un aspect désolé; elle n'est habitée que par quinze cents familles musulmanes. Les murailles, les tours, les bastions de Marrah ont été détruits de fond en comble par la guerre et les tremblemens

(1) Voyez la livraison du 17 mai.

Digitized by Google

de terre. Les fossés de Marrah, jadis si profonds, si redoutables, sont maintenant comblés.

M. Michaud a raconté, dans le troisième livre de son *Histoire des Croisades*, le siége et la prise de Marrah par l'armée chrétienne. Il a dit comment la possession de Marrah donna lieu à de graves querelles entre Raymond, prince d'Antioche, et Bohémond, comte de Toulouse, et comment le peuple croisé renversa la ville pour terminer les contestations des deux princes chrétiens. Mais il est des détails curieux, touchant le siége de Marrah, qui n'ont pu entrer dans le récit de l'historien, et ces détails, je les rapporterai ici.

Guillaume de Tyr, voulant justifier les cruautés de l'armée chrétienne après la prise de Marrah, dit que les habitans de cette ville se montraient *orgueilleux à cause de leurs richesses, et étaient devenus d'une extrême arrogance!* depuis qu'ils avaient battu plusieurs chrétiens dans une rencontre. Mais ce qui excita surtout la colère des soldats de Jésus-Christ, c'est que les Sarrasins de Marrah avaient planté des croix sur les remparts de leur ville et avaient couvert de boue et d'immondices ces signes sacrés de notre rédemption. Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir durant le siége de Marrah; aussi usèrent-ils de la victoire avec toute la fureur de la vengeance. Le chroniqueur Robert, témoin oculaire, nous a laissé une horrible peinture du massacre des habitans, et le sang-froid du narrateur ajoute encore à l'atrocité des détails qu'il donne. « Les nôtres, dit-il, parcouraient les rues, les places publiques, les toits des maisons, se rassasiant de carnage comme une lionne à qui on aurait pris ses petits; ils taillaient en pièces et mettaient à mort les enfans, les jeunes gens, les vieillards courbés sous le poids des années; ils n'épargnaient personne, et, pour avoir plus tôt fait, ils en pendaient plusieurs à la même corde. Chose étonnante! spectacle merveilleux, ajoute le chroniqueur, de voir cette multitude si nombreuse et bien armée se laisser tuer sans se défendre! Les croisés s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient; ils ouvraient le ventre des morts (ô détestable amour de l'or!) et en tiraient des bysantins et des pièces d'or. Toutes les rues étaient jonchées de cadavres, et des torrens de sang coulaient de toutes parts. O nation aveugle et destinée à la mort! croirait-on que parmi cette grande multitude d'hommes, il n'y en ait pas eu un seul qui voulût confesser la foi de Jésus-Christ? Bohémond fit venir tous ceux qu'il avait fait enfermer dans la tour du château, et ordonna de tuer les vieilles femmes, les vieillards décrépits et tous ceux que la faiblesse de leur corps rendait inutiles; il

Digitized by Google

fit réserver les hommes vigoureux; les jeunes filles furent emmenées à Antioche pour y être vendues (1). »

Le siége d'Antioche, qui avait duré si long-temps, et plus tard le siége des autres villes de Syrie, avaient épuisé les ressources du pays. La plupart des habitans s'étaient sauvés dans les montagnes, emmenant avec eux leurs troupeaux. La conquête de Marrah avait attiré de grandes misères sur les croisés. Dès le commencement des belliqueuses opérations, la disette fut si grande, que plus de dix mille chrétiens erraient dans les champs *comme des troupeaux*, fouillant la terre pour trouver quelques grains de froment, d'orge, ou quelques fèves. La famine se fit surtout sentir après le siége; les pèlerins en vinrent jusqu'à manger des cadavres de Sarrasins qui tombaient en putréfaction. Les infidèles disaient alors : « Qui pourrait résister à cette nation de Francs, si obstinée et si cruelle? Pendant un an elle n'a pu être détournée du siége d'Antioche ni par la famine ni par le glaive, et maintenant elle se nourrit de chair humaine! »

C'est ici que les réflexions des chroniqueurs sont beaucoup plus curieuses que les évènemens qu'ils racontent. « Chose étonnante et horrible à dire et à entendre! s'écrie Albert d'Aix : *non-seulement les chrétiens mangèrent des Sarrasins, mais encore des chiens.* » Baudry, archevêque de Dol, dit qu'on ne doit pas faire un crime aux croisés d'avoir mangé des musulmans, *parce qu'ils souffraient la faim pour la cause de Dieu, et que par ce moyen-là ils continuaient à faire la guerre aux infidèles avec leurs mains et avec leurs dents.* Raoul de Caen rapporte que les chrétiens firent bouillir de jeunes Sarrasins et mirent des enfans à la broche; imitant les bêtes féroces, ils dévorèrent des hommes qu'ils avaient fait rôtir. *Mais*, ajoute Raoul, *ces hommes étaient comme des chiens.* Enfin, Foucher de Chartres s'exprime de la manière suivante : *Les croisés, transportés de rage par l'excès de la faim, coupaient les cuisses des Sarrasins déjà morts, et les dévoraient d'une dent cruelle,* SANS LES AVOIR FAIT SUFFISAMMENT ROTIR (2).

Une distance de huit lieues sépare Marrah de Hamah, la route va du nord au sud. A deux heures de Marrah, à une demi-heure à droite du chemin, gisent, sur un vaste plateau, des pierres de taille, des murs à demi enfouis dans la terre, des colonnes brisées, des chapiteaux, des corniches d'un beau travail; un portique orné de

(1) *Bibliothèque des Croisades*, première partie.
(2) *Ibid.*, id.

Digitized by Google

deux pilastres corinthiens, s'élève au milieu de ces débris d'une antique cité; point d'arbres, point d'eau, pas un brin d'herbe, pas une habitation humaine parmi ces ruines; partout la solitude et le silence. En arrivant au milieu de cette ville désolée, je vis un grand aigle fièrement posé sur le faîte du portique; ses ailes étaient à demi déployées, comme si l'oiseau avait voulu se tenir tout prêt à remonter dans l'espace; il arrêta sur moi ses pénétrans regards, avec je ne sais quelle menaçante expression. Le grand aigle semblait me reprocher d'être venu troubler la paix de ces ruines dont il s'était fait comme le gardien.

Je n'ai pas trouvé, dans mes souvenirs, le véritable nom de cette ville, et mon guide n'a pas su me dire non plus la dénomination que les gens du pays ont donnée à ces débris. Ne pourrions-nous pas croire que ces restes ont appartenu à Albar ou Albari, cité mentionnée par les chroniqueurs de la première croisade? Guillaume de Tyr place Albar à six milles de Marrah, et cette distance convient précisément à la situation de ces ruines. Un fait de la première croisade se rattache à Albari : Tandis que les chefs de l'armée chrétienne soumettaient, après la prise d'Antioche, plusieurs villes de la Cilicie et de la Mésopotamie, Raymond, comte de Toulouse, jaloux aussi, dit le chroniqueur, de ne pas s'engourdir dans l'oisiveté, partit d'Antioche avec un grand nombre d'hommes armés, et vint mettre le siége devant Albar. Cette ville, occupée par les Turcs, était très fortifiée, mais les croisés l'attaquèrent avec tant de vigueur, que les habitans furent bientôt forcés de se rendre. Pierre de Narbonne, confesseur du prince Raymond, devint évêque de la ville d'Albar, et l'église de cette ville fut élevée à la dignité de métropole. Pierre de Narbonne fut, selon Guillaume de Tyr, le premier évêque latin donné à l'Orient, depuis que les croisés avaient pénétré dans ce pays (1).

Je continuai ma route vers Hamah; à droite, à une distance de deux lieues, apparaît une longue chaîne de montagnes, habitée par des Ansariens; à gauche, c'est le désert, avec sa physionomie monotone; on rencontre de temps à autre, sur le chemin, des villages détruits par l'armée égyptienne en 1833. Trois heures avant d'arriver à Hamah, on laisse à gauche un caravanserai appelé Khan-Schi-Khan, habité par une trentaine de familles musulmanes.

Hamah, l'ancienne Epiphania, est une charmante ville assise au penchant de deux collines, formant une large vallée toute plantée de

(1) Guillaume de Tyr, tom. I, ch. VII.

Digitized by Google

beaux arbres fruitiers. La vallée de Hamah, ouverte à l'orient et à l'occident, est traversée par l'Oronte, appelé Assis (le Rebelle) par les gens du pays. L'Oronte divise Hamah en deux parties; quatre ponts jetés sur le fleuve joignent les deux parties de la cité. Un grand nombre d'aqueducs se montrent sur les deux rives de l'Oronte. La ville de Hamah étant plus haute que le fleuve, elle est abreuvée au moyen de grandes roues hydrauliques, dont l'une a jusqu'à soixante-dix pieds de diamètre. Ces roues élèvent l'eau à cinq ou six pieds au-dessus de leur hauteur, et la versent dans les aqueducs, qui la portent dans les divers quartiers de la cité. Ces machines hydrauliques font, en tournant, un bruit d'enfer; ce bruit est insupportable pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Mais ces immenses roues, ces longs aqueducs, ces eaux perpétuellement agitées, les maisons, les kiosques de Hamah, mêlés aux grenadiers à la fleur écarlate, aux pommiers, aux cerisiers, aux abricotiers de la vallée, produisent des paysages délicieux et pleins d'orignalité. « Contemple la ville de Hamah et ses eaux répandues sur différens points, a dit un poète arabe; le fleuve Rebelle fait tourner de nombreuses machines dont le mouvement est soumis à ses lois. »

Hamah compte plusieurs bains publics, des khans, des bazars bien approvisionnés, des mosquées. Ses maisons sont construites en terre et en briques rouges cuites aux feux du soleil. La population de Hamah est de vingt-quatre mille habitans, dont six cents chrétiens; le reste est musulman. Les habitans de cette ville ont la réputation d'avoir beaucoup d'imagination; ils sont, dit-on, tous poètes, et on les a surnommés *les oiseaux parlans*. C'est à Hamah que les hadjis de Stamboul et de l'Anatolie achètent la toile pour faire les *ihrams* (voiles pénitentiels) employés pendant le saint pèlerinage de la Mecque.

Nous remontâmes à cheval le 17 octobre à midi. Au bout de cinq heures de marche, nous traversâmes l'Oronte sur un vieux pont en pierres. Le fleuve coule ici entre deux collines dépouillées d'arbres et très rapprochées l'une de l'autre. Au sommet de la colline occidentale apparaît une petit village appelé Rostan; il occupe une partie de l'emplacement de l'antique Aréthuse, où fut martyrisé Marcus, évêque de cette ville. Saint Grégoire de Naziance a décrit les horribles tourmens que le peuple d'Aréthuse fit subir au vénérable évêque. Marcus avait livré à l'incendie et à la destruction un temple païen cher au peuple d'Aréthuse. La multitude fit éclater sa colère contre Marcus. Celui-ci songea d'abord à prendre la fuite pour se dérober au courroux du peuple; ce n'était point par lâcheté, mais il se rappelait

Digitized by Google

ces paroles de l'Évangile : « Quand on vous chassera d'une ville, allez dans une autre pour y enseigner la parole de Dieu. » Cette fuite ne fut pas longue. Marcus revint à Aréthuse, et s'offrit au peuple. L'arrêt fut bientôt prononcé; l'empereur Julien ne fit rien pour arracher l'évêque des mains de la populace, quoiqu'il pût se ressouvenir que Marcus l'avait sauvé, à l'âge de six ans, de la vengeance de Constance, qui l'avait condamné à mort, ainsi que son frère Gallus. L'évêque d'Aréthuse fut traîné sur les places publiques; chacun lui adressait un outrage ou lui infligeait une torture. Cette sanglante tragédie devint comme le passe-temps de la populace aréthusienne. A la fin, on enduisit son corps de miel, on l'éleva sur un pieu, et le vénérable évêque resta ainsi exposé à l'affreuse piqûre des guêpes et des abeilles sous les ardeurs du soleil de midi. Pas une plainte ne s'échappait de la bouche du martyr; il gardait sa sérénité au milieu des tourmens. Du haut de l'arbre de douleur où il était attaché, Marcus contemplait paisiblement les colères de la foule, et lui pardonnait. Cette calme résignation des martyrs dans les supplices est un bien touchant et bien magnifique spectacle de ces premiers temps de l'église naissante. Tertullien nous a expliqué cette grandeur sublime des martyrs : « Quand l'ame est aux cieux, nous dit ce grand homme, le corps ne sent plus la pesanteur des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme! »

Sept heures de marche conduisent de Rostan à Homs, cité bâtie au milieu d'une plaine dépouillée d'arbres; Homs, l'ancienne Émesse, est enfermée dans l'enceinte d'une muraille dont la circonférence est d'environ trois milles. Homs n'occupe pas tout l'espace entouré de murs; le côté oriental de la cité ne présente que des décombres. Pokoke a dit que les murs de Homs avaient été construits par les chrétiens de la première croisade, c'est une erreur. Homs n'a jamais appartenu aux croisés; on ignore l'époque précise de la fondation d'Émesse. Méhémed-Ébid, auteur du *Livre des Prières*, rapporte que Homs ou Hams fut bâtie par Hams, fils de Mehr de la tribu des Amalécites, qui lui laissa son nom. Le même auteur ajoute que *Homs est un lieu de bénédiction, et l'une des cités du paradis.* Ce titre aurait mieux convenu à Hamah, ville bâtie au milieu de jardins délicieux, qu'à Homs, entourée d'une plaine sans fleurs et sans ombrage. Les musulmans de l'antique Émesse disent qu'il y a dans la citadelle de cette ville un exemplaire du Koran écrit de la main même d'Omar, le célèbre lieutenant du prophète de la Mecque. *Lorsqu'on ôte le livre saint de l'endroit où il est placé, chose fort rare, d'ail-*

Digitized by Google

leurs, une pluie aussi abondante que celle du déluge tombe dans les terres de Homs; aussi est-il prouvé et reconnu de tout le monde que dans les temps de sécheresse on a recours à ce livre. Dieu fait descendre les eaux du ciel (1).

Sous les derniers Césars, Émesse était une ville très importante, très peuplée et bien fortifiée. Ces hautes tours, qui s'écroulent maintenant, brillaient de loin sous les rayons du soleil; de magnifiques palais, des temples s'élevaient de toutes parts. Émesse, comme Héliopolis, ou Balbek, adorait Baal, le dieu Soleil; il n'est pas resté pierre sur pierre de ce fameux temple d'Émesse, dont le faîte, d'après le poète Avanius, égalait en hauteur les cimes du Liban.

Les habitans d'Émesse étaient célèbres par leur esprit et par leurs richesses. Aujourd'hui encore, quoique la race ne soit plus la même, la population de cette ville passe pour une des plus belles et des plus spirituelles de la Syrie. « Les femmes, dit Méhémed-Ébid, ressemblent à des anges par leur beauté et par le charme de leurs manières. » Sur ce dernier point, un voyageur qui passe ne peut guère juger par lui-même; car les dames de Homs, couvertes de la tête aux pieds par leurs longs voiles blancs, ne montrent pas leur figure. On parle aussi de la coquetterie et de la corruption des femmes d'Émesse.

On compte à Homs quinze mille musulmans et cinq mille chrétiens. Les principaux revenus des habitans sont les grains, le tabac et le raisin. On y fabrique des étoffes de soie, et les manteaux syriens en laine rayée qu'on appelle *abba*. Ainsi que Hamah, Homs est fréquentée par les Bédouins du désert, qui viennent y faire leurs provisions de l'année.

Méhémet-Réchid-Pacha, général en chef de l'armée ottomane, en 1832, avait jugé que la ville de Homs était la seule place de Syrie d'où il pourrait arrêter l'invasion d'Ibrahim-Pacha. Le fils de Méhémet-Ali parut sous les murs de Homs au moment où les Turcs l'y attendaient le moins. C'était la première fois que des troupes dressées à la manière européenne, les unes à Stamboul, les autres au Caire, se trouvaient en présence. L'armée du vice-roi était moins nombreuse que celle du sultan; mais quelle différence sous le rapport de la tactique! L'armée ottomane était mal disciplinée et n'avait pas un seul officier instruit; les régimens de l'Égypte auraient pu être comparés à des régimens européens, et plusieurs chefs possédaient une bonne instruction militaire. Ibrahim n'eut pas de peine à vaincre une pa-

(1) Méhémed-Édib, *Livre des Prières.*

Digitized by Google

reille armée. La déroute des Osmanlis fut complète; ils laissèrent sur le champ de bataille deux mille morts, et au pouvoir des vainqueurs trois mille prisonniers et douze pièces de canon. La victoire ne coûta aux Égyptiens que cent deux morts et cent soixante-deux blessés.

Le lendemain de notre arrivée à Homs était un jour de foire; les portes de la ville avaient été ouvertes de meilleure heure que de coutume, pour laisser entrer les habitans des campagnes qui venaient vendre les productions de leurs terres. Vers les dix heures du matin, la cité de Homs était remplie de monde, et l'activité était grande. Au moment où les vendeurs et les acheteurs se livraient paisiblement à leurs affaires, les portes de la ville furent soigneusement fermées, et la moitié d'un régiment d'infanterie vint fondre tout à coup sur le peuple. Le désordre le plus complet régna alors dans Homs; on aurait dit une ville prise d'assaut, envahie par un ennemi furieux. Jeunes gens, vieillards, chrétiens, musulmans, tous étaient saisis, garrottés et traînés dans les rues par des soldats armés de pied en cap. Ils s'emparaient des marchands dans leurs boutiques, des menuisiers, des bijoutiers, des armuriers, des selliers, tranquillement livrés aux travaux de leurs ateliers. Les cris, les gémissemens des femmes, des jeunes filles se faisaient entendre de toutes parts; elles se meurtrissaient le sein, se déchiraient le visage, frappaient les murs des maisons avec leur tête. Je vis, à côté de notre logement, une belle jeune femme arabe assise sur une pierre avec deux petits enfans : c'était une femme à qui on avait enlevé son mari; elle s'arrachait ses longues tresses noires, et disait en sanglotant : « On m'a pris mon « maître, mon ami, le père de mes enfans! c'était lui qui les nour- « rissait! Que deviendrez-vous, mes pauvres petits agneaux, mainte- « nant que votre père n'est plus là pour vous donner du pain? » Et la jeune femme, désespérée, serrait contre son cœur ses deux enfans nus.

Ce spectacle déchirant, cette complète désolation de toute une ville n'était autre chose que le recrutement ordonné par le vice-roi d'Égypte. Quand Méhémet-Ali veut augmenter son armée, il profite de quelque grande fête, de quelque foire importante, et même, au besoin, il réunit le peuple pour une cérémonie religieuse, et le fait cerner par un corps de troupe sur lequel il peut compter. Les soldats, comme nous venons de le voir, fondent sur les hommes assemblés et les entraînent avec violence sans leur donner le temps de revoir les lieux qui les ont vus naître, de dire un dernier adieu à leur mère, à leurs enfans, à leurs épouses et à leurs sœurs. Tous les hommes qu'on saisissait dans Homs étaient traînés dans la cour d'une caserne;

Digitized by Google

là, on s'empressait de faire le triage : les vieillards et les chrétiens étaient renvoyés, mais tous les musulmans en état de porter les armes étaient garrottés et emmenés en Égypte par un détachement de soldats, comme des galériens en France. Tous ces pauvres jeunes gens n'ont pas l'espoir de revoir leur terre natale, car ils sont soldats à vie! Cette violation des saintes lois de la famille et des lois éternelles de la justice est la cause en Syrie d'une grande misère et d'une grande corruption. Les terres, privées des bras qui les cultivaient, sont en friche et ne produisent plus rien; les jeunes femmes d'Antioche, de Damas, de Beyrout, de Hamah, de Homs, d'Alep, à qui on a pris leurs maris, se dévouent à l'infamie pour un peu d'argent; elles achètent, au prix de leur honneur, le pain de leurs jours, le pain de leur famille : horrible effet du despotisme égyptien qui pèse sur la malheureuse Syrie!

Un de mes plus grands désirs de voyageur était de contempler les vastes ruines de Palmyre. J'ai pu remplir la tâche que je m'étais imposée; mais que d'ennuis, que de peines, que d'efforts pour arriver jusque-là! Plus j'avançais vers le but de cette grande excursion, plus les difficultés et les craintes se multipliaient sur mes pas, et Palmyre semblait se dérober à l'ardeur de mes vœux.

Depuis la conquête de la Syrie par Ibrahim-Pacha, il y a dans ce pays une cavalerie irrégulière formée des Bédouins de la Libye et de la Haute-Égypte. Cette cavalerie se compose de trois mille hommes; elle est destinée à la surveillance des routes, à courir après les déserteurs; en temps de guerre, c'est elle qui va en avant de l'armée régulière pour éclairer sa marche. Chaque cavalier reçoit, par mois, une paye de cent piastres (25 fr.), mais il est tenu de se fournir son cheval, ses vêtemens et ses armes. Le général en chef actuel de cette cavalerie se nomme Madjoun-Bey; il nous donna, à Alep, une lettre pour le gouverneur de Homs, dans laquelle il lui prescrivait de mettre à notre disposition douze de ses cavaliers. L'escorte nous fut accordée; un Turc appelé Hassan-Aga, qui dans l'armée irrégulière a le titre de lieutenant, en était le chef. Hassan-Aga s'engagea sur sa tête à nous accompagner dans le désert jusqu'à ce que nous eussions trouvé la tribu arabe d'*Abechdah*, gouvernée par le scheik Mahmoud, un des chefs les plus puissans des Bédouins. Hassan-Aga était porteur d'un billet de Madjoun-Bey où le général priait *son noble ami, le vénérable scheik Mahmoud*, de nous donner quinze hommes de sa tribu pour nous conduire à Palmyre et nous ramener ensuite à Homs. Hassan-Aga ne devait nous quitter que lorsqu'il aurait obtenu du

Digitized by Google

scheik Mahmoud l'engagement formel de répondre de nous sur sa vie. Nous louâmes trois chevaux pour les douze ou quinze jours que devait durer notre course, et nous emportâmes des provisions pour aller jusqu'à Palmyre. Le trajet de Homs à Tadmor est de trente lieues.

Nous partîmes de Homs le 20 octobre à neuf heures du matin, avec nos dix cavaliers commandés par Hassan-Aga. Nous nous dirigeâmes vers le sud-est. Au bout d'une heure de marche, nous laissâmes à droite un petit village appelé Zeïdel; une heure plus loin, un autre bourg du nom de Soukaraah; puis nous ne vîmes plus que le désert, qui, dans son immensité, nous offrait l'image de l'infini. Ce désert de Syrie a quelque chose d'effrayant, quelque chose qui accable l'esprit et le jette dans une tristesse profonde. Figurez-vous, sous un ciel ardent, des plaines immenses, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, des horizons à perte de vue. Le sol, stérile et dépouillé, ne présente que de rares herbes épineuses qui semblent croître à regret. Des troupeaux de gazelles, des sauterelles, des belettes, des rats, des sangliers, un Bédouin qui passe sur sa jument en soulevant des tourbillons de poussière, c'est tout ce qui trouble parfois le profond silence de ces vastes solitudes. Les Arabes ont donné au grand désert le nom de Bahaar (la mer); il y a dans cette dénomination arabe une poétique image dont chacun peut saisir la vérité. Rien en effet ne ressemble à la mer comme cette vaste et uniforme étendue qui n'a de bornes que l'horizon. Au milieu du désert, comme au milieu des solitudes de la mer, l'homme n'a pour toute ressource que ce qu'il emporte avec lui.

Nous marchâmes toute la journée du 20 octobre sans rencontrer aucune figure humaine. Nos cavaliers allaient les uns après les autres à la découverte; ils se plaçaient sur des monticules pour chercher des tentes, mais ils n'apercevaient que la plaine morne et silencieuse. Quand la nuit eut enveloppé le désert de ses ombres, nous dressâmes notre tente au pied d'un mont de sable, et nous prîmes notre repas avec les provisions que nous avions apportées de Homs.

Le 21, à la pointe du jour, notre tente était pliée, et nous nous acheminions vers l'orient. J'avais admiré le beau spectacle du lever du soleil en pleine mer, mais le spectacle du lever du soleil en plein désert m'a semblé plus majestueux, plus sublime. Je n'espère pas retracer la magnificence de ce spectacle; on crie d'admiration à cet aspect, et c'est refroidir son impression que de chercher à décrire un tel tableau. Comment montrerais-je, au point de l'horizon où le soleil va se lever, ces innombrables petits nuages traversés par des rayons lumi-

Digitized by Google

neux semblables à de longues flèches? Peu à peu les rayons deviennent plus ardens, les bords du ciel resplendissent, des gerbes de feu montent dans l'espace, et l'extrémité orientale du désert s'illumine. Tout à coup le large disque du soleil semble sortir du sein des sables et apparaît à l'horizon comme le cratère d'un volcan; le désert paraît tout de feu; on dirait qu'un immense incendie enveloppe la terre et le ciel. Puis toutes ces splendeurs s'effacent lentement, et le soleil recommence sa course.

Nous avancions toujours du côté de l'est. En cheminant dans ce désert, où j'apercevais de temps à autre des traces de camps de Bédouins, mes yeux cherchaient des sépultures de ce peuple nomade; mais rien qui pût ressembler à un tombeau ne se montrait à nous. — Où donc les Bédouins enterrent-ils leurs morts? dis-je à Hassan-Aga qui marchait à côté de moi. — L'Arabe, me répondit Hassan, ne s'inquiète pas plus de savoir le lieu où il dormira son dernier sommeil, qu'il ne s'inquiète de savoir le lieu où il dressera sa tente; il ensevelit ses morts partout où il se trouve, et si, dans ses campemens divers, il revenait à la place où il a déposé les restes d'un père, d'un frère ou d'une épouse, il ne trouverait plus rien; car un jour un vent impétueux se lève, il creuse la terre et, avec la poussière du désert, il emporte et disperse la poussière des ossemens humains. — Un incrédule qui entendrait les paroles que tu viens de prononcer, dis-je à Hassan, rirait si tu lui parlais ensuite de la future résurrection des morts; il te dirait que c'est folie de croire que ces cendres perdues au milieu du sable puissent se rassembler et redevenir, sans se confondre, ces mêmes corps vivans tels qu'ils étaient avant la mort. — L'incrédule qui ne se comprend pas lui-même, répondit Hassan-Aga, voudrait-il comprendre les mystères de la Providence? Le prophète a dit : *Dieu qui a tiré les mondes du chaos, Dieu qui a tout créé, manquerait-il de puissance pour faire revivre les morts?*

On peut faire cette remarque, qu'il n'y a pas de tombeaux chez les Bédouins; ils n'ont jamais connu le charme mélancolique qu'on éprouve sur le sépulcre d'un père ou d'un ami, ils n'ont jamais prêté l'oreille au doux et plaintif murmure d'une ombre, ils n'ont jamais médité, aimé, espéré autour d'un funèbre monument. L'Arabe du désert, qui n'a pas connu la paix d'une demeure fixe pendant sa vie, ne connaît pas la paix de la tombe après sa mort; sa froide dépouille devient errante comme le fut sa propre vie. Il est dans la destinée du Bédouin de ne rien laisser de lui en ce monde. Le Bédouin se pose sur la terre comme les oiseaux du ciel, mais ne s'y attache

Digitized by Google

pas; après son trépas, le vent mêle ses cendres au sable qui tourbillonne, et vous ne pourriez pas plus trouver son sépulcre que celui du milan, du vautour ou de l'épervier.

Vers les dix heures du matin, nous vîmes un troupeau de brebis et de chèvres gardé par deux jeunes pâtres armés d'une massue et d'une lance; ils étaient assis devant un feu de broussailles, nos cavaliers leur demandèrent du pain : « Sous ce brasier, répondirent-ils, un pain se prépare; attendez qu'il soit cuit, et vous le mangerez. » L'un des deux pâtres écarta bientôt la braise avec un bâton, et un large pain nous apparut: c'était le pain *cuit sous la cendre,* comme au temps d'Abraham. Quand les Bédouins sont en voyage, ils emportent un sac en cuir rempli de farine de froment, un autre plein d'eau, et un vase en bois pour pétrir la farine; ce pain est sans levain, il n'est mangeable que tout frais et tout chaud; aussi, les Arabes ne le préparent-ils qu'à l'instant où ils vont prendre leur repas. Voilà comment les Bédouins font le pain lorsqu'ils sont en course. Dans le repos des campemens, ils étendent la pâte sur un plateau en étain qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'il soit très échauffé; ce pain-là est mince et très bon. Les pâtres nous indiquèrent le lieu où était campée la tribu du scheik Mahmoud. Nous cheminâmes vers le nord-est jusqu'au coucher du soleil, et nous aperçûmes enfin les tentes que nous cherchions depuis deux jours.

La physionomie d'un camp arabe est curieuse à étudier. Nous arrivâmes au milieu des tentes du scheik Mahmoud, à cette heure du soir où toute la tribu est en mouvement, car pendant que le soleil verse ses feux, tout est calme et muet dans un camp bédouin; les troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres, paissent l'herbe dans les lieux environnans; la population tout entière est enfermée sous les tentes : les femmes filent la toile, les hommes dorment ou fument, on ne dirait pas que sous ces pavillons noirs et silencieux vivent de nombreuses familles; mais, au coucher du soleil, l'activité commence; à cette heure-là, tout le monde sort des tentes; vous entendez les cris des hommes, des femmes, des enfans, appelant les chameaux qui répondent par de longs beuglemens aux voix sonores des bergers; les chevaux hennissent; les chèvres, les moutons, font entendre leur bêlement, tandis que les chiens aboient derrière le camp; partout des feux s'allument, et au-dessus de chaque tente s'élève une légère colonne de fumée, semblable à la fumée des toits des villages aux approches de la nuit : *Villarum culmina fumant,* comme dit le chantre des Bucoliques.

Digitized by Google

Les tentes de la tribu d'Abech-Dah étaient au nombre de cent cinquante; elles étaient dressées en cercle, et occupaient environ un espace de deux milles; des chevaux sellés et bridés, des lances plantées en terre apparaissaient à la porte de chaque demeure, comme pour la garder. La tente du scheik, la plus grande de toutes, se voyait au-devant des autres vers l'occident; elle est toujours placée de ce côté-là: les Arabes de Syrie attendent de l'occident leurs ennemis aussi bien que leurs hôtes; s'opposer à ceux-ci et accueillir ceux-là, c'est la principale affaire du scheik. Comme l'usage du voyageur est de s'arrêter à la première tente qui se présente à lui dans le camp, le scheik doit se trouver du côté par où il arrive le plus d'étrangers. Nous mîmes pied à terre devant la tente du chef de la tribu; il n'y était pas, il était à Damas, et ne devait revenir que dans une quinzaine de jours; son frère, appelé Mézied, le remplaçait en son absence dans ses fonctions de scheik. Mézied avait environ quarante ans; il était maigre, de moyenne taille, les traits de son visage étaient pleins d'expression; il vint au-devant de nous : *Sélam-aleik!* (que la paix soit sur vous!) nous dit-il; *entrez sous ma tente, vous en êtes les maîtres.* Nous entrâmes dans la demeure du scheik, un Arabe prépara tout de suite le café, et bientôt la liqueur parfumée nous fut offerte; chacun de nous avait un schibouk, chose indispensable dans le désert, mais le scheik nous présenta le sien, et fuma à son tour avec le nôtre. Dès ce moment, nous devînmes les hôtes sacrés de Mézied : l'Arabe qui aura pris le café, et fumé la pipe, ou mangé le pain et le sel avec un étranger, sous la tente, le protégera et le défendra, dans l'occasion, au péril de sa vie.

Après les cérémonies d'usage, Mézied nous dit : D'où venez-vous? où allez-vous? Hassan-Aga donna alors au scheik le billet de Madjoun-Bey. Mézied ne sachant pas lire, un marchand de Homs, qui était venu vendre des étoffes dans sa tribu, le lut à haute voix. Après la lecture, le scheik prit le billet, le porta à ses lèvres et sur sa tête en signe de respect, puis il dit : « Ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer le nom de Madjoun-Bey; je sais qu'il est bon musulman, vaillant guerrier, et je respecte tout ce qui vient de lui; mais, malgré ma bonne volonté, je ne puis aujourd'hui faire ce qu'il demande. Il m'est impossible de faire conduire ces deux étrangers à Tadmor (Palmyre), parce que ma tribu est en guerre avec une autre tribu qui nous a pris, il y a trois jours seulement, trois cents chameaux et vingt chevaux, les plus beaux que nous eussions. Ce serait s'exposer à une mort certaine que d'aller main-

Digitized by Google

tenant à Tadmor. La vie de l'homme est courte ici-bas, et ce serait folie que de l'abréger encore par une mort qui ne donnerait pas de gloire. D'ici à une quinzaine de jours, nos ennemis auront changé de place, et nous pourrons alors, si Dieu le veut, aller à Tadmor. Dernièrement, une famille anglaise voulut aller visiter les grandes ruines; un scheik lui donna trente hommes d'escorte, et répondit d'elle sur sa tête. Une troupe de Bédouins tomba sur les Anglais et sur leur escorte comme un nuage chargé de grêle tombe sur un troupeau effrayé; la famille anglaise fut complètement dépouillée, et le scheik qui avait répondu d'elle se vit obligé de lui rembourser l'équivalent de la somme qu'on lui avait volée (1). Graces en soient rendues à Allah, j'ai plus de prudence que ce scheik, et je ne ferai rien. »

— Le désert est vaste, dis-je à Mézied; il y a des milliers de chemins pour nous conduire à Tadmor, sans que l'escorte que tu nous donneras ait besoin de passer là où sont tes ennemis. — Hassan-Aga fit remarquer à Mézied que Madjoun-Bey verrait avec peine sa demande si mal accueillie par le frère de son ami, le noble scheik Mahmoud.

« Voici notre repas du soir, dit le scheik en voyant entrer sous la tente un Bédouin portant un plateau en étain sur lequel était une gazelle rôtie. Mangeons maintenant, poursuivit le chef, et nous songerons ensuite au voyage. »

Nos onze cavaliers, Mézied, son fils Akmed, jeune homme de dix-huit ans, mon compagnon de voyage, moi, l'interprète Ibrahim et Abdalah, notre muletier, nous nous assîmes à la manière orientale, sur des tapis grossiers, autour du large plateau d'étain, et la gazelle fut dévorée en moins d'un quart d'heure. Nous n'avions ni couteau ni fourchette; chacun se servait de sa main droite pour dépecer l'animal rôti. La chair de la gazelle est grisâtre, son goût est à peu près celui du lièvre. On nous apporta ensuite un second plat; c'était une grande gamelle en bois, remplie de *bourgoul*, nourriture habituelle des Bédouins. Ils ne mangent de la viande que dans les grandes circonstances de leur vie ou lorsqu'ils veulent fêter des étrangers. Le *bourgoul* est du froment broyé; on le fait bouillir avec de la pâte de farine fermentée, et puis on le fait sécher au soleil. Ainsi préparé, il se conserve pendant un an. On le fait cuire comme le pilau, avec du beurre de chameau. Le goût de ce mets me parut détestable, et la ma-

(1) J'ai vu à Athènes, au mois de novembre 1836, la famille anglaise qui fut volée par les Bédouins dans le désert de Palmyre.

Digitized by Google

nière de manger de nos convives n'était pas faite pour exciter notre appétit; nos Arabes plongeaient leur main droite dans la gamelle, ils pressaient la pâte de bourgoul, et, après avoir fait des boulettes de la grosseur d'un œuf de poule, ils l'avalaient. Le repas fini, chacun se leva et alla essuyer sa main droite à un morceau de toile noire, suspendue à un des coins extérieurs de la tente. Cette espèce d'essuie-mains se nomme *roffé;* aucun homme de bonne réputation ne voudrait s'asseoir au-dessous de ce morceau de toile, et c'est de ce préjugé que dérive l'expression : *ta place est le roffé,* pour désigner quelqu'un d'un caractère méprisable.

Après le repas, les Arabes s'assirent sous la tente autour d'un grand feu. La veillée fut longue. On raconta plusieurs histoires, mais de tous ces récits du désert, un seul me parut digne d'être remarqué.

Le personnage d'Antar, cet Achille du désert, comme on l'a appelé, est devenu populaire chez les Bédouins. Dans sa conversation, l'Arabe a coutume de dire, selon la nature du sujet qui l'occupe : *J'imiterai Antar,* ou bien : *Je n'imiterai pas Antar.* L'histoire que je vais vous rapporter est tirée de l'épopée de l'Arabie; elle nous fut racontée par un Bédouin de la tribu de Mézied.

« Antar l'Africain (que ce nom vive à jamais!) était vaillant guerrier; mais il n'était pas riche; il aimait Ibla, la noble fille de Malik. Il ne pouvait obtenir sa main qu'en donnant à son père cent chameaux de l'Irak-Arabie (la Mésopotamie). Ces chameaux appartenaient à Manzor, fils de Massem, roi des Arabes, et lieutenant de Nushirvan, sultan de Perse. Or, ceci était un piége qu'on tendait à Antar. On voulait se débarrasser de lui, et l'on croyait qu'il trouverait la mort en allant prendre des chameaux qui appartenaient à un homme qui avait sous ses ordres d'innombrables armées. Antar, emporté par son courage et par son amour, partit. Ses amis avaient voulu le retenir, mais il ne les écouta pas. Le père d'Ibla lui avait demandé des chameaux, Antar les lui avait promis. « Ne dis jamais non après avoir dit oui, chantait Antar, ou couvre ton front du bandeau de la honte et du repentir. Le mot non, après le mot oui, est aussi lâche que méprisable. Quand tu veux avoir un ami, choisis un homme noble, franc, sincère et libéral. Lorsqu'il dira non, dis non; quand tu auras dit oui, qu'il dise oui. Que ton glaive soit à deux tranchans, mais jamais ta langue! »

Antar partit avec son frère Schibod. Ils arrivèrent dans l'Irak-Arabie, et, soit par ruse, soit par force, ils enlevèrent un grand nombre de chameaux. Ils se mirent en marche vers leur tribu avec

Digitized by Google

ce riche butin. Mais comme le soleil commençait à lancer ses rayons les plus brûlans, il s'éleva derrière eux un tourbillon de poussière qui, en s'avançant rapidement, laissa voir douze cents guerriers, appelés Schiboniens, couverts d'armes brillantes et brandissant, les uns de longues lances, les autres des épées étincelantes. Cette troupe avait été envoyée par Manzor à la poursuite d'Antar et de son frère. Antar fit des prodiges de valeur dans ce combat avec les Schiboniens; mais quel guerrier, quel démon pourrait tenir tête à douze cents hommes armés? Schibod n'avait pas su ce qu'était devenu son frère, et, le croyant mort, il songea à se sauver lui-même. Schibod arriva près d'une caverne devant la porte de laquelle un jeune berger attisait un feu pétillant où se préparait son modeste souper. « Jeune homme, viens à mon secours, lui cria Schibod, je me mets sous ta protection. Un danger me menace; mes ennemis viennent de tuer mon frère, et ils veulent aussi rougir cette terre de mon sang. — Oui, par ton père, je te sauverai, répondit le pâtre, et l'on m'arrachera la vie avant d'attenter à la tienne. Entre dans ma caverne, et ne crains aucune trahison de ma part. Je ne suis qu'un pauvre pâtre, mais je suis Arabe; je descends d'Ismaël, fils d'Abraham, père des croyans! » Schibod entra dans la caverne du pâtre bédouin. A peine y était-il, que les cavaliers qui le poursuivaient avec la rapidité de l'aigle, arrivèrent. « Misérable bâtard, dirent-ils au berger, nous avons vu se cacher dans ta caverne un démon que nous poursuivons vainement depuis ce matin; il nous a lassés. Livre-le nous, afin que nous le hachions en morceaux. Que Dieu maudisse celui qui lui a donné le jour, et les muscles des jambes de son coursier! — O Arabes! répondit le berger, accordez-moi sa vie, je vous en conjure; ne rejetez pas ma prière, car je lui ai offert l'hospitalité, il est sous ma sauve-garde. — Ta sauve-garde ne lui servira de rien, reprirent-ils, il faut nous le livrer ou te préparer toi-même à mourir, car son frère a tué au moins cent de nos camarades. — Vous avez puni son frère, c'est bien! mais mon protégé n'est que malheureux, je n'ai pas vu une goutte de sang sur ses mains. »

Le pâtre vit qu'il défendait Schibod vainement, et qu'ils allaient être tous les deux massacrés. « Nobles Arabes, dit le berger aux cavaliers, vous savez ce que c'est qu'un serment pour un fils d'Ismaël; je ne puis vous livrer celui que j'ai accueilli dans ma demeure; mais éloignez-vous de soixante pas de ma caverne, et sans en chasser le fuyard, je l'engagerai à sortir; quand il ne touchera plus mon sable hospitalier, vous pourrez en faire ce que vous voudrez sans que son sang retombe sur ma tête. »

Digitized by Google

Les cavaliers consentirent à cela et se retirèrent à soixante pas. Le pâtre entra alors dans la caverne, et dit à Schibod : « Tu as entendu ma conversation avec tes ennemis, je ne puis te sauver qu'aux dépens de ma vie, mais je t'ai juré fidélité et je tiendrai parole. Lie-moi les pieds et les mains, mets-moi ce mouchoir sur la bouche et descends-moi dans cette grotte que j'ai creusée et que j'ai couverte d'une trappe que tu refermeras sur moi. Après avoir fait cela, tu laisseras là tes armes, tu prendras mes vêtemens, ma besace pleine de provisions, mon bâton, et tu sortiras de ma caverne en chassant mes brebis devant toi. Quand tu seras à une vingtaine de pas de tes ennemis, tu leur crieras : « J'ai vainement voulu faire sortir ce malheureux de ma demeure, il s'obstine à y rester malgré moi, je vous le livre. » A ces paroles ils viendront dans la caverne, et pendant qu'ils chercheront, tu couperas promptement les sangles de tous leurs chevaux, tu monteras le plus beau, et tu fuiras. Obéis, ne perds pas un instant. »

Schibod ne se rendit qu'avec peine aux instances du jeune homme; mais enfin, après l'avoir comblé de bénédictions, il fit tout ce qu'il lui avait dit de faire et partit sur le plus beau des coursiers de ses ennemis avec la rapidité de la peur. Les Schiboniens entrèrent dans la caverne et y cherchèrent long-temps. Le berger gardait le silence pour laisser à Schibod plus de temps pour s'éloigner. Enfin, il se mit à pousser de grands cris et appela à son secours en indiquant la trappe qui le séparait du jour. Les cavaliers aidèrent le pâtre à remonter.

« Ce maudit Africain, dit le pâtre, avait entendu notre conversation; me tenant le poignard sur la gorge, il m'a forcé à me taire et m'a jeté dans cette grotte où sans vous je serais mort. » Les Schiboniens crurent au généreux mensonge du berger, ils le délièrent et coururent à leurs chevaux; mais, trouvant toutes les sangles coupées, ils renoncèrent à l'espoir d'atteindre Schibod. Ils prirent leurs chevaux par la bride et marchèrent toute la nuit et tout le jour, honteux d'avoir été joués. Schibod put retrouver son frère Antar qu'il avait cru mort dans la mêlée. »

Je reviens aux arrangemens de notre voyage. Le 22 octobre au matin, Mézied céda enfin à nos instances; il nous donna une escorte. Le scheik, comme je l'ai déjà dit, ne savait pas lire; le marchand de Homs traça sur un morceau de papier les paroles suivantes, sous la dictée de Mézied :

« Au nom de Dieu puissant et juste!

« Moi, Mézied, fils de Sélim, frère du noble scheik Mahmoud, je

Digitized by Google

déclare avoir reçu sous ma tente MM. A.-B. et B. Poujoulat, voyageurs français, conduits dans mon camp par Hassan-Aga, officier de la cavalerie irrégulière de Syrie. Je m'engage à faire accompagner les deux Français à Tadmor et à Homs par sept hommes de ma tribu. Je prends MM. A.-B. et B. Poujoulat sous ma protection; les sept Bédouins, parmi lesquels il y aura mon fils Akmed, les défendront contre tous ceux qui oseraient les attaquer. Nos ennemis (que Dieu maudisse!) auront la vie des Arabes mes frères avant d'avoir celle de mes deux hôtes du pays des Francs.

« Louanges à Allah, paix et prières sur Mohammed son prophète! »

Le marchand lut ces paroles à haute voix en présence des cavaliers, ensuite Mézied apposa son cachet au bas du papier; nous fîmes nous-mêmes, par écrit, une déclaration où nous attestions que Hassan-Aga nous avait mis sains et saufs entre les mains de Mézied, frère du scheik Mahmoud. Nous convînmes de distribuer 450 piastres (125 liv.) aux Bédouins qui devaient nous accompagner; nous leur donnâmes 250 piastres avant de nous mettre en route, avec la promesse de leur donner le restant de la somme à la fin du voyage. Hassan-Aga et ses cavaliers reçurent aussi leur bakchi, et reprirent le chemin de Homs. Tous ces détails sont utiles à mentionner lorsqu'il s'agit d'une excursion à Palmyre avec les Bédouins.

Nos sept hommes d'escorte étaient armés de fusils à mèche, de *sekin* ou coutelas recourbés suspendus à la ceinture, et de lances surmontées de plumes noires d'autruche, emblème de la mort. Ils étaient montés sur des chevaux de toute beauté. Des colliers faits avec des dents de sangliers, des talismans contre le mauvais œil, des petites bourses en cuir renfermant un papier où est écrite la généalogie des chevaux, étaient suspendus au cou des coursiers. On connaît l'amour des Arabes pour leurs coursiers; ils les aiment plus que leurs femmes, ils connaissent mieux leur généalogie que celle de leurs ancêtres. La naissance d'un noble poulain est un plus grand sujet de joie et de félicitation que la naissance d'une fille de la tribu. L'Arabe ne frappe jamais son coursier; il ne se sert ni de l'éperon ni du fouet pour lui donner le signal du départ; à un mouvement bien connu du corps, le cheval s'élance avec la légèreté du vent.

Quelques-uns des chevaux de notre escorte avaient des selles à la turque, d'autres avaient des *médéaa* ou peaux de mouton rembourrées. Ils n'avaient ni brides ni étriers; les Bédouins les dirigeaient avec une corde. Ces chevaux étaient petits comme la plupart des chevaux arabes,

Digitized by Google

mais ils étaient tous parfaitement faits. Parmi les sept coursiers de nos Bédouins, il n'y avait qu'un seul étalon; le reste était des jumens. L'Arabe préfère la jument à l'étalon, parce qu'elle ne hennit point (chose inappréciable dans les expéditions nocturnes), parce qu'elle est plus douce et qu'elle peut, au besoin, donner du lait pour apaiser la soif et la faim de son maître. Les étalons qu'on ne réserve pas pour multiplier les races sont vendus dans les villes de Syrie. Akmed, fils de Mézied, montait le seul étalon de notre caravane; ce cheval était admirable; son œil lançait des éclairs, son poil était brillant et noir comme l'ébène, sa crinière était superbe; il avait trois pieds blancs et une petite marque blanche sur le front. Je n'avais jamais vu un aussi bel animal; c'était bien là ce coursier d'Arabie dont l'Écriture a tracé le portrait : « Le hennissement de ses naseaux est terrible; il creuse du pied la terre, il s'égaie en sa force, il vole au devant des guerriers, il se rit de la peur, il ne la connaît pas; il ne se détourne point de l'épée, il affronte les flèches qui sifflent et le fer étincelant des dards et l'éclair des javelots; il écume, il frémit, il dévore l'espace, il tressaille d'aise au bruit du clairon; il flaire de loin la bataille, la voix tonnante des chefs et les cris de victoire; au son éclatant de la trompette, il dit : Allons (1)! »

Au bout de quatre heures de marche, après avoir quitté le camp de Mézied, nous vîmes venir vers nous, ventre à terre, six cavaliers. « Voici nos ennemis, nous dit notre escorte. Ne bougez pas de cette place; nous vous retrouverons là, nous allons combattre! » Et ils partirent comme l'éclair en jetant leurs cris de guerre. En un moment nos Bédouins eurent disparu, et nos regards ne découvrirent plus que la vaste et muette solitude. Nous avions, M. B... et moi, nos pistolets en main, bien décidés à les décharger sur le premier bandit qui viendrait nous attaquer. Notre drogman Ibrahim et notre *moucre*, restés seuls avec nous, pleuraient à chaudes larmes et nous reprochaient déjà leur mort. « *Perque noi siamo venuti in questo horribile deserto!* me disait Ibrahim en sanglotant; *io lo dicevo assai : questi Bedouini sono i piu gran birbanti del mundo; noi tutti amassarano!* » (Pourquoi sommes-nous venus dans cet horrible désert! Je le disais souvent : ces Bédouins sont les plus grands brigands du monde; ils nous assassineront tous!)

Après une heure d'attente, un de nos Bédouins arriva au lieu où nous étions; il nous annonça qu'un des siens avait été fait pri-

(1) Job, ch. XXXIX.

Digitized by Google

sonnier et son cheval pris, et qu'Akmed, fils de Mézied, avait reçu un coup de lance au côté gauche. « Mais n'irons-nous donc pas à Tadmor? dis-je à l'Arabe. — Mézied vous l'a juré, répondit-il, vous irez à Tadmor quand même nous devrions tous mourir pour vous défendre. Allons rejoindre le reste de la troupe, qui nous attend-là bas au pied de ce monticule. »

Nous nous acheminâmes vers l'endroit désigné; nous y trouvâmes quatre de nos cavaliers, et Akmed, qui avait l'air souffrant et le visage très abattu. Je demandai à voir sa blessure; lui-même découvrit son sein avec peine, et j'aperçus une blessure au côté gauche; mais cette blessure n'était ni fraîche ni sanglante. Nous comprîmes alors que tout cela n'était qu'une mauvaise ruse de guerre pour avoir des piastres. En effet, tandis que j'examinais la blessure d'Akmed, un de nos Bédouins, nommé Sélim, me dit : « La jument qu'on nous a prise est de noble race, ses jambes sont plus fines que les jambes des gazelles, et ses pas plus rapides que les pas de la mort. Cette belle jument vaut quarante bourses (5,000 fr.); tu es trop généreux, ô jeune homme! pour souffrir que nous essuyions cette perte. — Nous parlerons de cela à Homs, répondis-je à Sélim en sautant sur mon cheval; maintenant allons à Tadmor. »

Les six cavaliers qui s'étaient élancés contre nous comme pour nous attaquer avaient été envoyés par Mézied. Ne pouvant pas nous dépouiller ostensiblement, parce qu'ils avaient répondu de nous sur leur vie, ils inventaient toutes sortes de stratagèmes pour nous escroquer de l'argent. Et ces mêmes hommes, capables d'une pareille fourberie, se seraient crus offensés dans leur *dignité* si on leur avait offert de l'argent pour prix de la nourriture donnée sous leur tente! Tel est le caractère des Arabes du désert : c'est un mélange de brigandage et de générosité. Les Bédouins joignent à des instincts atroces les vertus que nous admirons dans les mœurs d'Abraham et de Jacob. L'Arabe vagabond dépouillera le voyageur sur le grand chemin, et le recevra sous sa tente *au nom de Dieu clément et miséricordieux!*

En cheminant dans le désert, nous vîmes deux vautours déployant leurs larges ailes au-dessus de nos têtes; nous entendions les cris de souffrance de deux pauvres petits oiseaux qu'ils tenaient dans leurs serres. Un des oiseaux s'échappa, le vautour se précipita sur lui en poussant des cris de rage; l'oiseau fut dévoré, et ses plumes s'envolèrent à travers l'espace. Je lâchai un coup de pistolet sur l'oiseau de proie, mais la balle ne l'atteignit point. « N'as-tu jamais vu dans les villes et les villages de la Syrie, me dit alors un de nos

Digitized by Google

Bédouins, les soldats égyptiens levant des recrues? Les soldats fondent sur les paisibles habitans des cités et des campagnes, comme ces deux vautours sur ces pauvres oiseaux. Malheureusement, les Syriens ne peuvent point traiter les hommes d'Ibrahim-Pacha comme tu viens de traiter un de ces deux vautours. » Telle est l'opinion du désert sur le gouvernement du pacha d'Égypte.

Il n'y a point de routes tracées dans les plaines sablonneuses où nous marchions. L'Arabe seul peut se diriger à travers ces solitudes; les Bédouins prennent pour guide, dans le désert, les marques des pas des hommes et des chameaux. Notre escorte, en allant vers Palmyre, tenait souvent les yeux attachés sur la terre; les Arabes devinaient, d'après les traces de pas que nous voyions, si c'étaient des amis ou des ennemis qui avaient passé par là; ils savaient s'ils étaient loin ou près. Par quelle sagacité merveilleuse le Bédouin peut-il se rendre compte de tant de choses à la seule vue de l'empreinte des pas sur le sable? Il vous dira si le pas appartient à sa propre tribu ou à quelque autre du voisinage; en examinant la profondeur de l'empreinte, il reconnaît si l'homme était chargé ou non; un seul regard jeté sur la trace lui indique si l'homme a passé le jour même ou deux jours auparavant; l'intervalle plus ou moins régulier des pas lui fait connaître si l'homme était fatigué ou non, et s'il peut réussir à l'atteindre. Le Bédouin est aussi habile à suivre les traces du cheval et du chameau, et cette facilité lui est d'un grand secours pour aller à la recherche des troupeaux ou pour courir après des fuyards. Le jour de notre départ du camp de Mézied, nous nous trouvâmes, vers les quatre heures après midi, sur une esplanade, où se montraient les traces toutes récentes du séjour d'une tribu. Au lieu de suivre ces traces, nos Bédouins prirent une route opposée. — Ces empreintes de pas semblent être d'aujourd'hui, dis-je à un de nos Arabes; pourquoi ne les suivrions-nous point? — La tribu qui a campé là, me répondit-il, ne doit pas être loin, à l'heure qu'il est; mais il vaudrait mieux dormir cette nuit en plein air que d'aller chercher un asile dans cette tribu : elle est formée d'Arabes *schammar* (crieurs). Que Dieu nous garde de tomber entre leurs mains! — Burckhard avait vu un Arabe découvrir et suivre les pas de son chameau dans une vallée sablonneuse où il y avait d'autres traces de ces animaux; il sut lui dire le nom de tous ceux qui avaient passé dans la matinée.

Vers les huit heures du soir (le 22 octobre), nous aperçûmes devant nous, au loin, un grand nombre de feux qui brillaient à travers l'obscurité de la nuit. A cette vue, notre escorte jeta des cris de joie :

Digitized by Google

c'était une tribu amie, celle du scheik Pharah. Nous arrivâmes dans le camp, et nous nous trouvâmes bientôt sous la tente du chef. C'était un homme d'environ soixante ans, d'une belle et imposante figure. « Ces étrangers sont nos hôtes, lui dit Akmed; nous avons mangé avec eux le pain et le sel sous la tente de mon père. — Que la paix soit sur eux! répondit Pharah en fixant sur nous ses yeux avec bonté; ma demeure sera pour eux un abri sûr et tranquille. » On nous apporta du *bourgoul* et la moitié d'un chevreau rôti, que nous mangeâmes avec notre escorte. Ce fut sous la tente de Pharah que je bus pour la première fois de l'eau des Bédouins; c'était une eau de pluie; les Arabes la puisent dans des réservoirs situés au milieu du désert, où elle reste éternellement. Les brûlans rayons du soleil tombent toute l'année sur cette eau croupissante; les Bédouins en remplissent des outres malpropres, et le mouvement du transport achève de donner à cette eau une odeur horrible. De ma vie je n'ai éprouvé un pareil dégoût; mon cœur se soulève encore en y pensant. Nous conseillerons donc aux voyageurs qui iront à Palmyre d'emporter avec eux leur provision d'eau pour tout le temps que durera le voyage.

Un bien curieux tableau s'offrit à nous sous la tente du scheik Pharah. Cette tente pouvait avoir trente pieds de longueur sur dix ou douze pieds de largeur. Au milieu était un grand feu formé de broussailles et de fiente de chameau desséchée au soleil. Vingt ou trente Bédouins de tout âge étaient accroupis autour du brasier; ils étaient là, les uns à demi couchés, la tête appuyée sur la main droite, et fumant la pipe; les autres assis sur leurs talons, légèrement inclinés vers le feu. Je contemplais ces belles têtes, blanchies par l'âge ou couvertes d'une épaisse chevelure noire tombant sur l'épaule: leur noble front, leurs yeux noirs, leur nez aquilin et leurs dents blanches se dessinaient fantastiquement à travers les lueurs incertaines du foyer. Par dessus ces superbes figures d'hommes apparaissait un cercle de têtes de chameaux qui, allongeant leur cou, regardaient le brasier avec des yeux immobiles. La réunion était grave et silencieuse; on n'entendait rien, excepté le nom d'Allah, s'échappant de la poitrine des Bédouins.

— Les Arabes, dis-je à notre drogman, ont toujours sur leurs lèvres le grand nom d'*Allah;* il serait curieux de savoir comment ces hommes du désert comprennent l'existence de l'Être suprême. — Pharah, qui était assis à côté de moi, demanda à Ibrahim le sens des paroles que je venais de prononcer, et l'interprète les lui traduisit fidèlement.

« Je sais que Dieu existe, dit le scheik d'une voix solennelle,

Digitized by Google

comme je sais qu'un homme ou un chameau a passé par le chemin lorsque je vois les traces de ses pas empreintes sur le sable. La terre, avec ses montagnes, ses fleuves, ses arbres, ses innombrables êtres vivans et les productions qui les nourrissent; la succession de la nuit et du jour, la pluie qui descend des nuages sur la terre, le changement des vents et des saisons, et tant d'autres merveilles que je ne puis dire, sont aux yeux de tout homme de bonne foi des marques évidentes de l'existence de Dieu. Dans les temps d'ignorance (1), les Arabes adoraient le soleil, la lune, les étoiles; un sentiment naturel les portait à l'adoration de ces astres radieux que nous voyons au firmament; les Arabes d'alors adoraient les œuvres sans connaître l'ouvrier. Mohammed, notre saint prophète, nous a appris enfin quel était ce grand Dieu créateur de toutes choses. »

— Cette démonstration de l'existence de Dieu, dis-je à Pharah, est admirable. Permets-moi, vénérable scheik, de te parler de Dieu à mon tour. Écoute ces accens d'un prophète qui vivait autrefois dans le pays de Jérusalem : « C'est Dieu qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui les a étendues; c'est lui qui a pesé les cieux et qui a soutenu avec ses trois doigts la masse de la terre; c'est lui qui a mis les collines en équilibre. Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance. Les îles sont devant lui comme de la poudre légère. Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels, et tous les animaux de la terre ne seraient pas un sacrifice digne de lui. Le ciel est son trône, et la terre son marchepied. C'est lui qui a étendu les cieux comme un voile, et qui les a préparés comme un pavillon pour l'homme. C'est lui qui regarde en pitié la science des philosophes et la justice des juges de la terre (2). »

Une telle peinture de la divinité était faite pour frapper l'imagination des Bédouins; chacun regardait son voisin avec une expression de surprise et d'admiration. L'un d'eux, beau jeune homme d'une trentaine d'années, ouvrit le premier la bouche, et dit : *Les chrétiens ne sont pas si éloignés de Dieu, puisqu'ils savent d'aussi belles choses!*

(1) Les Arabes désignent sous ce nom-là le temps qui a précédé l'islamisme.
(2) Isaïe, ch. XL.

BAPTISTIN POUJOULAT.

Digitized by Google

L'IMPRIMERIE

DE SAINT-GERNAY.

Le hameau de Saint-Gernay, situé sur la route de Paris à Fontainebleau, près d'Essone, va s'enrichir incessamment d'une industrie nouvelle qui ne peut manquer d'attirer l'intérêt sur lui, et de lui valoir une sorte de célébrité. Saint-Gernay deviendra le pays de l'imprimerie comme Louviers est le pays des draps, Jouy celui des toiles peintes, Seraing celui des locomotives et des hauts fourneaux. La nouvelle imprimerie que l'on se propose de fonder dans ce village, aura cela de remarquable que les femmes seules y seront admises. *Compositeur, correcteur, pressier,* ces divers grades de la grande armée typographique, qui n'ont eu qu'un genre jusqu'à présent, vont bientôt se *féminiser* par la force des choses. Ceci est encore une idée qui nous est venue de l'Angleterre, pays intelligent et novateur, qui a le premier imaginé de confier à des femmes des travaux d'imprimerie.

Mais, outre le fait matériel, il y a là toute une révolution intellectuelle et sociale. En effet, l'imprimerie, ce grand levier de la pensée, ce moteur tout puissant du monde nouveau, ne va-t-il pas voir ses forces se doubler et son centre se déplacer peut-être en appelant à son maniement toute une portion du genre humain restée jusqu'alors oisive et inoccupée? — Imaginons l'époque récente encore où la poudre à canon n'était pas tout-à-fait déchue comme puissance européenne, où les arsenaux, les flottes, les armées, n'avaient pas encore cédé le pas aux livres, aux brochures, aux journaux, à l'artillerie de l'intelligence. Imaginons un conquérant, un aigle de guerre, Napoléon, enfin, au moment où son soleil pâlit, où la fortune l'abandonne, où la France lui montre avec terreur ses flancs épuisés; cette France, qui l'a tant aimé et

Digitized by Google

lui a tout livré, dans son enthousiasme aveugle, jusqu'à ses enfans et ses vieillards. Tout à coup, voyez s'élever sur nos campagnes et sous le pied du colosse, ainsi qu'une légion de blonds épis, une armée, une phalange nouvelle, imprévue, pareille aux anges de Milton s'élançant contre les cohortes infernales. Ce sont nos femmes de France, dignes filles de Jeanne d'Arc qui viennent de s'armer contre l'invasion et se trouvent tout à coup assez robustes pour manier le mousquet, assez intrépides pour oser braver en face le regard des ennemis et le feu des batailles; Penthesilées modernes qui vont renouveler sur les bords du Niémen les antiques merveilles du Tanaïs. Des armées de femmes! Des recrutemens de femmes! Ah! si cette fiction eût pu se réaliser, quelle ressource pour celui à qui il n'a manqué peut-être qu'un dernier enjeu de soldats pour gagner la partie engagée entre l'Europe et lui! Que serait-il arrivé en pareil cas et de l'Angleterre et de Moscou, et de Leipsick et du sort du monde entier? — Telle est la révolution qui vient de s'accomplir. L'imprimerie a trouvé ses amazones.

D'abord, on ne saurait douter que, par le fait seul de l'introduction des femmes dans les imprimeries, le prix de la main-d'œuvre typographique ne doive être considérablement abaissé. En effet, on sait que par une convention qui fait infiniment d'honneur à notre civilisation, les femmes, à mérite égal, et presque toujours à labeur égal, reçoivent un salaire moitié moindre que celui des hommes. Ceci est un des bienfaits d'une époque d'association et de pure fraternité. Un bon compositeur d'imprimerie gagne, terme moyen, six francs par jour; une femme, remplissant les mêmes fonctions, en gagnera trois tout au plus. N'importe, tout injuste et chétif qu'il est, ce chiffre ne laissera pas de doubler les ressources de l'existence de la femme obligée de subsister du travail de ses mains. Une ouvrière ordinaire est payée 15 sous, 20 sous par jour; dans les cas extraordinaires, on élève la journée jusqu'à 30. Or, la voilà portée tout à coup presque au rang des hommes, et mise au niveau de l'industrie masculine par ce nouveau centre d'activité qui vient de lui être ouvert. Ces ateliers où elle est appelée, ces poinçons, ces caractères, ces cadres de fer qu'on lui apprend à manier, tout cela représente comme de riches et précieux épis qu'une main généreuse vient de jeter dans sa pauvre corbeille.

Ensuite cet enchaînement de chefs-d'œuvre, de riens fugitifs et de fadaises qu'on appelle de ce nom barbare *la publicité,* ne peut manquer aussi de se ressentir de cette innovation. Voici qui va faire tout à coup renaître la librairie, ce corps languissant et débile auquel il ne manque peut-être, pour revivre, comme au lépreux du fabliau allemand, que le sang d'une jeune fille librement offert. Les frais d'impression, de correction, de composition, de tirage, tous ces coûteux détails d'imprimerie se trouvent diminués de moitié. La fabrication d'un livre, cette denrée qui a ruiné Furst et Guttemberg, ses inventeurs, et qui coûtait, dit-on, 120 couronnes d'or au roi Alphonse, coûtera moins désormais que la fabrication d'une pièce de drap, de coton ou de toile. Les villages, au lieu de dresser leurs filles pour la quenouille et la serpe, les élèveront pour la *forme,* le *cassetin* et le *composteur*. On aura des imprimeuses comme

Digitized by Google

on a des glaneuses, des vendangeuses, des liteuses, des épinceuses. — Écoutez dans les campagnes le mugissement de la grande machine typographique, dont la voix est douce au cœur de l'écrivain comme la mousqueterie à celui du soldat. Où êtes-vous, hélas! maintenant, ô vous, bergeries, moutons, pipeaux, musettes, vains échos de la douce églogue? Le Lignon du pays, autrefois simple moteur de la roue de quelque obscur meunier, est devenu aujourd'hui le ressort principal, l'agent actif de la presse mécanique : c'est lui qui la fait agir et manœuvrer. La Bièvre, l'Ivette, les Gobelins, ces pacifiques et campagnardes rivières des environs de Paris, vont bientôt rouler de l'encre et se faire toutes un peu Permesses. L'imprimerie deviendra presque universelle et domestique : écrira qui voudra, publiera qui voudra. Hélas! et quel déluge de sottises imprimées, d'écrits insipides ou dangereux, la presse étant un instrument mis à la portée de tous! Mais non, songeons plutôt que la grande question de l'instruction primaire se trouve ainsi tranchée et résolue peut-être. En effet, quel puissant motif de culture et d'émulation introduit dans les classes humbles et pauvres! — A quoi bon l'instruction? se disait-on autrefois dans les campagnes. Pour labourer, filer ou blanchir, à quoi bon la lecture, la grammaire, et les tristes heures de l'école mutuelle? Mais maintenant, l'intérêt, ce grand maître, cet irrésistible prêcheur, peut dire dans toutes les familles : — Travaillez, jeunes filles, étudiez, sachez écrire, lire surtout, et vous aurez un jour un bon état tranquille, productif, où vous n'aurez à redouter ni la bise, ni la pluie, ni le soleil, que vous pourrez exercer assises, à couvert, en cornette si vous le voulez, et où vous trouverez toute l'année moisson, récolte et vendange.

Mais les grandes villes n'éprouveront-elles pas aussi les bons effets de l'introduction des femmes dans les imprimeries? Paris, la cité pervertie et corrompue, ce centre de tant d'orphelines, de tant d'enfans égarées presque avant l'âge de raison dans ces états dont les écueils funestes et les piéges inévitables sont à peine déguisés sous des enseignes de fleuristes, de modistes, de musiciennes, d'enlumineuses, de brocheuses, de lingères, de figurantes; Paris aura ainsi un nouveau refuge ouvert à cette inconséquente et volage population, une ruche industrieuse et nouvelle où il pourra coloniser les plus intelligentes et les plus actives de ses jeunes abeilles.

La naissance et la venue de six filles dans une pauvre famille d'artisans étaient autrefois un grand sujet d'embarras et d'inquiétudes, presque une calamité domestique. Mais à présent, sur ces six filles, on en élèvera au moins une pour l'imprimerie de Saint-Gernay. La sœur aînée y entrera la première, et à force d'application et de zèle, elle parviendra peut-être au rang de *compositeur à son compte*. Alors elle appellera ses autres sœurs, qui viendront se ranger autour d'elle, comme les poussins autour de la poule. Dans les imprimeries, il faut, comme on sait, des enfans qui voltigent çà et là sous les ordres du prote, apportent les épreuves, rapportent les *bons à tirer*. Saint-Gernay aura aussi ses colombes voyageuses. Les aînées apprendront aux plus jeunes à voler; elles partageront avec elles la *copie* la plus douce et la plus facile à parcourir.

Digitized by Google

En fait d'imprimerie, comme en toutes choses, les associations fraternelles ont toujours porté bonheur. Les Rotschild sont frères, les Elzevir et les Estienne l'étaient aussi.

Et puis, comment se refuser à le croire, avec des salaires plus élevés, de meilleures conditions de travail, les mœurs s'amélioreront aussi, la pente du mal deviendra moins rapide ou moins glissante. Est-ce une illusion, ou bien l'instinct réel d'une prévision consolante? mais il me semble que la débauche et la corruption auront plus de peine à dépasser le seuil d'une imprimerie que celui de tout autre atelier de femmes. Le service de la pensée n'est-il pas un peu voisin de celui du ciel? Pourquoi l'intelligence n'étendrait-elle pas son culte et sa religion jusqu'à la personne de ses desservans? On peut donc croire que l'imprimerie de Saint-Gernay aura sa sainte patronne, son ange tutélaire, qui protégera ses ouvrières contre les tentatives du démon des mauvaises pensées, sinon des méchans livres. Cet ange sera tout simplement peut-être le chef-d'œuvre de tel écrivain qui se sera consacré à répandre l'amour de la vertu et à guider la jeunesse dans la route du bien. Ce sera *l'Éducation des filles* de Fénelon ou même l'*Émile* de Jean-Jacques que réimprimeront celles pour lesquelles ces livres furent écrits. Ainsi, chaque tâche, chaque journée apportera avec elle sa semence de moralité, sa fleur d'intelligence qui germera et s'épanouira en secret dans le cœur de l'ouvrière.

L'aiguille, en n'occupant que des doigts distraits et presque inactifs, laisse à l'esprit toute sa liberté. Alors l'imagination, émancipée par le désir, s'égare et caresse de brillantes espérances de parure, de fortune, roses mondaines garnies d'épines après lesquelles une jeune innocence laisse toujours un peu de son duvet. Mais heureux l'état qui peut, en enchaînant le corps, captiver aussi l'esprit! La journée d'une femme n'est plus alors représentée par un de ces vains et frivoles tissus qui représentent, sur les épaules d'une femme à la mode, l'existence viagère de toute une famille. Elle peut maintenant, mystérieuse Arachné, se consacrer à fabriquer chaque jour un coin de cette trame immortelle et forte sur laquelle les lettres, l'histoire, la philosophie, la poésie, la morale inscrivent chaque jour leurs conceptions et leurs pensées. La voilà élevée au rang de prêtresse de ce temple sacré de l'intelligence, au fond duquel elle peut entrevoir même, du sein de son humilité, le symbole poétique de ses graces et de ses perfections éternellement déifiées.

Les pauvres bourgeoises, les petites marchandes, même les simples portières, auront maintenant sans doute moins de confiance dans une carrière d'artiste, qui trop souvent, hélas! ne rapporte, pour de longues années d'études et de dépenses, que les fruits amers du désenchantement ou même le vice et l'indigence. Au lieu de rêver pour leurs filles les palmes stériles du Conservatoire, d'exercer, dès le plus jeune âge, leurs mains à parcourir les touches d'un clavier, elles feront de ces blanches phalanges les instrumens dociles d'un travail profitable et sûr. Elles leur apprendront à voltiger dans toutes les parties de *la casse,* à saisir les caractères, à en embrasser les quintes, les sixtes et les octaves avec une infaillible promptitude de coup d'œil et de

Digitized by Google

toucher; car c'est un clavier aussi, et non moins harmonieux et complet que ceux de Pape ou d'Érard, que ce pupitre du typographe appelé la *casse*, et où se trouvent rassemblées, sous la figure matérielle des signes alphabétiques, toutes les circonstances, notes et modulations de la pensée humaine. Est-il donc plus facile ou plus attrayant de déchiffrer, après dix années de patience, une sonate insipide ou de tristes variations, que de construire, lettre à lettre, une strophe de Lamartine ou une page de Sainte-Beuve? Poétiques partitions qui confieront sans doute à l'exécutant, par l'intime communion du travail, leurs plus doux et plus mystérieux accens. Pourquoi ne pas croire, d'ailleurs, ici à l'une de ces mutuelles et sympathiques influences créées et perpétuées par le mythe grec? Le pur rayon qui tirait d'harmonieux accords du *memnonium*, avait aussi le don de faire croître et fleurir les lis autour de Suse.

La plupart des économistes modernes qui ont demandé compte à la société des traités d'injustice et d'inégalité qu'elle passe avec les femmes, se sont plus d'une fois élevés avec force contre l'aveugle préjugé qui remet exclusivement dans les mains des hommes le monopole de tant de métiers que les femmes seraient aptes à remplir. Pourquoi des hommes et toujours des hommes, dans tant d'établissemens publics, restaurans, cafés, magasins à prix fixe, où les femmes seraient si bien à leur place? Le soin de soutenir le plateau destiné à une élégante dégustation, de faire chatoyer une étoffe nouvelle aux yeux du chaland, ou de poser une fleur artificielle sur une toque, ne devrait-il pas revenir de droit à ces mains frêles et mignonnes qui semblent modelées par le luxe et la délicatesse? Mais loin de faire aux femmes leur part équitable et suffisante dans le grand lot de l'industrie, les hommes semblent, au contraire, vouloir chaque jour empiéter sur leur domaine et usurper leurs attributions. Sybarites industriels, vous les voyez fabriquer ou vendre à peu près seuls les chaussures, les toques, les voiles, les chapeaux pour femmes. Nous en viendrons à voir des hommes convertis en modistes ou bouquetières. Prenons-y garde! ceci ne tend à rien moins peut-être qu'à compromettre la suzeraineté masculine jusqu'alors si impérieusement maintenue, à affranchir subitement ces vassales du monde incessamment chassées des vagues et molles régions où nous les avions prudemment confinées. Voici les droits réciproques méconnus, la royauté des deux sexes intervertie. Nous avions donc raison d'annoncer en commençant une révolution sociale.

Cependant, au milieu des révoltes de notre équité et de notre raison contre la *traite* commerciale de toute une partie de la société, il existe toujours dans nos veines et nos cœurs je ne sais quel vieux reste de ce sang chevaleresque et galant qui nous a fait considérer jadis les femmes comme la palme de la guerre, la parure des carrousels et des tournois. Ce culte ineffaçable, cette idolâtrie héréditaire eût retardé long-temps encore, sans doute, la mise en œuvre des idées de réforme sociale, sans ce fait décisif qui vient tout à coup de transporter la question de la sphère des théories sur le terrain même de la pratique.

Songeons en effet que, si les femmes sont esclaves, elles nous ont fait aussi

Digitized by Google

plus d'une fois payer leurs chaînes. Les exceptions monarchiques ont contrebalancé par bien des madrigaux en pierre de taille l'oppression de l'espèce. Comment donc affranchir ce peuple de victimes issu de favorites et de reines? Comment oser courber brusquement sous le joug de l'industrialisme ces fronts délicats encore et marqués de l'empreinte du diadème? La partie plaignante elle-même réclamerait contre une égalité trop absolue qui tendrait à détruire ses droits imprescriptibles à la royauté du monde. Dans le vaste atelier qui compose l'organisation des diverses industries, encore faut-il choisir un métier qui ne contredise pas trop ouvertement nos superstitions de sérail et de gynécée, et n'adresse pas un reproche trop direct aux fils de ce peuple docile qui a consenti à payer les châteaux et pavillons des Diane de Poitiers, des Pompadour et des Dubarry.

Que l'on ne dise donc plus maintenant que les hommes ne cèdent aux femmes que les professions de rebut, les travaux ingrats et stériles. La typographie n'est-elle pas véritablement un métier d'élite? Cette reine de la civilisation a compté parmi ses adeptes d'immortels écrivains. Érasme était imprimeur, l'auteur de *Clarisse Harlowe* l'était aussi, ainsi que le peintre du *Vicaire de Wakefield;* puis, de nos jours, l'écrivain qui a le mieux décrit les faiblesses, les mystères et les ressources de l'éclipse de la femme, et enfin le pauvre auteur du *Myosotis*. Quelle femme croirait donc déroger en se consacrant à l'imprimerie après de pareils devanciers? La typographie est mieux qu'un métier; c'est un art, une inspiration, c'est presque une muse.

Quel nom avons-nous prononcé? quelles images avons-nous réveillées à propos d'un fait qui intéresse si vivement les personnes, les écrivains et les poètes des deux sexes? Oh! vous qui formez comme une secte à part au milieu des autres sectes, vous, élégiaques et lyriques créatures que les noms des Staël et des George Sand n'ont pu racheter d'un opiniâtre préjugé, n'applaudirez-vous pas aussi à cette innovation qui semble être le sensible et authentique témoignage des titres intellectuels et des priviléges littéraires qui vous ont été si long-temps contestés?

Vous chanterez en strophes harmonieuses et clémentes cette nouvelle conquête de votre sexe. Doctes matrones, abbesses vénérables des communautés poétiques, vous protégerez, n'est-ce pas, la nouvelle imprimerie de votre patronage et de la sobriété de vos plumes? Jusqu'à ce qu'elle soit forte, que ses membranes aient poussé, vous n'exigerez pas qu'elle imprime trop de journaux de femmes, de revues de femmes, de brochures de femmes; vous lui épargnerez les apologues, les épîtres, les vapeurs, les émotions, les spasmes poétiques; sacrifiez quelque temps encore à l'autel du préjugé, en permettant à la presse de l'émancipation d'imprimer surtout dans ses débuts les œuvres de vos tyrans et les écrits de vos oppresseurs.

Mais je ne sais pourquoi un instinct secret me dit que parmi vous il se trouvera plus d'une muse soumise et courageuse qui n'hésitera pas à suspendre parfois la lyre aux murs du temple et à venir se mêler humblement aux rangs des travailleuses. Elle comprendra qu'il est aujourd'hui plus productif, après

Digitized by Google

tout, et plus sûr de travailler que de chanter. Non, ceci n'est ni une abjuration de destinée ni une déchéance poétique. Ce dieu qui se fit berger chez Admète, notre patron à tous, pourrait-il vous défendre de creuser un peu de ce docte sillon où croissent, et les palmes tardives du Capitole et les lauriers annuels et parfois féminins de l'Institut?

Après l'affranchissement social restait donc à conquérir l'affranchissement littéraire. Il s'agissait de triompher d'un préjugé qui fait de la littérature chez les femmes un thème indéfinissable d'antipathie et de réprobation. Faut-il rappeler ici cette désignation créée par lord Byron, et qu'une impérieuse nécessité a si promptement acclimatée en France? C'est à la typographie féminine qu'il appartient peut-être d'anéantir enfin ce surnom vengeur, et d'obtenir à la littérature des femmes, par la force matérielle, ses grandes lettres de naturalisation sociale. Tout travail a ses momens de halte, toute tâche ses heures de loisir. Or, quand la journée aura terminé sa course industrieuse, que la main de l'ouvrière se sera lassée à parcourir les sentiers infinis des lignes et des alinéas d'autrui, alors qui donc oserait lui défendre d'élever vers le soir une douce voix de rossignol pour chanter ses peines et moduler ses désirs? Qui donc aurait le sarcasme assez impitoyable, l'ironie assez dure pour défendre à ces douces larmes de la fin du jour de se cristalliser en strophes et en cantiques? Se rencontrera-t-il des hommes animés d'un esprit assez jaloux pour écarter brusquement les femmes des avenues de la pensée, à présent que les opprimées viennent d'adopter le seul rôle qui pouvait peut-être les racheter de la défiance et détourner de leur tête l'anathème satyrique? Qu'exigez-vous, qu'attendez-vous d'elles? Les voilà devenues les plus humbles satellites de l'instrument tout puissant dont le monopole perpétue seul aujourd'hui la suprématie d'un sexe sur l'autre. Cette brochure que vous composez pour étouffer les derniers échos des chaires saint-simoniennes ou des systèmes fouriéristes, ce feuilleton qu'un esprit mordant aiguise contre les muses contemporaines, cette dixième satire qu'inspira, dit-on, à Despréaux, l'incompétence autant que l'indifférence, songez que tout cela sera *composé* par celles que vous accablez; ce sont elles qui forgeront maintenant les traits dont vous seriez tentés de les frapper. Aux yeux d'une nation je ne dis pas galante, mais seulement prudente, n'y a-t-il pas dans ce fait-là tout un principe de mutuelle concession? L'intérêt même du vainqueur ordonne un armistice. De rivales et d'ennemies qu'elles étaient, voici les muses passées à l'état d'auxiliaires. Elles filent maintenant vos destinées littéraires; elles sont les Parques de la publicité.

Femmes d'intelligence et de pensée, ne redoutez donc plus ces récriminations désormais impuissantes qui s'attaquent aux fronts assombris par l'inspiration, aux *repentirs* mêlés de verveine et aux blanches mains veinées d'encre. Loin de chercher à cacher ces traces irrécusables du travail et de l'industrie, montrez-les au contraire avec orgueil, car ce n'est plus l'encre domestique qui a taché vos doigts, cette encre vaniteuse qu'excommuniait à si juste titre le pot au feu de Chrysalde. Non, cette encre est celle de la pensée universelle, de l'éternelle intelligence, celle où se sont trempées tour à tour les plumes qui ont

Digitized by Google

pesé plus que l'épée gauloise dans le plateau social, les plumes de Bacon, de Luther, de Bossuet, de Voltaire, les noms des poètes et des prophètes, des réformateurs et des légistes, celle où votre plume se trempera aussi un jour, vous, femmes qui avez reçu maintenant par le contact d'une industrie relevée comme un baptême d'affranchissement. Qui sait, en effet, si ces souillures typographiques, véritables cicatrices sociales, ne seront pas pour vous comme le sceau de la condition d'indépendance et d'égalité qui vous est désormais acquise?

Puisque nous voici lancés dans le champ des illusions et des utopies, pourquoi ne pas croire aussi que l'introduction des femmes dans les imprimeries exercera une influence favorable sur les tendances littéraires actuelles? N'existe-t-il pas en effet certains liens comme d'une indéfinissable et lointaine fraternité entre la tête qui pense et la main qui exécute cette pensée? Ces deux forces ne sont-elles pas associées, confondues comme celle qui unit le cavalier et le cheval sur un même champ de bataille? Quelle que soit la force ou l'habileté de la main qui dirige, encore faut-il que la monture obéisse et réponde. Or, quiconque a parfois enfourché la publicité sait combien on rencontre de qualités, d'encolures et d'allures de compositeurs typographes! Les uns sont soumis, dociles et parfaitement dressés; ils obéissent avec une promptitude extrême aux mouvemens de l'inspiration et aux moindres soubresauts de la pensée. D'autres, au contraire, sont ombrageux, rétifs, ils regimbent aux moindres remaniemens, se cabrent contre les ratures. On en a vu même refuser absolument de naviguer dans certaines écritures et de s'embarquer dans les néologismes et les inversions de certains styles modernes, par cette défiance instinctive qui retient le mulet sur le bord d'un torrent épais et fangeux.

L'écrivain ne saurait donc considérer comme le simple objet d'une servitude mécanique l'être qui déroule le premier les feuillets de sa pensée, respire la première émanation de son œuvre, et occupera bientôt près de lui le rang de confident et même de confesseur volontiers grammatical pour certains manuscrits. Le typographe tient dans ses mains les fils de la conception littéraire; il peut les mêler, les embrouiller, les briser même si bon lui semble. Et qui n'a ressenti les angoisses et les déceptions causées par l'apparition d'une faute, ou, pour parler le langage du métier, d'un *bourdon*, d'une *coquille* dans une phrase amoureusement caressée? La tache disparaît sans doute, la faute se corrige, mais le coup n'en est pas moins porté; on a eu la douleur de se voir défiguré, travesti, et quel pronostic! Il est des organisations élégiaques que les erreurs typographiques atteignent non moins cruellement que des blessures réelles. Le poinçon du compositeur est pour elles comme le prélude du poignard de la critique. . . .

Mais que deviendront ces craintes, ces impressions, ces défiances, à présent qu'à la place de cet homme froid et impassible qui parcourait, mesurait vos périodes avec l'exactitude d'un géomètre-arpenteur, vous trouvez maintenant devant le pupitre un être sensible, impressionnable, dont le cœur va peut-être palpiter avec vos pages, frémir avec vos sentimens, s'épanouir avec votre

Digitized by Google

action? La femme qui vous compose est jeune et belle; vous apercevez son profil à travers le diaphane tissu de vos épreuves; elle vous encourage de loin, et vous console de vos peines. Le *remaniement*, cette calamité du compositeur-typographe, vous coûtera plus à décréter, à présent que l'anathème sera lancé sur vous par une bouche de lis et de rose. Et puis, vous aimerez à vous rendre le soir dans l'imprimerie quand tout repose, et que la lampe égare ses dernières lueurs sur les casses abandonnées. Alors, vous approcherez à pas de loup du pupitre où vos chapitres sont exposés. Vous reconnaîtrez, avec un saisissement inexprimable, sur une de ces pages les traces récentes des larmes tombées des yeux de l'ouvrière sur un de vos plus heureux passages. Courage, poète! recueillez ce muet et délicieux suffrage que n'effaceront peut-être ni les louanges publiques, ni les voix bruyantes des organes du monde. Retournez maintenant à votre atelier littéraire, la tête plus libre, le cœur soulagé de ses premières craintes, et que demain, à votre réveil, la dernière feuille que l'imprimerie réclame depuis si long-temps s'épanouisse d'elle-même et tombe de la tige de votre pensée comme la fleur du myrte qui s'ouvre à une première larme de rosée.

Ah! croyons-le bien, ce n'est pas en vain que les femmes se trouveront mêlées activement aux œuvres modernes et aux productions actuelles. L'immoralité a été souvent reprochée à la littérature de notre siècle. Les déclamateurs, qui sont de tous les siècles, nous ont proposé comme modèle de pudeur et de chasteté, tantôt la Grèce, dont on n'ose interpréter même l'églogue; tantôt Rome, qui a produit tant de passages de Juvénal, de Martial, d'Horace, que l'on ne saurait traduire sans se voiler; tantôt l'Angleterre, où ont brillé Sterne et Congrève; tantôt le XVIIIe siècle, qui a fêté Crébillon fils, Laclos et Rétif de la Bretonne. Je me suis demandé plus d'une fois à quelle époque on avait mis dans la circulation de l'usage et des pensées une langue réellement plus chaste et plus réservée que la nôtre, quand on nous tiendrait compte enfin des mots équivoques ou malhonnêtes que nous avons bannis, des images hardies et licencieuses que nous avons repoussées.

Pourtant, loin de réfuter ce reproche, acceptons-le, au contraire, et disons que s'il était vrai qu'un auteur fût tenté de méconnaître dans ses écrits les lois de la décence, et de promener sa plume sur une situation impudique, il en serait détourné sans doute par la pensée que parmi les ouvrières qui traduiront ses conceptions, il s'en trouvera plus d'une peut-être voisine de l'âge que Juvénal ordonne de respecter. Voudra-t-il que son style appelle la rougeur de la honte sur un front innocent et virginal, et que l'expiation de sa pensée se retrouve un jour dans le cœur d'une mère ou d'une sœur?

Et vous, pamphlétaire ardent et fougueux, vous qui ne rêvez que bouleversement et destruction, vous que la perte d'une première illusion ou d'une tendre et fugitive croyance a seule peut-être déchaîné contre le monde, que direz-vous s'il faut que le hasard ait fait tomber entre les feuilles de votre farouche et sanglante épreuve une fleur des champs à demi desséchée, tombée par mégarde du corsage de votre typographe en chef, qui dansait dimanche

Digitized by Google

dernier sur la pelouse de la commune? A cette image, votre pensée n'est-elle pas devenue moins noire et moins lugubre? Un sourire a passé sur votre lèvre fanatique, vous avez regardé en arrière, et vous vous êtes écrié avec le poète de Téos : « O rose, reine des fleurs, doux souci du printemps, je danserai dans le temple des Graces avec une jeune fille au sein éblouissant! »

Et vous, romancier convulsif et laborieux, dont on entend la respiration à travers la phrase et dont chaque perle de style est une goutte de sueur, ne penserez-vous pas en écrivant à la jeune et franche fille qui va composer votre œuvre nouvelle? Ce n'est pas sans raison que le dieu de la grace et de la simplicité vous a donné pour auxiliaire et pour compagne intellectuelle cette bonne villageoise qui n'en sait guère plus long peut-être que Nicole et Martine. Mais il y a toujours une providence au fond des hasards littéraires. Observez-la donc quand vous irez à l'imprimerie. Ses cheveux tombent naturellement sur ses épaules, elle est plus simple encore que l'idylle telle que l'a décrite Boileau. Elle est belle, parce que sa taille est libre, belle parce que son sourire est vrai, sa démarche exempte de contrainte et de gêne; elle marche, agit, parle et sourit comme on écrit et comme on pense, quand on pense bien et qu'on écrit de même. Puisse-t-elle se mirer dans vos prochaines épreuves!

Et vous, interminable faiseur de flottantes périodes, vous dont le langage n'est plus guère depuis long-temps qu'un tissu vague et courant, parsemé de ces fleurs vulgaires qu'une mécanique répand au hasard sur les indiennes et les mousselines, ne craindrez-vous pas de livrer trop souvent à ces jeunes filles impressionnables et railleuses les produits de votre imagination un peu surannée déjà pour les allures de votre style? On sait que l'esprit des femmes réfléchit promptement les objets qu'on leur présente; leurs yeux sont de fidèles miroirs, leurs doigts de patiens et habiles artisans. Or, qu'arriverait-il s'il fallait qu'à force de composer vos phrases, une d'entre elles en surprît les secrets, imitât à s'y méprendre les couleurs et les dessins de votre canevas, et parvînt enfin, à votre exemple, à faire du style comme on fait de la dentelle et de la tapisserie? Défiez-vous, croyez-moi, de l'imprimerie de Saint-Gernay, car là se trouve peut-être celle que d'autres que vous appelleront bientôt votre héritière présomptive; et cette usurpatrice ne sera qu'une simple jeune fille élevée dans les détours du sérail littéraire, qui se sera formée en lisant vos épreuves, et aura reçu pendant sa courte carrière le tribut des vaines louanges et des faveurs éphémères, sans qu'après elle on puisse trouver sur ses pas la trace d'un hommage sincère et véritable.

Ainsi, la pensée, ou pour parler encore l'idiome du pays, la *copie* ne sera plus distribuée sans discernement et suivant la loi d'un destin aveugle. Les poésies seront nécessairement confiées aux têtes folles et romanesques de l'atelier. Les conteurs historiques, les gens qui ont de l'imagination, d'après les chroniques ou les mémoires, reviendront de droit aux fontanges et aux chignons de l'imprimerie. Il y aura des Japonaises, des Cachemiriennes ou des Chinoises spécialement consacrées à revoir les épreuves des voyageurs qui n'ont jamais voyagé; les Aramintes musquées composeront avec des lunettes

Digitized by Google

grossissantes le dernier roman de M. de C...., qui écrit spécialement pour les lecteurs à trois quartiers de noblesse. Il y aura enfin des devineresses et des sorcières d'une perspicacité à toute épreuve qui ne reculeront devant le patois d'aucune école ni d'aucun pays.

L'introduction des femmes dans les imprimeries n'aura pas seulement pour effet des améliorations intellectuelles et littéraires; ces améliorations doivent s'étendre aussi à ces mille riens relatifs au mécanisme de la pensée, à ces détails futiles en apparence et qui pourtant tiennent tant de place dans l'existence de l'écrivain. Quiconque s'est assis quelquefois sur le trépied de l'inspiration, connaît le supplice d'avoir près de soi, à l'heure de la visite matinale de la pensée, un de ces jeunes messagers typographiques que les Anglais ont surnommés *printer's devils* (démons d'imprimerie).

En effet, ce sont bien là de véritables démons que ces jeunes et impitoyables lutins qui viennent dès le matin s'attacher aux parois de votre cerveau pour réclamer ces pages que votre inspiration vous fait attendre; visite officielle qui se traduit par ce mot fatal et mystérieux comme les trois lettres du Koran : « De la copie. »

De la copie, hélas! et comment faire, si ce jour-là votre tête est alourdie, votre esprit paresseux, si l'essaim capricieux de vos pensées voltige et tourbillonne dans les atômes du vague sans se laisser saisir? Comment ne pas prendre en une sorte de nerveuse antipathie ce Flibbertigibbet littéraire qui vient chez vous le nez barbouillé d'encre, la mitre de papier au front, les mains vides, sorte d'apparition fantastique qui se traduit insensiblement sous la forme d'une sollicitation, d'un reproche, presque d'un remords.

Mais maintenant le messager d'imprimerie est une jolie petite fille rieuse, douce, dont vous attendez chaque jour la venue. Si son œil est brillant, sa bouche épanouie, sa chevelure tombante et bouclée, loin de vous nuire, elle vous seconde, au contraire, intervient dans vos rêves comme une vision désirée. Près de Gœthe, elle eût posé pour Mignon; près de Bernardin de Saint-Pierre, pour Virginie. Elle est d'abord tremblante et timide, elle ose à peine lever les yeux; mais bientôt elle s'apprivoise, elle converse et vous répond volontiers. Une épreuve venue ainsi sous la forme d'une jolie enfant n'est plus une épreuve, c'est un sourire, une révérence avenante et gracieuse, un regard pur et doux qui semble mêler son rayon à ceux de l'inspiration fraternelle et poétique. Parmi les *diables* de l'imprimerie, il faut bien aussi qu'il se trouve quelques anges.

Laissez l'apprentie grandir : elle passera bientôt à la composition. Elle était enfant lorsque vous débutiez; votre esprit n'était guère éveillé; sa raison était à peine ouverte, elle lisait avec difficulté, heureusement pour les épreuves qu'elle vous rapportait. Mais à présent, la voilà jeune fille; votre pensée est adulte aussi; ces deux tiges se sont développées ensemble et peut-être en s'entr'aidant. Confiez-lui donc vos œuvres, vous les lui devez comme l'ormeau se doit au lierre qui s'est enlacé à lui. Oui, dans cet échange de labeurs qui unissent la pensée imprimée à la pensée manuscrite, il y a comme un hymen

Digitized by Google

intime et mystique qui ne saurait exister que d'un sexe à l'autre; ce sont deux ames qui s'unissent sous une expression diverse, deux harmonies qui se répondent comme celles du ciel. Un métier noble et relevé dans ses résultats vient de s'associer l'activité de la femme si souvent dédaignée, et la relève par sa propre utilité qu'il a su constater. Heureux effet de la civilisation moderne qui ne peut manquer de se faire sentir aussi dans les produits de l'intelligence exécutés et répandus d'après cette nouvelle pensée!

Cependant, cette extension subite que viennent de prendre les salaires et les industries des femmes ne saurait être considérée comme les seuls bienfaits du dévouement et des actes de pure concession. Il y aura aussi pour elles, dans cette condition nouvelle, plus d'un moyen de compenser le sacrifice et de donner l'essor à tout ce qui a fait jusqu'alors leur domination secrète, je veux dire l'entraînement, la passion, l'amour enfin : ouvrières par la main, elles pourront toujours rester femmes par l'intelligence et le cœur.

Les romanciers, les inventeurs, les maîtres dans la *gaie science* du récit, consacreront bientôt sans doute l'institution nouvelle par quelque histoire mêlée de mensonge et de vérité qui deviendra la légende du pays. Ils choisiront une des *imprimeuses* (francisons le mot) et la doteront de toutes les qualités d'une héroïne de roman, grace, beauté, jeunesse. On la citera comme la meilleure travailleuse de l'imprimerie, on la verra toujours une heure avant les autres devant son pupitre, elle y restera souvent bien avant dans la nuit. Les dimanches et les jours de fête seront aussi consacrés par elle au travail; pour elle, pas de dimanches ni de jours de danse ni de plaisirs; déjà vous remarquez sur ce front adolescent une teinte de pâleur précoce produite par une fatigue excessive et l'affaissement de son attitude. Mais, au terme de sa tâche, elle aperçoit l'espérance qui lui sourit et l'encourage, l'espérance qui donne aux corps frêles une énergie surnaturelle et remet parfois aux mains du faible le salut du fort par la grace toute-puissante du dévouement et de l'affection. Au milieu des travaux de l'imprimerie, quand son ouvrage ordinaire est achevé, il est un manuscrit qu'elle compose avec délices, pour lequel elle choisit les types les plus irréprochables, les plus délicats, les plus beaux caractères *poétiques*. Si la perfection typographique existe ici-bas, ce sera sans doute pour cette composition mystérieuse, œuvre d'amour et de patience pour laquelle elle saura bien trouver un vélin blanc et pur comme son ame, afin de compléter son travail. Heureuse enfant, qui a su ainsi se conserver au milieu de ce monde d'industrie et d'exploitation où elle se trouve enchaînée, un petit coin de loisir pour l'illusion et l'espérance!

Cependant, si vous voulez pénétrer le secret que renferment ces feuilles, objet de tant de soins et de veilles et d'où s'échappent ces parfums discrets que la main de l'amour répand sur tout ce qu'elle touche, transportez-vous dans cette contrée d'ennui, de poésie et de suicide, où chaque jour quelque nouvelle folie s'engendre et s'accomplit, où le perpétuel spectacle de l'activité, de l'industrie et du travail enrichi n'enlève pas une seule victime au fanatisme littéraire. Écoutez à la porte de ce grenier, écoutez une voix déjà faible et mou-

Digitized by Google

rante, qui murmure ces dernières strophes intitulées comme toujours : *Adieux à la vie,* et où se retrouvent les noms de Malfilâtre et de Chatterton, noms de fatal augure, qui semblent vouloir faire payer aux générations, par un tribut de victimes sans cesse renouvelé, l'ingratitude et l'injustice d'une seule époque. Arrête, jeune insensé, que vas-tu faire? ajouter un nom de plus à cette liste déjà si longue de précoces martyrs qui doit tôt ou tard attirer l'anathème sur un art funeste qui porte dans son sein le poignard ou le poison. Que te faut-il pour vivre? Dans quelle illusion, dans quel mensonge as-tu placé ta destinée? — La gloire! dis-tu, la gloire! et tu es aimé, et tu oublies, ingrat! qu'une affection tutélaire veille sur toi, même dans ton désespoir, même quand tu la méconnais, quand tu trahis et ses bienfaits et ses mérites inépuisables qui devaient réparer en toi les souffrances et les ravages d'un prétendu délaissement. Écoute donc avant d'achever ta strophe funèbre, écoute ce pas léger, ce frôlement d'un vêtement connu qui vient de se faire entendre près de toi. Vois pénétrer dans ton asile celle que tu invoquais dans un temps plus heureux, celle que tu devais appeler du moins avant de mourir, car elle fut l'inspiratrice de tes chants et de tes vœux. Ce n'est ni Laure, ni Béatrix, ni même Elvire, qu'elle se nomme, c'est tout simplement Marie, pauvre fille de mansarde qui vit de son travail et a su te prouver ce que peut la tendresse unie au courage, ce que peut la main la plus faible quand elle est guidée par quelque grande pensée. C'est elle qui vient opposer à de vaines et trompeuses chimères les réalités de la divine persévérance, renouer les liens d'une existence idolâtrée que le désenchantement, la souffrance ou peut-être même l'oisiveté seule allait briser.

Ah! reçois sans rougir le tribut de ses soins et de ses peines, vois ce livre qu'elle tient entre ses mains et qu'elle t'apporte comme l'offrande de ses propres élans. « A toi toute la gloire, a-t-elle dit, à moi tout l'amour. » Lis, lis donc toi-même ces poésies que tu lui as autrefois confiées, ces strophes que tu lui as récitées si souvent et qui se sont gravées à la fois dans sa mémoire et dans son cœur. Sa main a su les transporter elle-même sur ces feuilles désormais impérissables qui semblaient fuir devant toi, que le monde te refusait, disais-tu, ce monde où tu retrouvais sans cesse le fantôme de l'ingratitude, et qui refusa au Tasse un flambeau pour écrire ses vers!

Enivre-toi maintenant de cette gloire que tu as si long-temps appelée, de cet encens de la vie qui a chassé les sombres vapeurs du suicide. Prosterne-toi devant les vives images de ton imagination qui ont pris un corps, une figure sensible sous l'impression d'un sentiment infini. Mais non, que ton cœur, ton être soit tout entier à cet amour qui t'a racheté de la mort, à cette affection consolatrice sans laquelle tout n'est ici-bas que néant et mensonge. Reconnais ainsi la loi véritable de l'humaine destinée, vois les fruits que peut produire le germe du travail semé dans un cœur noble et tendre. Reconnais que la mission de l'homme sur la terre n'est pas de promener seulement un doigt paresseux sur les cordes poétiques. Il y a dans la vie pour le poète une double destinée à accomplir, l'une pour le repos, l'autre pour les luttes :

Digitized by Google

Eschyle fut poète et soldat, Le Camoens poète et marin, Milton poète et publiciste. Pauvre artisan, pauvre ciseleur de mots et d'hémistiches, rends-toi enfin un compte exact de la place que ton art occupe dans le monde actuel, du prix réel que les hommes attachent aux produits de tes travaux. C'est une femme qui te fournit le marbre avec lequel tu accomplis ton premier et sans doute ton meilleur ouvrage; que la réalité acquitte maintenant la dette du cœur.

Pourquoi faut-il que l'introduction des femmes dans les imprimeries ne date que du siècle où nous sommes? Nos bons ancêtres, les poètes et les conteurs eussent assurément tiré bon parti de cette pensée. La Fontaine eût peut-être senti s'éveiller plus souvent sa muse divine et paresseuse, en pensant aux *Clymène* et aux *Jeanneton* de l'imprimerie de Saint-Gernay. Molière eût retrouvé Laforêt dans une de ces jeunes et naïves messagères; Boileau serait devenu sensible devant un de ces jeunes visages veloutés et fleuris comme les enfans de chœur du *Lutrin*.

Et Voltaire, Voltaire, ce dieu qui a créé tant de choses à Ferney, même une horlogerie, même une église, n'aurait-il pas voulu avoir près de lui, dans ses domaines, comme Horace Walpole à Strabwerry-Hill, une imprimerie où il eût appelé toutes les jeunes filles des environs de Genève? Il eût fait un choix parmi les plus jolies et les mieux faites, et il leur eût appris à déclamer et à jouer la tragédie. Il leur eût fait imprimer le matin *l'Esprit des Mœurs*, et le soir jouer *Alzire* ou *Marianne* sur son théâtre. On l'eût vu visiter chaque jour son imprimerie dans le costume où Mme d'Épinay nous le montre, avec une robe de chambre à fleurs, des pantoufles rouges et un bonnet en fourrure sur les oreilles. Il eût répandu dans tous les rangs l'activité, le zèle; il eût su faire marcher de front l'impression d'une épître nouvelle au maréchal de Richelieu, et d'une *Facétie parisienne*, écrite contre Nonote ou Patouillet; et si, parmi les ouvrières, il se fut trouvé quelque vieille janséniste scrupuleuse et bigote, quel bonheur pour lui de lui faire composer *la Pucelle!* Mais à chaque faute, à chaque interposition, que de cris, de plaintes, quelle tempête! Aussi, quand l'épreuve eût été correcte, que la pensée fût sortie de la presse non moins nette, non moins belle que lorsqu'elle s'élança du cerveau du poète, que de cajoleries alors et de louanges adressées dans sa correspondance à celles qu'il eût appelées peut-être aussi *mes anges*, dans ses bons jours! Il leur eût fait des vers comme il en a fait à Gaussin ou à Clairon; il en eût célébré plus d'une comme il a célébré Tronchin, et nous aurions aujourd'hui quelque Didot ou quelque Crapelet femelle de la façon de Voltaire.

Mais il est temps cependant, après tant d'échappées et de courses dans le pays des illusions et des chimères, d'aller enfin droit à notre but et de dire au juste en faveur des gens à idées exactes et qui spéculent sur toutes choses ce qu'est ou sera l'établissement nouveau dont nous annonçons l'ouverture prochaine. La logique nous eût sans doute ordonné de prendre une marche contraire à celle que nous avons tenue, et de présenter le fait avant les conséquences. Mais, pour suivre la ligne droite, encore faut-il que la ligne

Digitized by Google

droite existe; or, nous devons avouer que la route qui conduit de Paris à Saint-Gernay n'est pas encore bien frayée.

Nous dirons pourtant que le bâtiment où l'imprimerie doit être établie est un ancien couvent qui se trouve aujourd'hui converti en fabrique de papier. Les ouvrières occuperont le premier étage; elles auront devant les yeux une belle campagne, des bois à l'horizon, des plaines étendues et variées, la Seine mariée aux nappes de gazon de Petit-Bourg dont on aperçoit l'élégant pont suspendu dans le lointain. Tout cela est de bon augure pour la sérénité d'ame qui convient au travail : avoir devant soi des arbres, des côteaux, de la verdure, c'est déjà presque un repos et une récréation. La position d'un atelier influe beaucoup sur l'émulation et les mœurs des ouvriers et surtout des ouvrières.

Le fondateur de l'imprimerie de Saint-Gernay, que nous regrettons de ne pouvoir nommer ici, n'est pas un industriel de la classe ordinaire; il y a en lui l'étoffe d'un philanthrope, ce qui secondera l'exécution du plan qu'il a conçu. Sa féodalité aura nécessairement quelque chose de paternel, ses employées seront un peu ses filles. Il se gardera bien de tondre de trop près les brebis rangées sous sa houlette, il n'aura pas le caractère dur et intéressé du pasteur Laban; il voudra au contraire, comme Booz, seconder les ouvrières, les encourager en se mêlant à leurs travaux. Il comprendra qu'il est le fondateur non-seulement d'une industrie, mais d'une colonie nouvelle, et ne permettra pas que le terrain qu'il a entrepris de faire défricher par des mains encore novices et débiles soit fertilisé par des larmes d'amertume et de regret.

Saluez donc, lorsque vous passerez dans ce pays, ce bâtiment où gronde et mugit cette nouvelle machine qui semble s'indigner d'avoir à fonctionner maintenant sous le joug des femmes. Songez aux cris d'effroi qu'auraient poussés nos grand'mères en voyant leurs filles présenter à ces rouleaux chargés d'encre ces cadres de fer qui contiennent les caractères typographiques. Leur auraient-elles jamais permis de vivre et de travailler sous les bras de ce géant qui pourrait d'un seul mouvement pulvériser comme un grain de sable la main frêle qui lui présente les feuilles de papier? Mais non, rassurez-vous, ames inquiètes et craintives, ce monstre est plus doux et plus traitable que vous ne pensez. L'ouvrière s'est depuis long-temps familiarisée avec cette machine qui n'a de terrible que la voix, l'aspect, dont elle connaît d'ailleurs maintenant les ressorts et les avantages. Approchez-vous de son pupitre, jetez les yeux sur cette page qu'elle achève de composer et qu'elle ne craindra sans doute pas de soumettre elle-même à l'action du minotaure industriel. — Cette page est le billet de faire part de son mariage.

ARNOULD FREMY.

Digitized by Google

BULLETIN.

Tous les ans, la session de la chambre des députés finit, sinon légalement, du moins de fait, quand celle de la chambre des pairs est encore encombrée de nombreux travaux. Les premiers mois des sessions sont remplis par des crises, des changemens, des interrègnes ministériels. On présente tard les lois importantes, on discute les plus urgentes. Les députés se fatiguent; ils ont hâte de partir, et ne peuvent se résoudre à attendre que la chambre des pairs délibère à son tour sur les projets qui les ont occupés.

Il y a bien des inconvéniens dans cet état de choses, qui porte atteinte à la liberté morale de la chambre des pairs. L'assemblée du Luxembourg se trouve placée entre l'alternative d'ajourner des lois nécessaires, en y insérant des amendemens qui ne peuvent être discutés, ou de tout accepter sans débats sérieux. On conçoit que les membres les plus éminens de la pairie aient voulu protester hautement contre cette contrainte que ramène chaque année, et qui conduit un pouvoir politique à une sorte d'abdication.

Mais il est juste de reconnaître que le cabinet auquel viennent de s'adresser les réclamations de la pairie n'a sur ce point aucun reproche à se faire. On ne saurait imputer au ministère du 1er mars ce fractionnement fâcheux de l'action parlementaire. Venu aux affaires au milieu d'une session, il s'est vu obligé de suffire en même temps à des débats politiques et à des travaux positifs dont l'urgence était incontestable. Il a dû se proposer de renfermer le plus de résultats possibles dans un espace fort court. Aussi, quand on a voulu faire un grief au cabinet de l'accumulation de lois portées concurremment à la chambre des pairs vers la fin de la session, on lui a préparé une justification facile; il a pu tout rejeter sur la situation, et, comme l'a dit spirituellement M. Thiers, on ne punit pas une situation.

Toutefois, dans les attaques dirigées à ce propos contre le cabinet, il y avait pour lui un danger. On cherchait à le représenter comme l'adversaire des prérogatives de la pairie. On voulait donner à penser, et peut-être lui faire croire

Digitized by Google

à lui-même, que sa politique l'entraînait nécessairement à traiter la chambre des pairs avec une indifférence presque hostile. On désirait prouver que le ministère parlementaire du 1er mars ne cherchait son appui que dans une partie du parlement, et qu'il était enclin à se préoccuper exclusivement des volontés et des suffrages de la chambre des députés. L'administration a vu le piége, et s'est gardée d'y tomber. Sa vigilance doit se tenir éveillée sur ce point. On cherchera plus d'une fois à pousser le ministère sur cette pente périlleuse. Personne, au surplus, n'est plus convaincu que le chef du cabinet de l'importance politique de la chambre des pairs dans le système de notre constitution. Avec M. Royer-Collard et M. Guizot, M. Thiers a défendu l'hérédité de la pairie. Que de fois, pendant les premières années qui ont suivi la révolution de 1830, il s'est exprimé à la tribune sur les inconvéniens que présentait dans le gouvernement représentatif le pouvoir exclusif d'une seule assemblée! Ses convictions n'ont pas changé. Le président du conseil disait ces jours derniers, au Luxembourg, que le rôle de la chambre des pairs était surtout d'arrêter les mauvaises tendances, de savoir résister à l'entraînement dans lequel les évènemens ou des passions irréfléchies pourraient jeter l'autre chambre. Quand M. le comte Molé s'est hâté de répondre que le rôle de la chambre des pairs consistait aussi à participer dans la même proportion que l'autre chambre aux affaires publiques, M. Thiers ne l'a pas contredit, et n'a insisté que sur le caractère impérieux des circonstances.

Il importe d'apprécier avec exactitude les derniers débats du Luxembourg. La chambre des pairs a revendiqué vivement la plénitude de son droit constitutionnel. La fermeté de ses orateurs, le chiffre d'une minorité plus considérable que de coutume, ont montré que la pairie ne voulait pas laisser entraver plus long-temps l'exercice de sa prérogative; mais, par ses doléances, elle s'est plutôt proposé de réformer l'avenir que d'accuser le présent, et les nécessités du moment ne pouvaient être méconnues par son intelligence et sa justice. De son côté, le ministère s'est uniquement attaché à démontrer que les circonstances lui donnaient un bill d'indemnité; il n'est entré dans aucune controverse de principes; il n'a rien compromis, il n'a pas fait entendre une parole qui pût choquer les susceptibilités constitutionnelles de la pairie. C'est ainsi que le président du conseil, en rappelant que les lois de finance sont ordinairement votées d'abord par la chambre des députés, a eu soin d'ajouter qu'il parlait seulement de l'usage et n'entendait pas poser un principe. L'article 15 de la charte dispose que toute loi d'impôt doit être d'abord votée par la chambre des députés. Si l'on donnait à cette prescription une extension telle que toute loi dans laquelle il y a un intérêt financier ne pût jamais être portée d'abord à la chambre des pairs, on ferait aux droits de la pairie une restriction qui n'est pas dans la charte, puisque le pacte fondamental ne parle que des lois d'impôt, et l'on susciterait de grandes difficultés pour la distribution des travaux entre les deux chambres.

Les avertissemens de la pairie ont fait assez de sensation pour ne pas rester sans résultat. On peut espérer que désormais le gouvernement, au début

Digitized by Google

de chaque session, s'attachera à faire un partage égal des projets de lois entre les deux parties du parlement. Le budget reste en dehors de cette distribution : la priorité d'examen de cette grande charte de l'impôt appartient de droit au pouvoir purement électif; mais, pour toutes les autres lois, les convenances politiques déterminent à laquelle des deux chambres il faut déférer la première discussion. On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de réforme électorale. Le radicalisme réclame une extension des droits politiques en faveur de la démocratie. Le retentissement qu'ont eu dans l'opinion les débats de la chambre des pairs provoque cette réflexion, que s'il y avait une partie du parlement qui demandât des modifications qui lui prêtassent plus de force, ce serait plutôt la pairie que la chambre élective. Peut-on raisonnablement craindre que les intérêts démocratiques ne sachent pas se faire respecter et obéir? Mais le pouvoir qui dans le système de la constitution est chargé de pondérer et de maintenir, a besoin de prendre plus de poids et d'autorité. Or, c'est bien ici le cas de suppléer autant que possible à l'insuffisance des lois par une pratique intelligente.

La loi sur la navigation intérieure a triomphé des résistances de la chambre des pairs, qui donnera sans doute aussi un vote favorable à la loi sur les chemins de fer. Le conseil d'état avait rejeté plusieurs dispositions du cahier des charges du chemin de fer de Paris à Orléans; mais le ministère a réformé l'avis du conseil. Les nécessités politiques l'ont emporté sur les scrupules administratifs. Le conseil d'état n'a pas admis les bénéfices que s'attribuaient les fondateurs du chemin de fer; il a étendu aux cinq dixièmes la responsabilité des premiers souscripteurs, dans le cas où les versemens ne seraient pas effectués. Il a rejeté l'intérêt que la compagnie se propose de payer à ses actionnaires pendant l'exécution des travaux. On voit que le conseil s'est surtout préoccupé de la rigueur des principes, et désirait écarter tout ce qui pouvait favoriser l'agiotage. L'administration a été plus frappée de l'urgence des travaux que de quelques inconvéniens de détails, et elle n'a pas approuvé des changemens qui auraient déterminé la retraite des fondateurs et des principaux actionnaires. Il était facile de prévoir la conduite opposée que tiendraient le conseil d'état et le ministère. Le conseil ne pouvait se départir des principes qu'il a toujours appliqués, et le ministère avait trop à cœur l'exécution prochaine du chemin d'Orléans pour ne pas écarter tous les obstacles.

Une place de conseiller d'état en service ordinaire vient d'être refusée par M. Maurice Duval, ancien préfet de la Loire-Inférieure. Cet administrateur considère son déplacement comme un blâme jeté sur sa conduite, et il n'accepte pas la compensation par laquelle on veut le déguiser. Cette susceptibilité peut être excessive, mais elle est honorable pour celui qui s'y abandonne. M. Maurice Duval avait été long-temps en lutte avec le conseil-général de son département; enfin il était parvenu à triompher de beaucoup de préventions et à reconquérir une certaine popularité. C'est dans ces circonstances, qui dénotent une persévérance habile, qu'est venue le surprendre la nouvelle de son déplacement. Il est pénible pour un administrateur de se voir ainsi

Digitized by Google

enlevé à ses travaux et à la carrière qu'il affectionne. Le langage de M. Maurice Duval est celui d'un homme qui croit n'avoir aucun reproche à se faire, et qui a la conscience des services qu'il a rendus. Si aucune raison politique ne demandait son éloignement de Nantes, pourquoi a-t-il été forcé de quitter son département? Aurait-on cru devoir céder aux convenances personnelles d'un membre de la députation? Il ne faudrait pourtant pas que les influences individuelles de la chambre fissent invasion dans la sphère administrative, et nous ne saurions trop engager le cabinet à résister aux exigences qui voudraient lui faire oublier les titres réels d'agens éprouvés.

Depuis que les débats parlementaires sont terminés au Palais-Bourbon, l'attention se tourne sur les nominations qu'a déjà faites le ministère à des postes importans, et sur celles qu'on lui prête pour l'avenir. Pendant la session, il s'est expliqué sur les choses; il achèvera de se faire connaître par le choix des personnes. Qu'il porte dans ses actes le même esprit de justice et de conciliation que dans ses discours; qu'il reconnaisse le talent, qu'il récompense le mérite dans les différentes nuances des opinions qui se sont ralliées à lui. La force est dans l'impartialité et dans l'oubli d'anciennes dissidences qui avaient long-temps parqué beaucoup d'hommes dans des partis et des coteries opposés. C'est ce que reconnaissent aujourd'hui tous les esprits justes et élevés. Aussi sommes-nous assez incrédules au sujet d'une lettre qu'aurait écrite de Londres M. Guizot, dans laquelle il annoncerait qu'il donnerait sa démission d'ambassadeur, si M. Barrot entrait un jour dans le ministère du 1er mars. D'abord il n'est nullement question en ce moment de l'entrée de M. Barrot aux affaires; mais si cette éventualité devenait plus tard moins invraisemblable qu'elle ne l'est aujourd'hui, à coup sûr M. Guizot ne pourrait y voir rien d'assez monstrueux pour motiver sa retraite. Il ne saurait échapper à sa haute raison et à l'instinct politique de ses amis combien il est naturel et utile que tous ceux qui depuis dix ans ont voulu sincèrement, dans des voies différentes, le développement progressif et régulier du gouvernement constitutionnel, finissent par se réunir pour assurer à leurs efforts un succès complet et solide. Nous ne savons pas quelles peuvent être les vues et les désirs de M. Barrot; mais depuis quatre mois sa conduite, son attitude, son courage politique, ont sans nul doute abrégé la distance qui sépare encore l'ancien chef de l'opposition soit du ministère, soit du fauteuil de la chambre.

Encore quelques jours, et le cabinet en aura complètement fini avec ses travaux parlementaires. La chambre des pairs poursuit avec célérité ses délibérations; elle vient de voter le renouvellement du privilége de la Banque et la loi sur les sucres. Nous ne sommes pas surpris que la chambre ait, sans longs débats, accordé ses suffrages au maintien d'une des plus puissantes institutions de l'empire. D'ailleurs, un économiste éminent avait pris soin d'épuiser l'étude de la question. Le rapport de M. Rossi, qui est loin de mériter les critiques amères dont il a été l'objet de la part d'une feuille radicale, et le dédain presque injurieux avec lequel il a été traité d'un autre côté, expose avec lucidité l'histoire de la Banque de France, et toutes les théories que fait

Digitized by Google

naître le sujet. L'honorable pair n'a pas oublié néanmoins que, dans une assemblée législative, la question d'application domine nécessairement la théorie; mais il a cru devoir éclairer le problème par l'examen des différentes solutions qu'on a cherché à lui donner dans d'autres pays. M. Rossi prouve sans réplique que la France ne pourrait supporter aujourd'hui ni le système de la concurrence, ni même celui d'une banque unique, générale, soit nationale, soit privée. Le moment n'est pas venu d'étendre avec succès le système des billets de banque à toutes les parties du royaume; le gouvernement ne peut qu'accorder un privilége à des institutions locales d'un ressort plus ou moins étendu. La Banque de France compte quarante années d'existence, l'état a fait avec elle, pendant ce laps de temps, des opérations nombreuses dont le montant dépasse cinq milliards. Depuis 1817, des banques locales, autres que la Banque de France, ont été successivement fondées dans le royaume; ces banques sont aujourd'hui au nombre de dix. La Banque de France entretient des relations d'affaires avec celles des banques départementales qui lui en ont témoigné le désir, et reçoit à l'escompte leur papier. Elle se trouve ainsi en rapport avec Marseille, Lyon, le Hâvre, Rouen, Lille et Orléans. Cet état de choses suffit aux besoins actuels du pays. L'action des banques se trouve circonscrite chez nous dans un cercle dont il est facile d'apercevoir la circonférence. Pays agricole, puissance militaire, la France ne doit s'engager qu'avec beaucoup de précaution dans les expériences que font, en matière de finances, les pays à papier-monnaie, l'Angleterre et l'Amérique. Elle n'est pas préparée à de profondes innovations. M. Rossi a donc conclu, avec la commission et la chambre des pairs, que le parti le plus sage était de maintenir le système actuel, en se ménageant la faculté de le réviser dans douze ans, si de nouvelles études faisaient entrer dans les esprits des convictions assez puissantes pour nécessiter un changement. On a adressé à l'honorable rapporteur une critique peu judicieuse, quand on lui a reproché d'associer à de profondes études sur la théorie des conclusions pratiques. C'était le louer, sans le vouloir, d'avoir l'esprit politique, qui consiste à appliquer le possible en prévoyant le mieux pour l'avenir.

Il paraît que dans le parti radical il n'y a pas un grand ensemble au sujet des banquets qui se préparent pour le mois de juillet. Plusieurs réformistes se proposent de célébrer le 14 juillet par un dîner auquel assisteront MM. Laffitte et Arago. Mais il est des radicaux qui trouvent à cette réunion un caractère presque aristocratique; ils ont la prétention d'être plus avancés, et ils ont résolu, pour le 1er juillet, d'avoir leur banquet à part, où ils pourront donner un libre cours à leurs opinions et à leurs principes. Il y a quelque temps qu'à propos du dîner réformiste présidé par les deux députés de l'extrême gauche, une feuille populaire, qui paraît tous les dimanches, s'élevait avec violence contre les démonstrations de politesse et de déférence dont avaient été l'objet MM. Laffitte et Arago. Elle demandait pourquoi ces deux messieurs n'étaient pas entrés dans la salle du banquet avec la foule, pourquoi on s'était levé, pourquoi la musique s'était fait entendre lorsqu'ils avaient paru. Tout

Digitized by Google

cela était dénoncé comme une atteinte à l'égalité. Ces réclamations ont porté leurs fruits. Dans le sein même du parti démocratique, les plus exaltés cherchent à se constituer à part, et à échapper à la prédominance naturelle de l'éducation et du talent. C'est un pénible métier que de se mettre à flatter la démagogie ; il n'est pas facile de la satisfaire. Il y a donc d'un côté les communistes, qui, sur les traces de Babeuf, dédaignent les radicaux présidés par MM. Arago et Laffitte. Entre les radicaux et les communistes se trouve M. Garnier-Pagès, qui a la sagesse de ne vouloir dîner avec personne. On voit que le parti démocratique, qui reproche souvent ses fractionnemens à la majorité constitutionnelle du pays, n'échappe pas lui-même à la décomposition.

Le peu de nouvelles que nous ayons encore reçues de la seconde expédition du maréchal Valée ne suffisent pas à défrayer la curiosité publique. On attend avec impatience des détails sur la rentrée du gouverneur-général à Alger. L'absence de renseignemens certains provoque des rumeurs sinistres qui, nous l'espérons bien, ne se confirmeront pas. Les magnifiques espérances qu'avaient fait concevoir quelques bruits venus d'Alger ne se sont pas non plus réalisées. Nous sommes loin d'avoir fait éprouver à Abd-el-Kader les pertes considérables qu'on avait annoncées. L'émir a continué d'éviter tout combat en règle; il a faiblement défendu Miliana, malgré les avantages de la position. Il réserve toute son ardeur et toutes ses forces pour harceler nos troupes dans leurs marches, pour attaquer notre arrière-garde. Les Arabes se glissent entre nos corps d'armée, tombent en masse sur des détachemens isolés, coupent des têtes, et disparaissent quand il s'agit de livrer une bataille rangée. L'Afrique est l'objet de toute l'attention du ministère. On dit que le conseil s'occupe avec une grande sollicitude des moyens de mettre les colons à l'abri des incursions des Arabes, et que le plan du général Rogniat, qui consiste à tracer autour de la plaine une enceinte continue, est l'objet de ses méditations. M. Thiers en a déjà parlé à la tribune. L'occupation de Miliana et de Medeah, loin d'être inutile à l'exécution de ce plan, la faciliterait en permettant à nos garnisons de protéger nos travailleurs contre les attaques des Arabes. Le ministère vient de nommer de jeunes maréchaux-de-camp qui justifieront, sans aucun doute, la confiance du gouvernement et du pays. Il ne faut pas oublier non plus que parmi les anciens généraux, MM. Bugeaud et Négrier peuvent être appelés un jour à rendre d'importans services.

La pacification de l'Espagne fait chaque jour de nouveaux progrès. Balmaseda est en pleine déroute. La moitié de sa bande a déjà passé la frontière. On suppose à Cabrera le projet bien peu praticable de se cantonner dans les montagnes de la Catalogne. Les menaces que contiennent ses proclamations, et, il faut en convenir, l'énergie de son caractère, ne suffiront pas pour le soutenir contre les défections de son propre parti, et contre les progrès que fait chaque jour l'armée constitutionnelle. Le voyage de la reine-régente coïncide heureusement avec le succès de ses armes. On se promet un bon effet de sa présence sur les points les plus importans du royaume; on espère que les

Digitized by Google

populations, en voyant la confiance avec laquelle les deux reines viennent les visiter en traversant la Péninsule, n'auront plus elles-mêmes d'incertitude sur l'avenir de la monarchie constitutionnelle. Le crédit public pourrait s'en trouver raffermi, et si un nouvel emprunt était nécessaire plus tard, peut-être la bourse des capitalistes s'ouvrirait plus facilement.

Le procès d'Édouard Oxford est ajourné au 6 juillet. Ce délai était indispensable pour la comparution de quelques témoins. Plusieurs jours avant l'audience où l'ajournement a été prononcé avait paru une lettre d'O'Connell dans laquelle le tribun irlandais accusait hautement le parti tory de l'attentat commis dans le parc de Saint-James. Ce sont vos déclamations factieuses, vos horribles calomnies lancées contre la reine, dit O'Connell au parti de l'ex-duc de Cumberland, qui ont poussé le bras de l'assassin. O'Connell tient aux tories le même langage que, sous la restauration, les royalistes tenaient aux libéraux à l'époque de l'assassinat du duc de Berry. Les partis ne sauraient se refuser ces sortes de satisfaction. Quant à O'Connell, il est admirable pour la régularité périodique avec laquelle il trouve à propos un nouveau thème à exploiter contre ses éternels adversaires, les tories. L'attentat d'Édouard Oxford lui offrait une excellente occasion de riposter avec éclat au bill perfide de lord Stanley.

En Allemagne, on commence à se lasser des trop fréquentes visites de l'empereur de Russie. Nous ne nous étions pas trompés en disant qu'à Berlin l'esprit national avait été choqué de la présence du czar au moment suprême de la mort du roi et du commencement d'un nouveau règne. *La Gazette d'Augsbourg,* souvent si favorable aux prétentions de l'influence russe, dit que l'attitude que doit prendre l'Allemagne entre la France et la Russie est de rester elle-même sans incliner soit du côté de Saint-Pétersbourg, soit du côté de Paris. C'est beaucoup qu'une pareille profession d'impartialité, et qu'un semblable vœu de nationalité germanique, quand on songe aux souvenirs de 1815, à toutes les peines que prend la Russie pour se concilier l'opinion et capter les princes de l'Allemagne. L'empereur Nicolas n'épargne ni les démarches, ni les faveurs, ni l'argent, pour conquérir quelque popularité entre le Danube, le Rhin et la Sprée; mais il trouve enfin l'Allemagne froide et rebelle à tant d'avances. Frédéric-Guillaume IV doit avoir fait connaître au roi combien il attachait de prix aux bons rapports de la Prusse et de la France, et des deux familles royales. L'alliance des deux grands pays que sépare le Rhin n'a jamais rencontré de dispositions plus favorables soit à Postdam, soit aux Tuileries.

Dans la personne de M. Daunou vient de disparaître le dernier représentant célèbre de la philosophie et des méthodes d'érudition du XVIIIe siècle. On peut remarquer trois choses éminentes dans le caractère et la destinée du savant oratorien. Dans sa carrière politique, il vota contre la mort de Louis XVI et en faveur des girondins, déployant sans faste un courage qui pouvait lui coûter la vie. Il montra, comme disciple de Voltaire et de Condillac, une persévérance et une ardeur opiniâtre, qui exaltèrent souvent jusqu'à la passion

Digitized by Google

ses opinions philosophiques. Enfin il porta dans l'érudition cette analyse pénétrante et lucide, cet esprit juste et ferme, cette sobriété judicieuse, qui distinguent les bons travaux du XVIIIe siècle. On s'occupe beaucoup de savoir quel sera le successeur de M. Daunou comme garde-général des archives du royaume. Les candidats qui se sont offerts eux-mêmes au choix du pouvoir sont peu sérieux. Il ne suffit pas, pour remplir cette place, de connaissances médiocres et d'un esprit ordinaire; il y faut une haute sagacité, une érudition réelle, de saines habitudes de critique et de méthode. C'est parmi les hommes comme MM. Fauriel, Letronne et Villemain, qu'il faut aller chercher le successeur de M. Daunou.

L'Académie des Sciences morales et politiques a tenu hier samedi sa séance publique annuelle. Elle a proclamé, par la bouche de M. Rossi, son président, les prix accordés à plusieurs travaux estimables et les sujets mis au concours pour les années 1840, 1841 et 1842. M. Rossi, avant d'aborder l'objet spécial de son rapport, a cru devoir exprimer les regrets causés à l'Académie par la perte récente qu'elle vient de faire dans la personne de M. Daunou. Il a saisi cette occasion de retracer rapidement toutes les parties de cette noble et grave carrière. Il était impossible d'apprécier plus dignement que l'a fait M. Rossi le caractère du vénérable académicien, de rappeler avec une concision plus éloquente les services qu'il a rendus aux lettres et à la science. Au rapport de M. Rossi a succédé la lecture d'une notice de M. Mignet sur la vie et les travaux de Broussais. M. Mignet a heureusement réussi à triompher des difficultés qu'offrait l'appréciation des travaux du célèbre physiologiste. Il a su, en parlant du médecin, être complet sans sécheresse; en parlant du philosophe, être sévère sans injustice. La lecture de ce beau travail de M. Mignet, fréquemment interrompue par les applaudissemens de l'auditoire, a terminé la séance.

— *Etudes sur les Réformateurs contemporains, ou Socialistes modernes,* tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier l'éditeur Guillaumin. L'auteur, M. Louis Reybaud, est le premier qui ait poursuivi, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'histoire et la critique de cette série d'utopistes qui comprend Saint-Simon, Charles Fourier et Robert Owen. Son livre reprend, en les complétant, ces travaux remarquables, et y ajoute des conclusions nouvelles. Une partie entièrement inédite rappelle les théories téméraires qui se sont produites dans les siècles antérieurs, et qui ont des relations de parenté avec les utopies contemporaines. Ainsi, le livre embrasse, dans des vues historiques et critiques, les révoltes les plus saillantes de la pensée humaine. Nous y reviendrons prochainement.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google